

OTIVM
SINE LITERIS
MORS EST
Seneca

Ex Libris Joannis Nencini
1874

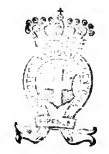



Google

OEUVRES

DE P. CORNEILLE.

TOME II.



IMPRIMERIE D'AD. ÉVERAT, ET COMP.,
rue du Cadran, 14 et 16.

OEUVRES COMPLÈTES

DE

P. CORNEILLE

SUIVIES DES OEUVRES CHOISIES

DE TH. CORNEILLE,

AVEC LES NOTES

DE TOUS LES COMMENTATEURS.

TOME SECOND.



A PARIS,

CHEZ LEFÈVRE, LIBRAIRE,

RUE DE L'ÉPERON, N° 6.

—

1838.



LE MENTEUR,

COMÉDIE [1]. — 1642.

ÉPITRE.

MONSIEUR,

Je vous présente une pièce de théâtre d'un style si éloigné de ma dernière, qu'on aura de la peine à croire qu'elles soient parties toutes deux de la même main, dans le même hiver. Aussi les raisons qui m'ont obligé à y travailler ont été bien différentes. J'ai fait *Pompée* pour satisfaire à ceux qui ne trouvoient pas les vers de *Polyeucte* si puissants que ceux de *Cinna*, et leur montrer que j'en saurois bien retrouver la pompe quand le sujet le pourroit souffrir; j'ai fait *le Menteur* pour contenter les souhaits de beaucoup d'autres qui, suivant l'humeur des François, aiment le changement, et, après tant de poëmes graves dont nos meilleures plumes ont enrichi la scène, m'ont demandé quelque chose de plus enjoué qui ne servît qu'à les divertir. Dans le premier, j'ai voulu faire un essai de ce que pouvoient la majesté du raisonnement et la force des vers dénués de l'agrément du sujet; dans celui-ci, j'ai voulu tenter ce que pourroit l'agrément du sujet dénué de la force des vers. Et d'ailleurs, étant obligé au genre comique de ma première réputation, je ne pouvois l'abandonner tout-à-fait sans quelque espèce d'ingratitude. Il est vrai que, comme alors que je me hasardai à le quitter, je n'osai me fier à mes seules forces, et que, pour m'élever à la dignité du tragique, je pris l'appui du grand Sénèque [2], à qui j'empruntai tout ce qu'il avoit donné de rare à sa *Médée* : ainsi quand je me suis résolu de repasser du héroïque au naïf, je n'ai osé descendre de si haut sans m'assurer d'un guide, et me suis

[1] Il faut avouer que nous devons à l'Espagne la première tragédie touchante et la première comédie de caractère qui aient illustré la France. Ne rougissons point d'être venus tard dans tous les genres. C'est beaucoup que, dans un temps où l'on ne connaissait que des aventures romanesques et des turlupinades, Corneille mît la morale sur le théâtre. Ce n'est qu'une traduction; mais c'est probablement à cette traduction que nous devons Molière. Il est impossible, en effet, que l'inimitable Molière ait vu cette pièce sans voir tout d'un coup la prodigieuse supériorité que ce genre a sur tous les autres, et sans s'y livrer entièrement. Il y a autant de distance de *Mélite* au *Menteur* que de toutes les comédies de ce temps-là à *Mélite* : ainsi Corneille a réformé la scène tragique et la scène comique par d'heureuses imitations. (V.)

[2] Sénèque le tragique n'est souvent qu'un déclamateur qui ne méritoit pas le nom de grand de la part du grand Corneille. (P.)

laissé conduire au fameux Lope de Vega, de peur de m'égarer dans les détours de tant d'intrigues que fait notre Menteur. En un mot, ce n'est ici qu'une copie d'un excellent original qu'il a mis au jour sous le titre de *la Verdad sospechosa*; et, me fiant sur notre Horace, qui donne liberté de tout oser aux poëtes ainsi qu'aux peintres[1], j'ai cru que, nonobstant la guerre des deux couronnes, il m'étoit permis de trafiquer en Espagne. Si cette sorte de commerce étoit un crime, il y a long-temps que je serois coupable, je ne dis pas seulement pour *le Cid*, où je me suis aidé de dom Guillem de Castro, mais aussi pour *Médée*, dont je viens de parler, et pour *Pompée* même, où, pensant me fortifier du secours de deux Latins, j'ai pris celui de deux Espagnols, Sénèque et Lucain étant tous deux de Cordoue. Ceux qui ne voudront pas me pardonner cette intelligence avec nos ennemis approuveront du moins que je pille chez eux; et, soit qu'on fasse passer ceci pour un larcin ou pour un emprunt, je m'en suis trouvé si bien, que je n'ai pas envie que ce soit le dernier que je ferai chez eux. Je crois que vous en serez d'avis, et ne m'en estimerez pas moins.

Je suis,

MONSIEUR,

Votre très humble serviteur,
CORNEILLE.

AU LECTEUR.

Bien que cette comédie et celle qui la suit soient toutes deux de l'invention de Lope de Vega, je ne vous les donne point dans le même ordre que je vous ai donné *le Cid* et *Pompée*, dont en l'un vous avez vu les vers espagnols, et en l'autre les latins, que j'ai traduits ou imités de Guillem de Castro et de Lucain. Ce n'est pas que je n'aie ici emprunté beaucoup de choses de cet admirable original; mais, comme j'ai entièrement dépaysé les sujets pour les habiller à la françoise, vous trouveriez si peu de rapport entre l'Espagnol et le François, qu'au lieu de satisfaction vous n'en recevriez que de l'importunité.

Par exemple, tout ce que je fais conter à notre Menteur des guerres d'Allemagne, où il se vante d'avoir été, l'Espagnol le lui fait dire du Pérou et des Indes, dont il fait le nouveau revenu; et ainsi de la plupart des autres incidents, qui, bien qu'ils soient imités de l'original, n'ont presque point de ressemblance avec lui pour les pensées, ni pour les termes qui les expriment. Je me contenterai donc de vous avouer que les sujets sont entièrement de lui, comme vous les trouverez dans

1 . . . . *Pictoribus atque poetis*
Quidlibet audendi semper fuit æqua potestas.
De Arte poetica, v. 10.

la vingt et deuxième partie de ses comédies. Pour le reste, j'en ai pris tout ce qui s'est pu accommoder à notre usage; et, s'il m'est permis de dire mon sentiment touchant une chose où j'ai si peu de part, je vous avouerai en même temps que l'invention de celle-ci me charme tellement, que je ne trouve rien à mon gré qui lui soit comparable en ce genre, ni parmi les anciens, ni parmi les modernes. Elle est toute spirituelle depuis le commencement jusqu'à la fin, et les incidents si justes et si gracieux, qu'il faut être, à mon avis, de bien mauvaise humeur pour n'en approuver pas la conduite, et n'en aimer pas la représentation.

Je me défierois peut-être de l'estime extraordinaire que j'ai pour ce poëme, si je n'y étois confirmé par celle qu'en a faite un des premiers hommes de ce siècle, et qui non seulement est le protecteur des savantes muses dans la Hollande, mais fait voir encore par son propre exemple que les graces de la poésie ne sont pas incompatibles avec les plus hauts emplois de la politique et les plus nobles fonctions d'un homme d'état. Je parle de M. de Zuylichem, secrétaire des commandements de monseigneur le prince d'Orange. C'est lui que MM. Heinsius et Balzac ont pris comme pour arbitre de leur fameuse querelle, puisqu'ils lui ont adressé l'un et l'autre leurs doctes dissertations, et qu'il n'a pas dédaigné de montrer au public l'état qu'il fait de cette comédie par deux épigrammes[1], l'un françois et l'autre latin, qu'il a mis au-devant de l'impression qu'en ont faite les Elzeviers, à Leyden. Je vous les donne ici[2] d'autant plus volontiers, que, n'ayant pas l'honneur d'être connu de lui, son témoignage ne peut être suspect, et qu'on n'aura pas lieu de m'accuser de beaucoup de vanité pour en avoir fait parade, puisque toute la gloire qu'il m'y donne doit être attribuée au grand Lope de Vega, que peut-être il ne connoissoit pas pour le premier auteur de cette merveille du théâtre.

PERSONNAGES.

GÉRONTE, père de Dorante.
DORANTE, fils de Géronte.
ALCIPPE, ami de Dorante et amant de Clarice.
PHILISTE, ami de Dorante et d'Alcippe.
CLARICE, maîtresse d'Alcippe.
LUCRÈCE, amie de Clarice.
ISABELLE, suivante de Clarice.
SABINE, femme de chambre de Lucrèce.
CLITON, valet de Dorante.
LYCAS, valet d'Alcippe.

La scène est à Paris.

[1] *Épigramme* est aujourd'hui du genre féminin.
[2] Voyez le tome IV.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

DORANTE, CLITON.

DORANTE. A la fin j'ai quitté la robe pour l'épée :
L'attente où j'ai vécu n'a point été trompée ;
Mon père a consenti que je suive mon choix,
Et j'ai fait banqueroute à ce fatras de lois [1].
Mais puisque nous voici dedans les Tuileries [2],
Le pays du beau monde et des galanteries,
Dis-moi, me trouves-tu bien fait en cavalier ?
Ne vois-tu rien en moi qui sente l'écolier ?
Comme il est malaisé qu'aux royaumes du code
On apprenne à se faire un visage à la mode,
J'ai lieu d'appréhender...

CLITON. Ne craignez rien pour vous ;
Vous ferez en une heure ici mille jaloux.
Ce visage et ce port n'ont point l'air de l'école,
Et jamais comme vous on ne peignit Barthole :
Je prévois du malheur pour beaucoup de maris.
Mais que vous semble encor maintenant de Paris ?

DORANTE. J'en trouve l'air bien doux, et cette loi bien rude
Qui m'en avoit banni sous prétexte d'étude.
Toi, qui sais les moyens de s'y bien divertir,
Ayant eu le bonheur de n'en jamais sortir,
Dis-moi comme en ce lieu l'on gouverne les dames.

CLITON. C'est là le plus beau soin qui vienne aux belles ames [3],
Disent les beaux-esprits. Mais, sans faire le fin,
Vous avez l'appétit ouvert de bon matin !
D'hier au soir seulement vous êtes dans la ville,

[1] On disait alors *faire banqueroute*, pour *abandonner*, *renoncer*, *quitter*, *se détacher*, mais mal à propos ; banqueroute était impropre, même en ce temps-là, dans l'occasion où l'auteur l'emploie. Dorante ne fait pas banqueroute aux lois, puisque son père consent qu'il renonce à cette profession. (V.)

[2] Nous avons souvent remarqué ailleurs que *dedans* est une légère faute, et qu'il faut *dans*. (V.)

[3] On prend un soin, on a un soin, on se charge d'un soin, on rend des soins ; mais un soin ne *vient* pas. (V.)

Et vous vous ennuyez déja d'être inutile!
Votre humeur sans emploi ne peut passer un jour,
Et déja vous cherchez à pratiquer l'amour [1] !
Je suis auprès de vous en fort bonne posture
De passer pour un homme à donner tablature;
J'ai la taille d'un maître en ce noble métier [2],
Et je suis, tout au moins, l'intendant du quartier.

DORANTE. Ne t'effarouche point : je ne cherche, à vrai dire,
Que quelque connoissance où l'on se plaise à rire,
Qu'on puisse visiter par divertissement,
Où l'on puisse en douceur couler quelque moment.
Pour me connoître mal, tu prends mon sens à gauche.

CLITON. J'entends, vous n'êtes pas un homme de débauche,
Et tenez celles-là trop indignes de vous
Que le son d'un écu rend traitables à tous [3] :
Aussi que vous cherchiez de ces sages coquettes
Où peuvent tous venants débiter leurs fleurettes [4],
Mais qui ne font l'amour que de babil et d'yeux [5],
Vous êtes d'encolure à vouloir un peu mieux.
Loin de passer son temps, chacun le perd chez elles;
Et le jeu, comme on dit, n'en vaut pas les chandelles [6].
Mais ce seroit pour vous un bonheur sans égal
Que ces femmes de bien qui se gouvernent mal,
Et de qui la vertu, quand on leur fait service,
N'est pas incompatible avec un peu de vice.
Vous en verrez ici de toutes les façons.
Ne me demandez point cependant de leçons;
Ou je me connois mal à voir votre visage,

[1] On ne pratique point l'amour comme on pratique le barreau, la médecine. (V.)

[2] Quoique Corneille ait épuré le théâtre dans ses premières comédies, et qu'il ait imité ou plutôt deviné le ton de la bonne compagnie de son temps, il est pourtant encore ici loin de la bienséance et du bon goût; mais au moins il n'y a pas de mot déshonnête, comme Scarron s'en permit dans de misérables farces des Jodelets, qui, à la honte de la nation, et même de la cour, eurent tant de succès avant les chefs-d'œuvre de Molière. (V.)

[3] *Le son d'un écu* et l'idée de ce vers sont des choses honteuses qu'on devrait retrancher pour l'honneur de la scène française. Ce vers même est imité de la satire de Regnier intitulée *Macette*. Les bienséances étaient impunément violées dans ce temps-là ; et Corneille, qui s'élevait au-dessus de ses contemporains, se laissait entraîner à leurs usages. (V.)

[4] Cela n'est pas français. On dit bien *la maison où j'ai été*, mais non *la coquette où j'ai été*. (V.)

[5] Ce vers n'est pas français; *faire l'amour d'yeux et de babil* ne peut se dire. (V.)

[6] *Chandelles;* cette expression serait aujourd'hui indigne de la haute comédie. (V.)

Ou vous n'en êtes pas à votre apprentissage :
Vos lois ne régloient pas si bien tous vos desseins
Que vous eussiez toujours un portefeuille aux mains.

DORANTE. A ne rien déguiser, Cliton, je te confesse
Qu'à Poitiers j'ai vécu comme vit la jeunesse ;
J'étois en ces lieux-là de beaucoup de métiers :
Mais Paris, après tout, est bien loin de Poitiers.
Le climat différent veut une autre méthode :
Ce qu'on admire ailleurs est ici hors de mode ;
La diverse façon de parler et d'agir
Donne aux nouveaux venus souvent de quoi rougir.
Chez les provinciaux on prend ce qu'on rencontre ;
Et là, faute de mieux, un sot passe à la montre [1] :
Mais il faut à Paris bien d'autres qualités ;
On ne s'éblouit point de ces fausses clartés ;
Et tant d'honnêtes gens, que l'on y voit ensemble,
Font qu'on est mal reçu, si l'on ne leur ressemble.

CLITON Connoissez mieux Paris, puisque vous en parlez.
Paris est un grand lieu plein de marchands mêlés :
L'effet n'y répond pas toujours à l'apparence ;
On s'y laisse duper autant qu'en lieu de France ;
Et, parmi tant d'esprits plus polis et meilleurs,
Il y croît des badauds autant et plus qu'ailleurs.
Dans la confusion que ce grand monde apporte,
Il y vient de tous lieux des gens de toute sorte ;
Et dans toute la France il est fort peu d'endroits
Dont il n'ait le rebut aussi bien que le choix.
Comme on s'y connoît mal, chacun s'y fait de mise [2],
Et vaut communément autant comme il se prise [3] :
De bien pires que vous s'y font assez valoir.
Mais, pour venir au point que vous voulez savoir,
Êtes-vous libéral ?

DORANTE. Je ne suis point avare.

CLITON. C'est un secret d'amour et bien grand et bien rare :
Mais il faut de l'adresse à le bien débiter,
Autrement on s'y perd au lieu d'en profiter.

[1] Ce mot signifie *revue*. (V.)

[2] Peut-être cette expression pouvait passer autrefois. (V.)

[3] *Vaut autant comme* n'est pas français ; on l'a déjà observé ailleurs. (V.)

Tel donne à pleines mains qui n'oblige personne [1] :
La façon de donner vaut mieux que ce qu'on donne.
L'un perd exprès au jeu son présent déguisé,
L'autre oublie un bijou qu'on auroit refusé.
Un lourdaud libéral auprès d'une maîtresse
Semble donner l'aumône alors qu'il fait largesse ;
Et d'un tel contre-temps il fait tout ce qu'il fait [2],
Que, quand il tâche à plaire, il offense en effet.

DORANTE. Laissons là ces lourdauds contre qui tu déclames,
Et me dis seulement si tu connois ces dames.

CLITON. Non : cette marchandise est de trop bon aloi ;
Ce n'est point là gibier à des gens comme moi ;
Il est aisé pourtant d'en savoir des nouvelles,
Et bientôt leur cocher m'en dira des plus belles.

DORANTE. Penses-tu qu'il t'en die?

CLITON. Assez pour en mourir ;
Puisque c'est un cocher, il aime à discourir.

SCÈNE II.

DORANTE, CLARICE, LUCRÈCE, ISABELLE.

CLARICE, *faisant un faux pas, et comme se laissant choir*[3].
Ay !

DORANTE, *lui donnant la main.*
Ce malheur me rend un favorable office[4],

[1] Molière n'a point de tirade plus parfaite ; Térence n'a rien écrit de plus pur que ce morceau : il n'est point au-dessus d'un valet, et cependant c'est une des meilleures leçons pour se bien conduire dans le monde. Il me semble que Corneille a donné des modèles de tous les genres. (V.)

[2] On ne dit pas *faire d'un contre-temps*, mais *faire à contre-temps*. Au reste, cette scène est d'un ton très supérieur à toutes les comédies qu'on donnait alors : elle peint des mœurs vraies ; elle est bien écrite, à l'exception de quelques fautes excusables. (V.)

[3] Une comédie qui n'est fondée que sur un faux pas que fait une demoiselle en se promenant aux Tuileries semble manquer d'art dans son exposition ; et les compliments que se font Clarice et Dorante n'annoncent ni intrigue ni caractère. (V.)

[4] Si cette Clarice n'avait pas fait un faux pas, il n'y aurait donc pas de pièce? Ce défaut est de l'auteur espagnol. L'esprit est plus content quand l'intrigue est déja nouée dans l'exposition ; on prend bien plus de part à des passions déja régnantes, à des intérêts déja établis. Un amour qui commence tout d'un coup dans la pièce, et dont l'origine est si faible, ne fait aucune impression, parce que cet amour n'est pas assez vraisemblable. On tolère la naissance soudaine de cette passion dans quelque jeune homme ardent et impétueux qui s'enflamme au premier objet ; encore y faut-il beaucoup de nuances. On croirait presque que ce Dorante, qui aime tant à mentir, exerce

Puisqu'il me donne lieu de ce petit service[1];
Et c'est pour moi, madame, un bonheur souverain
Que cette occasion de vous donner la main.

CLARICE. L'occasion ici fort peu vous favorise,
Et ce foible bonheur ne vaut pas qu'on le prise.

DORANTE. Il est vrai, je le dois tout entier au hasard;
Mes soins ni vos desirs n'y prennent point de part;
Et sa douceur mêlée avec cette amertume
Ne me rend pas le sort plus doux que de coutume,
Puisque enfin ce bonheur que j'ai si fort prisé,
A mon peu de mérite eût été refusé.

CLARICE. S'il a perdu sitôt ce qui pouvoit vous plaire,
Je veux être à mon tour d'un sentiment contraire,
Et crois qu'on doit trouver plus de félicité
A posséder un bien sans l'avoir mérité.
J'estime plus un don qu'une reconnoissance:
Qui nous donne fait plus que qui nous récompense;
Et le plus grand bonheur au mérite rendu[2]
Ne fait que nous payer de ce qui nous est dû.
La faveur qu'on mérite est toujours achetée;
L'heur en croît d'autant plus, moins elle est méritée;
Et le bien où sans peine elle fait parvenir
Par le mérite à peine auroit pu s'obtenir.

DORANTE. Aussi ne croyez pas que jamais je prétende
Obtenir par mérite une faveur si grande:
J'en sais mieux le haut prix; et mon cœur amoureux,
Moins il s'en connoît digne, et plus s'en tient heureux.
On me l'a pu toujours dénier sans injure;
Et si la recevant ce cœur même en murmure,
Il se plaint du malheur de ses félicités,
Que le hasard lui donne, et non vos volontés.
Un amant a fort peu de quoi se satisfaire
Des faveurs qu'on lui fait sans dessein de les faire:
Comme l'intention seule en forme le prix[3],

ce laient dans sa déclaration d'amour, et que cet amour est un de ses mensonges; cependant il est de bonne foi. (V.)

[1] *Lieu d'un service* n'est pas français: on donne lieu de rendre service. (V.)

[2] Cela n'est pas français: on rend justice au mérite, on ne lui rend pas *bonheur* (peut-être les premiers imprimeurs ont-ils mis *bonheur* au lieu d'*honneur*). Cette scène languit par une contestation trop longue. (V.)

[3] Ces dissertations dont les phrases commencent presque toujours par *comme*, et

Assez souvent sans elle on les joint au mépris.
Jugez par-là quel bien peut recevoir ma flamme
D'une main qu'on me donne en me refusant l'âme.
Je la tiens, je la touche, et je la touche en vain,
Si je ne puis toucher le cœur avec la main.
CLARICE. Cette flamme, monsieur, est pour moi fort nouvelle,
Puisque j'en viens de voir la première étincelle.
Si votre cœur ainsi s'embrase en un moment,
Le mien ne sut jamais brûler si promptement;
Mais peut-être, à présent que j'en suis avertie,
Le temps donnera place à plus de sympathie.
Confessez cependant qu'à tort vous murmurez
Du mépris de vos feux, que j'avois ignorés.

SCÈNE III.

DORANTE, CLARICE, LUCRÈCE, ISABELLE, CLITON.

DORANTE. C'est l'effet du malheur qui partout m'accompagne.
Depuis que j'ai quitté les guerres d'Allemagne,
C'est-à-dire du moins depuis un an entier,
Je suis et jour et nuit dedans votre quartier;
Je vous cherche en tous lieux, aux bals, aux promenades;
Vous n'avez que de moi reçu des sérénades;
Et je n'ai pu trouver que cette occasion
A vous entretenir de mon affection.
CLARICE. Quoi! vous avez donc vu l'Allemagne et la guerre?
DORANTE. Je m'y suis fait quatre ans craindre comme un tonnerre.
CLITON. Que va-t-il lui conter?
DORANTE. Et durant ces quatre ans
Il ne s'est fait combats, ni siéges importants;
Nos armes n'ont jamais remporté de victoire,
Où cette main n'ait eu bonne part à la gloire;
Et même la gazette a souvent divulgué...
CLITON, *le tirant par la basque.*
Savez-vous bien, monsieur, que vous extravaguez?
DORANTE. Tais-toi.
CLITON. Vous rêvez, dis-je, ou...

dont l'auteur a rempli ses tragédies, sont une de ces habitudes qu'il avait prises en ecrivant; c'est la manière du peintre. (V.)

DORANTE. Tais-toi, misérable.

CLITON. Vous venez de Poitiers, ou je me donne au diable;
Vous en revîntes hier.

DORANTE, *à Cliton.* Te tairas-tu, maraud?
(*à Clarice.*)
Mon nom dans nos succès s'étoit mis assez haut
Pour faire quelque bruit sans beaucoup d'injustice;
Et je suivrois encore un si noble exercice,
N'étoit que l'autre hiver, faisant ici ma cour,
Je vous vis, et je fus retenu par l'amour.
Attaqué par vos yeux, je leur rendis les armes;
Je me fis prisonnier de tant d'aimables charmes;
Je leur livrai mon ame; et ce cœur généreux
Dès ce premier moment oublia tout pour eux.
Vaincre dans les combats, commander dans l'armée,
De mille exploits fameux enfler ma renommée,
Et tous ces nobles soins qui m'avoient su ravir,
Cédèrent aussitôt à ceux de vous servir.

ISABELLE, *à Clarice, tout bas.*
Madame, Alcippe vient; il aura de l'ombrage.

CLARICE. Nous en saurons, monsieur, quelque jour davantage.
Adieu.

DORANTE. Quoi! me priver sitôt de tout mon bien?

CLARICE. Nous n'avons pas loisir d'un plus long entretien;
Et, malgré la douceur de me voir cajolée,
Il faut que nous fassions seules deux tours d'allée.

DORANTE. Cependant accordez à mes vœux innocents
La licence d'aimer des charmes si puissants.

CLARICE. Un cœur qui veut aimer, et qui sait comme on aime,
N'en demande jamais licence qu'à soi-même.

SCÈNE IV.

DORANTE, CLITON.

DORANTE. Suis-les, Cliton.

CLITON. J'en sais ce qu'on en peut savoir.
La langue du cocher a fait tout son devoir.
« La plus belle des deux, dit-il, est ma maîtresse;
« Elle loge à la place, et son nom est Lucrèce. »

DORANTE. Quelle place?

CLITON. Royale; et l'autre y loge aussi.
Il n'en sait pas le nom, mais j'en prendrai souci.
DORANTE. Ne te mets point, Cliton, en peine de l'apprendre.
Celle qui m'a parlé, celle qui m'a su prendre,
C'est Lucrèce, ce l'est sans aucun contredit;
Sa beauté m'en assure, et mon cœur me le dit.
CLITON. Quoique mon sentiment doive respect au vôtre,
La plus belle des deux, je crois que ce soit l'autre [1].
DORANTE. Quoi! celle qui s'est tue, et qui dans nos propos
N'a jamais eu l'esprit de mêler quatre mots?
CLITON. Monsieur, quand une femme a le don de se taire,
Elle a des qualités au-dessus du vulgaire;
C'est un effort du ciel qu'on a peine à trouver:
Sans un petit miracle il ne peut l'achever;
Et la nature souffre extrême violence
Lorsqu'il en fait d'humeur à garder le silence.
Pour moi, jamais l'amour n'inquiète mes nuits;
Et, quand le cœur m'en dit, j'en prends par où je puis [2].
Mais naturellement femme qui se peut taire
A sur moi tel pouvoir et tel droit de me plaire,
Qu'eût-elle en vrai magot tout le corps fagoté,
Je lui voudrois donner le prix de la beauté.
C'est elle assurément qui s'appelle Lucrèce:
Cherchez un autre nom pour l'objet qui vous blesse;
Ce n'est point là le sien: celle qui n'a dit mot,
Monsieur, c'est la plus belle, ou je ne suis qu'un sot.
DORANTE. Je t'en crois sans jurer avec tes incartades.
Mais voici les plus chers de mes vieux camarades:
Ils semblent étonnés, à voir leur action.

[1] *Je crois que ce soit* est une faute de grammaire, du temps même de Corneille. *Je crois*, étant une chose positive, exige l'indicatif; mais pourquoi dit-on, je crois qu'elle *est* aimable, qu'elle *a* de l'esprit? et *croyez vous* qu'elle *soit* aimable, qu'elle *ait* de l'esprit? C'est que *croyez-vous* n'est point positif; *croyez-vous* exprime le doute de celui qui interroge: *Je suis sûr qu'il vous satisfera; êtes-vous sûr qu'il vous satisfasse?* Vous voyez, par cet exemple, que les règles de la grammaire sont fondées, pour la plupart, sur la raison, et sur cette logique naturelle avec laquelle naissent tous les hommes bien organisés. (V.)

[2] *J'en prends par où je puis* est un peu licencieux, et l'expression est dégoûtante. Ce n'est point ainsi que Térence fait parler ses valets. (V.)

SCÈNE V.

DORANTE, ALCIPPE, PHILISTE, CLITON.

PHILISTE, *à Alcippe*. Quoi! sur l'eau la musique et la collation?
ALCIPPE, *à Philiste*. Oui, la collation avecque la musique.
PHILISTE, *à Alcippe*. Hier au soir?
ALCIPPE, *à Philiste*. Hier au soir.
PHILISTE, *à Alcippe*. Et belle?
ALCIPPE, *à Philiste*. Magnifique.
PHILISTE, *à Alcippe*. Et par qui?
ALCIPPE, *à Philiste*. C'est de quoi je suis mal éclairci.
DORANTE, *les saluant*. Que mon bonheur est grand de vous revoir ici!
ALCIPPE. Le mien est sans pareil, puisque je vous embrasse.
DORANTE. J'ai rompu vos discours d'assez mauvaise grace;
Vous le pardonnerez à l'aise de vous voir.
PHILISTE. Avec nous, de tout temps, vous avez tout pouvoir.
DORANTE. Mais de quoi parliez-vous?
ALCIPPE. D'une galanterie.
DORANTE. D'amour?
ALCIPPE. Je le présume.
DORANTE. Achevez, je vous prie,
Et souffrez qu'à ce mot ma curiosité
Vous demande sa part de cette nouveauté.
ALCIPPE. On dit qu'on a donné musique à quelque dame.
DORANTE. Sur l'eau?
ALCIPPE. Sur l'eau.
DORANTE. Souvent l'onde irrite la flamme.
PHILISTE. Quelquefois.
DORANTE. Et ce fut hier au soir?
ALCIPPE. Hier au soir.
DORANTE. Dans l'ombre de la nuit le feu se fait mieux voir.
Le temps étoit bien pris. Cette dame, elle est belle?
ALCIPPE. Aux yeux de bien du monde elle passe pour telle.
DORANTE. Et la musique?
ALCIPPE. Assez pour n'en rien dédaigner.
DORANTE. Quelque collation a pu l'accompagner?
ALCIPPE. On le dit.
DORANTE. Fort superbe?
ALCIPPE. Et fort bien ordonnée.

DORANTE. Et vous ne savez point celui qui l'a donnée?
ALCIPPE. Vous en riez!
DORANTE. Je ris de vous voir étonné
D'un divertissement que je me suis donné.
ALCIPPE. Vous?
DORANTE. Moi-même.
ALCIPPE. Et déja vous avez fait maîtresse?
DORANTE. Si je n'en avois fait, j'aurois bien peu d'adresse,
Moi qui depuis un mois suis ici de retour.
Il est vrai que je sors fort peu souvent de jour;
De nuit, *incognito*, je rends quelques visites;
Ainsi...
CLITON, *à Dorante, à l'oreille*
Vous ne savez, monsieur, ce que vous dites.
DORANTE. Tais-toi; si jamais plus tu me viens avertir...
CLITON. J'enrage de me taire et d'entendre mentir!
PHILISTE, *à Alcippe*. Voyez qu'heureusement dedans cette rencontre
Votre rival lui-même à vous-même se montre.
DORANTE, *revenant à eux.*
Comme à mes chers amis je vous veux tout conter.
J'avois pris cinq bateaux pour mieux tout ajuster;
Les quatre contenoient quatre chœurs de musique,
Capables de charmer le plus mélancolique.
Au premier, violons; en l'autre, luths et voix;
Des flûtes, au troisième; au dernier, des hautbois,
Qui tour à tour dans l'air poussoient des harmonies[1],
Dont on pouvoit nommer les douceurs infinies.
Le cinquième étoit grand, tapissé tout exprès
De rameaux enlacés pour conserver le frais,
Dont chaque extrémité portoit un doux mélange
De bouquets de jasmin, de grenade et d'orange.
Je fis de ce bateau la salle du festin :
Là je menai l'objet qui fait seul mon destin;
De cinq autres beautés la sienne fut suivie,

[1] Quoique ce substantif *harmonie* n'admette point de pluriel, non plus que *mélodie, musique, physique*, et presque tous les noms des sciences et des arts, cependant j'ose croire que, dans cette occasion, ces *harmonies* ne sont point une faute, parce que ce sont des concerts différents. On peut dire, *les mélodies de Lully et de Rameau sont différentes :* de plus, le Menteur s'égaie dans son récit : et *pousser des harmonies* est assez plaisant pour un menteur qui est supposé chercher à tout moment ses phrases. (V.)

Et la collation fut aussitôt servie.
Je ne vous dirai point les différents apprêts,
Le nom de chaque plat, le rang de chaque mets :
Vous saurez seulement qu'en ce lieu de délices
On servit douze plats, et qu'on fit six services,
Cependant que les eaux, les rochers et les airs,
Répondoient aux accents de nos quatre concerts.
Après qu'on eut mangé, mille et mille fusées,
S'élançant vers les cieux, ou droites ou croisées,
Firent un nouveau jour, d'où tant de serpenteaux
D'un déluge de flamme attaquèrent les eaux,
Qu'on crut que, pour leur faire une plus rude guerre,
Tout l'élément du feu tomboit du ciel en terre.
Après ce passe-temps on dansa jusqu'au jour,
Dont le soleil jaloux avança le retour :
S'il eût pris notre avis, sa lumière importune
N'eût pas troublé si tôt ma petite fortune;
Mais, n'étant pas d'humeur à suivre nos desirs,
Il sépara la troupe et finit nos plaisirs.

ALCIPPE. Certes vous avez grace à conter ces merveilles;
Paris, tout grand qu'il est, en voit peu de pareilles.

DORANTE. J'avois été surpris ; et l'objet de mes vœux
Ne m'avoit, tout au plus, donné qu'une heure ou deux.

PHILISTE. Cependant l'ordre est rare, et la dépense belle.

DORANTE. Il s'est fallu passer à cette bagatelle [1] :
Alors que le temps presse, on n'a pas à choisir.

ALCIPPE. Adieu : nous nous verrons avec plus de loisir.

DORANTE. Faites état de moi.

ALCIPPE, *à Philiste, en s'en allant.* Je meurs de jalousie!

PHILISTE, *à Alcippe.* Sans raison toutefois votre ame en est saisie;
Les signes du festin ne s'accordent pas bien.

ALCIPPE, *à Philiste.* Le lieu s'accorde, et l'heure : et le reste n'est rien.

[1] *Se passer à, se passer de,* sont deux choses absolument différentes. *Se passer à* signifie *se contenter de ce qu'on a ; se passer de* signifie *soutenir le besoin de ce qu'on n'a pas* : il a quatre attelages, on peut se passer à moins ; vous avez cent mille écus de rente, et je m'en passe. (V.)

SCÈNE VI.

DORANTE, CLITON.

CLITON. Monsieur, puis-je à présent parler sans vous déplaire ?
DORANTE. Je remets à ton choix de parler ou te taire[1] ;
Mais quand tu vois quelqu'un, ne fais plus l'insolent.
CLITON. Votre ordinaire est-il de rêver en parlant?
DORANTE. Où me vois-tu rêver?
CLITON. J'appelle rêveries
Ce qu'en d'autres qu'un maître on nomme menteries.
Je parle avec respect.
DORANTE. Pauvre esprit!
CLITON. Je le perds
Quand je vous ois parler de guerre et de concerts[2].
Vous voyez sans péril nos batailles dernières,
Et faites des festins qui ne vous coûtent guères.
Pourquoi depuis un an vous feindre de retour?
DORANTE. J'en montre plus de flamme, et j'en fais mieux ma cour.
CLITON. Qu'a de propre la guerre à montrer votre flamme?
DORANTE. O le beau compliment à charmer une dame,
De lui dire d'abord : « J'apporte à vos beautés
« Un cœur nouveau venu des universités,
« Si vous avez besoin de lois et de rubriques,
« Je sais le Code entier avec les Authentiques,
« Le Digeste nouveau, le vieux, l'Infortiat,
« Ce qu'en a dit Jason, Balde, Accurse, Alciat ! »
Qu'un si riche discours nous rend considérables !
Qu'on amollit par-là de cœurs inexorables!
Qu'un homme à paragraphe est un joli galant!
On s'introduit bien mieux à titre de vaillant :
Tout le secret ne gît qu'en un peu de grimace,
A mentir à propos, jurer de bonne grace,

[1] La grande exactitude de la prose veut *de se taire* : mais il faut renoncer à faire des vers si cette petite licence n'est pas permise. (V.)

[2] *Je vous ois* ne se dit plus ; pourquoi? cette diphthongue n'est-elle pas sonore? *Foi, loi, crois, bois*, révoltent-ils l'oreille? Pourquoi l'infinitif *ouïr* est-il resté, et le présent est-il proscrit? La syntaxe est toujours fondée sur la raison : l'usage et l'abolition des mots dépendent quelquefois du caprice; mais on peut dire que cet usage tend toujours à la douceur de la prononciation : *je l'ois, j'ois*, est sec et rude; on s'en défait insensiblement. (V.)

Étaler force mots qu'elles n'entendent pas ;
Faire sonner Lamboy, Jean de Vert, et Galas[1] ;
Nommer quelques châteaux de qui les noms barbares,
Plus ils blessent l'oreille, et plus leur semblent rares ;
Avoir toujours en bouche angles, lignes, fossés,
Vedette, contrescarpe, et travaux avancés :
Sans ordre et sans raison, n'importe, on les étonne,
On leur fait admirer les baies qu'on leur donne[2] :
Et tel, à la faveur d'un semblable débit,
Passe pour homme illustre, et se met en crédit.

CLITON. A qui vous veut ouïr, vous en faites bien croire;
Mais celle-ci bientôt peut savoir votre histoire.

DORANTE. J'aurai déjà gagné chez elle quelque accès ;
Et, loin d'en redouter un malheureux succès,
Si jamais un fâcheux nous nuit par sa présence,
Nous pourrons sous ces mots être d'intelligence[3].
Voilà traiter l'amour, Cliton, et comme il faut.

CLITON. A vous dire le vrai, je tombe de bien haut.
Mais parlons du festin : Urgande et Mélusine
N'ont jamais sur-le-champ mieux fourni leur cuisine;
Vous allez au-delà de leurs enchantements :
Vous seriez un grand maître à faire des romans;
Ayant si bien en main le festin et la guerre[4],
Vos gens en moins de rien courroient toute la terre,
Et ce seroit pour vous des travaux fort légers,
Que d'y mêler partout la pompe et les dangers.
Ces hautes fictions vous sont bien naturelles.

DORANTE. J'aime à braver ainsi les conteurs de nouvelles;
Et sitôt que j'en vois quelqu'un s'imaginer
Que ce qu'il veut m'apprendre a de quoi m'étonner,
Je le sers aussitôt d'un conte imaginaire
Qui l'étonne lui-même, et le force à se taire.

[1] Généraux de l'empereur Ferdinand III. (V.)

[2] *Baies* signifie ici *bourdes, cascades.* Il faut éviter soigneusement au milieu des vers ces mots *baies, haies,* et ne les jamais faire rencontrer par des syllabes qui les heurtent. On est obligé de faire *baies* de deux syllabes, et ce son est très-désagréable: c'est ce qu'on appelle le demi-*hiatus.* Nous avons des règles certaines d'harmonie dans la poésie; pour peu qu'on s'en écarte, les vers rebutent, et c'est en partie pourquoi nous avons tant de mauvais poëtes. (V.)

[3] On n'entend pas bien ce que l'auteur veut dire. Comment Dorante sera-t-il d'intelligence avec sa maîtresse sous les mots de *contrescarpe* et de *fossé ?* (V.)

[4] *Le festin en main ;* mauvaise expression de ce temps-là. (V.)

Si tu pouvois savoir quel plaisir on a lors
De leur faire rentrer leurs nouvelles au corps...
CLITON. Je le juge assez grand ; mais enfin ces pratiques
Vous peuvent engager en de fâcheux intriques [1].
DORANTE. Nous nous en tirerons ; mais tous ces vains discours
M'empêchent de chercher l'objet de mes amours ;
Tâchons de le rejoindre, et sache qu'à me suivre [2]
Je t'apprendrai bientôt d'autres façons de vivre.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

GÉRONTE, CLARICE, ISABELLE.

CLARICE. Je sais qu'il vaut beaucoup étant sorti de vous :
Mais, monsieur, sans le voir, accepter un époux,
Par quelque haut récit qu'on en soit conviée [3],
C'est grande avidité de se voir mariée ;
D'ailleurs, en recevoir visite et compliment,
Et lui permettre accès en qualité d'amant,
A moins qu'à vos projets un plein effet réponde,
Ce seroit trop donner à discourir au monde.
Trouvez donc un moyen de me le faire voir,
Sans m'exposer au blâme et manquer au devoir.
GÉRONTE. Oui, vous avez raison, belle et sage Clarice ;

[1] Ce mot *intriques* n'est plus d'usage. Thomas Corneille, dans l'édition qu'il fit des Œuvres de son frère (1692), substitua :

. . . . Mais enfin ces pratiques
Vous couvriront de honte en devenant publiques. (V.)

[2] *A me suivre*, est un barbarisme. (V.)

[3] Cette expression *conviée*, prise en ce sens, n'est plus d'usage ; mais j'ose croire que, si on voulait l'employer à propos, elle reprendrait ses premiers droits. Remarquez ici que la scène change. Le premier acte s'est passé dans les Tuileries ; à présent nous sommes dans la maison de Clarice, à la place Royale : on aurait pu aisément supposer que la maison est voisine du jardin des Tuileries, et que le spectateur voit l'une et l'autre. Nous avons déjà dit que l'unité de lieu ne consiste pas à rester toujours dans le même endroit, et que la scène peut se passer dans plusieurs lieux représentés sur le théâtre avec vraisemblance : rien n'empêche qu'on ne voie aisément un jardin, un vestibule, une chambre. (V.)

Ce que vous m'ordonnez et la même justice [1];
Et comme c'est à nous à subir votre loi,
Je reviens tout à l'heure, et Dorante avec moi.
Je le tiendrai long-temps dessous votre fenêtre,
Afin qu'avec loisir vous puissiez le connoître [2],
Examiner sa taille, et sa mine, et son air,
Et voir quel est l'époux que je vous veux donner [3].
Il vint hier de Poitiers, mais il sent peu l'école;
Et si l'on pouvoit croire un père à sa parole,
Quelque écolier qu'il soit, je dirois qu'aujourd'hui
Peu de nos gens de cour sont mieux taillés que lui.
Mais vous en jugerez après la voix publique.
Je cherche à l'arrêter, parce qu'il m'est unique [4],
Et je brûle sur-tout de le voir sous vos lois.

CLARICE. Vous m'honorez beaucoup d'un si glorieux choix.
Je l'attendrai, monsieur, avec impatience;
Et je l'aime déja sur cette confiance.

SCÈNE II.

CLARICE, ISABELLE.

ISABELLE. Ainsi vous le verrez, et sans vous engager.

CLARICE. Mais pour le voir ainsi qu'en pourrai-je juger?
J'en verrai le dehors, la mine, l'apparence;
Mais du reste, Isabelle, où prendre l'assurance?
Le dedans paroît mal en ces miroirs flatteurs;

[1] *La même justice* ne signifie pas *la justice même*. Voyez ce qui est dit sur cette règle dans les notes sur la tragédie de *Cinna*. (V.)

[2] Cette manière de présenter un amant à sa maitresse, qu'il doit épouser, parait un peu singulière dans nos mœurs; mais la pièce est espagnole, et, de plus, ce n'est point ici une entrevue: le père ne veut que prévenir Clarice par la bonne mine de son fils. (V.)

[3] *Son air... donner*. Il faut rimer à l'oreille, puisque c'est pour elle que la rime fut inventée, et qu'elle n'est que le retour des mêmes sons, ou du moins de sons à peu près semblables. On prononçait *donner* en fesant sonner la finale r, comme s'il y avait eu *donnair*. (V.)

[4] On ne dit pas *il m'est unique* comme *il m'est cher*, *il m'est agréable*, parceque *unique* n'est pas un adjectif, une qualité susceptible de régime; il est agréable pour moi, agréable à mes yeux. *Unique* est absolu. Mais pourquoi dit-on, *cela m'est agréable*, et ne peut-on pas dire, *cela m'est aimable*? *cela est plaisant à mon goût*, et non pas *cela m'est plaisant*? C'est qu'*agréable* vient d'*agréer*; cela m'agrée, au datif. *Plaisant* vient de *plaire*; cela me plait, aussi au datif, comme s'il y avait *plaît à moi*. Il n'en est pas ainsi d'*aimer*: j'aime cette pièce, et non cette pièce aime à moi; ainsi on ne peut dire, *m'est aimable*. (V.)

Les visages souvent sont de doux imposteurs.
Que de défauts d'esprit se couvrent de leurs graces!
Et que de beaux semblants cachent des ames basses!
Les yeux en ce grand choix ont la première part;
Mais leur déférer tout, c'est tout mettre au hasard :
Qui veut vivre en repos ne doit pas leur déplaire ;
Mais, sans leur obéir, il doit les satisfaire,
En croire leur refus, et non pas leur aveu,
Et sur d'autres conseils laisser naître son feu.
Cette chaîne, qui dure autant que notre vie,
Et qui devroit donner plus de peur que d'envie,
Si l'on n'y prend bien garde, attache assez souvent
Le contraire au contraire, et le mort au vivant[1] :
Et pour moi, puisqu'il faut qu'elle me donne un maître,
Avant que l'accepter je voudrois le connoître,
Mais connoître dans l'ame.

ISABELLE. Eh bien! qu'il parle à vous.

CLARICE. Alcippe le sachant en deviendroit jaloux.

ISABELLE. Qu'importe qu'il le soit, si vous avez Dorante?

CLARICE. Sa perte ne m'est pas encore indifférente;
Et l'accord de l'hymen entre nous concerté,
Si son père venoit, seroit exécuté.
Depuis plus de deux ans il promet et diffère;
Tantôt c'est maladie, et tantôt quelque affaire;
Le chemin est mal sûr, ou les jours sont trop courts;
Et le bon homme enfin ne peut sortir de Tours.
Je prends tous ces délais pour une résistance,
Et ne suis pas d'humeur à mourir de constance.
Chaque moment d'attente ôte de notre prix,
Et fille qui vieillit tombe dans le mépris :
C'est un nom glorieux qui se garde avec honte;
Sa défaite est fâcheuse à moins que d'être prompte[2].
Le temps n'est pas un dieu qu'elle puisse braver,
Et son honneur se perd à le trop conserver[3].

[1] Cette allégorie ne paraît-elle pas un peu forte dans une scène de comédie, et surtout dans la bouche d'une fille? Mais toute cette tirade est de la plus grande beauté; il n'y a point de fille qui parle mieux, et peut-être si bien, dans Molière. (V.)

[2] L'usage permet qu'on dise : cette fille est *de défaite*, c'est-à-dire elle est belle, on peut aisément s'en défaire, la marier. Mais *sa défaite* exprime figurément qu'elle s'est rendue; *défaire*, *se défaire*, un visage *défait*, un ennemi *défait*, *défaite* d'une marchandise, *défaite* d'une armée, toutes acceptions différentes. (V.)

[3] Il semble qu'une fille perde son honneur en se mariant. Ce vers gâte un très beau

ISABELLE. Ainsi vous quitteriez Alcippe pour un autre
De qui l'humeur auroit de quoi plaire à la vôtre?
CLARICE. Oui, je le quitterois; mais pour ce changement
Il me faudroit en main avoir un autre amant,
Savoir qu'il me fût propre, et que son hyménée
Dût bientôt à la sienne unir ma destinée [1].
Mon humeur sans cela ne s'y résout pas bien,
Car Alcippe, après tout, vaut toujours mieux que rien;
Son père peut venir, quelque long-temps qu'il tarde.
ISABELLE. Pour en venir à bout sans que rien s'y hasarde,
Lucrèce est votre amie, et peut beaucoup pour vous;
Elle n'a point d'amants qui deviennent jaloux :
Qu'elle écrive à Dorante, et lui fasse paroître
Qu'elle veut cette nuit le voir par sa fenêtre.
Comme il est jeune encore, on l'y verra voler;
Et là, sous ce faux nom, vous pourrez lui parler,
Sans qu'Alcippe jamais en découvre l'adresse,
Ni que lui-même pense à d'autre qu'à Lucrèce.
CLARICE. L'invention est belle; et Lucrèce aisément
Se résoudra pour moi d'écrire un compliment :
J'admire ton adresse à trouver cette ruse.
ISABELLE. Puis-je vous dire encor que, si je ne m'abuse,
Tantôt cet inconnu ne vous déplaisoit pas?
CLARICE. Ah, bon Dieu! si Dorante avoit autant d'appas,
Que d'Alcippe aisément il obtiendroit la place!
ISABELLE. Ne parlez point d'Alcippe; il vient.
CLARICE. Qu'il m'embarrasse!
Va pour moi chez Lucrèce, et lui dis mon projet;
Et tout ce qu'on peut dire en un pareil sujet.

morceau. (V.) — Où Voltaire a-t-il pu prendre le sens étrange qu'il substitue ici au véritable sens de Corneille? L'honneur d'une fille se perd à être gardé trop long-temps; voilà le sens naturel et évident de ce vers, qui n'est qu'une répétition de ce que Clarice elle-même vient de dire :

Chaque moment d'attente ôte de notre prix,
Et fille qui vieillit tombe dans le mépris;
C'est un nom glorieux qui se garde avec honte.

Trouve-t-on là quelque chose qui ressemble au sens qu'imagine Voltaire? Comment pouvoit-il tomber dans ces distractions? (P.)

[1] On retrouve le même vers à peu près dans la bouche d'Achille :

On dit qu'Iphigénie, en ces lieux amenée,
Doit bientôt à son sort unir ma destinée.
Iphigénie en Aulide, acte I, scène II.

SCÈNE III.

CLARICE, ALCIPPE.

ALCIPPE. Ah, Clarice ! ah, Clarice ! inconstante ! volage !
CLARICE. Auroit-il deviné déja ce mariage?
Alcippe, qu'avez-vous ? qui vous fait soupirer ?
ALCIPPE. Ce que j'ai, déloyale ! eh ! peux-tu l'ignorer?
Parle à ta conscience, elle devroit t'apprendre...
CLARICE. Parlez un peu plus bas, mon père va descendre.
ALCIPPE. Ton père va descendre, ame double et sans foi [1] !
Confesse que tu n'as un père que pour moi.
La nuit, sur la rivière...
CLARICE. Eh bien ! sur la rivière?
La nuit ! quoi? qu'est-ce enfin ?
ALCIPPE. Oui, la nuit tout entière.
CLARICE. Après?
ALCIPPE. Quoi ! sans rougir?...
CLARICE. Rougir ! à quel propos?
ALCIPPE. Tu ne meurs pas de honte, entendant ces deux mots !
CLARICE. Mourir pour les entendre ! et qu'ont-ils de funeste?
ALCIPPE. Tu peux donc les ouïr et demander le reste !
Ne saurois-tu rougir, si je ne te dis tout?
CLARICE. Quoi, tout?
ALCIPPE. Tes passe-temps, de l'un à l'autre bout.
CLARICE. Je meure, en vos discours si je puis rien comprendre.
ALCIPPE. Quand je te veux parler, ton père va descendre;

[1] Tout cela paraît choquer un peu la bienséance; mais on pardonne au temps où Corneille écrivait : on tutoyait alors au théâtre. Le tutoiement, qui rend le discours plus serré, plus vif, a souvent de la noblesse et de la force dans la tragédie; on aime à voir Rodrigue et Chimène l'employer. Remarquez cependant que l'élégant Racine ne se permet guère le tutoiement que quand un père irrité parle à son fils, ou un maître à un confident, ou quand une amante emportée se plaint à son amant.

Hermione dit :

Je ne t'ai point aimé? Cruel, qu'ai-je donc fait ?

Phèdre dit :

Ne devais-tu pas lire au fond de ma pensée?

Eh bien, connais donc Phèdre et toute sa fureur.

Mais jamais Achille, Oreste, Britannicus, etc., ne tutoient leurs maîtresses. A plus forte raison cette manière de s'exprimer doit-elle être bannie de la comédie, qui est la peinture de nos mœurs. Molière en fait usage dans *le Dépit amoureux;* mais il s'est ensuite corrigé lui-même. (V.)

Il t'en souvient alors ; le tour est excellent !
Mais pour passer la nuit auprès de ton galant...
CLARICE. Alcippe, êtes-vous fou ?
ALCIPPE. Je n'ai plus lieu de l'être,
A présent que le ciel me fait te mieux connoître.
Oui, pour passer la nuit en danses et festin,
Être avec ton galant du soir jusqu'au matin
(Je ne parle que d'hier), tu n'as point lors de père.
CLARICE. Rêvez-vous ? raillez-vous ? et quel est ce mystère ?
ALCIPPE. Ce mystère est nouveau, mais non pas fort secret.
Choisis une autre fois un amant plus discret ;
Lui-même il m'a tout dit.
CLARICE. Qui, lui-même ?
ALCIPPE. Dorante.
CLARICE. Dorante !
ALCIPPE. Continue, et fais bien l'ignorante.
CLARICE. Si je le vis jamais, et si je le connoi !...
ALCIPPE. Ne viens je pas de voir son père avecque toi [1] ?
Tu passes, infidèle, ame ingrate et légère,
La nuit avec le fils, le jour avec le père [2] !
CLARICE. Son père, de vieux temps, est grand ami du mien [3].
ALCIPPE. Cette vieille amitié faisoit votre entretien ?
Tu te sens convaincue, et tu m'oses répondre !
Te faut-il quelque chose encor pour te confondre ?
CLARICE. Alcippe, si je sais quel visage a le fils...
ALCIPPE. La nuit étoit fort noire alors que tu le vis.
Il ne t'a pas donné quatre chœurs de musique,
Une collation superbe et magnifique,
Six services de rang, douze plats à chacun !
Son entretien alors t'étoit fort importun ?
Quand ses feux d'artifice éclairoient le rivage,
Tu n'eus pas le loisir de le voir au visage ?
Tu n'as pas avec lui dansé jusques au jour ?

[1] Voilà encore *connois* ou *connoi* qui rime avec *toi*. Voilà une nouvelle preuve qu'on prononçait *je connois*, ou bien *je connoi*, en retranchant la lettre *s*, comme nous prononçons *j'aperçois*, *je vois*, *loi*, *roi* ; tous les *oi* étaient prononcés comme écrits avec l'*o*. Aujourd'hui qu'on prononce *je connais*, *je parais*, *je verrais*, *j'aimerais*, il est clair qu'il faut un *a*. (V.)

[2] Cette idée ne serait pas tolérable, s'il n'était question d'une fête qu'on a donnée. Le théâtre doit être l'école des mœurs. (V.)

[3] On ne dit point *de vieux temps*, mais *dès long-temps*, *depuis long-temps*, *de tout temps*, *toujours*, *en tout temps*, *en tous les temps*. (V.)

Et tu ne l'as pas vu pour le moins au retour?
T'en ai-je dit assez? Rougis, et meurs de honte!
CLARICE. Je ne rougirai point pour le récit d'un conte.
ALCIPPE. Quoi, je suis donc un fourbe, un bizarre, un jaloux[1]!
CLARICE. Quelqu'un a pris plaisir à se jouer de vous,
Alcippe, croyez-moi.
ALCIPPE. Ne cherche point d'excuses;
Je connois tes détours, et devine tes ruses.
Adieu : suis ton Dorante, et l'aime désormais;
Laisse en repos Alcippe, et n'y pense jamais.
CLARICE. Écoutez quatre mots.
ALCIPPE. Ton père va descendre.
CLARICE. Non, il ne descend point, et ne peut nous entendre;
Et j'aurai tout loisir de vous désabuser.
ALCIPPE. Je ne t'écoute point, à moins que m'épouser,
A moins qu'en attendant le jour du mariage,
M'en donner ta parole et deux baisers en gage[2].
CLARICE. Pour me justifier vous demandez de moi,
Alcippe?
ALCIPPE. Deux baisers, et ta main, et ta foi.
CLARICE. Que cela?
ALCIPPE. Résous-toi, sans plus me faire attendre.
CLARICE. Je n'ai pas le loisir, mon père va descendre.

[1] Il semble que l'auteur espagnol n'ait pas tiré assez de parti du mensonge de Dorante sur cette fête. La méprise d'un page qui a pris une femme pour une autre n'a rien d'agréable et de comique. D'ailleurs ce mensonge de Dorante, fait à son rival, devait servir au nœud de la pièce et au dénouement; il ne sert qu'à des incidents. (V.)

[2] Cette indécence ne serait point soufferte aujourd'hui. On demande comment Corneille a épuré le théâtre. C'est que de son temps on allait plus loin : on demandait des baisers, et on en donnait. Cette mauvaise coutume venait de l'usage où l'on avait été très long-temps en France de donner, par respect, un baiser aux dames sur la bouche quand on leur était présenté. Montaigne dit qu'il est triste pour une dame d'apprêter sa bouche pour le premier mal tourné qui viendra à elle avec trois laquais. Les soubrettes se conformèrent à cet usage sur le théâtre. De là vient que dans *la Mère coquette* de Quinault, jouée plus de vingt ans après, la pièce commence par ce vers :

Je t'ai baisé deux fois. — Quoi! tu baises par compte?

Il faut encore observer que, quand ces familiarités ridicules sont inutiles à l'intrigue, c'est un défaut de plus. (V.)

SCÈNE IV.

ALCIPPE.

Va, ris de ma douleur alors que je te perds ;
Par ces indignités romps toi-même mes fers;
Aide mes feux trompés à se tourner en glace ;
Aide un juste courroux à se mettre en leur place.
Je cours à la vengeance, et porte à ton amant
Le vif et prompt effet de mon ressentiment.
S'il est homme de cœur, ce jour même nos armes
Régleront par leur sort tes plaisirs ou tes larmes [1] ;
Et, plutôt que le voir possesseur de mon bien ,
Puissé-je dans son sang voir couler tout le mien [2] !
Le voici ce rival, que son père t'amène [3] :
Ma vieille amitié cède à ma nouvelle haine;
Sa vue accroît l'ardeur dont je me sens brûler :
Mais ce n'est pas ici qu'il faut le quereller [4].

[1] Cela n'est pas français. *Régler* ne veut pas dire *causer*; on ne peut dire, *régler des larmes*, *régler des plaisirs*. (V.)

[2] L'auteur paraît ici quitter absolument le ton de la comédie, et s'élever à la noblesse des images et des expressions tragiques; mais il faut observer que c'est un amant au désespoir qui veut appeler son rival en duel : les expressions suivent ordinairement le caractère des passions qu'elles expriment.

Interdum tamen et vocem comœdia tollit. (V.)

[3] On ne conçoit pas trop comment Alcippe peut voir entrer Dorante. Le premier vers de la cinquième scène prouve que Dorante et Géronte son père sont dans une place publique, ou dans une rue sur laquelle donnent les fenêtres de Clarice, ou à toute force dans le jardin des Tuileries, qui est le premier lieu de la scène, quoiqu'il soit assez peu vraisemblable que tous les personnages de cette comédie passent leur journée, et ne fassent leurs affaires, qu'en se promenant dans un jardin. Or, Alcippe est encore dans la maison de Clarice; car ce n'est sûrement ni dans la rue, ni dans un jardin public que Géronte vient rendre visite à Clarice, et lui proposer son fils en mariage. Ce n'est pas non plus dans la rue que Clarice découvre à sa soubrette les secrets de son cœur. Enfin ce ne peut pas être dans la rue qu'Alcippe vient débiter à sa maîtresse deux pages d'injures, et lui demander ensuite deux baisers ; cela ne serait ni vraisemblable ni décent : ce n'est pas dans le milieu d'un jardin, puisque Clarice le prie de parler plus bas, de crainte que son père ne l'entende. Il faut donc conclure que le lieu de la scène change souvent dans cette comédie, et qu'en cet endroit Alcippe, qui est chez Clarice, ne peut pas voir entrer Dorante, qui est dans la rue. Remarquez aussi que les scènes IV et V ne sont point liées, et que le théâtre reste vide : seulement Alcippe annonce que Dorante paraît ; mais il l'annonce mal à propos, puisqu'il ne peut le voir. (V.)

[4] *Quereller* signifie aujourd'hui *reprendre*, *faire des reproches*, *réprimander*; il signifiait alors *insulter*, *défier*, et même *se battre*. Dans nos provinces méridionales, les tribunaux se servent du mot *quereller* pour accuser un homme, attaquer un testament, une convention : c'est un abus des mots ; le langage du barreau est partout barbare. (V.)

SCÈNE V.

GÉRONTE, DORANTE, CLITON.

GÉRONTE. Dorante, arrêtons-nous ; le trop de promenade
Me mettroit hors d'haleine, et me feroit malade [1].
Que l'ordre est rare et beau de ces grands bâtiments !
DORANTE. Paris semble à mes yeux un pays de romans.
J'y croyois ce matin voir une île enchantée :
Je la laissai déserte, et la trouve habitée ;
Quelque Amphion nouveau, sans l'aide des maçons,
En superbes palais a changé ses buissons.
GÉRONTE. Paris voit tous les jours de ces métamorphoses :
Dans tout le Pré-aux-Clercs tu verras mêmes choses ;
Et l'univers entier ne peut rien voir d'égal
Aux superbes dehors du palais Cardinal [2].
Toute une ville entière, avec pompe bâtie,
Semble d'un vieux fossé par miracle sortie,
Et nous fait présumer, à ses superbes toits,
Que tous ses habitants sont des dieux ou des rois [3].
Mais changeons de discours. Tu sais combien je t'aime ?
DORANTE. Je chéris cet honneur bien plus que le jour même.
GÉRONTE. Comme de mon hymen il n'est sorti que toi,
Et que je te vois prendre un périlleux emploi,
Où l'ardeur pour la gloire à tout oser convie,
Et force à tout moment de négliger la vie ;
Avant qu'aucun malheur te puisse être avenu,
Pour te faire marcher un peu plus retenu,
Je te veux marier.
DORANTE, *à part.* O ma chère Lucrèce !
GÉRONTE. Je t'ai voulu choisir moi-même une maîtresse,

[1] Il semble par ces vers que Géronte et Dorante soient dans les Tuileries. Comment Alcippe a-t-il pu les voir de la maison de Clarice à la place Royale ? (V.)

[2] Aujourd'hui le Palais-Royal. Ce quartier, qui est à présent un des plus peuplés de Paris, n'était que des prairies entourées de fossés lorsque le cardinal de Richelieu y fit bâtir son palais. Quoique les embellissements de Paris n'aient commencé à se multiplier que vers le milieu du siècle de Louis XIV, cependant la simple architecture du palais Cardinal ne devait pas paraître si superbe aux Parisiens, qui avaient déjà le Louvre et le Luxembourg. Il n'est pas surprenant que Corneille, dans ses vers, cherchât à louer indirectement le cardinal de Richelieu, qui protégea beaucoup cette pièce, et même donna des habits à quelques acteurs. Il était mourant alors, en 1642, et il cherchait à se dissiper par ces amusements. (V.)

[3] *Des dieux !* cela est un peu fort. (V.)

Honnête, belle, riche.

DORANTE. Ah! pour la bien choisir,

Mon père, donnez-vous un peu plus de loisir.

GÉRONTE. Je la connois assez. Clarice est belle est sage
Autant que dans Paris il en soit de son âge;
Son père de tout temps est mon plus grand ami,
Et l'affaire est conclue.

DORANTE. Ah! monsieur, j'en frémi;
D'un fardeau si pesant accabler ma jeunesse!

GÉRONTE. Fais ce que je t'ordonne.

DORANTE, *à part*. Il faut jouer d'adresse.

(haut.)

Quoi! monsieur, à présent qu'il faut dans les combats
Acquérir quelque nom, et signaler mon bras...

GÉRONTE. Avant qu'être au hasard qu'un autre bras t'immole,
Je veux dans ma maison avoir qui m'en console;
Je veux qu'un petit-fils puisse y tenir ton rang,
Soutenir ma vieillesse, et réparer mon sang.
En un mot, je le veux.

DORANTE. Vous êtes inflexible?

GÉRONTE. Fais ce que je te dis.

DORANTE. Mais s'il est impossible?

GÉRONTE. Impossible! et comment?

DORANTE. Souffrez qu'aux yeux de tous
Pour obtenir pardon j'embrasse vos genoux.
Je suis...

GÉRONTE. Quoi?

DORANTE. Dans Poitiers...

GÉRONTE. Parle donc, et te lève.

DORANTE. Je suis donc marié, puisqu'il faut que j'achève.

GÉRONTE. Sans mon consentement?

DORANTE. On m'a violenté:
Vous ferez tout casser par votre autorité;
Mais nous fûmes tous deux forcés à l'hyménée
Par la fatalité la plus inopinée...
Ah! si vous le saviez!

GÉRONTE. Dis, ne me cache rien.

DORANTE. Elle est de fort bon lieu, mon père; et pour son bien,
S'il n'est du tout si grand que votre humeur souhaite...

GÉRONTE. Sachons, à cela près, puisque c'est chose faite.

Elle se nomme?

DORANTE. Orphise; et son père, Armédon.

GÉRONTE. Je n'ai jamais ouï ni l'un ni l'autre nom.
Mais poursuis.

DORANTE. Je la vis presque à mon arrivée.
Une ame de rocher ne s'en fût pas sauvée,
Tant elle avoit d'appas, et tant son œil vainqueur
Par une douce force assujétit mon cœur!
Je cherchai donc chez elle à faire connoissance;
Et les soins obligeants de ma persévérance
Surent plaire de sorte à cet objet charmant,
Que j'en fus en six mois autant aimé qu'amant.
J'en reçus des faveurs secrètes, mais honnêtes;
Et j'étendis si loin mes petites conquêtes,
Qu'en son quartier souvent je me coulois sans bruit,
Pour causer avec elle une part de la nuit.
Un soir que je venois de monter dans sa chambre
(Ce fut, s'il m'en souvient, le second de septembre[1],
Oui, ce fut ce jour-là que je fus attrapé),
Ce soir même son père en ville avoit soupé;
Il monte à son retour, il frappe à la porte: elle
Transit, pâlit, rougit, me cache en sa ruelle,
Ouvre enfin, et d'abord (qu'elle eut d'esprit et d'art!)

[1] Ces particularités rendent la narration de Dorante plus vraisemblable : on ne peut se refuser au plaisir de dire que cette scène est une des plus agréables qui soient au théâtre. Corneille, en imitant cette comédie de l'espagnol de *Lope de Vega*, a, comme à son ordinaire, eu la gloire d'embellir son original. Il a été imité à son tour par le célèbre Goldoni. Au printemps de l'année 1750, cet auteur, si naturel et si fécond, a donné à Mantoue une comédie intitulée *le Menteur*. Il avoue qu'il en a imité les scènes les plus frappantes de la pièce de Corneille; il a même quelquefois beaucoup ajouté à son original. Il y a dans Goldoni deux choses fort plaisantes : la première, c'est un rival du Menteur, qui redit bonnement pour des vérités toutes les fables que le Menteur lui a débitées, et qui est pris pour un menteur lui même, à qui on dit mille injures; la seconde est le valet qui veut imiter son maître, et qui s'engage dans des mensonges ridicules dont il ne peut se tirer. Il est vrai que le caractère du Menteur de Goldoni est bien moins noble que celui de Corneille. La pièce française est plus sage; le style en est plus vif, plus intéressant. La pièce italienne n'appproche point des vers de l'auteur de *Cinna*. Les Ménandre, les Térence, écrivirent en vers; c'est un mérite de plus : et ce n'est guère que par impuissance de mieux faire ou par envie de faire vite que les modernes ont écrit des comédies en prose. On s'y est ensuite accoutumé. *L'Avare* surtout, que Molière n'eut pas le temps de versifier, détermina plusieurs auteurs à faire en prose leurs comédies. Bien des gens prétendent aujourd'hui que la prose est plus naturelle, et sert mieux le comique. Je crois que dans les farces la prose est assez convenable : mais que *le Misanthrope* et *le Tartuffe* perdraient de force et d'énergie s'ils étaient en prose! (V.)

Elle se jette au cou de ce pauvre vieillard,
Dérobe en l'embrassant son désordre à sa vue :
Il se sied; il lui dit qu'il vent la voir pourvue;
Lui propose un parti qu'on lui venoit d'offrir.
Jugez combien mon cœur avoit lors à souffrir!
Par sa réponse adroite elle sut si bien faire,
Que sans m'inquiéter elle plut à son père.
Ce disconrs ennuyeux enfin se termina;
Le bon homme partoit quand ma montre sonna :
Et lui, se retournant vers sa fille étonnée,
« Depuis quand cette montre? et qui vous l'a donnée?
« Acaste, mon cousin, me la vient d'envoyer,
« Dit-elle; et veut ici la faire nettoyer,
« N'ayant point d'horlogiers [1] au lieu de sa demeure :
« Elle a déja sonné deux fois en nn quart d'heure.
« Donnez-la-moi, dit-il, j'en prendrai mieux le soin. »
Alors pour me la prendre elle vient en mon coin :
Je la lui donne en main; mais, voyez ma disgrace,
Avec mon pistolet le cordon s'embarrasse,
Fait marcher le déclin : le feu prend, le conp part ;
Jugez de notre trouble à ce triste hasard.
Elle tombe par terre; et moi, je la crus morte.
Le père épouvanté gagne anssitôt la porte ;
Il appelle au secours, il crie à l'assassin :
Son fils et deux valets me coupent le chemin.
Furieux de ma perte, et combattant de rage,
Au milieu de tous trois je me faisois passage,
Quand un autre malheur de nouveau me perdit;
Mon épée en ma main en trois morceaux rompit.
Désarmé, je recule, et rentre : alors Orphise,
De sa frayeur première aucunement remise,
Sait prendre un temps si juste en son reste d'effroi,
Qu'elle pousse la porte et s'enferme avec moi.
Soudain nous entassons, pour défenses nouvelles,
Bancs, tables, coffres, lits, et jusqu'aux escabellles ;
Nous nous barricadons, et dans ce premier feu
Nous croyons gagner tout à différer un peu.
Mais comme à ce rempart l'un et l'autre travaille,

[1] Ce mol venoit d'être créé, et portoit encore, du vivant de Corneille, toutes les traces de son étymologie.

D'une chambre voisine on perce la muraille :
Alors me voyant pris, il fallut composer.
(Ici Clarice les voit de sa fenêtre ; et Lucrèce, avec Isabelle, les voit aussi de la sienne.)

GÉRONTE. C'est-à-dire en françois qu'il fallut l'épouser?

DORANTE. Les siens m'avoient trouvé de nuit seul avec elle,
Ils étoient les plus forts, elle me sembloit belle,
Le scandale étoit grand, son honneur se perdoit;
A ne le faire pas, ma tête en répondoit ;
Ses grands efforts pour moi, son péril, et ses larmes,
A mon cœur amoureux étoient de nouveaux charmes :
Donc, pour sauver ma vie ainsi que son honneur,
Et me mettre avec elle au comble du bonheur,
Je changeai d'un seul mot la tempête en bonace,
Et fis ce que tout autre auroit fait en ma place.
Choisissez maintenant de me voir ou mourir,
Ou posséder un bien qu'on ne peut trop chérir.

GÉRONTE. Non, non, je ne suis pas si mauvais que tu penses,
Et trouve en ton malheur de telles circonstances,
Que mon amour t'excuse, et mon esprit touché
Te blâme seulement de l'avoir trop caché.

DORANTE. Le peu de bien qu'elle a me faisoit vous le taire :

GÉRONTE. Je prends peu garde au bien, afin d'être bon père,
Elle est belle, elle est sage, elle sort de bon lieu,
Tu l'aimes, elle t'aime ; il me suffit. Adieu :
Je vais me dégager du père de Clarice.

SCÈNE VI.

DORANTE, CLITON.

DORANTE. Que dis-tu de l'histoire, et de mon artifice?
Le bon homme en tient-il? m'en suis-je bien tiré?
Quelque sot en ma place y seroit demeuré ;
Il eût perdu le temps à gémir et se plaindre,
Et, malgré son amour, se fût laissé contraindre.
Oh ! l'utile secret que mentir à propos !

CLITON. Quoi ! ce que vous disiez n'est pas vrai !

DORANTE. Pas deux mots,
Et tu ne viens d'ouïr qu'un trait de gentillesse
Pour conserver mon ame et mon cœur à Lucrèce.

CLITON. Quoi ! la montre, l'épée, avec le pistolet...
DORANTE. Industrie.
CLITON. Obligez, monsieur, votre valet.
Quand vous voudrez jouer de ces grands coups de maître,
Donnez-lui quelque signe à les pouvoir connoître ;
Quoique bien averti, j'étois dans le panneau.
DORANTE. Va, n'appréhende pas d'y tomber de nouveau;
Tu seras de mon cœur l'unique secrétaire,
Et de tous mes secrets le grand dépositaire.
CLITON. Avec ces qualités j'ose bien espérer
Qu'assez malaisément je pourrois m'en parer.
Mais parlons de vos feux. Certes cette maîtresse...

SCÈNE VII.

DORANTE, CLITON, SABINE.

SABINE. *donnant un billet à Dorante.*
Lisez ceci, monsieur.
DORANTE. D'où vient-il?
SABINE. De Lucrèce.
DORANTE, *après l'avoir lu.*
Dis-lui que j'y viendrai.
(Sabine rentre, et Dorante continue.
Doute encore, Cliton,
A laquelle des deux appartient ce beau nom.
Lucrèce sent sa part des feux qu'elle fait naître,
Et me veut cette nuit parler par sa fenêtre.
Dis encor que c'est l'autre, ou que tu n'es qu'un sot.
Qu'auroit l'autre à m'écrire, à qui je n'ai dit mot?
CLITON. Monsieur, pour ce sujet n'ayons point de querelle ;
Cette nuit, à la voix, vous saurez si c'est elle.
DORANTE. Coule-toi là-dedans, et de quelqu'un des siens
Sache subtilement sa famille et ses biens.

SCÈNE VIII.

DORANTE, LYCAS.

LYCAS, *lui présentant un billet.*
Monsieur.
DORANTE. Autre billet.

(Il continue après avoir lu tout bas le billet.)

J'ignore quelle offense
Peut d'Alcippe avec moi rompre l'intelligence;
Mais n'importe, dis-lui que j'irai volontiers.
Je te suis.

(Lycas rentre, et Dorante continue seul.)

Je revins hier au soir de Poitiers,
D'aujourd'hui seulement je produis mon visage,
Et j'ai déja querelle, amour, et mariage.
Pour un commencement ce n'est point mal trouvé.
Vienne encore un procès, et je suis achevé.
Se charge qui voudra d'affaires plus pressantes,
Plus en nombre à la fois et plus embarrassantes,
Je pardonne à qui mieux s'en pourra démêler.
Mais allons voir celui qui m'ose quereller [1].

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

DORANTE, ALCIPPE, PHILISTE.

PHILISTE. Oui, vous faisiez tous deux en hommes de courage,
Et n'aviez l'un ni l'autre aucun désavantage.
Je rends graces au ciel de ce qu'il a permis
Que je sois [2] survenu pour vous refaire amis,

[1] « Je dois beaucoup au *Menteur*, disoit Molière à Boileau. Lorsqu'il parut, j'avois bien l'envie d'écrire; mais j'étois incertain de ce que j'écrirois: mes idées étoient confuses; cet ouvrage vint les fixer. Le dialogue me fit voir comment causoient les honnêtes gens; la grace et l'esprit de Dorante m'apprirent qu'il falloit toujours choisir un héros du bon ton; le sang-froid avec lequel il débite ses faussetés me montra comment il falloit établir un caractère; la scène où il oublie lui-même le nom supposé qu'il s'est donné m'éclaira sur la bonne plaisanterie; et celle où il est obligé de se battre, par suite de ses mensonges, me prouva que toutes les comédies ont besoin d'un but moral. Enfin, sans *le Menteur*, j'aurois sans doute fait quelques pièces d'intrigue, *l'Etourdi*, *le Dépit amoureux*; mais peut-être n'aurois-je pas fait *le Misanthrope*. — Embrassez-moi, dit Despréaux: voilà un aveu qui vaut la meilleure comédie. » (Extrait du *Bolæana*.)

[2] Voltaire a fait imprimer *que je suis survenu*, et a pris de là occasion de rappeler la règle du *que* entre deux verbes, qui veut le second au subjonctif toutes les fois qu'on n'assure pas positivement quelque chose. Cette leçon n'existe dans aucune des éditions publiées du vivant de Corneille, que nous avons sous les yeux.

Et que, la chose égale, ainsi je vous sépare :
Mon heur en est extrême, et l'aventure rare.

DORANTE. L'aventure est encor bien plus rare pour moi,
Qui lui faisois raison sans avoir su de quoi.
Mais, Alcippe, à présent tirez-moi hors de peine.
Quel sujet aviez-vous de colère ou de haine?
Quelque mauvais rapport m'auroit-il pu noircir?
Dites, que devant lui je vous puisse éclaircir.

ALCIPPE. Vous le savez assez.

DORANTE. Plus je me considère,
Moins je découvre en moi ce qui vous peut déplaire.

ALCIPPE. Eh bien! puisqu'il vous faut parler plus clairement,
Depuis plus de deux ans j'aime secrètement;
Mon affaire est d'accord [1], et la chose vaut faite;
Mais pour quelque raison nous la tenons secrète.
Cependant à l'objet qui me tient sous sa loi,
Et qui sans me trahir ne peut être qu'à moi,
Vous avez donné bal, collation, musique;
Et vous n'ignorez pas combien cela me pique,
Puisque, pour me jouer un si sensible tour,
Vous m'avez à dessein caché votre retour,
Et n'avez aujourd'hui quitté votre embuscade
Qu'afin de m'en conter l'histoire par bravade.
Ce procédé m'étonne, et j'ai lieu de penser
Que vous n'avez rien fait qu'afin de m'offenser.

DORANTE. Si vous pouviez encor douter de mon courage,
Je ne vous guérirois ni d'erreur ni d'ombrage,
Et nous nous reverrions si nous étions rivaux;
Mais comme vous savez tous deux ce que je vaux,
Écoutez en deux mots l'histoire démêlée :
Celle que cette nuit sur l'eau j'ai régalée
N'a pu vous donner lieu de devenir jaloux,
Car elle est mariée, et ne peut être à vous;
Depuis peu pour affaire elle est ici venue,
Et je ne pense pas qu'elle vous soit connue.

ALCIPPE. Je suis ravi, Dorante, en cette occasion,
De voir si tôt finir notre division.

DORANTE. Alcippe, une autre fois donnez moins de croyance

[1] Les hommes sont d'*accord*; les affaires sont *accordées*, *terminées*, *accommodées*, *finies*. (V.)

Aux premiers mouvements de votre défiance;
Jusqu'à mieux savoir tout sachez vous retenir,
Et ne commencez plus par où l'on doit finir.
Adieu; je suis à vous.

SCÈNE II.

ALCIPPE, PHILISTE.

PHILISTE. Ce cœur encor soupire?
ALCIPPE. Hélas! je sors d'un mal pour tomber dans un pire.
Cette collation, qui l'aura pu donner?
A qui puis-je m'en prendre? et que m'imaginer?
PHILISTE. Que l'ardeur de Clarice est égale à vos flammes [1].
Cette galanterie étoit pour d'autres dames.
L'erreur de votre page a causé votre ennui;
S'étant trompé lui-même, il vous trompe après lui.
J'ai tout su de lui-même et des gens de Lucrèce.
Il avoit vu chez elle entrer votre maîtresse;
Mais il n'avoit pas su qu'Hippolyte et Daphné,
Ce jour-là, par hasard, chez elle avoient dîné.
Il les en voit sortir, mais à coiffe abattue,
Et sans les approcher il suit de rue en rue;
Aux couleurs, au carrosse, il ne doute de rien;
Tout étoit à Lucrèce, et le dupe si bien,
Que, prenant ces beautés pour Lucrèce et Clarice,
Il rend à votre amour un très mauvais service.
Il les voit donc aller jusques au bord de l'eau,
Descendre de carrosse, entrer dans un bateau;
Il voit porter des plats, entend quelque musique,
A ce que l'on m'a dit, assez mélancolique.
Mais cessez d'en avoir l'esprit inquiété,
Car enfin le carrosse avoit été prêté;
L'avis se trouve faux, et ces deux autres belles
Avoient en plein repos passé la nuit chez elles.
ALCIPPE. Quel malheur est le mien! Ainsi donc sans sujet
J'ai fait ce grand vacarme à ce charmant objet!
PHILISTE. Je ferai votre paix. Mais sachez autre chose.
Celui qui de ce trouble est la seconde cause,

[1] Ce mot au pluriel étoit alors en usage; et en effet pourquoi ne pas dire *à vos flammes*, aussi bien qu'*à vos feux, à vos amours*? (V.)

Dorante, qui tantôt nous en a tant conté
De son festin superbe et sur l'heure apprêté,
Lui qui depuis un mois nous cachant sa venue,
La nuit, *incognito*, visite une inconnue,
Il vint hier de Poitiers, et, sans faire aucun bruit,
Chez lui paisiblement a dormi toute nuit [1].

ALCIPPE. Quoi! sa collation...?

PHILISTE. N'est rien qu'un pur mensonge ;
Ou quand, s'il l'a donnée, il l'a donnée en songe [2].

ALCIPPE. Dorante, en ce combat si peu prémédité,
M'a fait voir trop de cœur pour tant de lâcheté.
La valeur n'apprend point la fourbe en son école;
Tout homme de courage est homme de parole;
A des vices si bas il ne peut consentir,
Et fuit plus que la mort la honte de mentir.
Cela n'est point.

PHILISTE. Dorante, à ce que je présume,
Est vaillant par nature, et menteur par coutume.
Ayez sur ce sujet moins d'incrédulité,
Et vous-même admirez notre simplicité.
A nous laisser duper nous sommes bien novices [3]:
Une collation servie à six services,
Quatre concerts entiers, tant de plats, tant de feux,
Tout cela cependant prêt en une heure ou deux,
Comme si l'appareil d'une telle cuisine
Fût descendu du ciel dedans quelque machine.
Quiconque le peut croire ainsi que vous et moi,
S'il a manque de sens, n'a pas manque de foi [4].
Pour moi, je voyois bien que tout ce badinage

[1] On disoit alors *toute nuit*, au lieu de *toute la nuit ;* mais, comme on ne pouvait pas dire *tout jour*, à cause de l'équivoque de *toujours*, on a dit *toute la nuit*, comme on disait *tout le jour*. (V.)

[2] Il est évident que ce dernier vers n'est placé là que pour la rime : ce sont de légères taches que la difficulté de notre poésie doit faire excuser ; dès qu'on voit *songe* on est presque sûr de *mensonge*. (V.) — Rien ne nous paroit moins évident. Philiste sait que Dorante, au lieu de passer la nuit à donner des fêtes, comme il s'en est vanté, ne l'a réellement passée que dans son lit, sans autre projet que d'y bien dormir. S'il a donné une fête, il n'a donc pu la donner qu'en songe. La plaisanterie est non seulement amenée, mais elle a de la grace. (P.)

[3] Ce vers signifie à la lettre, *nous ne savons pas être dupés* : c'est le contraire de ce que l'auteur veut dire. (V.)

[4] Philiste avoue ici qu'il a cru ce que disait Dorante; et, le vers d'après, il dit qu'il ne l'a pas cru. (V.)

Répondoit assez mal aux remarques du page;
Mais vous?

ALCIPPE. La jalousie aveugle un cœur atteint,
Et, sans examiner, croit tout ce qu'elle craint.
Mais laissons là Dorante avecque son audace;
Allons trouver Clarice, et lui demander grace:
Elle pouvoit tantôt m'entendre sans rougir.

PHILISTE. Attendez à demain, et me laissez agir;
Je veux par ce récit vous préparer la voie,
Dissiper sa colère, et lui rendre sa joie.
Ne vous exposez point, pour gagner un moment,
Aux premières chaleurs de son ressentiment.

ALCIPPE. Si du jour qui s'enfuit la lumière est fidèle,
Je pense l'entrevoir avec son Isabelle.
Je suivrai tes conseils, et fuirai son courroux
Jusqu'à ce qu'elle ait ri de m'avoir vu jaloux.

SCÈNE III [1].

CLARICE, ISABELLE.

CLARICE. Isabelle, il est temps, allons trouver Lucrèce.

ISABELLE. Il n'est pas encor tard, et rien ne vous en presse.
Vous avez un pouvoir bien grand sur son esprit:
A peine ai-je parlé, qu'elle a sur l'heure écrit.

CLARICE. Clarice à la servir n'en seroit pas moins prompte.
Mais dis, par sa fenêtre as-tu bien vu Géronte?
Et sais-tu que ce fils qu'il m'avoit tant vanté
Est ce même inconnu qui m'en a tant conté?

ISABELLE. A Lucrèce avec moi je l'ai fait reconnoître;
Et sitôt que Géronte a voulu disparoître,
Le voyant resté seul avec un vieux valet,
Sabine à nos yeux même a rendu le billet.
Vous parlerez à lui.

CLARICE. Qu'il est fourbe, Isabelle!

ISABELLE. Eh bien! cette pratique est-elle si nouvelle?
Dorante est-il le seul qui, de jeune écolier,
Pour être mieux reçu s'érige en cavalier?
Que j'en sais comme lui qui parlent d'Allemagne,
Et, si l'on veut les croire, ont vu chaque campagne;

[1] Les scènes ici cessent encore d'être liées; le théâtre ne reste pas tout-à-fait vide; les acteurs qui entrent sont du moins annoncés. (V.)

Sur chaque occasion tranchent des entendus,
Content quelque défaite, et des chevaux perdus ;
Qui, dans une gazette apprenant ce langage,
S'ils sortent de Paris, ne vont qu'à leur village,
Et se donnent ici pour témoins approuvés
De tous ces grands combats qu'ils ont lus ou rêvés !
Il aura cru sans doute (ou je suis fort trompée)
Que les filles de cœur aiment les gens d'épée ;
Et, vous prenant pour telle, il a jugé soudain
Qu'une plume au chapeau vous plaît mieux qu'à la main.
Ainsi donc, pour vous plaire, il a voulu paroître,
Non pas pour ce qu'il est, mais pour ce qu'il veut être,
Et s'est osé promettre un traitement plus doux
Dans la condition qu'il veut prendre pour vous.

CLARICE. En matière de fourbe il est maître, il y pipe [1] ;
Après m'avoir dupée, il dupe encor Alcippe.
Ce malheureux jaloux s'est blessé le cerveau
D'un festin qu'hier au soir il m'a donné sur l'eau.
Juge un peu si la pièce a la moindre apparence !
Alcippe cependant m'accuse d'inconstance,
Me fait une querelle où je ne comprends rien.
J'ai, dit-il, toute nuit, souffert son entretien ;
Il me parle de bal, de danse, de musique,
D'une collation superbe et magnifique,
Servie à tant de plats, tant de fois redoublés,
Que j'en ai la cervelle et les esprits troublés.

ISABELLE. Reconnoissez par-là que Dorante vous aime,
Et que dans son amour son adresse est extrême ;
Il aura su qu'Alcippe étoit bien avec vous,
Et pour l'en éloigner il l'a rendu jaloux.
Soudain à cet effort il en a joint un autre ;
Il a fait que son père est venu voir le vôtre.
Un amant peut-il mieux agir en un moment
Que de gagner un père et brouiller l'autre amant ?
Votre père l'agrée, et le sien vous souhaite ;
Il vous aime, il vous plaît, c'est une affaire faite.

CLARICE. Elle est faite, de vrai, ce qu'elle se fera.

ISABELLE. Quoi ! votre cœur se change, et désobéira ?

[1] Cette expression ne serait plus admise aujourd'hui. On dit *piper au jeu*, *piper la bécasse* : voilà tout ce qui est resté en usage. (V.)

CLARICE. Tu vas sortir de garde, et perdre tes mesures [1].
Explique, si tu peux, encor ses impostures :
Il étoit marié sans que l'on en sût rien ;
Et son père a repris sa parole du mien,
Fort triste de visage et fort confus dans l'ame.
ISABELLE. Ah ! je dis à mon tour : Qu'il est fourbe, madame !
C'est bien aimer la fourbe, et l'avoir bien en main,
Que de prendre plaisir à fourber sans dessein.
Car, pour moi, plus j'y songe, et moins je puis comprendre
Quel fruit auprès de vous il en ose prétendre.
Mais qu'allez-vous donc faire ? et pourquoi lui parler ?
Est-ce à dessein d'en rire, ou de le quereller ?
CLARICE. Je prendrai du plaisir du moins à le confondre.
ISABELLE. J'en prendrois davantage à le laisser morfondre.
CLARICE. Je veux l'entretenir par curiosité.
Mais j'entrevois quelqu'un dans cette obscurité,
Et si c'étoit lui-même, il pourroit me connoître :
Entrons donc chez Lucrèce, allons à sa fenêtre,
Puisque c'est sous son nom que je dois lui parler.
Mon jaloux, après tout, sera mon pis-aller.
Si sa mauvaise humeur déja n'est apaisée,
Sachant ce que je sais, la chose est fort aisée.

SCÈNE IV [2].

DORANTE, CLITON.

DORANTE. Voici l'heure et le lieu que marque le billet.
CLITON. J'ai su tout ce détail d'un ancien valet [3].

[1] Cette métaphore, tirée de l'art des armes, paraît aujourd'hui peu convenable dans la bouche d'une fille parlant à une fille ; mais quand une métaphore est usitée, elle cesse d'être une figure. L'art de l'escrime étant alors beaucoup plus commun qu'aujourd'hui, *sortir de garde*, *être en garde*, entrait dans le discours familier, et on employait ces expressions avec les femmes même ; comme on dit *à la boule vue* à ceux qui n'ont jamais vu jouer à la boule, *servir sur les deux toits* à ceux qui n'ont jamais vu jouer à la paume, le *dessous des cartes*, etc. (V.)

[2] Remarquez que le théâtre ici ne reste pas tout-à-fait vide, et que si les scènes ne sont pas liées, elles sont du moins annoncées. Il sort deux acteurs, et il en rentre deux autres ; mais les deux premiers ne sortent qu'en conséquence de l'arrivée des deux seconds : c'est toujours la même action qui continue, c'est le même objet qui occupe le spectateur. Il est mieux que les scènes soient toujours liées ; les yeux et l'esprit en sont plus satisfaits. (V.)

[3] Autrefois un auteur, selon sa volonté, faisait *hier* d'une syllabe, et *ancien* de

Son père est de la robe, et n'a qu'elle de fille ;
Je vous ai dit son bien, son âge, et sa famille.
Mais, monsieur, ce seroit pour me bien divertir,
Si comme vous Lucrèce excelloit à mentir.
Le divertissement seroit rare, ou je meure;
Et je voudrois qu'elle eût ce talent pour une heure ;
Qu'elle pût un moment vous piper en votre art,
Rendre conte pour conte, et martre pour renard :
D'un et d'autre côté j'en entendrois de bonnes.

DORANTE. Le ciel fait cette grace à fort peu de personnes :
Il y faut promptitude, esprit, mémoire, soins,
Ne se brouiller jamais, et rougir encor moins.
Mais la fenêtre s'ouvre, approchons.

SCÈNE V[1].

CLARICE, LUCRÈCE, ISABELLE, *à la fenêtre*; DORANTE, CLITON, *en bas*.

CLARICE, *à Isabelle*. Isabelle,
Durant notre entretien demeure en sentinelle.

ISABELLE. Lorsque votre vieillard sera prêt à sortir,
Je ne manquerai pas de vous en avertir.

(Isabelle descend de la fenêtre, et ne se montre plus.)

LUCRÈCE, *à Clarice*.
Il conte assez au long ton histoire à mon père.
Mais parle sous mon nom, c'est à moi de me taire.

CLARICE. Êtes-vous là, Dorante?

DORANTE. Oui, madame, c'est moi,
Qui veux vivre et mourir sous votre seule loi.

LUCRÈCE, *à Clarice*. Sa fleurette pour toi prend encor même style.

CLARICE, *à Lucrèce*. Il devroit s'épargner cette gêne inutile :
Mais m'auroit-il déja reconnue à la voix?

trois : aujourd'hui cette méthode est changée ; *ancien* de trois syllabes rend le vers plus languissant ; *ancien* de deux syllabes devient dur : on est réduit à éviter ce mot, quand on veut faire des vers où rien ne rebute l'oreille. (V.)

[1] Cette scène est tout espagnole : c'est un simple jeu de deux femmes, une simple méprise de Dorante, dont il ne résulte rien d'intéressant ni de plaisant, rien qui déploie les caractères; et c'est probablement la raison pour laquelle *le Menteur* n'est plus si goûté qu'autrefois. (V.) — La remarque de Voltaire est très juste; mais *le Menteur* est toujours goûté, parceque, malgré ses défauts, c'est une de nos plus agréables comédies. (P.)

CLITON, *à Dorante.*

C'est elle; et je me rends, monsieur, à cette fois.

DORANTE, *à Clarice.* Oui, c'est moi qui voudrois effacer de ma vie
Les jours que j'ai vécu sans vous avoir servie.
Que vivre sans vous voir est un sort rigoureux!
C'est ou ne vivre point, ou vivre malheureux;
C'est une longue mort; et, pour moi, je confesse
Que pour vivre il faut être esclave de Lucrèce.

CLARICE, *à Lucrèce.*

Chère amie, il en conte à chacune à son tour [1].

LUCRÈCE, *à Clarice.* Il aime à promener sa fourbe et son amour.

DORANTE. A vos commandements j'apporte donc ma vie;
Trop heureux si pour vous elle m'étoit ravie!
Disposez-en, madame, et me dites en quoi
Vous avez résolu de vous servir de moi.

CLARICE. Je vous voulois tantôt proposer quelque chose;
Mais il n'est plus besoin que je vous la propose,
Car elle est impossible.

DORANTE. Impossible! ah! pour vous
Je pourrai tout, madame, en tous lieux, contre tous.

CLARICE. Jusqu'à vous marier quand je sais que vous l'êtes.

DORANTE. Moi, marié! ce sont pièces qu'on vous a faites;
Quiconque vous l'a dit s'est voulu divertir.

CLARICE, *à Lucrèce.*

Est-il un plus grand fourbe?

LUCRÈCE, *à Clarice.* Il ne sait que mentir.

DORANTE. Je ne le fus jamais; et si, par cette voie,
On pense...

CLARICE. Et vous pensez encor que je vous croie?

DORANTE. Que le foudre à vos yeux m'écrase si je mens!

CLARICE. Un menteur est toujours prodigue de serments

DORANTE. Non, si vous avez eu pour moi quelque pensée
Qui sur ce faux rapport puisse être balancée,
Cessez d'être en balance, et de vous défier
De ce qu'il m'est aisé de vous justifier.

[1] Il paraît que Clarice ne dit pas ce qu'elle devrait dire, et ne joue pas le rôle qu'elle devrait jouer : elle est convenue que Lucrèce mentirait au Menteur, et qu'elle lui ferait croire que cette Lucrèce est la même personne qu'il a vue aux Tuileries : c'est la demoiselle des Tuileries que Dorante aime; c'est à elle qu'il croit parler : par conséquent il n'en conte point à chacune à son tour, il n'est point fourbe, il tombe dans le piége qu'on lui a dressé. (V.)

CLARICE, *à Lucrèce.* On diroit qu'il dit vrai, tant son effronterie
Avec naïveté pousse une menterie.

DORANTE. Pour vous ôter de doute, agréez que demain
En qualité d'époux je vous donne la main.

CLARICE. Hé! vous la donneriez en un jour à deux mille.

DORANTE. Certes, vous m'allez mettre en crédit par la ville,
Mais en crédit si grand, que j'en crains les jaloux.

CLARICE. C'est tout ce que mérite un homme tel que vous,
Un homme qui se dit un grand foudre de guerre,
Et n'en a vu qu'à coups d'écritoire ou de verre;
Qui vint hier de Poitiers, et conte, à son retour,
Que depuis une année il fait ici sa cour;
Qui donne toute nuit festin, musique, et danse,
Bien qu'il l'ait dans son lit passée en tout silence;
Qui se dit marié, puis soudain s'en dédit.
Sa méthode est jolie à se mettre en crédit!
Vous-même apprenez-moi comme il faut qu'on le nomme.

CLITON, *à Dorante.*

Si vous vous en tirez, je vous tiens habile homme.

DORANTE, *à Cliton.* Ne t'épouvante point, tout vient en sa saison.

(à Clarice.)

De ces inventions chacune a sa raison;
Sur toutes quelque jour je vous rendrai contente:
Mais à présent je passe à la plus importante.
J'ai donc feint cet hymen (pourquoi désavouer
Ce qui vous forcera vous-même à me louer?);
Je l'ai feint, et ma feinte à vos mépris m'expose.
Mais si de ces détours vous seule étiez la cause?

CLARICE. Moi?

DORANTE. Vous. Écoutez-moi. Ne pouvant consentir...

CLITON, *à Dorante.* De grace, dites-moi si vous allez mentir.

DORANTE, *à Cliton.* Ah! je t'arracherai cette langue importune.

(à Clarice.)

Donc comme à vous servir j'attache ma fortune,
L'amour que j'ai pour vous ne pouvant consentir
Qu'un père à d'autres lois voulût m'assujétir...

CLARICE, *à Lucrèce.* Il fait pièce nouvelle, écoutons.

DORANTE. Cette adresse
A conservé mon ame à la belle Lucrèce;
Et, par ce mariage au besoin inventé,

J'ai su rompre celui qu'on m'avoit apprêté.
Blâmez-moi de tomber en des fautes si lourdes,
Appelez-moi grand fourbe et grand donneur de bourdes [1];
Mais louez moi du moins d'aimer si puissamment,
Et joignez à ces noms celui de votre amant.
Je fais par cet hymen banqueroute à tous autres ;
J'évite tous leurs fers pour mourir dans les vôtres;
Et, libre pour entrer en des liens si doux,
Je me fais marié pour toute autre que vous.

CLARICE. Votre flamme en naissant a trop de violence,
Et me laisse toujours en juste défiance.
Le moyen que mes yeux eussent de tels appas
Pour qui m'a si peu vue et ne me connoît pas ?

DORANTE. Je ne vous connois pas ! Vous n'avez plus de mère ;
Périandre est le nom de monsieur votre père ;
Il est homme de robe, adroit et retenu ;
Dix mille écus de rente en font le revenu ;
Vous perdîtes un frère aux guerres d'Italie ;
Vous aviez une sœur qui s'appeloit Julie.
Vous connois-je à présent ? dites encor que non.

CLARICE, *à Lucrèce.*

Cousine, il te connoît, et t'en veut tout de bon.

LUCRÈCE, *en elle-même.*

Plût à Dieu !

CLARICE, *à Lucrèce.* Découvrons le fond de l'artifice.
(à Dorante.)
J'avois voulu tantôt vous parler de Clarice,
Quelqu'un de vos amis m'en est venu prier.
Dites-moi, seriez-vous pour elle à marier ?

DORANTE. Par cette question n'éprouvez plus ma flamme.
Je vous ai trop fait voir jusqu'au fond de mon ame,
Et vous ne pouvez plus désormais ignorer
Que j'ai feint cet hymen afin de m'en parer.
Je n'ai ni feux ni vœux que pour votre service,
Et ne puis plus avoir que mépris pour Clarice.

CLARICE. Vous êtes, à vrai dire, un peu bien dégoûté ;
Clarice est de maison, et n'est pas sans beauté :
Si Lucrèce à vos yeux paroît un peu plus belle,

[1] Cette expression est aujourd'hui un peu basse ; elle vient de l'ancien mot *bourdeller, bordeler,* qui ne signifiait que *se réjouir.* (V.)

De bien mieux faits que vous se contenteroient d'elle.
DORANTE. Oui, mais un grand défaut ternit tous ses appas.
CLARICE. Quel est-il ce défaut ?
DORANTE. Elle ne me plaît pas ;
Et, plutôt que l'hymen avec elle me lie,
Je serai marié si l'on veut en Turquie.
CLARICE. Aujourd'hui cependant on m'a dit qu'en plein jour
Vous lui serriez la main, et lui parliez d'amour.
DORANTE. Quelqu'un auprès de vous m'a fait cette imposture.
CLARICE, *à Lucrèce.*
Écoutez l'imposteur ; c'est hasard s'il n'en jure.
DORANTE. Que du ciel...
CLARICE, *à Lucrèce.* L'ai-je dit ?
DORANTE. J'éprouve le courroux
Si j'ai parlé, Lucrèce, à personne qu'à vous !
CLARICE. Je ne puis plus souffrir une telle impudence,
Après ce que j'ai vu moi-même en ma présence :
Vous couchez d'imposture, et vous osez jurer [1],
Comme si je pouvois vous croire, ou l'endurer ?
Adieu : retirez-vous, et croyez, je vous prie,
Que souvent je m'égaie ainsi par raillerie,
Et que, pour me donner des passe-temps si doux,
J'ai donné cette baie à bien d'autres qu'à vous [2].

SCÈNE VI.

DORANTE, CLITON.

CLITON. Eh bien ! vous le voyez, l'histoire est découverte.
DORANTE. Ah, Cliton ! je me trouve à deux doigts de ma perte.
CLITON. Vous en avez sans doute un plus heureux succès,
Et vous avez gagné chez elle un grand accès.
Mais je suis ce fâcheux qui nuis par ma présence,
Et vous fais sous ces mots être d'intelligence.
DORANTE. Peut-être : qu'en crois-tu ?
CLITON. Le peut-être est gaillard.

[1] *Vous couchez d'imposture.* Cette manière de s'exprimer n'est plus admise ; elle vient du jeu. On disait : *couché de vingt pistoles, de trente pistoles, couché belle.* (V.)

[2] Cette scène ne peut réussir, elle est trop forcée ; il était naturel que Clarice lui dit : *C'est moi que vous avez trouvée aux Tuileries, vous devez reconnaître ma voix ;* et alors tout était fini. (V.)

DORANTE. Penses-tu qu'après tout j'en quitte encor ma part,
Et tienne tout perdu pour un peu de traverse ?
CLITON. Si jamais cette part tomboit dans le commerce,
Et qu'il vous vînt marchand pour ce trésor caché,
Je vous conseillerois d'en faire bon marché.
DORANTE. Mais pourquoi si peu croire un feu si véritable ?
CLITON. A chaque bout de champ vous mentez comme un diable.
DORANTE. Je disois vérité.
CLITON. Quand un menteur la dit,
En passant par sa bouche elle perd son crédit [1].
DORANTE. Il faut donc essayer si par quelque autre bouche
Elle pourra trouver un accueil moins farouche.
Allons sur le chevet rêver quelque moyen [2]
D'avoir de l'incrédule un plus doux entretien.
Souvent leur belle humeur suit le cours de la lune ;
Telle rend des mépris qui veut qu'on l'importune.
Et, de quelques effets que les siens soient suivis,
Il sera demain jour, et la nuit porte avis [3].

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

DORANTE, CLITON.

CLITON. Mais, monsieur, pensez-vous qu'il soit jour chez Lucrèce [4] ?
Pour sortir si matin elle a trop de paresse.
DORANTE. On trouve bien souvent plus qu'on ne croit trouver ;
Et ce lieu pour ma flamme est plus propre à rêver :

[1] Voilà deux vers qui sont passés en proverbe : c'est une vérité fortement et naïvement exprimée ; elle est dans l'espagnol, et on l'a imitée dans l'italien. (V.)

[2] Il faut *rêver à quelque moyen*. (V.)

[3] On ne peut guère finir un acte moins vivement : il faut toujours tenir le spectateur en haleine, lui donner de la crainte ou de l'espérance. Quand un personnage se borne à dire, *nous verrons demain ce que nous ferons, allons-nous-en*, le spectateur est tenté de s'en aller aussi, à moins que les choses auxquelles le personnage va rêver ne soient très intéressantes. (V.)

[4] Nous avons déja remarqué que le lieu de la scène changeait souvent dans cette comédie, et que, par conséquent, l'unité de lieu n'y était pas scrupuleusement observée. (V).

J'en puis voir sa fenêtre, et de sa chère idée
Mon ame à cet aspect sera mieux possédée.

CLITON. A propos de rêver, n'avez-vous rien trouvé
Pour servir de remède au désordre arrivé?

DORANTE. Je me suis souvenu d'un secret que toi-même
Me donnois hier pour grand, pour rare, pour suprême [1].
Un amant obtient tout quand il est libéral.

CLITON. Le secret est fort beau, mais vous l'appliquez mal :
Il ne fait réussir qu'auprès d'une coquette.

DORANTE. Je sais ce qu'est Lucrèce, elle est sage, et discrète [2];
A lui faire présent mes efforts seroient vains [3];
Elle a le cœur trop bon : mais ses gens ont des mains;
Et, bien que sur ce point elle les désavoue,
Avec un tel secret leur langue se dénoue :
Ils parlent; et souvent on les daigne écouter.
A tel prix que ce soit, il m'en faut acheter.
Si celle-ci venoit qui m'a rendu sa lettre [4],
Après ce qu'elle a fait j'ose tout m'en promettre;
Et ce sera hasard si sans beaucoup d'effort
Je ne trouve moyen de lui payer le port.

CLITON. Certes, vous dites vrai, j'en juge par moi-même :
Ce n'est point mon humeur de refuser qui m'aime;
Et comme c'est m'aimer que me faire présent,
Je suis toujours alors d'un esprit complaisant.

DORANTE. Il est beaucoup d'humeurs pareilles à la tienne.

CLITON. Mais, monsieur, attendant que Sabine survienne,
Et que sur son esprit vos dons fassent vertu [5],
Il court quelque bruit sourd qu'Alcippe s'est battu.

DORANTE. Contre qui?

[1] *Un secret suprême!* voilà à quoi l'esclavage de la rime réduit trop souvent les auteurs; on emploie les mots les plus impropres, parce qu'ils riment. C'est le plus grand défaut de notre poésie : il vaut mieux rejeter la plus belle pensée que de la mal exprimer. (V.)

[2] D'où le sait-il, lui qui arriva hier de Poitiers? (V.) — Il le sait de Cliton même, à qui il a donné ordre de s'en informer à la septième scène du second acte, et qui lui en a rendu compte à la quatrième scène du troisième. Voltaire mit trop de précipitation dans quelques parties de son travail; ces observations en sont la preuve. (P.)

[3] Il faut dire : *faire un présent*, ou *faire présent de quelque chose.* (V.)

[4] Ce vers n'est pas français; il faudrait *celle-là*, ou *celle*. *Celle* ne doit point se séparer du *qui*; mais ce n'est qu'une petite faute. (V.)

[5] On dit : *se faire une vertu*, *faire une vertu d'un vice* : mais *faire vertu*, quand il signifie *faire effet*, n'est plus d'usage; et *faire vertu sur quelque chose* est un barbarisme. (V.)

CLITON. L'on ne sait, mais ce confus murmure
D'un air pareil au vôtre à peu près le figure ;
Et, si de tout le jour je vous avois quitté,
Je vous soupçonnerois de cette nouveauté.
DORANTE. Tu ne me quittas point pour entrer chez Lucrèce !
CLITON. Ah ! monsieur, m'auriez-vous joué ce tour d'adresse?
DORANTE. Nous nous battîmes hier, et j'avois fait serment
De ne parler jamais de cet événement ;
Mais à toi, de mon cœur l'unique secrétaire,
A toi, de mes secrets le grand dépositaire,
Je ne célerai rien, puisque je l'ai promis.
Depuis cinq ou six mois nous étions ennemis :
Il passa par Poitiers, où nous prîmes querelle ;
Et comme on nous fit lors une paix telle quelle,
Nous sûmes l'un à l'autre en secret protester
Qu'à la première vue il en faudroit tâter.
Hier nous nous rencontrons ; cette ardeur se réveille,
Fait de notre embrassade un appel à l'oreille ;
Je me défais de toi, j'y cours, je le rejoins.
Nous vidons sur le pré l'affaire sans témoins.
Et, le perçant à jour de deux coups d'estocade,
Je le mets hors d'état d'être jamais malade :
Il tombe dans son sang.
CLITON. A ce compte il est mort ?
DORANTE. Je le laissai pour tel.
CLITON. Certes, je plains son sort :
Il étoit honnête homme ; et le ciel ne déploie...

SCÈNE II.

DORANTE, ALCIPPE, CLITON.

ALCIPPE. Je te veux, cher ami, faire part de ma joie.
Je suis heureux ; mon père...
DORANTE. Eh bien?
ALCIPPE. Vient d'arriver.
CLITON, *à Dorante*. Cette place pour vous est commode à rêver.
DORANTE. Ta joie est peu commune, et pour revoir un père
Un homme tel que nous ne se réjouit guère.
ALCIPPE. Un esprit que la joie entièrement saisit
Présume qu'on l'entend au moindre mot qu'il dit.

Sache donc que je touche à l'heureuse journée
Qui doit avec Clarice unir ma destinée ;
On attendoit mon père afin de tout signer.

DORANTE. C'est ce que mon esprit ne pouvoit deviner ;
Mais je m'en réjouis. Tu vas entrer chez elle ?

ALCIPPE. Oui, je lui vais porter cette heureuse nouvelle ;
Et je t'en ai voulu faire part en passant.

DORANTE. Tu t'acquiers d'autant plus un cœur reconnoissant.
Enfin donc ton amour ne craint plus de disgrace ?

ALCIPPE. Cependant qu'au logis mon père se délasse,
J'ai voulu par devoir prendre l'heure du sien.

CLITON, *à Dorante*. Les gens que vous tuez se portent assez bien.

ALCIPPE. Je n'ai de part ni d'autre aucune défiance :
Excuse d'un amant la juste impatience.
Adieu.

DORANTE. Le ciel te donne un hymen sans souci !

SCÈNE III.

DORANTE, CLITON.

CLITON. Il est mort ! Quoi ! monsieur, vous m'en donnez aussi,
A moi, de votre cœur l'unique secrétaire,
A moi, de vos secrets le grand dépositaire !
Avec ces qualités j'avois lieu d'espérer
Qu'assez malaisément je pourrois m'en parer [1].

DORANTE. Quoi ! mon combat te semble un conte imaginaire ?

CLITON. Je croirai tout, monsieur, pour ne vous pas déplaire ;
Mais vous en contez tant, à toute heure, en tous lieux,
Qu'il faut bien de l'esprit avec vous, et bons yeux.
Maure, juif, ou chrétien, vous n'épargnez personne.

DORANTE. Alcippe te surprend ! sa guérison t'étonne !
L'état où je le mis étoit fort périlleux ;
Mais il est à présent des secrets merveilleux :
Ne t'a-t-on point parlé d'une source de vie
Que nomment nos guerriers poudre de sympathie ?
On en voit tous les jours des effets étonnants.

CLITON. Encor ne sont-ils pas du tout si surprenants ;

[1] Dans ces deux vers, que Cliton répète ici après les avoir dits à la fin du second acte, on peut remarquer qu'*espérer*, ne se prenant jamais en mauvaise part, ne peut pas servir de synonyme à *craindre*, et qu'ici l'expression n'est point juste. (V.)

Et je n'ai point appris qu'elle eût tant d'efficace[1],
Qu'un homme que pour mort on laisse sur la place,
Qu'on a de deux grands coups percé de part en part,
Soit dès le lendemain si frais et si gaillard.

DORANTE. La poudre que tu dis n'est que de la commune;
On n'en fait plus de cas : mais, Cliton, j'en sais une
Qui rappelle si tôt des portes du trépas,
Qu'en moins d'un tourne-main on ne s'en souvient pas :
Quiconque la sait faire a de grands avantages.

CLITON. Donnez-m'en le secret, et je vous sers sans gages.

DORANTE. Je te le donnerois, et tu serois heureux;
Mais le secret consiste en quelques mots hébreux,
Qui tous à prononcer sont si fort difficiles,
Que ce seroit pour toi des trésors inutiles.

CLITON. Vous savez donc l'hébreu?

DORANTE. L'hébreu! parfaitement:
J'ai dix langues, Cliton, à mon commandement.

CLITON. Vous auriez bien besoin de dix des mieux nourries,
Pour fournir tour à tour à tant de menteries;
Vous les hachez menu comme chair à pâtés[2].
Vous avez tout le corps bien plein de vérités,
Il n'en sort jamais une.

DORANTE. Ah! cervelle ignorante!
Mais mon père survient.

SCÈNE IV.

GÉRONTE, DORANTE, CLITON.

GÉRONTE. Je vous cherchois, Dorante.

DORANTE. Je ne vous cherchois pas, moi. Que mal à propos
Son abord importun vient troubler mon repos[3]!
Et qu'un père incommode un homme de mon âge[4]!

[1] *Efficace*, pris comme substantif, n'est plus d'usage; on dit *efficacité*, ou plutôt on se sert d'un autre mot. (V.)

[2] Ces vers ne paraissent-ils pas d'un genre de plaisanterie trivial, et même trop bas pour le ton général de la pièce? (V.)

[3] Il ne peut pas dire qu'il est en repos : il ne pourrait trouver son père incommode qu'en cas qu'il sût que son père vient troubler son amour : il serait excusable alors par l'excès de sa passion; mais il n'a de véritable passion que celle de mentir assez mal à propos. (V.)

[4] Corneille auroit pu se dispenser de donner à Dorante, dont il a voulu faire un

GÉRONTE. Vu l'étroite union que fait le mariage,
J'estime qu'en effet c'est n'y consentir point
Que laisser désunis ceux que le ciel a joint.
La raison le défend, et je sens dans mon ame
Un violent desir de voir ici ta femme.
J'écris donc à son père ; écris-lui comme moi :
Je lui mande qu'après ce que j'ai su de toi,
Je me tiens trop heureux qu'une si belle fille,
Si sage, et si bien née, entre dans ma famille [1] ;
J'ajoute à ce discours que je brûle de voir
Celle qui de mes ans devient l'unique espoir ;
Que pour me l'amener tu t'en vas en personne :
Car enfin il le faut, et le devoir l'ordonne :
N'envoyer qu'un valet sentiroit son mépris.

DORANTE. De vos civilités il sera bien surpris ;
Et pour moi je suis prêt : mais je perdrai ma peine ;
Il ne souffrira pas encor qu'on vous l'amène ;
Elle est grosse.

GÉRONTE. Elle est grosse ?

DORANTE. Et de plus de six mois.

GÉRONTE. Que de ravissements je sens à cette fois !

DORANTE. Vous ne voudriez pas hasarder sa grossesse.

GÉRONTE. Non, j'aurai patience autant que d'allégresse ;
Pour hasarder ce gage il m'est trop précieux.
A ce coup ma prière a pénétré les cieux.
Je pense en le voyant que je mourrai de joie.
Adieu : je vais changer la lettre que j'envoie,
En écrire à son père un nouveau compliment,
Le prier d'avoir soin de son accouchement,
Comme du seul espoir où mon bonheur se fonde.

DORANTE, *bas à Cliton.*
Le bon homme s'en va le plus content du monde.

GÉRONTE, *se retournant.*
Écris-lui comme moi.

DORANTE. Je n'y manquerai pas.
Qu'il est bon !

personnage agréable, ce sentiment très immoral d'irrévérence envers son père. Cette remarque n'eût pas été déplacée dans le commentaire de Voltaire. (P.)

[1] *Si sage, et si bien née,* une fille qui a été surprise avec un homme pendant la nuit ! (V.)

CLITON. Taisez-vous, il revient sur ses pas.
GÉRONTE. Il ne me souvient plus du nom de ton beau-père.
Comment s'appelle-t-il?
DORANTE. Il n'est pas nécessaire;
Sans que vous vous donniez ces soucis superflus,
En fermant le paquet j'écrirai le dessus.
GÉRONTE. Étant tout d'une main, il sera plus honnête.
DORANTE. Ne lui pourrai-je ôter ce souci de la tête?
Votre main ou la mienne, il n'importe des deux.
GÉRONTE. Ces nobles de province y sont un peu fâcheux.
DORANTE. Son père sait la cour.
GÉRONTE. Ne me fais plus attendre,
Dis-moi...
DORANTE. Que lui dirai-je?
GÉRONTE. Il s'appelle?
DORANTE. Pyrandre.
GÉRONTE. Pyrandre! tu m'as dit tantôt un autre nom :
C'étoit, je m'en souviens, oui, c'étoit Armédon.
DORANTE. Oui, c'est là son nom propre, et l'autre d'une terre;
Il portoit ce dernier quand il fut à la guerre,
Et se sert si souvent de l'un et l'autre nom,
Que tantôt c'est Pyrandre, et tantôt Armédon.
GÉRONTE. C'est un abus commun qu'autorise l'usage,
Et j'en usois ainsi du temps de mon jeune âge.
Adieu : je vais écrire.

SCÈNE V[1].

DORANTE, CLITON.

DORANTE. Enfin j'en suis sorti.
CLITON. Il faut bonne mémoire après qu'on a menti.
DORANTE. L'esprit a secouru le défaut de mémoire.
CLITON. Mais on éclaircira bientôt toute l'histoire.
Après ce mauvais pas où vous avez bronché,
Le reste encor long-temps ne peut être caché :

[1] Qu'il me soit permis de dire en passant que, dans les quatre scènes précédentes, la résurrection d'Alcippe, le nouvel embarras de Dorante avec Géronte, la noble confiance de ce dernier, forment les situations les plus heureuses et les plus comiques. On ne voit point de tels exemples chez les Grecs ni chez les Latins : aussi l'auteur italien n'a-t-il pas manqué de traduire toutes ces scènes. (V.)

On le sait chez Lucrèce, et chez cette Clarice,
Qui, d'un mépris si grand piquée avec justice,
Dans son ressentiment prendra l'occasion
De vous couvrir de honte et de confusion.

DORANTE. Ta crainte est bien fondée, et puisque le temps presse,
Il faut tâcher en hâte à m'engager Lucrèce.
Voici tout à propos ce que j'ai souhaité.

SCÈNE VI[1].

DORANTE, CLITON, SABINE.

DORANTE. Chère amie, hier au soir j'étois si transporté,
Qu'en ce ravissement je ne pus me permettre
De bien penser à toi quand j'eus lu cette lettre :
Mais tu n'y perdras rien, et voici pour le port.

SABINE. Ne croyez pas, monsieur...

DORANTE. Tiens.

SABINE. Vous me faites tort.
Je ne suis pas de...

DORANTE. Prends.

SABINE. Hé, monsieur!

DORANTE. Prends, dis-je :
Je ne suis point ingrat alors que l'on m'oblige;
Dépêche, tends la main.

CLITON. Qu'elle y fait de façons!
Je lui veux par pitié donner quelques leçons.
Chère amie, entre nous, toutes tes révérences
En ces occasions ne sont qu'impertinences;
Si ce n'est assez d'une, ouvre toutes les deux :
Le métier que tu fais ne veut point de honteux.
Sans se piquer d'honneur, crois qu'il n'est que de prendre,
Et que tenir vaut mieux mille fois que d'attendre.
Cette pluie est fort douce; et, quand j'en vois pleuvoir,
J'ouvrirois jusqu'au cœur pour la mieux recevoir.
On prend à toutes mains dans le siècle où nous sommes,
Et refuser n'est plus le vice des grands hommes[2].

[1] Toutes les fois qu'un acteur entre ou sort du théâtre, l'art exige que le spectateur soit instruit des motifs qui l'y déterminent : on ne voit pas trop ici quelle raison ramène Sabine. (V.)

[2] Que veut dire *le vice des grands hommes*, quand il s'agit d'une femme de chambre? (V.)

Retiens bien ma doctrine; et, pour faire amitié,
Si tu veux, avec toi je serai de moitié.

SABINE. Cet article est de trop.

DORANTE. Vois-tu, je me propose
De faire avec le temps pour toi toute autre chose.
Mais comme j'ai reçu cette lettre de toi,
En voudrois-tu donner la réponse pour moi?

SABINE. Je la donnerai bien ; mais je n'ose vous dire
Que ma maîtresse daigne ou la prendre ou la lire :
J'y ferai mon effort.

CLITON. Voyez, elle se rend
Plus douce qu'une épouse, et plus souple qu'un gant.

(bas à Cliton.) (haut à Sabine.)

DORANTE. Le secret a joué. Présente-la, n'importe ;
Elle n'a pas pour moi d'aversion si forte.
Je reviens dans une heure en apprendre l'effet.

SABINE. Je vous conterai lors tout ce que j'aurai fait [1].

SCÈNE VII.

CLITON, SABINE.

CLITON. Tu vois que les effets préviennent les paroles ;
C'est un homme qui fait litière de pistoles [2] :
Mais comme auprès de lui je puis beaucoup pour toi...

SABINE. Fais tomber de la pluie, et laisse faire à moi.

CLITON. Tu viens d'entrer en goût.

SABINE. Avec mes révérences,
Je ne suis pas encor si dupe que tu penses.
Je sais bien mon métier, et ma simplicité
Joue aussi bien son jeu que ton avidité.

CLITON. Si tu sais ton métier, dis-moi quelle espérance
Doit obtenir mon maître à la persévérance.
Sera-t-elle insensible ? en viendrons-nous à bout ?

SABINE. Puisqu'il est si brave homme, il faut te dire tout.
Pour te désabuser, sache donc que Lucrèce
N'est rien moins qu'insensible à l'ardeur qui le presse ;

[1] Ces scènes, qui ne consistent qu'à donner de l'argent à des suivantes qui font des façons et qui acceptent, sont devenues aussi insipides que fréquentes ; mais alors la nouveauté empêchait qu'on n'en sentît toute la froideur. (V.)

[2] *Litière de pistoles*, expression aujourd'hui proscrite, et entièrement hors d'usage. (V.)

Durant toute la nuit elle n'a point dormi;
Et, si je ne me trompe, elle l'aime à demi.
CLITON. Mais sur quel privilége est-ce qu'elle se fonde,
Quand elle aime à demi, de maltraiter le monde?
Il n'en a cette nuit reçu que des mépris.
Chère amie, après tout, mon maître vaut son prix.
Ces amours à demi sont d'une étrange espèce;
Et, s'il me vouloit croire, il quitteroit Lucrèce.
SABINE. Qu'il ne se hâte point, on l'aime assurément.
CLITON. Mais on le lui témoigne un peu bien rudement;
Et je ne vis jamais de méthodes pareilles.
SABINE. Elle tient, comme on dit, le loup par les oreilles [1];
Elle l'aime, et son cœur n'y sauroit consentir,
Parceque d'ordinaire il ne fait que mentir.
Hier même elle le vit dedans les Tuileries,
Où tout ce qu'il conta n'étoit que menteries.
Il en a fait autant depuis à deux ou trois.
CLITON. Les menteurs les plus grands disent vrai quelquefois.
SABINE. Elle a lieu de douter, et d'être en défiance.
CLITON. Qu'elle donne à ses feux un peu plus de croyance :
Il n'a fait toute nuit que soupirer d'ennui.
SABINE. Peut-être que tu mens aussi bien comme lui [2]?
CLITON. Je suis homme d'honneur; tu me fais injustice.
SABINE Mais, dis-moi, sais-tu bien qu'il n'aime plus Clarice?
CLITON. Il ne l'aima jamais.
SABINE. Pour certain?
CLITON. Pour certain.
SABINE. Qu'il ne craigne donc plus de soupirer en vain.
Aussitôt que Lucrèce a pu le reconnoître,
Elle a voulu qu'exprès je me sois fait paroître,
Pour voir si par hasard il ne me diroit rien;
Et, s'il l'aime en effet, tout le reste ira bien.
Va-t'en : et, sans te mettre en peine de m'instruire,
Crois que je lui dirai tout ce qu'il lui faut dire.
CLITON. Adieu; de ton côté si tu fais ton devoir,
Tu dois croire du mien que je ferai pleuvoir.

[1] Le proverbe ne paraît-il pas un peu trivial, et la scène un peu trop longue dans la situation où sont les choses? (V.)
[2] On a déjà dit que *comme* est ici un solécisme, et qu'il faut *que*. (V.)

SCÈNE VIII.

SABINE, LUCRÈCE.

SABINE. Que je vais bientôt voir une fille contente !
Mais la voici déja ; qu'elle est impatiente !
Comme elle a les yeux fins, elle a vu le poulet.
LUCRÈCE. Eh bien ! que t'ont conté le maître et le valet?
SABINE. Le maître et le valet m'ont dit la même chose ;
Le maître est tout à vous, et voici de sa prose.
LUCRÈCE, *après avoir lu*. Dorante avec chaleur fait le passionné :
Mais le fourbe qu'il est nous en a trop donné ;
Et je ne suis pas fille à croire ses paroles.
SABINE. Je ne les crois non plus ; mais j'en crois ses pistoles.
LUCRÈCE. Il t'a donc fait présent ?
SABINE. Voyez.
LUCRÈCE. Et tu l'as pris?
SABINE. Pour vous ôter du trouble où flottent vos esprits,
Et vous mieux témoigner ses flammes véritables,
J'en ai pris les témoins les plus indubitables ;
Et je remets, madame, au jugement de tous
Si qui donne à vos gens est sans amour pour vous,
Et si ce traitement marque une ame commune.
LUCRÈCE. Je ne m'oppose pas à ta bonne fortune ;
Mais, comme en l'acceptant tu sors de ton devoir,
Du moins une autre fois ne m'en fais rien savoir.
SABINE. Mais à ce libéral que pourrai-je promettre?
LUCRÈCE. Dis-lui que, sans la voir, j'ai déchiré sa lettre.
SABINE. O ma bonne fortune, où vous enfuyez-vous?
LUCRÈCE. Mêle-s-y de ta part deux ou trois mots plus doux ;
Conte-lui dextrement le naturel des femmes [1] ;
Dis-lui qu'avec le temps on amollit leurs ames ;
Et l'avertis surtout des heures et des lieux
Où par rencontre il peut se montrer à mes yeux.
Parcequ'il est grand fourbe, il faut que je m'assure.
SABINE. Ah ! si vous connoissiez les peines qu'il endure,
Vous ne douteriez plus si son cœur est atteint ;
Toute nuit il soupire, il gémit, il se plaint.

[1] *Dextrement* n'est plus d'usage : on ne conte point le naturel; on le peint, on le décrit. (V.)

LUCRÈCE. Pour apaiser les maux que cause cette plainte,
Donne-lui de l'espoir avec beaucoup de crainte;
Et sache entre les deux toujours le modérer,
Sans m'engager à lui, ni le désespérer.

SCÈNE IX.

CLARICE, LUCRÈCE, SABINE.

CLARICE. Il t'en veut tout de bon, et m'en voilà défaite [1] :
Mais je souffre aisément la perte que j'ai faite;
Alcippe la répare, et son père est ici.
LUCRÈCE. Te voilà donc bientôt quitte d'un grand souci?
CLARICE. M'en voilà bientôt quitte; et toi, te voilà prête
A t'enrichir bientôt d'une étrange conquête.
Tu sais ce qu'il m'a dit.
SABINE. S'il vous mentoit alors,
A présent il dit vrai; j'en réponds corps pour corps.
CLARICE. Peut-être qu'il le dit; mais c'est un grand peut-être.
LUCRÈCE. Dorante est un grand fourbe, et nous l'a fait connoître;
Mais s'il continuoit encore à m'en conter,
Peut-être avec le temps il me feroit douter.
CLARICE. Si tu l'aimes, du moins, étant bien avertie,
Prends bien garde à ton fait, et fais bien ta partie [2].
LUCRÈCE. C'en est trop; et tu dois seulement présumer
Que je penche à le croire, et non pas à l'aimer.
CLARICE. De le croire à l'aimer la distance est petite :
Qui fait croire ses feux fait croire son mérite;
Ces deux points en amour se suivent de si près,
Que qui se croit aimée aime bientôt après.
LUCRÈCE. La curiosité souvent dans quelques ames
Produit le même effet que produiroient des flammes.
CLARICE. Je suis prête à le croire afin de t'obliger.
SABINE. Vous me feriez ici toutes deux enrager.
Voyez, qu'il est besoin de tout ce badinage!

[1] Ces scènes de Clarice et de Lucrèce ne sont ni comiques ni intéressantes; aucune des deux n'aime; elles jouent un tour assez grossier à Dorante, qui doit reconnaître Clarice à sa voix : et ce sont elles qui sont véritablement menteuses avec lui. (V.)

[2] Cette expression, prise en ce sens, n'est plus d'usage. Aujourd'hui, *prendre garde à son fait* est une phrase très populaire. On a remarqué que ces scènes de Clarice et de Lucrèce sont toutes très froides. On en demande la raison; c'est que ni l'une ni l'autre n'a une vraie passion ni un grand intérêt. (V.)

Faites moins la sucrée, et changez de langage,
Ou vous n'en casserez, ma foi, que d'une dent [1].

LUCRÈCE. Laissons là cette folle, et dis-moi cependant,
Quand nous le vîmes hier dedans les Tuileries [2]
Qu'il te conta d'abord tant de galanteries,
Il fut, ou je me trompe, assez bien écouté.
Étoit-ce amour alors, ou curiosité?

CLARICE. Curiosité pure, avec dessein de rire
De tous les compliments qu'il auroit pu me dire.

LUCRÈCE. Je fais de ce billet même chose à mon tour;
Je l'ai pris, je l'ai lu, mais le tout sans amour :
Curiosité pure, avec dessein de rire
De tous les compliments qu'il auroit pu m'écrire.

CLARICE. Ce sont deux que de lire, et d'avoir écouté;
L'un est grande faveur; l'autre, civilité :
Mais trouve-s-y ton compte, et j'en serai ravie;
En l'état où je suis, j'en parle sans envie.

LUCRÈCE. Sabine lui dira que je l'ai déchiré.

CLARICE. Nul avantage ainsi n'en peut être tiré.
Tu n'es que curieuse.

LUCRÈCE. Ajoute à ton exemple.

CLARICE. Soit. Mais il est saison que nous allions au temple [3].

LUCRÈCE, *à Clarice*. Allons.

(à Sabine.)

Si tu le vois, agis comme tu sais.

SABINE. Ce n'est pas sur ce coup que je fais mes essais [4] :
Je connois à tous deux où tient la maladie;

[1] Façon de s'exprimer prise d'un ancien proverbe trivial, et indigne d'être écrit, surtout en vers. (V.)

[2] Ce vers prouve deux choses : d'abord, que la pièce dure deux journées; ensuite, que la scène a changé, que le théâtre ne doit plus représenter les Tuileries, mais la place Royale. Il était, à la vérité, assez extraordinaire que ces dames se promenassent si régulièrement dans un jardin deux journées de suite; mais il ne l'est pas moins qu'elles aient de si longues conférences dans une place. Au reste, la règle des vingt-quatre heures peut très bien subsister, la pièce commençant à six heures du soir, et finissant le lendemain à la même heure. (V.)

[3] *Il est saison*, pour *il est temps*, *il est l'heure*, ne se dit plus; de plus, voilà une manière bien froide et bien maladroite de finir un acte : il est temps d'aller à l'église, parceque nous n'avons plus rien à dire. (V.)

[4] *Tu sais* ne rime pas avec *essais*; c'est ce qu'on appelle des rimes provinciales. La rime est uniquement pour l'oreille. On prononce *tu sais* comme s'il y avait *tu sés*. et *essais* est long et ouvert. Si on ne voulait rimer qu'aux yeux, *cuiller* rimerait avec *mouiller*. Tous les mots qui se prononcent à peu près de même doivent rimer ensemble : il me paraît que c'est la règle générale concernant la rime. (V.)

Et le mal sera grand si je n'y remédie.
Mais sachez qu'il est homme à prendre sur le vert [1].
LUCRÈCE. Je te croirai.
SABINE. Mettons cette pluie à couvert.

ACTE CINQUIÈME [2].

SCÈNE I.

GÉRONTE, PHILISTE.

GÉRONTE. Je ne pouvois avoir rencontre plus heureuse
Pour satisfaire ici mon humeur curieuse.
Vous avez feuilleté le Digeste à Poitiers,
Et vu, comme mon fi's, les gens de ces quartiers :
Ainsi vous me pouvez facilement apprendre
Quelle est et la famille et le bien de Pyrandre.
PHILISTE. Quel est-il, ce Pyrandre?
GÉRONTE. Un de leurs citoyens :
Noble, à ce qu'on m'a dit, mais un peu mal en biens.
PHILISTE. Il n'est dans tout Poitiers bourgeois ni gentilhomme
Qui, si je m'en souviens, de la sorte se nomme.
GÉRONTE. Vous le connoîtrez mieux peut-être à l'autre nom ;
Ce Pyrandre s'appelle autrement Armédon.
PHILISTE. Aussi peu l'un que l'autre.
GÉRONTE. Et le père d'Orphise,
Cette rare beauté qu'en ces lieux même on prise?
Vous connoissez le nom de cet objet charmant
Qui fait de ces cantons le plus digne ornement?
PHILISTE. Croyez que cette Orphise, Armédon et Pyrandre,
Sont gens dont à Poitiers on ne peut rien apprendre.

[1] On appelait alors *le vert* le gazon de rempart sur lequel on se promenait, et de là vient le mot *boulevert*, *vert* à jouer à la boule, qu'on prononce aujourd'hui *boulevart*. Le nom de *vert* se donnait au marché aux herbes. (V.)

[2] Dans la première édition du *Menteur*, Corneille introduisoit ici un personnage nommé Argante, qui tenoit à Géronte à peu près le même langage que Philiste; mais, pour prévenir les critiques qu'exciteroit l'apparition d'un nouveau personnage à la fin de sa pièce, il le supprima, et refit la scène telle que nous la donnons ci-dessus. Par une bizarrerie inconcevable, Voltaire n'a tenu aucun compte à Corneille de cette importante correction.

S'il vous faut sur ce point encor quelque garant...
GÉRONTE. En faveur de mon fils vous faites l'ignorant;
Mais je ne sais que trop qu'il aime cette Orphise,
Et qu'après les douceurs d'une longue hantise,
On l'a seul dans sa chambre avec elle trouvé;
Que par son pistolet un désordre arrivé
L'a forcé sur-le-champ d'épouser cette belle.
Je sais tout; et, de plus, ma bonté paternelle
M'a fait y consentir; et votre esprit discret
N'a plus d'occasion de m'en faire un secret.
PHILISTE. Quoi! Dorante a donc fait un secret mariage?
GÉRONTE. Et, comme je suis bon, je pardonne à son âge.
PHILISTE. Qui vous l'a dit?
GÉRONTE. Lui-même.
PHILISTE. Ah! puisqu'il vous l'a dit,
Il vous fera du reste un fidèle récit;
Il en sait mieux que moi toutes les circonstances:
Non qu'il vous faille en prendre aucunes défiances;
Mais il a le talent de bien imaginer,
Et moi je n'eus jamais celui de deviner.
GÉRONTE. Vous me feriez par-là soupçonner son histoire.
PHILISTE. Non, sa parole est sûre, et vous pouvez l'en croire:
Mais il nous servit hier d'une collation
Qui partoit d'un esprit de grande invention;
Et, si ce mariage est de même méthode,
La pièce est fort complète, et des plus à la mode.
GÉRONTE. Prenez-vous du plaisir à me mettre en courroux?
PHILISTE. Ma foi, vous en tenez aussi bien comme nous;
Et, pour vous en parler avec toute franchise,
Si vous n'avez jamais pour bru que cette Orphise,
Vos chers collatéraux s'en trouveront fort bien.
Vous m'entendez; adieu: je ne vous dis plus rien.

SCÈNE II.

GÉRONTE.

O vieillesse facile! ô jeunesse impudente!
O de mes cheveux gris honte trop évidente!
Est-il dessous le ciel père plus malheureux?

Est-il affront plus grand pour un cœur généreux !
Dorante n'est qu'un fourbe ; et cet ingrat que j'aime,
Après m'avoir fourbé, me fait fourber moi-même ;
Et d'un discours en l'air, qu'il forge en imposteur,
Il me fait le trompette et le second auteur !
Comme si c'étoit peu pour mon reste de vie
De n'avoir à rougir que de son infamie,
L'infame, se jouant de mon trop de bonté,
Me fait encor rougir de ma crédulité !

SCÈNE III.

GÉRONTE, DORANTE, CLITON.

GÉRONTE. Êtes-vous gentilhomme [1] ?
DORANTE. Ah, rencontre fâcheuse !
Étant sorti de vous, la chose est peu douteuse.
GÉRONTE. Croyez-vous qu'il suffit d'être sorti de moi?
DORANTE. Avec toute la France aisément je le croi.
GÉRONTE. Et ne savez-vous point avec toute la France
D'où ce titre d'honneur a tiré sa naissance,
Et que la vertu seule a mis en ce haut rang
Ceux qui l'ont jusqu'à moi fait passer dans leur sang!
DORANTE. J'ignorerois un point que n'ignore personne,
Que la vertu l'acquiert, comme le sang le donne?
GÉRONTE. Où le sang a manqué, si la vertu l'acquiert,
Où le sang l'a donné, le vice aussi le perd.
Ce qui naît d'un moyen périt par son contraire;
Tout ce que l'un a fait, l'autre le peut défaire;

[1] Cette scène est imitée de l'espagnol. Le génie mâle de Corneille quitte ici le ton familier de la comédie ; le sujet qu'il traite l'oblige d'élever sa voix : c'est un père justement indigné, c'est

Iratus Chremes (qui) tumido delitigat ore.

On voit ici la même main qui peignit le vieil Horace et don Diègue. Il n'est point de père qui ne doive faire lire cette belle scène à ses enfants ; et, si l'on disait aux farouches ennemis du théâtre, aux persécuteurs du plus beau des arts : Oserez-vous nier que cette scène, bien représentée, ne fasse une impression plus heureuse et plus forte sur l'esprit d'un jeune homme que tous les sermons que l'on débite journellement sur cette matière? je voudrais bien savoir ce qu'ils pourraient répondre. Goldoni, dans son *Bugiardo*, n'a pu imiter cette belle scène de Corneille, parceque Pantalon Bisognosi est le père de son Menteur, et que Pantalon, marchand vénitien, ne peut avoir l'autorité et le ton d'un gentilhomme : Pantalon dit simplement à son fils qu'il faut qu'un marchand ait de la bonne foi. (V.)

Et, dans la lâcheté du vice où je te voi,
Tu n'es plus gentilhomme, étant sorti de moi.

DORANTE. Moi?

GÉRONTE. Laisse-moi parler, toi, de qui l'imposture
Souille honteusement ce don de la nature :
Qui se dit gentilhomme, et ment comme tu fais,
Il ment quand il le dit, et ne le fut jamais.
Est-il vice plus bas? est-il tache plus noire,
Plus indigne d'un homme élevé pour la gloire?
Est-il quelque foiblesse, est-il quelque action
Dont un cœur vraiment noble ait plus d'aversion,
Puisqu'un seul démenti lui porte une infamie
Qu'il ne peut effacer s'il n'expose sa vie,
Et si dedans le sang il ne lave l'affront
Qu'un si honteux outrage imprime sur son front?

DORANTE. Qui vous dit que je mens?

GÉRONTE. Qui me le dit, infame?
Dis-moi, si tu le peux, dis le nom de ta femme.
Le conte qu'hier au soir tu m'en fis publier...

CLITON, *à Dorante*. Dites que le sommeil vous l'a fait oublier.

GÉRONTE. Ajoute, ajoute encore avec effronterie
Le nom de ton beau-père et de sa seigneurie;
Invente à m'éblouir quelques nouveaux détours.

CLITON, *à Dorante*. Appelez la mémoire ou l'esprit au secours.

GÉRONTE. De quel front cependant faut-il que je confesse
Que ton effronterie a surpris ma vieillesse,
Qu'un homme de mon âge a cru légèrement
Ce qu'un homme du tien débite impudemment?
Tu me fais donc servir de fable et de risée,
Passer pour esprit foible, et pour cervelle usée!
Mais, dis-moi, te portois-je à la gorge un poignard?
Voyois-tu violence ou courroux de ma part?
Si quelque aversion t'éloignoit de Clarice,
Quel besoin avois-tu d'un si lâche artifice?
Et pouvois-tu douter que mon consentement
Ne dût tout accorder à ton contentement,
Puisque mon indulgence, au dernier point venue,
Consentoit [1] à tes yeux l'hymen d'une inconnue?

[1] *Consentir* est un verbe neutre qui régit le datif, c'est-à-dire notre préposition *à*,

Ce grand excès d'amour que je t'ai témoigné
N'a point touché ton cœur, ou ne l'a point gagné :
Ingrat, tu m'as payé d'une impudente feinte,
Et tu n'as eu pour moi respect, amour, ni crainte.
Va, je te désavoue.

DORANTE. Eh! mon père, écoutez.

GÉRONTE. Quoi? des contes en l'air et sur l'heure inventés?

GÉRONTE. Non, la vérité pure.

GÉRONTE. En est-il dans ta bouche?

CLITON, *à Dorante*. Voici pour votre adresse une assez rude touche.

DORANTE. Épris d'une beauté qu'à peine j'ai pu voir
Qu'elle a pris sur mon ame un absolu pouvoir,
De Lucrèce, en un mot : vous la pouvez connoître...

GÉRONTE. Dis vrai : je la connois, et ceux qui l'ont fait naître;
Son père est mon ami.

DORANTE. Mon cœur en un moment
Étant de ses regards charmé si puissamment,
Le choix que vos bontés avoient fait de Clarice,
Sitôt que je le sus, me parut un supplice :
Mais comme j'ignorois si Lucrèce et son sort
Pouvoient avec le vôtre avoir quelque rapport,
Je n'osois pas encor vous découvrir la flamme
Que venoient ses beautés d'allumer dans mon ame;
Et j'avois ignoré, monsieur, jusqu'à ce jour
Que l'adresse d'esprit fût un crime en amour.
Mais si je vous osois demander quelque grace,
A présent que je sais et son bien et sa race,
Je vous conjurerois, par les nœuds les plus doux
Dont l'amour et le sang puissent m'unir à vous,
De seconder mes vœux auprès de cette belle;
Obtenez-la d'un père, et je l'obtiendrai d'elle.

GÉRONTE. Tu me fourbes encor.

DORANTE. Si vous ne m'en croyez,
Croyez-en pour le moins Cliton que vous voyez;
Il sait tout mon secret.

GÉRONTE. Tu ne meurs pas de honte
Qu'il faille que de lui je fasse plus de compte,
Et que ton père même, en doute de ta foi,

qui sert de datif. On ne dit pas *consentir quelque chose*, mais *à quelque chose*. Dans quelques éditions, on a substitué *approuvait* à *consentait*. (V.)

Donne plus de croyance à ton valet qu'à toi !
Écoute : je suis bon, et, malgré ma colère,
Je veux encore un coup montrer un cœur de père ;
Je veux encore un coup pour toi me hasarder.
Je connois ta Lucrèce, et la vais demander ;
Mais si de ton côté le moindre obstacle arrive...

DORANTE. Pour vous mieux assurer, souffrez que je vous suive.

GÉRONTE. Demeure ici, demeure, et ne suis point mes pas :
Je doute, je hasarde, et je ne te crois pas.
Mais sache que tantôt si pour cette Lucrèce
Tu fais la moindre fourbe, ou la moindre finesse,
Tu peux bien fuir mes yeux, et ne me voir jamais ;
Autrement souviens-toi du serment que je fais :
Je jure les rayons du jour qui nous éclaire
Que tu ne mourras point que de la main d'un père,
Et que ton sang indigne à mes pieds répandu
Rendra prompte justice à mon honneur perdu.

SCÈNE IV.

DORANTE, CLITON.

DORANTE. Je crains peu les effets d'une telle menace.

CLITON. Vous vous rendez trop tôt et de mauvaise grace ;
Et cet esprit adroit, qui l'a dupé deux fois,
Devoit en galant homme aller jusques à trois :
Toutes tierces, dit-on, sont bonnes, ou mauvaises [1].

DORANTE. Cliton, ne raille point, que tu ne me déplaises :
D'un trouble tout nouveau j'ai l'esprit agité.

CLITON. N'est-ce point du remords d'avoir dit vérité?
Si pourtant ce n'est point quelque nouvelle adresse ;
Car je doute à présent si vous aimez Lucrèce [2],
Et vous vois si fertile en semblables détours,
Que, quoi que vous disiez, je l'entends au rebours.

DORANTE. Je l'aime ; et sur ce point ta défiance est vaine :

[1] Cette plaisanterie est tirée de l'opinion où l'on était alors que le troisième accès de fièvre décidait de la guérison ou de la mort. (V.)

[2] On ne sait, en effet, qui Dorante aime; il ne le sait pas lui-même : c'est une intrigue où le lecteur n'a aucune part. Dorante, Lucrèce et Clarice, prennent si peu de part à cet amour, que le spectateur n'y prend aucun intérêt. C'est un très grand défaut, comme on l'a déjà dit; et l'intrigue n'est point assez plaisante pour réparer cette faute : la pièce ne se soutient que par le comique des menteries de Dorante. (V.)

Mais je hasarde trop, et c'est ce qui me gêne.
Si son père et le mien ne tombent point d'accord,
Tout commerce est rompu, je fais naufrage au port.
Et d'ailleurs, quand l'affaire entre eux seroit conclue,
Suis-je sûr que la fille y soit bien résolue?
J'ai tantôt vu passer cet objet si charmant :
Sa compagne, ou je meure, a beaucoup d'agrément.
Aujourd'hui que mes yeux l'ont mieux examinée,
De mon premier amour j'ai l'ame un peu gênée :
Mon cœur entre les deux est presque partagé [1];
Et celle-ci l'auroit, s'il n'étoit engagé.

CLITON. Mais pourquoi donc montrer une flamme si grande,
Et porter votre père à faire une demande?

DORANTE. Il ne m'auroit pas cru, si je ne l'avois fait.

CLITON. Quoi! même en disant vrai, vous mentiez en effet [2]?

DORANTE. C'étoit le seul moyen d'apaiser sa colère.
Que maudit soit quiconque a détrompé mon père!
Avec ce faux hymen j'aurois eu le loisir
De consulter mon cœur, et je pourrois choisir.

CLITON. Mais sa compagne enfin n'est autre que Clarice.

DORANTE. Je me suis donc rendu moi-même un bon office.
Oh! qu'Alcippe est heureux, et que je suis confus!
Mais Alcippe, après tout, n'aura que mon refus.
N'y pensons plus, Cliton, puisque la place est prise.

CLITON. Vous en voilà défait aussi bien que d'Orphise.

DORANTE. Reportons à Lucrèce un esprit ébranlé,
Que l'autre à ses yeux même avoit presque volé.
Mais Sabine survient.

SCÈNE V.

DORANTE, SABINE, CLITON.

DORANTE. Qu'as-tu fait de ma lettre?
En de si belles mains as-tu su la remettre?

SABINE. Oui, monsieur, mais...

DORANTE. Quoi! mais?

SABINE. Elle a tout déchiré.

[1] Cela seul suffit pour refroidir la pièce. S'il ne se soucie d'aucune, qu'importe celle qu'il aura? (V.)

[2] Voilà une excellente plaisanterie, qui prépare le dénouement de l'intrigue. (V.)

DORANTE. Sans lire?

SABINE. Sans rien lire.

DORANTE. Et tu l'as enduré?

SABINE. Ah! si vous aviez vu comme elle m'a grondée!
Elle me va chasser, l'affaire en est vidée.

DORANTE. Elle s'apaisera; mais, pour t'en consoler,
Tends la main.

SABINE. Eh! monsieur!

DORANTE. Ose encor lui parler.
Je ne perds pas sitôt toutes mes espérances.

CLITON. Voyez la bonne pièce avec ses révérences!
Comme ses déplaisirs sont déja consolés,
Elle vous en dira plus que vous n'en voulez.

DORANTE. Elle a donc déchiré mon billet sans le lire?

SABINE. Elle m'avoit donné charge de vous le dire;
Mais, à parler sans fard...

CLITON. Sait-elle son métier!

SABINE. Elle n'en a rien fait, et l'a lu tout entier.
Je ne puis si long-temps abuser un brave homme.

CLITON. Si quelqu'un l'entend mieux, je l'irai dire à Rome.

DORANTE. Elle ne me hait pas, à ce compte?

SABINE. Elle? non.

DORANTE. M'aime-t-elle?

SABINE. Non plus.

DORANTE. Tout de bon?

SABINE. Tout de bon.

DORANTE.

Aime-t-elle quelque autre?

SABINE. Encor moins.

DORANTE. Qu'obtiendrai-je?

SABINE. Je ne sais.

DORANTE. Mais enfin, dis-moi.

SABINE. Que vous dirai-je?

DORANTE. Vérité.

SABINE. Je la dis.

DORANTE. Mais elle m'aimera?

SABINE. Peut-être.

DORANTE. Et quand encor?

SABINE. Quand elle vous croira.

DORANTE. Quand elle me croira? Que ma joie est extrême!

SABINE. Quand elle vous croira, dites qu'elle vous aime.
DORANTE. Je le dis déja donc, et m'en ose vanter,
Puisque ce cher objet n'en sauroit plus douter [1] :
Mon père...
SABINE. La voici qui vient avec Clarice.

SCÈNE VI.

CLARICE, LUCRÈCE, DORANTE, SABINE, CLITON.

CLARICE, *à Lucrèce.* Il peut te dire vrai, mais ce n'est pas son vice.
Comme tu le connois, ne précipite rien.
DORANTE, *à Clarice.*
Beauté qui pouvez seule et mon mal et mon bien...
CLARICE, *à Lucrèce.*
On diroit qu'il m'en veut, et c'est moi qu'il regarde.
LUCRÈCE, *à Clarice.*
Quelques regards sur toi sont tombés par mégarde.
Voyons s'il continue.
DORANTE, *à Clarice.* Ah! que loin de vos yeux
Les moments à mon cœur deviennent ennuyeux !
Et que je reconnois par mon expérience
Quel supplice aux amants est une heure d'absence!
CLARICE, *à Lucrèce.*
Il continue encor.
LUCRÈCE, *à Clarice.* Mais vois ce qu'il m'écrit.
CLARICE, *à Lucrèce.*
Mais écoute.
LUCRÈCE, *à Clarice.* Tu prends pour toi ce qu'il me dit.
CLARICE. Éclaircissons-nous-en. Vous m'aimez donc, Dorante?
DORANTE, *à Clarice.* Hélas! que cette amour vous est indifférente!
Depuis que vos regards m'ont mis sous votre loi...
CLARICE, *à Lucrèce.* Crois-tu que le discours s'adresse encore à toi?
LUCRÈCE, *à Clarice.* Je ne sais où j'en suis!
CLARICE, *à Lucrèce.* Oyons la fourbe entière.
LUCRÈCE, *à Clarice.* Vu ce que nous savons, elle est un peu grossière.
CLARICE, *à Lucrèce.* C'est ainsi qu'il partage entre nous son amour ;
Il te flatte de nuit, et m'en conte de jour.

[1] Cette scène participe de cette froideur causée par l'indifférence de Dorante ; il demande avec empressement comment on a reçu sa lettre écrite à une personne qu'il n'aime guère, et qu'il appelle *ce cher objet*. (V.)

DORANTE, *à Clarice.*

Vous consultez ensemble! Ah! quoi qu'elle vous die,
Sur de meilleurs conseils disposez de ma vie;
Le sien auprès de vous me seroit trop fatal;
Elle a quelque sujet de me vouloir du mal.

LUCRÈCE, *en elle-même.*

Ah! je n'en ai que trop, et si je ne me venge...

CLARICE, *à Dorante.* Ce qu'elle me disoit est de vrai fort étrange.

DORANTE. C'est quelque invention de son esprit jaloux.

CLARICE. Je le crois : mais enfin me reconnoissez-vous?

DORANTE. Si je vous reconnois! quittez ces railleries,
Vous que j'entretins hier dedans les Tuileries,
Que je fis aussitôt maîtresse de mon sort?

CLARICE. Si je veux toutefois en croire son rapport,
Pour une autre déja votre ame inquiétée...

DORANTE. Pour une autre déja je vous aurois quittée?
Que plutôt à vos pieds mon cœur sacrifié...

CLARICE. Bien plus, si je la crois, vous êtes marié.

DORANTE. Vous me jouez, madame; et, sans doute pour rire,
Vous prenez du plaisir à m'entendre redire
Qu'à dessein de mourir en des liens si doux
Je me fais marié pour toute autre que vous.

CLARICE. Mais avant qu'avec moi le nœud d'hymen vous lie,
Vous serez marié, si l'on veut, en Turquie.

DORANTE. Avant qu'avec toute autre on me puisse engager,
Je serai marié, si l'on veut, en Alger [1].

CLARICE. Mais enfin vous n'avez que mépris pour Clarice?

DORANTE. Mais enfin vous savez le nœud de l'artifice,
Et que pour être à vous je fais ce que je puis.

CLARICE. Je ne sais plus moi-même à mon tour où j'en suis.
Lucrèce, écoute un mot.

DORANTE, *à Cliton.* Lucrèce! que dit elle?

CLITON, *à Dorante.*

Vous en tenez, monsieur : Lucrèce est la plus belle;
Mais laquelle des deux? J'en ai le mieux jugé,
Et vous auriez perdu si vous aviez gagé.

DORANTE, *à Cliton.* Cette nuit à la voix j'ai cru la reconnoître.

CLITON, *à Dorante.* Clarice sous son nom parloit à sa fenêtre;

[1] *Être marié en Turquie ou bien à Alger* n'est pas fort différent; ce n'est pas là enchérir, c'est répéter. (V.)

Sabine m'en a fait un secret entretien.

DORANTE, *à Cliton.*

Bonne bouche ! j'en tiens : mais l'autre la vaut bien ;
Et, comme dès tantôt je la trouvois bien faite,
Mon cœur déja penchoit où mon erreur le jette.
Ne me découvre point ; et dans ce nouveau feu
Tu me vas voir, Cliton, jouer un nouveau jeu.
Sans changer de discours, changeons de batterie [1].

LUCRÈCE, *à Clarice.* Voyons le dernier point de son effronterie.
Quand tu lui diras tout, il sera bien surpris.

CLARICE, *à Dorante.* Comme elle est mon amie, elle m'a tout appris.
Cette nuit vous l'aimiez, et m'avez méprisée.
Laquelle de nous deux avez-vous abusée?
Vous lui parliez d'amour en termes assez doux.

DORANTE. Moi ! depuis mon retour je n'ai parlé qu'à vous.

CLARICE. Vous n'avez point parlé cette nuit à Lucrèce?

DORANTE. Vous n'avez point voulu me faire un tour d'adresse?
Et je ne vous ai point reconnue à la voix ?

CLARICE. Nous diroit-il bien vrai pour la première fois ?

DORANTE. Pour me venger de vous j'eus assez de malice
Pour vous laisser jouir d'un si lourd artifice,
Et, vous laissant passer pour ce que vous vouliez,
Je vous en donnai plus que vous ne m'en donniez.
Je vous embarrassai, n'en faites point la fine.
Choisissez un peu mieux vos dupes à la mine :
Vous pensiez me jouer ; et moi je vous jouois,
Mais par de faux mépris que je désavouois :
Car enfin je vous aime, et je hais de ma vie
Les jours que j'ai vécu sans vous avoir servie.

CLARICE. Pourquoi, si vous m'aimez, feindre un hymen en l'air,
Quand un père pour vous est venu me parler?
Quel fruit de cette fourbe osez-vous vous promettre ?

LUCRÈCE, *à Dorante.* Pourquoi, si vous l'aimez, m'écrire cette lettre?

DORANTE, *à Lucrèce.* J'aime de ce courroux les principes cachés.

[1] La méprise de Dorante serait plaisante et intéressante, si, aimant passionnément une des deux, il disait à l'une tout ce qu'il croit dire à l'autre. L'auteur espagnol et le français semblent avoir manqué leur but. Clarice fait connaître, au second acte, qu'elle n'aime ni Dorante ni Alcippe, et qu'elle ne veut qu'un mari. Ainsi nul intérêt dans cette pièce : elle se soutient seulement par des méprises et des mensonges comiques. *Faire un entretien* n'est pas français. *Bonne bouche* est trivial, et cette longue méprise est froide. (V.)

Je ne vous déplais pas, puisque vous vous fâchez.
Mais j'ai moi-même enfin assez joué d'adresse;
Il faut vous dire vrai, je n'aime que Lucrèce.

CLARICE, *à Lucrèce.*

Est-il un plus grand fourbe! et peux-tu l'écouter [1]?

DORANTE, *à Lucrèce.*

Quand vous m'aurez ouï, vous n'en pourrez douter.
Sous votre nom, Lucrèce, et par votre fenêtre,
Clarice m'a fait pièce, et je l'ai su connoître:
Comme en y consentant vous m'avez affligé,
Je vous ai mise en peine, et je m'en suis vengé.

LUCRÈCE. Mais que disiez-vous hier dedans les Tuileries?

DORANTE. Clarice fut l'objet de mes galanteries....

CLARICE, *à Lucrèce.*

Veux-tu long-temps encore écouter ce moqueur?

DORANTE, *à Lucrèce.*

Elle avoit mes discours, mais vous aviez mon cœur,
Où vos yeux faisoient naître un feu que j'ai fait taire,
Jusqu'à ce que ma flamme ait eu l'aveu d'un père :
Comme tout ce discours n'étoit que fiction,
Je cachois mon retour et ma condition.

CLARICE, *à Lucrèce.*

Vois que fourbe sur fourbe à nos yeux il entasse,
Et ne fait que jouer des tours de passe-passe [2].

DORANTE, *à Lucrèce.*

Vous seule êtes l'objet dont mon cœur est charmé.

LUCRÈCE, *à Dorante.*

C'est ce que les effets m'ont fort mal confirmé.

DORANTE. Si mon père à présent porte parole au vôtre,
Après son témoignage, en voudrez-vous quelque autre [3]?

LUCRÈCE. Après son témoignage il faudra consulter
Si nous aurons encor quelque lieu d'en douter.

DORANTE, *à Lucrèce.* Qu'à de telles clartés votre erreur se dissipe.

[1] Elle devait lui dire : *Je suis Clarice, c'est mon nom, et vous avez cru que je m'appelois Lucrèce.* (V.)

Passe-passe; cette expression populaire ne paraît-elle pas ici déplacée? (V.)

[3] De pareils dénouements sont toujours froids et vicieux, parcequ'ils n'ont point ce qu'on appelle la péripétie : ils n'excitent aucune surprise; il n'y a ni comique ni intérêt. *Si mon père consent à mon mariage, y consentez-vous? Oui.* Ce n'est pas la peine de faire cinq actes pour amener quelque chose de si trivial; et, encore une fois, le caractère du Menteur est l'unique cause du succès. (V.)

(à Clarice.)

Et vous, belle Clarice, aimez toujours Alcippe ;
Sans l'hymen de Poitiers il ne tenoit plus rien;
Je ne lui ferai pas ce mauvais entretien [1] ;
Mais entre vous et moi vous savez le mystère.
Le voici qui s'avance, et j'aperçois mon père.

SCÈNE VII.

GÉRONTE, DORANTE, ALCIPPE, CLARICE, LUCRÈCE, ISABELLE, SABINE, CLITON.

ALCIPPE, *sortant de chez Clarice et parlant à elle.*
Nos parents sont d'accord, et vous êtes à moi.
GÉRONTE, *sortant de chez Lucrèce, et parlant à elle.*
Votre père à Dorante engage votre foi.
ALCIPPE, *à Clarice.* Un mot de votre main, l'affaire est terminée.
GÉRONTE, *à Lucrèce.* Un mot de votre bouche achève l'hyménée.
DORANTE, *à Lucrèce.* Ne soyez pas rebelle à seconder mes vœux.
ALCIPPE. Êtes-vous aujourd'hui muettes toutes deux?
CLARICE. Mon père a sur mes vœux une entière puissance.
LUCRÈCE. Le devoir d'une fille est dans l'obéissance [2].
GÉRONTE, *à Lucrèce.* Venez donc recevoir ce doux commandement.
ALCIPPE, *à Clarice.* Venez donc ajouter ce doux consentement.
(Alcippe rentre chez Clarice avec elle et Isabelle, et le reste rentre chez Lucrèce.)
SABINE, *à Dorante, comme il rentre.*
Si vous vous mariez, il ne pleuvra plus guères.
DORANTE. Je changerai pour toi cette pluie en rivières [3].
SABINE. Vous n'aurez pas loisir seulement d'y penser.
Mon métier ne vaut rien quand on s'en peut passer.
CLITON, *seul.*
Comme en sa propre fourbe un menteur s'embarrasse!
Peu sauroient comme lui s'en tirer avec grace.
Vous autres qui doutiez s'il en pourroit sortir,
Par un si rare exemple apprenez à mentir [4].

[1] *Faire un mauvais entretien* est un barbarisme. (V.)
[2] Il est assez singulier de remarquer que Corneille a placé ce vers et le suivant dans la bouche de Camille et de Curiace; dans sa belle tragédie des *Horaces*. (V.)
[3] Plaisanterie bien recherchée. Un défaut de cette pièce est la répétition des façons et des gaietés d'une soubrette à qui l'on fait quelques petits présents. (V.)
[4] C'est ici une plaisanterie de valet; mais elle paraît déplacée. On attend la morale

EXAMEN DU MENTEUR.

Cette pièce est en partie traduite, en partie imitée de l'espagnol. Le sujet m'en semble si spirituel et si bien tourné, que j'ai dit souvent que je voudrois avoir donné les deux plus belles que j'aie faites, et qu'il fût de mon invention. On l'a attribué au fameux Lope de Vega; mais il m'est tombé depuis peu entre les mains un volume de don Juand d'Alarcon, où il prétend que cette comédie est à lui, et se plaint des imprimeurs qui l'ont fait courir sous le nom d'un autre. Si c'est son bien, je n'empêche pas qu'il ne s'en ressaisisse. De quelque main que parte cette comédie, il est constant qu'elle est très ingénieuse; et je n'ai rien vu dans cette langue qui m'aye satisfait davantage. J'ai tâché de la réduire à notre usage et dans nos règles; mais il m'a fallu forcer mon aversion pour les *a parte*, dont je n'aurois pu la purger sans lui faire perdre une bonne partie de ses beautés. Je les ai faits les plus courts que j'ai pu, et je me les suis permis rarement, sans laisser deux acteurs ensemble qui s'entretiennent tous bas, cependant que d'autres disent ce que ceux-là ne doivent pas écouter. Cette duplicité d'action particulière ne rompt point l'unité de la principale, mais elle gêne un pen l'attention de l'auditeur, qui ne sait à laquelle s'attacher, et qui se trouve obligé de séparer aux deux ce qu'il est accoutumé de donner à une. L'unité de lieu s'y trouve, en ce que tout s'y passe dans Paris; mais le premier acte est dans les Tuileries, et le reste à la place Royale. Celle de jour n'y est pas forcée pourvu qu'on lui laisse les vingt-quatre heures entières. Quant à celle d'action, je ne sais s'il n'y a point quelque chose à dire, en ce que Dorante aime Clarice

de la pièce, qui est toute contraire au propos de Cliton *. Goldoni ne manque jamais à ce devoir; tous ses dénouements sont accompagnés d'une courte leçon de vertu: chez lui, le Menteur est puni, et il doit l'être; il en a fait un malhonnête homme, odieux et méprisable. Le Menteur, dans le poëte espagnol et dans la copie faite par Corneille, n'est qu'un étourdi. Il y a peut-être plus d'intérêt dans l'italien, en ce que tous les mensonges du Bugiardo servent à ruiner les espérances d'un honnête homme discret, timide et fidèle. (V.) — La comédie du *Menteur*, qui précéda de vingt ans celles de Molière, fut empruntée des Espagnols, comme *le Cid*: ainsi nous devons à d'heureuses imitations, embellies par la muse de Corneille, la première tragédie touchante, et la première comédie de caractère que l'on ait vues sur notre théâtre; et l'auteur fut, dans l'une et dans l'autre, également supérieur à tous ses contemporains. C'est dans *le Menteur* qu'on entendit pour la première fois sur la scène la conversation des honnêtes gens. On n'avoit eu jusque là que des farces grossières, telles que les *Jodelets* de Scarron, et de mauvais romans dialogués. L'intrigue du *Menteur* est foible, et ne roule que sur une méprise de nom qui n'amène pas des situations fort comiques. Mais la facilité et l'agrément des mensonges de Dorante, et la scène entre son père et lui, où le poëte a su être éloquent sans sortir du ton de la comédie, font toujours revoir cette pièce avec plaisir. (La H.)

* La morale de la pièce est dans la belle scène du père et du fils; elle serait déplacée dans la bouche de Cliton. (P.)

dans toute la pièce, et épouse Lucrèce à la fin, qui par-là ne répond pas à la protase. L'auteur espagnol lui donne ainsi le change pour punition de ses menteries, et le réduit à épouser par force cette Lucrèce qu'il n'aime point. Comme il se méprend toujours au nom, on croit que Clarice porte celui-là, il lui présente la main quand on lui a accordé l'autre, et dit hautement, lorsqu'on l'avertit de son erreur, que s'il s'est trompé au nom, il ne se trompe point à la personne. Sur quoi le père de Lucrèce le menace de le tuer s'il n'épouse sa fille après l'avoir demandée et obtenue; et le sien propre lui fait la même menace. Pour moi, j'ai trouvé cette manière de finir un peu dure, et cru qu'un mariage moins violenté seroit plus au goût de notre auditoire. C'est ce qui m'a obligé à lui donner une pente vers la personne de Lucrèce au cinquième acte, afin qu'après qu'il a reconnu sa méprise aux noms, il fasse de nécessité vertu de meilleure grace, et que la comédie se termine avec pleine tranquillité de tous côtés.

FIN DU MENTEUR.

LA SUITE
DU MENTEUR,

COMÉDIE. — 1643.

ÉPITRE.

MONSIEUR,

Je vous avois bien dit que *le Menteur* ne seroit pas le dernier emprunt ou larcin que je ferois chez les Espagnols : en voici une suite qui est encore tirée du même original, et dont Lope a traité le sujet sous le titre de *Amar sine saber a quien*. Elle n'a pas été si heureuse au théâtre que l'autre, quoique plus remplie de beaux sentiments et de beaux vers. Ce n'est pas que j'en veuille accuser ni le défaut des acteurs, ni le mauvais jugement du peuple; la faute en est toute à moi, qui devois mieux prendre mes mesures, et choisir des sujets plus répondants au goût de mon auditoire. Si j'étois de ceux qui tiennent que la poésie a pour but de profiter aussi bien que de plaire, je tâcherois de vous persuader que celle-ci est beaucoup meilleure que l'autre à cause que Dorante y paroît beaucoup plus honnête homme, et donne des exemples de vertu à suivre, au lieu qu'en l'autre il ne donne que des imperfections à éviter ; mais pour moi, qui tiens, avec Aristote et Horace, que notre art n'a pour but que le divertissement, j'avoue qu'il est ici bien moins à estimer qu'en la première comédie, puisque, avec ses mauvaises habitudes, il a perdu presque toutes ses graces, et qu'il semble avoir quitté la meilleure part de ses agréments lorsqu'il a voulu se corriger de ses défauts. Vous me direz que je suis bien injurieux au métier qui me fait connoître, d'en ravaler le but si bas que de le réduire à plaire au peuple, et que je suis bien hardi tout ensemble de prendre pour garants de mon opinion les deux maîtres dont ceux du parti contraire se fortifient. A cela, je vous dirai que ceux-là même qui mettent si haut le but de l'art sont injurieux à l'artisan, dont ils ravalent d'autant plus le mérite, qu'ils pensent relever la dignité de sa profession, parceque, s'il est obligé de prendre soin de l'utile, il évite seulement une faute quand il s'en acquitte, et n'est digne d'aucune louange. C'est mon Horace qui me l'apprend :

Vitavi denique culpam,
Non laudem merui.

En effet, monsieur, vous ne loueriez pas beaucoup un homme pour avoir réduit un poëme dramatique dans l'unité de jour et de lieu, parceque les lois du théâtre le lui prescrivent, et que sans cela son ouvrage ne seroit qu'un monstre. Pour moi, j'estime extrcmement ceux qui mêlent l'utile au délectable, et d'autant plus qu'ils n'y sont pas obligés par les règles de la poésie : je suis bien aise de dire avec notre docteur :

Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci.

Mais je dénie qu'ils faillent contre ces règles, lorsqu'ils ne l'y mêlent pas, et les blâme seulement de ne s'être pas proposé un objet assez digne d'eux, ou, si vous me permettez de parler un peu chrétiennement, de n'avoir pas eu assez de charité pour prendre l'occasion de donner en passant quelque instruction à ceux qui les écoutent ou qui les lisent; pourvu qu'ils aient trouvé le moyen de plaire, ils sont quittes envers leur art; et s'ils pèchent, ce n'est pas contre lui, c'est contre les bonnes mœurs et contre leur auditoire. Pour vous faire voir le sentiment d'Horace là-desssus, je n'ai qu'à répéter ce que j'en ai déja pris; puisqu'il ne tient pas qu'on soit digne de louange quand on n'a fait que s'acquitter de ce qu'on doit, et qu'il en donne tant à celui qui joint l'utile à l'agréable, il est aisé de conclure qu'il tient que celui-là fait plus qu'il n'étoit obligé de faire. Quant à Aristote, je ne crois pas que ceux du parti contraire a'ent d'assez bons yeux pour trouver le mot d'utilité dans tout son *Art poétique :* quand il recherche la cause de la poésie, il ne l'attribue qu'au plaisir que les hommes reçoivent de l'imitation; et, comparant l'une à l'autre les parties de la tragédie, il préfère la fable aux mœurs, seulement pour ce qu'elle contient tout ce qu'il y a d'agréable dans le poëme; et c'est pour cela qu'il l'appelle l'ame de la tragédie. Cependant, quand on y mêle quelque utilité, ce doit être principalement dans cette partie qui regarde les mœurs, et que ce grand homme toutefois ne tient point du tout nécessaire, puisqu'il permet de la retrancher entièrement, et demeure d'accord qu'on peut faire une tragédie sans mœurs. Or, pour ne vous pas donner mauvaise impression de la comédie du *Menteur*, qui a donné lieu à cette suite, que vous pourriez juger être simplement faite pour plaire, et n'avoir pas ce noble mélange de l'utilité, d'autant qu'elle semble violer une autre maxime, qu'on veut tenir pour indubitable, touchant la récompense des bonnes actions et la punition des mauvaises, il ne sera peut-être pas hors de propos que je vous dise là-dessus ce que je pense. Il est certain que les actions de Dorante ne sont pas bonnes moralement, n'étant que fourbes et menteries; et néanmoins il obtient enfin ce qu'il souhaite, puisque la vraie Lucrèce est en cette pièce sa dernière inclination. Ainsi, si cette maxime est une véritable règle du théâtre, j'ai failli; et si c'est en ce point seul que consiste l'utilité de la poésie, je n'y en ai point mêlé. Pour le premier, je n'ai qu'à vous dire que

cette règle imaginaire est entièrement contre la pratique des anciens; et, sans aller chercher des exemples parmi les Grecs, Sénèque, qui en a tiré presque tous ses sujets, nous en fournira assez : Médée brave Jason après avoir brûlé le palais royal, fait périr le roi et sa fille, et tué ses enfants; dans *la Troade*, Ulysse précipite Astyanax, et Pyrrhus immole Polyxène, tous deux impunément; dans *Agamemnon*, il est assassiné par sa femme et par son adultère, qui s'empare de son trône, sans qu'on voie tomber de foudre sur leurs têtes; Atrée même, dans *le Thyeste*, triomphe de son misérable frère, après lui avoir fait manger ses enfants : et, dans les comédies de Plaute et de Térence, que voyons-nous autre chose que de jeunes fous, qui, après avoir, par quelque tromperie, tiré de l'argent de leurs pères, pour dépenser à la suite de leurs amours déréglées, sont enfin richement mariés; et des esclaves qui, après avoir conduit tout l'intrique[1], et servi de ministres à leurs débauches, obtiennent leur liberté pour récompense? Ce sont des exemples qui ne seroient non plus propres à imiter que les mauvaises finesses de notre Menteur. Vous me demanderez en quoi donc consiste cette utilité de la poésie, qui en doit être un des grands ornements, et qui relève si haut le mérite du poëte quand il en enrichit son ouvrage. J'en trouve deux à mon sens : l'une empruntée de la morale, l'autre qui lui est particulière : celle-là se rencontre aux sentences et réflexions que l'on peut adroitement semer presque partout; celle-ci en la naïve peinture des vices et des vertus. Pourvu qu'on les sache mettre en leur jour, et les faire connoître par leurs véritables caractères, celles-ci se feront aimer, quoique malheureuses, et ceux-là se feront détester, quoique triomphants. Et comme le portrait d'une laide femme ne laisse pas d'être beau, et qu'il n'est pas besoin d'avertir que l'original n'en est pas aimable pour empêcher qu'on l'aime, il en est de même dans notre peinture parlante; quand le crime est bien peint de ses couleurs, quand les imperfections sont bien figurées, il n'est pas besoin d'en faire voir un mauvais succès à la fin pour avertir qu'il ne les faut pas imiter : et je m'assure que, toutes les fois que *le Menteur* a été représenté, bien qu'on l'ait vu sortir du théâtre pour aller épouser l'objet de ses derniers desirs, il n'y a eu personne qui se soit proposé son exemple pour acquérir une maîtresse, et qui n'ait pris toutes ses fourbes, quoique heureuses, pour des friponneries d'écolier, dont il faut qu'on se corrige avec soin, si l'on veut passer pour honnête homme. Je vous dirois qu'il y a encore une autre utilité propre à la tragédie, qui est la purgation des passions; mais ce n'est pas ici le lieu d'en parler, puisque ce n'est qu'une comédie que je vous présente. Vous y pourrez rencontrer en quelques endroits ces deux sortes d'utilités dont je vous viens d'entretenir. Je voudrois que le peuple y eût trouvé autant

[1] On écrivoit alors indifféremment *intrigue* et *intrique*, et ce mot étoit des deux genres.

d'agréable, afin que je vous pusse présenter quelque chose qui eût mieux atteint le but de l'art. Telle qu'elle est, je vous la donne, aussi bien que la première, et demeure de tout mon cœur,

MONSIEUR,

Votre très humble serviteur,
CORNEILLE.

PERSONNAGES.

DORANTE.
CLITON, valet de Dorante.
CLÉANDRE, gentilhomme de Lyon.
MÉLISSE, sœur de Cléandre.
PHILISTE, ami de Dorante, et amoureux de Mélisse.
LYSE, femme de chambre de Mélisse.
UN PREVOT.

La scène est à Lyon.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I[1].

DORANTE, CLITON.

(Dorante paroît écrivant dans une prison; et le geôlier ouvrant la porte à Cliton, et le lui montrant.)

CLITON. Ah ! monsieur, c'est donc vous?
DORANTE. Cliton, je te revoi!
CLITON. Je vous trouve, monsieur, dans la maison du roi!
Quel charme, quel désordre, ou quelle raillerie,
Des prisons de Lyon fait votre hôtellerie?
DORANTE. Tu le sauras tantôt. Mais qui t'amène ici?
CLITON. Les soins de vous chercher.
DORANTE. Tu prends trop de souci;
Et, bien qu'après deux ans ton devoir s'en avise,
Ta rencontre me plaît, j'en aime la surprise;
Ce devoir, quoique tard, enfin s'est éveillé.

[1] Dès les premiers vers, un grand intérêt commence; Dorante est en prison, après avoir disparu le jour de ses noces : il est vrai qu'il n'a eu aucune raison de s'enfuir quand il allait se marier; que c'est un caprice impardonnable, que ce caprice même le rend un peu méprisable; mais il est en prison; sa maîtresse a épousé son père, ce père est mort : tout cela excite beaucoup de curiosité. C'est une chose à laquelle il ne faut jamais manquer dans les expositions : toute première scène qui ne donne pas envie de voir les autres ne vaut rien. (V.)

CLITON. Et qui savoit, monsieur, où vous étiez allé?
Vous ne nous témoigniez qu'ardeur et qu'allégresse,
Qu'impatients desirs de posséder Lucrèce;
L'argent étoit touché, les accords publiés,
Le festin commandé; les parents conviés,
Les violons choisis, ainsi que la journée :
Rien ne sembloit plus sûr qu'un si proche hyménée;
Et parmi ces apprêts, la nuit d'auparavant
Vous sûtes faire gille [1], et fendîtes le vent.
Comme il ne fut jamais d'éclipse plus obscure,
Chacun sur ce départ forma sa conjecture;
Tous s'entre-regardoient, étonnés, ébahis :
L'un disoit : « Il est jeune, il veut voir le pays; »
L'autre : « Il s'est allé battre, il a quelque querelle : »
L'autre d'une autre idée embrouilloit sa cervelle;
Et tel vous soupçonnoit de quelque guérison
D'un mal privilégié dont je tairai le nom [2].
Pour moi, j'écoutois tout, et mis dans mon caprice [3]
Qu'on ne devinoit rien que par votre artifice.
Ainsi ce qui chez eux prenoit plus de crédit
M'étoit aussi suspect que si vous l'eussiez dit;
Et, tout simple et doucet, sans chercher de finesse,
Attendant le boiteux [4], je consolois Lucrèce.
DORANTE. Je l'aimois, je te jure; et, pour la posséder,
Mon amour mille fois voulut tout hasarder :

[1] Quand quelqu'un s'est dérobé et s'en est fui secrètement, on dit qu'il a fait gille; parceque saint Gilles, prince du Languedoc, s'enfuit secrètement, de peur d'être fait roi. (BELLINGEN, *Étymologie des proverbes françois*, édition de 1656.)

[2] Il faut plaindre un siècle où l'on présentait sur le théâtre de ces idées qui font rougir. De plus, *privilégié* doit être de cinq syllabes, et Corneille le fait de quatre. (V.)

[3] *Je mis dans mon caprice* ne peut signifier, *je mis dans ma tête, dans ma fantaisie, dans mon imagination, dans mon esprit* : on n'a pas le caprice comme on a une faculté de l'ame; on peut bien avoir un caprice dans son idée, mais on n'a point une idée dans son caprice. (V.)

[4] Ancienne façon de parler qui signifie *le temps*, parceque les anciens figuraient le Temps sous l'emblème d'un vieillard boiteux qui avait des ailes, pour faire voir que le mal arrive trop vite, et le bien trop lentement. — Nous ne remarquerons pas dans cette pièce toutes les fautes de langage; elles sont en très grand nombre : mais c'est assez d'avertir qu'en général il ne faut pas imiter le style de cet ouvrage, trop négligé. Il me semble que la meilleure manière de s'instruire est d'observer soigneusement les fautes des bons écrits, parcequ'elles pourraient être d'un exemple dangereux, et de remarquer les beautés des pièces moins heureuses, parceque d'ordinaire ces beautés sont perdues. (V.)

Mais quand j'eus bien pensé que j'allois à mon âge
Au sortir de Poitiers entrer au mariage,
Que j'eus considéré ses chaînes de plus près,
Son visage à ce prix n'eut plus pour moi d'attraits :
L'horreur d'un tel lien m'en fit de la maîtresse ;
Je crus qu'il falloit mieux employer ma jeunesse,
Et que, quelques appas qui pussent me ravir,
C'étoit mal en user que sitôt m'asservir.
Je combats toutefois : mais le temps qui s'avance
Me fait précipiter en cette extravagance ;
Et la tentation de tant d'argent touché
M'achève de pousser où j'étois trop penché.
Que l'argent est commode à faire une folie !
L'argent me fait résoudre à courir l'Italie.
Je pars de nuit en poste, et d'un soin diligent
Je quitte la maîtresse, et j'emporte l'argent.
Mais, dis-moi, que fit-elle ? et que dit lors son père?
Le mien, ou je me trompe, étoit fort en colère ?
CLITON. D'abord de part et d'autre on vous attend sans bruit ;
Un jour se passe, deux, trois, quatre, cinq, six, huit;
Enfin, n'espérant plus, on éclate, on foudroie :
Lucrèce par dépit témoigne de la joie,
Chante, danse, discourt, rit ; mais, sur mon honneur,
Elle enrageoit, monsieur, dans l'ame, et de bon cœur.
Ce grand bruit s'accommode, et, pour plâtrer l'affaire,
La pauvre délaissée épouse votre père,
Et, rongeant dans son cœur son déplaisir secret,
D'un visage content prend le change à regret.
L'éclat d'un tel affront l'ayant trop décriée,
Il n'est à son avis que d'être mariée ;
Et comme en un naufrage on se prend où l'on peut,
En fille obéissante elle veut ce qu'on veut.
Voilà donc le bon homme enfin à sa seconde,
C'est-à-dire qu'il prend la poste à l'autre monde;
Un peu moins de deux mois le met dans le cercueil.
DORANTE. J'ai su sa mort à Rome, où j'en ai pris le deuil.
CLITON. Elle a laissé chez vous un diable de ménage :
Ville prise d'assaut n'est pas mieux au pillage ;
La veuve et les cousins, chacun y fait pour soi,
Comme fait un traitant pour les deniers du roi ;

Où qu'ils jettent la main ils font rafles entières ;
Ils ne pardonnent pas même au plomb des gouttières ;
Et ce sera beaucoup si vous trouvez chez vous,
Quand vous y rentrerez, deux gonds et quatre clous.
J'apprends qu'on vous a vu cependant à Florence.
Pour vous donner avis je pars en diligence ;
Et je suis étonné qu'en entrant dans Lyon
Je vois courir du peuple avec émotion ;
Je veux voir ce que c'est ; et je vois, ce me semble,
Pousser dans la prison quelqu'un qui vous ressemble ;
On m'y permet l'entrée ; et, vous trouvant ici,
Je trouve en même temps mon voyage accourci.
Voilà mon aventure ; apprenez-moi la vôtre.

DORANTE. La mienne est bien étrange ; on me prend pour un autre.

CLITON. J'eusse osé le gager. Est-ce meurtre, ou larcin ?

DORANTE. Suis-je fait en voleur, ou bien en assassin ?
Traître, en ai-je l'habit, ou la mine, ou la taille ?

CLITON. Connoît-on à l'habit aujourd'hui la canaille ?
Et n'est-il point, monsieur, à Paris de filous
Et de taille et de mine aussi bonnes que vous ?

DORANTE. Tu dis vrai, mais écoute. Après une querelle
Qu'à Florence un jaloux me fit pour quelque belle,
J'eus avis que ma vie y couroit du danger :
Ainsi donc sans trompette il fallut déloger.
Je pars seul et de nuit, et prends ma route en France,
Où, sitôt que je suis en pays d'assurance,
Comme d'avoir couru je me sens un peu las,
J'abandonne la poste, et viens au petit pas.
Approchant de Lyon, je vois dans la campagne...

CLITON, *bas:* N'aurons-nous point ici de guerres d'Allemagne [1] ?

DORANTE. Que dis-tu ?

CLITON. Rien, monsieur, je gronde entre mes dents
Du malheur qui suivra ces rares incidents ;
J'en ai l'ame déja toute préoccupée.

DORANTE. Donc à deux cavaliers je vois tirer l'épée ;
Et, pour en empêcher l'événement fatal,
J'y cours la mienne au poing, et descends de cheval.
L'un et l'autre, voyant à quoi je me prépare,

[1] Voyez *le Menteur*, acte I, sc. III.

Se hâte [1] d'achever avant qu'on les sépare,
Presse sans perdre temps, si bien qu'à mon abord
D'un coup que l'un allonge, il blesse l'autre à mort.
Je me jette au blessé, je l'embrasse, et j'essaie
Pour arrêter son sang de lui bander sa plaie;
L'autre, sans perdre temps en cet événement,
Saute sur mon cheval, le presse vivement,
Disparoît, et, mettant à couvert le coupable,
Me laisse auprès du mort faire le charitable.
Ce fut en cet état, les doigts de sang souillés,
Qu'au bruit de ce duel, trois sergents éveillés,
Tout gonflés de l'espoir d'une bonne lippée,
Me découvrirent seul, et la main à l'épée.
Lors, suivant du métier le serment solennel,
Mon argent fut pour eux le premier criminel;
Et, s'en étant saisis aux premières approches,
Ces messieurs pour prison lui donnèrent leurs poches,
Et moi, non sans couleur, encor qu'injustement,
Je fus conduit par eux en cet appartement.
Qui te fait ainsi rire? et qu'est-ce que tu penses?

CLITON. Je trouve ici, monsieur, beaucoup de circonstances:
Vous en avez sans doute un trésor infini;
Votre hymen de Poitiers n'en fut pas mieux fourni;
Et le cheval surtout vaut en cette rencontre
Le pistolet ensemble, et l'épée, et la montre [2].

DORANTE. Je me suis bien défait de ces traits d'écolier
Dont l'usage autrefois m'étoit si familier;
Et maintenant, Cliton, je vis en honnête homme.

CLITON. Vous êtes amendé du voyage de Rome;
Et votre ame en ce lieu, réduite au repentir,
Fait mentir le proverbe en cessant de mentir.
Ah! j'aurois plutôt cru...

DORANTE. Le temps m'a fait connoître
Quelle indignité c'est, et quel mal en peut naître.

CLITON. Quoi! ce duel, ces coups si justement portés,
Ce cheval, ces sergents...

DORANTE. Autant de vérités.

[1] On mettoit indifféremment, du temps de Corneille, au singulier ou au pluriel le verbe régi par *l'un et l'autre.*

[2] Voyez le récit du *Menteur*, acte II, sc. v.

CLITON. J'en suis fâché pour vous, monsieur, et surtout d'une,
Que je ne compte pas à petite infortune :
Vous êtes prisonnier, et n'avez point d'argent ;
Vous serez criminel.
DORANTE. Je suis trop innocent.
CLITON. Ah ! monsieur, sans argent est-il de l'innocence ?
DORANTE. Fort peu ; mais dans ces murs Philiste a pris naissance,
Et comme il est parent des premiers magistrats,
Soit d'argent, soit d'amis, nous n'en manquerons pas.
J'ai su qu'il est en ville, et lui venois d'écrire
Lorsqu'ici le concierge est venu t'introduire.
Va lui porter ma lettre.
CLITON. Avec un tel secours
Vous serez innocent avant qu'il soit deux jours.
Mais je ne comprends rien à ces nouveaux mystères :
Les filles doivent être ici fort volontaires ;
Jusque dans la prison elles cherchent les gens [1].

SCÈNE II.

DORANTE, CLITON, LYSE.

CLITON, *à Lyse.* Il ne fait que sortir des mains de trois sergents ;
Je t'en veux avertir : un fol espoir te trouble ;
Il cajole des mieux, mais il n'a pas le double.
LYSE. J'en apporte pour lui.
CLITON. Pour lui ! tu m'as dupé ;
Et je doute sans toi si nous aurions soupé.
LYSE, *montrant une bourse.*
Avec ce passe-port suis-je la bienvenue ?
CLITON. Tu nous vas à tous deux donner dedans la vue.
LYSE. Ai-je bien pris mon temps ?
CLITON. Le mieux qu'il se pouvoit.
C'est une honnête fille, et Dieu nous la devoit.
Monsieur, écoutez-la.
DORANTE. Que veut-elle ?
LYSE. Une dame
Vous offre en cette lettre un cœur tout plein de flamme.

[1] La dernière partie de cette première scène me paraît d'un très grand mérite : il y a cependant quelques fautes de langage. (V.)

DORANTE Une dame?
CLITON. Lisez sans faire de façons :
Dieu nous aime, monsieur, comme nous sommes bons ;
Et ce n'est pas là tout, l'amour ouvre son coffre,
Et l'argent qu'elle tient vaut bien le cœur qu'elle offre.
DORANTE *lit.* « Au bruit du monde qui vous conduisoit prisonnier, « j'ai mis les yeux à la fenêtre, et vous ai trouvé de si bonne mine, « que mon cœur est allé dans la même prison que vous, et n'en « veut point sortir tant que vous y serez. Je ferai mon possible « pour vous en tirer au plus tôt. Cependant obligez-moi de vous « servir de ces cent pistoles que je vous envoie ; vous en pouvez « avoir besoin en l'état où vous êtes, et il m'en demeure assez « d'autres à votre service. »
(Dorante continue.)
Cette lettre est sans nom.
CLITON. Les mots en sont françois.
(à Lyse.)
Dis-moi, sont-ce louis, ou pistoles de poids?
DORANTE. Tais-toi.
LYSE, *à Dorante.* Pour ma maîtresse il est de conséquence
De vous taire deux jours son nom et sa naissance ;
Ce secret trop tôt su peut la perdre d'honneur.
DORANTE. Je serai cependant aveugle en mon bonheur?
Et d'un si grand bienfait j'ignorerai la source?
CLITON, *à Dorante.* Curiosité bas, prenons toujours la bourse.
Souvent c'est perdre tout que vouloir tout savoir.
LYSE, *à Dorante.* Puis-je la lui donner ?
CLITON, *à Lyse.* Donne, j'ai tout pouvoir,
Quand même ce seroit le trésor de Venise.
DORANTE.
Tout beau, tout beau, Cliton, il nous faut....
CLITON. Lâcher prise ?
Quoi ! c'est ainsi, monsieur...
DORANTE. Parleras-tu toujours ?
CLITON. Et voulez-vous du ciel renvoyer le secours?
DORANTE. Accepter de l'argent porte en soi quelque honte.
CLITON. Je m'en charge pour vous, et la prends pour mon compte.
DORANTE, *à Lyse.* Écoute un mot.
LYSE, *à part.* Je tremble, il va la refuser.
DORANTE. Ta maîtresse m'oblige.

CLITON. Il en veut mieux user.

Oyons.

DORANTE. Sa courtoisie est extrême et m'étonne :

Mais...

CLITON. Le diable de mais !

DORANTE. Mais qu'elle me pardonne...

CLITON, *à part.* Je me meurs, je suis mort.

DORANTE. Si j'en change l'effet,

Et reçois comme un prêt le don qu'elle me fait.

CLITON. Je suis ressuscité; prêt ou don, ne m'importe.

DORANTE, *à Cliton, et puis à Lyse.*

Prends. Je le lui rendrai même avant que je sorte.

CLITON, *à Lyse.* Écoute un mot : tu peux t'en aller à l'instant,
Et revenir demain avec encore autant.
Et vous, monsieur, songez à changer de demeure.
Vous serez innocent avant qu'il soit une heure.

DORANTE, *à Cliton, et puis à Lyse.*

Ne me romps plus la tête ; et toi, tarde un moment ;
J'écris à ta maîtresse un mot de compliment.

(Dorante va écrire sur la table.)

CLITON. Dirons-nous cependant deux mots de guerre ensemble?

LYSE. Disons.

CLITON. Contemple-moi.

LYSE. Toi?

CLITON. Oui, moi. Que t'en semble?

Dis.

LYSE. Que tout vert et rouge ainsi qu'un perroquet,
Tu n'es que bien en cage, et n'as que du caquet.

CLITON. Tu ris. Cette action, qu'est-elle?

LYSE. Ridicule.

CLITON. Et cette main?

LYSE. De taille a bien ferrer la mule [1].

CLITON. Cette jambe, ce pied?

LYSE. Si tu sors des prisons,
Dignes de t'installer aux Petites-Maisons.

CLITON. Ce front?

LYSE. Est un peu creux.

CLITON. Cette tête?

[1] *Ferrer la mule*, acheter quelque chose pour quelqu'un et la lui compter plus cher qu'elle n'a coûté.

LYSE. Un peu folle.

CLITON. Ce ton de voix enfin avec cette parole?

LYSE. Ah! c'est là que mes sens demeurent étonnés;
Le ton de voix est rare aussi bien que le nez.

CLITON. Je meure, ton humeur me semble si jolie,
Que tu vas me résoudre à faire une folie.
Touche, je veux t'aimer, tu seras mon souci :
Nos maîtres font l'amour, nous le ferons aussi.
J'aurai mille beaux mots tous les jours à te dire;
Je coucherai de feux, de sanglots, de martyre;
Je te dirai : « Je meurs, je suis dans les abois,
» Je brûle... »

LYSE. Et tout cela de ce beau ton de voix?
Ah! si tu m'entreprends deux jours de cette sorte,
Mon cœur est déconfit, et je me tiens pour morte;
Si tu me veux en vie, affoiblis ces attraits,
Et retiens pour le moins la moitié de leurs traits.

CLITON. Tu sais même charmer alors que tu te moques.
Gouverne doucement l'ame que tu m'escroques.
On a traité mon maître avec moins de rigueur;
On n'a pris que sa bourse, et tu prends jusqu'au cœur.

LYSE. Il est riche, ton maître?

CLITON. Assez.

LYSE. Et gentilhomme?

CLITON. Il le dit.

LYSE. Il demeure?

CLITON. A Paris.

LYSE. Et se nomme?

DORANTE, *fouillant dans la bourse.*

Porte-lui cette lettre, et reçois...

CLITON, *lui retenant le bras.*

Sans compter?

DORANTE. Cette part de l'argent que tu viens d'apporter.

CLITON. Elle n'en prendra pas, monsieur, je vous proteste.

LYSE. Celle qui vous l'envoie en a pour moi de reste.

CLITON. Je vous le disois bien, elle a le cœur trop bon.

LYSE. Lui pourrai je, monsieur, apprendre votre nom?

DORANTE. Il est dans mon billet. Mais prends, je t'en conjure.

CLITON. Vous faut-il dire encor que c'est lui faire injure?

LYSE. Vous perdez temps, monsieur, je sais trop mon devoir.

Adieu : dans peu de temps je viendrai vous revoir,
Et porte tant de joie à celle qui vous aime,
Qu'elle rapportera la réponse elle-même.
CLITON. Adieu, belle railleuse.
LYSE. Adieu, cher babillard [1].

SCÈNE III.

DORANTE, CLITON.

DORANTE. Cette fille est jolie, elle a l'esprit gaillard.
CLITON. J'en estime l'humeur, j'en aime le visage;
Mais plus que tous les deux j'adore son message.
DORANTE. C'est celle dont il vient qu'il en faut estimer ;
C'est elle qui me charme, et que je veux aimer.
CLITON. Quoi! vous voulez, monsieur, aimer cette inconnue
DORANTE. Oui, je la veux aimer, Cliton.
CLITON. Sans l'avoir vue?
DORANTE. Un si rare bienfait en un besoin pressant
S'empare puissamment d'un cœur reconnoissant ;
Et comme de soi-même il marque un grand mérite,
Dessous cette couleur il parle, il sollicite,
Peint l'objet aussi beau qu'on le voit généreux,
Et, si l'on n'est ingrat, il faut être amoureux.
CLITON. Votre amour va toujours d'un étrange caprice ;
Dès l'abord autrefois vous aimâtes Clarice ;
Celle-ci, sans la voir : mais, monsieur, votre nom,
Lui deviez-vous l'apprendre, et sitôt?

[1] S'il ne s'agissait dans cette scène que d'une femme qui a vu passer un prisonnier, qui, sans le connaître, devient amoureuse de lui, qui lui déclare sa passion en lui envoyant de l'argent, ce ne serait qu'une aventure incroyable et indécente de nos anciens romans; et ce qui n'est ni décent ni vraisemblable ne peut jamais plaire : mais cette Mélisse ne fait que son devoir en faisant une démarche si extraordinaire; elle obéit à son frère, pour lequel Dorante est en prison ; elle s'égaie même en obéissant, car elle n'est point encore éprise de Dorante ; elle veut à la fois le servir comme elle le doit, l'embarrasser un peu, et voir en même temps s'il est digne qu'on s'attache à lui : tout cela est à la fois noble, intéressant, et du haut comique. On ne peut que louer l'auteur espagnol de cette belle invention : mais il eût fallu y mettre plus d'art et de ménagement. Les plaisanteries du valet et l'avidité pour l'argent sont très grossières; on n'a que trop longtemps avili la comédie par ce bas comique, qui n'est point du tout comique. Ces scènes de valets et de soubrettes ne sont bonnes que quand elles sont absolument nécessaires à l'intérêt de la pièce, et quand elles renouent l'intrigue; elles sont insipides dès qu'on ne les introduit que pour remplir le vide de la scène ; et cette insipidité, jointe à la bassesse des discours, déshonore un théâtre fait pour amuser et pour instruire les honnêtes gens. (V.)

DORANTE. Pourquoi non?
J'ai cru le devoir faire, et l'ai fait avec joie.
CLITON. Il est plus décrié que la fausse monnoie.
DORANTE. Mon nom ?
CLITON. Oui, dans Paris, en langage commun,
Dorante et le Menteur à présent ce n'est qu'un ;
Et vous y possédez ce haut degré de gloire
Qu'en une comédie on a mis votre histoire.
DORANTE. En une comédie ?
CLITON. Et si naïvement,
Que j'ai cru, la voyant, voir un enchantement.
On y voit un Dorante avec votre visage ;
On le prendroit pour vous ; il a votre air, votre âge,
Vos yeux, votre action, votre maigre embonpoint,
Et paroît, comme vous, adroit au dernier point.
Comme à l'événement j'ai part à la peinture ;
Après votre portrait on produit ma figure.
Le héros de la farce, un certain Jodelet,
Fait marcher après vous votre digne valet ;
Il a jusqu'à mon nez et jusqu'à ma parole,
Et nous avons tous deux appris en même école ;
C'est l'original même, il vaut ce que je vaux ;
Si quelque autre s'en mêle, on peut s'inscrire en faux ;
Et tout autre que lui dans cette comédie
N'en fera jamais voir qu'une fausse copie.
Pour Clarice et Lucrèce, elles en ont quelque air.
Philiste avec Alcippe y vient vous accorder.
Votre feu père même est joué sous le masque.
DORANTE. Cette pièce doit être et plaisante et fantasque.
Mais son nom?
CLITON. Votre nom de guerre, LE MENTEUR[1].
DORANTE. Les vers en sont-ils bons ? fait-on cas de l'auteur ?
CLITON. La pièce a réussi, quoique foible de style ;
Et d'un nouveau proverbe elle enrichit la ville ;
De sorte qu'aujourd'hui presque en tous les quartiers

[1] Cette tirade et toute cette scène durent plaire beaucoup en leur temps ; elles rappelaient au public l'idée d'un ouvrage qui avait extrêmement réussi. Beaucoup de vers du *Menteur* avaient passé en proverbe ; et même, près de cent ans après, un homme de la cour contant à table des anecdotes très fausses, comme il n'arrive que trop souvent, un des convives, se tournant vers le laquais de cet homme, lui dit : *Cliton, donnez à boire à votre maître.* (V.)

On dit, quand quelqu'un ment, qu'il revient de Poitiers.
Et pour moi, c'est bien pis, je n'ose plus paroître.
Ce maraud de farceur m'a si bien fait connoître,
Que les petits enfants, sitôt qu'on m'aperçoit,
Me courent dans la rue, et me montrent au doigt;
Et chacun rit de voir les courtauds de boutique,
Grossissant à l'envi leur chienne de musique,
Se rompre le gosier, dans cette belle humeur,
A crier après moi, LE VALET DU MENTEUR!
Vous en riez vous-même!

DORANTE. Il faut bien que j'en rie.

CLITON. Je n'y trouve que rire, et cela vous décrie,
Mais si bien, qu'à présent, voulant vous marier,
Vous ne trouveriez pas la fille d'un huissier,
Pas celle d'un recors, pas d'un cabaret même.

DORANTE. Il faut donc avancer près de celle qui m'aime.
Comme Paris est loin, si je ne suis déçu,
Nous pourrons réussir avant qu'elle ait rien su.
Mais quelqu'un vient à nous, et j'entends du murmure.

SCÈNE IV.

CLÉANDRE, DORANTE, CLITON, LE PRÉVÔT.

CLÉANDRE, *au prévôt*. Ah! je suis innocent: vous me faites injure.

LE PRÉVÔT, *à Cléandre*.
Si vous l'êtes, monsieur, ne craignez aucun mal;
Mais comme enfin le mort étoit votre rival,
Et que le prisonnier proteste d'innocence,
Je dois sur ce soupçon vous mettre en sa présence.

CLÉANDRE, *au prévôt*. Et si pour s'affranchir il ose me charger?

LE PRÉVÔT, *à Cléandre*. La justice entre vous en saura bien juger.
Souffrez paisiblement que l'ordre s'exécute.
(à Dorante.)
Vous avez vu, monsieur, le coup qu'on vous impute;
Voyez ce cavalier; en seroit-il l'auteur?

CLÉANDRE, *bas*. Il va me reconnoître. Ah, Dieu! je meurs de peur.

DORANTE, *au prévôt*. Souffrez que j'examine à loisir son visage.
(bas.)
C'est lui, mais il n'a fait qu'en homme de courage;
Ce seroit lâcheté, quoi qu'il puisse arriver,

De perdre un si grand cœur quand je puis le sauver.
Ne le découvrons point.

CLÉANDRE, *bas.* Il me connoît, je tremble.

DORANTE, *au prévôt.*

Ce cavalier, monsieur, n'a rien qui lui ressemble;
L'autre est de moindre taille, il a le poil plus blond,
Le teint plus coloré, le visage plus rond,
Et je le connois moins, tant plus je le contemple.

CLÉANDRE, *bas.* O générosité qui n'eut jamais d'exemple!

DORANTE. L'habit même est tout autre.

LE PRÉVÔT. Enfin ce n'est pas lui?

DORANTE. Non, il n'a point de part au duel d'aujourd'hui.

LE PRÉVÔT, *à Cléandre.*

Je suis ravi, monsieur, de voir votre innocence
Assurée à présent par sa reconnoissance;
Sortez quand vous voudrez, vous avez tout pouvoir.
Excusez la rigueur qu'a voulu mon devoir.
Adieu.

CLÉANDRE, *au prévôt.*

Vous avez fait le dû de votre office [1].

SCÈNE V.

DORANTE, CLÉANDRE, CLITON.

DORANTE, *à Cléandre.* Mon cavalier, pour vous je me fais injustice,
Je vous tiens pour brave homme, et vous reconnois bien;
Faites votre devoir comme j'ai fait le mien.

CLÉANDRE. Monsieur...

DORANTE. Point de réplique, on pourroit nous entendre.

CLÉANDRE. Sachez donc seulement qu'on m'appelle Cléandre;
Que je sais mon devoir, que j'en prendrai souci,
Et que je périrai pour vous tirer d'ici.

SCÈNE VI.

DORANTE, CLITON.

DORANTE. N'est-il pas vrai, Cliton, que c'eût été dommage

[1] Cette scène n'est-elle pas très vraisemblable, très attachante? Dorante n'y joue-t-il pas le rôle d'un homme généreux? n'inspire-t-il pas pour lui un grand intérêt? La situation n'est-elle pas des plus heureuses? ne tient-elle pas les esprits en suspens? Je doute qu'il y ait au théâtre une pièce mieux commencée. (V.)

De livrer au malheur ce généreux courage?
J'avois entre mes mains et sa vie et sa mort,
Et je me viens de voir arbitre de son sort.
CLITON. Quoi! c'est là donc, monsieur... ?
DORANTE. Oui, c'est là le coupable.
CLITON. L'homme à votre cheval?
DORANTE. Rien n'est si véritable.
CLITON. Je ne sais où j'en suis, et deviens tout confus.
Ne m'aviez-vous pas dit que vous ne mentiez plus?
DORANTE. J'ai vu sur son visage un noble caractère,
Qui, me parlant pour lui, m'a forcé de me taire,
Et d'une voix connue entre les gens de cœur,
M'a dit qu'en le perdant je me perdrois d'honneur.
J'ai cru devoir mentir pour sauver un brave homme.
CLITON. Et c'est ainsi, monsieur, que l'on s'amende à Rome[1]?
Je me tiens au proverbe; oui, courez, voyagez,
Je veux être guenon si jamais vous changez:
Vous mentirez toujours, monsieur, sur ma parole.
Croyez-moi que Poitiers est une bonne école;
Pour le bien du public je veux le publier;
Les leçons qu'on y prend ne peuvent s'oublier.
DORANTE. Je ne mens plus, Cliton, je t'en donne assurance;
Mais en un tel sujet l'occasion dispense.
CLITON. Vous en prendrez autant comme vous en verrez.
Menteur vous voulez vivre, et menteur vous mourrez;
Et l'on dira de vous pour oraison funèbre:
« C'étoit en menterie un auteur très célèbre,
« Qui sut y raffiner de si digne façon,
« Qu'aux maîtres du métier il en eût fait leçon;
« Et qui tant qu'il vécut, sans craindre aucune risque[2],
« Aux plus forts d'après lui put donner quinze et bisque. »
DORANTE. Je n'ai plus qu'à mourir, mon épitaphe est fait[3],
Et tu m'érigeras en cavalier parfait:
Tu ferois violence à l'humeur la plus triste.

[1] Cliton fait fort mal de ne pas approuver un mensonge si noble, et Dorante perd ici une belle occasion de faire voir qu'il est des cas où il serait infame de dire la vérité; quel cœur serait assez lâche pour ne point mentir quand il s'agit de sauver la vie et l'honneur d'un père, d'un parent, d'un ami? Il y avait là de quoi faire de très beaux vers. (V.)

[2] *Aucune risque* seroit un solécisme aujourd'hui: *risque* est masculin. (P.)

[3] *Epitaphe*, au contraire, est du genre féminin. (P.)

Mais, sans plus badiner, va-t'en chercher Philiste;
Donne-lui cette lettre ; et moi, sans plus mentir,
Avec les prisonniers j'irai me divertir.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

MÉLISSE, LYSE.

MÉLISSE, *tenant une lettre ouverte en sa main.*
Certes, il écrit bien, sa lettre est excellente.
LYSE. Madame, sa personne est encor plus galante :
Tout est charmant en lui, sa grace, son maintien.
MÉLISSE. Il semble que déja tu lui veuilles du bien.
LYSE. J'en trouve, à dire vrai, la rencontre si belle,
Que je voudrois l'aimer, si j'étois demoiselle [1].
Il est riche, et de plus il demeure à Paris,
Où des dames, dit-on, est le vrai paradis;
Et, ce qui vaut bien mieux que toutes ces richesses,
Les maris y sont bons, et les femmes maîtresses.
Je vous le dis encor, je m'y passerois bien ;
Et si j'étois son fait, il seroit fort le mien.
MÉLISSE. Tu n'es pas dégoûtée. Enfin, Lyse, sans rire,
C'est un homme bien fait ?
LYSE. Plus que je ne puis dire.
MÉLISSE. A sa lettre il paroît qu'il a beaucoup d'esprit ;
Mais, dis-moi, parle-t-il aussi bien qu'il écrit ?

[1] C'est précisément ce que dit Antoine à César, dans la tragédie de *Pompée : Et si j'étois César, je la voudrais aimer.* Cette idée, ridicule dans le tragique, est ici à sa place : on peut remarquer d'ailleurs que, quand il s'agit d'amour, il y a une infinité de vers qui conviennent également au comique et au tragique : tout ce qui est naturel et tendre peut également s'employer dans les deux genres ; mais ce qui n'est que familier ne doit jamais appartenir qu'au genre comique. Le grand défaut de ce temps était de ne pas distinguer ces nuances : on n'y parvint que fort tard, quand le goût épuré de la cour de Louis XIV, l'esprit de Racine, et la critique de Boileau, eurent enfin posé ces bornes, qu'il était si difficile de connaître, et qu'il est si aisé de passer. On doit avouer que c'est un mérite qui ne fut guère connu qu'en France : l'amour n'a été traité sur aucun autre théâtre comme il doit l'être ; les auteurs tragiques de toutes les autres nations ont toujours fait parler leurs amants en poëtes. (V.)

LYSE. Pour lui faire en discours montrer son éloquence
Il lui faudroit des gens de plus de conséquence ;
C'est à vous d'éprouver ce que vous demandez.
MÉLISSE. Et que croit-il de moi ?
LYSE. Ce que vous lui mandez ;
Que vous l'avez tantôt vu par votre fenêtre,
Que vous l'aimez déja.
MÉLISSE. Cela pourroit bien être.
LYSE. Sans l'avoir jamais vu ?
MÉLISSE. J'écris bien sans le voir.
LYSE. Mais vous suivez d'un frère un absolu pouvoir [1],
Qui, vous ayant conté par quel bonheur étrange
Il s'est mis à couvert de la mort de Florange,
Se sert de cette feinte, en cachant votre nom,
Pour lui donner secours dedans cette prison.
L'y voyant en sa place, il fait ce qu'il doit faire.
MÉLISSE. Je n'écrivois tantôt qu'à dessein de lui plaire.
Mais, Lyse, maintenant j'ai pitié de l'ennui
D'un homme si bien fait qui souffre pour autrui ;
Et, par quelques motifs que je vienne d'écrire,
Il est de mon honneur de ne m'en pas dédire.
La lettre est de ma main, elle parle d'amour :
S'il ne sait qui je suis, il peut l'apprendre un jour.
Un tel gage m'oblige à lui tenir parole :
Ce qu'on met par écrit passe une amour frivole.
Puisqu'il a du mérite, on ne m'en peut blâmer ;
Et je lui dois mon cœur, s'il daigne l'estimer.
Je m'en forme en idée une image si rare,
Qu'elle pourroit gagner l'ame la plus barbare ;
L'amour en est le peintre, et ton rapport flatteur
En fournit les couleurs à ce doux enchanteur.
LYSE. Tout comme vous l'aimez vous verrez qu'il vous aime :
Si vous vous engagez, il s'engage de même,
Et se forme de vous un tableau si parfait,
Que c'est lettre pour lettre, et portrait pour portrait.
Il faut que votre amour plaisamment s'entretienne ;
Il sera votre idée, et vous serez la sienne.

[1] Cela justifie entièrement le procédé de Mélisse ; cela rend son rôle intéressant : tout annonce jusqu'ici une pièce parfaite pour la conduite ; nous ne parlons point des fautes de style. (V.)

L'alliance est mignarde; et cette nouveauté,
Surtout dans une lettre, aura grande beauté,
Quand vous y souscrirez pour Dorante ou Mélisse,
« Votre très humble idée à vous rendre service. »
Vous vous moquez, madame; et, loin d'y consentir,
Vous n'en parlez ainsi que pour vous divertir.

MÉLISSE. Je ne me moque point.

LYSE. Et que fera, madame,
Cet autre cavalier dont vous possédez l'ame,
Votre amant?

MÉLISSE. Qui?

LYSE. Philiste.

MÉLISSE. Ah! ne présume pas
Que son cœur soit sensible au peu que j'ai d'appas;
Il fait mine d'aimer, mais sa galanterie
N'est qu'un amusement et qu'une raillerie.

LYSE. Il est riche, et parent des premiers de Lyon.

MÉLISSE. Et c'est ce qui le porte à plus d'ambition.
S'il me voit quelquefois, c'est comme par surprise;
Dans ses civilités on diroit qu'il méprise,
Qu'un seul mot de sa bouche est un rare bonheur,
Et qu'un de ses regards est un excès d'honneur.
L'amour même d'un roi me seroit importune,
S'il falloit la tenir à si haute fortune.
La sienne est un trésor qu'il fait bien d'épargner;
L'avantage est trop grand, j'y pourrois trop gagner.
Il n'entre point chez nous; et, quand il me rencontre,
Il semble qu'avec peine à mes yeux il se montre,
Et prend l'occasion avec une froideur
Qui craint en me parlant d'abaisser sa grandeur.

LYSE. Peut-être il est timide, et n'ose davantage.

MÉLISSE. S'il craint, c'est que l'amour trop avant ne l'engage.
Il voit souvent mon frère, et ne parle de rien.

LYSE. Mais vous le recevez, ce me semble, assez bien.

MÉLISSE. Comme je ne suis pas en amour des plus fines,
Faute d'autre j'en souffre, et je lui rends ses mines;
Mais je commence à voir que de tels cajoleurs
Ne font qu'effaroucher les partis les meilleurs,
Et ne dois plus souffrir qu'avec cette grimace
D'un véritable amant il occupe la place.

LYSE. Je l'ai vu pour vous voir faire beancoup de tours.

MÉLISSE. Qui l'empêche d'entrer, et me voir tous les jours?
Cette façon d'agir est-elle plus polie?
Croit-il...?

LYSE. Les amonrenx ont chacun leur folie :
La sienne est de vous voir avec tant de respect,
Qu'il passe pour superbe, et vous devient suspect;
Et la vôtre, un dégoût de cette retenue,
Qui vous fait mépriser la personne connue,
Pour donner votre estime, et chercher avec soin
L'amour d'un inconnu, parcequ'il est de loin.

SCÈNE II.

CLÉANDRE, MÉLISSE, LYSE.

CLÉANDRE. Envers ce prisonnier as-tu fait cette feinte,
Ma sœur?

MÉLISSE. Sans me connoître, il me croit l'ame atteinte,
Que je l'ai vu conduire en ce triste séjour,
Que ma lettre et l'argent sont des effets d'amour;
Et Lyse, qui l'a vu, m'en dit tant de merveilles,
Qu'elle fait presque entrer l'amour par les oreilles.

CLÉANDRE. Ah! si tu savois tout!

MÉLISSE. Elle ne laisse rien;
Elle en vante l'esprit, la grace, le maintien,
Le visage attrayant, et la façon modeste.

CLÉANDRE. Ah! que c'est peu de chose au prix de ce qui reste!

MÉLISSE. Que reste-t-il à dire? Un courage invaincu?

CLÉANDRE. C'est le plus généreux qui jamais ait vécu;
C'est le cœur le plus noble et l'ame la plus haute...

MÉLISSE. Quoi! vous voulez, mon frère, ajouter à sa faute,
Percer avec ces traits un cœur qu'il a blessé,
Et vous-même achever ce qu'elle a commencé?

CLÉANDRE. Ma sœur, à peine sais-je encor comme il se nomme,
Et je sais qu'on n'a vu jamais plus honnête homme,
Et que ton frère enfin périroit aujourd'hui,
Si nous avions affaire à tout autre qu'à lui.
Quoique notre partie ait été si secrète
Que j'en dusse espérer une sûre retraite,
Et que Florange et moi, comme je t'ai conté,

Afin que ce duel ne pût être éventé,
Sans prendre de seconds, l'eussions faite de sorte
Que chacun pour sortir choisit diverse porte,
Que nous n'eussions ensemble été vus de huit jours,
Que presque tout le monde ignorât nos amours,
Et que l'occasion me fût si favorable
Que je vis l'innocent saisi pour le coupable;
Je crois te l'avoir dit, qu'il nous vint séparer,
Et que sur son cheval je sus me retirer.
Comme je me montrois, afin que ma présence
Donnât lieu d'en juger une entière innocence,
Sur un bruit répandu que le défunt et moi
D'une même beauté nous adorions la loi,
Un prévôt soupçonneux me saisit dans la rue,
Me mène au prisonnier, et m'expose à sa vue.
Juge quel trouble j'eus de me voir en ces lieux :
Ce cavalier me voit, m'examine des yeux,
Me reconnoît, je tremble encore à te le dire;
Mais apprends sa vertu, chère sœur, et l'admire.
Ce grand cœur, se voyant mon destin en la main,
Devient pour me sauver à soi-même inhumain;
Lui qui souffre pour moi sait mon crime et le nie,
Dit que ce qu'on m'impute est une calomnie,
Dépeint le criminel de toute autre façon,
Oblige le prévôt à sortir sans soupçon,
Me promet amitié, m'assure de se taire.
Voilà ce qu'il a fait; vois ce que je dois faire.

MÉLISSE. L'aimer, le secourir, et tous deux avouer
Qu'une telle vertu ne se peut trop louer.

CLÉANDRE. Si je l'ai plaint tantôt de souffrir pour mon crime,
Cette pitié, ma sœur, étoit bien légitime :
Mais ce n'est plus pitié, c'est obligation,
Et le devoir succède à la compassion.
Nos plus puissants secours ne sont qu'ingratitude;
Mets à les redoubler ton soin et ton étude :
Sous ce même prétexte et ces déguisements
Ajoute à ton argent perles et diamants;
Qu'il ne manque de rien; et pour sa délivrance
Je vais de mes amis faire agir la puissance.
Que si tous leurs efforts ne peuvent le tirer,

Pour m'acquitter vers lui j'irai me déclarer.
Adieu. De ton côté prends souci de me plaire,
Et vois ce que tu dois à qui te sauve un frère.
MÉLISSE. Je vous obéirai très ponctuellement [1].

SCÈNE III.

MÉLISSE, LYSE.

LYSE. Vous pouviez dire encor très volontairement;
Et la faveur du ciel vous a bien conservée,
Si ces derniers discours ne vous ont achevée.
Le parti de Philiste a de quoi s'appuyer;
Je n'en suis plus, madame ; il n'est bon qu'à noyer;
Il ne valut jamais un cheveu de Dorante.
Je puis vers la prison apprendre une courante?
MÉLISSE. Oui, tu peux te résoudre encore à te crotter.
LYSE. Quels de vos diamants me faut-il lui porter?
MÉLISSE. Mon frère va trop vite; et sa chaleur l'emporte
Jusqu'à connoître mal des gens de cette sorte.
Aussi, comme son but est différent du mien,
Je dois prendre un chemin fort éloigné du sien.
Il est reconnoissant, et je suis amoureuse;
Il a peur d'être ingrat, et je veux être heureuse.
A force de présents il se croit acquitter;
Mais le redoublement ne fait que rebuter.
Si le premier oblige un homme de mérite,
Le second l'importune, et le reste l'irrite,
Et, passé le besoin, quoi qu'on lui puisse offrir,
C'est un accablement qu'il ne sauroit souffrir.
L'amour est libéral, mais c'est avec adresse :
Le prix de ses présents est en leur gentillesse;
Et celui qu'à Dorante exprès tu vas porter
Je veux qu'il le dérobe au lieu de l'accepter.
Écoute une pratique assez ingénieuse.
LYSE. Elle doit être belle et fort mystérieuse.
MÉLISSE. Au lieu des diamants dont tu viens de parler,
Avec quelques douceurs il faut le régaler,

[1] Cette scène redouble encore l'intérêt; l'amour de Mélisse, fondé sur la reconnaissance, dut être attendrissant; les scènes suivantes soutiennent cet intérêt dans toute sa force, malgré les fautes du style. (V.)

Entrer sous ce prétexte, et trouver quelque voie
Par où, sans que j'y sois, tu fasses qu'il me voie :
Porte-lui mon portrait, et comme sans dessein
Fais qu'il puisse aisément le surprendre en ton sein ;
Feins lors pour le ravoir un déplaisir extrême :
S'il le rend, c'en est fait; s'il le retient, il m'aime.
LYSE. A vous dire le vrai, vous en savez beaucoup.
MÉLISSE. L'amour est un grand maître, il instruit tout d'un coup.
LYSE. Il vient de vous donner de belles tablatures.
MÉLISSE. Viens querir mon portrait avec des confitures :
Comme pourra Dorante en user bien ou mal,
Nous résoudrons après touchant l'original.

SCÈNE IV.

PHILISTE, DORANTE, CLITON, *dans la prison.*

DORANTE. Voilà, mon cher ami, la véritable histoire
D'une aventure étrange et difficile à croire ;
Mais puisque je vous vois mon sort est assez doux.
PHILISTE. L'aventure est étrange, et bien digne de vous ;
Et, si je n'en voyois la fin trop véritable,
J'aurois bien de la peine à la trouver croyable :
Vous me seriez suspect, si vous étiez ailleurs.
CLITON. Ayez pour lui, monsieur, des sentiments meilleurs :
Il s'est bien converti dans un si long voyage ;
C'est tout un autre esprit sous le même visage ;
Et tout ce qu'il débite est pure vérité,
S'il ne ment quelquefois par générosité.
C'est le même qui prit Clarice pour Lucrèce,
Qui fit jaloux Alcippe avec sa noble adresse ;
Et, malgré tout cela, le même toutefois,
Depuis qu'il est ici n'a menti qu'une fois.
PHILISTE. En voudrois-tu jurer?
CLITON. Oui, monsieur, et j'en jure
Par le dieu des menteurs dont il est créature ;
Et, s'il vous faut encore un serment plus nouveau,
Par l'hymen de Poitiers et le festin sur l'eau.
PHILISTE. Laissant là ce badin; ami, je vous confesse
Qu'il me souvient toujours de vos traits de jeunesse;
Cent fois en cette ville aux meilleures maisons

J'en ai fait un bon conte en déguisant les noms;
J'en ai ri de bon cœur, et j'en ai bien fait rire;
Et, quoi que maintenant je vous entende dire,
Ma mémoire toujours me les vient présenter,
Et m'en fait un rapport qui m'invite à douter.

DORANTE. Formez en ma faveur de plus saines pensées;
Ces petites humeurs sont aussitôt passées;
Et l'air du monde change en bonnes qualités
Ces teintures qu'on prend aux universités.

PHILISTE. Dès lors, à cela près, vous étiez en estime
D'avoir une ame noble, et grande, et magnanime.

CLITON. Je le disois dès lors; sans cette qualité,
Vous n'eussiez pu jamais le payer de bonté.

DORANTE. Ne te tairas-tu point?

CLITON. Dis-je rien qu'il ne sache?
Et fais-je à votre nom quelque nouvelle tache?
N'étoit-il pas, monsieur, avec Alcippe et vous
Quand ce festin en l'air le rendit si jaloux?
Lui qui fut le témoin du conte que vous fîtes,
Lui qui vous sépara lorsque vous vous battîtes?
Ne sait-il pas encor les plus rusés détours
Dont votre esprit adroit bricola vos amours?

PHILISTE. Ami, ce flux de langue est trop grand pour se taire;
Mais, sans plus l'écouter, parlons de notre affaire.
Elle me semble aisée, et j'ose me vanter
Qu'assez facilement je pourrai l'emporter :
Ceux dont elle dépend sont de ma connoissance,
Et même à la plupart je touche de naissance.
Le mort étoit d'ailleurs fort peu considéré,
Et chez les gens d'honneur on ne l'a point pleuré.
Sans perdre plus de temps, souffrez que j'aille apprendre
Pour en venir à bout quel chemin il faut prendre.
Ne vous attristez point cependant en prison,
On aura soin de vous comme en votre maison;
Le concierge en a l'ordre, il tient de moi sa place,
Et sitôt que je parle il n'est rien qu'il ne fasse.

DORANTE. Ma joie est de vous voir, vous me l'allez ravir.

PHILISTE. Je prends congé de vous pour vous aller servir.
Cliton divertira votre mélancolie.

SCÈNE V.

DORANTE, CLITON.

CLITON. Comment va maintenant l'amour ou la folie?
Cette dame obligeante au visage inconnu,
Qui s'empare des cœurs avec son revenu,
Est-elle encore aimable? a-t-elle encor des charmes?
Par générosité lui rendrons-nous les armes?
DORANTE. Cliton, je la tiens belle, et m'ose figurer
Qu'elle n'a rien en soi qu'on ne puisse adorer.
Qu'en imagines-tu?
CLITON. J'en fais des conjectures
Qui s'accordent fort mal avecque vos figures.
Vous payer par avance, et vous cacher son nom,
Quoi que vous présumiez, ne marque rien de bon.
A voir ce qu'elle a fait, et comme elle procède,
Je jurerois, monsieur, qu'elle est ou vieille ou laide,
Peut-être l'une et l'autre, et vous a regardé
Comme un galant commode, et fort incommodé.
DORANTE. Tu parles en brutal.
CLITON. Vous, en visionnaire.
Mais, si je disois vrai, que prétendez-vous faire?
DORANTE. Envoyer et la dame et les amours au vent.
CLITON. Mais vous avez reçu; quiconque prend se vend.
DORANTE. Quitte pour lui jeter son argent à la tête.
CLITON. Le compliment est doux, et la défaite honnête.
Tout de bon à ce coup vous êtes converti:
Je le soutiens, monsieur, le proverbe a menti.
Sans scrupule autrefois, témoin votre Lucrèce,
Vous emportiez l'argent, et quittiez la maîtresse;
Mais Rome vous a fait si grand homme de bien,
Qu'à présent vous voulez rendre à chacun le sien.
Vous vous êtes instruit des cas de conscience.
DORANTE. Tu m'embrouilles l'esprit faute de patience.
Deux ou trois jours peut-être, un peu plus, un peu moins,
Éclairciront ce trouble, et purgeront ces soins.
Tu sais qu'on m'a promis que la beauté qui m'aime
Viendra me rapporter sa réponse elle-même:
Vois déjà sa servante, elle revient.

CLITON. Tant pis.
Dussiez-vous enrager, c'est ce que je vous dis.
Si fréquente ambassade, et maîtresse invisible,
Sont de ma conjecture une preuve infaillible.
Voyons ce qu'elle veut, et si son passeport
Est aussi bien fourni comme au premier abord.
DORANTE. Veux-tu qu'à tous moments il pleuve des pistoles?
CLITON. Qu'avons-nous sans cela besoin de ses paroles?

SCÈNE VI.

DORANTE, LYSE, CLITON.

DORANTE, *à Lyse*. Je ne t'espérois pas si soudain de retour.
LYSE. Vous jugerez par-là d'un cœur qui meurt d'amour.
De vos civilités ma maîtresse est ravie :
Elle seroit venue, elle en brûle d'envie;
Mais une compagnie au logis la retient :
Elle viendra bientôt, et peut-être elle vient;
Et je me connois mal à l'ardeur qui l'emporte,
Si vous ne la voyez même avant que je sorte.
Acceptez cependant quelque peu de douceurs
Fort propres en ces lieux à conforter les cœurs ;
Les sèches sont dessous, celles-ci sont liquides.
CLITON. Les amours de tantôt me sembloient plus solides.
Si tu n'as autre chose, épargne mieux tes pas.
Cette inégalité ne me satisfait pas;
Nous avons le cœur bon, et, dans nos aventures,
Nous ne fûmes jamais hommes à confitures.
LYSE. Badin, qui te demande ici ton sentiment?
CLITON. Ah! tu me fais l'amour un peu bien rudement.
LYSE. Est-ce à toi de parler? que n'attends-tu ton heure?
DORANTE. Saurons-nous cette fois son nom, ou sa demeure?
LYSE. Non pas encor si tôt.
DORANTE. Mais te vaut-elle bien?
Parle-moi franchement, et ne déguise rien.
LYSE. A ce compte, monsieur, vous me trouvez passable?
DORANTE. Je te trouve de taille et d'esprit agréable,
Tant de grace en l'humeur, et tant d'attraits aux yeux,
Qu'à te dire le vrai, je ne voudrois pas mieux;
Elle me charmera pourvu qu'elle te vaille.

LYSE. Ma maîtresse n'est pas tout-à-fait de ma taille,
Mais elle me surpasse en esprit, en beauté,
Autant et plus encor, monsieur, qu'en qualité.
DORANTE. Tu sais adroitement couler ta flatterie.
Que ce bout de ruban a de galanterie!
Je veux le dérober. Mais qu'est-ce qui le suit?
LYSE. Rendez-le-moi, monsieur; j'ai hâte, il s'en va nuit.
DORANTE. Je verrai ce que c'est.
LYSE. C'est une migniature.
DORANTE. Oh, le charmant portrait! l'adorable peinture!
Elle est faite à plaisir?
LYSE. Après le naturel.
DORANTE. Je ne crois pas jamais avoir rien vu de tel.
LYSE. Ces quatre diamants dont elle est enrichie
Ont sous eux quelque feuille, ou mal nette, ou blanchie;
Et je cours de ce pas y faire regarder.
DORANTE. Et quel est ce portrait?
LYSE. Le faut-il demander?
Et doutez-vous si c'est ma maîtresse elle-même?
DORANTE. Quoi! celle qui m'écrit?
LYSE. Oui, celle qui vous aime;
A l'aimer tant soit peu vous l'auriez deviné.
DORANTE. Un si rare bonheur ne m'est pas destiné;
Et tu veux me flatter par cette fausse joie.
LYSE. Quand je dis vrai, monsieur, je prétends qu'on me croie.
Mais, je m'amuse trop, l'orfèvre est loin d'ici;
Donnez-moi, je perds temps.
DORANTE. Laisse-moi ce souci;
Nous avons un orfèvre arrêté pour ses dettes,
Qui saura tout remettre au point que tu souhaites.
LYSE. Vous m'en donnez, monsieur.
DORANTE. Je te le ferai voir.
LYSE. A-t-il la main fort bonne?
DORANTE. Autant qu'on peut l'avoir.
LYSE. Sans mentir?
DORANTE. Sans mentir.
CLITON. Il est trop jeune, il n'ose.
LYSE. Je voudrois bien pour vous faire ici quelque chose;
Mais vous le montrerez.
DORANTE. Non, à qui que ce soit.

LYSE. Vous me ferez chasser si quelque autre le voit.
DORANTE. Va, dors en sûreté.
LYSE. Mais enfin à quand rendre?
DORANTE. Dès demain.
LYSE. Demain donc je viendrai le reprendre;
Je ne puis me résoudre à vous désobliger.
CLITON, *à Dorante, puis à Lyse.*
Elle se met pour vous en un très grand danger.
Dirons-nous rien nous deux?
LYSE. Non.
CLITON. Comme tu méprises!
LYSE. Je n'ai pas le loisir d'entendre tes sottises.
CLITON. Avec cette rigueur tu me feras mourir.
LYSE. Peut-être à mon retour je saurai te guérir;
Je ne puis mieux pour l'heure : adieu [1].
CLITON. Tout me succède.

SCÈNE VII.

DORANTE, CLITON.

DORANTE. Viens, Cliton, et regarde. Est-elle vieille, ou laide?
Voit-on des yeux plus vifs? voit-on des traits plus doux?
CLITON. Je suis un peu moins dupe, et plus futé que vous.
C'est un leurre, monsieur, la chose est toute claire;
Elle a fait tout du long les mines qu'il faut faire.
On amorce le monde avec de tels portraits,
Pour les faire surprendre on les apporte exprès;
On s'en fâche, on fait bruit, on vous les redemande,
Mais on tremble toujours de crainte qu'on les rende;
Et, pour dernière adresse, une telle beauté
Ne se voit que de nuit et dans l'obscurité,
De peur qu'en un moment l'amour ne s'estropie
A voir l'original si loin de la copie.
Mais laissons ce discours, qui peut vous ennuyer.
Vous ferai-je venir l'orfèvre prisonnier?
DORANTE. Simple! n'as-tu point vu que c'étoit une feinte,

[1] Cette scène du portrait n'est-elle pas encore très ingénieuse? Les menteries que fait Dorante dans cette pièce ne sont plus d'une étourderie ridicule, comme dans la première; elles sont, pour la plupart, dictées par l'honneur ou par la galanterie; elles rendent le Menteur infiniment aimable. (V.)

Un effet de l'amour dont mon âme est atteinte ?
CLITON. Bon, en voici déja de deux en même jour,
Par devoir d'honnête homme, et par effet d'amour.
Avec un peu de temps nous en verrons bien d'autres.
Chacun a ses talents, et ce sont là les vôtres.
DORANTE. Tais-tói, tu m'étourdis de tes sottes raisons.
Allons prendre un peu l'air dans la cour des prisons.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

CLÉANDRE, DORANTE, CLITON.

L'acte se passe dans la prison.

DORANTE. Je vous en prie encor, discourons d'autre chose,
Et sur un tel sujet ayons la bouche close :
On peut nous écouter, et vous surprendre ici ;
Et si vous vous perdez, vous me perdez aussi.
La parfaite amitié que pour vous j'ai conçue,
Quoiqu'elle soit l'effet d'une première vue,
Joint mon péril au vôtre, et les unit si bien
Qu'au cours de votre sort elle attache le mien.
CLÉANDRE. N'ayez aucune peur, et sortez d'un tel doute.
J'ai des gens là-dehors qui gardent qu'on n'écoute;
Et je puis vous parler en toute sûreté
De ce que mon malheur doit à votre bonté.
Si d'un bienfait si grand qu'on reçoit sans mérite
Qui s'avoue insolvable aucunement s'acquitte,
Pour m'acquitter vers vous autant que je le puis,
J'avoue, et hautement, monsieur, que je le suis :
Mais si cette amitié par l'amitié se paie,
Ce cœur qui vous doit tout vous en rend une vraie.
La vôtre la devance à peine d'un moment,
Elle attache mon sort au vôtre également ;
Et l'on n'y trouvera que cette différence,
Qu'en vous elle est faveur, en moi reconnoissance.
DORANTE. N'appelez point faveur ce qui fut un devoir.
Entre les gens de cœur il suffit de se voir.

Par un effort secret de quelque sympathie
L'un à l'autre aussitôt un certain nœud les lie :
Chacun d'eux sur son front porte écrit ce qu'il est;
Et quand on lui ressemble, on prend son intérêt.

CLITON. Par exemple, voyez, aux traits de ce visage
Mille dames m'ont pris pour homme de courage,
Et sitôt que je parle, on devine à demi
Que le sexe jamais ne fut mon ennemi.

CLÉANDRE. Cet homme a de l'humeur [1].

DORANTE. C'est un vieux domestique
Qui, comme vous voyez, n'est pas mélancolique.
A cause de son âge il se croit tout permis;
Il se rend familier avec tous mes amis,
Mêle partout son mot, et jamais, quoi qu'on die,
Pour donner son avis il n'attend qu'on l'en prie.
Souvent il importune, et quelquefois il plait.

CLÉANDRE. J'en voudrois connoître un de l'humeur dont il est.

CLITON. Croyez qu'à le trouver vous auriez de la peine;
Le monde n'en voit pas quatorze à la douzaine;
Et je jurerois bien, monsieur, en bonne foi,
Qu'en France il n'en est point que Jodelet et moi.

DORANTE. Voilà de ses bons mots les galantes surprises :
Mais qui parle beaucoup dit beaucoup de sottises;
Et quand il a dessein de se mettre en crédit,
Plus il y fait d'effort, moins il sait ce qu'il dit.

CLITON. On appelle cela des vers à ma louange.

CLÉANDRE. Presque insensiblement nous avons pris le change.
Mais revenons, monsieur, à ce que je vous dois.

DORANTE. Nous en pourrons parler encor quelque autre fois :
Il suffit pour ce coup.

CLÉANDRE. Je ne saurois vous taire
En quel heureux état se trouve votre affaire.
Vous sortirez bientôt et peut-être demain;
Mais un si prompt secours ne vient pas de ma main,
Les amis de Philiste en ont trouvé la voie :
J'en dois rougir de honte au milieu de ma joie;
Et je ne saurois voir sans être un peu jaloux

[1] On diroit aujourd'hui :

Il est de bonne humeur.

Ce mot n'avoit pas besoin alors de l'adjectif pour signifier *enjouement, gaîté*.

Qu'il m'ôte les moyens de m'employer pour vous.
Je cède avec regret à cet ami fidèle;
S'il a plus de pouvoir, il n'a pas plus de zèle;
Et vous m'obligerez, au sortir de prison,
De me faire l'honneur de prendre ma maison.
Je n'attends point le temps de votre délivrance,
De peur qn'encore un coup Philiste me devance;
Comme il m'ôte aujourd'hui l'espoir de vous servir,
Vous loger est un bien que je lui veux ravir.

DORANTE. C'est un excès d'honneur que vous me voulez rendre;
Et je croirois faillir de m'en vouloir défendre.

CLÉANDRE. Je vous en reprierai quand vous pourrez sortir,
Et lors nous tâcherons à vous bien divertir,
Et vous faire oublier l'ennui que je vous cause.
Auriez-vous cependant besoin de quelque chose?
Vous êtes voyageur, et pris par des sergents;
Et quoique ces messieurs soient fort honnêtes gens,
Il en est quelques uns...

CLITON. Les siens en sont du nombre;
Ils ont en le prenant pillé jusqu'à son ombre;
Et n'étoit que le ciel a su le soulager,
Vous le verriez encor fort net et fort léger:
Mais comme je pleurois ses tristes aventures,
Nous avons reçu lettre, argent, et confitures.

CLÉANDRE. Et de qui?

DORANTE. Pour le dire il faudroit deviner.
Jugez ce qu'en ma place on peut s'imaginer.
Une dame m'écrit, me flatte, me régale,
Me promet une amour qui n'eut jamais d'égale,
Me fait force présents...

CLÉANDRE. Et vous visite?

DORANTE. Non.

CLÉANDRE. Vous savez son logis?

DORANTE. Non, pas même son nom.
Ne soupçonnez-vous point ce que ce pourroit être?

CLÉANDRE. A moins que de la voir je ne la puis connoître.

DORANTE. Pour un si bon ami je n'ai point de secret.
Voyez, connoissez-vous les traits de ce portrait?

CLÉANDRE. Elle semble éveillée, et passablement belle;
Mais je ne vous en puis dire aucune nouvelle,

Et je ne connois rien à ces traits que je voi.
Je vais vous préparer une chambre chez moi.
Adieu [1].

SCÈNE II.

DORANTE, CLITON.

DORANTE. Ce brusque adieu marque un trouble dans l'ame.
Sans doute il la connoît.
CLITON. C'est peut-être sa femme.
DORANTE. Sa femme?
CLITON. Oui, c'est sans doute elle qui vous écrit;
Et vous venez de faire un coup de grand esprit.
Voilà de vos secrets et de vos confidences.
DORANTE. Nomme-les par leur nom, dis de mes imprudences.
Mais seroit-ce en effet celle que tu me dis?
CLITON. Envoyez vos portraits à de tels étourdis,
Ils gardent un secret avec extrême adresse.
C'est sa femme, vous dis-je, ou du moins sa maîtresse.
Ne l'avez-vous pas vu tout changé de couleur?
DORANTE. Je l'ai vu, comme atteint d'une vive douleur,
Faire de vains efforts pour cacher sa surprise.
Son désordre, Cliton, montre ce qu'il déguise.
Il a pris un prétexte à sortir promptement,
Sans se donner loisir d'un mot de compliment.
CLITON. Qu'il fera dangereux rencontrer sa colère!
Il va tout renverser si l'on le laisse faire,
Et je vous tiens pour mort si sa fureur se croît [2] :
Mais surtout ses valets peuvent bien marcher droit;
Malheureux le premier qui fâchera son maître!
Pour autres cent louis je ne voudrois pas l'être.
DORANTE. La chose est sans remède ; en soit ce qui pourra :

[1] Cette scène ne dément en rien le mérite des deux premiers actes : n'est-ce pas l'invention du monde la plus heureuse de faire secourir Dorante par son rival Philiste, et de préparer ainsi le plus grand embarras? J'écarte, comme je l'ai déjà dit, tous les petits défauts de langage, les plaisanteries qui ne sont plus de mode; je ne m'arrête qu'à la marche de la pièce, qui me paraît toujours parfaite : la manière dont Mélisse envoie à Dorante son portrait, celle dont il le prend; ce portrait montré à un homme qui paraît surpris et fâché de le voir; encore une fois, y a-t-il rien de mieux ménagé et de plus agréable dans aucune pièce de théâtre? (V.)

[2] Tous les éditeurs modernes ont pris ce mot pour un des temps du verbe *croître*. *Se croît* pour *s'augmente* n'est pas françois, et cette faute n'existe ni dans les éditions publiées du vivant de Corneille, ni dans celle donnée par son frère.

S'il fait tant le mauvais, peut-être on le verra.
Ce n'est pas qu'après tout, Cliton, si c'est sa femme,
Je ne sache étouffer cette naissante flamme;
Ce seroit lui prêter un fort mauvais secours
Que lui ravir l'honneur en conservant ses jours;
D'une belle action j'en ferois une noire.
J'en ai fait mon ami, je prends part à sa gloire;
Et je ne voudrois pas qu'on pût me reprocher
De servir un brave homme au prix d'un bien si cher.

CLITON. Et s'il est son amant?

DORANTE. Puisqu'elle me préfère,
Ce que j'ai fait pour lui vaut bien qu'il me défère;
Sinon, il a du cœur, il en sait bien les lois,
Et je suis résolu de défendre son choix :
Tandis, pour un moment trêve de raillerie,
Je veux entretenir un peu ma rêverie.

(Il prend le portrait de Mélisse.)

Merveille qui m'as enchanté,
Portrait à qui je rends les armes,
As-tu bien autant de bonté
Comme tu me fais voir de charmes?
Hélas! au lieu de l'espérer,
Je ne fais que me figurer
Que tu te plains à cette belle,
Que tu lui dis mon procédé,
Et que je te fus infidèle
Sitôt que je t'eus possédé.

Garde mieux le secret que moi,
Daigne en ma faveur te contraindre :
Si j'ai pu te manquer de foi,
C'est m'imiter que de t'en plaindre.
Ta colère en me punissant
Te fait criminel d'innocent;
Sur toi retombent les vengeances....

CLITON, *lui ôtant le portrait.*

Vous ne dites, monsieur, que des extravagances,
Et parlez justement le langage des fous.
Donnez, j'entretiendrai ce portrait mieux que vous;
Je veux vous en montrer de meilleures méthodes,

Et lui faire des vœux plus courts et plus commodes.
Adorable et riche beauté,
Qui joins les effets aux paroles,
Merveille qui m'as enchanté
Par tes douceurs et tes pistoles,
Sache un peu mieux les partager ;
Et, si tu nous veux obliger
A dépeindre aux races futures
L'éclat de tes faits inouïs,
Garde pour toi les confitures,
Et nous accable de louis.
Voilà parler en homme.
DORANTE. Arrête tes saillies,
Ou va du moins ailleurs débiter tes folies.
Je ne suis pas toujours d'humeur à t'écouter.
CLITON. Et je ne suis jamais d'humeur à vous flatter ;
Je ne vous puis souffrir de dire une sottise :
Par un double intérêt je prends cette franchise ;
L'un, vous êtes mon maître, et j'en rougis pour vous ;
L'autre, c'est mon talent, et j'en deviens jaloux.
DORANTE. Si c'est là ton talent, ma faute est sans exemple.
CLITON. Ne me l'enviez point, le vôtre est assez ample ;
Et puisqu'enfin le ciel m'a voulu départir
Le don d'extravaguer, comme à vous de mentir,
Comme je ne mens point devant votre excellence,
Ne dites à mes yeux aucune extravagance ;
N'entreprenez sur moi, non plus que moi sur vous.
DORANTE. Tais-toi ; le ciel m'envoie un entretien plus doux :
L'ambassade revient.
CLITON. Que nous apporte-t-elle ?
DORANTE. Maraud, veux-tu toujours quelque douceur nouvelle?
CLITON. Non pas, mais le passé m'a rendu curieux;
Je lui regarde aux mains un peu plutôt qu'aux yeux [1].

[1] Ces scènes avec Cliton, ces stances sur un portrait, cette parodie des stances par Cliton, peuvent avoir nui à la pièce : ces défauts seraient bien aisés à corriger. (V.)

SCÈNE III.

DORANTE, MÉLISSE, *déguisée en servante*, *cachant son visage sous une coiffe ;* CLITON, LYSE.

CLITON, *à Lyse.*

Montre ton passeport. Quoi ! tu viens les mains vides !
(à Dorante.)
Ainsi détruit le temps les biens les plus solides ;
Et moins d'un jour réduit tout votre heur et le mien,
Des louis aux douceurs, et des douceurs à rien.

LYSE. Si j'apportai tantôt, à présent je demande.

DORANTE. Que veux-tu ?

LYSE. Ce portrait, que je veux qu'on me rende.

DORANTE. As-tu pris du secours pour faire plus de bruit ?

LYSE. J'amène ici ma sœur, parce qu'il s'en va nuit :
Mais vous pensez en vain chercher une défaite ;
Demandez-lui, monsieur, quelle vie on m'a faite.

DORANTE. Quoi ! ta maîtresse sait que tu me l'as laissé ?

LYSE. Elle s'en est doutée, et je l'ai confessé.

DORANTE. Elle s'en est donc mise en colère ?

LYSE. Et si forte,
Que je n'ose rentrer si je ne le rapporte :
Si vous vous obstinez à me le retenir,
Je ne sais dès ce soir, monsieur, que devenir ;
Ma fortune est perdue, et dix ans de service.

DORANTE. Écoute ; il n'est pour toi chose que je ne fisse :
Si je te nuis ici, c'est avec grand regret ;
Mais on aura mon cœur avant que ce portrait.
Va dire de ma part à celle qui t'envoie
Qu'il fait tout mon bonheur, qu'il fait toute ma joie ;
Que rien n'approcheroit de mon ravissement,
Si je le possédois de son consentement ;
Qu'il est l'unique bien où mon espoir se fonde,
Qu'il est le seul trésor qui me soit cher au monde :
Et, quant à ta fortune, il est en mon pouvoir
De la faire monter par-delà ton espoir.

LYSE. Je ne veux point de vous, ni de vos récompenses.

DORANTE. Tu me dédaignes trop.

LYSE. Je le dois.

CLITON. Tu l'offenses.
Mais voulez-vous, monsieur, me croire et vous venger,
Rendez-lui son portrait pour la faire enrager.
LYSE. O le grand habile homme! il y connoît finesse.
C'est donc ainsi, monsieur, que vous tenez promesse?
Mais puisque auprès de vous j'ai si peu de crédit,
Demandez à ma sœur ce qu'elle m'en a dit,
Et si c'est sans raison que j'ai tant d'épouvante.
DORANTE. Tu verras que ta sœur sera plus obligeante;
Mais si ce grand courroux lui donne autant d'effroi,
Je ferai tout autant pour elle que pour toi.
LYSE. N'importe, parlez-lui; du moins vous saurez d'elle
Avec quelle chaleur j'ai pris votre querelle.
DORANTE, *à Mélisse*. Son ordre est-il si rude?
MÉLISSE. Il est assez exprès;
Mais, sans mentir, ma sœur vous presse un peu de près;
Quoi qu'elle ait commandé, la chose a deux visages.
CLITON. Comme toutes les deux jouent [1] leurs personnages!
MÉLISSE. Souvent tout cet effort à ravoir un portrait
N'est que pour voir l'amour par l'état qu'on en fait.
C'est peut-être après tout le dessein de madame.
Ma sœur, non plus que moi, ne lit pas dans son ame.
En ces occasions il fait bon hasarder,
Et de force ou de gré je saurois le garder.
Si vous l'aimez, monsieur, croyez qu'en son courage
Elle vous aime assez pour vous laisser ce gage :
Ce seroit vous traiter avec trop de rigueur,
Puisque avant ce portrait on aura votre cœur;
Et je la trouverois d'une humeur bien étrange
Si je ne lui faisois accepter cet échange.
Je l'entreprends pour vous, et vous répondrai bien
Qu'elle aimera ce gage autant comme le sien.
DORANTE. O ciel! et de quel nom faut-il que je te nomme?
CLITON. Ainsi font deux soldats logés chez le bon homme;
Quand l'un veut tout tuer, l'autre rabat les coups;
L'un jure comme un diable, et l'autre file doux.
Les belles, n'en déplaise à tout votre grimoire,
Vous vous entr'entendez comme larrons en foire.

[1] *Jouent* ne peut se placer qu'à la fin, et jamais dans le cours d'un vers. (P.)

MÉLISSE. Que dit cet insolent?

DORANTE. C'est un fou qui me sert.

CLITON. Vous dites que...

DORANTE, *à Cliton.* Tais-toi, ta sottise me perd.

(à Mélisse.)

Je suivrai ton conseil, il m'a rendu la vie.

LYSE. Avec sa complaisance à flatter votre envie,
Dans le cœur de madame elle croit pénétrer;
Mais son front en rougit, et n'ose se montrer.

MÉLISSE, *se découvrant.*

Mon front n'en rougit point; et je veux bien qu'il voie
D'où lui vient ce conseil qui lui rend tant de joie.

DORANTE. Mes yeux, que vois-je? où suis-je? êtes-vous des flatteurs?
Si le portrait dit vrai, les habits sont menteurs.
Madame, c'est ainsi que savez surprendre?

MÉLISSE. C'est ainsi que je tâche à ne me point méprendre,
A voir si vous m'aimez, et savez mériter
Cette parfaite amour que je vous veux porter.
Ce portrait est à vous, vous l'avez su défendre,
Et de plus sur mon cœur vous pouvez tout prétendre;
Mais, par quelque motif que vous l'eussiez rendu,
L'un et l'autre à jamais étoit pour vous perdu;
Je retirois le cœur en retirant ce gage,
Et vous n'eussiez de moi jamais vu que l'image.
Voilà le vrai sujet de mon déguisement.
Pour ne rien hasarder j'ai pris ce vêtement,
Pour entrer sans soupçons, pour en sortir de même,
Et ne me point montrer qu'ayant vu si l'on m'aime.

DORANTE. Je demeure immobile; et, pour vous répliquer,
Je perds la liberté même de m'expliquer.
Surpris, charmé, confus d'une telle merveille,
Je ne sais si je dors, je ne sais si je veille,
Je ne sais si je vis; et je sais toutefois
Que ma vie est trop peu pour ce que je vous dois;
Que tous mes jours usés à vous rendre service,
Que tout mon sang pour vous offert en sacrifice,
Que tout mon cœur brûlé d'amour pour vos appas,
Envers votre beauté ne m'acquitteroient pas.

MÉLISSE. Sachez, pour arrêter ce discours qui me flatte,
Que je n'ai pu moins faire, à moins que d'être ingrate.

Vous avez fait pour moi plus que vous ne savez;
Et je vous dois bien plus que vous ne me devez.
Vous m'entendrez un jour; à présent je vous quitte;
Et, malgré mon amour, je romps cette visite :
Le soin de mon honneur veut que j'en use ainsi;
Je crains à tous moments qu'on me surprenne ici;
Encor que déguisée, on pourroit me connoître.
Je vous puis cette nuit parler par ma fenêtre,
Du moins si le concierge est homme à consentir,
A force de présents, que vous puissiez sortir :
Un peu d'argent fait tout chez les gens de sa sorte.

DORANTE. Mais, après que les dons m'auront ouvert la porte,
Où dois-je vous chercher?

MÉLISSE. Ayant su la maison,
Vous pourriez aisément vous informer du nom;
Encore un jour ou deux il me faut vous le taire :
Mais vous n'êtes pas homme à me vouloir déplaire.
Je loge en Bellecour, environ au milieu.
Dans un grand pavillon. N'y manquez pas. Adieu.

DORANTE. Donnez quelque signal pour plus certaine adresse.

LYSE. Un linge servira de marque plus expresse;
J'en prendrai soin.

MÉLISSE. On ouvre, et quelqu'un vous vient voir.
Si vous m'aimez, monsieur...

(Elles baissent toutes deux leurs coiffes.)

DORANTE. Je sais bien mon devoir;
Sur ma discrétion prenez toute assurance [1].

SCÈNE IV.

PHILISTE, DORANTE, CLITON.

PHILISTE. Ami, notre bonheur passe notre espérance.
Vous avez compagnie? Ah! voyons, s'il vous plaît.

DORANTE. Laissez-les s'échapper, je vous dirai qui c'est.
Ce n'est qu'une lingère : allant en Italie,
Je la vis en passant, et la trouvai jolie;
Nous fîmes connoissance; et me sachant ici,

[1] Cette scène, où Mélisse voilée vient voir si on lui rendra son portrait, devait être d'autant plus agréable que les femmes alors étaient en usage de porter un masque de velours, ou d'abaisser leurs coiffes quand elles sortaient à pied : cette mode venait d'Espagne, ainsi que la plupart de nos comédies. (V.)

Comme vous le voyez, elle en a pris souci.

PHILISTE. Vous trouvez en tous lieux d'assez bonnes fortunes.

DORANTE. Celle-ci pour le moins n'est pas des plus communes.

PHILISTE. Elle vous semble belle, à ce compte?

DORANTE. A ravir.

PHILISTE. Je n'en suis point jaloux.

DORANTE. M'y voulez-vous servir?

PHILISTE. Je suis trop maladroit pour un si noble rôle.

DORANTE. Vous n'avez seulement qu'à dire une parole.

PHILISTE. Qu'une?

DORANTE. Non. Cette nuit j'ai promis de la voir,
Sûr que vous obtiendrez mon congé pour ce soir.
Le concierge est à vous.

PHILISTE. C'est une affaire faite.

DORANTE. Quoi! vous me refusez un mot que je souhaite?

PHILISTE. L'ordre, tout au contraire, en est déja donné,
Et votre esprit trop prompt n'a pas bien deviné.
Comme je vous quittois avec peine à vous croire,
Quatre de mes amis m'ont conté votre histoire:
Ils marchoient après vous deux ou trois mille pas;
Ils vous ont vu courir, tomber le mort à bas,
L'autre vous démonter, et fuir en diligence :
Ils ont vu tout cela de sur une éminence,
Et n'ont connu personne, étant trop éloignés.
Voilà, quoi qu'il en soit, tous nos procès gagnés.
Et plus tôt de beaucoup que je n'osois prétendre.
Je n'ai point perdu temps, et les ai fait entendre ;
Si bien que, sans chercher d'autre éclaircissement,
Vos juges m'ont promis votre élargissement.
Mais, quoiqu'il soit constant qu'on vous prend pour un autre,
Il faudra caution, et je serai la vôtre :
Ce sont formalités que pour vous dégager
Les juges, disent-ils, sont tenus d'exiger;
Mais sans doute ils en font ainsi que bon leur semble.
Tandis, ce soir chez moi nous souperons ensemble:
Dans un moment ou deux vous y pourrez venir,
Nous aurons tout loisir de nous entretenir,
Et vous prendrez le temps de voir votre lingère.
Ils m'ont dit toutefois qu'il seroit nécessaire
De coucher pour la forme un moment en prison,

Et m'en ont sur-le-champ rendu quelque raison;
Mais c'est si peu mon jeu que de telles matières,
Que j'en perds aussitôt les plus belles lumières.
Vous sortirez demain, il n'est rien de plus vrai;
C'est tout ce que j'en aime, et tout ce que j'en sai.
DORANTE. Que ne vous dois-je point pour de si bons offices!
PHILISTE. Ami, ce ne sont là que de petits services;
Je voudrois pouvoir mieux, tout me seroit fort doux.
Je vais chercher du monde à souper avec vous.
Adieu : je vous attends au plus tard dans une heure [1].

SCÈNE V.

DORANTE, CLITON.

DORANTE. Tu ne dis mot, Cliton.
CLITON. Elle est belle, ou je meure.
DORANTE. Elle te semble belle?
CLITON. Et si parfaitement
Que j'en suis même encor dans le ravissement.
Encor dans mon esprit je la vois, et l'admire,
Et je n'ai su depuis trouver le mot à dire.
DORANTE. Je suis ravi de voir que mon élection
Ait enfin mérité ton approbation.
CLITON. Ah! plût à Dieu, monsieur, que ce fût la servante!
Vous verriez comme quoi je la trouve charmante,
Et comme pour l'aimer je ferois le mutin.
DORANTE. Admire en cette amour la force du destin.
CLITON. J'admire bien plutôt votre adresse ordinaire,
Qui change en un moment cette dame en lingère.
DORANTE. C'étoit nécessité dans cette occasion,
De crainte que Philiste eût quelque vision,
S'en formât quelque idée, et la pût reconnoître.
CLITON. Cette métamorphose est de vos coups de maître;
Je n'en parlerai plus, monsieur, que cette fois :

[1] On pouvait tirer un plus grand parti de l'aventure de Philiste, qui rencontre sa maîtresse dans la prison de Dorante : ce coup de théâtre, qui pouvait fournir les situations les plus intéressantes, ne produit qu'un mensonge aussi plat qu'inutile; tout se borne à faire passer Mélisse pour une lingère : l'intrigue pouvait redoubler, et elle est affaiblie; l'intérêt cesse dès qu'il n'y a plus de danger; le comique cesse aussi dès qu'il n'est plus dans les situations : et voilà ce qui perd une pièce que quelques changements pouvaient rendre excellente. (V.)

Mais en un demi-jour comptez déja pour trois.
Un coupable honnête homme, un portrait, une dame,
A son premier métier rendent soudain votre ame;
Et vous savez mentir par générosité,
Par adresse d'amour, et par nécessité.
Quelle conversion !

DORANTE. Tu fais bien le sévère.

CLITON. Non, non, à l'avenir je fais vœu de m'en taire ;
J'aurois trop à compter.

DORANTE. Conserver un secret,
Ce n'est pas tant mentir qu'être amoureux discret;
L'honneur d'une maîtresse aisément y dispose.

CLITON. Ce n'est qu'autre prétexte, et non pas autre chose.
Croyez-moi, vous mourrez, monsieur, dans votre peau,
Et vous mériterez cet illustre tombeau,
Cette digne oraison que naguère j'ai faite :
Vous vous en souvenez sans que je la répète.

DORANTE. Pour de pareils sujets peut-on s'en garantir ?
Et toi-même à ton tour ne crois-tu point mentir ?
L'occasion convie, aide, engage, dispense;
Et pour servir un autre on ment sans qu'on y pense.

CLITON. Si vous m'y surprenez, étrillez-y-moi bien.

DORANTE. Allons trouver Philiste, et ne jurons de rien.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

MÉLISSE, LYSE.

MÉLISSE. J'en tremble encor de peur, et n'en suis pas remise.

LYSE. Aussi bien comme vous je pensois être prise.

MÉLISSE. Non, Philiste n'est fait que pour m'incommoder.
Voyez ce qu'en ces lieux il venoit demander,
S'il est heure si tard de faire une visite.

LYSE. Un ami véritable à toute heure s'acquitte;
Mais un amant fâcheux, soit de jour, soit de nuit,
Toujours à contre-temps à nos yeux se produit;

Et depuis qu'une fois il commence à déplaire,
Il ne manque jamais d'occasion contraire :
Tant son mauvais destin semble prendre de soins
A mêler sa présence où l'on la veut le moins !

MÉLISSE. Quel désordre eût-ce été, Lyse, s'il m'eût connue !

LYSE. Il vous auroit donné fort avant dans la vue.

MÉLISSE. Quel bruit et quel éclat n'eût point fait son courroux !

LYSE. Il eût été peut-être aussi honteux que vous.
Un homme un peu content et qui s'en fait accroire,
Se voyant méprisé, rabat bien de sa gloire,
Et, surpris qu'il en est en telle occasion,
Toute sa vanité tourne en confusion.
Quand il a de l'esprit, il sait rendre le change ;
Loin de s'en émouvoir, en raillant il se venge,
Affecte des mépris, comme pour reprocher
Que la perte qu'il fait ne vaut pas s'en fâcher ;
Tant qu'il peut, il témoigne une ame indifférente.
Quoi qu'il en soit enfin, vous avez vu Dorante.
Et fort adroitement je vous ai mise en jeu.

MÉLISSE. Et fort adroitement tu m'as fait voir son feu.

LYSE. Eh bien ! mais que vous semble encor du personnage ?
Vous en ai-je trop dit ?

MÉLISSE. J'en ai vu davantage.

LYSE. Avez-vous du regret d'avoir trop hasardé ?

MÉLISSE. Je n'ai qu'un déplaisir, d'avoir si peu tardé.

LYSE. Vous l'aimez ?

MÉLISSE. Je l'adore.

LYSE. Et croyez qu'il vous aime ?

MÉLISSE. Qu'il m'aime, et d'une amour, comme la mienne, extrême.

LYSE. Une première vue, un moment d'entretien,
Vous fait ainsi tout croire, et ne douter de rien !

MÉLISSE. Quand les ordres du ciel nous ont fait l'un pour l'autre[1],

[1] Si *la Suite du Menteur* est tombée, ces vers ne le sont pas ; presque tous les connaisseurs les savent par cœur : c'est la même pensée qu'on voit dans *Rodogune*, et cela prouve que les mêmes choses conviennent quelquefois à la comédie et à la tragédie ; mais la comédie a sans doute plus de droit à ces petits morceaux naïfs et galants. Celui-ci a toujours passé pour achevé. Il n'y a que ce vers,

Et, sans s'inquiéter de mille peurs frivoles,

qui dépare un peu ce joli couplet. Nous avons déja remarqué combien la rime entraine de mauvais vers, et avec quel soin il faut empêcher que de deux vers il y en ait un pour le sens, et l'autre pour la rime. (V.)

Lyse, c'est un accord bientôt fait que le nôtre :
Sa main entre les cœurs par un secret pouvoir,
Sème l'intelligence avant que de se voir,
Il prépare si bien l'amant et la maîtresse,
Que leur ame au seul nom s'émeut et s'intéresse.
On s'estime, on se cherche, on s'aime en un moment;
Tout ce qu'on s'entredit persuade aisément;
Et, sans s'inquiéter d'aucunes peurs frivoles,
La foi semble courir au-devant des paroles;
La langue en peu de mots en explique beaucoup;
Les yeux, plus éloquents, font tout voir tout d'un coup;
Et, de quoi qu'à l'envi tous les deux nous instruisent,
Le cœur en entend plus que tous les deux n'en disent.

LYSE. Si, comme dit Sylvandre, une ame en se formant [1],
Ou descendant du ciel, prend d'une autre l'aimant,
La sienne a pris le vôtre, et vous a rencontrée.

MÉLISSE. Quoi! tu lis les romans?

LYSE. Je puis bien lire *Astrée;*
Je suis de son village, et j'ai de bons garants
Qu'elle et son Céladon étoient de mes parents.

MÉLISSE. Quelle preuve en as-tu?

LYSE. Ce vieux saule, madame,
Où chacun d'eux cachoit ses lettres et sa flamme,
Quand le jaloux Sémire en fit un faux témoin,
Du pré de mon grand-père il fait encor le coin;
Et l'on m'a dit que c'est un infaillible signe
Que d'un si rare hymen je viens en droite ligne.
Vous ne m'en croyez pas?

MÉLISSE. De vrai, c'est un grand point.

LYSE. Aurois-je tant d'esprit, si cela n'étoit point?
D'où viendroit cette adresse à faire vos messages,
A jouer avec vous de si bons personnages,
Ce trésor de lumière et de vivacité,
Que d'un sang amoureux que j'ai d'eux hérité?

MÉLISSE. Tu le disois tantôt, chacun a sa folie;

[1] Tout ce qui suit est une allusion au roman de *l'Astrée*, du marquis d'Urfé ; roman qui eut en France beaucoup de réputation et de cours sous les règnes de Henri IV et de Louis XIII, et qu'on lisait encore même dans les beaux jours de Louis XIV, sur la foi de sa réputation. Toutes ces allusions sont toujours froides au théâtre, parce qu'elles ne sont point liées au nœud de la pièce ; ce n'est que de la conversation, ce n'est que de l'esprit, et toute beauté étrangère est un défaut. (V.)

Les uns l'ont importune, et la tienne est jolie.

SCÈNE II.

CLÉANDRE, MÉLISSE, LYSE.

CLÉANDRE. Je viens d'avoir querelle avec ce prisonnier,
Ma sœur.
MÉLISSE. Avec Dorante? avec ce cavalier
Dont vous tenez l'honneur, dont vous tenez la vie?
Qu'avez-vous fait!
CLÉANDRE. Un coup dont tu seras ravie.
MÉLISSE. Qu'à cette lâcheté je puisse consentir!
CLÉANDRE. Bien plus, tu m'aideras à le faire mentir.
MÉLISSE. Ne le présumez pas, quelque espoir qui vous flatte;
Si vous êtes ingrat, je ne puis être ingrate.
CLÉANDRE. Tu sembles t'en fâcher!
MÉLISSE. Je m'en fâche pour vous.
D'un mot il peut vous perdre, et je crains son courroux.
CLÉANDRE. Il est trop généreux; et d'ailleurs la querelle,
Dans les termes qu'elle est, n'est pas si criminelle.
Écoute. Nous parlions des dames de Lyon;
Elles sont assez mal en son opinion:
Il confesse de vrai qu'il a peu vu la ville,
Mais il se l'imagine en beautés fort stérile,
Et ne peut se résoudre à croire qu'en ces lieux
La plus belle ait de quoi captiver de bons yeux.
Pour l'honneur du pays j'en nomme trois ou quatre;
Mais, à moins que de voir, il n'en veut rien rabattre;
Et comme il ne le peut étant dans la prison,
J'ai cru par un portrait le mettre à la raison;
Et, sans chercher plus loin ces beautés qu'on admire,
Je ne veux que le tien pour le faire dédire.
Me le dénieras-tu, ma sœur, pour un moment?
MÉLISSE. Vous me jouez, mon frère, assez accortement;
La querelle est adroite et bien imaginée.
CLÉANDRE. Non, je m'en suis vanté, ma parole est donnée.
MÉLISSE. S'il faut ruser ici, j'en sais autant que vous,
Et vous serez bien fin si je ne romps vos coups.
Vous pensez me surprendre, et je n'en fais que rire;
Dites donc tout d'un coup ce que vous voulez dire.

CLÉANDRE. Eh bien! je viens de voir ton portrait en ses mains.
MÉLISSE. Et c'est ce qui vous fâche?
CLÉANDRE. Et c'est dont je me plains.
MÉLISSE. J'ai cru vous obliger, et l'ai fait pour vous plaire:
Votre ordre étoit exprès.
CLÉANDRE. Quoi! je te l'ai fait faire?
MÉLISSE. Ne m'avez-vous pas dit: « Sous ces déguisements
« Ajoute à ton argent perles et diamants? »
Ce sont vos propres mots, et vous en êtes cause.
CLÉANDRE. Eh quoi! de ce portrait disent-ils quelque chose?
MÉLISSE. Puisqu'il est enrichi de quatre diamants,
N'est-ce pas obéir à vos commandements?
CLÉANDRE. C'est fort bien expliquer le sens de mes prières.
Mais, ma sœur, ces faveurs sont un peu singulières:
Qui donne le portrait promet l'original.
MÉLISSE. C'est encore votre ordre, ou je m'y connois mal.
Ne m'avez-vous pas dit: « Prends souci de me plaire,
« Et vois ce que tu dois à qui te sauve un frère? »
Puisque vous lui devez et la vie et l'honneur,
Pour vous en revancher dois-je moins que mon cœur?
Et doutez-vous encore à quel point je vous aime,
Quand pour vous acquitter je me donne moi-même?
CLÉANDRE. Certes, pour m'obéir avec plus de chaleur,
Vous donnez à mon ordre une étrange couleur,
Et prenez un grand soin de bien payer mes dettes:
Non que mes volontés en soient mal satisfaites;
Loin d'éteindre ce feu, je voudrois l'allumer,
Qu'il eût de quoi vous plaire, et voulût vous aimer.
Je tiendrois à bonheur de l'avoir pour beau-frère;
J'en cherche les moyens, j'y fais ce qu'on peut faire;
Et c'est à ce dessein qu'au sortir de prison
Je viens de l'obliger à prendre la maison,
Afin que l'entretien produise quelques flammes
Qui forment doucement l'union de vos ames.
Mais vous savez trouver des chemins plus aisés;
Sans savoir s'il vous plaît, ni si vous lui plaisez,
Vous pensez l'engager en lui donnant ces gages,
Et lui donnez sur vous de trop grands avantages.
Que sera-ce, ma sœur, si, quand vous le verrez,
Vous n'y rencontrez pas ce que vous espérez,

Si quelque aversion vous prend pour son visage,
Si le vôtre le choque, ou qu'un autre l'engage,
Et que de ce protrait, donné légèrement,
Il érige un trophée à quelque objet charmant?

MÉLISSE. Sans l'avoir jamais vu je connois son courage;
Qu'importe après cela quel en soit le visage?
Tout le reste m'en plaît; si le cœur en est haut,
Et si l'ame est parfaite, il n'a point de défaut.
Ajoutez que vous-même, après votre aventure,
Ne m'en avez pas fait une laide peinture;
Et, comme vous devez vous y connoître mieux,
Je m'en rapporte à vous, et choisis par vos yeux.
N'en doutez nullement, je l'aimerai, mon frère;
Et si ces foibles traits n'ont point de quoi lui plaire,
S'il aime en autre lieu, n'en appréhendez rien;
Puisqu'il est généreux, il en usera bien.

CLÉANDRE. Quoi qu'il en soit, ma sœur, soyez plus retenue
Alors qu'à tous moments vous serez à sa vue.
Votre amour me ravit, je veux le couronner;
Mais souffrez qu'il se donne avant que vous donner.
Il sortira demain, n'en soyez point en peine.
Adieu : je vais une heure entretenir Climène [1].

SCÈNE III.

MÉLISSE, LYSE.

LYSE. Vous en voilà défaite et quitte à bon marché.
Encore est-il traitable alors qu'il est fâché.
Sa colère a pour vous une douce méthode,
Et sur la remontrance il n'est pas incommode.

MÉLISSE. Aussi qu'ai-je commis pour en donner sujet?
Me ranger à son choix sans savoir son projet,
Deviner sa pensée, obéir par avance,
Sont-ce, Lyse, envers lui des crimes d'importance?

LYSE. Obéir par avance est un jeu délicat

[1] Pour n'avoir pas su mettre en œuvre l'amour de Mélisse et le don de son portrait, la pièce languit. Cette scène de Cléandre et de Mélisse n'est qu'ingénieuse; toutes ces petites finesses refroidissent les spectateurs: il faut attacher dans la comédie comme dans la tragédie, quoique par des moyens absolument différents; il faut que le cœur soit occupé; il faut qu'on desire et qu'on craigne; les situations doivent être vives; c'est ici tout le contraire. (V.)

Dont tout autre que lui feroit un mauvais plat.
Mais ce nouvel amant dont vous faites votre ame
Avec un grand secret ménage votre flamme :
Devoit-il exposer ce portrait à ses yeux?
Je le tiens indiscret.
MÉLISSE. Il n'est que curieux,
Et ne montreroit pas si grande impatience,
S'il me considéroit avec indifférence;
Outre qu'un tel secret peut souffrir un ami.
LYSE. Mais un homme qu'à peine il connoît à demi?
MÉLISSE. Mon frère lui doit tant, qu'il a lieu d'en attendre
Tout ce que d'un ami tout autre peut prétendre.
LYSE. L'amour excuse tout dans un cœur enflammé,
Et tout crime est léger dont l'auteur est aimé.
Je serois plus sévère, et tiens qu'à juste titre
Vous lui pouvez tantôt en faire un bon chapitre.
MÉLISSE. Ne querellons personne; et, puisque tout va bien,
De crainte d'avoir pis, ne nous plaignons de rien.
LYSE. Que vous avez de peur que le marché n'échappe!
MÉLISSE. Avec tant de façons que veux-tu que j'attrape?
Je possède son cœur, je ne veux rien de plus,
Et je perdrois le temps en débats superflus.
Quelquefois en amour trop de finesse abuse.
S'excusera-t-il mieux que mon feu ne l'excuse?
Allons, allons l'attendre; et, sans en murmurer,
Ne pensons qu'aux moyens de nous en assurer.
LYSE. Vous ferez-vous connoître?
MÉLISSE. Oui, s'il sait de mon frère
Ce que jusqu'à présent j'avois voulu lui taire;
Sinon, quand il viendra prendre son logement,
Il se verra surpris plus agréablement [1].

SCÈNE IV.

DORANTE, PHILISTE, CLITON.

DORANTE. Me reconduire encor! cette cérémonie
D'entre les vrais amis devroit être bannie.
PHILISTE. Jusques en Bellecour je vous ai reconduit,
Pour voir une maîtresse en faveur de la nuit.

[1] Cette scène augmente l'ennui. (V.)

Le temps est assez doux, et je la vois paroître
En de semblables nuits souvent à la fenêtre :
J'attendrai le hasard un moment en ce lieu,
Et vous laisse aller voir votre lingère. Adieu.

DORANTE. Que je vous laisse ici de nuit sans compagnie!

PHILISTE. C'est faire à votre tour trop de cérémonie.
Peut-être qu'à Paris j'aurois besoin de vous;
Mais je ne crains ici ni rivaux, ni filous.

DORANTE. Ami, pour des rivaux, chaque jour en fait naître;
Vous en pouvez avoir, et ne les pas connoître :
Ce n'est pas que je veuille entrer dans vos secrets,
Mais nous nous tiendrons loin en confidents discrets.
J'ai du loisir assez.

PHILISTE. Si l'heure ne vous presse,
Vous saurez mon secret touchant cette maîtresse;
Elle demeure, ami, dans ce grand pavillon.

CLITON, *bas*. Tout se prépare mal, à cet échantillon.

DORANTE. Est-ce où je pense voir un linge qui voltige?

PHILISTE. Justement.

DORANTE. Elle est belle?

PHILISTE. Assez.

DORANTE. Et vous oblige?

PHILISTE. Je ne saurois encor, s'il faut tout avouer,
Ni m'en plaindre beaucoup, ni beaucoup m'en louer;
Son accueil n'est pour moi ni trop doux, ni trop rude;
Il est et sans faveur, et sans ingratitude,
Et je la vois toujours dedans un certain point,
Qui ne me chasse pas, et ne l'engage point.
Mais je me trompe fort, ou sa fenêtre s'ouvre.

DORANTE. Je me trompe moi-même, ou quelqu'un s'y découvre.

PHILISTE. J'avance; approchez-vous, mais sans suivre mes pas,
Et prenez un détour qui ne vous montre pas :
Vous jugerez quel fruit je puis espérer d'elle.
Pour Cliton, il peut faire ici la sentinelle...

DORANTE, *parlant à Cliton, après que Philiste s'est éloigné.*
Que me vient-il de dire? et qu'est-ce que je voi?
Cliton, sans doute il aime en même lieu que moi.
O ciel! que mon bonheur est de peu de durée!

CLITON. S'il prend l'occasion qui vous est préparée,
Vous pouvez disputer avec votre valet

A qui mieux de vous deux gardera le mulet [1].
DORANTE. Que de confusion et de trouble en mon ame !
CLITON. Allez prêter l'oreille aux discours de la dame ;
Au bruit que je ferai prenez bien votre temps,
Et nous lui donnerons de jolis passe-temps [2].
(Dorante va auprès de Philiste.)

SCÈNE V.

MÉLISSE, LYSE, *à la fenêtre*; PHILISTE, DORANTE, CLITON.

MÉLISSE. Est-ce vous ?
PHILISTE. Oui, madame.
MÉLISSE. Ah, que j'en suis ravie !
Que mon sort cette nuit devient digne d'envie !
Certes, je n'osois plus espérer ce bonheur.
PHILISTE. Manquerois-je à venir où j'ai laissé mon cœur ?
MÉLISSE. Qu'ainsi je sois aimée ! et que de vous j'obtienne
Une amour si parfaite, et pareille à la mienne !
PHILISTE. Ah ! s'il en est besoin, j'en jure, et par vos yeux.
MÉLISSE. Vous revoir en ce lieu m'en persuade mieux ;
Et, sans autre serment, cette seule visite
M'assure d'un bonheur qui passe mon mérite.
CLITON. A l'aide !
MÉLISSE. J'ois du bruit.
CLITON. A la force ! au secours !
PHILISTE. C'est quelqu'un qu'on maltraite ; excusez si j'y cours.
Madame, je reviens.
CLITON, *s'éloignant toujours derrière le théâtre.*
On m'égorge, on me tue.
Au meurtre !
PHILISTE. Il est déja dans la prochaine rue.
DORANTE. C'est Cliton ; retournez, il suffira de moi.
PHILISTE. Je ne vous quitte point, allons.
(Ils sortent tous deux.)
MÉLISSE. Je meurs d'effroi.
CLITON, *derrière le théâtre.*
Je suis mort !
MÉLISSE. Un rival lui fait cette surprise.
LYSE. C'est plutôt quelque ivrogne, ou quelque autre sottise

[1] *Garder le mulet*, attendre à une porte avec impatience, s'ennuyer à attendre.
[2] Tout est manqué. (V.)

Qui ne méritoit pas rompre votre entretien.
MÉLISSE. Tu flattes mes desirs [1].

SCÈNE VI.

DORANTE, MÉLISSE, LYSE.

DORANTE. Madame, ce n'est rien :
Des marauds, dont le vin embrouilloit la cervelle,
Vidoient à coups de poing une vieille querelle;
Ils étoient trois contre un, et le pauvre battu
A crier de la sorte exerçoit sa vertu.
(bas.)
Si Cliton m'entendoit, il compteroit pour quatre.
MÉLISSE. Vous n'avez donc point eu d'ennemis à combattre?
DORANTE. Un coup de plat d'épée a tout fait écouler.
MÉLISSE. Je mourois de frayeur vous y voyant aller.
DORANTE. Que Philiste est heureux ! qu'il doit aimer la vie!
MÉLISSE. Vous n'avez pas sujet de lui porter envie.
DORANTE. Vous lui parliez naguère en termes assez doux.
MÉLISSE. Je pense d'aujourd'hui n'avoir parlé qu'à vous.
DORANTE. Vous ne lui parliez pas avant tout ce vacarme?
Vous ne lui disiez pas que son amour vous charme,
Qu'aucuns feux à vos feux ne peuvent s'égaler?
MÉLISSE. J'ai tenu ce discours, mais j'ai cru vous parler.
N'êtes-vous pas Dorante?
DORANTE. Oui, je le suis, madame,
Le malheureux témoin de votre peu de flamme.
Ce qu'un moment fit naître, un autre l'a détruit;
Et l'ouvrage d'un jour se perd en une nuit.
MÉLISSE. L'erreur n'est pas un crime; et votre aimable idée,
Régnant sur mon esprit, m'a si bien possédée,
Que dans ce cher objet le sien s'est confondu,
Et lorsqu'il m'a parlé je vous ai répondu;
En sa place tout autre eût passé pour vous-même :
Vous verrez par la suite à quel point je vous aime.
Pardonnez cependant à mes esprits déçus;
Daignez prendre pour vous les vœux qu'il a reçus,
Ou si, manque d'amour, votre soupçon persiste...

[1] C'est encore pis; cette Mélisse qui prend Philiste son amant pour Dorante, ce Cliton qui crie au secours, font tomber la pièce. (V.)

DORANTE. N'en parlons plus, de grace, et parlons de Philiste ;
Il vous sert, et la nuit me l'a trop découvert.
MÉLISSE. Dites qu'il m'importune, et non pas qu'il me sert ;
N'en craignez rien. Adieu, j'ai peur qu'il ne revienne.
DORANTE. Où voulez-vous demain que je vous entretienne ?
Je dois être élargi.
MÉLISSE. Je vous ferai savoir
Dès demain chez Cléandre où vous me pourrez voir.
DORANTE. Et qui vous peut si tôt apprendre ces nouvelles ?
MÉLISSE. Et ne savez-vous pas que l'amour a des ailes ?
DORANTE. Vous avez habitude avec ce cavalier ?
MÉLISSE. Non, je sais tout cela d'un esprit familier.
Soyez moins curieux, plus secret, plus modeste,
Sans ombrage, et demain nous parlerons du reste.
DORANTE, *seul*. Comme elle est ma maîtresse, elle m'a fait leçon,
Et d'un soupçon je tombe en un autre soupçon.
Lorsque je crains Cléandre, un ami me traverse :
Mais nous avons bien fait de rompre le commerce.
Je crois l'entendre.

SCÈNE VII.

DORANTE, PHILISTE, CLITON.

PHILISTE. Ami, vous m'avez tôt quitté !
DORANTE. Sachant fort peu la ville, et dans l'obscurité,
En moins de quatre pas j'ai tout perdu de vue ;
Et m'étant égaré dès la première rue,
Comme je sais un peu ce que c'est que l'amour,
J'ai cru qu'il vous falloit attendre en Bellecour ;
Mais je n'ai plus trouvé personne à la fenêtre.
Dites-moi cependant, qui massacroit ce traître ?
Qui le faisoit crier ?
PHILISTE. A quelque mille pas,
Je l'ai rencontré seul tombé sur des plâtras.
DORANTE. Maraud, ne criois-tu que pour nous mettre en peine ?
CLITON. Souffrez encore un peu que je reprenne haleine.
Comme à Lyon le peuple aime fort les laquais,
Et leur donne souvent de dangereux paquets,
Deux coquins, me trouvant tantôt en sentinelle,
Ont laissé choir sur moi leur haine naturelle ;

Et sitôt qu'ils ont vu mon habit rouge et vert...

DORANTE. Quand il est nuit sans lune, et qu'il fait temps couvert,
Connoît-on les couleurs? tu donnes une bourde.

CLITON. Ils portoient sous le bras une lanterne sourde.
C'étoit fait de ma vie, ils me traînoient à l'eau;
Mais sentant du secours, ils ont craint pour leur peau,
Et, jouant des talons tous deux en gens habiles,
Ils m'ont fait trébucher sur un monceau de tuiles,
Chargé de tant de coups et de poing et de pied,
Que je crois tout au moins en être estropié.
Puissé-je voir bientôt la canaille noyée!

PHILISTE. Si j'eusse pu les joindre, ils me l'eussent payée.
L'heureuse occasion dont je n'ai pu jouir,
Et que cette sottise a fait évanouir!
Vous en êtes témoin, cette belle adorable
Ne me pourroit jamais être plus favorable;
Jamais je n'en reçus d'accueil si gracieux:
Mais j'ai bientôt perdu ces moments précieux.
Adieu. Je prendrai soin demain de votre affaire.
Il est saison pour vous de voir votre lingère.
Puissiez-vous recevoir dans ce doux entretien
Un plaisir plus solide et plus long que le mien.

SCÈNE VIII.

DORANTE, CLITON.

DORANTE. Cliton, si tu le peux, regarde-moi sans rire.

CLITON. J'entends à demi-mot, et ne m'en puis dédire.
J'ai gagné votre mal.

DORANTE. Eh bien! l'occasion?

CLITON. Elle fait le menteur ainsi que le larron.
Mais si j'en ai donné, c'est pour votre service.

DORANTE. Tu l'as bien fait courir avec cet artifice.

CLITON. Si je ne fusse chu, je l'eusse mené loin:
Mais surtout j'ai trouvé la lanterne au besoin;
Et, sans ce prompt secours, votre feinte importune
M'eût bien embarrassé de votre nuit sans lune.
Sachez une autre fois que ces difficultés
Ne se proposent point qu'entre gens concertés.

DORANTE. Pour le mieux éblouir, je faisois le sévère.

CLITON. C'étoit un jeu tout propre à gâter le mystère.
Dites-moi cependant, êtes-vous satisfait?
DORANTE. Autant comme on peut l'être.
CLITON. En effet?
DORANTE. En effet.
CLITON. Et Philiste?
DORANTE. Il se tient comblé d'heur et de gloire :
Mais on l'a pris pour moi dans une nuit si noire;
On s'excuse du moins avec cette couleur.
CLITON. Ces fenêtres toujours vous ont porté malheur.
Vous y prîtes jadis Clarice pour Lucrèce [1] :
Aujourd'hui même erreur trompe cette maîtresse;
Et vous n'avez point eu de pareils rendez-vous
Sans faire une jalouse ou devenir jaloux.
DORANTE. Je n'ai pas lieu de l'être, et n'en sors pas fort triste.
CLITON. Vous pourrez maintenant savoir tout de Philiste.
DORANTE. Cliton, tout au contraire, il me faut l'éviter :
Tout est perdu pour moi s'il me va tout conter.
De quel front oserois-je, après sa confidence,
Souffrir que mon amour se mît en évidence?
Après les soins qu'il prend de rompre ma prison,
Aimer en même lieu semble une trahison.
Voyant cette chaleur qui pour moi l'intéresse,
Je rougis en secret de servir sa maîtresse,
Et crois devoir du moins ignorer son amour
Jusqu'à ce que le mien ait pu paroître au jour.
Déclaré le premier, je l'oblige à se taire;
Ou, si de cette flamme il ne se peut défaire,
Il ne peut refuser de s'en remettre au choix
De celle dont tous deux nous adorons les lois.
CLITON. Quand il vous préviendra, vous pouvez le défendre
Aussi bien contre lui comme contre Cléandre.
DORANTE. Contre Cléandre et lui je n'ai pas même droit;
Je dois autant à l'un comme l'autre me doit;
Et tout homme d'honneur n'est qu'en inquiétude,
Pouvant être suspect de quelque ingratitude.
Allons nous reposer; la nuit et le sommeil
Nous pourront inspirer quelque meilleur conseil.

[1] Voyez *le Menteur*, acte III, sc. IV.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

LYSE, CLITON.

CLITON. Nous voici bien logés, Lyse, et sans raillerie,
Je ne souhaitois pas meilleure hôtellerie.
Enfin nous voyons clair à ce que nous faisons,
Et je puis à loisir te conter mes raisons.
LYSE. Tes raisons? c'est-à-dire autant d'extravagances.
CLITON. Tu me connois déja!
LYSE. Bien mieux que tu ne penses.
CLITON. J'en débite beaucoup.
LYSE. Tu sais les prodiguer.
CLITON. Mais sais-tu que l'amour me fait extravaguer?
LYSE. En tiens-tu donc pour moi?
CLITON. J'en tiens, je le confesse.
LYSE. Autant comme ton maître en-tient pour ma maîtresse?
CLITON. Non pas encor si fort, mais dès ce même instant
Il ne tiendra qu'à toi que je n'en tienne autant;
Tu n'as qu'à l'imiter pour être autant aimée.
LYSE. Si son ame est en feu, la mienne est enflammée;
Et je crois jusqu'ici ne l'imiter pas mal.
CLITON. Tu manques, à vrai dire, encore au principal.
LYSE. Ton secret est obscur.
CLITON. Tu ne veux pas l'entendre;
Vois quelle est sa méthode, et tâche de la prendre.
Ses attraits tout puissants ont des avant-coureurs
Encor plus souverains à lui gagner les cœurs.
Mon maître se rendit à ton premier message :
Ce n'est pas qu'en effet je n'aime ton visage;
Mais l'amour aujourd'hui dans les cœurs les plus vains
Entre moins par les yeux qu'il ne fait par les mains,
Et quand l'objet aimé voit les siennes garnies,
Il voit en l'autre objet des graces infinies :
Pourrois-tu te résoudre à m'attaquer ainsi?
LYSE. J'en voudrois être quitte à moins d'un grand merci.
CLITON. Écoute; je n'ai pas une ame intéressée,

Et je te veux ouvrir le fond de ma pensée.
Aimons-nous but à but, sans soupçons, sans rigueur;
Donnons ame pour ame, et rendons cœur pour cœur.

LYSE. J'en veux bien à ce prix.

CLITON. Donc, sans plus de langage,
Tu veux bien m'en donner quelques baisers pour gage?

LYSE. Pour l'ame et pour le cœur, tant que tu le voudras;
Mais pour le bout du doigt, ne le demande pas :
Un amour délicat hait ces faveurs grossières,
Et je t'ai bien donné des preuves plus entières.
Pourquoi me demander des gages superflus?
Ayant l'ame et le cœur, que te faut-il de plus?

CLITON. J'ai le goût fort grossier en matière de flamme;
Je sais que c'est beaucoup qu'avoir le cœur et l'ame,
Mais je ne sais pas moins qu'on a fort peu de fruit
Et de l'ame et du cœur, si le reste ne suit.

LYSE. Eh quoi, pauvre ignorant! ne sais-tu pas encore
Qu'il faut suivre l'humeur de celle qu'on adore,
Se rendre complaisant, vouloir ce qu'elle veut?

CLITON. Si tu n'en veux changer, c'est ce qui ne se peut.
De quoi me guériroient ces gages invisibles?
Comme j'ai l'esprit lourd, je les veux plus sensibles;
Autrement, marché nul.

LYSE. Ne désespère point.
Chaque chose a son ordre, et tout vient à son point;
Peut-être avec le temps nous pourrons nous connoître.
Apprends-moi cependant qu'est devenu ton maître.

CLITON. Il est avec Philiste allé remercier
Ceux que pour son affaire il a voulu prier.

LYSE. Je crois qu'il est ravi de voir que sa maîtresse
Est la sœur de Cléandre, et devient son hôtesse?

CLITON. Il a raison de l'être, et de tout espérer.

LYSE. Avec toute assurance il peut se déclarer;
Autant comme la sœur le frère le souhaite;
Et s'il l'aime en effet, je tiens la chose faite.

CLITON. Ne doute point si l'aime après qu'il meurt d'amour.

LYSE. Il semble toutefois fort triste à son retour [1].

[1] Ces scènes où les valets font l'amour à l'imitation de leurs maîtres sont enfin proscrites du théâtre avec beaucoup de raison : ce n'est qu'une parodie basse et dégoû-

SCÈNE II.

DORANTE, CLITON, LYSE.

DORANTE. Tout est perdu, Cliton; il faut ployer bagage [1].
CLITON. Je fais ici, monsieur, l'amour de bon courage;
Au lieu de m'y troubler, allez en faire autant.
DORANTE. N'en parlons plus.
CLITON. Entrez, vous dis-je, on vous attend.
DORANTE. Que m'importe?
CLITON. On vous aime.
DORANTE. Hélas!
CLITON. On vous adore.
DORANTE. Je le sais.
CLITON. D'où vient donc l'ennui qui vous dévore?
DORANTE. Que je te trouve heureux!
CLITON. Le destin m'est si doux
Que vous avez sujet d'en être fort jaloux:
Alors qu'on vous caresse à grands coups de pistoles,
J'obtiens tout doucement paroles pour paroles.
L'avantage est fort rare, et me rend fort heureux.
DORANTE. Il faut partir, te dis-je.
CLITON. Oui, dans un an ou deux.
DORANTE. Sans tarder un moment.
LYSE. L'amour trouve des charmes
A donner quelquefois de pareilles alarmes.
DORANTE. Lyse, c'est tout de bon.
LYSE. Vous n'en avez pas lieu.
DORANTE. Ta maîtresse survient; il faut lui dire adieu:
Puisse en ses belles mains ma douleur immortelle
Laisser toute mon ame en prenant congé d'elle!

SCÈNE III.

DORANTE, MÉLISSE, LYSE, CLITON.

MÉLISSE. Au bruit de vos soupirs, tremblante et sans couleur,

tante des premiers personnages. (V. — Il y a une de ces scènes dans *le Dépit amoureux* de Molière, et le public ne l'a jamais trouvée dégoûtante : à force de vouloir ennoblir le comique, on l'a rendu froid et sérieux ; aussi le public qui aimoit à rire n'a plus que le choix de siffler ou de bâiller. (P.)

[1] On diroit aujourd'hui : *plier bagage*. *Ployer* ne se prend plus que dans le sens de *fléchir*, *courber*.

Je viens savoir de vous mon crime, ou mon malheur ;
Si j'en suis le sujet, si j'en suis le remède ;
Si je puis le guérir, ou s'il faut que j'y cède ;
Si je dois, ou vous plaindre, ou me justifier,
Et de quels ennemis il faut me défier.

DORANTE. De mon mauvais destin, qui seul me persécute.

MÉLISSE. A ses injustes lois que faut-il que j'impute ?

DORANTE. Le coup le plus mortel dont il m'eût pu frapper.

MÉLISSE. Est-ce un mal que mes yeux ne puissent dissiper ?

DORANTE. Votre amour le fait naître, et vos yeux le redoublent.

MÉLISSE. Si je ne puis calmer les soucis qui vous troublent,
Mon amour avec vous saura les partager.

DORANTE. Ah, vous les aigrissez, les voulant soulager !
Puis-je voir tant d'amour avec tant de mérite,
Et dire sans mourir qu'il faut que je vous quitte ?

MÉLISSE. Vous me quittez ? ô ciel ! mais, Lyse, soutenez ;
Je sens manquer la force à mes sens étonnés.

DORANTE. Ne croissez point ma plaie, elle est assez ouverte ;
Vous me montrez en vain la grandeur de ma perte.
Ce grand excès d'amour que font voir vos douleurs.
Triomphe de mon cœur sans vaincre mes malheurs.
On ne m'arrête pas pour redoubler mes chaînes,
On redouble ma flamme, on redouble mes peines ;
Mais tous ces nouveaux feux qui viennent m'embraser
Me donnent seulement plus de fers à briser.

MÉLISSE. Donc à m'abandonner votre ame est résolue ?

DORANTE. Je cède à la rigueur d'une force absolue.

MÉLISSE. Votre manque d'amour vous y fait consentir.

DORANTE. Traitez-moi de volage, et me laissez partir ;
Vous me serez plus douce en m'étant plus cruelle.
Je ne pars toutefois que pour être fidèle ;
A quelques lois par-là qu'il me faille obéir,
Je m'en révolterois, si je pouvois trahir.
Sachez-en le sujet ; et peut-être, madame,
Que vous-même avouerez, en lisant dans mon ame,
Qu'il faut plaindre Dorante au lieu de l'accuser,
Que plus il quitte en vous, plus il est à priser,
Et que tant de faveurs dessus lui répandues
Sur un indigne objet ne sont pas descendues.
Je ne vous redis point combien il m'étoit doux

De vous connoître enfin, et de loger chez vous,
Ni comme avec transport je vous ai rencontrée :
Par cette porte, hélas! mes maux ont pris entrée,
Par ce dernier bonheur mon bonheur s'est détruit;
Ce funeste départ en est l'unique fruit,
Et ma bonne fortune, à moi-même contraire,
Me fait perdre la sœur par la faveur du frère.
Le cœur enflé d'amour et de ravissement,
J'allois rendre à Philiste un mot de compliment;
Mais lui tout aussitôt, sans le vouloir entendre,
« Cher ami, m'a-t-il dit, vous logez chez Cléandre,
« Vous aurez vu sa sœur, je l'aime, et vous pouvez
« Me rendre beaucoup plus que vous ne me devez :
« En faveur de mes feux parlez à cette belle;
« Et comme mon amour a peu d'accès chez elle,
« Faites l'occasion quand je vous irai voir. »
A ces mots j'ai frémi sous l'horreur du devoir.
Par ce que je lui dois, jugez de ma misère ;
Voyez ce que je puis, et ce que je dois faire.
Ce cœur qui le trahit, s'il vous aime aujourd'hui,
Ne vous trahit pas moins s'il vous parle pour lui.
Ainsi, pour n'offenser son amour ni le vôtre,
Ainsi, pour n'être ingrat ni vers l'un ni vers l'autre,
J'ôte de votre vue un amant malheureux,
Qui ne peut plus vous voir sans vous trahir tous deux :
Lui, puisqu'à son amour j'oppose ma présence;
Vous, puisqu'en sa faveur je m'impose silence.

MÉLISSE. C'est à Philiste donc que vous m'abandonnez;
Ou plutôt c'est Philiste à qui vous me donnez?
Votre amitié trop ferme, ou votre amour trop lâche,
M'ôtant ce qui me plaît, me rend ce qui me fâche?
Que c'est à contre-temps faire l'amant discret,
Qu'en ces occasions conserver un secret!
Il falloit découvrir... Mais, simple! je m'abuse;
Un amour si léger eût mal servi d'excuse;
Un bien acquis sans peine est un trésor en l'air;
Ce qui coûte si peu ne vaut pas en parler :
La garde en importune, et la perte en console,
Et pour le retenir c'est trop qu'une parole.

DORANTE. Quelle excuse, madame! et quel remerciement!

Et quel compte eût-il fait d'un amour d'un moment,
Allumé d'un coup d'œil? car lui dire autre chose,
Lui conter de vos feux la véritable cause,
Que je vous sauve un frère, et qu'il me doit le jour,
Que la reconnoissance a produit votre amour,
C'étoit mettre en sa main le destin de Cléandre,
C'étoit trahir ce frère en voulant vous défendre,
C'étoit me repentir de l'avoir conservé,
C'étoit l'assassiner après l'avoir sauvé;
C'étoit désavouer ce généreux silence
Qu'au péril de mon sang garda mon innocence,
Et perdre, en vous forçant à ne plus m'estimer,
Toutes les qualités qui vous firent m'aimer.

MÉLISSE. Hélas! tout ce discours ne sert qu'à me confondre.
Je n'y puis consentir, et ne sais qu'y répondre.
Mais je découvre enfin l'adresse de vos coups;
Vous parlez pour Philiste, et vous faites pour vous:
Vos dames de Paris vous rappellent vers elles;
Nos provinces pour vous n'en ont point d'assez belles.
Si dans votre prison vous avez fait l'amant,
Je ne vous y servois que d'un amusement.
A peine en sortez-vous que vous changez de style;
Pour quitter la maîtresse il faut quitter la ville.
Je ne vous retiens plus, allez.

DORANTE. Puisse à vos yeux
M'écraser à l'instant la colère des cieux,
Si j'adore autre objet que celui de Mélisse,
Si je conçois des vœux que pour votre service,
Et si pour d'autres yeux on m'entend soupirer,
Tant que je pourrai voir quelque lieu d'espérer!
Oui, madame, souffrez que cet amour persiste
Tant que l'hymen engage ou Mélisse, ou Philiste;
Jusque là les douceurs de votre souvenir
Avec un peu d'espoir sauront m'entretenir:
J'en jure par vous-même, et ne suis point capable
D'un serment ni plus saint ni plus inviolable.
Mais j'offense Philiste avec un tel serment;
Pour guérir vos soupçons je nuis à votre amant.
J'effacerai ce crime avec cette prière:
Si vous devez le cœur à qui vous sauve un frère,

Vous ne devez pas moins au généreux secours
Dont tient le jour celui qui conserva ses jours.
Aimez en ma faveur un ami qui vous aime,
Et possédez Dorante en un autre lui-même.
Adieu. Contre vos yeux c'est assez combattu,
Je sens à leurs regards chanceler ma vertu ;
Et, dans le triste état où mon ame est réduite,
Pour sauver mon honneur, je n'ai plus que la fuite [1].

SCÈNE IV.

DORANTE, PHILISTE, MÉLISSE, LYSE, CLITON.

PHILISTE. Ami, je vous rencontre assez heureusement.
Vous sortiez?
DORANTE. Oui, je sors, ami, pour un moment.
Entrez, Mélisse est seule, et je pourrois vous nuire.
PHILISTE. Ne m'échappez donc point avant que m'introduire;
Après, sur le discours vous prendrez votre temps,
Et nous serons ainsi l'un et l'autre contents.
Vous me semblez troublé !
DORANTE. J'ai bien raison de l'être.
Adieu.
PHILISTE. Vous soupirez, et voulez disparoître !
De Mélisse ou de vous je saurai vos malheurs.
Madame, puis-je... O ciel ! elle-même est en pleurs !
Je ne vois des deux parts que des sujets d'alarmes.
D'où viennent ses soupirs? et d'où naissent vos larmes?
Quel accident vous fâche, et le fait retirer?
Qu'ai-je à craindre pour vous, ou qu'ai-je à déplorer?
MÉLISSE. Philiste, il est tout vrai... Mais retenez Dorante,
Sa présence au secret est la plus importante.
DORANTE. Vous me perdez, madame.
MÉLISSE. Il faut tout basarder
Pour un bien qu'autrement je ne puis plus garder.
LYSE. Cléandre entre.
MÉLISSE. Le ciel à propos nous l'envoie.

[1] Cette scène pouvait faire un très grand effet, et ne le fait point. Les plus beaux sentiments n'attendrissent jamais quand ils ne sont pas amenés, préparés par une situation pressante, par quelque coup de théâtre, par quelque chose de vif et d'animé. (V.)

SCÈNE V.

DORANTE, PHILISTE, CLÉANDRE, MÉLISSE, LYSE, CLITON.

CLÉANDRE. Ma sœur, auriez-vous cru?...Vous montrez peu de joie!
En si bon entretien qui vous peut attrister?
MÉLISSE, *à Cléandre*. J'en contois le sujet, vous pouvez l'écouter.
(à Philiste.)
Vous m'aimez, je l'ai su de votre propre bouche.
Je l'ai su de Dorante, et votre amour me touche,
Si trop peu pour vous rendre un amour tout pareil,
Assez pour vous donner un fidèle conseil.
Ne vous obstinez plus à chérir une ingrate;
J'aime ailleurs, c'est en vain qu'un faux espoir vous flatte.
J'aime, et je suis aimée, et mon frère y consent;
Mon choix est aussi beau que mon amour puissant.
Vous l'auriez fait pour moi, si vous étiez mon frère.
C'est Dorante, en un mot, qui seul a pu me plaire.
Ne me demandez point ni quelle occasion,
Ni quel temps entre nous a fait cette union;
S'il la faut appeler ou surprise, ou constance;
Je ne vous en puis dire aucune circonstance :
Contentez-vous de voir que mon frère aujourd'hui
L'estime et l'aime assez pour le loger chez lui,
Et d'apprendre de moi que mon cœur se propose
Le change et le tombeau pour une même chose.
Lorsque notre destin nous sembloit le plus doux,
Vous l'avez obligé de me parler pour vous;
Il l'a fait, et s'en va pour vous quitter la place :
Jugez par ce discours quel malheur nous menace.
Voilà cet accident qui le fait retirer;
Voilà ce qui le trouble, et qui me fait pleurer;
Voilà ce que je crains; et voilà les alarmes
D'où viennent ses soupirs, et d'où naissent mes larmes.
PHILISTE. Ce n'est pas là, Dorante, agir en cavalier.
Sur ma parole encor vous êtes prisonnier;
Votre liberté n'est qu'une prison plus large;
Et je réponds de vous s'il survient quelque charge.
Vous partez cependant, et sans m'en avertir!

Rentrez dans la prison dont vous vouliez sortir.

DORANTE. Allons, je suis tout prêt d'y laisser une vie
Plus digne de pitié qu'elle n'étoit d'envie;
Mais, après le bonheur que je vous ai cédé,
Je méritois peut-être un plus doux procédé.

PHILISTE. Un ami tel que vous n'en mérite point d'autre.
Je vous dis mon secret, vous me cachez le vôtre,
Et vous ne craignez point d'irriter mon courroux,
Lorsque vous me jugez moins généreux que vous!
Vous pouvez me céder un objet qui vous aime;
Et j'ai le cœur trop bas pour vous traiter de même,
Pour vous en céder un à qui l'amour me rend
Sinon trop mal voulu, du moins indifférent?
Si vous avez pu naître et noble et magnanime,
Vous ne me deviez pas tenir en moindre estime:
Malgré notre amitié, je m'en dois ressentir.
Rentrez dans la prison dont vous vouliez sortir.

CLÉANDRE. Vous prenez pour mépris son trop de déférence,
Dont il ne faut tirer qu'une pleine assurance
Qu'un ami si parfait, que vous osez blâmer,
Vous aime plus que lui, sans vous moins estimer.
Si pour lui votre foi sert aux juges d'otage,
Permettez qu'auprès d'eux la mienne la dégage,
Et, sortant du péril d'en être inquiété,
Remettez-lui, monsieur, toute sa liberté;
Ou, si mon mauvais sort vous rend inexorable,
Au lieu de l'innocent arrêtez le coupable:
C'est moi qui me sus hier sauver sur son cheval,
Après avoir donné la mort à mon rival;
Ce duel fut l'effet de l'amour de Climène,
Et Dorante sans vous se fût tiré de peine,
Si devant le prévôt son cœur trop généreux
N'eût voulu méconnoître un homme malheureux.

PHILISTE. Je ne demande plus quel secret a pu faire
Et l'amour de la sœur, et l'amitié du frère;
Ce qu'il a fait pour vous est digne de vos soins.
Vous lui devez beaucoup, vous ne rendez pas moins:
D'un plus haut sentiment la vertu n'est capable;
Et puisque ce duel vous avoit fait coupable,
Vous ne pouviez jamais envers un innocent

Être plus obligé ni plus reconnoissant.
Je ne m'oppose point à votre gratitude ;
Et si je vous ai mis en quelque inquiétude,
Si d'un si prompt départ j'ai paru me piquer,
Vous ne m'entendiez pas, et je vais m'expliquer.
On nomme une prison le nœud de l'hyménée ;
L'amour même a des fers dont l'ame est enchaînée ;
Vous les rompiez pour moi, je n'y puis consentir.
Rentrez dans la prison dont vous vouliez sortir.

DORANTE. Ami, c'est là le but qu'avoit votre colère ?

PHILISTE. Ami, je fais bien moins que vous ne vouliez faire.

CLÉANDRE. Comme à lui je vous dois et la vie et l'honneur.

MÉLISSE. Vous m'avez fait trembler pour croître mon bonheur.

PHILISTE, *à Mélisse.*

J'ai voulu voir vos pleurs pour mieux voir votre flamme,
Et la crainte a trahi les secrets de votre ame.
Mais quittons désormais des compliments si vains.
(à Cléandre.)
Votre secret, monsieur, est sûr entre mes mains ;
Recevez-moi pour tiers d'une amitié si belle,
Et croyez qu'à l'envi je vous serai fidèle.

CLITON, *seul.* Ceux qui sont las debout se peuvent aller seoir ;
Je vous donne en passant cet avis, et bonsoir [1].

EXAMEN DE LA SUITE DU MENTEUR.

L'effet de cette pièce n'a pas été si avantageux que celui de la précédente, bien qu'elle soit mieux écrite[2]. L'original espagnol est de Lope de Vègue sans contredit, et a ce défaut que ce n'est que le valet qui fait rire, au lieu qu'en l'autre les principaux agréments sont dans la bouche du maître. L'on a pu voir par les divers succès quelle différence il y a entre les railleries spirituelles d'un honnête homme de bonne humeur, et les bouffonneries froides d'un plaisant à gages. L'ob-

[1] Cette scène est encore manquée : l'auteur n'a point fait de Philiste l'usage qu'il en pouvait faire. Un rival ne doit jamais être un personnage épisodique et inutile. Philiste est froid ; et c'est, comme on l'a dit si souvent, le plus grand des défauts. Ce refrain, *Rentrez dans la prison dont vous vouliez sortir*, est encore plus froid que le caractère de Philiste ; et cette petite finesse anéantit tout le mérite que pouvait avoir Philiste en se sacrifiant pour son ami. Je ne sais si je me trompe ; mais, en donnant de l'ame à ce caractère, en mettant en œuvre la jalousie, en retranchant quelques mauvaises plaisanteries de Cliton, on ferait de cette pièce un chef-d'œuvre. (V.)

[2] *La suite du Menteur* ne réussit point. Serait-il permis de dire qu'avec quelques

scurité que fait en celle-ci le rapport à l'autre a pu contribuer quelque chose à sa disgrace, y ayant beaucoup de choses qu'on ne peut entendre, si l'on n'a l'idée présente du *Menteur*. Elle a encore quelques défauts particuliers. Au second acte, Cléandre raconte à sa sœur la générosité de Dorante qu'on a vue au premier, contre la maxime qu'il ne faut jamais faire raconter ce que le spectateur a déja vu. Le cinquième est trop sérieux pour une pièce si enjouée, et n'a rien de plaisant que la première scène entre un valet et une servante. Cela plaît si fort en Espagne, qu'ils font souvent parler bas les amants de condition, pour donner lieu à ces sortes de gens de s'entredire des badinages; mais en France, ce n'est pas le goût de l'auditoire. Leur entretien est plus supportable au premier acte, cependant que Dorante écrit : car il ne faut jamais laisser le théâtre sans qu'on y agisse, et l'on n'y agit qu'en parlant. Ainsi Dorante qui écrit ne le remplit pas assez; et toutes les fois que cela arrive, il faut fournir l'action par d'autres gens qui parlent. Le second débute par une adresse digne d'être remarquée, et dont on peut former cette règle, que, quand on a quelque occasion de louer une lettre, un billet, ou quelque autre pièce éloquente ou spirituelle, il ne faut jamais la faire voir, parcequ'alors c'est une propre louange que le poëte se donne à soi-même ; et souvent le mérite de la chose répond si mal aux éloges qu'on en fait, que j'ai vu des stances présentées à une maîtresse, qu'elle vantoit d'une haute excellence, bien qu'elles fussent très médiocres; et cela devenoit ridicule. Melisse loue ici la lettre que Dorante lui a écrite; et comme elle ne la lit point, l'auditeur a lieu de croire qu'elle est aussi bien faite qu'elle le dit. Bien que d'abord cette pièce n'eût pas grande approbation, quatre ou cinq ans après la troupe du Marais la remit sur le théâtre avec un succès plus heureux; mais aucune des troupes qui courent les provinces ne s'en est chargée. Le contraire est arrivé de *Théodore*[1], que les troupes de Paris n'y ont point rétablie depuis sa disgrace, mais que celles des provinces y ont fait assez passablement réussir.

changements elle ferait au théâtre plus d'effet que *le Menteur* même ? L'intrigue de cette seconde pièce espagnole est beaucoup plus intéressante que la première. Dès que l'intrigue attache, le succès ne dépend plus que de quelques embellissements, de quelques convenances, que peut-être Corneille négligea trop dans les derniers actes de cette pièce. (V.)

[1] Il ne faut jamais juger d'une pièce par les succès des premières années, ni à Paris ni en province; le temps seul met le prix aux ouvrages, et l'opinion réfléchie des bons juges est à la longue l'arbitre du goût du public. (V.)

FIN DE LA SUITE DU MENTEUR.

THÉODORE,

VIERGE ET MARTYRE,

TRAGÉDIE CHRÉTIENNE. — 1645.

A MONSIEUR L. P. C. B.

MONSIEUR,

Je n'abuserai point de votre absence de la cour pour vous imposer touchant cette tragédie : sa représentation n'a pas eu grand éclat ; et, quoique beaucoup en attribuent la cause à diverses conjonctures qui pourroient me justifier aucunement, pour moi je ne m'en veux prendre qu'à ses défauts, et la tiens mal faite, puisqu'elle a été mal suivie. J'aurois tort de m'opposer au jugement du public : il m'a été trop avantageux en mes autres ouvrages pour le désavouer en celui-ci ; et, si je l'accusois d'erreur ou d'injustice pour *Théodore*, mon exemple donneroit lieu à tout le monde de soupçonner des mêmes choses tous les arrêts qu'il a prononcés en ma faveur. Ce n'est pas toutefois sans quelque sorte de satisfaction que je vois que la meilleure partie de mes juges impute ce mauvais succès à l'idée de la prostitution que l'on n'a pu souffrir, quoiqu'on sût bien qu'elle n'auroit pas d'effet, et que pour en exténuer l'horreur j'aie employé tout ce que l'art et l'expérience[1] m'ont pu fournir de lumières ; et certes, il y a de quoi congratuler à la pureté[2] de notre théâtre, de voir qu'une histoire qui fait le plus bel ornement du second livre *des Vierges* de saint Ambroise se trouve trop licencieuse pour y être supportée. Qu'eût-on dit, si, comme ce grand docteur de l'Église, j'eusse fait voir Théodore dans le lieu infâme, si j'eusse décrit les diverses agitations de son ame durant qu'elle y fut, si j'eusse figuré les troubles qu'elle y ressentit au premier moment qu'elle y vit entrer Didyme? C'est là-dessus que ce grand saint fait triompher son éloquence, et c'est pour ce spectacle qu'il invite particulièrement les vierges à ouvrir les yeux. Je l'ai dérobé à la vue, et, autant que j'ai pu, à l'imagination de mes auditeurs ; et après y avoir

[1] Il ne paraît pas qu'il ait mis de voile sur ce sujet révoltant, puisqu'il emploie dans la pièce les mots de *prostitution*, *d'impudicité*, de *fille abandonnée aux soldats*. (V.)

[2] *Congratuler à* ne se dit plus. Cette phrase est latine, *tibi gratulor* : mais aujourd'hui *congratuler* régit l'accusatif, comme *féliciter*. (V.)

consumé toute mon adresse, la modestie de notre scène a désavoué comme indigne d'elle[1] ce peu que la nécessité de mon sujet m'a forcé d'en faire connoître. Après cela, j'oserai bien dire que ce n'est pas contre des comédies pareilles aux nôtres que déclame saint Augustin[2], et que ceux que le scrupule, ou le caprice, ou le zèle, en rend opiniâtres ennemis, n'ont pas grande raison de s'appuyer de son autorité : c'est avec justice qu'il condamne celles de son temps, qui ne méritoient que trop le nom qu'il leur donne de spectacles de turpitude; mais c'est avec injustice qu'on veut étendre cette condamnation jusqu'à celles du nôtre, qui ne contiennent, pour l'ordinaire, que des exemples d'innocence, de vertu, et de piété. J'aurois mauvaise grace de vous en entretenir plus au long; vous êtes déja trop persuadé de ces vérités, et ce n'est pas mon dessein d'entreprendre ici de désabuser ceux qui ne veulent pas l'être : il est juste qu'on les abandonne à leur aveuglement volontaire, et que, pour peine de la trop facile croyance qu'ils donnent à des invectives mal fondées, ils demeurent privés du plus agréable et du plus utile des divertissements[3] dont l'esprit humain soit capable. Contentons-nous d'en jouir sans leur en faire part; et souffrez que, sans faire aucun effort pour les guérir de leur foiblesse, je finisse en vous assurant que je suis et serai toute ma vie,

MONSIEUR,

Votre très humble, et très obligé serviteur,

CORNEILLE.

[1] Les honnêtes gens assemblés sont toujours chastes. On souffrait, du temps de Hardy, qu'on parlât de viol sur le théâtre de la manière la plus grossière; mais c'est qu'alors il n'y avait que des hommes grossiers qui fréquentassent les spectacles. Mairet et Rotrou furent les premiers qui épurèrent un peu la scène des indécences les plus révoltantes. Il était impossible que cette pièce de Corneille eût du succès en 1645; elle en aurait eu vingt ans auparavant. Il choisit ce sujet parcequ'il connaissait plus son cabinet que le monde, et qu'il avait plus de génie que de goût. C'est toujours la même versification, tantôt forte, tantôt faible; toujours la même inégalité de style, le même tour de phrase, la même manière d'intriguer; mais, n'étant pas soutenu par le sujet, comme dans les pièces précédentes, il ne pouvait ni s'élever ni intéresser. Puisqu'il faut des notes sur toutes les pièces de Corneille, on en donne aussi quelques unes sur *Théodore*; mais un commentaire n'est pas un panégyrique : on doit au public la vérité dans toute son étendue. (V.)

[2] On sait assez que saint Augustin ignorait le grec : s'il avait connu cette belle langue, il n'aurait pas déclamé contre Sophocle; ou, s'il eût déclamé contre ce grand homme, il eût été fort à plaindre. (V.)

[3] On ne peut rien dire de plus fort en faveur de l'art des Sophocle, dont Aristote a donné les règles; et il est bien honteux pour notre nation, devenue si critique après avoir été si barbare, que Corneille ait été obligé de faire l'apologie d'un art qui était si respectable entre ses mains.

PERSONNAGES.

VALENS, gouverneur d'Antioche.
PLACIDE, fils de Valens et amoureux de Théodore.
CLÉOBULE, ami de Placide.
DIDYME, amoureux de Théodore.
PAULIN, confident de Valens.
LYCANTE, capitaine d'une cohorte romaine.
MARCELLE, femme de Valens.
THÉODORE, princesse d'Antioche.
STÉPHANIE, confidente de Marcelle.

La scène est à Antioche, dans le palais du gouverneur.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I[1].

PLACIDE, CLÉOBULE.

PLACIDE. Il est vrai, Cléobule, et je veux l'avouer,
La fortune me flatte assez pour m'en louer :
Mon père est gouverneur de toute la Syrie[2];
Et, comme si c'étoit trop peu de flatterie[3],
Moi-même elle m'embrasse, et vient de me donner,
Tout jeune que je suis, l'Égypte à gouverner.
Certes, si je m'enflois de ces vaines fumées
Dont on voit à la cour tant d'ames si charmées[4],
Si l'éclat des grandeurs avoit pu me ravir,
J'aurois de quoi me plaire et de quoi m'assouvir[5].
Au-dessous des Césars, je suis ce qu'on peut être;

[1] Cette pièce ne mérite aucun commentaire; elle pèche par l'indécence du sujet, par la conduite, par la froideur, par le style. On ne fera que très peu de remarques. (V.)

[2] Dans *Polyeucte*, Félix est gouverneur de *toute* l'Arménie, et ici Valens est gouverneur de *toute* la Syrie : un mot de trop gâte un beau vers, et rend un médiocre mauvais. (V.)

[3] *Trop peu de flatterie* de donner le gouvernement *de toute la Syrie!* et *la fortune qui embrasse Placide!* quelles expressions! quel style! quelle négligence! (V.)

[4] Il faut convenir que ce style est bas et incorrect; et malheureusement la plus grande partie de la pièce est écrite dans ce goût. On a exigé un commentaire sur toutes les pièces de Corneille; mais toutes n'en méritent pas. Que verra-t-on par ce commentaire? que nul auteur n'est jamais tombé si bas après être monté si haut. La seule consolation d'un travail si ingrat est que du moins tant de fautes peuvent être de quelque utilité; elles feront voir aux étrangers que les beautés ne nous aveuglent pas sur les défauts; que notre nation est juste en admirant et en désapprouvant; et les jeunes auteurs, en voyant ces chutes déplorables et si fréquentes, en seront plus sur leurs gardes. (V.)

[5] *Un éclat qui peut ravir! un homme qui aurait de quoi se plaire et de quoi s'assouvir!* Nul auteur n'a jamais écrit plus mal et mieux : voilà pourquoi on disait que Corneille avait un démon qui fit pour lui les belles scènes de ses tragédies, et qui lui laissa faire tout le reste. (V.)

A moins que de leur rang le mien ne sauroit croître [1];
Et pour haut qu'on ait mis des titres si sacrés,
On y monte souvent par de moindres degrés [2].
Mais ces honneurs pour moi ne sont qu'une infamie,
Parceque je les tiens d'une main ennemie [3],
Et leur plus doux appât qu'un excès de rigueur,
Parceque pour échange on veut avoir mon cœur.
On perd temps toutefois; ce cœur n'est point à vendre [4].
Marcelle, en vain par-là tu crois gagner un gendre;
Ta Flavie à mes yeux fait toujours même horreur.
Ton frère Marcellin peut tout sur l'empereur.
Mon père est ton époux, et tu peux sur son ame
Ce que sur un mari doit pouvoir une femme :
Va plus outre [5]; et, par zèle ou par dextérité,
Joins le vouloir des dieux à leur autorité [6] :
Assemble leur faveur, assemble leur colère [7] :
Pour aimer je n'écoute empereur, dieux, ni père;
Et je la trouverois un objet odieux
Des mains de l'empereur, et d'un père et des dieux.

CLÉOBULE. Quoique pour vous Marcelle ait le nom de marâtre,
Considérez, seigneur, qu'elle vous idolâtre;
Voyez d'un œil plus sain ce que vous lui devez,
Les biens et les honneurs qu'elle vous a sauvés.
Quand Dioclétian fut maître de l'empire...

PLACIDE. Mon père étoit perdu, c'est ce que tu veux dire.
Sitôt qu'à son parti le bonheur eut manqué,
Sa tête fut proscrite, et son bien confisqué [8];

[1] Cela n'est pas français : un rang ne croît pas ; on passe, on s'élève d'un rang à un autre. (V.) — Un rang peut s'accroître quand on y joint de nouvelles prérogatives, de nouveaux honneurs ; en un mot lorsqu'il devient supérieur à ce qu'il étoit. (P.)

[2] On y monte souvent par de moindres degrés,

n'est pas plus exact que le reste ; on ne monte pas à un titre.

[3] *Parceque* est une conjonction dure à l'oreille, et traînante en vers ; il faut toujours l'éviter : mais, quand il est répété, il devient intolérable. On pardonne toutes ces fautes dans des ouvrages remplis de beautés, comme les précédents. (V.)

[4] On peut dire, dans le style noble : *Vendre son sang, vendre son honneur à la fortune;* mais *un cœur à vendre* est bas. (V.)

[5] Terme autrefois familier, et qui n'est plus français. (V.)

[6] Pourquoi *le vouloir des dieux ?* Cet hymen n'est point ordonné par un oracle ; les *dieux* sont ici de trop : *le vouloir* n'est plus d'usage. (V.)

[7] Il faudrait *leurs faveurs* au pluriel, parcequ'on ne peut assembler une seule chose. (V.)

[8] Toutes ces expressions sont faibles, prosaïques et rampantes. (V.)

On vit à Marcellin sa dépouille donnée :
Il sut la racheter par ce triste hyménée ;
Et, forçant son grand cœur à ce honteux lien,
Lui-même il se livra pour rançon de son bien.
Dès lors on asservit jusques à mon enfance ;
De Flavie avec moi l'on conclut l'alliance ;
Et depuis ce moment Marcelle a fait chez nous
Un destin que tout autre auroit trouvé fort doux [1].
La dignité du fils, comme celle du père,
Descend du haut pouvoir que lui donne ce frère ;
Mais, à la regarder de l'œil dont je la voi,
Ce n'est qu'un joug pompeux qu'on veut jeter sur moi.
On élève chez nous un trône pour sa fille ;
On y sème l'éclat dont on veut qu'elle brille :
Et dans tous ses honneurs je ne vois en effet
Qu'un infame dépôt des présents qu'on lui fait.

CLÉOBULE. S'ils ne sont qu'un dépôt du bien qu'on lui veut faire,
Vous en êtes, seigneur, mauvais dépositaire,
Puisqu'avec tant d'effort on vous voit travailler
A mettre ailleurs l'éclat dont elle doit briller [2].
Vous aimez Théodore, et votre ame ravie
Lui veut donner ce trône élevé pour Flavie [3] :
C'est là le fondement de votre aversion.

PLACIDE. Ce n'est point un secret que cette passion :
Flavie au lit malade en meurt de jalousie [4] ;
Et, dans l'âpre dépit dont sa mère est saisie,
Elle tonne, foudroie, et pleine de fureur,
Menace de tout perdre auprès de l'empereur.
Comme de ses faveurs, je ris de sa colère :
Quoi qu'elle ait fait pour moi, quoi qu'elle puisse faire,
Le passé sur mon cœur ne peut rien obtenir,
Et je laisse au hasard le soin de l'avenir.

[1] Style bas et négligé de la comédie. En voilà assez sur le style de la pièce, dont les fautes ne sont rachetées par aucun morceau sublime ; nous nous contenterons de remarquer les endroits moins faibles que les autres. Il est étrange que Corneille ait senti le vice de son sujet, et qu'il n'ait pas senti le vice de sa diction. (V.)

[2] Travailler à mettre ailleurs un éclat ! (V.)

[3] Le terme de *trône* ne peut jamais convenir à un gouverneur de province. (V.)

[4] Ce style prosaïque est inadmissible dans le tragique ; la poésie n'est faite que pour déguiser et embellir tous ces détails. Voyez comment Racine rend la même idée :

Phèdre, atteinte d'un mal qu'elle s'obstine à taire,
Lasse enfin d'elle-même et du jour qui l'éclaire...

Je me plais à braver cet orgueilleux courage;
Chaque jour pour l'aigrir je vais jusqu'à l'outrage [1]:
Son ame impérieuse et prompte à fulminer
Ne sauroit me haïr jusqu'à m'abandonner :
Souvent elle me flatte alors que je l'offense ;
Et quand je l'ai poussée à quelque violence,
L'amour de sa Flavie en rompt tous les effets,
Et l'éclat s'en termine à de nouveaux bienfaits.
Je la plains toutefois; et, plus à plaindre qu'elle,
Comme elle aime un ingrat, j'adore une cruelle,
Dont la rigueur la venge, et, rejetant ma foi,
Me rend tous les mépris que Flavie a de moi.
Mon sort des deux côtés mérite qu'on le plaigne :
L'une me persécute, et l'autre me dédaigne;
Je hais qui m'idolâtre, et j'aime qui me fuit,
Et je poursuis en vain, ainsi qu'on me poursuit.
Telle est de mon destin la fatale injustice;
Telle est la tyrannie ensemble et le caprice
Du démon aveuglé qui sans discrétion
Verse l'antipathie et l'inclination.
Mais puisqu'à d'autres yeux je parois trop aimable,
Que peut voir Théodore en moi de méprisable?
Sans doute elle aime ailleurs, et s'impute à bonheur
De préférer Didyme au fils du gouverneur.

CLÉOBULE. Comme elle je suis né, seigneur, dans Antioche,
Et par les droits du sang je lui suis assez proche;
Je connois son courage, et vous répondrai bien
Qu'étant sourde à vos vœux elle n'écoute rien,
Et que cette rigueur dont votre amour l'accuse
Ne donne point ailleurs ce qu'elle vous refuse.

[1] Il n'était pas nécessaire que Placide outrageât tous les jours sa belle-mère, qui lui veut donner sa fille; ce sont là des mœurs révoltantes, et qui rendent tout d'un coup le premier personnage odieux. Nous ne parlerons plus guère du style; nous nous en tiendrons à l'art de la tragédie. Il n'y a rien de tragique dans cette intrigue ; c'est un jeune homme qui ne veut point de la femme qu'on lui offre, et qui en aime une autre qui ne veut point de lui : vrai sujet de comédie, et même sujet trivial. Nous avons déja remarqué que les gens peu instruits croient que Racine a gâté le théâtre en y introduisant ces intrigues d'amour; mais il n'y a aucune pièce de Corneille dont l'amour ne fasse l'intrigue : la seule différence est que Racine a traité cette passion en maître, et que Corneille n'a jamais su faire parler les amants, excepté dans *le Cid*, où il était conduit par un auteur espagnol. Ce n'est pas l'amour qui domine dans *Polyeucte*, c'est la victoire que remporte Pauline sur son amant, c'est la noblesse de Sévère. (V.)

Ce malheureux rival dont vous êtes jaloux
En reçoit chaque jour plus de mépris que vous :
Mais quand même ses feux répondroient à vos flammes,
Qu'une amour mutuelle uniroit vos deux ames,
Voyez où cette amour vous peut précipiter,
Quel orage sur vous elle doit exciter,
Ce que dira Valens, ce que fera Marcelle.
Souffrez que son parent vous dise enfin pour elle...

PLACIDE. Ah ! si je puis encor quelque chose sur toi,
Ne me dis rien pour elle, et dis-lui tout pour moi ;
Dis-lui que je suis sûr des bontés de mon père ;
Ou que, s'il se rendoit d'une humeur trop sévère,
L'Égypte où l'on m'envoie est un asile ouvert
Pour mettre notre flamme et notre heur à couvert.
Là, saisis d'un rayon des puissances suprêmes,
Nous ne recevrons plus de lois que de nous-mêmes.
Quelques noires vapeurs que puissent concevoir
Et la mère et la fille ensemble au désespoir,
Tout ce qu'elles pourront enfanter de tempêtes,
Sans venir jusqu'à nous crèvera sur leurs têtes,
Et nous érigerons en cet heureux séjour
De leur rage impuissante un trophée à l'amour.
Parle, parle pour moi ; presse, agis, persuade ;
Fais quelque chose enfin pour mon esprit malade ;
Fais-lui voir mon pouvoir, fais-lui voir mon ardeur :
Son dédain est peut-être un effet de sa peur ;
Et, si tu lui pouvois arracher cette crainte,
Tu pourrois dissiper cette froideur contrainte,
Tu pourrois... Mais je vois Marcelle qui survient.

SCÈNE II.

MARCELLE, PLACIDE, CLÉOBULE, STÉPHANIE.

MARCELLE. Ce mauvais conseiller toujours vous entretient[1] !

[1] Cette scène de bravade entre Marcelle et Placide paraît contre toute bienséance ; c'est une picoterie bourgeoise, et des bourgeois bien élevés parleraient plus noblement. Marcelle querelle Placide, tandis qu'elle devrait lâcher de lui plaire. Quel rôle désagréable que celui d'une femme qui veut à toute force qu'on épouse sa fille, qui dit des injures grossières à celui dont elle veut faire son gendre, et qui en essuie de plus fortes ! Marcelle dit que Placide a le cœur trop bas pour aimer en bon lieu, qu'il a une ame vile et basse ; Placide répond sur le même ton ; cela seul devait faire tomber la pièce, qui d'ailleurs est une des plus mal écrites. (V.)

PLACIDE. Vous dites vrai, madame, il tâche à me surprendre;
Son conseil est mauvais, mais je sais m'en défendre.
MARCELLE. Il vous parle d'aimer?
PLACIDE. Contre mon sentiment.
MARCELLE. Levez, levez le masque, et parlez franchement :
De votre Théodore il est l'agent fidèle;
Pour vous mieux engager elle fait la cruelle,
Vous chasse en apparence, et, pour vous retenir,
Par ce parent adroit vous fait entretenir.
PLACIDE. Par ce fidèle agent elle est donc mal servie :
Loin de parler pour elle, il parle pour Flavie;
Et ce parent adroit en matière d'amour
Agit contre son sang pour mieux faire sa cour.
C'est, madame, en effet le mal qu'il me conseille;
Mais j'ai le cœur trop bon pour lui prêter l'oreille.
MARCELLE. Dites le cœur trop bas pour aimer en bon lieu.
PLACIDE. L'objet où vont mes yeux seroit digne d'un dieu.
MARCELLE. Il est digne de vous, d'une ame vile et basse.
PLACIDE. Je fais donc seulement ce qu'il faut que je fasse.
Ne blâmez que Flavie : un cœur si bien placé
D'une ame vile et basse est trop embarrassé;
D'un choix qui lui fait honte il faut qu'elle s'irrite,
Et me prive d'un bien qui passe mon mérite.
MARCELLE. Avec quelle arrogance osez-vous me parler!
PLACIDE. Au-dessous de Flavie ainsi me ravaler,
C'est de cette arrogance un mauvais témoignage.
Je ne me puis, madame, abaisser davantage.
MARCELLE. Votre respect est rare, et fait voir clairement
Que votre humeur modeste aime l'abaissement.
Eh bien! puisqu'à présent j'en suis mieux avertie,
Il faudra satisfaire à cette modestie;
Avec un peu de temps nous en viendrons à bout.
PLACIDE. Vous ne m'ôterez rien, puisque je vous dois tout.
Qui n'a que ce qu'il doit a peu de perte à faire.
MARCELLE. Vous pourrez bientôt prendre un sentiment contraire.
PLACIDE. Je n'en changerai point pour la perte d'un bien
Qui me rendra celui de ne vous devoir rien.
MARCELLE. Ainsi l'ingratitude en soi-même se flatte.
Mais je saurai punir cette ame trop ingrate;
Et, pour mieux abaisser vos esprits soulevés,

Je vous ôterai plus que vous ne me devez.

PLACIDE. La menace est obscure; expliquez-la, de grace.

MARCELLE. L'effet expliquera le sens de la menace.
Tandis, souvenez-vous, malgré tous vos mépris,
Que j'ai fait ce que sont et le père et le fils :
Vous me devez l'Égypte; et Valens, Antioche.

PLACIDE. Nous ne vous devons rien après un tel reproche.
Un bienfait perd sa grace à le trop publier :
Qui veut qu'on s'en souvienne, il le doit oublier.

MARCELLE. Je l'oublierois, ingrat, si pour tant de puissance
Je recevois de vous quelque reconnoissance.

PLACIDE. Et je m'en souviendrois jusqu'aux derniers abois,
Si vous vous contentiez de ce que je vous dois.

MARCELLE. Après tant de bienfaits, osé-je trop prétendre?

PLACIDE. Ce ne sont plus bienfaits alors qu'on veut les vendre.

MARCELLE. Que doit donc un grand cœur aux faveurs qu'il reçoit?

PLACIDE. S'avouant redevable il rend tout ce qu'il doit.

MARCELLE. Tous les ingrats en foule iront à votre école,
Puisqu'on y devient quitte en payant de parole.

PLACIDE. Je vous dirai donc plus, puisque vous me pressez :
Nous ne vous devons pas tout ce que vous pensez.

MARCELLE. Que seriez-vous sans moi?

PLACIDE. Sans vous? ce que nous sommes.
Notre empereur est juste, et sait choisir les hommes;
Et mon père, après tout, ne se trouve qu'au rang
Où l'auroient mis sans vous ses vertus et son sang.

MARCELLE. Ne vous souvient-il plus qu'on proscrivit sa tête?

PLACIDE. Par-là votre artifice en fit votre conquête.

MARCELLE. Ainsi de ma faveur vous nommez les effets!

PLACIDE. Un autre ami peut-être auroit bien fait sa paix;
Et si votre faveur pour lui s'est employée,
Par son hymen, madame, il vous a trop payée.
On voit peu d'unions de deux telles moitiés;
Et, la faveur à part, on sait qui vous étiez.

MARCELLE. L'ouvrage de mes mains avoir tant d'insolence!

PLACIDE. Elles m'ont mis trop haut pour souffrir une offense.

MARCELLE. Quoi! vous tranchez ici du nouveau gouverneur?

PLACIDE. De mon rang en tous lieux je soutiendrai l'honneur.

MARCELLE. Considérez donc mieux quelle main vous y porte;
L'hymen seul de Flavie en est pour vous la porte.

PLACIDE. Si je n'y puis entrer qu'acceptant cette loi,
Reprenez votre Égypte, et me laissez à moi.
MARCELLE. Plus il me doit d'honneurs, plus son orgueil me brave!
PLACIDE. Plus je reçois d'honneurs, moins je dois être esclave.
MARCELLE. Conservez ce grand cœur, vous en aurez besoin.
PLACIDE. Je le conserverai, madame, avec grand soin;
Et votre grand pouvoir en chassera la vie
Avant que d'y surprendre aucun lieu pour Flavie.
MARCELLE. J'en chasserai du moins l'ennemi qui me nuit.
PLACIDE. Vous ferez peu d'effet avec beaucoup de bruit.
MARCELLE. Je joindrai de si près l'effet à la menace,
Que sa perte aujourd'hui me quittera la place.
PLACIDE. Vous perdrez aujourd'hui?...
MARCELLE. Théodore à vos yeux.
M'entendez-vous, Placide? Oui, j'en jure les dieux
Qu'aujourd'hui mon courroux, armé contre son crime,
Au pied de leurs autels en fera ma victime.
PLACIDE. Et je jure à vos yeux ces mêmes immortels
Que je la vengerai jusque sur leurs autels.
Je jure plus encor, que, si je pouvois croire
Que vous eussiez dessein d'une action si noire,
Il n'est point de respect qui pût me retenir
D'en punir la pensée et de vous prévenir,
Et que, pour garantir une tête si chère,
Je vous irois chercher jusqu'au lit de mon père.
M'entendez-vous, madame? Adieu. Pensez-y bien.
N'épargnez pas mon sang si vous versez le sien;
Autrement ce beau sang en fera verser d'autre,
Et ma fureur n'est pas pour se borner au vôtre.

SCÈNE III [1].

MARCELLE, STÉPHANIE.

MARCELLE. As-tu vu, Stéphanie, un plus farouche orgueil?
As-tu vu des mépris plus dignes du cercueil?
Et pourrois-je épargner cette insolente vie,
Si sa perte n'étoit la perte de Flavie,
Dont le cruel destin prend un si triste cours

[1] Corneille avoue la faiblesse et la lâcheté de Valens; mais comment ne sentait-il pas que le rôle de Marcelle révoltait encore davantage? (V.)

Qu'aux jours de ce barbare il attache ses jours?
STÉPHANIE. Je tremble encor de voir où sa rage l'emporte.
MARCELLE. Ma colère en devient et plus juste et plus forte;
Et l'aveugle fureur dont ses discours sont pleins
Ne m'arrachera pas ma vengeance des mains.
STÉPHANIE. Après votre vengeance appréhendez la sienne.
MARCELLE. Qu'une indigne épouvante à présent me retienne!
De ce feu turbulent l'éclat impétueux
N'est qu'un foible avorton d'un cœur présomptueux [1].
La menace à grand bruit ne porte aucune atteinte,
Elle n'est qu'un effet d'impuissance et de crainte;
Et qui si près du mal s'amuse à menacer
Veut amollir le coup qu'il ne peut repousser.
STÉPHANIE. Théodore vivante, il craint votre colère;
Mais voyez qu'il ne craint que parcequ'il espère;
Et c'est à vous, madame, à bien considérer
Qu'il cessera de craindre en cessant d'espérer.
MARCELLE. Si l'espoir fait sa peur, nous n'avons qu'à l'éteindre :
Il cessera d'aimer aussi bien que de craindre.
L'amour va rarement jusque dans un tombeau
S'unir au reste affreux de l'objet le plus beau.
Hasardons; je ne vois que ce conseil à prendre.
Théodore vivante, il n'en faut rien prétendre;
Et Théodore morte, on peut encor douter
Quel sera le succès que tu veux redouter.
Quoi qu'il arrive enfin, de la sorte outragée,
C'est un plaisir bien doux que de se voir vengée.
Mais, dis-moi, ton indice est-il bien assuré?
STÉPHANIE. J'en réponds sur ma tête, et l'ai trop avéré.
MARCELLE. Ne t'oppose donc plus à ce moment de joie
Qu'aujourd'hui par ta main le juste ciel m'envoie.
Valens vient à propos, et sur tes bons avis
Je vais forcer le père à me venger du fils.

SCÈNE IV.

VALENS, MARCELLE, PAULIN, STÉPHANIE.

MARCELLE. Jusques à quand, seigneur, voulez-vous qu'abusée
Au mépris d'un ingrat je demeure exposée,

[1] Si on assemblait des mots au hasard, il est à présumer qu'ils ne s'arrangeraient pas plus mal. (V.)

Et qu'un fils arrogant sous votre autorité
Outrage votre femme avec impunité?
Sont-ce là les douceurs, sont-ce là les caresses
Qu'en faisoient à ma fille espérer vos promesses?
Et faut-il qu'un amour conçu par votre aveu
Lui coûte enfin la vie, et vous touche si peu?

VALENS. Plût aux dieux que mon sang eût de quoi satisfaire
Et l'amour de la fille, et l'espoir de la mère,
Et qu'en le répandant je lui pusse gagner
Ce cœur dont l'insolence ose la dédaigner!
Mais de ses volontés le ciel est le seul maître.
J'ai promis de l'amour, il le doit faire naître.
Si son ordre n'agit, l'effet ne s'en peut voir,
Et je pense être quitte y faisant mon pouvoir.

MARCELLE. Faire votre pouvoir avec tant d'indulgence,
C'est avec son orgueil être d'intelligence;
Aussi bien que le fils le père m'est suspect,
Et vous manquez de foi comme lui de respect.
Ah! si vous déployiez cette haute puissance
Que donnent aux parents les droits de la naissance...

VALENS. Si la haine et l'amour lui doivent obéir,
Déployez-la, madame, à le faire haïr.
Quel que soit le pouvoir d'un père en sa famille,
Puis-je plus sur mon fils que vous sur votre fille?
Et si vous n'en pouvez vaincre la passion,
Dois-je plus obtenir sur tant d'aversion?

MARCELLE. Elle tâche à se vaincre, et son cœur y succombe;
Et l'effort qu'elle y fait la jette sous la tombe.

VALENS. Elle n'a toutefois que l'amour à dompter;
Et Placide bien moins se pourroit surmonter,
Puisque deux passions le font être rebelle,
L'amour pour Théodore, et la haine pour elle.

MARCELLE. Otez-lui Théodore; et, son amour dompté,
Vous dompterez sa haine avec facilité.

VALENS. Pour l'ôter à Placide il faut qu'elle se donne.
Aime-t-elle quelque autre?

MARCELLE. Elle n'aime personne.
Mais qu'importe, seigneur, qu'elle écoute aucuns vœux?
Ce n'est pas son hymen, c'est sa mort que je veux.

VALENS. Quoi! madame, abuser ainsi de ma puissance!

A votre passion immoler l'innocence !
Les dieux m'en puniroient.
MARCELLE. Trouvent-ils innocents
Ceux dont l'impiété leur refuse l'encens?
Prenez leur intérêt : Théodore est chrétienne ;
C'est la cause des dieux, et ce n'est plus la mienne.
VALENS. Souvent la calomnie...
MARCELLE. Il n'en faut plus parler,
Si vous vous préparez à le dissimuler.
Devenez protecteur de cette secte impie
Que l'empereur jamais ne crut digne de vie ;
Vous pouvez en ces lieux vous en faire l'appui :
Mais songez qu'il me reste un frère auprès de lui.
VALENS. Sans en importuner l'autorité suprême,
Si je vous suis suspect, n'en croyez que vous-même,
Agissez en ma place, et faites-la venir;
Quand vous la convaincrez, je saurai la punir;
Et vous reconnoîtrez que dans le fond de l'ame
Je prends, comme je dois, l'intérêt d'une femme.
MARCELLE. Puisque vous le voulez, j'oserai la mander :
Allez-y, Stéphanie, allez sans plus tarder.
(Stéphanie s'en va, et Marcelle continue à parler à Valens.)
Et si l'on m'a flattée avec un faux indice,
Je vous irai moi-même en demander justice.
VALENS. N'oubliez pas alors que je la dois à tous,
Et même à Théodore aussi bien comme à vous.
MARCELLE. N'oubliez pas non plus quelle est votre promesse.
(Valens s'en va, et Marcelle continue.)
Il est temps que Flavie ait part à l'alégresse :
Avec cette espérance allons la soulager.
Et vous, dieux, qu'avec moi j'entreprends de venger,
Agréez ma victime, et, pour finir ma peine,
Jetez un peu d'amour où règne tant de haine ;
Ou, si c'est trop pour nous qu'il soupire à son tour,
Jetez un peu de haine où règne tant d'amour [1].

[1] Je ne parle pas des termes impropres, des locutions vicieuses dont cette pièce fourmille ; je laisse à part ces vers barbares :

Si son ordre n'agit, l'effet ne s'en peut voir,
Et je pense être quitte y faisant mon pouvoir.
Faire votre pouvoir avec tant d'indulgence....
Déployez-la, madame, à te faire haïr, etc., etc.

Mais il faut avouer que malheureusement, de cent tragédies françaises, il y en a quatre-

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

THÉODORE, CLÉOBULE, STÉPHANIE.

STÉPHANIE. Marcelle n'est pas loin, et je me persuade
Que son amour l'attache auprès de sa malade [1];
Mais je vais l'avertir que vous êtes ici.

THÉODORE. Vous m'obligerez fort d'en prendre le souci,
Et de lui témoigner avec quelle franchise
A ses commandements vous me voyez soumise.

STÉPHANIE. Dans un moment ou deux vous la verrez venir.

SCÈNE II [2].

CLÉOBULE, THÉODORE.

CLÉOBULE. Tandis, permettez-moi de vous entretenir,
Et de blâmer un peu cette vertu farouche,
Cette insensible humeur qu'aucun objet ne touche,
D'où naissent tant de feux sans pouvoir l'enflammer,
Et qui semble haïr quiconque l'ose aimer.
Je veux bien avec vous que dessous votre empire
Toute notre jeunesse en vain brûle et soupire;
J'approuve les mépris que vous rendez à tous;
Le ciel n'en a point fait qui soient dignes de vous:
Mais je ne puis souffrir que la grandeur romaine
S'abaissant à vos pieds ait part à cette haine,

vingt-dix-huit fondées sur un mariage qu'une des parties veut, et que l'autre ne veut pas; c'est l'intrigue de toutes les comédies : c'est une uniformité qui fait tout languir. Les femmes, dit-on, qui fréquentent nos spectacles, et qui seules y attirent les hommes, ont réduit tous les auteurs à ne marcher que dans ce chemin qu'elles leur ont tracé; et Racine seul est parvenu à répandre des fleurs sur cette route trop commune, et à embellir cette stérilité misérable. Il est à croire que le génie de Corneille aurait pris une autre voie, s'il avait pu secouer le joug, si l'on avait représenté la tragédie ailleurs que dans un vil jeu de paume, où les courtauds de boutique allaient pour cinq sous; si la nation avait eu quelque connaissance de l'antiquité, si Paris avait pu alors avoir quelque chose d'Athènes. (V.)

[1] *Sa malade* et *Marcelle, qu'on verra venir dans un moment ou deux*, sont toujours le style de la comédie. (V.)

[2] Cette scène, aux vices de la diction près, n'est pas répréhensible; les sentiments et le caractère de Théodore s'y développent. (V.)

Et que vous égaliez par vos durs traitements
Ces maîtres de la terre aux vulgaires amants.
Quoiqu'une âpre vertu du nom d'amour s'irrite,
Elle trouve sa gloire à céder au mérite;
Et sa sévérité ne lui fait point de lois
Qu'elle n'aime à briser pour un illustre choix.
Voyez ce qu'est Valens, voyez ce qu'est Placide,
Voyez sur quels états l'un et l'autre préside,
Où le père et le fils peuvent un jour régner;
Et cessez d'être aveugle et de le dédaigner.
THÉODORE. Je ne suis point aveugle, et vois ce qu'est un homme
Qu'élèvent la naissance, et la fortune, et Rome;
Je rends ce que je dois à l'éclat de son sang;
J'honore son mérite, et respecte son rang:
Mais vous connoissez mal cette vertu farouche
De vouloir qu'aujourd'hui l'ambition la touche,
Et qu'une ame insensible aux plus saintes ardeurs
Cède honteusement à l'éclat des grandeurs.
Si cette fermeté dont elle est ennoblie
Par quelques traits d'amour pouvoit être affoiblie,
Mon cœur, plus incapable encor de vanité,
Ne feroit point de choix que dans l'égalité;
Et, rendant aux grandeurs un respect légitime,
J'honorerois Placide, et j'aimerois Didyme.
CLÉOBULE. Didyme, que sur tous vous semblez dédaigner!
THÉODORE. Didyme, que sur tous je tâche d'éloigner,
Et qui verroit bientôt sa flamme couronnée
Si mon ame à mes sens étoit abandonnée,
Et se laissoit conduire à ces impressions
Que forment en naissant les belles passions.
Comme cet avantage est digne qu'on le craigne,
Plus je penche à l'aimer, et plus je le dédaigne;
Et m'arme d'autant plus, que mon cœur en secret
Voudroit s'en laisser vaincre, et combat à regret.
Je me fais tant d'effort lorsque je le méprise,
Que par mes propres sens je crains d'être surprise;
J'en crains une révolte, et que, las d'obéir,
Comme je les trahis, ils ne m'osent trahir.
Voilà, pour vous montrer mon ame toute nue,
Ce qui m'a fait bannir Didyme de ma vue:

Je crains d'en recevoir quelque coup d'œil fatal,
Et chasse un ennemi dont je me défends mal.
Voilà quelle je suis, et quelle je veux être ;
La raison quelque jour s'en fera mieux connoître :
Nommez-la cependant vertu, caprice, orgueil,
Ce dessein me suivra jusque dans le cercueil.

CLÉOBULE. Il peut vous y pousser, si vous n'y prenez garde.
D'un œil envenimé Marcelle vous regarde ;
Et, se prenant à vous du mauvais traitement
Que sa fille à ses yeux reçoit de votre amant,
Sa jalouse fureur ne peut être assouvie
A moins de votre sang, à moins de votre vie :
Ce n'est plus en secret que frémit son courroux,
Elle en parle tout haut, elle s'en vante à nous,
Elle en jure les dieux ; et, ce que j'appréhende,
Pour ce triste sujet sans doute elle vous mande.
Dans un péril si grand faites un protecteur.

THÉODORE. Si je suis en péril, Placide en est l'auteur ;
L'amour qu'il a pour moi lui seul m'y précipite ;
C'est par-là qu'on me hait, c'est par-là qu'on s'irrite.
On n'en veut qu'à sa flamme, on n'en veut qu'à son choix ;
C'est contre lui qu'on arme ou la force ou les lois.
Tous les vœux qu'il m'adresse avancent ma ruine,
Et par une autre main c'est lui qui m'assassine.
Je sais quel est mon crime, et je ne doute pas
Du prétexte qu'aura l'arrêt de mon trépas ;
Je l'attends sans frayeur : mais, de quoi qu'on m'accuse,
S'il portoit à Flavie un cœur que je refuse,
Qui veut finir mes jours les voudroit protéger,
Et par ce changement il feroit tout changer.
Mais mon péril le flatte ; et son cœur en espère
Ce que jusqu'à présent tous ses soins n'ont pu faire ;
Il attend que du mien j'achète son appui :
J'en trouverai peut-être un plus puissant que lui ;
Et s'il me faut périr, dites-lui qu'avec joie
Je cours à cette mort où son amour m'envoie,
Et que, par un exemple assez rare à nommer,
Je périrai pour lui, si je ne puis l'aimer.

CLÉOBULE. Ne vous pas mieux servir d'un amour si fidèle,
C'est...

THÉODORE. Quittons ce discours, je vois venir Marcelle [1].

SCÈNE III.

MARCELLE, THÉODORE, CLÉOBULE, STÉPHANIE.

MARCELLE *à Cléobule.*

Quoi! toujours l'un ou l'autre est par vous obsédé?
Qui vous amène ici? vous avois-je mandé?
Et ne pourrai-je voir Théodore ou Placide,
Sans que vous leur serviez d'interprète ou de guide?
Cette assiduité marque un zèle imprudent;
Et ce n'est pas agir en adroit confident.

CLÉOBULE. Je crois qu'on me doit voir d'une ame indifférente
Accompagner ici Placide et ma parente.
Je fais ma cour à l'un à cause de son rang,
Et rends à l'autre un soin où m'oblige le sang.

MARCELLE. Vous êtes bon parent.

CLÉOBULE. Elle m'oblige à l'être.

MARCELLE. Votre humeur généreuse aime à le reconnoître;
Et, sensible aux faveurs que vous en recevez,
Vous rendez à tous deux ce que vous leur devez.
Un si rare service aura sa récompense
Plus grande qu'on n'estime et plus tôt qu'on ne pense.
Cependant quittez-nous, que je puisse à mon tour
Servir de confidente à cet illustre amour.

CLÉOBULE. Ne croyez pas, madame...

MARCELLE. Obéissez, de grace.
Je sais ce qu'il faut croire, et vois ce qui se passe.

SCÈNE IV.

MARCELLE, THÉODORE, STÉPHANIE.

MARCELLE. Ne vous offensez pas, objet rare et charmant,
Si ma haine avec lui traite un peu rudement.
Ce n'est point avec vous que je la dissimule :

[1] Rien n'est plus froid et plus déplacé dans le tragique que ces scènes dans lesquelles un confident parle à une femme en faveur de l'amour d'un autre; c'est ce qu'on a tant reproché à Racine dans son *Alexandre*, où Éphestion paraît en *fidèle confident du beau feu de son maître.* Rien n'a plus avili notre théâtre, et ne l'a rendu plus ridicule aux yeux des étrangers, que ces scènes d'ambassadeurs d'amour; heureusement il y en a peu dans Corneille. (V.)

Je chéris Théodore, et je hais Cléobule;
Et, par un pur effet du bien que je vous veux,
Je ne puis voir ici ce parent dangereux.
Je sais que pour Placide il vous fait tout facile,
Qu'en sa grandeur nouvelle il vous peint un asile,
Et tâche à vous porter jusqu'à la vanité
D'espérer me braver avec impunité;
Je n'ignore non plus que votre ame plus saine,
Connoissant son devoir ou redoutant ma haine,
Rejette ses conseils, en dédaigne le prix,
Et fait de ces grandeurs un généreux mépris.
Mais comme avec le temps il pourroit vous séduire,
Et vous, changeant d'humeur, me forcer à vous nuire,
J'ai voulu vous parler, pour vous mieux avertir
Qu'il seroit malaisé de vous en garantir;
Que si ce qu'est Placide enfloit votre courage,
Je puis en un moment renverser mon ouvrage,
Abattre sa fortune, et détruire avec lui
Quiconque m'oseroit opposer son appui.
Gardez donc d'aspirer au rang où je l'élève.
Qui commence le mieux ne fait rien s'il n'achève.
Ne servez point d'obstacle à ce que j'en prétends;
N'acquérez point ma haine en perdant votre temps.
Croyez que me tromper c'est vous tromper vous-même;
Et si vous vous aimez, souffrez que je vous aime.

THÉODORE. Je n'ai point vu, madame, encor jusqu'à ce jour
Avec tant de menace expliquer tant d'amour,
Et, peu faite à l'honneur de pareilles visites,
J'aurois lieu de douter de ce que vous me dites;
Mais soit que ce puisse être ou feinte, ou vérité,
Je veux bien vous répondre avec sincérité.
Quoique vous me jugiez l'ame basse et timide,
Je croirois sans faillir pouvoir aimer Placide;
Et si sa passion avoit pu me toucher,
J'aurois assez de cœur pour ne le point cacher.
Cette haute puissance à ses vertus rendue
L'égale presque aux rois dont je suis descendue;
Et si Rome et le temps m'en ont ôté le rang,
Il m'en demeure encor le courage et le sang.
Dans mon sort ravalé je sais vivre en princesse;

Je fuis l'ambition, mais je hais la foiblesse :
Et comme ses grandeurs ne peuvent m'ébranler,
L'épouvante jamais ne me fera parler.
Je l'estime beaucoup, mais en vain il soupire ;
Quand même sur ma tête il feroit choir l'empire,
Vous me verriez répondre à cette illustre ardeur
Avec la même estime et la même froideur.
Sortez d'inquiétude, et m'obligez de croire
Que la gloire où j'aspire est tout une autre gloire,
Et que, sans m'éblouir de cet éclat nouveau,
Plutôt que dans son lit j'entrerois au tombeau [1].

MARCELLE. Je vous crois : mais souvent l'amour brûle sans luire ;
Dans un profond secret il aime à se conduire ;
Et voyant Cléobule aller tant et venir,
Entretenir Placide, et vous entretenir,
Je sens toujours dans l'ame un reste de scrupule,
Que je blâme moi-même et tiens pour ridicule.
Mais mon cœur soupçonneux ne s'en peut départir.
Vous avez deux moyens de l'en faire sortir ;
Épousez ou Didyme, ou Cléante, ou quelque autre,
Ne m'importe pas qui, mon choix suivra le vôtre,
Et je le comblerai de tant de dignités,
Que peut-être il vaudra ce que vous me quittez ;
Ou, si vous ne pouvez si tôt vous y résoudre,
Jurez-moi par ce Dieu qui porte en main la foudre,
Et dont tout l'univers doit craindre le courroux,
Que Placide jamais ne sera votre époux.
Je lui fais pour Flavie offrir un sacrifice :
Peut-être que vos vœux le rendront plus propice ;
Venez les joindre aux miens, et le prendre à témoin.

THÉODORE. Je veux vous satisfaire ; et, sans aller si loin,
J'atteste ici le Dieu qui lance le tonnerre,
Ce monarque absolu du ciel et de la terre,
Et dont tout l'univers doit craindre le courroux,
Que Placide jamais ne sera mon époux.

[1] On retrouve dans quelques vers de cette scène l'auteur des beaux morceaux de *Polyeucte*, mais une fille de qualité qui veut mourir vierge est fort bonne pour le couvent, et fort mauvaise pour le théâtre. Au reste, *l'amour qui brûle sans luire*, Cléobule qu'on voit *aller tant et venir*, un reste de scrupule que Marcelle *tient pour ridicule*, sont des façons de parler si basses, si choquantes, qu'elles dégoûteraient tout lecteur, quand même la pièce serait bien faite. (V.)

En est-ce assez, madame? êtes-vous satisfaite?
MARCELLE. Ce serment à peu près est ce que je souhaite;
Mais, pour vous dire tout, la sainteté des lieux,
Le respect des autels, la présence des dieux,
Le rendant et plus saint et plus inviolable,
Me le pourroient aussi rendre bien plus croyable.
THÉODORE. Le Dieu que j'ai juré connoît tout, entend tout;
Il remplit l'univers de l'un à l'autre bout;
Sa grandeur est sans borne ainsi que sans exemple;
Il n'est pas moins ici qu'au milieu de son temple,
Et ne m'entend pas mieux dans son temple qu'ici.
MARCELLE. S'il vous entend partout, je vous entends aussi:
On ne m'éblouit point d'une mauvaise ruse;
Suivez-moi dans le temple, et tôt, et sans excuse.
THÉODORE. Votre cœur soupçonneux ne m'y croiroit non plus,
Et je vous y ferois des serments surperflus.
MARCELLE. Vous désobéissez?
THÉODORE. Je crois vous satisfaire.
MARCELLE. Suivez, suivez mes pas.
THÉODORE. Ce seroit vous déplaire;
Vos desseins d'autant plus en seroient reculés;
Ma désobéissance est ce que vous voulez.
MARCELLE. Il faut de deux raisons que l'une vous retienne:
Ou vous aimez Placide, ou vous êtes chrétienne.
THÉODORE. Oui, je le suis, madame, et le tiens à plus d'heur
Qu'une autre ne tiendroit toute votre grandeur.
Je vois qu'on vous l'a dit, ne cherchez plus de ruse;
J'avoue et hautement, et tôt, et sans excuse.
Armez-vous à ma perte, éclatez, vengez-vous,
Par ma mort à Flavie assurez un époux;
Et noyez dans ce sang, dont vous êtes avide,
Et le mal qui la tue, et l'amour de Placide.
MARCELLE. Oui, pour vous en punir je n'épargnerai rien;
Et l'intérêt des dieux assurera le mien.
THÉODORE. Le vôtre en même temps assurera ma gloire;
Triomphant de ma vie, il fera ma victoire,
Mais si grande, si haute, et si pleine d'appas,
Qu'à ce prix j'aimerai les plus cruels trépas.
MARCELLE. De cette illusion soyez persuadée;
Périssant à mes yeux, triomphez en idée;

Goûtez d'un autre monde à loisir les appas,
Et devenez heureuse où je ne serai pas :
Je n'en suis point jalouse, et toute ma puissance
Vous veut bien d'un tel heur hâter la jouissance;
Mais gardez de pâlir et de vous étonner
A l'aspect du chemin qui vous y doit mener.

THÉODORE. La mort n'a que douceur pour une ame chrétienne.

MARCELLE. Votre félicité va donc faire la mienne.

THÉODORE. Votre haine est trop lente à me la procurer.

MARCELLE. Vous n'aurez pas long-temps sujet d'en murmurer.
Allez trouver Valens, allez, ma Stéphanie :
Mais demeurez, il vient [1].

SCÈNE V.

VALENS, MARCELLE, THÉODORE, PAULIN, STÉPHANIE.

MARCELLE. Ce n'est point calomnie,
Seigneur, elle est chrétienne, et s'en ose vanter.

VALENS. Théodore, parlez sans vous épouvanter.

THÉODORE. Puisque je suis coupable aux yeux de l'injustice,
Je fais gloire du crime, et j'aspire au supplice;
Et d'un crime si beau le supplice est si doux,
Que qui peut le connoître en doit être jaloux.

VALENS. Je ne recherche plus la damnable origine
De cette aveugle amour où Placide s'obstine;
Cette noire magie, ordinaire aux chrétiens,
L'arrête indignement dans vos honteux liens ;
Votre charme après lui se répand sur Flavie :
De l'un il prend le cœur, et de l'autre la vie.
Vous osez donc ainsi jusque dans ma maison,
Jusque sur mes enfants verser votre poison?
Vous osez donc tous deux les prendre pour victimes ?

THÉODORE. Seigneur, il ne faut point me supposer de crimes,
C'est à des faussetés sans besoin recourir;
Puisque je suis chrétienne, il suffit pour mourir.
Je suis prête : où faut-il que je porte ma vie?

[1] L'auteur dit, avec une candeur digne de lui, qu'une femme sans grande passion ne pouvait faire un grand effet : on ne peut sans doute s'intéresser à elle, mais on s'intéresse beaucoup moins à Marcelle : son caractère indigne et son ton ironique et insultant dégoûtent. (V.)

Où me veut votre haine immoler à Flavie?
Hâtez, hâtez, seigneur, ces heureux châtiments
Qui feront mes plaisirs et vos contentements.

VALENS. Ah! je rabattrai bien cette fière constance.

THÉODORE. Craindrois-je des tourments qui font ma récompense?

VALENS. Oui, j'en sais que peut-être aisément vous craindrez,
Vous en recevrez l'ordre, et vous en résondrez.
Ce courage toujours ne sera pas si ferme.
Paulin, que là-dedans pour prison on l'enferme.
Mettez-y bonne garde.

(Paulin la conduit avec quelques soldats, et l'ayant enfermée, il revient incontinent.)

SCÈNE VI.

VALENS, MARCELLE, PAULIN, STÉPHANIE.

MARCELLE. Eh quoi! pour la punir,
Quand le crime est constant, qui vous peut retenir?

VALENS. Agréerez-vous le choix que je fais d'un supplice?

MARCELLE. J'agréerai tout, seigneur, pourvu qu'elle périsse:
Choisissez le plus doux, ce sera m'obliger.

VALENS. Ah! que vous savez mal comme il se faut venger[1]!

MARCELLE. Je ne suis point cruelle, et n'en veux à sa vie
Que pour rendre Placide à l'amour de Flavie.
Otez-nous cet obstacle à nos contentements,
Mais en faveur du sexe épargnez les tourments;
Qu'elle meure, il suffit.

VALENS. Oui, sans plus de demeure,
Pour l'intérêt des dieux je consens qu'elle meure:
Indigne de la vie, elle doit en sortir;
Mais pour votre intérêt je n'y puis consentir.
Quoi! madame, la perdre est-ce gagner Placide?

[1] Ce ne sont plus, on l'a déjà dit, les expressions que nous examinons: il faut plaindre ici la faiblesse de l'esprit humain; c'est l'auteur de *Cinna* qui met dans la tête d'un Romain qu'on ne doit se venger d'une princesse qu'en l'envoyant dans un mauvais lieu; et c'est à sa femme qu'il tient ce langage! Au reste, on doute fort que cette aventure soit vraie; ces contes qu'on nous fait de jeunes et belles chrétiennes condamnées à la prostitution sont l'opposé des mœurs et des lois romaines: une nation qui condamnait les vestales à être enterrées toutes vives pour une faiblesse n'avait garde de permettre qu'on prostituât des princesses à des soldats, pour cause de religion. On pourrait mettre un événement au théâtre, si, sans être vrai, il avait été vraisemblable; mais il faudrait surtout qu'il fût noble et tragique: celui-ci est faux, ridicule et abominable; il est tiré de ces légendes qui sont la honte de l'esprit humain. (V.)

Croyez-vous que sa mort le change, ou l'intimide?
Que ce soit un moyen d'être aimable à ses yeux,
Que de mettre au tombeau ce qu'il aime le mieux?
Ah! ne vous flattez point d'une espérance vaine :
En cherchant son amour vous redoublez sa haine;
Et, dans le désespoir où vous l'allez plonger,
Loin d'en aimer la cause, il voudra s'en venger.
Chaque jour à ses yeux cette ombre ensanglantée,
Sortant des tristes nuits où vous l'aurez jetée,
Vous peindra toutes deux avec des traits d'horreur
Qui feront de sa haine une aveugle fureur;
Et lors je ne dis pas tout ce que j'appréhende.
Son ame est violente, et son amour est grande :
Verser le sang aimé ce n'est pas l'en guérir;
Et le désespérer ce n'est pas l'acquérir [1].

MARCELLE. Ainsi donc vous laissez Théodore impunie?

VALENS. Non, je la veux punir, mais par l'ignominie;
Et, pour forcer Placide à vous porter ses vœux,
Rendre cette chrétienne indigne de ses feux.

MARCELLE. Je ne vous entends point.

VALENS. Contentez-vous, madame,
Que je vois pleinement les desirs de votre ame,
Que de votre intérêt je veux faire le mien.
Allez, et sur ce point ne demandez plus rien.
Si je m'expliquois mieux, quoique son ennemie,
Vous la garantiriez d'une telle infamie;
Et, quelque bon succès qu'il en faille espérer,
Votre haute vertu ne pourroit l'endurer.
Agréez ce supplice, et sans que je le nomme,
Sachez qu'assez souvent on le pratique à Rome,

[1] Comme si on ne désespérait pas ce Placide en envoyant au b..... une fille respectable qu'il veut épouser! Valens ne savait-il pas qu'on peut, avec le temps, pardonner le meurtre, et qu'on ne pardonne jamais les affronts? (V.) — Dans une petite pièce contre Scudéri, qui est placée à la suite des observations sur *le Cid*, Corneille avoit employé le mot que Voltaire emploie ici, et qu'il répète plusieurs fois avec complaisance dans le cours de ces remarques. Voltaire, qui lui reproche assez durement cette indécence, qui peut-être n'en étoit pas une du temps de Corneille, auroit dû n'y pas tomber lui-même. Ajoutez qu'une petite pièce de dix ou douze vers, échappée à ce grand homme dans un moment d'humeur, pouvoit n'être pas recueillie, que même elle ne méritoit pas de l'être, et que, selon toute apparence, l'intention de Corneille n'étoit pas qu'elle le fût : au lieu que le commentaire de Voltaire est entre les mains de tout le monde. (P.)



Qu'il est craint des chrétiens, qu'il plaît à l'empereur,
Qu'aux filles de sa sorte il fait le plus d'horreur,
Et que ce digne objet de votre juste haine
Voudroit de mille morts racheter cette peine.

MARCELLE. Soit que vous me vouliez éblouir ou venger,
Jusqu'à l'événement je n'en veux point juger;
Je vous en laisse faire. Adieu : disposez d'elle;
Mais gardez d'oublier qu'enfin je suis Marcelle,
Et que si vous trompez un si juste courroux,
Je me saurai bientôt venger d'elle et de vous [1].

SCÈNE VII.

VALENS, PAULIN.

VALENS. L'impérieuse humeur! vois comme elle me brave,
Comme son fier orgueil m'ose traiter d'esclave.

PAULIN. Seigneur, j'en suis confus, mais vous le méritez;
Au lieu d'y résister, vous vous y soumettez.

VALENS. Ne t'imagine pas que dans le fond de l'ame
Je préfère à mon fils les fureurs d'une femme;
L'un m'est plus cher que l'autre, et par ce triste arrêt
Ce n'est que de ce fils que je prends l'intérêt.
Théodore est chrétienne, et ce honteux supplice
Vient moins de ma rigueur que de mon artifice :
Cette haute infamie où je veux la plonger
Est moins pour la punir que pour la voir changer.
Je connois les chrétiens; la mort la plus cruelle
Affermit leur constance, et redouble leur zèle;
Et, sans s'épouvanter de tous nos châtiments,
Ils trouvent des douceurs au milieu des tourments :
Mais la pudeur peut tout sur l'esprit d'une fille
Dont la vertu répond à l'illustre famille;
Et j'attends aujourd'hui d'un si puissant effort
Ce que n'obtiendroient pas les frayeurs de la mort.
Après ce grand effet, j'oserai tout pour elle,
En dépit de Flavie, en dépit de Marcelle;
Et je n'ai rien à craindre auprès de l'empereur,
Si ce cœur endurci renonce à son erreur :

[1] Voilà une impertinente créature; elle menace son mari qui veut la venger : si elle n'entend point de quoi il s'agit, c'est une grande sotte. (V.)

Lui-même il me louera d'avoir su l'y réduire ;
Lui-même il détruira ceux qui m'en voudroient nuire.
J'aurai lieu de braver Marcelle et ses amis :
Ma vertu me soutient où son crédit m'a mis;
Mais elle me perdroit, quelque rang que je tienne,
Si j'osois à ses yeux sauver cette chrétienne.
Va la voir de ma part, et tâche à l'étonner :
Dis-lui qu'à tout le peuple on va l'abandonner [1],
Tranche le mot enfin, que je la prostitue :
Et, quand tu la verras troublée et combattue,
Donne entrée à Placide, et souffre que son feu
Tâche d'en arracher un favorable aveu.
Les larmes d'un amant et l'horreur de sa honte
Pourront fléchir ce cœur qu'aucun péril ne dompte,
Et lors elle n'a point d'ennemis si puissants
Dont elle ne triomphe avec un peu d'encens;
Et cette ignominie où je l'ai condamnée
Se changera soudain en heureux hyménée.

PAULIN. Votre prudence est rare, et j'en suivrai les lois.
Daigne le juste ciel seconder votre choix,
Et, par une influence un peu moins rigoureuse,
Disposer Théodore à vouloir être heureuse !

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

THÉODORE, PAULIN.

THÉODORE. Où m'allez-vous conduire?
PAULIN. Il est en votre choix ;
Suivez-moi dans le temple, ou subissez nos lois.
THÉODORE. De ces indignités vos juges sont capables!
PAULIN. Ils égalent la peine aux crimes des coupables.
THÉODORE. Si le mien est trop grand pour le dissimuler,
N'est-il point de tourments qui puissent l'égaler?

[1] Ce vers et le mot *prostitue* présentent l'image la plus dégoûtante, la plus odieuse, et la plus sale; cela ne serait pas souffert à la Foire : voilà pourtant le nœud de la pièce. On ne sort point d'étonnement que le même homme qui a imaginé le cinquième acte de *Rodogune* ait fait un pareil ouvrage. (V.)

PAULIN. Comme dans les tourments vous trouvez des délices,
Ils ont trouvé pour vous ailleurs de vrais supplices,
Et, par un châtiment aussi grand que nouveau,
De votre vertu même ils font votre bourreau.
THÉODORE. Ah! qu'un si détestable et honteux sacrifice,
Est pour elle en effet un rigoureux supplice!
PAULIN. Ce mépris de la mort qui par tout à nos yeux
Brave si hautement et nos lois et nos dieux,
Cette indigne fierté ne seroit pas punie
A ne vous ôter rien de plus cher que la vie :
Il faut qu'on leur immole, après de tels mépris,
Ce que chez votre sexe on met à plus haut prix;
Ou que cette fierté, de nos lois ennemie,
Cède aux justes horreurs d'une pleine infamie,
Et que votre pudeur rende à nos immortels
L'encens que votre orgueil refuse à leurs autels.
THÉODORE. Valens me fait par vous porter cette menace :
Mais, s'il hait les chrétiens, il respecte ma race;
Le sang d'Antiochus n'est pas encor si bas,
Qu'on l'abandonne en proie aux fureurs des soldats.
PAULIN. Ne vous figurez point qu'en un tel sacrilége
Le sang d'Antiochus ait quelque privilége :
Les dieux sont au-dessus des rois dont vous sortez,
Et l'on vous traite ici comme vous les traitez.
Vous les déshonorez, et l'on vous déshonore.
THÉODORE. Vous leur immolez donc l'honneur de Théodore,
A ces dieux dont enfin la plus sainte action
N'est qu'inceste, adultère, et prostitution?
Pour venger les mépris que je fais de leurs temples,
Je me vois condamnée à suivre leurs exemples,
Et, dans vos dures lois, je ne puis éviter
Ou de leur rendre hommage, ou de les imiter!
Dieu de la pureté, que vos lois sont bien autres!
PAULIN. Au lieu de blasphémer, obéissez aux nôtres.
Et ne redoublez point par vos impiétés
La haine et le courroux de nos dieux irrités :
Après nos châtiments ils ont encor leur foudre.
On vous donne de grace une heure à vous résoudre;
Vous savez votre arrêt, vous avez à choisir;
Usez utilement de ce peu de loisir.

THÉODORE. Quelles sont vos rigueurs, si vous le nommez grace !
Et quel choix voulez-vous qu'une chrétienne fasse,
Réduite à balancer son esprit agité
Entre l'idolâtrie et l'impudicité ?
Le choix est inutile où les maux sont extrêmes.
Reprenez votre grace, et choisissez vous-mêmes :
Quiconque peut choisir consent à l'un des deux,
Et le consentement est seul lâche et honteux.
Dieu, tout juste et tout bon, qui lit dans nos pensées,
N'impute point de crime aux actions forcées !
Soit que vous contraigniez pour vos dieux impuissants
Mon corps à l'infamie, ou ma main à l'encens,
Je saurai conserver d'une ame résolue
A l'époux sans macule une épouse impollue [1].

SCÈNE II.

PLACIDE, THÉODORE, PAULIN.

THÉODORE. Mais que vois-je? ah! seigneur, est-ce Marcelle ou vous
Dont sur mon innocence éclate le courroux?
L'arrêt qu'a contre moi prononcé votre père,
Est-ce pour la venger, ou pour vous satisfaire?
Est-ce mon ennemie ou mon illustre amant
Qui du nom de vos dieux abuse insolemment?
Vos feux de sa fureur se sont-ils faits complices?
Sont-ils d'intelligence à choisir mes supplices?
Étouffent-ils si bien vos respects généreux
Qu'ils fassent mon bourreau d'un héros amoureux !
PLACIDE. Retirez-vous, Paulin.
PAULIN. On me l'a mise en garde.
PLACIDE. Je sais jusqu'à quel point ce devoir vous regarde;
Prenez soin de la porte, et sans me répliquer :

[1] Qui aurait jamais pu s'attendre à voir une ame résolue conserver une épouse impollue à l'époux sans macule ? Jusqu'où Corneille s'est-il oublié? jusqu'à quel abaissement est il descendu? Ce n'est pas seulement l'excès du ridicule qui étonne ici ; c'est la résignation de cette bonne fille qui prend son parti d'aller dans un mauvais lieu s'abandonner à la canaille, et qui se console en songeant qu'elle n'y consentira pas.

Dieu soit, Dieu soit, dit le saint personnage,
Dieu soit loué! je l'ai fait sans péché.

Ce n'est pas devant vous que je veux m'expliquer.
PAULIN. Seigneur...
PLACIDE. Laissez-nous, dis-je, et craignez ma colère;
Je vous garantirai de celle de mon père.

SCÈNE III.

PLACIDE, THÉODORE.

THÉODORE. Quoi! vous chassez Paulin, et vous craignez ses yeux,
Vous qui ne craignez pas la colère des cieux!
PLACIDE. Redoublez vos mépris, mais bannissez des craintes
Qui portent à mon cœur de plus rudes atteintes;
Ils sont encor plus doux que les indignités
Qu'imputent vos frayeurs à mes témérités;
Et ce n'est pas contre eux que mon ame s'irrite.
Je sais qu'ils font justice à mon peu de mérite :
Et lorsque vous pouviez jouir de vos dédains [1],
Si j'osois les nommer quelquefois inhumains,
Je les justifiois dedans ma conscience,
Et je n'attendois rien que de ma patience,
Sans que pour ces grandeurs qui font tant de jaloux,
Je me sois jamais cru moins indigne de vous.
Aussi ne pensez pas que je vous importune
De payer mon amour, ou de voir ma fortune :
Je ne demande pas un bien qui leur soit dû;
Mais je viens pour vous rendre un bien presque perdu,
Encor le même amant qu'une rigueur si dure
A toujours vu brûler et souffrir sans murmure,
Qui plaint du sexe en vous les respects violés;
Votre libérateur enfin, si vous voulez.

[1] Voilà comme Corneille parle d'amour quand il n'est pas guidé par Guillem de Castro, et quand il n'a que l'amour à faire parler : c'est le style des romans de son temps : c'est le style de ses comédies. Rien n'est plus insipide, plus bourgeois, plus dégoûtant, que le langage purement amoureux qui a déshonoré toujours le théâtre français : Racine, au moins, par la pureté de sa diction, par l'harmonie des vers, par le choix des mots, par un style aussi soigné que naturel, ennoblit un peu ce petit genre, et réchauffe la froideur de ce langage. Je ne parle pas ici de cet amour passionné, furieux, terrible, qui entre si bien dans la vraie tragédie; je parle des déclarations d'Antiochus, de Xipharès, de Pharnace, d'Hippolyte; je parle des scènes de coquetterie; je parle de ces amours, plus propres à l'idylle et à la comédie qu'à la tragédie, dont il a seul soutenu la faiblesse par le charme de la poésie, et par des sentiments vrais et délicats, inconnus à tout autre qu'à lui. (V.)

THÉODORE. Pardonnez donc, seigneur, à la première idée
Qu'a jeté dans mon ame une peur mal fondée.
De mille objets d'horreur mon esprit combattu
Auroit tout soupçonné de la même vertu.
Dans un péril si proche et si grand pour ma gloire,
Comme je dois tout craindre, aussi je puis tout croire ;
Et mon honneur timide, entre tant d'ennemis,
Sur les ordres du père a mal jugé le fils.
Je vois, graces au ciel, par un effet contraire,
Que la vertu du fils soutient celle du père,
Qu'elle ranime en lui la raison qui mouroit,
Qu'elle rappelle en lui l'honneur qui s'égaroit;
Et, le rétablissant dans une ame si belle,
Détruit heureusement l'ouvrage de Marcelle.
Donc à votre prière il s'est laissé toucher ?

PLACIDE. J'aurois touché plutôt un cœur tout de rocher :
Soit crainte, soit amour qui possède son ame,
Elle est tout asservie aux fureurs d'une femme.
Je le dis à ma honte, et j'en rougis pour lui,
Il est inexorable, et j'en mourrois d'ennui,
Si nous n'avions l'Égypte, où fuir l'ignominie
Dont vous veut lâchement combler sa tyrannie.
Consentez-y, madame, et je suis assez fort
Pour rompre vos prisons et changer votre sort ;
Ou si votre pudeur au peuple abandonnée
S'en peut mieux affranchir que par mon hyménée,
S'il est quelque autre voie à vous sauver l'honneur,
J'y consens, et renonce à mon plus doux bonheur.
Mais si contre un arrêt à cet honneur funeste
Pour en rompre le coup ce moyen seul vous reste,
Si, refusant Placide, il vous faut être à tous,
Fuyez cette infamie en suivant un époux;
Suivez-moi dans des lieux où je serai le maître,
Où vous serez sans peur ce que vous voudrez être ;
Et peut-être, suivant ce que vous résoudrez,
Je n'y serai bientôt que ce que vous voudrez.
C'est assez m'expliquer ; que rien ne vous retienne :
Je vous aime, madame, et vous aime chrétienne.
Venez me donner lieu d'aimer ma dignité,
Qui fera mon bonheur et votre sûreté.

THÉODORE. N'espérez pas, seigneur, que mon sort déplorable[1]
Me puisse à votre amour rendre plus favorable,
Et que d'un si grand coup mon esprit abattu
Défère à ses malheurs plus qu'à votre vertu.
Je l'ai toujours connue et toujours estimée;
Je l'ai plainte souvent d'aimer sans être aimée;
Et, par tous ces dédains où j'ai su recourir,
J'ai voulu vous déplaire afin de vous guérir.
Louez-en le dessein, en apprenant la cause.
Un obstacle éternel à vos desirs s'oppose.
Chrétienne, et sous les lois d'un plus puissant époux...
Mais, seigneur, à ce mot ne soyez point jaloux :
Quelque haute splendeur que vous teniez de Rome,
Il est plus grand que vous : mais ce n'est point un homme ;
C'est le Dieu des chrétiens, c'est le maître des rois,
C'est lui qui tient ma foi, c'est lui dont j'ai fait choix;
Et c'est enfin à lui que mes vœux ont donnée
Cette virginité que l'on a condamnée.
Que puis-je donc pour vous, n'ayant rien à donner?
Et par où votre amour se peut-il couronner,
Si pour moi votre hymen n'est qu'un lâche adultère,
D'autant plus criminel qu'il seroit volontaire,
Dont le ciel puniroit les sacriléges nœuds,
Et que ce Dieu jaloux vengeroit sur tous deux ?
Non, non, en quelque état que le sort m'ait réduite,
Ne me parlez, seigneur, ni d'hymen ni de fuite :
C'est changer d'infamie, et non pas l'éviter;
Loin de m'en garantir, c'est m'y précipiter.
Mais, pour braver Marcelle, et m'affranchir de honte,
Il est une autre voie et plus sûre et plus prompte,
Que dans l'éternité j'aurois lieu de bénir,
La mort; et c'est de vous que je dois l'obtenir.
Si vous m'aimez encor, comme j'ose le croire,
Vous devez cette grace à votre propre gloire;
En m'arrachant la mienne on la va déchirer;

[1] Ce couplet de Théodore est fort beau, quoique trop long, et quoiqu'il y ait une affectation condamnable à parler d'un amant qui s'unit à ce qu'il aime si fortement, qu'il en fait une part de lui-même. Mais pourquoi Corneille a-t-il réussi dans ce morceau ? C'est que les sentiments y sont grands; c'est que l'objet en serait vraiment tragique, s'il n'était pas avili par le ridicule honteux de la prostitution. Toutes les fois que Corneille a quelque chose de vigoureux à traiter, on le retrouve, mais ces beaux morceaux sont perdus. (V.)

C'est votre choix, c'est vous qu'on va déshonorer.
L'amant si fortement s'unit à ce qu'il aime,
Qu'il en fait dans son cœur une part de lui-même;
C'est par là qu'on vous blesse, et c'est par-là, seigneur,
Que peut jusques à vous aller mon déshonneur.
Tranchez donc cette part par où l'ignominie
Pourroit souiller l'éclat d'une si belle vie :
Rendez à votre honneur toute sa pureté,
Et mettez par ma mort son lustre en sûreté.
Mille dont votre Rome adore la mémoire
Se sont bien tout entiers immolés à leur gloire;
Comme eux, en vrai Romain de la vôtre jaloux,
Immolez cette part trop indigne de vous;
Sauvez-la par sa perte; ou, si quelque tendresse
A ce bras généreux imprime sa foiblesse,
Si du sang d'une fille il craint de se rougir,
Armez, armez le mien, et le laissez agir.
Ma loi me le défend, mais mon Dieu me l'inspire;
Il parle, et j'obéis à son secret empire;
Et, contre l'ordre exprès de son commandement,
Je sens que c'est de lui que vient ce mouvement.
Pour le suivre, seigneur, souffrez que votre épée
Me puisse...

PLACIDE. Oui, vous l'aurez, mais dans mon sang trempée;
Et votre bras du moins en recevra du mien
Le glorieux exemple avant que le moyen.

THÉODORE. Ah! ce n'est pas pour vous un mouvement à suivre;
C'est à moi de mourir, mais c'est à vous de vivre.

PLACIDE. Ah! faites-moi donc vivre, ou me laissez mourir;
Cessez de me tuer, ou de me secourir.
Puisque vous n'écoutez ni mes vœux ni mes larmes,
Puisque la mort pour vous a plus que moi de charmes,
Souffrez que ce trépas, que vous trouvez si doux,
Ait à son tour pour moi plus de douceur que vous.
Puis-je vivre et vous voir morte ou déshonorée,
Vous que de tout mon cœur j'ai toujours adorée,
Vous qui de mon destin réglez le triste cours,
Vous, dis-je, à qui j'attache et ma gloire et mes jours?
Non, non, s'il vous faut voir déshonorée ou morte,
Souffrez un désespoir où la raison me porte;

Renoncer à la vie avant de tels malheurs,
Ce n'est que prévenir l'effet de mes douleurs.
En ces extrémités je vous conjure encore :
Non par ce zèle ardent d'un cœur qui vous adore,
Non par ce vain éclat de tant de dignités,
Trop au-dessous du sang des rois dont vous sortez,
Non par ce désespoir où vous poussez ma vie,
Mais par la sainte horreur que vous fait l'infamie,
Par ce Dieu que j'ignore, et pour qui vous vivez,
Et par ce même bien que vous lui conservez.
Daignez en éviter la perte irréparable,
Et sous les saints liens d'un nœud si vénérable
Mettez en sûreté ce qu'on va vous ravir [1].

THÉODORE. Vous n'êtes pas celui dont Dieu s'y veut servir :
Il saura bien sans vous en susciter un autre,
Dont le bras moins puissant, mais plus saint que le vôtre,
Par un zèle plus pur se fera mon appui [2],
Sans porter ses desirs sur un bien tout à lui.
Mais parlez à Marcelle.

SCÈNE IV.

MARCELLE, PLACIDE, THÉODORE, PAULIN, STÉPHANIE.

PLACIDE. Ah dieux! quelle infortune!
Faut-il qu'à tous moments...

MARCELLE. Je vous suis importune
De mêler ma présence aux secrets des amants,
Qui n'ont jamais besoin de pareils truchements.

PAULIN. Madame, on m'a forcé de puissance absolue.

MARCELLE, *à Paulin.*
L'ayant soufferte ainsi, vous l'avez bien voulue :
Ne me répliquez plus, et me la renfermez [3].

[1] C'est toujours l'idée de la prostitution (V.)

[2] Elle est donc déja informée que Didyme entrera dans le mauvais lieu pour sauver son honneur? (V.)

[3] Il n'y a rien de plus indécent, de plus révoltant, de plus atroce, de plus bas, de plus lâche, que cette Marcelle qui vient insulter à cette prostituée : du moins elle devrait épargner les solécismes et les barbarismes; *on a forcé Paulin de puissance absolue, et il l'a bien voulue.* (V.)

SCÈNE V.

MARCELLE, PLACIDE, STÉPHANIE.

MARCELLE. Ainsi donc vos desirs en sont toujours charmés?
Et quand un juste arrêt la couvre d'infamie
Comme de tout l'empire et des dieux ennemie,
Au milieu de sa honte elle plait à vos yeux,
Et vous fait l'ennemi de l'empire et des dieux;
Tant les illustres noms d'infame et de rebelle
Vous semblent précieux à les porter pour elle!
Vous trouvez, je m'assure, en un si digne lieu
Cet objet de vos vœux encor digne d'un dieu[1]?
J'ai conservé son sang de peur de vous déplaire,
Et pour ne forcer pas votre juste colère
A ce serment conçu par tous les immortels
De venger son trépas jusque sur les autels.
Vous vous étiez par-là fait une loi si dure,
Que sans moi vous seriez sacrilége, ou parjure:
Je vous en ai fait grace en lui laissant le jour;
Et j'épargne du moins un crime à votre amour.
PLACIDE. Triomphez-en dans l'ame, et tâchez de paroître
Moins insensible aux maux que vous avez fait naitre.
En l'état où je suis, c'est une lâcheté,
D'insulter aux malheurs où vous m'avez jeté;
Et l'amertume enfin de cette raillerie
Tourneroit aisément ma douleur en furie.
Si quelque espoir arrête et suspend mon courroux,
Il ne peut être grand, puisqu'il n'est plus qu'en vous;
En vous, que j'ai traitée avec tant d'insolence,
En vous de qui la haine a tant de violence.
Contre ces malheurs même où vous m'avez jeté,
J'espère encore en vous trouver quelque bonté;
Je fais plus, je l'implore, et cette ame si fière
Du haut de son orgueil descend à la prière,
Après tant de mépris s'abaisse pleinement,

[1] Que dites-vous d'un b..... que cette dame appelle *un digne lieu?* (V.) — Ce mot de b*** est répété bien souvent dans un commentaire que Voltaire destinoit à l'instruction de la jeunesse. Cette répétition affectée d'un mot indécent paroît d'autant plus inexcusable que Voltaire, comme nous l'avons déja remarqué, reproche sévèrement à Corneille de l'avoir employé dans une épigramme contre Scudéri. (P.)

Et de votre triomphe achève l'ornement.
Voyez ce qu'aucun dieu n'eût osé vous promettre [1],
Ce que jamais mon cœur n'auroit cru se permettre :
Placide suppliant, Placide à vos genoux,
Vous doit être, madame, un spectacle assez doux;
Et c'est par la douceur de ce même spectacle
Que mon cœur vous demande un aussi grand miracle.
Arrachez Théodore aux hontes d'un arrêt
Qui mêle avec le sien mon plus cher intérêt.
Tout ingrate, inhumaine, inflexible, chrétienne,
Madame, elle est mon choix, et sa gloire est la mienne;
S'il faut qu'elle subisse une si dure loi,
Toute l'ignominie en rejaillit sur moi;
Et je n'ai pas moins qu'elle à rougir d'un supplice
Qui profane l'autel où j'ai fait sacrifice,
Et de l'illustre objet de mes plus saints desirs
Fait l'infame rebut des plus sales plaisirs.
S'il vous demeure encor quelque espoir pour Flavie,
Conservez-moi l'honneur pour conserver sa vie;
Et songez que l'affront où vous m'abandonnez
Déshonore l'époux que vous lui destinez.
Je vous le dis encor, sauvez-moi cette honte;
Ne désespérez pas une ame qui se dompte,
Et, par le noble effort d'un généreux emploi,
Triomphez de vous-même aussi bien que de moi.
Théodore est pour vous une utile ennemie;
Et si, proche qu'elle est de choir dans l'infamie,
Ma plus sincère ardeur n'en peut rien obtenir,
Vous n'avez pas beaucoup à craindre l'avenir.
Le temps ne la rendra que plus inexorable;
Le temps détrompera peut-être un misérable.
Daignez lui donner lieu de me pouvoir guérir,
Et ne me perdez pas en voulant m'acquérir.

MARCELLE. Quoi! vous voulez enfin me devoir votre gloire!
Certes, un tel miracle est difficile à croire,
Que vous, qui n'aspirez qu'à ne me devoir rien,
Vous me vouliez devoir un si précieux bien.

[1] Ce beau mouvement de Placide paroît avoir été imité avec génie par Voltaire dans la tragédie d'*Oreste*, lorsque Électre, pour implorer la grace de son frère, se courbe un moment devant Égyste. (P.)

Mais comme en ses desirs aisément on se flatte,
Dussé-je contre moi servir une ame ingrate,
Perdre encor mes faveurs, et m'en voir abuser,
Je vous aime encor trop pour vous rien refuser.
Oui, puisque Théodore enfin me rend capable
De vous rendre une fois un office agréable,
Puisque son intérêt vous force à me traiter
Mieux que tous mes bienfaits n'avoient su mériter,
Et par soin de vous plaire, et par reconnoissance,
Je vais pour l'un et l'autre employer ma puissance,
Et, pour un peu d'espoir qui m'est en vain rendu,
Rendre à mes ennemis l'honneur presque perdu;
Je vais d'un juste juge adoucir la colère,
Rompre le triste effet d'un arrêt trop sévère,
Répondre à votre attente, et vous faire éprouver
Cette bonté qu'en moi vous espérez trouver.
Jugez par cette épreuve, à mes vœux si cruelle,
Quel pouvoir vous avez sur l'esprit de Marcelle,
Et ce que vous pourriez un peu plus complaisant,
Quand vous y pouvez tout même en la méprisant.
Mais pourrai-je à mon tour vous faire une prière?

PLACIDE. Madame, au nom des dieux, faites-moi grace entière :
En l'état où je suis, quoi qu'il puisse avenir,
Je vous dois tout promettre, et ne puis rien tenir;
Je ne vous puis donner qu'une attente frivole;
Ne me réduisez point à manquer de parole :
Je crains, mais j'aime encore, et mon cœur amoureux...

MARCELLE. Le mien est raisonnable autant que généreux.
Je ne demande pas que vous cessiez encore
Ou de haïr Flavie, ou d'aimer Théodore :
Ce grand coup doit tomber plus insensiblement,
Et je me défierois d'un si prompt changement.
Il faut languir encor dedans l'incertitude,
Laisser faire le temps et cette ingratitude :
Je ne veux à présent qu'une fausse pitié,
Qu'une feinte douceur, qu'une ombre d'amitié.
Un moment de visite à la triste Flavie
Des portes du trépas rappelleroit sa vie :
Cependant que pour vous je vais tout obtenir,
Pour soulager ses maux allez l'entretenir;

Ne lui promettez rien, mais souffrez qu'elle espère,
Et trompez-la du moins pour la rendre à sa mère :
Un coup d'œil y suffit, un mot ou deux plus doux.
Faites un peu pour moi quand je fais tout pour vous ;
Daignez pour Théodore un moment vous contraindre.

PLACIDE. Un moment est bien long à qui ne sait pas feindre ;
Mais vous m'en conjurez par un nom trop puissant
Pour ne rencontrer pas un cœur obéissant.
J'y vais ; mais, par pitié, souvenez-vous vous-même
Des troubles d'un amant qui craint pour ce qu'il aime,
Et qui n'a pas pour feindre assez de liberté
Tant que pour son objet il est inquiété.

MARCELLE. Allez sans plus rien craindre, ayant pour vous Marcelle [1].

SCÈNE IV.

MARCELLE, STÉPHANIE.

STÉPHANIE. Enfin vous triomphez de cet esprit rebelle.

MARCELLE. Quel triomphe !

STÉPHANIE. Est-ce peu que de voir à vos pieds
Sa haine et son orgueil enfin humiliés ?

MARCELLE. Quel triomphe, te dis-je, et qu'il a d'amertumes !
Et que nous sommes loin de ce que tu présumes !
Tu le vois à mes pieds pleurer, gémir, prier :
Mais ne crois pas pourtant le voir s'humilier,
Ne crois pas qu'il se rende aux bontés qu'il implore ;
Mais vois de quelle ardeur il aime Théodore,
Et juge quel pouvoir cet amour a sur lui,
Puisqu'il peut le réduire à chercher mon appui.
Que n'oseront ses feux entreprendre pour elle,
S'ils ont pu l'abaisser jusqu'aux pieds de Marcelle ?
Et que dois-je espérer d'un cœur si fort épris,
Qui, même en m'adorant, me fait voir ses mépris ?
Dans ses submissions vois ce qui l'y convie ;

[1] Cette scène est une des plus étranges qui soient au théâtre français. *Rendez une visite de civilité à ma fille, sinon je vais prostituer votre maîtresse aux portefaix d'Antioche :* c'est la substance de cette scène et l'intrigue de la pièce. Disons hardiment qu'il n'y a jamais rien eu de si mauvais en aucun genre : il ne faut pas ménager les fautes portées à cet excès. (V.) — On ne doit pas ménager les fautes, mais on doit ménager les termes quand on relève les fautes d'un grand homme. (P.)

Mesure à son amour sa haine pour Flavie;
Et, voyant l'un et l'autre en son abaissement,
Juge de mon triomphe un peu plus sainement;
Vois dans son triste effet sa ridicule pompe.
J'ai peine en triomphant d'obtenir qu'il me trompe,
Qu'il feigne par pitié, qu'il donne un faux espoir.
STÉPHANIE. Et vous l'allez servir de tout votre pouvoir?
MARCELLE. Oui, je vais le servir, mais comme il le mérite.
Toi, va par quelque adresse amuser sa visite,
Et sous un faux appât prolonger l'entretien.
STÉPHANIE. Donc...
MARCELLE. Le temps presse; va, sans t'informer de rien.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

PLACIDE, STÉPHANIE, *sortant de chez Marcelle.*

STÉPHANIE. Seigneur...
PLACIDE. Va, Stéphanie, en vain tu me rappelles;
Ces feintes ont pour moi des gênes trop cruelles :
Marcelle en ma faveur agit trop lentement,
Et laisse trop durer cet ennuyeux moment.
Pour souffrir plus long-temps un supplice si rude,
J'ai trop d'impatience et trop d'inquiétude :
Il faut voir Théodore, il faut savoir mon sort,
Il faut...
STÉPHANIE. Ah! faites-vous, seigneur, un peu d'effort.
Marcelle, qui vous sert de toute sa puissance,
Mérite bien du moins cette reconnoissance.
Retournez chez Flavie attendre un bien si doux,
Et ne craignez plus rien, puisqu'elle agit pour vous.
PLACIDE. L'effet tarde beaucoup pour n'avoir rien à craindre;
Elle feignoit peut-être en me priant de feindre.
On retire souvent le bras pour mieux frapper.
Qui veut que je la trompe a droit de me tromper.
STÉPHANIE. Considérez l'humeur implacable d'un père,

Quelle est pour les chrétiens sa haine et sa colère,
Combien il faut de temps afin de l'émouvoir.

PLACIDE. Hélas! il n'en faut guère à trahir mon espoir.
Peut-être en ce moment qu'ici tu me cajoles,
Que tu remplis mon cœur d'espérances frivoles,
Ce rare et cher objet, qui fait seul mon destin,
Du soldat insolent est l'indigne butin.
Va flatter, si tu veux, la douleur de Flavie,
Et me laisse éclaircir de l'état de ma vie :
C'est trop l'abandonner à l'injuste pouvoir.
Ouvrez, Paulin, ouvrez, et me la faites voir.
On ne me répond point, et la porte est ouverte!
Paulin! madame!

STÉPHANIE. O dieux! la fourbe est découverte.
Où fuirai-je?

PLACIDE. Demeure, infame, et ne crains rien :
Je ne veux pas d'un sang abject comme le tien;
Il faut à mon courroux de plus nobles victimes :
Instruis-moi seulement de l'ordre de tes crimes.
Qu'a-t-on fait de mon ame? où la dois-je chercher?

STÉPHANIE. Vous n'avez pas sujet encor de vous fâcher :
Elle est...

PLACIDE. Dépêche, dis ce qu'en a fait Marcelle.

STÉPHANIE. Tout ce que votre amour pouvoit attendre d'elle.
Peut-on croire autre chose avec quelque raison,
Quand vous voyez déja qu'elle est hors de prison?

PLACIDE. Ah! j'en aurois déja reçu les assurances;
Et tu veux m'amuser de vaines apparences,
Cependant que Marcelle agit comme il lui plait,
Et fait sans résistance exécuter l'arrêt.
De ma crédulité Théodore est punie;
Elle est hors de prison, mais dans l'ignominie;
Et je devois juger, dans mon sort rigoureux,
Que l'ennemi qui flatte est le plus dangereux.
Mais souvent on s'aveugle, et, dans des maux extrêmes,
Les esprits généreux jugent tout par eux-mêmes;
Et lorsqu'on les trahit...

SCÈNE II.

PLACIDE, LYCANTE, STÉPHANIE.

LYCANTE. Jugez-en mieux, seigneur;
Marcelle vous renvoie et la joie et l'honneur;
Elle a de l'infamie arraché Théodore.
PLACIDE. Elle a fait ce miracle!
LYCANTE. Elle a fait plus encore.
PLACIDE. Ne me fais plus languir, dis promptement.
LYCANTE. D'abord
Valens changeoit l'arrêt en un arrêt de mort...
PLACIDE. Ah! si de cet arrêt jusqu'à l'effet on passe...
LYCANTE. Marcelle a refusé cette sanglante grace;
Elle la veut entière, et tâche à l'obtenir :
Mais Valens irrité s'obstine à la bannir;
Et voulant que cet ordre à l'instant s'exécute,
Quoi qu'en votre faveur Marcelle lui dispute,
Il mande Théodore, et la veut promptement
Faire conduire au lieu de son bannissement.
STÉPHANIE. Et vous vous alarmiez de voir sa prison vide!
PLACIDE. Tout fait peur à l'amour, c'est un enfant timide [1];
Et si tu le connois, tu me dois pardonner.
LYCANTE. Elle fait ses efforts pour vous la ramener,
Et vous conjure encore un moment de l'attendre.
PLACIDE. Quelles graces, bons dieux, ne lui dois-je point rendre!
Va, dis-lui que j'attends ici ce grand succès,
Où sa bonté pour moi paroît avec excès [2].
(Lycante rentre.)
STÉPHANIE. Et moi, je vais pour vous consoler sa Flavie.

[1] Il ne manquait aux étonnantes turpitudes de cette pièce que la mauvaise plaisanterie du madrigal, *l'amour est un enfant timide*. (V.)—Ce que Voltaire appelle des turpitudes, et ce qui seroit en effet révoltant aujourd'hui que les bienséances sont mieux connues, sans que les mœurs soient devenues plus décentes, n'étoit pas jugé alors avec autant de sévérité. Voltaire convient ailleurs que, vingt ans auparavant, la pièce eût peut-être été très applaudie ; et c'est au degré de perfection où Corneille lui-même avoit élevé la scène par ses chefs-d'œuvre, qu'il dut imputer la chute de *Théodore*. Cette réflexion devoit interdire à Voltaire l'indécence de son style moqueur. (P.)

[2] Qui aurait pu s'attendre, en voyant *Cinna* et les belles scènes des *Horaces*, que, peu d'années après, quand le génie de Corneille était dans toute sa force, il mettrait sur le théâtre une princesse qu'on envoie dans un mauvais lieu, et un amant qui dit que *l'amour est un enfant timide ?* (V.)

PLACIDE. Fais-lui donc quelque excuse à flatter son envie,
Et dis-lui de ma part tout ce que tu voudras :
Mon ame n'eut jamais les sentiments ingrats,
Et j'ai honte en secret d'être dans l'impuissance
De montrer plus d'effets de ma reconnoissance.
(Il est seul.)
Certes, une ennemie à qui je dois l'honneur
Méritoit dans son choix un peu plus de bonheur,
Devoit trouver une ame un peu moins défendue,
Et j'ai pitié de voir tant de bonté perdue :
Mais le cœur d'un amant ne peut se partager;
Elle a beau se contraindre, elle a beau m'obliger,
Je n'ai qu'aversion pour ce qui la regarde.

SCÈNE III.

PLACIDE, PAULIN.

PLACIDE. Vous ne me direz plus qu'on vous l'a mise en garde,
Paulin?
PAULIN. Elle n'est plus, seigneur, en mon pouvoir.
PLACIDE. Quoi! vous en soupirez?
PAULIN. Je pense le devoir.
PLACIDE. Soupirer du bonheur que le ciel me renvoie!
PAULIN. Je ne vois pas pour vous de grands sujets de joie.
PLACIDE. Qu'on la bannisse ou non, je la verrai toujours.
PAULIN. Quel fruit de cette vue espèrent vos amours?
PLACIDE. Le temps adoucira cette ame rigoureuse.
PAULIN. Le temps ne rendra pas la vôtre plus heureuse.
PLACIDE. Sans doute elle aura peine à me laisser périr.
PAULIN. Qui le peut espérer devoit la secourir.
PLACIDE. Marcelle a fait pour moi tout ce que j'ai dû faire.
PAULIN. Je n'ai donc rien à dire, et dois ici me taire.
PLACIDE. Non, non, il faut parler avec sincérité,
Et louer hautement sa générosité.
PAULIN. Si vous me l'ordonnez, je louerai donc sa rage.
Mais depuis quand, seigneur, changez-vous de courage?
Depuis quand pour vertu prenez-vous la fureur?
Depuis quand louez-vous ce qui doit faire horreur?
PLACIDE. Ah! je tremble à ces mots que j'ai peine à comprendre.
PAULIN. Je ne sais pas, seigneur, ce qu'on vous fait entendre,

Ou quel puissant motif retient votre courroux;
Mais Théodore enfin n'est plus digne de vous.
PLACIDE. Quoi! Marcelle en effet ne l'a pas garantie?
PAULIN. A peine d'avec vous, seigneur, elle est sortie,
Que l'ame tout en feu, les yeux étincelants,
Rapportant elle-même un ordre de Valens,
Avec trente soldats elle a saisi la porte.
Et tirant de ce lieu Théodore à main forte...
PLACIDE. O dieux! jusqu'à ses pieds j'ai donc pu m'abaisser
Pour voir trahir des vœux qu'elle a feint d'exaucer,
Et pour en recevoir avec tant d'insolence
De tant de lâcheté la digne récompense!
Mon cœur avoit déja pressenti ce malheur.
Mais achève, Paulin, d'irriter ma douleur;
Et, sans m'entretenir des crimes de Marcelle,
Dis-moi qui je me dois immoler après elle,
Et sur quels insolents, après son châtiment,
Doit choir le reste affreux de mon ressentiment.
PAULIN. Armez-vous donc, seigneur, d'un peu de patience,
Et forcez vos transports à me prêter silence,
Tandis que le récit d'une juste rigueur
Peut-être à chaque mot vous percera le cœur.
Je ne vous dirai point avec quelle tristesse
A ce honteux supplice a marché la princesse :
Forcé de la conduire en ces infames lieux,
De honte et de dépit j'en détournois les yeux;
Et, pour la consoler ne sachant que lui dire,
Je maudissois tout bas les lois de notre empire;
Et vous étiez le dieu que, dans mes déplaisirs,
En secret pour les rompre invoquoient mes soupirs.
PLACIDE. Ah! pour gagner ce temps on charmoit mon courage
D'une fausse promesse, et puis d'un faux message;
Et j'ai cru dans ces cœurs de la sincérité!
Ne fais plus de reproche à ma crédulité,
Et poursuis.
PAULIN. Dans ces lieux à peine on l'a traînée,
Qu'on a vu des soldats la troupe mutinée;
Tous courent à la proie avec avidité;
Tous montrent à l'envi même brutalité.
Je croyois déja voir de cette ardeur égale

Naître quelque discorde à ces tigres fatale,
Quand Didyme...

PLACIDE. Ah, le lâche ! ah, le traître !

PAULIN. Écoutez.
Ce traître a réuni toutes leurs volontés;
Le front plein d'impudence, et l'œil armé d'audace :
« Compagnons, a-t-il dit, on me doit une grace;
« Depuis plus de dix ans je souffre le mépris
« Du plus ingrat objet dont on puisse être épris :
« Ce n'est pas de mes feux que je veux récompense,
« Mais de tant de rigueurs la première vengeance;
« Après, vous punirez à loisir ses dédains. »
Il leur jette de l'or ensuite à pleines mains [1];
Et lors, soit par respect qu'on eût pour sa naissance,
Soit qu'ils eussent marché sous son obéissance,
Soit que son or pour lui fît un si prompt effort,
Ces cœurs en sa faveur tombent soudain d'accord;
Il entre sans obstacle.

PLACIDE. Il y mourra, l'infame !
Viens me voir dans ses bras lui faire vomir l'ame;
Viens voir de ma colère un juste et prompt effet
Joindre en ces mêmes lieux la peine à son forfait,
Confondre son triomphe avecque son supplice.

PAULIN. Ce n'est pas en ces lieux qu'il vous fera justice :
Didyme en est sorti.

PLACIDE. Quoi! Paulin, ce voleur
A déja par sa fuite évité ma douleur !

PAULIN. Oui; mais il n'étoit plus, en sortant, ce Didyme
Dont l'orgueil insolent demandoit sa victime;
Ses cheveux sur son front s'efforçoient de cacher
La rougeur que son crime y sembloit attacher,
Et le remords de sorte abattoit son courage,
Que même il n'osoit plus nous montrer son visage;
L'œil bas, le pied timide, et le corps chancelant,
Tel qu'un coupable enfin qui s'échappe en tremblant.
A peine il est sorti, que la fière insolence

[1] Comment a-t-on pu hasarder nn tel récit sur le théâtre tragique? Ce Didyme, à la vérité, n'entre dans ce mauvais lien qu'avec une louable intention; mais le récit fait le même effet que si Didyme n'était qu'un débauché. Ce n'est pas la peine de pousser plus loin nos remarques : plaignons tout esprit abandonné à lui-même, et n'en estimons pas moins l'ame du grand Pompée et celle de Cinna. (V.)

Du soldat mutiné reprend sa violence;
Chacun, en sa valeur mettant tout son appui,
S'efforce de montrer qu'il n'a cédé qu'à lui;
On se pousse, on se presse, on se bat, on se tue :
J'en vois une partie à mes pieds abattue.
Au spectacle sanglant que je m'étois promis,
Cléobule survient avec quelques amis,
Met l'épée à la main, tourne en fuite le reste,
Entre...

PLACIDE. Lui seul?

PAULIN. Lui seul.

PLACIDE. Ah, dieux! quel coup funeste!

PAULIN. Sans doute il n'est entré que pour l'en retirer.

PLACIDE. Dis, dis qu'il est entré pour la déshonorer,
Et que le sort cruel, pour hâter ma ruine,
Veut qu'après un rival un ami m'assassine.
Le traître! Mais, dis-moi, l'en as-tu vu sortir?
Montroit-il de l'audace ou quelque repentir?
Qui des siens l'a suivi?

PAULIN. Cette troupe fidèle
M'a chassé comme chef des soldats de Marcelle:
Je n'ai rien vu de plus; mais, loin de le blâmer,
Je présume...

PLACIDE. Ah! je sais ce qu'il faut présumer.
Il est entré lui seul.

PAULIN. Ayant si peu d'escorte,
C'est ainsi qu'il a dû s'assurer de la porte;
Et si là tous ensemble il ne les eût laissés,
Assez facilement on les auroit forcés.
Mais le voici qui vient pour vous en rendre compte:
A son zèle, de grace, épargnez cette honte [1].

[1] Voilà donc la gouvernante d'Antioche qui livre la princesse à la canaille, et la canaille se dispute à qui l'aura; voilà un homme qui leur jette de l'argent pour avoir la préférence; il est vrai que c'est à bonne intention; mais on ne peut le deviner, et cette bonne intention est un ridicule de plus. On a osé nommer tragédie cet étrange ouvrage, parcequ'il y a du sang répandu à la fin. Comment osons-nous, après cela, condamner les pièces de Lope de Vega et de Shakespeare? Ne vaut-il pas mieux manquer à toutes les unités que de manquer à toutes les bienséances, et d'être à la fois froid et dégoûtant? (V.)

SCÈNE IV.

PLACIDE, PAULIN, CLÉOBULE.

PLACIDE. Eh bien ! votre parente ? est-elle hors de ces lieux
Où l'on sacrifioit sa pudeur à nos dieux ?
CLÉOBULE. Oui, seigneur [1].
PLACIDE. J'ai regret qu'un cœur si magnanime
Se soit ainsi laissé prévenir par Didyme.

CLÉOBULE. J'en dois être honteux : mais je m'étonne fort
Qui vous a pu sitôt en faire le rapport ;
J'en croyois apporter les premières nouvelles.
PLACIDE. Graces aux dieux, sans vous j'ai des amis fidèles.
Mais ne différez plus à me la faire voir.
CLÉOBULE. Qui, seigneur ?
PLACIDE. Théodore.
CLÉOBULE. Est-elle en mon pouvoir ?
PLACIDE. Ne me dites-vous pas que vous l'avez sauvée ?
CLÉOBULE. Je vous le dirois, moi, qui ne l'ai plus trouvée !
PLACIDE. Quoi ! soudain par un charme elle avoit disparu ?
CLÉOBULE. Puisque déja ce bruit jusqu'à vous a couru,
Vous savez que sans charme elle a fui sa disgrace,
Que je n'ai pu trouver que Didyme en sa place :
Quel plaisir prenez-vous à me le déguiser ?
PLACIDE. Quel plaisir prenez-vous vous-même à m'abuser,
Quand Paulin de ses yeux a vu sortir Didyme ?
CLÉOBULE. Si ses yeux l'ont trompé, l'erreur est légitime ;
Et si vous n'en savez que ce qu'il vous a dit,
Écoutez-en, seigneur, un fidèle récit.
Vous ignorez encor la meilleure partie :
Sous l'habit de Didyme elle-même est sortie [2].

[1] On ne voit ici que l'apparence de la prostitution : l'apparence est trompeuse : mais cela ressemble à ces énigmes dont les vers annoncent une ordure, et dont le mot est honnête : jeu de l'esprit honteux, et fait pour la populace. (V.)

[2] Je dois remarquer ici, en général, que toutes ces petites tromperies, des changements d'habits, des billets qu'on entend en un sens, et qui en signifient un autre, des oracles même à double entente, des méprises de subalternes qui ont mal vu ou qui n'ont vu que la moitié d'un événement, sont des inventions de la tragédie moderne, inventions petites, mesquines, imitées de nos romans ; puérilités inconnues à l'antiquité, et dont il faut couvrir la faiblesse par quelque chose de grand et de tragique : comme vous avez vu dans *les Horaces* la méprise d'une suivante produire les plus

PLACIDE. Qui?
    CLÉOBULE. Votre Théodore ; et cet audacieux
Sous le sien au lieu d'elle est resté dans ces lieux.
PLACIDE. Que dis-tu, Cléobule? ils ont fait cet échange!
CLÉOBULE. C'est une nouveauté qui doit sembler étrange...
PLACIDE. Et qui me porte encor de plus étranges coups.
Vois si c'est sans raison que j'en étois jaloux;
Et, malgré les avis de ta fausse prudence,
Juge de leur amour par leur intelligence.
CLÉOBULE. J'ose en douter encor, et je ne vois pas bien
Si c'est zèle d'amant ou fureur de chrétien.
PLACIDE. Non, non, ce téméraire, au péril de sa tête,
A mis en sûreté son illustre conquête :
Par tant de feints mépris elle qui t'abusoit
Lui conservoit ce cœur qu'elle me refusoit,
Et ses dédains cachoient une faveur secrète,
Dont tu n'étois pour moi qu'un aveugle interprète.
    L'œil d'un amant jaloux a bien d'autres clartés;
Les cœurs pour ses soupçons n'ont point d'obscurités;
Son amour lui fait jour jusques au fond d'une ame,
Pour y lire sa perte écrite en traits de flamme.
Elle me disoit bien, l'ingrate, que son Dieu
Sauroit, sans mon secours, la tirer de ce lieu;
Et, sûre qu'elle étoit de celui de Didyme,
A se servir du mien elle eût cru faire un crime.
Mais auroit-on bien pris pour générosité
L'impétueuse ardeur de sa témérité?
Après un tel affront et de telles offenses,
M'auroit-on envié la douceur des vengeances?
CLÉOBULE. Vous le verriez déja si j'avois pu souffrir
Qu'en cet habit de fille on vous le vint offrir.
J'ai cru que sa valeur et l'éclat de sa race

grands mouvements. Le vieil Horace n'est admirable que parcequ'une domestique de la maison a été trop impatiente : c'est là créer beaucoup de rien ; mais ici c'est entasser petitesses sur petitesses. (V.) — Voltaire critique ici, avec un courage qui lui fait honneur, des moyens qu'il a souvent employés dans ses pièces. La croix de diamants de Zaïre, le billet équivoque qu'elle reçoit de Nérestan, celui de Nanine écrit à Philippe Hombert, la lettre sans adresse d'Aménaïde à Tancrède, sont précisément ce qu'il appelle ici des inventions petites, mesquines, imitées de nos romans. Il est vrai que ces défauts sont rachetés par de très grandes beautés ; mais c'est en cela que l'ordonnance de Voltaire n'est pas toujours approuvée des connoisseurs, et que le cabinet lui est souvent moins favorable que le théâtre. (P.)

Pouvoient bien mériter cette petite grace ;
Et vous pardonnerez à ma vieille amitié
Si jusque-là, seigneur, elle étend sa pitié.
Le voici qu'Amintas [1] vous amène à main-forte.

PLACIDE. Pourrai-je retenir la fureur qui m'emporte?

CLÉOBULE. Seigneur, réglez si bien ce violent courroux,
Qu'il n'en échappe rien trop indigne de vous.

SCÈNE V.

PLACIDE, DIDYME, CLÉOBULE, PAULIN, AMYNTAS, TROUPE.

PLACIDE. Approche, heureux rival, heureux choix d'une ingrate,
Dont je vois qu'à ma honte enfin l'amour éclate.
C'est donc pour t'enrichir d'un si noble butin
Qu'elle s'est obstinée à suivre son destin ;
Et pour mettre ton ame au comble de sa joie
Cet esprit déguisé n'a point eu d'autre voie?
Dans ces lieux dignes d'elle elle a reçu ta foi,
Et pris l'occasion de se donner à toi?

DIDYME. Ah! seigneur, traitez mieux une vertu parfaite.

PLACIDE. Ah! je sais mieux que toi comme il faut qu'on la traite!
J'en connois l'artifice et de tous ses mépris.
Sur quelle confiance as-tu tant entrepris?
Ma perfide marâtre et mon tyran de père
Auroient-ils contre moi choisi ton ministère?
Et, pour mieux t'enhardir à me voler mon bien,
T'auroient ils promis, grace, appui, faveur, soutien,
Aurois-tu bien uni leurs fureurs à ton zèle,
Son amant tout ensemble et l'agent de Marcelle?
Qu'en as-tu fait enfin, où me la caches-tu?

DIDYME. Derechef jugez mieux de la même vertu.
Je n'ai rien entrepris, ni comme amant fidèle,
Ni comme impie agent des fureurs de Marcelle;
Ni sous l'espoir flatteur de quelque impunité,
Mais par un pur effet de générosité :
Je le nommerois mieux, si vous pouviez comprendre
Par quel zèle un chrétien ose tout entreprendre.
La mort, qu'avec ce nom je ne puis éviter,

[1] Ce personnage ne figure pas sur la liste placée en tête de la pièce.

Ne vous laisse aucun lieu de vous inquiéter :
Qui s'apprête à mourir, qui court à ses supplices,
N'abaisse pas son ame à ces molles délices ;
Et, près de rendre compte à son juge éternel,
Il craint d'y porter même un desir criminel.
J'ai soustrait Théodore à la rage insensée,
Sans blesser sa pudeur de la moindre pensée :
Elle fuit, et sans tache, où l'inspire son Dieu.
Ne m'en demandez point ni l'ordre ni le lieu :
Comme je n'en prétends ni faveur, ni salaire,
J'ai voulu l'ignorer, afin de le mieux taire.

PLACIDE. Ah ! tu me fais ici des contes superflus :
J'ai trop été crédule, et je ne le suis plus.
Quoi ! sans rien obtenir, sans même rien prétendre,
Un zèle de chrétien t'a fait tout entreprendre ?
Quel prodige pareil s'est jamais rencontré ?

DIDYME. Paulin vous aura dit comme je suis entré ;
Prêtez l'oreille au reste, et punissez ensuite
Tout ce que vous verrez de coupable en sa fuite.

PLACIDE. Dis, mais en peu de mots, et sûr que les tourments
M'auront bientôt vengé de tes déguisements.

DIDYME. La princesse, à ma vue également atteinte
D'étonnement, d'horreur, de colère et de crainte,
A tant de passions exposée à la fois,
A perdu quelque temps l'usage de la voix ;
Aussi j'avois l'audace encor sur le visage
Qui parmi ces mutins m'avoit donné passage,
Et je portois encor sur le front imprimé
Cet insolent orgueil dont je l'avois armé.
Enfin, reprenant cœur, « Arrête, me dit-elle,
« Arrête, » et m'alloit faire une longue querelle ;
Mais, pour laisser agir l'erreur qui la surprend,
Le temps étoit trop cher et le péril trop grand ;
Donc, pour la détromper : « Non, lui dis-je, madame,
« Quelque outrageux mépris dont vous traitez ma flamme,
« Je ne viens point ici comme amant indigné
« Me venger de l'objet dont je fus dédaigné ;
« Une plus sainte ardeur règne au cœur de Didyme ;
« Il vient de votre honneur se faire la victime,
« Le payer de son sang, et s'exposer pour vous

« A tout ce qu'oseront la haine et le courroux.
« Fuyez sous mon habit, et me laissez, de grace,
« Sous le vôtre en ces lieux occuper votre place;
« C'est par ce moyen seul qu'on peut vous garantir :
« Conservez une vierge en faisant un martyr. »
Elle, à cette prière encor demi-tremblante,
Et mêlant à sa joie un reste d'épouvante,
Me demande pardon, d'un visage étonné,
De tout ce que son ame a craint ou soupçonné.
Je m'apprête à l'échange, elle à la mort s'apprête;
Je lui tends mes habits, elle m'offre sa tête,
Et demande à sauver un si précieux bien
Aux dépens de son sang, plutôt qu'au prix du mien :
Mais Dieu la persuade, et notre combat cesse.
Je vois, suivant mes vœux, échapper la princesse.

PAULIN. C'étoit donc à dessein qu'elle cachoit ses yeux,
Comme rouges de honte, en sortant de ces lieux?

DIDYME. En lui disant adieu je l'en avois instruite;
Et le ciel a daigné favoriser sa fuite.
Seigneur, ce peu de mots suffit pour vous guérir :
Vivez sans jalousie, et m'envoyez mourir.

PLACIDE. Hélas! et le moyen d'être sans jalousie,
Lorsque ce cher objet te doit plus que la vie!
Ta courageuse adresse à ses divins appas
Vient de rendre un secours que leur devoit mon bras;
Et lorsque je me laisse amuser de paroles,
Tu t'exposes pour elle, ou plutôt tu t'immoles :
Tu donnes tout ton sang pour lui sauver l'honneur;
Et je ne serois pas jaloux de ton bonheur!
Mais ferois-je périr celui qui l'a sauvée,
Celui par qui Marcelle est pleinement bravée,
Qui m'a rendu ma gloire, et préservé mon front
Des infames couleurs d'un si mortel affront?
Tu vivras. Toutefois défendrai-je ta tête,
Alors que Théodore est ta juste conquête,
Et que cette beauté qui me tient sous sa loi
Ne sauroit plus sans crime être à d'autres qu'à toi?
N'importe, si ta flamme en est mieux écoutée,
Je dirai seulement que tu l'as méritée;
Et, sans plus regarder ce que j'aurai perdu,

J'aurai devant les yeux ce que tu m'as rendu.
De mille déplaisirs qui m'arrachoient la vie
Je n'ai plus que celui de te porter envie;
Je saurai bien le vaincre, et garder pour tes feux
Dans une ame jalouse un esprit généreux.
Va donc, heureux rival, rejoindre ta princesse;
Dérobe-toi comme elle aux yeux d'une tigresse :
Tu m'as sauvé l'honneur, j'assurerai tes jours,
Et mourrai, s'il le faut, moi-même à ton secours.

DIDYME. Seigneur....

PLACIDE. Ne me dis rien. Après de tels services
Je n'ai rien à prétendre à moins que tu périsses.
Je le sais, je l'ai dit; mais, dans ce triste état,
Je te suis redevable, et ne puis être ingrat.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

PAULIN, CLÉOBULE.

PAULIN. Oui, Valens pour Placide a beaucoup d'indulgence;
Il est même en secret de son intelligence :
C'étoit par cet arrêt lui qu'il considéroit;
Et je vous ai conté ce qu'il en espéroit.
Mais il hait des chrétiens l'opiniâtre zèle;
Et s'il aime Placide, il redoute Marcelle;
Il en sait le pouvoir, il en voit la fureur;
Et ne veut pas se perdre auprès de l'empereur :
Il ne veut pas périr pour conserver Didyme;
Puisqu'il s'est laissé prendre, il paiera pour son crime.
Valens saura punir son illustre attentat
Par inclination et par raison d'état;
Et si quelque malheur ramène Théodore,
A moins qu'elle renonce à ce Dieu qu'elle adore,
Dût Placide lui-même après elle en mourir,
Par les mêmes motifs il la fera mourir.
Dans l'ame il est ravi d'ignorer sa retraite;

Il fait des vœux au ciel pour la tenir secrète;
Il craint qu'un indiscret la vienne révéler,
Et n'osera rien plus que de dissimuler.

CLÉOBULE. Cependant vous savez, pour grand que soit ce crime,
Ce qu'a juré Placide en faveur de Didyme.
Piqué contre Marcelle, il cherche à la braver,
Et hasardera tout afin de le sauver.
Il a des amis prêts, il en assemble encore;
Et si quelque malheur vous rendoit Théodore,
Je prévois des transports en lui si violents,
Que je crains pour Marcelle et même pour Valens.
Mais a-t-il condamné ce généreux coupable?

PAULIN. Il l'interroge encor, mais en juge implacable.

CLÉOBULE. Il m'a permis pourtant de l'attendre en ce lieu,
Pour tâcher à le vaincre, ou pour lui dire adieu.
Ah! qu'il dissiperoit un dangereux orage,
S'il vouloit à nos dieux rendre le moindre hommage!

PAULIN. Quand de sa folle erreur vous l'auriez diverti,
En vain de ce péril vous le croiriez sorti.
Flavie est aux abois, Théodore échappée
D'un mortel désespoir jusqu'au cœur l'a frappée;
Marcelle n'attend plus que son dernier soupir:
Jugez à quelle rage ira son déplaisir;
Et si, comme on ne peut s'en prendre qu'à Didyme,
Son époux lui voudra refuser sa victime.

CLÉOBULE. Ah! Paulin, un chrétien à nos autels réduit
Fait auprès des Césars un trop précieux bruit;
Il leur devient trop cher pour souffrir qu'il périsse.
Mais je le vois déja qu'on amène au supplice.

SCÈNE II.

PAULIN, CLÉOBULE, LYCANTE, DIDYME.

CLÉOBULE. Lycante, souffre ici l'adieu de deux amis,
Et me donne un moment que Valens m'a promis.

LYCANTE. J'en ai l'ordre, et je vais disposer ma cohorte
A garder cependant les dehors de la porte.
Je ne mets point d'obstacle à vos derniers secrets,
Mais tranchez promptement d'inutiles regrets.

SCÈNE III.

CLÉOBULE, DIDYME, PAULIN.

CLÉOBULE. Ce n'est point, cher ami, le cœur troublé d'alarmes
Que je t'attends ici pour te donner des larmes ;
Un astre plus bénin vient d'éclairer tes jours :
Il faut vivre, Didyme, il faut vivre.
DIDYME. Et j'y cours.
Pour la cause de Dieu s'offrir en sacrifice,
C'est courir à la vie, et non pas au supplice.
CLÉOBULE. Peut-être dans ta secte est-ce une vision ;
Mais l'heur que je t'apporte est sans illusion.
Théodore est à toi : ce dernier témoignage
Et de ta passion et de ton grand courage
A si bien en amour changé tous ses mépris,
Qu'elle t'attend chez moi pour t'en donner le prix.
DIDYME. Que me sert son amour et sa reconnoissance,
Alors que leur effet n'est plus en sa puissance?
Et qui t'amène ici par ce frivole attrait
Aux douceurs de ma mort mêler un vain regret,
Empêcher que ma joie à mon heur ne réponde,
Et m'arracher encore un regard vers le monde?
Ainsi donc Théodore est cruelle à mon sort
Jusqu'à persécuter et ma vie et ma mort;
Dans sa haine et sa flamme également à craindre,
Et moi dans l'une et l'autre également à plaindre!
CLÉOBULE. Ne te figure point d'impossibilité
Où tu fais, si tu veux, trop de facilité,
Où tu n'as qu'à te faire un moment de contrainte :
Donne à ton Dieu ton cœur, aux nôtres quelque feinte ;
Un peu d'encens offert au pied de leurs autels
Peut égaler ton sort au sort des immortels.
DIDYME. Et pour cela vers moi Théodore t'envoie?
Son esprit adouci me veut par cette voie?
CLÉOBULE. Non, elle ignore encor que tu sois arrêté,
Mais ose en sa faveur te mettre en liberté ;
Ose te dérober aux fureurs de Marcelle,
Et Placide t'enlève en Égypte avec elle,
Où son cœur généreux te laisse entre ses bras

Être avec sûreté tout ce que tu voudras.
DIDYME. Va, dangereux ami que l'enfer me suscite,
Ton damnable artifice en vain me sollicite :
Mon cœur, inébranlable aux plus cruels tourments,
A presque été surpris de tes chatouillements;
Leur mollesse a plus fait que le fer ni la flamme;
Elle a frappé mes sens, elle a brouillé mon ame;
Ma raison s'est troublée, et mon foible a paru :
Mais j'ai dépouillé l'homme, et Dieu m'a secouru.
Va revoir ta parente, et dis-lui qu'elle quitte
Ce soin de me payer par-delà mon mérite.
Je n'ai rien fait pour elle, elle ne me doit rien;
Ce qu'elle juge amour n'est qu'ardeur de chrétien :
C'est la connoître mal que de la reconnoître;
Je n'en veux point de prix que du souverain maître;
Et comme c'est lui seul que j'ai considéré,
C'est lui seul dont j'attends ce qu'il m'a préparé.
Si pourtant elle croit me devoir quelque chose,
Et peut avant ma mort souffrir que j'en dispose,
Qu'elle paie à Placide, et tâche à conserver
Des jours que par les miens je lui viens de sauver;
Qu'elle fuie avec lui, c'est tout ce que veut d'elle
Le souvenir mourant d'une flamme si belle.
Mais elle-même vient, hélas! à quel dessein ?

SCÈNE IV.

DIDYME, THÉODORE, CLÉOBULE, PAULIN, LYCANTE.

(Lycante suit Théodore, et entre incontinent chez Marcelle sans rien dire.)

DIDYME. Pensez-vous m'arracher la palme de la main,
Madame, et mieux que lui m'expliquant votre envie,
Par un charme plus fort m'attacher à la vie?
THÉODORE. Oui, Didyme, il faut vivre et me laisser mourir;
C'est à moi qu'on en veut, c'est à moi de périr.

CLÉOBULE, *à Théodore.*

O dieux! quelle fureur aujourd'hui vous possède?
(à Paulin.)
Mais prévenons le mal par le dernier remède :
Je cours trouver Placide; et toi, tire en longueur
De Valens, si tu peux, la dernière rigueur.

SCÈNE V.

DIDYME, THÉODORE, PAULIN.

DIDYME. Quoi! ne craignez-vous point qu'une rage ennemie
Vous fasse de nouveau traîner à l'infamie?
THÉODORE. Non, non, Flavie est morte, et Marcelle en fureur
Dédaigne un châtiment qui m'a tant fait d'horreur;
Je n'en ai rien à craindre, et Dieu me le révèle :
Ce n'est plus que du sang que veut cette cruelle;
Et, quelque cruauté qu'elle veuille essayer,
S'il ne faut que du sang j'ai trop de quoi payer.
Rends-moi, rends-moi ma place assez et trop gardée.
Pour me sauver l'honneur je te l'avois cédée;
Jusque-là seulement j'ai souffert ton secours;
Mais je la viens reprendre alors qu'on veut mes jours.
Rends, Didyme, rends-moi le seul bien où j'aspire,
C'est le droit de mourir, c'est l'honneur du martyre.
A quel titre peux-tu me retenir mon bien?
DIDYME. A quel droit voulez-vous vous emparer du mien?
C'est à moi qu'appartient, quoi que vous puissiez dire,
Et le droit de mourir, et l'honneur du martyre;
De sort comme d'habits nous avons su changer,
Et l'arrêt de Valens me le vient d'adjuger.
THÉODORE. Tu t'obstines en vain, la haine de Marcelle...

SCÈNE VI

MARCELLE, THÉODORE, DIDYME, PAULIN, LYCANTE, STÉPHANIE.

MARCELLE, *à Lycante.*
Avec quelque douceur j'en reçois la nouvelle;
Non que mes déplaisirs s'en puissent soulager,
Mais c'est toujours beaucoup que se pouvoir venger.
THÉODORE. Madame, je vous viens rendre votre victime;
Ne le retenez plus, ma fuite est tout son crime :
Ce n'est qu'au lieu de moi qu'on le mène à l'autel;
Et, puisque je me montre, il n'est plus criminel.
C'est pour moi que Placide a dédaigné Flavie;
C'est moi par conséquent qui lui coûte la vie.

DIDYME. Non ; c'est moi seul, madame, et vous l'avez pu voir,
Qui, sauvant sa rivale, ai fait son désespoir.

MARCELLE. O couple de ma perte également coupable!
Sacriléges auteurs du malheur qui m'accable,
Qui dans ce vain débat vous vantez à l'envi,
Lorsque j'ai tout perdu, de me l'avoir ravi!
Donc jusques à ce point vous bravez ma colère
Qu'en vous faisant périr je ne vous puis déplaire,
Et que, loin de trembler sous la punition,
Vous y courez tous deux avec ambition!
Elle semble à tous deux porter un diadème;
Vous en êtes jaloux comme d'un bien suprême;
L'un et l'autre de moi s'efforce à l'obtenir :
Je puis vous immoler, et ne puis vous punir;
Et quelque sang qu'épande une mère affligée,
Ne vous punissant pas elle n'est pas vengée.
Toutefois Placide aime, et votre châtiment
Portera sur son cœur ses coups plus puissamment;
Dans ce gouffre de maux c'est lui qui m'a plongée,
Et si je l'en punis je suis assez vengée.

THÉODORE, *à Didyme.*

J'ai donc enfin gagné, Didyme, et tu le vois,
L'arrêt est prononcé; c'est moi dont on fait choix,
C'est moi qu'aime Placide, et ma mort te délivre.

DIDYME. Non, non, si vous mourez, Didyme vous doit suivre.

MARCELLE. Tu la suivras, Didyme, et je suivrai tes vœux;
Un déplaisir si grand n'a pas trop de tous deux.
Que ne puis-je aussi bien immoler à Flavie
Tous les chrétiens ensemble, et toute la Syrie!
Ou que ne peut ma haine avec un plein loisir
Animer les bourreaux qu'elle sauroit choisir,
Repaître mes douleurs d'une mort dure et lente,
Vous la rendre à la fois et cruelle et traînante,
Et parmi les tourments soutenir votre sort,
Pour vous faire sentir chaque jour une mort!
Mais je sais le secours que Placide prépare;
Je sais l'effort pour vous que fera ce barbare;
Et ma triste vengeance a beau se consulter,
Il me faut ou la perdre ou la précipiter.
Hâtons-là donc, Lycante, et courons-y sur l'heure :

La plus prompte des morts est ici la meilleure ;
N'avoir pour y descendre à pousser qu'un soupir,
C'est mourir doucement, mais c'est enfin mourir;
Et, lorsqu'un grand obstacle à nos fureurs s'oppose,
Se venger à demi c'est du moins quelque chose.
Amenez-les tous deux.

PAULIN. Sans l'ordre de Valens?
Madame, écoutez moins des transports si bouillants :
Sur son autorité c'est beaucoup entreprendre.

MARCELLE. S'il en demande compte, est-ce à vous de le rendre?
Paulin, portez ailleurs vos conseils indiscrets,
Et ne prenez souci que de vos intérêts.

THÉODORE, *à Didyme.*
Ainsi de ce combat que la vertu nous donne,
Nous sortirons tous deux avec une couronne.

DIDYME. Oui, madame, on exauce et vos vœux et les miens.
Dieu...

MARCELLE. Vous suivrez ailleurs de si doux entretiens.
Amenez-les tous deux.

PAULIN, *seul.* Quel orage s'apprête!
Que je vois se former une horrible tempête!
Si Placide survient, que de sang répandu!
Et qu'il en répandra s'il trouve tout perdu!
Allons chercher Valens; qu'à tant de violence
Il oppose, non plus une molle prudence,
Mais un courage mâle, et qui d'autorité,
Sans rien craindre...

SCÈNE VII.

VALENS, PAULIN.

VALENS. Ah! Paulin, est-ce une vérité?
Est-ce une illusion? est-ce une rêverie?
Viens-je d'ouïr la voix de Marcelle en furie?
Ose-t-elle traîner Théodore à la mort?

PAULIN. Oui, si Valens n'y fait un généreux effort.

VALENS. Quel effort généreux veux-tu que Valens fasse,
Lorsque de tous côtés il ne voit que disgrace?

PAULIN. Faites voir qu'en ces lieux c'est vous qui gouvernez,
Qu'aucun n'y doit périr si vous ne l'ordonnez.

La Syrie à vos lois est-elle assujettie,
Pour souffrir qu'une femme y soit juge et partie?
Jugez de Théodore.

VALENS. Et qu'en puis-je ordonner
Qui dans mon triste sort ne serve à me gêner?
Ne la condamner pas, c'est me perdre avec elle,
C'est m'exposer en butte aux fureurs de Marcelle,
Au pouvoir de son frère, au courroux des Césars,
Et pour un vain effort courir mille hasards.
La condamner d'ailleurs, c'est faire un parricide,
C'est de ma propre main assassiner Placide,
C'est lui porter au cœur d'inévitables coups.

PAULIN. Placide donc, seigneur, osera plus que vous.
Marcelle a fait armer Lycante et sa cohorte;
Mais sur elle et sur eux il va fondre à main-forte,
Résolu de forcer pour cet objet charmant
Jusqu'à votre palais et votre appartement.
Prévenez ce désordre, et jugez quel carnage
Produit le désespoir qui s'oppose à la rage,
Et combien des deux parts l'amour et la fureur
Étaleront ici de spectacles d'horreur.

VALENS. N'importe, laissons faire et Marcelle et Placide.
Que l'amour en furie ou la haine en décide;
Que Théodore en meure ou ne périsse pas,
J'aurai lieu d'excuser sa vie ou son trépas.
S'il la sauve, peut-être on trouvera dans Rome
Plus de cœur que de crime à l'ardeur d'un jeune homme.
Je l'en désavouerai, j'irai l'en accuser,
Les pousser par ma plainte à le favoriser,
A plaindre son malheur en blâmant son audace :
César même pour lui me demandera grace;
Et cette illusion de ma sévérité
Augmentera ma gloire et mon autorité.

PAULIN. Et s'il ne peut sauver cet objet qu'il adore?
Si Marcelle à ses yeux fait périr Théodore?

VALENS. Marcelle aura sans moi commis cet attentat :
J'en saurai près de lui faire un crime d'état,
A ses ressentiments égaler ma colère,
Lui promettre vengeance, et trancher du sévère,
Et n'ayant point de part en cet événement,

L'en consoler en père un peu plus aisément.
Mes soins avec le temps pourront tarir ses larmes.

PAULIN. Seigneur, d'un mal si grand c'est prendre peu d'alarmes.
Placide est violent, et pour la secourir
Il périra lui-même, ou fera tout périr.
Si Marcelle y succombe, appréhendez son frère,
Et, si Placide y meurt, les déplaisirs d'un père.
De grace, prévenez ce funeste hasard.
Mais que vois-je? peut-être il est déja trop tard.
Stéphanie entre ici, de pleurs toute trempée.

VALENS. Théodore à Marcelle est sans doute échappée,
Et l'amour de Placide a bravé son effort.

SCÈNE VIII.

VALENS, PAULIN, STÉPHANIE.

VALENS, *à Stéphanie.* Marcelle a donc osé les trainer à la mort
Sans mon su, sans mon ordre? et son audace extrême...

STÉPHANIE. Seigneur, pleurez sa perte, elle est morte elle-même.

VALENS. Elle est morte!

STÉPHANIE. Elle l'est.

VALENS. Et Placide a commis...

STÉPHANIE. Non, ce n'est en effet ni lui ni ses amis;
Mais s'il n'en est l'auteur, du moins il en est cause.

VALENS. Ah! pour moi l'un et l'autre est une même chose;
Et puisque c'est l'effet de leur inimitié,
Je dois venger sur lui cette chère moitié.
Mais apprends-moi sa mort, du moins si tu l'as vue.

STÉPHANIE. De l'escalier à peine elle étoit descendue,
Qu'elle aperçoit Placide aux portes du palais,
Suivi d'un gros armé d'amis et de valets;
Sur les bords du perron soudain elle s'avance,
Et, pressant sa fureur qu'accroît cette présence,
« Viens, dit-elle, viens voir l'effet de ton secours; »
Et sans perdre de temps en de plus longs discours,
Ayant fait avancer l'une et l'autre victime,
D'un côté Théodore, et de l'autre Didyme,
Elle lève le bras, et de la même main
Leur enfonce à tous deux un poignard dans le sein.

VALENS. Quoi! Théodore est morte?

STÉPHANIE. Et Didyme avec elle.

VALENS. Et l'un et l'autre enfin de la main de Marcelle?
Ah! tout est pardonnable aux douleurs d'un amant;
Et quoi qu'ait fait Placide en son ressentiment...

STÉPHANIE. Il n'a rien fait, seigneur; mais écoutez le reste :
Il demeure immobile à cet objet funeste;
Quelque ardeur qui le pousse à venger ce malheur,
Pour en avoir la force il a trop de douleur;
Il pâlit, il frémit, il tremble, il tombe, il pâme,
Sur son cher Cléobule il semble rendre l'ame.
Cependant, triomphant entre ces deux mourants,
Marcelle les contemple à ses pieds expirants,
Jouit de sa vengeance, et d'un regard avide
En cherche les douceurs jusqu'au cœur de Placide;
Et tantôt se repaît de leurs derniers soupirs,
Tantôt goûte à pleins yeux ses mortels déplaisirs,
Y mesure sa joie, et trouve plus charmante
La douleur de l'amant que la mort de l'amante,
Nous témoigne un dépit qu'après ce coup fatal,
Pour être trop sensible, il sent trop peu son mal;
En hait sa pâmoison qui la laisse impunie,
Au péril de ses jours la souhaite finie.
Mais à peine il revit, qu'elle, haussant la voix :
« Je n'ai pas résolu de mourir à ton choix[1],
« Dit-elle, ni d'attendre à rejoindre Flavie
« Que ta rage insolente ordonne de ma vie. »
A ces mots furieuse et se perçant le flanc
De ce même poignard fumant d'un autre sang,
Elle ajoute : « Va, traître, à qui j'épargne un crime;
« Si tu veux te venger, cherche une autre victime.
« Je meurs, mais j'ai de quoi rendre graces aux dieux.
« Puisque je meurs vengée, et vengée à tes yeux. »
Lors, même dans la mort conservant son audace,
Elle tombe, et tombant elle choisit sa place,
D'où son œil semble encore à longs traits se soûler
Du sang des malheureux qu'elle vient d'immoler.

VALENS. Et Placide?

STÉPHANIE. J'ai fui, voyant Marcelle morte,

[1] Il y a dans ce récit quelques vers dignes de Corneille, et que Voltaire auroit pu faire remarquer. (P.)

De peur qu'une douleur et si juste et si forte
Ne vengeât... Mais, seigneur, je l'aperçois qui vient.

VALENS. Arrête, de foiblesse à peine il se soutient;
Et d'ailleurs à ma vue il saura se contraindre.
Ne crains rien. Mais, ô dieux! que j'ai moi-même à craindre[1]!

SCÈNE IX.

VALENS, PLACIDE, CLÉOBULE, PAULIN, STÉPHANIE, TROUPE.

VALENS. Cléobule, quel sang coule sur ses habits?

CLÉOBULE. Le sien propre, seigneur.

VALENS. Ah, Placide! ah, mon fils!

PLACIDE. Retire-toi, cruel!

VALENS. Cet ami si fidèle
N'a pu rompre le coup qui t'immole à Marcelle!
Qui sont les assassins?

CLÉOBULE. Son propre désespoir.

VALENS. Et vous ne deviez pas le craindre et le prévoir?

CLÉOBULE. Je l'ai craint et prévu jusqu'à saisir ses armes:
Mais comme après ce soin j'en avois moins d'alarmes,
Embrassant Théodore, un funeste hasard
A fait dessous sa main rencontrer ce poignard,
Par où ses déplaisirs trompant ma prévoyance...

VALENS. Ah! falloit-il avoir si peu de défiance?

PLACIDE. Rends-en graces au ciel, heureux père et mari;
Par-là t'est conservé ce pouvoir si chéri,
Ta dignité dans l'ame à ton fils préférée;

[1] Cette fin est funeste, mais elle n'est nullement touchante; pourquoi? parce qu'on ne s'intéresse à personne. A quoi bon intituler *Tragédie chrétienne* ce malheureux ouvrage? Supposons que Théodore fût de la religion de ses pères, Marcelle n'en est pas moins furieuse de la perte de sa fille, que Placide a dédaignée, et qui est morte de la fièvre; elle n'en tue pas moins Théodore, elle ne s'en tue pas moins elle-même; Placide aussi ne s'arrache pas moins la vie, et le tout aux yeux du maître de la maison, le plus imbécile qu'on ait jamais mis sur le théâtre tragique: voilà quatre morts violentes, et tout est froid. Il ne suffit pas de répandre du sang, il faut que l'ame du spectateur soit continuellement remuée en faveur de ceux dont le sang est répandu. Ce n'est pas le meurtre qui touche, c'est l'intérêt qu'on prend aux malheureux. Jamais Corneille n'a cherché cette grande et principale partie de la tragédie; il a donné tout à l'intrigue, et souvent à l'intrigue plus embrouillée qu'intéressante; il a élevé l'ame quelquefois, il a excité l'admiration; il a presque toujours négligé les deux grands pivots du tragique, la terreur et la pitié: il a fait très rarement répandre des larmes. (V.)

Ta propre vie enfin par-là t'est assurée,
Et ce sang, qu'un amour pleinement indigné
Peut-être en ses transports n'auroit pas épargné.
Pour ne point violer les droits de la naissance,
Il falloit que mon bras s'en mît dans l'impuissance;
C'est par-là seulement qu'il s'est pu retenir,
Et je me suis puni de peur de te punir.
Je te punis pourtant, c'est ton sang que je verse;
Si tu m'aimes encor, c'est ton sein que je perce;
Et c'est pour te punir que je viens en ces lieux,
Pour le moins en mourant te blesser par les yeux.
Daigne ce juste ciel...

VALENS. Cléobule, il expire.

CLÉOBULE. Non, seigneur, je l'entends encore qui soupire;
Ce n'est que la douleur qui lui coupe la voix.

VALENS. Non, non, j'ai tout perdu, Placide est aux abois :
Mais ne rejetons pas une espérance vaine,
Portons-le reposer dans la chambre prochaine;
Et vous autres, allez prendre souci des morts,
Tandis que j'aurai soin de calmer ses transports [1].

EXAMEN DE THÉODORE.

La représentation de cette tragédie n'a pas eu grand éclat [2], et, sans chercher des couleurs à la justifier, je veux bien ne m'en prendre qu'à

[1] Si quelque chose peut étonner et confondre l'esprit humain, c'est que l'auteur de *Polyeucte* ait pu être celui de *Théodore*; c'est que le même homme qui avait fait la scène sublime dans laquelle Pauline demande à Sévère la grace de son mari, ait pu présenter une héroïne dans un mauvais lieu, et accompagner une turpitude si odieuse et si ridicule de tous les mauvais raisonnements qu'une telle impertinence peut suggérer, de tous les incidents qu'une telle infamie peut fournir, et de tous les mauvais vers que le plus inepte des versificateurs n'aurait jamais pu faire. Comment ne se trouva-t-il personne qui empêchât l'auteur de *Cinna* de déshonorer ses talents par le choix honteux d'un tel sujet, et par une exécution aussi mauvaise que le sujet même? comment les comédiens osèrent-ils enfin représenter *Théodore*? (V.) — Voltaire ici n'est que juste; il ne l'est pas moins dans la plupart de ses remarques sur cette malheureuse pièce : mais que ses expressions sont amères! Lui-même en eût blâmé la violence si elles étoient échappées à quelque contemporain de Corneille : devoient-elles lui paroître moins indécentes, parceque ce grand homme n'existoit plus? (P.)

[2] Elle devrait avoir fait beaucoup de bruit; la prostitution avait dû révolter tout le monde. Les comédiens aujourd'hui n'oseraient représenter une pareille pièce, fût-elle parfaitement écrite. (V.)

ses défauts, et la croire mal faite, puisqu'elle a été mal suivie. J'aurois tort de m'opposer au jugement du public; il m'a été trop avantageux en d'autres ouvrages pour le contredire en celui-ci; et si je l'accusois d'erreur ou d'injustice pour *Théodore*, mon exemple donneroit lieu à tout le monde de soupçonner des mêmes choses les arrêts qu'il a prononcés en ma faveur. Ce n'est pas toutefois sans quelque satisfaction que je vois la meilleure et la plus saine partie de mes juges imputer ce mauvais succès à l'idée de la prostitution, qu'on n'a pu souffrir, bien qu'on sût assez qu'elle n'auroit point d'effet, et que, pour en exténuer l'horreur, j'ai employé tout ce que l'art et l'expérience m'ont pu fournir de lumière; pouvant dire du quatrième acte de cette pièce, que je ne crois pas en avoir fait aucun où les diverses passions soient ménagées avec plus d'adresse, et qui donne plus de lieu à faire voir tout le talent d'un excellent acteur. Dans cette disgrace, j'ai de quoi congratuler à la pureté de notre scène, de voir qu'une histoire qui fait le plus bel ornement du second livre *des Vierges* de saint Ambroise, se trouve trop licencieuse pour y être supportée. Qu'eût-on dit, si, comme ce grand docteur de l'Église, j'eusse fait voir cette vierge dans le lieu infame; si j'eusse décrit les diverses agitations de son ame pendant qu'elle y fut; si j'eusse peint les troubles qu'elle ressentit au premier moment qu'elle y vit entrer Didyme? C'est là-dessus que ce grand saint fait triompher cette éloquence qui convertit saint Augustin, et c'est pour ce spectacle qu'il invite particulièrement les vierges à ouvrir les yeux. Je l'ai dérobé à la vue, et, autant que je l'ai pu, à l'imagination de mes auditeurs; et, après y avoir consumé toute mon industrie, la modestie de notre théâtre a désavoué ce peu que la nécessité de mon sujet m'a forcé d'en faire connoître[1].

Je ne veux pas toutefois me flatter jusqu'à dire que cette fâcheuse idée ait été le seul défaut de ce poëme. A le bien examiner, s'il y a quelques caractères vigoureux et animés, comme ceux de Placide et de Marcelle, il y en a de traînants, qui ne peuvent avoir grand charme ni grand feu sur le théâtre. Celui de Théodore est entièrement froid : elle n'a aucune passion qui l'agite; et, là même où son zèle pour Dieu, qui occupe toute son ame, devroit éclater le plus, c'est-à-dire dans sa contestation avec Didyme pour le martyre, je lui ai donné si peu de chaleur, que cette scène, bien que très courte, ne laisse pas d'ennuyer. Aussi, pour en parler sainement, une vierge et martyre sur un théâtre n'est autre chose qu'un terme qui n'a ni jambes ni bras, et par conséquent point d'action.

Le caractère de Valens ressemble trop à celui de Félix dans *Polyeucte*, et a même quelque chose de plus bas, en ce qu'il se ravale à craindre sa femme, et n'ose s'opposer à ses fureurs, bien que dans

[1] Tout ce qui précède se trouve déjà dans l'épître dédicatoire.

l'ame il tienne le parti de son fils. Tout gouverneur qu'il est, il demeure les bras croisés, au cinquième acte, quand il les voit prêts à s'entre-immoler l'un à l'autre, et attend le succès de leur haine mutuelle pour se ranger du côté du plus fort. La connoissance que Placide son fils a de cette bassesse d'ame fait qu'il le regarde si bien comme un esclave de Marcelle, qu'il ne daigne pas s'adresser à lui pour obtenir ce qu'il souhaite en faveur de sa maîtresse, sachant bien qu'il le feroit inutilement : il aime mieux se jeter aux pieds de cette marâtre impérieuse, qu'il hait et qu'il a bravée, que de perdre des prières et des soupirs auprès d'un père qui l'aime dans le fond de l'ame, et n'oseroit lui rien accorder.

Le reste est assez ingénieusement conduit ; et la maladie de Flavie, sa mort, et les violences des désespoirs de sa mère qui la venge, ont assez de justesse. J'avois peint des haines trop envenimées pour finir autrement ; et j'eusse été ridicule, si j'eusse fait faire au sang de ces martyrs le même effet sur les cœurs de Marcelle et de Placide, que fait celui de Polyeucte sur ceux de Felix et de Pauline. La mort de Théodore peut servir de preuve à ce que dit Aristote, *que quand un ennemi tue son ennemi, il ne s'excite par-là aucune pitié dans l'ame des spectateurs*. Placide en peut faire naître, et purger[1] ensuite ces forts attachements d'amour qui sont cause de son malheur ; mais les funestes désespoirs de Marcelle et de Flavie, bien que l'une ni l'autre ne fasse de pitié, sont encore plus capables de purger l'opiniâtreté à faire des mariages par force, et à ne se point départir du projet qu'on en fait par un accommodement de famille entre des enfants dont les volontés ne s'y conforment point quand ils sont venus en âge de l'exécuter.

L'unité de jour et de lieu se rencontre en cette pièce; mais je ne sais s'il n'y a point une duplicité d'action, en ce que Théodore, échappée d'un péril, se rejette dans un autre de son propre mouvement. L'histoire le porte ; mais la tragédie n'est pas obligée de représenter toute la vie de son héros ou de son héroïne, et doit ne s'attacher qu'à une action propre au théâtre. Dans l'histoire même, j'ai trouvé toujours quelque chose à dire en cette offre volontaire qu'elle fait de sa vie aux bourreaux de Didyme. Elle venoit d'échapper de la prostitution, et n'avoit aucune assurance qu'on ne l'y condamneroit point de nouveau, et qu'on accepteroit sa vie en échange de sa pudicité qu'on avoit voulu sacrifier. Je l'ai sauvée de ce péril, non seulement par une révélation de Dieu qu'on se contenteroit de sa mort, mais encore par une raison assez vraisemblable, que Marcelle, qui vient de voir expirer sa fille unique entre ses bras, voudroit obstinément du sang pour sa vengeance ;

[1] Placide ne peut rien purger ; et il serait à souhaiter que Corneille eût purgé le recueil de ses Œuvres de cette infame pièce, si indigne de se trouver avec *le Cid* et *Cinna*. (V.) — Ne seroit-il pas nécessaire aussi que Voltaire eût purgé son commentaire de ces expressions si dures et si peu convenables? (P.)

mais, avec toutes ces précautions, je ne vois pas comment je pourrois justifier ici cette duplicité de péril, après l'avoir condamnée dans l'*Horace*. La seule couleur qui pourroit y servir de prétexte, c'est que la pièce ne seroit pas achevée, si on ne savoit ce que devient Théodore après s'être échappée de l'infamie, et qu'il n'y a point de fin glorieuse ni même raisonnable pour elle que le martyre, qui est historique; du moins, l'imagination ne m'en offre point. Si les maîtres de l'art veulent consentir que cette nécessité de faire connoître ce qu'elle devient suffise pour réunir ce nouveau péril à l'autre, et empêcher qu'il n'y ait duplicité d'action, je ne m'opposerai pas à leur jugement; mais aussi je n'en appellerai pas quand ils la voudront condamner.

FIN DE THÉODORE.

RODOGUNE,

PRINCESSE DES PARTHES,

TRAGÉDIE. — 1646.

A MONSEIGNEUR LE PRINCE.

MONSEIGNEUR,

Rodogune se présente à Votre Altesse avec quelque sorte de confiance, et ne peut croire qu'après avoir fait sa bonne fortune vous dédaigniez de la prendre en votre protection. Elle a trop de connoissance de votre bonté pour craindre que vous veuilliez laisser votre ouvrage imparfait, et lui dénier la continuation des graces dont vous lui avez été si prodigue. C'est à votre illustre suffrage qu'elle est obligée de tout ce qu'elle a reçu d'applaudissement; et les favorables regards dont il vous plut fortifier la foiblesse de sa naissance lui donnèrent tant d'éclat et de vigueur, qu'il sembloit que vous eussiez pris plaisir à répandre sur elle un rayon de cette gloire qui vous environne, et à lui faire part de cette facilité de vaincre qui vous suit partout. Après cela, MONSEIGNEUR, quels hommages peut-elle rendre à Votre Altesse qui ne soient au-dessous de ce qu'elle lui doit? Si elle tâche à lui témoigner quelque reconnoissance par l'admiration de ses vertus, où trouvera-t-elle des éloges dignes de cette main qui fait trembler tous nos ennemis, et dont les coups d'essais furent signalés par la défaite des premiers capitaines de l'Europe? Votre Altesse sut vaincre avant qu'ils se pussent imaginer qu'elle sût combattre; et ce grand courage, qui n'avoit encore vu la guerre que dans les livres, effaça tout ce qu'il y avoit lu des Alexandre et des César, sitôt qu'il parut à la tête d'une armée. La générale consternation où la perte de notre grand monarque nous avoit plongés, enfloit l'orgueil de nos adversaires en un tel point qu'ils osoient se persuader que du siége de Rocroi dépendoit la prise de Paris; et l'avidité de leur ambition dévoroit déja le cœur d'un royaume dont ils pensoient avoir surpris les frontières. Cependant les premiers miracles de votre valeur renversèrent si pleinement toutes leurs espérances, que ceux-là mêmes qui s'étoient promis tant de conquêtes sur nous virent terminer la campagne de cette même année par celles que vous fîtes sur eux. Ce fut par-là, MONSEIGNEUR, que vous commençâtes ces grandes victoires que vous avez toujours si bien

choisies qu'elles ont honoré deux règnes tout à la fois, comme si c'eût été trop peu pour Votre Altesse d'étendre les bornes de l'état sous celui-ci, si elle n'eût en même temps effacé quelques-uns des malheurs qui s'étoient mêlés aux longues prospérités de l'autre. Thionville, Philisbourg, et Norlinghen, étoient des lieux funestes pour la France: elle n'en pouvoit entendre les noms sans gémir; elle ne pouvoit y porter sa pensée sans soupirer; et ces mêmes lieux, dont le souvenir lui arrachoit des soupirs et des gémissements, sont devenus les éclatantes marques de sa nouvelle félicité, les dignes occasions de ses feux de joie, et les glorieux sujets des actions de grace qu'elle a rendues au ciel pour les triomphes que votre courage invincible en a obtenus. Dispensez-moi, MONSEIGNEUR, de vous parler de Dunkerque: j'épuise toutes les forces de mon imagination, et je ne conçois rien qui réponde à la dignité de ce grand ouvrage, qui nous vient d'assurer l'Océan par la prise de cette fameuse retraite de corsaires. Tous nos havres en étoient comme assiégés; il n'en pouvoit échapper un vaisseau qu'à la merci de leurs brigandages; et nous en avons vu souvent de pillés à la vue des mêmes ports dont ils venoient de faire voile: et maintenant, par la conquête d'une seule ville, je vois, d'un côté, nos mers libres, nos côtes affranchies, notre commerce rétabli, la racine de nos maux publics coupée; d'autre côté, la Flandre ouverte, l'embouchure de ses rivières captive, la porte de son secours fermée, la source de son abondance en notre pouvoir; et ce que je vois n'est rien encore au prix de ce que je prévois sitôt que Votre Altesse y reportera la terreur de ses armes. Dispensez-moi donc, MONSEIGNEUR, de profaner des effets si merveilleux et des attentes si hautes par la bassesse de mes idées et par l'impuissance de mes expressions; et trouvez bon que, demeurant dans un respectueux silence, je n'ajoute rien ici qu'une protestation très inviolable d'être toute ma vie,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE,

Le très humble, très obéissant,
et très passionné serviteur,

CORNEILLE.

APPIAN ALEXANDRIN,

AU LIVRE

DES GUERRES DE SYRIE, SUR LA FIN.

« Démétrius, surnommé Nicanor, roi de Syrie, entreprit la guerre
« contre les Parthes, et, étant devenu leur prisonnier, vécut dans la

« cour de leur roi Phraates, dont il épousa la sœur, nommée Rodogune.
« Cependant Diodotus, domestique des rois précédents, s'empara du
« trône de Syrie, et y fit asseoir un Alexandre encore enfant, fils
« d'Alexandre le bâtard, et d'une fille de Ptolomée. Ayant gouverné
« quelque temps comme son tuteur, il se défit de ce malheureux pu-
« pille, et eut l'insolence de prendre lui-même la couronne sous un
« nouveau nom de Tryphon qu'il se donna. Mais Antiochus, frère du
« roi prisonnier, ayant appris à Rhodes sa captivité, et les troubles
« qui l'avoient suivie, revint dans le pays, où, ayant défait Tryphon
« avec beaucoup de peine, il le fit mourir : de là il porta ses armes
« contre Phraates, lui redemandant son frère; et, vaincu dans une ba-
« taille, il se tua lui-même. Démétrius, retourné en son royaume, fut
« tué par sa femme Cléopâtre, qui lui dressa des embûches en haine de
« cette seconde femme Rodogune qu'il avoit épousée, dont elle avoit
« conçu une telle indignation, que, pour s'en venger, elle avoit épousé
« ce même Antiochus, frère de son mari. Elle avoit eu deux fils de
« Démétrius, l'un nommé Séleucus, et l'autre Antiochus, dont elle tua
« le premier d'un coup de flèche, sitôt qu'il eut pris le diadème après
« la mort de son père, soit qu'elle craignît qu'il ne la voulût venger,
« soit que l'impétuosité de la même fureur la portât à ce nouveau par-
« ricide. Antiochus lui succéda, qui contraignit cette mauvaise mère
« de boire le poison qu'elle lui avoit préparé. C'est ainsi qu'elle fut
« enfin punie. »

Voilà ce que m'a prêté l'histoire, où j'ai changé les circonstances de quelques incidents, pour leur donner plus de bienséance. Je me suis servi du nom de Nicanor plutôt que de celui de Démétrius, à cause que le vers souffroit plus aisément l'un que l'autre. J'ai supposé qu'il n'avoit pas encore épousé Rodogune, afin que ses deux fils pussent avoir de l'amour pour elle, sans choquer les spectateurs, qui eussent trouvé étrange cette passion pour la veuve de leur père, si j'eusse suivi l'histoire. L'ordre de leur naissance incertain, Rodogune prisonnière, quoiqu'elle ne vînt jamais en Syrie; la haine de Cléopâtre pour elle, la proposition sanglante qu'elle fait à ses fils, celle que cette princesse est obligée de leur faire pour se garantir, l'inclination qu'elle a pour Antiochus, et la jalouse fureur de cette mère qui se résout plutôt à perdre ses fils qu'à se voir sujette de sa rivale, ne sont que des embellissements de l'invention, et des acheminements vraisemblables à l'effet dénaturé que me présentoit l'histoire, et que les lois du poëme ne me permettoient pas de changer. Je l'ai même adouci tant que j'ai pu en Antiochus, que j'avois fait trop honnête homme dans le reste de l'ouvrage, pour forcer à la fin sa mère à s'empoisonner elle-même.

On s'étonnera peut-être de ce que j'ai donné à cette tragédie le nom de *Rodogune* plutôt que celui de *Cléopâtre*, sur qui tombe toute l'action

tragique, et même on pourra douter si la liberté de la poésie peut s'étendre jusqu'à feindre un sujet entier sous des noms véritables, comme j'ai fait ici, où, depuis la narration du premier acte, qui sert de fondement au reste, jusques aux effets qui paroissent dans le cinquième, il n'y a rien que l'histoire avoue.

Pour le premier, je confesse ingénument que ce poëme devoit plutôt porter le nom de *Cléopâtre* que de *Rodogune;* mais ce qui m'a fait en user ainsi a été la peur que j'ai eue qu'à ce nom le peuple ne se laissât préoccuper des idées de cette fameuse reine d'Égypte, et ne confondît cette reine de Syrie avec elle, s'il l'entendoit prononcer. C'est pour cette même raison que j'ai évité de le mêler dans mes vers, n'ayant jamais fait parler de cette seconde Médée que sous celui de la reine; et je me suis enhardi à cette licence d'autant plus librement, que j'ai remarqué parmi nos anciens maîtres qu'ils se sont fort peu mis en peine de donner à leurs poëmes le nom des héros qu'ils y faisoient paroître, et leur ont souvent fait porter celui des chœurs, qui ont encore bien moins de part dans l'action que les personnages épisodiques, comme Rodogune : témoin *les Trachiniennes* de Sophocle, que nous n'aurions jamais voulu nommer autrement que *la Mort d'Hercule.*

Pour le second point, je le tiens un peu plus difficile à résoudre, et n'en voudrois pas donner mon opinion pour bonne : j'ai cru que, pourvu que nous conservassions les effets de l'histoire, toutes les circonstances, ou, comme je viens de les nommer, les acheminements, étoient en notre pouvoir; au moins je ne pense point avoir vu de règle qui restreigne cette liberté que j'ai prise. Je m'en suis assez bien trouvé en cette tragédie; mais comme je l'ai poussée encore plus loin dans *Héraclius*, que je viens de mettre sur le théâtre, ce sera en le donnant au public que je tâcherai de la justifier, si je vois que les savants s'en offensent, ou que le peuple en murmure. Cependant ceux qui en auront quelque scrupule m'obligeront de considérer les deux *Électre* de Sophocle et d'Euripide, qui, conservant le même effet, y parviennent par des voies si différentes, qu'il faut nécessairement conclure que l'une des deux est tout-à-fait de l'invention de l'auteur. Ils pourront encore jeter l'œil sur l'*Iphigénie in Tauris*[1], que notre Aristote nous donne pour exemple d'une parfaite tragédie, et qui a bien la mine d'être toute de même nature, vu qu'elle n'est fondée que sur cette feinte que Diane enleva Iphigénie du sacrifice dans une nuée, et supposa une biche en sa place. Enfin, ils pourront prendre garde à l'*Hélène* d'Euripide, où la principale action et les épisodes, le nœud et le dénouement sont entièrement inventés sous des noms véritables.

Au reste, si quelqu'un a la curiosité de voir cette histoire plus au long, qu'il prenne la peine de lire Justin, qui la commence au trente-

[1] L'Iphigénie en Tauride.

sixième livre, et, l'ayant quittée, la reprend sur la fin du trente et huitième, et l'achève au trente-neuvième. Il la rapporte un peu autrement, et ne dit pas que Cléopâtre tua son mari, mais qu'elle l'abandonna, et qu'il fut tué par le commandement d'un des capitaines d'un Alexandre qu'il lui oppose. Il varie aussi beaucoup sur ce qui regarde Tryphon et son pupille, qu'il nomme Antiochus, et ne s'accorde avec Appian que sur ce qui se passa entre la mère et les deux fils.

Le premier livre *des Machabées*, aux chapitres 11, 13, 14 et 15, parle de ces guerres de Tryphon et de la prison de Démétrius chez les Parthes; mais il nomme ce pupille Antiochus ainsi que Justin, et attribue la défaite de Tryphon à Antiochus, fils de Démétrius, et non pas à son frère, comme fait Appian, que j'ai suivi, et ne dit rien du reste.

Josephe, au treizième livre *des Antiquités judaïques*, nomme encore ce pupille de Tryphon Antiochus, fait marier Cléopâtre à Antiochus, frère de Démétrius, durant la captivité de ce premier mari chez les Parthes, lui attribue la défaite et la mort de Tryphon, s'accorde avec Justin touchant la mort de Démétrius, abandonné et non pas tué par sa femme, et ne parle point de ce qu'Appian et lui rapportent d'elle et de ses deux fils, dont j'ai fait cette tragédie.

PERSONNAGES.

CLÉOPATRE, reine de Syrie, veuve de Démétrius Nicanor.
SÉLEUCUS, ANTIOCHUS, fils de Démétrius et de Cléopâtre.
RODOGUNE, sœur de Phraates, roi des Parthes.
TIMAGÈNE, gouverneur des deux princes.
ORONTE, ambassadeur de Phraates.
LAONICE, sœur de Timagène, confidente de Cléopâtre.

La scène est à Séleucie, dans le palais royal.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

LAONICE, TIMAGÈNE.

LAONICE. Enfin ce jour pompeux, cet heureux jour nous luit,
Qui d'un trouble si long doit dissiper la nuit [1];

[1] A ce magnifique début, qui annonce la réunion entre la Perse et la Syrie, et la nomination d'un roi, etc., on croirait que ce sont des princes qui parlent de ces grands intérêts (quoiqu'un prince ne dise guère qu'un jour est pompeux); ce sont malheureusement deux subalternes qui ouvrent la pièce. Corneille, dans son examen, dit qu'on lui reprocha cette faute : il était presque le seul qui eût appris aux Français à

Ce grand jour où l'hymen, étouffant la vengeance,
Entre le Parthe et nous remet l'intelligence,
Affranchit sa princesse, et nous fait pour jamais
Du motif de la guerre un lien de la paix;
Ce grand jour est venu, mon frère, où notre reine,
Cessant de plus tenir la couronne incertaine,
Doit rompre aux yeux de tous son silence obstiné [1],
De deux princes gémeaux [2] nous déclarer l'aîné:
Et l'avantage seul d'un moment de naissance,
Dont elle a jusqu'ici caché la connaissance,
Mettant au plus heureux le sceptre dans la main,
Va faire l'un sujet, et l'autre souverain.
Mais n'admirez-vous point que cette même reine
Le donne pour époux à l'objet de sa haine [3],
Et n'en doit faire un roi qu'afin de couronner
Celle que dans les fers elle aimait à gêner [4]?
Rodogune, par elle en esclave traitée,
Par elle se va voir sur le trône montée [5],
Puisque celui des deux qu'elle nommera roi
Lui doit donner la main et recevoir sa foi.

TIMAGÈNE. Pour le mieux admirer trouvez bon, je vous prie,
Que j'apprenne de vous les troubles de Syrie [6].

juger; avant lui, on n'était pas difficile. Il n'y a guère de connaisseurs quand il n'y a point de modèles. Les défauts de cette exposition sont : 1° qu'on ne sait point qui parle; 2° qu'on ne sait point de qui l'on parle; 3° qu'on ne sait point où l'on parle. Les premiers vers doivent mettre le spectateur au fait, autant qu'il est possible. (V.)

[1] Quelle reine? elle n'est pas nommée dans cette scène. On ne dit point que l'on soit en Syrie : et il faudrait le dire d'abord. (V.)— Corneille en donne une raison dans l'argument qui précède la pièce. Il craignit que l'on ne confondît la Cléopâtre de Syrie avec celle d'Égypte, beaucoup plus célèbre. Cette excuse ne couvre pas le défaut; une exposition plus claire et plus soignée n'eût permis aucune méprise. (P.)

[2] Le mot de *jumeaux* n'étoit pas encore généralement reçu.

[3] *Sa haine* se rapporte à l'*époux*, qui est le substantif le plus voisin; cependant l'auteur entend la *haine* de Cléopâtre : ce sont de ces fautes de grammaire dans lesquelles Corneille, qui ne châtiait pas son style, tombe souvent, et dans lesquelles Racine ne tombe jamais depuis *Andromaque*. (V.)

[4] Le mot *gêner* ne signifie parmi nous qu'*embarrasser, inquiéter*. Ainsi Pyrrhus dit à Andromaque : *Ah! que vous me gênez!* Il vient, à la vérité, originairement de *gêhène*, vieux mot tiré de la *Bible*, qui signifie *torture, prison*; mais jamais il n'est pris en ce dernier sens. (V.)

[5] Cela n'est pas français; une machine est *montée* par quelqu'un; une reine n'est pas *montée* au trône par un autre, et *se va voir montée* est ridicule. (V.)

[6] Pour *le*, etc.; ce *le* ne se rapporte à rien; et *pour le mieux admirer* est un peu du style comique : *trouvez bon, je vous prie*, etc.; tout cela ressemble trop à une

J'en ai vu les premiers, et me souviens encor
Des malheureux succès du grand roi Nicanor [1],
Quand, des Parthes vaincus pressant l'adroite fuite [2],
Il tomba dans leurs fers au bout de sa poursuite.
Je n'ai pas oublié que cet événement
Du perfide Tryphon fit le soulèvement [3].
Voyant le roi captif, la reine désolée,
Il crut pouvoir saisir la couronne ébranlée [4];
Et le sort, favorable à son lâche attentat,
Mit d'abord sous ses lois la moitié de l'état.
La reine, craignant tout de ces nouveaux orages,
En sut mettre à l'abri ses plus précieux gages [5];
Et, pour n'exposer pas l'enfance de ses fils,
Me les fit chez son frère enlever à Memphis [6].
Là, nous n'avons rien su que de la renommée,
Qui, par un bruit confus diversement semée [7],
N'a porté jusqu'à nous ces grands renversements
Que sous l'obscurité de cent déguisements.

LAONICE. Sachez donc que Tryphon, après quatre batailles,
Ayant su nous réduire à ces seules murailles [8],

conversation familière de deux domestiques qui s'entretiennent des aventures de leurs maîtres sans aucun art. (V.)

[1] *Succès* veut dire au propre *événement heureux*; mais il est permis de dire *malheureux*, *mauvais*, *funeste succès*. (V.)

[2] Il semble qu'il ait pressé les Parthes de fuir : l'auteur veut dire que Nicanor poursuivait les Parthes fuyant. (V.)

[3] Le spectateur ne sait pas quel est ce Tryphon; il fallait le dire. (V.)

[4] Un empire, un trône peut être ébranlé, mais non pas une couronne. Il faut toujours que la métaphore soit juste. (V.)

[5] *En sut mettre à l'abri* est louche et incorrect; le mot de *gages* seul n'a aucun sens, que quand il signifie appointements : il a reçu ses gages; mais il faut dire *les gages de mon hymen*, pour signifier *mes enfants*. (V.)

[6] *Me les fit enlever*, phrase louche. Elle peut signifier, *les fit enlever de mes bras* ou *m'ordonna de les enlever*; en ce dernier sens, elle est mauvaise. *Enlever à Memphis* est impropre; elle les porta, les conduisit à Memphis, les cacha dans Memphis. *Enlever à Memphis* signifie tout le contraire; *enlever à* signifie *ôter à*, *dérober à*: *enlever le Palladium à Troie*, *enlever Hélène à Pâris*. *Élever*, au lieu d'*enlever*, ôterait toute équivoque. Peut-être y a-t-il eu dans la première édition une faute d'impression, qui a été répétée dans toutes les autres. (V.)

[7] Il ne faudrait pas imiter cette phrase, quoique l'idée soit intelligible : on ne dit pas *semer la renommée*, comme on dit, dans le discours familier *semer un bruit*. *La renommée diversement semée par un bruit*, cela n'est pas français : la raison en est qu'un bruit ne sème pas, et que toute métaphore doit être d'une extrême justesse. (V.)

[8] Quelles sont ces murailles? ne fallait-il pas d'abord nommer Séleucie? Ce sont là des fautes contre l'art, non pas un manque de génie. Cet oubli des convenances ne diminue point le mérite de l'invention. (V.)

En forma tôt le siége [1]; et, pour comble d'effroi,
Un faux bruit s'y coula [2] touchant la mort du roi.
Le peuple épouvanté, qui déja dans son ame
Ne suivoit qu'à regret les ordres d'une femme,
Voulut forcer la reine à choisir un époux.
Que pouvoit-elle faire et seule et contre tous?
Croyant son mari mort, elle épousa son frère [3].
L'effet montra soudain ce conseil salutaire [4].
Le prince Antiochus, devenu nouveau roi [5],
Sembla de tous côtés traîner l'heur avec soi [6]:
La victoire attachée au progrès de ses armes
Sur nos fiers ennemis rejeta nos alarmes [7];
Et la mort de Tryphon dans un dernier combat,

[1] *Tôt* ne se dit plus: il est devenu bas. (V.)

[2] *S'y coula* n'est pas du style noble. (V.)

[3] Il semble qu'elle épousa son propre frère; ne devait-on pas exprimer qu'elle épousa le frère de son mari? l'auteur ne devait-il pas lever cette petite équivoque avec d'autant plus de soin, qu'on pouvait épouser son frère en Perse, en Syrie, en Égypte, à Athènes, en Palestine? Ce n'est là qu'une très légère négligence; mais il faut toujours faire voir combien il importe de parler purement sa langue, et d'être toujours clair. (V.)

[4] Montrer une chose bonne ou mauvaise, utile ou dangereuse, ne signifie pas montrer que cette chose est telle, prouver qu'elle est telle; il montrait ses blessures mortelles ne dit pas, il montrait que ses blessures étaient mortelles. (V.)

L'effet montra soudain ce conseil salutaire est une tournure elliptique qui sied très bien à la poésie, et que Racine a imitée dans ces vers de *Bajazet*:

J'entretins la sultane, et cachant mon dessein,
Lui montrai d'Amurat le retour incertain.

Corneille sous-entend les deux mots dont la prose ne pourrait se passer: l'effet montra soudain *que* ce conseil *étoit* salutaire. Racine est plein d'ellipses plus hardies. Tout le monde connoit, tout le monde a cité ce vers d'Hermione dans *Andromaque*:

Je t'aimois inconstant, qu'aurois-je fait fidèle?

Le poëte y sous-entend quatre mots qu'il sacrifie à la précision. (P.)

[5] Ce mot *nouveau* est de trop; il gâte le sens et le vers. (V.)

[6] On a déja remarqué que l'*heur* ne se dit plus; mais on ne traîne avec soi ni l'*heur* ni le *bonheur*; *traîner* donne toujours l'idée de quelque chose de douloureux ou d'humiliant: on traîne sa misère, sa honte; on traîne une vie obscure, les rois vaincus étaient traînés au Capitole. *Et traîné sans honneur autour de nos murailles.* Le mot *traîner* est encore heureusement employé pour signifier une douce violence, et alors il est mis pour *entraîner*: *Charmant, jeune, traînant tous les cœurs après soi.* (V.)

[7] Le mot est impropre, on ne rejette point des *alarmes* sur un autre comme on rejette une faute, un soupçon, etc., sur un autre; les *alarmes* sont dans les hommes, parmi les hommes, et non sur les hommes. On ne peut trop répéter que la propriété des termes est toujours fondée en raison. (V.)— On fait retomber ou l'on rejette sur l'ennemi l'épouvante qu'il avoit d'abord causée. Les alarmes sont ici le synonyme d'épouvante; et, en prose même, nous ne verrions rien à reprendre dans cette expression de Corneille. (P.)

Changeant tout notre sort, lui rendit tout l'état [1],
Quelque promesse alors qu'il eût faite à la mère
De remettre ses fils au trône de leur père [2],
Il témoigna si peu de la vouloir tenir,
Qu'elle n'osa jamais les faire revenir.
Ayant régné sept ans, son ardeur militaire [3]
Ralluma cette guerre où succomba son frère [4],
Il attaqua le Parthe, et se crut assez fort
Pour en venger sur lui la prison et la mort [5],
Jusque dans ses états il lui porta la guerre;
Il s'y fit partout craindre à l'égal du tonnerre;
Il lui donna bataille, où mille beaux exploits...
Je vous achèverai le reste une autre fois [6],
Un des princes survient [7]

(Elle se veut retirer.)

[1] Cela ressemble à un *gendre du gouverneur de toute la province*. On est malheureusement obligé de remarquer des négligences, des obscurités, des fautes presque à chaque vers. (V.)

[2] Il n'est pas dit que cette veuve de Nicanor était Cléopâtre, mère des deux princes, et que le roi Antiochus avait promis de rendre la couronne aux enfants du premier lit. Le spectateur a besoin qu'on lui débrouille cette histoire. Cléopâtre n'est pas nommée une seule fois dans la pièce. Corneille en donne pour raison qu'on aurait pu la confondre avec la Cléopâtre de César; mais il n'y a guère d'apparence que les spectateurs instruits, qui instruisent bientôt les autres, eussent pris cette reine de Syrie pour la maîtresse de César. Et puis comment cet Antiochus avait-il promis de rendre le royaume aux deux princes? devaient-ils régner tous deux ensemble? Tout cela est un peu confus dans le fond, et est exprimé confusément; plusieurs lecteurs en sont révoltés. On est plus indulgent à la représentation. (V.)

[3] Ce mot *militaire* est technique, c'est-à-dire un terme d'art; le *pas militaire*, la *discipline militaire*, l'*ordre militaire de Saint-Louis*. Il faut en poésie employer les mots *guerrière*, *belliqueuse*. (V.)

[4] Rien ne fait mieux voir la nécessité absolue d'écrire purement, que l'erreur où jette ce mot *succomba*; il fait croire qu'un frère d'Antiochus succomba dans cette nouvelle guerre : point du tout; il est question du roi Nicanor, qui avait succombé dans la guerre précédente : il fallait *avait succombé*; cela seul jette des obscurités sur cette exposition. N'oublions jamais que la pureté du style est d'une nécessité indispensable. Quand on voit que celui qui conte cette histoire s'interrompt aux *mille beaux exploits* de cet Antiochus, *craint à l'égal du tonnerre*, et *qui donna bataille*, cette interruption, qui laisse le spectateur si peu instruit, lui ôte l'envie de s'instruire; et il a fallu tout l'art et toutes les ressources du génie de Corneille pour renouer le fil de l'intérêt. (V.)

[5] La construction est encore obscure et vicieuse; *en* se rapporte au frère, et *lui* se rapporte au Parthe. La difficulté d'employer les pronoms et les conjonctions, sans nuire à la clarté et à l'élégance, est très grande en français. (V.)

[6] Est du style comique. (V.)

[7] On ne sait point quel prince; et Antiochus, ne se nommant point, laisse le spectateur incertain. (V.)

SCÈNE II.

ANTHIOCHUS, TIMAGÈNE, LAONICE.

ANTIOCHUS. Demeurez, Laonice [1];
Vous pouvez, comme lui, me rendre un bon office [2].
Dans l'état où je suis, triste, et plein de souci [3],
Si j'espère beaucoup, je crains beaucoup aussi.
Un seul mot aujourd'hui, maître de ma fortune,
M'ôte ou donne à jamais le sceptre et Rodogune [4],
Et de tous les mortels ce secret révélé
Me rend le plus content ou le plus désolé [5].
Je vois dans le hasard tous les biens que j'espère [6],
Et ne puis être heureux sans le malheur d'un frère,
Mais d'un frère si cher, qu'une sainte amitié
Fait sur moi de ses maux rejaillir la moitié.
Donc pour moins hasarder j'aime mieux moins prétendre [7];
Et, pour rompre le coup que mon cœur n'ose attendre [8],

[1] On ne sait encore si c'est Antiochus ou Séleucus qui parle; on ignore même que l'un est Antiochus, l'autre Séleucus. Il est à remarquer qu'Antiochus n'est nommé qu'au quatrième acte, à la scène troisième, et Séleucus à la scène cinquième, et que Cléopâtre n'est jamais nommée. Il fallait d'abord instruire les spectateurs. Le lecteur doit sentir la difficulté extrême d'expliquer tant de choses dans une seule scène, et de les énoncer d'une manière intéressante. Mais voyez l'exposition de *Bajazet* : il y avait autant de préliminaires dont il fallait parler; cependant quelle netteté! comme tous les caractères sont annoncés! avec quelle heureuse facilité tout est développé : quel art admirable dans cette exposition de *Bajazet!* (V.)

[2] *Bon office.* Jamais ce mot familier ne doit entrer dans le style tragique. (V.)

[3] *Plein de souci* n'est pas assez noble. (V.)

[4] Il vaudrait mieux qu'on sût déja qui est Rodogune. Il est encore plus important de faire connaître tout d'un coup les personnages auxquels on doit s'intéresser, que les événements passés avant l'action. (V.)

[5] Il semble par la phrase que ce secret ait été révélé par tous les mortels. On n'insiste ici sur ces petites fautes que pour faire voir aux jeunes auteurs quelle attention demande l'art des vers. (V.)

[6] Est impropre et louche. *Voir dans le hasard* ne signifie pas : *Mon bien est au hasard, mon bien est hasardé*; cette expression n'est pas française. (V.)

[7] *Donc* ne doit presque jamais entrer dans un vers, encore moins le commencer. *Quoi donc* se dit très bien, parceque la syllabe *quoi* adoucit la dureté de la syllabe *donc.*

Racine a dit :

Je suis donc un témoin de leur peu de puissance.

Mais remarquez que ce mot est glissé dans le vers, et que sa rudesse est adoucie par la voyelle qui le suit. Peu de nos auteurs ont su employer cet enchaînement harmonieux de voyelles et de consonnes. Les vers les mieux pensés et les plus exacts rebutent quelquefois; on en ignore la raison; elle vient du défaut d'harmonie. (V.)

[8] J'ai déja remarqué qu'on ne rompt point un coup; on le pare, on le détourne, on

Lui cédant de deux biens le plus brillant aux yeux,
M'assurer de celui qui m'est plus précieux [1]:
Heureux si, sans attendre un fâcheux droit d'aînesse,
Pour un trône incertain j'en obtiens la princesse [2],
Et puis par ce partage épargner les soupirs [3]
Qui naîtroient de ma peine ou de ses déplaisirs [4]!
Va le voir de ma part, Timagène, et lui dire
Que pour cette beauté je lui cède l'empire [5];
Mais porte-lui si haut la douceur de régner [6],
Qu'à cet éclat du trône il se laisse gagner [7];
Qu'il s'en laisse éblouir jusqu'à ne pas connoître
A quel prix je consens de l'accepter pour maître.

(Timagène s'en va, et le prince continue à parler à Laonice.)

Et vous, en ma faveur, voyez ce cher objet [8],
Et tâchez d'abaisser ses yeux sur un sujet
Qui peut-être aujourd'hui porteroit la couronne,
S'il n'attachoit les siens à sa seule personne,
Et ne la préféroit à cet illustre rang

l'affaiblit, on le repousse; de plus, on prononce ces mots comme *rompre le cou*; il faut éviter cette équivoque. Si l'expression *rompre un coup* est prise des jeux, comme, par exemple, du jeu de dés où l'on dit *rompre le coup*, quand on arrête les dés de son adversaire, cette figure alors est indigne du style noble. (V.)

[1] On est étonné d'abord qu'un prince cède un trône pour avoir une femme. Cette seule idée fit tomber *Pertharite*, qui redemandait sa propre épouse, et dont la vertu pouvait excuser cette faiblesse. Mais, dans *Pertharite*, cette cession est la catastrophe: ici elle commence la pièce. Antiochus est déterminé par son amitié pour son frère Séleucus, ainsi que par son amour pour Rodogune. Ce qui déplaît dans *Pertharite* ne déplaît pas ici. Tout dépend des circonstances où l'auteur sait mettre ses personnages. Peut-être eût-il fallu qu'Antiochus eût paru éperdument amoureux, et qu'on s'intéressât déjà à sa passion, pour qu'on excusât davantage ce début par lequel il renonce au trône. (V.)

[2] Le mot propre, au dernier hémistiche du premier vers, est *incertain*; car ce droit d'aînesse n'est point *fâcheux* pour celui qui aura le trône et Rodogune: *fâcheux*, d'ailleurs, n'est pas noble. (V.)

[3] Il faut absolument *Et si je puis épargner des soupirs*: on dit bien *je vous épargne des soupirs*: mais on ne peut dire *j'épargne des soupirs*, comme on dit *j'épargne de l'argent*. (V.)

[4] Cela veut dire *de ma peine* ou *de sa peine*. Les déplaisirs et la peine ne sont pas des expressions assez fortes pour la perte d'un trône. (V.)

[5] *Pour cette beauté*, termes de comédie, et qui jettent une espèce de ridicule sur cette ambassade: *Va lui dire que je lui cède l'empire pour une beauté*. (V.)

[6] On ne porte point haut une douceur; cela est impropre, négligé, et peu français. Racine dit: *Œnone, fais briller la couronne à ses yeux*: c'est ainsi qu'il faut s'exprimer. (V.)

[7] *Qu'il se laisse éblouir* est le mot propre; mais *se laisser gagner à un éclat* affaiblit cette belle idée. (V.)

[8] *Ce cher objet* n'est-il pas un peu du style de l'idylle? le ton de la pièce n'est pas jusqu'à présent au-dessus de la haute comédie, et est trop vicieux. (V.)

Pour qui les plus grands cœurs prodiguent tout leur sang.

(Timagène rentre sur le théâtre.)

TIMAGÈNE. Seigneur, le prince vient; et votre amour lui-même
Lui peut sans interprète offrir le diadème [1].

ANTIOCHUS. Ah! je tremble; et la peur d'un trop juste refus
Rend ma langue muette et mon esprit confus [2].

SCÈNE III.

SÉLEUCUS, ANTIOCHUS, TIMAGÈNE, LAONICE.

SÉLEUCUS. Vous puis-je en confiance expliquer ma pensée [3]?

ANTIOCHUS. Parlez, notre amitié par ce doute est blessée.

SÉLEUCUS. Hélas! c'est le malheur que je crains aujourd'hui.
L'égalité, mon frère, en est le ferme appui;
C'en est le fondement, la liaison, le gage;
Et, voyant d'un côté tomber tout l'avantage,
Avec juste raison je crains qu'entre nous deux
L'égalité rompue en rompe les doux nœuds,
Et que ce jour fatal à l'heur de notre vie
Jette sur l'un de nous trop de honte ou d'envie [4].

ANTIOCHUS. Comme nous n'avons eu jamais qu'un sentiment,
Cette peur me touchoit, mon frère, également;
Mais, si vous le voulez, j'en sais bien le remède [5].

SÉLEUCUS. Si je le veux! bien plus, je l'apporte et vous cède
Tout ce que la couronne a de charmant en soi [6].

[1] Quel prince? le spectateur peut-il savoir si c'est Séleucus ou Antiochus? La réponse de Timagène ne semble-t-elle pas un reproche? et si ce Timagène était un homme de cœur, son discours sec ne paraîtrait-il pas signifier, *Chargez-vous vous-même d'une proposition si humiliante; dites vous-même à votre frère que vous renoncez au droit de régner?* (V.)

[2] Antiochus, qui tremble que son frère n'accepte pas l'empire, a-t-il des sentiments bien élevés? ne devrait-il pas préparer les spectateurs à cette aversion qu'il a montrée pour régner? J'ai vu de bons critiques penser ainsi : je soumets au public leur jugement et mes doutes. (V.)

[3] On ne sait point encore que c'est Séleucus qui parle. Il était aisé de remédier à ce petit défaut. (V.)

[4] Pourquoi *trop de honte*? y a-t-il de la honte à n'être pas l'aîné? et, s'il est honteux de ne pas régner, pourquoi céder le trône si vite? (V.)

[5] Ce vers est de la haute comédie. On a déja dit que cet usage dura trop long-temps. (V.)

[6] Il paraît singulier que Séleucus ait précisément la même idée que son frère. Il y a beaucoup d'art à les représenter unis de l'amitié la plus tendre; n'y en a-t-il point un peu trop à leur faire naître en même temps une idée si contraire au caractère de tous les princes? cela est-il bien naturel? peut-être que non. Cependant les deux frères

Oui, seigneur, car je parle à présent à mon roi,
Pour le trône cédé, cédez-moi Rodogune,
Et je n'envierai point votre haute fortune.
Ainsi notre destin n'aura rien de honteux,
Ainsi notre bonheur n'aura rien de douteux;
Et nous mépriserons ce foible droit d'aînesse,
Vous, satisfait du trône, et moi, de la princesse.

ANTIOCHUS. Hélas!

SÉLEUCUS. Recevez-vous l'offre avec déplaisir?

ANTIOCHUS. Pouvez-vous nommer offre une ardeur de choisir,
Qui, de la même main qui me cède un empire,
M'arrache un bien plus grand, et le seul où j'aspire?

SÉLEUCUS. Rodogune?

ANTIOCHUS. Elle-même; ils en sont les témoins.

SÉLEUCUS. Quoi! l'estimez-vous tant?

ANTIOCHUS. Quoi! l'estimez-vous moins?

SÉLEUCUS. Elle vaut bien un trône, il faut que je le die[1].

ANTIOCHUS. Elle vaut à mes yeux tout ce qu'en a l'Asie.

SÉLEUCUS. Vous l'aimez donc, mon frère?

ANTIOCHUS. Et vous l'aimez aussi[2];
C'est là tout mon malheur, c'est là tout mon souci.
J'espérois que l'éclat dont le trône se pare
Toucheroit vos desirs plus qu'un objet si rare;
Mais aussi bien qu'à moi son prix vous est connu,
Et dans ce juste choix vous m'avez prévenu.
Ah! déplorable prince!

intéressent : pourquoi? parcequ'ils s'aiment; et le spectateur voit déja dans quel embarras ils vont se précipiter l'un et l'autre. (V.)

[1] Ces discours sont d'un style familier; et *il faut que je le die* est plus qu'inutile, car, lorsqu'on se sert de ces tours, *il faut que le dise, que je l'avoue, que j'en convienne,* c'est pour exprimer sa répugnance. *Mon ennemi a des vertus, il faut que j'en convienne; je vais vous apprendre une chose désagréable, mais il faut que je la dise.* Séleucus n'a aucune répugnance à dire que Rodogune est préférable aux trônes de l'Asie. (V.)

[2] Plusieurs critiques demandent comment deux frères si unis, et qui n'ont tous deux qu'un même sentiment, ont pu se cacher une passion dont l'aveu involontaire échappe à tous ceux qui l'éprouvent? comment ne se sont-ils pas au moins soupçonnés l'un l'autre d'être rivaux? Quoi! tous deux débutent par se céder le trône pour une maîtresse! A peine serait-il permis d'abandonner son droit à une couronne pour une femme dont on serait adoré; et deux princes commencent par préférer à l'empire une femme à laquelle ils n'ont pas seulement déclaré leur amour. C'est au lecteur à s'interroger lui-même, à se demander quel effet cette idée fait sur lui, si ce double sacrifice est vraisemblable, s'il n'est pas un peu romanesque; mais aussi il faut considérer que ces princes ne cèdent pas absolument le trône, mais un droit incertain au trône : voilà ce qui les justifie. (V.)

SÉLEUCUS. Ah! destin trop contraire!
ANTIOCHUS. Que ne ferois-je point contre un autre qu'un frère!
SÉLEUCUS. O mon cher frère! ô nom pour un rival trop doux [1]!
Que ne ferois-je point contre un autre que vous!
ANTIOCHUS. Où nous vas-tu réduire, amitié fraternelle?
SÉLEUCUS. Amour, qui doit ici vaincre de vous ou d'elle [2]?
ANTIOCHUS. L'amour, l'amour doit vaincre [3], et la triste amitié
Ne doit être à tous deux qu'un objet de pitié.
Un grand cœur cède un trône, et le cède avec gloire :
Cet effort de vertu couronne sa mémoire;
Mais lorsqu'un digne objet a pu nous enflammer,
Qui le cède est un lâche, et ne sait pas aimer [4].
De tous deux Rodogune a charmé le courage;
Cessons par trop d'amour de lui faire un outrage :
Elle doit épouser, non pas vous, non pas moi,
Mais de moi, mais de vous, quiconque sera roi.
La couronne entre nous flotte encore incertaine;
Mais sans incertitude elle doit être reine :
Cependant, aveuglés dans notre vain projet,
Nous la faisons tous deux la femme d'un sujet!
Régnons; l'ambition ne peut être que belle,
Et pour elle quittée, et reprise pour elle;

[1] Ceci répare tout d'un coup ce que leur proposition semble avoir de trop avilissant et de trop concerté; mais ces répétitions par écho, *que ne ferois-je point contre un autre*, sont-elles assez nobles, assez tragiques, et d'un assez bon goût? (V.)

[2] Cette apostrophe à l'amour est-elle digne de la tragédie? (V.)

[3] Cette réponse ne sent-elle pas un peu plus l'idylle que la tragédie? Remarquez que Racine, qui a tant traité l'amour, n'a jamais dit : *l'amour doit vaincre*. Il n'y a pas une maxime pareille, même dans *Bérénice*. En général, ces maximes ne touchent jamais. Tous ceux qui ont dit que Racine sacrifiait tout à l'amour, et que les héros de Corneille étaient toujours supérieurs à cette passion, n'avaient pas examiné ces deux auteurs. Il est très commun de lire, et très rare de lire avec fruit. (V.)

[4] Cette maxime n'est-elle pas encore plus convenable à un berger qu'à un prince? *Qui cède sa maîtresse est un lâche, et ne sait pas aimer; et qui cède un trône est un grand cœur.* Avouons que dans *Cyrus* ni dans *Clélie* on ne trouve point de sentences amoureuses d'une semblable afféterie. Louis Racine, fils de l'immortel Jean Racine, s'élève avec force contre ces idées, dans son *Traité de la Poésie*, page 355, et ajoute : « La femme qui mérite ce grand sacrifice est cependant une femme très « peu estimable; et l'on peut remarquer que, dans les tragédies de Corneille, toutes « ces femmes adorées par leurs amants sont, par les qualités de leur ame, des femmes « très communes; ce n'est que par la beauté que Cléopâtre captive César, et qu'Émi- « lie a tout empire sur Cinna. » Cet auteur judicieux en excepte sans doute Pauline, qui immole si noblement son amour à son devoir. Ajoutons à cette remarque que les deux frères disent leurs secrets devant deux subalternes, et que Timagène est le confident des amours des deux frères. Comment ces deux frères, qui sont si unis, ne se sont-ils pas avoué ce qu'ils ont avoué à un domestique? (V.)

Et ce trône, où tous deux nous osions renoncer,
Souhaitons-le tous deux, afin de l'y placer :
C'est dans notre destin le seul conseil à prendre;
Nous pouvons nous en plaindre, et nous devons l'attendre.

SÉLEUCUS. Il faut encor plus faire, il faut qu'en ce grand jour
Notre amitié triomphe aussi bien que l'amour.
Ces deux siéges fameux de Thèbes et de Troie[1],
Qui mirent l'une en sang, l'autre aux flammes en proie[2],
N'eurent pour fondements à leurs maux infinis
Que ceux que contre nous le sort a réunis.
Il sème entre nous deux toute la jalousie
Qui dépeupla la Grèce et saccagea l'Asie;
Un même espoir du sceptre est permis à tous deux;
Pour la même beauté nous faisons mêmes vœux.
Thèbes périt pour l'un, Troie a brûlé pour l'autre.
Tout va choir en ma main ou tomber en la vôtre[3].
En vain votre amitié tâchoit à partager;
Et, si j'ose tout dire, un titre assez léger,
Un droit d'aînesse obscur, sur la foi d'une mère,
Va combler l'un de gloire, et l'autre de misère.
Que de sujets de plainte en ce double intérêt
Aura le malheureux contre un si foible arrêt!
Que de sources de haine! Hélas! jugez le reste[4],
Craignez-en avec moi l'événement funeste,
Ou plutôt avec moi faites un digne effort
Pour armer votre cœur contre un si triste sort.
Malgré l'éclat du trône et l'amour d'une femme,
Faisons si bien régner l'amitié sur notre ame,
Qu'étouffant dans leur perte un regret suborneur,
Dans le bonheur d'un frère on trouve son bonheur.
Ainsi ce qui jadis perdit Thèbes et Troie
Dans nos cœurs mieux unis ne versera que joie[5] :

[1] Les citations des siéges de Troie et de Thèbes sont peut-être étrangères à ce qui se passe. Ne pourrait-on pas dire : *Non erat his exemplis, his sermonibus locus?* (V.)

[2] On ne met point en sang une ville, on ne la met point en proie ; on la livre, on l'abandonne en proie. (V.)

[3] Le mot *choir*, même du temps de Corneille, ne pouvait être employé pour tomber en partage. (V.)

[4] *Jugez du reste* était l'expression propre ; mais elle n'en est pas plus digne de la tragédie : juger quelque chose, c'est porter un arrêt ; juger de quelque chose, c'est dire son sentiment. (V.)

[5] *Ne versera que joie* ne se dirait pas aujourd'hui, et c'était même alors une faute ;

Ainsi notre amitié, triomphante à son tour,
Vaincra la jalousie en cédant à l'amour;
Et, de notre destin bravant l'ordre barbare,
Trouvera des douceurs aux mœurs qu'il nous prépare.

ANTIOCHUS. Le pourrez-vous, mon frère?

SÉLEUCUS. Ah! que vous me pressez!
Je le voudrai du moins, mon frère, et c'est assez;
Et ma raison sur moi gardera tant d'empire,
Que je désavouerai mon cœur s'il en soupire.

ANTIOCHUS. J'embrasse comme vous ces nobles sentiments.
Mais allons leur donner le secours des serments,
Afin qu'étant témoins de l'amitié jurée
Les dieux contre un tel coup assurent sa durée.

SÉLEUCUS. Allons, allons l'étreindre au pied de leurs autels
Par des liens sacrés et des nœuds immortels.

SCÈNE IV.

LAONICE, TIMAGÈNE.

LAONICE. Peut-on plus dignement mériter la couronne[1]?

TIMAGÈNE. Je ne suis point surpris de ce qui vous étonne;
Confident de tous deux, prévoyant leur douleur,
J'ai prévu leur constance, et j'ai plaint leur malheur.
Mais, de grace, achevez l'histoire commencée.

on ne verse point joie. La scène est belle pour le fond, et les sentiments l'embellissent encore. On demande à présent un style plus châtié, plus élégant, plus soutenu : on ne pardonne plus ce qu'on pardonnait à un grand homme qui avait ouvert la carrière; et c'est à présent surtout qu'on peut dire :

Sans la langue, en un mot, l'auteur le plus divin
Est toujours, quoi qu'il fasse, un méchant écrivain.

Quand des pièces romanesques réussissent de nos jours au théâtre par les situations, si elles fourmillent de barbarismes, d'obscurités, de vers durs, elles sont regardées par des connaisseurs comme de très mauvais ouvrages. Je crois que, malgré tous ses défauts, cette scène doit toujours réussir au théâtre. L'amitié tendre des deux frères touche d'abord : on excuse leur dessein de céder le trône, parcequ'ils sont jeunes, et qu'on pardonne tout à la jeunesse passionnée et sans expérience, mais surtout parceque leur droit au trône est incertain. La bonne foi avec laquelle ces princes se parlent doit plaire au public. Leurs réflexions que Rodogune doit appartenir à celui qui sera nommé roi, forment tout d'un coup le nœud de la pièce; et le triomphe de l'amitié sur l'amour et sur l'ambition finit cette scène parfaitement. (V.)

[1] *Mériter plus dignement* signifie à la lettre, *être digne plus dignement* : c'est un pléonasme; mais la faute est légère. (V.)

LAONICE. Pour la reprendre donc où nous l'avons laissée [1],
Les Parthes, au combat par les nôtres forcés,
Tantôt presque vainqueurs, tantôt presque enfoncés,
Sur l'une et l'autre armée également heureuse,
Virent long-temps voler la victoire douteuse :
Mais la fortune enfin se tourna contre nous,
Si bien qu'Antiochus [2], percé de mille coups,
Près de tomber aux mains d'une troupe ennemie,
Lui voulut dérober les restes de sa vie,
Et, préférant aux fers la gloire de périr,
Lui-même par sa main acheva de mourir.
La reine ayant appris cette triste nouvelle,
En reçut tôt après une autre plus cruelle;
Que Nicanor vivoit; que, sur un faux rapport,
De ce premier époux elle avoit cru la mort;
Que, piqué jusqu'au vif contre son hyménée,
Son ame à l'imiter s'étoit déterminée;
Et que, pour s'affranchir des fers de son vainqueur,
Il alloit épouser la princesse sa sœur [3].
C'est cette Rodogune, où l'un et l'autre frère
Trouve encor les appas qu'avoit trouvés leur père [4].
La reine envoie en vain pour se justifier [5];
On a beau la défendre, on a beau le prier,
On ne rencontre en lui qu'un juge inexorable;
Et son amour nouveau la veut croire coupable :
Son erreur est un crime; et, pour l'en punir mieux,
Il veut même épouser Rodogune à ses yeux,
Arracher de son front le sacré diadème

[1] Ces discours de confidents, cette histoire interrompue et recommencée, sont condamnés universellement.

Tous deux, débrouillant mal une pénible intrigue,
D'un divertissement me font une fatigue. (V.)

[2] *Si bien que, tôt après, piqué jusqu'au vif*, expressions trop familières qu'il faut éviter. (V.)

[3] Sœur de qui? ce n'est pas de Cléopâtre, c'est Rodogune. Elle est nommée, dans la liste des personnages, sœur de Phraates, roi des Parthes; on n'est pas plus instruit pour cela, et le nom de Phraates n'est pas prononcé dans la pièce. (V.)

[4] Cet *encor* semble dire que Rodogune a conservé sa beauté, que les deux fils la trouvent aussi belle que le père l'avoit trouvée. Le théâtre, qui permet l'amour, ne permet point qu'on aime une femme uniquement parcequ'elle est belle : un tel amour n'est jamais tragique. (V.)

[5] Ce tour n'est pas assez élégant; il est un peu de gazette. (V.)

Pour ceindre une autre tête en sa présence même;
Soit qu'ainsi sa vengeance eût plus d'indignité,
Soit qu'ainsi cet hymen eût plus d'autorité [1],
Et qu'il assurât mieux par cette barbarie
Aux enfants qui naîtroient le trône de Syrie.
Mais tandis qu'animé de colère et d'amour
Il vient déshériter ses fils par son retour,
Et qu'un gros escadron de Parthes pleins de joie
Conduit ces deux amants, et court comme à la proie [2],
La reine, au désespoir de n'en rien obtenir,
Se résout de se perdre ou de le prévenir [3].
Elle oublie un mari qui veut cesser de l'être,
Qui ne veut plus la voir qu'en implacable maître;
Et, changeant à regret son amour en horreur [4],
Elle abandonne tout à sa juste fureur.
Elle-même leur dresse une embûche au passage,
Se mêle dans les coups, porte partout sa rage [5],
En pousse jusqu'au bout les furieux effets.
Que vous dirai-je enfin? les Parthes sont défaits;
Le roi meurt, et, dit-on, par la main de la reine;
Rodogune captive est livrée à sa haine.
Tous les maux qu'un esclave endure dans les fers
Alors sans moi, mon frère, elle les eût soufferts.
La reine, à la gêner prenant milles délices [6],
Ne commettoit qu'à moi l'ordre de ses supplices [7];
Mais, quoi que m'ordonnât cette ame toute en feu [8],
Je promettois beaucoup, et j'exécutois peu.
Le Parthe cependant en jure la vengeance [9];

[1] On ne voit pas ce que c'est que l'*autorité* d'un hymen, ni pourquoi ce second mariage eût été plus respectable en présence de l'épouse répudiée, ni pourquoi cette insulte à C éopâtre eût mieux assuré le trône aux enfants d'un second lit. (V.)

[2] Plaignons ici la gêne où la rime met la poésie. Ce *plein de joie* est pour rimer à *proie* : et *comme à la proie* est encore une faute; car pourquoi ce *comme?* (V.)

[3] *Se résout de se perdre* est un solécisme. Je me résous *à*, je résous *de*; il s'est résolu à mourir; il a résolu de mourir. (V.)

[4] On peut faire la guerre, se venger, commettre un crime, à regret; mais on n'a point de l'horreur à regret. (V.)

[5] Il valait mieux dire, *se mêle aux combattants*. (V.)

[6] On prend plaisir, et non des délices à quelque chose; et on n'en prend point mille. (V.)

[7] Il falloit *le soin de ses supplices*; on ne commet point un ordre. (V.)

[8] *Ame toute en feu*, expression triviale pour rimer à *peu*. Dans quelle contrainte la rime jette! (V.)

[9] Cet *en* est mal placé; il semble que le Parthe jure la vengeance du peu. (V.)

Sur nous à main armée il fond en diligence [1],
Nous surprend, nous assiége, et fait un tel effort,
Que, la ville aux abois, on lui parle d'accord.
Il veut fermer l'oreille, enflé de l'avantage [2];
Mais voyant parmi nous Rodogune en otage,
Enfin il craint pour elle et nous daigne écouter;
Et c'est ce qu'aujourd'hui l'on doit exécuter [3].
La reine de l'Égypte a rappelé nos princes
Pour remettre à l'aîné son trône et ses provinces.
Rodogune a paru, sortant de sa prison,
Comme un soleil levant dessus notre horizon.
Le Parthe a décampé [4], pressé par d'autres guerres
Contre l'Arménien qui ravage ses terres;
D'un ennemi cruel il s'est fait notre appui [5];
La paix finit la haine [6], et, pour comble aujourd'hui,
Dois-je dire de bonne ou mauvaise fortune?
Nos deux princes tous deux adorent Rodogune.

TIMAGÈNE. Sitôt qu'ils ont paru tous deux en cette cour,
Ils ont vu Rodogune, et j'ai vu leur amour;
Mais comme étant rivaux nous les trouvons à plaindre,
Connoissant leur vertu je n'en vois rien à craindre.
Pour vous qui gouvernez cet objet de leurs vœux...

LAONICE. Je n'ai point encor vu qu'elle aime aucun des deux.

TIMAGÈNE. Vous me trouvez mal propre à cette confidence [7];
Et peut-être à dessein je la vois qui s'avance [8].
Adieu : je dois au rang qu'elle est prête à tenir
Du moins la liberté de vous entretenir [9].

[1] Expression trop commune. (V.)

[2] Ce mot indéfini *de l'avantage* ne peut être admis ici; il faut *de cet avantage*, ou *de son avantage*. (V.)

[3] Cela est louche et obscur; il semble qu'on aille exécuter ce qu'on a écouté. (V.)

[4] Expressions trop négligées; mais il y a un grand germe d'intérêt dans la situation que Timagène expose. Il eût été à desirer que les détails eussent été exprimés avec plus d'élégance : on a remarqué déja que Racine est le premier qui ait eu ce talent. (V.)

[5] Il fallait, *d'ennemi qu'il était*. *Je me fais votre ami d'un ennemi* n'est pas français : on pourrait dire, *d'un ennemi je suis devenu un ami*. (V.)

[6] La haine finit; on ne la finit pas. (V.)

[7] *Mal propre* ne doit pas entrer dans le style noble; et que Timagène soit propre ou non à une confidence, c'est un trop petit objet. (V.)

[8] A quel dessein? (V.)

[9] Timagène doit du respect à Rodogune, indépendamment de ce mariage; et il doit se retirer quand elle veut parler à sa confidente. (V.)

SCÈNE V.

RODOGUNE, LAONICE.

RODOGUNE. Je ne sais quel malheur aujourd'hui me menace,
Et coule dans ma joie une secrète glace [1] :
Je tremble, Laonice, et te voulois parler,
Ou pour chasser ma crainte, ou pour m'en consoler [2].
LAONICE. Quoi! madame, en ce jour pour vous si plein de gloire?
RODOGUNE. Ce jour m'en promet tant que j'ai peine à tout croire.
La fortune me traite avec trop de respect [3] ;
Et le trône et l'hymen, tout me devient suspect.
L'hymen semble à mes yeux cacher quelque supplice,
Le trône sous mes pas creuser un précipice [4] ;
Je vois de nouveaux fers après les miens brisés,
Et je prends tous ces biens pour des maux déguisés :
En un mot, je crains tout de l'esprit de la reine.
LAONICE. La paix qu'elle a jurée en a calmé la haine [5].
RODOGUNE. La haine entre les grands se calme rarement;
La paix souvent n'y sert que d'un amusement [6] ;
Et, dans l'état où j'entre, à te parler sans feinte [7],
Elle a lieu de me craindre, et je crains cette crainte [8].
Non qu'enfin je ne donne au bien des deux états
Ce que j'ai dû de haine à de tels attentats [9] :

[1] *Coule une glace* n'est pas du style noble, et la glace ne coule point. (V.)

[2] Cet *en* se rapporte à la *crainte* par la phrase; il semble qu'elle veuille se consoler de sa crainte. Il faut éviter soigneusement ces amphibologies. (V.)

[3] *La fortune ne traite point avec respect* : toutes ces expressions impropres, hasardées, lâches, négligées, employées seulement pour la rime, doivent être soigneusement bannies. (V.)

[4] La poésie française marche trop souvent avec le secours des antithèses, et ces antithèses ne sont pas toujours justes : comment *un hymen cache-t-il un supplice ?* comment *un trône creuse-t-il un précipice ?* Le précipice peut être creusé sous le trône, et non par lui. L'antithèse des *premiers fers et des nouveaux*, *des biens et des maux*, vient ensuite. Cette figure tant répétée est une puérilité dans un rhéteur, à plus forte raison dans une princesse. (V.)

[5] On ne doit jamais se servir de la particule *en* dans ce cas-ci, il fallait : *la paix qu'elle a jurée a dû calmer sa haine*. Cet *en* n'est pas français; on ne dit point : *j'en crains le courroux, j'en vois l'amour*, pour *je crains son courroux, je vois son amour*. (V.) — Voilà une de ces corrections heureuses que les comédiens devraient s'empresser d'adopter. (P.)

[6] Ces réflexions générales et politiques sont-elles d'une jeune femme? Qu'est ce que la paix qui sert d'amusement à la haine? (V.)

[7] On n'entre point dans un état; cela est prosaïque et impropre. (V.)

[8] Cela ressemble trop à un vers de parodie. (V.)

[9] Elle n'a point parlé de ces attentats : l'auteur les a en vue; il répond à son idée;

J'oublie et pleinement toute mon aventure;
Mais une grande offense est de cette nature,
Que toujours son auteur impute à l'offensé[1]
Un vif ressentiment dont il le croit blessé[2];
Et, quoiqu'en apparence on les réconcilie,
Il le craint, il le hait, et jamais ne s'y fie;
Et, toujours alarmé de cette illusion,
Sitôt qu'il peut le perdre il prend l'occasion.
Telle est pour moi la reine.
LAONICE. Ah! madame, je jure
Que par ce faux soupçon vous lui faites injure.
Vous devez oublier un désespoir jaloux
Où força son courage un infidèle époux[3].
Si, teinte de son sang et toute furieuse,
Elle vous traita lors en rivale odieuse,
L'impétuosité d'un premier mouvement
Engageoit sa vengeance à ce dur traitement;
Il falloit un prétexte à vaincre sa colère,
Il y falloit du temps, et, pour ne rien vous taire,
Quand je me dispensois à lui mal obéir[4],
Quand en votre faveur je semblois la trahir,
Peut-être qu'en son cœur plus douce et repentie[5]

mais Rodogune, par ce mot *tels*, suppose qu'elle a dit ce qu'elle n'a point dit. Cependant le spectateur est si instruit des attentats de Cléopâtre, qu'il entend aisément ce que Rodogune veut dire. Je ne remarque cette négligence, très légère, que pour faire voir combien l'exactitude du style est nécessaire. (V.)

[1] Maxime toujours trop générale, dissertation politique qui est un peu longue, et qui n'est pas exprimée avec assez d'élégance et de force. *De cette nature que... jamais ne se fie*, etc.; il vaut toujours mieux faire parler le sentiment; c'est là le défaut ordinaire de Corneille: Rodogune se plaignant de Cléopâtre, et exprimant ce qu'elle craint d'un tel caractère, ferait bien plus d'effet qu'une dissertation. Peut-être que Corneille a voulu préparer un peu par ce ton politique la proposition atroce que fera Rodogune à ses amants; mais aussi toutes ces sentences, dans le goût de Machiavel, ne préparent point aux tendresses de l'amour, et à ce caractère d'innocence timide que Rodogune prendra bientôt: cela fait voir combien cette pièce était difficile à faire, et de quel embarras l'auteur a eu à se tirer. (V.)

[2] Blessé d'un ressentiment! Une injure blesse; et le ressentiment est la blessure même. (V.)

[3] *Oublier un désespoir*, et *un désespoir jaloux, où un infidèle époux a forcé son courage!* Presque toutes les scènes de ce premier acte sont remplies de barbarismes ou de solécismes intolérables. Est-ce là l'auteur des belles scènes de *Cinna?* (V.)

[4] Ce vers n'est pas français; on se dispense d'une chose, et non à une chose. (V.)

[5] *Repentie* ne l'est pas non plus, du moins aujourd'hui: on ne peut pas dire cette princesse *repentie*. Mais pourquoi n'emploierions-nous pas une expression nécessaire dont l'équivalent est reçu dans toutes les langues de l'Europe? (V.)

Elle en dissimuloit la meilleure partie;
Que, se voyant tromper, elle fermoit les yeux,
Et qu'un peu de pitié la satisfaisoit mieux.
A présent que l'amour succède à la colère,
Elle ne vous voit plus qu'avec des yeux de mère;
Et si de cet amour on la voyoit sortir [1],
Je jure de nouveau de vous en avertir :
Vous savez comme quoi je vous suis tout acquise [2].
Le roi souffriroit-il d'ailleurs quelque surprise?

RODOGUNE. Qui que ce soit des deux qu'on couronne aujourd'hui,
Elle sera sa mère, et pourra tout sur lui.

LAONICE. Qui que ce soit des deux, je sais qu'il vous adore :
Connoissant leur amour, pouvez-vous craindre encore?

RODOGUNE. Oui, je crains leur hymen, et d'être à l'un des deux.

LAONICE. Quoi! sont-ils des sujets indignes de vos feux?

RODOGUNE. Comme ils ont même sang avec pareil mérite [3],
Un avantage égal pour eux me sollicite [4];
Mais il est malaisé dans cette égalité
Qu'un esprit combattu ne penche d'un côté.
Il est des nœuds secrets, il est des sympathies,
Dont par le doux rapport les ames assorties
S'attachent l'une à l'autre, et se laissent piquer
Par ces je ne sais quoi qu'on ne peut expliquer [5].
C'est par-là que l'un d'eux obtient la préférence;
Je crois voir l'autre encore avec indifférence;
Mais cette indifférence est une aversion
Lorsque je la compare avec ma passion.

[1] *Sortir d'un amour!* De telles impropriétés, de telles négligences révoltent trop l'esprit du lecteur. (V.)

[2] *Comme quoi* ne se dit pas davantage; et *toute acquise* est du style comique. (V.)

[3] *Avoir même sang* est encore un barbarisme; ils sont du même sang, ils sont nés, formés du même sang : il y avoit plus d'une manière de se bien exprimer. (V.)

[4] Un avantage ne sollicite point; et il n'y a point d'avantage dans l'égalité. (V.)

[5] C'est toujours le poëte qui parle; ce sont toujours des maximes : la passion ne s'exprime pas ainsi. Ces vers sont agréables, quoique *dont par le doux rapport* ne soit point français; mais *ces ames qui se laissent piquer*, et *ces je ne sais quoi*, appartiennent plus à la haute comédie qu'à la tragédie. Ces vers ressemblent à ceux de *la Suite du Menteur : Quand les ordres du ciel nous ont fait l'un pour l'autre*, comme on l'a déja remarqué. Cependant ces quatre vers, tout éloignés qu'ils sont du style de la véritable tragédie, furent toujours regardés comme un chef-d'œuvre du développement du cœur humain, avant qu'on vit les chefs-d'œuvre véritables de Racine en ce genre. (V.)

Étrange effet d'amour! incroyable chimère[1]!
Je voudrois être à lui si je n'aimois son frère;
Et le plus grand des maux toutefois que je crains,
C'est que mon triste sort me livre entre ses mains.

LAONICE. Ne pourrai-je servir une si belle flamme[2]?

RODOGUNE. Ne crois pas en tirer le secret de mon ame[3]:
Quelque époux que le ciel veuille me destiner,
C'est à lui pleinement que je veux me donner.
De celui que je crains si je suis le partage,
Je saurai l'accepter avec même visage;
L'hymen me le rendra précieux à son tour[4],
Et le devoir fera ce qu'auroit fait l'amour,
Sans crainte qu'on reproche à mon humeur forcée
Qu'un autre qu'un mari règne sur ma pensée[5].

LAONICE. Vous craignez que ma foi vous l'ose reprocher!

RODOGUNE. Que ne puis-je à moi-même aussi bien le cacher[6]!

LAONICE. Quoi que vous me cachiez, aisément je devine[7];
Et, pour vous dire enfin ce que je m'imagine,
Le prince...

RODOGUNE. Garde-toi de nommer mon vainqueur:
Ma rougeur trahiroit les secrets de mon cœur[8]
Et je te voudrois mal de cette violence

[1] Elle voudrait bien être à Séleucus si elle n'aimait pas Antiochus; ce n'est pas là une chimère incroyable; mais cet examen, cette dissertation, cette comparaison de ses sentiments pour les deux frères, ne sont ils pas l'opposé de la tragédie? (V.)

[2] N'est-ce pas là un discours de soubrette? (V.)

[3] *Tirer* n'est pas noble; cet *en* rend la phrase incorrecte et louche. (V.)

[4] *A son tour* est de trop; mais il faut rimer au mot *amour*: cette gêne extrême se fait sentir à tout moment. (V.)

[5] Ces vers sont dans le style comique. Racine seul a su ennoblir ces sentiments qui demandent les tours les plus délicats. (V.)

[6] Que ne puis-je à moi-même aussi bien le cacher!

est d'une jeune fille timide et vertueuse qui craint d'aimer; c'est au lecteur à voir si cette timide innocence s'accorde avec ces maximes de politique que Rodogune a étalées, et surtout avec la conduite qu'elle aura. (V.)

[7] Quoi que vous me cachiez, aisément je devine,

est d'une soubrette. (V.)

[8] Remarquez que tous les discours de Rodogune sont dans le caractère d'une jeune personne qui craint de s'avouer à elle-même les sentiments tendres et honnêtes dont son cœur est touché. Cependant Rodogune n'est point jeune; elle épousa Nicanor lorsque les deux frères étoient en bas âge; ils ont au moins vingt ans. Cette rougeur, cette timidité, cette innocence, semblent donc un peu outrées pour son âge; elles s'accordent peu avec tant de maximes de politique; elles conviennent encore moins à une femme qui bientôt demandera la tête de sa belle-mère aux enfants mêmes de cette belle-mère. (V.)

Que ta dextérité feroit à mon silence ;
Même de peur qu'un mot par hasard échappé
Te fasse voir ce cœur et quels traits l'ont frappé,
Je romps un entretien dont la suite me blesse :
Adieu : mais souviens-toi que c'est sur ta promesse
Que mon esprit reprend quelque tranquillité.

LAONICE. Madame, assurez-vous sur ma fidélité.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

CLÉOPATRE.

Serments fallacieux, salutaire contrainte[1],
Que m'imposa la force et qu'accepta ma crainte,
Heureux déguisements d'un immortel courroux,
Vains fantômes d'état, évanouissez-vous[2] !
Si d'un péril pressant la terreur vous fit naître,
Avec ce péril même il vous faut disparoître,
Semblables à ces vœux dans l'orage formés,
Qu'efface un prompt oubli quand les flots sont calmés[3].
Et vous, qu'avec tant d'art cette feinte a voilée,

[1] Corneille reparaît ici dans toute sa pompe : l'éloquent Bossuet est le seul qui se soit servi après lui de cette belle épithète, *fallacieux*. Pourquoi appauvrir la langue? Un mot consacré par Corneille et Bossuet peut-il être abandonné? *Salutaire contrainte* ; il est difficile d'expliquer comment une salutaire contrainte est un vain fantôme d'état : il manque là un peu de netteté et de naturel. (V.)

[2] Voltaire paroît avoir imité ces vers dans le monologue de Catilina, qui ouvre sa tragédie de *Rome sauvée*:

Titres chers et sacrés, et de père et d'époux,
Faiblesse des humains, évanouissez-vous. (P.)

[3] Une comparaison directe n'est point convenable à la tragédie. Les personnages ne doivent point être poëtes; la métaphore est toujours plus vraie, plus passionnée : il serait mieux de dire, *mes vœux formés dans l'orage sont oubliés quand les flots sont calmés* ; mais il faudrait le dire dans d'aussi beaux vers. (V.) — Il nous semble qu'une comparaison aussi courte peut n'être pas déplacée dans une tragédie. Voltaire s'en est permis même dans ses comédies, où les personnages doivent beaucoup moins s'exprimer en poëtes. Telle est, entre autres, celle-ci dans *l'Enfant prodigue* :

Il faut au moins, pour se mirer dans l'onde,
Laisser calmer la tempête qui gronde,
Et que l'orage et les vents en repos
Ne rident plus la surface des eaux. (P.)

Recours des impuissants, haine dissimulée[1],
Digne vertu des rois, noble secret de cour,
Éclatez, il est temps, et voici notre jour.
Montrons-nous toutes deux, non plus comme sujettes[2],
Mais telle que je suis, et telle que vous êtes.
Le Parthe est éloigné, nous pouvons tout oser :
Nous n'avons rien à craindre, et rien à déguiser ;
Je hais, je règne encor. Laissons d'illustres marques[3]
En quittant, s'il le faut, ce haut rang des monarques :
Faisons-en avec gloire un départ éclatant[4],
Et rendons-le funeste à celle qui l'attend.
C'est encor, c'est encor cette même ennemie
Qui cherchoit ses honneurs dedans mon infamie,
Dont la haine à son tour croit me faire la loi,
Et régner par mon ordre et sur vous et sur moi[5].
Tu m'estimes bien lâche, imprudente rivale,

[1] Cela paraît un peu d'un poëte qui cherche à montrer qu'il connaît la cour ; mais une reine ne s'exprime point ainsi. *Recours des impuissants* paraît un défaut dans ce monologue noble et mâle; car un recours d'impuissants n'est pas une digne vertu des rois : la reine n'est point ici impuissante, puisqu'elle dit que le Parthe est éloigné, et qu'elle n'a rien à craindre. *Recours des impuissants, éclatez*, est une contradiction ; car ce recours est la *haine dissimulée*, la dissimulation ; et c'est précisément ce qui n'éclate pas : le sens de tout cela est *cessons de dissimuler, éclatons* ; mais ce sens est noyé dans des paroles qui semblent plus pompeuses que justes. *Secret de cour* ne peut se dire, comme on dit *homme de cour, habit de cour*. (V.)

[2] Qui sont ces deux ? est-ce la haine dissimulée et Cléopâtre? voilà un assemblage bien extraordinaire ! Comment Cléopâtre et sa haine sont-elles deux ? comment sa haine est elle sujette ? C'est bien dommage que de si beaux morceaux soient si souvent défigurés par des tours si alambiqués. (V.)

[3] *Je hais, je règne encor*, est un coup de pinceau bien fier ; mais *laissons d'illustres marques* est faible ; on laisse des marques de quelque chose : *marques* n'est là qu'un mot impropre pour rimer à *monarques*. Plût à Dieu que du temps de Corneille un Despréaux eût pu l'accoutumer à faire des vers difficilement !

Haut rang des monarques : haut rang suffisait, *des monarques* est de trop : la rime subjugue souvent le génie et affaiblit l'éloquence. (V.)

[4] Faisons-en avec gloire un départ éclatant,

est barbare ; *faire un départ* n'est pas français ; *en avec* révolte l'oreille : mais si elle n'a rien à craindre, comme elle le dit, pourquoi quitterait-elle le trône? elle commence par dire qu'elle ne veut plus dissimuler, qu'elle veut tout oser. (V.)

[5] A quoi se rapporte ce *vous?* il ne peut se rapporter qu'au recours des impuissants, à cette haine dissimulée dont elle a parlé treize vers auparavant ; elle s'entretient donc avec sa haine dans ce monologue : convenons que cela n'est point dans la nature. Il régnait dans ce temps-là un faux goût dans toute l'Europe, dont on a eu beaucoup de peine à se défaire : ces apostrophes à ses passions, ces jeux d'esprit, ces efforts qu'on faisait pour ne pas parler naturellement, étaient à la mode en Italie, en Espagne, en Angleterre. Corneille, dans les moments de passion, se livra rarement à ce défaut ; mais il s'y laissa souvent entraîner dans les morceaux de déclamation : le reste du monologue est plein de force. (V.)

Si tu crois que mon cœur jusque-là se ravale,
Qu'il souffre qu'un hymen qu'on t'a promis en vain
Te mette ta vengeance et mon sceptre à la main.
Vois jusqu'où m'emporta l'amour du diadème,
Vois quel sang il me coûte, et tremble pour toi-même :
Tremble, te dis-je; et songe, en dépit du traité,
Que, pour t'en faire un don, je l'ai trop acheté.

SCÈNE II.

CLÉOPATRE, LAONICE.

CLÉOPATRE. Laonice, vois-tu que le peuple s'apprête
Au pompeux appareil de cette grande fête [1]?
LAONICE. La joie en est publique, et les princes tous deux
Des Syriens ravis emportent tous les vœux :
L'un et l'autre fait voir un mérite si rare
Que le souhait confus entre les deux s'égare [2];
Et ce qu'en quelques uns on voit d'attachement [3]
N'est qu'un foible ascendant d'un premier mouvement [4].
Ils penchent d'un côté, prêts à tomber de l'autre [5]:
Leur choix pour s'affermir attend encor le vôtre;
Et de celui qu'ils font ils sont si peu jaloux,
Que votre secret su les réunira tous.
CLÉOPATRE. Sais-tu que mon secret n'est pas ce que l'on pense?
LAONICE. J'attends avec eux tous celui de leur naissance.
CLÉOPATRE. Pour un esprit de cour, et nourri chez les grands,
Tes yeux dans leurs secrets sont bien peu pénétrants [6].

[1] *S'apprête à l'appareil* est encore un barbarisme. (V.)

[2] *Le souhait confus* n'est pas français. (V.)

[3] Cela forme un concours de syllabes trop dures. (V.)

[4] N'est qu'un faible ascendant d'un premier mouvement,

est impropre; *l'ascendant* veut dire la supériorité; un mouvement n'a pas d'ascendant : on ne peut s'exprimer ni avec moins d'élégance, ni avec moins de correction, ni avec moins de netteté. (V.)

[5] Ils penchent d'un côté, prêts à tomber de l'autre,

ne signifie pas ce que l'auteur veut dire, *se déclarer pour un des deux princes* : le mot de *tomber* est impropre; il ne signifie jamais qu'une chute, excepté dans cette phrase, *je tombe d'accord*. (V.)

[6] Pour un esprit de cour, et nourri chez les grands,
Tes yeux dans leurs secrets sont bien peu pénétrants,

n'est pas le langage d'une reine. *Esprit de cour* est une expression bourgeoise; d'ailleurs pourquoi Cléopâtre dit-elle tout cela à sa confidente? elle ne l'emploie à rien; et, pour une si grande politique, Cléopâtre paraît bien imprudente de dire ainsi son secret inutilement. (V.)

Apprends, ma confidente, apprends à me connoître.
Si je cache en quel rang le sang les a fait naître [1],
Vois, vois que, tant que l'ordre en demeure douteux,
Aucun des deux ne règne, et je règne pour eux :
Quoique ce soit un bien que l'un et l'autre attende,
De crainte de le perdre aucun ne le demande ;
Cependant je possède, et leur droit incertain
Me laisse avec leur sort leur sceptre dans la main [2] :
Voilà mon grand secret. Sais-tu par quel mystère
Je les laissois tous deux en dépôt chez mon frère [3] ?

LAONICE. J'ai cru qu'Antiochus les tenoit éloignés
Pour jouir des états qu'il avoit regagnés.

CLÉOPATRE. Il occupoit leur trône, et craignoit leur présence,
Et cette juste crainte assuroit ma puissance.
Mes ordres en étoient de point en point suivis
Quand je le menaçois du retour de mes fils :
Voyant ce foudre prêt à suivre ma colère [4],
Quoi qu'il me plût oser, il n'osoit me déplaire [5] ;
Et content malgré lui du vain titre de roi,
S'il régnoit au lieu d'eux, ce n'étoit que sous moi.
Je te dirai bien plus. Sans violence aucune [6]
J'aurois vu Nicanor épouser Rodogune,
Si, content de lui plaire et de me dédaigner,
Il eût vécu chez elle en me laissant régner.
Son retour me fâchoit plus que son hyménée [7],
Et j'aurois pu l'aimer s'il ne l'eût couronnée [8].

[1] C'est ainsi qu'on s'exprimerait si on voulait dire qu'ils ignorent leurs parents; *mais je cache leur rang* n'exprime pas *je cache qui des deux a le droit d'aînesse*, et c'est ce dont il s'agit. (V.)

[2] *Je possède* demande un régime : *jouir* est neutre quelquefois ; *posséder* ne l'est pas ; cependant je crois que cette hardiesse est très permise, et fait un bel effet. (V.)

[3] Il semble que Cléopâtre se fasse un petit plaisir de faire valoir ses méchancetés à une fille qu'elle regarde comme un esprit peu éclairé. On ne doit jamais faire de confidences qu'à ceux qui peuvent nous servir dans ce qu'on leur confie, ou à des amis qui arrachent un secret. (V.)

[4] *Ce foudre* peut-il convenir à des enfants en bas âge ? (V.)

[5] Toute répétition qui n'enchérit pas doit être évitée. (V.)

[6] Cet *aucune* à la fin d'un vers n'est toléré que dans la comédie. On peut voir une chose sans colère, sans dépit, sans ressentiment; le mot de *violence* n'est pas le mot propre. (V.)

[7] Ce mot *fâcher* ne doit jamais entrer dans la tragédie. (V.)

[8] Il ne l'a point couronnée, il a voulu la couronner; ou, s'il l'a épousée en effet, Rodogune veut donc épouser le fils de son mari : cette obscurité n'est point éclaircie dans la pièce. (V.) — Cette prétendue obscurité n'existe que pour ceux qui auroient

Tu vis comme il y fit des efforts superflus :
Je fis beaucoup alors, et ferois encor plus [1]
S'il étoit quelque voie, infâme ou légitime,
Que m'enseignât la gloire, ou que m'ouvrît le crime [2],
Qui me pût conserver un bien que j'ai chéri
Jusqu'à verser pour lui tout le sang d'un mari [3].
Dans l'état pitoyable où m'en réduit la suite [4],
Délices de mon cœur, il faut que je te quitte [5] ;
On m'y force, il le faut : mais on verra quel fruit [6]
En recevra bientôt celle qui m'y réduit.
L'amour que j'ai pour toi tourne en haine pour elle [7] :
Autant que l'un fut grand l'autre sera cruelle [8];
Et, puisqu'en te perdant j'ai sur qui m'en venger,
Ma perte est supportable, et mon mal est léger [9].

LAONICE. Quoi ! vous parlez encor de vengeance et de haine
Pour celle dont vous-même allez faire une reine [10] !

lu la pièce sans aucune attention. Relisez (acte I, scène VI) le récit de Laonice à Timagène : il est évident que Nicanor vouloit épouser Rodogune, sous les yeux même de Cléopâtre, et déshériter en même temps les fils qu'il avait eus d'elle ; mais il périt alors, ou de la main de Cléopâtre, ou dans une embûche qu'elle lui avait dressée. (P.)

[1] *Il y fit des efforts ; je fis beaucoup alors, et ferais encore plus.* Que de négligences ! (V.)

[2] *Infame* est trop fort. Un défaut trop commun au théâtre, avant Racine, était de faire parler les méchants princes comme on parle d'eux, de leur faire dire qu'ils sont méchants, exécrables ; cela est trop éloigné de la nature. De plus, comment une voie infame est-elle enseignée par la gloire ? elle peut l'être par l'ambition. Enfin quel intérêt a Cléopâtre de dire tant de mal d'elle-même ? (V.) — La voie légitime est celle que lui enseigneroit la gloire ; l'autre est celle que lui ouvriroit le crime. Corneille a voulu s'exprimer avec précision, mais l'emploi des mots nous paroît exact. Nous pensons cependant, comme Voltaire, qu'*infame* passe la mesure, et que Cléopâtre fait ici, sans nécessité, d'étranges confidences. (P.)

[3] Ce *pour lui* gâte la phrase, aussi bien que le *que*, *qui*. Verser du sang pour un bien ! (V.)

[4] C'est la suite du sang qu'elle a versé ; cela n'est pas net ; et cet *en* n'est pas heureusement placé. (V.)

[5] Ce sont des expressions faites pour la tendresse, et non pour le trône. Un amour du trône qui se tourne en haine pour Rodogune, et l'un qui est grand, l'autre cruelle ; tout cela n'est nullement dans la nature, et l'expression n'en vaut pas mieux que le sentiment. (V.)

[6] Ne faudrait-il pas expliquer comment elle est forcée à résigner la couronne, puisqu'elle vient de dire qu'elle n'a rien à craindre, que le péril est passé ? ne devrait-elle pas dire seulement, *on l'exige, je l'ai promis ?*

[7] L'amour du trône fait sa haine pour Rodogune, mais ne tourne point en haine. (V.)

[8] La poésie n'admet guère ces *l'un* et *l'autre*.

[9] Comment peut-elle dire que la perte d'un rang qui la rend forcenée lui sera supportable ? (V.)

[10] La particule *pour* ne peut convenir à *vengeance* : on n'a point de vengeance pour

CLÉOPATRE. Quoi! je ferois un roi pour être son époux,
Et m'exposer aux traits de son juste courroux!
N'apprendras-tu jamais, ame basse et grossière [1],
A voir par d'autres yeux que les yeux du vulgaire?
Toi qui connois ce peuple, et sais qu'aux champs de Mars
Lâchement d'une femme il suit les étendards;
Que, sans Antiochus, Tryphon m'eût dépouillée;
Que sous lui son ardeur fut soudain réveillée [2];
Ne saurois-tu juger que si je nomme un roi,
C'est pour le commander, et combattre pour moi [3]?
J'en ai le choix en main avec le droit d'aînesse [4];
Et, puisqu'il en faut faire une aide à ma foiblesse [5],
Que la guerre sans lui ne peut se rallumer [6],
J'userai bien du droit que j'ai de le nommer.
On ne montera point au rang dont je dévale [7],
Qu'en épousant ma haine au lieu de ma rivale [8]:
Ce n'est qu'en me vengeant qu'on me le peut ravir [9];
Et je ferai régner qui me voudra servir.

LAONICE. Je vous connoissois mal [10].

quelqu'un. (V.) — La particule *pour* s'applique très-bien au mot de *haine* qui la précède immédiatement, et c'en est assez pour l'exactitude de la phrase. Racine et Boileau en offriroient une foule d'exemples. (P.)

[1] Ce n'est point cette confidente qui est grossière; n'est-ce pas Cléopâtre qui semble le devenir en parlant à une dame de sa cour comme on parleroit à une servante dont l'imbécillité mettroit en colère? et ici c'est une reine qui confie des crimes à une dame épouvantée de cette confidence inutile; elle appelle cette dame *grossière*: en vérité, cela est dans le goût de *la comtesse d'Escarbagnas* qui appelle sa femme de chambre *bouvière*. (V.)

[2] Il semble que ce soit l'ardeur d'Antiochus; il s'agit de celle du peuple. Et qu'est-ce qu'une ardeur réveillée sous quelqu'un? (V.)

[3] On commande une armée, on commande à une nation; on ne commande point un homme, excepté lorsqu'à la guerre un homme est commandé par un autre pour être de tranchée, pour aller reconnoître, pour attaquer. *Pour le commander et combattre* n'est pas français: elle veut dire, *pour que je lui commande, et qu'il combatte pour moi*; ces deux *pour* font un mauvais effet. (V.)

[4] *Avoir un choix en main* n'est ni régulier ni noble. (V.)

[5] *Une aide à ma faiblesse* est du style familier. (V.)

[6] *Sans lui*; elle entend, *sans que je fasse un roi*. (V.)

[7] *Dévaler* est trop bas; mais il étoit encore d'usage du temps de Corneille. (V.)

[8] *Épouser une haine au lieu d'une femme* est un jeu de mots, une équivoque qu'il ne faut jamais imiter. (V.)

[9] Ce *le* se rapporte au rang, qui est trop loin. (V.)

[10] Ce mot devroit, ce semble, faire rentrer Cléopâtre en elle-même, et lui faire sentir quelle imprudence elle commet d'ouvrir sans raison une ame si noire à une personne qui en est effrayée. (V.)

CLÉOPATRE. Connois-moi tout entière [1].
Quand je mis Rodogune en tes mains prisonnière,
Ce ne fut ni pitié, ni respect de son rang,
Qui m'arrêta le bras, et conserva son sang.
La mort d'Antiochus me laissoit sans armée,
Et d'une troupe en hâte à me suivre animée;
Beaucoup dans ma vengeance ayant fini leurs jours [2]
M'exposoient à son frère, et foible et sans secours [3].
Je me voyois perdue à moins d'un tel otage :
Il vint, et sa fureur craignit pour ce cher gage;
Il m'imposa des lois, exigea des serments,
Et moi, j'accordai tout pour obtenir du temps.
Le temps est un trésor plus grand qu'on ne peut croire ;
J'en obtins, et je crus obtenir la victoire.
J'ai pu reprendre haleine, et, sous de faux apprêts...
Mais voici mes deux fils que j'ai mandés exprès.
Écoute, et tu verras quel est cet hyménée
Où se doit terminer cette illustre journée.

SCÈNE III.

CLÉOPATRE, ANTIOCHUS, SÉLEUCUS, LAONICE.

CLÉOPATRE. Mes enfants, prenez place. Enfin voici le jour
Si doux à mes souhaits, si cher à mon amour,
Où je puis voir briller sur une de vos têtes
Ce que j'ai conservé parmi tant de tempêtes,
Et vous remettre un bien, après tant de malheurs,
Qui m'a coûté pour vous tant de soins et de pleurs [4].
Il peut vous souvenir quelles furent mes larmes

[1] . . . . Connois-moi tout entière,
parait d'une femme qui veut toujours parler, et non pas d'une reine habile; car quel intérêt a-t-elle à vouloir se donner pour un monstre à une femme étonnée de ces étranges aveux? (V.)

[2] Phrase obscure, et qui n'est pas française : on ne sait si sa vengeance les a fait périr, ou s'ils sont morts en voulant la venger; et *beaucoup d'une troupe* n'est pas français. (V.)

[3] Quel était ce frère? on ne l'a point dit. Voilà, je crois, bien des fautes; et cependant le caractère de Cléopâtre est imposant, et excite un très-grand intérêt de curiosité : le spectateur est comme la confidente; il apprend de moment en moment des choses dont il attend la suite. (V.)

[4] Il faut éviter ces répétitions, à moins qu'on ne les emploie comme une figure, comme un trope qui doit augmenter l'intérêt; mais ici ce n'est qu'une négligence. (V.)

Quand Tryphon me donna de si rudes alarmes,
Que, pour ne vous pas voir exposés à ses coups,
Il fallut me résoudre à me priver de vous.
Quelles peines depuis, grands dieux! n'ai-je souffertes!
Chaque jour redoubla mes douleurs et mes pertes.
Je vis votre royaume entre ces murs réduit;
Je crus mort votre père; et sur un si faux bruit
Le peuple mutiné voulut avoir un maître.
J'eus beau le nommer lâche, ingrat, parjure, traître,
Il fallut satisfaire à son brutal desir [1],
Et, de peur qu'il n'en prît, il m'en fallut choisir [2].
Pour vous sauver l'état que n'eussé-je pu faire [3]?
Je choisis un époux avec des yeux de mère,
Votre oncle Antiochus, et j'espérai qu'en lui
Votre trône tombant trouveroit un appui:
Mais à peine son bras en relève la chute,
Que par lui de nouveau le sort me persécute [4];
Maître de votre état par sa valeur sauvé,
Ils s'obstine à remplir ce trône relevé:
Qui lui parle de vous attire sa menace.
Il n'a défait Thryphon que pour prendre sa place;
Et de dépositaire et de libérateur
Il s'érige en tyran et lâche usurpateur.
Sa main l'en a puni: pardonnons à son ombre;
Aussi bien en un seul voici des maux sans nombre.
Nicanor, votre père et mon premier époux.....
Mais pourquoi lui donner encor des noms si doux,
Puisque, l'ayant cru mort, il sembla ne revivre
Que pour s'en dépouiller afin de nous poursuivre?
Passons; je ne me puis souvenir sans trembler

[1] *Brutal desir* est bas, et convient à toute autre chose qu'au désir d'avoir un roi. (V.)

[2] Il faut, dans la rigueur, *de peur qu'il n'en prît un*, parcequ'il s'agit ici d'un roi, et non pas d'un nom générique. (V.)

[3] Ce n'est pas français; on ne peut dire, *je vous sauvai l'état*, le peuple, la nation; au lieu de *je conservai vos droits*; on dit, *je vous ai sauvé votre fortune*, parceque votre fortune vous appartenait, vous la perdiez sans moi; *j'ai sauvé l'état*, mais non *je vous ai sauvé l'état*. (V.)

[4] On ne relève point une chute; on relève un trône tombé. Le reste du discours de Cléopâtre est très artificieux, et plein de grandeur. Il semble que Racine l'ait pris en quelque chose pour modèle du grand discours d'Agrippine à Néron: mais la situation de Cléopâtre est bien plus frappante que celle d'Agrippine; l'intérêt est beaucoup plus grand, et la scène bien autrement intéressante. (V.)

Du coup dont j'empêchai qu'il nous pût accabler [1] :
Je ne sais s'il est digne ou d'honneur ou d'estime,
S'il plut aux dieux ou non, s'il fut justice ou crime;
Mais, soit crime ou justice, il est certain, mes fils,
Que mon amour pour vous fit tout ce que je fis :
Ni celui des grandeurs, ni celui de la vie
Ne jeta dans mon cœur cette aveugle furie.
J'étois lasse d'un trône où d'éternels malheurs
Me combloient chaque jour de nouvelles douleurs.
Ma vie est presque usée, et ce reste inutile
Chez mon frère avec vous trouvoit un sûr asile :
Mais voir, après douze ans et de soins et de maux,
Un père vous ôter le fruit de mes travaux !
Mais voir votre couronne après lui destinée
Aux enfants qui naîtroient d'un second hyménée !
A cette indignité je ne connus plus rien ;
Je me crus tout permis pour garder votre bien [2].
Recevez donc, mes fils, de la main d'une mère,
Un trône racheté par le malheur d'un père.
Je crus qu'il fit lui-même un crime en vous l'ôtant,
Et si j'en ai fait un en vous le rachetant,
Daigne du juste ciel la bonté souveraine,
Vous en laissant le fruit, m'en réserver la peine,
Ne lancer que sur moi les foudres mérités,
Et n'épandre sur vous que des prospérités !

ANTIOCHUS. Jusques ici, madame, aucun ne met en doute [3]
Les longs et grands travaux que notre amour vous coûte ;
Et nous croyons tenir des soins de cet amour
Ce doux espoir du trône aussi bien que le jour [4] ;
Le récit nous en charme, et nous fait mieux comprendre
Quelles graces tous deux nous vous en devons rendre :
Mais, afin qu'à jamais nous les puissions bénir,
Épargnez le dernier à notre souvenir ;

[1] Il semble, par cette phrase, que Cléopâtre trembla du coup que voulait porter Nicanor, et qu'elle l'empêcha de porter ce coup : elle veut dire le contraire. (V.)

[2] Il fallait, *pour vous garder votre bien*. (V.)

[3] Ce discours d'Antiochus est d'une bienséance qui lui gagne tous les cœurs. — S'il y a *notre amour* (toutes les éditions le portent), c'est un barbarisme ; *notre amour* ne peut jamais signifier l'amour que vous avez pour nous : s'il y a *votre amour*, il peut signifier l'amour de Cléopâtre pour ses enfants. (V.)

[4] Un doux espoir du trône qu'on tient du soin d'un amour ! (V.)

Ce sont fatalités dont l'ame embarrassée [1]
A plus qu'elle ne veut se voit souvent forcée [2].
Sur les noires couleurs d'un si triste tableau
Il faut passer l'éponge, ou tirer le rideau [3] :
Un fils est criminel quand il les examine ;
Et, quelque suite enfin que le ciel y destine [4],
J'en rejette l'idée, et crois qu'en ces malheurs
Le silence ou l'oubli nous sied mieux que les pleurs.
Nous attendons le sceptre avec même espérance :
Mais si nous l'attendons, c'est sans impatience ;
Nous pouvons sans régner vivre tous deux contents ;
C'est le fruit de vos soins, jouissez-en long-temps :
Il tombera sur nous quand vous en serez lasse ;
Nous le recevrons lors de bien meilleure grace ;
Et l'accepter sitôt semble nous reprocher
De n'être revenus que pour vous l'arracher.

SÉLEUCUS. J'ajouterai, madame, à ce qu'a dit mon frère [5]
Que, bien qu'avec plaisir et l'un et l'autre espère [6],
L'ambition n'est pas notre plus grand desir [7].
Régnez, nous le verrons tous deux avec plaisir ;
Et c'est bien la raison que pour tant de puissance
Nous vous rendions du moins un peu d'obéissance [8],
Et que celui de nous dont le ciel a fait choix
Sous votre illustre exemple apprenne l'art des rois.

CLÉOPATRE. Dites tout, mes enfants : vous fuyez la couronne,
Non que son trop d'éclat ou son poids vous étonne ;
L'unique fondement de cette aversion,

[1] Il faudrait au moins *des fatalités*; mais *des fatalités* dont l'ame est embarrassée ! une femme qui débite sans raison pour avouer à ses enfants qu'elle a tué leur père, doit leur causer plus que de l'embarras. (V.)

[2] *Souvent* est de trop. (V.)

[3] On sent assez que cette alternative d'*éponge* et de *rideau* fait un mauvais effet : il ne faut employer l'alternative que quand on propose le choix de deux partis; mais on ne propose point, en parlant à sa reine et à sa mère, le choix de deux expressions. De plus, ces expressions un peu triviales ne sont pas dignes du style tragique. Il en faut dire autant de la *suite que le ciel destine à ces noires couleurs*. (V.)

[4] Le ciel qui destine une suite ! (V.)

[5] Séleucus ne parle pas si bien que son frère ; il dit, *j'ajouterai*, et il n'ajoute rien. (V.)

[6] *Que bien qu'avec* est trop rude à l'oreille ; on ne dit point, *et l'un et l'autre*, à moins que le premier *et* ne lie la phrase. (V.)

[7] L'ambition est une passion, et non un desir. (V.)

[8] *C'est bien la raison* est du style de la comédie. *Pour tant de puissance* ne forme pas un sens net ; est-ce pour la puissance de la reine? est-ce pour la puissance de ses enfants, qui n'en ont aucune? est-ce pour celle qu'aura l'un d'eux ? (V.)

C'est la honte attachée à sa possession.
Elle passe à vos yeux pour la même infamie,
S'il faut la partager avec notre ennemie [1],
Et qu'un indigne hymen la fasse retomber
Sur celle qui venoit pour vous la dérober [2].
O nobles sentiments d'une ame généreuse!
O fils vraiment mes fils ? ô mère trop heureuse!
Le sort de votre père enfin est éclairci ;
Il étoit innocent, et je puis l'être aussi;
Il vous aima toujours, et ne fut mauvais père
Que charmé par la sœur, ou forcé par le frère;
Et dans cette embuscade où son effort fut vain,
Rodogune, mes fils, le tua par ma main [3].
Ainsi de cet amour la fatale puissance
Vous coûte votre père, à moi, mon innocence [4];
Et si ma main pour vous n'avoit tout attenté,
L'effet de cet amour vous auroit tout coûté.
Ainsi vous me rendrez l'innocence et l'estime [5],
Lorsque vous punirez la cause de mon crime.
De cette même main qui vous a tout sauvé,
Dans son sang odieux je l'aurois bien lavé;

[1] Ces vers ne forment aucun sens; la honte passe à vos yeux pour la même infamie, si un indigne hymen la fait retomber sur celle qui venait, etc. Le défaut vient principalement de *la même infamie*, qui n'est pas français, et de ce que ce pronom *elle*, qui se rapporte par le sens à *couronne*, est joint à *honte* par la construction. (V.)

[2] Est-il vraisemblable que Cléopâtre n'ait pas soupçonné que ses enfants pouvoient aimer Rodogune? peut-elle imaginer qu'ils ne veulent point régner avec Rodogune, parceque leur père a voulu autrefois l'épouser? Rodogune sera-t-elle autre chose que femme du roi? Celui qui régnera tiendra-t-il d'elle la couronne? doit-elle s'écrier : *O mère trop heureuse!* cet artifice n'est-il pas un peu grossier? ne sent-on pas que Cléopâtre cherche un vain prétexte que la raison désavoue? si ses deux fils étaient des imbéciles, parlerait-elle autrement? Que ce second discours de Cléopâtre est au-dessous du premier! *Sur celle qui venait*, expression incorrecte et familière. (V.) — Non seulement Cléopâtre peut ignorer la passion de ses fils, mais même elle peut douter qu'ils aient assez remarqué Rodogune pour qu'elle ait pu faire sur eux une impression bien profonde. Elle n'est sortie de prison que depuis très peu de temps, et l'arrivée des deux princes à Séleucie n'est pas moins récente : Cléopâtre n'a donc aucune raison de soupçonner un amour que d'ailleurs ils ont pris tant de soin de cacher. (P.)

[3] Cette fausseté est trop sensible et trop révoltante; et c'est bien là le cas de dire : *Qui prouve trop ne prouve rien*. (V.)

[4] *De cet amour* ne se rapporte à rien; elle entend l'amour que Nicanor avait eu pour Rodogune. (V.)

[5] *Vous me rendrez l'estime* ne peut se dire comme *vous me rendrez l'innocence* : car l'innocence appartient à la personne, et l'estime est le sentiment d'autrui. Vous me rendez mon innocence, ma raison, mon repos, ma gloire; mais non pas mon estime. (V.)

Mais comme vous aviez votre part aux offenses,
Je vous ai réservé votre part aux vengeances;
Et, pour ne tenir plus en suspens vos esprits,
Si vous voulez régner, le trône est à ce prix [1].
Entre deux fils que j'aime avec même tendresse
Embrasser ma querelle est le seul droit d'aînesse;
La mort de Rodogune en nommera l'aîné.
  Quoi! vous montrez tous deux un visage étonné [2]!
Redoutez-vous son frère? après la paix infame

[1] La proposition de donner le trône à qui assassinera Rodogune est-elle raisonnable? Tout doit être vraisemblable dans une tragédie. Est-il possible que Cléopâtre, qui doit connaître les hommes, ne sache pas qu'on ne fait point de telles propositions sans avoir de très fortes raisons de croire qu'elles seront acceptées? Je dis plus : il faut que ces choses horribles soient absolument nécessaires. Mais Cléopâtre n'est point réduite à faire assassiner Rodogune, et encore moins à la faire assassiner par ses fils : elle vient de dire que le Parthe est éloigné, qu'elle est sans aucun danger : Rodogune est en sa puissance. Il paraît donc absolument contre la raison que Cléopâtre invite à ce crime ses deux enfants, dont elle doit vouloir être respectée. Si elle a tant d'envie de tuer Rodogune, elle le peut, sans recourir à ses enfants. Cependant cette proposition si peu préparée, si extraordinaire, prépare des événements d'un si grand tragique, que le spectateur a toujours pardonné cette atrocité, quoiqu'elle ne soit ni dans la vérité historique, ni dans la vraisemblance. La situation est théâtrale; elle attache malgré la réflexion. Une invention purement raisonnable peut être très mauvaise; une invention théâtrale, que la raison condamne dans l'examen, peut faire un très-grand effet : c'est que l'imagination, émue de la grandeur du spectacle, se demande rarement compte de son plaisir. Mais je doute qu'une telle scène pût être soufferte par des hommes d'un goût et d'un jugement formé, qui la verraient pour la première fois. (V.) — La proposition de Cléopâtre peut n'être pas raisonnable, car une passion violente ne raisonne pas; mais elle est vraisemblable de la part d'une femme qui a tué son mari de sa propre main, et qui est capable de tout sacrifier à son ambition. Elle se souvient que, dans le temps où Tryphon ravageoit la Syrie, le peuple, qui n'obéissoit qu'à regret à une femme, voulut la forcer, et la força en effet à se donner un maître. Elle a lieu de craindre que ce peuple, à qui elle a promis de nommer un roi, et qui l'attend ce jour-là même, ne se révolte contre elle, si elle osoit éluder sa promesse. Cependant, si elle nomme un roi, Rodogune règne. C'est la condition du traité qu'elle a fait avec les Parthes; et ce traité, qu'elle a rendu public, elle n'ose le violer ouvertement : elle veut en laisser le crime et le danger à celui de ses fils qu'elle nomme a roi, et qui pourra la mettre à l'abri du ressentiment du peuple. Vindicative, et plus ambitieuse encore, elle a lieu de croire que l'offre d'une couronne séduira du moins un de ses fils. Il nous semble que Voltaire n'a pas assez fortement conçu le caractère de Cléopâtre, qui ne se dément pas un seul moment, et que nous regardons comme un des chefs-d'œuvre de Corneille : il n'en existe aucun de cette force au théâtre. (P.)

[2] Comment peut-elle être surprise que sa proposition révolte? elle veut que le crime tienne lieu du droit d'aînesse; celui des deux qui ne voudra pas tuer sa maîtresse sera le cadet, et perdra le trône : mais si tous deux veulent la tuer, qui sera roi? Il est clair que la proposition de Cléopâtre est absurde autant qu'abominable; et cependant elle forme un grand intérêt, parcequ'on veut voir ce qu'elle produira, parceque Cléopâtre tient en sa main la destinée de ses enfants. *En nommera l'aîné*; cet *en* se rapporte à ses deux fils; mais comme il y a un vers entre deux, le sens ne se présente pas clairement. Il faut encore éviter de finir un vers par *aîné*, quand l'autre finit par *aînesse*. (V.)

Que même en la jurant je détestois dans l'ame,
J'ai fait lever des gens par des ordres secrets [1]
Qu'à vous suivre en tous lieux vous trouverez tout prêts;
Et tandis qu'il fait tête aux princes d'Arménie
Nous pouvons sans péril briser sa tyrannie.
Qui vous fait donc pâlir à cette juste loi?
Est-ce pitié pour elle, est-ce haine pour moi?
Voulez-vous l'épouser afin qu'elle me brave,
Et mettre mon destin aux mains de mon esclave?
Vous ne répondez point! Allez, enfants ingrats,
Pour qui je crus en vain conserver ces états:
J'ai fait votre oncle roi, j'en ferai bien un autre [2];
Et mon nom peut encore ici plus que le vôtre.

SÉLEUCUS. Mais, madame, voyez que pour premier exploit...

CLÉOPATRE. Mais que chacun de vous pense à ce qu'il me doit.
Je sais bien que le sang qu'à vos mains je demande
N'est pas le digne essai d'une valeur bien grande;
Mais si vous me devez et le sceptre et le jour,
Ce doit être envers moi le sceau de votre amour:

[1] Style de gazette. (V.)

[2] Cléopâtre n'est pas adroite, quoiqu'elle se soit donnée pour une femme très habile; dès qu'elle s'aperçoit que ses enfants ont horreur de sa proposition, elle ne doit pas insister : on ne persuade point un crime horrible par de la colère et des emportements. Quand Phèdre a laissé voir son amour à Hippolyte, et qu'Hippolyte répond : *Oubliez-vous que Thésée est mon père et votre époux?* elle rentre alors en elle-même, et dit : *Et sur quoi jugez-vous que j'en perds la mémoire?* Cela est dans la nature; mais peut-on supposer qu'une reine qui a de l'expérience persiste à révolter ses enfants contre elle en se rendant horrible à leurs yeux? De quel droit leur dit-elle qu'elle peut disposer du trône comme de sa conquête, après avoir dit, dans la scène précédente, qu'elle est forcée de descendre du trône? Et comment peut-elle y être forcée en disant qu'elle est maîtresse de tout? Cette contradiction n'est-elle pas palpable? Faut-il que toute cette pièce, pleine de traits si fiers et si hardis, soit fondée sur de si grandes inconséquences? (V.) — La comparaison de Phèdre est ici très déplacée, et confirme encore ce que nous avons dit : Voltaire ne s'étoit point assez fortement pénétré du caractère de Cléopâtre; caractère unique, et qui ne peut avoir aucun rapport avec celui de Phèdre. En proie à une passion incestueuse qu'elle déteste, Phèdre ne paroît sur la scène que poursuivie par des remords, qu'elle garde pendant toute la pièce, et qui ne finissent qu'avec sa vie. Cléopâtre, au contraire, non seulement n'a point de remords, mais n'en a pas même l'idée. Furieuse d'avoir laissé pénétrer ses sentiments à ses fils, elle ose les menacer dès qu'elle ne peut plus se flatter de les séduire. Le respect de ces princes, et la soumission qu'ils paroissent toujours conserver pour elle, lui laissent quelque espérance de pouvoir du moins les intimider par ses menaces. Nous ne disons pas que la conduite de cette femme atroce soit raisonnable; mais nous répétons que les passions effrénées ne raisonnent pas, et que tout ce qui paroît choquant, ou même incroyable à Voltaire, est rendu vraisemblable par le caractère de Cléopâtre, tel que Corneille l'a conçu : c'est ce que démontre assez le succès constant de la pièce. (P.)

Sans ce gage ma haine à jamais s'en défie;
Ce n'est qu'en m'imitant que l'on me justifie.
Rien ne vous sert ici de faire les surpris [1] :
Je vous le dis encor, le trône est à ce prix;
Je puis en disposer comme de ma conquête;
Point d'aîné, point de roi, qu'en m'apportant sa tête;
Et puisque mon seul choix vous y peut élever [2],
Pour jouir de mon crime il le faut achever [3].

SCÈNE IV.

SÉLEUCUS, ANTIOCHUS.

SÉLEUCUS. Est-il une constance à l'épreuve du foudre
Dont ce cruel arrêt met notre espoir en poudre [4]?
ANTIOCHUS. Est-il un coup de foudre à comparer aux coups
Que ce cruel arrêt vient de lancer sur nous?
SÉLEUCUS. O haines, ô fureurs dignes d'une Mégère!
O femme, que je n'ose appeler encor mère!
Après que tes forfaits ont régné pleinement,
Ne saurois-tu souffrir qu'on règne innocemment?
Quels attraits penses-tu qu'ait pour nous la couronne,
S'il faut qu'un crime égal par ta main nous la donne?

[1] Expression trop triviale, surtout dans une circonstance si tragique. (V.)

[2] Cet *y* se rapporte à *trône*, qui est quatre vers auparavant : les pronoms, les adverbes doivent toujours être près des noms qu'ils désignent ; c'est une règle à laquelle il n'y a point d'exception. (V.)

[3] Ce vers est très beau. Mais comment une reine habile peut-elle avouer son crime à ses enfants, et les presser d'en commettre un autre? (V.)

[4] Voilà donc encore un foudre dont un arrêt met un espoir en poudre ; et Antiochus répond par écho à cette figure incohérente : nouvelle preuve du peu de soin qu'on prenait alors de châtier son style. Despréaux est le premier qui ait appris comment on doit toujours parler en vers. La douleur respectueuse d'Antiochus est aussi contraire à l'histoire qu'à la politique ordinaire des princes. Plusieurs ont fait enfermer leurs mères pour de bien moindres crimes. Cléopâtre vient d'avouer à ses enfants qu'elle a assassiné leur père ; elle veut les forcer à assassiner leur maîtresse; elle doit être à leurs yeux infiniment plus coupable que Clytemnestre ne le fut pour Oreste. Est-ce là le cas de dire, *j'aime ma mère ?* Mais ce sentiment d'amour respectueux pour une mère est si profondément gravé dans tous les cœurs bien faits, que tous les spectateurs pensent comme Antiochus. Telle est la magie de la poésie ; le poëte tient les cœurs dans sa main : il peut, s'il veut, peindre Antiochus comme un Oreste, et alors le public s'intéressera à sa vengeance : il peut le peindre comme un prince sévère et juste, qui, pour le bien de son état, veut ôter le gouvernement à une femme homicide, le fléau de ses sujets ; alors les spectateurs applaudiront à sa justice : il peut le peindre soumis, respectueux, attaché à sa mère autant qu'indigné; et alors le public partage les mêmes sentiments. Cette dernière situation est la seule convenable à la construction de cette tragédie, d'autant plus qu'Antiochus est représenté comme un jeune homme soumis ; mais aussi son caractère est sans force. (V.)

Et de quelles horreurs nous doit-elle combler,
Si pour monter au trône il faut te ressembler?

ANTIOCHUS. Gardons plus de respect aux droits de la nature,
Et n'imputons qu'au sort notre triste aventure :
Nous le nommions cruel; mais il nous étoit doux
Quand il ne nous donnoit à combattre que nous.
Confidents tout ensemble et rivaux l'un de l'autre,
Nous ne concevions point de mal pareil au nôtre;
Cependant, à nous voir l'un de l'autre rivaux,
Nous ne concevions pas la moitié de nos maux.

SÉLEUCUS. Une douleur si sage et si respectueuse,
Ou n'est guère sensible, ou guère impétueuse,
Et c'est en de tels maux avoir l'esprit bien fort
D'en connoître la cause, et l'imputer au sort.
Pour moi, je sens les miens avec plus de foiblesse;
Plus leur cause m'est chère, et plus l'effet m'en blesse :
Non que pour m'en venger j'ose entreprendre rien;
Je donnerois encor tout mon sang pour le sien :
Je sais ce que je dois : mais dans cette contrainte,
Si je retiens mon bras, je laisse aller ma plainte;
Et j'estime qu'au point qu'elle nous a blessés,
Qui ne fait que s'en plaindre a du respect assez.
Voyez-vous bien quel est le ministère infame
Qu'ose exiger de nous la haine d'une femme?
Voyez-vous qu'aspirant à des crimes nouveaux,
De deux princes ses fils elle fait ses bourreaux?
Si vous pouvez le voir, pouvez-vous vous en taire?

ANTIOCHUS. Je vois bien plus encor, je vois qu'elle est ma mère;
Et plus je vois son crime indigne de ce rang [1],
Plus je lui vois souiller la source de mon sang.
J'en sens de ma douleur croître la violence;
Mais ma confusion m'impose le silence,
Lorsque dans ses forfaits sur nos fronts imprimés
Je vois les traits honteux dont nous sommes formés [2].
Je tâche à cet objet d'être aveugle ou stupide;
J'ose me déguiser jusqu'à son parricide;
Je me cache à moi-même un excès de malheur

[1] Ce mot de *rang* ne convient point à *mère* : on n'a point le rang de mère comme on a le rang de reine. (V.)

[2] On n'est point formé de traits, et les forfaits ne s'impriment point sur le front. (V.)

Où notre ignominie égale ma douleur ;
Et, détournant les yeux d'une mère cruelle,
J'impute tout au sort qui m'a fait naître d'elle.
Je conserve pourtant encore un peu d'espoir :
Elle est mère, et le sang a beaucoup de pouvoir ;
Et le sort l'eût-il faite encor plus inhumaine,
Une larme d'un fils peut amollir sa haine [1].

SÉLEUCUS. Ah ! mon frère, l'amour n'est guère véhément
Pour des fils élevés dans un bannissement,
Et qu'ayant fait nourrir presque dans l'esclavage
Elle n'a rappelés que pour servir sa rage.
De ses pleurs tant vantés je découvre le fard [2] ;
Nous avons en son cœur vous et moi peu de part :
Elle fait bien sonner ce grand amour de mère [3] ;
Mais elle seule enfin s'aime et se considère ;
Et quoi que nous étale un langage si doux,
Elle a tout fait pour elle, et n'a rien fait pour nous.
Ce n'est qu'un faux amour que la haine domine ;
Nous ayant embrassés, elle nous assassine,
En veut au cher objet dont nous sommes épris,
Nous demande son sang, met le trône à ce prix.
Ce n'est plus de sa main qu'il nous le faut attendre ;
Il est, il est à nous si nous osons le prendre :
Notre révolte ici n'a rien que d'innocent ;
Il est à l'un de nous si l'autre le consent [4] :
Régnons, et son courroux ne sera que foiblesse ;
C'est l'unique moyen de sauver la princesse :
Allons la voir, mon frère, et demeurons unis ;
C'est l'unique moyen de voir nos maux finis.

[1] Il n'est peut-être pas bien naturel qu'Antiochus dise qu'une larme peut changer le cœur de Cléopâtre, après qu'elle lui a proposé de sang-froid le plus grand des crimes ; mais ce contraste du caractère d'Antiochus avec celui de Séleucus est si beau, qu'on aime cette petite illusion que se fait le cœur vertueux d'Antiochus. (V.)

[2] *Le fard des pleurs* est des plus impropres. On peut demander pourquoi on a dit avec succès *le faste des pleurs*, pour exprimer l'ostentation d'une douleur étudiée, et que le mot de *fard* n'est pas recevable : c'est qu'en effet il y a de l'ostentation, du faste, dans l'appareil d'une douleur qu'on étale ; mais on ne peut mettre réellement du fard sur des larmes : cette figure n'est pas juste, parce qu'elle n'est pas vraie. (V.)

[3] Cette expression est trop triviale ; de plus, il ne faut pas une grande pénétration pour deviner qu'une femme si criminelle ne travaille que pour elle seule. (V.)

[4] *Le consent* n'est pas français ; mais ce seul vers suffit pour démontrer combien Cléopâtre a été imprudente avec ses deux enfants. (V.)

Je forme un beau dessein que son amour m'inspire ;
Mais il faut qu'avec lui notre union conspire :
Notre amour, aujourd'hui si digne de pitié,
Ne sauroit triompher que par notre amitié.

ANTIOCHUS. Cet avertissement marque une défiance
Que la mienne pour vous souffre avec patience.
Allons, et soyez sûr que même le trépas
Ne peut rompre des nœuds que l'amour ne rompt pas.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

RODOGUNE, ORONTE, LAONICE.

RODOGUNE. Voilà comme l'amour succède à la colère,
Comme elle ne me voit qu'avec des yeux de mère,
Comme elle aime la paix, comme elle fait un roi,
Et comme elle use enfin de ses fils et de moi[1].
Et tantôt mes soupçons lui faisoient une offense?
Elle n'avoit rien fait qu'en sa juste défense?

[1] Ce vers est du ton de la comédie. *User de quelqu'un* est du style familier, et Cléopâtre n'a point usé de Rodogune. Il est triste que Rodogune n'apprenne son danger et le dessein barbare de Cléopâtre que par une confidente qui trahit sa maîtresse : n'eût-il pas été plus théâtral et plus touchant de l'apprendre par les deux frères ? tous deux brûlants pour elle, tous deux consternés en sa présence ; Antiochus n'avouant rien, par respect pour sa mère ; et Séleucus, qui la ménage moins, dévoilant ce secret terrible avec horreur ! cette situation ne ferait-elle pas une impression plus forte qu'une suivante qui recommande le secret à Rodogune, de peur d'être perdue ? à quoi Rodogune répond qu'*elle reconnaîtra ce service en son lieu.* Cet avertissement que donne la suivante à Rodogune démontre combien Cléopâtre a été imprudente de vouloir charger ses enfants d'un crime qui n'entrera jamais dans le cœur d'aucun homme; et il y a même beaucoup plus que de l'imprudence à proposer à deux jeunes princes qu'on sait être vertueux de tuer leur maîtresse. Mais comment Cléopâtre, après avoir vu avec quelle juste horreur ses enfants la regardent, a-t-elle pu confier à Laonice qu'elle a fait cette proposition à ses fils ? quelle fureur a-t-elle de découvrir toujours à une confidente qu'elle méprise tout ce qui peut la rendre exécrable et avilie aux yeux de cette confidente ? (V.) — Elle n'a pas eu besoin de confier cette proposition à Laonice. Voltaire oublie que non seulement Laonice étoit présente à la scène de Cléopâtre et de ses deux fils, mais que Cléopâtre elle-même l'a engagée à demeurer, et à écouter ce qu'elle alloit leur dire :

Mais voici mes deux fils que j'ai mandés exprès.
Écoute, et tu verras quel est cet hyménée
Où se doit terminer cette illustre journée. (P.)

Lorsque tu la trompois elle fermoit les yeux?
Ah! que ma défiance en jugeoit beaucoup mieux!
Tu le vois, Laonice.

LAONICE. Et vous voyez, madame,
Quelle fidélité vous conserve mon ame,
Et qu'ayant reconnu sa haine et mon erreur,
Le cœur gros de soupirs, et frémissant d'horreur,
Je romps une foi due aux secrets de ma reine,
Et vous viens découvrir mon erreur et sa haine.

RODOGUNE. Cet avis salutaire est l'unique secours
A qui je crois devoir le reste de mes jours.
Mais ce n'est pas assez de m'avoir avertie;
Il faut de ces périls m'aplanir la sortie;
Il faut que tes conseils m'aident à repousser...

LAONICE. Madame, au nom des dieux, veuillez m'en dispenser;
C'est assez que pour vous je lui sois infidèle,
Sans m'engager encor à des conseils contre elle.
Oronte est avec vous, qui, comme ambassadeur,
Devoit de cet hymen honorer la splendeur [1];
Comme c'est en ses mains que le roi votre frère
A déposé le soin d'une tête si chère,
Je vous laisse avec lui pour en délibérer.
Quoi que vous résolviez, laissez-moi l'ignorer.
Au reste, assurez-vous de l'amour des deux princes;
Plutôt que de vous perdre ils perdront leurs provinces:
Mais je ne réponds pas que ce cœur inhumain
Ne veuille à leur refus s'armer d'une autre main.
Je vous parle en tremblant; si j'étois ici vue,
Votre péril croitroit, et je serois perdue.
Fuyez, grande princesse, et souffrez cet adieu.

RODOGUNE. Va, je reconnoîtrai ce service en son lieu.

SCÈNE II[2].

RODOGUNE, ORONTE.

RODOGUNE. Que ferons-nous, Oronte, en ce péril extrême,

[1] Cet Oronte qui, comme ambassadeur, devait honorer *la splendeur d'un hymen*, et qui ne dit pas un mot, joue dans cette scène un bien mauvais personnage; mais une confidente qui dit le secret de sa maîtresse en joue un plus mauvais encore. C'est un moyen trop petit, trop commun dans les comédies. (V.)

[2] Au lieu d'une situation tragique et terrible, que la fureur de Cléopâtre faisait

Où l'on fait de mon sang le prix d'un diadème ?
Fuirons-nous chez mon frère ? attendrons-nous la mort?
Ou ferons-nous contre elle un généreux effort?

ORONTE. Notre fuite, madame, est assez difficile ;
J'ai vu des gens de guerre épandus par la ville.
Si l'on veut votre perte, on vous fait observer :
Ou, s'il vous est permis encor de vous sauver,
L'avis de Laonice est sans doute une adresse [1] ;
Feignant de vous servir elle sert sa maîtresse.
La reine, qui surtout craint de vous voir régner,
Vous donne ces terreurs pour vous faire éloigner ;
Et pour rompre un hymen qu'avec peine elle endure,
Elle en veut à vous-même imputer la rupture.
Elle obtiendra par vous le but de ses souhaits,
Et vous accusera de violer la paix ;
Et le roi, plus piqué contre vous que contre elle,
Vous voyant lui porter une guerre nouvelle,
Blâmera vos frayeurs et nos légèretés,
D'avoir osé douter de la foi des traités ;
Et peut-être, pressé des guerres d'Arménie,
Vous laissera moquée, et la reine impunie.
A ces honteux moyens gardez de recourir.
C'est ici qu'il vous faut ou régner ou périr.
Le ciel pour vous ailleurs n'a point fait de couronne ;

attendre, on ne voit ici qu'une scène de politique entre Rodogune et l'ambassadeur Oronte. Rodogune a deux grands objets, son amour et la haine de Cléopâtre : ces deux objets ne produisent ici aucun mouvement ; ils sont écartés par des discours de politique. On a déjà observé que le grand art de la tragédie est que le cœur soit toujours frappé des mêmes coups, et que des idées étrangères n'affaiblissent pas le sentiment dominant. Cet Oronte, qui ne paraît qu'au troisième acte, lui dit *qu'il aurait perdu l'esprit s'il lui conseillait la résistance ;* et il lui conseille de *faire l'amour politiquement.* Mais d'où sait-il que les deux fils de Cléopâtre aiment Rodogune ? Les deux frères avaient été jusque là si discrets, qu'ils s'étalent caché l'un à l'autre leur passion ; comment cet ambassadeur peut-il donc en parler comme d'une chose publique? et si l'ambassadeur s'en est aperçu, comment leur mère l'a-t-elle ignorée? (V.) — Il vient de l'apprendre de Laonice à l'instant même. C'est en sa présence que Laonice vient de dire à Rodogune :

Au reste, assurez-vous de l'amour des deux princes ;
Plutôt que de vous perdre ils perdront leurs provinces. (P.)

[1] Pourquoi cet inutile Oronte, qui croit parler ici en ambassadeur fort adroit, soupçonne-t-il que l'avis est faux, et que c'est un piége que Cléopâtre tend ici à Rodogune? ne connaît-il pas les crimes de Cléopâtre ? ne la doit-il pas croire capable de tout? ne doit-il pas balancer les raisons? Il joue ici le rôle de ce qu'on appelle un *gros fin*, et rien n'est ni moins tragique ni plus mal imaginé. (V.)

Et l'on s'en rend indigne alors qu'on l'abandonne.
RODOGUNE. Ah ! que de vos conseils j'aimerois la vigueur
Si nous avions la force égale à ce grand cœur !
Mais pourrons-nous braver une reine en colère
Avec ce peu de gens que m'a laissés mon frère ?
ORONTE. J'aurois perdu l'esprit si j'osois me vanter
Qu'avec ce peu de gens nous pussions résister.
Nous mourrons à vos pieds, c'est toute l'assistance
Que vous peut en ces lieux offrir notre impuissance :
Mais pouvez-vous trembler quand dans ces mêmes lieux
Vous portez le grand maître et des rois et des dieux [1] ?
L'amour fera lui seul tout ce qu'il vous faut faire.
Faites-vous un rempart des fils contre la mère ;
Ménagez bien leur flamme, ils voudront tout pour vous ;
Et ces astres naissants sont adorés de tous.
Quoi que puisse en ces lieux une reine cruelle,
Pouvant tout sur ses fils, vous y pouvez plus qu'elle.
Cependant trouvez bon qu'en ces extrémités
Je tâche à rassembler nos Parthes écartés ;
Ils sont peu, mais vaillants, et peuvent de sa rage
Empêcher la surprise et le premier outrage.
Craignez moins, et surtout, madame, en ce grand jour,
Si vous voulez régner, faites régner l'amour.

SCÈNE III.

RODOGUNE.

Quoi ! je pourrois descendre à ce lâche artifice
D'aller de mes amants mendier le service [2],
Et, sous l'indigne appât d'un coup d'œil affété,

[1] Comment une femme porte-t-elle ce grand maître ? *L'amour maître des dieux*, est une expression de madrigal indigne d'un ambassadeur. — Remarquons encore qu'on n'aime point à voir un ambassadeur jouer un rôle si peu considérable. (V.)

[2] Voici Rodogune qui oublie, dans le commencement de ce monologue, et son danger et son amour : elle prend la hauteur de ces princesses de roman qui ne veulent rien devoir à leurs amants ; *celles de sa naissance ont*, dit-elle, *horreur des bassesses* ; et cette scrupuleuse et modeste princesse qui a dit qu'*il est des nœuds secrets*, qu'*il est des sympathies, dont par le doux rapport les ames assorties*, etc., et qui craint de s'avouer à elle-même la sympathie qu'elle a pour Antiochus ; cette fille si timide va (la scène d'après) proposer à ses deux amants d'assassiner leur mère, et elle dit ici qu'elle ne veut pas mendier leur service ! Quoi ! elle craint de leur avoir la moindre obligation, et elle va leur demander le sang de Cléopâtre ! C'est au lecteur à se rendre compte de l'impression que ces contrastes font sur lui. (V.)

J'irois jusqu'en leur cœur chercher ma sûreté [1] !
Celles de ma naissance ont horreur des bassesses ;
Leur sang tout généreux hait ces molles adresses [2].
Quel que soit le secours qu'ils me puissent offrir,
Je croirai faire assez de le daigner souffrir [3] :
Je verrai leur amour, j'éprouverai sa force,
Sans flatter leurs desirs, sans leur jeter d'amorce ;
Et, s'il est assez fort pour me servir d'appui,
Je le ferai régner, mais en régnant sur lui.
Sentiments étouffés de colère et de haine,
Rallumez vos flambeaux à celles de la reine [4],
Et d'un oubli contraint rompez la dure loi,
Pour rendre enfin justice aux mânes d'un grand roi ;
Rapportez à mes yeux son image sanglante,
D'amour et de fureur encore étincelante [5],
Tel que je le vis, quand tout percé de coups
Il me cria : « Vengeance ! Adieu ; je meurs pour vous ! »
Chère ombre, hélas ! bien loin de l'avoir poursuivie,
J'allois baiser la main qui t'arracha la vie,
Rendre un respect de fille à qui versa ton sang ?
Mais pardonne au devoir que m'impose mon rang :
Plus la haute naissance approche des couronnes,
Plus cette grandeur même asservit nos personnes [6] ;
Nous n'avons point de cœur pour aimer ni haïr [7] ;

[1] Je ne sais si cette figure est bien juste : *Chercher sa sûreté sous l'appât d'un coup d'œil affété.* (V.)

[2] Mais si celles de sa naissance ont le sang tout généreux, comment cette générosité s'accorde-t-elle avec le parricide ? (V.)

[3] On ne doit jamais montrer de la fierté, que quand on nous propose quelque chose d'indigne de nous ; dans tout autre cas, la fierté est méprisable. Cette fierté de Rodogune ne paraît point placée : elle éprouvera la force de leur amour sans flatter leurs desirs, sans leur jeter d'amorce ; et si cet amour est assez fort pour lui servir d'appui, elle fera régner cet amour en régnant sur lui. Et c'est pour débiter ce galimatias que Rodogune fait un monologue de soixante vers. (V.)

[4] Des sentiments qui rallument des flambeaux à la haine de la reine, et qui rompent la *loi dure* d'un oubli *contraint* pour *rendre* justice, ce sont des paroles qui ne forment point un sens net ; c'est un style aussi obscur qu'emphatique ; et on doit d'autant plus le remarquer, que plus d'un auteur a imité ces fautes. (V.)

[5] On dirait bien : *Je crois le voir encore étincelant de courroux* ; mais ce n'est pas l'image qui est encore animée ; de plus, on n'étincelle point d'amour. (V.)

[6] Ces réflexions sur *la haute naissance qui approche des couronnes et qui asservit les personnes,* sont de ces lieux communs qui étaient pardonnables autrefois. (V.)

[7] Ici, elle n'a point de cœur pour aimer ni haïr ; et, dans le même monologue, elle

Toutes nos passions ne savent qu'obéir.
Après avoir armé pour venger cet outrage,
D'une paix mal conçue on m'a faite le gage;
Et moi, fermant les yeux sur ce noir attentat,
Je suivois mon destin en victime d'état:
Mais aujourd'hui qu'on voit cette main parricide,
Des restes de ta vie insolemment avide,
Vouloir encor percer ce sein infortuné
Pour y chercher le cœur que tu m'avois donné,
De la paix qu'elle rompt je ne suis plus le gage;
Je brise avec honneur mon illustre esclavage;
J'ose reprendre un cœur pour aimer et haïr,
Et ce n'est plus qu'à toi que je veux obéir.
Le consentiras-tu cet effort sur ma flamme[1],
Toi, son vivant portrait, que j'adore dans l'ame,
Cher prince, dont je n'ose en mes plus doux souhaits
Fier encor le nom aux murs de ce palais?
Je sais quelles seront tes douleurs et tes craintes;
Je vois déja tes maux, j'entends déja tes plaintes:
Mais pardonne aux devoirs qu'exige enfin un roi
A qui tu dois le jour qu'il a perdu pour moi.
J'aurai mêmes douleurs, j'aurai mêmes alarmes;
S'il t'en coûte un soupir, j'en verserai des larmes[2].
Mais, dieux! que je me trouble en les voyant tous deux!
Amour, qui me confonds, cache du moins tes feux[3];

reprend un cœur pour aimer et haïr: ces antithèses, ces jeux de vers ne sont plus permis. (V.)

[1] Consentir *à*, et non consentir *le*: ce verbe gouverne toujours le datif, exprimé chez nous par la préposition *à*. Il est vrai qu'au barreau on viole cette règle; mais le style du barreau est celui des barbarismes. (V.)

[2] Que veut dire cela? veut-elle parler de l'ordre qu'elle va donner à ses deux amants de tuer leur mère? est-ce là le cas d'un soupir? ne faut-il pas avouer que presque tous les sentiments de ce monologue ne sont ni assez vrais ni assez touchants? (V.)

[3] Enfin cette même Rodogune, qui songe à faire assassiner une mère par ses propres fils, fait une invocation à l'amour, et le prie de ne pas paraître dans ses yeux: voilà une singulière timidité pour une fille qui n'est plus jeune, qui a voulu épouser le père, qui est amoureuse du fils, et qui veut faire assassiner la mère! La force de la situation a fait apparemment passer tous ces défauts, qui aujourd'hui seraient relevés sévèrement dans une pièce nouvelle. (V.) — Tout est altéré dans la manière dont Voltaire présente ici les objets. Il n'est pas vrai que Rodogune ne soit plus jeune. Ce n'est pas elle qui a voulu épouser Nicanor; elle lui avoit été promise peut-être sans la consulter, et comme on dispose de la main des jeunes princesses sans leur aveu, par des convenances purement politiques. La proposition qu'elle va faire aux deux princes d'assassiner leur mère n'est pas sérieuse; elle sait trop que ni l'un ni l'autre n'en seroit capable, et elle-même l'avouera dans une autre scène. (P.)

Et content de mon cœur dont je te fais le maître,
Dans mes regards surpris garde-toi de paroître.

SCÈNE IV.

ANTIOCHUS, SÉLEUCUS, RODOGUNE.

ANTIOCHUS. Ne vous offensez pas, princesse, de nous voir
De vos yeux à vous-même expliquer le pouvoir [1].
Ce n'est pas d'aujourd'hui que nos cœurs en soupirent [2];
A vos premiers regards tous deux ils se rendirent :
Mais un profond respect nous fit taire et brûler [3];
Et ce même respect nous force de parler.
L'heureux moment approche où votre destinée
Semble être aucunement à la nôtre enchaînée [4],
Puisque d'un droit d'aînesse incertain parmi nous [5]
La nôtre attend un sceptre, et la vôtre un époux.
C'est trop d'indignité que notre souveraine
De l'un de ses captifs tienne le nom de reine [6];
Notre amour s'en offense, et, changeant cette loi,
Remet à notre reine à nous choisir un roi [7].
Ne vous abaissez plus à suivre la couronne [8];
Donnez-la, sans souffrir qu'avec elle on vous donne;
Réglez notre destin qu'ont mal réglé les dieux;
Notre seul droit d'aînesse est de plaire à vos yeux :
L'ardeur qu'allume en nous une flamme si pure

[1] Et de quoi veut-il qu'elle s'offense? de ce que deux frères, dont l'un doit l'épouser et la faire reine, joignent à l'offre du trône un sentiment dont elle doit être charmée et honorée? Ce faux goût était introduit par nos romans de chevalerie, dans lesquels un héros était sûr de l'indignation de sa dame, quand il lui avait fait sa déclaration; et ce n'était qu'après beaucoup de temps et de façons qu'on lui pardonnait. (V.)

[2] Cet *en* ne paraît se rapporter à rien, car les cœurs ne soupirent pas d'expliquer un pouvoir. (V.)

[3] Un profond respect ne fait pas brûler, au contraire. (V.)

[4] *Aucunement* est un terme de loi qui ne doit jamais entrer dans un vers. (V.)

[5] *Incertain parmi nous*, il veut dire *incertain entre nous deux*; mais *parmi* ne peut jamais être employé pour *entre*. (V.)

[6] Quelle indignité y a-t-il que Rodogune partage le trône avec celui qui sera roi de Syrie? Quoi! parceque ces deux princes s'appellent ses *captifs*, il y aura de l'indignité qu'elle soit reine? C'est jouer sur les mots de *reine* et de *captif*; et c'est un ton de galanterie qui est bien loin du tragique. (V.)

[7] Il faudrait, *lui remet le choix* : on ne dit point, *je vous remets à décider*, mais *il vous appartient de décider, je m'en remets à votre décision*. (V.)

[8] On ne suit point une couronne, on suit l'ordre, la loi qui dispose de la couronne. (V.)

Préfère votre choix au choix de la nature,
Et vient sacrifier à votre élection [1]
Toute notre espérance et notre ambition.
Prononcez donc, madame, et faites un monarque :
Nous céderons sans honte à cette illustre marque [2] ;
Et celui qui perdra votre divin objet [3]
Demeurera du moins votre premier sujet :
Son amour immortel saura toujours lui dire
Que ce rang près de vous vaut ailleurs un empire ;
Il y mettra sa gloire, et, dans un tel malheur,
L'heur de vous obéir flattera sa douleur.

RODOGUNE. Princes, je dois beaucoup à cette déférence
De votre ambition et de votre espérance ;
Et j'en recevrois l'offre avec quelque plaisir,
Si celles de mon rang avoient droit de choisir [4].
Comme sans leur avis les rois disposent d'elles
Pour affermir leur trône ou finir leurs querelles,
Le destin des états est arbitre du leur,
Et l'ordre des traités règle tout dans leur cœur [5].
C'est lui que suit le mien, et non pas la couronne [6] :
J'aimerai l'un de vous, parce qu'il me l'ordonne ;
Du secret révélé j'en prendrai le pouvoir [7],
Et mon amour pour naître attendra mon devoir [8].

[1] *Élection* ne peut être employé pour *choix ; élection d'un empereur, d'un pape*, suppose plusieurs suffrages. (V.)

[2] On ne *cède point à une illustre marque*, même pour rimer avec *monarque ;* il faudrait spécifier cette *marque*. (V.)

[3] *Votre divin objet* ne peut signifier *votre divine personne ;* une femme est bien l'objet de l'amour de quelqu'un, et, en style de ruelle, cela s'appelait autrefois l'*objet aimé ;* mais une femme n'est point son propre objet. (V.)

[4] Cette expression, *celles de mon rang*, est souvent employée : non seulement elle n'est pas heureuse, mais ce n'est pas de *rang* qu'il s'agit ; elle parle du traité qui l'oblige d'épouser l'aîné des deux frères. Ces mots, *celles de mon rang*, semblent être un terme de fierté qui n'est pas ici convenable. (V.)

[5] Il n'y a d'ordre des traités que par les dates ; il fallait, *la loi des traités*, à moins qu'on n'entende par *ordre* cette loi même ; mais le mot d'*ordre* est impropre dans ce sens. (V.)

[6] *Un cœur qui suit une couronne*, tour impropre et forcé ; cette faute est répétée deux fois. (V.)

[7] *Je prendrai du secret révélé le pouvoir de vous aimer ;* cela n'est pas français : *j'en prendrai* est obscur. (V.)

[8] Un amour peut bien attendre le devoir pour se manifester, mais non pas pour naître ; car, s'il n'est pas né, comment peut-il attendre ? Il eût fallu peut-être, *et pour oser aimer j'attendrai mon devoir*, ou bien, *et j'attendrai pour aimer l'ordre de mon devoir*. Voilà donc Rodogune qui déclare qu'elle se donnera à l'aîné, et

N'attendez rien de plus, ou votre attente est vaine.
Le choix que vous m'offrez appartient à la reine ;
J'entreprendrois sur elle à l'accepter de vous[1].
Peut-être on vous a tû jusqu'où va son courroux;
Mais je dois par épreuve assez bien le connoître
Pour fuir l'occasion de le faire renaître.
Que n'en ai-je souffert, et que n'a-t-elle osé !
Je veux croire avec vous que tout est apaisé;
Mais craignez avec moi que ce choix ne ranime
Cette haine mourante à quelque nouveau crime[2] :
Pardonnez-moi ce mot qui viole un oubli
Que la paix entre nous doit avoir établi[3].
Le feu qui semble éteint souvent dort sous la cendre ;
Qui l'ose réveiller peut s'en laisser surprendre[4] ;
Et je mériterois qu'il me pût consumer,
Si je lui fournissois de quoi se rallumer.

SÉLEUCUS. Pouvez-vous redouter sa haine renaissante,
S'il est en votre main de la rendre impuissante?
Faites un roi, madame, et régnez avec lui;
Son courroux désarmé demeure sans appui,
Et toutes ses fureurs sans effet rallumées
Ne pousseront en l'air que de vaines fumées[5].
Mais a-t-elle intérêt au choix que vous ferez,
Pour en craindre les maux que vous vous figurez[6]?
La couronne est à nous; et, sans lui faire injure,
Sans manquer de respect aux droits de la nature,
Chacun de nous à l'autre en peut céder sa part,
Et rendre à votre choix ce qu'il doit au hasard[7].

qu'elle l'aimera : comment pourra-t-elle après déclarer qu'elle ne se donnera qu'à l'assassin de Cléopâtre, quand elle a promis d'obéir à Cléopâtre ? (V.)

[1] On entreprend sur les droits, et non sur une personne. *Entreprendre sur quelqu'un à accepter un choix*, cela n'est pas français. (V.)

[2] *Ranime* ne peut gouverner le datif ; c'est un solécisme. (V.)

[3] On ne viole point un oubli, on ne l'établit pas davantage; l'oubli ne peut être personnifié. (V.)

[4] *Se laisser surprendre d'un feu qu'on réveille* ne paraît pas juste ; on n'est point surpris d'un feu qu'on attise, mais on peut en être atteint. (V.)

[5] *De vaines fumées poussées en l'air par des fureurs*, ne font pas, comme je l'ai remarqué ailleurs, une belle image ; et Corneille emploie trop souvent ces fumées poussées en l'air. (V.)

[6] Il paraît naturel que Cléopâtre ait intérêt à ce choix, puisque Rodogune peut choisir le cadet, et que Cléopâtre doit choisir l'aîné : de plus, la phrase est trop louche ; *a-t-elle intérêt pour en craindre ?* (V.)

[7] *Chacun de nous peut céder sa part de son espérance, et rendre au choix*

Qu'un si foible scrupule en notre faveur cesse :
Votre inclination vaut bien un droit d'aînesse,
Dont vous seriez traitée avec trop de rigueur [1],
S'il se trouvoit contraire aux vœux de votre cœur.
On vous applaudiroit quand vous seriez à plaindre [2].
Pour vous faire régner ce seroit vous contraindre,
Vous donner la couronne en vous tyrannisant,
Et verser du poison sur ce noble présent.
Au nom de ce beau feu qui tous deux nous consume,
Princesse, à notre espoir ôtez cette amertume [3];
Et permettez que l'heur qui suivra votre époux [4]
Se puisse redoubler à le tenir de vous [5].

RODOGUNE. Ce beau feu vous aveugle autant comme il vous brûle;
Et, tâchant d'avancer, son effort vous recule [6].
Vous croyez que ce choix que l'un et l'autre attend
Pourra faire un heureux sans faire un mécontent;
Et moi, quelque vertu que votre cœur prépare [7],
Je crains d'en faire deux si le mien se déclare [8] :
Non que de l'un et l'autre il dédaigne les vœux;
Je tiendrois à bonheur d'être à l'un de vous deux [9] :
Mais souffrez que je suive enfin ce qu'on m'ordonne :
Je me mettrai trop haut s'il faut que je me donne;
Quoiqu'aisément je cède aux ordres de mon roi,
Il n'est pas bien aisé de m'obtenir de moi.

de Rodogune ce qu'il doit au hasard : quel langage! quel tour! il faudrait au moins, *ce qu'il devrait au hasard;* car les deux frères n'ont encore rien. (V.)

[1] *Un droit d'aînesse dont on est traité avec rigueur;* cela n'est pas français, et le vers n'est pas bien tourné. (V.)

[2] *Applaudirait* n'est pas le mot propre; c'est *on vous féliciterait.* (V.)

[3] Qu'est-ce qu'ôter l'amertume à un espoir? (V.)

[4] *Un heur qui suit un époux, et qui redouble à le tenir!* tout cela est impropre, et n'est ni bien construit, ni français; ce sont autant de barbarismes. (V.)

[5] C'est encore un barbarisme : *un heur qui redouble à le tenir!* il semble que ce soit cet *heur* qui tienne. (V.)

[6] Cela n'est ni français, ni noble, ni exact. *Aveugler* et *reculer* sont des figures qui ne peuvent aller ensemble : toute métaphore doit finir comme elle a commencé. Qu'est-ce que l'effort d'un feu qui recule deux princes tâchant d'avancer? (V.)

[7] Et moi, quelque vertu que votre cœur prépare...

ne paraît pas bien dit; on ne prépare pas une vertu comme on prépare une réponse, un dessein, une action, un discours, etc. (V.)

[8] Elle craint d'en faire deux. On ne sait, par la construction, si c'est deux heureux ou deux mécontents; *le mien* veut dire *mon cœur* : toute cette tirade est un peu embrouillée. (V.)

[9] *Tenir à bonheur* est une façon de parler de ce temps-là; mais la belle poésie ne l'a jamais admise. (V.)

Savez-vous quels devoirs, quels travaux, quels services,
Voudront de mon orgueil exiger les caprices [1]?
Par quels degrés de gloire on me peut mériter [2]?
En quels affreux périls il faudra vous jeter?
Ce cœur vous est acquis après le diadème,
Princes; mais gardez-vous de le rendre à lui-même [3].
Vous y renoncerez peut-être pour jamais
Quand je vous aurai dit à quel prix je le mets.

SÉLEUCUS. Quels seront les devoirs, quels travaux, quels services
Dont nous ne vous fassions d'amoureux sacrifices [4]?
Et quels affreux périls pourrons-nous redouter,
Si c'est par ces degrés qu'on vous peut mériter [5]?

ANTIOCHUS. Princesse, ouvrez ce cœur, et jugez mieux du nôtre;
Jugez mieux du beau feu qui brûle l'un et l'autre;
Et dites hautement à quel prix votre choix
Veut faire l'un de nous le plus heureux des rois.

RODOGUNE. Princes, le voulez-vous?

ANTIOCHUS. C'est notre unique envie.

RODOGUNE. Je verrai cette ardeur d'un repentir suivie.

SÉLEUCUS. Avant ce repentir tous deux nous périrons.

RODOGUNE. Enfin vous le voulez?

SÉLEUCUS. Nous vous en conjurons.

RODOGUNE. Eh bien donc! il est temps de me faire connoître.
J'obéis à mon roi, puisqu'un de vous doit l'être [6];
Mais quand j'aurai parlé, si vous vous en plaignez,
J'atteste tous les dieux que vous m'y contraignez,

[1] Il est bien étrange qu'elle se serve de ce mot, et qu'elle appelle *caprice* l'abominable proposition qu'elle va faire. (V.)

[2] Elle appelle un parricide *degré de gloire;* si elle parle sérieusement, elle dit une chose aussi affreuse que fausse; si c'est une ironie, c'est joindre le comique à l'horreur. (V.)

[3] Ces idées et ces expressions ne sont pas nettes. *Cœur acquis après le diadème!* elle veut dire, *je dois mon cœur à celui qui étant roi sera mon époux. Rendre à lui-même*, veut dire, *gardez-vous de faire dépendre la couronne du service que je vais exiger de vous.* (V.)

[4] On peut faire un sacrifice de son devoir, de ses sentiments, de sa vie, et non de ses travaux et de ses services; mais c'est par des services et des travaux qu'on fait des sacrifices : et quelle expression que des *sacrifices amoureux!* (V.)

[5] Des périls ne sont point des degrés ; on ne mérite point par des degrés : tout cela est écrit barbarement. (V.)

[6] N'est-il pas étrange que Rodogune prenne le prétexte d'obéir à son roi pour demander la tête de la mère de ce roi? comment peut-elle attester tous les dieux qu'elle est contrainte par les deux enfants à leur faire cette proposition? Ces subtilités sont-elles naturelles? ne voit-on pas qu'elles ne sont employées que pour pallier une horreur qu'elles ne pallient point? (V.)

Et que c'est malgré moi qu'à moi-même rendue
J'écoute une chaleur qui m'étoit défendue [1],
Qu'un devoir rappelé me rend un souvenir
Que la foi des traités ne doit plus retenir.
Tremblez, princes, tremblez au nom de votre père;
Il est mort, et pour moi, par les mains d'une mère :
Je l'avois oublié, sujette à d'autres lois [2];
Mais libre, je lui rends enfin ce que je dois.
C'est à vous de choisir mon amour ou ma haine.
J'aime les fils du roi, je hais ceux de la reine [3] :
Réglez-vous là-dessus; et, sans plus me presser,
Voyez auquel des deux vous voulez renoncer.
Il faut prendre parti; mon choix suivra le vôtre :
Je respecte autant l'un que je déteste l'autre.
Mais ce que j'aime en vous du sang de ce grand roi,
S'il n'est digne de lui, n'est pas digne de moi.
Ce sang que vous portez, ce trône qu'il vous laisse [4],
Valent bien que pour lui votre cœur s'intéresse.
Votre gloire le veut, l'amour vous le prescrit.
Qui peut contre elle et lui soulever votre esprit [5]?
Si vous leur préférez une mère cruelle,
Soyez cruels, ingrats, parricides comme elle :
Vous devez la punir, si vous la condamnez;
Vous devez l'imiter, si vous la soutenez [6].

[1] *Une chaleur défendue, un devoir qui rend un souvenir, un souvenir que les traités ne peuvent retenir*, font un amas de termes impropres, et une construction trop vicieuse. (V.)

[2] On sent bien qu'elle veut dire, *je ne l'avais pas vengé;* mais le mot d'*oublier*, quand il est seul, signifie *perdre la mémoire*, excepté dans les cas suivants : *je veux bien l'oublier, vous devez l'oublier, il faut oublier les injures*, etc. : on n'est point sujette à des lois; cela n'est pas français : et de quelles lois veut-elle parler? (V.)

[3] Cette antithèse est-elle bien naturelle? une situation terrible permet-elle ces jeux d'esprit? comment peut-on en effet haïr et aimer les mêmes personnes? *Et ce n'est point ainsi que parle la nature.* (V.)

[4] On ne porte point un sang : il était aisé de dire, *ce sang qui coule en vous*, ou *le sang dont vous sortez.* (V.)

[5] Le sens est louche; *contre elle* signifie *contre votre gloire;* et *lui* signifie *votre amour :* c'est là le sens; mais il faut le chercher : la clarté est la première loi de l'art d'écrire; et puis, comment l'esprit de ces princes peut-il être soulevé contre leur gloire? est-ce parcequ'ils s'effraient d'un parricide? (V.)

[6] Rien de tout cela ne paraît vrai; un fils n'est point du tout obligé de punir sa mère, quoiqu'il condamne ses crimes; il doit encore moins l'imiter, quoiqu'il lui pardonne. Faut-il un raisonnement faux pour persuader une action détestable? Que veut dire en effet, *vous devez l'imiter, si vous la soutenez ?* Cléopâtre a tué son mari, ses enfants doivent-ils tuer leurs femmes? (V.)

Quoi! cette ardeur s'éteint! l'un et l'autre soupire!
J'avois su le prévoir, j'avois su le prédire [1]...

ANTIOCHUS. Princesse...

RODOGUNE. Il n'est plus temps, le mot en est lâché [2]:
Quand j'ai voulu me taire, en vain je l'ai tâché [3].
Appelez ce devoir haine, rigueur, colère [4],
Pour gagner Rodogune il faut venger un père;
Je me donne à ce prix : osez me mériter [5];

[1] Si elle a su le prévoir, comment s'expose-t-elle à toute l'horreur qu'elle mérite qu'on ait pour elle? (V.)

[2] Il semble que cette idée affreuse et méditée lui soit échappée dans le feu de la conversation; cependant elle a préparé avec beaucoup d'artifice la proposition révoltante qu'elle fait. (V.)

[3] *En vain je l'ai tâché* n'est pas français; on dit, *je l'ai voulu, je l'ai essayé*, parcequ'on veut une chose, on l'essaie, mais on ne la tâche pas. (V.)

[4] On voit trop que *colère* n'est là que pour rimer. (V.)

[5] Il est vrai que tous les lecteurs sont révoltés qu'une princesse si douce, si retenue, qui tremble de prononcer le nom de son amant, qui craignait de devoir quelque chose à ceux qui prétendaient à elle, ordonne de sang-froid un parricide à des princes qu'elle connait vertueux, et dont elle ne savait pas un moment auparavant qu'elle fût aimée; elle se fait détester, elle sur qui l'intérêt de la pièce devait se rassembler. Cette situation pourtant inspire un intérêt de curiosité; on ne peut en éprouver d'autre. Cléopâtre est trop odieuse; Rodogune le devient en ce moment autant qu'elle, et beaucoup plus méprisable, parceque, contre toutes les lois que la raison a prescrites au théâtre, elle a changé de caractère. L'amour dans cette pièce ne peut toucher le cœur, parcequ'il n'agit qu'à reprises interrompues, qu'il n'est point combattu, qu'il ne produit point de danger, et qu'il est presque toujours exprimé en vers languissants, obscurs, ou du style de la comédie. L'amitié des deux frères ne fait pas le grand effet qu'on en attend, parceque l'amitié seule ne peut produire de grands mouvements au théâtre que quand un ami risque sa vie pour son ami en danger. L'amitié qui ne va qu'à ne se point brouiller pour une maîtresse est froide, et rend l'amour froid. La plus grande faute peut-être dans cette pièce est que tout y est ajusté au théâtre d'une manière peu vraisemblable, et quelquefois contradictoire; car il est contradictoire que cet ambassadeur Oronte soit instruit de l'amour des deux frères, et que Rodogune ne le sache pas. Il n'est guère possible qu'Antiochus aime une mère parricide; et c'est une chose trop forcée que Cléopâtre demande la tête de Rodogune, et Rodogune la tête de Cléopâtre, dans la même heure et aux mêmes personnes, d'autant plus que ce meurtre horrible n'est nécessaire ni à l'une ni à l'autre; toutes deux même, en faisant cette proposition, risquent beaucoup plus qu'elles ne peuvent espérer. Les hommes les moins instruits sentent trop que toutes ces propositions si forcées, si peu naturelles, sont l'échafaud préparé pour établir le cinquième acte. Cependant l'auteur a voulu qu'Antiochus pût balancer entre sa mère et sa maîtresse, quand elles s'accuseront l'une et l'autre d'un parricide et d'un empoisonnement; mais il était impossible qu'Antiochus fût raisonnablement indécis entre ces deux princesses, si elles n'avaient paru également coupables dans le cours de la pièce. Il fallait donc nécessairement que Rodogune pût être soupçonnée avec quelque vraisemblance; mais aussi Rodogune, en se rendant si coupable, changeait de caractère et devenait odieuse : il fallait donc trouver quelque autre nœud, quelque autre intrigue qui sauvât le caractère de Rodogune; il fallait qu'elle parût coupable et qu'elle ne le fût pas : ce moyen eût encore eu de grands inconvénients. Il reste à savoir s'il est permis d'amener une grande beauté par de grands défauts, et c'est sur quoi je n'ose prononcer; mais je doute qu'une pièce remplie de ces défauts

Et voyez qui de vous daignera m'accepter.
Adieu, princes [1].

SCÈNE

ANTIOCHUS, SÉLEUCUS.

ANTIOCHUS. Hélas! c'est donc ainsi qu'on traite
Les plus profonds respects d'une amour si parfaite [2]?
SÉLEUCUS. Elle nous fuit, mon frère, après cette rigueur.
ANTIOCHUS. Elle fuit, mais en Parthe, en nous perçant le cœur [3].
SÉLEUCUS. Que le ciel est injuste! Une ame si cruelle
Méritoit notre mère, et devoit naître d'elle.
ANTIOCHUS Plaignons-nous sans blasphème [4].
SÉLEUCUS. Ah! que vous me gênez
Par cette retenue où vous vous obstinez!
Faut-il encor régner? faut-il l'aimer encore?
ANTIOCHUS. Il faut plus de respect pour celle qu'on adore [5].
SÉLEUCUS. C'est ou d'elle ou du trône être ardemment épris,
Que vouloir ou l'aimer ou régner à ce prix [6].
ANTIOCHUS. C'est et d'elle et de lui tenir bien peu de compte [7],
Que faire une révolte et si pleine et si prompte [8].

essentiels, et en général si mal écrite, pût aujourd'hui être soufferte jusqu'au quatrième acte par une assemblée de gens de goût qui ne prévoiraient pas les beautés du cinquième. (V.)

[1] *Adieu*, après une pareille proposition! et observez qu'elle n'a pas dit un seul mot de la seule chose qui pourrait en quelque façon lui faire pardonner cette horreur insensée, elle devait leur dire au moins : *Cléopâtre vous a demandé ma tête; ma sûreté me force à vous demander la sienne.* (V.)

[2] Est-ce ici le temps de se plaindre qu'on a mal reçu les profonds respects de l'amour, quand il s'agit d'un parricide? (V.)

[3] Ce vers a toujours été regardé comme un jeu d'esprit qui diminue l'horreur de la situation. On dit que les Parthes lançaient des flèches en fuyant; mais ce n'est pas parceque Rodogune sort qu'elle afflige ces princes, c'est parcequ'elle leur a fait auparavant une proposition affreuse, qui n'a rien de commun avec la manière dont les Parthes combattaient. (V.)

[4] Ne croirait-on pas entendre un héros de roman qui traite sa maîtresse de divinité? (V.)

[5] Peut-on employer ces idées et ces expressions de roman dans un moment si terrible? il n'y a rien de si plat et de si mauvais que ce vers. (V.) — Le vers n'est pas tragique; il convient mal à la situation : mais Voltaire ne devoit-il pas s'exprimer moins durement? la bienséance n'est-elle pas blessée? Nous ne nous permettrions pas, en parlant d'un mauvais vers de Voltaire, d'écrire qu'il n'y a rien de si plat. (P.)

[6] On ne sait, par la construction, si c'est au prix du sang de sa mère. (V.)

[7] *Lui* se rapporte au *trône*; mais on ne se sert pas de ce pronom pour les choses inanimées. Ces vers jettent de l'obscurité dans le dialogue : *tenir bien peu de compte d'un trône*, termes d'une prose rampante. (V.)

[8] Faire une révolte contre une femme qui a imaginé quelque chose de si noir! cette

SÉLEUCUS. Lorsque l'obéissance a tant d'impiété,
La révolte devient une nécessité.
ANTIOCHUS. La révolte, mon frère, est bien précipitée[1]
Quand la loi qu'elle rompt peut être rétractée[2];
Et c'est à nos desirs trop de témérité[3]
De vouloir de tels biens avec facilité :
Le ciel par les travaux veut qu'on monte à la gloire;
Pour gagner un triomphe il faut une victoire[4].
Mais que je tâche en vain de flatter nos tourments!
Nos malheurs sont plus forts que ces déguisements[5].
Leur excès à mes yeux paroît un noir abîme[6]
Où la haine s'apprête à couronner le crime,
Où la gloire est sans nom, la vertu sans honneur,
Où sans un parricide il n'est point de bonheur;
Et, voyant de ces maux l'épouvantable image,
Je me sens affoiblir quand je vous encourage;
Je frémis, je chancelle, et mon cœur abattu
Suit tantôt sa douleur, et tantôt sa vertu.
Mon frère, pardonnez à des discours sans suite,
Qui font trop voir le trouble où mon ame est réduite.
SÉLEUCUS. J'en ferois comme vous, si mon esprit troublé[7]
Ne secouoit le joug dont il est accablé.
Dans mon ambition, dans l'ardeur de ma flamme,

expression ne serait pas pardonnée à Céladon; *faire une révolte* n'est pas français.

[1] *La révolte*, trois fois répétée, rebute trois fois dans une telle circonstance; on voit que cette idée de traiter de souveraine et de divinité une maîtresse qui exige un parricide est indigne non seulement d'un héros, mais de tout honnête homme. — Non seulement cet amour romanesque est froid et ridicule, mais cette dissertation sur le respect et l'obéissance qu'on doit à l'objet aimé, quand cet objet aimé ordonne de sang-froid un parricide, est peut-être ce qu'il y a de plus mauvais au théâtre, aux yeux des connaisseurs. (V.)

[2] On ne rompt point une loi; on ne la rétracte pas; *révoquer* est le mot propre; on rétracte une opinion. (V.)

[3] Que veut dire ce *trop de témérité à ses desirs, de vouloir de tels biens?* de quels bien a-t-on parlé? de quelle gloire s'agit-il? que prétend-il par ces sentences? Si Rodogune a fait ce qu'elle ne devait pas faire, Antiochus dit ce qu'il ne devrait pas dire. (V.)

[4] On gagne une victoire, et non un triomphe. (V.) — Cette observation manque d'exactitude: on remporte une victoire, un triomphe, on gagne une bataille. (P.)

[5] Un déguisement n'est point fort: il faut toujours ou le mot propre, ou une métaphore juste. Antiochus veut dire qu'il ne peut se dissimuler ses malheurs. (V.)

[6] *Un abîme noir où la haine s'apprête! et une gloire sans nom!* on dit bien *un nom sans gloire;* mais *gloire sans nom* n'a pas de sens. (V.)

[7] J'en ferois comme vous,

n'est pas français, et *je ferais comme vous est du style de la comédie.* (V.)

Je vois ce qu'est un trône, et ce qu'est une femme[1];
Et, jugeant par leur prix de leur possession,
J'éteins enfin ma flamme et mon ambition;
Et je vous céderois l'un et l'autre avec joie,
Si, dans la liberté que le ciel me renvoie,
La crainte de vous faire un funeste présent
Ne me jettoit dans l'ame un remords trop cuisant.
Dérobons-nous, mon frère, à ces ames cruelles,
Et laissons-les sans nous achever leurs querelles.

ANTIOCHUS. Comme j'aime beaucoup, j'espère encore un peu[2].
L'espoir ne peut s'éteindre où brûle tant de feu[3];
Et son reste confus me rend quelques lumières[4]
Pour juger mieux que vous de ces ames si fières[5].
Croyez-moi, l'une et l'autre a redouté nos pleurs :
Leur fuite à nos soupirs a dérobé leurs cœurs;
Et, si tantôt leur haine eût attendu nos larmes,
Leur haine à nos douleurs auroit rendu les armes.

SÉLEUCUS. Pleurez donc à leurs yeux, gémissez, soupirez,
Et je craindrai pour vous ce que vous espérez.
Quoi qu'en votre faveur vos pleurs obtiennent d'elles,
Il vous faudra parer leurs haines mutuelles[6],
Sauver l'une de l'autre; et peut-être leurs coups,
Vous trouvant au milieu, ne perceront que vous :
C'est ce qu'il faut pleurer. Ni maîtresse ni mère
N'ont plus de choix ici ni de lois à nous faire[7];

[1] Il voit bien ce qu'est Rodogune; mais il n'y a jamais eu que cette femme au monde qui ait dit, *tuez votre mère, si vous voulez que je vous épouse*. Le trône n'a rien de commun avec la monstrueuse idée de la douce Rodogune. Ce qu'il y a de pis, c'est que tous les raisonnements d'Antiochus et de Séleucus ne produisent rien : ils dissertent; les deux frères ne prennent aucune résolution; et le malheur de leur personnage jusqu'ici est de ne rien faire, et d'attendre ce qu'on fera d'eux. (V.)

[2] *Beaucoup* et *un peu*; cette antithèse n'est pas digne du tragique. (V.)

[3] Un feu où brûle l'espoir! (V.) — Corneille ne dit point *un feu où brûle l'espoir*. Nous ne prétendons pas justifier son vers; mais il ne faut pas lui faire dire ce qu'il n'a pas dit. (P.)

[4] Ce reste confus du feu de l'amour peut-il donner des lumières, parcequ'on se sert du mot *feu* pour exprimer l'amour? n'est-ce pas abuser des termes? Est-ce ainsi que la nature parle? (V.)

[5] Il semble que l'auteur ait été si embarrassé de cette situation forcée, qu'il ait voulu exprès se rendre inintelligible : une fuite qui dérobe des cœurs à des soupirs! une haine qui attend des larmes et qui rend les armes! (V.)

[6] On ne pare point une haine comme on pare un coup d'épée. (V.)

[7] Il veut dire, *nous n'avons plus à choisir entre Cléopâtre et Rodogune. N'ont plus de choix*, dans le sens qu'on lui donne ici, n'est pas français. (V.) — Ce n'est point là du tout la pensée de Séleucus; il veut dire : « Ni Cléopâtre ni Rodogune

Quoi que leur rage exige ou de vous ou de moi,
Rodogune est à vous, puisque je vous fais roi [1].
Épargnez vos soupirs près de l'une et de l'autre.
J'ai trouvé mon bonheur, saisissez-vous du vôtre :
Je n'en suis point jaloux ; et ma triste amitié
Ne le verra jamais que d'un œil de pitié.

SCÈNE VI.

ANTIOCHUS.

Que je serois heureux si je n'aimois mon frère !
Lorsqu'il ne veut pas voir le mal qu'il se veut faire,
Mon amitié s'oppose à son aveuglement :
Elle agira pour vous, mon frère, également,
Et n'abusera point de cette violence
Que l'indignation fait à votre espérance [2].
La pesanteur du coup souvent nous étourdit [3] :
On le croit repoussé quand il s'approfondit ;
Et, quoiqu'un juste orgueil sur l'heure persuade,
Qui ne sent point son mal est d'autant plus malade ;
Ces ombres de santé cachent mille poisons,
Et la mort suit de près ces fausses guérisons.
Daignent les justes dieux rendre vain ce présage !
Cependant allons voir si nous vaincrons l'orage [4],
Et si, contre l'effort d'un si puissant courroux,
La nature et l'amour voudront parler pour nous [5].

« n'ont plus désormais à choisir entre nous, puisque je vous fais roi, et que je vous « cède Rodogune. » Ce ne peut être que par distraction que Voltaire lui prête ici un sens si opposé à celui de Corneille. (P.)

[1] Lorsqu'on prend la résolution de renoncer à un royaume, un si grand effort doit-il être si soudain? fait-il une grande impression sur les spectateurs, surtout quand cette cession ne produit rien dans la pièce ? (V.)

[2] Cela est très obscur, et à peine intelligible ; on ne fait point violence à une espérance. (V.)

[3] Antiochus perd là dix vers entiers à débiter des sentences : est-ce l'occasion de disserter, de parler de malades qui ne sentent point leur mal, et d'ombres de santé qui cachent mille poisons ? On ne peut trop répéter que la véritable tragédie rejette toutes les dissertations, toutes les comparaisons, tout ce qui sent le rhéteur, et que tout doit être sentiment, jusque dans le raisonnement même. (V.)

[4] *Vaincre un orage* est impropre ; on détourne, on calme un orage ; on s'y dérobe, on le brave, etc., on ne le *vainc* pas : cette métaphore d'orage vaincu ne peut convenir à des ombres de santé qui cachent des poisons. (V.)

[5] La nature et l'amour qui parlent contre l'effort d'un courroux ! Voilà encore des expressions impropres : je ne me lasserai point de dire qu'il les faut remarquer, non

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

ANTIOCHUS, RODOGUNE.

RODOGUNE. Prince, qu'ai-je entendu? parceque je soupire,
Vous présumez que j'aime, et vous m'osez le dire[1]!
Est-ce un frère, est-ce vous dont la témérité
S'imagine...
ANTIOCHUS. Apaisez ce courage irrité,
Princesse; aucun de nous ne seroit téméraire
Jusqu'à s'imaginer qu'il eût l'heur de vous plaire :
Je vois votre mérite et le peu que je vaux,
Et ce rival si cher connoît mieux ses défauts[2].

pas pour observer des fautes, mais pour être utile à ceux qui ne lisent pas avec assez d'attention, à ceux qui veulent se former le goût et posséder leur langue, à ceux qui veulent écrire, aux étrangers qui nous lisent. On a passé beaucoup de fautes contre la langue, et contre l'élégance et la netteté de la construction : le lecteur attentif peut les sentir. On a craint de faire trop de remarques, et de marquer une affectation de critiquer. (V.)

[1] L'ame du spectateur était remplie de deux assassinats proposés par deux femmes; on attendait la suite de ces horreurs : le spectateur est étonné de voir Rodogune qui se fâche de ce qu'on présume qu'elle pourrait aimer un des princes, destiné pour être son époux, elle ne parle que de la témérité d'Antiochus, qui, en la voyant soupirer, ose supposer qu'elle n'est pas insensible. C'était un des ridicules à la mode dans les romans de chevalerie, comme on l'a déja dit; il fallait qu'un chevalier n'imaginât pas que la dame de ses pensées pût être sensible avant de très longs services : ces idées infectèrent notre théâtre. Antiochus, qui ne devrait parler à cette princesse que pour lui dire qu'elle est indigne de lui, et qu'on n'épouse point la vieille maîtresse de son père * quand elle demande la tête de sa belle mère pour présent de noce, oublie tout d'un coup la conduite révoltante et contradictoire d'une fille modeste et parricide, et lui dit que personne *n'est assez téméraire jusqu'à s'imaginer qu'il ait l'heur de lui plaire, que c'est présomption de croire ce miracle; qu'elle est un oracle, qu'il ne faut pas éteindre un bel espoir*. Peut-on souffrir, après ces vers, que Rodogune, qui mériterait d'être enfermée toute sa vie pour avoir proposé un pareil assassinat, *trouve trop de vanité dans l'espoir trop prompt des termes obligeants de sa civilité?* ces propos de comédie sont-ils soutenables? il faut dire la vérité courageusement; il faut admirer, encore une fois, les grandes beautés répandues dans *Cinna*, dans *les Horaces*, dans *le Cid*, dans *Pompée*, dans *Polyeucte*; mais, si on veut être utile au public, il faut faire sentir des défauts dont l'imitation rendrait la scène française trop vicieuse. — Remarquez encore que cette conjonction *parceque* ne doit jamais entrer dans un vers noble; elle est dure et sourde à l'oreille. (V.)

[2] Est-ce à Antiochus à parler des défauts de son frère? comment peut-on dire à

* Voltaire ne se contente plus de dire que Rodogune n'est pas jeune, il veut actuellement qu'elle soit vieille. (P.)

Mais si tantôt ce cœur parloit par votre bouche,
Il veut que nous croyions qu'un peu d'amour le touche,
Et qu'il daigne écouter quelques uns de nos vœux,
Puisqu'il tient à bonheur d'être à l'un de nous deux.
Si c'est présomption de croire ce miracle,
C'est une impiété de douter de l'oracle,
Et mériter les maux où vous nous condamnez,
Qu'éteindre un bel espoir que vous nous ordonnez.
Princesse, au nom des dieux, au nom de cette flamme...

RODOGUNE. Un mot ne fait pas voir jusques au fond d'une ame;
Et votre espoir trop prompt prend trop de vanité
Des termes obligeants de ma civilité.
Je l'ai dit, il est vrai; mais, quoi qu'il en puisse être,
Méritez cet amour que vous voulez connoître.
Lorsque j'ai soupiré, ce n'étoit pas pour vous[1];
J'ai donné ces soupirs aux mânes d'un époux[2];
Et ce sont les effets du souvenir fidèle
Que sa mort à toute heure en mon ame rappelle.
Princes, soyez ses fils, et prenez son parti.

ANTIOCHUS. Recevez donc son cœur en nous deux réparti[3];
Ce cœur, qu'un saint amour rangea sous votre empire,
Ce cœur, pour qui le vôtre à tous moments soupire,
Ce cœur, en vous aimant indignement percé,
Reprend pour vous aimer le sang qu'il a versé[4];

une telle femme que les deux frères connaissent trop bien leurs défauts pour oser croire qu'elle puisse aimer l'un des deux? (V.)

[1] Ce vers paraît trop comique, et achève de révolter le lecteur judicieux qui doit attendre ce que deviendra la proposition d'un assassinat horrible. (V.)

[2] Voici qui est bien pis. Quoi! elle prétend avoir été l'épouse du père d'Antiochus! elle ne se contente pas d'être parricide, elle se dit incestueuse! En effet, dans les premiers actes, on ne sait si elle a consommé ou non le mariage avec le père de ses amants. Il faudrait au moins que de telles horreurs fussent un peu cachées sous la beauté de la diction. (V.) — On sait très bien, et il est expliqué très clairement dans les premiers actes, que jamais Rodogune n'a épousé Nicanor. Elle étoit, comme nous l'avons dit, promise à ce prince, et c'est dans ce sens qu'elle peut le nommer son époux; mais il n'exista point de mariage. Rodogune, en un mot, ne fut jamais, à l'égard de Nicanor, que ce que Monime croyoit être à l'égard de Mithridate, *veuve sans avoir eu d'époux*. (P.)

[3] Il semble, par ce discours d'Antiochus, qu'en effet Rodogune a été la femme de son père: s'il est ainsi, quel effet doit faire un amour, d'ailleurs assez froid, qui devient un inceste avéré, auquel ni Antiochus ni Rodogune ne prennent seulement pas garde? Mais qu'est-ce qu'un cœur réparti en deux? (V.) — Ce discours d'Antiochus ne prouve en aucune façon que Rodogune ait été la femme de son père; il suppose seulement qu'elle en a été aimée; ce qui est très différent. (P.)

[4] C'est donc le cœur de Nicanor réparti entre ses deux fils, qui, ayant été percé,

Il le reprend en nous, il revit, il vous aime,
Et montre, en vous aimant, qu'il est encor le même.
Ah! princesse, en l'état où le sort nous a mis,
Pouvons-nous mieux montrer que nous sommes ses fils?

RODOGUNE. Si c'est son cœur en vous qui revit et qui m'aime,
Faites ce qu'il feroit s'il vivoit en lui-même[1];
A ce cœur qu'il vous laisse osez prêter un bras :
Pouvez-vous le porter et ne l'écouter pas[2]?
S'il vous explique mal ce qu'il en doit attendre,
Il emprunte ma voix pour se mieux faire entendre.
Une seconde fois il vous le dit par moi[3]:
Prince, il faut le venger.

ANTIOCHUS. J'accepte cette loi.
Nommez les assassins, et j'y cours.

RODOGUNE. Quel mystère
Vous fait, en l'acceptant, méconnoître une mère?

ANTIOCHUS. Ah! si vous ne voulez voir finir nos destins,
Nommez d'autres vengeurs ou d'autres assassins.

RODOGUNE. Ah! je vois trop régner son parti dans votre ame;
Prince, vous le prenez.

ANTIOCHUS. Oui, je le prends, madame[4];
Et j'apporte à vos pieds le plus pur de son sang

reprend le sang qu'il a versé; c'est-à-dire son propre sang, pour aimer encore sa femme dans la personne de ses deux enfants. Que dire de telles idées et de telles expressions? comment ne pas remarquer de pareils défauts? et comment les excuser? que gagnerait-on à vouloir les pallier? ce serait trahir l'art qu'on doit enseigner aux jeunes gens. (V.)

[1] Rodogune continue la figure employée par Antiochus, mais on ne peut dire *vivre en soi-même*; ce style fait beaucoup de peine : mais ce qui en fait bien davantage, c'est que Rodogune passe ainsi tout d'un coup de la mode te fierté d'une fille qui ne veut pas qu'on lui parle d'amour, à l'exécrable empressement d'exiger d'un fils la tête de sa mère. (V.)

[2] *Prêter un bras à un cœur, le porter, et ne pas l'écouter*, sont des expressions si forcées, si fausses, qu'on voit bien que la situation n'est point naturelle; car d'ordinaire, comme dit Boileau :

Ce que l'on conçoit bien s'exprime clairement. (V.)

[3] Rodogune demande donc deux fois un parricide, ce que Cléopâtre elle-même n'a pas fait. Est-il possible qu'Antiochus puisse lui dire : *Nommez les assassins?* Quel faux artifice! ne les connaît-il pas? ne sait-il pas que c'est sa mère? ne s'en est-elle pas vantée à lui-même? Je n'ai point de terme pour exprimer la peine que me font les fautes de ce grand homme; elles consolent au moins en faisant voir l'extrême difficulté de faire une bonne pièce de théâtre. (V.)

[4] Quelle froideur dans de tels éclaircissements, et quelles étranges expressions *Vous le prenez? Oui, je le prends*. Je ne parle pas ici du sens ridicule que les jeunes gens attribuent à ces paroles, je parle de la bassesse des mots. (V.)

Que la nature enferme en ce malheureux flanc.
Satisfaites-vous-même à cette voix secrète
Dont la vôtre envers nous daigne être l'interprète :
Exécutez son ordre; et hâtez-vous sur moi
De punir une reine et de venger un roi :
Mais quitte par ma mort d'un devoir si sévère,
Écoutez-en un autre en faveur de mon frère.
De deux princes unis à soupirer pour vous [1]
Prenez l'un pour victime, et l'autre pour époux;
Punissez un des fils des crimes de la mère [2],
Mais payez l'autre aussi des services du père;
Et laissez un exemple à la postérité
Et de rigueur entière, et d'entière équité.
Quoi! n'écouterez-vous ni l'amour, ni la haine?
Ne pourrai-je obtenir ni salaire ni peine?
Ce cœur qui vous adore, et que vous dédaignez...

RODOGUNE. Hélas, prince [3]!

ANTIOCHUS. Est-ce encor le roi que vous plaignez [4]?
Ce soupir ne va-t-il que vers l'ombre d'un père!

RODOGUNE. Allez, ou pour le moins rappelez votre frère :
Le combat pour mon ame étoit moins dangereux
Lorsque je vous avois à combattre tous deux :
Vous êtes plus fort seul que vous n'étiez ensemble;
Je vous bravois tantôt, et maintenant je tremble.
J'aime; n'abusez pas, prince, de mon secret :
Au milieu de ma haine il m'échappe à regret;
Mais enfin il m'échappe, et cette retenue
Ne peut plus soutenir l'effort de votre vue [5].

[1] Il fallait au moins *unis en soupirant*, car on ne peut dire *unis à soupirer*. (V.)

[2] Peut-on sérieusement dire à Rodogune : *Tuez l'un de nous deux, et épousez l'autre*, et se complaire dans cette pensée aussi froide que barbare, et la retourner en deux ou trois façons? — Corneille fait dire à Sabine, dans *les Horaces* : *Que l'un de vous me tue et que l'autre me venge* : il répète ici cette pensée; mais il la délaie, il la rend insipide : tous ces froids efforts de l'esprit ne sont que des amplifications de rhéteur. Ce n'est pas là Virgile, ce n'est pas là Racine. (V.)

[3] Enfin Rodogune passe tout d'un coup de l'assassinat à la tendresse. La petite finesse du soupir qui va vers l'ombre d'un père, et Rodogune qui tremble d'aimer, forment ici une pastorale. Quel contraste! est-ce là du tragique? La proposition d'assassiner une mère est d'une furie; et cet *hélas* et ce *soupir* sont d'une bergère. Tout cela n'est que trop vrai; et, encore une fois, il faut le dire et le redire. (V.)

[4] Cela serait bon dans la bouche d'un berger galant. Ce mélange de tendresse naïve et d'atrocités affreuses n'est pas supportable. (V.)

[5] Ce soupir échappe donc; et la retenue de cette parricide ne peut plus se soutenir

Oui, j'aime un de vous deux malgré ce grand courroux,
Et ce dernier soupir dit assez que c'est vous.
Un rigoureux devoir à cet amour s'oppose :
Ne m'en accusez point, vous en êtes la cause ;
Vous l'avez fait renaître en me pressant d'un choix[1]
Qui rompt de vos traités les favorables lois.
D'un père mort pour moi voyez le sort étrange[2] :
Si vous me laissez libre, il faut que je le venge[3] ;
Et mes feux dans mon ame ont beau s'en mutiner[4],
Ce n'est qu'à ce prix seul que je puis me donner :
Mais ce n'est pas de vous qu'il faut que je l'attende[5],
Votre refus est juste autant que ma demande.
A force de respect votre amour s'est trahi.
Je voudrois vous haïr s'il m'avoit obéi ;
Et je n'estime pas l'honneur d'une vengeance
Jusqu'à vouloir d'un crime être la récompense[6].

à la vue de celui qui doit être son mari ; et cependant elle lui tient encore de longs discours, malgré *l'effort de sa vue.* — Remarquez qu'une femme qui dit deux fois *mon soupir m'échappe*, est une femme à qui rien n'échappe, et qui met un art grossier dans sa conduite. Racine n'a jamais de ces mauvaises finesses. *Ne peut plus soutenir l'effort de votre vue*; quelle expression ! jamais le mot propre. Ce n'est pas là le *vultus nimiùm lubricus aspici* d'Horace. (V.)

[1] Cela n'est pas français : on ne presse point d'une chose. (V.)

[2] Le *sort étrange* est faible ; *étrange* n'est là qu'une mauvaise épithète pour rimer à *venge*. (V.)

[3] Pourquoi ? elle a donc été sa femme ? mais si elle ne l'a point été, elle n'est point du tout obligée de venger Nicanor ; elle n'est obligée qu'à remplir les conditions de la paix, qui interdisent toute vengeance ; ainsi elle raisonne fort mal. (V.) — Elle n'a point été sa femme ; mais elle pourroit se croire obligée de venger un prince dont elle étoit aimée, et à qui elle avoit été promise. (P.)

[4] *Des feux qui se mutinent !* cela est impropre ; et *s'en mutinent* est encore plus mauvais : on ne se mutine point *de* : *mutiner* est un verbe qui n'a point de régime. Cette scène est un entassement de barbarismes et de solécismes, autant que de pensées fausses. Ce sont ces défauts, applaudis par quelques ignorants entêtés, que Boileau avait en vue ; quand il disait, dans son *Art poétique* :

Mon esprit n'admet point un pompeux barbarisme,
Ni d'un vers ampoulé l'orgueilleux solécisme. (V.)

[5] Pourquoi l'a-t-elle donc demandé? Toutes ces contradictions sont la suite de cette proposition révoltante qu'elle a faite d'assassiner sa belle-mère ; une faute en attire cent autres. (V.)

[6] Y a-t-il de l'honneur dans cette vengeance? Elle change à présent d'avis ; elle ne voudrait plus d'Antiochus, s'il avait tué sa mère : ce n'est pas là assurément le caractère qu'exigent Horace et Boileau :

Qu'en tout avec soi-même il se montre d'accord,
Et qu'il soit jusqu'au bout tel qu'on l'a vu d'abord. (V.)

— Elle ne change ni d'avis ni de caractère ; elle prouve seulement que jamais elle n'avoit eu l'intention de faire sérieusement aux deux princes une proposition dont elle savoit bien que l'un et l'autre seroient infailliblement révoltés. Voilà du moins ce que, dans l'examen de sa pièce, Corneille oppose aux objections qu'on lui fit de

Rentrons donc sous les lois que m'impose la paix,
Puisque m'en affranchir c'est vous perdre à jamais.
Prince, en votre faveur, je ne puis davantage:
L'orgueil de ma naissance enfle encor mon courage,
Et, quelque grand pouvoir que l'amour ait sur moi,
Je n'oublierai jamais que je me dois un roi.
Oui, malgré mon amour, j'attendrai d'une mère
Que le trône me donne ou vous ou votre frère.
Attendant son secret vous aurez mes desirs;
Et s'il le fait régner, vous aurez mes soupirs [1]:
C'est tout ce qu'à mes feux ma gloire peut permettre,
Et tout ce qu'à vos feux les miens osent promettre.

ANTIOCHUS. Que voudrois-je de plus? son bonheur est le mien;
Rendez heureux ce frère, et je ne perdrai rien.
L'amitié le consent, si l'amour l'appréhende:
Je bénirai le ciel d'une perte si grande;
Et quittant les douceurs de cet espoir flottant,
Je mourrai de douleur, mais je mourrai content [2].

RODOGUNE. Et moi, si mon destin entre ses mains me livre,
Pour un autre que vous s'il m'ordonne de vivre,
Mon amour... Mais adieu; mon esprit se confond [3].
Prince, si votre flamme à la mienne répond,
Si vous n'êtes ingrat à ce cœur qui vous aime [4],
Ne me revoyez point qu'avec le diadème [5].

son temps, et que Voltaire n'a fait que renouveler. Quant à nous, il nous semble que le grand succès de cette tragédie, principalement dans sa nouveauté, est une preuve très forte que le public ne se méprit jamais sur la véritable intention de Corneille. Il n'imagina point, puisqu'il n'en fut point révolté, que la proposition de Rodogune pût être sérieuse. Mais quand il vit, au dénoûment, toutes les beautés que Corneille avoit su tirer d'une invention qui peut n'être pas exempte de reproche, mais qui lui fournit le plus beau cinquième acte qu'il y ait peut-être sur aucun théâtre, alors il ne sut plus qu'admirer. (P.)

[1] Elle voulait tout à l'heure tuer Cléopâtre, et à présent elle lui est soumise. Et qu'est-ce qu'un secret qui *fait régner?* (V.)

[2] Il est assurément impossible de mourir affligé et content. (V.)

[3] Voilà encore Rodogune qui se recueille pour dire qu'elle est troublée, qui fait une pause pour dire qu'elle se confond. Toujours cette grossière finesse, toujours cet art qui manque d'art. (V.)

[4] Si vous n'êtes ingrat à ce cœur qui vous aime,

n'est pas français; on dit *ingrat envers quelqu'un*, et non *ingrat à quelqu'un*. J'ai déja remarqué ailleurs qu'*ingrat vis-à-vis de quelqu'un* est une de ces mauvaises expressions qu'on a mises à la mode depuis quelque temps. Presque personne ne s'étudie à bien parler sa langue. (V.)

[5] Ne me revoyez point qu'avec le diadème.

n'est pas français; il faut, *ne me revoyez qu'avec*. (V.)

SCÈNE II.

ANTIOCHUS.

Les plus doux de mes vœux enfin sont exaucés.
Tu viens de vaincre, amour ; mais ce n'est pas assez :
Si tu veux triompher en cette conjoncture,
Après avoir vaincu, fais vaincre la nature ;
Et prête-lui pour nous ces tendres sentiments
Que ton ardeur inspire aux cœurs des vrais amants,
Cette pitié qui force, et ces dignes foiblesses
Dont la vigueur détruit les fureurs vengeresses.
Voici la reine, amour, nature, justes dieux,
Faites-la moi fléchir, ou mourir à ses yeux [1].

SCÈNE III [2].

CLÉOPATRE, ANTIOCHUS, LAONICE.

CLÉOPATRE. Eh bien ! Antiochus, vous dois-je la couronne [3] ?
ANTIOCHUS. Madame, vous savez si le ciel me la donne.
CLÉOPATRE. Vous savez mieux que moi si vous la méritez.
ANTIOCHUS. Je sais que je péris si vous ne m'écoutez.
CLÉOPATRE. Un peu trop lent peut-être à servir ma colère,
Vous vous êtes laissé prévenir par un frère ;
Il a su me venger quand vous délibériez [4],
Et je dois à son bras ce que vous espériez [5].

[1] Tout cela ressemble à des stances de Boisrobert, où les vrais amants reviennent à tout propos. — Pourquoi Rodrigue et Chimène parlent-ils si bien, et Antiochus et Rodogune si mal ? c'est que l'amour de Chimène est véritablement tragique, et que celui de Rodogune et d'Antiochus ne l'est point du tout ; c'est un amour froid dans un sujet terrible. (V.)

[2] Je ne sais si je me trompe, mais cette scène ne me paraît pas plus naturelle ni mieux faite que les précédentes. Il me semble que Cléopâtre, après avoir dit à ses deux fils qu'elle couronnera celui qui aura assassiné sa maîtresse, ne doit point parler familièrement à Antiochus. (V.)

[3] C'est-à-dire voulez-vous tuer Rodogune ? cela ne peut s'entendre autrement ; cela même signifie avez-vous tué Rodogune ? car elle n'a promis la couronne qu'à l'assassin. (V.)

[4] On ne peut imaginer que Cléopâtre veuille dire ici autre chose, sinon, *Séleucus vient de tuer sa maîtresse et la vôtre*. A ce mot seul, Antiochus ne doit-il pas entrer en fureur ?

[5] Ce vers confirme encore la mort de Rodogune ; il n'en est rien, à la vérité, mais Cléopâtre le dit positivement. Comment Antiochus n'est-il pas saisi du plus affreux désespoir à cette nouvelle épouvantable ? comment peut-il raisonner de sang-froid avec sa mère, comme si elle ne lui avait rien dit ? Rien de tout cela n'est vraisembla-

Je vous en plains, mon fils, ce malheur est extrême ;
C'est périr en effet que perdre un diadème.
Je n'y sais qu'un remède, encore est-il fâcheux,
Étonnant, incertain, et triste pour tous deux ;
Je périrai moi-même avant que de le dire [1] :
Mais enfin on perd tout quand on perd un empire.

ANTIOCHUS. Le remède à nos maux est tout en votre main [2],
Et n'a rien de fâcheux, d'étonnant, d'incertain ;
Votre seule colère a fait notre infortune.
Nous perdons tout, madame, en perdant Rodogune :
Nous l'adorons tous deux ; jugez en quels tourments
Nous jette la rigueur de vos commandements.
L'aveu de cet amour sans doute vous offense :
Mais enfin nos malheurs croissent par le silence ;
Et votre cœur, qu'aveugle un peu d'inimitié,
S'il ignore nos maux, n'en peut prendre pitié.
Au point où je les vois, c'en est le seul remède.

CLÉOPATRE. Quelle aveugle fureur vous-même vous possède !
Avez-vous oublié que vous parlez à moi ?
Ou si vous présumez être déja mon roi ?

ANTIOCHUS. Je tâche avec respect à vous faire connoître
Les forces d'un amour que vous avez fait naître [3].

CLÉOPATRE. Moi, j'aurois allumé cet insolent amour ?

ANTIOCHUS. Et quel autre prétexte a fait notre retour [4] ?
Nous avez-vous mandés qu'afin qu'un droit d'aînesse
Donnât à l'un de nous le trône et la princesse ?
Vous avez bien fait plus, vous nous l'avez fait voir ;

ble ; il ne l'est pas que Cléopâtre veuille faire accroire que Rodogune est morte ; il ne l'est pas qu'Antiochus soutienne cette conversation : s'il croit Cléopâtre, il doit être furieux ; s'il ne la croit pas, il doit lui dire : *Osez-vous bien imputer ce crime à mon frère ?* (V.)

[1] On n'entend pas mieux ce que c'est que ce secret. Ces deux couplets paraissent remplis d'obscurités. (V.)

[2] Comment ce remède aux maux est-il dans la main de Cléopâtre ? entend-il qu'en nommant l'aîné, elle finira tout ? mais il dit : *Nous perdons tout en perdant Rodogune*. Il n'y aura donc point de remède aux maux de celui qui la perdra. Peut-il répondre que le cœur de Cléopâtre est aveuglé d'un peu d'inimitié ? que si ce cœur ignore les maux des deux frères, elle ne peut en prendre pitié, et qu'au point où il les voit, c'en est le seul remède ? Quel discours ! quel langage ! Et dans une telle occasion, il parle avec la plus grande soumission ; et Cléopâtre lui répond : *Quelle fureur vous possède ?* En vérité, ces discours sont-ils dans la nature ? (V.)

[3] On a déja remarqué qu'on ne dit point *les forces* au pluriel, excepté quand on parle des *forces d'un état*. (V.)

[4] *Un prétexte qui fait un retour* n'est pas français. (V.)

Et c'étoit par vos mains nous mettre en son pouvoir.
Qui de nous deux, madame, eût osé s'en défendre,
Quand vous nous ordonniez à tous deux d'y prétendre [1]?
Si sa beauté dès lors n'eût allumé nos feux,
Le devoir auprès d'elle eût attaché nos vœux [2];
Le desir de régner eût fait la même chose [3];
Et, dans l'ordre des lois que la paix nous impose,
Nous devions aspirer à sa possession
Par amour, par devoir, ou par ambition.
Nous avons donc aimé, nous avons cru vous plaire;
Chacun de nous n'a craint que le bonheur d'un frère:
Et cette crainte enfin cédant à l'amitié,
J'implore pour tous deux un moment de pitié.
Avons-nous dû prévoir cette haine cachée,
Que la foi des traités n'avoit point arrachée [4]?

CLÉOPATRE. Non, mais vous avez dû garder le souvenir
Des hontes que pour vous j'avois su prévenir [5],
Et de l'indigne état où votre Rodogune
Sans moi, sans mon courage, eût mis votre fortune.
Je croyois que vos cœurs, sensibles à ces coups,
En sauroient conserver un généreux courroux [6];

[1] Il me semble qu'il n'est point du tout intéressant de savoir si Cléopâtre a fait naître elle-même l'amour des deux frères pour Rodogune; ce n'est pas là ce qui doit l'inquiéter. Il doit trembler que Cléopâtre n'ait déja fait assassiner Rodogune par Séleucus, comme elle l'a déja dit, ou du moins qu'elle n'emploie le bras de quelque autre : cette idée si naturelle ne se présente pas seulement à lui; c'était la seule qui pût inspirer de la terreur et de la pitié, et c'est la seule qui ne vienne pas dans la tête d'Antiochus; il s'amuse à dire inutilement que les deux frères devaient aimer Rodogune : il veut le prouver en forme; il parle de l'*ordre des lois*. (V.)

[2] Il dit que *le devoir attacha leurs vœux auprès d'elle*. Comment un devoir attache-t-il des vœux? Cela n'est pas français. (V.)

[3] *Le desir de régner qui eût fait la même chose*, et les deux princes qui devaient aspirer à la possession de Rodogune dans l'ordre des lois, et qui ont donc aimé? Quel langage! (V.)

[4] Ce verbe *arracher* exige une préposition et un substantif: on arrache la haine du cœur. (V.)

[5] La *honte* n'a point de pluriel, du moins dans le style noble. (V.)

[6] *Je croyais que vos cœurs, sensibles à ces coups*, se rapporte, par la construction de la phrase, au courage de Cleopâtre, dont il est parlé au vers précédent, et par le sens de la phrase, aux coups de Rodogune. Et comment retenait-elle ce courroux, quand elle dit que leurs cœurs conserveraient un généreux courroux? Pouvait-elle retenir un courroux dont ses deux fils ne lui donnaient aucune marque? Au reste, je suis toujours étonné que Cléopâtre veuille tromper toujours grossièrement des princes qui la connaissent, et qui doivent tant se défier d'elle. Observez surtout que rien n'est si froid que ces discussions dans des scènes où il s'agit d'un grand intérêt. (V.)

Et je le retenois avec ma douceur feinte,
Afin que, grossissant sous un peu de contrainte,
Ce torrent de colère et de ressentiment
Fût plus impétueux en son débordement.
Je fais plus maintenant : je presse, sollicite,
Je commande, menace, et rien ne vous irrite.
Le sceptre, dont ma main vous doit récompenser,
N'a point de quoi vous faire un moment balancer ;
Vous ne considérez ni lui ni mon injure ;
L'amour étouffe en vous la voix de la nature :
Et je pourrois aimer des fils dénaturés !

ANTIOCHUS. La nature et l'amour ont leurs droits séparés ;
L'un n'ôte point à l'autre une ame qu'il possède.

CLÉOPATRE. Non, non ; où l'amour règne il faut que l'autre cède.

ANTIOCHUS. Leurs charmes à nos cœurs sont également doux.
Nous périrons tous deux s'il faut périr pour vous ;
Mais aussi...

CLÉOPATRE. Poursuivez, fils ingrat et rebelle.

ANTIOCHUS. Nous périrons tous deux s'il faut périr pour elle.

CLÉOPATRE. Périssez, périssez, votre rébellion
Mérite plus d'horreur que de compassion.
Mes yeux sauront le voir sans verser une larme,
Sans regarder en vous que l'objet qui vous charme ;
Et je triompherai, voyant périr mes fils,
De ses adorateurs et de mes ennemis.

ANTIOCHUS. Eh bien ! triomphez-en, que rien ne vous retienne :
Votre main tremble-t-elle ? y voulez-vous la mienne [1] ?
Madame, commandez, je suis prêt d'obéir ;
Je percerai ce cœur qui vous ose trahir :
Heureux si par ma mort je puis vous satisfaire,
Et noyer dans mon sang toute votre colère !
Mais si la dureté de votre aversion
Nomme encor notre amour une rébellion,
Du moins souvenez-vous qu'elle n'a pris pour armes
Que de foibles soupirs et d'impuissantes larmes [2].

CLÉOPATRE. Ah ! que n'a-t-elle pris et la flamme et le fer !
Que bien plus aisément j'en saurois triompher !

[1] Cet *y* ne se rapporte à rien. (V.)

[2] S'il n'a eu que d'impuissantes larmes, comment Cléopâtre a-t-elle pu lui dire, *quelle aveugle fureur vous possède ?* comme on l'a déja remarqué ? (V.)

Vos larmes dans mon cœur ont trop d'intelligence ;
Elles ont presque éteint cette ardeur de vengeance :
Je ne puis refuser des soupirs à vos pleurs ;
Je sens que je suis mère auprès de vos douleurs [1].
C'en est fait, je me rends, et ma colère expire.
Rodogune est à vous aussi bien que l'empire ;
Rendez graces aux dieux qui vous ont fait l'aîné [2] :
Possédez-la, régnez.

ANTIOCHUS. O moment fortuné !
O trop heureuse fin de l'excès de ma peine !
Je rends graces aux dieux qui calment votre haine.
Madame, est-il possible?

CLÉOPATRE. En vain j'ai résisté,
La nature est trop forte, et mon cœur s'est dompté.
Je ne vous dis plus rien, vous aimez votre mère,
Et votre amour pour moi taira ce qu'il faut taire.

ANTIOCHUS. Quoi, je triomphe donc sur le point de périr !
La main qui me blessoit a daigné me guérir !

CLÉOPATRE. Oui ! je veux couronner une flamme si belle [3].
Allez à la princesse en porter la nouvelle ;
Son cœur comme le vôtre en deviendra charmé :
Vous n'aimeriez pas tant si vous n'étiez aimé.

ANTIOCHUS. Heureux Antiochus ! heureuse Rodogune [4] !

[1] Cela n'est pas français ; il fallait dire : *vos douleurs me font sentir que je suis mère*. La correction du style est devenue d'une nécessité absolue : on est obligé de tourner quelquefois un vers en plusieurs manières avant de rencontrer la bonne. (V.)

[2] Je suis encore surpris du peu d'effet que produit ici cette déclaration de la primogéniture d'Antiochus ; c'est pourtant le sujet de la pièce, c'est ce qui est annoncé dès les premiers vers comme la chose la plus importante. Je pense que la raison de l'indifférence avec laquelle on entend cette déclaration est qu'on ne la croit pas vraie. Cléopâtre vient de s'adoucir sans aucune raison ; on pense que tout ce qu'elle dit est feint. Une autre raison encore du peu d'effet de cette déclaration si importante, c'est qu'elle est noyée dans un amas de petits artifices, de mauvaises raisons, et surtout de mauvais vers. Cela peut rendre attentif, mais cela ne saurait toucher. J'observe que, parmi ces défauts, l'intérêt de curiosité se fait toujours sentir ; c'est ce qui soutient la pièce jusqu'au cinquième acte, dont les grandes beautés, la situation unique et le terrible tableau demandent grace pour tant de fautes, et l'obtiennent. (V.)

[3] *Une flamme si belle* n'est pas une raison quand il s'agit d'un trône ; il faut d'autres preuves. Le petit compliment qu'elle fait à Antiochus est plutôt de la comédie que de la tragédie. (V.)

[4] Il faut que ce prince ait le sens bien borné pour n'avoir aucune défiance en voyant sa mère passer tout d'un coup de l'excès de la méchanceté la plus atroce à l'excès de la bonté. Quoi ! après qu'elle ne lui a parlé que d'assassiner Rodogune, après avoir voulu lui faire accroire que Séleucus l'a tuée, après lui avoir dit, *périssez, périssez !* elle lui dit que ses larmes ont de l'intelligence dans son cœur ; et Antiochus la croit !

Oui, madame, entre nous la joie en est commune.
CLÉOPATRE. Allez donc; ce qu'ici vous perdez de moments
Sont autant de larcins à vos contentements;
Et ce soir, destiné pour la cérémonie,
Fera voir pleinement si ma haine est finie.
ANTIOCHUS. Et nous vous ferons voir tous nos desirs bornés
A vous donner en nous des sujets couronnés.

SCÈNE IV.

CLÉOPATRE, LAONICE.

LAONICE. Enfin ce grand courage a vaincu sa colère.
CLÉOPATRE. Que ne peut point un fils sur le cœur d'une mère!
LAONICE. Vos pleurs coulent encore, et ce cœur adouci...
CLÉOPATRE. Envoyez-moi son frère, et nous laissez ici.
Sa douleur sera grande, à ce que je présume;
Mais j'en saurai sur l'heure adoucir l'amertume.
Ne lui témoignez rien : il lui sera plus doux
D'apprendre tout de moi, qu'il ne seroit de vous.

SCÈNE V[1].

CLÉOPATRE.

Que tu pénètres mal le fond de mon courage!
Si je verse des pleurs, ce sont des pleurs de rage;
Et ma haine, qu'en vain tu crois s'évanouir,
Ne les a fait couler qu'afin de t'éblouir.

Non, une telle crédulité n'est pas dans la nature. Antiochus n'a jamais dû avoir plus de défiance, et il n'en témoigne aucune : il devrait au moins demander si le changement inopiné de sa mère est bien vrai; il devrait dire : *Est-il possible que vous soyez tout autre en un moment! serais-je assez heureux?* etc.; mais point; il s'écrie tout d'un coup, *O moment fortuné! ô trop heureuse fin!* Plus j'y réfléchis, et moins je trouve cette scène naturelle. (V.)

[1] On dit qu'au théâtre on n'aime pas les scélérats. Il n'y a point de criminelle plus odieuse que Cléopâtre, et cependant on se plaît à la voir; du moins le parterre, qui n'est pas toujours composé de connaisseurs sévères et délicats, s'est laissé subjuguer quand une actrice imposante a joué ce rôle : elle ennoblit l'horreur de son caractère par la fierté des traits dont Corneille la peint; on ne lui pardonne pas, mais on attend avec impatience ce qu'elle fera après avoir promis Rodogune et le trône à son fils Antiochus. Si Corneille a manqué à son art dans les détails, il a rempli le grand projet de tenir les esprits en suspens, et d'arranger tellement les événements, que personne ne peut deviner le dénouement de cette tragédie. (V.)

Je ne veux plus que moi dedans ma confidence [1].
Et toi, crédule amant, que charme l'apparence,
Et dont l'esprit léger s'attache avidement
Aux attraits captieux de mon déguisement,
Va, triomphe en idée avec ta Rodogune,
Au sort des immortels préfère ta fortune,
Tandis que mieux instruite en l'art de me venger,
En de nouveaux malheurs je saurai te plonger.
Ce n'est pas tout d'un coup que tant d'orgueil trébuche [2]:
De qui se rend trop tôt on doit craindre une embûche;
Et c'est mal démêler le cœur d'avec le front [3],
Que prendre pour sincère un changement si prompt.
L'effet te fera voir comme je suis changée.

SCÈNE VI.

CLÉOPATRE, SÉLEUCUS.

CLÉOPATRE. Savez-vous, Séleucus, que je me suis vengée?
SÉLEUCUS. Pauvre princesse, hélas [4] !
CLÉOPATRE. Vous déplorez son sort!
Quoi! l'aimiez-vous?

[1] On a déja dit qu'il faut *dans*, et non pas *dedans*. Mais pourquoi ne veut-elle plus de confidente? et pourquoi s'est-elle confiée? Elle ne le dit pas. (V.)

[2] *Trébucher* n'a jamais été du style noble. (V.) — Pourquoi limiter toujours le nombre des mots qui peuvent entrer dans le style noble? Nous croyons qu'il en est bien peu qui, habilement employés, ne puissent entrer dans un beau vers. Opposons, une fois pour toutes, aux éternels scrupules de Voltaire une autorité qui doit avoir d'autant plus de poids que c'est un grammairien qui défend les droits de la poésie. L'abbé d'Olivet, en faisant remarquer la construction hardie de ces deux vers d'*Esther*,

Quand sera le voile arraché
Qui sur tout l'univers jette une nuit si sombre,

ne balance pas à condamner la timidité de nos poëtes, qui n'osent presque plus se permettre ces transpositions. « Pour peu qu'ils continuent, dit-il, à ne vouloir que des « tours prosaïques, nous n'aurons plus de vers. » Il fait des vœux pour que des mots qui passent pour vieillis dans la prose ne soient pas abandonnés de nos poëtes; et il cite en effet quelques uns de ces mots, qui sont encore, en vers, d'un excellent usage. Enfin il desire, en homme de goût, que notre poésie soit plus attentive à maintenir ses priviléges. (P.)

[3] Je crois qu'il eût fallu *distinguer*, au lieu de *démêler*; car le cœur et le front ne sont point mêlés ensemble. Je ne vois pas pourquoi elle s'applaudit de tromper toujours sa confidente; doit-elle penser à elle dans ce moment d'horreur? (V.)

[4] Cette réponse est insoutenable; la bassesse de l'expression s'y joint à une indifférence qu'on n'attendait pas d'un homme amoureux: on ne parlerait pas ainsi de la mort d'une personne qu'on connaîtrait à peine: il croit que sa maîtresse est assassinée, et il dit, *Pauvre princesse!* (V.)

SÉLEUCUS. Assez pour regretter sa mort[1].
CLÉOPATRE. Vous lui pouvez servir encor d'amant fidèle ;
Si j'ai su me venger, ce n'a pas été d'elle.
SÉLEUCUS. O ciel ! et de qui donc, madame ?
CLÉOPATRE. C'est de vous,
Ingrat, qui n'aspirez qu'à vous voir son époux ;
De vous, qui l'adorez en dépit d'une mère ;
De vous, qui dédaignez de servir ma colère ;
De vous, de qui l'amour, rebelle à mes desirs,
S'oppose à ma vengeance, et détruit mes plaisirs.
SÉLEUCUS. De moi ?
CLÉOPATRE. De toi, perfide ! Ignore, dissimule
Le mal que tu dois craindre et le feu qui te brûle ;
Et si pour l'ignorer tu crois t'en garantir,
Du moins en l'apprenant commence à le sentir.
Le trône étoit à toi par le droit de naissance ;
Rodogune avec lui tombait en ta puissance ;
Tu devois l'épouser, tu devois être roi !
Mais comme ce secret n'est connu que de moi,
Je puis, comme je veux, tourner le droit d'aînesse,
Et donne à ton rival ton sceptre et ta maîtresse.
SÉLEUCUS. A mon frère ?
CLÉOPATRE. C'est lui que j'ai nommé l'aîné.
SÉLEUCUS. Vous ne m'affligez point de l'avoir couronné :
Et, par une raison qui vous est inconnue,
Mes propres sentiments vous avoient prévenue :
Les biens que vous m'ôtez n'ont point d'attraits si doux[2]
Que mon cœur n'ait donnés à ce frère avant vous ;
Et, si vous bornez là toute votre vengeance,
Vos desirs et les miens seront d'intelligence.
CLÉOPATRE. C'est ainsi qu'on déguise un violent dépit ;
C'est ainsi qu'une feinte au dehors l'assoupit,
Et qu'on croit amuser de fausses patiences
Ceux dont en l'ame on craint les justes défiances[3].

[1] Enchérit encore sur cette faute. (V.)

[2] *N'ait donnés* se rapporte aux *attraits si doux* : mais ce ne sont pas les attraits si doux qu'il a donnés à son frère, ce sont *les biens*. (V.)

[3] Cléopâtre est-elle habile ? Elle veut trop persuader à Séleucus qu'il doit s'affliger ; c'est lui faire voir qu'en effet elle veut l'affliger, et l'animer contre son frère ; mais ses paroles n'ont pas un sens net. Qu'est-ce *qu'une feinte* qui *assoupit au dehors*, et de *fausses patiences* qui *amusent ceux dont on craint en l'ame des défiances ?*

SÉLEUCUS. Quoi! je conserverois quelque courroux secret!

CLÉOPATRE. Quoi! lâche, tu pourrois la perdre sans regret,
Elle de qui les dieux te donnoient l'hyménée,
Elle dont tu plaignois la perte imaginée!

SÉLEUCUS. Considérer sa perte avec compassion,
Ce n'est pas aspirer à sa possession.

CLÉOPATRE. Que la mort la ravisse, ou qu'un rival l'emporte,
La douleur d'un amant est également forte,
Et tel qui se console après l'instant fatal
Ne sauroit voir son bien aux mains de son rival:
Piqué jusques au vif, il tâche à le reprendre;
Il fait de l'insensible, afin de mieux surprendre;
D'autant plus animé, que ce qu'il a perdu
Par rang ou par mérite à sa flamme étoit dû [1].

SÉLEUCUS. Peut-être; mais enfin par quel amour de mère
Pressez-vous tellement ma douleur contre un frère?
Prenez-vous intérêt à la faire éclater?

CLÉOPATRE. J'en prends à la connoître, et la faire avorter;
J'en prends à conserver malgré toi mon ouvrage
Des jaloux attentats de ta secrète rage.

SÉLEUCUS. Je le veux croire ainsi; mais quel autre intérêt
Nous fait tous deux aînés quand et comme il vous plaît?
Qui des deux vous doit croire, et par quelle justice
Faut-il que sur moi seul tombe tout le supplice;
Et que du même amour dont nous sommes blessés
Il soit récompensé, quand vous m'en punissez?

CLÉOPATRE. Comme reine, à mon choix je fais justice ou grace,
Et je m'étonne fort d'où vous vient cette audace,
D'où vient qu'un fils, vers moi noirci de trahison,
Ose de mes faveurs me demander raison.

SÉLEUCUS. Vous pardonnerez donc ces chaleurs indiscrètes:
Je ne suis point jaloux du bien que vous lui faites;
Et je vois quel amour vous avez pour tous deux,

Comment l'auteur de *Cinna* a-t-il pu écrire dans un style si incorrect et si peu noble? (V.)

[1] Tout cela est très mal exprimé, et est d'un style familier et bas. *Une chose due par rang* n'est pas français. Le reste de la scène est plus naturel et mieux écrit; mais Séleucus ne dit rien qui doive faire prendre à sa mère la résolution de l'assassiner: un si grand crime doit au moins être nécessaire. Pourquoi Séleucus ne prend-il pas des mesures contre sa mère, comme il l'avait proposé à Antiochus? En ce cas, Cléopâtre aurait quelque raison qui semblerait colorer ses crimes. (V.)

Plus que vous ne pensez, et plus que je ne veux :
Le respect me défend d'en dire davantage.
Je n'ai ni faute d'yeux, ni faute de courage,
Madame ; mais enfin n'espérez voir en moi
Qu'amitié pour mon frère, et zèle pour mon roi.
Adieu.

SCÈNE VII.

CLÉOPATRE.

De quel malheur suis-je encore capable [1] !
Leur amour m'offensoit, leur amitié m'accable ;
Et contre mes fureurs je trouve en mes deux fils
Deux enfants révoltés et deux rivaux unis.
Quoi ! sans émotion perdre trône et maîtresse !
Quel est ici ton charme odieuse princesse ?
Et par quel privilége, allumant de tels feux,
Peux-tu n'en prendre qu'un, et m'ôter tous les deux [2] ?
N'espère pas pourtant triompher de ma haine :
Pour régner sur deux cœurs, tu n'es pas encor reine.
Je sais bien qu'en l'état où tous deux je les voi
Il me les faut percer pour aller jusqu'à toi :
Mais n'importe ; mes mains sur le père enhardies
Pour un bras refusé sauront prendre deux vies ;
Leurs jours également sont pour moi dangereux :
J'ai commencé par lui, j'achèverai par eux [3].

[1] On est capable d'une résolution, d'une action vertueuse ou criminelle ; on n'est point capable d'un malheur. (V.)

[2] Elle veut dire, *en n'en prenant qu'un*, car Rodogune ne pouvait pas prendre deux maris. Cette antithèse, *en prendre un, et en ôter deux*, est recherchée. J'ai déja remarqué que l'antithèse est trop familière à la poésie française : ce pourrait bien être la faute de la langue, qui n'a point le nombre et l'harmonie de la latine et de la grecque ; c'est encore plus notre faute : nous ne travaillons pas assez nos vers, nous n'avons pas assez d'attention au choix des paroles, nous ne luttons pas assez contre les difficultés. (V.)

[3] Je ne sais si on sera de mon sentiment, mais je ne vois aucune nécessité pressante qui puisse forcer Cléopâtre à se débarrasser de ses deux enfants. Antiochus est doux et soumis : Séleucus ne l'a point menacée. J'avoue que son atrocité me révolte ; et, quelque méchant que soit le genre humain, je ne crois pas qu'une telle résolution soit dans la nature. Si ces deux enfants avaient comploté de la faire enfermer, comme ils le devaient, peut-être la fureur pouvait rendre Cléopâtre un peu excusable ; mais une femme qui de sang-froid se résout à assassiner un de ses fils et à empoisonner l'autre, n'est pour moi qu'un monstre qui me dégoûte : cela est plus atroce que tragique ; il faut toujours, à mon avis, qu'un grand crime ait quelque chose d'excusable. (V.)

Sors de mon cœur, nature, ou fais qu'ils m'obéissent :
Fais-les servir ma haine, ou consens qu'ils périssent.
Mais déja l'un a vu que je les veux punir.
Souvent qui tarde trop se laisse prévenir.
Allons chercher le temps d'immoler nos victimes,
Et de me rendre heureuse à force de grands crimes.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

CLÉOPATRE.

Enfin, graces aux dieux, j'ai moins d'un ennemi [1].
La mort de Séleucus m'a vengée à demi.
Son ombre, en attendant Rodogune et son frère,
Peut déja de ma part les promettre à son père [2] :
Ils le suivront de près, et j'ai tout préparé
Pour réunir bientôt ce que j'ai séparé.
O toi, qui n'attends plus que la cérémonie
Pour jeter à mes pieds ma rivale punie,
Et par qui deux amants vont d'un seul coup du sort
Recevoir l'hyménée, et le trône, et la mort,
Poison, me sauras-tu rendre mon diadème [3]?

[1] Il n'est point de serpent, ni de monstre odieux,
Qui, par l'art imité, ne puisse plaire aux yeux.

Il faut bien que cela soit ainsi, puisque le public écoute encore, non sans plaisir, ce monologue. Je ne puis trahir ma pensée jusqu'à déguiser la peine qu'il me fait : je trouve surtout cette exclamation, *grâces aux dieux*, aussi déplacée qu'horrible. *Grâces aux dieux, je viens d'égorger mon fils, de qui je n'avois nul sujet de me plaindre* : mais enfin je conçois que cette détestable fermeté de Cléopâtre peut attacher, et surtout qu'on est très curieux de savoir comment Cléopâtre réussira ou succombera ; c'est là ce qui fait, à mon avis, le grand mérite de cette pièce. (V.)

[2] *De ma part* est une expression familière ; mais, ainsi placée, elle devient fière et tragique ; c'est là le grand art de la diction. Il seroit à souhaiter que Corneille l'eût employé souvent ; mais il seroit à souhaiter aussi que la rage de Cléopâtre pût avoir quelque excuse au moins apparente. (V.)

[3] J'avoue encore que je n'aime point cette apostrophe au *poison* : on ne parle point à un *poison* : c'est une déclamation de rhéteur ; une reine ne s'avise guère de prodiguer ces figures recherchées. Vous ne trouverez point de ces apostrophes dans Racine. (V.) — Monime, dans *Mithridate*, apostrophe le bandeau royal, dont elle vouloit faire un instrument de mort, et qui a mal servi son désespoir.

Et toi, fatal tissu, malheureux diadème, etc. (P.)

Le fer m'a bien servie, en feras-tu de même ?
Me seras-tu fidèle ? Et toi, que me veux-tu [1],
Ridicule retour d'une sotte vertu,
Tendresse dangereuse autant comme importune [2] ?
Je ne veux point pour fils l'époux de Rodogune,
Et ne vois plus en lui les restes de mon sang,
S'il m'arrache du trône et la met en mon rang.
Reste du sang ingrat d'un époux infidèle,
Héritier d'une flamme envers moi criminelle,
Aime mon ennemie et péris comme lui.
Pour la faire tomber j'abattrai son appui :
Aussi bien sous mes pas, c'est creuser un abîme
Que retenir ma main sur la moitié du crime ;
Et, te faisant mon roi, c'est trop me négliger,
Que te laisser sur moi frère et père à venger.
Qui se venge à demi court lui-même à sa peine :
Il faut ou condamner ou couronner sa haine [3].
Dût le peuple en fureur pour ses maîtres nouveaux
De mon sang odieux arroser leurs tombeaux,
Dût le Parthe vengeur me trouver sans défense,
Dût le ciel égaler le supplice à l'offense,
Trône, à t'abandonner je ne puis consentir ;
Par un coup de tonnerre il vaut mieux en sortir ;
Il vaut mieux mériter le sort le plus étrange [4].
Tombe sur moi le ciel pourvu que je me venge [5] !
J'en recevrai le coup d'un visage remis :
Il est doux de périr après ses ennemis :

[1] . . . . . . Et toi, que me veux-tu,
Ridicule retour d'une sotte vertu ?

n'est pas de même ; rien n'est plus bas, ni même plus mal placé : Cléopâtre n'a point de vertu ; son ame exécrable n'a pas hésité un instant. Ce mot *sotte* doit être évité. (V.)

[2] *Autant comme* n'est pas français ; on l'a déjà observé ailleurs. (V.)

[3] Ces sentences au moins doivent être claires et fortes ; mais ici le mot de *haine* est faible, et *couronner sa haine* ne donne pas une idée nette. (V.)

[4] *Il vaut mieux mériter*, etc. Il est bien plus étrange qu'un vers si oiseux et si faible se trouve entre deux vers si beaux et si forts. Plaignons la stérilité de nos rimes dans le genre noble ; nous n'en avons qu'un très petit nombre, et l'embarras de trouver une rime convenable fait souvent beaucoup de tort au génie ; mais aussi, quand cette difficulté est toujours surmontée, le génie alors brille dans toute sa perfection. (V.)

[5] On sait bien que le ciel ne peut tomber sur une personne ; mais cette idée, quoique très fausse, était reçue du vulgaire ; elle exprime toute la fureur de Cléopâtre, elle fait frémir. (V.)

Et, de quelque rigueur que le destin me traite,
Je perds moins à mourir qu'à vivre leur sujette.
Mais voici Laonice ; il faut dissimuler [1]
Ce que le seul effet doit bientôt révéler.

SCÈNE II.

CLÉOPATRE, LAONICE.

CLÉOPATRE. Viennent-ils, nos amants?
LAONICE. Ils approchent, madame [2]:
On lit dessus leur front l'alégresse de l'ame ;
L'amour s'y fait paroître avec la majesté;
Et, suivant le vieil ordre en Syrie usité,
D'une grace en tous deux tout auguste et royale,
Ils viennent prendre ici la coupe nuptiale,
Pour s'en aller au temple, au sortir du palais,
Par les mains du grand-prêtre être unis à jamais [3] :
C'est là qu'il les attend pour bénir l'alliance.
Le peuple tout ravi par ses vœux les devance [4],
Et pour eux à grands cris demande aux immortels
Tout ce qu'on leur souhaite au pied de leurs autels,
Impatient pour eux que la cérémonie
Ne commence bientôt, ne soit bientôt finie.
Les Parthes à la foule aux Syriens mêlés [5],
Tous nos vieux différents de leur ame exilés,
Font leur suite assez grosse, et d'une voix commune
Bénissent à l'envi le prince et Rodogune [6].
Mais je les vois déja : madame, c'est à vous
A commencer ici des spectacles si doux.

[1] Ces avertissements au parterre ne sont plus permis; on s'est aperçu qu'il y a très peu d'art à dire, *je vais agir avec art;* on doit assez s'apercevoir que Cléopâtre dissimule, sans qu'elle dise, *je vais dissimuler.* (V.)

[2] Cette description que fait Laonice, toute simple qu'elle est, me paraît un grand coup de l'art ; elle intéresse pour les deux époux ; c'est un beau contraste avec la rage de Cléopâtre. Ce moment excite la crainte et la pitié ; et voilà la vraie tragédie. (V.)

[3] On sent assez la dureté de ces sons, *grand-prêtre, être ;* il est aisé de substituer le mot de *pontife.* (V.)

[4] Ce vers est un peu trop du style de la comédie. Il ne faut pas croire que ces petites négligences puissent diminuer en rien le grand intérêt de cette situation, la majesté du spectacle et la beauté de presque tout ce cinquième acte, considéré en lui-même indépendamment des quatre premiers. (V.)

[5] Il faut *en foule.* (V.)

[6] Il semble, par la phrase, que ces différents soient de la suite. (V.)

SCÈNE III.

CLÉOPATRE, ANTIOCHUS, RODOGUNE, ORONTE, LAONICE, TROUPE DE PARTHES ET DE SYRIENS.

CLÉOPATRE. Approchez, mes enfants ; car l'amour maternelle,
Madame, dans mon cœur, vous tient déja pour telle [1] ;
Et je crois que ce nom ne vous déplaira pas.
RODOGUNE. Je le chérirai même au-delà du trépas.
Il m'est trop doux, madame ; et tout l'heur que j'espère,
C'est de vous obéir et respecter en mère.
CLÉOPATRE. Aimez-moi seulement ; vous allez être rois,
Et s'il faut du respect, c'est moi qui vous le dois.
ANTIOCHUS. Ah ! si nous recevons la suprême puissance,
Ce n'est pas pour sortir de votre obéissance :
Vous régnerez ici quand nous y régnerons,
Et ce seront vos lois que nous y donnerons.
CLÉOPATRE. J'ose le croire ainsi : mais prenez votre place ;
Il est temps d'avancer ce qu'il faut que je fasse.

(Ici Antiochus s'assied dans un fauteuil, Rodogune à sa gauche, en même rang, et Cléopâtre à sa droite, mais en rang inférieur, et qui marque quelque inégalité. Oronte s'assied aussi à la gauche de Rodogune, avec la même différence ; et Cléopâtre, cependant qu'ils prennent leurs places, parle à l'oreille de Laonice, qui s'en va querir une coupe pleine de vin empoisonné. Après qu'elle est partie, Cléopâtre continue :)

Peuple qui m'écoutez, Parthes et Syriens,
Sujets du roi son frère, ou qui fûtes les miens,
Voici de mes deux fils celui qu'un droit d'aînesse
Élève dans le trône, et donne à la princesse.
Je lui rends cet état que j'ai sauvé pour lui,
Je cesse de régner ; il commence aujourd'hui.
Qu'on ne me traite plus ici de souveraine :
Voici votre roi, peuple, et voilà votre reine.
Vivez pour les servir, respectez-les tous deux,
Aimez-les, et mourez, s'il est besoin, pour eux.
Oronte, vous voyez avec quelle franchise
Je leur rends ce pouvoir dont je me suis démise :

[1] Quoi ! après avoir demandé, il y a deux heures, la tête de Rodogune, elle leur parle d'*amour maternelle !* cela n'est-il pas trop outré ? Rodogune ne peut-elle pas regarder ce mot comme une ironie ? Il n'y a point de réconciliation formelle, les deux princesses ne se sont point vues. (V.)

Prêtez les yeux au reste [1], et voyez les effets
Suivre de point en point les traités de la paix.
(Laonice revient avec une coupe à la main.)

ORONTE. Votre sincérité s'y fait assez paroître,
Madame; et j'en ferai récit au roi mon maître.

CLÉOPATRE. L'hymen est maintenant notre plus cher souci.
L'usage veut, mon fils, qu'on le commence ici :
Recevez de ma main la coupe nuptiale,
Pour être après unis sous la foi conjugale ;
Puisse-t-elle être un gage envers votre moitié,
De votre amour ensemble et de mon amitié !

ANTIOCHUS, *prenant la coupe.*
Ciel! que ne dois-je point aux bontés d'une mère!

CLÉOPATRE. Le temps presse, et votre heur d'autant plus se diffère.

ANTIOCHUS, *à Rodogune.*
Madame, hâtons donc ces glorieux moments :
Voici l'heureux essai de nos contentements.
Mais si mon frère étoit le témoin de ma joie...

CLÉOPATRE C'est être trop cruel de vouloir qu'il la voie :
Ce sont des déplaisirs qu'il fait bien d'épargner ;
Et sa douleur secrète a droit de l'éloigner.

ANTIOCHUS. Il m'avoit assuré qu'il la verroit sans peine.
Mais n'importe, achevons.

SCÈNE IV.

CLÉOPATRE, ANTIOCHUS, RODOGUNE, ORONTE, TIMAGÈNE, LAONICE, TROUPE.

TIMAGÈNE. Ah! seigneur!

CLÉOPATRE. Timagène,
Quelle est votre insolence!

TIMAGÈNE. Ah! madame!

ANTIOCHUS, *rendant la coupe à Laonice.* Parlez.

TIMAGÈNE. Souffrez pour un moment que mes sens rappelés...

ANTIOCHUS. Qu'est-il donc arrivé?

TIMAGÈNE. Le prince votre frère...

ANTIOCHUS. Quoi! se voudroit-il rendre à mon bonheur contraire?

[1] Pourquoi dit-on *prêter l'oreille*, et que *prêter les yeux* n'est pas français? N'est-ce point qu'on peut s'empêcher à toute force d'entendre, en détournant ailleurs son attention, et qu'on ne peut s'empêcher de voir, quand on a les yeux ouverts? (V.)

TIMAGÈNE. L'ayant cherché long-temps afin de divertir
L'ennui que de sa perte il pouvoit ressentir,
Je l'ai trouvé, seigneur, au bout de cette allée
Où la clarté du ciel semble toujours voilée.
Sur un lit de gazon, de foiblesse étendu,
Il sembloit déplorer ce qu'il avoit perdu ;
Son ame à ce penser paroissoit attachée ;
Sa tête sur un bras languissamment penchée,
Immobile et rêveur, en malheureux amant [1]...
ANTIOCHUS. Enfin que faisoit-il ? achevez promptement [2].
TIMAGÈNE. D'une profonde plaie en l'estomac ouverte
Son sang à gros bouillons sur cette couche verte...
CLÉOPATRE. Il est mort !
TIMAGÈNE. Oui, madame.
CLÉOPATRE. Ah ! destins ennemis,
Qui m'enviez le bien que je m'étois promis !
Voilà le coup fatal que je craignois dans l'ame,
Voilà le désespoir où l'a réduit sa flamme.
Pour vivre en vous perdant il avoit trop d'amour,
Madame, et de sa main il s'est privé du jour.
TIMAGÈNE, *à Cléopâtre*. Madame, il a parlé ; sa main est innocente.
CLÉOPATRE, *à Timagène*.
La tienne est donc coupable, et ta rage insolente [3],
Par une lâcheté qu'on ne peut égaler,
L'ayant assassiné, le fait encor parler !
ANTIOCHUS. Timagène, souffrez la douleur d'une mère,

[1] On est fâché de cette absurdité de Timagène, qui jetterait quelque ridicule sur cet événement terrible, s'il était possible d'en jeter. Peut-on dire d'un prince assassiné, qu'il est *rêveur en malheureux amant sur un lit de gazon?* Le moment est pressant et horrible. Séleucus peut avoir un reste de vie, on peut le secourir, et Timagène s'amuse à représenter un prince assassiné et baigné dans son sang, comme un berger de l'*Astrée* rêvant à sa maîtresse sur une couche verte. (V.)

[2] *Enfin que fesait ce malheureux amant rêveur? — Monsieur, il était mort.* C'est une espèce d'arlequinade. Si un auteur hasardait aujourd'hui sur le théâtre une telle incongruité, comme on se récrierait! comme on sifflerait! surtout si l'auteur était malvoulu; cela seul serait capable de faire tomber une pièce nouvelle. Mais le grand intérêt qui règne dans ce dernier acte, si différent du reste, la terreur de cette situation, et le grand nom de Corneille, couvrent ici tous les défauts. (V.)

[3] Je ne sais s'il est bien adroit à Cléopâtre d'accuser sur-le-champ Timagène; mais, comme elle craint d'être accusée, elle se hâte de faire retomber le soupçon sur un autre, quelque peu vraisemblable que soit ce soupçon : d'ailleurs son trouble est une excuse. On peut remarquer que quand Timagène dit que Séleucus a parlé en mourant, la reine lui répond : *C'est donc toi qui l'as tué?* Ce n'est pas une conséquence : *il a parlé*, donc *tu l'as tué*. (V.)

Et les premiers soupçons d'une aveugle colère.
Comme ce coup fatal n'a point d'autres témoins,
J'en ferois autant qu'elle, à vous connoître moins [1].
Mais que vous a-t-il dit? achevez, je vous prie.

TIMAGÈNE. Surpris d'un tel spectacle, à l'instant je m'écrie;
Et soudain à mes cris, ce prince, en soupirant,
Avec assez de peine entr'ouvre un œil mourant;
Et ce reste égaré de lumière incertaine
Lui peignant son cher frère au lieu de Timagène,
Rempli de votre idée, il m'adresse pour vous
Ces mots où l'amitié règne sur le courroux :
« Une main qui nous fut bien chère
« Venge ainsi le refus d'un coup trop inhumain [2].
« Régnez; et surtout, mon cher frère,
« Gardez-vous de la même main.
« C'est... » La parque à ce mot lui coupe la parole;
Sa lumière s'éteint, et son ame s'envole :
Et moi, tout effrayé d'un si tragique sort,
J'accours pour vous en faire un funeste rapport.

ANTIOCHUS. Rapport vraiment funeste, et sort vraiment tragique,
Qui va changer en pleurs l'alégresse publique.
O frère, plus aimé que la clarté du jour!
O rival, aussi cher que m'étoit mon amour!
Je te perds, et je trouve en ma douleur extrême
Un malheur dans ta mort plus grand que ta mort même.
O de ses derniers mots fatale obscurité,
En quel gouffre d'horreur m'as-tu précipité!
Quand j'y pense chercher la main qui l'assassine,

[1] Cet *à* n'est pas français; il faut, *si je vous connaissais moins;* mais pourquoi soupçonnerait-il Timagène? ne devrait-il pas plutôt soupçonner Cléopâtre, qu'il sait être capable de tout? (V.)

[2] Plusieurs critiques ont trouvé qu'il n'est pas naturel que Séleucus en mourant ait prononcé quatre vers entiers sans nommer sa mère; ils disent que cet artifice est trop ajusté au théâtre; ils prétendent que, s'il a été frappé à la poitrine par sa mère, il devait se défendre; qu'un prince ne se laisse pas tuer ainsi par une femme; et que, s'il a été assassiné par un autre, envoyé par sa mère, il ne doit pas dire que c'est *une main chère;* qu'enfin Antiochus, au récit de cette aventure, devrait courir sur le lieu. C'est au lecteur à peser la valeur de toutes ces critiques. La dernière critique surtout ne souffre point de réponse: Antiochus aimait tendrement son frère; ce frère est assassiné, et Antiochus achève tranquillement la cérémonie de son mariage. Rien n'est moins naturel et plus révoltant. Son premier soin doit être de courir sur le lieu, de voir si en effet son frère est mort, si on peut lui donner quelque secours; mais le parterre s'aperçoit à peine de cette invraisemblance: il est impatient de savoir comment Cléopâtre se justifiera. (V.)

Je m'impute à forfait tout ce que j'imagine ;
Mais aux marques enfin que tu m'en viens donner,
Fatale obscurité ! qui dois-je en soupçonner ?
« Une main qui nous fut bien chère ! »
Madame, est-ce la vôtre, ou celle de ma mère [1] ?
Vous vouliez toutes deux un coup trop inhumain ;
Nous vous avons tous deux refusé notre main :
Qui de vous s'est vengée ? est-ce l'une, est-ce l'autre,
Qui fait agir la sienne au refus de la nôtre ?
Est-ce vous qu'en coupable il me faut regarder ?
Est-ce vous désormais dont je me dois garder [2] ?

[1] Il n'y a point de situation plus forte ; il n'y en a point où l'on ait porté plus loin la terreur, et cette incertitude effrayante qui serre l'ame dans l'attente d'un événement qui ne peut être que tragique. Ces mots terribles :

Une main qui nous fut bien chère...
Madame, est-ce la vôtre, ou celle de ma mère ?

Ces mots font frémir ; et ce qui mérite encore plus d'éloges, c'est que la situation est aussi bien dénouée qu'elle est fortement conçue. Cléopâtre, avalant elle-même le poison préparé pour son fils et pour Rodogune, et se flattant encore de vivre assez pour les voir périr avec elle, forme un dénouement admirable. Il faut bien qu'il le soit, puisqu'il a fait pardonner les étranges invraisemblances sur lesquelles il est fondé, et qui ne peuvent pas avoir d'autre excuse. Ceux qui ont cru, bien mal à propos, que la gloire de Corneille étoit intéressée à ce qu'on justifiât ses fautes, ont fait de vains efforts pour pallier celles du plan de *Rodogune*. Pour en venir à bout, il faudroit pouvoir dire : il est dans l'ordre des choses vraisemblables que, d'un côté, une mère propose à ses deux fils, à deux princes reconnus sensibles et vertueux, d'assassiner leur maîtresse, et que, d'un autre côté, dans le même jour, cette même maîtresse, qui n'est point représentée comme une femme atroce, propose à deux jeunes princes dont elle connoît la vertu d'assassiner leur mère. Comme il est impossible d'accorder cette assertion avec le bon sens, il vaut beaucoup mieux abandonner une apologie insoutenable, et laisser à Corneille le soin de se défendre lui-même. Il s'y prend mieux que ses défenseurs : il a fait le cinquième acte. Souvenons-nous donc une bonne fois, et pour toujours, que sa gloire n'est pas de n'avoir point commis de fautes, mais d'avoir su les racheter : elle doit suffire à ce créateur de la scène françoise. (La H.)

[2] Cette situation est sans doute des plus théâtrales, elle ne permet pas aux spectateurs de respirer. Quelques personnes plus difficiles peuvent trouver mauvais qu'Antiochus soupçonne Rodogune qu'il adore, et qui n'avait assurément aucun intérêt à tuer Séleucus : d'ailleurs, quand l'aurait-elle assassiné ? on faisait les préparatifs de la cérémonie ; Rodogune devait être accompagnée d'une nombreuse cour ; l'ambassadeur Oronte ne l'a pas sans doute quittée ; son amant était auprès d'elle : une princesse qu'on va marier se dérobe-t-elle à tout ce qui l'entoure, sort-elle seule du palais pour aller au bout d'une allée sombre assassiner son beau-frère, auquel elle ne pense seulement pas ? Il est très beau qu'Antiochus puisse balancer entre sa maîtresse et sa mère ; mais malheureusement on ne pouvait guère amener cette belle situation qu'aux dépens de la vraisemblance. Le succès prodigieux de cette scène est une grande réponse à tous ces critiques qui disent à un auteur, *Ceci n'est pas assez fondé, cela n'est pas assez préparé*. L'auteur répond, *J'ai touché, j'ai enlevé le public* ; l'auteur a raison, tant que le public applaudit. Il est pourtant infiniment mieux de s'astreindre à la plus exacte vraisemblance ; par-là on plaît toujours, non seulement au public assemblé, qui sent plus qu'il ne raisonne, mais aux critiques éclairés qui jugent

CLÉOPATRE.

Quoi! vous me soupçonnez?

RODOGUNE. Quoi! Je vous suis suspecte?

ANTIOCHUS. Je suis amant et fils, je vous aime et respecte;
Mais quoi que sur mon cœur puissent des noms si doux,
A ces marques enfin je ne connois que vous.
As-tu bien entendu? dis-tu vrai, Timagène?

TIMAGÈNE. Avant qu'en soupçonner la princesse ou la reine,
Je mourrois mille fois; mais enfin mon récit
Contient, sans rien de plus, ce que le prince a dit.

ANTIOCHUS. D'un et d'autre côté l'action est si noire,
Que n'en pouvant douter, je n'ose encor la croire.
O quiconque des deux avez versé son sang,
Ne vous préparez plus à me percer le flanc.
Nous avons mal servi vos haines mutuelles,
Aux jours l'une de l'autre également cruelles [1];
Mais si j'ai refusé ce détestable emploi,
Je veux bien vous servir toutes deux contre moi:
Qui que vous soyez donc, recevez une vie
Que déja vos fureurs m'ont à demi ravie.

RODOGUNE. Ah! seigneur, arrêtez.

TIMAGÈNE. Seigneur, que faites-vous?

ANTIOCHUS. Je sers ou l'une ou l'autre, et je préviens ses coups.

CLÉOPATRE. Vivez, régnez heureux.

ANTIOCHUS. Otez moi donc de doute,
Et montrez-moi la main qu'il faut que je redoute,
Qui pour m'assassiner ose me secourir,
Et me sauve de moi pour me faire périr.
Puis-je vivre et traîner cette gêne éternelle [2],
Confondre l'innocente avec la criminelle,
Vivre, et ne pouvoir plus vous voir sans m'alarmer,
Vous craindre toutes deux, toutes deux vous aimer?
Vivre avec ce tourment, c'est mourir à toute heure.
Tirez-moi de ce trouble, ou souffrez que je meure,
Et que mon déplaisir, par un coup généreux [3],

dans le cabinet: c'est même le seul moyen de conserver une réputation pure dans la postérité. (V.)

[1] *Des haines cruelles aux jours l'une de l'autre*; cela n'est pas français. (V.)

[2] On ne traîne point une gêne; mais le discours d'Antiochus est si beau, que cette légère faute n'est pas sensible. (V.)

[3] Il faudrait *désespoir* plutôt que *déplaisir*. (V.)

Épargne un parricide à l'une de vous deux.

CLÉOPATRE. Puisque le même jour que ma main vous couronne
Je perds un de mes fils, et l'autre me soupçonne,
Qu'au milieu de mes pleurs, qu'il devroit essuyer,
Son peu d'amour me force à me justifier;
Si vous n'en pouvez mieux consoler une mère
Qu'en la traitant d'égal [1] avec une étrangère,
Je vous dirai, seigneur (car ce n'est plus à moi
A nommer autrement et mon juge et mon roi),
Que vous voyez l'effet de cette vieille haine
Qu'en dépit de la paix me garde l'inhumaine,
Qu'en son cœur du passé soutient le souvenir,
Et que j'avois raison de vouloir prévenir.
Elle a soif de mon sang, elle a voulu l'épandre [2] :
J'ai prévu d'assez loin ce que j'en viens d'apprendre;
Mais je vous ai laissé désarmer mon courroux.

(à Rodogune.)

Sur la foi de ses pleurs je n'ai rien craint de vous [3],
Madame; mais, ô dieux! quelle rage est la vôtre!
Quand je vous donne un fils, vous assassinez l'autre,
Et m'enviez soudain l'unique et foible appui
Qu'une mère opprimée eût pu trouver en lui!
Quand vous m'accablerez, où sera mon refuge?
Si je m'en plains au roi, vous possédez mon juge;
Et s'il m'ose écouter, peut-être, hélas! en vain
Il voudra se garder de cette même main.
Enfin je suis leur mère, et vous leur ennemie;
J'ai recherché leur gloire, et vous leur infamie;
Et si je n'eusse aimé ces fils que vous m'ôtez,
Votre abord en ces lieux les eût déshérités.
C'est à lui maintenant, en cette concurrence,

[1] *Traiter d'égal* était alors une phrase faite pour les deux genres. On écriroit aujourd'hui : *traiter d'égale.*

[2] *Épandre* était un terme heureux qu'on employait au besoin, au lieu de *répandre*; ce mot a vieilli. (V.) — A quelle époque un mot peut-il être censé assez vieilli pour qu'il ne soit plus d'usage? Nous trouvons le mot *épandre* dans Boileau et dans d'autres bons auteurs du siècle de Louis XIV, qui semblent même l'avoir préféré à *répandre.* Nous le trouvons dans *la Henriade* :

De noirs torrents de soufre *épandus* dans les airs.

Permettons donc aux poëtes de le rajeunir en l'employant. (P.)

[3] Ce plaidoyer de Cléopâtre n'est pas sans adresse; mais ce vain artifice doit être senti par Antiochus, qui ne peut en aucune façon soupçonner Rodogune. (V.)

A régler ses soupçons sur cette différence,
A voir de qui des deux il doit se défier,
Si vous n'avez un charme à vous justifier [1].

RODOGUNE, *à Cléopâtre.* Je me défendrai mal : l'innocence étonnée
Ne peut s'imaginer qu'elle soit soupçonnée ;
Et n'ayant rien prévu d'un attentat si grand,
Qui l'en veut accuser sans peine la surprend [2].
Je ne m'étonne point de voir que votre haine
Pour me faire coupable a quitté Timagène.
Au moindre jour ouvert de tout jeter sur moi,
Son récit s'est trouvé digne de votre foi.
Vous l'accusiez pourtant, quand votre ame alarmée
Craignoit qu'en expirant ce fils vous eût nommée :
Mais de ses derniers mots voyant le sens douteux,
Vous avez pris soudain le crime entre nous deux.
Certes, si vous voulez passer pour véritable
Que l'une de nous deux de sa mort soit coupable,
Je veux bien par respect ne vous imputer rien ;
Mais votre bras au crime est plus fait que le mien ;
Et qui sur un époux fit son apprentissage
A bien pu sur un fils achever son ouvrage.
Je ne dénierai point, puisque vous les savez,
De justes sentiments dans mon ame élevés :
Vous demandiez mon sang ; j'ai demandé le vôtre :
Le roi sait quels motifs ont poussé l'une et l'autre ;
Comme par sa prudence il a tout adouci,
Il vous connoît peut-être, et me connoît aussi.
(à Antiochus.)
Seigneur, c'est un moyen de vous être bien chère
Que pour don nuptial vous immoler un frère :
On fait plus ; on m'impute un coup si plein d'horreur,
Pour me faire un passage à vous percer le cœur.
(à Cléopâtre.)
Où fuirois-je de vous après tant de furie,

[1] Cela n'est pas français, et ce dernier vers ne finit pas heureusement une si belle tirade. (V.)

[2] On n'a rien à dire sur ces deux plaidoyers de Cléopâtre et de Rodogune. Ces deux princesses parlent toutes deux comme elles doivent parler. La réponse de Rodogune est beaucoup plus forte que le discours de Cléopâtre, et elle doit l'être : il n'y a rien à y répliquer, elle porte la conviction ; et Antiochus devrait en être tellement frappé, qu'il ne devrait peut-être pas dire : *Non, je n'écoute rien* ; car, comment ne pas écouter de si bonnes raisons ? Mais j'ose dire que le parti que prend Antiochus est infiniment plus théâtral que s'il était simplement raisonnable. (V.)

Madame? et que feroit toute votre Syrie,
Où seule et sans appui contre mes attentats,
Je verrois?... Mais, seigneur, vous ne m'écoutez pas!

ANTIOCHUS. Non, je n'écoute rien; et dans la mort d'un frère
Je ne veux point juger entre vous et ma mère :
Assassinez un fils, massacrez un époux,
Je ne veux me garder ni d'elle ni de vous.
Suivons aveuglément ma triste destinée;
Pour m'exposer à tout achevons l'hyménée.
Cher frère, c'est pour moi le chemin du trépas;
La main qui t'a percé ne m'épargnera pas;
Je cherche à te rejoindre, et non à m'en défendre,
Et lui veux bien donner tout lieu de me surprendre :
Heureux si sa fureur qui me prive de toi
Se fait bientôt connoître en achevant sur moi [1],
Et si du ciel, trop lent à la réduire en poudre,
Son crime redoublé peut arracher la foudre!
Donnez-moi...

RODOGUNE, *l'empêchant de prendre la coupe.*
Quoi, seigneur!

ANTIOCHUS. Vous m'arrêtez en vain :
Donnez.

RODOGUNE. Ah! gardez-vous de l'une et l'autre main!
Cette coupe est suspecte, elle vient de la reine;
Craignez de toutes deux quelque secrète haine.

CLÉOPATRE. Qui m'épargnoit tantôt ose enfin m'accuser!

RODOGUNE. De toutes deux, madame, il doit tout refuser.
Je n'accuse personne, et vous tiens innocente;
Mais il en faut sur l'heure une preuve évidente :
Je veux bien à mon tour subir les mêmes lois.
On ne peut craindre trop pour le salut des rois.
Donnez donc cette preuve; et, pour toute réplique,
Faites faire un essai par quelque domestique [2].

[1] *En achevant sur moi* dépare un peu ce morceau, qui est très beau; *achevant* demande absolument un régime. *Tout lieu de me surprendre* est trop faible; *réduire en poudre*, trop commun. (V.)

[2] Apparemment que les princesses syriennes fesaient peu de cas de leurs domestiques; mais c'est une réflexion que personne ne peut faire dans l'agitation où l'on est, et dans l'attente du dénouement. L'action qui termine cette scène fait frémir, c'est le tragique porté au comble : on est seulement étonné que, dans les compliments d'Antiochus et de l'ambassadeur, qui terminent la pièce, Antiochus ne dise pas un mot

CLÉOPATRE, *prenant la coupe.*

Je le ferai moi-même. Eh bien, redoutez-vous
Quelque sinistre effet encor de mon courroux?
J'ai souffert cet outrage avecque patience.

ANTIOCHUS, *prenant la coupe des mains de Cléopâtre, après qu'elle a bu.*

Pardonnez-lui, madame, un peu de défiance :
Comme vous l'accusez, elle fait son effort
A rejeter sur vous l'horreur de cette mort;
Et soit amour pour moi, soit adresse pour elle [1],
Ce soin la fait paroître un peu moins criminelle.
Pour moi, qui ne vois rien, dans le trouble où je suis,
Qu'un gouffre de malheurs, qu'un abîme d'ennuis,
Attendant qu'en plein jour ces vérités paroissent,
J'en laisse la vengeance aux dieux qui les connoissent,
Et vais sans plus tarder...

RODOGUNE. Seigneur, voyez ses yeux
Déja tout égarés, troubles, et furieux,
Cette affreuse sueur qui court sur son visage,
Cette gorge qui s'enfle. Ah! bons dieux! quelle rage!
Pour vous perdre après elle, elle a voulu périr.

ANTIOCHUS, *rendant la coupe à Laonice ou à quelque autre.*

N'importe, elle est ma mère, il faut la secourir.

CLÉOPATRE. Va, tu me veux en vain rappeler à la vie;
Ma haine est trop fidèle, et m'a trop bien servie :
Elle a paru trop tôt pour te perdre avec moi;
C'est le seul déplaisir qu'en mourant je reçoi :
Mais j'ai cette douceur dedans cette disgrace [2]
De ne voir point régner ma rivale en ma place.
Règne; de crime en crime enfin te voilà roi.
Je t'ai défait d'un père, et d'un frère, et de moi :
Puisse le ciel tous deux vous prendre pour victimes,
Et laisser choir sur vous les peines de mes crimes!
Puissiez-vous ne trouver dedans votre union

de son frère, qu'il aimait si tendrement. Le rôle terrible de Cléopâtre et le cinquième acte feront toujours réussir cette pièce. (V.)

[1] *Soit adresse pour elle* n'est pas français; on ne peut pas dire, *j'ai de l'adresse pour moi* : il fallait peut-être dire, *soit intérêt pour elle.* (V.)

[2] *Disgrace* paraît un mot trop faible dans une aventure si effroyable; voilà ce que la nécessité de la rime entraîne : dans ces occasions, il faut changer les deux rimes. (V.)

Qu'horreur, que jalousie, et que confusion !
Et, pour vous souhaiter tous les malheurs ensemble,
Puisse naître de vous un fils qui me ressemble !

ANTIOCHUS. Ah ! vivez pour changer cette haine en amour.

CLÉOPATRE. Je maudirois les dieux s'ils me rendoient le jour.
Qu'on m'emporte d'ici : je me meurs. Laonice,
Si tu veux m'obliger par un dernier service,
Après les vains efforts de mes inimitiés,
Sauve-moi de l'affront de tomber à leurs pieds.

(Elle s'en va, et Laonice lui aide à marcher.)

ORONTE. Dans les justes rigueurs d'un sort si déplorable [1],
Seigneur, le juste ciel vous est bien favorable :
Il vous a préservé, sur le point de périr,
Du danger le plus grand que vous puissiez courir ;
Et par un digne effet de ses faveurs puissantes,
La coupable est punie et vos mains innocentes.

ANTIOCHUS. Oronte, je ne sais, dans son funeste sort,
Qui m'afflige le plus, ou sa vie, ou sa mort ;
L'une et l'autre a pour moi des malheurs sans exemple :
Plaignez mon infortune. Et vous, allez au temple
Y changer l'alégresse en un deuil sans pareil,
La pompe nuptiale en funèbre appareil,
Et nous verrons après, par d'autres sacrifices,
Si les dieux voudront être à nos vœux plus propices [2].

[1] L'ambassadeur Oronte n'a joué dans toute la pièce qu'un rôle insipide, et il finit l'acte le plus tragique par les plus froids compliments. (V.)

[2] *Rodogune* ne ressemble pas plus à *Pompée* que *Pompée* à *Cinna*, et *Cinna* au *Cid*. C'est cette variété qui caractérise le vrai génie. Le sujet en est aussi grand et aussi terrible que celui de *Théodore* est bizarre et impraticable. Il y eut la même rivalité entre cette *Rodogune* et celle de Gilbert, qu'on vit depuis entre la *Phèdre* de Racine et celle de Pradon. La pièce de Gilbert fut jouée quelques mois avant celle de Corneille, en 1645; elle mourut dès sa naissance, malgré la protection de Monsieur, frère de Louis XIII, et lieutenant-général du royaume, à qui Gilbert, résident de la reine Christine, la dédia. La reine de Suède et le premier prince de France ne soutinrent point ce mauvais ouvrage, comme depuis l'hôtel de Bouillon et l'hôtel de Nevers soutinrent la *Phèdre* de Pradon. En vain le résident présente à son altesse royale, dans son épître dédicatoire, *la généreuse Rodogune, femme et mère des deux plus grands monarques de l'Asie*; en vain compare-t-il cette *Rodogune* à Monsieur, qui cependant ne lui ressemblait en rien : ce mauvais ouvrage fut oublié du protecteur et du public. Le privilége du résident pour sa *Rodogune* est du 8 janvier 1646; elle fut imprimée en février 1647. Le privilége de Corneille est du 17 avril 1646, et sa *Rodogune* ne fut imprimée qu'au 31 janvier 1647. Ainsi la *Rodogune* de Corneille ne parut sur le papier qu'un an ou environ après les représentations de la pièce de Gilbert, c'est-à-dire un an après que cette pièce n'existait plus. Ce qui est étrange, c'est qu'on retrouve dans les deux tragédies précisément les mêmes situa-

EXAMEN DE RODOGUNE.

Le sujet de cette tragédie est tiré d'Appian Alexandrin, dont voici les paroles, sur la fin du livre qu'il a fait *des Guerres de Syrie :* « Démétrius, surnommé Nicanor, entreprit la guerre contre les Par- « thes, et vécut quelque temps prisonnier dans la cour de leur roi « Phraates, dont il épousa la sœur, nommée Rodogune. Cependant Dio- « dotus, domestique des rois précédents, s'empara du trône de Syrie, « et y fit asseoir un Alexandre, encore enfant, fils d'Alexandre le Bâ- « tard et d'une fille de Ptolomée. Ayant gouverné quelque temps comme « tuteur sous le nom de ce pupille, il s'en défit, et prit lui-même la « couronne sous un nouveau nom de Triphon qu'il se donna. Antio- « chus, frère du roi prisonnier, ayant appris sa captivité à Rhodes, et « les troubles qui l'avoient suivie, revint dans la Syrie, où, ayant défait « Tryphon, il le fit mourir. De là, il porta ses armes contre Phraates, « et, vaincu dans une bataille, il se tua lui-même. Démétrius, retour- « nant en son royaume, fut tué par sa femme Cléopâtre, qui lui dressa « des embûches sur le chemin, en haine de cette Rodogune qu'il avoit « épousée, dont elle avoit conçu une telle indignation, qu'elle avoit « épousé ce même Antiochus, frère de son mari. Elle avoit deux fils « de Démétrius, dont elle tua Séleucus, l'aîné, d'un coup de flèche, « sitôt qu'il eut pris le diadème après la mort de son père, soit qu'elle « craignît qu'il ne la voulût venger sur elle, soit que la même fureur « l'emportât à ce nouveau parricide. Antiochus son frère lui succéda, « et contraignit cette mère dénaturée de prendre le poison qu'elle lui « avoit préparé. »

tions, et souvent les mêmes sentiments, que ces situations amènent. Le cinquième acte est différent ; il est terrible et pathétique dans Corneille. Gilbert crut rendre sa pièce intéressante en rendant le dénouement heureux, et il en fit l'acte le plus froid et le plus insipide qu'on pût mettre sur le théâtre. On peut encore remarquer que Rodogune joue dans la pièce de Gilbert le rôle que Corneille donne à Cléopâtre, et que Gilbert a falsifié l'histoire. Il est étrange que Corneille, dans sa préface, ne parle point d'une ressemblance si frappante *. Bernard de Fontenelle, dans la Vie de Corneille son oncle, nous dit que Corneille ayant fait confidence du plan de sa pièce à un ami, cet ami indiscret donna le plan au résident, qui, contre le droit des gens, vola Corneille. Ce trait est peu vraisemblable ; rarement un homme revêtu d'un emploi public se déshonore, et se rend ridicule pour si peu de chose ; tous les mémoires du temps en auraient parlé ; ce larcin aurait été une chose publique. On parle d'un ancien roman de Rodogune : je ne l'ai pas vu ; c'est, dit-on, une brochure in-8°, imprimée chez Sommaville, qui servit également au grand auteur et au mauvais. Corneille embellit le roman, et Gilbert le gâta. Le style nuisit aussi beaucoup à Gilbert ; car, malgré les inégalités de Corneille, il y eut autant de différence entre ses vers et ceux de ses contemporains jusqu'à Racine, qu'entre le pinceau de Michel-Ange et la brosse des barbouilleurs. Il y a un autre roman de Rodogune en deux volumes, mais il ne fut imprimé qu'en 1668 : il est très rare et presque oublié ; le premier l'est entièrement. (V.)

* Il n'en parla pas, ou par mépris, ou par quelque ménagement politique pour le caractère dont Gilbert étoit revêtu. (P.)

Justin, en son trente-sixième, trente-huitième, et trente-neuvième livre, raconte cette histoire plus au long, avec quelques autres circonstances. Le premier *des Machabées*, et Josephe, au treizième *des Antiquités judaïques*, en disent aussi quelque chose qui ne s'accorde pas tout-à-fait avec Appian. C'est à lui que je me suis attaché pour la narration que j'ai mise au premier acte, et pour l'effet du cinquième, que j'ai adouci du côté d'Antiochus. J'en ai dit la raison ailleurs. Le reste sont des épisodes d'invention, qui ne sont pas incompatibles avec l'histoire, puisqu'elle ne dit point ce que devint Rodogune après la mort de Démétrius, qui vraisemblablement l'amenoit en Syrie prendre possession de sa couronne. J'ai fait porter à la pièce le nom de cette princesse plutôt que celui de Cléopâtre, que je n'ai même osé nommer dans mes vers, de peur qu'on ne confondît cette reine de Syrie avec cette fameuse princesse d'Égypte qui portoit même nom, et que l'idée de celle-ci, beaucoup plus connue que l'autre, ne semât une dangereuse préoccupation parmi les auditeurs.

On m'a souvent fait une question à la cour, quel étoit celui de mes poëmes que j'estimois le plus; et j'ai trouvé tous ceux qui me l'ont faite si prévenus en faveur de *Cinna* ou du *Cid*, que je n'ai jamais osé déclarer toute la tendresse que j'ai toujours eue pour celui-ci, à qui j'aurois volontiers donné mon suffrage, si je n'avois craint de manquer, en quelque sorte, au respect que je devois à ceux que je voyois pencher d'un autre côté. Cette préférence est peut-être en moi un effet de ces inclinations aveugles qu'ont beaucoup de pères pour quelques uns de leurs enfants plus que pour les autres; peut-être y entre-t-il un peu d'amour-propre, en ce que cette tragédie me semble être un peu plus à moi que celles qui l'ont précédée, à cause des incidents surprenants qui sont purement de mon invention, et n'avoient jamais été vus au théâtre; et peut-être enfin y a-t-il un peu de vrai mérite qui fait que cette inclination n'est pas tout-à-fait injuste. Je veux bien laisser chacun en liberté de ses sentiments; mais certainement on peut dire que mes autres pièces ont peu d'avantages qui ne se rencontrent en celle-ci: elle a tout ensemble la beauté du sujet, la nouveauté des fictions, la force des vers, la facilité de l'expression, la solidité du raisonnement, la chaleur des passions, les tendresses de l'amour et de l'amitié; et cet heureux assemblage est ménagé de sorte qu'elle s'élève d'acte en acte. Le second passe le premier, le troisième est au-dessus du second, et le dernier l'emporte sur tous les autres. L'action y est une, grande, complète; sa durée ne va point, ou fort peu, au-delà de celle de la représentation. Le jour en est le plus illustre qu'on puisse imaginer, et l'unité de lieu s'y rencontre en la manière que je l'explique dans le troisième de mes discours, et avec l'indulgence que j'ai demandée pour le théâtre.

Ce n'est pas que je me flatte assez pour présumer qu'elle soit sans

taches. On a fait tant d'objections contre la narration de Laonice au premier acte, qu'il est malaisé de ne donner pas les mains à quelques unes. Je ne la tiens pas toutefois si inutile qu'on l'a dit. Il est hors de doute que Cléopâtre, dans le second, feroit connoître beaucoup de choses par sa confidence avec cette Laonice, et par le récit qu'elle en fait à ses deux fils, pour leur remettre devant les yeux combien ils lui ont d'obligation; mais ces deux scènes demeureroient assez obscures, si cette narration ne les avoit précédées; et du moins les justes défiances de Rodogune à la fin du premier acte, et la peinture que Cléopâtre fait d'elle-même dans son monologue qui ouvre le second, n'auroient pu se faire entendre sans ce secours.

J'avoue qu'elle est sans artifice, et qu'on la fait de sang froid à un personnage protatique, qui se pourroit toutefois justifier par les deux exemples de Térence que j'ai cités sur ce sujet au premier discours. Timagène, qui l'écoute, n'est introduit que pour l'écouter, bien que je l'emploie au cinquième à faire celle de la mort de Séleucus, qui se pouvoit faire par un autre. Il l'écoute sans y avoir aucun intérêt notable, et par simple curiosité d'apprendre ce qu'il pouvoit avoir su déja en la cour d'Égypte, où il étoit en assez bonne posture, étant gouverneur des neveux du roi, pour entendre des nouvelles assurées de tout ce qui se passait dans la Syrie, qui en est voisine. D'ailleurs, ce qui ne peut recevoir d'excuse, c'est que, comme il y avoit déja quelque temps qu'il étoit de retour avec les princes, il n'y a pas d'apparence qu'il aye attendu ce grand jour de cérémonie pour s'informer de sa sœur comment se sont passés tous ces troubles, qu'il dit ne savoir que confusément. Pollux, dans *Médée*, n'est qu'un personnage protatique qui écoute sans intérêt comme lui; mais sa surprise de voir Jason à Corinthe, où il vient d'arriver, et son séjour en Asie, que la mer en sépare, lui donnent juste sujet d'ignorer ce qu'il en apprend. La narration ne laisse pas de demeurer froide comme celle-ci, parcequ'il ne s'est encore rien passé dans la pièce qui excite la curiosité de l'auditeur, ni qui lui puisse donner quelque émotion en l'écoutant; mais si vous voulez réfléchir sur celle de Curiace dans l'*Horace*, vous trouverez qu'elle fait tout un autre effet. Camille, qui l'écoute, a intérêt, comme lui, à savoir comment s'est faite une paix dont dépend leur mariage; et l'auditeur, que Sabine et elle n'ont entretenu que de leurs malheurs et des appréhensions d'une bataille qui se va donner entre deux partis, où elles voient leurs frères dans l'un et leur amour dans l'autre, n'a pas moins d'avidité qu'elle d'apprendre comment une paix si surprenante s'est pu conclure.

Ces défauts dans cette narration confirment ce que j'ai dit ailleurs, que, lorsque la tragédie a son fondement sur des guerres entre deux états, ou sur d'autres affaires publiques, il est très malaisé d'introduire

un acteur qui les ignore, et qui puisse recevoir le récit qui en doit instruire les spectateurs en parlant à lui.

J'ai déguisé quelque chose de la vérité historique en celui-ci; Cléopâtre n'épousa Antiochus qu'en haine de ce que son mari avoit épousé Rodogune chez les Parthes; et je fais qu'elle ne l'épouse que par la nécessité de ses affaires, sur un faux bruit de la mort de Démétrius, tant pour ne la faire pas méchante sans nécessité, comme Ménélas dans l'*Oreste* d'Euripide, que pour avoir lieu de feindre que Démétrius n'avoit pas encore épousé Rodogune, et venoit l'épouser dans son royaume pour la mieux établir en la place de l'autre, par le consentement de ses peuples, et assurer la couronne aux enfants qui naîtroient de ce mariage. Cette fiction m'étoit absolument nécessaire, afin qu'il fût tué avant que de l'avoir épousée, et que l'amour que ses deux fils ont pour elle ne fît point d'horreur aux spectateurs, qui n'auroient pas manqué d'en prendre une assez forte, s'ils les eussent vus amoureux de la veuve de leur père, tant cette affection incestueuse répugne à nos mœurs!

Cléopâtre a lieu d'attendre ce jour-là à faire confidence à Laonice de ses desseins et des véritables raisons de tout ce qu'elle a fait. Elle eût pu trahir son secret aux princes ou à Rodogune, si elle l'eût su plus tôt, et cette ambitieuse mère ne lui en fait part qu'au moment qu'elle veut bien qu'il éclate, par la cruelle proposition qu'elle va faire à ses fils. On a trouvé celle que Rodogune leur fait à son tour indigne d'une personne vertueuse, comme je la peins; mais on n'a pas considéré qu'elle ne la fait pas, comme Cléopâtre, avec espoir de la voir exécuter par les princes, mais seulement pour s'exempter d'en choisir aucun, et les attacher tous deux à sa protection par une espérance égale. Elle étoit avertie par Laonice de celle que la reine leur avoit faite, et devoit prévoir que, si elle se fût déclarée pour Antiochus qu'elle aimoit, son ennemie, qui avoit seule le secret de leur naissance, n'eût pas manqué de nommer Séleucus pour aîné, afin de les commettre l'un contre l'autre, et d'exciter une guerre civile qui eût pu causer sa perte. Ainsi elle devoit s'exempter de choisir, pour les contenir tous deux dans l'égalité de prétention, et elle n'en avoit point de meilleur moyen que de rappeler le souvenir de ce qu'elle devoit à la mémoire de leur père, qui avoit perdu la vie pour elle, et leur faire cette proposition qu'elle savoit bien qu'ils n'accepteroient pas. Si le traité de paix l'avoit forcée à se départir de ce juste sentiment de reconnoissance, la liberté qu'ils lui rendoient la rejetoit dans cette obligation. Il étoit de son devoir de venger cette mort; mais il étoit de celui des princes de ne se pas charger de cette vengeance. Elle avoue elle-même à Antiochus qu'elle les haïroit, s'ils lui avoient obéi; que, comme elle a fait ce qu'elle a dû par cette demande, ils font ce qu'ils doivent par leur refus; qu'elle

aime trop la vertu pour vouloir être le prix d'un crime, et que la justice qu'elle demande de la mort de leur père seroit un parricide, si elle la recevoit de leurs mains.

Je dirai plus : quand cette proposition seroit tout-à-fait condamnable en sa bouche, elle mériteroit quelque grace, et pour l'éclat que la nouveauté de l'invention a fait au théâtre, et pour l'embarras surprenant où elle jette les princes, et pour l'effet qu'elle produit dans le reste de la pièce qu'elle conduit à l'action historique. Elle est cause que Séleucus, par dépit, renonce au trône et à la possession de cette princesse; que la reine, le voulant animer contre son frère, n'en peut rien obtenir, et qu'enfin elle se résout par désespoir de les perdre tous deux, plutôt que de se voir sujette de son ennemie.

Elle commence par Séleucus, tant pour suivre l'ordre de l'histoire, que parceque, s'il fût demeuré en vie après Antiochus et Rodogune, qu'elle vouloit empoisonner publiquement, il les auroit pu venger. Elle ne craint pas la même chose d'Antiochus pour son frère, d'autant qu'elle espère que le poison violent qu'elle lui a préparé fera un effet assez prompt pour le faire mourir avant qu'il ait pu rien savoir de cette autre mort, ou du moins avant qu'il l'en puisse convaincre, puisqu'elle a si bien pris son temps pour l'assassiner, que ce parricide n'a pas eu de témoins. J'ai parlé ailleurs de l'adoucissement que j'ai apporté pour empêcher qu'Antiochus n'en commît un en la forçant de prendre le poison qu'elle lui présente, et du peu d'apparence qu'il y avoit qu'un moment après qu'elle a expiré presque à sa vue, il parlât d'amour et de mariage à Rodogune. Dans l'état où ils rentrent derrière le théâtre, ils peuvent le résoudre quand ils le jugeront à propos. L'action est complète, puisqu'ils sont hors de péril; et la mort de Seleucus m'a exempté de développer le secret du droit d'aînesse entre les deux frères, qui d'ailleurs n'eût jamais été croyable, ne pouvant être éclairci que par une bouche en qui l'on n'a pas vu assez de sincérité pour prendre aucune assurance sur son témoignage.

FIN DE RODOGUNE.

HÉRACLIUS,

TRAGÉDIE. — 1674.

A MONSEIGNEUR SÉGUIER,

CHANCELIER DE FRANCE.

MONSEIGNEUR,

Je sais que cette tragédie n'est pas d'un genre assez relevé pour espérer légitimement que vous y daigniez jeter les yeux, et que, pour offrir quelque chose à Votre Grandeur qui n'en fût pas entièrement indigne, j'aurois eu besoin d'une parfaite peinture de toute la vertu d'un Caton ou d'un Sénèque; mais comme je tâchois d'amasser des forces pour ce grand dessein, les nouvelles faveurs que j'ai reçues de vous m'ont donné une juste impatience de les publier; et les applaudissements qui ont suivi les représentations de ce poëme m'ont fait présumer que sa bonne fortune pourroit suppléer à son peu de mérite. La curiosité que son récit a laissée dans les esprits pour sa lecture m'a flatté aisément, jusques à me persuader que je ne pouvois prendre une plus heureuse occasion de leur faire savoir combien je vous suis redevable; et j'ai précipité ma reconnoissance, quand j'ai considéré qu'autant que je la différerois pour m'en acquitter plus dignement, autant je demeurerois dans les apparences d'une ingratitude inexcusable envers vous. Mais quand même les dernières obligations que je vous ai ne m'auroient pas fait cette glorieuse violence, il faut que je vous avoue ingénument que les intérêts de ma propre réputation m'en imposoient une très pressante nécessité. Le bonheur de mes ouvrages ne la porte en aucun lieu où elle ne demeure fort douteuse, et où l'on ne se défie, avec raison, de ce qu'en dit la voix publique, parcequ'aucun d'eux n'y fait connoître l'honneur que j'ai d'être connu de vous. Cependant on sait par toute l'Europe l'accueil favorable que Votre Grandeur fait aux gens de lettres; que l'accès auprès de vous est ouvert et libre à tous ceux que les sciences ou les talents de l'esprit élèvent au-dessus du commun; que les caresses dont vous les honorez sont les marques les plus indubitables et les plus solides de ce qu'ils valent; et qu'enfin nos plus belles muses, que feu monseigneur le cardinal de Richelieu avoit choisies de sa main pour en composer un corps tout d'esprits, seroient encore inconsolables de sa perte, si elles n'avoient trouvé chez Votre Grandeur la même protection qu'elles rencontroient chez Son Émi-

nence. Quelle apparence donc qu'en quelque climat où notre langue puisse avoir entrée, on puisse croire qu'un homme mérite quelque véritable estime, si ses travaux n'y portent les assurances de l'état que vous en faites dans les hommages qu'il vous en doit? Trouvez bon, MONSEIGNEUR, que celui-ci, plus heureux que le reste des miens, affranchise mon nom de ne vous en avoir point encore rendu, et que, pour affermir ce peu de réputation qu'ils m'ont acquis, il tire mes lecteurs d'un doute si légitime, en leur apprenant non seulement que je ne vous suis pas tout-à-fait inconnu, mais aussi même que votre bonté ne dédaigne pas de répandre sur moi votre bienveillance et vos graces: de sorte que, quand votre vertu ne me donneroit pas toutes les passions imaginables pour votre service, je serois le plus ingrat de tous les hommes, si je n'étois toute ma vie très véritablement,

MONSEIGNEUR,

Votre très humble, très obéissant,
et très fidèle serviteur,

CORNEILLE.

AU LECTEUR.

Voici une hardie entreprise sur l'histoire, dont vous ne reconnoîtrez aucune chose dans cette tragédie, que l'ordre de la succession des empereurs Tibère, Maurice, Phocas, et Héraclius. J'ai falsifié la naissance de ce dernier; mais ce n'a été qu'en sa faveur, et pour lui en donner une plus illustre, le faisant fils de l'empereur Maurice, bien qu'il ne le fût que d'un préteur d'Afrique de même nom que lui. J'ai prolongé la durée de l'empire de son prédécesseur de douze années, et lui ai donné un fils, quoique l'histoire n'en parle point, mais seulement d'une fille nommée Domitia, qu'il maria à un Priscus ou Crispus. J'ai prolongé de même la vie de l'impératrice Constantine, et comme j'ai fait régner ce tyran vingt ans au lieu de huit, je n'ai fait mourir cette princesse que dans la quinzième année de sa tyrannie, quoiqu'il l'eût sacrifiée à sa sûreté avec ses filles dès la cinquième. Je ne me mettrai pas en peine de justifier cette licence que j'ai prise; l'événement l'a assez justifiée, et les exemples des anciens que j'ai rapportés sur *Rodogune* semblent l'autoriser suffisamment: mais, à parler sans fard, je ne voudrois pas conseiller à personne de la tirer en exemple. C'est beaucoup hasarder, et l'on n'est pas toujours heureux; et, dans un dessein de cette nature, ce qu'un bon succès fait passer pour une ingénieuse hardiesse, un mauvais le fait prendre pour une témérité ridicule.

Baronius, parlant de la mort de l'empereur Maurice, et de celle de ses fils, que Phocas faisoit immoler à sa vue, rapporte une circonstance très rare, dont j'ai pris l'occasion de former le nœud de cette tragédie, à qui elle sert de fondement. Cette nourrice eut tant de zèle pour ce

malheureux prince, qu'elle exposa son propre fils au supplice, au lieu d'un des siens qu'on lui avoit donné à nourrir. Maurice reconnut l'échange, et l'empêcha par une considération pieuse que cette extermination de toute sa famille étoit un juste jugement de Dieu, auquel il n'eût pas cru satisfaire, s'il eût souffert que le sang d'un autre eût payé pour celui d'un de ses fils. Mais quant à ce qui étoit de la mère, elle avoit surmonté l'affection maternelle en faveur de son prince, et l'on peut dire que son enfant étoit mort pour son regard. Comme j'ai cru que cette action étoit assez généreuse pour mériter une personne plus illustre à la produire, j'ai fait de cette nourrice une gouvernante. J'ai supposé que l'échange avoit eu son effet; et de cet enfant sauvé par la supposition d'un autre, j'en ai fait Héraclius, le successeur de Phocas. Bien plus, j'ai feint que cette Léontine ne croyant pas pouvoir cacher long-temps cet enfant que Maurice avoit commis à sa fidélité, vu la recherche exacte que Phocas en faisoit faire; et se voyant même déja soupçonnée et prête à être découverte, se voulut mettre dans les bonnes graces de ce tyran, en lui allant offrir ce petit prince dont il étoit en peine, au lieu duquel elle lui livra son propre fils Léonce. J'ai ajouté que par cette action Phocas fut tellement gagné, qu'il crut ne pouvoir remettre son fils Martian aux mains d'une personne qui lui fût plus acquise, d'autant que ce qu'elle venoit de faire l'avoit jetée, à ce qu'il croyoit, dans une haine irréconciliable avec les amis de Maurice qu'ils avoient seuls à craindre. Cette faveur où je la mets auprès de lui donne lieu à un second échange d'Héraclius, qu'elle nourrissoit comme son fils sous le nom de Léonce, avec Martian, que Phocas lui avoit confié. Je lui fais prendre l'occasion de l'éloignement de ce tyran, que j'arrête trois ans, sans revenir, à la guerre contre les Perses; et à son retour, je fais qu'elle lui donne Héraclius pour fils, qui est dorénavant élevé auprès de lui sous le nom de Martian, cependant qu'elle retient le vrai Martian auprès d'elle, et le nourrit sous le nom de son Léonce, qu'elle avoit exposé pour l'autre. Comme ces deux princes sont grands, et que Phocas, abusé par ce dernier échange, presse Héraclius d'épouser Pulchérie, fille de Maurice, qu'il avoit réservée exprès seule de toute sa famille, afin qu'elle portât par ce mariage le droit et les titres de l'empire dans sa maison, Léontine, pour empêcher cette alliance incestueuse du frère et de la sœur, avertit Héraclius de sa naissance. Je serois trop long si je voulois ici toucher le reste des incidents d'un poëme si embarrassé, et me contenterai de vous avoir donné ces lumières, afin que vous en puissiez commencer la lecture avec moins d'obscurité. Vous vous souviendrez seulement qu'Héraclius passe pour Martian, fils de Phocas, et Martian pour Léonce, fils de Léontine, et qu'Héraclius sait qui il est, et qui est ce faux Léonce; mais que le vrai Martian, Phocas, ni Pulchérie, n'en savent rien, non plus que le reste des acteurs, hormis Léontine et sa fille Eudoxe.

On m'a fait quelque scrupule de ce qu'il n'est pas vraisemblable qu'une mère expose son fils à la mort pour en préserver un autre : à quoi j'ai deux réponses à faire; la première, que notre unique docteur Aristote nous permet de mettre quelquefois des choses qui même soient contre la raison et l'apparence, pourvu que ce soit hors de l'action, ou, pour me servir des termes latins de ses interprètes, *extrà fabulam*, comme est ici cette supposition d'enfant, et nous donne pour exemple Œdipe, qui, ayant tué un roi de Thèbes, l'ignore encore vingt ans après; l'autre, que l'action étant vraie du côté de la mère, comme j'ai remarqué tantôt, il ne faut plus s'informer si elle est vraisemblable, étant certain que toutes les vérités sont recevables dans la poésie, quoiqu'elle ne soit pas obligée à les suivre. La liberté qu'elle a de s'en écarter n'est pas une nécessité, et la vraisemblance n'est qu'une condition nécessaire à la disposition, et non pas au choix du sujet, ni des incidents qui sont appuyés de l'histoire. Tout ce qui entre dans le poëme doit être croyable; et il l'est, selon Aristote, par l'un de ces trois moyens, la vérité, la vraisemblance, ou l'opinion commune. J'irai plus outre; et, quoique peut-être on voudra prendre cette proposition pour un paradoxe, je ne craindrai point d'avancer que le sujet d'une belle tragédie doit n'être pas vraisemblable. La preuve en est aisée par le même Aristote, qui ne veut pas qu'on en compose une d'un ennemi qui tue son ennemi, parceque, bien que cela soit vraisemblable, il n'excite dans l'ame des spectateurs ni pitié ni crainte, qui sont les deux passions de la tragédie; mais il nous renvoie la choisir dans les événements extraordinaires qui se passent entre personnes proches, comme d'un père qui tue son fils, une femme son mari, un frère sa sœur; ce qui, n'étant jamais vraisemblable, doit avoir l'autorité de l'histoire ou de l'opinion commune pour être cru : si bien qu'il n'est pas permis d'inventer un sujet de cette nature. C'est la raison qu'il donne de ce que les anciens traitoient presque les mêmes sujets, d'autant qu'ils rencontroient peu de familles où fussent arrivés de pareils désordres, qui font les belles et puissantes oppositions du devoir et de la passion.

Ce n'est pas ici le lieu de m'étendre plus au long sur cette matière : j'en ai dit ces deux mots en passant, par une nécessité de me défendre d'une objection qui détruiroit tout mon ouvrage, puisqu'elle va à en saper le fondement, et non par ambition d'étaler mes maximes, qui peut-être ne sont pas généralement avouées des savants. Aussi ne donné-je ici mes opinions qu'à la mode de M. de Montaigne, non pour bonnes, mais pour miennes. Je m'en suis bien trouvé jusqu'à présent : mais je ne tiens pas impossible qu'on réussisse mieux en suivant les contraires.

PERSONNAGES.

PHOCAS, empereur d'Orient.
HÉRACLIUS, fils de l'empereur Maurice, cru Martian, fils de Phocas, amant d'Eudoxe.
MARTIAN, fils de Phocas, cru Léonce, fils de Léontine, amant de Pulchérie.
PULCHÉRIE, fille de l'empereur Maurice, maîtresse de Martian.
LÉONTINE, dame de Constantinople, autrefois gouvernante d'Héraclius et de Martian.
EUDOXE, fille de Léontine, et maîtresse d'Héraclius.
CRISPE, gendre de Phocas.
EXUPÈRE, patricien de Constantinople.
AMINTAS, ami d'Exupère.
UN PAGE de Léontine.

La scène est à Constantinople.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

PHOCAS, CRISPE.

PHOCAS. Crispe, il n'est que trop vrai, la plus belle couronne
N'a que de faux brillants dont l'éclat l'environne [1];
Et celui dont le ciel pour un sceptre fait choix,
Jusqu'à ce qu'il le porte, en ignore le poids [2].
Mille et mille douceurs y semblent attachées,
Qui ne sont qu'un amas d'amertumes cachées;
Qui croit les posséder les sent s'évanouir [3];

[1] On trouve souvent dans Corneille de ces maximes vagues et de ces lieux communs, où le poëte se met à la place du personnage. S'il y a dans Racine quelque passage qui ressemble au début de Phocas, c'est celui d'Agamemnon dans *Iphigénie* :

> Heureux qui, satisfait de son humble fortune,
> Libre du joug superbe où je suis attaché,
> Vit dans l'état obscur où les dieux l'ont caché !

Mais que cette réflexion est pleine de sentiment ! qu'elle est belle ! qu'elle est éloignée de la déclamation ! Au contraire, les premiers vers de Phocas paraissent une amplification ; les vers en sont négligés. Ce sont *les faux brillants qui environnent une couronne ; c'est celui dont le ciel a fait choix pour un sceptre, et qui en ignore le poids ; ce sont mille et mille douceurs* qui sont *un amas d'amertumes cachées*. J'ajouterai encore que cette déclamation conviendrait peut-être mieux à un bon roi qu'à un tyran et à un meurtrier qui règne depuis long-temps, et qui doit être très accoutumé aux dangers d'une grandeur acquise par les crimes, et à ces amertumes cachées sous mille douceurs. (V.)

[2] *Jusqu'à ce qu'il le porte* : on doit autant qu'on le peut éviter ces cacophonies ; elles sont si désagréables à l'oreille, qu'on doit même y avoir une grande attention dans la prose. Que sera-ce donc dans la poésie ? tout y doit être coulant et harmonieux. (V.)

[3] Si ces douceurs sont des amertumes, comment se plaint-on de les sentir s'évanouir ? Quand on veut examiner les vers français avec des yeux attentifs et sévères, on est étonné des fautes qu'on y trouve. (V.)

Et la peur de les perdre empêche d'en jouir :
Surtout qui, comme moi, d'une obscure naissance,
Monte par la révolte à la toute-puissance,
Qui de simple soldat à l'empire élevé,
Ne l'a que par le crime acquis et conservé,
Autant que sa fureur s'est immolé de têtes,
Autant dessus la sienne il croit voir de tempêtes [1] ;
Et comme il n'a semé qu'épouvante et qu'horreur,
Il n'en recueille enfin que trouble et que terreur [2].
J'en ai semé beaucoup ; et depuis quatre lustres
Mon trône n'est fondé que sur des morts illustres ;
Et j'ai mis au tombeau, pour régner sans effroi,
Tout ce que j'en ai vu de plus digne que moi [3].
Mais le sang répandu de l'empereur Maurice,
Ses cinq fils à ses yeux envoyés au supplice,
En vain en ont été les premiers fondements,
Si pour m'ôter ce trône ils servent d'instruments.
On en fait revivre un au bout de vingt années :
Byzance ouvre, dis-tu, l'oreille à ces menées [4] ;
Et le peuple, amoureux de tout ce qui me nuit,
D'une croyance avide embrasse ce faux bruit,
Impatient déja de se laisser séduire [5]
Au premier imposteur armé pour me détruire,
Qui, s'osant revêtir de ce fantôme aimé [6],

[1] Cette phrase n'est pas correcte, *qui comme moi s'est élevé au trône, il croit voir des tempêtes* ; cet *il* est une faute, surtout quand ce *qui comme* est si éloigné. Cela est en même temps négligé et forcé ; négligé, parceque ce mot vague de *tempêtes* n'est là que pour la rime ; forcé, parcequ'il est difficile de voir autant de tempêtes qu'on a fait de crimes. (V.) — Faites la construction de la phrase, sans en rien supprimer, et vous verrez que cet *il* est nécessaire. (P.)

[2] C'est le fond de la même pensée exprimé par une autre figure. On doit éviter toutes ces amplifications. Ce tour de phrase, *comme il n'a semé*, *comme il voit en nous*, etc., est très souvent employé par Corneille : il ne faut pas le prodiguer, parcequ'il est prosaïque. (V.)

[3] Ce vers est beau ; je ne sais pas cependant si un empereur, qui a eu assez de mérite et de courage pour parvenir à l'empire, du rang de simple soldat, avoue si aisément qu'il a immolé tant de personnes plus dignes que lui de la couronne ; il doit les avoir crues dangereuses, mais non plus dignes que lui de la pourpre. En général, il n'est pas dans la nature qu'un souverain s'avilisse ainsi soi-même : c'est à quoi tous les jeunes gens qui travaillent pour le théâtre doivent prendre garde ; les mœurs doivent toujours être vraies. (V.)

[4] On ouvre l'oreille à un bruit, et non à des menées ; on les découvre. (V.)

[5] *Se laisser séduire à quelqu'un* n'est plus d'usage, et au fond c'est une faute : *je me suis laissé aimer*, *persuader*, *avertir par vous*, et non pas *aimer*, *persuader*, *avertir à vous*. (V.)

[6] Peut-on se vêtir d'un fantôme ? l'image est-elle assez juste ? comment pourrait-on

Voudra servir d'idole à son zèle charmé [1].
Mais sais-tu sous quel nom ce fâcheux bruit s'excite [2] ?
CRISPE. Il nomme Héraclius celui qu'il ressuscite.
PHOCAS. Quiconque en est l'auteur devoit mieux l'inventer.
Le nom d'Héraclius doit peu m'épouvanter;
Sa mort est trop certaine, et fut trop remarquable,
Pour craindre un grand effet d'une si vaine fable.
Il n'avoit que six mois; et, lui perçant le flanc,
On en fit dégoutter plus de lait que de sang [3];
Et ce prodige affreux, dont je tremblai dans l'ame [4],
Fut aussitôt suivi de la mort de ma femme.
Il me souvient encor qu'il fut deux jours caché,
Et que sans Léontine on l'eût long-temps cherché :
Il fut livré par elle, à qui, pour récompense,
Je donnai de mon fils à gouverner l'enfance [5],

se mettre un fantôme sur le corps? Toute métaphore doit être une image qu'on puisse peindre. (V.) — Après avoir tourné long-temps autour de cette idée en parlant de la justesse des métaphores, vo là ce que Voltaire établit enfin comme une règle de goût. A u e page ou deux de distance, on verra les nouveaux développements qu'il donne à cet étrange paradoxe. Nous nous contentons d'observer ici que ta métaphore qu'il reprend nous semble en effet vicieuse, non parcequ'il seroit difficile ou même impossible de la peindre, mais parcequ'elle est beaucoup trop recherchée; on ne se fait pas un vêtement d'un fantôme, comme Tartufe se fait un manteau de la religion. La métaphore de Molière est naturelle; celle de Corneille ne l'est pas. (P.)

[1] Quelles expressions forcées! Pour sentir à quel point tout cela est mal écrit, mettez en prose ces vers : *Le peuple est impatient de se laisser séduire au premier imposteur armé pour me détrôner, qui, s'osant revêtir d'un fantôme aimé, voudra servir d'idole à son zèle charmé.* Entendra-t-on un tel langage? ne serat-on pas révolté de cette foule d'impropriétés et de barbarismes? Le sévère Boileau a dit :

> Sans la langue, en un mot, l'auteur le plus divin
> Est toujours, quoi qu'il fasse, un méchant écrivain.

Mais souvenons-nous aussi que lorsque Corneille faisait les beaux morceaux du *Cid*, des *Horaces*, de *Cinna*, de *Pompée*, il était un admirable écrivain. (V.)

[2] Un bruit ne s'excite point sous un nom. Qu'il est difficile de parler en vers avec justesse! mais que cela est nécessaire! (V.)

[3]
> Sa mort est trop certaine, et fut trop remarquable...
> Il n'avoit que six mois; et, lui perçant le flanc,
> On en fit dégoutter plus de lait que de sang.

Expressions trop familières, trop prosaïques : *et lui perçant le flanc* est un solécisme; il faut *en lui perçant*. (V.)

[4] Ce prodige n'est point affreux, c'est seulement une croyance puérile, assez commune autrefois, que les enfants au berceau avaient du lait dans les veines. Phocas même l'insinue assez en disant : *Il n'avait que six mois, et on en fit dégoutter plus de lait que de sang.* Cette conjonction *et* signifie évidemment que ce lait était une suite, une preuve de son enfance, et par-là même exclut le prodige : mais, si c'en était un, que signifierait-il? à quoi servirait-il? (V.)

[5] *Je donnai à Léontine son enfance à gouverner. — Juge par-là combien ce*

Du jeune Martian, qui d'âge presque égal,
Étoit resté sans mère en ce moment fatal.
Juge par-là combien ce conte est ridicule.

CRISPE. Tout ridicule il plaît ; et le peuple est crédule :
Mais avant qu'à ce conte il se laisse emporter,
Il vous est trop aisé de le faire avorter [1].
Quand vous fîtes périr Maurice et sa famille,
Il vous en plut, seigneur, réserver une fille [2],
Et résoudre dès-lors qu'elle auroit pour époux
Ce prince destiné pour régner après vous.
Le peuple en sa personne aime encore et révère [3]
Et son père Maurice et son aïeul Tibère,
Et vous verra sans trouble en occuper le rang
S'il voit tomber leur sceptre au reste de leur sang.
Non, il ne courra plus après l'ombre du frère,
S'il voit monter la sœur dans le trône du père.
Mais pressez cet hymen : le prince aux champs de Mars,
Chaque jour, chaque instant, s'offre à mille hasards,
Et n'eût été Léonce, en la dernière guerre [4],
Ce dessein avec lui seroit tombé par terre [5],

conte est ridicule. — Tout est jusqu'ici de la prose un peu commune et négligée. Le milieu entre l'ampoulé et le familier est difficile à tenir. (V.)

[1] On ne se laisse point *emporter à un conte ;* on fait avorter des desseins, et non pas des contes. (V.)

[2] Cela est du style d'affaires ; *Il plut à votre majesté de donner tel ordre :* il n'y a pas là de faute contre la langue, mais il y en a contre le tragique. (V.)

[3] Cette *personne* se rapporte à *ce prince ;* et c'est de cette fille que Phocas a réservée, c'est de Pulchérie que Crispe veut parler. (V.)

[4] Ces expressions sont bannies aujourd'hui, même du style familier. (V.)

[5] On a déja repris ailleurs ces façons de parler vicieuses. Toute métaphore qui ne forme point une image vraie et sensible est mauvaise, c'est une règle qui ne souffre point d'exception : or, quel peintre pourrait représenter une idée qui tombe par terre ? (V.) — C'est ici que Voltaire s'explique sans détour : il veut, sans aucune exception, que l'on puisse peindre chaque métaphore. On ne revient pas d'étonnement qu'une idée aussi bizarre, aussi destructive de toute poésie, ait pu se former dans la tête d'un homme qui non seulement avoit cultivé toute sa vie l'art des vers, mais qui en avoit fait d'excellents. Rien ne prouve mieux combien le meilleur juge est sujet à s'égarer lorsqu'il discute à froid ce qui ne doit être senti qu'avec enthousiasme. En mesurant, si nous l'osons dire, avec le compas des grammairiens, la valeur de chaque expression de Corneille, il sembleroit que Voltaire eût oublié que lui-même avoit été poëte. Mais quelques exemples feront mieux sentir ce que son système a d'étrange, et combien il pourroit induire en erreur les jeunes gens qui, sur la foi de son nom, croiroient ne pouvoir pas choisir de meilleur guide. Quel est le peintre qui oseroit essayer, d'après le principe de Voltaire, de faire voir dans un tableau des mains *avides de sang qui volent à des parricides ;* un nom *qui chatouille l'orgueilleuse foiblesse d'un cœur ;* un pouvoir qui *s'achemine à grands pas vers sa chute ;* des

Puisque, sans la valeur de ce jeune guerrier,
Martian demeuroit ou mort ou prisonnier [1].
Avant que d'y périr, s'il faut qu'il y périsse,
Qu'il vous laisse un neveu qui le soit de Maurice,
Et qui, réunissant l'une et l'autre maison,
Tire chez vous l'amour qu'on garde pour son nom [2].

PHOCAS. Hélas ! de quoi me sert ce dessein salutaire,
Si pour en voir l'effet tout me devient contraire [3] ?
Pulchérie et mon fils ne se montrent d'accord
Qu'à fuir cet hyménée à l'égal de la mort ;
Et les aversions entre eux deux mutuelles

pleurs *mis dans une balance avec les lois d'un état*; des yeux qu'*on voit venir de toutes parts*; une victoire qu'*on irrite dans les bras du vainqueur*, ou qui *se laisse attendrir aux pleurs d'une femme*; des murs qui vont *prendre la parole*; des portes qui *n'obéissent* qu'à un seul homme; des mains qui *promettent*; un glaive qui *marche*; des coursiers qui ne *connoissent plus le frein*, ou Dieu lui-même *mettant un frein à la fureur des flots*, etc., etc.? Il faudroit transcrire tout Racine et tout Boileau, si l'on vouloit épuiser toutes les métaphores hardies dont leur poésie est animée, et que pourtant aucun peintre n'entreprendroit de peindre. Molière, La Fontaine lui-même, en sont pleins; et Voltaire, quoiqu'il n'ait que médiocrement enrichi la langue poétique, en offriroit en foule : comment donc a-t-il pu se permettre ce paradoxe insoutenable? Il est, nous le répétons, des métaphores vicieuses, et l'on pourroit en citer quelques unes dans nos meilleurs poëtes. Telle est celle-ci, par exemple, empruntée d'une des plus belles tragédies de Voltaire :

Nous préserve le ciel de ce funeste abus,
Berceau de la mollesse et tombeau des vertus !

Un abus qui se trouve berceau et tombeau, dans le même vers, est évidemment une figure que le bon goût réprouve. Il en seroit de même de ce compliment si déplacé de Polyphonte à Mérope :

Je sais que vos appas, encor dans leur printemps,
Pourroient s'effaroucher de l'hiver de mes ans.

Certainement aucun peintre ne pourroit représenter ces jeunes appas qui s'effarouchent d'un hiver : mais ce n'est point là le vice de cette métaphore, c'est qu'elle est pleine de recherche et d'affectation. Nous ne nous arrêterons donc plus ni à cette singulière imagination, que Voltaire renouvelle de temps en temps, ni à son idée, non moins étrange, d'essayer les vers en les mettant au creuset de la prose. Ces deux paradoxes auroient pu déshonorer son commentaire, s'il n'étoit rempli d'ailleurs de remarques très précieuses, et sur le caractère particulier du génie de Corneille, et sur l'art de la tragédie. (P.)

[1] On ne peut dire qu'un homme serait *demeuré mort* si on ne l'avait secouru. Ces mots, *demeuré mort*, signifient qu'il était mort en effet. On peut bien dire qu'on demeurerait estropié, parce qu'un estropié peut guérir; qu'on demeurerait prisonnier, parce qu'un prisonnier peut être délivré : mais non pas qu'on demeurerait mort, parce qu'un mort ne ressuscite pas. (V.)

[2] On a déja repris ailleurs cette expression, *tirer l'amour*; on ne tire l'amour chez personne. (V.)

[3] *Tout me devient contraire pour en voir l'effet* n'est pas français; c'est un solécisme. (V.)

Les font d'intelligence à se montrer rebelles [1].
La princesse surtout frémit à mon aspect ;
Et, quoiqu'elle étudie un peu de faux respect,
Le souvenir des siens, l'orgueil de sa naissance,
L'emporte à tous moments à braver ma puissance [2].
Sa mère, que long-temps je voulus épargner,
Et qu'en vain par douceur j'espérai de gagner,
L'a de la sorte instruite ; et ce que je vois suivre
Me punit bien du trop que je la laissai vivre [3].

CRISPE. Il faut agir de force avec de tels esprits [4],
Seigneur, et qui les flatte endurcit leurs mépris.
La violence est juste où la douceur est vaine.

PHOCAS. C'est par-là qu'aujourd'hui je veux dompter sa haine.
Je l'ai mandée exprès, non plus pour la flatter,
Mais pour prendre mon ordre et pour l'exécuter [5].

CRISPE. Elle entre.

SCÈNE II.

PHOCAS, PULCHÉRIE, CRISPE.

PHOCAS. Enfin, madame, il est temps de vous rendre.
Le besoin de l'état défend de plus attendre ;
Il lui faut des Césars, et je me suis promis
D'en voir naître bientôt de vous et de mon fils.
Ce n'est pas exiger grande reconnoissance
Des soins que mes bontés ont pris de votre enfance,
De vouloir qu'aujourd'hui, pour prix de mes bienfaits,
Vous daigniez accepter les dons que je vous fais.
Ils ne font point de honte au rang le plus sublime ;

[1] Et les aversions entre eux deux mutuelles
Les font d'intelligence à se montrer rebelles,

n'est pas français. *Des aversions qui font d'intelligence !* que de barbarismes! (V.)

[2] *L'emporte à braver*, autre barbarisme. (V.)

[3] . . . . Ce que je vois suivre
Me punit bien du trop que je la laissai vivre,

est d'une prose familière et trop incorrecte. (V.)

[4] On dit *entrer de force, user de force* ; je doute qu'on dise *agir de force* ; le style de la conversation permet *agir de tête, agir de loin*, et s'il permet *agir de force*, la poésie ne le souffre pas. (V.)

[5] C'est une faute de construction : il faut, *mais pour lui donner des ordres*, car le *je* doit gouverner toute la phrase. Ne nous rebutons point de ces remarques grammaticales ; la langue ne doit jamais être violée. Phocas parle très bien et très convenablement ; je ne sais si on en peut dire autant de Pulchérie. (V.)

Ma couronne et mon fils valent bien quelque estime [1] :
Je vous les offre encore après tant de refus;
Mais apprenez aussi que je n'en souffre plus,
Que de force ou de gré je veux me satisfaire [2],
Qu'il me faut craindre en maître, ou me chérir en père,
Et que, si votre orgueil s'obstine à me haïr,
Qui ne peut être aimé se peut faire obéir.

PULCHÉRIE. J'ai rendu jusqu'ici cette reconnoissance
A ces soins tant vantés d'élever mon enfance [3],
Que, tant qu'on m'a laissée en quelque liberté,
J'ai voulu me défendre avec civilité [4] ;
Mais, puisqu'on use enfin d'un pouvoir tyrannique,
Je vois bien qu'à mon tour il faut que je m'explique,
Que je me montre entière à l'injuste fureur [5],
Et parle à mon tyran en fille d'empereur.
Il falloit me cacher avec quelque artifice
Que j'étois Pulchérie, et fille de Maurice [6],

[1] *Le rang le plus sublime!* et *une couronne et un fils qui valent de l'estime!* Est-ce là l'auteur des beaux morceaux de *Cinna ?* (V.)

[2] *Se satisfaire* n'est pas le mot propre; on ne dit *je veux me satisfaire* que dans le discours familier; je veux contenter mes goûts, mes inclinations, mes caprices.

Mais enfin dans la vie il faut se satisfaire.
MOLIÈRE.

Je veux me satisfaire *de gré* est un pléonasme; et je veux me satisfaire *de force* est un contre-sens : on se fait obéir de gré ou de force; mais on ne se satisfait pas de force. Phocas entend qu'il réduira de gré ou de force Pulchérie; mais il ne le dit pas. (V.)

[3] Cela n'est pas français : on ne rend point une reconnaissance à des soins; on a de la reconnaissance, on la témoigne, on la conserve; *j'ai rendu cette reconnaissance!* (V.)

[4] *Que... j'ai voulu*, etc. C'est encore une faute contre la langue. *Avec civilité* est du ton de la comédie. (V.)

[5] Il faudrait *à la fureur de*, etc.; on ne pourrait dire *à la fureur* généralement que dans un cas tel que celui-ci : *la fermeté brave la fureur*. L'épithète d'*injuste* est faible et oiseuse avec le mot *fureur*. Enfin la *fureur* ne convient pas ici; ce n'est point une fureur de marier Pulchérie à l'héritier de l'empire. (V.)

[6] Sans examiner ici le style, je demande si une jeune personne élevée par un empereur peut lui parler avec cette arrogance : on ne traite point ainsi son maître dans sa propre maison. Voyez comme Josabet parle à Athalie; elle lui fait sentir tout ce qu'elle pense : cette retenue habile et touchante fait beaucoup plus d'impression que des injures. Électre aux fers, n'ayant rien à ménager, peut éclater en reproches; mais Pulchérie, bien traitée, doit-elle s'emporter tout d'un coup? peut-elle parler en souveraine? Un sentiment de douleur et de fierté, qui échappe dans ces occasions, ne fait-il pas plus d'effet que des violences inutiles? Ce n'est pas que j'ose condamner ici Pulchérie; mais, en général, ces tyrans qu'on traite avec tant de mépris dans leurs palais, au milieu de leurs courtisans et de leurs gardes, sont des personnages dont le modèle n'est pas dans la nature. (V.)

Si tu faisois dessein de m'éblouir les yeux [1]
Jusqu'à prendre tes dons pour des dons précieux [2].
Vois quels sont ces présents dont le refus t'étonne :
Tu me donnes, dis-tu, ton fils et ta couronne ;
Mais, que me donnes-tu, puisque l'une est à moi [3],
Et l'autre en est indigne, étant sorti de toi?
Ta libéralité me fait peine à comprendre :
Tu parles de donner quand tu ne fais que rendre ;
Et puisqu'avecque moi tu veux le couronner,
Tu ne me rends mon bien que pour te le donner.
Tu veux que cet hymen que tu m'oses prescrire
Porte dans ta maison les titres de l'empire,
Et de cruel tyran, d'infame ravisseur,
Te fasse vrai monarque, et juste possesseur.
Ne reproche donc plus à mon ame indignée
Qu'en perdant tous les miens tu m'as seule épargnée :
Cette feinte douceur, cette ombre d'amitié,
Vint de ta politique, et non de ta pitié.
Ton intérêt dès-lors fit seul cette réserve [4] :
Tu m'as laissé la vie afin qu'elle te serve ;
Et mal sûr dans un trône où tu crains l'avenir,

[1] Cela n'est pas français : on ne *fait* pas dessein ; on *a* dessein. (V.)

[2] Il semble que ce soit Phocas qui prenne ses dons pour des dons précieux : il falloit, pour l'exactitude, *jusqu'à me faire prendre tes dons pour des dons précieux*. (V.)

[3] Non, assurément, jamais femme n'a été héritière de l'empire romain. Pulchérie a moins de droits au trône que le dernier officier de l'armée ; il ne lui sied point du tout de dire : *Il est à moi ce trône ; c'est à moi d'y voir tout le monde à mes pieds.* Elle lui propose de *laver ce trône avec son sang* : j'observerai que si un trône est teint de sang, il n'est point lavé de sang. Si elle prétend qu'on lave un trône teint du sang d'un empereur avec le sang d'un autre empereur, elle doit dire, *lavé par le tien*, et non *du tien*. Elle répète ce mot encore, *le bourreau de mon sang*. Elle dit qu'elle a le cœur *franc et haut* : on doit bien rarement le dire ; il faut que cette hauteur se fasse sentir par le discours même. On a déja remarqué que l'art consiste à déployer le caractère d'un personnage et tous ses sentiments par la manière dont on le fait parler, et non par la manière dont ce personnage parle de lui-même. (V.) — L'empire romain étoit électif, et presque toujours à la discrétion des légions, qui n'attendoient le suffrage ni du peuple, ni du sénat : cependant on vit souvent les enfants, et même les femmes et les sœurs des empereurs, disposer de l'empire après eux. Ainsi Pulchérie, sœur de Théodose II, en disposa en faveur de Martian, qu'elle éleva au trône en l'épousant. Dans le Bas-Empire, ces exemples devinrent encore plus fréquents. Irène, Zoé, Théodora, Eudoxie régnèrent, soit par elles-mêmes, soit en se choisissant des époux. C'est donc une exagération de dire que Pulchérie, censée fille de l'empereur Maurice, avoit moins de droits à l'empire que le dernier officier de l'armée. (P.)

[4] *Faire une réserve*, pour dire *épargner les jours d'une princesse* ; cela n'est pas noble : *faire une réserve* est style d'affaires. (V.)

Tu ne m'y veux placer que pour t'y maintenir;
Tu ne m'y fais monter que de peur d'en descendre :
Mais connois Pulchérie, et cesse de prétendre [1].
    Je sais qu'il m'appartient ce trône où tu te sieds,
Que c'est à moi d'y voir tout le monde à mes pieds :
Mais comme il est encor teint du sang de mon père,
S'il n'est lavé du tien, il ne sauroit me plaire;
Et ta mort, que mes vœux s'efforcent de hâter,
Est l'unique degré par où j'y veux monter :
Voilà quelle je suis, et quelle je veux être.
Qu'un autre t'aime en père, où te redoute en maître,
Le cœur de Pulchérie est trop haut et trop franc
Pour craindre ou pour flatter le bourreau de son sang.

PHOCAS. J'ai forcé ma colère à te prêter silence [2],
Pour voir à quel excès iroit ton insolence :
J'ai vu ce qui t'abuse et me fait mépriser,
Et t'aime encore assez pour te désabuser.
    N'estime plus mon sceptre usurpé sur ton père,
Ni que pour l'appuyer ta main soit nécessaire.
Depuis vingt ans je règne, et je règne sans toi;
Et j'en eus tout le droit du choix qu'on fit de moi.
Le trône où je me sieds n'est pas un bien de race :
L'armée a ses raisons pour remplir cette place;
Son choix en est le titre [3]; et tel est notre sort

[1] Ce verbe *prétendre* exige absolument un régime : ce n'est point un verbe neutre; ainsi la phrase n'est point achevée : on pourrait dire, *cessez d'aimer et de haïr*, quoique ce soient des verbes actifs, parce qu'en ce cas cela veut dire, *cessez d'avoir des sentiments d'amour et de haine*; mais on ne peut dire, *cessez de prétendre, de satisfaire, de secourir*. (V.)

[2] Cette réponse ne fait-elle pas voir que Phocas ne devait pas se laisser braver ainsi? Le moyen de parler encore à quelqu'un qui vient de vous dire qu'il ne veut que votre mort? Comment Phocas peut-il encore raisonner amiablement avec Pulchérie après une telle déclaration? est-il possible qu'il lui propose encore son fils? (V.) — Phocas ménage ici Pulchérie, parcequ'il a un grand intérêt politique à la ménager. Elle est fille de Maurice, dont la mémoire est chère au peuple; et, en lui faisant épouser son fils, Phocas croit qu'il légitimeroit, en quelque sorte, son usurpation. C'est ainsi que, dans la tragédie d'*Oreste*, Égysthe se laisse braver par Électre dans l'espérance de lui faire épouser son fils, à qui Électre apporteroit en dot le grand nom d'Agamemnon, dont elle est la fille, et dont Égysthe a usurpé le trône. Notez qu'Électre ne le traite pas avec plus d'égards que Pulchérie n'en montre ici à Phocas. Il est vrai qu'Électre est dans les fers, et que ses emportements, comme Voltaire vient de le dire, paroissent plus motivés que ceux de Pulchérie. (P.)

[3] Un *bien de race*, une *armée qui a ses raisons*, un choix *qui est le titre d'une place*, toutes expressions plates ou obscures. Phocas d'ailleurs a très grande raison de dire à cette Pulchérie que le trône de l'empire romain ne passe point aux filles; mais il devait le dire auparavant, et mieux. (V.)

Qu'une autre élection nous condamne à la mort.
Celle qu'on fit de moi fut l'arrêt de Maurice;
J'en vis avec regret le triste sacrifice :
Au repos de l'état il fallut l'accorder;
Mon cœur, qui résistoit, fut contraint de céder;
Mais pour remettre un jour l'empire en sa famille
Je fis ce que je pus; je conservai sa fille,
Et, sans avoir besoin de titres ni d'appui,
Je te fais part d'un bien qui n'étoit plus à lui.

PULCHÉRIE. Un chétif centenier des troupes de Mysie,
Qu'un gros de mutinés élut par fantaisie [1],
Oser arrogamment se vanter à mes yeux
D'être juste seigneur du bien de mes aïeux !
Lui qui n'a pour l'empire autre droit que ses crimes [2],
Lui qui de tous les miens fit autant de victimes,
Croire s'être lavé d'un si noir attentat
En imputant leur perte au salut de l'état !
Il fait plus, il me croit digne de cette excuse !
Souffre, souffre à ton tour que je te désabuse :
Apprends que si jadis quelques séditions
Usurpèrent le droit de ces élections,
L'empire étoit chez nous un bien héréditaire;
Maurice ne l'obtint qu'en gendre de Tibère;
Et l'on voit depuis lui remonter mon destin
Jusqu'au grand Théodose et jusqu'à Constantin [3].
Et je pourrois avoir l'ame assez abattue...

PHOCAS. Eh bien! si tu le veux, je te le restitue,
Cet empire, et consens encor que ta fierté

[1] Encore une fois, on ne parle point ainsi à un empereur romain reconnu et sacré depuis long-temps : il peut avoir passé par tous les grades militaires, comme tant d'autres empereurs, et comme Théodose lui-même, sans que personne soit en droit de le lui reprocher. Mais ce qui paraît plus répréhensible, c'est que tant d'injures et tant de mépris doivent absolument ôter à Phocas l'envie de donner son fils à Pulchérie, puisqu'il ne croit pas qu'Héraclius soit en vie, et qu'il n'a pas un intérêt pressant à marier son fils avec une fille qui n'aime point le fils, et qui outrage le père. Il ne sera peut-être pas inutile de remarquer ici que saint Grégoire-le-Grand écrivait à ce même Phocas, *Benignitatem pietatis vestræ ad imperiale fastigium pervenisse gaudemus*. Nous ne prétendons pas que Pulchérie dût imiter la lâche flatterie de ce pape; ce n'est qu'une note purement historique. (V.)

[2] Il fallait, *lui qui n'eut à l'empire autre droit que ses crimes;* on n'a point de droits *pour*, mais des droits *à*; c'est un solécisme. (V.)

[3] La race, le sang, la maison, la famille, remontent à une tige, à Constantin; mais le destin ne remonte pas. (V.) — L'expression que Voltaire reprend est très usitée et très noble en poésie. (P.)

Impute à mes remords l'effet de ma bonté [1].
Dis que je te le rends et te fais des caresses,
Pour apaiser des tiens les ombres vengeresses,
Et tout ce qui pourra sous quelque autre couleur
Autoriser ta haine, et flatter ta douleur;
Pour un dernier effort je veux souffrir la rage
Qu'allume dans ton cœur cette sanglante image [2].
Mais que t'a fait mon fils? étoit-il, au berceau,
Des tiens que je perdis le juge ou le bourreau?
Tant de vertus qu'en lui le monde entier admire
Ne l'ont-elles pas fait trop digne de l'empire?
En ai-je eu quelque espoir qu'il n'ait assez rempli?
Et voit-on sous le ciel prince plus accompli?
Un cœur comme le tien, si grand, si magnanime...

PULCHÉRIE. Va, je ne confonds point ses vertus et ton crime:
Comme ma haine est juste, et ne m'aveugle pas,
J'en vois assez en lui pour les plus grands états [3];
J'admire chaque jour les preuves qu'il en donne;
J'honore sa valeur, j'estime sa personne,
Et penche d'autant plus à lui vouloir du bien [4]
Que s'en voyant indigne il ne demande rien,

[1] Un homme doux et faible pourrait parler ainsi; mais *nolandi sunt tibi mores*. Est-il vraisemblable qu'un guerrier dur et impitoyable, tel que Phocas, s'excuse doucement envers une personne qui vient de l'outrager si violemment, et qu'il lui offre toujours son fils? S'il y était forcé par la nation, si, en mariant son fils à Pulchérie, il excluait Héraclius du trône, il aurait raison; mais Héraclius n'en aura pas moins de droits, supposé qu'en effet on ait des droits à un empire électif, et supposé surtout qu'Héraclius soit en vie, ce que Phocas ne croit point. (V.)

[2] *Une rage qu'une sanglante image allume!* il n'est point d'ailleurs de sanglante image dans ce couplet. (V.) — Voltaire oublie que, parmi les reproches que Pulchérie vient de faire à Phocas, elle l'accuse d'avoir été le bourreau de sa famille :

Lui qui de tous les miens fit autant de victimes.

Voilà l'image sanglante qu'elle lui remet sous les yeux, et à laquelle Phocas fait allusion dans sa réponse :

Pour apaiser des tiens les ombres vengeresses, etc.

[3] Cette phrase n'est pas française : on est digne de gouverner de grands états; on a assez de mérite pour être élu empereur; mais *je vois assez de mérite en lui pour un royaume, pour une armée*, etc., ne peut se dire, parceque le sens n'est pas complet. Le mot *pour*, sans verbe, signifie tout autre chose; cet ouvrage était excellent *pour* son temps; Phocas est bien patient *pour* un homme violent. De plus, on ne doit point dire que le fils d'un empereur est digne de gouverner les plus grands états; car quel plus grand état que l'empire romain? (V.)

[4] Je penche d'autant plus à lui vouloir du bien, etc.

Expression de comédie. (V.)

Que ses longues froideurs témoignent qu'il s'irrite
De ce qu'on veut de moi par-delà son mérite,
Et que de tes projets son cœur triste et confus
Pour m'en faire justice approuve mes refus.
Ce fils si vertueux d'un père si coupable,
S'il ne devoit régner, me pourroit être aimable[1];
Et cette grandeur même où tu veux le porter[2]
Est l'unique motif qui m'y fait résister.
Après l'assassinat de ma famille entière,
Quand tu ne m'as laissé père, mère, ni frère,
Que j'en fasse ton fils légitime héritier !
Que j'assure par-là leur trône au meurtrier !
Non, non; si tu me crois le cœur si magnanime
Qu'il ose séparer ses vertus de ton crime,
Sépare tes présents, et ne m'offre aujourd'hui
Que ton fils sans le sceptre, ou le sceptre sans lui.
Avise; et si tu crains qu'il te fût trop infâme[3]
De remettre l'empire en la main d'une femme,
Tu peux dès aujourd'hui le voir mieux occupé.
Le ciel me rend un frère à ta rage échappé;
On dit qu'Héraclius est tout prêt de paroître :
Tyran, descends du trône, et fais place à ton maître[4].

PHOCAS. A ce compte, arrogante, un fantôme nouveau[5],

[1] On ne peut dire, *il m'est aimable, haïssable;* et pourtant l'on dit, *il m'est agréable, désagréable, odieux, insupportable, indifférent.* On en a dit la raison. (V.)

[2] *Porter à une grandeur,* cela n'est ni élégant, ni correct : et *un motif qui fait y résister!* à quoi? à cette grandeur où l'on veut porter Martian? (V.)

[3] Corneille emploie souvent ce mot *avise;* il était très bien reçu de son temps. *Qu'il te fût infâme* n'est pas français : la langue permet qu'on dise, *cela m'est honteux,* mais non pas, *cela m'est infâme;* et cependant on dit, *il est infâme à lui d'avoir fait cette action.* Toutes les langues ont leurs bizarreries et leurs inconséquences. (V.)

[4] Vers admirable; il le serait encore plus si l'on pouvait parler ainsi à un empereur dans une simple conversation. Il n'y a qu'une situation violente qui permette les discours violents. Il est toujours étrange que Phocas persiste à vouloir offrir son fils à une princesse que tout autre ferait renfermer pour l'empêcher de conspirer et pour avoir un otage. — *N. B.* En général, toutes les scènes de bravade doivent être ménagées par gradation. Un empereur et une fille d'empereur ne se disent point d'abord les dernières duretés, et quand une fois on a laissé échapper de ces reproches et de ces menaces qui ne laissent plus lieu à la conversation, tout doit être dit. La scène aurait fini très heureusement par ce beau vers, *Tyran, descends du trône, et fais place à ton maître;* mais quand on entend ensuite, *à ce compte, arrogante,* etc., les injures multipliées révoltent le lecteur, et font languir le dialogue. (V.)

[5] *A ce compte* est du style négligé et du ton familier qu'on se permettait alors mal

Qu'un murmure confus fait sortir du tombeau,
Te donne cette audace et cette confiance !
Ce bruit s'est fait déja digne de ta croyance [1].
Mais...

PULCHÉRIE. Je sais qu'il est faux ; pour t'assurer ce rang
Ta rage eut trop de soin de verser tout mon sang ;
Mais la soif de ta perte en cette conjoncture
Me fait aimer l'auteur d'une belle imposture.
Au seul nom de Maurice il te fera trembler :
Puisqu'il se dit son fils, il veut lui ressembler ;
Et cette ressemblance où son courage aspire
Mérite mieux que toi de gouverner l'empire [2].
J'irai par mon suffrage affermir cette erreur,
L'avouer pour mon frère et pour mon empereur,
Et dedans son parti jeter tout l'avantage
Du peuple convaincu par mon premier hommage.
Toi, si quelque remords te donne un juste effroi,
Sors du trône, et te laisse abuser comme moi [3] ;
Prends cette occasion de te faire justice.

PHOCAS. Oui, je me la ferai bientôt par ton supplice :
Ma bonté ne peut plus arrêter mon devoir ;
Ma patience a fait par-delà son pouvoir [4].
Qui se laisse outrager mérite qu'on l'outrage ;
Et l'audace impunie enfle trop un courage.
Tonne, menace, brave, espère en de faux bruits,
Fortifie, affermis ceux qu'ils auront séduits.
Dans ton ame à ton gré change ma destinée ;
Mais choisis pour demain la mort ou l'hyménée [5].

à propos. Ce mot *arrogante* conviendrait à Pulchérie, s'il était possible qu'un empereur et une fille d'empereur se disent des injures grossières. (V.)

[1] Un bruit ne se peut faire digne ni indigne ; cela n'est pas français, parce qu'on ne peut s'exprimer ainsi en aucune langue. (V.)

[2] C'est une faute en toute langue, parce qu'une ressemblance ne peut ni gouverner ni mériter. (V.)

[3] Elle fait deux fois cette proposition, et la seconde est bien moins forte que la première ; mais peut-elle sérieusement lui parler ainsi ? Je sais que ces bravades réussissent auprès du parterre ; mais je doute qu'un lecteur instruit les approuve, quand elles ne sont pas nécessaires, et quand elles sont si fortes qu'elles doivent rompre tout commerce entre les deux interlocuteurs. (V.)

[4] Comment une patience fait-elle par-delà son pouvoir ? jamais on ne peut faire que ce qu'on peut. (V.)

[5] Phocas enfin la menace ; mais quelle raison a-t-il de persister à lui faire épouser son fils qui ne veut pas d'elle, et dont elle ne veut pas ? Il n'en a d'autre raison que

PULCHÉRIE. Il n'est pas pour ce choix besoin d'un grand effort
A qui hait l'hyménée, et ne craint point la mort[1].

(En ces deux scènes, Héraclius passe pour Martian, et Martian pour Léonce. Héraclius se connoît, mais Martian ne se connoît pas.)

SCÈNE III.

PHOCAS, PULCHÉRIE, HÉRACLIUS, CRISPE.

PHOCAS, *à Pulchérie.*

Dis, si tu veux encor, que ton cœur la souhaite.
(à Héraclius.)
Approche, Martian, que je te le répète[2] :
Cette ingrate furie, après tant de mépris,
Conspire encor la perte et du père et du fils ;
Elle-même a semé cette erreur populaire
D'un faux Héraclius qu'elle accepte pour frère :
Mais quoi qu'à ces mutins elle puisse imposer,
Demain ils la verront mourir, ou t'épouser.

HÉRACLIUS. Seigneur...

PHOCAS. Garde sur toi d'attirer ma colère.

HÉRACLIUS. Dussé-je mal user de cet amour de père,
Étant ce que je suis, je me dois quelque effort
Pour vous dire, seigneur[3], que c'est vous faire tort[4],
Et que c'est trop montrer d'injuste défiance
De ne pouvoir régner que par son alliance :
Sans prendre un nouveau droit du nom de son époux,
Ma naissance suffit pour régner après vous.

celle qui lui a été suggérée par son confident Crispe à la première scène. Crispe lui remontre que ce mariage attirerait à la maison de Phocas l'affection du peuple, qu'on suppose attaché à la maison de Maurice ; mais la haine implacable et juste de Pulchérie détruit cette raison. N'aurait-il pas fallu que les grands et le peuple eussent demandé le mariage de Pulchérie et de Martian ? (V.)

[1] Il me semble que cette scène serait bien plus vraisemblable, bien plus tragique, si l'auteur y avait mis plus de décence et plus de gradation. Un mot échappé à une princesse qui est dans la situation de Pulchérie fait cent fois plus d'effet qu'une déclamation continuelle et un torrent d'injures répétées. (V.)

[2] On doit répéter le moins qu'on peut. Mais si Pulchérie, que Phocas nomme *ingrate furie*, conspire la perte du père et du fils, il est bien étrange que le père s'opiniâtre à vouloir que son fils épouse cette furie. (V.)

[3] Le sens de la phrase est, *je dois vous dire, quoi qu'il m'en coûte* ; mais il ne doit pas faire *effort* pour *dire* ; ce n'est pas sur cet effort qu'il se fait que son devoir tombe : d'ailleurs il ne fait point d'effort, puisqu'il n'aime point Pulchérie, puisqu'il croit même être son frère : et puis comment se doit-on un effort ? (V.)

[4] . . . . Que c'est vous faire tort

est trop du style de la comédie. (V.)



J'ai du cœur, et tiendrois l'empire même infame
S'il falloit le tenir de la main d'une femme.

PHOCAS. Eh bien ! elle mourra, tu n'en as pas besoin [1].

HÉRACLIUS. De vous-même, seigneur, daignez mieux prendre soin.
Le peuple aime Maurice ; en perdre ce qui reste
Nous rendroit ce tumulte au dernier point funeste.
Au nom d'Héraclius à demi soulevé,
Vous verriez par sa mort le désordre achevé [2].
Il vaut mieux la priver du rang qu'elle rejette,
Faire régner une autre, et la laisser sujette :
Et d'un parti plus bas punissant son orgueil [3]...

PHOCAS. Quand Maurice peut tout du creux de son cercueil,
A ce fils supposé, dont il me faut défendre,
Tu parles d'ajouter un véritable gendre !

HÉRACLIUS. Seigneur, j'ai des amis chez qui cette moitié [4]...

PHOCAS. A l'épreuve d'un sceptre il n'est point d'amitié,
Point qui ne s'éblouisse à l'éclat de sa pompe,
Point qu'après son hymen sa haine ne corrompe [5].
Elle mourra, te dis-je.

PULCHÉRIE. Ah ! ne m'empêchez pas
De rejoindre les miens par un heureux trépas.
La vapeur de mon sang ira grossir la foudre
Que Dieu tient déja prête à le réduire en poudre [6] ;

[1] Ce mot semble condamner toute la scène précédente. Phocas avoue qu'il n'avait nul besoin de marier Pulchérie à son fils ; il semble, au contraire, qu'il devait avoir un besoin très pressant de ce mariage pour former un nœud intéressant. (V.)

[2] On n'achève point un désordre, comme on achève un projet, une affaire, un ouvrage. Ce n'est pas là le mot propre. (V.)

[3] On peut être puni de son orgueil par un hymen disproportionné ; mais on ne peut pas dire, *être puni d'un hymen*, comme on dit, *être puni du dernier supplice*. *Parti plus bas* est déplacé : il semble que Martian soit un parti bas, et qu'on menace Pulchérie d'un parti plus bas encore. (V.)

[4] L'usage a permis qu'en quelques occasions on puisse appeler sa femme *sa moitié*.

Mânes du grand Pompée, écoutez sa moitié.

Ce mot fait là un effet admirable ; c'est la moitié du grand Pompée qui parle : mais il est ridicule de dire d'une fille à marier, *cette moitié*. (V.)

[5] Ces trois *point* font un mauvais effet dans la poésie ; et *point qu'après* est encore plus dur et plus mal construit ; et *point qui ne s'éblouisse à l'éclat de la pompe d'un sceptre* est du galimatias. Ce n'est point écrire comme l'auteur des beaux vers répandus dans *Cinna* ; c'est écrire comme Chapelain. (V.)

[6] Cette figure n'est-elle pas un peu outrée et recherchée ? Ce qui est hors de la nature ne peut guère toucher. On reproche à notre siècle de courir après l'esprit, d'affecter des pensées ingénieuses ; c'était bien plutôt le goût du temps de Corneille que du nôtre. Racine et Boileau corrigèrent la France, qui depuis est retombée quelquefois dans ce défaut séduisant. La vapeur d'un peu de sang ne peut guère servir à

Et ma mort, en servant de comble à tant d'horreurs...

PHOCAS. Par ses remerciements juge de ses fureurs.
J'ai prononcé l'arrêt, il faut que l'effet suive.
Resous-la de t'aimer, si tu veux qu'elle vive [1] !
Sinon, j'en jure encore, et ne t'écoute plus [2],
Son trépas dès demain punira ses refus.

SCÈNE IV.

PULCHÉRIE, HÉRACLIUS, MARTIAN.

HÉRACLIUS. En vain il se promet que sous cette menace
J'espère en votre cœur surprendre quelque place [3] :
Votre refus est juste, et j'en sais les raisons.
Ce n'est pas à nous deux d'unir les deux maisons;
D'autres destins, madame, attendent l'un et l'autre :
Ma foi m'engage ailleurs aussi bien que la vôtre.
Vous aurez en Léonce un digne possesseur [4];
Je serai trop heureux d'en posséder la sœur.
Ce guerrier vous adore, et vous l'aimez de même ;
Je suis aimé d'Eudoxe autant comme je l'aime [5] :

former le tonnerre. Une fille va-t-elle chercher de pareilles figures de rhétorique? (V.)

[1] Je crois qu'on pourrait dire en vers, *résoudre de*, aussi bien que *résoudre à*, quoique ce soit un solécisme en prose; mais il est plus essentiel de remarquer qu'il est bien étrange qu'un monarque dise à son fils : *Résous cette princesse à t'aimer, ou je la ferai mourir*. Il n'y a aucun exemple dans le monde d'une pareille proposition; elle paraît d'autant plus extraordinaire, que Phocas a dit qu'on n'a nul besoin de Pulchérie. En un mot, cela n'est pas dans la nature. (V.)

[2] *Il en jure encore;* il n'a pourtant point juré, et il répète, pour la sixième fois, qu'il tuera cette Pulchérie, ou qu'il la mariera. (V.)

[3] Que d'incongruités! quel galimatias! quel style! (V.)

[4] Le lecteur doit savoir que Léonce, dont on n'a point encore parlé, passe pour le fils de Léontine, ancienne gouvernante du prince Héraclius, fils de Maurice, et du prince Martian, fils de Phocas. On ne sait point encore que ce prétendu Léonce a été changé en nourrice, et qu'il est le véritable Martian. Il eût été à souhaiter peut-être que dès la première scène ces aventures eussent été éclaircies; mais avec un peu d'attention il sera aisé de suivre l'intrigue : il est triste qu'on ait besoin de cette attention, qui *d'un divertissement nous fait une fatigue*, comme dit Boileau. (V.)

[5] Cette Eudoxe est une fille de Léontine, que par conséquent Martian croit sa sœur. On n'a point encore parlé d'elle, et le véritable Héraclius, cru Martian, s'occupe ici de l'arrangement d'un double mariage. On ne s'arrêtera point à la faute grammaticale *aimé autant comme je l'aime*, ni à ces *beaux nœuds*, ni à cet *amour parfait*, ni à ces *chaînes si belles*, à ces *captivités éternelles*. Quinault a passé pour avoir le premier employé ces expressions, dont Corneille s'était servi avant lui dans presque toutes ses pièces. Il paraît étrange que le public se soit trompé à ce point : mais c'est que ces expressions firent une grande impression dans Quinault, qui ne

Léontine leur mère est propice à nos vœux ;
Et quelque effort qu'on fasse à rompre ces beaux nœuds,
D'un amour si parfait les chaînes sont si belles,
Que nos captivités doivent être éternelles.

PULCHÉRIE. Seigneur, vous connoissez ce cœur infortuné :
Léonce y peut beaucoup ; vous me l'avez donné,
Et votre main illustre augmente le mérite
Des vertus dont l'éclat pour lui me sollicite ;
Mais à d'autres pensers il me faut recourir :
Il n'est plus temps d'aimer alors qu'il faut mourir [1] ;
Et quand à ce départ une ame se prépare [2]...

HÉRACLIUS. Redoutez un peu moins les rigueurs d'un barbare :
Pardonnez-moi ce mot ; pour vous servir d'appui
J'ai peine à reconnoître encore un père en lui [3].
Résolu de périr pour vous sauver la vie,
Je sens tous mes respects céder à cette envie ;
Je ne suis plus son fils, s'il en veut à vos jours,
Et mon cœur tout entier vole à votre secours.

PULCHÉRIE. C'est donc avec raison que je commence à craindre,
Non la mort, non l'hymen où l'on me veut contraindre,
Mais ce péril extrême où pour me secourir
Je vois votre grand cœur aveuglément courir.

MARTIAN.

Ah, mon prince ! ah, madame ! il vaut mieux vous résoudre
Par un heureux hymen à dissiper ce foudre [4].

parle jamais que d'amour, et qui en parle avec élégance ; elles en firent très peu dans les ouvrages de Corneille, dont les beautés mâles couvrent toutes ces petitesses trop fréquentes. Tous ces vers, d'ailleurs, sont du style de la comédie, et d'un style dur, rampant, incorrect. (V.)

[1] Ce beau vers paraît la condamnation de tout ce que vient de dire Héraclius, qui n'a parlé que de mariage : on s'attendait qu'il parlerait d'abord à Pulchérie du péril affreux où elle est, *et diceret jam nunc debentia dici*. Aussi tous ces personnages ont beau parler d'amour, et de tyrans, et de mort, aucun d'eux ne touche : aucun n'inspire de terreur jusqu'ici : mais l'intrigue commence à attacher, et c'est beaucoup. Le principal mérite de cette pièce est dans l'embarras de cette intrigue, qui pique toujours la curiosité. (V.)

[2] Le mot *départ* est faible, et *une ame* aussi. Tâchez de ne jamais faire suivre un vers fort et bien frappé par un vers languissant qui l'énerve. (V.)

[3] Le lecteur doit ici se souvenir qu'Héraclius sait bien que Phocas n'est point son père, mais qu'il n'a point dit son secret à Pulchérie : cela cause peut-être un peu d'embarras, et c'est au lecteur à voir s'il aimerait mieux que Pulchérie fût instruite ou non. Mais il y a aujourd'hui beaucoup de lecteurs si rebutés des mauvais vers, qu'ils ne se soucient point du tout de savoir qui est Martian, et qui est Héraclius, et qu'ils s'intéressent fort peu à Pulchérie. (V.)

[4] Comment dissipe-t-on un foudre par un hymen ? Toute métaphore, encore une

Au nom de votre amour et de votre amitié,
Prenez de votre sort tous deux quelque pitié.
Que la vertu du fils, si pleine et si sincère [1],
Vainque la juste horreur que vous avez du père [2];
Et, pour mon intérêt, n'exposez pas tous deux [3]...

HÉRACLIUS. Que me dis-tu, Léonce? et qu'est-ce que tu veux?
Tu m'as sauvé la vie; et, pour reconnoissance,
Je voudrois à tes feux ôter leur récompense;
Et, ministre insolent d'un prince furieux,
Couvrir de cette honte un nom si glorieux;
Ingrat à mon ami, perfide à ce que j'aime,
Cruel à la princesse, odieux à moi-même!
Je te connois, Léonce, et mieux que tu ne crois;
Je sais ce que tu vaux, et ce que je te dois.
Son bonheur est le mien, madame; et je vous donne
Léonce et Martian en la même personne;
C'est Martian en lui que vous favorisez [4].
Opposons la constance aux périls opposés [5].
Je vais près de Phocas essayer la prière;
Et si je n'en obtiens la grace tout entière [6],
Malgré le nom de père, et le titre de fils,
Je deviens le plus grand de tous ses ennemis.
Oui, si sa cruauté s'obstine à votre perte,

fois, doit être juste. *Dissiper ce foudre* n'est là que pour rimer à *résoudre*. Ce style est trop négligé. (V.)

[1] Une vertu *pleine et sincère* n'est pas le mot propre : une vertu n'est ni pleine ni vide. (V.)

[2] *Vainque* est trop rude à l'oreille; *horreur de* est permis en vers. (V.) — Et même en prose. (P.)

[3] Martian, cru Léonce, amoureux de Pulchérie, veut ici que Pulchérie épouse Héraclius, cru Martian, amoureux d'Eudoxe. Je remarquerai, à cette occasion, que toutes les fois qu'on cède ce qu'on aime, ce sacrifice ne peut faire aucun effet, à moins qu'il ne coûte beaucoup : ce sont ces combats du cœur qui forment les grands intérêts; de simples arrangements de mariage ne sont jamais tragiques, à moins que, dans ces arrangements mêmes, il n'y ait un péril évident et quelque chose de funeste. *N'exposez pas tous deux* n'est pas français; il faut, *ne les exposez pas tous deux*. (V.)

[4] Cela veut dire, pour le spectateur, qu'Héraclius, cru Martian, voit dans Léonce un autre lui-même; et cela veut dire aussi, dans l'esprit de l'auteur, que Léonce est le vrai Martian : c'est ce qui se débrouillera par la suite, et ce qui est ici un peu embrouillé; mais un spectateur bien attentif peut aimer à deviner cette énigme. (V.)

[5] Cet *opposés* est de trop, c'est une figure de mots inutile; de plus, ce n'est pas le mot propre : les périls *menacent*, les obstacles s'opposent. (V.)

[6] Ce vers est obscur; il va trouver Phocas, et, *s'il n'en obtient la grace*: il semble que ce soit la grace de Phocas. Il eût fallu dire aussi ce que c'est que cette grace tout entière, puisqu'on n'a pas encore parlé de grace. (V.)

J'irai, pour l'empêcher, jusqu'à la force ouverte,
Et puisse, si le ciel m'y voit rien épargner,
Un faux Héraclius en ma place régner [1] !
Adieu, madame.

PULCHÉRIE. Adieu, prince trop magnanime,

(Héraclius s'en va, et Pulchérie continue.)

Prince digne en effet d'un trône acquis sans crime,
Digne d'un autre père. Ah , Phocas! ah, tyran !
Se peut-il que ton sang ait formé Martian?
Mais allons, cher Léonce, admirant son courage,
Tâcher de notre part à repousser l'orage.
Tu t'es fait des amis, je sais des mécontents :
Le peuple est ébranlé, ne perdons point de temps;
L'honneur te le commande, et l'amour t'y convie.

MARTIAN. Pour otage en ses mains ce tigre a votre vie ;
Et je n'oserai rien qu'avec un juste effroi
Qu'il ne venge sur vous ce qu'il craindra de moi [2].

PULCHÉRIE. N'importe ; à tout oser le péril doit contraindre.
Il ne faut craindre rien quand on a tout à craindre [3].
Allons examiner pour ce coup généreux
Les moyens les plus prompts et les moins dangereux [4].

[1] Il n'a point été question dans cette scène d'*un faux Héraclius*. Cette imprécation forcée, à laquelle on ne s'attend point, n'est là que pour rappeler le titre de la pièce, et pour faire souvenir qu'Héraclius est le sujet de la tragédie. (V.)

[2] On ne venge point ce qu'on craint, on le prévient, on l'écarte, on le détourne, on s'y oppose : point de bons vers sans le mot propre ; il faut l'exactitude de la prose avec la beauté des images, l'harmonie des syllabes, la hardiesse des tours, et l'énergie de l'expression, c'est ce qu'on trouve dans plusieurs morceaux de Corneille. (V.)

[3] Cette sentence paraît quelque chose de contradictoire ; elle est cependant au fond d'une très grande vérité ; elle signifie qu'il faut tout hasarder, quand tous les partis sont également dangereux. Il eût fallu, je crois, éviter le jeu de mots et l'antithèse, qui reviennent trop souvent. (V.)

[4] Pulchérie va donc conspirer de son côté. On a donc lieu d'être surpris qu'elle ne soit pas dans le secret, puisque la fille de Maurice doit avoir du pouvoir sur le peuple, et mettre un grand poids dans la balance ; mais il faut se livrer à l'intrigue et aux ressorts que l'auteur a choisis. (V.)

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

LÉONTINE, EUDOXE.

LÉONTINE. Voilà ce que j'ai craint de son ame enflammée [1].
EUDOXE. S'il m'eût caché son sort, il m'auroit mal aimée [2].
LÉONTINE. Avec trop d'imprudence il vous l'a révélé.
Vous êtes fille, Eudoxe, et vous avez parlé [3] :
Vous n'avez pu savoir cette grande nouvelle
Sans la dire à l'oreille à quelque ame infidèle [4],
A quelque esprit léger, ou de votre heur jaloux,
A qui ce grand secret a pesé comme à vous.
C'est par-là qu'il est su, c'est par-là qu'on publie
Ce prodige étonnant d'Héraclius en vie ;
C'est par-là qu'un tyran, plus instruit que troublé
De l'ennemi secret qui l'auroit accablé [5],
Ajoutera bientôt sa mort à tant de crimes [6],
Et se sacrifiera pour nouvelles victimes
Ce prince dans son sein pour son fils élevé,
Vous qu'adore son ame, et moi qui l'ai sauvé.
Voyez combien de maux pour n'avoir su vous taire [7].
EUDOXE. Madame, mon respect souffre tout d'une mère,
Qui, pour peu qu'elle veuille écouter la raison,

[1] Le spectateur ne peut savoir d'abord que c'est Léontine qui parle, et que c'est cette même Léontine, autrefois gouvernante d'Héraclius et de Martian ; il serait peut-être mieux qu'on en fût informé d'abord. Il faut que tous ceux qui assistent à une pièce de théâtre connaissent tout d'un coup les personnages qui se présentent, excepté ceux dont l'intérêt est de cacher leur nom. (V.)

[2] Qui ? de qui parle-t-elle ? c'est une énigme. *Mal aimée,* expression trop triviale. (V.)

[3] On voit assez que cela est trop comique. Corneille a-t-il voulu faire parler cette gouvernante comme une bourgeoise qui a conservé le ton bourgeois à la cour ? Cela est absolument indigne de la tragédie. (V.)

[4] Voilà la même faute ; et *dire à l'oreille à une ame !* on ne peut s'exprimer plus mal. (V.)

[5] Cela n'est pas français. *Instruit d'un ennemi, troublé d'un ennemi ;* ce sont deux barbarismes et deux solécismes à la fois dans un seul vers. (V.)

[6] Par la construction, c'est la mort de Phocas ; par le sens, c'est celle de Maurice. Il faut que la syntaxe et le sens soient toujours d'accord. (V.)

[7] Ce vers est encore bourgeois ; mais les précédents sont nobles, exacts, bien tournés, forts, précis, et dignes de Corneille. (V.)

Ne m'accusera plus de cette trahison [1] ;
Car c'en est une enfin bien digne de supplice [2]
Qu'avoir d'un tel secret donné le moindre indice [3].

LÉONTINE. Et qui donc aujourd'hui le fait connoître à tous ?
Est-ce le prince, ou moi ?

EUDOXE. Ni le prince, ni vous.
De grace, examinez ce bruit qui vous alarme.
On dit qu'il est en vie, et son nom seul les charme :
On ne dit point comment vous trompâtes Phocas,
Livrant un de vos fils pour ce prince au trépas,
Ni comme après, du sien étant la gouvernante,
Par une tromperie encor plus importante [4],
Vous en fîtes l'échange, et, prenant Martian,
Vous laissâtes pour fils ce prince à son tyran ;
En sorte que le sien passe ici pour mon frère [5],
Cependant que de l'autre il croit être le père [6],
Et voit en Martian Léonce qui n'est plus,
Tandis que sous ce nom il aime Héraclius.
On diroit tout cela si, par quelque imprudence,

[1] Cela ne donne pas d'abord une haute opinion de Léontine. Cette femme, qui conduit toute l'intrigue, commence par se tromper, par accuser sa fille mal à propos : cette accusation même est absolument inutile pour l'intelligence et pour l'intérêt de la pièce. Léontine commence son rôle par une méprise et par des expressions indignes même de la comédie. (V.)

[2] Le mot de *supplice* paraît trop fort : et *digne de supplice* n'est pas français ; c'est un barbarisme. (V.)

[3] Il faut absolument *que d'avoir : c'est une trahison que d'avoir donné un indice. Trahison qu'avoir donné* est un solécisme. (V.)

[4] Ces mots, *étant la gouvernante auprès* * *du sien*, et *tromperie*, sont comiques et bas, et ne donnent pas de Léontine une assez haute idée. Voyez comme dans *Athalie* le rôle de Josabet est ennobli, comme il est touchant, quoiqu'il ne soit pas, à beaucoup près, aussi nécessaire que celui de Léontine. (V.)

[5] Tout ce discours est un détail d'anecdotes. *Comme étant la gouvernante auprès du sien* n'est pas français ; *en sorte que* est trop style d'affaires. Mais Eudoxe, en voulant éclaircir cette histoire, semble l'embrouiller. *Et, prenant Martian, vous laissâtes pour fils ce prince à Phocas son tyran*, ne peut avoir de sens que celui-ci, *vous laissâtes Martian pour fils à Phocas. Laisser quelqu'un pour fils* n'est pas d'un style élégant : mais il ne s'agit pas ici d'élégance, il s'agit de clarté. Eudoxe fait croire au spectateur que Martian a passé et passe pour fils de Phocas. L'équivoque vient de ce mot *prince : vous laissâtes ce prince à Phocas.* Elle entend, par ce prince, Héraclius ; mais elle ne dit pas ce qu'elle veut dire : elle devrait expliquer que Léontine a fait passer Martian pour son propre fils Léonce, et a donné Héraclius, fils de Maurice, pour Martian, fils de Phocas. (V.)

[6] Cet *il croit être* se rapporte, par la phrase, à Martian, et cependant c'est Phocas dont on parle. Dans un sujet si obscur, il est absolument nécessaire que les phrases soient toujours claires, et Eudoxe ne s'explique pas assez nettement. (V.)

* Aucune des éditions publiées du vivant de Corneille ne porte *auprès*.

Il m'étoit échappé d'en faire confidence :
Mais pour toute nouvelle on dit qu'il est vivant [1] ;
Aucun n'ose pousser l'histoire plus avant.
Comme ce sont pour tous des routes inconnues [2],
Il semble à quelques uns qu'il doit tomber des nues;
Et j'en sais tel qui croit dans sa simplicité
Que pour punir Phocas Dieu l'a ressuscité [3].
Mais le voici.

SCÈNE II.

HÉRACLIUS, LÉONTINE, EUDOXE.

HÉRACLIUS. Madame, il n'est plus temps de taire
D'un si profond secret le dangereux mystère [4] ;
Le tyran, alarmé du bruit qui le surprend,
Rend ma crainte trop juste, et le péril trop grand.
Non que de ma naissance il fasse conjecture ;
Au contraire, il prend tout pour grossière imposture.
Et me connoît si peu, que, pour la renverser [5],
A l'hymen qu'il souhaite il prétend me forcer.
Il m'oppose à mon nom qui le vient de surprendre :
Je suis fils de Maurice; il m'en veut faire gendre,
Et s'acquérir les droits d'un prince si chéri
En me donnant moi-même à ma sœur pour mari [6].
En vain nous résistons à son impatience,

[1] Toutes ces manières de parler sont d'une familiarité qui n'est nullement convenable à la tragédie. (V.)

[2] Aucun n'ose pousser l'histoire plus avant.
Comme ce sont pour tous des routes inconnues....

expressions de comédie. Un tel style est trop rebutant. (V.)

[3] Ces trois derniers vers sont trop comiques : ce qui précède est une explication de l'avant-scène. Cette explication devait appartenir naturellement au premier acte ; on n'aime point à être si long-temps en suspens : cette incertitude du spectateur nuit même toujours à l'intérêt. On ne peut être ému des choses qu'on n'a pas bien conçues ; et si l'esprit se plaît à deviner l'intrigue, le cœur n'est pas touché. *Que pour punir Phocas Dieu l'a ressuscité* : voilà où il fallait une métaphore, un tour noble qui sauvât ce ridicule. (V.)

[4] Héraclius ne dit ici rien de nouveau à Léontine. Il ne s'est rien passé de nouveau depuis la première scène du premier acte ; mais l'embarras commence à croître dès qu'Héraclius veut se déclarer. Il ne dit rien, à la vérité, de tragique ; il explique seulement l'embarras où est Phocas. (V.)

[5] On ne *renverse* point une imposture ; on la *confond*. (V.)

[6] Ce *moi-même* est de trop ; sans doute, si on le marie, on le marie lui-même. Il fallait des expressions qui donnassent horreur de l'inceste. (V.)

Elle par haine aveugle, et moi par connoissance,
Lui, qui ne conçoit rien de l'obstacle éternel
Qu'oppose la nature à ce nœud criminel,
Menace Pulchérie, au refus obstinée,
Lui propose à demain la mort ou l'hyménée.
J'ai fait pour le fléchir un inutile effort;
Pour éviter l'inceste, elle n'a que la mort.
Jugez s'il n'est pas temps de montrer qui nous sommes,
De cesser d'être fils du plus méchant des hommes,
D'immoler mon tyran aux périls de ma sœur,
Et de rendre à mon père un juste successeur.

LÉONTINE. Puisque vous ne craignez que sa mort, ou l'inceste,
Je rends grace, seigneur, à la bonté céleste
De ce qu'en ce grand bruit le sort nous est si doux [1]
Que nous n'avons encor rien à craindre pour vous.
Votre courage seul nous donne lieu de craindre :
Modérez-en l'ardeur, daignez vous y contraindre;
Et, puisqu'aucun soupçon ne dit rien à Phocas,
Soyez encor son fils, et ne vous montrez pas.
De quoi que ce tyran menace Pulchérie,
J'aurai trop de moyens d'arrêter sa furie [2],
De rompre cet hymen, ou de le retarder,
Pourvu que vous veuillez ne vous point hasarder.
Répondez-moi de vous, et je vous réponds d'elle.

HÉRACLIUS. Jamais l'occasion ne s'offrira si belle.
Vous voyez un grand peuple à demi révolté,
Sans qu'on sache l'auteur de cette nouveauté.
Il semble que de Dieu la main appesantie,
Se faisant du tyran l'effroyable partie [3],

[1] *Un sort qui est doux en un grand bruit*; ces façons de parler obscures, impropres, gauches, triviales, incorrectes, indignent un lecteur qui a de l'oreille et du goût. Le parterre ne s'en aperçoit pas; il se livre uniquement à la curiosité de savoir comment tout se démêlera. (V.)

[2] Ce discours de Léontine inspire une grande curiosité; je ne sais s'il ne dégrade pas un peu Héraclius, et même Pulchérie. Bien des gens n'aiment pas à voir les fils d'un empereur dépendre entièrement d'une gouvernante, qui les traite comme des enfants, et qui ne leur permet pas de se mêler de leurs propres affaires : c'est au lecteur à juger de la valeur de cette critique. Le mal est encore que cette Léontine, qui dit avoir tant de moyens, n'a effectivement aucun moyen dans le cours de la pièce, hors un billet dont l'empereur peut très bien se saisir. (V.) — Phocas ne peut pas s'en saisir, puisqu'il en ignore l'existence. (P.)

[3] Les termes les plus bas deviennent quelquefois les plus nobles, soit par la place où ils sont mis, soit par le secours d'une épithète heureuse. La *partie* est un terme

Veuille avancer par-là son juste châtiment ;
Que, par un si grand bruit semé confusément,
Il dispose les cœurs à prendre un nouveau maître,
Et presse Héraclius de se faire connoître.
C'est à nous de répondre à ce qu'il en prétend [1] :
Montrons Héraclius au peuple qui l'attend ;
Évitons le hasard qu'un imposteur l'abuse,
Et qu'après s'être armé d'un nom que je refuse,
De mon trône, à Phocas sous ce titre arraché,
Il puisse me punir de m'être trop caché.
Il ne sera pas temps, madame, de lui dire
Qu'il me rende mon nom, ma naissance et l'empire,
Quand il se prévaudra de ce nom déja pris
Pour me joindre au tyran dont je passe pour fils.

LÉONTINE. Sans vous donner pour chef à cette populace,
Je romprai bien encor ce coup, s'il vous menace :
Mais gardons jusqu'au bout ce secret important ;
Fiez-vous plus à moi qu'à ce peuple inconstant.
Ce que j'ai fait pour vous depuis votre naissance
Semble digne, seigneur, de cette confiance :
Je ne laisserai point mon ouvrage imparfait :
Et bientôt mes desseins auront leur plein effet.
Je punirai Phocas, je vengerai Maurice :
Mais aucun n'aura part à ce grand sacrifice ;
J'en veux toute la gloire, et vous me la devez.
Vous régnerez par moi, si par moi vous vivez.
Laissez entre mes mains mûrir vos destinées,
Et ne hasardez point le fruit de vingt années.

de chicane ; *la main de Dieu appesantie, qui devient l'effroyable partie du tyran*, est une idée terrible. On pourrait incidenter sur une main qui se fait partie ; mais c'est ici que la critique des mots doit, à mon avis, se taire devant la noblesse des choses. Tout ce que dit ici Héraclius est plein de force et de raison ; mais la diction dépare trop les pensées. *Évitons le hasard qu'un imposteur l'abuse* est un barbarisme. *Un trône arraché sous un titre ; un empereur qui se prévaudra d'un nom pris* : tout cela est impropre, confus, mal exprimé. Plusieurs personnes de goût sont choquées de voir une femme qui veut toujours prendre tout sur elle, et qui ne veut pas seulement qu'Héraclius sache autre chose que son nom. Ce caractère n'est pas ordinaire : il excite une grande curiosité ; mais, encore une fois, il rend le prince petit. On est secrètement blessé que le héros de la pièce soit inutile, et qu'une gouvernante, qui n'est ici qu'une intrigante, veuille tout faire par vanité. (V.)

[1] Cet *en prétend* tombe sur Héraclius ; mais *ce que Dieu en prétend* n'est pas supportable. Ce n'est pas ainsi qu'on parle de Dieu ; ce n'est pas ainsi que Racine s'exprime dans *Athalie*. (V.)

EUDOXE. Seigneur, si votre amour peut écouter mes pleurs [1],
Ne vous exposez point au dernier des malheurs.
La mort de ce tyran, quoique trop légitime,
Aura dedans vos mains l'image d'un grand crime [2] :
Le peuple pour miracle osera maintenir
Que le ciel par son fils l'aura voulu punir ;
Et sa haine obstinée après cette chimère
Vous croira parricide en vengeant votre père ;
La vérité n'aura ni le nom ni l'effet
Que d'un adroit mensonge à couvrir ce forfait;
Et d'une telle erreur l'ombre sera trop noire
Pour ne pas obscurcir l'éclat de votre gloire.
Je sais bien que l'ardeur de venger vos parents...
HÉRACLIUS. Vous en êtes aussi, madame, et je me rends [3] ;
Je n'examine rien, et n'ai pas la puissance
De combattre l'amour et la reconnoissance.
Le secret est à vous, et je serois ingrat
Si sans votre congé j'osois en faire éclat,
Puisque, sans votre aveu, toute mon aventure
Passeroit pour un songe ou pour une imposture.
Je dirai plus : l'empire est plus à vous qu'à moi,
Puisqu'à Léonce mort tout entier je le doi ;

[1] On écoute des soupirs, on n'écoute point des pleurs, on les voit. (V.)

[2] *Dernier des malheurs* est faible. *Trop légitime ;* ce *trop* est de trop. *Dedans vos mains ;* il faut *dans.* (V.)

[3] *Vous en êtes aussi ;* c'est une de ces expressions de comédie qu'on est obligé de relever si souvent, mais en ajoutant toujours que c'était le défaut du temps. Si cette expression n'est pas élevée, le fond du discours d'Héraclius ne l'est pas davantage : il ne prend aucune mesure, et ne dit rien de grand ; il se borne à ne pas faire *éclat d'un secret,* sans le *congé* de sa gouvernante. Son compliment aux yeux *tout divins d'Eudoxe,* la protestation qu'il n'aspire au trône que par la *seule soif* d'en faire part à Eudoxe, sont une froide galanterie, telle que celle de César avec Cléopâtre. Ce n'est pas là une passion tragique ; c'est parler d'amour comme on en parlait dans la simple comédie, et d'une manière moins élégante, moins fine qu'aujourd'hui. Corneille a mis de l'amour dans toutes ses pièces ; mais on a déja remarqué que cet amour n'a jamais été intéressant que dans le *Cid,* et attachant que dans *Polyeucte :* c'est de tous les sentiments le plus froid et le plus petit, quand il n'est pas le plus violent. Je ne sais si on peut citer l'opinion de Rousseau comme une autorité ; il a fait de si mauvaises comédies, que son sentiment, en fait de tragédies, peut n'avoir point de poids : mais, quoiqu'il n'ait rien fait de bon pour le théâtre, et qu'il soit inégal dans ses autres ouvrages, il avait un goût très cultivé. Voici ce qu'il dit dans sa lettre au comédien Riccoboni : « Que les effets de l'amour soient tragiques comme dans *Her-*
« *mione* et dans *Phèdre,* qu'on le représente accompagné du trouble, des inquiétudes,
« et des violentes agitations qui en font le caractère ; en un mot, que les héros soient
« amoureux, et non pas des discoureurs d'amour, comme dans les pièces du grand
« Corneille et dans celles de son frère. (V.)

C'est le prix de son sang, c'est pour y satisfaire [1]
Que je rends à la sœur ce que je tiens du frère :
Non que pour m'acquitter par cette élection [2]
Mon devoir ait forcé mon inclination ;
Il présenta mon cœur aux yeux qui le charmèrent ;
Il prépara mon ame aux feux qu'ils allumèrent ;
Et ces yeux tout divins, par un soudain pouvoir,
Achevèrent sur moi l'effet de ce devoir [3].
Oui, mon cœur, chère Eudoxe, à ce trône n'aspire
Que pour vous voir bientôt maîtresse de l'empire.
Je ne me suis voulu jeter dans le hasard [4]
Que par la seule soif de vous en faire part [5] ;
C'étoit là tout mon but. Pour éviter l'inceste
Je n'ai qu'à m'éloigner de ce climat funeste ;
Mais si je me dérobe au rang qui vous est dû [6],
Ce sera par moi seul que vous l'aurez perdu ;
Seul je vous ôterai ce que je dois vous rendre.
Disposez des moyens et du temps de le prendre [7].
Quand vous voudrez régner, faites-m'en possesseur [8] :
Mais, comme enfin j'ai lieu de craindre pour ma sœur,
Tirez-la dans ce jour de ce péril extrême,
Ou demain je ne prends conseil que de moi-même.

LÉONTINE. Reposez-vous sur moi, seigneur, de tout son sort,
Et n'en appréhendez ni l'hymen ni la mort [9].

[1] On ne satisfait point au prix d'un sang. (V.)

[2] Le mot d'*élection* n'est nullement le mot propre, et Héraclius ne peut mettre en doute qu'il n'ait eu de l'inclination pour Eudoxe, puisqu'il l'aime depuis long-temps. (V.)

[3] Des yeux divins qui achèvent l'effet d'un devoir sur quelqu'un, sont une étrange façon de parler. (V.)

[4] On se jette dans le péril, et non dans le hasard. (V.)

[5] Tout cela est trop mal écrit. (V.)

[6] Voltaire, peu soigneux dans le choix des éditions qui ont servi de base à son commentaire, a lu ainsi ce vers :

Mais si je me dérobe au sang qui vous est dû,

et l'a accompagné de cette note injurieuse : « Que veut dire ce vers obscur? est-ce son « sang? est-ce celui de Phocas? comment aura-t-elle perdu ce sang? Quelles expres- « sions louches, fausses, inintelligibles! Il semble que Corneille ait, après ses succès, « méprisé assez le public pour ne jamais soigner son style, et pour croire que la pos- « térité lui passerait ses fautes innombrables. »

[7] Il lui parle de prendre ce qu'il lui doit rendre. (V.)

[8] *Faites-moi possesseur de ce que je dois vous rendre, quand vous pourrez le prendre.* Tout cela est bien loin de la noblesse et de l'élégance que le style tragique demande. (V.)

[9] *N'appréhendez ni l'hymen ni la mort de tout son sort :* on ne peut écrire plus barbarement. (V.)

SCÈNE III.

LÉONTINE, EUDOXE, UN PAGE.

LÉONTINE. Ce n'est plus avec vous qu'il faut que je déguise;
A ne vous rien cacher son amour m'autorise :
Vous saurez les desseins de tout ce que j'ai fait [1],
Et pourrez me servir à presser leur effet.
Notre vrai Martian adore la princesse :
Animons toutes deux l'amant pour la maîtresse;
Faisons que son amour nous venge de Phocas [2],
Et de son propre fils arme pour nous le bras.
Si j'ai pris soin de lui, si je l'ai laissé vivre,
Si je perdis Léonce, et ne le fis pas suivre,
Ce fut sur l'espoir seul qu'un jour, pour s'agrandir,
A ma pleine vengeance il pourroit s'enhardir.
Je ne l'ai conservé que pour ce parricide.

EUDOXE. Ah, madame!

LÉONTINE. Ce mot déja vous intimide!
C'est à de telles mains qu'il nous faut recourir;
C'est par-là qu'un tyran est digne de périr;
Et le courroux du ciel, pour en purger la terre,
Nous doit un parricide au refus du tonnerre.

[1] Cela n'est pas français, il faut *les raisons*, ou *apprenez mes desseins et tout ce que j'ai fait*. (V.)

[2] Il paraît que Léontine n'a pris aucune mesure : elle a une espérance vague qu'un jour Martian, se croyant Héraclius, pourra tuer son propre père Phocas; mais elle n'est sûre de rien : elle se repaît de l'idée d'un parricide, à quoi Eudoxe s'oppose très raisonnablement. D'ailleurs Léontine n'a qu'un intérêt éloigné à toute cette intrigue. Il n'est guère dans la nature qu'elle ait élevé Martian pour tuer un jour son père; on ne médite pas un parricide de si loin. Aujourd'hui qu'il s'agit de faire régner Héraclius, il n'importe par quelles mains Phocas périsse. Un parricide n'est ici qu'une horreur inutile : à peine est-il question de ce parricide dans la pièce. La fable a imaginé de telles atrocités dans la famille d'Atrée; mais ce sont les personnages de cette famille qui les commettent eux-mêmes, emportés par la fureur de leur vengeance. Quand ils commettent ces parricides, quand Atrée fait manger à Thyeste ses propres enfants, c'est dans l'excès de l'emportement qu'inspire un outrage récent. Atrée ne médite pas sa vengeance vingt ans, cela serait froid et ridicule. Ici, c'est une gouvernante d'enfants qui, sans aucun intérêt personnel, a livré son propre fils à la mort, il y a vingt ans, dans l'espérance que Martian, substitué à ce fils, tuerait dans vingt ans son père Phocas; cela n'est guère dans l'ordre des choses possibles. Remarquons surtout que les atrocités font effet au théâtre quand la passion les excuse, quand celui qui va tuer quelqu'un a des remords, quand cette situation produit de grands mouvements. C'est ici tout le contraire. Il n'y a point de lecteur qui ne fasse aisément toutes ces réflexions; mais, au théâtre, le spectateur, occupé de l'intrigue, s'attache peu à démêler ces défauts qui sont sensibles à la lecture. (V.)

C'est à nous qu'il remet de l'y précipiter :
Phocas le commettra s'il le peut éviter ;
Et nons immolerons an sang de votre frère
Le père par le fils, ou le fils par le père.
L'ordre est digne de nous ; le crime est digne d'eux :
Sauvons Héraclius au péril de tous deux.

EUDOXE. Je sais qu'un parricide est digne d'un tel père ;
Mais faut-il qu'nn tel fils soit en péril d'en faire [1] ?
Et, sachant sa vertu, pouvez-vous justement
Abuser jnsque là de son aveuglement?

LÉONTINE. Dans le fils d'un tyran l'odieuse naissance
Mérite que l'erreur arrache l'innocence [2],
Et que, de quelque éclat qu'il se soit revêtu,
Un crime qu'il ignore en souille la vertu [3].

PAGE. Exupère, madame, est là qui vous demande [4].

LÉONTINE. Exupère! à ce nom que ma surprise est grande !
Qu'il entre. A quel dessein vient-il parler à moi [5],
Lui que je ne vois point, qu'à peine je connoi [6] !
Dans l'ame il hait Phocas, qui s'immola son père,
Et sa venue ici cache quelque mystère.
Je vous l'ai déja dit, votre langue nous perd [7].

[1] Il semble qu'il soit en péril de faire des fils ; cela se rapporte à parricide : mais *faire un parricide* ne se dit pas ; on dit *commettre un parricide, faire un crime.* (V.)

[2] La pensée n'est pas exprimée. La naissance ne mérite ni ne démérite. Il veut dire, le fils d'un tyran ne mérite pas d'être vertueux ; et encore cela n'est pas vrai. Toutes ces pensées subtiles, obscurément exprimées, choquent les premières lois de l'art d'écrire, qui sont le naturel et la clarté. (V.)

[3] La vertu de l'innocence ! Ces derniers vers sont vicieux ; on dit bien la vertu de la tempérance, de la modération, parce que ce sont des espèces de vertu : l'innocence est l'exclusion de tous les vices, et non une vertu particulière. (V.)

[4] On sent assez que cet *est là* est un terme de domestique qui doit être banni de la tragédie. Ce page ne paraît plus aujourd'hui. On ne connaissait point alors les pages. (V.)

[5] *Parler à moi* ne se dit point ; il faut *me parler*. On peut dire en reproche : *parler à moi, oubliez-vous que vous parlez à moi ?* (V.)

[6] On prononce *je connais* ; et, du temps même de Corneille, cette diphthongue *oi* était toujours prononcé *ai* dans tous les imparfaits, *j'aurais, je ferais* ; auparavant on la prononçait comme *toi, soi, loi. Connoi* pour *connais* est une liberté qu'ont toujours eue les poëtes, et qu'ils ont conservée : il leur est permis d'ôter ou de conserver cette *s* à la fin du verbe, à la première personne du présent ; ainsi on met, *je di*, pour *je dis ; je fai*, pour *je fais*, *j'averti*, pour *j'avertis ; je vai*, pour *je vais*.

. . . . Je vous en *averti*,
Et, sans compter sur moi, prenez votre parti.
RACINE. (V.)

[7] Il est intolérable que cette Léontine reproche toujours à sa fille, en termes si bas

SCÈNE IV.

EXUPÈRE, LÉONTINE, EUDOXE.

EXUPÈRE. Madame, Héraclius vient d'être découvert.

LÉONTINE, *à Eudoxe.*

Eh bien !

EUDOXE. Si...

(A Exupère.)

LÉONTINE. Taisez-vous. Depuis quand?

EXUPÈRE. Tout à l'heure [1].

LÉONTINE. Et déja l'empereur a commandé qu'il meure?

EXUPÈRE. Le tyran est bien loin de s'en voir éclairci.

LÉONTINE. Comment ?

EXUPÈRE. Ne craignez rien, madame, le voici.

LÉONTINE. Je ne vois que Léonce.

EXUPÈRE. Ah ! quittez l'artifice.

SCÈNE V.

MARTIAN, LÉONTINE, EXUPÈRE, EUDOXE.

MARTIAN. Madame, dois-je croire un billet de Maurice ?
Voyez si c'est sa main, ou s'il est contrefait ;
Dites s'il me détrompe, on m'abuse en effet,
Si je suis votre fils, ou s'il étoit mon père :
Vous en devez connoître encor le caractère.

LÉONTINE *lit le billet.*

BILLET DE MAURICE.

« Léontine a trompé Phocas [2],

et si comiques, une indiscrétion qu'Eudoxe n'a point commise : ces reproches sont d'autant plus mal placés, que les discours et les actions de Léontine ne produisent rien. (V.)

[1] C'est encore un dialogue de comédie; mais le coup de théâtre est frappant. (V.)

[2] C'est ici que l'intrigue se noue plus que jamais ; c'est une énigme à deviner. Ce Martian, cru Léonce, est-il fils de Maurice, ou de Phocas, ou de Léontine? Le spectateur cherche la vérité ; il est très occupé sans être ému. Ces incertitudes n'ont pu encore produire ces grands mouvements, cette terreur, ce pathétique, qui sont l'ame de la vraie tragédie : mais nous ne sommes encore qu'au second acte. Il semble que l'on aurait pu tirer un bien plus grand parti de l'invention de Caldéron ; rien n'était peut-être plus tragique et plus singulier que de voir deux héros, élevés dans les forêts, dans la pauvreté, dans l'ignorance d'eux-mêmes, qui déploient à la première occasion leur caractère de grandeur : ce sujet, traité avec la vraisemblance qu'exige notre théâtre, aurait reçu de la main de Corneille les beautés les plus frappantes ; mais un

« Et, livrant pour mon fils un des siens au trépas,
« Dérobe à sa fureur l'héritier de l'empire.
« O vous qui me restez de fidèles sujets,
« Honorez son grand zèle, appuyez ses projets !
« Sous le nom de Léonce Héraclius respire.
« MAURICE. »

(Elle rend le billet à Exupère, qui le lui a donné, et continue.)

Seigneur, il vous dit vrai ; vous étiez en mes mains
Quand on ouvrit Byzance au pire des humains [1].
Maurice m'honora de cette confiance :
Mon zèle y répondit par-delà sa croyance :
Le voyant prisonnier et ses quatre autre fils,
Je cachai quelques jours ce qu'il m'avoit commis ;
Mais enfin, toute prête à me voir découverte,
Ce zèle sur mon sang détourna votre perte [2].
J'allai pour vous sauver vous offrir à Phocas ;
Mais j'offris votre nom, et ne vous donnai pas [3].
La généreuse ardeur de sujette fidèle
Me rendit pour mon prince à moi-même cruelle :
Mon fils fut, pour mourir, le fils de l'empereur.
J'éblouis le tyran, je trompai sa fureur :
Léonce, au lieu de vous, lui servit de victime.

(Elle fait un soupir.)

Ah ! pardonnez, de grace ; il m'échappe sans crime [4].
J'ai pris pour vous sa vie, et lui rends un soupir [5] ;
Ce n'est pas trop, seigneur, pour un tel souvenir :
A cet illustre effort par mon devoir réduite,
J'ai dompté la nature, et ne l'ai pas détruite.
Phocas, ravi de joie à cette illusion,
Me combla de faveurs avec profusion,

billet de Maurice dans les mains de Léontine ne peut faire ce grand effet ; cela exige des vers de discussion qui énervent le tragique et refroidissent le cœur : aussi la pièce est jusqu'à présent plutôt une affaire difficile à démêler qu'une tragédie. (V.)

[1] On sent bien qu'il fallait une expression plus noble que *pire des humains*. (V.)

[2] Ce vers est trop obscur. Comment détourne-t-on la perte d'un autre sur son sang ? (V.)

[3] Cette subtilité affaiblit le pathétique de l'image. (V.)

[4] Cela ne serait pas souffert à présent. Il était aisé de mettre, *pardonnez ce soupir, il m'échappe sans crime*. Le mal est que ce soupir d'une mère est accompagné d'une dissimulation qui affaiblit tout sentiment tendre. Léontine ne se montre jusqu'ici qu'une intrigante qui a voulu jouer un rôle à quelque prix que ce fût. (V.)

[5] J'ai pris pour vous sa vie, etc.

n'est pas français : il faut, *j'ai donné sa vie pour vous*, et non pas, *j'ai pris*. (V.)

Et nous fit de sa main cette haute fortune [1]
Dont il n'est pas besoin que je vous importune.
Voilà ce que mes soins vous laissent ignorer;
Et j'attendois, seigneur, à vous le déclarer,
Que, par vos grands exploits, votre rare vaillance
Pût faire à l'univers croire votre naissance,
Et qu'une occasion pareille à ce grand bruit
Nous pût de son aveu promettre quelque fruit [2]:
Car, comme j'ignorois que notre grand monarque [3]
En eût pu rien savoir, ou laisser quelque marque,
Je doutois qu'un secret, n'étant su que de moi,
Sous un tyran si craint pût trouver quelque foi.

EXUPÈRE. Comme sa cruauté, pour mieux gêner Maurice,
Le forçoit de ses fils à voir le sacrifice [4],
Ce prince vit l'échange, et l'alloit empêcher;
Mais l'acier des bourreaux fut plus prompt à trancher:
La mort de votre fils arrêta cette envie,

[1] *De sa main* est de trop. (V.)

[2] Rien n'est plus obscur que ces vers. Qu'est-ce qu'une occasion pareille à un bruit qui peut promettre quelque fruit d'un aveu? l'aveu de qui? l'aveu de quoi? Ne cessons de dire, pour l'instruction des jeunes gens, que la première loi est d'être clair. (V.)

[3] Il n'est pas permis d'écrire avec cette négligence en prose; à plus forte raison en vers.

. . . . Notre grand monarque
En eût pu rien savoir, ou laisser quelque marque...

Quel style! il veut dire. *J'ignorais que Maurice avait pu laisser quelque marque à laquelle on pût reconnaître son fils.* (V.)

[4] Forcer un père à voir égorger ses enfants, est-ce là simplement le gêner? n'est-ce pas lui faire souffrir un supplice affreux? Que le mot propre est rare! mais qu'il est nécessaire! Martian, qui s'est toujours cru fils de cette femme, et qui se voit en un instant fils de l'empereur Maurice, demeure muet dans une telle conjoncture; ce qui n'est ni vraisemblable, ni théâtral. Jusqu'ici ni Héraclius ni Martian n'ont été que deux instruments dont on ne sait pas encore comme on se servira. Martian laisse parler Exupère. Mais comment cet Exupère ne lui a-t-il pas parlé plus tôt? Est-il possible qu'ayant eu ce billet *naguère de son cher parent*, il ne l'ait pas porté sur-le-champ à Martian ou à Léonce? Il a conspiré, dit-il, sans en avertir celui pour lequel il conspire! il a agi précisément comme Léontine; il a voulu tout faire par lui-même. Léontine et Exupère, sans se donner le mot, ont traité les deux princes comme des écoliers: mais cet Exupère est l'ami de Léonce, c'est-à-dire de Martian, cru Léonce; comment Léontine a-t-elle pu dire qu'elle ne le connaît pas? Il y a bien plus; cet Exupère possède ce billet important par lequel une partie du secret de Léontine est révélée, et il s'est mis à la tête d'une conspiration sans en parler à cette Léontine, qui s'est chargée de tout, qui se vante toujours d'être maîtresse de tout. Aucune de ces circonstances n'est croyable; tout paraît amené de la manière la plus forcée. Comment Maurice allait-il empêcher l'échange? Ajoutez que *fut plus prompt à trancher* n'est pas français; il faut un régime à *trancher;* ce n'est pas un verbe neutre. (V.)

Et prévint d'un moment le refus de sa vie [1].
Maurice, à quelque espoir se laissant lors flatter [2],
S'en ouvrit à Félix qui vint le visiter [3],
Et trouva les moyens de lui donner ce gage
Qui vous en pût un jour rendre un plein témoignage.
Félix est mort, madame, et naguère en mourant
Il remit ce dépôt à son plus cher parent;
Et m'ayant tout conté, « Tiens, dit-il, Exupère,
« Sers ton prince, et venge ton père. »
Armé d'un tel secret, seigneur, j'ai voulu voir
Combien parmi le peuple il auroit de pouvoir [4].
J'ai fait semer ce bruit sans vous faire connoître;
Et, voyant tous les cœurs vous souhaiter pour maître,
J'ai ligué du tyran les secrets ennemis,
Mais sans leur découvrir plus qu'il ne m'est permis.
Ils aiment votre nom, sans savoir davantage,
Et cette seule joie anime leur courage,
Sans qu'autres que les deux qui vous parloient là-bas [5]
De tout ce qu'elle a fait sachent plus que Phocas.
Vous venez de savoir ce que vous vouliez d'elle;
C'est à vous de répondre à son généreux zèle.
Le peuple est mutiné, vos amis assemblés,
Le tyran effrayé, ses confidents troublés.
Donnez l'aveu du prince à sa mort qu'on apprête,
Et ne dédaignez pas d'ordonner de sa tête.

[1] Que veut dire *le refus de sa vie?* à quoi se rapporte *sa vie?* qu'est-ce que la mort qui arrête une *envie?* cela n'est ni élégant, ni français, ni clair. (V).

[2] *Se laissant lors flatter à un espoir* n'est pas français; mais si cette faute se trouvait dans une belle tirade, elle serait à peine une faute. C'est la quantité de ces expressions vicieuses qui révolte. (V.)

[3] Quel était ce Félix? comment peut-il visiter Maurice, que Phocas tenait au milieu des bourreaux, et qui fut tué sur le corps de ses enfants? *Venir visiter*, expression de comédie. (V.)

[4] Quoi! cet Exupère a agi de son chef, sans consulter personne? son premier devoir n'était-il pas d'avertir celui qu'il croit Héraclius, et de parler à Léontine? Va-t-on ainsi soulever le peuple, sans que celui en faveur duquel on le soulève en ait la moindre connaissance? Y a-t-il un seul exemple, dans l'histoire, d'une conduite pareille? tout cela n'est-il pas forcé? On permet un peu d'invraisemblance, quand il en résulte de beaux coups de théâtre et des morceaux pathétiques; mais la conduite d'Exupère ne produit que de l'embarras. Ce n'est pas assez qu'une pièce soit intriguée, elle doit l'être tragiquement. Ici Léontine ne fait qu'embrouiller une énigme qu'elle donne à deviner. (V.)

[5] On ne sait point qui sont ces deux qui parlaient là-bas, et qui n'en savaient pas plus que Phocas. *Sans qu'autres que les deux*, mots durs à l'oreille, cacophonie inadmissible dans le style le plus commun. (V.)

MARTIAN. Surpris des nouveautés d'un tel événement[1],
Je demeure à vos yeux muet d'étonnement[2].
Je sais ce que je dois, madame, au grand service
Dont vous avez sauvé l'héritier de Maurice[3].
Je croyois, comme fils, devoir tout à vos soins,
Et je vous dois bien plus lorsque je vous suis moins :
Mais pour vous expliquer toute ma gratitude,
Mon ame a trop de trouble et trop d'inquiétude.
J'aimois, vous le savez, et mon cœur enflammé
Trouve enfin une sœur dedans l'objet aimé[4].
Je perds une maîtresse en gagnant un empire;
Mon amour en murmure, et mon cœur en soupire,
Et de mille pensers mon esprit agité
Paroît enseveli dans la stupidité.
Il est temps d'en sortir, l'honneur nous le commande.
Il faut donner un chef à votre illustre bande[5] :
Allez, brave Exupère, allez, je vous rejoins;
Souffrez que je lui parle un moment sans témoins.
Disposez cependant vos amis à bien faire :
Surtout sauvons le fils en immolant le père;
Il n'eut rien du tyran qu'un peu de mauvais sang[6],
Dont la dernière guerre a trop purgé son flanc.
EXUPÈRE. Nous vous rendrons, seigneur, entière obéissance,
Et vous allons attendre avec impatience.

[1] *Des nouveautés* : ce n'est pas le mot propre ; il fallait *de la nouveauté* ; et cette expression eût encore été trop faible. (V.)

[2] Il faut éviter cette petite méprise, et ne pas dire qu'on est muet, quand on parle ; il pouvait dire, *j'ai resté jusqu'ici muet d'étonnement.* (V.)

[3] Cela n'est pas français, c'est un barbarisme. (V.)

[4] On a déja vu qu'il n'aimait guère. Tous les mouvements du cœur sont étouffés jusqu'ici dans cette pièce sous le fardeau d'une intrigue difficile à débrouiller. Il n'était guère possible qu'au seul Corneille de soutenir l'attention du spectateur, et d'exciter un grand intérêt dans la discussion embrouillée d'un sujet si compliqué et si obscur ; mais malheureusement ce Martian s'explique d'une manière si froide, si sèche, et en si mauvais vers, qu'il ne peut faire aucune impression. (V.)

[5] *Une bande* ne se dit que des voleurs. (V.)

[6] L'erreur où l'on a été long-temps qu'on se fait tirer son mauvais sang par une saignée, a produit cette fausse allégorie. Elle se trouve employée dans la tragédie d'*Andronic* :

Quand j'ai du mauvais sang, je me le fais tirer.

Et on prétend qu'en effet Philippe II avait fait cette réponse à ceux qui demandaient la grace de don Carlos. Dans presque toutes les anciennes tragédies il est toujours question de se défaire *d'un peu de mauvais sang*. Mais le grand défaut de cette scène est qu'elle ne produit aucun des mouvements tragiques qu'elle semblait promettre. (V.)

SCÈNE VI.

MARTIAN, LÉONTINE, EUDOXE.

MARTIAN. Madame, pour laisser toute sa dignité
A ce dernier effort de générosité [1],
Je crois que les raisons que vous m'avez données
M'en ont seules caché le secret tant d'années.
D'autres soupçonneroient qu'un peu d'ambition,
Du prince Martian voyant la passion,
Pour lui voir sur le trône élever votre fille,
Auroit voulu laisser l'empire en sa famille,
Et me faire trouver un tel destin bien doux
Dans l'éternelle erreur d'être sorti de vous:
Mais je tiendrois à crime un telle pensée [2].
Je me plains seulement d'une ardeur insensée,
D'un détestable amour que pour ma propre sœur
Vous-même vous avez allumé dans mon cœur.
Quel dessein faisiez-vous sur cet aveugle inceste [3]?
LÉONTINE. Je vous aurois tout dit avant ce nœud funeste;
Et je le craignois peu, trop sûre que Phocas,
Ayant d'autres desseins, ne le souffriroit pas [4].
Je voulois donc, seigneur, qu'une flamme si belle
Portât votre courage aux vertus dignes d'elle [5],

[1] Ce discours de Martian est encore trop obscur par l'expression. *La dignité d'un effort*, et les raisons qui ont caché tant d'années *le secret d'un effort*, sont bien loin de faire une phrase nette. L'esprit est tendu continuellement, non seulement pour comprendre l'intrigue, mais souvent pour comprendre le sens des vers. (V.)

[2] *Tenir à crime* n'est pas français. (V.)

[3] Cela n'est pas français; il veut dire, *qu'attendiez-vous du péril où vous me mettiez de commettre un inceste*? Mais on ne peut dire *faire un dessein* : on dit bien *concevoir, former un dessein; mon dessein est d'aller, j'ai le dessein d'aller*, etc., mais non pas *je fais un dessein sur vous*. Racine a dit :

Les grands desseins de Dieu sur son peuple et sur vous,

mais non pas,

Les desseins que Dieu fit sur son peuple et sur vous.

De plus, on a des desseins *sur* quelqu'un, mais on n'a point de desseins *sur* quelque chose; on ne fait point des desseins, on fait des projets. Ces règles paraissent étranges au premier coup d'œil, et ne le sont point. Il y a de la différence entre *dessein* et *projet* : un projet est médité et arrêté; ainsi on fait un projet : *dessein* donne une idée plus vague ; voilà pourquoi on dit qu'*un général fait un projet de campagne*, et non pas *un dessein de campagne*. Ce même embarras, cette même énigme continue toujours. Martian fait des objections à Léontine; il ne parle de son inceste que pour demander à cette femme *quel dessein elle fesait sur cet inceste*. (V.)

[4] Pouvait-elle être sûre que Phocas s'opposerait à cet amour? Elle ne donne ici qu'une défaite ; et tout cela n'a rien de tragique, rien de naturel. (V.)

[5] La réponse de Léontine ne peut qu'inspirer beaucoup de défiance à Martian;

Et que, votre valeur l'ayant su mériter,
Le refus du tyran vous pût mieux irriter.
Vous n'avez pas rendu mon espérance vaine;
J'ai vu dans votre amour une source de haine;
Et j'ose dire encor qu'un bras si renommé [1]
Peut-être auroit moins fait si le cœur n'eût aimé.
Achevez donc, seigneur; et puisque Pulchérie
Doit craindre l'attentat d'une aveugle furie [2]...

MARTIAN. Peut-être il vaudroit mieux moi-même la porter
A ce que le tyran témoigne en souhaiter [3];
Son amour, qui pour moi résiste à la colère,
N'y résistera plus quand je serai son frère.
Pourrois-je lui trouver un plus illustre époux?

LÉONTINE. Seigneur, qu'allez-vous faire? et que me dites-vous?

MARTIAN. Que peut-être pour rompre un si digne hyménée,
J'expose à tort sa tête avec ma destinée,
Et fait d'Héraclius un chef de conjurés
Dont je vois les complots encor mal assurés.
Aucun d'eux du tyran n'approche la personne:
Et quand même l'issue en pourroit être bonne,
Peut-être il m'est honteux de reprendre l'état [4]
Par l'infame succès d'un lâche assassinat;
Peut-être il vaudroit mieux en tête d'un armée
Faire parler pour moi toute ma renommée [5],
Et trouver à l'empire un chemin glorieux

qui se croit Héraclius: *Je voulais vous rendre amoureux de votre sœur, afin de vous inspirer l'ardeur de venger votre père.* Ce discours subtil doit indigner Martian; il doit répondre: *N'aviez-vous pas d'autres moyens? n'êtes-vous pas une très méchante et très imprudente femme, d'avoir pris le parti de m'exposer à être incestueux? ne valait-il pas mieux m'apprendre ma naissance? Sur quoi pensez-vous que le motif de venger mon père ne m'eût pas suffi? fallait-il que je fusse amoureux de ma sœur pour faire mon devoir? Comment voulez-vous que je croie la mauvaise raison que vous m'alléguez?* (V.)

[1] Un bras renommé! (V.) — En poésie, tout ce qui se peut dire d'une personne peut se dire également de son bras, qui est pris alors pour la personne même: *bras renommé* n'a donc rien de vicieux; c'est, au contraire, une de ces figures auxquelles on est tellement accoutumé par l'usage, qu'on ne les remarque plus. (P.)

[2] Elle veut parler du mariage proposé par Phocas; mais ce n'est pas là une aveugle furie. (V.)

[3] Cela est trop prosaïque; ce sont là des discussions, et non pas des mouvements tragiques. (V.)

[4] On reprend la couronne, l'empire, mais non pas l'état; et l'*issue bonne* est trop prosaïque. (V.)

[5] Voyez comme ce mot *toute* gâte le vers, parcequ'il est superflu. (V.)

Pour venger mes parents d'un bras victorieux [1].
C'est dont je vais résoudre avec cette princesse,
Pour qui non plus l'amour, mais le sang m'intéresse [2].
Vous, avec votre Eudoxe...

LÉONTINE. Ah ; seigneur ! écoutez.

MARTIAN. J'ai besoin de conseils dans ces difficultés ;
Mais, à parler sans fard, pour écouter les vôtres,
Outre mes intérêts vous en avez trop d'autres.
Je ne soupçonne point vos vœux ni votre foi ;
Mais je ne veux d'avis que d'un cœur tout à moi.
Adieu [3].

SCÈNE VII.

LÉONTINE, EUDOXE.

LÉONTINE. Tout me confond, tout me devient contraire.
Je ne fais rien du tout, quand je pense tout faire ;
Et, lorsque le hasard me flatte avec excès,
Tout mon dessein avorte au milieu du succès :
Il semble qu'un démon funeste à sa conduite
Des beaux commencements empoisonne la suite [4].
Ce billet, dont je vois Martian abusé,
Fait plus en ma faveur que je n'aurois osé ;
Il arme puissamment le fils contre le père :
Mais, comme il a levé le bras en qui j'espère [5],
Sur le point de frapper je vois avec regret
Que la nature y forme un obstacle secret.
La vérité le trompe, et ne peut le séduire ;
Il sauve en reculant ce qu'il croit mieux détruire ;

[1] Il semble, par la phrase, que c'est d'un bras ennemi victorieux du bras de Phocas, qu'il vengera ses parents ; et l'auteur entend que le bras victorieux de Martian, cru Héraclius, les vengera. (V.)

[2] Cela n'est pas français ; et d'ailleurs les grands mouvements, nécessaires au théâtre, manquent à cette scène. (V.)

[3] Martian n'a joué dans cette scène qu'un rôle froid et avilissant. Léontine se moque de lui. Il n'agit point, il ne fait rien, il n'aime point, il n'a aucun dessein, aucun mouvement tragique ; il n'est là que pour être trompé. (V.)

[4] Léontine n'est pas plus claire dans la construction de ses phrases que dans ses intrigues ; *funeste à sa conduite*, c'est *la conduite du dessein*, et cela n'est pas français. (V.)

[5] Suivant l'ordre du discours, c'est ce billet qui a levé ce bras en qui elle espère. On ne peut trop prendre garde à écrire clairement ; tout ce qui met dans l'esprit la moindre confusion doit être proscrit. (V.)

Il doute ; et, du côté que je le vois pencher,
Il va presser l'inceste au lieu de l'empêcher.

EUDOXE. Madame, pour le moins vous avez connoissance
De l'auteur de ce bruit, et de mon innocence[1] ;
Mais je m'étonne fort de voir à l'abandon
Du prince Héraclius les droits avec le nom.
Ce billet, confirmé par votre témoignage,
Pour monter dans le trône est un grand avantage.
Si Martian le peut sous ce titre occuper,
Pensez-vous qu'il se laisse aisément détromper,
Et qu'au premier moment qu'il vous verra dédire
Aux mains de son vrai maître il remette l'empire ?

LÉONTINE. Vous êtes curieuse, et voulez trop savoir[2].
N'ai je pas déja dit que j'y saurai pourvoir[3] ?
Tâchons sans plus tarder à revoir Exupère,
Pour prendre en ce désordre un conseil salutaire.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I[4].

MARTIAN, PULCHÉRIE.

MARTIAN. Je veux bien l'avouer, madame, car mon cœur
A de la peine encore à vous nommer ma sœur,

[1] Eudoxe ne songe qu'à faire voir à sa mère qu'elle n'a point parlé ; elle a été inutile dans toutes ces scènes. Elle fait aussi des raisonnements, au lieu d'être effrayée, comme elle doit l'être, du sort qui menace le véritable Héraclius qu'elle aime. (V.)

[2] Ce vers est intolérable. Léontine parle toujours à sa fille comme une nourrice de comédie : tout cela fait que, dans ces premiers actes, il n'y a ni pitié ni terreur. (V.)

[3] Le malheur est qu'en effet elle ne pourvoit à rien : on s'attend qu'elle fera la révolution, et la révolution se fera sans elle. Le lecteur impartial, et surtout les étrangers, demandent comment la pièce a pu réussir avec des défauts si visibles et si révoltants. Ce n'est pas seulement le nom de l'auteur qui a fait ce succès ; car, malgré son nom, plusieurs de ses pièces sont tombées : c'est que l'intrigue est attachante, c'est que l'intérêt de curiosité est grand, c'est qu'il y a dans cette tragédie de très beaux morceaux qui enlèvent le suffrage des spectateurs. L'instruction de la jeunesse exige que les beautés et les défauts soient remarqués. (V.)

[4] La première scène de ce troisième acte a la même obscurité que tout ce qui précède ; et, par conséquent, le jeu des passions, les mouvements du cœur ne peuvent encore se déployer : rien de terrible, rien de tragique, rien de tendre ; tout se passe en éclaircissements, en réflexions, en subtilités, en énigmes ; mais l'intérêt de curiosité soutient la pièce. (V.)

Quand malgré ma fortune à vos pieds abaissée,
J'osai jusques à vous élever ma pensée,
Plus plein d'étonnement que de timidité,
J'interrogeois ce cœur sur sa témérité;
Et dans ses mouvements, pour secrète réponse,
Je sentois quelque chose au dessus de Léonce,
Dont, malgré ma raison, l'impérieux effort
Emportoit mes desirs au-delà de mon sort.

PULCHÉRIE. Moi-même assez souvent j'ai senti dans mon ame
Ma naissance en secret me reprocher ma flamme.
Mais quoi! l'impératrice à qui je dois le jour,
Avoit innocemment fait naître cet amour :
J'approchois de quinze ans, alors qu'empoisonnée[1]
Pour avoir contredit mon indigne hyménée
Elle mêla ces mots à ses derniers soupirs :
« Le tyran veut surprendre ou forcer vos desirs,
« Ma fille, et sa fureur à son fils vous destine :
« Mais prenez un époux des mains de Léontine;
« Elle garde un trésor qui vous sera bien cher. »
Cet ordre en sa faveur me sut si bien toucher,
Qu'au lieu de la haïr d'avoir livré mon frère
J'en tins le bruit pour faux, elle me devint chère;
Et confondant ces mots de trésor et d'époux,
Je crus les bien entendre, expliquant tout de vous.
J'opposois de la sorte à ma fière naissance
Les favorables lois de mon obéissance[2];
Et je m'imputois même à trop de vanité
De trouver entre nous quelque inégalité.
La race de Léonce étant patricienne,
L'éclat de vos vertus l'égaloit à la mienne;
Et je me laissois dire en mes douces erreurs :
« C'est de pareils héros qu'on fait les empereurs;

[1] Voilà encore une nouvelle préparation, une nouvelle avant-scène. On n'apprend qu'au troisième acte que la mère de Pulchérie a été empoisonnée; on apprend encore qu'elle a dit que Léontine gardait un *trésor* pour la princesse. Tous ces échafauds doivent être posés au premier acte, autant qu'on le peut, afin que l'esprit n'ait plus à s'occuper que de l'action. (V.)

[2] Tous ces raisonnements subtils sur l'amour et sur la force du sang, auxquels Martian répond aussi par des réflexions, sont d'ordinaire l'opposé du tragique. Les subtilités ingénieuses amusent l'esprit dans un livre, et encore très rarement; mais tout ce qui n'est point sentiment, passion, pitié, terreur, est froideur au théâtre. Qu'est-ce que c'est qu'une *fière naissance* et les *lois d'une obéissance*? (V.)

« Tu peux bien sans rougir aimer un grand courage
« A qui le monde entier peut rendre un juste hommage. »
J'écoutois sans dédain ce qui m'autorisoit :
L'amour pensoit le dire, et le sang le disoit ;
Et de ma passion la flatteuse imposture
S'emparoit dans mon cœur des droits de la nature.

MARTIAN. Ah, ma sœur ! puisque enfin mon destin éclairci
Veut que je m'accoutume à vous nommer ainsi,
Qu'aisément l'amitié jusqu'à l'amour nous mène !
C'est un penchant si doux qu'on y tombe sans peine[1] ;
Mais quand il faut changer l'amour en amitié,
Que l'ame qui s'y force est digne de pitié !
Et qu'on doit plaindre un cœur qui, n'osant s'en défendre,
Se laisse déchirer avant que de se rendre !
Ainsi donc la nature à l'espoir le plus doux
Fait succéder l'horreur, et l'horreur d'être à vous !
Ce que je suis m'arrache à ce que j'aimois d'être !
Ah ! s'il m'étoit permis de ne me pas connoître,
Qu'un si charmant abus seroit à préférer
A l'âpre vérité qui vient de m'éclairer !

PULCHÉRIE. J'eus pour vous trop d'amour pour ignorer ses forces.
Je sais quelle amertume aigrit de tels divorces[2] ;
Et la haine à mon gré les fait plus doucement
Que quand il faut aimer, mais aimer autrement[3].

[1] On ne tombe point dans un penchant. Toujours des expressions impropres. (V.)

[2] On aigrit des douleurs, des ressentiments, des soupçons même. Racine a dit avec son élégance ordinaire :

> La douleur est injuste, et toutes les raisons
> Qui ne la flattent point aigrissent ses soupçons.

Mais on n'a jamais aigri une séparation ; et une sœur qui ne peut épouser son frère ne fait point un divorce. (V.)

[3] Les maximes, les sentences, au moins doivent être claires ; celle-ci n'est ni claire, ni convenable, ni vraie. Il est faux qu'il soit plus agréable d'être obligé de passer de l'amour à la haine, que de l'amour à l'amitié. Corneille est tombé si souvent dans ce défaut, qu'il est inutile d'en examiner la source. Cette habitude de faire raisonner ses personnages avec subtilité n'est pas le fruit du génie. Le génie peint à grands traits, invente toujours les situations frappantes, porte la terreur dans l'ame, excite les grandes passions, et dédaigne tous les petits moyens ; tel est Corneille dans le cinquième acte de *Rodogune*, dans des scènes des *Horaces*, de *Cinna*, de *Pompée*. Le génie n'est point subtil et raisonneur : c'est ce qu'on appelle *esprit*, qui court après les pensées, les sentences, les antithèses, les réflexions, les contestations ingénieuses. Toutes les pièces de Corneille, et surtout les dernières, sont infectées de ce grand défaut, qui refroidit tout. L'*esprit* dans Corneille, comme dans le grand nombre de nos écrivains modernes, est ce qui perd la littérature : ce sont les traits de génie de ce grand homme

J'ai senti comme vous une douleur bien vive
En brisant les beaux fers qui me tenoient captive [1];
Mais j'en condamnerois le plus doux souvenir
S'il avoit à mon cœur coûté plus d'un soupir.
Ce grand coup m'a surprise, et ne m'a point troublée;
Mon ame l'a reçu sans en être accablée;
Et comme tous mes feux n'avoient rien que de saint,
L'honneur les alluma, le devoir les éteint.
Je ne vois plus d'amant où je rencontre un frère:
L'un ne peut me toucher, ni l'autre me déplaire;
Et je tiendrai toujours mon bonheur infini,
Si les miens sont vengés, et le tyran puni.
 Vous, que va sur le trône élever la naissance,
Régnez sur votre cœur avant que sur Byzance;
Et, domptant comme moi ce dangereux mutin [2],
Commencez à répondre à ce noble destin.

MARTIAN. Ah! vous fûtes toujours l'illustre Pulchérie,
En fille d'empereur dès le berceau nourrie;
Et ce grand nom sans peine a pu vous enseigner
Comment dessus vous-même il vous falloit régner [3]:
Mais pour moi, qui, caché sous une autre aventure,
D'une ame plus commune ai pris quelque teinture,
Il n'est pas merveilleux si ce que je me crus
Mêle un peu de Léonce au cœur d'Héraclius.
A mes confus regrets soyez donc moins sévère;
C'est Léonce qui parle, et non pas votre frère [4]:
Mais si l'un parle mal, l'autre va bien agir [5],

qui seuls ont fait sa gloire et montré l'art. Je ne sais pourquoi on s'est plu à répéter que Corneille avait plus de génie, et Racine plus d'esprit; il fallait dire que Racine avait beaucoup plus de goût, et autant de génie. Un homme avec du talent et un goût sûr ne fera jamais de lourdes chutes en aucun genre. (V.)

[1] *De beaux fers!* et on reproche à Racine d'avoir parlé d'amour! Mais on ne trouve chez lui ni beaux fers ni beaux feux : ce n'est que dans sa faible tragédie d'*Alexandre*, où il voulait imiter Corneille, où il fait dire à Éphestion :

Fidèle confident du beau feu de mon maître. (V.)

[2] Ce *dangereux mutin* est une expression qui ne convient que dans une épigramme. (V.)

[3] Un grand nom qui enseigne comment il faut régner dessus soi-même! Martian caché *sous une aventure*, et qui a pris *la teinture* d'une ame commune! que d'incorrection! que de négligence! quel mauvais style! (V.)

[4] Ce trait prouve encore la vérité de ce qu'on a dit, qu'on courait alors après les tours ingénieux et recherchés. (V.)

[5] Cela confirme encore la preuve que le mauvais goût était dominant, et que Cor-

Et l'un ni l'autre enfin ne vous fera rougir.
Je vais des conjurés embrasser l'entreprise,
Puisqu'une ame si haute à frapper m'autorise,
Et tient que, pour répandre un si coupable sang,
L'assassinat est noble et digne de mon rang[1].
Pourrai-je cependant vous faire une prière?

PULCHÉRIE. Prenez sur Pulchérie une puissance entière.

MARTIAN. Puisqu'un amant si cher ne peut plus être à vous,
Ni vous, mettre l'empire en la main d'un époux[2],
Épousez Martian comme un autre moi-même[3];
Ne pouvant être à moi, soyez à ce que j'aime.

PULCHÉRIE. Ne pouvant être à vous, je pourrois justement
Vouloir n'être à personne, et fuir tout autre amant;
Mais on pourroit nommer cette fermeté d'ame
Un reste mal éteint d'incestueuse flamme[4].
Afin donc qu'à ce choix j'ose tout accorder,
Soyez mon empereur pour me le commander.
Martian vaut beaucoup, sa personne m'est chère;
Mais purgez sa vertu des crimes de son père,
Et donnez à mes feux pour légitime objet
Dans le fils du tyran votre premier sujet.

MARTIAN. Vous le voyez, j'y cours; mais enfin s'il arrive
Que l'issue en devienne ou funeste ou tardive,
Votre perte est jurée; et d'ailleurs nos amis
Au tyran immolé voudront joindre ce fils.
Sauvez d'un tel péril et sa vie et la vôtre;
Par cet heureux hymen conservez l'un et l'autre;
Garantissez ma sœur des fureurs de Phocas,

neille, malgré la solidité de son esprit, était trop asservi à ce malheureux usage : il y a même du comique dans ces oppositions de Léonce avec Martian; et ce jeu de Léonce qui parle, avec Martian qui agit, ressemble à l'Amphitryon qui rejette sur l'époux d'Alcmène les torts reprochés à l'amant d'Alcmène. Ces artifices réussissent beaucoup plus dans le comique, et sont puérils dans la tragédie. (V.)

[1] Pulchérie n'a point dit cela : on peut hasarder que l'assassinat est peut-être pardonnable contre un assassin; mais que l'assassinat soit digne du rang suprême, c'est une de ces idées monstrueuses qui révolteraient, si leur extrême ridicule ne les rendait sans conséquence. (V.)

[2] Ce *vous* se rapporte à *peut*, et est un solécisme; mais, encore une fois, cette froide dissertation sur l'inceste est pire que des solécismes. (V.)

[3] Remarquez toujours que cette combinaison ingénieuse d'incestes, cette ignorance où chacun est de son état, peuvent exciter l'attention, mais jamais aucun trouble, aucune terreur. (V.)

[4] Toute cette scène est une discussion qui n'a rien de la vraie tragédie. Pulchérie craint qu'on ne nomme *sa fermeté d'ame reste d'inceste*. (V.)

Et mon ami de suivre un tel père au trépas.
Faites qu'en ce grand jour la troupe d'Exupère
Dans un sang odieux respecte mon beau-frère;
Et donnez au tyran, qui n'en pourra jouir,
Quelques moments de joie afin de l'éblouir.

PULCHÉRIE. Mais durant ces moments, unie à sa famille,
Il deviendra mon père, et je serai sa fille;
Je lui devrai respect, amour, fidélité;
Ma haine n'aura plus d'impétuosité;
Et tous mes vœux pour vous seront mols et timides
Quand mes vœux contre lui seront des parricides.
Outre que le succès est encore à douter [1],
Que l'on peut vous trahir, qu'il peut vous résister,
Si vous y succombez, pourrai-je me dédire
D'avoir porté chez lui les titres de l'empire?
Ah! combien ces moments de quoi vous me flattez
Alors pour mon supplice auroient d'éternités [2]!
Votre haine voit peu l'erreur de sa tendresse;
Comme elle vient de naître, elle n'est que foiblesse:
La mienne a plus de force, et les yeux mieux ouverts;
Et, se dût avec moi perdre tout l'univers,
Jamais un seul moment, quoi que l'on puisse faire,
Le tyran n'aura droit de me traiter de père.
Je ne refuse au fils ni mon cœur ni ma foi:
Vous l'aimez, je l'estime, il est digne de moi:
Tout son crime est un père à qui le sang l'attache;
Quand il n'en aura plus, il n'aura plus de tache;
Et cette mort, propice à former ces beaux nœuds,
Purifiant l'objet, justifiera mes feux.

[1] *Outre que* ne doit jamais entrer dans un vers héroïque; et *le succès est à douter* est un solécisme; on ne doute pas une chose, elle n'est pas doutée; le verbe *douter* exige toujours le génitif, c'est-à-dire la préposition *de*. (V.)

[2] On n'a jamais dû, dans aucune langue, mettre le mot *d'éternité* au pluriel, excepté dans le dogmatique, quand on distingue mal à propos l'éternité passée et l'éternité à venir, comme lorsque Platon dit que notre vie est un point entre deux éternités; pensée que Pascal a répétée, pensée sublime, quoique dans la rigueur métaphysique elle soit fausse. Remarquez encore qu'on ne peut dire, *ces moments de quoi vous me flattez*; cela n'est pas français: il faut, *ces moments dont vous me flattez*. Remarquez qu'une haine ne voit point l'erreur de sa tendresse; car comment une haine aurait-elle une tendresse? Pulchérie dit encore que sa haine a les yeux mieux ouverts que celle de Martian. Quel langage! et qu'est-ce encore qu'une *mort propice à former de beaux nœuds*, et qui purifie un objet! Il n'est pas permis d'écrire ainsi. (V.)

Allez donc préparer cette heureuse journée;
Et du sang du tyran signez cet hyménée.
Mais quel mauvais démon devers nous le conduit?
MARTIAN. Je suis trahi, madame; Exupère le suit.

SCÈNE II.

PHOCAS, EXUPÈRE, AMINTAS, MARTIAN, PULCHÉRIE, CRISPE.

PHOCAS. Quel est votre entretien avec cette princesse?
Des noces que je veux [1]?
MARTIAN. C'est de quoi je la presse.
PHOCAS. Et vous l'avez gagnée en faveur de mon fils?
MARTIAN. Il sera son époux, elle me l'a promis.
PHOCAS. C'est beaucoup obtenu d'une ame si rebelle.
Mais quand?
MARTIAN. C'est un secret que je n'ai pas su d'elle.
PHOCAS. Vous pouvez m'en dire un dont je suis plus jaloux,
On dit qu'Héraclius est fort connu de vous :
Si vous aimez mon fils, faites-le-moi connoître.
MARTIAN. Vous le connoissez trop, puisque je vois ce traître [2].
EXUPÈRE. Je sers mon empereur, et je sais mon devoir.
MARTIAN. Chacun te l'avouera; tu le fais assez voir.
PHOCAS. De grace, éclaircissez ce que je vous propose.
Ce billet à demi m'en dit bien quelque chose;
Mais, Léonce, c'est peu si vous ne l'achevez.
MARTIAN. Nommez-moi par mon nom, puisque vous le savez;
Dites Héraclius; il n'est plus de Léonce;
Et j'entends mon arrêt sans qu'on me le prononce.
PHOCAS. Tu peux bien t'y résoudre après ton vain effort
Pour m'arracher le sceptre et conspirer ma mort.
MARTIAN. J'ai fait ce que j'ai dû. Vivre sous ta puissance,
C'eût été démentir mon nom et ma naissance,
Et ne point écouter le sang de mes parents,

[1] Ce mot *noces* est de la comédie, à moins qu'il ne soit relevé par quelque épithète terrible : le reste est très tragique, et c'est ici que le grand intérêt commence. Le tyran a raison de croire que Martian son fils est Héraclius. Voilà Martian dans le plus grand danger, et l'erreur du père est théâtrale. (V.)

[2] On pourrait dire que Martian se hâte trop d'accuser Exupère. Il peut, ce semble, penser qu'Exupère, qui est de son côté à la tête de la conspiration, trompe toujours le tyran, autant que soupçonner qu'Exupère trahit son propre parti ; dans ce doute, pourquoi accuse-t-il Exupère? (V.)

Qui ne crie en mon cœur que la mort des tyrans.
Quiconque pour l'empire eut la gloire de naître
Renonce à cet honneur s'il peut souffrir un maître :
Hors le trône ou la mort, il doit tout dédaigner ;
C'est un lâche, s'il n'ose ou se perdre ou régner.
J'entends donc mon arrêt sans qu'on me le prononce.
Héraclius mourra comme a vécu Léonce,
Bon sujet, meilleur prince, et ma vie et ma mort
Rempliront dignement et l'un et l'autre sort.
La mort n'a rien d'affreux pour une ame bien née :
A mes côtés pour toi je l'ai cent fois traînée [1] ;
Et mon dernier exploit contre tes ennemis
Fut d'arrêter son bras qui tomboit sur ton fils.

PHOCAS. Tu prends pour me toucher un mauvais artifice [2] :
Héraclius n'eut point de part à ce service :
J'en ai payé Léonce, à qui seul étoit dû
L'inestimable honneur de me l'avoir rendu :
Mais, sous des noms divers à soi-même contraire,
Qui conserva le fils attente sur le père ;
Et se désavouant d'un aveugle secours [3],
Sitôt qu'il se connoît il en veut à mes jours.
Je te devois sa vie, et je me dois justice.
Léonce est effacé par le fils de Maurice,
Contre un tel attentat rien n'est à balancer,
Et je saurai punir comme récompenser.

MARTIAN. Je sais trop qu'un tyran est sans reconnoissance
Pour en avoir conçu la honteuse espérance,
Et suis trop au-dessus de cette indignité
Pour te vouloir piquer de générosité.
Que ferois-tu pour moi de me laisser la vie [4],
Si pour moi sans le trône elle n'est qu'infamie ?
Héraclius vivroit pour te faire la cour !
Rends-lui, rends-lui son sceptre, ou prive-le du jour.
Pour ton propre intérêt sois juge incorruptible [5] :

[1] On voit la mort, on l'affronte, on la brave ; on ne la traîne pas. (V.)
[2] On ne prend point un artifice ; c'est un barbarisme. (V.)
[3] Cela n'est pas français : on désavoue un secours qu'on a donné, on dément sa conduite, on se rétracte, etc. ; mais on ne se désavoue pas : *désavouer* n'est point un verbe réciproque, et n'admet point le *de*. (V.)
[4] C'est un solécisme ; il faut, *en me laissant la vie*. (V.)
[5] *Incorruptible* n'est pas le mot propre ; c'est *inexorable*. (V.)

Ta vie avec la mienne est trop incompatible ;
Un si grand ennemi ne peut être gagné,
Et je te punirois de m'avoir épargné.
Si de ton fils sauvé j'ai rappelé l'image,
J'ai voulu de Léonce étaler le courage,
Afin qu'en le voyant tu ne doutasses plus
Jusques où doit aller celui d'Héraclius.
Je me tiens plus heureux de périr en monarque,
Que de vivre en éclat sans en porter la marque [1];
Et puisque pour jouir d'un si glorieux sort
Je n'ai que ce moment qu'on destine à ma mort,
Je la rendrai si belle et si digne d'envie,
Que ce moment vaudra la plus illustre vie.
M'y faisant donc conduire, assure ton pouvoir,
Et délivre mes yeux de l'horreur de te voir.

PHOCAS. Nous verrons la vertu de cette ame hautaine.
Faites-le retirer en la chambre prochaine,
Crispe ; et qu'on me l'y garde, attendant que mon choix [2]
Pour punir son forfait vous donne d'autres lois.

MARTIAN, *à Pulchérie*. Adieu, madame, adieu, je n'ai pu davantage.
Ma mort va vous laisser encor dans l'esclavage :
Le ciel par d'autres mains vous en daigne affranchir !

SCÈNE III.

PHOCAS, PULCHÉRIE, EXUPÈRE, AMINTAS.

PHOCAS. Et toi, n'espère pas désormais me fléchir.
Je tiens Héraclius, et n'ai plus rien à craindre,
Plus lieu de te flatter, plus lieu de me contraindre.
Ce frère et ton espoir vont entrer au cercueil,
Et j'abattrai d'un coup sa tête et ton orgueil.
Mais ne te contrains point dans ces rudes alarmes ;
Laisse aller tes soupirs, laisse couler tes larmes [3].

[1] Toujours *monarque* et *marque*. On ne dit pas *vivre en éclat*, encore moins *porter la marque*. (V.)

[2] *Attendant que mon choix*, ce n'est pas là le mot propre ; il veut dire en attendant que j'en dispose, en attendant que tout soit éclairci : du reste on sent assez que cette scène est grande et pathétique. Il est vrai que Pulchérie y joue un rôle désagréable ; elle n'a pas un mot à placer. Il faut, autant qu'on le peut, qu'un personnage principal ne devienne pas inutile dans la scène la plus intéressante pour lui. (V.)

[3] Expression qui n'est ni noble ni juste. Des soupirs ne vont point. Ce qui est moins

PULCHÉRIE. Moi pleurer! moi gémir, tyran! J'aurois pleuré
Si quelques lâchetés l'avoient déshonoré,
S'il n'eût pas emporté sa gloire tout entière,
S'il m'avoit fait rougir par la moindre prière,
Si quelque infame espoir qu'on lui dût pardonner
Eût mérité la mort que tu lui vas donner.
Sa vertu jusqu'au bout ne s'est point démentie.
Il n'a point pris le ciel ni le sort à partie,
Point querellé le bras qui fait ces lâches coups[1],
Point daigné contre lui perdre un juste courroux[2].
Sans te nommer ingrat, sans trop le nommer traître,
De tous deux, de soi-même il s'est montré le maître;
Et dans cette surprise il a bien su courir
A la nécessité qu'il voyoit de mourir.
Je goûtois cette joie en un sort si contraire.
Je l'aimai comme amant, je l'aime comme frère;
Et dans ce grand revers je l'ai vu hautement
Digne d'être mon frère, et d'être mon amant.
PHOCAS. Explique, explique mieux le fond de ta pensée;
Et, sans plus te parer d'une vertu forcée,
Pour apaiser le père, offre le cœur au fils[3],
Et tâche à racheter ce cher frère à ce prix.
PULCHÉRIE. Crois-tu que sur la foi de tes fausses promesses
Mon ame ose descendre à de telles bassesses[4]?
Prends mon sang pour le sien; mais, s'il y faut mon cœur,
Périsse Héraclius avec sa triste sœur!
PHOCAS. Eh bien! il va périr; ta haine en est complice[5].

noble encore, c'est l'insulte ironique faite inutilement à une femme par un empereur. Un tyran peut être représenté perfide, cruel, sanguinaire, mais jamais bas; il y a toujours de la lâcheté à insulter une femme, surtout quand on est son maître absolu. (V.)

[1] On ne fait point des coups; on dit, dans le style familier, faire un mauvais coup, mais jamais faire des coups: on ne querelle point un bras; et il n'y a ici nul bras qui ait fait un coup. Tout le reste du discours de Pulchérie serait d'une grande beauté s'il était mieux écrit. (V.)

[2] Point daigné perdre un juste courroux contre un bras! (V.)

[3] Quelle raison peut avoir Phocas de vouloir que Pulchérie épouse son prétendu fils, quand il se croit sûr de tenir Héraclius en sa puissance? Il sait que Pulchérie et Héraclius, cru Martian, ne s'aiment point. Offre-t-on ainsi le *cœur*, quand on est menacée de mort? (V.)

[4] *Ose* est ici contradictoire; on n'ose pas être bas. (V.)

[5] Autre impropriété; on est complice d'un criminel, complice d'un crime, mais non pas de ce que quelqu'un va périr. (V.)

PULCHÉRIE. Et je verrai du ciel bientôt choir ton supplice [1].
Dieu, pour le réserver à ses puissantes mains,
Fait avorter exprès tous les moyens humains;
Il vent frapper le coup sans notre ministère.
Si l'on t'a bien donné Léonce pour mon frère,
Les quatre autres peut-être, à tes yeux abusés,
Ont été comme lui des Césars supposés.
L'état, qui, dans leur mort, voyoit trop sa ruine,
Avoit des généreux autres que Léontine;
Ils trompoient d'un barbare aisément la fureur,
Qui n'avoit jamais vu la conr ni l'empereur [2].
Crains, tyran, crains encor tous les quatre peut-être :
L'un après l'autre enfin se vont faire paroître [3];
Et, malgré tous tes soins, malgré tout ton effort,
Tu ne les connoîtras qu'en recevant la mort.
Moi-même à leur défaut je serai la conquête
De quiconque à mes pieds apportera ta tête;
L'esclave le plus vil qu'on puisse imaginer [4]
Sera digne de moi, s'il peut t'assassiner.
Va perdre Héraclius, et quitte la pensée
Que je me pare ici d'une vertu forcée;
Et, sans m'importuner de répondre à tes vœux [5],
Si tu prétends régner, défais-toi de tous deux.

SCÈNE IV.

PHOCAS, EXUPÈRE, AMINTAS.

PHOCAS. J'écoute avec plaisir ces menaces frivoles [6];

[1] *Choir* n'est plus d'usage. Cette idée est grande, mais n'est pas exprimée. (V.)

[2] Par la phrase, c'est la fureur de Phocas qui n'avait point vu Maurice; il faut éviter les plus petites amphibologies. Mais peut-on dire d'un homme qui commandait les armées, qu'il n'avait jamais seulement vu l'empereur? (V.)

[3] C'est un barbarisme; on se fait voir, on ne se fait point paraître; la raison en est évidente : c'est qu'on paraît soi-même, et que ce sont les autres qui vous voient. (V.)

[4] Cet hémistiche, *qu'on puisse imaginer*, est superflu, et sert uniquement à la rime. Quelle idée a Pulchérie d'épouser le dernier homme de la lie du peuple? la noblesse de sa vengeance peut-elle descendre à cette bassesse? (V.)

[5] Ce vers n'est pas français; il fallait, *et, sans plus me presser de répondre à tes vœux*. Remarquez encore que ce mot *vœux* est trop faible pour exprimer les ordres d'un tyran. (V.)

[6] Cette scène est adroite. L'auteur a voulu tromper jusqu'au spectateur, qui ne sait si Exupère trahit Phocas ou non : cependant un peu de réflexion fait bien voir que Phocas est dupe de cet officier. Les trois principaux personnages de cette pièce,

Je ris d'un désespoir qui n'a que des paroles;
Et, de quelque façon qu'elle m'ose outrager,
Le sang d'Héraclius m'en doit assez venger.
Vous donc, mes vrais amis, qui me tirez de peine,
Vous, dont je vois l'amour quand j'en craignois la haine [1],
Vous, qui m'avez livré mon secret ennemi,
Ne soyez point vers moi fidèles à demi:
Résolvez avec moi des moyens de sa perte :
La ferons-nous secrète, ou bien à force ouverte?
Prendrons-nous le plus sûr, ou le plus glorieux?

EXUPÈRE. Seigneur, n'en doutez point, le plus sûr vaut le mieux;
Mais le plus sûr pour vous est que sa mort éclate,
De peur qu'en l'ignorant le peuple ne se flatte,
N'attende encor ce prince, et n'ait quelque raison
De courir en aveugle à qui prendra son nom.

PHOCAS. Donc, pour ôter tout doute à cette populace,
Nous enverrons sa tête au milieu de la place.

EXUPÈRE. Mais si vous la coupez dedans votre palais,
Ces obstinés mutins ne le croiront jamais;
Et, sans que pas un d'eux à son erreur renonce,
Ils diront qu'on impute un faux nom à Léonce,
Qu'on en fait un fantôme afin de les tromper,
Prêts à suivre toujours qui voudra l'usurper.

PHOCAS. Lors nous leur ferons voir ce billet de Maurice.

EXUPÈRE. Ils le tiendront pour faux, et pour un artifice :
Seigneur, après vingt ans vous espérez en vain
Que ce peuple ait des yeux pour connoître sa main.
Si vous voulez calmer toute cette tempête,
Il faut en pleine place abattre cette tête,
Et qu'il die, en mourant, à ce peuple confus,
« Peuple, n'en doute point, je suis Héraclius. »

Phocas, Héraclius et Martian, sont trompés jusqu'au bout : ce serait un exemple très dangereux à imiter. Corneille ne se soutient pas seulement ici par l'intrigue, mais par de très beaux détails. Toutes les pièces que d'autres auteurs ont faites dans ce goût sont tombées à la longue. On veut de la vraisemblance dans l'intrigue, de la clarté, de grandes passions, une élégance continue. (V.)

[1] Pourquoi craignait-il la haine d'Amintas? et s'il a craint la haine d'Exupère, dont il a fait tuer le père, pourquoi se fie-t-il à cet Exupère? *J'en craignais* n'est pas bien; il fallait, *quand j'ai craint votre haine*. Malgré l'artifice de cette scène, peut-être Phocas est-il un peu trop un tyran de comédie, à qui on en fait aisément accroire : il a des troupes, il peut mettre Léontine, Pulchérie et le prétendu Héraclius en prison; il n'a point pris ce parti, il attend qu'Exupère lui donne des conseils, il se rend à tout ce qu'on lui dit. (V.)

PHOCAS. Il le faut, je l'avoue; et déja je destine
A ce même échafaud l'infame Léontine.
Mais si ces insolents l'arrachent de nos mains?

EXUPÈRE. Qui l'osera, seigneur?

PHOCAS. Ce peuple que je crains.

EXUPÈRE. Ah! souvenez-vous mieux des désordres qu'enfante
Dans un peuple sans chef la première épouvante.
Le seul bruit de ce prince au palais arrêté
Dispersera soudain chacun de son côté [1];
Les plus audacieux craindront votre justice,
Et le reste en tremblant ira voir son supplice.
Mais ne leur donnez pas, tardant trop à punir,
Le temps de se remettre et de se réunir :
Envoyez des soldats à chaque coin des rues [2];
Saisissez l'Hippodrome avec ses avenues:
Dans tous les lieux publics rendez-vous le plus fort.
Pour nous, qu'un tel indice intéresse à sa mort,
De peur que d'autres mains ne se laissent séduire,
Jusques à l'échafaud laissez-nous le conduire.
Nous aurons trop d'amis pour en venir à bout [3];
J'en réponds sur ma tête, et j'aurai l'œil à tout [4].

PHOCAS. C'en est trop, Exupère : allez, je m'abandonne
Aux fidèles conseils que votre ardeur me donne [5].
C'est l'unique moyen de dompter nos mutins,
Et d'éteindre à jamais ces troubles intestins.
Je vais, sans différer, pour cette grande affaire
Donner à tous mes chefs un ordre nécessaire [6].
Vous, pour répondre aux soins que vous m'avez promis [7],

[1] *Le bruit* d'un *prince arrêté* qui *disperse chacun de son côté*; qui ne voit que ces expressions sont à la fois familières, prosaïques et inexactes? *Le bruit d'un prince arrêté!* quelle expression! *Chacun de son côté* est oiseux et prosaïque. (V.)

[2] Ce n'est pas ainsi qu'on exprime noblement les plus petites choses, et qu'un poëte, comme dit Boileau,

Fait des plus secs chardons des lauriers et des roses. (V.)

[3] Il doit dire précisément le contraire : nous avons trop d'amis pour n'en pas venir à bout. (V.)

[4] *J'aurai l'œil à tout*, expression de comédie. (V.)

[5] L'ardeur d'Exupère qui donne des conseils! (V.)

[6] Il n'est pas permis dans le tragique d'employer ces phrases, qui ne conviennent qu'au genre familier. Ce n'est pas là cette noble simplicité tant recommandée. (V.)

[7] Cela n'est pas français; on répond à la confiance, on exécute ce qu'on a promis. (V.)

Allez de votre part assembler vos amis [1],
Et croyez qu'après moi, jusqu'à ce que j'expire [2],
Ils seront, eux et vous, les maîtres de l'empire.

SCÈNE V[3].

EXUPÈRE, AMINTAS.

EXUPÈRE. Nous sommes en faveur, ami, tout est à nous :
L'heur de notre destin va faire des jaloux [4].
AMINTAS. Quelque alégresse ici que vous fassiez paroître,
Trouvez-vous doux les noms de perfide et de traître?
EXUPÈRE. Je sais qu'aux généreux ils doivent faire horreur;
Ils m'ont frappé l'oreille, ils m'ont blessé le cœur :
Mais bientôt, par l'effet que nous devons attendre,
Nous serons en état de ne les plus entendre.
Allons; pour un moment qu'il faut les endurer,
Ne fuyons pas les biens qu'il nous font espérer.

[1] Il semble par ce mot qu'Exupère soit un homme aussi important que l'empereur, et que Phocas ait besoin de ses amis pour l'aider. Les choses ne se passent ainsi dans aucune cour. Justinien n'aurait pas dit, même à un Bélisaire, *assemblez vos amis*; on donne des ordres en pareil cas. *De votre part* est encore une faute; on peut ordonner de sa part, mais on n'exécute point de sa part : il fallait, *vous, de votre côté, rassemblez vos amis*. (V.)

[2] Ces mots *après moi*, et *jusqu'à ce que j'expire*, semblent dire *jusqu'à ce que je sois mort, après ma mort. Jusqu'à ce que*, mot rude, raboteux, désagréable à l'oreille, et dont il ne faut jamais se servir. Plus on réfléchit sur cette scène, et plus on voit que Phocas y joue le rôle d'un imbécile, à qui cet Exupère fait accroire tout ce qu'il veut. (V.)

[3] Cette scène entre Exupère et Amintas est faite exprès pour jeter le public dans l'incertitude. Il s'agit du destin de l'empire, de celui d'Héraclius, de Pulchérie, et de Martian. La situation est violente; cependant ceux qui se sont chargés d'une entreprise si périlleuse n'en parlent pas; ils disent *qu'ils sont en faveur, et qu'ils feront des jaloux;* ils parlent d'une manière équivoque, et uniquement de ce qui les regarde. Ces personnages subalternes n'intéressent jamais, et affaiblissent l'intérêt qu'on prend aux principaux. Je crois que c'est la raison pourquoi Narcisse est si mal reçu dans *Britannicus* quand il dit :

La fortune t'appelle une seconde fois.

On ne se soucie point de la fortune de Narcisse; son crime excite l'horreur et le mépris : si c'était un criminel auguste, il imposerait. Cependant combien est-il au-dessus de cet Exupère! que la scène où il détermine Néron est adroite, et surtout qu'elle est supérieurement écrite! comme il échauffe Néron par degrés! quel art et quel style! (V.)

[4] Ces deux vers d'Exupère sont d'un valet de comédie qui a trompé son maître, et qui trompe un autre valet. (V.)

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I [1].

HÉRACLIUS, EUDOXE.

HÉRACLIUS. Vous avez grand sujet d'appréhender pour elle :
Phocas au dernier point la tiendra criminelle ;
Et je le connois mal, ou, s'il la peut trouver,
Il n'est moyen humain qui puisse la sauver.
Je vous plains, chère Eudoxe, et non pas votre mère ;
Elle a bien mérité ce qu'a fait Exupère ;
Il trahit justement qui vouloit me trahir.

EUDOXE. Vous croyez qu'à ce point elle ait pu vous haïr,
Vous pour qui son amour a forcé la nature [2] ?

HÉRACLIUS. Comment voulez-vous donc nommer son imposture ?
M'empêcher d'entreprendre, et, par un faux rapport,
Confondre en Martian et mon nom et mon sort [3] ;
Abuser d'un billet que le hasard lui donne ;
Attacher de sa main mes droits à sa personne,
Et le mettre en état, dessous sa bonne foi [4],
De régner en ma place, ou de périr pour moi :
Madame, est-ce en effet me rendre un grand service ?

EUDOXE. Eût-elle démenti ce billet de Maurice ?
Et l'eût-elle pu faire, à moins que révéler
Ce que surtout alors il lui falloit céler ?
Quand Martian par là n'eût pas connu son père,
C'étoit vous hasarder sur la foi d'Exupère :

[1] L'embarras croît, le nœud se redouble. Héraclius se croit trahi par Léontine et par Exupère : mais il n'est point encore en péril ; il est avec sa maîtresse ; il raisonne avec elle sur l'aventure du billet. Les passions de l'âme n'ont encore aucune influence sur la pièce ; aussi les vers de cette scène sont tous de raisonnement. C'est, à mon avis, l'opposé de la véritable tragédie. Des discussions en vers froids et durs peuvent occuper l'esprit d'un spectateur qui s'obstine à vouloir comprendre cette énigme ; mais ils ne peuvent aller au cœur, ils ne peuvent exciter ni crainte, ni pitié, ni admiration. (V.)

[2] Il eût été mieux, je crois, de dire, *a dompté la nature* ; car *forcer la nature* signifie *pousser la nature trop loin*. (V.)

[3] L'expression n'est ni juste ni claire ; il veut dire, *donner à Martian mon nom et mes droits*. (V.)

[4] On ne dit ni *sous*, ni *dessous la bonne foi* ; cela n'est pas français. (V.)

Elle en doutoit, seigneur ; et, par l'événement,
Vous voyez que son zèle en doutoit justement.
Sûre en soi des moyens de vous rendre l'empire [1],
Qu'à vous-même jamais elle n'a voulu dire [2],
Elle a sur Martian tourné le coup fatal
De l'épreuve d'un cœur qu'elle connoissoit mal [3].
Seigneur, où seriez-vous sans ce nouveau service?

HÉRACLIUS. Qu'importe qui des deux on destine au supplice?
Qu'importe, Martian, vu ce que je te doi,
Qui trahisse mon sort, d'Exupère ou de moi!
Si l'on ne me découvre, il faut que je m'expose;
Et l'un et l'autre enfin ne sont que même chose,
Sinon qu'étant trahi je mourrois malheureux,
Et que, m'offrant pour toi, je mourrai généreux [4].

EUDOXE. Quoi! pour désabuser une aveugle furie,
Rompre votre destin, et donner votre vie [5]!

HÉRACLIUS. Vous êtes plus aveugle encore en votre amour.
Périra-t-il pour moi quand je lui dois le jour?
Et lorsque sous mon nom il se livre à sa perte,
Tiendrai-je sous le sien ma fortune couverte?
S'il s'agissoit ici de le faire empereur,
Je pourrois lui laisser mon nom et son erreur :
Mais conniver en lâche à ce nom qu'on me vole,
Quand son père à mes yeux au lieu de moi l'immole!
Souffrir qu'il se trahisse aux rigueurs de mon sort [6]!

[1] On ne dit point *sûr en soi*. Mais comment Léontine est-elle si sûre du succès? elle a toujours parlé comme une femme qui veut tout faire et qui ne doute de rien; mais elle n'a point agi, elle n'a fait aucune démarche pour s'éclaircir avec Exupère; il étoit pourtant bien naturel qu'elle s'informât de tout, et encore plus naturel qu'Exupère la mît au fait. Il semble qu'Exupère et Léontine aient songé à rendre l'énigme difficile, plutôt qu'à servir véritablement. (V.)

[2] Par la construction, *elle n'a pas voulu dire l'empire;* elle veut parler des moyens. Il faut soigneusement éviter ces phrases louches, ces amphibologies de construction. (V.)

[3] *Tourner le coup de l'épreuve d'un cœur* n'est pas intelligible; et tout ce raisonnement d'Eudoxe est un peu obscur. (V.)

Ici tous les sentiments sont en raisonnement, et exprimés d'un ton didactique, dans un style qui est celui de la prose négligée. *Ne sont que même chose, sinon*, n'est pas français. (V.)

[5] *Rompre un destin, désabuser une furie aveugle!* on ne désabuse point une furie, on ne rompt point un destin; ce ne sont pas les mots propres. (V.)

[6] Cette expression n'est grammaticale en aucune langue, et n'est pas intelligible; il veut dire qu'il subisse la mort qui m'étoit destinée : mais le fond de ces sentiments est héroïque; c'est dommage qu'ils soient si mal exprimés. (V.)

Vivre par son supplice, et régner par sa mort !

EUDOXE. Ah ! ce n'est pas, seigneur, ce que je vous demande ;
De cette lâcheté l'infamie est trop grande.
Montrez-vous pour sauver ce héros du trépas ;
Mais montrez-vous en maître, et ne vous perdez pas :
Rallumez cette ardeur où s'opposoit ma mère,
Garantissez le fils par la perte du père ;
Et, prenant à l'empire un chemin éclatant [1],
Montrez Héraclius au peuple qui l'attend [2].

HÉRACLIUS. Il n'est plus temps, madame ; un autre a pris ma place [3].
Sa prison a rendu le peuple tout de glace :
Déja préoccupé d'un autre Héraclius,
Dans l'effroi qui le trouble il ne me croira plus ;
Et, ne me regardant que comme un fils perfide,
Il aura de l'horreur de suivre un parricide.
Mais quand même il voudroit seconder mes desseins,
Le tyran tient déja Martian en ses mains.
S'il voit qu'en sa faveur je marche à force ouverte,
Piqué de ma révolte, il hâtera sa perte,
Et croira qu'en m'ôtant l'espoir de le sauver
Il m'ôtera l'ardeur qui me fait soulever [4].
N'en parlons plus : en vain votre amour me retarde,
Le sort d'Héraclius tout entier me regarde.
Soit qu'il faille régner, soit qu'il faille périr,
Au tombeau comme au trône on me verra courir [5].
Mais voici le tyran, et son traître Exupère.

SCÈNE II.

PHOCAS, HÉRACLIUS, EXUPÈRE, EUDOXE,
TROUPE DE GARDES.

PHOCAS, *montrant Eudoxe à ses gardes.*
Qu'on la tienne en lieu sûr en attendant sa mère.

[1] *Prendre un chemin éclatant à l'empire !* (V.)
[2] Ce vers est souvent répété, et forme une espèce de refrain ; c'est le sujet de la pièce : il y a un peu d'affectation à cette répétition. Cette scène d'ailleurs est intéressante par le fond, et il y a de très beaux vers qui élèvent l'ame quand les raisonnements l'occupent. (V.)
[3] Vers de comédie. (V.)
[4] Cela n'est pas français, et l'expression est aussi obscure que vicieuse : veut-il dire l'horreur qui soulève mon cœur, ou l'horreur qui me force à soulever le peuple, ou l'horreur qui me porte à me soulever contre le tyran ? (V.)
[5] Ce vers est fort beau. (V.)

HÉRACLIUS. A-t-elle quelque part ?...

PHOCAS. Nous verrons à loisir :
Il est bon cependant de la faire saisir.

EUDOXE, *s'en allant.*

Seigneur, ne croyez rien de ce qu'il vous va dire [1].

PHOCAS, *à Eudoxe.*

Je croirai ce qu'il faut pour le bien de l'empire.
(à Héraclius.)
Ses pleurs pour ce coupable imploroient ta pitié ?

HÉRACLIUS. Seigneur.

PHOCAS. Je sais pour lui quelle est ton amitié ;
Mais je veux que toi-même, ayant bien vu son crime,
Tiennes ton zèle injuste, et sa mort légitime.
(aux gardes.)
Qu'on le fasse venir. Pour en tirer l'aveu [2]
Il ne sera besoin ni du fer ni du feu.
Loin de s'en repentir, l'orgueilleux en fait gloire.
Mais que me diras-tu qu'il ne me faut pas croire?
Eudoxe m'en conjure, et l'avis me surprend.
Aurois-tu découvert quelque crime plus grand?

HÉRACLIUS. Oui, sa mère a plus fait contre votre service
Que ne sait Exupère, et que n'a vu Maurice.

PHOCAS. La perfide ! Ce jour lui sera le dernier [3].
Parle.

HÉRACLIUS. J'achèverai devant le prisonnier.
Trouvez bon qu'un secret d'une telle importance,
Puisque vous le mandez, s'explique en sa présence.

PHOCAS. Le voici. Mais surtout ne me dis rien pour lui.

[1] Ce vers serait également convenable à la comédie et à la tragédie ; c'est la situation qui en fait le mérite : il échappe à la passion, il part du cœur ; et si Eudoxe avait eu un amour plus violent, ce vers ferait encore plus d'effet. (V.)

[2] *Pour en tirer l'aveu* est une faute ; cet *en* ne peut se rapporter qu'à Martian dont on parle ; mais *en tirer l'aveu* signifie *tirer l'aveu de quelque chose* : il fallait donc dire quel est cet aveu qu'on veut tirer. (V.) — Phocas vient de parler du crime dont il suppose Martian coupable : c'est l'aveu de ce crime qu'il espère tirer de lui, sans qu'il soit besoin, comme il le dit, ni du fer ni du feu. Le sens nous paroît très clair, et le mot *crime* n'est pas assez éloigné pour laisser aucun doute sur ce que Corneille a voulu dire. (P.)

[3] Cela n'est pas français : *Ce jour est mon dernier jour*, et non pas *m'est le dernier jour*. (V.)

SCÈNE III[1].

PHOCAS, HÉRACLIUS, MARTIAN, EXUPÈRE, TROUPE DE GARDES.

HÉRACLIUS. Je sais qu'en ma prière il auroit peu d'appui;
Et, loin de me donner une inutile peine,
Tout ce que je demande à votre juste haine,
C'est que de tels forfaits ne soient pas impunis[2].
Perdez Héraclius, et sauvez votre fils :
Voilà tout mon souhait et toute ma prière.
M'en refuserez-vous[3]?
PHOCAS. Tu l'obtiendras entière :
Ton salut en effet est douteux sans sa mort.
MARTIAN. Ah, prince ! J'y courrai sans me plaindre du sort ;
Son indigne rigueur n'est pas ce qui me touche :
Mais en ouïr l'arrêt sortir de votre bouche !
Je vous ai mal connu jusques à mon trépas.
HÉRACLIUS. Et même en ce moment tu ne me connois pas.
Écoute, père aveugle, et toi, prince crédule,
Ce que l'honneur défend que plus je dissimule.
Phocas, connois ton sang, et tes vrais ennemis :
Je suis Héraclius, et Léonce est ton fils.
MARTIAN. Seigneur, que dites-vous ?
HÉRACLIUS. Que je ne puis plus taire
Que deux fois Léontine osa tromper ton père ;
Et, semant de nos noms un insensible abus[4],
Fit un faux Martian du jeune Héraclius.
PHOCAS. Maurice te dément, lâche ! tu n'as qu'à lire :
« Sous le nom de Léonce Héraclius respire. »
Tu fais après cela des contes superflus[5].

[1] Jusqu'ici le spectateur n'a été qu'embarrassé et inquiet ; à présent il est ému par l'attente d'un grand événement. (V.)

[2] Cela est dit ironiquement et à double entente, car ni Héraclius ni Martian n'ont commis de forfaits. La figure de l'ironie doit être employée bien sobrement dans le tragique. (V.)

[3] Cet *en* était alors en usage dans les discours familiers, témoin ce vers du *Cid* : *Le roi, quand il en fait, le mesure au courage.* (V.)

[4] *Semer un abus des noms* ne peut se dire. Ces expressions, aussi obscures que forcées, se rencontrent souvent ; mais la situation empêche qu'on ne remarque ces petites fautes au théâtre. Tous les esprits sont en suspens. Qui des deux est Héraclius ? Qui des deux va périr? Rien n'est plus intéressant ni plus terrible. (V.)

[5] Quoique les expressions les plus simples deviennent quelquefois les plus tragiques par la place où elles sont, ce n'est pas en cet endroit ; c'est quand elles expriment un grand sentiment. *Des contes* est ignoble. (V.)

HÉRACLIUS. Si ce billet fut vrai, seigneur, il ne l'est plus [1].
J'étois Léonce alors, et j'ai cessé de l'être
Quand Maurice immolé n'en a pu rien connoître.
S'il laissa par écrit ce qu'il avoit pu voir,
Ce qui suivit sa mort fut hors de son pouvoir.
Vous portâtes soudain la guerre dans la Perse,
Où vous eûtes trois ans la fortune diverse :
Cependant Léontine, étant dans le château
Reine de nos destins et de notre berceau [2],
Pour me rendre le rang qu'occupoit votre race [3],
Prit Martian pour elle, et me mit en sa place.
Ce zèle en ma faveur lui succéda si bien,
Que vous-même au retour vous n'en connûtes rien ;
Et ces informes traits qu'à six mois a l'enfance,
Ayant mis entre nous fort peu de différence,
Le foible souvenir en trois ans s'en perdit :
Vous prîtes aisément ce qu'elle vous rendit.
Nous vécûmes tous deux sous le nom l'un de l'autre :
Il passa pour son fils, je passai pour le vôtre ;
Et je ne jugeois pas ce chemin criminel
Pour remonter sans meurtre au trône paternel.
Mais voyant cette erreur fatale à cette vie
Sans qui déja la mienne auroit été ravie,
Je me croirois, seigneur, coupable infiniment
Si je souffrois encore un tel aveuglement.
Je viens reprendre un nom qui seul a fait son crime.
Conservez votre haine, et changez de victime.
Je ne demande rien que ce qui m'est promis :
Perdez Héraclius, et sauvez votre fils [4].

[1] C'est encore une énigme, ou plutôt un procès par écrit. Il faut au quatrième acte essuyer encore une avant-scène, informer le spectateur de tout ce qui s'est passé autrefois ; mais cette explication même jette tant de trouble dans l'ame de Phocas, et rend le sort de Martian si douteux, qu'elle devient un coup de théâtre pour les esprits extrêmement attentifs. (V.)

[2] On n'est point reine d'un destin, encore moins d'un berceau. (V.)—Par la contexture de la pièce, Léontine, depuis l'instant de leur naissance, est en effet souveraine maîtresse de leur sort ; et c'est ce que le mot *reine* nous paroît exprimer très poétiquement. (P.)

[3] On ne peut se servir de *race* pour signifier *fils*. On désirerait dans toute cette tirade un style plus tragique et plus noble. (V.)

[4] C'est encore un refrain : on y voit peut-être encore trop d'apprêt. L'auteur se complaît à dire par ce refrain le mot de l'énigme. Je crois cependant que cette répétition est ici mieux placée que celle-ci, *montrez Héraclius au peuple*, laquelle revient trop souvent. La situation est très intéressante. (V.)

MARTIAN. Admire de quel fils le ciel t'a fait le père,
Admire quel effort sa vertu vient de faire,
Tyran; et ne prends pas pour une vérité
Ce qu'invente pour moi sa générosité.
(à Héraclius.)
C'est trop, prince, c'est trop pour ce petit service
Dont honora mon bras ma fortune propice :
Je vous sauvai la vie, et ne la perdis pas;
Et pour moi vous cherchez un assuré trépas!
Ah! si vous m'en devez quelque reconnoissance,
Prince, ne m'ôtez pas l'honneur de ma naissance.
Avoir tant de pitié d'un sort si glorieux,
De crainte d'être ingrat, c'est m'être injurieux.

PHOCAS. En quel trouble me jette une telle dispute!
A quels nouveaux malheurs m'expose-t-elle en butte!
Lequel croire, Exupère, et lequel démentir?
Tombé-je dans l'erreur, ou si j'en vais sortir [1]?
Si ce billet est vrai, le reste est vraisemblable.

EXUPÈRE. Mais qui sait si ce reste est faux ou véritable?

PHOCAS. Léontine deux fois a pu tromper Phocas.

EXUPÈRE. Elle a pu les changer, et ne les changer pas [2] :
Et plus que vous, seigneur, dedans l'inquiétude [3],
Je ne vois que du trouble et de l'incertitude.

HÉRACLIUS. Ce n'est pas d'aujourd'hui que je sais qui je suis :
Vous voyez quels effets en ont été produits [4].

[1] Il faut, *ou bien vais-je en sortir?* Ce *si* s'employait autrefois par abus en sous-entendant, je demande, ou dis-moi, *si j'en vais sortir*; mais c'est une faute contre la langue : il n'y a qu'un cas où ce *si* est admis, c'est en interrogation; *si* je parle? *si* j'obéis? *si* je commets ce crime? on sous-entend, qu'arrivera-t-il? qu'en penserez-vous? etc. Mais alors il ne faut pas faire précéder ce *si* par une autre figure; il ne faut pas dire, *parlé-je à un sage, ou si je parle à un courtisan?* (V.) — Les comédiens doivent adopter toutes ces corrections de Voltaire. Il eût été à souhaiter qu'il en eût fait davantage, et qu'il eût supprimé beaucoup de ses remarques. N'avoit-il pas dit lui-même, avec autant de goût que de raison :

Le secret d'ennuyer est celui de tout dire? (P.)

[2] Elle a pu les changer et ne les changer pas;

Et plus bas,

Elle a pu l'abuser, et ne l'abuser pas,

sont des vers de comédie; mais la force de la situation les rend tragiques. La contestation d'Héraclius et de Martian me paraît sublime. Si Phocas joue un rôle faible et très embarrassant pour l'acteur pendant cette noble dispute, il devient tout d'un coup noble et intéressant dès qu'il parle. (V.)

[3] Ce vers est mal fait, indépendamment de cette faute, *dedans*; mais Exupère dit ce qu'il doit dire. (V.)

[4] Cet *en* est vicieux, et le vers est trop faible. (V.)

Depuis plus de quatre ans vous voyez quelle adresse
J'apporte à rejeter l'hymen de la princesse,
Où sans doute aisément mon cœur eût consenti,
Si Léontine alors ne m'en eût averti.

MARTIAN. Léontine?

HÉRACLIUS. Elle-même.

MARTIAN. Ah, ciel! quelle est sa ruse[1]!
Martian aime Eudoxe, et sa mère l'abuse.
Par l'horreur d'un hymen qu'il croit incestueux,
De ce prince à sa fille elle assure les vœux;
Et son ambition, adroite à le séduire,
Le plonge en une erreur dont elle attend l'empire.
Ce n'est que d'aujourd'hui que je sais qui je suis :
Mais de mon ignorance elle espéroit ces fruits,
Et me tiendroit encor la vérité cachée,
Si tantôt ce billet ne l'en eût arrachée.

PHOCAS. La méchante l'abuse aussi bien que Phocas.

EXUPÈRE. Elle a pu l'abuser, et ne l'abuser pas[2].

PHOCAS. Tu vois comme la fille a part au stratagème[3].

EXUPÈRE. Et que la mère a pu l'abuser elle-même.

PHOCAS. Que de pensers divers! que de soucis flottants!

EXUPÈRE. Je vous en tirerai, seigneur, dans peu de temps.

PHOCAS. Dis-moi, tout est-il prêt pour ce juste supplice?

EXUPÈRE. Oui, si nous connoissions le vrai fils de Maurice.

HÉRACLIUS. Pouvez-vous en douter après ce que j'ai dit?

MARTIAN. Donnez-vous à l'erreur encor quelque crédit?

HÉRACLIUS, *à Martian.*

Ami, rends-moi mon nom : la faveur n'est pas grande[4];
Ce n'est que pour mourir que je te le demande.
Reprends ce triste jour que tu m'as racheté,
Ou rends-moi cet honneur que tu m'as presque ôté.

MARTIAN. Pourquoi, de mon tyran volontaire victime,
Précipiter vos jours pour me noircir d'un crime?

[1] Ce mot *ruse* ne doit pas entrer dans le tragique, à moins qu'il ne soit relevé par une épithète noble. (V.)

[2] Cette ressemblance affectée avec ce vers, *elle a pu les changer, et ne les changer pas,* est un peu trop du style de la comédie. (V.)

[3] Vers de comédie : ôtez les noms d'empereur et de prince, l'intrigue en effet et la diction ne sont pas tragiques jusqu'ici; mais elles sont ennoblies par l'intérêt d'un trône, et par le danger des personnages. (V.)

[4] Ici le dialogue se relève et s'échauffe; voilà du tragique. (V.)

Prince, qui que je sois, j'ai conspiré sa mort,
Et nos noms au dessein donnent un divers sort [1].
Dedans Héraclius il a gloire solide [2],
Et dedans Martian il devient parricide.
Puisqu'il faut que je meure illustre, ou criminel [3],
Couvert ou de louanges, ou d'opprobre éternel [4],
Ne souillez point ma mort, et ne veuillez pas faire
Du vengeur de l'empire un assassin d'un père.

HÉRACLIUS. Mon nom seul est coupable [5], et, sans plus disputer,
Pour te faire innocent tu n'as qu'à le quitter.
Il conspira lui seul, tu n'en es point complice [6].
Ce n'est qu'Héraclius qu'on envoie au supplice :
Sois son fils, tu vivras.

MARTIAN. Si je l'avois été,
Seigneur, ce traître en vain m'auroit sollicité ;
Et, lorsque contre vous il m'a fait entreprendre [7],
La nature en secret auroit su m'en défendre.

HÉRACLIUS. Apprends donc qu'en secret mon cœur t'a prévenu.
J'ai voulu conspirer, mais on m'a retenu ;
Et dedans mon péril Léontine timide...

[1] Ce vers est obscur, parceque *sort* n'est pas le mot propre : il veut dire, *nos noms mettent une grande différence dans notre action* ; mais cette différence n'est pas le *sort*. (V.)

[2] *Il a gloire* n'est pas permis dans le style noble ; il devait dire, *c'est dans Héraclius une gloire solide.* (V.)

[3] *Illustre* n'est pas opposé *à criminel*, parcequ'on peut être un criminel illustre. (V.)

[4] Couvert ou de louange, ou d'opprobre éternel,

n'est pas français ; il faut, *d'un opprobre éternel. D'opprobre* est ici absolu, et ne souffre point d'épithète ; et on ne peut dire *couvert de louange*, comme on dit *couvert de gloire, de lauriers, d'opprobre, de honte.* Pourquoi ? c'est qu'en effet la honte, la gloire, les lauriers, semblent environner un homme, le couvrir : la gloire couvre de ses rayons ; les lauriers couvrent la tête ; la honte, la rougeur, couvrent le visage ; mais la louange ne couvre pas. (V.)

[5] C'est là, ce me semble, une très noble hardiesse d'expression. (V.)

[6] On ne peut pas dire qu'un nom a conspiré. *Tu n'en es point complice* est une petite faute. (V.)

[7] Ce verbe *entreprendre* est actif, et veut ici absolument un régime. On ne dit point *entreprendre* pour *conspirer.*

N. B. C'est parler très bien que de dire : *Je sais méditer, entreprendre, et agir*, parceque alors *entreprendre, méditer*, ont un sens indéfini. Il en est de même de plusieurs verbes actifs, qu'on laisse alors sans régime : il avait une tête capable d'imaginer, un cœur fait pour sentir, un bras pour exécuter ; mais, *j'exécute contre vous, j'entreprends contre vous, j'imagine contre vous*, n'est pas français. Pourquoi ? parceque ce défini *contre vous* fait attendre la chose *qu'on imagine, qu'on exécute*, et *qu'on entreprend* ; vous ne vous êtes pas expliqué. Voyez comme tout ce qui est règle est fondé sur la nature. (V.)

MARTIAN. N'a pu voir Martian commettre un parricide.
HÉRACLIUS. Toi, que de Pulchérie elle a fait amoureux,
Juge sous les deux noms ton dessein et tes feux [1].
Elle a rendu pour toi l'un et l'autre funeste,
Martian parricide, Héraclius inceste,
Et n'eût pas eu pour moi d'horreur d'un grand forfait [2],
Puisque dans ta personne elle en pressoit l'effet.
Mais elle m'empêchoit de hasarder ma tête,
Espérant par ton bras me livrer ma conquête.
Ce favorable aveu dont elle t'a séduit [3]
T'exposoit aux périls pour m'en donner le fruit;
Et c'étoit ton succès qu'attendoit sa prudence,
Pour découvrir au peuple ou cacher ma naissance.
PHOCAS. Hélas! je ne puis voir qui des deux est mon fils [4];

[1] Juge sous les deux noms ton dessein et tes feux,

n'est pas français; il faut un *de*. *Juger*, avec un accusatif, ne se dit que quand on juge un coupable, un procès; on juge une action bonne ou mauvaise. De plus, ce vers est obscur : *juge ton dessein et tes feux sous les deux noms*. (V.)

[2] *Pour moi* n'est pas français, ainsi placé; il veut dire : *N'eût pas eu horreur de me rendre parricide*. (V.)

[3] On ne peut pas dire : *Elle t'a séduit d'un aveu;* il faut *par un aveu;* et aveu n'est pas ici le mot propre, puisque Héraclius regarde cette confidence comme une feinte. Avertissons toujours que ces fautes contre la langue sont pardonnables à Corneille. Boileau a dit, et répétons encore après lui :

Sans la langue, en un mot, l'auteur le plus divin
Est toujours, quoi qu'il fasse, un méchant écrivain.

Cela est vrai pour quiconque est venu après Corneille, mais non pas pour lui, non seulement à cause du temps où il est venu, mais à cause de son génie. (V.)

[4] Ce que Phocas dit ici est bien plus intéressant que dans Caldéron; et les quatre derniers beaux vers, *O malheureux Phocas!* font, je crois, une impression bien plus touchante, parcequ'ils sont mieux amenés. Phocas, dans l'espagnol, dit aux deux princes : *Es-tu mon fils?* tous deux répondent à la fois, *non :* et c'est à ce mot que Phocas s'écrie : *O malheureux Phocas! ô trop heureux Maurice!* etc. Cette manière est fort belle, j'en conviens; mais n'y a-t-il rien de trop brusque? Ces quatre beaux vers de Caldéron ne sont-ils pas un jeu d'esprit? Il trouve d'abord que Maurice a deux fils, et que lui n'en a plus : cette idée ne demande-t-elle pas un peu de préparation? Quand les deux enfants ont répondu *non*, la première chose qui doit échapper à Phocas n'est-ce pas une expression de douleur, de colère, de reproche? J'avoue que le *non* des deux princes est fort beau, et qu'il convient très bien à deux sauvages comme eux. On peut dire encore que *pour vivre après toi, pour régner après moi*, n'a pas l'énergie de l'espagnol; ces deux fins de vers, *après toi, après moi*, font languir le discours. Caldéron est bien plus précis :

Ah! venturoso Mauricio!
Ah, infeliz Phocas quien vio
Que para reynar no quiera
Ser hijo de mi valor
Uno, y que quieran del tuyo
Serlo para morir dos! (V.)

— Nous ne pensons point du tout comme Voltaire : non seulement, comme il l'ob-

Et je vois que tous deux ils sont mes ennemis.
En ce piteux état quel conseil dois-je suivre?
J'ai craint un ennemi, mon bonheur me le livre;
Je sais que de mes mains il ne peut se sauver,
Je sais que je le vois, et ne puis le trouver.
La nature tremblante, incertaine, étonnée,
D'un nuage confus couvre sa destinée :
L'assassin sous cette ombre échappe à ma rigueur,
Et, présent à mes yeux, il se cache en mon cœur.
Martian, à ce nom aucun ne veut répondre,
Et l'amour paternel ne sert qu'à me confondre.
Trop d'un Héraclius en mes mains est remis ;
Je tiens mon ennemi, mais je n'ai plus de fils.
Que veux-tu donc, nature, et que prétends-tu faire?
Si je n'ai plus de fils, puis-je encore être père?
De quoi parle à mon cœur ton murmure imparfait?
Ne me dis rien du tout, ou parle tout-à-fait [1].
Qui que ce soit des deux que mon sang ait fait naître,
Ou laisse-moi le perdre, ou fais-le-moi connoître.
O toi, qui que tu sois, enfant dénaturé,
Et trop digne du sort que tu t'es procuré,
Mon trône est-il pour toi plus honteux qu'un supplice?
O malheureux Phocas ! ô trop heureux Maurice!
Tu recouvres deux fils pour mourir après toi,
Et je n'en puis trouver pour régner après moi!
Qu'aux honneurs de ta mort je dois porter envie,
Puisque mon propre fils les préfère à sa vie [2]!

serve lui-même, les quatre vers de Corneille sont beaucoup mieux amenés que ceux de Caldéron, mais ils sont aussi beaux qu'ils puissent l'être, parfaitement beaux, sans aucune restriction. (P.)

[1] Ces deux beaux vers de cette admirable tirade ont été imités par Pascal, et c'est la meilleure de ses pensées. Cela fait bien voir que le génie de Corneille, malgré ses négligences fréquentes, a tout créé en France. Avant lui, presque personne ne pensait avec force, et ne s'exprimait avec noblesse. (V.)

[2] Ces deux derniers vers, faibles et languissants, gâtent la tirade; il fallait, comme Caldéron, finir à *para morir dos*. D'ailleurs *les honneurs de la mort* n'est pas juste; *mon fils préfère les honneurs de la mort à la vie.* Y a-t-il eu dans Maurice de l'honneur à mourir? quels honneurs a-t-il eus? Il n'y a de beau que le vrai exprimé clairement. (V.)

SCÈNE IV [1].

PHOCAS, HÉRACLIUS, MARTIAN, CRISPE, EXUPÈRE, LÉONTINE.

CRISPE, *à Phocas.* Seigneur, ma diligence enfin a réussi ;
J'ai trouvé Léontine, et je l'amène ici.

PHOCAS, *à Léontine.*

Approche, malheureuse.

HÉRACLIUS, *à Léontine.* Avouez tout, madame.
J'ai tout dit.

LÉONTINE, *à Héraclius.*

Quoi, seigneur?

PHOCAS. Tu l'ignores, infame !
Qui des deux est mon fils?

LÉONTINE. Qui vous en fait douter?

HÉRACLIUS, *à Léontine.*

Le nom d'Héraclius que son fils veut porter :
Il en croit ce billet et votre témoignage;
Mais ne le laissez pas dans l'erreur davantage.

PHOCAS. N'attends pas les tourments, ne me déguise rien.
M'as-tu livré ton fils? as-tu changé le mien?

LÉONTINE. Je t'ai livré mon fils ; et j'en aime la gloire.
Si je parle du reste, oseras-tu m'en croire?
Et qui t'assurera que pour Héraclius,
Moi qui t'ai tant trompé, je ne te trompe plus?

PHOCAS. N'importe, fais-nous voir quelle haute prudence
En des temps si divers leur en fait confidence,
A l'un depuis quatre ans, à l'autre d'aujourd'hui.

LÉONTINE. Le secret n'en est su ni de lui, ni de lui ;
Tu n'en sauras non plus les véritables causes :
Devine, si tu peux, et choisis, si tu l'oses.
L'un des deux est ton fils, l'autre est ton empereur.
Tremble dans ton amour, tremble dans ta fureur.
Je te veux toujours voir, quoi que ta rage fasse,

[1] Toute cette scène de Léontine est très belle en son genre ; car Léontine dit tout ce qu'elle doit dire, et le dit de la manière la plus imposante. La seule chose qui puisse faire de la peine, c'est que cette Léontine, qui semblait, dès le second acte, conduire l'action, qui voulait qu'on se reposât de tout sur elle, n'agit point dans la pièce ; et c'est ce que nous examinerons, surtout au cinquième acte. (V.)

Craindre ton ennemi dedans ta propre race,
Toujours aimer ton fils dedans ton ennemi,
Sans être ni tyran, ni père qu'à demi.
Tandis qu'autour des deux tu perdras ton étude,
Mon ame jouira de ton inquiétude :
Je rirai de ta peine ; ou, si tu m'en punis,
Tu perdras avec moi le secret de ton fils.

PHOCAS. Et si je les punis tous deux sans les connoître,
L'un comme Héraclius, l'autre pour vouloir l'être?

LÉONTINE. Je m'en consolerai quand je verrai Phocas
Croire affermir son sceptre en se coupant le bras,
Et de la même main son ordre tyrannique [1]
Venger Héraclius dessus son fils unique.

PHOCAS. Quelle reconnoissance, ingrate, tu me rends
Des bienfaits répandus sur toi, sur tes parents,
De t'avoir confié ce fils que tu me caches,
D'avois mis en tes mains ce cœur que tu m'arraches,
D'avoir mis à tes pieds ma cour qui t'adoroit !
Rends-moi mon fils, ingrate.

LÉONTINE. Il m'en désavoueroit;
Et ce fils, quel qu'il soit, que tu ne peux connoître,
A le cœur assez bon pour ne vouloir pas l'être.
Admire sa vertu qui trouble ton repos.
C'est du fils d'un tyran que j'ai fait ce héros;
Tant ce qu'il a reçu d'heureuse nourriture [2]
Dompte ce mauvais sang qu'il eut de la nature!
C'est assez dignement répondre à tes bienfaits
Que d'avoir dégagé ton fils de tes forfaits.
Séduit par ton exemple et par sa complaisance,
Il t'auroit ressemblé s'il eût su sa naissance;
Il seroit lâche, impie, inhumain comme toi [3] !

[1] Un ordre n'a point de main, et la phrase est trop incorrecte : *Je verrai Phocas se couper le bras, et son ordre venger Héraclius de la même main!* (V.)

[2] Ce terme, *nourriture*, mérite d'être en usage; il est très supérieur à *éducation*, qui, étant trop long et composé de syllabes sourdes, ne doit pas entrer dans un vers. (V.)

[3] Remarquez que, dans le cours de la pièce, Phocas n'a été ni lâche, ni impie, ni inhumain : ces injures vagues sentent trop la déclamation ; et, encore une fois, une domestique ne parle point ainsi à un empereur dans son propre palais. Qu'il serait beau de faire sous-entendre toutes les injures que disent Léontine et Pulchérie, au lieu de les dire! que ce ménagement serait touchant et plein de force! Mais que ce vers est beau, *c'est du fils d'un tyran que j'ai fait ce héros!* Il est un peu gâté par les deux vers faibles qui le suivent. (V.)

Et tu me dois ainsi plus que je ne te doi [1].
EXUPÈRE. L'impudence et l'orgueil suivent les impostures.
Ne vous exposez plus à ce torrent d'injures,
Qui, ne faisant qu'aigrir votre ressentiment,
Vous donne peu de jour pour ce discernement.
Laissez-la-moi; seigneur, quelques moments en garde [2];
Puisque j'ai commencé, le reste me regarde :
Malgré l'obscurité de son illusion,
J'espère démêler cette confusion.
Vous savez à quel point l'affaire m'intéresse [3].
PHOCAS. Achève, si tu peux, par force, ou par adresse,
Exupère; et sois sûr que je te devrai tout,
Si l'ardeur de ton zèle en peut venir à bout.
Je saurai cependant prendre à part l'un et l'autre;
Et peut-être qu'enfin nous trouverons le nôtre [4].
Agis de ton côté; je la laisse avec toi :
Gêne, flatte, surprends. Vous autres, suivez-moi [5].

SCÈNE V.

EXUPÈRE, LÉONTINE.

EXUPÈRE. On ne peut nous entendre [6]. Il est juste, madame,
Que je vous ouvre enfin jusqu'au fond de mon ame;
C'est passer trop long-temps pour traître auprès de vous.
Vous haïssez Phocas; nous le haïssons tous....

[1] On dit indifféremment *dois* et *doi*, *vois* et *voi*, *crois* et *croi*, *fais* et *fai*, *prends* et *pren*, *rends* et *ren*, *dis* et *di*, *avertis* et *averti*; mais il n'est pas d'usage d'y comprendre, *je suis*, *je puis*, ou *je peux* : on ne peut dire, *je pui*, *je peu*, *je sui* : et toutes les fois que la terminaison est sans *s*, on ne peut y en ajouter une; il n'est pas permis de dire, *je donnes*, *je soupires*, *je trembles*. (V.)

[2] *Peu de jour pour un discernement*, *quelques moments en garde*, sont de petits défauts; le plus grand, si je ne me trompe, c'est que Léontine et cet Exupère traitent toujours un empereur éclairé et redoutable comme on traite un vieillard de comédie qu'on fait donner dans tous les panneaux. (V.)

[3] Comment ce subalterne peut-il faire entendre que l'affaire l'intéresse particulièrement? quel autre intérêt peut-il être supposé y prendre devant Phocas, que l'intérêt d'obéir à son maître? mais il répond à sa pensée; il entend qu'il y va de sa vie, s'il ne vient à bout de trahir Phocas. (V.)

[4] *Le nôtre* est incorrect et comique; il est incorrect, parceque ce *nôtre* ne se rapporte à rien; il est comique, parceque *le nôtre* est familier, et qu'un prince, qui veut dire *peut-être qu'enfin je découvrirai mon fils*, ne dit point, en changeant tout d'un coup le singulier en pluriel, *nous trouverons le nôtre*. (V.)

[5] *Vous autres* ne se dit point dans le style noble. (V.)

[6] Quoi! ils sont dans la chambre même de l'empereur, et on ne peut les entendre! (V.)

LÉONTINE. Oui, c'est bien lui montrer ta haine et ta colère,
Que lui vendre ton prince et le sang de ton père.
EXUPÈRE. L'apparence vous trompe, et je suis en effet...
LÉONTINE. L'homme le plus méchant que la nature ait fait [1].
EXUPÈRE. Ce qui passe à vos yeux pour une perfidie....
LÉONTINE. Cache une intention fort noble et fort hardie!
EXUPÈRE. Pouvez-vous en juger, puisque vous l'ignorez?
Considérez l'état de tous nos conjurés :
Il n'est aucun de nous à qui sa violence
N'ait donné trop de lieu d'une juste vengeance [2];
Et, nous en croyant tous dans notre ame indignés,
Le tyran du palais nous a tous éloignés.
Il y falloit rentrer par quelque grand service.
LÉONTINE. Et tu crois m'éblouir avec cet artifice?
EXUPÈRE. Madame, apprenez tout. Je n'ai rien hasardé.
Vous savez de quel nombre il est toujours gardé;
Pouvions-nous le surprendre, ou forcer les cohortes
Qui de jour et de nuit tiennent toutes ses portes?
Pouvions-nous mieux sans bruit nous approcher de lui?
Vous voyez la posture où j'y suis aujourd'hui [3];
Il me parle, il m'écoute, il me croit; et lui-même
Se livre entre mes mains, aide à mon stratagème.
C'est par mes seuls conseils qu'il veut publiquement
Du prince Héraclius faire le châtiment,
Que sa milice éparse à chaque coin des rues
A laissé du palais les portes presque nues :
Je puis en un moment m'y rendre le plus fort;
Mes amis sont tout prêts : c'en est fait, il est mort;

[1] Ce n'est pas là, je crois, ce que Léontine devrait dire; ce n'est pas là cette femme si adroite, si supérieure, qui se vantait de venir à bout de tout : il me semble qu'elle aurait dû, dans le cours de la pièce, faire l'impossible pour s'entendre avec Exupère. Elle a traité les deux princes comme des enfants; et Exupère, qui n'est qu'un subalterne, l'a traitée comme une petite fille; elle n'a point confié son secret qu'elle devait confier, et Exupère ne lui a point dit le sien; c'est une conspiration dans laquelle personne n'est d'intelligence; et par cela seul, toute l'intrigue est peut-être hors de la vraisemblance.

Ce vers,

L'homme le plus méchant que la nature ait fait,

est du ton de la comédie. (V.) — Mademoiselle Dumesnil, par la noblesse et la fierté de son expression, rendoit ce vers très tragique. (P.)

[2] C'est un solécisme; *on donne lieu à quelque chose*, et non *de quelque chose*; il donne lieu *à mes soupçons*, et non *de mes soupçons*. Quand on met un *de*, il faut un verbe; *il m'a donné lieu de le haïr; lieu* est prosaïque. (V.)

[3] Le mot de *posture* n'est pas assez noble. (V.)

Et j'userai si bien de l'accès qu'il me donne,
Qu'aux pieds d'Héraclius je mettrai sa couronne.
Mais après mes desseins pleinement découverts,
De grace, faites-moi connoître qui je sers;
Et ne le cachez plus à ce cœur qui n'aspire
Qu'à le rendre aujourd'hui maître de tout l'empire.

LÉONTINE. Esprit lâche et grossier, quelle brutalité
Te fait juger en moi tant de crédulité[1] ?
Va, d'un piége si lourd l'appât est inutile,
Traître, et si tu n'as point de ruse plus subtile...

EXUPÈRE. Je vous dis vrai, madame, et vous dirai de plus...

LÉONTINE. Ne me fais point ici de contes superflus[2] :
L'effet à tes discours ôte toute croyance.

EXUPÈRE. Eh bien ! demeurez donc dans votre défiance.
Je ne demande plus, et ne vous dis plus rien;
Gardez votre secret, je garderai le mien.
Puisque je passe encor pour homme à vous séduire,
Venez dans la prison où je vais vous conduire :
Si vous ne me croyez, craignez ce que je puis.
Avant la fin du jour vous saurez qui je suis.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

HÉRACLIUS.

Quelle confusion étrange[3]

[1] Il me semble qu'au contraire elle doit dire : *Est-il bien vrai? ne me trompez-vous point? quelle preuve pouvez-vous me donner? faites-moi parler à quelques conjurés; je devrais les connaître tous, puisque je me suis vantée de tout faire, mais je n'en connais pas un; je devrais être d'intelligence avec vous; nous détestons tous deux le tyran; il a immolé votre père; il m'en coûte mon fils; le même intérêt nous joint : il est ridicule que je ne sache rien; mettez-moi au fait de tout, et je verrai ce que je dois croire, et ce que je dois faire.* Au lieu de dire ce qu'elle doit dire, elle appelle Exupère lâche, grossier et brutal. (V.)

[2] Elle doit au moins attendre qu'Exupère lui ait fait ces contes. Je ne sais si je ne me trompe, mais la fin de cette scène entre deux subalternes approche un peu trop d'une scène de comédie, dans laquelle personne ne s'entend; d'ailleurs elle paraît inutile à la pièce; elle ne conclut rien. Aime-t-on à voir deux subalternes qui ne s'entendent point, et qui devraient s'entendre? Que font pendant ce temps-là les deux héros de la pièce? rien du tout : il paraît qu'il serait mieux de les faire agir. (V.)

[3] On a presque toujours retranché aux représentations ces stances; elles ne valent

De deux princes fait un mélange
Qui met en discord denx amis!
Un père ne sait où se prendre;
Et plus tous deux s'osent défendre
Du titre infame de son fils,
Plus eux-mêmes cessent d'entendre
Les secrets qu'on leur a commis.

Léontine avec tant de ruse
Ou me favorise ou m'abuse,
Qu'elle brouille tout notre sort :
Ce que j'en eus de connoissance
Brave une orgueilleuse puissance
Qui n'en croit pas mon vain effort;
Et je doute de ma naissance
Quand on me refuse la mort.

Ce fier tyran qui me caresse
Montre pour moi tant de tendresse,
Que mon cœur s'en laisse alârmer :
Lorsqu'il me prie et me conjure,
Son amitié paroît si pure,
Que je ne saurois présumer
Si c'est par instinct de nature,
Ou par coutume de m'aimer.

Dans cette croyance incertaine,
J'ai pour lui des transports de haine
Que je ne conserve pas bien :
Cette grace qu'il veut me faire
Étonne et trouble ma colère ;
Et je n'ose résoudre rien,
Quand je trouve un amour de père
En celui qui m'ôta le mien.

ni celles de *Polyeucte*, ni celles du *Cid* : ce n'est qu'une ode du poëte sur l'incertitude où les héros de la pièce sont de leur destinée; ce n'est qu'une répétition de tous les sentiments tant de fois étalés dans la pièce; et, puisque c'est une répétition, c'est un défaut. *Un mélange de deux princes, deux amis en discord, un sort brouillé, ce qu'Héraclius a de connaissance qui brave une orgueilleuse puissance*, ne sont pas des manières de parler qui puissent entrer ni dans une tragédie, ni dans des stances. (V.)

Retiens, grande ombre de Maurice,
Mon ame au bord du précipice
Que cette obscurité lui fait,
Et m'aide à faire mieux connoître
Qu'en ton fils Dieu n'a pas fait naître
Un prince à ce point imparfait,
Ou que je méritois de l'être,
Si je ne le suis en effet.

Soutiens ma haine qui chancelle ;
Et, redoublant pour ta querelle
Cette noble ardeur de mourir,
Fais voir... Mais il m'exauce, on vient me secourir.

SCÈNE II.

HÉRACLIUS, PULCHÉRIE.

HÉRACLIUS. O ciel! quel bon démon devers moi vous envoie,
Madame [1]?
PULCHÉRIE. Le tyran, qui veut que je vous voie,
Et met tout en usage afin de s'éclaircir.
HÉRACLIUS. Par vous-même en ce trouble il pense réussir [2]!
PULCHÉRIE. Il le pense, seigneur, et ce brutal espère
Mieux qu'il ne trouve un fils que je découvre un frère [3] :
Comme si j'étois fille à ne lui rien celer [4]
De tout ce que le sang pourroit me révéler [5]!
HÉRACLIUS. Puisse-t-il par un trait de lumière fidèle

[1] On sent ici que le terrain manque à l'auteur : cette scène est entièrement inutile au dénouement de la pièce; mais non seulement elle est inutile, elle n'est pas vraisemblable : il n'est pas possible que Phocas se serve ici de la famille de Maurice comme il emploierait un confident sur lequel il compterait; il l'a menacée vingt fois de la mort; elle lui a parlé avec la plus grande horreur et le plus profond mépris, et il l'envoie tranquillement pour surprendre le secret d'Héraclius. Une telle disparate, un tel changement dans le caractère devrait au moins être excusé, s'il peut l'être, par une exposition pathétique du trouble extrême où est Phocas, et qui le réduit à implorer le secours de Pulchérie même, sa mortelle ennemie. (V.)

[2] Réussir en un trouble! (V.)

[3] Il faut qu'en effet il soit non seulement brutal, mais abruti, pour avoir remis ses intérêts entre les mains de Pulchérie. (V.)

[4] Tout cela est écrit du style de la comédie, et c'est dans un moment qui devrait être très tragique. (V.)

[5] *Un sang qui révèle* est une expression bien impropre, bien obscure, bien irrégulière. Les plus beaux sentiments révolteraient avec un si mauvais style. (V.)

Vous le mieux révéler qu'il ne me le révèle [1] !
Aidez-moi cependant, madame, à repousser
Les indignes frayeurs dont je me sens presser...

PULCHÉRIE. Ah! prince, il ne faut point d'assurance plus claire ;
Si vous craignez la mort, vous n'êtes point mon frère [2] :
Ces indignes frayeurs vous ont trop découvert.

HÉRACLIUS. Moi, la craindre, madame ! Ah ! je m'y suis offert.
Qu'il me traite en tyran, qu'il m'envoie au supplice,
Je suis Héraclius, je suis fils de Maurice ;
Sous ces noms précieux je cours m'ensevelir,
Et m'étonne si peu que je l'en fais pâlir :
Mais il me traite en père, il me flatte, il m'embrasse ;
Je n'en puis arracher une seule menace :
J'ai beau faire et beau dire afin de l'irriter,
Il m'écoute si peu qu'il me force à douter [3].
Malgré moi comme fils toujours il me regarde [4];
Au lieu d'être en prison, je n'ai pas même un garde.
Je ne sais qui je suis, et crains de le savoir;
Je veux ce que je dois, et cherche mon devoir :
Je crains de le haïr, si j'en tiens la naissance ;
Je le plains de m'aimer, si je m'en dois vengeance ;
Et mon cœur, indigné d'une telle amitié,
En frémit de colère, et tremble de pitié.
De tous ses mouvements mon esprit se défie ;
Il condamne aussitôt tout ce qu'il justifie.
La colère, l'amour, la haine, et le respect,
Ne me présentent rien qui ne me soit suspect.
Je crains tout, je fuis tout; et, dans cette aventure ,
Des deux côtés en vain j'écoute la nature.
Secourez donc un frère en ces perplexités.

PULCHÉRIE. Ah! vous ne l'êtes point, puisque vous en doutez [5].

[1] Voilà trois *révèle*. Il faut éviter les répétitions, à moins qu'elles ne donnent une grande force au discours; et *qu'il ne me le* fait un son désagréable. (V.)

[2] Cela est bien subtil ; ce ne sont pas là des raisons : elle se presse trop ; elle joue sur le mot de *frayeur*. Tout ce que disent ici Héraclius et Pulchérie n'ajoute rien à l'intrigue, ne conduit en rien au dénouement. *Assurance plus claire* n'est ni un mot noble, ni le mot propre ; on a une ferme assurance, une preuve claire. (V.)

[3] Cela n'a pas besoin de commentaire ; mais de si basses trivialités étonnent toujours. (V.)

[4] Il faut, *comme son fils*. (V.)

[5] C'est encore une de ces subtilités qui ne vont point au cœur ; qui ne causent ni terreur ni trouble ; il faut, dans un cinquième acte, autre chose que du raisonnement;

Celui qui, comme vous, prétend à cette gloire,
D'un courage plus ferme en croit ce qu'il doit croire.
Comme vous on le flatte, il y sait résister;
Rien ne le touche assez pour le faire douter :
Et le sang, par un double et secret artifice,
Parle en vous pour Phocas, comme en lui pour Maurice.

HÉRACLIUS. A ces marques en lui connoissez Martian;
Il a le cœur plus dur étant fils d'un tyran.
La générosité suit la belle naissance :
La pitié l'accompagne, et la reconnoissance.
Dans cette grandeur d'ame un vrai prince affermi
Est sensible aux malheurs même d'un ennemi;
La haine qu'il lui doit ne sauroit le défendre,
Quand il s'en voit aimé, de s'en laisser surprendre;
Et trouve assez souvent son devoir arrêté
Par l'effort naturel de sa propre bonté.
Cette digne vertu de l'ame la mieux née,
Madame, ne doit pas souiller ma destinée.
Je doute; et si ce doute a quelque crime en soi,
C'est assez m'en punir que douter comme moi;
Et mon cœur, qui sans cesse en sa faveur se flatte,
Cherche qui le soutienne, et non pas qui l'abatte;
Il demande secours pour mes sens étonnés,
Et non le coup mortel dont vous m'assassinez.

PULCHÉRIE. L'œil le mieux éclairé sur de telles matières
Peut prendre de faux jours pour de vives lumières;
Et comme notre sexe ose assez promptement [1]
Suivre l'impression d'un premier mouvement,
Peut-être qu'en faveur de ma première idée

et ce raisonnement de Pulchérie n'est pas juste. Héraclius peut très bien douter qu'il soit fils de Maurice, et cependant être son fils; il a même les plus grandes raisons pour en douter. Boileau condamnait hautement dans Corneille toutes ces scènes de raisonnements, et surtout celles qui refroidissent toutes les pièces qu'il fit après *Héraclius*.

> En vain vous étalez une scène savante;
> Vos froids raisonnements ne feront qu'attiédir
> Un spectateur, toujours paresseux d'applaudir,
> Et qui, des vains efforts de votre rhétorique
> Justement fatigué, s'endort, ou vous critique.

Il est cependant naturel qu'Héraclius explique ses doutes. Le grand défaut de cette scène est, comme on l'a dit, qu'elle ne conduit à rien du tout. (V.)

[1] Ces expressions de comédie, et la réflexion *sur notre sexe*, achèvent de refroidir. (V.)

Ma haine pour Phocas m'a trop persuadée.
Son amour est pour vous un poison dangereux ;
Et quoique la pitié montre un cœur généreux [1],
Celle qu'on a pour lui de ce rang dégénère [2].
Vous le devez haïr; et fût-il votre père [3] :
Si ce titre est douteux, son crime ne l'est pas.
Qu'il vous offre sa grace, ou vous livre au trépas,
Il n'est pas moins tyran quand il vous favorise,
Puisque c'est ce cœur même alors qu'il tyrannise;
Et que votre devoir, par-là mieux combattu,
Prince, met en péril jusqu'à votre vertu.
Doutez, mais haïssez ; et, quoi qu'il exécute,
Je douterai d'un nom qu'un autre vous dispute :
En douter lorsqu'en moi vous cherchez quelque appui,
Si c'est trop peu pour vous, c'est assez contre lui.
L'un de vous est mon frère, et l'autre y peut prétendre :
Entre tant de vertus mon choix se peut méprendre :
Mais je ne puis faillir, dans votre sort douteux,
A chérir l'un et l'autre, et vous plaindre tous deux.
J'espère encor pourtant; on murmure, on menace;
Un tumulte, dit-on, s'élève dans la place :
Exupère est allé fondre sur ces mutins;
Et peut-être de là dépendent nos destins.
Mais Phocas entre.

SCÈNE III.

PHOCAS, HÉRACLIUS, MARTIAN, PULCHÉRIE, GARDES.

PHOCAS. Eh bien ! se rendra-t-il, madame ?
PULCHÉRIE. Quelque effort que je fasse à lire dans son ame,
Je n'en vois que l'effet que je m'étois promis [4] :

[1] Ce terme *montre* n'est pas propre; on croirait que la pitié a un cœur. Ces petites négligences seraient à peine remarquables, si elles n'étaient fréquentes; et ces inattentions étaient très pardonnables pour le temps. Il fallait peut-être *prouve un cœur généreux*, ou bien *et quoique la pitié soit d'un cœur généreux*. (V.)

[2] De quel rang? est-ce du rang des cœurs généreux? on ne dégénère point d'un rang. (V.)

[3] Cela n'est pas vrai; un fils ne doit point haïr un père qui l'a élevé avec tendresse: ce sentiment est pardonnable dans la bouche de Pulchérie; mais doit-elle l'alléguer comme un motif déterminant? (V.)

[4] Cela n'est pas français; *on a de la peine à lire; on fait effort pour lire;* et *l'effet d'un effort* n'a pas un sens assez clair. (V.)

Je trouve trop d'un frère, et vous trop peu d'un fils [1].

PHOCAS. Ainsi le ciel vous veut enrichir de ma perte.

PULCHÉRIE. Il tient en ma faveur leur naissance couverte [2] :
Ce frère qu'il me rend seroit déja perdu
Si dedans votre sang il ne l'eût confondu.

PHOCAS, *à Pulchérie*. Cette confusion peut perdre l'un et l'autre.
En faveur de mon sang je ferai grace au vôtre :
Mais je veux le connoître; et ce n'est qu'à ce prix
Qu'en lui donnant la vie il me rendra mon fils.

(à Héraclius.)

Pour la dernière fois, ingrat, je t'en conjure;
Car enfin c'est vers toi que penche la nature;
Et je n'ai point pour lui ces doux empressements
Qui d'un cœur paternel font les vrais mouvements.
Ce cœur s'attache à toi par d'invincibles charmes.
En crois-tu mes soupirs? en croiras-tu mes larmes [3]?
Songe avec quel amour mes soins t'ont élevé,
Avec quelle valeur son bras t'a conservé;
Tu nous dois à tous deux.

HÉRACLIUS. Et pour reconnoissance
Je vous rends votre fils, je lui rends sa naissance.

PHOCAS. Tu me l'ôtes, cruel, et le laisses mourir.

HÉRACLIUS. Je meurs pour vous le rendre, et pour le secourir.

PHOCAS. C'est me l'ôter assez que ne vouloir plus l'être.

HÉRACLIUS. C'est vous le rendre assez que le faire connoître.

PHOCAS. C'est me l'ôter assez que me le supposer.

HÉRACLIUS. C'est vous le rendre assez que vous désabuser [4].

PHOCAS. Laisse-moi mon erreur, puisqu'elle m'est si chère.
Je t'adopte pour fils, accepte-moi pour père :
Fais vivre Héraclius sous l'un ou l'autre sort [5];

[1] Elle ne fait là que répéter ce que Phocas a dit au quatrième acte; et cette antithèse de *trop* et de *trop peu* est souvent répétée. (V.)

[2] *Le ciel qui tient une naissance couverte!* ce n'est pas le mot propre; *couvert* ne veut pas dire *incertain*, *obscur*. (V.)

[3] Il y a ici une remarque importante à faire pour toute la tragédie; c'est qu'il ne faut jamais faire en aucun cas ni soupirer ni pleurer ceux dont les larmes ne font soupirer ni pleurer personne. Pour peu qu'on connaisse le cœur humain, on sent bien que les soupirs et les larmes d'un Phocas ressemblent à la voix du loup berger. (V.)

[4] Ces répétitions, *ôter assez, rendre assez*, font une espèce de jeu de mots et de symétrie, qui, n'ajoutant rien à la situation, peuvent faire languir. (V.)

[5] On ne peut dire *vivre sous un sort*. (V.)

Pour moi, pour toi, pour lui, fais-toi ce peu d'effort.

HÉRACLIUS. Ah ! c'en est trop enfin, et ma gloire blessée
Dépouille un vieux respect où je l'avois forcée [1].
De quelle ignominie osez-vous me flatter?
Toutes les fois, tyran, qu'on se laisse adopter,
On veut une maison illustre autant qu'amie,
On cherche de la gloire, et non de l'infamie;
Et ce seroit un monstre horrible à vos états
Que le fils de Maurice adopté par Phocas.

PHOCAS. Va, cesse d'espérer la mort que tu mérites;
Ce n'est que contre lui, lâche, que tu m'irrites :
Tu te veux rendre en vain indigne de ce rang;
Je m'en prends à la cause, et j'épargne mon sang.
Puisque ton amitié de ma foi se défie
Jusqu'à prendre son nom pour lui sauver la vie,
Soldats, sans plus tarder, qu'on l'immole à ses yeux;
Et sois après sa mort mon fils, si tu le veux.

HÉRACLIUS. Perfides, arrêtez !

MARTIAN. Ah ! que voulez-vous faire,
Prince?

HÉRACLIUS. Sauver le fils de la fureur du père.

MARTIAN. Conservez-lui ce fils qu'il ne cherche qu'en vous;
Ne troublez point un sort qui lui semble si doux.
C'est avec assez d'heur qu'Héraclius expire,
Puisque c'est en vos mains que tombe son empire.
Le ciel daigne bénir votre sceptre et vos jours !

PHOCAS. C'est trop perdre de temps à souffrir ces discours.
Dépêche, Octavian.

HÉRACLIUS. N'attente rien, barbare!
Je suis...

PHOCAS. Avoue enfin.

HÉRACLIUS. Je tremble, je m'égare,
Et mon cœur...

PHOCAS, *à Héraclius*. Tu pourras à loisir y penser.

[1] Je ne sais si Héraclius, dans l'incertitude où il est de sa naissance, doit répondre avec tant d'indignation et de mépris à un empereur qui est peut-être son père. Cette scène d'ailleurs fait un grand effet, quoique la perplexité où est le spectateur n'ait point augmenté; mais c'est beaucoup que, dans un tel sujet, elle soit toujours entretenue; c'est un très grand art d'y être parvenu, et c'est une grande ressource de génie. Martian fait seulement un personnage froid dans la scène; il n'y parle qu'une fois, et est un personnage purement passif. (V.)

(à Octavian.)

Frappe.

HÉRACLIUS. Arrête, je suis... Puis-je le prononcer?

PHOCAS. Achève, ou...

HÉRACLIUS. Je suis donc, s'il faut que je le die,
Ce qu'il faut que je sois pour lui sauver la vie.
Oui, je lui dois assez, seigneur, quoi qu'il en soit,
Pour vous payer pour lui de l'amour qu'il vous doit;
Et je vous le promets entier, ferme, sincère,
Et tel qu'Héraclius l'auroit pour son vrai père.
J'accepte en sa faveur ses parents pour les miens [1];
Mais sachez que vos jours me répondront des siens;
Vous me serez garant des hasards de la guerre,
Des ennemis secrets, de l'éclat du tonnerre;
Et, de quelque façon que le courroux des cieux
Me prive d'un ami qui m'est si précieux,
Je vengerai sur vous, et fussiez-vous mon père,
Ce qu'aura fait sur lui leur injuste colère.

PHOCAS. Ne crains rien : de tous deux je ferai mon appui;
L'amour qu'il a pour toi m'assure trop de lui :
Mon cœur pâme de joie, et mon ame n'aspire
Qu'à vous associer l'un et l'autre à l'empire,
J'ai retrouvé mon fils : mais sois-le tout-à-fait,
Et donne-m'en pour marque un véritable effet [2];
Ne laisse plus de place à la supercherie [3];
Pour achever ma joie, épouse Pulchérie.

HÉRACLIUS. Seigneur, elle est ma sœur.

PHOCAS. Tu n'es donc point mon fils,
Puisque si lâchement déja tu t'en dédis?

PULCHÉRIE. Qui te donne, tyran, une attente si vaine?
Quoi! son consentement étoufferoit ma haine!
Pour l'avoir étonné tu m'aurois fait changer!
J'aurois pour cette honte un cœur assez léger [4]!
Je pourrois épouser ou ton fils ou mon frère!

[1] Toute cette tirade est véritablement tragique; voilà de la force, du pathétique, et de beaux vers. (V.)

[2] Cela n'est pas français. (V.)

[3] Jamais ce mot ne doit entrer dans la tragédie. (V.)

[4] Cela n'est pas français; *un cœur léger pour une honte!* et cette légèreté consisterait à épouser son frère. Cette scène ne finit pas heureusement. (V.)

SCÈNE IV.

PHOCAS, HÉRACLIUS, PULCHÉRIE, MARTIAN, CRISPE, GARDES.

CRISPE. Seigneur, vous devez tout au grand cœur d'Exupère [1];
Il est l'unique auteur de nos meilleurs destins :
Lui seul et ses amis ont dompté vos mutins;
Il a fait prisonniers leurs chefs qu'il vous amène.
PHOCAS. Dis-lui qu'il me les garde en la salle prochaine;
Je vais de leurs complots m'éclaircir avec eux.
(Crispe s'en va, et Phocas parle à Héraclius.)
Toi, cependant, ingrat, sois mon fils, si tu veux.
En l'état où je suis, je n'ai plus lieu de feindre.
Les mutins sont domptés, et je cesse de craindre.
(à Pulchérie.)
Je vous laisse tous trois. Use bien du moment
Que je prends pour en faire un juste châtiment;
Et, si tu n'aimes mieux que l'un et l'autre meure,
Trouve, ou choisis mon fils, et l'épouse sur l'heure [2];
Autrement, si leur sort demeure encor douteux,
Je jure à mon retour qu'ils périront tous deux [3].
Je ne veux point d'un fils dont l'implacable haine
Prend ce nom pour affront, et mon amour pour gêne [4].
Toi...
PULCHÉRIE. Ne menace point, je suis prête à mourir [5].
PHOCAS. A mourir! jusque-là je pourrois te chérir [6]!

[1] On dirait, à ce mot de *grand cœur*, qu'Exupère est un héros qui a offert son secours à Phocas; mais ce n'est qu'un officier qui a obéi aux ordres de son maître, et qui a arrêté des séditieux : et comment n'a-t-il employé que ses amis? l'empereur n'avait-il pas des gardes? (V.)

[2] Est-ce là le temps d'un mariage? de plus, Phocas doit-il faire sur-le-champ sa belle-fille d'une personne dont il connaît la haine implacable? il n'a nul besoin d'elle, puisqu'il se croit maître de l'état; il les laisse tous trois : qu'en espère-t-il? il a vu qu'il est haï de tous les trois; il doit penser qu'ils tiendront conseil contre lui. Ne voit-on pas un peu trop que c'est uniquement pour ménager une scène entre Pulchérie et les deux princes? (V.)

[3] Il faut *je jure qu'à mon retour ils*... (V.)

[4] On ne prend point un amour pour gêne; il veut dire que sa tendresse gêne Héraclius : on ne dit pas non plus, *prendre un nom pour affront*, mais *pour un affront*. (V.)

[5] Cette réponse de Pulchérie nous paroît sublime; et Voltaire n'y fait aucune attention : il ne s'occupe que du ridicule qu'il croit trouver dans la réplique de Phocas. (P.)

[6] Convenons que rien n'est plus outré : un tyran furieux peut bien dire à son en-

N'espère pas de moi cette faveur suprême ;
Et pense...

PULCHÉRIE. A quoi, tyran ?

PHOCAS. A m'épouser moi-même [1]
Au milieu de leur sang à tes pieds répandu.

PULCHÉRIE. Quel supplice !

PHOCAS. Il est grand pour toi ; mais il t'est dû [2].
Tes mépris de la mort bravoient trop ma colère.
Il est en toi de perdre ou de sauver ton frère ;
Et du moins, quelque erreur qui puisse me troubler,
J'ai trouvé les moyens de te faire trembler.

SCÈNE V.

HÉRACLIUS, MARTIAN, PULCHÉRIE.

PULCHÉRIE. Le lâche! il vous flattoit lorsqu'il trembloit dans l'ame.
Mais tel est d'un tyran le naturel infame :
Sa douceur n'a jamais qu'un mouvement contraint ;
S'il ne craint, il opprime ; et s'il n'opprime, il craint.
L'une et l'autre fortune en montre la foiblesse ;
L'une n'est qu'insolence, et l'autre que bassesse [3].
A peine est-il sorti de ses lâches terreurs
Qu'il a trouvé pour moi le comble des horreurs.
Mes frères, puisque enfin vous voulez tous deux l'être,
Si vous m'aimez en sœur, faites-le moi paroître.

HÉRACLIUS.

Que pouvons-nous tous deux, lorsqu'on tranche nos jours?

nemi qu'il aime mieux le faire languir dans de longs supplices que de lui donner la mort ; mais peut-on dire à une fille, *je ne t'aime pas assez pour te faire mourir?* (V.)

[1] On ne s'attendait point à cette alternative ; elle aurait quelque chose de trop comique, si cette saillie d'un vieillard n'était tout d'un coup relevée par le vers suivant.

[2] Si on ne considère ici que la fille de Maurice, ce n'est guère un plus grand supplice pour elle d'être impératrice que d'être bru de l'empereur régnant ; mais l'âge d'un vieillard qui se présente pour époux au lieu de son fils pourrait donner du ridicule à ces expressions. *Quel supplice ! — Il est grand.* — Remarquez que cette menace soudaine et inattendue que Phocas fait à Pulchérie de l'épouser, donne lieu à une dissertation dans la scène suivante. Il semble que l'empereur ne laisse Martian, Héraclius et Pulchérie ensemble, que pour leur donner lieu d'amuser la scène en attendant le dénouement. (V.)

[3] Si Pulchérie et ces princes étaient des personnages agissants, Pulchérie ne débiterait pas des sentences. Phocas n'a point montré de bassesse ; c'est un père qui cherche à connaître son fils ; il n'y a là rien de bas. (V.)

PULCHÉRIE. Un généreux conseil est un puissant secours.
MARTIAN. Il n'est point de conseil qui vous soit salutaire
  Que d'épouser le fils pour éviter le père [1];
  L'horreur d'un mal plus grand vous y doit disposer.
PULCHÉRIE. Qui me le montrera, si je veux l'épouser?
  Et, dans cet hyménée à ma gloire funeste,
  Qui me garantira des périls de l'inceste?
MARTIAN. Je le vois trop à craindre et pour vous et pour nous :
  Mais, madame, on peut prendre un vain titre d'époux,
  Abuser du tyran la rage forcenée,
  Et vivre en frère et sœur sous un feint hyménée [2].
PULCHÉRIE. Feindre et nous abaisser à cette lâcheté!
HÉRACLIUS. Pour tromper un tyran c'est générosité,
  Et c'est mettre, en faveur d'un frère qu'il vous donne,
  Deux ennemis secrets auprès de sa personne,
  Qui, dans leur juste haine animés et constants,
  Sur l'ennemi commun sauront prendre leur temps,
  Et terminer bientôt la feinte avec sa vie.
PULCHÉRIE. Pour conserver vos jours et fuir mon infamie,
  Feignons, vous le voulez et j'y résiste en vain.
  Sus donc, qui de vous deux me prêtera la main [3]?
  Qui veut feindre avec moi? qui sera mon complice?
HÉRACLIUS. Vous, prince, à qui le ciel inspire l'artifice.
MARTIAN. Vous, que veut le tyran pour fils obstinément.
HÉRACLIUS. Vous, qui depuis quatre ans la servez en amant.

[1] La syntaxe demandait, *il n'est de conseil salutaire pour vous que d'épouser le fils ; éviter le père* est trop faible. (V.)

[2] *Vivre en frère et sœur*, cette expression est trop familière, et n'est pas correcte. Pulchérie demande conseil ; Martian lui conseille d'épouser Héraclius sans user des droits du mariage : il faut convenir que c'est là un très petit artifice, et indigne de la tragédie. Ces conversations dans un cinquième acte, lorsqu'on doit agir, sont presque toujours très languissantes. Je ne sais s'il n'y a pas, dans la pièce extravagante et monstrueuse de Caldéron, un plus grand fonds de tragique, quand le fils de Phocas veut tuer son père. C'était même pour un parricide que Léontine l'avait réservé ; elle s'en explique dès le second acte ; on s'attend à cette catastrophe. Le fils de Phocas, près de tuer cet empereur, et Héraclius voulant le sauver, pouvaient former un beau coup de théâtre ; cependant il n'arrive rien de ce que Léontine a projeté, et Martian ne fait autre chose, dans tout le cours de la pièce, que dire : *Qui suis-je?* (V.)

[3] *Sus donc*. On se servait autrefois de ce mot dans le discours familier ; il veut dire, *vite, allons, courage, dépêchez-vous* ;

> Sus, sus, du vin partout, versez, garçon, versez.
> *Pourceaugnac.*

Mais Pulchérie ne peut dire, *allons vite, sus, qui veut feindre avec moi ? qui veut m'épouser pour ne point jouir des droits du mariage?* (V.)

MARTIAN. Vous saurez mieux que moi surprendre sa tendresse.
HÉRACLIUS. Vous saurez mieux que moi la traiter de maîtresse[1].
MARTIAN. Vous aviez commencé tantôt d'y consentir.
PULCHÉRIE. Ah! princes, votre cœur ne peut se démentir;
Et vous l'avez tous deux trop grand, trop magnanime,
Pour souffrir sans horreur l'ombre même d'un crime.
Je vous connoissois trop pour juger autrement,
Et de votre conseil, et de l'événement;
Et je n'y déférois que pour vous voir dédire.
Toute fourbe est honteuse aux cœurs nés pour l'empire.
Princes, attendons tout, sans consentir à rien.
HÉRACLIUS. Admirez cependant quel malheur est le mien :
L'obscure vérité que de mon sang je signe,
Du grand nom qui me perd ne me peut rendre digne[2];
On n'en croit pas ma mort; et je perds mon trépas,
Puisque mourant pour lui je ne le sauve pas.
MARTIAN. Voyez d'autre côté quelle est ma destinée,
Madame : dans le cours d'une seule journée,
Je suis Héraclins, Léonce, et Martian;
Je sors d'un empereur, d'un tribun, d'un tyran.
De tous trois ce désordre en un jour me fait naître,
Pour me faire mourir enfin sans me connoître.
PULCHÉRIE. Cédez, cédez tous deux aux rigueurs de mon sort :
Il a fait contre vous un violent effort[3].
Votre malheur est grand, mais, quoi qu'il en succède,
La mort qu'on me refuse en sera le remède;
Et moi... Mais que nous veut ce perfide?

SCÈNE VI.

HÉRACLIUS, PULCHÉRIE, MARTIAN, AMINTAS.

AMINTAS. Mon bras
Vient de laver ce nom dans le sang de Phocas[4].

[1] Cette contestation est-elle convenable à la tragédie? *Traiter de maîtresse* n'est ni français ni noble. (V.)

[2] Ces vers ne sont pas moins obscurs : *l'obscure vérité* qu'il *signe ne peut* le rendre *digne du nom qui* le *perd !* (V.)

[3] Un sort qui fait un effort! Presque aucune expression n'est ni pure ni naturelle. Enfin la délibération de ces trois personnages n'aboutit à rien; ils n'agissent ni n'ont aucun dessein arrêté dans toute la pièce. (V.)

[4] Je ne parle point ici d'un bras qui lave un nom; on sent assez combien le terme est impropre : mais j'insiste sur ce personnage subalterne d'Amintas, qui n'a dit que

Suivis d'un gros d'amis nous passons librement
Au travers du palais à son appartement.
La garde y restoit foible, et sans aucun ombrage;
Crispe même à Phocas porte notre message:
Il vient; à ses genoux on met les prisonniers,
Qui tirent pour signal leurs poignards les premiers [1].
Le reste, impatient dans sa noble colère,
Enferme la victime; et soudain Exupère:
« Qu'on arrête, dit-il; le premier coup m'est dû:
« C'est lui qui me rendra l'honneur presque perdu [2]. »
Il frappe, et le tyran tombe aussitôt sans vie,
Tant de nos mains la sienne est promptement suivie.
Il s'élève un grand bruit, et mille cris confus
Ne laissent discerner que VIVE HÉRACLIUS!
Nous saisissons la porte, et les gardes se rendent.
Mêmes cris aussitôt de tous côtés s'entendent;
Et de tant de soldats qui lui servoient d'appui,
Phocas, après sa mort, n'en a pas un pour lui.

PULCHÉRIE. Quel chemin Exupère a pris pour sa ruine [3]!

AMINTAS. Le voici qui s'avance avecque Léontine.

SCÈNE VII.

HÉRACLIUS, MARTIAN, LÉONTINE, PULCHÉRIE, EUDOXE, EXUPÈRE, AMINTAS, TROUPE.

HÉRACLIUS, *à Léontine.*

Est-il donc vrai, madame? et changeons-nous de sort?
Amintas nous fait-il un fidèle rapport?

[1] *Porte notre message, leurs poignards les premiers, tant de nos mains la sienne*, etc.: ces expressions, ou impropres, ou incorrectes, ou faibles, énervent le récit, et lui ôtent toute sa chaleur. Oreste dans l'*Andromaque*, en faisant un récit à peu près semblable, s'exprime ainsi:

> A ces mots, qui du peuple attiroient le suffrage,
> Nos Grecs n'ont répondu que par un cri de rage;
> L'infidèle s'est vu partout envelopper,
> Et je n'ai pu trouver de place pour frapper.

La pureté de la diction augmente toujours l'intérêt. (V.)

[2] Ce *presque perdu* affaiblit encore la narration. Le spectateur s'embarrasse trop peu qu'un personnage aussi subalterne qu'Exupère ait presque perdu son honneur. (V.)

[3] *Prendre un chemin pour une ruine* est une expression vicieuse, un barbarisme; et cette réflexion de Pulchérie est trop froide quand elle apprend la mort de son tyran. (V.)

LÉONTINE. Seigneur, un tel succès à peine est concevable [1] ;
Et d'un si grand dessein la conduite admirable...

HÉRACLIUS, *à Exupère*. Perfide généreux, hâte-toi d'embrasser [2]
Deux princes impuissants à te récompenser.

EXUPÈRE, *à Héraclius*.

Seigneur, il me faut grace ou de l'un ou de l'autre :
J'ai répandu son sang, si j'ai vengé le vôtre.

MARTIAN. Qui que ce soit des deux, il doit se consoler
De la mort d'un tyran qui vouloit l'immoler :
Je ne sais quoi pourtant dans mon cœur en murmure.

HÉRACLIUS. Peut-être en vous par-là s'explique la nature :
Mais, prince, votre sort n'en sera pas moins doux ;
Si l'empire est à moi, Pulchérie est à vous.
Puisque le père est mort, le fils est digne d'elle.
(à Léontine.)
Terminez donc, madame, enfin notre querelle.

LÉONTINE. Mon témoignage seul peut-il en décider ?

MARTIAN. Quelle autre sûreté pourrions-nous demander [3] ?

LÉONTINE. Je vous puis être encor suspecte d'artifice.
Non, ne m'en croyez pas, croyez l'impératrice [4].

[1] Léontine a très-grande raison de concevoir à peine une chose qui n'est nullement vraisemblable : elle dit que la conduite de ce dessein est admirable ; mais c'était à elle à conduire ce dessein, puisqu'elle avait tant promis de tout faire. C'est une subalterne qui a voulu jouer un rôle principal, et qui ne l'a pas joué : il se trouve qu'elle ne fait autre chose, dans les premiers actes et dans le dernier, que de montrer des billets ; elle a été, aussi bien que Phocas, la dupe d'un autre subalterne. Héraclius, Martian, Pulchérie, Eudoxe, n'ont contribué en rien ni au nœud ni au dénouement. La tragédie a été une méprise continuelle, et enfin Exupère a tout fait par une espèce de prodige. Remarquez encore que cette mort de Phocas n'est là qu'un événement inattendu, qui ne dépend point du tout du fond du sujet, qui n'y est point contenu, qui n'est point tiré, comme on dit, des entrailles de la pièce : autant vaudrait que Phocas mourût d'apoplexie. Du moins Caldéron fait mourir Phocas en combattant contre Héraclius. (V.)

[2] Une nuée de critiques s'est élevée contre La Motte pour avoir affecté de joindre ainsi des épithètes qui semblent incompatibles. On ne s'avise pas de reprendre le *perfide généreux* de Corneille. Quand un homme a établi sa réputation par des morceaux sublimes, et qu'un siècle entier a mis le sceau à sa gloire, on approuve en lui ce qu'on censure dans un contemporain. C'est ce qu'on voit en Angleterre, où l'on élève Shakespeare au-dessus de Corneille, et où l'on siffle ceux qui l'imitent. J'avoue que je ne sais si *perfide généreux* est un défaut ou non, mais je ne voudrais pas employer cette expression. (V.)

[3] Je ne vois pas qu'on doive si aveuglément s'en rapporter au témoignage seul de Léontine, que sa conduite mystérieuse a pu rendre très suspecte ; et dans de si grands intérêts, il faut des preuves claires. (V.)

[4] La naissance des deux princes n'est enfin éclaircie que par un billet de Constantine, dont il n'a point été question jusqu'à présent. On est tout étonné que Constantine ait écrit ce billet. Il ne faut jamais jeter dans les derniers actes aucun incident

(à Pulchérie, lui donnant un billet.)

Vous connoissez sa main, madame; et c'est à vous
Que je remets le sort d'un frère et d'un époux.
Voyez ce qu'en mourant me laissa votre mère.

PULCHÉRIE. J'en baise en soupirant le sacré caractère.

LÉONTINE. Apprenez d'elle enfin quel sang vous a produits,
Princes [1].

HÉRACLIUS, *à Eudoxe.*

Qui que je sois, c'est à vous que je suis.

BILLET DE CONSTANTINE.

PULCHÉRIE *lit.* « Parmi tant de malheurs mon bonheur est étrange :
« Après avoir donné son fils au lieu du mien,
« Léontine à mes yeux, par un second échange,
« Donne encore à Phocas mon fils au lieu du sien.
« Vous qui pourrez douter d'un si rare service,
« Sachez qu'elle a deux fois trompé notre tyran :
« Celui qu'on croit Léonce est le vrai Martian,
« Et le faux Martian est vrai fils de Maurice [2].
« CONSTANTINE. »

PULCHÉRIE, *à Héraclius.*

Ah ! vous êtes mon frère!

HÉRACLIUS, *à Pulchérie.* Et c'est heureusement
Que le trouble éclairci vous rend à votre amant.

LÉONTINE, *à Héraclius.* Vous en saviez assez pour éviter l'inceste,

principal qui ne soit bien préparé dans les premiers, et attendu même avec impatience. Toutes ces raisons, qui me paraissent évidentes, font que le cinquième acte d'*Héraclius* est beaucoup inférieur à celui de *Rodogune*. La pièce est d'un genre singulier, qu'il ne faudrait imiter qu'avec les plus grandes précautions. (V.)

[1] La reconnaissance suit ici la catastrophe. On doit très rarement violer la règle qui veut au contraire que la reconnaissance précède. Cette règle est dans la nature; car, lorsque la péripétie est arrivée, quand le tyran est tué, personne ne s'intéresse au reste. Qu'importe qui des deux princes est Héraclius. Si Joas n'était reconnu qu'après la mort d'Athalie, la pièce finirait très froidement. Il me semble qu'il se présentait une situation, une péripétie bien théâtrale : Phocas, méconnaissant son fils Martian, voudrait le faire périr; Héraclius, son ami, en le défendant, tuerait Phocas, et croirait avoir commis un parricide; Léontine lui dirait alors : *Vous croyez-vous être souillé du sang de votre père, vous avez puni l'assassin du vôtre.* (V.) — Le plan que propose ici Voltaire nous paroît d'une très grande beauté : il prouve la profonde connoissance qu'il avoit des effets du théâtre; et s'il avoit souvent développé de pareilles vues, au lieu de s'arrêter à des critiques de mots, il eût paru vraiment digne de juger Corneille. (P.)

[2] Tout cela ressemble peut-être plus à une question d'état, à un procès par écrit, qu'au pathétique d'une tragédie. (V.)

Et non pas pour vous rendre un tel secret funeste.

(à Martian.)

Mais pardonnez, seigneur, à mon zèle parfait
Ce que j'ai voulu faire, et ce qu'un autre a fait.

MARTIAN. Je ne m'oppose point à la commune joie :
Mais souffrez des soupirs que la nature envoie.
Quoique jamais Phocas n'ait mérité d'amour,
Un fils ne peut moins rendre à qui l'a mis au jour :
Ce n'est pas tout d'un coup qu'à ce titre on renonce.

HÉRACLIUS. Donc, pour mieux l'oublier, soyez encor Léonce [1];
Sous ce nom glorieux aimez ses ennemis,
Et meure du tyran jusqu'au nom de son fils [2] !

(à Eudoxe.)

Vous, madame, acceptez et ma main et l'empire
En échange d'un cœur pour qui le mien soupire [3].

EUDOXE, *à Héraclius*. Seigneur, vous agissez en prince généreux [4].

HÉRACLIUS, *à Exupère et Amintas*.

Et vous dont la vertu me rend ce trouble heureux [5],
Attendant les effets de ma reconnoissance,
Reconnoissons, amis, la céleste puissance;
Allons lui rendre hommage, et, d'un esprit content,
Montrer Héraclius au peuple qui l'attend [6].

[1] On a déjà dit que ce mot *donc* ne doit jamais commencer un vers. (V.)

[2] Il semble que ce soient les ennemis de Léonce; il entend apparemment les ennemis de Phocas. (V.)

[3] On ne peut dire que dans le style de la comédie, *en échange d'un cœur* *. — Remarquez encore que ce mariage n'est point un échange d'un cœur contre une main; ce sont deux personnes qui s'aiment. (V.)

[4] Il faut dans la tragédie autre chose que des complimens: et celui-ci ne paraît pas convenable entre deux personnes qui s'aiment. (V.)

[5] *Rendre un trouble heureux à quelqu'un;* cela n'est pas français. En général, la diction de cette pièce n'est pas assez pure, assez élégante, assez noble. Il y a de très beaux morceaux : l'intrigue occupe l'esprit continuellement; elle excite la curiosité; et je crois qu'elle réussit plus à la représentation qu'à la lecture. (V.)

[6] Louis Racine, fils de l'admirable Jean Racine, a fait un traité de la poésie dramatique, avec des remarques sur les tragédies de son illustre père. Voici comme il s'explique sur l'*Héraclius* de Corneille. « On croiroit devoir trouver quelque ressemblance entre *Héraclius* et *Athalie*, parcequ'il s'agit dans ces pièces de remettre « sur un trône usurpé un prince à qui ce trône appartient; et ce prince a été sauvé « du carnage dans son enfance. Ces deux pièces n'ont cependant aucune ressemblance « entre elles, non seulement parcequ'il est bien différent de vouloir remettre sur le « trône un prince en âge d'agir par lui-même, ou un enfant de huit ans; mais parce- « que Corneille a conduit son action d'une manière si singulière et si compliquée, que

* Voltaire, croyant avoir lu *qui pour le mien soupire*, ajoute ici : « Un homme ne doit jamais « dire d'une femme, elle soupire pour moi. »

EXAMEN D'HÉRACLIUS.

Cette tragédie a encore plus d'effort d'invention que celle de *Rodogune*, et je puis dire que c'est un heureux original dont il s'est fait beaucoup de belles copies sitôt qu'il a paru. Sa conduite diffère de celle-là en ce que les narrations qui lui donnent jour sont pratiquées

« ceux qui l'ont lue plusieurs fois, et même l'ont vu représenter, ont encore de la « peine à l'entendre, et qu'on se lasse à la fin

« D'un divertissement qui fait une fatigue.

« Dans *Héraclius*, sujet et incidents, tout est de l'invention du génie fécond de Cor« neille, qui, pour jeter de grands intérêts, a multiplié des incidents peu vraisembla« bles. Croira-t-on une mère capable de livrer son propre fils à la mort, pour élever « sous ce nom le fils de l'empereur mort? Est-il vraisemblable que deux princes, se « croyant toujours tous deux ce qu'ils ne sont pas, parcequ'ils ont été changés en « nourrice, s'aiment tendrement, lorsque leur naissance les oblige à se détester, et « même à se perdre? Ces choses ne sont pas impossibles; mais on aime mieux le « merveilleux qui naît de la simplicité d'une action, que celui que peut produire cet « amas confus d'incidents extraordinaires. Peu de personnes connoissent *Héraclius;* « et qui ne connoît pas *Athalie?* Il y a d'ailleurs de grands défauts dans *Héraclius.* « Toute l'action est conduite par un personnage subalterne qui n'intéresse point : « c'est la reconnoissance qui fait le sujet, au lieu que la reconnoissance doit naître du « sujet, et causer la péripétie. Dans *Héraclius*, la péripétie précède la reconnois« sance. La péripétie est la mort de Phocas : les deux princes ne sont reconnus qu'a« près cette mort; et comme alors ils n'ont plus à le craindre, qu'importe au specta« teur qui des deux soit Héraclius? Il me paroît donc que le poëte qui s'est conformé « aux principes d'Aristote, et qui a conduit sa pièce dans la simplicité des tragédies « grecques, est celui qui a le mieux réussi. » J'avoue que je ne suis pas de l'avis de M. Louis Racine en plusieurs points. Je crois qu'une mère peut livrer son fils à la mort pour sauver le fils de son empereur; mais, pour rendre vraisemblable une action si peu naturelle, il faudrait que la mère eût été obligée d'en faire serment, qu'elle eût été forcée par la religion, par quelque motif supérieur à la nature : or, c'est ce qu'on ne trouve pas dans l'*Héraclius* de Pierre Corneille; Léontine même est d'un caractère absolument incapable d'une piété si étrange; c'est une intrigante, et même une très méchante femme, qui réserve Héraclius à un inceste * : de tels caractères ne sont pas capables d'une vertu surnaturelle. Je ne crois pas impossible qu'Héraclius et Martian aient de l'amitié l'un pour l'autre; je remarque seulement que cette amitié n'est guère théâtrale, et qu'elle ne produit aucun de ces grands mouvements nécessaires au théâtre. A l'égard du dénouement, je crois que le critique a entièrement raison; mais je ne conçois pas comment il a voulu faire une comparaison d'*Athalie* et d'*Héraclius*, si ce n'est pour avoir une occasion de dire qu'*Héraclius* lui paraît un mauvais ouvrage. Il faut bien pourtant qu'il y ait de grandes beautés dans *Héraclius*, puisqu'on le joue toujours avec applaudissement, quand il se trouve des acteurs convenables aux rôles. Les lecteurs éclairés se sont aperçus sans doute qu'une tragédie écrite d'un style dur, inégal, rempli de solécismes, peut réussir au théâtre par

* A qui faut-il en croire sur les intentions de Corneille? n'est-ce pas plutôt à Corneille lui-même qu'à son commentateur? Or, loin d'attribuer à Léontine le détestable projet de *réserver Héraclius à un inceste*, Corneille dit expressément, dans la préface de sa pièce : « Comme Pho« cas presse Héraclius d'épouser Pulchérie, Léontine, *pour empêcher cette alliance incestueuse* « *du frère et de la sœur*, avertit Héraclius de sa naissance. » Peut-on mieux justifier Léontine? et n'est-il pas étrange que Voltaire, en commentant Corneille, lui prête des intentions désavouées d'une manière si positive par Corneille lui-même? (P.)

par occasion en divers lieux avec adresse, et toujours dites et écoutées avec intérêt, sans qu'il y en ait pas une de sang-froid, comme celle de Laonice. Elles sont éparses ici dans tout le poëme, et ne font connoître à la fois que ce qu'il est besoin qu'on sache pour l'intelligence de la scène qui suit. Ainsi, dès la première, Phocas, alarmé du bruit qui court qu'Héraclius est vivant, récite les particularités de sa mort pour montrer la fausseté de ce bruit; et Crispe, son gendre, en lui proposant un remède aux troubles qu'il appréhende, fait connoître comme, en perdant toute la famille de Maurice, il a réservé Pulchérie pour la faire épouser à son fils Martian, et le pousse d'autant plus à presser ce mariage, que ce prince court chaque jour de grands périls à la guerre, et que sans Léonce il fût demeuré au dernier combat. C'est par-là qu'il instruit les auditeurs de l'obligation qu'a le vrai Héraclius, qui passe pour Martian, au vrai Martian, qui passe pour Léonce; et cela sert de fondement à l'offre volontaire qu'il fait de sa vie au quatrième acte, pour le sauver du péril où l'expose cette erreur des noms. Sur cette proposition, Phocas, se plaignant de l'aversion que les deux parties témoignent à ce mariage, impute celle de Pulchérie à l'instruction qu'elle a reçue de sa mère, et apprend ainsi aux spectateurs, comme en passant, qu'il l'a laissée trop vivre après la mort de l'empereur Maurice, son mari. Il falloit tout cela pour faire entendre la scène qui suit entre Pulchérie et lui; mais je n'ai pu avoir assez d'adresse pour faire entendre les équivoques ingénieux dont est rempli tout ce que dit

les situations, et qu'au contraire une pièce parfaitement écrite peut n'être pas tolérée à la représentation. *Esther*, par exemple, est une preuve de cette vérité : rien n'est plus élégant, plus correct, que le style d'*Esther*; il est même quelquefois touchant et sublime : mais quand cette pièce fut jouée à Paris, elle ne fit aucun effet; le théâtre fut bientôt désert : c'est sans doute que le sujet est bien moins naturel, moins vraisemblable, moins intéressant que celui d'*Héraclius*. Quel roi qu'Assuérus, qui ne s'est pas fait informer les six premiers mois de son mariage de quel pays est sa femme; qui fait égorger toute une nation, parce qu'un homme de cette nation n'a pas fait la révérence à son visir; qui ordonne ensuite à ce visir de mener par la bride le cheval de ce même homme, etc.! Le fond d'*Héraclius* est noble, théâtral, attachant; et le fond d'*Esther* n'était fait que pour des petites filles de couvent, et pour flatter madame de Maintenon. (V.) — En général, cette tragédie, pendant les trois premiers actes, n'excite guère que de la curiosité; mais dans les deux derniers la situation de Phocas entre les deux princes, dont aucun ne veut être son fils, est belle et théâtrale. Ce qui n'est pas moins beau, c'est le péril où ils sont ensuite; c'est le combat de générosité qui s'élève entre eux, à qui portera un nom qui n'est qu'un arrêt de mort; c'est aussi le moment où Héraclius voit le glaive levé sur le prince son ami, et consent, pour le sauver, à passer pour Martian :

> Je suis donc, s'il faut que je le die,
> Ce qu'il faut que je sois pour lui sauver la vie.

Voltaire avoit sans doute oublié cette scène quand il a dit que l'amitié des deux princes ne produisoit rien : sans cette amitié, la scène ne subsisteroit pas. Il n'y avoit que ce motif qui pût forcer Héraclius, qui se connoît très bien, à renoncer à être ce qu'il est; et cet effort, qui prolonge l'erreur de Phocas, est une des beautés de la pièce. (LA H.)

Héraclius à la fin de ce premier acte ; et on ne l·s peut comprendre que par une réflexion après que la pièce est finie, et qu'il est entièrement reconnu, ou dans une seconde représentation.

Surtout, la manière dont Eudoxe fait connoître, au second acte, le double échange que sa mère a fait des deux princes, est une des choses les plus spirituelles qui soient sorties de ma plume[1]. Léontine l'accuse d'avoir révélé le secret d'Héraclius et d'être cause du bruit qui court, qui le met en péril de sa vie; pour s'en justifier, elle explique tout ce qu'elle en sait, et conclut que, puisqu'on n'en publie pas tant, il faut que ce bruit ait pour auteur quelqu'un qui n'en sache pas tant qu'elle. Il est vrai que cette narration est si courte, qu'elle laisseroit beaucoup d'obscurité si Héraclius ne l'expliquoit plus au long, au quatrième acte, quand il est besoin que cette vérité fasse son plein effet; mais elle n'en pouvoit pas dire davantage à une personne qui savoit cette histoire mieux qu'elle, et ce peu qu'elle en dit suffit à jeter une lumière imparfaite de ces échanges, qu'il n'est pas besoin alors d'éclaircir plus entièrement.

L'artifice de la dernière scène de ce quatrième acte passe encore celui-ci : Exupère y fait connoître tout son dessein à Léontine, mais d'une façon qui n'empêche point cette femme avisée de le soupçonner de fourberie, et de n'avoir d'autre dessein que de tirer d'elle le secret d'Héraclius pour le perdre. L'auditeur lui-même en demeure dans la défiance, et ne sait qu'en juger ; mais après que la conspiration a eu son effet par la mort de Phocas, cette confidence anticipée exempte Exupère de se purger de tous les justes soupçons qu'on avoit eus de lui, et délivre l'auditeur d'un récit qui lui auroit été fort ennuyeux après le dénouement de la pièce, où toute la patience que peut avoir sa curiosité se borne à savoir qui est le vrai Héraclius des deux qui prétendent l'être.

Le stratagème d'Exupère, avec toute son industrie, a quelque chose un peu délicat[2], et d'une nature à ne se faire qu'au théâtre, où l'auteur est maître des événements qu'il tient dans sa main, et non pas dans la vie civile, où les hommes en disposent selon leurs intérêts et leur pouvoir. Quand il découvre Héraclius à Phocas, et le fait arrêter prisonnier, son intention est fort bonne, et lui réussit; mais il n'y avoit que moi qui lui pût répondre du succès. Il acquiert la confiance du tyran par-là, et se fait remettre entre les mains la garde d'Héraclius et sa conduite au supplice : mais le contraire pouvoit arriver ; et Phocas, au lieu de déférer à ses avis qui le résolvent à faire couper la tête à ce

[1] Il n'est plus permis aujourd'hui de parler ainsi de soi-même, et il n'est pas trop spirituel de dire qu'on a fait des choses spirituelles. J'avoue que je ne trouve rien de spirituel dans le rôle d'Eudoxe, ni même rien d'intéressant ; ce qui est bien plus nécessaire que d'être spirituel. (V.)

[2] Les éditeurs modernes ont écrit : *quelque chose d'un peu délicat*. C'est vouloir inutilement corriger Corneille.

prince en place publique, pouvoit s'en défaire sur l'heure, et se défier de lui et de ses amis comme de gens qu'il avoit offensés, et dont il ne devoit jamais espérer un zèle bien sincère à le servir. La mutinerie qu'il excite, dont il lui amène les chefs comme prisonniers pour le poignarder, est imaginée avec justesse; mais jusque là toute sa conduite est de ces choses qu'il faut souffrir au théâtre, parcequ'elles ont un éclat dont la surprise éblouit, et qu'il ne feroit pas bon tirer en exemple pour conduire une action véritable sur leur plan.

Je ne sais si on voudra me pardonner d'avoir fait une pièce d'invention sous des noms véritables; mais je ne crois pas qu'Aristote le défende, et j'en trouve assez d'exemples chez les anciens. Les deux *Électres* de Sophocle et d'Euripide aboutissent à la même action par des moyens si divers, qu'il faut de nécessité que l'une des deux soit entièrement inventée; l'*Iphigénie in Tauris* a la mine d'être de même nature; et l'*Hélène*, où Euripide suppose qu'elle n'a jamais été à Troie, et que Pâris n'y a enlevé qu'un fantôme qui lui ressembloit, ne peut avoir aucune action épisodique ni principale qui ne parte de la seule imagination de son auteur.

Je n'ai conservé ici, pour toute vérité historique, que l'ordre de la succession des empereurs Tibère, Maurice, Phocas et Héraclius; j'ai falsifié la naissance de ce dernier pour lui en donner une plus illustre, en le faisant fils de Maurice, bien qu'il ne le fût que d'un préteur d'Afrique qui portoit même nom que lui. J'ai prolongé de douze ans la durée de l'empire de Phocas, et lui ai donné Martian pour fils, quoique l'histoire ne parle que d'une fille nommée Domitia, qu'il maria à Crispe, dont je fais un de mes personnages. Ce fils et Héraclius, qui sont confondus l'un avec l'autre par les échanges de Léontine, n'auroient pas été en état d'agir, si je ne l'eusse fait régner que les huit ans qu'il régna, puisque, pour faire ces échanges, il falloit qu'ils fussent tous deux au berceau quand il commença de régner. C'est par cette même raison que j'ai prolongé la vie de l'impératrice Constantine, que je n'ai fait mourir qu'en la quinzième année de sa tyrannie, bien qu'il l'eût immolée à sa sûreté dès la cinquième, et je l'ai fait, afin qu'elle pût avoir une fille capable de recevoir ses instructions en mourant, et d'un âge proportionné à celui du prince qu'on lui vouloit faire épouser.

La supposition que fait Léontine d'un de ses fils pour mourir au lieu d'Héraclius n'est point vraisemblable, mais elle est historique, et n'a point besoin de vraisemblance, puisqu'elle a l'appui de la vérité qui la rend croyable, quelque répugnance qu'y veuillent apporter les difficiles. Baronius attribue cette action à une nourrice; et je l'ai trouvée assez généreuse pour la faire produire à une personne plus illustre, et qui soutient mieux la dignité du théâtre. L'empereur Maurice reconnut cette supposition, et l'empêcha d'avoir son effet, pour ne s'opposer pas au juste jugement de Dieu, qui vouloit exterminer toute sa fa-

mille; mais, quant à ce qui est de la mère, elle avoit surmonté l'affection maternelle en faveur de son prince; et comme on pouvoit dire que son fils étoit mort pour son regard, je me suis cru assez autorisé par ce qu'elle avoit voulu faire à rendre cet échange effectif, et à le faire servir de fondement aux nouveautés surprenantes de ce sujet.

Il lui faut la même indulgence pour l'unité de lieu qu'à *Rodogune*. La plupart des poëmes qui suivent en ont besoin, et je me dispenserai de le répéter en les examinant. L'unité de jour n'a rien de violenté, et l'action se pourroit passer en cinq ou six heures; mais le poëme est si embarrassé qu'il demande une merveilleuse attention. J'ai vu de fort bons esprits et des personnes des plus qualifiées de la cour se plaindre de ce que sa représentation fatiguoit autant l'esprit qu'une étude sérieuse. Elle n'a pas laissé de plaire; mais je crois qu'il l'a fallu voir plus d'une fois pour en remporter une entière intelligence.

FIN D'HÉRACLIUS.

ANDROMÈDE[1],

TRAGÉDIE. — 1650.

A M. M. M. M.

MADAME,

C'est vous rendre un hommage bien secret que de vous le rendre ainsi, et je m'assure que vous aurez de la peine vous-même à reconnoître que c'est à vous à qui je dédie cet ouvrage. Ces quatre lettres hiéroglyphiques vous embarrasseront aussi bien que les autres, et vous ne vous apercevrez jamais qu'elles parlent de vous, jusqu'à ce que je vous les explique; alors vous m'avouerez sans doute que je suis fort exact à ma parole, et fort ponctuel à l'exécution de vos commandements. Vous l'avez voulu, et j'obéis; je vous l'ai promis, et je m'acquitte. C'est peut-être vous en dire trop pour un homme qui se veut cacher quelque temps à vous-même; et, pour peu que vous fassiez de réflexion sur mes dernières visites, vous devinerez à demi que c'est à vous que ce compliment s'adresse. N'achevez pas, je vous prie, et laissez-moi la joie de vous surprendre par la confidence que je vous en dois. Je vous en conjure par tout le mérite de mon obéissance, et ne vous dis point en quoi les belles qualités d'Andromède approchent de vos perfections, ni quel rapport ses aventures ont avec les vôtres; ce seroit vous faire un miroir où vous vous verriez trop aisément, et vous ne pourriez plus rien ignorer de ce que j'ai à vous dire. Préparez-vous seulement à la recevoir, non pas tant comme un des plus beaux spectacles que la France ait vus, que comme une marque respectueuse de l'attachement inviolable à votre service, dont fait vœu,

MADAME,

Votre très humble, très obéissant,
et très obligé serviteur,
CORNEILLE.

ARGUMENT

TIRÉ DU QUATRIÈME ET CINQUIÈME LIVRE DES MÉTAMORPHOSES D'OVIDE.

« Cassiope, femme de Céphée, roi d'Éthiopie, fut si vaine de sa « beauté, qu'elle osa la préférer à celle des Néréides; dont ces nym-

[1] Le titre de la première édition (1655) porte que cette tragédie fut représentée, avec les machines, sur le théâtre royal Bourbon.

« phes irritées firent sortir de la mer un monstre, qui fit de si étranges « ravages sur les terres de l'obéissance du roi son mari, que les forces « humaines ne pouvant donner aucun remède à des misères si grandes, « on recourut à l'oracle de Jupiter Ammon. La réponse qu'en reçu- « rent ces malheureux princes fut un commandement d'exposer à ce « monstre Andromède, leur fille unique, pour en être dévorée. Il fal- « lut exécuter ce triste arrêt; et cette illustre victime fut attachée à un « rocher, où elle n'attendoit que la mort, lorsque Persée, fils de Jupi- « ter et de Danaé, passant par hasard, jeta les yeux sur elle : il reve- « noit de la conquête glorieuse de la tête de Méduse, qu'il portoit sous « son bouclier, et voloit au milieu de l'air au moyen des ailes qu'il avoit « attachées aux deux pieds, de la façon qu'on nous peint Mercure. Ce « fut d'elle-même qu'il apprit la cause de sa disgrace; et l'amour que « ses premiers regards lui donnèrent lui fit en même temps former le « dessein de combattre ce monstre, pour conserver des jours qui lui « étoient devenus si précieux.

« Avant que d'entrer au combat, il eut loisir de tirer parole de ses « parents que les fruits en seroient pour lui, et reçut les effets de cette « promesse sitôt qu'il eût tué le monstre.

« Le roi et la reine donnèrent avec grande joie leur fille à son libé- « rateur; mais la magnificence des noces fut troublée par la violence « que voulut faire Phinée, frère du roi, et oncle de la princesse, à qui « elle avoit été promise avant son malheur. Il se jeta dans le palais « royal avec une troupe de gens armés; et Persée s'en défendit quelque « temps sans autre secours que celui de sa valeur et de quelques amis « généreux : mais, se voyant près de succomber sous le nombre, il se « servit enfin de cette tête de Méduse, qu'il tira de dessous son bou- « clier; et l'exposant aux yeux de Phinée et des assassins qui le sui- « voient, cette fatale vue les convertit en autant de statues de pierre, « qui servirent d'ornement au même palais qu'ils vouloient teindre du « sang de ce héros. »

Voilà comme Ovide raconte cette fable, où j'ai changé beaucoup de choses, tant par la liberté de l'art que par la nécessité des ordres du théâtre, et pour lui donner plus d'agrément.

En premier lieu, j'ai cru plus à propos de faire Cassiope vaine de la beauté de sa fille que de la sienne propre, d'autant qu'il est fort extraordinaire qu'une femme dont la fille est en âge d'être mariée ait encore d'assez beaux restes pour s'en vanter si hautement; et qu'il n'est pas vraisemblable que cet orgueil de Cassiope pour elle-même eût attendu si tard à éclater, vu que c'est dans la jeunesse que la beauté étant plus parfaite et le jugement moins formé, donnent plus de lieu à des vanités de cette nature, et non pas alors que cette même beauté commence d'être sur le retour, et que l'âge a mûri l'esprit de la personne qui s'en seroit enorgueillie en un autre temps.

Ensuite, j'ai supposé que l'oracle d'Ammon n'avoit pas condamné précisément Andromède à être dévorée par le monstre, mais qu'il avoit ordonné seulement qu'on lui exposât tous les mois une fille, qu'on tirât au sort pour voir celle qui lui devoit être livrée, et que, cet ordre ayant déja été exécuté cinq fois, on étoit au jour qu'il le falloit suivre pour la sixième.

J'ai introduit Persée comme un chevalier errant qui s'est arrêté depuis un mois dans la cour de Céphée, et non pas comme se rencontrant par hasard dans le temps qu'Andromède est attachée au rocher. Je lui ai donné de l'amour pour elle, qu'il n'ose découvrir, parcequ'il l'avoit promise à Phinée, mais qu'il nourrit toutefois d'un peu d'espoir, parcequ'il voit son mariage différé jusqu'à la fin des malheurs publics. Je l'ai fait plus généreux qu'il n'est dans Ovide, où il n'entreprend la délivrance de cette princesse qu'après que ses parents l'ont assuré qu'elle l'épouseroit sitôt qu'il l'auroit délivrée. J'ai changé aussi la qualité de Phinée, que j'ai fait seulement neveu du roi, dont Ovide le nomme frère; le mariage de deux cousins me semblant plus supportable, dans nos façons de vivre, que celui de l'oncle et de la nièce, qui eût pu sembler un peu plus étrange à mes auditeurs.

Les peintres, qui cherchent à faire paroître leur art dans les nudités, ne manquent jamais à nous représenter Andromède nue au pied du rocher où elle est attachée, quoique Ovide n'en parle point. Ils me pardonneront si je ne les ai pas suivis en cette invention, comme j'ai fait en celle du cheval Pégase, sur lequel ils montent Persée pour combattre le monstre, quoique Ovide ne lui donne que des ailes aux talons. Ce changement donne lieu à une machine tout extraordinaire et merveilleuse, et empêche que Persée ne soit pris pour Mercure; outre qu'ils ne le mettent pas en cet équipage sans fondement, vu que le même Ovide raconte que sitôt que Persée eut coupé la monstrueuse tête de Méduse, Pégase tout ailé sortit de cette Gorgone, et que Persée s'en put saisir dès lors pour faire ses courses par le milieu de l'air.

Nos globes célestes, où l'on marque pour constellations Céphée, Cassiope, Persée et Andromède, m'ont donné jour à les faire enlever tous quatre au ciel sur la fin de la pièce, pour y faire la noce de ces amants, comme si la terre n'en étoit pas digne.

Au reste, comme Ovide ne nomme point la ville où il fait arriver cette aventure, je ne me suis non plus enhardi à la nommer : il dit pour toute chose que Céphée régnoit en Éthiopie, sans désigner sous quel climat. La topographie moderne de ces contrées-là n'est pas fort connue, et celle du temps de Céphée encore moins : je me contenterai donc de vous dire qu'il falloit que Céphée régnât en quelque pays maritime, que sa ville capitale fût sur le bord de la mer, et que ses peuples fussent blancs, quoique Éthiopiens. Ce n'est pas que les Maures les plus noirs n'aient leurs beautés à leur mode; mais il n'est pas vrai-

semblable que Persée, qui étoit Grec, et né dans Argos, fût devenu amoureux d'Andromède, si elle eût été de leur teint. J'ai pour moi le consentement de tous les peintres, et surtout l'autorité du grand Héliodore, qui ne fonde la blancheur de sa divine Chariclée que sur un tableau d'Andromède. Ma scène sera donc, s'il vous plaît, dans la ville capitale de Céphée, proche de la mer, et pour le nom, vous le lui donnerez tel qu'il vous plaira.

Vous trouverez cet ordre gardé dans les changements de théâtre, que chaque acte aussi bien que le prologue a sa décoration particulière, et du moins une machine volante, avec un concert de musique, que je n'ai employée qu'à satisfaire les oreilles des spectateurs, tandis que leurs yeux sont arrêtés à voir descendre ou remonter une machine, ou s'attachent à quelque chose qui leur empêche de prêter attention à ce que pourroient dire les acteurs, comme fait le combat de Persée contre le monstre : mais je me suis bien gardé de faire rien chanter qui fût nécessaire à l'intelligence de la pièce, parceque communément les paroles qui se chantent étant mal entendues des auditeurs, pour la confusion qu'y apporte la diversité des voix qui les prononcent ensemble, elles auroient fait une grande obscurité dans le corps de l'ouvrage, si elles avoient eu à instruire l'auditeur de quelque chose d'important. Il n'en va pas de même des machines, qui ne sont pas, dans cette tragédie, comme les agréments détachés; elles en font le nœud et le dénouement, et y sont si nécessaires que vous n'en sauriez retrancher aucune que vous ne fassiez tomber tout l'edifice. J'ai été assez heureux à les inventer et à leur donner place dans la tissure de ce poëme; mais aussi faut-il que j'avoue que le sieur Torelli s'est surmonté lui-même à en exécuter les dessins, et qu'il a eu des inventions admirables pour les faire agir à propos; de sorte que s'il m'est dû quelque gloire pour avoir introduit cette Vénus dans le premier acte, qui fait le nœud de cette tragédie par l'oracle ingénieux qu'elle prononce, il lui en est dû bien davantage pour l'avoir fait venir de si loin, et descendre au milieu de l'air dans cette magnifique étoile, avec tant d'art et de pompe qu'elle remplit tout le monde d'étonnement et d'admiration. Il en faut dire autant des autres que j'ai introduites, et dont il a inventé l'exécution qui en a rendu le spectacle si merveilleux qu'il sera malaisé d'en faire un plus beau de cette nature. Pour moi, je confesse ingénument que, quelque effort d'imagination que j'aye fait depuis, je n'ai pu découvrir encore un sujet capable de tant d'ornements extérieurs, et où les machines pussent être distribuées avec tant de justesse; je n'en désespère pas toutefois, et peut-être que le temps en fera éclater quelqu'un assez brillant et assez heureux pour me faire dédire de ce que j'avance. En attendant, recevez celui-ci comme le plus achevé qui aye encore paru sur nos théâtres; et souffrez que la beauté de la représentation supplée au manque des beaux vers, que vous n'y trouverez pas en si grande

quantité que dans *Cinna* ou dans *Rodogune*, parceque mon principal but ici a été de satisfaire la vue par l'éclat et la diversité du spectacle, et non pas de toucher l'esprit par la force du raisonnement, ou le cœur par la délicatesse des passions. Ce n'est pas que j'en aye fui ou négligé aucunes occasions ; mais il s'en est rencontré si peu, que j'aime mieux avouer que cette pièce n'est que pour les yeux.

PERSONNAGES.

DIEUX DANS LES MACHINES.

JUPITER.
JUNON.
NEPTUNE.
MERCURE.
LE SOLEIL.
VÉNUS.
MELPOMÈNE.
ÆOLE.
CYMODOCE, }
ÉPHYRE, } Néréides.
CYDIPPE, }
HUIT VENTS.

HOMMES.

CÉPHÉE, roi d'Éthiopie, père d'Andromède.
CASSIOPE, reine d'Éthiopie.
ANDROMÈDE, fille de Céphée et de Cassiope.
PHINÉE, prince d'Éthiopie.
PERSÉE, fils de Jupiter et de Danaé.
TIMANTE, capitaine des gardes du roi.
AMMON, ami de Phinée.
AGLANTE, }
CÉPHALIE, } Nymphes d'Andromède.
LIRIOPE, }
UN PAGE DE PHINÉE.
CHOEUR DE PEUPLE.
SUITE DU ROI.

La scène est en Éthiopie, dans la ville capitale du royaume de Céphée, proche de la mer.

PROLOGUE.

L'ouvertnre du théâtre présente de front aux yeux des spectateurs une vaste montagne, dont les sommets inégaux, s'élevant les uns sur les autres, portent le falte jusque dans les nues. Le pied de cette montagne est percé à jour par une grotte profonde qui laisse voir la mer en éloignement. Les deux côtés du théâtre sont occnpés par une forêt d'arbres touffus et entrelacés les uns dans les autres. Sur un des sommets de la montagne parolt Melpomène, la muse de la tragédie ; et à l'opposite, dans le ciel, on voit le Soleil s'avancer dans un char tont lumineux, tiré par les qnatre chevaux qu'Ovide lui donne.

LE SOLEIL, MELPOMÈNE.

MELPOMÈNE.

Arrête un peu ta course impétueuse ;
Mon théâtre, Soleil, mérite bien tes yeux [1];

[1] Je ne feral point de remarques détaillées sur ce *théâtre qui mérite les yeux du Soleil*, au lieu de *ses regards*, ni sur *le frein que le Soleil tient à ses chevaux ;* mais je remarqueral que ce n'est pas Quinault qui consacra le premier ses prologues à la louange de Louis XIV ; il ne lui donna même jamais de louanges aussi outrées dans le cours de ses conquêtes que Corneille lui en donne ici. Il n'est guère permis de dire à un prince qui n'a eu encore aucune occasion de se signaler, qu'il est le

Tu n'en vis jamais en ces lieux
La pompe plus majestueuse :
J'ai réuni, pour la faire admirer,
Tout ce qu'ont de plus beau la France et l'Italie ;
De tous leurs arts mes sœurs l'ont embellie :
Prête-moi tes rayons pour la mieux éclairer.
Daigne à tant de beautés, par ta propre lumière,
Donner un parfait agrément,
Et rends cette merveille entière
En lui servant toi-même d'ornement.

LE SOLEIL.

Charmante muse de la scène,
Chère et divine Melpomène,
Tu sais de mon destin l'inviolable loi;
Je donne l'ame à toutes choses,
Je fais agir toutes les causes;
Mais quand je puis le plus je suis le moins à moi ;
Par une puissance plus forte
Le char que je conduis m'emporte :
Chaque jour sans repos doit et naître et mourir.
J'en suis esclave alors que j'y préside;
Et ce frein que je tiens aux chevaux que je guide
Ne règle que leur route, et les laisse courir.

MELPOMÈNE.

La naissance d'Hercule et le festin d'Atrée
T'ont fait rompre ces lois;
Et tu peux faire encor ce qu'on t'a vu deux fois
Faire en même contrée.
Je dis plus, tu le dois en faveur du spectacle
Qu'au monarque des lis je prépare aujourd'hui;
Le ciel n'a fait que miracles en lui,
Lui vroudrois-tu refuser un miracle?

LE SOLEIL.

Non, mais je le réserve à ces bienheureux jours
Qu'ennoblira sa première victoire;
Alors j'arrêterai mon cours
Pour être plus long-temps le témoin de sa gloire.
Prends cependant le soin de le bien divertir,

plus grand des rois. Alexandre, César, et Pompée, attachés au char de Louis XIV avant qu'il ait pu rien faire, révoltent un peu le lecteur.

Je lui montre Pompée, Alexandre, César,
Mais comme des héros attachés à son char.

C'est cet endroit que Boileau voulait noter quand il dit à Louis XIV :

Ce n'est pas qu'aisément, comme un autre, à ton char
Je ne pusse attacher Alexandre et César. (V.)

Pour lui faire avec joie attendre les années
Qui feront éclater les belles destinées
Des peuples que son bras lui doit assujétir.
Calliope, ta sœur, déja d'un œil avide
Cherche dans l'avenir les faits de ce grand roi,
Dont les hautes vertus lui donneront emploi
Pour plus d'une Iliade et plus d'une Ænéide.

MELPOMÈNE.

Que je porte d'envie à cette illustre sœur,
Quoique j'aie à craindre pour elle
Que sous ce grand fardeau sa force ne chancelle!
Mais, quel qu'en soit enfin le mérite et l'honneur,
J'aurai du moins cet avantage
Que déja je le vois, que déja je lui plais,
Et que de ses vertus, et que de ses hauts faits
Déja dans ses pareils je lui trace une image.
Je lui montre Pompée, Alexandre, César,
Mais comme des héros attachés à son char;
Et tout ce haut éclat où je les fais paroître
Lui peint plus qu'ils n'étoient, et moins qu'il ne doit être.

LE SOLEIL.

Il en effacera les plus glorieux noms
Dès qu'il pourra lui-même animer son armée;
Et tout ce que d'eux tous a dit la renommée
Te fera voir en lui le plus grand des Bourbons.
Son père et son aïeul tout rayonnants de gloire,
Ces grands rois qu'en tous lieux a suivis la victoire,
Lui voyant emporter sur eux le premier rang,
En deviendroient jaloux s'il n'étoit pas leur sang.
Mais vole dans mon char, muse; je veux t'apprendre
Tout l'avenir d'un roi qui t'est si précieux.

MELPOMÈNE.

Je sais déja ce qu'on doit en attendre,
Et je lis chaque jour son destin dans les cieux.

LE SOLEIL.

Viens donc, viens avec moi faire le tour du monde;
Qu'unissant ensemble nos voix,
Nous fassions résonner sur la terre et sur l'onde
Qu'il est et le plus jeune et le plus grand des rois.

MELPOMÈNE.

Soleil, j'y vole, attends-moi donc de grace.

LE SOLEIL.

Viens, je t'attends, et te fais place.

MELPOMÈNE *vole dans le char du Soleil, et, y ayant pris place auprès de lui, ils unissent leurs voix, et chantent cet air à la louange du roi. Le dernier vers de chaque couplet est répété par le chœur de la musique.*

Cieux, écoutez ; écoutez, mers profondes ;
Et vous, antres et bois,
Affreux déserts, rochers battus des ondes,
Redites après nous d'une commune voix :
Louis est le plus jeune et le plus grand des rois.

La majesté qui déja l'environne
Charme tous ses François [1] ;
Il est lui seul digne de sa couronne;
Et quand même le ciel l'auroit mise à leur choix,
Il seroit le plus jeune et le plus grand des rois [2].

C'est à vos soins, reine, qu'on doit la gloire
De tant de grands exploits;
Ils sont partout suivis de la victoire;
Et l'ordre merveilleux dont vous donnez ses lois
Le rend et le plus jeune et le plus grand des rois.

LE SOLEIL.

Voilà ce que je dis sans cesse
Dans tout mon large tour.
Mais c'est trop retarder le jour ;
Allons, muse, l'heure me presse,
Et ma rapidité
Doit regagner le temps que sur cette province
Pour contempler ce prince
Je me suis arrêté.

(Le Soleil part avec rapidité, et enlève Melpomène avec lui dans son char, pour aller publier ensemble la même chose au reste de l'univers.)

[1] On prononçait alors, *François*, *Anglois*, ce qui était très dur à l'oreille. On dit aujourd'hui *Anglais* et *Français* : mais les imprimeurs ne se sont pas encore défaits du ridicule usage d'imprimer avec un *o* ce qu'on prononce avec un *a* : les Italiens ont eu plus de goût et de hardiesse; ils ont supprimé toutes les lettres qu'ils ne prononcent pas. (V.)

[2] Racine a heureusement imité cet endroit dans sa *Bérénice :*

Parle ; peut-on le voir sans penser, comme moi,
Qu'en quelque obscurité que le ciel l'eût fait naître,
Le monde, en le voyant, eût reconnu son maître?

C'est là qu'on voit l'homme de goût et l'écrivain aussi délicat qu'élégant; il fait parler Bérénice de son amant : ce n'est point une louange vague, le sentiment seul agit, l'éloge part du cœur. Quelle prodigieuse différence entre ces vers charmants et ce refrain : *Il est le plus jeune et le plus grand des rois!* (V.) — A quel propos Voltaire met-il ici les vers de Racine en comparaison avec ceux de Corneille? Melpomène, en parlant du jeune Louis, ne pouvoit en parler comme Bérénice parle de son amant. (P.)

ACTE PREMIER.

Cette grande masse de montagnes et ces rochers élevés les uns sur les autres qui la composoient, ayant disparu en un moment par un merveilleux artifice, laissent voir en leur place la ville capitale du royaume de Céphée, ou plutôt la place publique de cette ville. Les deux côtés et le fond du théâtre sont des palais magnifiques, tous différents de structure, mais qui gardent admirablement l'égalité et les justesses de la perspective. Après que les yeux ont eu le loisir de se satisfaire à considérer leur beauté, la reine Cassiope paroît comme passant par cette place pour aller au temple : elle est conduite par Persée, encore inconnu, mais qui passe pour un cavalier de grand mérite qu'elle entretient des malheurs publics, attendant que le roi la rejoigne pour aller à ce temple de compagnie.

SCÈNE I.

CASSIOPE, PERSÉE, SUITE DE LA REINE.

CASSIOPE. Généreux inconnu qui chez tous les monarques
Portez de vos vertus les éclatantes marques,
Et dont l'aspect suffit à convaincre nos yeux
Que vous sortez du sang ou des rois ou des dieux,
Puisque vous avez vu le sujet de ce crime [1]

[1] *Le sujet de ce crime, ce crime glorieux, force jeux, ces miroirs vagabonds*, et toute cette longue et inutile description de la jalousie des Néréides *qui se choisissent six fois*, pouvaient être les défauts du temps; et il était permis à Corneille de s'égarer dans un genre qui n'était pas le sien. Ce genre ne fut perfectionné par Quinault que plus de trente ans après. Voyez comme, dans sa tragédie-opéra de *Persée et Andromède*, Cassiope raconte la même aventure, comme il n'y a rien de trop dans son récit, comme il ne fait point le poëte mal à propos; tout est concis, vif, touchant, naturel, harmonieux :

Heureuse épouse, tendre mère,
Trop vaine d'un sort glorieux,
Je n'ai pu m'empêcher d'exciter la colère
De l'épouse du dieu de la terre et des cieux.
J'ai comparé ma gloire à sa gloire immortelle :
La déesse punit ma fierté criminelle :
Mais j'espère fléchir son courroux rigoureux.
J'ordonne les célèbres jeux
Qu'à l'honneur de Junon dans ces lieux on prépare ;
Mon orgueil offensa cette divinité,
Il faut que mon respect répare
Le crime de ma vanité.
. . . .
Les dieux punissent la fierté
Il n'est point de grandeur que le ciel irrité
N'abaisse quand il veut, et ne réduise en poudre ;
Mais un prompt repentir
Peut arrêter la foudre
Toute prête à partir.

Les étrangers ne connaissent pas assez Quinault; c'est un des beaux génies qui aient fait honneur au siècle de Louis XIV. Boileau, qui en parle avec tant de mépris, était incapable de faire ce que Quinault a fait : personne n'écrira mieux en ce genre; c'est

Que chaque mois expie une telle victime,
Cependant qu'en ce lieu nous attendrons le roi,
Soyez-y juste juge entre les dieux et moi.
Jugez de mon forfait, jugez de leur colère;
Jugez s'ils ont eu droit d'en punir une mère,
S'ils ont dû faire agir leur haine au même instant.

PERSÉE. J'en ai déja jugé, reine, en vous imitant;
Et si de vos malheurs la cause ne procède
Que d'avoir fait justice aux beautés d'Andromède,
Si c'est là ce forfait digne d'un tel courroux,
Je veux être à jamais coupable comme vous.
Mais comme un bruit confus m'apprend ce mal extrême,
Ne le puis-je, madame, apprendre de vous-même,
Pour mieux renouveler ce crime glorieux
Où soudain la raison est complice des yeux?

CASSIOPE. Écoutez : la douleur se soulage à se plaindre;
Et quelques maux qu'on souffre ou que l'on aye à craindre,
Ce qu'un cœur généreux en montre de pitié
Semble en notre faveur en prendre la moitié.
Ce fut ce même jour qui conclut l'hyménée
De ma chère Andromède avec l'heureux Phinée :
Nos peuples, tout ravis de ces illustres nœuds,
Sur les bords de la mer dressèrent force jeux;

beaucoup que Corneille ait préparé de loin ces beaux spectacles. Une remarque importante à faire, c'est qu'il n'y a pas une seule faute contre la langue dans les opéras de Quinault, à commencer depuis *Alceste*. Aucun auteur n'a plus de précision que lui, et jamais cette précision ne diminue le sentiment; il écrit aussi correctement que Boileau; et on ne peut mieux le venger des critiques passionnées de cet homme, d'ailleurs judicieux, qu'en le mettant à côté de lui. (V.) — Remarquez pourtant que dans ces vers de Quinault il n'y a pas une seule expression poétique, une seule image, rien, en un mot, aux rimes près, qui les distingue de la prose. Que l'on vante, tant qu'on le voudra, cette facilité, ce naturel, et même cette pureté de langage; nous n'en contestons pas le mérite : il se peut sans doute, comme le dit Voltaire, que Quinault écrive aussi correctement que Boileau, mais il s'en faut bien qu'il écrive aussi poétiquement, et c'est ce qui établit entre eux une différence qui ne permettra jamais qu'on les place à côté l'un de l'autre. Peut-être dira-t-on en faveur de Quinault, que ses vers étoient précisément ce qu'ils devoient être pour être mis en chant : alors nous le louerons d'avoir si bien deviné quel étoit le genre de style le plus propre à faire valoir le talent d'un musicien; mais il faudra convenir que ce genre est précisément celui d'une poésie facile et médiocre, à laquelle Racine n'auroit pu descendre. On peut en juger par les chœurs d'*Esther* et d'*Athalie*, qui sont d'une richesse de poésie si supérieure à tous les opéras de Quinault : il est vrai qu'ils n'ont point encore trouvé de musicien; et nous n'en sommes pas surpris, parce que, pour les embellir, il faudroit au moins que le talent du musicien égalât le génie du poëte, ce qui peut-être n'arrivera jamais. (P.)

Elle en donnoit les prix. Dispensez ma tristesse
De vous dépeindre ici la publique alégresse;
On décrit mal la joie au milieu des malheurs;
Et sa plus douce idée est un sujet de pleurs.
O jour, que ta mémoire encore m'est cruelle!
Andromède jamais ne me parut si belle;
Et, voyant ses regards s'épandre sur les eaux [1]
Pour jouir et juger d'un combat de vaisseaux,
« Telle, dis-je, Vénus sortit du sein de l'onde,
« Et promit à ses yeux la conquête du monde
« Quand elle eut consulté sur leur éclat nouveau
« Les miroirs vagabonds de son flottant berceau. »
A ce fameux spectacle on vit les Néréides
Lever leurs moites fronts de leurs palais liquides,
Et pour nouvelle pompe à ces nobles ébats
A l'envi de la terre étaler leurs appas.
Elles virent ma fille; et leurs regards à peine
Rencontrèrent les siens sur cette humide plaine,
Que par des traits plus forts se sentant effacer,
Éblouis et confus je les vis s'abaisser,
Examiner les leurs, et sur tous leurs visages
En chercher d'assez vifs pour braver nos rivages.
Je les vis se choisir jusqu'à cinq et six fois,
Et rougir aussitôt nous comparant leur choix;
Et cette vanité qu'en toutes les familles
On voit si naturelle aux mères pour leurs filles,
Leur cria par ma bouche : « En est-il parmi vous,
« O nymphes, qui ne cède à des attraits si doux?
« Et pourrez-vous nier, vous autres immortelles [2],
« Qu'entre nous la nature en forme de plus belles? »
Je m'emportois sans doute, et c'en étoit trop dit:
Je les vis s'en cacher de honte et de dépit;
J'en vis dedans leurs yeux les vives étincelles :
L'onde qui les reçut s'en irrita pour elles [3];

[1] Des regards ne s'épandent ni ne se répandent. (V.)
[2] *Vous autres immortelles* est comique. (V.)
[3] Ce vers est comme le précurseur de celui de Racine :

Le flot qui l'apporta recule épouvanté.

On a critiqué beaucoup ce dernier vers, et on n'a jamais parlé du premier; c'est que l'un est de *Phèdre*, que tous les amateurs savent par cœur, et que l'autre est d'*Andromède*, que presque personne ne lit. Il paraît utile d'observer que Corneille n'a

J'en vis enfler la vague, et la mer en courroux
Rouler à gros bouillons ses flots jusques à nous.
C'eût été peu des flots ; la soudaine tempête,
Qui trouble notre joie et dissipe la fête,
Enfante en moins d'une heure et pousse sur nos bords
Un monstre contre nous armé de mille morts.
Nous fuyons, mais en vain ; il suit, il brise, il tue ;
Chaque victime est morte aussitôt qu'abattue.
Nous ne voyons qu'horreur, que sang de toutes parts ;
Son haleine est poison, et poison ses regards :
Il ravage, il désole et nos champs et nos villes,
Et contre sa fureur il n'est aucuns asiles.
Après beaucoup d'efforts et de vœux superflus,
Ayant souffert beaucoup, et craignant encor plus,
Nous courons à l'oracle en de telles alarmes [1] ;
Et voici ce qu'Ammon répondit à nos larmes :
« Pour apaiser Neptune, exposez tous les mois
« Au monstre qui le venge une fille à son choix,
« Jusqu'à ce que le calme à l'orage succède ;
« Le sort vous montrera
« Celle qu'il agréera :
« Différez cependant les noces d'Andromède. »
Comme dans un grand mal un moindre semble doux,
Nous prenons pour faveur ce reste de courroux.
Le monstre disparu nous rend un peu de joie :
On ne le voit qu'aux jours qu'on lui livre sa proie.
Mais ce remède enfin n'est qu'un amusement :
Si l'on souffre un peu moins, on craint également ;
Et toutes nous tremblons devant une infortune
Qui toutes nous menace avant qu'en frapper une.
La peur s'en renouvelle au bout de chaque mois ;
J'en ai cru de frayeur déja mourir cinq fois.
Déja nous avons vu cinq beautés dévorées,

point changé de style en changeant de genre. Le grand art consisterait à se proportionner à ses sujets. (V.) — Quoi ! Corneille n'a jamais changé de style, et c'est Voltaire qui se permet cette assertion ? Le style de *Cinna* et des *Horaces* est-il donc le même que celui des charmantes scènes du *Menteur?* La belle scène de l'Amour et de Psyché, dans l'opéra de ce nom, n'est-elle donc pas comparable, pour la délicatesse et les graces, à ce que Quinault écrivit de mieux long-temps après? (P.)

[1] Il y a bien loin de la mer d'Éthiopie à l'oracle d'Ammon ; il fallait traverser toute l'Éthiopie et toute l'Égypte ; on ne va guère consulter un oracle à quatre cents lieues quand le péril est si pressant. (V.)

Mais des beautés, hélas! dignes d'être adorées,
Et de qui tous les traits, pleins d'un céleste feu,
Ne cédoient qu'à ma fille, et lui cédoient bien peu;
Comme si, choisissant de plus belle en plus belle,
Le sort par ces degrés tâchoit d'approcher d'elle,
Et que, pour élever ses traits jusques à nous,
Il essayât sa force, et mesurât ses coups.
Rien n'a pu jusqu'ici toucher ce dieu barbare;
Et le sixième choix aujourd'hui se prépare :
On le va faire au temple; et je sens malgré moi
Des mouvements secrets redoubler mon effroi.
Je fis hier à Vénus offrir un sacrifice,
Qui jamais à mes vœux ne parut si propice;
Et toutefois mon cœur à force de trembler
Semble prévoir le coup qui le doit accabler.
Vous donc, qui connoissez et mon crime et sa peine,
Dites-moi s'il a pu mériter tant de haine,
Et si le ciel devoit tant de sévérité
Aux premiers mouvements d'un peu de vanité.

PERSÉE. Oui, madame, il est juste; et j'avouerai moi-même
Qu'en le blâmant tantôt j'ai commis un blasphème.
Mais vous ne voyez pas, dans votre aveuglement,
Quel grand crime il punit d'un si grand châtiment.
Les nymphes de la mer ne lui sont pas si chères
Qu'il veuille s'abaisser à suivre leurs colères [1];
Et quand votre mépris en fit comparaison,
Il voyoit mieux que vous que vous aviez raison.
Il venge, et c'est de là que votre mal procède,
L'injustice rendue aux beautés d'Andromède [2].
Sous les lois d'un mortel votre choix l'asservit!
Cette injure est sensible aux dieux qu'elle ravit,
Aux dieux qu'elle captive; et ces rivaux célestes
S'opposent à des nœuds à sa gloire funestes,
En sauvent les appas qui les ont éblouis,
Punissent vos sujets qui s'en sont réjouis.

[1] *Colère* n'admet jamais de pluriel. (V.)

[2] On ne rend point injustice, comme on rend justice; c'est un barbarisme; la raison en est qu'on rend ce qu'on doit : on doit *justice*, on ne doit pas *injustice*. D'ailleurs il y a beaucoup d'esprit dans le discours de Persée, mais il n'y a rien d'intéressant : c'est là un des grands défauts de Corneille. Quinault intéresse, quoiqu'il soit presque permis de négliger cet avantage dans l'opéra. (V.)

Jupiter, résolu de l'ôter à Phinée,
Exprès par son oracle en défend l'hyménée.
A sa flamme peut-être il veut la réserver;
Ou, s'il peut se résoudre enfin à s'en priver,
A quelqu'un de ses fils sans doute il la destine;
Et voilà de vos maux la secrète origine.
Faites cesser l'offense, et le même moment
Fera cesser ici son juste châtiment.

CASSIOPE. Vous montrez pour ma fille une trop haute estime,
Quand pour la mieux flatter vous me faites un crime,
Dont la civilité me force de juger
Que vous ne m'accusez qu'afin de m'obliger.
Si quelquefois les dieux pour des beautés mortelles
Quittent de leur séjour les clartés éternelles,
Ces mêmes dieux aussi, de leur grandeur jaloux,
Ne font pas chaque jour ce miracle pour nous :
Et, quand pour l'espérer je serois assez folle [1],
Le roi, dont tout dépend, est homme de parole;
Il a promis sa fille, et verra tout périr
Avant qu'à se dédire il veuille recourir.
Il tient cette alliance et glorieuse et chère :
Phinée est de son sang, il est fils de son frère.

PERSÉE. Reine, le sang des dieux vaut bien celui des rois.
Mais nous en parlerons encor quelque autre fois.
Voici le roi qui vient.

SCÈNE II.

CÉPHÉE, CASSIOPE, PHINÉE, PERSÉE, SUITE DU ROI ET DE LA REINE.

CÉPHÉE. N'en parlons plus, Phinée,
Et laissons d'Andromède aller la destinée [2].
Votre amour fait pour elle un inutile effort;

[1] Ce terme *folle*, et celui de *civilité*, et le ton de ce discours, sont bourgeois; tandis qu'il s'agit de dieux et de victimes : c'était un ancien usage, dont Corneille ne s'est défait que dans les grands morceaux de ses belles tragédies; cet usage n'était fondé que sur la négligence des auteurs, et sur le peu d'usage qu'ils avaient du monde. Les bienséances du style n'ont été connues que par Racine. (V.)

[2] *Aller la destinée* est encore une de ces expressions populaires qui ne sont pas permises; mais un défaut plus considérable est celui du rôle de ce Céphée, qui vient dire tranquillement qu'il faut que sa fille soit exposée comme une autre. Il n'y a rien de si froid que cette scène. (V.)

Je la dois comme une autre au triste choix du sort.
Elle est cause du mal, puisqu'elle l'est du crime :
Peut-être qu'il la veut pour dernière victime,
Et que nos châtiments deviendroient éternels,
S'ils ne pouvoient tomber sur les vrais criminels.

PHINÉE. Est-ce un crime en ces lieux, seigneur, que d'être belle?

CÉPHÉE. Elle a rendu par-là sa mère criminelle.

PHINÉE. C'est donc un crime ici que d'avoir de bons yeux
Qui sachent bien juger d'un tel présent des cieux?

CÉPHÉE. Qui veut en bien juger n'a point le privilége
D'aller jusqu'au blasphème et jusqu'au sacrilége.

CASSIOPE. Ce blasphème, seigneur, de quoi vous m'accusez [1]...

CÉPHÉE. Madame, après les maux que vous avez causés,
C'est à vous à pleurer, et non à vous défendre.
Voyez, voyez quel sang vous avez fait répandre;
Et ne laissez paroître en cette occasion
Que larmes, que soupirs, et que confusion.
(à Phinée.)
Je vous le dis encore, elle la crut trop belle;
Et peut-être le sort l'en veut punir en elle :
Dérober Andromède à cette élection,
C'est dérober sa mère à sa punition.

PHINÉE. Déja cinq fois, seigneur, à ce choix exposée,
Vous voyez que cinq fois le sort l'a refusée.

CÉPHÉE. Si le courroux du ciel n'en veut point à ses jours,
Ce qu'il a fait cinq fois il le fera toujours [2].

PHINÉE. Le tenter si souvent, c'est lasser sa clémence :
Il pourra vous punir de trop de confiance;
Vouloir toujours faveur, c'est trop lui demander,
Et c'est un crime enfin que de tant hasarder.
Mais quoi! n'est-il, seigneur, ni bonté paternelle,
Ni tendresse du sang qui vous parle pour elle?

CÉPHÉE. Ah! ne m'arrachez point mon sentiment secret.
Phinée, il est tout vrai, je l'expose à regret.
J'aime que votre amour en sa faveur me presse;
La nature en mon cœur avec lui s'intéresse;
Mais elle ne sauroit mettre d'accord en moi

[1] *Ce blasphème de quoi on l'accuse*, et cette longue contestation entre le mari et la femme, dans un si grand malheur, n'est pas sans doute excusable. (V.)

[2] On a déja dit avec quel soin il faut éviter ces équivoques. (V.) — Le sens nous paroît très clair, et nous n'apercevons pas l'équivoque. (P.)

Les tendresses d'un père et les devoirs d'un roi;
Et par une justice à moi-même sévère,
Je vous refuse en roi ce que je veux en père.

PHINÉE. Quelle est cette justice, et quelles sont ces lois
Dont l'aveugle rigueur s'étend jusques aux rois?

CÉPHÉE. Celles que font les dieux, qui, tout rois que nous sommes,
Punissent nos forfaits ainsi que ceux des hommes,
Et qui ne nous font part de leur sacré pouvoir
Que pour le mesurer aux règles du devoir.
Que diroient mes sujets si je me faisois grace,
Et si, durant qu'au monstre on expose leur race,
Ils voyoient, par un droit tyrannique et honteux,
Le crime en ma maison, et la peine sur eux?

PHINÉE. Heureux sont les sujets, heureuses les provinces
Dont le sang peut payer pour celui de leurs princes!

CÉPHÉE. Mais heureux est le prince, heureux sont ses projets,
Quand il se fait justice ainsi qu'à ses sujets!
Notre oracle, après tout, n'excepte point ma fille,
Ses termes généraux comprennent ma famille;
Et ne confondre pas ce qu'il a confondu,
C'est se mettre au-dessus du dieu qui l'a rendu.

PERSÉE. Seigneur, s'il m'est permis d'entendre votre oracle,
Je crois qu'à sa prière il donne peu d'obstacle [1];
Il parle d'Andromède, il la nomme, il suffit,
Arrêtez-vous pour elle à ce qu'il vous en dit;
La séparer long-temps d'un amant si fidèle,
C'est tout le châtiment qu'il semble vouloir d'elle.
Différez son hymen sans l'exposer au choix.
Le ciel assez souvent, doux aux crimes des rois,
Quand il leur a montré quelque légère haine,
Répand sur leurs sujets le reste de leur peine [2].

CÉPHÉE. Vous prenez mal l'oracle; et pour l'expliquer mieux
Sachez... Mais quel éclat vient de frapper mes yeux?
D'où partent ces longs traits de nouvelles lumières?

[1] *Un oracle qui donne peu d'obstacle à une prière, s'arrêter à ce que l'oracle en dit, le ciel qui est doux aux crimes des rois, et qui, leur ayant montré une légère haine, répand le reste de la peine sur les sujets;* tout cela est d'un style bien incorrect, bien dur, bien obscur, bien barbare. (V.)

[2] La pensée renfermée dans ces trois derniers vers est imitée d'Horace :

Quidquid delirant reges, plectuntur Achivi.
Lib. I, Epist. II, v. 14.

Le ciel s'ouvre durant cette contestation du roi avec Phinée, et fait voir dans un profond éloignement l'étoile de Vénus qui sert de machine pour apporter cette déesse jusqu'au milieu du théâtre. Elle s'avance lentement sans que l'œil puisse découvrir à quoi elle est suspendue ; et cependant le peuple a loisir de lui adresser ses vœux par cet hymne que chantent les musiciens.

PERSÉE. Du ciel qui vient d'ouvrir ses luisantes barrières,
D'où quelque déité vient, ce semble, ici-bas
Terminer elle-même entre vous ces débats.
CASSIOPE. Ah! je la reconnois, la déesse d'Éryce ;
C'est elle, c'est Vénus, à mes vœux si propice :
Je vois dans ses regards mon bonheur renaissant.
Peuple, faites des vœux, tandis qu'elle descend.

SCÈNE III.

VÉNUS, CÉPHÉE, CASSIOPE, PERSÉE, PHINÉE; CHOEUR DE MUSIQUE; SUITE DU ROI ET DE LA REINE.

CHOEUR.

Reine de Paphe et d'Amathonte [1],
Mère d'Amour, et fille de la mer,
Peux-tu voir sans un peu de honte
Que contre nous elle ait voulu s'armer,
Et que du même sein qui fut ton origine
Sorte notre ruine?

Peux-tu voir que de la même onde
Il ose naître un tel monstre après toi;
Que d'où vint tant de bien au monde
Il vienne enfin tant de mal et d'effroi,
Et que l'heureux berceau de ta beauté suprême
Enfante l'horreur même?

Venge l'honneur de ta naissance
Qu'on a souillé par un tel attentat;

[1] Ce fut, dit-on, Boissette qui mit ce chœur en musique. On ne connaissait presque, en ce temps-là, qu'une espèce de faux-bourdon, qu'un contre-point grossier ; c'était une espèce de chant d'église, c'était une musique de barbare, en comparaison de celle d'aujourd'hui. Ces paroles *reine de Paphe* sont aussi ridicules que la musique. Il n'y a rien de moins musical, de moins harmonieux que, *d'où le mal procède part aussi le remède*. Le fond de toute cette idée est fort beau : qu'importe le fond, quand les vers sont durs et secs? C'est par l'heureux choix des mots et par la mélopée que la poésie réussit : les pensées les plus sublimes ne sont rien, si elles sont mal exprimées. (V.)

Rends-lui sa première innocence,
Et tu rendras le calme à tout l'état :
Et nous dirons enfin que d'où le mal procède
Part aussi le remède.

CASSIOPE. Peuple, elle veut parler ; silence à la déesse ;
Silence, et préparez vos cœurs à l'alégresse.
Elle a reçu nos vœux, et les daigne exaucer ;
Écoutez-en l'effet qu'elle va prononcer.

VÉNUS, *au milieu de l'air.*

Ne tremblez plus, mortels ; ne tremble plus, ô mère !
On va jeter le sort pour la dernière fois,
Et le ciel ne veut plus qu'un choix
Pour apaiser de tout point sa colère.
Andromède ce soir aura l'illustre époux
Qui seul est digne d'elle, et dont seule elle est digne.
Préparez son hymen, où, pour faveur insigne,
Les dieux ont résolu de se joindre avec vous.

PHINÉE, *à Céphée.*

Souffrez que sans tarder je porte à ma princesse [1],
Seigneur, l'heureux arrêt qu'a donné la déesse.

CÉPHÉE. Allez, l'impatience est trop juste aux amants.

CASSIOPE, *voyant remonter Vénus.*

Suivons-la dans le ciel par nos remerciements ;
Et, d'une voix commune adorant sa puissance,
Montrons à ses faveurs notre reconnoissance.

CHOEUR.

Ainsi toujours sur tes autels
Tous les mortels
Offrent leurs cœurs en sacrifice !
Ainsi le Zéphyr en tout temps
Sur tes palais de Cythère et d'Éryce
Fasse régner les graces du printemps !

Daigne affermir l'heureuse paix
Qu'à nos souhaits
Vient de promettre ton oracle ;
Et fais pour ces jeunes amants,
Pour qui tu viens de faire ce miracle,

[1] Il semble qu'il parle d'un habit. (V.)

Un siècle entier de doux ravissements.

Dans nos campagnes et nos bois
Toutes nos voix
Béniront tes douces atteintes;
Et dans les rochers d'alentour
La même écho [1] qui redisoit nos plaintes
Ne redira que des soupirs d'amour.

CÉPHÉE. C'est assez, la déesse est déja disparue;
Ses dernières clartés se perdent dans la nue;
Allons jeter le sort pour la dernière fois :
Malheureux le dernier que foudroiera son choix,
Et dont en ce grand jour la perte domestique
Souillera de ses pleurs l'alégresse publique!
Madame, cependant, songez à préparer
Cet hymen que les dieux veulent tant honorer :
Rendez-en l'appareil digne de ma puissance,
Et digne, s'il se peut, d'une telle présence.

CASSIOPE. J'obéis avec joie, et c'est me commander
Ce qu'avec passion j'allois vous demander.

SCÈNE IV.

CASSIOPE, PERSÉE, SUITE DE LA REINE.

CASSIOPE. Eh bien ! vous le voyez, ce n'étoit pas un crime,
Et les dieux ont trouvé cet hymen légitime,
Puisque leur ordre exprès nous le fait achever,
Et que par leur présence ils doivent l'approuver.
Mais quoi ! vous soupirez?

PERSÉE. J'en ai bien lieu, madame.

CASSIOPE. Le sujet?

PERSÉE. Votre joie.

CASSIOPE. Elle vous gêne l'ame?

PERSÉE. Après ce que j'ai dit, douter d'un si beau feu,
Reine, c'est ou m'entendre ou me croire bien peu.
Mais ne me forcez pas du moins à vous le dire,
Quand mon ame en frémit et mon cœur en soupire.
Pouvois-je avoir des yeux et ne pas l'adorer?
Et pourrois-je la perdre et n'en pas soupirer?

[1] Ce mot, dans l'origine, étoit du genre féminin.

CASSIOPE. Quel espoir formiez-vous, puisqu'elle étoit promise,
Et qu'en vain son bonheur domptoit votre franchise?

PERSÉE. Vouloir que la raison règne sur un amant,
C'est être plus que lui dedans l'aveuglement.
Un cœur digne d'aimer court à l'objet aimable
Sans penser au succès dont sa flamme est capable;
Il s'abandonne entier, et n'examine rien;
Aimer est tout son but, aimer est tout son bien:
Il n'est difficulté ni péril qui l'étonne.
« Ce qui n'est point à moi n'est encore à personne,
« Disois-je; et ce rival qui possède sa foi,
« S'il espère un peu plus, n'obtient pas plus que moi. »
Voilà durant vos maux de quoi vivoit ma flamme,
Et les douces erreurs dont je flattois mon ame.
Pour nourrir des desirs d'un beau feu trop contents,
C'étoit assez d'espoir que d'espérer au temps;
Lui qui fait chaque jour tant de métamorphoses
Pouvoit en ma faveur faire beaucoup de choses.
Mais enfin la déesse a prononcé ma mort,
Et je suis ce dernier sur qui tombe le sort.
J'étois indigne d'elle et de son hyménée,
Et toutefois, hélas! je valois bien Phinée.

CASSIOPE. Vous plaindre en cet état, c'est tout ce que je puis.

PERSÉE. Vous vous plaindrez peut-être apprenant qui je suis.
Vous ne vous trompiez point touchant mon origine,
Lorsque vous la jugiez ou royale ou divine:
Mon père est... Mais pourquoi contre vous l'animer?
Puisqu'il nous faut mourir, mourons sans le nommer;
Il vengeroit ma mort, si j'avois fait connoître
De quel illustre sang j'ai la gloire de naître;
Et votre grand bonheur seroit mal assuré,
Si vous m'aviez connu sans m'avoir préféré.
C'est trop perdre de temps, courons à votre joie,
Courons à ce bonheur que le ciel vous envoie;
J'en veux être témoin, afin que mon tourment
Puisse par ce poison finir plus promptement.

CASSIOPE. Le temps vous fera voir pour souverain remède
Le peu que vous perdez en perdant Andromède;
Et les dieux, dont pour nous vous voyez la bonté,
Vous rendront bientôt plus qu'ils ne vous ont ôté.

PERSÉE. Ni le temps ni les dieux ne feront ce miracle.
Mais allons : à votre heur je ne mets point d'obstacle,
Reine ; c'est l'affoiblir que de le retarder ;
Et les dieux ont parlé, c'est à moi de céder [1].

ACTE SECOND.

Cette place publique s'évanouit en un instant pour faire place à un jardin délicieux ; et ces grands palais sont changés en autant de vases de marbre blanc, qui portent alternativement, les uns des statues d'où sortent autant de jets d'eau, les autres des myrtes, des jasmins et d'autres arbres de cette nature. De chaque côté se détache un rang d'orangers dans de pareils vases, qui viennent former un admirable berceau jusqu'au milieu du théâtre, et le séparent ainsi en trois allées, que l'artifice ingénieux de la perspective fait paroître longues de plus de mille pas. C'est là qu'on voit Andromède avec ses nymphes qui cueillent des fleurs, et en composent une guirlande dont cette princesse veut couronner Phinée, pour le récompenser, par cette galanterie, de la bonne nouvelle qu'il lui vient d'apporter.

SCÈNE I.

ANDROMÈDE; CHŒUR DE NYMPHES.

ANDROMÈDE. Nymphes, notre guirlande est encor mal ornée ;
Et devant qu'il soit peu nous reverrons Phinée,
Que de ma propre main j'en voulois couronner
Pour les heureux avis qu'il vient de me donner.
Toutefois la faveur ne seroit pas bien grande,
Et mon cœur après tout vaut bien une guirlande.
Dans l'état où le ciel nous a mis aujourd'hui,
C'est l'unique présent qui soit digne de lui.
Quittez, nymphes, quittez ces peines inutiles ;
L'augure déplairoit de tant de fleurs stériles ;
Il faut à notre hymen des présages plus doux.
Dites-moi cependant laquelle d'entre vous...
Mais il faut me le dire, et sans faire les fines.
AGLANTE. Quoi, madame ?
ANDROMÈDE. A tes yeux je vois que tu devines [2].

[1] On sent assez combien cette scène est froide et mal placée : quand même elle serait bien écrite, elle serait toujours mauvaise par le fond. (V.)

[2] Ces puérilités étaient le vice du temps ; cela pouvoit s'appeler alors de la galanterie : on ne sentait pas l'indécence d'un pareil contraste avec le fond terrible de la pièce. (V.)

Dis-moi donc d'entre vous laquelle a retenu
En ces lieux jusqu'ici cet illustre inconnu.
Car enfin ce n'est point sans un peu de mystère
Qu'un tel héros s'attache à la cour de mon père.
Quelque chaîne l'arrête et le force à tarder.
Qu'on ne perde point temps à s'entre-regarder.
Parlez, et d'un seul mot éclaircissez mes doutes.
Aucune ne répond, et vous rougissez toutes !
Quoi ! toutes l'aimez-vous ? Un si parfait amant
Vous a-t-il su charmer toutes également?
Il n'en faut point rougir, il est digne qu'on l'aime :
Si je n'aimois ailleurs, peut-être que moi-même,
Oui, peut-être, à le voir si bien fait, si bien né,
Il auroit eu mon cœur, s'il n'eût été donné.
Mais j'aime trop Phinée, et le change est un crime.

AGLANTE. Ce héros vaut beaucoup puisqu'il a votre estime ;
Mais il sait ce qu'il vaut, et n'a jusqu'à ce jour
A pas une de nous daigné montrer d'amour.

ANDROMÈDE. Que dis-tu ?

AGLANTE. Pas fait même une offre de service.

ANDROMÈDE. Ah ! c'est de quoi rougir toutes avec justice ;
Et la honte à vos fronts doit bien cette couleur,
Si tant de si beaux yeux ont pu manquer son cœur.

CÉPHALIE. Où les vôtres, madame, épandent leur lumière,
Cette honte pour nous est assez coutumière.
Les plus vives clartés s'éteignent auprès d'eux,
Comme auprès du soleil meurent les autres feux :
Et, pour peu qu'on vous voie et qu'on vous considère,
Vous ne nous laissez point de conquêtes à faire.

ANDROMÈDE. Vous êtes une adroite ; achevez, achevez :
C'est peut-être en effet vous qui le captivez ;
Car il aime, et j'en vois la preuve trop certaine.
Chaque fois qu'il me parle il semble être à la gêne ;
Son visage et sa voix changent à tous propos ;
Il hésite, il s'égare au bout de quatre mots ;
Ses discours vont sans ordre ; et, plus je les écoute,
Plus j'entends des soupirs dont j'ignore la route.
Où vont-ils, Céphalie ? où vont-ils ? répondez.

CÉPHALIE. C'est à vous d'en juger, vous qui les entendez.

UN PAGE, *chantant sans être vu.*

Qu'elle est lente cette journée !

ANDROMÈDE. Taisons-nous : cette voix me parle pour Phinée;
Sans doute il n'est pas loin, et veut à son retour
Que des accents si doux m'expliquent son amour.

PAGE. Qu'elle est lente cette journée
Dont la fin me doit rendre heureux [1] !
Chaque moment à mon cœur amoureux
Semble durer plus d'une année.
O ciel ! quel est l'heur d'un amant,
Si, quand il en a l'assurance,
Sa juste impatience
Est un nouveau tourment?

Je dois posséder Andromède :
Juge, soleil, quel est mon bien.
Vis-tu jamais amour égal au mien?
Vois-tu beauté qui ne lui cède ?
Puis donc que la longueur du jour
De mon nouveau mal est la source,
Précipite ta course,
Et tarde ton retour.

Tu luis encore, et ta lumière
Semble se plaire à m'affliger.
Ah ! mon amour te va bien obliger
A quitter soudain ta carrière.
Viens, soleil, viens voir la beauté
Dont le divin éclat me dompte ;
Et tu fuiras de honte
D'avoir moins de clarté [2].

[1] Ce page chante là une étrange chanson ; mais fût-elle bonne, un page qui vient chanter est bien froid. (V.)

[2] L'amour de Phinée, qui va bien obliger le soleil à se cacher et à fuir de honte d'avoir moins de clarté que le visage d'Andromède, est d'un ridicule bien plus fort que celui du poignard de Pirame, qui rougissait d'avoir versé le sang de son maître. On ne sort point d'étonnement de voir jusqu'où l'auteur de *Cinna* s'est égaré et s'est abaissé. (V.)

SCÈNE II.

PHINÉE, ANDROMÈDE; CHOEUR DE NYMPHES, SUITE DE PHINÉE.

PHINÉE. Ce n'est pas mon dessein, madame, de surprendre,
Puisque avant que d'entrer je me suis fait entendre.
ANDROMÈDE. Vos vœux pour les cacher n'étoient pas criminels,
Puisqu'ils suivent des dieux les ordres éternels.
PHINÉE. Que me direz-vous donc de leur galanterie?
ANDROMÈDE. Que je vais vous payer de votre flatterie.
PHINÉE. Comment?
ANDROMÈDE. En vous donnant de semblables témoins,
Si vous aimez beaucoup, que je n'aime pas moins.
Approchez, Liriope, et rendez-lui son change [1];
C'est vous, c'est votre voix que je veux qui me venge.
De grace, écoutez-la; nous avons écouté,
Et demandons silence après l'avoir prêté.

LIRIOPE *chante.*

Phinée est plus aimé qu'Andromède n'est belle,
Bien qu'ici-bas tout cède à ses attraits;
Comme il n'est point de si doux traits,
Il n'est point de cœur si fidèle.
De mille appas son visage semé
La rend une merveille;
Mais quoiqu'elle soit sans pareille,
Phinée est encor plus aimé.

Bien que le juste ciel fasse voir que sans crime
On la préfère aux nymphes de la mer,
Ce n'est que de savoir aimer
Qu'elle-même veut qu'on l'estime;
Chacun, d'amour pour elle consumé,
D'un cœur lui fait un temple :
Mais quoiqu'elle soit sans exemple,
Phinée est encor plus aimé.

Enfin, si ses beaux yeux passent pour un miracle,
C'est un miracle aussi que son amour,
Pour qui Vénus en ce beau jour
A prononcé ce digne oracle :

[1] *Liriope qui rend son change au page* est encore d'une étrange galanterie. (V.)

Le ciel lui-même, en la voyant, charmé,
La juge incomparable ;
Mais quoiqu'il l'ait fait adorable,
Phinée est encor plus aimé.

Cet air chanté, le page de Phinée et cette nymphe font un dialogue en musique, dont chaque couplet a pour refrain l'oracle que Vénus a prononcé au premier acte en faveur de ces deux amants, chanté par les deux voix unies, et répété par le chœur entier de la musique.

PAGE. Heureux amant !
LIRIOPE. Heureuse amante !
PAGE. Ils n'ont qu'une ame.
LIRIOPE. Ils n'ont tous deux qu'un cœur.
PAGE. Joignons nos voix pour chanter leur bonheur.
LIRIOPE. Joignons nos voix pour bénir leur attente.
PAGE ET LIRIOPE. Andromède ce soir aura l'illustre époux
Qui seul est digne d'elle, et dont seule elle est digne.
Préparons son hymen, où, pour faveur insigne,
Les dieux ont résolu de se joindre avec nous.
CHOEUR. Préparons son hymen, où, pour faveur insigne,
Les dieux ont résolu de se joindre avec nous.
PAGE. Le ciel le veut.
LIRIOPE. Vénus l'ordonne.
PAGE. L'amour les joint.
LIRIOPE. L'hymen va les unir.
PAGE. Douce union que chacun doit bénir !
LIRIOPE. Heureuse amour qu'un tel succès couronne !
PAGE ET LIRIOPE. Andromède ce soir aura l'illustre époux
Qui seul est digne d'elle, et dont seul elle est digne.
Préparons son hymen, où, pour faveur insigne,
Les dieux ont résolu de se joindre avec nous.
CHOEUR. Préparons son hymen, où, pour faveur insigne,
Les dieux ont résolu de se joindre avec nous.
ANDROMÈDE. Il n'en faut point mentir, leur accord m'a surprise.
PHINÉE. Madame, c'est ainsi que tout me favorise,
Et que tous vos sujets soupirent en ces lieux
Après l'heureux effet de cet arrêt des dieux,
Que leurs souhaits unis [1]...

[1] Voici une de ces choses étranges que j'ai promis de remarquer ; ce sont ces scènes de galanterie bourgeoise, aussi éloignées de la dignité de la tragédie que des graces de l'opéra ; c'est cette Andromède qui demande à ses filles d'honneur laquelle est

SCÈNE III.

PHINÉE, ANDROMÈDE, TIMANTE; CHOEUR DE NYMPHES, SUITE DE PHINÉE.

TIMANTE. Ah, seigneur ! ah, madame !
PHINÉE. Que nous veux-tu, Timante, et qui trouble ton ame?
TIMANTE. Le pire des malheurs.
PHINÉE. Le roi seroit-il mort !
TIMANTE. Non, seigneur; mais enfin le triste choix du sort
Vient de tomber... Hélas ! pourrai-je vous le dire ?
ANDROMÈDE. Est-ce sur quelque objet pour qui ton cœur soupire?
TIMANTE. Soupirer à vos yeux du pire de ses coups,
N'est-ce pas dire assez qu'il est tombé sur vous?
PHINÉE. Qui te fait nous donner de si vaines alarmes?
TIMANTE. Si vous n'en croyez pas mes soupirs et mes larmes,
Vous en croirez le roi, qui bientôt à vos yeux
La va livrer lui-même aux ministres des dieux.
PHINÉE. C'est nous faire, Timante, un conte ridicule ;
Et je tiendrois le roi bien simple et bien crédule,
Si plus qu'une déesse il en croyoit le sort.
TIMANTE. Le roi non plus que vous ne l'a pas cru d'abord;
Il a fait par trois fois essayer sa malice,
Et l'a vu par trois fois faire même injustice;
Du vase par trois fois ce beau nom est sorti.
PHINÉE. Et toutes les trois fois le sort en a menti.
Le ciel a fait pour vous une autre destinée;
Son ordre est immuable, il veut notre hyménée ;
Il le veut, il y met le bonheur de ces lieux;
Et ce n'est pas au sort à démentir les dieux.
ANDROMÈDE. Assez souvent le ciel par quelque fausse joie
Se plaît à prévenir les maux qu'il nous envoie [1];
Du moins il m'a rendu quelques moments bien doux

amoureuse de Persée ; c'est ce page qui chante une chanson insipide; c'est Andromède qui rend sérénade pour sérénade; c'est *Approchez, Liriope, et rendez-lui son change,* etc. Il semble que tout cela ait été fait pour la noce d'un bourgeois de la rue Thibautodé. Mais que l'on considère que les Français n'avaient aucun modèle dans ce genre; nous n'avons rien de supportable avant Quinault dans le lyrique. (V.)

[1] Le plus grand fruit que l'on puisse recueillir de cette pièce, c'est d'en comparer les situations et les expressions avec celles de l'*Iphigénie* de Racine. Iphigénie, dans les mêmes circonstances, dit à son amant :

Je meurs, dans cet espoir, satisfaite et tranquille :

Par ce flatteur espoir que j'allois être à vous.
Mais puisque ce n'étoit qu'une trompeuse attente,
Gardez mon souvenir, et je mourrai contente.

PHINÉE. Et vous mourrez contente! Et j'ai pu mériter
Qu'avec contentement vous puissiez me quitter!
Détacher sans regret votre ame de la mienne!
Vouloir que je le voie, et que je m'en souvienne!
Et mon fidèle amour qui reçut votre foi
Vous trouve indifférente entre la mort et moi!
Oui, je m'en souviendrai. Vous le voulez, madame;
J'accepte le supplice où vous livrez mon ame :
Mais, quelque peu d'amour que vous me fassiez voir,
Le mien n'oubliera pas les lois de son devoir.
Je dois malgré le sort, je dois malgré vous-même,
Si vous aimez si mal, vous montrer comme on aime,
Et faire reconnoître aux yeux qui m'ont charmé
Que j'étois digne au moins d'être un peu mieux aimé.
Vous l'avouerez bientôt, et j'aurai cette gloire
Qui dans tout l'avenir suivra notre mémoire,
Que pour se voir quitter avec contentement
Un amant tel que moi n'en est pas moins amant.

ANDROMÈDE.

C'est donc trop peu pour moi que des malheurs si proches,
Si vous ne les croissez par d'injustes reproches!
Vous quitter sans regret! les dieux me sont témoins
Que j'en montrerois plus si je vous aimois moins.
C'est pour vous trop aimer que je parois tout autre;
J'étouffe ma douleur pour n'aigrir pas la vôtre;
Je retiens mes soupirs de peur de vous fâcher,
Et me montre insensible afin de moins toucher.
Hélas! si vous savez faire voir comme on aime,
Du moins vous voyez mal quand l'amour est extrême;
Oui, Phinée, et je doute, en courant à la mort,
Lequel m'est plus cruel, ou de vous ou du sort.

Si je n'ai pas vécu la compagne d'Achille,
J'espère que du moins un heureux avenir
A vos faits immortels joindra mon souvenir;
Et qu'un jour mon trépas, source de votre gloire,
Ouvrira le récit d'une si belle histoire.

C'est là qu'on trouve la perfection du style; c'est là que tous les écrivains, soit en prose, soit en vers, doivent chercher un modèle. (V.)

PHINÉE. Hélas ! qu'il étoit grand quand je l'ai cru s'éteindre [1],
Votre amour ! et qu'à tort ma flamme osoit s'en plaindre !
Princesse, vous pouvez me quitter sans regret ;
Vous ne perdez en moi qu'un amant indiscret,
Qu'un amant téméraire, et qui même a l'audace
D'accuser votre amour quand vous lui faites grace.
Mais pour moi, dont la perte est sans comparaison,
Qui perds en vous perdant et lumière et raison,
Je n'ai que ma douleur qui m'aveugle et me guide ;
Dessus toute mon ame elle seule préside ;
Elle y règne, et je cède entier à son transport ;
Mais je ne cède pas aux caprices du sort.
Que le roi par scrupule à sa rigueur défère,
Qu'une indigne équité le fasse injuste père,
La reine et mon amour sauront bien empêcher
Qu'un choix si criminel ne coûte un sang si cher.
J'ose tout, je puis tout après un tel oracle.

TIMANTE. La reine est hors d'état d'y joindre aucun obstacle :
Surprise comme vous d'un tel événement,
Elle en a de douleur perdu tout sentiment ;
Et sans doute le roi livrera la princesse
Avant qu'on l'ait pu voir sortir de sa foiblesse.

PHINÉE. Eh bien ! mon amour seul saura jusqu'au trépas,
Malgré tous...

ANDROMÈDE. Le roi vient ; ne vous emportez pas.

SCÈNE IV.

CÉPHÉE, PHINÉE, ANDROMÈDE, PERSÉE, TIMANTE ;
CHOEUR DE NYMPHES, SUITE DU ROI ET DE PHINÉE.

CÉPHÉE. Ma fille, si tu sais les nouvelles funestes
De ce dernier effort des colères célestes,
Si tu sais de ton sort l'impitoyable cours,
Qui fait le plus cruel du plus beau de nos jours,
Épargne ma douleur, juges-en par sa cause,
Et va sans me forcer à te dire autre chose [2].

[1] De longs discours, et si peu naturels dans une situation si violente, si affreuse, si inattendue, sont pires que le page qui veut faire enfuir le soleil, et que Liriope qui lui rend son change. (V.)

[2] Cela est encore plus mauvais que tout ce que nous avons vu. Les inepties du page

ANDROMÈDE. Seigneur, je vous l'avoue, il est bien rigoureux
De tout perdre au moment qu'on se doit croire heureux;
Et le coup qui surpend un espoir légitime
Porte plus d'une mort au cœur de la victime.
Mais enfin il est juste, et je le dois bénir;
La cause des malheurs les doit faire finir.
Le ciel, qui se repent sitôt de ses caresses,
Verra plus de constance en moi qu'en ses promesses;
Heureuse, si mes jours un peu précipités
Satisfont à ces dieux pour moi seule irrités,
Si je suis la dernière à leur courroux offerte,
Si le salut public peut naître de ma perte!
Malheureuse pourtant de ce qu'un si grand bien
Vous a déja coûté d'autre sang que le mien,
Et que je ne suis pas la première et l'unique
Qui rende à votre état la sûreté publique!
PHINÉE. Quoi! vous vous obstinez encore à me trahir?
ANDROMÈDE. Je vous plains, je me plains, mais je dois obéir.
PHINÉE. Honteuse obéissance à qui votre amour cède!
CÉPHÉE. Obéissance illustre, et digne d'Andromède!
Son nom comblé par-là d'un immortel honneur...
PHINÉE. Je l'empêcherai bien, ce funeste bonheur.
Andromède est à moi, vous me l'avez donnée;
Le ciel pour notre hymen a pris cette journée;
Vénus l'a commandé : qui me la peut ôter?
Le sort auprès des dieux se doit-il écouter?
Ah! si j'en vois ici les infâmes ministres
S'apprêter aux effets de ses ordres sinistres...
CÉPHÉE. Apprenez que le sort n'agit que sous les dieux,
Et souffrez comme moi le bonheur de ces lieux [1].
Votre perte n'est rien au prix de ma misère;
Vous n'êtes qu'amoureux, Phinée, et je suis père.
Il est d'autres objets dignes de votre foi,
Mais il n'est point ailleurs d'autres filles pour moi.
Songez donc mieux qu'un père à ces affreux ravages
Que partout de ce monstre épandirent les rages;

et de Liriope sont sans conséquence; mais un père qui sacrifie froidement sa fille, *sans lui dire autre chose*, joint l'atrocité au ridicule. (V.)

[1] Ce Céphée est ici plus insupportable que jamais : il sacrifie sa fille de trop bon cœur. (V.)

Et n'en rappelez pas l'épouvantable horreur,
Pour trop croire et trop suivre une aveugle fureur.

PHINÉE. Que de nouveau ce monstre entré dessus vos terres
Fasse à tous vos sujets d'impitoyables guerres,
Le sang de tout un peuple est trop bien employé
Quand celui de ses rois en peut être payé;
Et je ne connois point d'autre perte publique
Que celle où vous condamne un sort si tyrannique.

CÉPHÉE. Craignez ces mêmes dieux qui président au sort.

PHINÉE. Qu'entre eux-mêmes ces dieux se montrent donc d'accord.
Quelle crainte après tout me pourroit y résoudre?
S'ils m'ôtent Andromède, ont-ils quelque autre foudre?
Il n'est plus de respect qui puisse rien sur moi;
Andromède est mon sort, et mes dieux, et mon roi.
Punissez un impie, et perdez un rebelle;
Satisfaites le sort en m'exposant pour elle;
J'y cours : mais autrement je jure ses beaux yeux,
Et mes uniques rois, et mes uniques dieux [1]...

Ici le tonnerre commence à rouler avec un si grand bruit, et accompagné d'éclairs redoublés avec tant de promptitude, que cette feinte donne de l'épouvante aussi bien que de l'admiration, tant elle approche du naturel. On voit cependant descendre Æole avec huit vents, dont quatre sont à ses deux côtés, en sorte toutefois que les deux plus proches sont portés sur le même nuage que lui, et les deux plus éloignés sont comme volant en l'air tout contre ce même nuage. Les quatre autres paroissent deux à deux au milieu de l'air sur les ailes du théâtre, deux à la main gauche et deux à la droite; ce qui n'empêche pas Phinée de continuer ses blasphèmes.

SCÈNE V.

ÆOLE, HUIT VENTS, CÉPHÉE, PERSÉE, PHINÉE, ANDROMÈDE; CHOEUR DE NYMPHES, SUITE DU ROI ET DE PHINÉE.

CÉPHÉE. Arrêtez; ce nuage enferme une tempête
Qui peut-être déja menace votre tête.

[1] Il s'agit bien ici de *beaux yeux*, et d'*uniques rois*, et d'*uniques dieux!* Voyez comme Achille parle dans *Iphigénie*. Cette scène a encore beaucoup de conformité avec l'*Iphigénie* de Racine. Andromède dit:

> Seigneur, je vous l'avoue, il est bien douloureux
> De tout perdre au moment que l'on croit être heureux!

Iphigénie s'exprime ainsi:

> J'ose vous dire ici qu'en l'état où je suis
> Peut-être assez d'honneurs environnoient ma vie
> Pour ne pas souhaiter qu'elle me fût ravie,
> Ni qu'en me l'arrachant un sévère destin
> Si près de ma naissance en eût marqué la fin.

Jamais un sentiment naturel et touchant ne fut plus éloigné de l'emphase tragi-

N'irritez plus les dieux déja trop irrités.

PHINÉE. Qu'il crève, ce nuage, et que ces déités...

CÉPHÉE. Ne les irritez plus, vous dis-je, et prenez garde...

PHINÉE. A les trop irriter qu'est-ce que je hasarde?..
Que peut craindre un amant quand il voit tout perdu?
Tombe, tombe sur moi leur foudre s'il m'est dû;
Mais s'il est quelque main assez lâche et traîtresse
Pour suivre leur caprice et saisir ma princesse,
Seigneur, encore un coup, je jure ses beaux yeux,
Et mes uniques rois, et mes uniques dieux...

ÆOLE, *au milieu de l'air*. Téméraire mortel, n'en dis pas davantage;
Tu n'obliges que trop les dieux à te haïr :
Quoi que pense attenter l'orgueil de ton courage,
Ils ont trop de moyens de se faire obéir.
Connois-moi pour ton infortune;
Je suis Æole, roi des vents.
Partez, mes orageux suivants,
Faites ce qu'ordonne Neptune.

Ce commandement d'Æole produit un spectacle étrange et merveilleux tout ensemble. Les deux vents qui étoient à ses côtés suspendus en l'air s'envolent, l'un à gauche et l'autre à droit[1] : deux autres remontent avec lui dans le ciel sur le même nuage qui les vient d'apporter ; deux autres, qui étoient à sa main gauche sur les ailes du théâtre, s'avancent au milieu de l'air, où, ayant fait un tour, ainsi que deux tourbillons, ils passent au côté droit du théâtre, d'où les deux derniers fondent sur Andromède, et, l'ayant saisie chacun par un bras, ils l'enlèvent de l'autre côté jusque dans les nues.

ANDROMÈDE. O ciel!

CÉPHÉE. Ils l'ont saisie, et l'enlèvent en l'air.

PHINÉE. Ah! ne présumez pas ainsi me la voler;
Je vous suivrai partout malgré votre surprise.

SCÈNE VI.

CÉPHÉE, PERSÉE, SUITE DU ROI.

PERSÉE. Seigneur, un tel péril ne veut point de remise;
Mais espérez encor, je vole à son secours,
Et vais forcer le sort à prendre un autre cours[2].

que, ni exprimé avec une élégance plus noble et plus simple ; jamais on n'a mis plus de charme dans la véritable éloquence. (V.)

[1] On écrivoit alors indifféremment *à droit* ou *à droite*; la langue n'étoit pas encore fixée.

[2] Persée qui *va forcer le sort à prendre un autre cours* n'est pas le Persée de Quinault. (V.)

CÉPHÉE. Vingt amants pour Nérée en firent l'entreprise,
Mais il n'est point d'effort que ce monstre ne brise.
Tous voulurent sauver ses attraits adorés,
Tous furent avec elle à l'instant dévorés.
PERSÉE. Le ciel aime Andromède, il veut son hyménée,
Seigneur; et si les vents l'arrachent à Phinée,
Ce n'est que pour la rendre à quelque illustre époux
Qui soit plus digne d'elle, et plus digne de vous;
A quelque autre par-là les dieux l'ont réservée.
Vous saurez qui je suis quand je l'aurai sauvée.
Adieu. Par des chemins aux hommes inconnus
Je vais mettre en effet l'oracle de Vénus.
Le temps nous est trop cher pour le perdre en paroles.
CÉPHÉE. Moi, qui ne puis former d'espérances frivoles,
Pour ne voir pas courir ce grand cœur au trépas,
Je vais faire des vœux qu'on n'écoutera pas.

ACTE TROISIÈME.

Il se fait ici une si étrange métamorphose, qu'il semble qu'avant de sortir de ce jardin Persée ait découvert cette monstrueuse tête de Méduse qu'il porte partout sous son bouclier. Les myrtes et les jasmins qui le composoient sont devenus des rochers affreux, dont les masses inégalement escarpées et bossues suivent si parfaitement le caprice de la nature, qu'il semble qu'elle ait plus contribué que l'art à les placer ainsi des deux côtés du théâtre : c'est en quoi l'artifice de l'ouvrier est merveilleux, et se fait voir d'autant plus, qu'il prend soin de se cacher. Les vagues s'emparent de toute la scène, à la réserve de cinq ou six pieds qu'elles laissent pour leur servir de rivage ; elles sont dans une agitation continuelle, et composent comme un golfe enfermé entre ces deux rangs de falaises : on en voit l'embouchure se dégorger dans la pleine mer, qui paroît si vaste et d'une si grande étendue, qu'on jureroit que les vaisseaux qui flottent près de l'horizon, dont la vue est bornée, sont éloignés de plus de six lieues de ceux qui les considèrent. Il n'y a personne qui ne juge que cet horrible spectacle est le funeste appareil de l'injustice des dieux et du supplice d'Andromède; aussi la voit-on au haut des nues, d'où les deux vents qui l'ont enlevée l'apportent avec impétuosité et l'attachent au pied d'un de ces rochers.

SCÈNE I.

ANDROMÈDE *au pied d'un rocher;* DEUX VENTS *qui l'y attachent;* TIMANTE; CHOEUR DE PEUPLE *sur le rivage.*

TIMANTE. Allons voir, chers amis, ce qu'elle est devenue,
La princesse, et mourir, s'il se peut, à sa vue.

CHOEUR. La voilà que ces vents achèvent d'attacher,
En infames bourreaux, à ce fatal rocher.
TIMANTE. Oui, c'est elle sans doute. Ah! l'indigne spectacle!
CHOEUR. Si le ciel n'est injuste, il lui doit un miracle.
(Les vents s'envolent.)
TIMANTE. Il en fera voir un, s'il en croit nos desirs.
ANDROMÈDE. O dieux!
TIMANTE. Avec respect écoutons ses soupirs;
Et puissent les accents de ses premières plaintes
Porter dans tous nos cœurs de mortelles atteintes!
ANDROMÈDE. Affreuse image du trépas
Qu'un triste honneur m'avoit fardée,
Surprenantes horreurs, épouvantable idée,
Qui tantôt ne m'ébranliez pas,
Que l'on vous conçoit mal quand on vous envisage
Avec un peu d'éloignement[1]!
Qu'on vous méprise alors! qu'on vous brave aisément!
Mais que la grandeur de courage
Devient d'un difficile usage
Lorsqu'on touche au dernier moment!

Ici seule, et de toutes parts
A mon destin abandonnée,
Ici que je n'ai plus ni parents, ni Phinée,
Sur qui détourner mes regards,
L'attente de la mort de tout mon cœur s'empare:
Il n'a qu'elle à considérer;
Et, quoi que de ce monstre il s'ose figurer,
Ma constance qui s'y prépare
Le trouve d'autant plus barbare
Qu'il diffère à me dévorer.

Étrange effet de mes malheurs!
Mon ame traînante, abattue,
N'a qu'un moment à vivre; et ce moment me tue
A force de vives douleurs.
Ma frayeur a pour moi mille mortelles feintes,

[1] On doit remarquer un défaut que Corneille n'a pu éviter dans aucune de ses pièces de théâtre; c'est de faire parler le poëte à la place du personnage; c'est de mettre en froids raisonnements, en maximes générales, ce qui doit être en sentiment; défaut dans lequel Racine n'est jamais tombé. (V.)

Cependant que la mort me fuit;
Je pâme au moindre vent, je meurs au moindre bruit;
Et mes espérances éteintes
N'attendent la fin de mes craintes
Que du monstre qui les produit.
Qu'il tarde à suivre mes desirs!
Et que sa cruelle paresse
A ce cœur dont ma flamme est encor la maîtresse
Coû'e d'amers et longs soupirs!
O toi, dont jusqu'ici la douceur ma suivie,
Va-t'en, souvenir indiscret;
Et, cessant de me faire un entretien secret
De ce prince qui m'a servie,
Laisse-moi sortir de la vie
Avec un peu moins de regret.
C'est assez que tout l'univers
Conspire à faire mes supplices:
Ne les redouble point, toi qui fus mes délices,
En me montrant ce que je perds;
Laisse-moi...

SCÈNE II.

CASSIOPE, ANDROMÈDE, TIMANTE; CHOEUR DE PEUPLE.

CASSIOPE. Me voici qui seule ai fait le crime,
Me voici, justes dieux, prenez votre victime;
S'il est quelque justice encore parmi vous,
C'est à moi seule, à moi qu'est dû votre courroux.
Punir les innocents, et laisser les coupables,
Inhumains! est-ce en être, est-ce en être capables?
A moi tout le supplice, à moi tout le forfait.
Que faites-vous, cruels? qu'avez-vous presque fait?
Andromède est ici votre plus rare ouvrage;
Andromède est ici votre plus digne image;
Elle rassemble en soi vos attraits divisés:
On vous connoîtra moins si vous la détruisez.
Ah! je découvre enfin d'où provient tant de haine;
Vous en êtes jaloux plus que je n'en fus vaine;
Si vous la laissiez vivre, envieux tout puissants,
Elle auroit plus que vous et d'autels et d'encens;

Chacun préféreroit le portrait au modèle,
Et bientôt l'univers n'adoreroit plus qu'elle [1].

ANDROMÈDE. En l'état où je suis le sort m'est-il trop doux,
Si vous ne me donnez de quoi craindre pour vous?
Faut-il encor ce comble à des malheurs extrêmes?
Qu'espérez-vous, madame, à force de blasphèmes?

CASSIOPE. Attirer et leur monstre et leur foudre sur moi :
Mais je ne les irrite, hélas! que contre toi;
Sur ton sang innocent retombent tous mes crimes;
Seule tu leur tiens lieu de mille autres victimes;
Et pour punir ta mère ils n'ont, ces cruels dieux,
Ni monstre dans la mer, ni foudre dans les cieux.
Aussi savent-ils bien que se prendre à ta vie,
C'est percer de mon cœur la plus tendre partie;
Que je souffre bien plus en te voyant périr,
Et qu'ils me feroient grace en me faisant mourir.
Ma fille, c'est donc là cet heureux hyménée [2],
Cette illustre union par Vénus ordonnée,
Qu'avecque tant de pompe il falloit préparer,
Et que ces mêmes dieux devoient tant honorer!
Ce que nos yeux ont vu n'étoit-ce donc qu'un songe,
Déesse? ou ne viens-tu que pour dire un mensonge?
Nous aurois-tu parlé sans l'aveu du Destin?
Est-ce ainsi qu'à nos maux le ciel trouve une fin?
Est-ce ainsi qu'Andromède en reçoit les caresses?
Si contre elle l'envie émeut quelques déesses,
L'amour en sa faveur n'arme-t-il point de dieux?
Sont-ils tous devenus, ou sans cœur ou sans yeux?
Le maître souverain de toute la nature
Pour de moindres beautés a changé de figure;

[1] Voilà encore un des grands défauts de Corneille; il cherche des pensées, des traits d'esprit, et, qui pis est, d'un esprit faux, quand il ne faut exprimer que la douleur. Cassiope découvre d'où provient tant de haine; c'est de jalousie : et Clytemnestre, dans *Iphigénie*, ne s'exprime pas ainsi. Mais, malgré ce défaut, il y a des moments de chaleur dans le discours de Cassiope : on remarquera seulement qu'Andromède, enchaînée sur son rocher, et sur le point d'être dévorée, n'est pas en état de faire la conversation. (V.)

[2] On retrouve le même mouvement, et presque la même pensée dans ces vers de Racine :

Barbare! c'est donc là cet heureux sacrifice
Que vos soins préparoient avec tant d'artifice!
Iphigénie, acte IV, sc. IV.

Neptune a soupiré pour de moindres appas;
Elle en montre à Phébus que Daphné n'avoit pas;
Et l'Amour en Psyché voyoit bien moins de charmes,
Quand pour elle il daigna se blesser de ses armes.
Qui dérobe à tes yeux le droit de tout charmer,
Ma fille? au vif éclat qu'ils sèment dans la mer,
Les tritons amoureux, malgré leurs néréides,
Devroient déja sortir de leurs grottes humides,
Aux fureurs de leur monstre à l'envi s'opposer,
Contre ce même écueil eux-mêmes l'écraser,
Et de ses os brisés, de sa rage étouffée,
Au pied de ton rocher t'élever un trophée.

ANDROMÈDE, *voyant venir le monstre de loin.*

Renouveler le crime, est-ce pour les fléchir?
Vous hâtez mon supplice au lieu de m'affranchir.
Vous appelez le monstre. Ah! du moins à sa vue
Quittez la vanité qui m'a déja perdue.
Il n'est mortel ni dieu qui m'ose secourir.
Il vient; consolez-vous, et me laissez mourir.

CASSIOPE. Je le vois, c'en est fait. Parois du moins, Phinée,
Pour sauver la beauté qui t'étoit destinée;
Parois, il en est temps; viens en dépit des dieux
Sauver ton Andromède, ou périr à ses yeux;
L'amour te le commande, et l'honneur t'en convie;
Peux-tu, si tu la perds, aimer encor la vie?

ANDROMÈDE. Il n'a manque d'amour, ni manque de valeur;
Mais sans doute, madame, il est mort de douleur:
Et comme il a du cœur et sait que je l'adore,
Il périroit ici s'il respiroit encore.

CASSIOPE. Dis plutôt que l'ingrat n'ose te mériter.
Toi donc, qui plus que lui t'osois tantôt vanter,
Viens, amant inconnu, dont la haute origine,
Si nous t'en voulons croire, est royale ou divine;
Viens en donner la preuve, et, par un prompt secours,
Fais-nous voir quelle foi l'on doit à tes discours;
Supplante ton rival par une illustre audace;
Viens à droit de conquête en occuper la place:
Andromède est à toi si tu l'oses gagner.
Quoi! lâches, le péril vous la fait dédaigner!
Il éteint en tous deux ces flammes sans secondes!

Allons, mon désespoir, jusqu'au milieu des ondes
Faire servir l'effort de nos bras impuissants
D'exemple et de reproche à leurs feux languissants;
Faisons ce que tous deux devroient faire avec joie;
Détournons sa fureur dessus une autre proie :
Heureuse si mon sang la pouvoit assouvir !
Allons. Mais qui m'arrête? Ah ! c'est mal me servir.

On voit ici Persée descendre du haut des nues.

SCÈNE III.

ANDROMÈDE, *attachée au rocher;* PERSÉE, *en l'air, sur le cheval Pégase;* CASSIOPE, TIMANTE ET LE CHOEUR *sur le rivage.*

TIMANTE, *montrant Persée à Cassiope, et l'empêchant de se jeter en la mer.*
Courez-vous à la mort quand on vole à votre aide?
Voyez par quels chemins on secourt Andromède;
Quel héros ou quel dieu sur ce cheval ailé...

CASSIOPE. Ah ! c'est cet inconnu par mes cris appelé,
C'est lui-même, seigneur, que mon ame étonnée...

PERSÉE, *en l'air sur le Pégase.*
Reine, voyez par-là si je vaux bien Phinée,
Si j'étois moins que lui digne de votre choix,
Et si le sang des dieux cède à celui des rois.

CASSIOPE. Rien n'égale, seigneur, un amour si fidèle;
Combattez donc pour vous en combattant pour elle :
Vous ne trouverez point de sentiments ingrats.

PERSÉE, *à Andromède.* Adorable princesse, avouez-en mon bras.

CHOEUR DE MUSIQUE, *cependant que Persée combat le monstre.*
Courage, enfant des dieux, elle est votre conquête;
Et jamais amant ni guerrier
Ne vit ceindre sa tête
D'un si beau myrte ou d'un si beau laurier.

UNE VOIX *seule.* Andromède est le prix qui suit votre victoire :
Combattez, combattez;
Et vos plaisirs et votre gloire
Rendront jaloux les dieux dont vous sortez.

LE CHOEUR *répète.* Courage, enfant des dieux, elle est votre conquête;
Et jamais amant ni guerrier
Ne vit ceindre sa tête

D'un si beau myrte ou d'un si beau laurier.

TIMANTE, *à la reine.* Voyez de quel effet notre attente est suivie,
Madame; elle est sauvée, et le monstre est sans vie.

PERSÉE, *ayant tué le monstre.*

Rendez graces au dieu qui m'en a fait vainqueur.

CASSIOPE. O ciel! que ne vous puis-je assez ouvrir mon cœur!
L'oracle de Vénus enfin s'est fait entendre :
Voilà ce dernier choix qui nous devoit tout rendre;
Et vous êtes, seigneur, l'incomparable époux
Par qui le sang des dieux se doit joindre avec nous.
Ne pense plus, ma fille, à ton ingrat Phinée;
C'est à ce grand héros que le sort t'a donnée;
C'est pour lui que le ciel te destine aujourd'hui;
Il est digne de toi, rends-toi digne de lui.

PERSÉE. Il faut la mériter par mille autres services;
Un peu d'espoir suffit pour de tels sacrifices.
Princesse, cependant quittez ces tristes lieux,
Pour rendre à votre cour tout l'éclat de vos yeux.
Ces vents, ces mêmes vents qui vous ont enlevée,
Vont rendre de tout point ma victoire achevée :
L'ordre que leur prescrit mon père Jupiter
Jusqu'en votre palais les force à vous porter,
Les force à vous remettre où tantôt leur surprise...

ANDROMÈDE. D'une frayeur mortelle à peine encor remise,
Pardonnez, grand héros, si mon étonnement
N'a pas la liberté d'aucun remerciement.

PERSÉE. Venez, tyrans des mers, réparer votre crime,
Venez restituer cette illustre victime;
Méritez votre grace, impétueux mutins,
Par votre obéissance au maître des destins.

Les vents obéissent aussitôt à ce commandement de Persée; et on les voit en un moment délacher cette princesse, et la reporter par-dessus les flots jusqu'aux lieux d'où ils l'avoient apportée au commencement de cet acte. En même temps Persée revole en haut sur son cheval ailé; et, après avoir fait un caracol[1] admirable au milieu de l'air, il tire du même côté qu'on a vu disparoître la princesse : tandis qu'il vole, tout le rivage retentit de cris de joie et de chants de victoire.

CASSIOPE, *voyant Persée revoler en haut après sa victoire.*
Peuple, qu'à pleine voix l'alégresse publique
Après un tel miracle en triomphe s'explique,

[1] Le genre et l'orthographe du mot *caracol* ont changé depuis; on écriroit aujourd'hui *une caracole.*

Et fasse retentir sur ce rivage heureux
L'immortelle valeur d'un bras si généreux.

CHOEUR. Le monstre est mort, crions victoire,
Victoire tous, victoire à pleine voix;
Que nos campagnes et nos bois
Ne résonnent que de sa gloire.
Princesse, elle vous donne enfin l'illustre époux
Qui seul étoit digne de vous.

Vous êtes sa digne conquête.
Victoire tous, victoire à son amour!
C'est lui qui nous rend ce beau jour,
C'est lui qui calme la tempête :
Et c'est lui qui vous donne enfin l'illustre époux
Qui seul étoit digne de vous.

CASSIOPE, *après que Persée est disparu.*

Dieux! j'étois sur ces bords immobile de joie!
Allons voir où ces vents ont reporté leur proie,
Embrasser ce vainqueur, et demander au roi
L'effet du juste espoir qu'il a reçu de moi.

SCÈNE IV.

CYMODOCE, ÉPHYRE, CYDIPPE.

Ces trois néréides s'élèvent du milieu des flots.

CYMODOCE. Ainsi notre colère est de tout point bravée!
Ainsi notre victime à nos yeux enlevée
Va croître les douceurs de ses contentements
Par le juste mépris de nos ressentiments.

ÉPHYRE. Toute notre fureur, toute notre vengeance
Semble avec son destin être d'intelligence,
N'agir qu'en sa faveur; et ses plus rudes coups
Ne font que lui donner un plus illustre époux.

CYDIPPE. Le sort, qui jusqu'ici nous a donné le change,
Immole à ses beautés le monstre qui nous venge;
Du même sacrifice, et dans le même lieu,
De victime qu'elle est, elle devient le dieu.
Cessons dorénavant, cessons d'être immortelles,
Puisque les immortels trahissent nos querelles,
Qu'une beauté commune est plus chère à leurs yeux;
Car son libérateur est sans doute un des dieux.

Autre qu'un dieu n'eût pu nous ôter cette proie;
Autre qu'un dieu n'eût pu prendre une telle voie;
Et ce cheval ailé fût péri mille fois
Avant que de voler sous un indigne poids.

CIMODOCE. Oui, c'est sans doute un dieu qui vient de la défendre.
Mais il n'est pas, mes sœurs, encor temps de nous rendre;
Et puisqu'un dieu pour elle ose nous outrager,
Il faut trouver aussi des dieux à nous venger.
Du sang de notre monstre encore toutes teintes,
Au palais de Neptune allons porter nos plaintes,
Lui demander raison de l'immortel affront
Qu'une telle défaite imprime à notre front.

CYDIPPE. Je crois qu'il nous prévient, les ondes en bouillonnent:
Les conques des tritons dans ces rochers résonnent.
C'est lui-même, parlons.

SCÈNE V.

NEPTUNE, LES TROIS NÉRÉIDES.

NEPTUNE, *dans son char formé d'une grande conque de nacre et tiré par deux chevaux marins.*
Je sais vos déplaisirs,
Mes filles; et je viens au bruit de vos soupirs,
De l'affront qu'on vous fait plus que vous en colère:
C'est moi que tyrannise un superbe de frère,
Qui dans mon propre état m'osant faire la loi,
M'envoie un de ses fils pour triompher de moi.
Qu'il règne dans le ciel, qu'il règne sur la terre;
Qu'il gouverne à son gré l'éclat de son tonnerre;
Que même du Destin il soit indépendant;
Mais qu'il me laisse à moi gouverner mon trident.
C'est bien assez pour lui d'un si grand avantage,
Sans me venir braver encor dans mon partage.
Après cet attentat sur l'empire des mers,
Même honte à leur tour menace les enfers;
Aussi leur souverain prendra notre querelle:
Je vais l'intéresser avec Junon pour elle;
Et tous trois, assemblant notre pouvoir en un,
Nous saurons bien dompter notre tyran commun.
Adieu. Consolez-vous, nymphes trop outragées;

Je périrai moi-même, ou vous serez vengées :
Et j'ai su du Destin, qui se ligue avec nous,
Qu'Andromède ici-bas n'aura jamais d'époux.
(Il fond au milieu de la mer.)

CYMODOCE. Après le doux espoir d'une telle promesse
Reprenons, chères sœurs, une entière alégresse.
(Les néréides se plongent aussi dans la mer.)

ACTE QUATRIÈME.

Les vagues fondent sous le théâtre; et ces hideuses masses de pierres dont elles battoient le pied font place à la magnificence d'un palais royal. On ne le voit pas tout entier; on n'en voit que le vestibule, ou plutôt la grande salle, qui doit servir aux noces de Persée et d'Andromède. Deux rangs de colonnes de chaque côté, l'un de rondes, et l'autre de carrées, en font tes ornements : elles sont enrichies de statues de marbre blanc d'une grandeur naturelle; et leurs bases, corniches, amortissements, étalent tout ce que peut la justesse de l'architecture. Le frontispice suit le même ordre; et, par trois portes dont il est percé, il fait voir trois allées de cyprès où l'œil s'enfonce à perte de vue [1].

SCÈNE I.

ANDROMÈDE, PERSÉE; CHOEUR DE NYMPHES, SUITE DE PERSÉE.

PERSÉE. Que me permettez-vous, madame, d'espérer?
Mon amour jusqu'à vous a-t-il lieu d'aspirer?
Et puis-je, en cette illustre et charmante journée,
Prétendre jusqu'au cœur que possédoit Phinée?

ANDROMÈDE. Laissez-moi l'oublier, puisqu'on me donne à vous;
Et s'il l'a possédé n'en soyez point jaloux.
Le choix du roi l'y mit, le choix du roi l'en chasse;
Ce même choix du roi vous y donne sa place;
N'exigez rien de plus : je ne sais point haïr;
Je ne sais point aimer, mais je sais obéir :
Je sais porter ce cœur à tout ce qu'on m'ordonne,
Il suit aveuglément la main qui vous le donne;

[1] Après ces derniers mots, on lit dans la première édition : « Persée paroît le premier dans cette salle conduisant Andromède à son appartement, après l'avoir obtenue du roi et de la reine; et, comme si leur volonté ne suffisoit pas, il tâche encore de l'obtenir d'elle-même par les respects qu'il lui rend, et les submissions extraordinaires qu'il lui fait. »

De sorte, grand héros, qu'après le choix du roi,
Ce que vous demandez est plus à vous qu'à moi.

PERSÉE. Que je puisse abuser ainsi de sa puissance!
Hasarder vos plaisirs sur votre obéissance!
Et de libérateur de vos rares beautés
M'élever en tyran dessus vos volontés!
Princesse, mon bonheur vous auroit mal servie,
S'il vous faisoit esclave en vous rendant la vie;
Et s'il n'avoit sauvé des jours si précieux
Que pour les attacher sous un joug odieux.
C'est aux courages bas, c'est aux amants vulgaires,
A faire agir pour eux l'autorité des pères.
Souffrez à mon amour des chemins différents.
J'ai vu parler pour moi les dieux et vos parents;
Je sens que mon espoir s'enfle de leur suffrage;
Mais je n'en veux enfin tirer autre avantage
Que de pouvoir ici faire hommage à vos yeux
Du choix de vos parents, et du vouloir des dieux.
Ils vous donnent à moi, je vous rends à vous-même;
Et comme enfin c'est vous et non pas moi que j'aime,
J'aime mieux m'exposer à perdre un bien si doux
Que de vous obtenir d'un autre que de vous.
Je garde cet espoir, et hasarde le reste;
Et, me soit votre choix ou propice ou funeste,
Je bénirai l'arrêt qu'en feront vos desirs,
Si ma mort vous épargne un peu de déplaisirs.
Remplissez mon espoir ou trompez mon attente,
Je mourrai sans regret si vous vivez contente;
Et mon trépas n'aura que d'aimables moments
S'il vous ôte un obstacle à vos contentements.

ANDROMÈDE. C'est trop d'être vainqueur dans la même journée
Et de ma retenue et de ma destinée.
Après que par le roi vos vœux sont exaucés,
Vous parler d'obéir c'étoit vous dire assez:
Mais vous voulez douter, afin que je m'explique,
Et que votre victoire en devienne publique.
Sachez donc...

PERSÉE. Non, madame; où j'ai tant d'intérêt,
Ce n'est pas devant moi qu'il faut faire l'arrêt.
L'excès de vos bontés pourroit en ma présence

Faire à vos sentiments un peu de violence ;
Ce bras vainqueur du monstre, et qui vous rend le jour,
Pourroit en ma faveur séduire votre amour ;
La pitié de mes maux pourroit même surprendre
Ce cœur trop généreux pour s'en vouloir défendre ;
Et le moyen qu'un cœur ou séduit ou surpris
Fût juste en ses faveurs, ou juste en ses mépris ?
De tout ce que j'ai fait ne voyez que ma flamme ;
De tout ce qu'on vous dit ne croyez que votre ame ;
Ne me répondez point, et consultez-la bien ;
Faites votre bonheur sans aucun soin du mien :
Je lui voudrois du mal s'il retranchoit du vôtre,
S'il vous pouvoit coûter un soupir pour quelque autre,
Et si, quittant pour moi quelques destins meilleurs,
Votre devoir laissoit votre tendresse ailleurs.
Je vous le dis encor dans ma plus douce attente,
Je mourrai trop content si vous vivez contente,
Et si, l'heur de ma vie ayant sauvé vos jours,
La gloire de ma mort assure vos amours.
Adieu. Je vais attendre ou triomphe ou supplice,
L'un comme effet de grace, et l'autre de justice.

ANDROMÈDE. A ces profonds respects qu'ici vous me rendez
Je ne réplique point, vous me le défendez ;
Mais, quoique votre amour me condamne au silence,
Je vous dirai, seigneur, malgré votre défense,
Qu'un héros tel que vous ne sauroit ignorer
Qu'ayant tout mérité l'on doit tout espérer.

SCÈNE II.

ANDROMÈDE, CHOEUR DE NYMPHES.

ANDROMÈDE.

Nymphes, l'auriez-vous cru, qu'en moins d'une journée,
J'aimasse de la sorte un autre que Phinée ?
Le roi l'a commandé, mais de mon sentiment
Je m'offrois en secret à son commandement.
Ma flamme impatiente invoquoit sa puissance,
Et couroit au-devant de mon obéissance.
Je fais plus : au seul nom de mon premier vainqueur,
L'amour à la colère abandonne mon cœur ;

Et ce captif rebelle, ayant brisé sa chaîne,
Va jusques au dédain, s'il ne passe à la haine.
Que direz-vous d'un change et si prompt et si grand,
Qui dans ce même cœur moi-même me surprend?

AGLANTE. Que pour faire un bonheur promis par tant d'oracles
Cette grande journée est celle des miracles,
Et qu'il n'est pas aux dieux besoin de plus d'effort
A changer votre cœur qu'à changer votre sort.
Cet empire absolu qu'ils ont dessus nos ames
Éteint comme il leur plaît et rallume nos flammes,
Et verse dans nos cœurs, pour se faire obéir,
Des principes secrets d'aimer et de haïr.
Nous en voyons au vôtre en cette haute estime
Que vous nous témoignez pour ce bras magnanime;
Au défaut de l'amour que Phinée emportoit,
Il lui donnoit dès lors tout ce qui lui restoit;
Dès lors ces mêmes dieux, dont l'ordre s'exécute,
Le penchoient du côté qu'ils préparoient sa chute;
Et cette haute estime attendant ce beau jour
N'étoit qu'un beau degré pour monter à l'amour.

CÉPHALIE. Un digne amour succède à cette haute estime;
Si je puis toutefois vous le dire sans crime,
C'est hasarder beaucoup que croire entièrement
L'impétuosité d'un si prompt changement.
Comme pour vous Phinée eut toujours quelques charmes,
Peut-être il ne lui faut qu'un soupir et deux larmes [1]
Pour dissiper un peu de cette avidité
Qui d'un si gros torrent suit la rapidité.
Deux amants que sépare une légère offense
Rentrent d'un seul coup d'œil en pleine intelligence.
Vous reverrez en lui ce qui le fit aimer,
Les mêmes qualités qu'il vous plut estimer...

ANDROMÈDE. Et j'y verrai de plus cette ame lâche et basse
Jusqu'à m'abandonner à toute ma disgrace;
Cet ingrat trop aimé qui n'osa me sauver,
Qui me voyant périr voulut se conserver,
Et crut s'être acquitté devant ce que nous sommes,

[1] C'est là un des plus étranges vers qu'on ait jamais faits en quelque genre que ce puisse être; mais ce n'est qu'un vers aisé à corriger, au lieu que les froids et inutiles discours d'Andromède et du chœur des nymphes ne peuvent être embellis. (V.)

En querellant les dieux et menaçant les hommes.
S'il eût… Mais le voici; voyons si ses discours
Rompront de ce torrent ou grossiront le cours.

SCÈNE III.

ANDROMÈDE, PHINÉE, AMMON; CHOEUR DE NYMPHES, SUITE DE PHINÉE.

PHINÉE. Sur un bruit qui m'étonne, et que je ne puis croire [1],
Madame, mon amour, jaloux de votre gloire,
Vient savoir s'il est vrai que vous soyez d'accord,
Par un change honteux, de l'arrêt de ma mort.
Je ne suis point surpris que le roi, que la reine,
Suivent les mouvements d'une foiblesse humaine;
Tout ce qui me surprend, ce sont vos volontés.
On vous donne à Persée, et vous y consentez!
Et toute votre foi demeure sans défense
Alors que de mon bien on fait sa récompense!
ANDROMÈDE. Oui, j'y consens, Phinée, et j'y dois consentir;
Et, quel que soit ce bien qu'il a su garantir,
Sans vous faire injustice on en fait son salaire,
Quand il a fait pour moi ce que vous deviez faire.
De quel front osez-vous me nommer votre bien,
Vous qu'on a vu tantôt n'y prétendre plus rien?
Quoi! vous consentirez qu'un monstre me dévore,
Et ce monstre étant mort je suis à vous encore!
Quand je sors de péril vous revenez à moi!
Vous avez de l'amour, et je vous dois ma foi!
C'étoit de sa fureur qu'il me falloit défendre,
Si vous vouliez garder quelque droit d'y prétendre:
Ce demi-dieu n'a fait, quoi que vous prétendiez,
Que m'arracher au monstre à qui vous me cédiez.
Quittez donc cette vaine et téméraire idée;
Ne me demandez plus quand vous m'avez cédée.
Ce doit être pour vous même chose aujourd'hui,
Ou de me voir au monstre, ou de me voir à lui.
PHINÉE. Qu'ai-je oublié pour vous de ce que j'ai pu faire?

[1] Le rôle de Phinée devient ridicule quand il fait des reproches à la princesse de ce qu'on la donne à celui qui l'a sauvée; il ne tenait qu'à lui de se mettre dans une barque, et d'aller combattre le monstre. Ce personnage est trop avili. (V.)

N'ai-je pas des dieux même attiré la colère?
Lorsque je vis Æole armé pour m'en punir,
Fut-il en mon pouvoir de vous mieux retenir?
N'eurent-ils pas besoin d'un éclat de tonnerre,
Ses ministres ailés, pour me jeter par terre?
Et voyant mes efforts avorter sans effets,
Quels pleurs n'ai-je versés, et quels vœux n'ai-je faits?

ANDROMÈDE. Vous avez donc pour moi daigné verser des larmes,
Lorsque pour me défendre un autre a pris les armes!
Et dedans mon péril vos sentiments ingrats
S'amusoient à des vœux quand il falloit des bras!

PHINÉE. Que pouvois-je de plus, ayant vu pour Nérée
De vingt amants armés la troupe dévorée?
Devois-je encor promettre un succès à ma main,
Qu'on voyoit au-dessus de tout l'effort humain?
Devois-je me flatter de l'espoir d'un miracle?

ANDROMÈDE. Vous deviez l'espérer sur la foi d'un oracle[1]:
Le ciel l'avoit promis par un arrêt si doux!
Il l'a fait par un autre, et l'auroit fait par vous.
Mais quand vous auriez cru votre perte assurée,
Du moins ces vingt amants dévorés pour Nérée
Vous laissoient un exemple et noble et glorieux,
Si vous n'eussiez pas craint de périr à mes yeux.
Ils voyoient de leur mort la même certitude;
Mais avec plus d'amour et moins d'ingratitude,
Tous voulurent mourir pour leur objet mourant.
Que leur amour du vôtre étoit bien différent!
L'effort de leur courage a produit vos alarmes,
Vous a réduit aux vœux, vous a réduit aux larmes;
Et, quoique plus heureuse en un semblable sort,
Je vois d'un œil jaloux la gloire de sa mort.
Elle avoit vingt amants qui voulurent la suivre,
Et je n'en avois qu'un, qui m'a voulu survivre.
Encor ces vingt amants qui vous ont alarmé
N'étoient pas tous aimés, et vous étiez aimé:
Ils n'avoient la plupart qu'une foible espérance;
Et vous aviez, Phinée, une entière assurance;
Vous possédiez mon cœur, vous possédiez ma foi;
N'étoit-ce point assez pour mourir avec moi?

[1] Ces contestations sont bien froides. (V.)

Pouviez-vous ?...

PHINÉE. Ah ! de grace, imputez-moi, madame,
Les crimes les plus noirs dont soit capable une ame;
Mais ne soupçonnez point ce malheureux amant
De vous pouvoir jamais survivre un seul moment.
J'épargnois à mes yeux un funeste spectacle,
Où mes bras impuissants n'avoient pu mettre obstacle,
Et tenois ma main prête à servir ma douleur
Au moindre et premier bruit qu'eût fait votre malheur.

ANDROMÈDE. Et vos respects trouvoient une digne matière
A me laisser l'honneur de périr la première[1] !
Ah ! c'étoit à mes yeux qu'il falloit y courir,
Si vous aviez pour moi cette ardeur de mourir.
Vous ne me deviez pas envier cette joie
De voir offrir au monstre une première proie :
Vous m'auriez de la mort adouci les horreurs ;
Vous m'auriez fait du monstre adorer les fureurs ;
Et lui voyant ouvrir ce gouffre épouvantable,
Je l'aurois regardé comme un port favorable,
Comme un vivant sépulcre où mon cœur amoureux
Eût brûlé de rejoindre un amant généreux.
J'aurois désavoué la valeur de Persée ;
En me sauvant la vie il m'auroit offensée;
Et de ce même bras qu'il m'auroit conservé
Je vous immolerois ce qu'il m'auroit sauvé.
Ma mort auroit déja couronné votre perte ;
Et la bonté du ciel ne l'auroit pas soufferte ;
C'est à votre refus que les dieux ont remis
En de plus dignes mains ce qu'ils m'avoient promis.
Mon cœur eût mieux aimé le tenir de la vôtre;
Mais je vis par un autre, et vivrai pour un autre.
Vous n'avez aucun lieu d'en devenir jaloux,
Puisque sur ce rocher j'étois morte pour vous :
Qui pouvoit le souffrir peut me voir sans envie
Vivre pour un héros de qui je tiens la vie;
Et quand l'amour encor me parleroit pour lui,
Je ne puis disposer des conquêtes d'autrui.
Adieu.

[1] Andromède accable trop ce Phinée. (V.)

SCÈNE IV.

PHINÉE, AMMON; SUITE DE PHINÉE.

PHINÉE. Vous voulez donc que j'en fasse la mienne,
Cruelle, et que ma foi de mon bras vous obtienne?
Eh bien! nous l'irons voir, ce bienheureux vainqueur,
Qui, triomphant d'un monstre, a dompté votre cœur.
C'étoit trop peu pour lui d'une seule victoire,
S'il n'eût dedans ce cœur triomphé de ma gloire!
Mais si sa main au monstre arrache un bien si cher,
La mienne à son bonheur saura bien l'arracher;
Et vainqueur de tous deux en une seule tête,
De ce qui fut mon bien je ferai ma conquête.
La force me rendra ce que ne peut l'amour.
Allons-y, chers amis, et montrons dès ce jour...

AMMON. Seigneur, auparavant d'une ame plus remise
Daignez voir le succès d'une telle entreprise.
Savez-vous que Persée est fils de Jupiter,
Et qu'ainsi vous avez le foudre à redouter?

PHINÉE. Je sais que Danaé fut son indigne mère;
L'or qui plut dans son sein l'y forma d'adultère :
Mais le pur sang des rois n'est pas moins précieux,
Ni moins chéri du ciel que les crimes des dieux [1].

AMMON. Mais vous ne savez pas, seigneur, que son épée
De l'horrible Méduse a la tête coupée,
Que sous son bouclier il la porte en tous lieux,
Et que c'est fait de vous s'il en frappe vos yeux.

PHINÉE. On dit que ce prodige est pire qu'un tonnerre,
Qu'il ne faut que le voir pour n'être plus que pierre,
Et que naguère Atlas, qui ne s'en put cacher,
A cet aspect fatal devint un grand rocher.
Soit une vérité, soit un conte, n'importe;
Si la valeur ne peut, que le nombre l'emporte.
Puisque Andromède enfin vouloit me voir périr,
Ou triompher d'un monstre afin de l'acquérir,
Que, fière de se voir l'objet de tant d'oracles,
Elle veut que pour elle on fasse des miracles,

[1] Ces quatre vers sont beaux ; c'est la condamnation de presque toutes les fables de l'antiquité. (V.)

Cette tête est un monstre aussi bien que celui
Dont cet heureux rival la délivre aujourd'hui ;
Et nous aurons ainsi dans un seul adversaire
Et monstres à combattre, et miracles à faire.
Peut-être quelques dieux prendront notre parti,
Quoique de leur monarque il se dise sorti ;
Et Junon pour le moins prendra notre querelle
Contre l'amour furtif d'un époux infidèle.

Junon se fait voir dans un char superbe tiré par deux paons, et si bien enrichi, qu'il paroît digne de l'orgueil de la déesse qui s'y fait porter. Elle se promène au milieu de l'air, dont nos poëtes lui attribuent l'empire, et y fait plusieurs tours, tantôt à droite et tantôt à gauche, cependant qu'elle assure Phinée de sa protection.

SCÈNE V.

JUNON, *dans son char, au milieu de l'air;* PHINÉE, AMMON ; SUITE DE PHINÉE.

JUNON. N'en doute point, Phinée, et cesse d'endurer.
PHINÉE. Elle-même paroît pour nous en assurer.
JUNON. Je ne serai pas seule : ainsi que moi Neptune
S'intéresse en ton infortune ;
Et déja la noire Alecton,
Du fond des enfers déchaînée,
A, par les ordres de Pluton,
De mille cœurs pour toi la fureur mutinée :
Fort de tant de seconds, ose, et sers mon courroux
Contre l'indigne sang de mon perfide époux.
PHINÉE. Nous te suivons, déesse; et dessous tes auspices
Nous franchirons sans peur les plus noirs précipices.
Que craindrons-nous, amis? nous avons dieux pour dieux,
Oracle pour oracle, et la faveur des cieux
D'un contre-poids égal dessus nous balancée
N'est pas entièrement du côté de Persée.
JUNON. Je te le dis encore, ose, et sers mon courroux
Contre l'indigne sang de mon perfide époux.
AMMON. Sous tes commandements, nous y courons, déesse,
Le cœur plein d'espérance, et l'ame d'alégresse.
Allons, seigneur, allons assembler vos amis;
Courons au grand succès qu'elle vous a promis;
Aussi bien le roi vient, il faut quitter la place,
De peur...

PHINÉE. Non, demeurez pour voir ce qui se passe;
Et songez à m'en faire un fidèle rapport,
Tandis que je m'apprête à cet illustre effort.

SCÈNE VI.

CÉPHÉE, CASSIOPE, ANDROMÈDE, PERSÉE, AMMON, TIMANTE ; CHOEUR DE PEUPLE.

TIMANTE. Seigneur, le souvenir des plus âpres supplices,
Quand un tel bien les suit, n'a jamais que délices.
Si d'un mal sans pareil nous nous vîmes surpris,
Nous bénissons le ciel d'un tel mal à ce prix ;
Et voyant quel époux il donne à la princesse,
La douleur s'en termine en ces chants d'alégresse.

CHOEUR *chante.*

Vivez, vivez, heureux amants,
Dans les douceurs que l'amour vous inspire;
Vivez heureux, et vivez si long-temps,
Qu'au bout d'un siècle entier on puisse encor vous dire,
Vivez, heureux amants.

Que les plaisirs les plus charmants
Fassent les jours d'une si belle vie;
Qu'ils soient sans tache, et que tous leurs moments
Fassent redire même à la voix de l'envie,
Vivez, heureux amants.

Que les peuples les plus puissants
Dans nos souhaits à pleins vœux nous secondent!
Qu'aux dieux pour vous ils prodiguent l'encens,
Et des bouts de la terre à l'envi nous répondent,
Vivez, heureux amants.

CÉPHÉE. Allons, amis, allons, dans ce comble de joie,
Rendre graces au ciel de l'heur qu'il nous envoie.
Allons dedans le temple avecque mille vœux
De cet illustre hymen achever les beaux nœuds.
Allons sacrifier à Jupiter son père,
Le prier de souffrir ce que nous pensons faire,
Et ne s'offenser pas que ce noble lien

Fasse un mélange heureux de son sang et du mien.
CASSIOPE. Souffrez qu'auparavant par d'autres sacrifices
Nous nous rendions des eaux les déités propices.
Neptune est irrité, les nymphes de la mer
Ont de nouveaux sujets encor de s'animer;
Et comme mon orgueil fit naître leur colère,
Par mes submissions je dois les satisfaire.
Sur leurs sables témoins de tant de vanités,
Je vais sacrifier à leurs divinités;
Et conduisant ma fille à ce même rivage,
De ces mêmes beautés leur rendre un plein hommage,
Joindre nos vœux au sang des taureaux immolés :
Puis nous vous rejoindrons au temple où vous allez.
PERSÉE. Souffrez qu'en même temps de ma fière marâtre
Je tâche d'apaiser la haine opiniâtre;
Qu'un pareil sacrifice et de semblables vœux
Tirent d'elle l'aveu qui peut me rendre heureux.
Vous savez que Junon à ce lien préside,
Que sans elle l'hymen marche d'un pied timide,
Et que sa jalousie aime à persécuter
Quiconque ainsi que moi sort de son Jupiter.
CÉPHÉE. Je suis ravi de voir qu'au milieu de vos flammes
De si dignes respects règnent dessus vos ames.
Allez, j'immolerai pour vous à Jupiter,
Et je ne vois plus rien enfin à redouter.
Des dieux les moins bénins l'éternelle puissance
Ne veut de nous qu'amour et que reconnoissance;
Et jamais leur courroux ne montre de rigueurs
Que n'abatte aussitôt l'abaissement des cœurs.

ACTE CINQUIÈME.

L'architecte ne s'est pas épuisé en la structure de ce palais royal. Le temple qui lui succède a tant d'avantage sur lui, qu'il fait mépriser ce qu'on admiroit : aussi est-il juste que la demeure des dieux l'emporte sur celle des hommes; et l'art du sieur Torelli est ici d'autant plus merveilleux, qu'il fait paroître une grande diversité en ces deux décorations, quoiqu'elles soient presque la même chose. On voit encore en celle-ci deux rangs de colonnes comme en l'autre, mais d'un ordre si différent, qu'on n'y remarque aucun rapport. Celles-ci sont de porphyre; et tous les accompagnements qui les soutiennent et qui les finissent, de bronze ciselé, dont la gravure représente quantité de dieux et de déesses. La réflexion des lumières sur ce bronze en fait sortir un jour tout extraordinaire. Un grand et superbe dôme cou-

vre le milieu de ce temple magnifique ; il est partout enrichi du même métal : et, au-devant de ce dôme, l'artifice de l'ouvrier jette une galerie toute brillante d'or et d'azur. Le dessous de cette galerie laisse voir le dedans du temple par trois portes d'argent ouvragées à jour : on y verroit Céphée sacrifiant à Jupiter pour le mariage de sa fille, n'étoit que l'attention que les spectateurs prêteroient à ce sacrifice les détourneroit de celle qu'ils doivent à ce qui se passe dans le parvis que représente le théâtre.

SCÈNE I.

PHINÉE, AMMON.

AMMON. Vos amis assemblés brûlent tous de vous suivre,
Et Junon dans son temple entre vos mains le livre.
Ce rival, presque seul au pied de son autel,
Semble attendre à genoux l'honneur du coup mortel.
Là, comme la déesse agréera la victime,
Plus les lieux seront saints, moindre en sera le crime ;
Et son aveu changeant de nom à l'attentat,
Ce sera sacrifice au lieu d'assassinat.

PHINÉE. Que me sert que Junon, que Neptune propice,
Que tous les dieux ensemble aiment ce sacrifice,
Si la seule déesse à qui je fais des vœux
Ne m'en voit que d'un œil d'autant plus rigoureux,
Et si ce coup, sensible au cœur de l'inhumaine,
D'un injuste mépris fait une juste haine?
Ami, quelque fureur qui puisse m'agiter,
Je cherche à l'acquérir, et non à l'irriter ;
Et m'immoler l'objet de sa nouvelle flamme,
Ce n'est pas le chemin de rentrer dans son ame.

AMMON. Mais, seigneur, vous touchez à ce moment fatal
Qui pour jamais la donne à cet heureux rival.
En cette extrémité que prétendez-vous faire ?

PHINÉE. Tout, hormis l'irriter ; tout, hormis lui déplaire :
Soupirer à ses pieds, pleurer à ses genoux,
Trembler devant sa haine, adorer son courroux [1].

AMMON. Quittez, quittez, seigneur, un respect si funeste ;
Otez-vous ce rival, et hasardez le reste :

[1] Corneille passe pour avoir dédaigné de parler d'amour ; il en parle pourtant, et beaucoup, dans toutes ses pièces, sans en excepter une seule. C'était sans doute dans cet ouvrage, qui est moitié tragédie, moitié opéra, qu'il devait traiter cette passion ; mais il fallait en parler autrement, et ne point dire qu'*un véritable amant espère jusqu'au bout*, etc. (V.)

En dût-elle à jamais dédaigner vos soupirs,
La vengeance elle seule a de si doux plaisirs...

PHINÉE. N'en cherchons les douceurs, ami, que les dernières.
Rarement un amant les peut goûter entières ;
Et, quand de sa vengeance elles sont tout le fruit,
Ce sont fausses douceurs que l'amertume suit.
La mort de son rival, les pleurs de son ingrate,
Ont bien je ne sais quoi qui dans l'abord le flatte ;
Mais de ce cher objet s'en voyant plus haï,
Plus il s'en est flatté, plus il s'en croit trahi.
Sous d'éternels regrets son ame est abattue,
Et sa propre vengeance incessamment le tue.
Ce n'est pas que je veuille enfin la négliger :
Si je ne puis fléchir, je cours à me venger ;
Mais souffre à mon amour, mais souffre à ma foiblesse,
Encore un peu d'effort auprès de ma princesse.
Un amant véritable espère jusqu'au bout
Tant qu'il voit un moment qui peut lui rendre tout.
L'inconstante, peut-être encor tout étonnée,
N'étoit pas bien à soi quand elle s'est donnée :
Et la reconnoissance a fait plus que l'amour
En faveur d'une main qui lui rendoit le jour.
Au sortir du péril, pâle encore et tremblante,
L'image de la mort devant les yeux errante,
Elle a cru tout devoir à son libérateur :
Mais souvent le devoir ne donne pas le cœur ;
Il agit rarement sans un peu d'imposture,
Et fait peu de présents dont ce cœur ne murmure.
Peut-être, ami, peut-être après ce grand effroi
Son amour en secret aura parlé pour moi :
Les traits mal effacés de tant d'heureux services,
Les douceurs d'un beau feu qui furent ses délices,
D'un regret amoureux touchant son souvenir,
Auront en ma faveur surpris quelque soupir,
Qui s'échappant d'un cœur qu'elle force à ma perte,
M'en aura pu laisser la porte encore ouverte.
Ah ! si ce triste hymen se pouvoit éloigner !

AMMON. Quoi ! vous voulez encor vous faire dédaigner ?
Sous ce honteux espoir votre fureur se dompte ?

PHINÉE. Que veux-tu ? ne sois point le témoin de ma honte ;

Andromède revient; va trouver nos amis,
Va préparer leurs bras à ce qu'ils m'ont promis.
Ou mes nouveaux respects fléchiront l'inhumaine,
Ou ses nouveaux mépris animeront ma haine;
Et tu verras mes feux, changés en juste horreur,
Armer mes désespoirs, et hâter ma fureur.

AMMON. Je vous plains; mais enfin j'obéis, et vous laisse.

SCÈNE II.

CASSIOPE, ANDROMÈDE, PHINÉE; SUITE DE LA REINE.

PHINÉE. Une seconde fois, adorable princesse [1],
Malgré de vos rigueurs l'impérieuse loi...

ANDROMÈDE. Quoi! vous voyez la reine, et vous parlez à moi!

PHINÉE. C'est de vous seule aussi que j'ai droit de me plaindre.
Je serois trop heureux de la voir vous contraindre,
Et n'accuserois plus votre infidélité
Si vous vous excusiez sur son autorité.
Au nom de cette amour autrefois si puissante,
Aidez un peu la mienne à vous faire innocente;
Dites-moi que votre ame à regret obéit,
Qu'un rigoureux devoir malgré vous me trahit;
Donnez-moi lieu de dire : « Elle-même elle en pleure,
« Elle change forcée, et son cœur me demeure; »
Et soudain, de la reine embrassant les genoux,
Vous m'y verrez mourir sans me plaindre de vous.
Mais que lui puis-je, hélas! demander pour remède
Quand la main qui me tue est celle d'Andromède,
Et que son cœur léger ne court au changement
Qu'avec la vanité d'y courir justement?

CASSIOPE. Et quel droit sur ce cœur pouvoit garder Phinée
Quand Persée a trouvé la place abandonnée,
Et n'a fait autre chose, en prenant son parti,
Que s'emparer d'un lieu dont vous étiez sorti;
Mais sorti, le dirai-je, et pourrez-vous l'entendre,
Oui, sorti lâchement, de peur de le défendre?
Ainsi nous n'avons fait que le récompenser

[1] On ne doit jamais rien dire une seconde fois : cette scène n'est qu'une répétition de la précédente. (V.)

D'un bien où votre bras venoit de renoncer,
Que vous cédiez au monstre, à lui-même, à tout autre :
Si c'est une injustice, examinons la vôtre.
La voyant exposée aux rigueurs de son sort,
Vous vous étiez déja consolé de sa mort;
Et, quand par un héros le ciel l'a garantie,
Vous ne vous pouvez plus consoler de sa vie.

PHINÉE. Ah, madame!...

CASSIOPE. Eh bien! soit, vous avez soupiré
Autant que l'a pu faire un cœur désespéré.
Jamais aucun tourment n'égala votre peine;
Certes, quelque douleur dont votre ame fût pleine,
Ce désespoir illustre et ces nobles regrets
Lui devoient un peu plus que des soupirs secrets.
A ce défaut, Persée...

PHINÉE. Ah! c'en est trop, madame;
Ce nom rend, malgré moi, la fureur à mon ame :
Je me force au respect; mais toujours le vanter,
C'est me forcer moi-même à ne rien respecter.
Qu'a-t-il fait, après tout, si digne de vous plaire,
Qu'avec un tel secours tout autre n'eût pu faire?
Et, tout héros qu'il est, qu'eût-il osé pour vous,
S'il n'eût eu que sa flamme et son bras comme nous?
Mille et mille auroient fait des actions plus belles,
Si le ciel comme à lui leur eût prêté des ailes;
Et vous les auriez vus encor plus généreux,
S'ils eussent vu le monstre et le péril sous eux :
On s'expose aisément quand on n'a rien à craindre.
Combattre un ennemi qui ne pouvoit l'atteindre,
Voir sa victoire sûre et daigner l'accepter,
C'est tout le rare exploit dont il se peut vanter;
Et je ne comprends point ni quelle en est la gloire,
Ni quel grand prix mérite une telle victoire.

CASSIOPE. Et votre aveuglement sera bien moins compris,
Qui d'un sujet d'estime en fait un de mépris.
Le ciel, qui mieux que nous connoît ce que nous sommes,
Mesure ses faveurs au mérite des hommes;
Et d'un pareil secours vous auriez eu l'appui,
S'il eût pu voir en vous mêmes vertus qu'en lui.
Ce sont graces d'en haut rares et singulières,

Qui n'en descendent point pour des ames vulgaires;
Ou, pour en mieux parler, la justice des cieux
Garde ce privilége au digne sang des dieux :
C'est par-là que leur roi vient d'avouer sa race.

ANDROMÈDE. Je dirai plus, Phinée; et, pour vous faire grace,
Je veux ne rien devoir à cet heureux secours
Dont ce vaillant guerrier a conservé mes jours;
Je veux fermer les yeux sur toute cette gloire,
Oublier mon péril, oublier sa victoire,
Et, quel qu'en soit enfin le mérite ou l'éclat,
Ne juger entre vous que depuis le combat.
Voyez ce qu'il a fait, lorsque après ces alarmes,
Me voyant tout acquise au bonheur de ses armes,
Ayant pour lui les dieux, ayant pour lui le roi,
Dans sa victoire même il s'est vaincu pour moi.
Il m'a sacrifié tout ce haut avantage;
De toute sa conquête il m'a fait un hommage;
Il m'en a fait un don; et fort de tant de voix,
Au péril de tout perdre, il met tout à mon choix :
Il veut tenir pour grace un si juste salaire;
Il réduit son bonheur à ne me point déplaire;
Préférant mes refus, préférant son trépas
A l'effet de ses vœux qui ne me plairoit pas.
En usez-vous de même? et votre violence
Garde-t-elle pour moi la même déférence?
Vous avez contre vous et les dieux et le roi,
Et vous voulez encor m'obtenir malgré moi!
Sous ombre d'une foi qui se tient en réserve,
Je dois à votre amour ce qu'un autre conserve;
A moins que d'être ingrate à mon libérateur,
A moins que d'adorer un lâche adorateur,
Que d'être à mes parents, aux dieux même rebelle,
Vous crierez après moi sans cesse : A l'infidèle!
C'étoit aux yeux du monstre, au pied de ce rocher,
Que l'effet de ma foi se devoit rechercher;
Mon ame, encor pour vous de même ardeur pressée,
Vous eût tendu la main au mépris de Persée,
Et cru plus glorieux qu'on m'eût vue aujourd'hui
Expirer avec vous que régner avec lui.
Mais, puisque vous m'avez envié cette joie,

Cessez de m'envier ce que le ciel m'envoie;
Et souffrez que je tâche enfin à mériter,
Au refus de Phinée, un fils de Jupiter.

PHINÉE. Je perds donc temps, madame, et votre ame obstinée
N'a plus amour, ni foi, ni pitié, pour Phinée?
Un peu de vanité qui flatte vos parents,
Et d'un rival adroit les respects apparents,
Font plus en un moment, avec leurs artifices,
Que n'ont fait en six ans ma flamme et mes services?
Je ne vous dirai point que de pareils respects
A tout autre que vous pourroient être suspects,
Que qui peut se priver de la personne aimée
N'a qu'une ardeur civile et fort mal allumée,
Que dans ma violence on doit voir plus d'amour :
C'est un présent des cieux, faites-lui votre cour;
Plus fidèle qu'à moi, tenez-lui mieux parole :
J'en vais rougir pour vous, cependant qu'il me vole;
Mais ce rival peut-être, après m'avoir volé,
Ne sera pas toujours sur ce cheval ailé.

ANDROMÈDE. Il n'en a pas besoin s'il n'a que vous à craindre.

PHINÉE. Il peut avec le temps être le plus à plaindre.

ANDROMÈDE. Il porte à son côté de quoi l'en garantir.

PHINÉE. Vous l'attendez ici, je vais l'en avertir.

CASSIOPE. Son amour peut sans vous nous rendre cet office.

PHINÉE. Le mien s'efforcera pour ce dernier service.
Vous pouvez cependant divertir vos esprits
A rendre compte au roi de ce juste mépris.

SCÈNE III.

CÉPHÉE, CASSIOPE, ANDROMÈDE; SUITE DU ROI ET DE LA REINE.

CÉPHÉE. Que faisoit là Phinée? est-il si téméraire [1]
Que ce que font les dieux il pense à le défaire?

CASSIOPE. Après avoir prié, soupiré, menacé,
Il vous a vu, seigneur, et l'orage a passé.

CÉPHÉE. Et vous prêtiez l'oreille à ses discours frivoles?

CASSIOPE. Un amant qui perd tout peut perdre des paroles;
Et l'écouter sans trouble et sans rien hasarder,

[1] Cette scène est encore plus froide. (V.)

C'est la moindre faveur qu'on lui puisse accorder.
Mais, seigneur, dites-nous si Jupiter propice
Se déclare en faveur de votre sacrifice,
Si de notre famille il se rend le soutien,
S'il consent l'union de notre sang au sien.

CÉPHÉE. Jamais le feu sacré et la mort des victimes
N'ont daigné mieux répondre à des vœux légitimes.
Tous auspices heureux; et le grand Jupiter
Par des signes plus clairs ne pouvoit l'accepter,
A moins qu'y joindre encor l'honneur de sa présence,
Et de sa propre bouche assurer l'alliance.

CASSIOPE. Les nymphes de la mer nous en ont fait autant;
Toutes ont hors des flots paru presque à l'instant:
Et leurs bénins regards envoyés au rivage
Avecque notre encens ont reçu notre hommage;
Après le sacrifice honoré de leurs yeux,
Où Neptune à l'envi méloit ses demi-dieux,
Toutes ont témoigné d'un penchement de tête
Consentir au bonheur que le ciel nous apprête :
Et nos submissions désarmant leurs dédains,
Toutes ont pour adieu battu l'onde des mains.
Que si même bonheur suit les vœux de Persée,
Qu'il ait vu de Junon sa prière exaucée,
Nous n'avons plus à craindre aucun sinistre effet.

CÉPHÉE. Les dieux ne laissent point leur ouvrage imparfait;
N'en doutez point, madame, aussi bien que Neptune,
Junon consentira notre bonne fortune.
Mais que nous veut Aglante?

SCÈNE IV.

CÉPHÉE, CASSIOPE, ANDROMÈDE, AGLANTE; SUITE DU ROI ET DE LA REINE.

AGLANTE. Ah! seigneur, au secours!
Du généreux Persée on attaque les jours.
Presque au sortir du temple une troupe mutine
Vient de l'environner, et déja l'assassine.
Phinée en les joignant, furieux et jaloux,
Leur a crié : Main basse! à lui seul, donnez tous.
Ceux qui l'accompagnoient tout aussitôt se rendent;

Clyte et Nylée encor vaillamment le défendent;
Mais ce sont vains efforts de peu d'autres suivis,
Et je viens toute en pleurs vous en donner avis.

CASSIOPE. Dieux! est-ce là l'effet de tant d'heureux présages?
Allez, gardes, allez signaler vos courages;
Allez perdre ce traître, et punir ce voleur
Qui prétend sous le nombre accabler la valeur.

CÉPHÉE. Modérez vos frayeurs, et vous, séchez vos larmes.
Le ciel n'a pas besoin du secours de nos armes;
Il a de ce héros trop pris les intérêts,
Pour n'avoir pas pour lui des miracles tout prêts :
Et peut-être bientôt sur ce lâche adversaire
Vous entendrez tomber le foudre de son père.
Jugez de l'avenir par ce qui s'est passé;
Les dieux achèveront ce qu'ils ont commencé;
Oui, les dieux à leur sang doivent ce privilége :
Y mêler notre main, c'est faire un sacrilége.

CASSIOPE. Seigneur, sur cet espoir hasarder ce héros,
C'est trop...

SCÈNE V.

CÉPHÉE, CASSIOPE, ANDROMÈDE, PHORBAS, AGLANTE;
SUITE DU ROI ET DE LA REINE.

PHORBAS. Mettez, grand roi, votre esprit en repos;
La tête de Méduse a puni tous ces traîtres.

CÉPHÉE. Le ciel n'est point menteur, et les dieux sont nos maîtres.

PHORBAS. Aussitôt que Persée a pu voir son rival [1],

[1] C'est dans ce récit qu'on trouve des vers où l'on reconnoit le pinceau de Corneille ; mais ils ne sont pas les seuls qui méritent d'être remarqués. Il est vrai qu'on ne joue plus ni *Andromède*, ni *la Toison d'Or*, et que ces pièces ne sont guère lues que des gens de lettres ; mais il nous semble qu'elles étoient plus dignes de l'attention de Voltaire : elles peuvent faire regarder Corneille comme le créateur de l'opéra, et elles prouvent que son génie s'étendoit à toutes les branches de l'art dramatique. Il y a d'ailleurs dans l'une et dans l'autre des scènes très bien faites, et des vers auxquels Voltaire auroit rendu plus de justice, s'il eût été moins prévenu en faveur de Quinault. On convient que ce dernier poëte étoit appelé par la nature au genre lyrique ; et Corneille, qui le devança en traitant le sujet d'*Andromède*, et en donnant la première idée des tragédies à machines, mêlées de chants, lui assigna son véritable domaine. Quinault perfectionna très heureusement ce que Corneille n'avoit qu'ébauché ; et son opéra de *Persée*, comme le dit Voltaire, est en effet très supérieur à *Anrdomède*; ce qui n'empêche pas que, dans cette dernière pièce, et dans *la Toison d'Or*, il n'y ait des scènes et des vers que Quinault n'eût pas été capable de faire : les lecteurs instruits les remarqueront assez. (P.)

« Descendons, a-t-il dit, en un combat égal;
« Quoique j'aie en ma main un entier avantage,
« Je ne veux que mon bras, ne prends que ton courage. »
« Prends, prends cet avantage, et j'userai du mien, »
Dit Phinée; et soudain, sans plus répondre rien,
Les siens donnent en foule, et leur troupe pressée
Fait choir Ménale et Clyte aux pieds du grand Persée.
Il s'écrie aussitôt : « Amis, fermez les yeux,
« Et sauvez vos regards de ce présent des cieux :
« J'atteste qu'on m'y force, et n'en fais plus d'excuse. »
Il découvre à ces mots la tête de Méduse [1].
Soudain j'entends des cris qu'on ne peut achever;
J'entends gémir les uns, les autres se sauver;
J'entends le repentir succéder à l'audace;
J'entends Phinée enfin qui lui demande grace.
« Perfide, il n'est plus temps, lui dit Persée. » Il fuit :
J'entends comme à grands pas ce vainqueur le poursuit,
Comme il court se venger de qui l'osoit surprendre;
Je l'entends s'éloigner, puis je cesse d'entendre.
Alors, ouvrant les yeux par son ordre fermés,
Je vois tous ces méchants en pierre transformés;
Mais l'un plein de fureur, et l'autre plein de crainte,
En porte sur le front l'image encore empreinte;
Et tel vouloit frapper, dont le coup suspendu
Demeure en sa statue à demi descendu;
Tant cet affreux prodige [2]...

SCÈNE VI.

CÉPHÉE, CASSIOPE, ANDROMÈDE, PERSÉE, PHORBAS, AGLANTE; SUITE DU ROI ET DE LA REINE.

CÉPHÉE, *à Persée*. Est-il puni, ce lâche,

[1] Voici presque le seul morceau où l'on retrouve Corneille. Cette image des guerriers pétrifiés par la tête de Méduse est imitée d'Ovide :

Immotusque silex armataque mansit imago.

Quinault n'a point exprimé ce qu'Ovide et Corneille ont si bien peint. Je ne ferai point ici de remarque sur cette phrase, qui n'est pas française, *descendons en un combat*; sur ces mots, *ne prends que ton courage*; *fait choir Ménale*; *sauvez vos regards*. Je n'ai presque point examiné le style de cette pièce; il est trop négligé et trop incorrect : la pièce d'ailleurs est oubliée, et il n'y a que celles qui sont restées au théâtre sur lesquelles on puisse entrer dans des détails utiles. (V.)

[2] Cette description paraît digne des bons ouvrages de Corneille. (V.)

Cet impie?

PERSÉE. Oui, seigneur; et si sa mort vous fâche,
Si c'est de votre sang avoir fait peu d'état...

CÉPHÉE. Il n'est plus de ma race après son attentat;
Ce crime l'en dégrade, et ce coup téméraire
Efface de mon sang l'illustre caractère.
Perdons-en la mémoire, et faisons-la céder
A l'heur de vous revoir et de vous posséder,
Vous que le juste ciel, remplissant son oracle,
Par miracle nous donne, et nous rend par miracle.
Entrons dedans ce temple, où l'on n'attend que vous
Pour nous unir aux dieux par des liens si doux;
Entrons sans différer.

(Les portes se ferment comme ils veulent entrer.)

Mais quel nouveau prodige
Dans cet excès de joie à craindre nous oblige?
Qui nous ferme la porte, et nous défend d'entrer
Où tout notre bonheur se devoit rencontrer?

PERSÉE. Puissant maître du foudre, est-il quelque tempête
Que le destin jaloux à dissiper m'apprête?
Quelle nouvelle épreuve attaque ma vertu?
Après ce qu'elle a fait la désavouerois-tu?
Ou si c'est que le prix dont tu la vois suivie
Au bonheur de ton fils te fait porter envie?

SCÈNE VII.

MERCURE[1], CÉPHÉE, CASSIOPE, ANDROMÈDE, PERSÉE, PHORBAS, AGLANTE; SUITE DU ROI ET DE LA REINE.

MERCURE, *au milieu de l'air*.

Roi, reine, et vous princesse, et vous heureux vainqueur,
Que Jupiter mon père
Tient pour mon digne frère,
Ne craignez plus du sort la jalouse rigueur.
Ces portes du temple fermées,
Dont vos ames sont alarmées,
Vous marquent des faveurs où tout le ciel consent:
Tous les dieux sont d'accord de ce bonheur suprême;
Et leur monarque tout puissant

[1] On pouvait se passer de Mercure. (V.)

Vous le vient apprendre lui-même.

(Mercure revole en haut après avoir parlé.)

CASSIOPE. Redoublons donc nos vœux, redoublons nos ferveurs
Pour mériter du ciel ces nouvelles faveurs.

CHOEUR DE MUSIQUE.

Maître des dieux, hâte-toi de paroître,
Et de verser sur ton sang et nos rois
Les graces que garde ton choix
A ceux que tu fais naître.
Fais choir sur eux de nouvelles couronnes,
Et fais-nous voir, par un heur accompli,
Qu'ils ont tous dignement rempli
Le rang que tu leur donnes.

Tandis qu'on chante, Jupiter descend du ciel dans un trône tout éclatant d'or et de lumière, enfermé dans un nuage qui l'environne. A ses deux côtés, deux autres nuages apportent jusqu'à terre Junon et Neptune, apaisés par les sacrifices des amants; ils se déploient en rond autour de celui de Jupiter, et, occupant toute la face du théâtre, ils font le plus agréable spectacle de toute cette représentation.

SCÈNE VIII.

JUPITER, JUNON, NEPTUNE, CÉPHÉE, CASSIOPE, ANDROMÈDE, PERSÉE, PHORBAS, AGLANTE; SUITE DU ROI ET DE LA REINE.

JUPITER, *dans son trône, au milieu de l'air.*

Des noces de mon fils la terre n'est pas digne,
La gloire en appartient aux cieux,
Et c'est là ce bonheur insigne
Qu'en vous fermant mon temple ont annoncé les dieux.
Roi, reine, et vous, amants, venez sans jalousie
Vivre à jamais en ce brillant séjour,
Où le nectar et l'ambroisie
Vous seront comme à nous prodigués chaque jour :
Et quand la nuit aura tendu ses voiles,
Vos corps semés de nouvelles étoiles,
Du haut du ciel éclairant aux mortels,
Leur apprendront qu'il vous faut des autels.

JUNON, *à Persée.*

Junon même y consent, et votre sacrifice
A calmé les fureurs de son esprit jaloux.

NEPTUNE, *à Cassiope.*

Neptune n'est pas moins propice,
Et vos encens désarment son courroux.

JUNON.

Venez, héros, et vous, Céphée,
Prendre là haut vos places de ma main.

NEPTUNE.

Reine, venez; que ma haine étouffée
Vous conduise elle-même à cet heur souverain.

PERSÉE. Accablés et surpris d'une faveur si grande...

JUNON.

Arrêtez là votre remerciement :
L'obéissance est le seul compliment
Qu'agrée un dieu quand il commande.

Sitôt que Junon a dit ces vers, elle fait prendre place au roi et à Persée auprès d'elle. Neptune fait le même honneur à la reine et à la princesse Andromède ; et tous ensemble remontent dans le ciel qui les attend, cependant que le peuple, pour acclamation publique, chante ces vers qui viennent d'être prononcés par Jupiter.

CHOEUR.

Allez, amants, allez sans jalousie
Vivre à jamais en ce brillant séjour,
Où le nectar et l'ambroisie
Vous seront comme aux dieux prodigués chaque jour :
Et quand la nuit aura tendu ses voiles,
Vos corps semés de nouvelles étoiles,
Du haut du ciel éclairant aux mortels,
Leur apprendront qu'il vous faut des autels [1].

[1] Il paraît, par la pièce d'*Andromède*, que Corneille se pliait à tous les genres Il fut le premier qui fit des comédies dans lesquelles on retrouvait le langage des honnêtes gens de son temps, le premier qui fit des tragédies dignes d'eux, et le premier encore qui ait donné une pièce en m chines qu'on ait pu voir avec plaisir. On avait représenté *le Mariage d'Orphée et d'Eurydice*, ou *la Grande Journée des Machines*, en 1640 : il y avait de la musique dans quelques scènes ; le reste se déclamait comme à l'ordinaire. L'*Andromède* de Corneille est aussi supérieure à cet *Orphée* que *Mélite* l'avait été aux comédies du temps ; ainsi Corneille fut au-dessus de ses contemporains dans tous les genres qu'il traita. Il est vrai que quand on a lu l'*Andromède* de Quinault, on ne peut plus lire celle de Corneille ; de même que les comédies de Molière firent oublier pour jamais *Mélite* et *la Galerie du Palais*. Il y a pourtant des beautés dans l'*Andromède* de Corneille, et on les trouve dans les endroits qui tiennent de la vraie tragédie ; par exemple, dans le récit que fait Phorbas à l'avant-dernière scène de la pièce. Cette pièce fut jouée au théâtre du Petit-Bourbon. Un Italien, nommé Torelli, fit les machines et les décorations. Ce spectacle eut un grand succès. L'opéra a fait tomber absolument toutes les pièces de ce genre ; et quand même nous n'eussions point eu d'opéra, l'*Andromède* ne pouvait se soutenir quand le goût fut perfectionné. Andromède était un si beau sujet d'opéra que, trente-

EXAMEN D'ANDROMÈDE[1].

Le sujet de cette pièce est si connu par ce qu'en dit Ovide aux quatrième et cinquième livres de ses *Métamorphoses*, qu'il n'est point besoin d'en importuner le lecteur. Je me contenterai de lui rendre compte de ce que j'y ai changé, tant par la liberté de l'art, que par la nécessité de l'ordre du théâtre, et pour donner plus d'éclat à sa représentation.

En premier lieu, j'ai cru plus à propos de faire Cassiope vaine de la beauté de sa fille que de la sienne propre, d'autant qu'il est fort extraordinaire qu'une femme dont la fille est en âge d'être mariée ait encore d'assez beaux restes pour s'en vanter si hautement, et qu'il n'est pas vraisemblable que cet orgueil de Cassiope pour elle-même eût attendu si tard à éclater, vu que c'est dans la jeunesse que la beauté est plus parfaite, et que le jugement étant moins formé donne plus de lieu à des vanités de cette nature, et non pas alors que cette même beauté commence d'être sur le retour, et que l'âge a mûri l'esprit de la personne qui s'en seroit enorgueillie en un autre temps.

Ensuite, j'ai supposé que l'oracle d'Ammon n'avoit pas condamné

deux ans après Corneille, Quinault le traita sous le titre de *Persée*. Ce drame lyrique de Quinault fut, comme tout ce qui sortait alors de sa plume, tendre, ingénieux, facile. On retenait par cœur presque tous les couplets, on les citait, on les chantait, on en fesait mille applications. Ils soutenaient la musique de Lulli, qui n'était qu'une déclamation notée, appropriée avec une extrême intelligence au caractère de la langue : ce recitatif est si beau, qu'en paraissant la chose du monde la plus aisée, il n'a pu être imité par personne. Il fallait les vers de Quinault pour faire valoir le récitatif de Lulli, qui demandait des acteurs plutôt que des chanteurs. Enfin, Quinault fut sans contredit, malgré ses ennemis, et malgré Boileau, au nombre des grands hommes qui illustrèrent le siècle éternellement mémorable de Louis XIV. (V.) — C'est, à ce qu'il nous semble, prodiguer le titre de grand homme que de le donner à un écrivain qui ne s'est rendu célèbre que par des opéra. Ce genre d'ouvrage, quelque mérite qu'on lui suppose, n'est pas d'une importance assez grande, et ne tient pas parmi les productions du génie un rang assez distingué pour mériter, même à celui qu'on en regarderoit comme le fondateur, un titre qu'il faut bien se garder d'avilir en le prodiguant. Quinault fut sans doute un écrivain facile, élégant, ingénieux, un poëte aimable, et souvent inspiré des Graces ; mais la postérité ne le mettra jamais au rang des grands hommes. Voltaire n'eût rien dit de trop s'il eût dit simplement que Quinault fut un des hommes rares qui illustrèrent le siècle de Louis XIV. (P.)

[1] Cet examen est un peu long pour un ouvrage dont le principal mérite est de prouver que Corneille n'a pas été seulement le fondateur de la tragédie et de la comédie, mais qu'il a ouvert le premier la carrière de l'opéra, et que son génie dramatique l'appeloit, sinon à perfectionner, du moins à créer tous les genres. Cette fécondité en matière de création est véritablement un de ses plus beaux titres de gloire, et ce qu'on ne doit jamais perdre de vue, si l'on veut à la fois se faire une idée juste, et donner la mesure exacte de son génie. Il avoit plus de soixante-quatre ans lorsque, à l'invitation de Molière, il fit, dans la comédie-ballet de *Psyché*, représentée à Versailles, ces vers charmants que tout le monde a retenus, et où l'Amour paroît si séduisant en convenant qu'il est jaloux :

Je le suis, ma Psyché, de toute la nature, etc. (P.)

précisément Andromède à être dévorée par le monstre, mais qu'il avoit ordonné seulement qu'on lui exposât tous les mois une fille, qu'on jetât le sort pour voir celle qui lui devoit être livrée ; et que, cet ordre ayant déja été exécuté cinq fois, on étoit au jour qu'il le falloit suivre pour la sixième, qui par-là devient un jour illustre, remarquable, et attendu, non seulement par tous les acteurs de la tragédie, mais par tous les sujets d'un roi.

J'ai introduit Persée comme un chevalier errant qui s'est arrêté depuis un mois dans la cour de Céphée, et non pas comme se rencontrant par hasard dans le temps qu'Andromède est attachée au rocher. Je lui ai donné de l'amour pour elle, qu'il n'ose découvrir, parcequ'il la voit promise à Phinée, mais qu'il nourrit toutefois d'un peu d'espoir, parcequ'il voit son mariage différé jusqu'à la fin des malheurs publics. Je l'ai fait plus généreux qu'il n'est dans Ovide, où il n'entreprend la délivrance de cette princesse qu'après que ses parents l'ont assuré qu'elle l'épouseroit sitôt qu'il l'auroit délivrée. J'ai changé aussi la qualité de Phinée, que j'ai fait seulement neveu du roi, dont Ovide le nomme frère, le mariage de deux cousins me semblant plus supportable dans nos façons de vivre que celui de l'oncle et de la nièce, qui eût paru un peu plus étrange à mes auditeurs.

Les peintres, qui cherchent à faire voir leur art dans les nudités, ne manquent jamais à nous représenter Andromède nue au pied du rocher où elle est attachée, quoique Ovide n'en parle point. Ils me pardonneront si je ne les ai pas suivis en cette invention, comme j'ai fait en celle du cheval Pégase, sur lequel ils montent Persée pour combattre le monstre, quoique Ovide ne lui donne que des ailes aux talons. Ce changement donne lieu à une machine tout extraordinaire, merveilleuse, et empêche que Persée ne soit pris pour Mercure ; outre qu'ils ne le mettent pas en cet équipage sans fondement, vu que le même Ovide raconte que sitôt que Persée eut coupé la monstrueuse tête de Méduse, Pégase tout ailé sortit de cette Gorgone, et que Persée s'en put saisir dès lors pour faire ses courses par le milieu de l'air.

Nos globes célestes où l'on marque pour constellations Céphée, Cassiope, Persée et Andromède, m'ont donné jour à les faire enlever tous quatre au ciel sur la fin de la pièce, pour y faire les noces de ces amants, comme si la terre n'en étoit pas digne.

Au reste, comme Ovide ne nomme point la ville où il fait arriver cette aventure, je ne me suis non plus enhardi à la nommer. Il dit pour toute chose que Céphée régnoit en Éthiopie, sans désigner sous quel climat. La topographie moderne de ces contrées-là n'est pas fort connue, et celle du temps de Céphée encore moins. Je me contenterai donc de vous dire qu'il falloit que Céphée régnât en quelque pays maritime, et que sa ville capitale fût sur le bord de la mer.

Je sais bien qu'au rapport de Pline les habitants de Joppé, qu'on nomme aujourd'hui Jaffa, dans la Palestine, ont prétendu que cette histoire s'étoit passée chez eux : ils envoyèrent à Rome des os de poisson d'une grandeur extraordinaire, qu'ils disoient être du monstre à qui Andromède avoit été exposée. Ils montroient un rocher proche de leur ville où ils assuroient qu'elle avoit été attachée; et encore maintenant ils se vantent de ces marques d'antiquité à nos pèlerins qui vont en Jérusalem, et prennent terre en leur port. Il se peut faire que cela parte d'une affectation autrefois assez ordinaire aux peuples du paganisme, qui s'attribuoient à haute gloire d'avoir chez eux ces vestiges de la vieille fable, que l'erreur commune y faisoit passer pour histoire. Ils se croyoient par-là bien fondés à se donner cette prérogative d'être d'une origine plus ancienne que leurs voisins, et prenoient avidement toute sorte d'occasions de satisfaire à cette ambition. Ainsi il n'a fallu que la rencontre par hasard de ces os monstrueux que la mer avoit jetés sur leurs rivages, pour leur donner lieu de s'emparer de cette fiction, et de placer la scène de cette aventure au pied de leurs rochers. Pour moi, je me suis attaché à Ovide, qui la fait arriver en Éthiopie, où il met le royaume de Céphée par ces vers :

Æthiopum populos, Cepheaque conspicit arva ;
Illic immeritam maternæ pendere linguæ
Andromedam pœnas, etc.

Il se pouvoit faire que Céphée eût conquis cette ville de Joppé, et la Syrie même, où elle est située. Pline l'assure au vingt-neuvième chapitre du sixième livre, par cette raison que l'histoire d'Andromède s'y est passée, *Æthiopiam imperitasse Syriæ Cephei regis ætate patet Andromedæ fabulis.* Mais ceux qui voudront contester cette opinion peuvent répondre que ce n'est que prouver une erreur par une autre erreur, et éclaircir une chose douteuse par une encore plus incertaine. Quoi qu'il en soit, celle d'Ovide ne peut subsister avec celle-là ; et, quelque bons yeux qu'eût Persée, il est impossible qu'il découvrît d'une seule vue l'Éthiopie et Joppé ; ce qu'il auroit dû faire, si ce qu'entend ce poëte par *Cephea arva* n'étoit autre chose que son territoire.

Le même Ovide, dans quelqu'une de ses épîtres, ne fait pas Andromède blanche, mais basanée,

Andromede patriæ fusca colore suæ.

Néanmoins, dans la métamorphose, il nous en donne une autre idée à former, lorsqu'il dit que, n'eût été ses cheveux qui voltigeoient au gré du vent, et les larmes qui lui couloient des yeux, Persée l'eût prise pour une statue de marbre :

Marmoreum ratus esset opus.

Ce qui semble ne se pouvoir entendre que du marbre blanc, étant assez inouï que l'on compare la beauté d'une fille à une autre sorte de marbre. D'ailleurs, pour la préférer à celle des Néréides que jamais on n'a faites noires, il falloit que son teint eût quelque rapport avec le leur, et que par conséquent elle n'eût pas celui que communément nous donnons aux Éthiopiens. Disons donc qu'elle étoit blanche, puisqu'à moins que cela il n'auroit pas été vraisemblable que Persée, qui étoit né dans la Grèce, fût devenu amoureux d'elle. Nous aurons de ce parti le consentement de tous les peintres, et l'autorité du grand Héliodore, qui n'a fondé la blancheur de sa Chariclée que sur un tableau d'Andromède. Pline, au huitième chapitre de son cinquième livre, fait mention de certains peuples d'Afrique qu'il appelle *Leuco-Æthiopes*. Si l'on s'arrête à l'étymologie de leur nom, ces peuples devoient être blancs, et nous en pouvons faire les sujets de Céphée, pour donner à cette tragédie toute la justesse dont elle a besoin touchant la couleur des personnages qu'elle introduit sur la scène.

Vous y trouverez cet ordre gardé dans les changements de théâtre, que chaque acte aussi bien que le prologue a sa décoration particulière, et du moins une machine volante, avec un concert de musique, que je n'ai employée qu'à satisfaire les oreilles des spectateurs, tandis que leurs yeux sont arrêtés à voir descendre ou remonter une machine, ou s'attachent à quelque chose qui les empêche de prêter attention à ce que pourroient dire les acteurs, comme fait le combat de Persée contre le monstre. Mais je me suis bien gardé de faire rien chanter qui fût nécessaire à l'intelligence de la pièce, parce que communément les paroles qui se chantent étant mal entendues des auditeurs, pour la confusion qu'y apporte la diversité des voix qui les prononcent ensemble, elles auroient fait une grande obscurité dans le corps de l'ouvrage, si elles avoient eu à les instruire de quelque chose qui fût important. Il n'en va pas de même des machines, qui ne sont pas dans cette tragédie comme des agréments détachés; elles en font en quelque sorte le nœud et le dénouement, et y sont si nécessaires que vous n'en sauriez retrancher aucune que vous ne fassiez tomber tout l'édifice.

Les diverses décorations dont les pièces de cette nature ont besoin, nous obligeant à placer les parties de l'action en divers lieux particuliers, nous forcent de pousser un peu au-delà de l'ordinaire l'étendue du lieu général qui les renferme ensemble, et en constitue l'unité. Il est malaisé qu'une ville y suffise : il y faut ajouter quelques dehors voisins, comme est ici le rivage de la mer. C'est la seule décoration que la fable m'a fournie; les quatre autres sont de pure invention. Il auroit été superflu de les spécifier dans les vers, puisqu'elles sont présentes à la vue; et je ne tiens pas qu'il soit besoin qu'elles soient si propres à ce qui s'y passe, qu'il ne se soit pu passer ailleurs aussi commodément; il suffit qu'il n'y aye pas de raison pourquoi il se doive

plutôt passer ailleurs qu'au lieu où il se passe. Par exemple le premier acte est une place publique proche du temple, où se doit jeter le sort pour savoir quelle victime on doit ce jour-là livrer au monstre : tout ce qui s'y dit se diroit aussi bien dans un palais ou dans un jardin ; mais il se dit aussi bien dans cette place qu'en ce jardin, ou dans ce palais. Nous pouvons choisir un lieu selon le vraisemblable ou le nécessaire; et il suffit qu'il n'y aye aucune répugnance du côté de l'action au choix que nous en faisons pour le rendre vraisemblable, puisque cette action ne nous présente pas toujours un lieu nécessaire, comme est la mer et ses rochers au troisième acte, où l'on voit l'exposition d'Andromède, et le combat de Persée contre le monstre, qui ne pouvoit se faire ailleurs. Il faut néanmoins prendre garde à choisir d'ordinaire un lieu découvert, à cause des apparitions des dieux qu'on introduit. Andromède, au second acte, seroit aussi bien dans son cabinet que dans le jardin, où je la fais s'entretenir avec ses nymphes et avec son amant; mais comment se feroit l'apparition d'Æole dans ce cabinet? et comment les vents l'en pourroient-ils enlever, à moins que de la faire passer par la cheminée, comme nos sorciers? Par cette raison, il peut y avoir quelque chose à dire à celle de Junon, au quatrième acte, qui se passe dans la salle du palais royal; mais comme ce n'est qu'une apparition simple d'une déesse, qui peut se montrer et disparoître où et quand il lui plaît, et ne fait que parler aux acteurs, rien n'empêche qu'elle ne se soit faite dans un lieu fermé. J'ajoute que quand il y auroit quelque contradiction de ce côté-là, la disposition de nos théâtres seroit cause qu'elle ne seroit pas sensible aux spectateurs. Bien qu'ils représentent en effet des lieux fermés, comme une chambre ou une salle, ils ne sont fermés par haut que de nuages; et quand on voit descendre le char de Junon du milieu de ces nuages, qui ont été continuellement en vue, on ne fait pas une réflexion assez prompte ni assez sévère sur le lieu, qui devroit être fermé d'un lambris, pour y trouver quelque manque de justesse.

L'oracle de Vénus, au premier acte, est inventé avec assez d'artifice pour porter les esprits dans un sens contraire à sa vraie intelligence; mais il ne le faut pas prendre pour le vrai nœud de la pièce, autrement elle seroit achevée dès le troisième, où l'on en verroit le dénouement. L'action principale est le mariage de Persée avec Andromède; son nœud consiste en l'obstacle qui s'y rencontre du côté de Phinée, à qui elle est promise, et son dénouement, en la mort de ce malheureux amant, après laquelle il n'y a plus d'obstacle. Je puis dire toutefois à ceux qui voudront prendre absolument cet oracle de Vénus pour le nœud de cette tragédie, que le troisième acte n'en éclaircit que les premiers vers, et que les derniers ne se font entendre que par l'apparition de Jupiter et des autres dieux, qui terminent la pièce.

La diversité de la mesure et de la croisure des vers que j'y ai mêlés

me donne occasion de tâcher à les justifier, et particulièrement les stances dont je me suis servi en beaucoup d'autres poëmes, et contre qui je vois quantité de gens d'esprit et savants au théâtre témoigner aversion. Leurs raisons sont diverses. Les uns ne les improuvent pas tout-à-fait, mais ils disent que c'est trop mendier l'acclamation populaire en faveur d'une antithèse, ou d'un trait spirituel qui ferme chacun de leurs couplets, et que cette affectation est une espèce de bassesse qui ravale trop la dignité de la tragédie. Je demeure d'accord que c'est quelque espèce de fard; mais puisqu'il embellit notre ouvrage, et nous aide à mieux atteindre le but de notre art, qui est de plaire, pourquoi devons-nous renoncer à cet avantage? Les anciens se servoient sans scrupule, et même dans les choses extérieures, de tout ce qui les y pouvoit faire arriver; Euripide vêtoit ses héros malheureux d'habits déchirés, afin qu'ils fissent plus de pitié; et Aristophane fait commencer sa comédie des *Grenouilles* par Xanthias monté sur un âne, afin d'exciter plus aisément l'auditeur à rire. Cette objection n'est donc pas d'assez d'importance pour nous interdire l'usage d'une chose qui tout à la fois nous donne de la gloire, et de la satisfaction à nos spectateurs.

Il est vrai qu'il faut leur plaire selon les règles; et c'est ce qui rend l'objection des autres plus considérable, en ce qu'ils veulent trouver quelque chose d'irrégulier dans cette sorte de vers. Ils disent que, bien qu'on parle en vers sur le théâtre, on est présumé ne parler qu'en prose; qu'il n'y a que cette sorte de vers que nous appelons alexandrins à qui l'usage laisse tenir nature de prose; que les stances ne sauroient passer que pour vers; et que par conséquent nous n'en pouvons mettre avec vraisemblance en la bouche d'un acteur, s'il n'a eu le loisir d'en faire ou d'en faire faire par un autre, et de les apprendre par cœur.

J'avoue que les vers qu'on récite sur le théâtre sont présumés être prose : nous ne parlons pas d'ordinaire en vers, et sans cette fiction leur mesure et leur rime sortiroient du vraisemblable. Mais par quelle raison peut-on dire que les vers alexandrins tiennent nature de prose, et que ceux des stances n'en peuvent faire autant? Si nous en croyons Aristote, il faut se servir au théâtre des vers qui sont les moins vers, et qui se mêlent au langage commun, sans y penser, plus souvent que les autres. C'est par cette raison que les poëtes tragiques ont choisi l'iambique, plutôt que l'hexamètre, qu'ils ont laissé aux épopées, parcequ'en parlant sans dessein d'en faire il se mêle dans notre discours plus d'iambiques que d'hexamètres. Par cette même raison les vers de stances sont moins vers que les alexandrins, parceque parmi notre langage commun il se coule plus de ces vers inégaux, les uns courts, les autres longs, avec des rimes croisées et éloignées les unes des autres, que de ceux dont la mesure est toujours égale, et les rimes

toujours mariées. Si nous nous en rapportons à nos poëtes grecs, ils ne se sont pas tellement arrêtés aux iambiques, qu'ils ne se soient servis d'anapestiques, de trochaïques et d'hexamètres même, quand ils l'ont jugé à propos. Sénèque en a fait autant qu'eux; et les Espagnols, ses compatriotes, changent aussi souvent de genre de vers que de scènes. Mais l'usage de France est autre, à ce qu'on prétend, et ne souffre que les alexandrins à tenir lieu de prose. Sur quoi je ne puis m'empêcher de demander qui sont les maîtres de cet usage, et qui peut l'établir sur le théâtre, que ceux qui l'ont occupé avec gloire depuis trente ans, dont pas un ne s'est défendu de mêler des stances dans quelques uns des poëmes qu'ils y ont donnés; je ne dis pas dans tous, car il ne s'en offre pas d'occasion en tous, et elles n'ont pas bonne grace à exprimer tout: la colère, la fureur, la menace, et tels autres mouvements violents, ne leur sont pas propres; mais les déplaisirs, les irrésolutions, les inquiétudes, les douces rêveries, et généralement tout ce qui peut souffrir à un acteur de prendre haleine, et de penser à ce qu'il doit dire ou résoudre, s'accommode merveilleusement avec leurs cadences inégales, et avec les pauses qu'elles font faire à la fin de chaque couplet. La surprise agréable que fait à l'oreille ce changement de cadences imprévu rappelle puissamment les attentions égarées, mais il y faut éviter le trop d'affectation. C'est par-là que les stances du *Cid* sont inexcusables, et les mots de *peine* et *Chimène*, qui font la dernière rime de chaque strophe, marquent un jeu du côté du poëte, qui n'a rien de naturel du côté de l'acteur. Pour s'en écarter moins, il seroit bon de ne régler point toutes les strophes sur la même mesure, ni sur les mêmes croisures de rimes, ni sur le même nombre de vers. Leur inégalité en ces trois articles approcheroit davantage du discours ordinaire, et sentiroit l'emportement et les élans d'un esprit qui n'a que sa passion pour guide, et non pas la régularité d'un auteur qui les arrondit sur le même tour. J'y ai hasardé celle de la Paix dans le prologue de *la Toison d'Or*, et tout le dialogue de celui de cette pièce, qui ne m'a pas mal réussi. Dans tout ce que je fais dire aux dieux dans les machines, on trouvera le même ordre, ou le même désordre. Mais je ne pourrois approuver qu'un acteur, touché fortement de ce qui lui vient d'arriver dans la tragédie, se donnât la patience de faire des stances, ou prît soin d'en faire faire par un autre, et de les apprendre par cœur, pour exprimer son déplaisir devant les spectateurs. Ce sentiment étudié ne les toucheroit pas beaucoup, parceque cette étude marqueroit un esprit tranquille, et un effort de mémoire plutôt qu'un effet de passion; outre que ce ne seroit plus le sentiment présent de la personne qui parleroit, mais tout au plus celui qu'elle auroit eu en composant ces vers, et qui seroit assez ralenti par cet effort de mémoire, pour faire que l'état de son ame ne répondît plus à ce qu'elle prononceroit. L'auditeur ne s'y laisseroit pas

émouvoir, et le verroit trop prémédité pour le croire véritable; du moins c'est l'opinion de Perse, avec lequel je finis cette remarque :

Nec nocte paratum
Plorabit, qui me volet incurvasse querela.

FIN D'ANDROMÈDE.

DON SANCHE

D'ARAGON,

COMÉDIE HÉROÏQUE. — 1651.

A MONSIEUR DE ZUYLICHEM,

CONSEILLER ET SECRÉTAIRE

DE MONSEIGNEUR LE PRINCE D'ORANGE.

Monsieur,

Voici un poëme d'une espèce nouvelle, et qui n'a point d'exemple chez les anciens. Vous connoissez l'humeur de nos François; ils aiment la nouveauté; et je hasarde *non tam meliora quam nova*, sur l'espérance de les mieux divertir. C'étoit l'humeur des Grecs dès le temps d'Æschyle, *apud quos*,

> *Illecebris erat et grata novitate morandus*
> *Spectator.*

Et, si je ne me trompe, c'étoit aussi celle des Romains:

> *Nec minimum meruere decus, vestigia græca*
> *Ausi deserere...*
> *Vel qui prætextas, vel qui docuere togatas.*

Ainsi j'ai du moins des exemples d'avoir entrepris une chose qui n'en a point. Je vous avouerai toutefois qu'après l'avoir faite je me suis trouvé fort embarrassé à lui choisir un nom. Je n'ai jamais pu me résoudre à celui de tragédie, n'y voyant que les personnages qui en fussent dignes. Cela eût suffi au bon homme Plaute, qui n'y cherchoit point d'autre finesse: parcequ'il y a des dieux et des rois dans son *Amphitruon*, il veut que c'en soit une; et parcequ'il y a des valets qui bouffonnent, il veut que ce soit aussi une comédie, et lui donne l'un et l'autre nom, par un composé qu'il forme exprès, de peur de ne lui donner pas tout ce qu'il croit lui appartenir. Mais c'est trop déférer aux personnages, et considérer trop peu l'action. Aristote en use autrement dans la définition qu'il fait de la tragédie, où il décrit les qualités que doit avoir celle-ci, et les effets qu'elle doit produire, sans parler aucunement de ceux-là: et j'ose m'imaginer que ceux qui ont restreint cette sorte de poëme aux personnes illustres n'en ont décidé

que sur l'opinion qu'ils ont eue qu'il n'y avoit que la fortune des rois et des princes qui fût capable d'une action telle que ce grand maître de l'art nous prescrit. Cependant, quand il examine lui-même les qualités nécessaires au héros de la tragédie, il ne touche point du tout à sa naissance, et ne s'attache qu'aux incidents de sa vie et à ses mœurs. Il demande un homme qui ne soit ni tout méchant ni tout bon; il le demande persécuté par quelqu'un de ses plus proches; il demande qu'il tombe en danger de mourir par une main obligée à le conserver : et je ne vois point pourquoi cela ne puisse arriver qu'à un prince, et que dans un moindre rang on soit à couvert de ces malheurs. L'histoire dédaigne de les marquer, à moins qu'ils ayent accablé quelqu'une de ces grandes têtes; et c'est sans doute pourquoi jusqu'à présent la tragédie s'y est arrêtée. Elle a besoin de son appui pour les événements qu'elle traite; et comme ils n'ont de l'éclat que parcequ'ils sont hors de la vraisemblance ordinaire, ils ne seroient pas croyables sans son autorité, qui agit avec empire, et semble commander de croire ce qu'elle veut persuader. Mais je ne comprends point ce qui lui défend de descendre plus bas, quand il s'y rencontre des actions qui méritent qu'elle prenne soin de les imiter; et je ne puis croire que l'hospitalité violée en la personne des filles de Scédase, qui n'étoit qu'un paysan de Leuctres, soit moins digne d'elle que l'assassinat d'Agamemnon par sa femme, ou la vengeance de cette mort par Oreste sur sa propre mère; quitte pour chausser le cothurne un peu plus bas :

Et tragicus plerumque dolet sermone pedestri.

Je dirai plus, monsieur : la tragédie doit exciter de la pitié et de la crainte, et cela est de ses parties essentielles, puisqu'il entre dans sa définition. Or, s'il est vrai que ce dernier sentiment ne s'excite en nous par sa représentation que quand nous voyons souffrir nos semblables, et que leurs infortunes nous en font appréhender de pareilles, n'est-il pas vrai aussi qu'il y pourroit être excité plus fortement par la vue des malheurs arrivés aux personnes de notre condition, à qui nous ressemblons tout-à-fait, que par l'image de ceux qui font trébucher de leurs trônes les plus grands monarques, avec qui nous n'avons aucun rapport qu'en tant que nous sommes susceptibles des passions qui les ont jetés dans ce précipice, ce qui ne se rencontre pas toujours? Que si vous trouvez quelque apparence en ce raisonnement, et ne désapprouvez pas qu'on puisse faire une tragédie entre des personnes médiocres, quand leurs infortunes ne sont pas au-dessous de sa dignité, permettez-moi de conclure, *à simili*, que nous pouvons faire une comédie entre des personnes illustres, quand nous nous en proposons quelque aventure qui ne s'élève point au-dessus de sa portée. Et certes, après avoir lu dans Aristote que la tragédie est une imitation des actions, et non pas des hommes, je pense avoir quelque droit de dire

la même chose de la comédie, et de prendre pour maxime que c'est par la seule considération des actions, sans aucun égard aux personnages, qu'on doit déterminer de quelle espèce est un poëme dramatique. Voilà, monsieur, bien du discours, dont il n'étoit pas besoin pour vous attirer à mon parti, et gagner votre suffrage en faveur du titre que j'ai donné à *Don Sanche*. Vous savez mieux que moi tout ce que je vous dis; mais comme j'en fais confidence au public, j'ai cru que vous ne vous offenseriez pas que je vous fisse souvenir des choses dont je lui dois quelque lumière. Je continuerai donc, s'il vous plaît; et lui dirai que *Don Sanche* est une véritable comédie, quoique tous les acteurs y soient ou rois ou grands d'Espagne, puisqu'on n'y voit naître aucun péril par qui nous puissions être portés à la pitié ou à la crainte. Notre aventurier Carlos n'y court aucune risque[1]. Deux de ses rivaux sont trop jaloux de leur rang pour se commettre avec lui, et trop généreux pour lui dresser quelque supercherie. Le mépris qu'ils en font sur l'incertitude de son origine ne détruit point en eux l'estime de sa valeur, et se change en respect sitôt qu'ils le peuvent soupçonner d'être ce qu'il est véritablement, quoiqu'il ne le sache pas. Le troisième lie la partie avec lui, mais elle est incontinent rompue par la reine; et quand même elle s'achèveroit par la perte de sa vie, la mort d'un ennemi par un ennemi n'a rien de pitoyable ni de terrible, et par conséquent rien de tragique. Il a de grands déplaisirs, et qui semblent vouloir quelque pitié de nous, lorsqu'il dit lui-même à une de ses maîtresses,

Je plaindrois un amant qui souffriroit mes peines;

mais nous ne voyons autre chose dans les comédies que des amants qui vont mourir s'ils ne possèdent ce qu'ils aiment; et de semblables douleurs ne préparant aucun effet tragique, on ne peut dire qu'elles aillent au-dessus de la comédie. Il tombe dans l'unique malheur qu'il appréhende : il est découvert pour fils d'un pêcheur; mais, en cet état même, il n'a garde de nous demander notre pitié, puisqu'il s'offense de celle de ses rivaux. Ce n'est point un héros à la mode d'Euripide, qui les habilloit de lambeaux pour mendier les larmes des spectateurs; celui-ci soutient sa disgrace avec tant de fermeté, qu'il nous imprime plus d'admiration de son grand courage, que de compassion de son infortune. Nous la craignons pour lui avant qu'elle arrive; mais cette crainte n'a sa source que dans l'intérêt que nous prenons d'ordinaire à ce qui touche le premier acteur, et se peut ranger *inter communia utriusque dramatis*, aussi bien que la reconnoissance qui fait le dénouement de cette pièce. La crainte tragique ne devance pas le malheur du héros, elle le suit; elle n'est pas pour lui, elle est pour nous; et, se produisant par une prompte application que la vue de ses mal-

[1] Le mot *risque* étoit alors des deux genres.

heurs nous fait faire sur nous-mêmes, elle purge en nous les passions que nous en voyons être la cause. Enfin je ne vois rien en ce poëme qui puisse mériter le nom de tragédie, si nous ne voulons nous contenter de la définition qu'en donne Averroés[1], qui l'appelle simplement un art de louer. En ce cas, nous ne lui pourrons dénier ce titre sans nous aveugler volontairement, et ne vouloir pas voir que toutes ses parties ne sont qu'une peinture des puissantes impressions que les rares qualités d'un honnête homme font sur toutes sortes d'esprits, qui est une façon de louer assez ingénieuse et hors du commun des panégyriques. Mais j'aurois mauvaise grace de me prévaloir d'un auteur arabe, que je ne connois que sur la foi d'une traduction latine; et, puisque sa paraphrase abrége le texte d'Aristote en cet article, au lieu de l'étendre, je ferai mieux d'en croire ce dernier, qui ne permet point à cet ouvrage de prendre un nom plus relevé que celui de comédie. Ce n'est pas que je n'aye hésité quelque temps, sur ce que je n'y voyois rien qui pût émouvoir à rire. Cet agrément a été jusqu'ici tellement de la pratique de la comédie, que beaucoup ont cru qu'il étoit aussi de son essence; et je serois encore dans ce scrupule, si je n'en avois été guéri par votre Heinsius, de qui je viens d'apprendre heureusement que *Movere risum non constituit comœdiam, sed plebis aucupium est, et abusus*. Après l'autorité d'un si grand homme, je serois coupable de chercher d'autres raisons, et de craindre d'être mal fondé à soutenir que la comédie se peut passer du ridicule. J'ajoute à celle-ci l'épithète de héroïque[2], pour satisfaire aucunement à la dignité de ses personnages, qui pourroit sembler profanée par la bassesse d'un titre que jamais on n'a appliqué si haut[3]. Mais, après tout, monsieur, ce n'est

[1] Commentateur d'Aristote. Il vivoit au douzième siècle.

[2] La prononciation de ce mot n'étoit pas encore fixée.

[3] Ce genre purement romanesque, dénué de tout ce qui peut émouvoir, et de tout ce qui fait l'ame de la tragédie, fut en vogue avant Corneille. *Don Bernard de Cabréra*, *Laure persécutée*, et plusieurs autres pièces, sont dans ce goût; c'est ce qu'on appelait *comédie héroïque*, genre mitoyen qui peut avoir ses beautés. La comédie de l'*Ambitieux*, de Destouches, est à peu près du même genre, quoique beaucoup au-dessus de *Don Sanche d'Aragon*, et même de *Laure*. Ces espèces de comédies furent inventées par les Espagnols. Il y en a beaucoup dans Lope de Véga. Celle-ci est tirée d'une pièce espagnole intitulée *El Palacio confuso*, et du roman de *Pélage*. Peut-être les comédies héroïques sont-elles préférables à ce qu'on appelle la *tragédie bourgeoise*, ou la *comédie larmoyante*. En effet, cette comédie larmoyante, absolument privée de comique, n'est au fond qu'un monstre né de l'impuissance d'être ou plaisant ou tragique. Celui qui ne peut faire ni une vraie comédie, ni une vraie tragédie, tâche d'intéresser par des aventures bourgeoises attendrissantes : il n'a pas le don du comique; il cherche à y suppléer par l'intérêt : il ne peut s'élever au cothurne; il rehausse un peu le brodequin. Il peut arriver sans doute des aventures très funestes à de simples citoyens; mais elles sont bien moins attachantes que celles des souverains, dont le sort entraine celui des nations. Un bourgeois peut être assassiné comme Pompée; mais la mort de Pompée fera toujours un tout autre effet que celle d'un bourgeois. Si vous traitez les intérêts d'un bourgeois dans le style

qu'un *interim*, jusqu'à ce que vous m'ayez appris comme j'ai dû l'intituler. Je ne vous l'adresse que pour vous l'abandonner entièrement : et si vos Elzéviers se saisissent de ce poëme, comme ils ont fait de quelques uns des miens qui l'ont précédé, ils peuvent le faire voir à vos provinces sous le titre que vous lui jugerez plus convenable, et nous exécuterons ici l'arrêt que vous en aurez donné. J'attends de vous cette instruction avec impatience, pour m'affermir dans mes premières pensées, ou les rejeter comme de mauvaises tentations : elles flotteront jusque là ; et si vous ne me pouvez accorder la gloire d'avoir assez appuyé une nouveauté, vous me laisserez du moins celle d'avoir passablement défendu un paradoxe. Mais quand même vous m'ôterez toutes les deux, je m'en consolerai fort aisément, parceque je suis très assuré que vous ne m'en sauriez ôter une qui m'est beaucoup plus précieuse : c'est celle d'être toute ma vie,

MONSIEUR,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

CORNEILLE.

ARGUMENT.

Don Fernand, roi d'Aragon, chassé de ses états par la révolte de D. Garcie d'Ayala, comte de Fuensalida, n'avoit plus sous son obéissance que la ville de Catalaïud et le territoire des environs, lorsque la reine D. Léonor, sa femme, accoucha d'un fils, qui fut nommé D. Sanche. Ce déplorable prince, craignant qu'il ne demeurât exposé aux fureurs de ce rebelle, le fit aussitôt enlever par D. Raymond de Moncade, son confident, afin de le faire nourrir secrètement. Ce cavalier, trouvant dans le village de Bubierça la femme d'un pêcheur nouvellement accouchée d'un enfant mort, lui donna celui-ci à nourrir, sans lui dire qui il étoit; mais seulement qu'un jour le roi et la reine d'Aragon le feroient Grand lorsqu'elle leur feroit présenter par lui un petit écrin, qu'en même temps il lui donna. Le mari de cette pauvre femme étoit pour lors à la guerre; si bien que, revenant au bout d'un an, il prit aisément cet enfant pour sien, et l'éleva comme s'il en eût été le père. La reine ne put jamais savoir du roi où il avoit fait porter son fils; et tout ce qu'elle en tira, après beaucoup de prières, ce fut, qu'elle le reconnoîtroit un jour quand on lui présenteroit cet écrin où

de Mithridate, il n'y a plus de convenance; si vous représentez une aventure terrible d'un homme du commun en style familier, cette diction familière, convenable au personnage, ne l'est plus au sujet. Il ne faut point transporter les bornes des arts : la comédie doit s'élever, et la tragédie doit s'abaisser à propos; mais ni l'une ni l'autre ne doit changer de nature. (V.)

il auroit mis leurs deux portraits, avec un billet de sa main et quelques autres pièces de remarque : mais, voyant qu'elle continuoit toujours à en vouloir savoir davantage, il arrêta sa curiosité tout d'un coup, et lui dit qu'il étoit mort. Il soutint après cela cette malheureuse guerre encore trois ou quatre ans, ayant toujours quelque nouveau désavantage, et mourut enfin de déplaisir et de fatigue, laissant ses affaires désespérées, et la reine grosse, à qui il conseilla d'abandonner entièrement l'Aragon et se réfugier en Castille : elle exécuta ses ordres, et y accoucha d'une fille nommée D. Elvire, qu'elle y éleva jusqu'à l'âge de vingt ans. Cependant le jeune prince D. Sanche, qui se croyoit fils d'un pêcheur, dès qu'il en eut atteint seize, se dérobe de ses parents, et se jette dans les armées du roi de Castille, qui avoit de grandes guerres contre les Maures; et, de peur d'être connu pour ce qu'il pensoit être, il quitte le nom de Sanche qu'on lui avoit laissé, et prend celui de Carlos. Sous ce faux nom, il fait tant de merveilles, qu'il entre en grande considération auprès du roi D. Alphonse, à qui il sauve la vie en un jour de bataille : mais comme ce monarque étoit près de le récompenser, il est surpris de la mort, et ne lui laisse autre chose que les favorables regards de la reine D. Isabelle, sa sœur et son héritière, et de la jeune princesse d'Aragon, D. Elvire, que l'admiration de ses belles actions avoit portées toutes deux jusques à l'aimer, mais d'un amour étouffé par le souvenir de ce qu'elles devoient à la dignité de leur naissance. Lui-même avoit conçu aussi de la passion pour toutes deux, sans oser prétendre à pas une, se croyant si fort indigne d'elles. Cependant tous les grands de Castille ne voyant point de rois voisins qui pussent épouser leur reine, prétendent à l'envi l'un de l'autre à son mariage, et étant près de former une guerre civile pour ce sujet, les états du royaume la supplient de choisir un mari, pour éviter les malheurs qu'ils en prévoyoient devoir naître. Elle s'en excuse, comme ne connoissant pas assez particulièrement le mérite de ses prétendants, et leur commande de choisir eux-mêmes les trois qu'ils en jugent les plus dignes, les assurant que, s'il se rencontre quelqu'un entre ces trois pour qui elle puisse prendre quelque inclination, elle l'épousera. Ils obéissent, et lui nomment D. Manrique de Lare, D. Lope de Gusman, et D. Alvar de Lune, qui, bien que passionné pour la princesse D. Elvire, eût cru faire une lâcheté, et offenser sa reine, s'il eût rejeté l'honneur qu'il recevoit de son pays par cette nomination. D'autre côté, les Aragonois, ennuyés de la tyrannie de D. Garcie et de D. Ramire, son fils, les chassent de Saragosse, et, les ayant assiégés dans la forteresse de Jaca, envoient des députés à leurs princesses, réfugiées en Castille, pour les prier de revenir prendre possession d'un royaume qui leur appartenoit. Depuis leur départ, ces deux tyrans ayant été tués en la prise de Jaca, D. Raymond, qu'ils y tenoient prisonnier depuis six ans, apprend à ces peuples que D. Sanche, leur prince, étoit vivant, et part aussitôt pour le

chercher à Bubierça, où il apprend que le pêcheur, qui le croyoit son fils, l'avoit perdu depuis huit ans, et l'étoit allé chercher en Castille, sur quelques nouvelles qu'il en avoit eues par un soldat qui avoit servi sous lui contre les Maures. Il pousse aussitôt de ce côté-là, et joint les députés comme ils étoient près d'arriver. C'est par son arrivée que l'aventurier Carlos est reconnu pour le prince D. Sanche; après quoi la reine D. Isabelle se donne à lui, du consentement même des trois que ses états lui avoient nommés; et D. Alvar en obtient la princesse D. Elvire, qui, par cette reconnoissance, se trouve être sa sœur.

PERSONNAGES.

D. ISABELLE, reine de Castille.
D. LÉONOR, reine d'Aragon.
D. ELVIRE, princesse d'Aragon.
BLANCHE, dame d'honneur de la reine de Castille.
CARLOS, cavalier inconnu, qui se trouve être D. Sanche, roi d'Aragon.
D. RAYMOND DE MONCADE, favori du défunt roi d'Aragon.
D. LOPE DE GUSMAN, } Grands de Castille.
D. MANRIQUE DE LARE, } Grands de Castille.
D. ALVAR DE LUNE, } Grands de Castille.

La scène est à Valladolid.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

D. LÉONOR, D. ELVIRE.

D. LÉONOR. Après tant de malheurs, enfin le ciel propice [1]
S'est résolu, ma fille, à nous faire justice :
Notre Aragon, pour nous presque tout révolté,
Enlève à nos tyrans ce qu'ils nous ont ôté,
Brise les fers honteux de leurs injustes chaînes,
Se remet sous nos lois, et reconnoît ses reines;
Et par ses députés, qu'aujourd'hui l'on attend,

[1] On a déja observé qu'il ne faut jamais manquer à la grande loi de faire connaître d'abord ses personnages et le lieu où ils sont. Voilà une mère et une fille dont on ne connaît les noms que dans la liste imprimée des acteurs. Comment les deviner? Comment savoir que la scène est à Valladolid? On ne sait pas non plus quelle est cette reine de Castille dont on parle. Si votre sujet est grand et connu, comme la mort de Pompée, vous pouvez tout d'un coup entrer en matière; les spectateurs sont au fait, l'action commence dès le premier vers, sans obscurité : mais si les héros de votre pièce sont tout nouveaux pour les spectateurs, faites connaître dès les premiers vers leurs noms, leurs intérêts, l'endroit où ils parlent. (V.)

Rend d'un si long exil le retour éclatant [1].
Comme nous, la Castille attend cette journée
Qui lui doit de sa reine assurer l'hyménée :
Nous l'allons voir ici faire choix d'un époux.
Que ne puis-je, ma fille, en dire autant de vous!
Nous allons en des lieux sur qui vingt ans d'absence
Nous laissent une foible et douteuse puissance :
Le trouble règne encore où vous devez régner;
Le peuple vous rappelle, et peut vous dédaigner,
Si vous ne lui portez, au retour de Castille [2],
Que l'avis d'une mère, et le nom d'une fille.
D'un mari valeureux les ordres et le bras
Sauroient bien mieux que nous assurer vos états,
Et par des actions nobles, grandes et belles,
Dissiper les mutins, et dompter les rebelles.
Vous ne pouvez manquer d'amants dignes de vous ;
On aime votre sceptre, on vous aime ; et, sur tous,
Du comte don Alvar la vertu non commune
Vous aima dans l'exil et durant l'infortune [3].
Qui vous aima sans sceptre, et se fit votre appui,
Quand vous le recouvrez, est bien digne de lui [4].

D. ELVIRE. Ce comte est généreux, et me l'a fait paroître;
Aussi le ciel pour moi l'a voulu reconnoître,
Puisque les Castillans l'ont mis entre les trois
Dont à leur grande reine ils demandent le choix;
Et, comme ses rivaux lui cèdent en mérite,
Un espoir à présent plus doux le sollicite :
Il régnera sans nous. Mais, madame, après tout,
Savez-vous à quel choix l'Aragon se résout,
Et quels troubles nouveaux j'y puis faire renaître
S'il voit que je lui mène un étranger pour maître?
Montons, de grace, au trône; et de là beaucoup mieux
Sur le choix d'un époux nous baisserons les yeux.

[1] Il semble, par la phrase, que ce soit l'exil qui retourne. La diction est aussi obscure que l'exposition. (V.)

[2] *Au retour de Castille* n'est pas plus français que le retour de l'exil, et est beaucoup plus obscur. (V.)

[3] *Le comte don Alvar qui aima dona Elvire sur tous* est bien moins français encore. (V.)

[4] *Lui* ne se dit jamais des choses inanimées à la fin d'un vers. Cela paraît une bizarrerie de la langue, mais c'est une règle. (V.)

D. LÉONOR. Vous les abaissez trop; une secrète flamme
A déja malgré moi fait ce choix dans votre ame [1] :
De l'inconnu Carlos l'éclatante valeur
Aux mérites du comte a fermé votre cœur.
Tout est illustre en lui, moi-même je l'avoue;
Mais son sang, que le ciel n'a formé que de boue,
Et dont il cache exprès la source obstinément...

D. ELVIRE. Vous pourriez en juger plus favorablement;
Sa naissance inconnue est peut-être sans tache :
Vous la présumez basse à cause qu'il la cache;
Mais combien a-t-on vu de princes déguisés
Signaler leur vertu sous des noms supposés,
Dompter des nations, gagner des diadèmes [2],
Sans qu'aucun les connût, sans se connoître eux-mêmes!

D. LÉONOR. Quoi! voilà donc enfin de quoi vous vous flattez!

D. ELVIRE. J'aime et prise en Carlos ses rares qualités.
Il n'est point d'ame noble à qui tant de vaillance
N'arrache cette estime et cette bienveillance;
Et l'innocent tribut de ces affections,
Que doit toute la terre aux belles actions,
N'a rien qui déshonore une jeune princesse.
En cette qualité, je l'aime et le caresse [3];
En cette qualité, ses devoirs assidus
Me rendent les respects à ma naissance dus.
Il fait sa conr chez moi comme un autre peut faire :
Il a trop de vertus pour être téméraire;
Et, si jamais ses vœux s'échappoient jusqu'à moi,
Je sais ce qne je suis, et ce que je me doi.

D. LÉONOR. Daigne le jnste ciel vous donner le courage
De vous en souvenir et le mettre en usage!

D. ELVIRE. Vos ordres sur mon cœur sauront toujours régner.

D. LÉONOR. Cependant ce Carlos vous doit accompagner,
Doit venir jusqn'aux lieux de votre obéissance

[1] Unc secrète flamme qui fait un choix! (V.)

[2] On ne dit point *gagner des diadèmes*; c'est peut-être encore une bizarrerie. (V.)

[3] Carlos, *en qui* * *tant de vaillance arrache l'estime et la bienveillance*; et *l'innocent tribut des affections que toute la terre doit aux belles actions*; el dona Elvire qui *l'aime et le caresse en cette qualité!* Il faut avouer que voilà un amas d'expressions impropres et de fautes contre la syntaxe, qui forment un étrange style. (V.)

* Toutes les éditions publiées du vivant de Corneille portent *à qui*.

Vous rendre ces respects dus à votre naissance,
Vous faire, comme ici, sa cour tout simplement?

D. ELVIRE. De ses parcils la guerre est l'unique élément :
Accoutumés d'aller de victoire en victoire,
Ils cherchent en tous lieux les dangers et la gloire.
La prise de Séville, et les Maures défaits,
Laissent à la Castille une profonde paix :
S'y voyant sans emploi, sa grande ame inquiète
Veut bien de don Garcie achever la défaite [1],
Et contre les efforts d'un reste de mutins
De toute sa valeur hâter nos bons destins.

D. LÉONOR. Mais quand il vous aura dans le trône affermie,
Et jeté sous vos pieds la puissance ennemie [2],
S'en ira-t-il soudain aux climats étrangers
Chercher tout de nouveau la gloire et les dangers?

D. ELVIRE. Madame, la reine entre [3].

SCÈNE II.

D. ISABELLE, D. LÉONOR, D. ELVIRE, BLANCHE.

D. LÉONOR. Aujourd'hui donc, madame,
Vous allez d'un héros rendre heureuse la flamme,
Et, d'un mot, satisfaire aux plus ardents souhaits
Que poussent vers le ciel vos fidèles sujets [4].

D. ISABELLE. Dites, dites plutôt qu'aujourd'hui, grandes reines,
Je m'impose à vos yeux la plus dure des gênes,
Et fais dessus moi-même un illustre attentat
Pour me sacrifier au repos de l'état.
Que c'est un sort fâcheux et triste que le nôtre
De ne pouvoir régner que sous les lois d'un autre;
Et qu'un sceptre soit cru d'un si grand poids pour nous [5],

[1] Il faudrait que don Garcie fût d'abord connu; le spectateur ne sait ni où il est, ni qui parle, ni de qui l'on parle. (V.)

[2] Jeter une puissance sous des pieds! (V.)

[3] Quel reine? Rien n'est annoncé, rien n'est développé. C'est surtout dans ces sujets romanesques, entièrement inconnus au public, qu'il faut avoir soin de faire l'exposition la plus nette et la plus précise.

J'aimerois encor mieux qu'il déclinât son nom,
Et dît : Je suis Oreste, ou bien Agamemnon. (V.)

[4] Des souhaits qu'on pousse! et madame, qui va rendre heureuse la flamme! (V.)

[5] Et Isabelle qui fait un illustre attentat sur elle-même, et un sceptre qui est cru! (V.)

Que pour le soutenir il nous faille un époux !
A peine ai-je deux mois porté le diadème,
Que de tous les côtés j'entends diro qu'on m'aime,
Si toutefois sans crime et sans m'en indiguer
Je puis nommer amour une ardeur de régner.
L'ambition des grands à cet espoir ouverte
Semble pour m'acquérir s'apprêter à ma perte ;
Et, pour trancher le cours de leurs dissensions,
Il faut fermer la porte à leurs prétentions ;
Il m'en faut choisir un ; eux-mêmes m'en convient,
Mon peuple m'en conjure, et mes états m'en prient ;
Et même par mon ordre ils m'en proposent trois,
Dont mon cœur à leur gré peut faire un digne choix.
Don Lope de Gusman, don Manrique de Lare,
Et don Alvar de Lune, ont un mérite rare :
Mais que me sert ce choix qu'on fait en leur faveur,
Si pas un d'eux enfin n'a celui de mon cœur ?

D. LÉONOR. On vous les a nommés, mais sans vous les prescrire ;
On vous obéira, quoi qu'il vous plaise élire [1] :
Si le cœur a choisi, vous pouvez faire un roi.

D. ISABELLE. Madame, je suis reine, et dois régner sur moi.
Le rang que nous tenons, jaloux de notre gloire,
Souvent dans un tel choix nous défend de nous croire,
Jette sur nos desirs un joug impérieux [2],
Et dédaigne l'avis et du cœur et des yeux.
Qu'on ouvre. Juste ciel, vois ma peine, et m'inspire
Et ce que je dois faire, et ce que je dois dire !

SCÈNE III.

D. ISABELLE, D. LÉONOR, D. ELVIRE, BLANCHE, D. LOPE, D. MANRIQUE, D. ALVAR, CARLOS.

D. ISABELLE. Avant que de choisir je demande un serment,
Comtes, qu'on agréera mon choix aveuglément ;
Que les deux méprisés, et tous les trois peut-être,
De ma main, quel qu'il soit, accepteront un maître :
Car enfin je suis libre à disposer de moi ;
Le choix de mes états ne m'est point une loi :

[1] Cela n'est ni élégant, ni harmonieux. (V.)
[2] Un joug impérieux jeté sur des desirs ! (V.)

D'une troupe importune il m'a débarrassée,
Et d'eux tous sur vous trois détourné ma pensée,
Mais sans nécessité de l'arrêter sur vous.
J'aime à savoir par-là qu'on vous préfère à tous ;
Vous m'en êtes plus chers et plus considérables ;
J'y vois de vos vertus les preuves honorables ;
J'y vois la haute estime où sont vos grands exploits :
Mais quoique mon dessein soit d'y borner mon choix,
Le ciel en un moment quelquefois nous éclaire.
Je veux, en le faisant, pouvoir ne le pas faire [1],
Et que vous avouiez que, pour devenir roi,
Quiconque me plaira n'a besoin que de moi.

D. LOPE. C'est une autorité qui vous demeure entière ;
Votre état avec vous n'agit que par prière,
Et ne vous a pour nous fait voir ses sentiments
Que par obéissance à vos commandements.
Ce n'est point ni son choix ni l'éclat de ma race [2]
Qui me font, grande reine, espérer cette grace :
Je l'attends de vous seule et de votre bonté,
Comme on attend un bien qu'on n'a pas mérité,
Et dont, sans regarder service ni famille,
Vous pouvez faire part au moindre de Castille [3].
C'est à nous d'obéir, et non d'en murmurer :
Mais vous nous permettrez toutefois d'espérer
Que vous ne ferez choir cette faveur insigne,
Ce bonheur d'être à vous, que sur le moins indigne ;
Et que votre vertu nous fera trop savoir
Qu'il n'est pas bon d'user de tout votre pouvoir.
Voilà mon sentiment.

D. ISABELLE. Parlez, vous, don Manrique.

D. MANRIQUE. Madame, puisqu'il faut qu'à vos yeux je m'explique,
Quoique votre discours nous ait fait des leçons
Capables d'ouvrir l'ame à de justes soupçons,
Je vous dirai pourtant, comme à ma souveraine,
Que pour faire un vrai roi vous le fassiez en reine ;

[1] Quel vers! nous avons déja dit qu'on doit éviter ce mot *faire* autant qu'on le peut. (V.)

[2] *Ce n'est point* est ici un solécisme ; il faut *ce n'est ni son choix*. (V.)

[3] *Au moindre de Castille* est un barbarisme ; il faut *au moindre guerrier*, *au moindre gentilhomme de la Castille*. La plus grande faute est que cela n'est pas vrai ; elle ne peut choisir le moindre sujet de la Castille. (V.)

Que vous laisser borner, c'est vous-même affoiblir
La dignité du rang qui le doit ennoblir;
Et qu'à prendre pour loi le choix qu'on vous propose,
Le roi que vous feriez vous devroit peu de chose,
Puisqu'il tiendroit les noms de monarque et d'époux
Du choix de vos états aussi bien que de vous.
Pour moi, qui vous aimai sans sceptre et sans couronne,
Qui n'ai jamais eu d'yeux que pour votre personne,
Que même le feu roi daigna considérer
Jusqu'à souffrir ma flamme et me faire espérer,
J'oserai me promettre un sort assez propice
De cet aveu d'un frère et quatre ans de service;
Et sur ce doux espoir dussé-je me trahir,
Puisque vous le voulez, je jure d'obéir.

D. ISABELLE. C'est comme il faut m'aimer. Et don Alvar de Lune?

D. ALVAR. Je ne vous ferai point de harangue importune.
Choisissez hors des trois, tranchez absolument;
Je jure d'obéir, madame, aveuglément.

D. ISABELLE. Sous les profonds respects de cette déférence
Vous nous cachez peut-être un peu d'indifférence;
Et comme votre cœur n'est pas sans autre amour,
Vous savez des deux parts faire bien votre cour.

D. ALVAR. Madame...

D. ISABELLE. C'est assez; que chacun prenne place.

Ici les trois reines prennent chacune un fauteuil, et, après que les trois comtes et le reste des grands qui sont présents se sont assis sur des bancs préparés exprès, Carlos y voyant une place vide, s'y veut seoir, et don Manrique l'en empêche.

D. MANRIQUE.

Tout beau, tout beau, Carlos! d'où vous vient cette audace [1]?
Et quel titre en ce rang a pu vous établir?

CARLOS. J'ai vu la place vide, et cru la bien remplir.

D. MANRIQUE. Un soldat bien remplir une place de comte!

CARLOS. Seigneur, ce que je suis ne me fait point de honte.
Depuis plus de six ans il ne s'est fait combat
Qui ne m'ait bien acquis ce grand nom de soldat:

[1] *Tout beau, tout beau*, pourrait être ailleurs bas et familier, mais ici je le crois très bien placé; cette manière de parler est assez convenable d'un seigneur très fier à un soldat de fortune. Cela forme une situation singulière et intéressante, inconnue jusque là au théâtre. Elle donne lieu très naturellement à Carlos de parler dignement de ses grandes actions. La vertu qui s'élève quand on veut l'avilir produit presque toujours de belles choses. (V.)

J'en avois pour témoin le feu roi votre frère,
Madame ; et par trois fois...

D. MANRIQUE. Nous vous avons vu faire [1],
Et savons mieux que vous ce que peut votre bras.

D. ISABELLE. Vous en êtes instruits ; et je ne la suis pas [2] ;
Laissez-le me l'apprendre. Il importe aux monarques
Qui veulent aux vertus rendre de dignes marques [3]
De les savoir connoître, et ne pas ignorer
Ceux d'entre leurs sujets qu'ils doivent honorer.

D. MANRIQUE. Je ne me croyois pas être ici pour l'entendre [4].

D. ISABELLE. Comte, encore une fois laissez-le me l'apprendre.
Nous aurons temps pour tout. Et vous, parlez, Carlos.

CARLOS. Je dirai qui je suis, madame, en peu de mots.
On m'appelle soldat : je fais gloire de l'être [5] ;
Au feu roi par trois fois je le fis bien paroître.
L'étendard de Castille, à ses yeux enlevé,
Des mains des ennemis par moi seul fut sauvé :
Cette seule action rétablit la bataille,
Fit rechasser le Maure au pied de sa muraille,
Et, rendant le courage aux plus timides cœurs,
Rappela les vaincus, et défit les vainqueurs.
Ce même roi me vit dedans l'Andalousie [6]
Dégager sa personne en prodiguant ma vie,
Quand, tout percé de coups, sur un monceau de morts,
Je lui fis si longtemps bouclier de mon corps,
Qu'enfin autour de lui ses troupes ralliées,
Celles qui l'enfermoient furent sacrifiées;
Et le même escadron qui vint le secourir

[1] *Faire* est ici plus supportable; mais il n'est que supportable. Racine n'aurait jamais dit, *nous vous avons vu faire.* (V.)

[2] Elle devrait certainement le savoir; Carlos est à sa cour; Carlos a fait des actions connues de tout le monde; il a sauvé la Castille, et elle dit qu'elle n'en sait rien! Il était aisé de sauver cette faute; et la reine, qui a de l'inclination pour Carlos, pouvait prendre un autre tour. Observez qu'il faut *et je ne le suis pas.* S'il y avait là plusieurs reines, elles diraient *nous ne le sommes pas*, et non *nous ne les sommes pas.* Ce *le* est neutre : on a déja fait cette remarque; mais on peut la répéter pour les étrangers. (V.)

[3] *Rendre de dignes marques* est un barbarisme. (V.)

[4] C'est un solécisme : il faut, *je ne croyais pas être ici.* (V.)

[5] Voltaire a imité ce vers dans D. Pèdre, roi de Castille :

Vous m'appelez soldat, et je le suis sans doute. (P.)

[6] On a déja fait voir combien *dedans* est vicieux, et surtout quand il s'agit d'une province ; c'est alors un solécisme. (V.)

Le ramena vainqueur, et moi prêt à mourir.
Je montai le premier sur les murs de Séville,
Et tins la brèche ouverte aux troupes de Castille.
Je ne vous parle point d'assez d'autres exploits,
Qui n'ont pas pour témoins eu les yeux de mes rois.
Tel me voit et m'entend, et me méprise encore,
Qui gémiroit sans moi dans les prisons du Maure.

D. MANRIQUE. Nous parlez-vous, Carlos, pour don Lope et pour moi?

CARLOS. Je parle seulement de ce qu'a vu le roi,
Seigneur, et qui voudra parle à sa conscience.
Voilà dont le feu roi me promit récompense[1];
Mais la mort le surprit comme il la résolvoit.

D. ISABELLE. Il se fût acquitté de ce qu'il vous devoit;
Et moi, comme héritant son sceptre et sa couronne,
Je prends sur moi sa dette, et je vous la fais bonne[2]!
Seyez-vous, et quittons ces petits différents.

D. LOPE. Souffrez qu'auparavant il nomme ses parents.
Nous ne contestons point l'honneur de sa vaillance,
Madame; et, s'il en faut notre reconnoissance,
Nous avouerons tous deux qu'en ces combats derniers
L'un et l'autre, sans lui, nous étions prisonniers;
Mais enfin la valeur, sans l'éclat de la race;
N'eut jamais aucun droit d'occuper cette place.

CARLOS. Se pare qui voudra du nom de ses aïeux[3]:
Moi, je ne veux porter que moi-même en tous lieux;
Je ne veux rien devoir à ceux qui m'ont fait naître,
Et suis assez connu sans les faire connoître.
Mais, pour en quelque sorte obéir à vos lois[4],
Seigneurs, pour mes parents je nomme mes exploits;
Ma valeur est ma race, et mon bras est mon père.

D. LOPE. Vous le voyez, madame, et la preuve en est claire,
Sans doute il n'est pas noble.

[1] *Voilà dont* est un solécisme; il faut, *voilà les services, les exploits, les actions dont*, etc. (V.)

[2] *Je prends sur moi sa dette, et je vous la fais bonne,*

est trop trivial; c'est le style des marchands. (V.)

[3] Cette tirade était digne d'être imitée par Corneille; et l'on voit que, si elle n'était pas dans l'espagnol, il l'aurait faite. Il est vrai que *mon bras est mon père* est trop forcé. (V.)

[4] Quand *pour* est suivi d'un verbe, il ne faut ni d'adverbe entre deux, ni rien qui tienne lieu d'adverbe. (V.)

D. ISABELLE. Eh bien ! je l'anoblis,
Quelle que soit sa race et de qui qu'il soit fils [1].
Qu'on ne conteste plus.
D. MANRIQUE. Encore un mot, de grace.
D. ISABELLE. Don Manrique, à la fin c'est prendre trop d'audace.
Ne puis-je l'anoblir si vous n'y consentez ?
D. MANRIQUE. Oui, mais ce rang n'est dû qu'aux hautes dignités ;
Tout autre qu'un marquis ou comte le profane.
D. ISABELLE, *à Carlos.*
Eh bien ! seyez-vous donc, marquis de Santillane,
Comte de Peñafiel, gouverneur de Burgos.
Don Manrique, est ce assez pour faire seoir Carlos?
Vous reste-t-il encor quelque scrupule en l'ame ?
(D. Manrique et D. Lope se lèvent, et Carlos se sied.)
D. MANRIQUE. Achevez, achevez ; faites-le roi, madame :
Par ces marques d'honneur l'élever jusqu'à nous,
C'est moins nous l'égaler que l'approcher de vous.
Ce préambule adroit n'étoit pas sans mystère ;
Et ces nouveaux serments qu'il nous a fallu faire
Montroient bien dans votre ame un tel choix préparé.
Enfin vous le pouvez, et nous l'avons juré.
Je suis prêt d'obéir ; et, loin d'y contredire,
Je laisse entre ses mains et vous et votre empire.
Je sors avant ce choix ; non que j'en sois jaloux,
Mais de peur que mon front n'en rougisse pour vous.
D. ISABELLE. Arrêtez, insolent : votre reine pardonne
Ce qu'une indigne crainte imprudemment soupçonne ;
Et, pour la démentir, veut bien vous assurer
Qu'au choix de ses états elle veut demeurer [2] ;
Que vous tenez encor même rang dans son ame ;
Qu'elle prend vos transports pour un excès de flamme ;
Et qu'au lieu d'en punir le zèle injurieux [3],
Sur un crime d'amour elle ferme les yeux.
D. MANRIQUE. Madame, excusez donc si quelque antipathie...
D. ISABELLE. Ne faites point ici de fausse modestie [4] ;

[1] Il faut éviter soigneusement ces cacophonies. On a déja remarqué cette faute. (V.)

[2] *Demeurer au choix* est un barbarisme ; il faut, *s'en tenir au choix*, ou *demeurer attachée au choix des états*. (V.)

[3] Le zèle injurieux d'un excès de flamme ! (V.)

[4] *Faire de fausse modestie*, barbarisme et solécisme ; il faut, *n'affectez point ici de fausse modestie*. Mais il ne s'agit pas ici de modestie, quand Manrique parle d'antipathie : c'est jouer au propos interrompu. (V.)

J'ai trop vu votre orgueil pour le justifier,
Et sais bien les moyens de vous humilier.
  Soit que j'aime Carlos, soit que par simple estime
Je rende à ses vertus un honneur légitime,
Vous devez respecter, quels que soient mes desseins,
Ou le choix de mon cœur, ou l'œuvre de mes mains.
Je l'ai fait votre égal, et quoiqu'on s'en mutine,
Sachez qu'à plus encor ma faveur le destine.
Je veux qu'aujourd'hui même il puisse plus que moi :
J'en ai fait un marquis, je veux qu'il fasse un roi.
S'il a tant de valeur que vous-même le dites,
Il sait quelle est la vôtre, et connoît vos mérites,
Et jugera de vous avec plus de raison
Que moi, qui n'en connois que la race et le nom.
Marquis, prenez ma bague, et la donnez pour marque [1]
Au plus digne des trois que j'en fasse un monarque.
Je vous laisse y penser tout ce reste du jour.
  Rivaux ambitieux, faites-lui votre cour :
Qui me rapportera l'anneau que je lui donne
Recevra sur-le-champ ma main et ma couronne.
  Allons, reines, allons, et laissons-les juger
De quel côté l'amour avoit su m'engager.

SCÈNE IV.

D. MANRIQUE, D. LOPE, D. ALVAR, CARLOS.

D. LOPE. Eh bien! seigneur marquis, nous direz-vous, de grace,
  Ce que pour vous gagner il est besoin qu'on fasse?
  Vous êtes notre juge, il faut vous adoucir.
CARLOS. Vous y pourriez peut-être assez mal réussir.
  Quittez ces contre-temps de froide raillerie.
D. MANRIQUE. Il n'en est pas saison, quand il faut qu'on vous prie.
CARLOS. Ne raillons ni prions, et demeurons amis.
  Je sais ce que la reine en mes mains a remis;
  J'en userai fort bien : vous n'avez rien à craindre;
  Et pas un de vous trois n'aura lieu de se plaindre.

[1] La bague du marquis vaut bien l'anneau royal d'Astrate. Cela est tout espagnol.

. . . . Et la donnez pour marque
Au plus digne des trois que j'en fasse un monarque;

barbarisme et solécisme. (V.)

Je n'entreprendrai point de juger entre vous
Qui mérite le mieux le nom de son époux ;
Je serois téméraire, et m'en sens incapable ;
Et peut-être quelqu'un m'en tiendroit récusable.
Je m'en récuse donc, afin de vous donner
Un juge que sans honte on ne peut soupçonner ;
Ce sera votre épée et votre bras lui-même.
Comtes, de cet anneau dépend le diadème :
Il vaut bien un combat ; vous avez tous du cœur :
Et je le garde...

D. LOPE. A qui, Carlos?

CARLOS. A mon vainqueur [1].

Qui pourra me l'ôter l'ira rendre à la reine ;
Ce sera du plus digne une preuve certaine.
Prenez entre vous l'ordre et du temps et du lieu ;
Je m'y rendrai sur l'heure, et vais l'attendre. Adieu.

SCÈNE V.

D. MANRIQUE, D. LOPE, D. ALVAR.

D. LOPE. Vous voyez l'arrogance.

D. ALVAR. Ainsi les grands courages
Savent en généreux repousser les outrages.

D. MANRIQUE. Il se méprend pourtant s'il pense qu'aujourd'hui
Nous daignions mesurer notre épée avec lui.

D. ALVAR. Refuser un combat!

D. LOPE. Des généraux d'armée,
Jaloux de leur honneur et de leur renommée,
Ne se commettent point contre un aventurier.

D. ALVAR. Ne mettez point si bas un si vaillant guerrier :
Qu'il soit ce qu'en voudra présumer votre haine,
Il doit être pour nous ce qu'a voulu la reine.

D. LOPE. La reine, qui nous brave, et, sans égard au sang,
Ose souiller ainsi l'éclat de notre rang!

D. ALVAR. Les rois de leurs faveurs ne sont jamais comptables,

[1] Cela est digne de la tragédie la plus sublime. Dès qu'il s'agit de grandeur, il y en a toujours dans les pièces espagnoles. Mais ces grands traits de lumière, qui percent l'ombre de temps en temps, ne suffisent pas ; il faut un grand intérêt : nulle langueur ne doit l'interrompre ; les raisonnements politiques, les froids discours d'amour le glacent, et les pensées recherchées, les tours forcés l'affaiblissent. (V.)

Ils font, comme il leur plaît, et défont nos semblables [1].

D. MANRIQUE. Envers les majestés vous êtes bien discret.
Voyez-vous cependant qu'elle l'aime en secret?

D. ALVAR. Dites, si vous voulez, qu'ils sont d'intelligence,
Qu'elle a de sa valeur si haute confiance,
Qu'elle espère par-là faire approuver son choix,
Et se rendre avec gloire au vainqueur de tous trois;
Qu'elle nous hait dans l'ame autant qu'elle l'adore :
C'est à nous d'honorer ce que la reine honore.

D. MANRIQUE. Vous la respectez fort: mais y prétendez-vous?
On dit que l'Aragon a des charmes si doux...

D. ALVAR. Qu'ils me soient doux ou non, je ne crois pas sans crime
Pouvoir de mon pays désavouer l'estime;
Et, puisqu'il m'a jugé digne d'être son roi,
Je soutiendrai partout l'état qu'il fait de moi.
Je vais donc disputer, sans que rien me retarde,
Au marquis don Carlos cet anneau qu'il nous garde;
Et, si sur sa valeur je le puis emporter,
J'attendrai de vous deux qui voudra me l'ôter:
Le champ vous sera libre.

D. LOPE. A la bonne heure, comte;
Nous vous irons alors le disputer sans honte;
Nous ne dédaignons point un si digne rival:
Mais pour votre marquis, qu'il cherche son égal.

ACTE SECOND.

SCÈNE I[2].

D. ISABELLE, BLANCHE.

D. ISABELLE. Blanche, as-tu rien connu d'égal à ma misère?
Tu vois tous mes desirs condamnés à se taire,

[1] Cela n'était pas vrai dans ce temps-là; un roi de Castille ou d'Aragon n'avait pas le droit de destituer un homme titré. (V.)

[2] Cette scène et toutes les longues dissertations sur l'amour et la fierté ont toujours un défaut; et ce vice, le plus grand de tous, c'est l'ennui. On ne va au théâtre que pour être ému; l'ame veut toujours être hors d'elle-même, soit par la gaieté, soit par l'attendrissement, et au moins par la curiosité. Aucun de ces buts n'est atteint, quand

Mon cœur faire un beau choix sans l'oser accepter,
Et nourrir un beau feu sans l'oser écouter.
Vois par-là ce que c'est, Blanche, que d'être reine:
Comptable de moi-même au nom de souveraine,
Et sujette à jamais du trône où je me voi,
Je puis tout pour tout autre, et ne puis rien pour moi.
O sceptres! s'il est vrai que tout vous soit possible,
Pourquoi ne pouvez-vous rendre un cœur insensible!
Pourquoi permettez-vous qu'il soit d'autres appas,
Ou que l'on ait des yeux pour ne les croire pas?

BLANCHE. Je présumois tantôt que vous les alliez croire:
J'en ai plus d'une fois tremblé pour votre gloire.
Ce qu'à vos trois amants vous avez fait jurer
Au choix de don Carlos sembloit tout préparer:
Je le nommois pour vous. Mais enfin par l'issue
Ma crainte s'est trouvée heureusement déçue;
L'effort de votre amour a su se modérer;
Vous l'avez honoré sans vous déshonorer,
Et satisfait ensemble, en trompant mon attente,
La grandeur d'une reine et l'ardeur d'une amante.

D. ISABELLE. Dis que pour honorer sa générosité
Mon amour s'est joué de mon autorité;

une Blanche dit à sa reine, *vous l'avez honoré sans vous déshonorer*, et que la reine réplique que, *pour honorer sa générosité, l'amour s'est joué de son autorité*, etc. Les scènes suivantes de cet acte sont à peu près dans le même goût; et tout le nœud consiste à différer le combat annoncé, sans aucun événement qui attache, sans aucun sentiment qui intéresse. Il y a de l'amour, comme dans toutes les pièces de Corneille; et cet amour est froid, parcequ'il n'est qu'amour. Ces reines, qui se passionnent froidement pour un aventurier, ajouteraient la plus grande indécence à l'ennui de cette intrigue, si le spectateur ne se doutait pas que Carlos est autre chose qu'un soldat de fortune. On a condamné l'infante du *Cid*, non seulement parcequ'elle est inutile, mais parcequ'elle ne parle que de son amour pour Rodrigue. On condamne de même, dans son *Don Sanche*, trois princesses éprises d'un inconnu, qui a fait de bien moins grandes choses que le Cid; et le pis de tout cela c'est que l'amour de ces princesses ne produit rien du tout dans la pièce. Ces fautes sont des auteurs espagnols; mais Corneille ne devait pas les imiter. A l'égard du style, il est à la fois incorrect et recherché, obscur et faible, dur et traînant; il n'a rien de cette élégance et de ce piquant qui sont absolument nécessaires dans un pareil sujet. Il faudrait charger les pages de remarques plus longues que le texte, si on voulait critiquer en détail les expressions. Les remarques sur le premier acte peuvent suffire pour faire voir aux commençants ce qu'ils doivent imiter, et ce qu'ils ne doivent pas suivre. Les solécismes et les barbarismes dont cette pièce fourmille seront assez sentis. Comme Corneille n'avait point encore de rivaux, il écrivait avec une extrême négligence; et quand il fut éclipsé par Racine, il écrivit encore plus mal. (V.)

Et qu'il a fait servir, en trompant ton attente,
Le pouvoir de la reine au courroux de l'amante.
D'abord par ce discours, qui t'a semblé suspect,
Je voulois seulement essayer leur respect [1],
Soutenir jusqu'au bout la dignité de reine,
Et, comme enfin ce choix me donnoit de la peine,
Perdre quelques moments, choisir un peu plus tard :
J'allois nommer pourtant, et nommer au hasard:
Mais tu sais quel orgueil ont lors montré les comtes,
Combien d'affronts pour lui, combien pour moi de hontes.
Certes, il est bien dur à qui se voit régner
De montrer quelque estime, et la voir dédaigner.
Sous ombre de venger sa grandeur méprisée,
L'amour à la faveur trouve une pente aisée :
A l'intérêt du sceptre aussitôt attaché,
Il agit d'autant plus qu'il se croit bien caché,
Et s'ose imaginer qu'il ne fait rien paroître
Que ce change de nom ne fasse méconnoître.
J'ai fait Carlos marquis, et comte, et gouverneur;
Il doit à ses jaloux tous ces titres d'honneur :
M'en voulant faire avare, ils m'en faisoient prodigue,
Ce torrent grossissoit, rencontrant cette digue :
C'étoit plus les punir que le favoriser.
L'amour me parloit trop, j'ai voulu l'amuser ;
Par ces profusions j'ai cru le satisfaire,
Et, l'ayant satisfait, l'obliger à se taire;
Mais, hélas! en mon cœur il avoit tant d'appui,
Que je n'ai pu jamais prononcer contre lui,
Et n'ai mis en ses mains ce don du diadème
Qu'afin de l'obliger à s'exclure lui-même.
Ainsi, pour apaiser les murmures du cœur,
Mon refus a porté les marques de faveur;
Et, revêtant de gloire un invisible outrage,

[1] *Essayer le respect ; un choix qui donne de la peine ; il est bien dur à qui se voit régner ; l'amour à la faveur trouve une pente aisée ; il est attaché à l'intérêt du sceptre ; un outrage invisible revêtu de gloire !* Que dire d'un pareil galimatias ! il faut se taire, et ne pas continuer d'inutiles remarques sur une pièce qu'il n'est pas possible de lire. Il y a quelques beaux morceaux sur la fin. Nous en parlerons avec d'autant plus de plaisir, que nous ressentons plus de peine à être obligés de critiquer toujours. C'est suivant ce principe que nous ne les reprenons qu'au cinquième acte. (V.)

De peur d'en faire un roi je l'ai fait davantage :
Outre qu'indifférente aux vœux de tous les trois
J'espérois que l'amour pourroit suivre son choix,
Et que le moindre d'eux de soi-même estimable
Recevroit de sa main la qualité d'aimable.
Voilà, Blanche, où j'en suis ; voilà ce que j'ai fait ;
Voilà les vrais motifs dont tu voyois l'effet :
Car mon ame pour lui, quoique ardemment pressée,
Ne sauroit se permettre une indigne pensée ;
Et je mourrois encore avant que m'accorder
Ce qu'en secret mon cœur ose me demander.
Mais enfin je vois bien que je me suis trompée
De m'en être remise à qui porte une épée,
Et trouve occasion, dessous cette couleur
De venger le mépris qu'on fait de sa valeur.
Je devois par mon choix étouffer cent querelles ;
Et l'ordre que j'y tiens en forme de nouvelles,
Et jette entre les grands, amoureux de mon rang,
Une nécessité de répandre du sang.
Mais j'y saurai pourvoir.

BLANCHE. C'est un pénible ouvrage
D'arrêter un combat qu'autorise l'usage,
Que les lois ont réglé, que les rois vos aïeux
Daignoient assez souvent honorer de leurs yeux :
On ne s'en dédit point sans quelque ignominie ;
Et l'honneur aux grands cœurs est plus cher que la vie.

D. ISABELLE. Je sais ce que tu dis, et n'irai pas de front
Faire un commandement qu'ils prendroient pour affront.
Lorsque le déshonneur souille l'obéissance [1],
Les rois peuvent douter de leur toute-puissance :
Qui la hasarde alors n'en sait pas bien user ;
Et qui veut pouvoir tout ne doit pas tout oser.
Je romprai ce combat feignant de le permettre,
Et je le tiens rompu si je puis le remettre.
Les reines d'Aragon pourront même m'aider.

[1] Des vers tels que ceux-ci méritoient bien d'être remarqués. A une représentation de la pièce, dont nous fûmes témoins, et qui eut lieu à l'époque où les parlements refusoient d'enregistrer quelques édits de Louis XV, ils furent applaudis de manière à donner de l'inquiétude au gouvernement, qui les fit supprimer à la représentation suivante. (P.)

Voici déja Carlos que je viens de mander.
Demeure, et tu verras avec combien d'adresse
Ma gloire de mon ame est toujours la maîtresse.

SCÈNE II.

D. ISABELLE, CARLOS, BLANCHE.

D. ISABELLE. Vous avez bien servi, marquis, et jusqu'ici
Vos armes ont pour nous dignement réussi :
Je pense avoir aussi bien payé vos services.
Malgré vos envieux et leurs mauvais offices,
J'ai fait beaucoup pour vous, et tout ce que j'ai fait
Ne vous a pas coûté seulement un souhait.
Si cette récompense est pourtant si petite
Qu'elle ne puisse aller jusqu'à votre mérite,
S'il vous en reste encor quelque autre à souhaiter,
Parlez, et donnez-moi moyen de m'acquitter.
CARLOS. Après tant de faveurs à pleines mains versées,
Dont mon cœur n'eût osé concevoir les pensées,
Surpris, troublé, confus, accablé de bienfaits,
Que j'osasse former encor quelques souhaits !
D. ISABELLE. Vous êtes donc content ; et j'ai lieu de me plaindre.
CARLOS. De moi ?
D. ISABELLE. De vous, marquis. Je vous parle sans feindre :
Écoutez. Votre bras a bien servi l'état
Tant que vous n'avez eu que le nom de soldat ;
Dès que je vous fais grand, sitôt que je vous donne
Le droit de disposer de ma propre personne,
Ce même bras s'apprête à troubler son repos,
Comme si le marquis cessoit d'être Carlos,
Ou que cette grandeur ne fût qu'un avantage
Qui dût à sa ruine armer votre courage.
Les trois comtes en sont les plus fermes soutiens :
Vous attaquez en eux ses appuis et les miens ;
C'est son sang le plus pur que vous voulez répandre :
Et vous pouvez juger l'honneur qu'on leur doit rendre,
Puisque ce même état me demandant un roi,
Les a jugés eux trois les plus dignes de moi.
Peut-être un peu d'orgueil vous a mis dans la tête
Qu'à venger leur mépris ce prétexte est honnête ;

Vous en avez suivi la première chaleur :
Mais leur mépris va-t-il jusqu'à votre valeur ?
N'en ont-ils pas rendu témoignage à ma vue ?
Ils ont fait peu d'état d'une race inconnue,
Ils ont douté d'un sort que vous voulez cacher :
Quand un doute si juste auroit dû vous toucher,
J'avois pris quelque soin de vous venger moi-même.
Remettre entre vos mains le don du diadème,
Ce n'étoit pas, marquis, vous venger à demi.
Je vous ai fait leur juge, et non leur ennemi ;
Et si sous votre choix j'ai voulu les réduire,
C'est pour vous faire honneur et non pour les détruire ;
C'est votre seul avis, non leur sang que je veux ;
Et c'est m'entendre mal que vous armer contre eux.
N'auriez-vous point pensé que, si ce grand courage
Vous pouvoit sur tous trois donner quelque avantage,
On diroit que l'état, me cherchant un époux,
N'en auroit pu trouver de comparable à vous ?
Ah ! si je vous croyois si vain, si téméraire...

CARLOS. Madame, arrêtez là votre juste colère ;
Je suis assez coupable, et n'ai que trop osé,
Sans choisir pour me perdre un crime supposé.
Je ne me défends point des sentiments d'estime
Que vos moindres sujets auroient pour vous sans crime.
Lorsque je vois en vous les célestes accords
Des graces de l'esprit et des beautés du corps,
Je puis, de tant d'attraits l'ame toute ravie,
Sur l'heur de votre époux jeter un œil d'envie ;
Je puis contre le ciel en secret murmurer
De n'être pas né roi pour pouvoir espérer ;
Et, les yeux éblouis de cet éclat suprême,
Baisser soudain la vue, et rentrer en moi-même :
Mais que je laisse aller d'ambitieux soupirs,
Un ridicule espoir, de criminels desirs !...
Je vous aime, madame, et vous estime en reine ;
Et quand j'aurois des feux dignes de votre haine,
Si votre ame, sensible à ces indignes feux,
Se pouvoit oublier jusqu'à souffrir mes vœux ;
Si, par quelque malheur que je ne puis comprendre,
Du trône jusqu'à moi je la voyois descendre,

Commençant aussitôt à vous moins estimer,
Je cesserois sans doute aussi de vous aimer.
L'amour que j'ai pour vous est tout à votre gloire :
Je ne vous prétends point pour fruit de ma victoire;
Je combats vos amants, sans dessein d'acquérir
Que l'heur d'en faire voir le plus digne, et mourir;
Et tiendrois mon destin assez digne d'envie,
S'il le faisoit connoître aux dépens de ma vie.
Seroit-ce à vos faveurs répondre pleinement
Que hasarder ce choix à mon seul jugement?
Il vous doit un époux, à la Castille un maître :
Je puis en mal juger, je puis les mal connoître.
Je sais qu'ainsi que moi le démon des combats
Peut donner au moins digne et vous et vos états;
Mais du moins si le sort des armes journalières
En laisse par ma mort de mauvaises lumières,
Elle m'en ôtera la honte et le regret;
Et même, si votre ame en aime un en secret,
Et que ce triste choix rencontre mal le vôtre,
Je ne vous verrai point, entre les bras d'un autre,
Reprocher à Carlos par de muets soupirs
Qu'il est l'unique auteur de tous vos déplaisirs.

D. ISABELLE. Ne cherchez point d'excuse à douter de ma flamme,
Marquis ; je puis aimer, puisqu'enfin je suis femme ;
Mais, si j'aime, c'est mal me faire votre cour
Qu'exposer au trépas l'objet de mon amour ;
Et toute votre ardeur se seroit modérée
A m'avoir dans ce doute assez considérée :
Je le veux éclaircir, et vous mieux éclairer,
Afin de vous apprendre à me considérer.
Je ne le cèle point, j'aime, Carlos, oui, j'aime;
Mais l'amour de l'état, plus fort que de moi-même,
Cherche, au lieu de l'objet le plus doux à mes yeux,
Le plus digne héros de régner en ces lieux ;
Et, craignant que mes feux osassent me séduire,
J'ai voulu m'en remettre à vous pour m'en instruire,
Mais je crois qu'il suffit que cet objet d'amour
Perde le trône et moi, sans perdre encor le jour ;
Et mon cœur qu'on lui vole en souffre assez d'alarmes,
Sans que sa mort pour moi me demande des larmes.

CARLOS. Ah ! si le ciel tantôt me daignoit inspirer
En quel heureux amant je vous dois révérer,
Que par une facile et soudaine victoire...

D. ISABELLE. Ne pensez qu'à défendre et vous et votre gloire.
Quel qu'il soit, les respects qui l'auroient épargné
Lui donneroient un prix qu'il auroit mal gagné ;
Et céder à mes feux plutôt qu'à son mérite
Ne seroit que me rendre au juge que j'évite.
Je n'abuserai point du pouvoir absolu
Pour défendre un combat entre vous résolu ;
Je blesserois par-là l'honneur de tous les quatre :
Les lois vous l'ont permis, je vous verrai combattre ;
C'est à moi, comme reine, à nommer le vainqueur.
Dites-moi cependant, qui montre plus de cœur?
Qui des trois le premier éprouve la fortune ?

CARLOS. Don Alvar.

D. ISABELLE. Don Alvar!

CARLOS. Oui, don Alvar de Lune.

D. ISABELLE. On dit qu'il aime ailleurs.

CARLOS. On le dit ; mais enfin
Lui seul jusqu'ici tente un si noble destin.

D. ISABELLE. Je devine à peu près quel intérêt l'engage ;
Et nous verrons demain quel sera son courage.

CARLOS. Vous ne m'avez donné que ce jour pour ce choix.

D. ISABELLE. J'aime mieux au lieu d'un vous en accorder trois.

CARLOS. Madame, son cartel marque cette journée.

D. ISABELLE. C'est peu que son cartel, si je ne l'ai donnée :
Qu'on le fasse venir pour la voir différer.
Je vais pour vos combats faire tout préparer.
Adieu. Souvenez-vous surtout de ma défense ;
Et vous aurez demain l'honneur de ma présence.

SCÈNE III.

CARLOS.

Consens-tu qu'on diffère, honneur? le consens-tu?
Cet ordre n'a-t-il rien qui souille ma vertu?
N'ai-je point à rougir de cette déférence
Que d'un combat illustre achète la licence ?
Tu murmures, ce semble? Achève; explique-toi.

La reine a-t-elle droit de te faire la loi?
Tu n'es point son sujet, l'Aragon m'a vu naître.
O ciel! je m'en souviens; et j'ose encor paroître!
Et je puis, sous les noms de comte et de marquis,
D'un malheureux pêcheur reconnoître le fils!
Honteuse obscurité, qui seule me fais craindre!
Injurieux destin, qui seul me rends à plaindre!
Plus on m'en fait sortir, plus je crains d'y rentrer,
Et crois ne t'avoir fui que pour te rencontrer.
Ton cruel souvenir sans fin me persécute;
Du rang où l'on m'élève il me montre la chute.
Lasse-toi désormais de me faire trembler;
Je parle à mon honneur, ne viens point le troubler.
Laisse-le sans remords m'approcher des couronnes,
Et ne viens point m'ôter plus que tu ne me donnes.
Je n'ai plus rien à toi : la guerre a consumé
Tout cet indigne sang dont tu m'avois formé;
J'ai quitté jusqu'au nom que je tiens de ta haine,
Et ne puis... Mais voici ma véritable reine.

SCÈNE IV.

D. ELVIRE, CARLOS.

D. ELVIRE. Ah! Carlos, car j'ai peine à vous nommer marquis,
Non qu'un titre si beau ne vous soit bien acquis,
Non qu'avecque justice il ne vous appartienne,
Mais parcequ'il vous vient d'autre main que la mienne,
Et que je présumois n'appartenir qu'à moi
D'élever votre gloire au rang où je la voi.
Je me consolerois toutefois avec joie
Des faveurs que sans moi le ciel sur vous déploie,
Et verrois sans envie agrandir un héros,
Si le marquis tenoit ce qu'a promis Carlos,
S'il avoit comme lui son bras à mon service.
Je venois à la reine en demander justice;
Mais, puisque je vous vois, vous m'en ferez raison.
Je vous accuse donc, non pas de trahison,
Pour un cœur généreux cette tache est trop noire,
Mais d'un peu seulement de manque de mémoire.
CARLOS. Moi, madame?

D. ELVIRE. Écoutez mes plaintes en repos.
Je me plains du marquis, et non pas de Carlos.
Carlos de tout son cœur me tiendroit sa parole :
Mais ce qu'il m'a donné, le marquis me le vole;
C'est lui seul qui dispose ainsi du bien d'autrui,
Et prodigue son bras quand il n'est plus à lui.
Carlos se souviendroit que sa haute vaillance
Doit ranger don Garcie à mon obéissance;
Qu'elle doit affermir mon sceptre dans ma main ;
Qu'il doit m'accompagner peut-être dès demain :
Mais ce Carlos n'est plus, le marquis lui succède,
Qu'une autre soif de gloire, un autre objet possède,
Et qui, du même bras que m'engageoit sa foi,
Entreprend trois combats pour une autre que moi.
Hélas ! si ces honneurs dont vous comble la reine
Réduisent mon espoir en une attente vaine;
Si les nouveaux desseins que vous en concevez
Vous ont fait oublier ce que vous me devez,
Rendez-lui ces honneurs qu'un tel oubli profane ;
Rendez-lui Peñafiel, Burgos, et Santillane;
L'Aragon a de quoi vous payer ces refus,
Et vous donner encor quelque chose de plus.
CARLOS. Et Carlos, et marquis, je suis à vous, madame;
Le changement de rang ne change point mon ame :
Mais vous trouverez bon que, par ces trois défis,
Carlos tâche à payer ce que doit le marquis.
Vous réserver mon bras noirci d'une infamie,
Attireroit sur vous la fortune ennemie,
Et vous hasarderoit, par cette lâcheté,
Au juste châtiment qu'il auroit mérité.
Quand deux occasions pressent un grand courage,
L'honneur à la plus proche avidement l'engage,
Et lui fait préférer, sans le rendre inconstant,
Celle qui se présente à celle qui l'attend.
Ce n'est pas toutefois, madame, qu'il l'oublie :
Mais bien que je vous doive immoler don Garcie,
J'ai vu que vers la reine on perdoit le respect,
Que d'un indigne amour son cœur étoit suspect ;
Pour m'avoir honoré je l'ai vue outragée,
Et ne puis m'acquitter qu'après l'avoir vengée.

D. ELVIRE. C'est me faire une excuse où je ne comprends rien,
Sinon que son service est préférable au mien,
Qu'avant que de me suivre on doit mourir pour elle,
Et qu'étant son sujet il faut m'être infidèle.

CARLOS. Ce n'est point en sujet que je cours au combat;
Peut-être suis-je né dedans quelque autre état :
Mais, par un zèle entier et pour l'une et pour l'autre,
J'embrasse également son service et le vôtre;
Et les plus grands périls n'ont rien de hasardeux
Que j'ose refuser pour aucune des deux.
Quoique engagé demain à combattre pour elle,
S'il falloit aujourd'hui venger votre querelle,
Tout ce que je lui dois ne m'empêcheroit pas
De m'exposer pour vous à plus de trois combats.
Je voudrois toutes deux pouvoir vous satisfaire,
Vous, sans manquer vers elle; elle, sans vous déplaire :
Cependant je ne puis servir elle ni vous
Sans de l'une ou de l'autre allumer le courroux.
Je plaindrois un amant qui souffriroit mes peines,
Et, tel pour deux beautés que je suis pour deux reines,
Se verroit déchiré par un égal amour,
Tels que sont mes respects dans l'une et l'autre cour :
L'ame d'un tel amant, tristement balancée,
Sur d'éternels soucis voit flotter sa pensée;
Et, ne pouvant résoudre à quels vœux se borner,
N'ose rien acquérir, ni rien abandonner :
Il n'aime qu'avec trouble, il ne voit qu'avec crainte;
Tout ce qu'il entreprend donne sujet de plainte;
Ses hommages partout ont de fausses couleurs,
Et son plus grand service est un grand crime ailleurs.

D. ELVIRE. Aussi sont-ce d'amour les premières maximes,
Que partager son ame est le plus grand des crimes.
Un cœur n'est à personne alors qu'il est à deux;
Aussitôt qu'il les offre il dérobe ses vœux;
Ce qu'il a de constance, à choisir trop timide,
Le rend vers l'une ou l'autre incessamment perfide;
Et, comme il n'est enfin ni rigueurs ni mépris
Qui d'un pareil amour ne soient un digne prix,
Il ne peut mériter d'aucun œil qui le charme,
En servant, un regard; en mourant, une larme.

CARLOS. Vous seriez bien sévère envers un tel amant.

D. ELVIRE. Allons voir si la reine agiroit autrement,
S'il en devroit attendre un plus léger supplice.
Cependant don Alvar le premier entre en lice;
Et vous savez l'amour qu'il m'a toujours fait voir.

CARLOS. Je sais combien sur lui vous avez de pouvoir.

D. ELVIRE. Quand vous le combattrez, pensez à ce que j'aime,
Et ménagez son sang comme le vôtre même.

CARLOS. Quoi! m'ordonneriez-vous qu'ici j'en fisse un roi?

D. ELVIRE. Je vous dis seulement que vous pensiez à moi.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

D. ELVIRE, D. ALVAR.

D. ELVIRE. Vous pouvez donc m'aimer, et d'une ame bien saine
Entreprendre un combat pour acquérir la reine!
Quel astre agit sur vous avec tant de rigueur,
Qu'il force votre bras à trahir votre cœur?
L'honneur, me dites-vous, vers l'amour vous excuse:
Ou cet honneur se trompe, ou cet amour s'abuse;
Et je ne comprends point, dans un si mauvais tour,
Ni quel est cet honneur, ni quel est cet amour.
Tout l'honneur d'un amant, c'est d'être amant fidèle:
Si vous m'aimez encor, que prétendez-vous d'elle?
Et, si vous l'acquérez, que voulez-vous de moi?
Aurez-vous droit alors de lui manquer de foi?
La mépriserez-vous quand vous l'aurez acquise?

D. ALVAR. Qu'étant né son sujet jamais je la méprise!

D. ELVIRE. Que me voulez-vous donc? Vaincu par don Carlos,
Aurez-vous quelque grace à troubler mon repos?
En serez-vous plus digne? et, par cette victoire,
Répandra-t-il sur vous un rayon de sa gloire?

D. ALVAR. Que j'ose présenter ma défaite à vos yeux!

D. ELVIRE. Que me veut donc enfin ce cœur ambitieux?

D. ALVAR. Que vous preniez pitié de l'état déplorable

Où votre long refus réduit un misérable.
Mes vœux mieux écoutés, par un heureux effet,
M'auroient su garantir de l'honneur qu'on m'a fait;
Et l'état par son choix ne m'eût pas mis en peine
De manquer à ma gloire, ou d'acquérir ma reine.
Votre refus m'expose à cette dure loi
D'entreprendre un combat qui n'est que contre moi;
J'en crains également l'une et l'autre fortune.
Et le moyen aussi que j'en souhaite aucune?
Ni vaincu, ni vainqueur, je ne puis être à vous :
Vaincu, j'en suis indigne, et vainqueur, son époux;
Et le destin m'y traite avec tant d'injustice,
Que son plus beau succès me tient lieu de supplice.
Aussi, quand mon devoir ose la disputer,
Je ne veux l'acquérir que pour vous mériter,
Que pour montrer qu'en vous j'adorois la personne,
Et me pouvois ailleurs promettre une couronne.
Fasse le juste ciel que j'y puisse, ou mourir,
Ou ne la mériter que pour vous acquérir!

D. ELVIRE. Ce sont vœux superflus de vouloir un miracle
Où votre gloire oppose un invincible obstacle;
Et la reine pour moi vous saura bien payer
Du temps qu'un peu d'amour vous fit mal employer.
Ma couronne est douteuse, et la sienne affermie;
L'avantage du change en ôte l'infamie.
Allez; n'en perdez pas la digne occasion,
Poursuivez-la sans honte et sans confusion.
La légèreté même où tant d'honneur engage
Est moins légèreté que grandeur de courage :
Mais gardez que Carlos ne me venge de vous.

D. ALVAR. Ah! laissez-moi, madame, adorer ce courroux.
J'avois cru jusqu'ici mon combat magnanime;
Mais je suis trop heureux s'il passe pour un crime,
Et si, quand de vos lois l'honneur me fait sortir,
Vous m'estimez assez pour vous en ressentir.
De ce crime vers vous quels que soient les supplices,
Du moins il m'a valu plus que tous mes services,
Puisqu'il me fait connoître, alors qu'il vous déplaît,
Que vous daignez en moi prendre quelque intérêt.

D. ELVIRE. Le crime, don Alvar, dont je semble irritée,

C'est qu'on me persécute après m'avoir quittée ;
Et, pour vous dire encor quelque chose de plus,
Je me fâche d'entendre accuser mes refus.
Je suis reine sans sceptre, et n'en ai que le titre ;
Le pouvoir m'en est dû, le temps en est l'arbitre.
Si vous m'avez servie en généreux amant
Quand j'ai reçu du ciel le plus dur traitement,
J'ai tâché d'y répondre avec toute l'estime
Que pouvoit en attendre un cœur si magnanime.
Pouvois-je en cet exil davantage sur moi?
Je ne veux point d'époux que je n'en fasse un roi;
Et je n'ai pas une ame assez basse et commune
Pour en faire un appui de ma triste fortune.
C'est chez moi, don Alvar, dans la pompe et l'éclat,
Que me le doit choisir le bien de mon état.
Il falloit arracher mon sceptre à mon rebelle,
Le remettre en ma main pour le recevoir d'elle;
Je vous aurois peut-être alors considéré
Plus que ne m'a permis un sort si déploré :
Mais une occasion plus prompte et plus brillante
A surpris cependant votre amour chancelante;
Et, soit que votre cœur s'y trouvât disposé,
Soit qu'un si long refus l'y laissât exposé,
Je ne vous blâme point de l'avoir acceptée :
De plus constants que vous l'auroient bien écoutée.
Quelle qu'en soit pourtant la cause ou la couleur,
Vous pouviez l'embrasser avec moins de chaleur,
Combattre le dernier, et, par quelque apparence,
Témoigner que l'honneur vous faisoit violence;
De cette illusion l'artifice secret
M'eût forcée à vous plaindre, et vous perdre à regret :
Mais courir au-devant, et vouloir bien qu'on voie
Que vos vœux mal reçus m'échappent avec joie !

D. ALVAR. Vous auriez donc voulu que l'honneur d'un tel choix
Eût montré votre amant le plus lâche des trois?
Que pour lui cette gloire eût eu trop peu d'amorces,
Jusqu'à ce qu'un rival eût épuisé ses forces?
Que...

D. ELVIRE. Vous achèverez au sortir du combat,
Si toutefois Carlos vous en laisse en état.

Voilà vos deux rivaux avec qui je vous laisse;
Et vous dirai demain pour qui je m'intéresse.

D. ALVAR. Hélas! pour le bien voir je n'ai que trop de jour.

SCÈNE II.

D. MANRIQUE, D. LOPE, D. ALVAR.

D. MANRIQUE. Qui vous traite le mieux, la fortune, ou l'amour?
La reine charme-t-elle auprès de done Elvire?

D. ALVAR. Si j'emporte la bague, il faudra vous le dire.

D. LOPE. Carlos vous nuit partout, du moins à ce qu'on croit.

D. ALVAR. Il fait plus d'un jaloux, du moins à ce qu'on voit.

D. LOPE. Il devroit par pitié vous céder l'une ou l'autre.

D. ALVAR. Plaignant mon intérêt, n'oubliez pas le vôtre.

D. MANRIQUE. De vrai, la presse est grande à qui le fera roi.

D. ALVAR. Je vous plains fort tous deux, s'il vient à bout de moi.

D. MANRIQUE. Mais si vous le vainquez, serons-nous fort à plaindre?

D. ALVAR. Quand je l'aurai vaincu, vous aurez fort à craindre.

D. LOPE. Oui, de vous voir long-temps hors de combat pour nous.

D. ALVAR. Nous aurons essuyé les plus dangereux coups.

D. MANRIQUE. L'heure nous tardera d'en voir l'expérience.

D. ALVAR. On pourra vous guérir de cette impatience.

D. LOPE. De grace, faites donc que ce soit promptement.

SCÈNE III.

D. ISABELLE, D. MANRIQUE, D. ALVAR, D. LOPE.

D. ISABELLE. Laissez-moi, don Alvar, leur parler un moment:
Je n'entreprendrai rien à votre préjudice;
Et mon dessein ne va qu'à vous faire justice,
Qu'à vous favoriser plus que vous ne voulez.

D. ALVAR. Je ne sais qu'obéir alors que vous parlez.

SCÈNE IV.

D. ISABELLE, D. MANRIQUE, D. LOPE.

D. ISABELLE. Comtes, je ne veux plus donner lieu qu'on murmure
Que choisir par autrui c'est me faire une injure;
Et, puisque de ma main le choix sera plus beau,
Je veux choisir moi-même, et reprendre l'anneau.

Je ferai plus pour vous : des trois qu'on me propose,
J'en exclus don Alvar ; vous en savez la cause :
Je ne veux point gêner un cœur plein d'autres feux,
Et vous ôte un rival pour le rendre à ses vœux.
Qui n'aime que par force aime qu'on le néglige ;
Et mon refus du moins autant que vous l'oblige.
Vous êtes donc les seuls que je veux regarder :
Mais, avant qu'à choisir j'ose me hasarder,
Je voudrois voir en vous quelque preuve certaine
Qu'en moi c'est moi qu'on aime, et non l'éclat de reine.
L'amour n'est, ce dit-on, qu'une union d'esprits ;
Et je tiendrois des deux celui-là mieux épris
Qui favoriseroit ce que je favorise,
Et ne mépriseroit que ce que je méprise,
Qui prendroit en m'aimant même cœur, mêmes yeux :
Si vous ne m'entendez, je vais m'expliquer mieux.
Aux vertus de Carlos j'ai paru libérale :
Je voudrois en tous deux voir une estime égale,
Qu'il trouvât même honneur, même justice en vous ;
Car ne présumez pas que je prenne un époux
Pour m'exposer moi-même à ce honteux outrage
Qu'un roi fait de ma main détruise mon ouvrage ;
N'y pensez l'un ni l'autre, à moins qu'un digne effet
Suive de votre part ce que pour lui j'ai fait ;
Et que par cet aveu je demeure assurée
Que tout ce qui m'a plu doit être de durée.

D. MANRIQUE. Toujours Carlos, madame ! et toujours son bonheur
Fait dépendre de lui le nôtre, et votre cœur !
Mais puisque c'est par-là qu'il faut enfin vous plaire,
Vous-même apprenez-nous ce que nous pouvons faire.
Nous l'estimons tous deux un des braves guerriers
A qui jamais la guerre ait donné des lauriers :
Notre liberté même est due à sa vaillance ;
Et, quoiqu'il ait tantôt montré quelque insolence,
Dont nous a dû piquer l'honneur de notre rang,
Vous avez suppléé l'obscurité du sang.
Ce qu'il vous plaît qu'il soit, il est digne de l'être.
Nous lui devons beaucoup, et l'allions reconnoître,
L'honorer en soldat, et lui faire du bien ;
Mais après vos faveurs nous ne pouvons plus rien :

Qui pouvoit pour Carlos ne peut rien pour un comte ;
Il n'est rien en nos mains qu'il en reçût sans honte ;
Et vous avez pris soin de le payer pour nous.

D. ISABELLE. Il en est en vos mains des présents assez doux,
Qui purgeroient vos noms de toute ingratitude,
Et mon ame pour lui de toute inquiétude ;
Il en est dont sans honte il seroit possesseur :
En un mot, vous avez l'un et l'autre une sœur ;
Et je veux que le roi qu'il me plaira de faire,
En recevant ma main, le fasse son beau-frère ;
Et que par cet hymen son destin affermi
Ne puisse en mon époux trouver son ennemi.
Ce n'est pas, après tout, que j'en craigne la haine ;
Je sais qu'en cet état je serai toujours reine,
Et qu'un tel roi jamais, quel que soit son projet,
Ne sera sous ce nom que mon premier sujet ;
Mais je ne me plais pas à contraindre personne,
Et moins que tous un cœur à qui le mien se donne.
Répondez donc tous deux : n'y consentez-vous pas ?

D. MANRIQUE. Oui, madame, aux plus longs et plus cruels trépas,
Plutôt qu'à voir jamais de pareils hyménées
Ternir en un moment l'éclat de mille années.
Ne cherchez point par-là cette union d'esprits :
Votre sceptre, madame, est trop cher à ce prix ;
Et jamais...

D. ISABELLE. Ainsi donc vous me faites connoître
Que ce que je l'ai fait il est digne de l'être,
Que je puis suppléer l'obscurité du sang ?

D. MANRIQUE. Oui, bien pour l'élever jusques à notre rang.
Jamais un souverain ne doit compte à personne
Des dignités qu'il fait, et des grandeurs qu'il donne :
S'il est d'un sort indigne on l'auteur ou l'appui,
Comme il le fait lui seul, la honte est toute à lui.
Mais disposer d'un sang que j'ai reçu sans tache !
Avant que le souiller il faut qu'on me l'arrache ;
J'en dois compte aux aïeux dont il est hérité,
A toute leur famille, à la postérité.

D. ISABELLE. Et moi, Manrique, et moi, qui n'en dois aucun compte,
J'en disposerai seule, et j'en aurai la honte.
Mais quelle extravagance a pu vous figurer

Que je me donne à vous pour vous déshonorer,
Que mon sceptre en vos mains porte quelque infamie ?
Si je suis jusque là de moi même ennemie,
En quelle qualité, de sujet, ou d'amant,
M'osez-vous expliquer ce noble sentiment?
Ah! si vous n'apprenez à parler d'autre sorte...

D. LOPE. Madame, pardonnez à l'ardeur qui l'emporte;
Il devoit s'excuser avec plus de douceur.
Nous avons en effet l'un et l'autre une sœur;
Mais, si j'ose en parler avec quelque franchise,
A d'autres qu'au marquis l'une et l'autre est promise.

D. ISABELLE. A qui, don Lope?

D. MANRIQUE. A moi, madame.

D. ISABELLE. Et l'autre?

D. LOPE. A moi.

D. ISABELLE. J'ai donc tort parmi vous de vouloir faire un roi.
Allez, heureux amants, allez voir vos maîtresses;
Et, parmi les douceurs de vos dignes caresses,
N'oubliez pas de dire à ces jeunes esprits
Que vous faites du trône un généreux mépris.
Je vous l'ai déja dit, je ne force personne,
Et rends grace à l'état des amants qu'il me donne.

D. LOPE. Écoutez-nous, de grace.

ISABELLE. Et que me direz-vous?
Que la constance est belle au jugement de tous?
Qu'il n'est point de grandeurs qui la doive séduire?
Quelques autres que vous m'en sauront mieux instruire;
Et, si cette vertu ne se doit point forcer,
Peut-être qu'à mon tour je saurai l'exercer.

D. LOPE. Exercez-la, madame, et souffrez qu'on s'explique.
Vous connoîtrez du moins don Lope et don Manrique,
Qu'un vertueux amour qu'ils ont tous deux pour vous,
Ne pouvant rendre heureux sans en faire un jaloux,
Porte à tarir ainsi la source des querelles
Qu'entre les grands rivaux on voit si naturelles.
Ils se sont l'un à l'autre attachés par ces nœuds
Qui n'auront leur effet que pour le malheureux :
Il me devra sa sœur, s'il faut qu'il vous obtienne;
Et si je suis à vous, je lui devrai la mienne.
Celui qui doit vous perdre, ainsi, malgré son sort,

A s'approcher de vous fait encor son effort :
Ainsi, pour consoler l'une ou l'autre infortune,
L'une et l'autre est promise, et nous n'en devons qu'une :
Nous ignorons laquelle; et vous la choisirez,
Puisque enfin c'est la sœur du roi que vous ferez.
Jugez donc si Carlos en peut être beau-frère,
Et si vous devez rompre un nœud si salutaire,
Hasarder un repos à votre état si doux,
Qu'affermit sous vos lois la concorde entre nous.

D. ISABELLE. Et ne savez-vous point qu'étant ce que vous êtes,
Vos sœurs par conséquent mes premières sujettes,
Les donner sans mon ordre, et même malgré moi,
C'est dans mon propre état m'oser faire la loi?

D. MANRIQUE. Agissez donc enfin, madame, en souveraine,
Et souffrez qu'on s'excuse, ou commandez en reine;
Nous vous obéirons, mais sans y consentir;
Et, pour vous dire tout avant que de sortir,
Carlos est généreux, il connoît sa naissance;
Qu'il se juge en secret sur cette connoissance;
Et, s'il trouve son sang digne d'un tel honneur,
Qu'il vienne, nous tiendrons l'alliance à bonheur;
Qu'il choisisse des deux, et l'épouse, s'il l'ose.
Nous n'avons plus, madame, à vous dire autre chose :
Mettre en un tel hasard le choix de leur époux,
C'est jusqu'où nous pouvons nous abaisser pour vous;
Mais, encore une fois, que Carlos y regarde,
Et pense à quels périls cet hymen le hasarde.

D. ISABELLE. Vous-même gardez bien, pour le trop dédaigner,
Que je ne montre enfin comme je sais régner.

SCÈNE V.

D. ISABELLE.

Quel est ce mouvement qui tous deux les mutine,
Lorsque l'obéissance au trône les destine?
Est-ce orgueil? est-ce envie? est-ce animosité,
Défiance, mépris, ou générosité?
N'est-ce point que le ciel ne consent qu'avec peine
Cette triste union d'un sujet à sa reine,
Et jette un prompt obstacle aux plus aisés desseins

Qui laissent choir mon sceptre en leurs indignes mains?
Mes yeux n'ont-ils horreur d'une telle bassesse
Que pour s'abaisser trop lorsque je les abaisse?
Quel destin à ma gloire oppose mon ardeur?
Quel destin à ma flamme oppose ma grandeur?
Si ce n'est que par-là que je m'en puis défendre,
Ciel, laisse-moi donner ce que je n'ose prendre;
Et, puisque enfin pour moi tu n'as point fait de rois,
Souffre de mes sujets le moins indigne choix.

SCÈNE VI.

D. ISABELLE, BLANCHE.

D. ISABELLE. Blanche, j'ai perdu temps.
BLANCHE. Je l'ai perdu de même.
D. ISABELLE. Les comtes à ce prix fuyent le diadème.
BLANCHE. Et Carlos ne veut point de fortune à ce prix.
D. ISABELLE. Rend-il haine pour haine, et mépris pour mépris?
BLANCHE. Non, madame, au contraire, il estime ces dames
Dignes des plus grands cœurs et des plus belles flammes.
D. ISABELLE. Et qui l'empêche donc d'aimer et de choisir?
BLANCHE. Quelque secret obstacle arrête son desir.
Tout le bien qu'il en dit ne passe point l'estime;
Charmantes qu'elles sont, les aimer c'est un crime.
Il ne s'excuse point sur l'inégalité;
Il semble plutôt craindre une infidélité;
Et ses discours obscurs, sous un confus mélange,
M'ont fait voir malgré lui comme une horreur du change,
Comme une aversion qui n'a pour fondement
Que les secrets liens d'un autre attachement.
D. ISABELLE. Il aimeroit ailleurs!
BLANCHE. Oui, si je ne m'abuse,
Il aime en lieu plus haut que n'est ce qu'il refuse;
Et, si je ne craignois votre juste courroux,
J'oserois deviner, madame, que c'est vous.
D. ISABELLE. Ah! ce n'est pas pour moi qu'il est si téméraire;
Tantôt dans ses respects j'ai trop vu le contraire:
Si l'éclat de mon sceptre avoit pu le charmer,
Il ne m'auroit jamais défendu de l'aimer.
S'il aime en lieu si haut, il aime donc Elvire;

Il doit l'accompagner jusque dans son empire;
Et fait à mes amants ces défis généreux,
Non pas pour m'acquérir, mais pour se venger d'eux.
Je l'ai donc agrandi pour le voir disparoître,
Et qu'une reine, ingrate à l'égal de ce traître,
M'enlève, après vingt ans de refuge en ces lieux,
Ce qu'avoit mon état de plus doux à mes yeux!
Non, j'ai pris trop de soin de conserver sa vie.
Qu'il combatte, qu'il meure, et j'en serai ravie.
Je saurai par sa mort à quels vœux m'engager,
Et j'aimerai des trois qui m'en saura venger.

BLANCHE. Que vous peut offenser sa flamme ou sa retraite,
Puisque vous n'aspirez qu'à vous en voir défaite?
Je ne sais pas s'il aime ou donc Elvire ou vous,
Mais je ne comprends point ce mouvement jaloux.

D. ISABELLE. Tu ne le comprends point! et c'est ce qui m'étonne:
Je veux donner son cœur, non que son cœur le donne;
Je veux que son respect l'empêche de m'aimer,
Non des flammes qu'une autre a su mieux allumer:
Je veux bien plus; qu'il m'aime, et qu'un juste silence
Fasse à des feux pareils pareille violence;
Que l'inégalité lui donne même ennui;
Qu'il souffre autant pour moi que je souffre pour lui;
Que, par le seul dessein d'affermir sa fortune,
Et non point par amour, il se donne à quelqu'une;
Que par mon ordre seul il s'y laisse obliger;
Que ce soit m'obéir, et non me négliger;
Et que, voyant ma flamme à l'honorer trop prompte,
Il m'ôte de péril sans me faire de honte.
Car enfin il l'a vue, et la connoît trop bien;
Mais il aspire au trône, et ce n'est pas au mien;
Il me préfère une autre, et cette préférence
Forme de son respect la trompeuse apparence:
Faux respect qui me brave, et veut régner sans moi.

BLANCHE. Pour aimer donc Elvire, il n'est pas encor roi.

D. ISABELLE. Elle est reine, et peut tout sur l'esprit de sa mère.

BLANCHE. Si ce n'est un faux bruit, le ciel lui rend un frère.
Don Sanche n'est point mort, et vient ici, dit-on,
Avec les députés qu'on attend d'Aragon;
C'est ce qu'en arrivant leurs gens ont fait entendre.

D. ISABELLE. Blanche, s'il est ainsi, que d'heur j'en dois attendre !
L'injustice du ciel, faute d'autres objets,
Me forçoit d'abaisser mes yeux sur mes sujets,
Ne voyant point de prince égal à ma naissance
Qui ne fût sous l'hymen, ou Maure, ou dans l'enfance :
Mais, s'il lui rend un frère, il m'envoie un époux.
Comtes, je n'ai plus d'yeux pour Carlos ni pour vous ;
Et, devenant par-là reine de ma rivale,
J'aurai droit d'empêcher qu'elle ne se ravale ;
Et ne souffrirai pas qu'elle ait plus de bonheur
Que ne m'en ont permis ces tristes lois d'honneur.

BLANCHE. La belle occasion que votre jalousie,
Douteuse encor qu'elle est, a promptement saisie !

D. ISABELLE. Allons l'examiner, Blanche ; et tâchons de voir
Quelle juste espérance on peut en concevoir.



ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

D. LÉONOR, D. MANRIQUE, D. LOPE.

D. MANRIQUE. Quoique l'espoir d'un trône et l'amour d'une reine
Soient des biens que jamais on ne céda sans peine,
Quoiqu'à l'un de nous deux elle ait promis sa foi,
Nous cessons de prétendre où nous voyons un roi.
Dans notre ambition nous savons nous connoître ;
Et, bénissant le ciel qui nous donne un tel maître,
Ce prince qu'il vous rend après tant de travaux
Trouve en nous des sujets, et non pas des rivaux :
Heureux si l'Aragon, joint avec la Castille,
Du sang de deux grands rois ne fait qu'une famille !
Nous vous en conjurons, loin d'en être jaloux,
Comme étant l'un et l'autre à l'état plus qu'à nous ;
Et, tout impatients d'en voir la force unie
Des Maures, nos voisins, dompter la tyrannie,
Nous renonçons sans honte à ce choix glorieux,
Qui d'une grande reine abaissoit trop les yeux.

D. LÉONOR. La générosité de votre déférence,
Comtes, flatte trop tôt ma nouvelle espérance :
D'un avis si douteux j'attends fort peu de fruit;
Et ce grand bruit enfin peut-être n'est qu'un bruit.
Mais jugez-en tous deux, et me daignez apprendre
Ce qu'avecque raison mon cœur en doit attendre.
Les troubles d'Aragon vous sont assez connus;
Je vous en ai souvent tous deux entretenus,
Et ne vous redis point quelles longues misères
Chassèrent don Fernand du trône de ses pères.
Il y voyoit déja monter ses ennemis,
Ce prince malheureux, quand j'accouchai d'un fils :
On le nomma don Sanche; et, pour cacher sa vie
Aux barbares fureurs du traître don Garcie,
A peine eus-je loisir de lui dire un adieu,
Qu'il le fit enlever sans me dire en quel lieu;
Et je n'en pus jamais savoir que quelques marques,
Pour reconnoître un jour le sang de nos monarques.
Trop inutiles soins contre un si mauvais sort!
Lui-même au bout d'un an m'apprit qu'il étoit mort.
Quatre ans après il meurt et me laisse une fille
Dont je vins par son ordre accoucher en Castille.
Il me souvient toujours de ses derniers propos;
Il mourut en mes bras avec ces tristes mots :
« Je meurs, et je vous laisse en un sort déplorable!
« Le ciel vous puisse un jour être plus favorable!
« Don Raimond a pour vous des secrets importants,
« Et vous les apprendra quand il en sera temps :
« Fuyez dans la Castille. » A ces mots il expire,
Et jamais don Raimond ne me voulut rien dire.
Je partis sans lumière en ces obscurités:
Mais le voyant venir avec ces députés,
Et que c'est par leurs gens que ce grand bruit éclate,
(Voyez qu'en sa faveur aisément on se flatte!)
J'ai cru que du secret le temps étoit venu,
Et que don Sanche étoit ce mystère inconnu;
Qu'il l'amenoit ici reconnoître sa mère.
Hélas! que c'est en vain que mon amour l'espère!
A ma confusion ce bruit s'est éclairci;
Bien loin de l'amener, ils le cherchent ici :

Voyez quelle apparence, et si cette province
A jamais su le nom de ce malheureux prince.

D. LOPE. Si vous croyez au nom, vous croirez son trépas,
Et qu'on cherche don Sanche où don Sanche n'est pas;
Mais si vous en voulez croire la voix publique,
Et que notre pensée avec elle s'explique,
Ou le ciel pour jamais a repris ce héros,
Ou cet illustre prince est le vaillant Carlos.
Nous le dirons tous deux, quoique suspects d'envie,
C'est un miracle pur que le cours de sa vie.
Cette haute vertu qui charme tant d'esprits,
Cette fière valeur qui brave nos mépris,
Ce port majestueux qui, tout inconnu même,
A plus d'accès que nous auprès du diadème;
Deux reines qu'à l'envi nous voyons l'estimer,
Et qui peut-être ont peine à ne le pas aimer;
Ce prompt consentement d'un peuple qui l'adore:
Madame, après cela j'ose le dire encore,
Ou le ciel pour jamais a repris ce héros,
Ou cet illustre prince est le vaillant Carlos.
Nous avons méprisé sa naissance inconnue;
Mais à ce peu de jour nous recouvrons la vue,
Et verrions à regret qu'il fallût aujourd'hui
Céder notre espérance à tout autre qu'à lui.

D. LÉONOR. Il en a le mérite, et non pas la naissance;
Et lui-même il en donne assez de connoissance,
Abandonnant la reine à choisir parmi vous
Un roi pour la Castille, et pour elle un époux.

D. MANRIQUE. Et ne voyez-vous pas que sa valeur s'apprête
A faire sur tous trois cette illustre conquête?
Oubliez-vous déja qu'il a dit à vos yeux
Qu'il ne veut rien devoir au nom de ses aïeux?
Son grand cœur se dérobe à ce haut avantage,
Pour devoir sa grandeur entière à son courage;
Dans une cour si belle et si pleine d'appas,
Avez-vous remarqué qu'il aime en lieu plus bas?

D. LÉONOR. Le voici, nous saurons ce que lui-même en pense.

SCÈNE II.

D. LÉONOR, CARLOS, D. MANRIQUE, D. LOPE.

CARLOS. Madame, sauvez-moi d'un honneur qui m'offense :
Un peuple opiniâtre à m'arracher mon nom
Veut que je sois don Sanche, et prince d'Aragon.
Puisque que par sa présence il faut que ce bruit meure,
Dois-je être, en l'attendant, le fantôme d'une heure ?
Ou si c'est une erreur qui lui promet ce roi,
Souffrez-vous qu'elle abuse et de vous et de moi ?

D. LÉONOR. Quoi que vous présumiez de la voix populaire,
Par de secrets rayons le ciel souvent l'éclaire :
Vous apprendrez par-là du moins les vœux de tous,
Et quelle opinion les peuples ont de vous.

D. LOPE. Prince, ne cachez plus ce que le ciel découvre ;
Ne fermez pas nos yeux quand sa main nous les ouvre.
Vous devez être las de nous faire faillir.
Nous ignorons quel fruit vous en vouliez cueillir,
Mais nous avions pour vous une estime assez haute
Pour n'être pas forcés à commettre une faute ;
Et notre honneur, au vôtre en aveugle opposé,
Méritoit par pitié d'être désabusé.
Notre orgueil n'est pas tel, qu'il s'attache aux personnes,
Ou qu'il ose oublier ce qu'il doit aux couronnes ;
Et s'il n'a pas eu d'yeux pour un roi déguisé,
Si l'inconnu Carlos s'en est vu méprisé,
Nous respectons don Sanche, et l'acceptons pour maître,
Sitôt qu'à notre reine il se fera connoître :
Et sans doute son cœur nous en avouera bien.
Hâtez cette union de votre sceptre au sien,
Seigneur, et, d'un soldat quittant la fausse image,
Recevez, comme roi, notre premier hommage.

CARLOS. Comtes, ces faux respects dont je me vois surpris
Sont plus injurieux encor que vos mépris.
Je pense avoir rendu mon nom assez illustre
Pour n'avoir pas besoin qu'on lui donne un faux lustre.
Reprenez vos honneurs où je n'ai point de part.
J'imputois ce faux bruit aux fureurs du hasard,
Et doutois qu'il pût être une ame assez hardie

Pour ériger Carlos en roi de comédie :
Mais, puisque c'est un jeu de votre belle humeur,
Sachez que les vaillants honorent la valeur ;
Et que tous vos pareils auroient quelque scrupule
A faire de la mienne un éclat ridicule.
Si c'est votre dessein d'en réjouir ces lieux,
Quand vous m'aurez vaincu vous me raillerez mieux :
La raillerie est belle après une victoire ;
On la fait avec grace aussi bien qu'avec gloire.
Mais vous précipitez un peu trop ce dessein:
La bague de la reine est encore en ma main ;
Et l'inconnu Carlos, sans nommer sa famille,
Vous sert encor d'obstacle au trône de Castille.
Ce bras, qui vous sauva de la captivité,
Peut s'opposer encore à votre avidité.

D. MANRIQUE. Pour n'être que Carlos, vous parlez bien en maître,
Et tranchez bien du prince, en déniant de l'être.
Si nous avons tantôt jusqu'au bout défendu
L'honneur qu'à notre rang nous voyions être dû,
Nous saurons bien encor jusqu'au bout le défendre;
Mais ce que nous devons, nous aimons à le rendre.
Que vous soyez don Sanche, ou qu'un autre le soit,
L'un et l'autre de nous lui rendra ce qu'il doit.
Pour le nouveau marquis, quoique l'honneur l'irrite,
Qu'il sache qu'on l'honore autant qu'il le mérite ;
Mais que, pour nous combattre, il faut que le bon sang
Aide un peu sa valeur à soutenir ce rang.
Qu'il n'y prétende point à moins qu'il se déclare :
Non que nous demandions qu'il soit Gusman ou Lare :
Qu'il soit noble, il suffit pour nous traiter d'égal;
Nous le verrons tous deux comme un digne rival ;
Et si don Sanche enfin n'est qu'une attente vaine,
Nous lui disputerons cet anneau de la reine.
Qu'il souffre cependant, quoique brave guerrier,
Que notre bras dédaigne un simple aventurier.
Nous vous laissons, madame, éclaircir ce mystère:
Le sang a des secrets qu'entend mieux une mère ;
Et, dans les différents qu'avec lui nous avons,
Nous craignons d'oublier ce que nous vous devons.

SCÈNE III.

D. LÉONOR, CARLOS.

CARLOS. Madame, vous voyez comme l'orgueil me traite;
Pour me faire un honneur on veut que je l'achète:
Mais, s'il faut qu'il m'en coûte un secret de vingt ans,
Cet anneau dans nos mains pourra briller long-temps.

D. LÉONOR. Laissons là ce combat, et parlons de don Sanche.
Ce bruit est grand pour vous, toute la cour y penche:
De grace, dites-moi, vous connoissez-vous bien?

CARLOS. Plût à Dieu qu'en mon sort je ne connusse rien!
Si j'étois quelque enfant épargné des tempêtes,
Livré dans un désert à la merci des bêtes,
Exposé par la crainte ou par l'inimitié,
Rencontré par hasard, et nourri par pitié,
Mon orgueil à ce bruit prendroit quelque espérance
Sur votre incertitude, et sur mon ignorance;
Je me figurerois ces destins merveilleux,
Qui tiroient du néant les héros fabuleux,
Et me revêtirois des brillantes chimères
Qu'osa former pour eux le loisir de nos pères:
Car enfin je suis vain, et mon ambition
Ne peut s'examiner sans indignation;
Je ne puis regarder sceptre ni diadème
Qu'ils n'emportent mon ame au-delà d'elle-même:
Inutiles élans d'un vol impétueux
Que pousse vers le ciel un cœur présomptueux,
Que soutiennent en l'air quelques exploits de guerre,
Et qu'un coup d'œil sur moi rabat soudain à terre!
Je ne suis point don Sanche, et connois mes parents;
Ce bruit me donne en vain un nom que je vous rends;
Gardez-le pour ce prince: une heure ou deux peut-être
Avec vos députés vous le feront connoître.
Laissez-moi cependant à cette obscurité
Qui ne fait que justice à ma témérité.

D. LÉONOR. En vain donc je me flatte, et ce que j'aime à croire
N'est qu'une illusion que me fait votre gloire.
Mon cœur vous en dédit; un secret mouvement,
Qui le penche vers vous, malgré moi vous dément:

Mais je ne puis juger quelle source l'anime,
Si c'est l'ardeur du sang, ou l'effort de l'estime;
Si la nature agit, ou si c'est le desir;
Si c'est vous reconnoître, ou si c'est vous choisir.
Je veux bien toutefois étouffer ce murmure
Comme de vos vertus une aimable imposture,
Condamner, pour vous plaire, un bruit qui m'est si doux;
Mais où sera mon fils s'il ne vit point en vous?
On veut qu'il soit ici; je n'en vois aucun signe:
On connoît, hormis vous, quiconque en seroit digne;
Et le vrai sang des rois, sous le sort abattu,
Peut cacher sa naissance, et non pas sa vertu:
Il porte sur le front un luisant caractère
Qui parle malgré lui de tout ce qu'il veut taire;
Et celui que le ciel sur le vôtre avoit mis
Pouvoit seul m'éblouir si vous l'eussiez permis.
Vous ne l'êtes donc point, puisque vous me le dites:
Mais vous êtes à craindre avec tant de mérites.
Souffrez que j'en demeure à cette obscurité.
Je ne condamne point votre témérité;
Mon estime au contraire est pour vous si puissante,
Qu'il ne tiendra qu'à vous que mon cœur n'y consente:
Votre sang avec moi n'a qu'à se déclarer,
Et je vous donne après liberté d'espérer.
Que si même à ce prix vous cachez votre race,
Ne me refusez point du moins une autre grace:
Ne vous préparez plus à nous accompagner;
Nous n'avons plus besoin de secours pour régner.
La mort de don Garcie a puni tous ses crimes,
Et rendu l'Aragon à ses rois légitimes;
N'en cherchez plus la gloire, et quels que soient vos vœux,
Ne me contraignez point à plus que je ne veux.
Le prix de la valeur doit avoir ses limites;
Et je vous crains enfin avec tant de mérites.
C'est assez vous en dire. Adieu : pensez-y bien,
Et faites-vous connoître, ou n'aspirez à rien.

SCÈNE IV.

CARLOS, BLANCHE.

BLANCHE. Qui ne vous craindra point, si les reines vous craignent?
CARLOS. Elles se font raison lorsqu'elles me dédaignent.
BLANCHE. Dédaigner un héros qu'on reconnoît pour roi!
CARLOS. N'aide point à l'envie à se jouer de moi,
Blanche, et si tu te plais à seconder sa haine,
Du moins respecte en moi l'ouvrage de ta reine.
BLANCHE. La reine même en vous ne voit plus aujourd'hui
Qu'un prince que le ciel nous montre malgré lui.
Mais c'est trop la tenir dedans l'incertitude;
Ce silence vers elle est une ingratitude :
Ce qu'a fait pour Carlos sa générosité
Méritoit de don Sanche une civilité.
CARLOS. Ah! nom fatal pour moi, que tu me persécutes,
Et prépares mon ame à d'effroyables chutes!

SCÈNE V.

D. ISABELLE, CARLOS, BLANCHE.

CARLOS. Madame, commandez qu'on me laisse en repos,
Qu'on ne confonde plus don Sanche avec Carlos;
C'est faire au nom d'un prince une trop longue injure :
Je ne veux que celui de votre créature;
Et si le sort jaloux, qui semble me flatter,
Veut m'élever plus haut pour m'en précipiter,
Souffrez qu'en m'éloignant je dérobe ma tête
A l'indigne revers que sa fureur m'apprête.
Je le vois de trop loin pour l'attendre en ce lieu;
Souffrez que je l'évite en vous disant adieu;
Souffrez...
D. ISABELLE. Quoi! ce grand cœur redoute une couronne!
Quand on le croit monarque, il frémit, il s'étonne!
Il veut fuir cette gloire, et se laisse alarmer
De ce que sa vertu force d'en présumer!
CARLOS. Ah! vous ne voyez pas que cette erreur commune
N'est qu'une trahison de ma bonne fortune;
Que déja mes secrets sont à demi trahis.

Je lui cachois en vain ma race et mon pays;
En vain sous un faux nom je me faisois connoître,
Pour lui faire oublier ce qu'elle m'a fait naître;
Elle a déja trouvé mon pays et mon nom.
Je suis Sanche, madame, et né dans l'Aragon;
Et je crois déja voir sa malice funeste
Détruire votre ouvrage en découvrant le reste,
Et faire voir ici, par un honteux effet,
Quel comte et quel marquis votre faveur a fait.

D. ISABELLE. Pourrois-je alors manquer de force ou de courage
Pour empêcher le sort d'abattre mon ouvrage?
Ne me dérobez point ce qu'il ne peut ternir;
Et la main qui l'a fait saura le soutenir.
Mais vous vous en formez une vaine menace
Pour faire un beau prétexte à l'amour qui vous chasse.
Je ne demande plus d'où partoit ce dédain,
Quand j'ai voulu vous faire un hymen de ma main.
Allez dans l'Aragon suivre votre princesse,
Mais allez-y du moins sans feindre une foiblesse;
Et, puisque ce grand cœur s'attache à ses appas,
Montrez en la suivant que vous ne fuyez pas.

CARLOS. Ah! madame, plutôt apprenez tous mes crimes;
Ma tête est à vos pieds, s'il vous faut des victimes.
Tout chétif que je suis, je dois vous avouer
Qu'en me plaignant du sort j'ai de quoi m'en louer:
S'il m'a fait en naissant quelque désavantage,
Il m'a donné d'un roi le nom et le courage;
Et, depuis que mon cœur est capable d'aimer,
A moins que d'une reine, il n'a pu s'enflammer;
Voilà mon premier crime, et je ne puis vous dire
Qui m'a fait infidèle, ou vous, ou done Elvire;
Mais je sais que ce cœur, des deux parts engagé,
Se donnant à vous deux, ne s'est point partagé,
Toujours prêt à mourir et pour l'une et pour l'autre.
Pour n'en adorer qu'une, il eût fallu choisir;
Et ce choix eût été du moins quelque desir,
Quelque espoir outrageux d'être mieux reçu d'elle,
Et j'ai cru moins de crime à paroître infidèle.
Qui n'a rien à prétendre en peut bien aimer deux,
Et perdre en plus d'un lieu des soupirs et des vœux;

Voilà mon second crime : et quoique ma souffrance
Jamais à ce beau feu n'ait permis d'espérance,
Je ne puis, sans mourir d'un désespoir jaloux,
Voir dans les bras d'un autre, ou done Elvire, ou vous.
Voyant que votre choix m'apprêtoit ce martyre,
Je voulois m'y soustraire en suivant done Elvire,
Et languir auprès d'elle, attendant que le sort,
Par un semblable hymen, m'eût envoyé la mort.
Depuis, l'occasion, que vous-même avez faite,
M'a fait quitter le soin d'une telle retraite.
Ce trouble a quelque temps amusé ma douleur;
J'ai cru par ces combats reculer mon malheur.
Le coup de votre perte est devenu moins rude,
Lorsque j'en ai vu l'heure en quelque incertitude,
Et que j'ai pu me faire une si douce loi
Que ma mort vous donnât un plus vaillant que moi.
Mais je n'ai plus, madame, aucun combat à faire.
Je vois pour vous don Sanche un époux nécessaire :
Car ce n'est point l'amour qui fait l'hymen des rois;
Les raisons de l'état règlent toujours leur choix :
Leur sévère grandeur jamais ne se ravale,
Ayant devant les yeux un prince qui l'égale;
Et, puisque le saint nœud qui le fait votre époux
Arrête comme sœur done Elvire avec vous,
Que je ne puis la voir sans voir ce qui me tue,
Permettez que j'évite une fatale vue,
Et que je porte ailleurs les criminels soupirs
D'un reste malheureux de tant de déplaisirs.

D. ISABELLE. Vous m'en dites assez pour mériter ma haine,
Si je laissois agir les sentiments de reine;
Par un trouble secret je les sens confondus;
Partez, je le consens, et ne les troublez plus.
Mais non : pour fuir don Sanche, attendez qu'on le voie.
Ce bruit peut être faux, et me rendre ma joie.
Que dis-je? Allez, marquis, j'y consens de nouveau;
Mais, avant que partir, donnez-lui mon anneau;
Si ce n'est toutefois une faveur trop grande
Que pour tant de faveurs une reine demande.

CARLOS. Vous voulez que je meure, et je dois obéir,
Dût cette obéissance à mon sort me trahir :

Je recevrai pour grace un si juste supplice,
S'il en rompt la menace, et prévient la malice,
Et souffre que Carlos, en donnant cet anneau,
Emporte ce faux nom et sa gloire au tombeau.
C'est l'unique bonheur où ce coupable aspire.

D. ISABELLE. Que n'êtes-vous don Sanche! Ah ciel! qu'osé-je dire?
Adieu : ne croyez pas ce soupir indiscret.

CARLOS. Il m'en a dit assez pour mourir sans regret.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

D. ALVAR, D. ELVIRE.

D. ALVAR. Enfin, après un sort à mes vœux si contraire,
Je dois bénir le ciel qui vous renvoie un frère;
Puisque de notre reine il doit être l'époux,
Cette heureuse union me laisse tout à vous.
Je me vois affranchi d'un honneur tyrannique,
D'un joug que m'imposoit cette faveur publique,
D'un choix qui me forçoit à vouloir être roi :
Je n'ai plus de combat à faire contre moi,
Plus à craindre le prix d'une triste victoire;
Et l'infidélité que vous faisoit ma gloire
Consent que mon amour, de ses lois dégagé,
Vous rende un inconstant qui n'a jamais changé.

D. ELVIRE. Vous êtes généreux, mais votre impatience
Sur un bruit incertain prend trop de confiance;
Et cette prompte ardeur de rentrer dans mes fers
Me console trop tôt d'un trône que je perds.
Ma perte n'est encor qu'une rumeur confuse
Qui du nom de Carlos, malgré Carlos, abuse;
Et vous ne savez pas, à vous en bien parler,
Par quelle offre et quels vœux on m'en peut consoler.
Plus que vous ne pensez la couronne m'est chère;
Je perds plus qu'on ne croit, si Carlos est mon frère.
Attendez les effets que produiront ces bruits;
Attendez que je sache au vrai ce que je suis,

Si le ciel m'ôte ou laisse enfin le diadème,
S'il vous faut m'obtenir d'un frère ou de moi-même,
Si, par l'ordre d'autrui, je vous dois écouter,
Ou si j'ai seulement mon cœur à consulter.

D. ALVAR. Ah ! ce n'est qu'à ce cœur que le mien vous demande,
Madame, c'est lui seul que je veux qui m'entende ;
Et mon propre bonheur m'accableroit d'ennui
Si je n'étois à vous que par l'ordre d'autrui.
Pourrois-je de ce frère implorer la puissance
Pour ne vous obtenir que par obéissance ;
Et, par un lâche abus de son autorité,
M'élever en tyran sur votre volonté?

D. ELVIRE. Avec peu de raison vous craignez qu'il arrive
Qu'il ait des sentiments que mon ame ne suive :
Le digne sang des rois n'a point d'yeux que leurs yeux,
Et leurs premiers sujets obéissent le mieux.
Mais vous êtes étrange avec vos déférences,
Dont les submissions cherchent des assurances.
Vous ne craignez d'agir contre ce que je veux
Que pour tirer de moi que j'accepte vos vœux,
Et vous obstineriez dans ce respect extrême
Jusques à me forcer à dire : « Je vous aime. »
Ce mot est un peu rude à prononcer pour nous ;
Souffrez qu'à m'expliquer j'en trouve de plus doux.
Je vous dirai beaucoup, sans pourtant vous rien dire.
Je sais depuis quel temps vous aimez done Elvire ;
Je sais ce que je dois, je sais ce que je puis :
Mais, encore une fois, sachons ce que je suis ;
Et, si vous n'aspirez qu'au bonheur de me plaire,
Tâchez d'approfondir ce dangereux mystère.
Carlos a tant de lieu de vous considérer,
Que, s'il devient mon roi, vous devez espérer.

D. ALVAR. Madame...

D. ELVIRE. En ma faveur donnez-vous cette peine,
Et me laissez, de grace, entretenir la reine.

D. ALVAR. J'obéis avec joie, et ferai mon pouvoir
A vous dire bientôt ce qui s'en peut savoir.

SCÈNE II.

D. LÉONOR, D. ELVIRE.

D. LÉONOR. Don Alvar me fuit-il?
D. ELVIRE. Madame, à ma prière,
Il va de tous ces bruits chercher quelque lumière.
J'ai craint, en vous voyant, un secours pour ses feux,
Et de défendre mal mon cœur contre vous deux.
D. LÉONOR. Ne pourra-t-il jamais gagner votre courage?
D. ELVIRE. Il peut tout obtenir, ayant votre suffrage.
D. LÉONOR. Je lui puis donc enfin promettre votre foi?
D. ELVIRE. Oui; si vous lui gagnez celui du nouveau roi.
D. LÉONOR. Et si ce bruit est faux, si vous demeurez reine?
D. ELVIRE. Que vous puis-je répondre, en étant incertaine?
D. LÉONOR. En cette incertitude on peut faire espérer.
D. ELVIRE. On peut attendre aussi pour en délibérer :
On agit autrement quand le pouvoir suprême...

SCÈNE III.

D. ISABELLE, D. LÉONOR, D. ELVIRE.

D. ISABELLE.
J'interromps vos secrets, mais j'y prends part moi-même;
Et j'ai tant d'intérêt de connoître ce fils,
Que j'ose demander ce qui s'en est appris.
D. LÉONOR. Vous ne m'en voyez point davantage éclaircie.
D. ISABELLE. Mais de qui tenez-vous la mort de don Garcie,
Vu que, depuis un mois qu'il vient des députés,
On parloit seulement de peuples révoltés?
D. LÉONOR. Je vous puis sur ce point aisément satisfaire;
Leurs gens m'en ont donné la raison assez claire.
On assiégeoit encor, alors qu'ils sont partis,
Dedans leur dernier fort don Garcie et son fils :
On l'a pris tôt après; et soudain par sa prise
Don Raimond prisonnier recouvrant sa franchise,
Les voyant tous deux morts, publie à haute voix
Que nous avions un roi du vrai sang de nos rois,
Que don Sanche vivoit, et part en diligence
Pour rendre à l'Aragon le bien de sa présence :

Il joint nos députés hier sur la fin du jour,
Et leur dit que ce prince étoit en votre cour.
C'est tout ce que j'ai pu tirer d'un domestique :
Outre qu'avec ces gens rarement on s'explique,
Comme ils entendent mal, leur rapport est confus :
Mais bientôt don Raimond vous dira le surplus.
Que nous veut cependant Blanche tout étonnée?

SCÈNE IV.

D. ISABELLE, D. LÉONOR, D. ELVIRE, BLANCHE.

BLANCHE. Ah, madame!
D. ISABELLE. Qu'as-tu?
BLANCHE. La funeste journée!
Votre Carlos...
D. ISABELLE. Eh bien?
BLANCHE. Son père est en ces lieux,
Et n'est...
D. ISABELLE Quoi?
BLANCHE. Qu'un pêcheur.
D. ISABELLE. Qui te l'a dit?
BLANCHE. Mes yeux.
D. ISABELLE. Tes yeux!
BLANCHE. Mes propres yeux.
D. ISABELLE. Que j'ai peine à les croire!
D. LÉONOR. Voudriez-vous, madame, en apprendre l'histoire?
D. ELVIRE. Que le ciel est injuste!
D. ISABELLE. Il l'est, et nous fait voir,
Par cet injuste effet, son absolu pouvoir,
Qui du sang le plus vil tire une ame si belle,
Et forme une vertu qui n'a lustre que d'elle.
Parle, Blanche, et dis-nous comme il voit ce malheur.
BLANCHE. Avec beaucoup de honte, et plus encor de cœur.
Du haut de l'escalier je le voyois descendre;
En vain de ce faux bruit il se vouloit défendre;
Votre cour, obstinée à lui changer de nom,
Murmuroit tout autour : « Don Sanche d'Aragon, »
Quand un chétif vieillard le saisit et l'embrasse.
Lui qui le reconnoît frémit de sa disgrace;
Puis, laissant la nature à ses pleins mouvements,

Répond avec tendresse à ses embrassements.
Ses pleurs mêlent aux siens une fierté sincère;
On n'entend que soupirs : « Ah, mon fils! ah, mon père!
« O jour trois fois heureux! moment trop attendu!
« Tu m'as rendu la vie! » et, « Vous m'avez perdu! »
Chose étrange! à ces cris de douleur et de joie,
Un grand peuple accouru ne veut pas qu'on les croie;
Il s'aveugle soi-même : et ce pauvre pêcheur,
En dépit de Carlos, passe pour imposteur.
Dans les bras de ce fils on lui fait mille hontes;
C'est un fourbe, un méchant suborné par les comtes.
Eux-mêmes (admirez leur générosité)
S'efforcent d'affermir cette incrédulité :
Non qu'ils prennent sur eux de si lâches pratiques;
Mais ils en font auteur un de leurs domestiques,
Qui, pensant bien leur plaire, a si mal à propos
Instruit ce malheureux pour affronter Carlos.
Avec avidité cette histoire est reçue;
Chacun la tient trop vraie aussitôt qu'elle est sue;
Et pour plus de croyance à cette trahison,
Les comtes font traîner ce bonhomme en prison.
Carlos rend témoignage en vain contre soi-même;
Les vérités qu'il dit cèdent au stratagème :
Et, dans le déshonneur qui l'accable aujourd'hui,
Ses plus grands envieux l'en sauvent malgré lui.
Il tempête, il menace, et, bouillant de colère,
Il crie à pleine voix qu'on lui rende son père :
On tremble devant lui sans croire son courroux;
Et rien... Mais le voici qui vient s'en plaindre à vous.

SCÈNE V.

D. ISABELLE, D. LÉONOR, D. ELVIRE, BLANCHE, CARLOS, D. MANRIQUE, D. LOPE.

CARLOS. Eh bien! madame, enfin on connoît ma naissance;
Voilà le digne fruit de mon obéissance.
J'ai prévu ce malheur, et l'aurois évité
Si vos commandements ne m'eussent arrêté.
Ils m'ont livré, madame, à ce moment funeste;
Et l'on m'arrache encor le seul bien qui me reste!

On me vole mon père! on le fait criminel!
On attache à son nom un opprobre éternel!
Je suis fils d'un pêcheur, mais non pas d'un infame;
La bassesse du sang ne va point jusqu'à l'ame,
Et je renonce aux noms de comte et de marquis
Avec bien plus d'honneur qu'aux sentiments de fils;
Rien n'en peut effacer le sacré caractère.
De grace, commandez qu'on me rende mon père:
Ce doit leur être assez de savoir qui je suis,
Sans m'accabler encor par de nouveaux ennuis.

D. MANRIQUE. Forcez ce grand courage à conserver sa gloire,
Madame, et l'empêchez lui-même de se croire.
Nous n'avons pu souffrir qu'un bras qui tant de fois
A fait trembler le Maure, et triompher nos rois,
Reçût de sa naissance une tache éternelle;
Tant de valeur mérite une source plus belle.
Aidez ainsi que nous ce peuple à s'abuser;
Il aime son erreur, daignez l'autoriser:
A tant de beaux exploits rendez cette justice,
Et de notre pitié soutenez l'artifice.

CARLOS. Je suis bien malheureux si je vous fais pitié[1];
Reprenez votre orgueil et votre inimitié.
Après que ma fortune a soûlé votre envie,
Vous plaignez aisément mon entrée à la vie;
Et, me croyant par elle à jamais abattu,
Vous exercez sans peine une haute vertu.
Peut-être elle ne fait qu'une embûche à la mienne:
La gloire de mon nom vaut bien qu'on la retienne;
Mais son plus bel éclat seroit trop acheté,

[1] Tout ce que dit ici Carlos est grand, sans enflure, et d'une beauté vraie. Il n'y a que ce vers, pris de l'espagnol, dont le bon goût puisse être mécontent :

A l'exemple du ciel, j'ai fait beaucoup de rien.

Ces traits hardis surprennent souvent le parterre; mais y a-t-il rien de moins convenable que de se comparer à Dieu? quel rapport les actions d'un soldat qui s'est élevé peuvent-elles avoir avec la création? On ne saurait être trop en garde contre ces hyperboles audacieuses, qui peuvent éblouir des jeunes gens, que tous les hommes sensés réprouvent, et dont vous ne trouverez jamais d'exemple, ni dans Virgile, ni dans Cicéron, ni dans Horace, ni dans Racine. Remarquez encore que le mot de *ciel* n'est pas ici à sa place, attendu que Dieu a créé le ciel et la terre, et qu'on ne peut dire en cette occasion que *le ciel a fait beaucoup de rien*. (V.) — Cette remarque ne nous paroît qu'une vaine subtilité. Le ciel est pris ici pour Dieu lui-même, et ne peut avoir d'autre sens. (P.)

Si je le retenois par une lâcheté.
Si ma naissance est basse, elle est du moins sans tache :
Puisque vous la savez, je veux bien qu'on la sache.
 Sanche, fils d'un pêcheur, et non d'un imposteur,
De deux comtes jadis fut le libérateur ;
Sanche, fils d'un pêcheur, mettoit naguère en peine
Deux illustres rivaux sur le choix de leur reine;
Sanche, fils d'un pêcheur, tient encore en sa main
De quoi faire bientôt tout l'heur d'un souverain;
Sanche enfin, malgré lui, dedans cette province,
Quoique fils d'un pêcheur, a passé pour un prince.
 Voilà ce qu'a pu faire, et qu'a fait à vos yeux
Un cœur que ravaloit le nom de ses aïeux.
La gloire qui m'en reste après cette disgrace
Éclate encore assez pour honorer ma race,
Et paroîtra plus grande à qui comprendra bien
Qu'à l'exemple du ciel j'ai fait beaucoup de rien.

D. LOPE. Cette noble fierté désavoue un tel père,
Et, par un témoignage à soi-même contraire,
Obscurcit de nouveau ce qu'on voit éclairci.
Non, le fils d'un pêcheur ne parle point ainsi,
Et son ame paroît si dignement formée,
Que j'en crois plus que lui l'erreur que j'ai semée.
Je le soutiens, Carlos, vous n'êtes point son fils :
La justice du ciel ne peut l'avoir permis;
Les tendresses du sang vous font une imposture,
Et je démens pour vous la voix de la nature.
 Ne vous repentez point de tant de dignités
Dont il vous plut orner ses rares qualités :
Jamais plus digne main ne fit plus digne ouvrage,
Madame; il les relève avec ce grand courage;
Et vous ne leur pouviez trouver plus haut appui,
Puisque même le sort est au-dessous de lui.

D. ISABELLE. La générosité qu'en tous les trois j'admire
Me met en un état de n'avoir que leur dire,
Et, dans la nouveauté de ces événements,
Par un illustre effort prévient mes sentiments.
 Ils paroîtront en vain, comtes, s'ils vous excitent
A lui rendre l'honneur que ses hauts faits méritent,
Et ne dédaigner pas l'illustre et rare objet

D'une haute valeur qui part d'un sang abject :
Vous courez au-devant avec tant de franchise,
Qu'autant que du pêcheur je m'en trouve surprise.
Et vous, que par mon ordre ici j'ai retenu,
Sanche, puisqu'à ce nom vous êtes reconnu,
Miraculeux héros, dont la gloire refuse
L'avantageuse erreur d'un peuple qui s'abuse,
Parmi les déplaisirs que vous en recevez,
Puis-je vous consoler d'un sort que vous bravez?
Puis-je vous demander ce que je vous vois faire?
Je vous tiens malheureux d'être né d'un tel père ;
Mais je vous tiens ensemble heureux au dernier point
D'être né d'un tel père, et de n'en rougir point [1],
Et de ce qu'un grand cœur, mis dans l'autre balance,
Emporte encor si haut une telle naissance.

SCÈNE VI.

D. ISABELLE, D. LÉONOR, D. ELVIRE, CARLOS, D. MANRIQUE, D. LOPE, D. ALVAR, BLANCHE, UN GARDE.

D. ALVAR. Princesses, admirez l'orgueil d'un prisonnier,
Qu'en faveur de son fils on veut calomnier.
Ce malheureux pêcheur, par promesse ni crainte,
Ne sauroit se résoudre à souffrir une feinte.
J'ai voulu lui parler, et n'en fais que sortir;
J'ai tâché, mais en vain, de lui faire sentir
Combien mal à propos sa présence importune
D'un fils si généreux renverse la fortune,
Et qu'il le perd d'honneur, à moins que d'avouer
Que c'est un lâche tour qu'on le force à jouer ;
J'ai même à ces raisons ajouté la menace :
Rien ne peut l'ébranler, Sanche est toujours sa race ;
Et quant à ce qu'il perd de fortune et d'honneur,
Il dit qu'il a de quoi le faire grand seigneur,
Et que plus de cent fois il a su de sa femme
(Voyez qu'il est crédule et simple au fond de l'ame)
Que voyant ce présent, qu'en mes mains il a mis,
La reine d'Aragon agrandiroit son fils.

[1] Ce vers est très beau, et digne de Corneille. Au reste, le dénouement est à l'espagnole. (V.)

(à D. Léonor.)

Si vous le recevez avec autant de joie,
Madame, que par moi ce vieillard vous l'envoie,
Vous donnerez sans doute à cet illustre fils
Un rang encor plus haut que celui de marquis.
Ce bonhomme en paroît l'ame toute comblée.

(Don Alvar présente à D. Léonor un petit écrin qui s'ouvre sans clef, au moyen d'un ressort secret.)

D. ISABELLE. Madame, à cet aspect vous paroissez troublée !

D. LÉONOR. J'ai bien sujet de l'être en recevant ce don,
Madame : j'en saurai si mon fils vit, ou non ;
Et c'est où le feu roi, déguisant sa naissance,
D'un sort si précieux mit la reconnoissance.
Disons ce qu'il enferme avant que de l'ouvrir.
Ah ! Sanche, si par-là je puis le découvrir,
Vous pouvez être sûr d'un entier avantage
Dans les lieux dont le ciel a fait notre partage ;
Et qu'après ce trésor que vous m'aurez rendu
Vous recevrez le prix qui vous en sera dû.
Mais à ce doux transport c'est déjà trop permettre.
Trouvons notre bonheur avant que d'en promettre.
Ce présent donc enferme un tissu de cheveux
Que reçut don Fernand pour arrhes de mes vœux,
Son portrait et le mien, deux pierres les plus rares
Que forme le soleil sous les climats barbares,
Et, pour un témoignage encore plus certain,
Un billet que lui-même écrivit de sa main.

UN GARDE. Madame, don Raimond vous demande audience.

D. LÉONOR. Qu'il entre. Pardonnez à mon impatience
Si l'ardeur de le voir et de l'entretenir
Avant votre congé l'ose faire venir.

D. ISABELLE. Vous pouvez commander dans toute la Castille,
Et je ne vous vois plus qu'avec des yeux de fille.

SCÈNE VII.

D. ISABELLE, D. LÉONOR, D. ELVIRE, CARLOS, D. MANRIQUE, D. LOPE, D. ALVAR, BLANCHE, D. RAIMOND.

D. LÉONOR. Laissez là, don Raimond, la mort de nos tyrans,
Et rendez seulement don Sanche à ses parents.

Vit-il? peut-il braver nos fières destinées?

D. RAIMOND. Sortant d'une prison de plus de six années,
Je l'ai cherché, madame, où, pour les mieux braver,
Par l'ordre du feu roi je le fis élever,
Avec tant de secret, que même un second père
Qui l'estime son fils ignore ce mystère.
Ainsi qu'en votre cour Sanche y fut son vrai nom,
Et l'on n'en retrancha que cet illustre Don.
Là j'ai su qu'à seize ans son généreux courage
S'indigna des emplois de ce faux parentage;
Qu'impatient déja d'être si mal tombé,
A sa fausse bassesse il s'étoit dérobé;
Que déguisant son nom, et cachant sa famille,
Il avoit fait merveille aux guerres de Castille,
D'où quelque sien voisin, depuis peu de retour,
L'avoit vu plein de gloire, et fort bien en la cour [1];
Que du bruit de son nom elle étoit toute pleine,
Qu'il étoit connu même et chéri de la reine :
Si bien que ce pêcheur, d'aise tout transporté,
Avoit couru chercher ce fils si fort vanté.

D. LÉONOR. Don Raimond, si vos yeux pouvoient le reconnoître...

D. RAIMOND. Oui, je le vois, madame. Ah, seigneur! ah, mon maître!

D. LOPE. Nous l'avions bien jugé : grand prince, rendez-vous;
La vérité paroît, cédez aux vœux de tous.

D. LÉONOR. Don Sanche, voulez-vous être seul incrédule?

CARLOS. Je crains encor du sort un revers ridicule :
Mais, madame, voyez si le billet du roi
Accorde à don Raimond ce qu'il vous dit de moi.

D. LÉONOR *ouvre l'écrin, et en tire un billet qu'elle lit.*

« Pour tromper un tyran je vous trompe vous-même.
« Vous reverrez ce fils que je vous fais pleurer :
« Cette erreur lui peut rendre un jour le diadème;
« Et je vous l'ai caché pour le mieux assurer.
« Si ma feinte vers vous passe pour criminelle,
« Pardonnez-moi les maux qu'elle vous fait souffrir,
« De crainte que les soins de l'amour maternelle
« Par leurs empressements le fissent découvrir.

[1] La première édition (1650) porte *dans la cour*; la dernière (1682), *en la cour*; celle donnée par Thomas Corneille (1692), *à la cour* : c'est ainsi que se forment les langues.

« Nugne, un pauvre pêcheur, s'en croit être le père;
« Sa femme en son absence accouchant d'un fils mort,
« Elle reçut le vôtre, et sut si bien se taire,
« Que le père et le fils en ignorent le sort.
« Elle-même l'ignore; et d'un si grand échange
« Elle sait seulement qu'il n'est pas de son sang,
« Et croit que ce présent, par un miracle étrange,
« Doit un jour par vos mains lui rendre son vrai rang.
« A ces marques un jour daignez le reconnoître;
« Et puisse l'Aragon, retournant sous vos lois,
« Apprendre ainsi que vous, de moi qui l'ai vu naître,
« Que Sanche, fils de Nugne, est le sang de ses rois!

« DON FERNAND D'ARAGON. »

D. LÉONOR, *après avoir lu.*
Ah, mon fils! s'il en faut encore davantage,
Croyez-en vos vertus et votre grand courage.

CARLOS, *à D. Léonor.*
Ce seroit mal répondre à ce rare bonheur
Que vouloir me défendre encor d'un tel honneur.
(à D. Isabelle.)
Je reprends toutefois Nugne pour mon vrai père,
Si vous ne m'ordonnez, madame, que j'espère.

D. ISABELLE. C'est trop peu d'espérer, quand tout vous est acquis.
Je vous avois fait tort en vous faisant marquis;
Et vous n'aurez pas lieu désormais de vous plaindre
De ce retardement où j'ai su vous contraindre.
Et pour moi, que le ciel destinoit pour un roi
Digne de la Castille, et digne encor de moi,
J'avois mis cette bague en des mains assez bonnes
Pour la rendre à don Sanche et joindre nos couronnes.

D. CARLOS. Je ne m'étonne plus de l'orgueil de mes vœux
Qui sans le partager donnoient mon cœur à deux;
Dans les obscurités d'une telle aventure,
L'amour se confondoit avecque la nature.

D. ELVIRE. Le nôtre y répondoit sans faire honte au rang,
Et le mien vous payoit ce que devoit le sang.

CARLOS, *à D. Elvire.*
Si vous m'aimez encore, et m'honorez en frère,
Un époux de ma main pourroit-il vous déplaire?

D. ELVIRE. Si don Alvar de Lune est cet illustre époux,
Il vaut bien à mes yeux tout ce qui n'est point vous.
CARLOS, *à D. Elvire*. Il honoroit en moi la vertu toute nue.
(à D. Manrique et D. Lope.)
Et vous, qui dédaigniez ma naissance inconnue,
Comtes, et les premiers en cet événement
Jugiez en ma faveur si véritablement,
Votre dédain fut juste autant que son estime;
C'est la même vertu sous une autre maxime.
D. RAIMOND, *à D. Isabelle*.
Souffrez qu'à l'Aragon il daigne se montrer.
Nos députés, madame, impatients d'entrer...
D. ISABELLE. Il vaut mieux leur donner audience publique,
Afin qu'aux yeux de tous ce miracle s'explique.
Allons; et cependant qu'on mette en liberté
Celui par qui tant d'heur nous vient d'être apporté;
Et qu'on l'amène ici, plus heureux qu'il ne pense,
Recevoir de ses soins la digne récompense [1].

EXAMEN DE DON SANCHE D'ARAGON.

Cette pièce est toute d invention, mais elle n'est pas toute de la mienne. Ce qu'a de fastueux le premier acte est tiré d'une comédie espagnole, intitulée *El Palacio confuso;* et la double reconnoissance qui finit le cinquième est prise du roman de don Pélage. Elle eut d'abord grand éclat sur le théâtre; mais une disgrace particulière fit avorter toute sa bonne fortune. Le refus d'un illustre suffrage [2] dissipa les ap-

[1] La grandeur héroïque de don Sanche, qui se croit fils d'un pêcheur, est d'une beauté dont le genre était inconnu en France; mais c'est la seule chose qui pût soutenir cette pièce, indigne d'ailleurs de l'auteur de *Cinna*. Le succès dépend presque toujours du sujet. Pourquoi Corneille choisit-il un roman espagnol, une comédie espagnole, pour son modèle, au lieu de choisir dans l'histoire romaine et dans la fable grecque? C'eût été un très beau sujet qu'un soldat de fortune qui rétablit sur le trône sa maîtresse et sa mère sans les connaître. Mais il faudrait que dans un tel sujet tout fût grand et intéressant. (V.)

[2] Corneille prétend que le refus d'un suffrage illustre fit tomber son *Don Sanche*. Le suffrage qui lui manqua fut celui du grand Condé; mais Corneille devait se souvenir que les dégoûts et les critiques du cardinal de Richelieu, homme plus accrédité dans la littérature que le grand Condé, n'avaient pu nuire au *Cid*. Il est plus aisé à un prince de faire la guerre civile que d'anéantir un bon ouvage. *Phèdre* se releva bientôt, malgré la cabale des hommes les plus puissants. Si *Don Sanche* est presque oublié, s'il n'eut jamais un grand succès, c'est que trois princesses amoureuses d'un inconnu débitent les maximes les plus froides d'amour et de fierté; c'est qu'il ne s'agit que de savoir qui épousera ces princesses; c'est que personne ne se soucie qu'elles

plaudissements que le public lui avoit donnés trop libéralement, et anéantit si bien tous les arrêts que Paris et le reste de la cour avoient prononcés en sa faveur, qu'au bout de quelque temps elle se trouva reléguée dans les provinces, où elle conserve encore son premier lustre.

Le sujet n'a pas grand artifice. C'est un inconnu, assez honnête homme pour se faire aimer de deux reines. L'inégalité des conditions met un obstacle au bien qu'elles lui veulent durant quatre actes et demi; et quand il faut de nécessité finir la pièce, un bonhomme semble tomber des nues pour faire développer le secret de sa naissance, qui le rend mari de l'une, en le faisant reconnoître pour frère de l'autre :

Hæc eadem a summo expectes minimoque poeta.

D. Raimond et ce pêcheur ne suivent point la règle que j'ai voulu établir, de n'introduire aucun acteur qui ne fût insinué dès le premier acte, ou appelé par quelqu'un de ceux qu'on y a connus. Il m'étoit aisé d'y faire dire à la reine D. Léonor ce qu'elle dit à l'entrée du quatrième; mais si elle eût fait savoir qu'elle eût eu un fils, et que le roi, son mari, lui eût appris en mourant que D. Raimond avoit un secret à lui révéler, on eût trop tôt deviné que Carlos étoit ce prince. On peut dire de D. Raimond qu'il vient avec les députés d'Aragon dont il est parlé au premier acte, et qu'ainsi il satisfait aucunement à cette règle; mais ce n'est que par hasard qu'il vient avec eux. C'étoit le pêcheur qu'il étoit allé chercher, et non pas eux; et il ne les joint sur le chemin qu'à cause de ce qu'il a appris chez ce pêcheur, qui, de son côté, vient en Castille de son seul mouvement, sans y être amené par aucun incident dont on aye parlé dans la protase; et il n'a point de raison d'arriver ce jour-là plutôt qu'un autre, sinon que la pièce n'auroit pu finir s'il ne fût arrivé.

soient mariés ou non. Vous verrez toujours l'amour traité dans les pièces suivantes de Corneille du style froid et entortillé des mauvais romans de ce temps-là. Vous ne verrez jamais les sentiments du cœur développés avec cette noble simplicité, avec ce naturel tendre, avec cette élégance qui nous enchante dans le quatrième livre de Virgile, dans certains morceaux d'Ovide, dans plusieurs rôles de Racine; mérite que depuis Racine personne n'a connu parmi nous, dont aucun auteur n'a approché en Italie depuis le *Pastor fido*; mérite entièrement ignoré en Angleterre, et même dans le reste de l'Europe. Corneille est trop grand par les belles scènes du *Cid*, de *Cinna*, des *Horaces*, de *Polyeucte*, de *Pompée*, etc., pour qu'on puisse le rabaisser en disant la vérité. Sa mémoire est respectable; la vérité l'est encore davantage. Ce commentaire est principalement destiné à l'instruction des jeunes gens. La plupart de ceux qui ont voulu imiter Corneille, et qui ont cru qu'une intrigue froide, soutenue de quelques maximes de méchanceté qu'on appelle *politique*, et d'insolence qu'on appelle *grandeur*, pourrait soutenir leurs pièces, les ont vues tomber pour jamais. Corneille suppose toujours, dans tous les examens de ses pièces, depuis *Théodore* et *Pertharite*, quelque petit défaut qui a nui à ses ouvrages; et il oublie toujours que le froid, qui est le plus grand défaut, est ce qui les tue. (V.)

L'unité du jour est si peu violentée, qu'on peut soutenir que l'action ne demande pour sa durée que le temps de sa représentation. Pour celle de lieu, j'ai déja dit que je n'en parlerois plus sur les pièces qui restoient à examiner. Les sentiments du second acte ont autant ou plus de délicatesse qu'aucuns que j'aie mis sur le théâtre. L'amour des deux reines pour Carlos y paroît très visible, malgré le soin et l'adresse que toutes les deux apportent à le cacher dans leurs différents caractères, dont l'un marque plus d'orgueil, et l'autre, plus de tendresse. La confidence qu'y fait celle de Castille avec Blanche est assez ingénieuse; et, par une réflexion sur ce qui s'est passé au premier acte, elle prend occasion de faire savoir aux spectateurs sa passion pour ce brave inconnu, qu'elle a si bien vengé du mépris qu'en ont fait les comtes. Ainsi on ne peut dire qu'elle choisisse sans raison ce jour-là plutôt qu'un autre pour lui en confier le secret, puisqu'il paroît qu'elle le sait déja, et qu'elles ne font que raisonner ensemble sur ce qu'on vient de voir représenter.

FIN DE DON SANCHE.

NICOMÈDE,

TRAGÉDIE. — 1652..

AU LECTEUR.

Voici une pièce d'une constitution assez extraordinaire : aussi est-ce la vingt et unième que j'ai fait voir sur le théâtre ; et, après y avoir fait réciter quarante mille vers, il est bien malaisé de trouver quelque chose de nouveau, sans s'écarter un peu du grand chemin, et se mettre au hasard de s'égarer. La tendresse et les passions, qui doivent être l'ame des tragédies, n'ont aucune part en celle-ci ; la grandeur de courage y règne seule, et regarde son malheur d'un œil si dédaigneux, qu'il n'en sauroit arracher une plainte. Elle y est combattue par la politique, et n'oppose à ses artifices qu'une prudence généreuse, qui marche à visage découvert, qui prévoit le péril sans s'émouvoir, et ne veut point d'autre appui que celui de sa vertu, et de l'amour qu'elle imprime dans les cœurs de tous les peuples. L'histoire qui m'a prêté de quoi la faire paroître en ce haut degré est tirée de Justin ; et voici comme il la raconte à la fin de son trente-quatrième livre :

« En même temps Prusias, roi de Bithynie, prit dessein de faire « assassiner son fils Nicomède, pour avancer ses autres fils qu'il avoit « eus d'une autre femme, et qu'il faisoit élever à Rome : mais ce des- « sein fut découvert à ce jeune prince par ceux mêmes qui l'avoient « entrepris : ils firent plus, ils l'exhortèrent à rendre la pareille à un « père si cruel, et faire retomber sur sa tête les embûches qu'il lui « avoit préparées, et n'eurent pas grande peine à le persuader. Sitôt « donc qu'il fut entré dans le royaume de son père, qui l'avoit appelé « auprès de lui, il fut proclamé roi ; et Prusias, chassé du trône, et « délaissé même de ses domestiques, quelque soin qu'il prît à se ca- « cher, fut enfin tué par ce fils, et perdit la vie par un crime aussi « grand que celui qu'il avoit commis en donnant les ordres de l'assas- « siner. »

J'ai ôté de ma scène l'horreur d'une catastrophe si barbare, et n'ai donné ni au père ni au fils aucun dessein de parricide. J'ai fait ce dernier amoureux de Laodice, afin que l'union d'une couronne voisine donnât plus d'ombrage aux Romains, et leur fît prendre plus de soin d'y mettre un obstacle de leur part. J'ai approché de cette histoire celle de la mort d'Annibal, qui arriva un peu auparavant chez ce même roi, et dont le nom n'est pas un petit ornement à mon ouvrage ; j'en ai fait Nicomède disciple, pour lui prêter plus de valeur et plus

de fierté contre les Romains; et, prenant l'occasion de l'ambassade où Flaminius fut envoyé par eux vers ce roi leur allié pour demander qu'on remît entre leurs mains ce vieil ennemi de leur grandeur, je l'ai chargé d'une commission secrète de traverser ce mariage, qui leur devoit donner de la jalousie. J'ai fait que, pour gagner l'esprit de la reine, qui, suivant l'ordinaire des secondes femmes, avoit tout pouvoir sur celui de son vieux mari, il lui ramène un de ses fils, que mon auteur m'apprend avoir été nourri à Rome. Cela fait deux effets: car, d'un côté, il obtient la perte d'Annibal par le moyen de cette mère ambitieuse; et, de l'autre, il oppose à Nicomède un rival appuyé de toute la faveur des Romains, jaloux de sa gloire et de sa grandeur naissante.

Les assassins qui découvrirent à ce prince les sanglants desseins de son père m'ont donné jour à d'autres artifices pour le faire tomber dans les embûches que sa belle-mère lui avoit préparées; et pour la fin, je l'ai réduite en sorte que tous mes personnages y agissent avec générosité, et que les uns rendant ce qu'ils doivent à la vertu, et les autres demeurant dans la fermeté de leur devoir, laissent un exemple assez illustre, et une conclusion assez agréable.

La représentation n'en a point déplu; et, comme ce ne sont pas les moindres vers qui soient partis de ma main, j'ai sujet d'espérer que la lecture n'ôtera rien à cet ouvrage de la réputation qu'il s'est acquise jusqu'ici, et ne le fera point juger indigne de suivre ceux qui l'ont précédé. Mon principal but a été de peindre la politique des Romains au-dehors, et comme ils agissoient impérieusement avec les rois leurs alliés; leurs maximes pour les empêcher de s'accroître, et les soins qu'ils prenoient de traverser leur grandeur, quand elle commençoit à leur devenir suspecte à force de s'augmenter et de se rendre considérable par de nouvelles conquêtes. C'est le caractère que j'ai donné à leur république en la personne de leur ambassadeur Flaminius, qui rencontre un prince intrépide, qui voit sa perte assurée sans s'ébranler, et brave l'orgueilleuse masse de leur puissance, lors même qu'il en est accablé. Ce héros de ma façon sort un peu des règles de la tragédie, en ce qu'il ne cherche point à faire pitié par l'excès de ses malheurs; mais le succès a montré que la fermeté des grands cœurs, qui n'excite que de l'admiration dans l'ame du spectateur, est quelquefois aussi agréable que la compassion que notre art nous commande de mendier par leurs misères. Il est bon de hasarder un peu, et ne s'attacher pas toujours si servilement à ses préceptes, ne fût-ce que pour pratiquer celui de notre Horace :

Et mihi res, non me rebus, submittere conor.

Mais il faut que l'événement justifie cette hardiesse; et dans une liberté de cette nature on demeure coupable, à moins que d'être fort heureux.

PERSONNAGES.

PRUSIAS, roi de Bithynie.
FLAMINIUS, ambassadeur de Rome.
ARSINOÉ, seconde femme de Prusias.
LAODICE, reine d'Arménie.
NICOMÈDE, fils aîné de Prusias, sorti du premier lit.
ATTALE, fils de Prusias et d'Arsinoé.
ARASPE, capitaine des gardes de Prusias.
CLÉONE, confidente d'Arsinoé.

La scène est à Nicomédie.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

NICOMÈDE, LAODICE.

LAODICE. Après tant de hauts faits, il m'est bien doux, seigneur,
De voir encor mes yeux régner sur votre cœur[1] :
De voir, sous les lauriers qui vous couvrent la tête[2],
Un si grand conquérant être encor ma conquête[3],
Et de toute la gloire acquise à ses travaux
Faire un illustre hommage à ce peu que je vaux[4] :
Quelques biens toutefois que le ciel me renvoie,
Mon cœur épouvanté se refuse à la joie :

[1] On ne voit point ses yeux : cette figure manque un peu de justesse, mais c'est une faute légère. (V.)

[2] Ce *vous* rend l'expression trop vulgaire : *Je me suis couvert la tête*; *vous vous êtes fait mal au pied*. Il faut chercher des tours plus nobles. Rarement alors on s'étudiait à perfectionner son style. (V.)

[3] Corneille paraît affectionner ces vers d'antithèses :

Ce qu'il doit au vaincu brûlant pour le vainqueur,
Et pour être invaincu l'on n'est pas invincible.
J'irai sous mes cyprès accabler ses lauriers.

Ces figures ne doivent pas être prodiguées. Racine s'en sert très rarement : cependant il a imité ce vers dans *Andromaque* :

Mener en conquérant sa superbe conquête.

Il dit aussi :

Vous me voulez aimer, et je ne puis vous plaire.
Vous m'aimeriez, madame, en me voulant haïr.
. . . . *Non ego paucis*
Offendar maculis... (V.)

[4] Cette manière de s'exprimer est absolument bannie. On dirait à présent dans le style familier, *au peu que je vaux*. L'épithète d'*illustre* gâte presque tous les vers où elle entre, parce qu'elle ne sert qu'à remplir les vers, qu'elle est vague, qu'elle n'ajoute rien au sens. (V.) — Cette épithète, comme toutes les autres, a besoin d'être mise en sa place ; et alors elle enrichit le sens au lieu de le gâter. (P.)

Je vous vois à regret, tant mon cœur amoureux
Trouve la cour pour vous un séjour dangereux [1].
Votre marâtre y règne ; et le roi votre père
Ne voit que par ses yeux, seule la considère,
Pour souveraine loi n'a que sa volonté :
Jugez après cela de votre sûreté.
La haine que pour vous elle a si naturelle [2]
A mon occasion encor se renouvelle [3] :
Votre frère son fils, depuis peu de retour...

NICOMÈDE. Je le sais, ma princesse, et qu'il vous fait la cour [4].
Je sais que les Romains, qui l'avoient en otage,
L'ont enfin renvoyé pour un plus digne ouvrage ;
Que ce don à sa mère étoit le prix fatal
Dont leur Flaminius marchandoit Annibal [5] ;
Que le roi par son ordre eût livré ce grand homme,
S'il n'eût par le poison lui-même évité Rome [6] ;

[1] Il ne sied point à une princesse de dire qu'elle est amoureuse, et surtout de commencer une tragédie par ces expressions qui ne conviennent qu'à une bergère naïve. Nous avons observé ailleurs qu'un personnage doit faire connaître ses sentiments sans les exprimer grossièrement : il faut qu'il découvre son ambition sans qu'il ait besoin de dire *je suis ambitieux* ; sa jalousie, sa colère, ses soupçons, et qu'il ne dise pas, *je suis colère, je suis soupçonneux, jaloux*, à moins que ce ne soit un aveu qu'il fasse de ses passions. (V.)

[2] L'inversion de ce vers gâte et obscurcit un sens clair, qui est *la haine naturelle qu'elle a pour vous*. Que Racine dit la même chose bien plus élégamment !

Des droits de ses enfants une mère jalouse
Pardonne rarement au fils d'une autre épouse. (V.)

[3] *A mon occasion* est de la prose rampante. (V.)

[4] *Faire la cour*, dans cette acception, est banni du style tragique ; *ma princesse* est devenu comique, et ne l'était point alors. (V.)

[5] Cette expression populaire, *marchandait*, devient ici très énergique et très noble, par l'opposition du grand nom d'Annibal qui inspire du respect. On dirait très bien, même en prose, cet empereur, après avoir *marchandé* la couronne, trafiqua du sang des nations : mais ce *don dont leur Flaminius* n'est ni harmonieux ni français ; on ne marchande point d'un don. (V.)

[6] *Éviter une ville par le poison* est une espèce de barbarisme ; il veut dire, *éviter par le poison la honte d'être livré aux Romains, l'opprobre qu'on lui destinait à Rome*. (V.) — Ici nous voyons une beauté au lieu du barbarisme que Voltaire veut y voir. Il nous semble qu'en dérogeant un peu à l'exactitude que pourroit exiger la prose, Corneille exprime avec tout le feu, toute la vivacité et toute la précision d'un poëte, ce que redoutoit Annibal, et ce qu'il voulut éviter. Il s'agit des affronts que lui préparoient les Romains, et non de la ville de Rome. Lorsque, dans *la Henriade*, Voltaire fait dire à Henri IV,

Je ne décide point entre Genève et Rome,

ce n'est point une ridicule comparaison de ville à ville que ce prince veut faire ; il veut parler des deux religions dont ces villes sont les métropoles. (P.)

Et rompu par sa mort les spectacles pompeux [1]
Où l'effroi de son nom le destinoit chez eux.
Par mon dernier combat je voyois réunie
La Cappadoce entière avec la Bithynie,
Lorsqu'à cette nouvelle, enflammé de courroux
D'avoir perdu mon maître, et de craindre pour vous,
J'ai laissé mon armée aux mains de Théagène,
Pour voler en ces lieux au secours de ma reine.
Vous en aviez besoin, madame, et je le voi,
Puisque Flaminius obsède encor le roi.
Si de son arrivée Annibal fut la cause,
Lui mort, ce long séjour prétend quelque autre chose;
Et je ne vois que vous qui le puisse arrêter,
Pour aider à mon frère à vous persécuter [2].

LAODICE. Je ne veux point douter que sa vertu romaine
N'embrasse avec chaleur l'intérêt de la reine :
Annibal, qu'elle vient de lui sacrifier,
L'engage en sa querelle, et m'en fait défier [3].
Mais, seigneur, jusqu'ici j'aurois tort de m'en plaindre :
Et, quoi qu'il entreprenne, avez-vous lieu de craindre?
Ma gloire et mon amour peuvent bien peu sur moi,
S'il faut votre présence à soutenir ma foi [4],
Et si je puis tomber en cette frénésie
De préférer Attale au vainqueur de l'Asie;
Attale, qu'en otage ont nourri les Romains,
Ou plutôt qu'en esclave ont façonné leurs mains,
Sans lui rien mettre au cœur qu'une crainte servile

[1] *Rompre des spectacles* n'est pas français. Par une singularité commune à toutes les langues, on interrompt des spectacles, quoiqu'on ne les rompe pas; on corrompt le goût, on ne le rompt pas. Souvent le composé est en usage, quand le simple n'est pas admis : il y en a mille exemples. (V.)

[2] *Aider à quelqu'un* est une expression populaire : *aidez-lui à marcher*; il faut *pour aider mon frère*. (V.)

[3] A quoi se rapporte cet *en*? *Me fait défier* n'est pas français : il veut dire, *me donne des soupçons sur elle, me force à me défier d'elle*. (V.) — Nous convenons que Corneille auroit dû s'exprimer plus clairement, mais nous croyons que Voltaire se trompe en appliquant à la reine ce que Laodice dit de Flaminius. Il est bien vrai que Laodice doit se défier de cette princesse dont elle connoît l'inimitié pour Nicomède; cependant ici c'est Flaminius, et non la reine, qui lui donne du soupçon. (P.)

[4] *Une présence à soutenir la foi* n'est pas français : on dit, *il faut soutenir*, et non *à soutenir*. (V.) — La faute est d'avoir dit : s'il faut votre présence *à* soutenir, au lieu de *pour* soutenir. (P.)

Qui tremble à voir un aigle, et respecte un ædile[1] !

NICOMÈDE. Plutôt, plutôt la mort, que mon esprit jaloux
Forme des sentiments si peu dignes de vous.
Je crains la violence, et non votre foiblesse ;
Et si Rome une fois contre nous s'intéresse[2]...

LAODICE. Je suis reine, seigneur ; et Rome a beau tonner,
Elle ni votre roi n'ont rien à m'ordonner ;
Si de mes jeunes ans il est dépositaire,
C'est pour exécuter les ordres de mon père :
Il m'a donnée à vous, et nul autre que moi
N'a droit de l'en dédire, et me choisir un roi.
Par son ordre et le mien, la reine d'Arménie
Est due à l'héritier du roi de Bithynie,
Et ne prendra jamais un cœur assez abject[3]
Pour se laisser réduire à l'hymen d'un sujet.
Mettez-vous en repos.

NICOMÈDE. Et le puis-je, madame,
Vous voyant exposée aux fureurs d'une femme
Qui, pouvant tout ici, se croira tout permis
Pour se mettre en état de voir régner son fils ?
Il n'est rien de si saint qu'elle ne fasse enfreindre.
Qui livroit Annibal pourra bien vous contraindre,
Et saura vous garder même fidélité
Qu'elle a gardée aux droits de l'hospitalité[4].

LAODICE. Mais ceux de la nature ont-ils un privilége
Qui vous assure d'elle après ce sacrilége ?
Seigneur, votre retour, loin de rompre ses coups[5],
Vous expose vous-même, et m'expose après vous.
Comme il est fait sans ordre[6], il passera pour crime ;

[1] *La crainte qui tremble* paraît une expression faible et négligée, un pléonasme. Ce vers est très-beau :
Qui tremble à voir un aigle, et respecte un édile. (V.)

[2] On se ligue, on entreprend, on agit, on conspire *contre*, mais on s'intéresse *pour*. On peut dire, *Rome est intéressée dans un traité contre nous*; *contre* tombe alors sur le traité : cependant je crois qu'on peut dire en vers, *s'intéresse contre nous* : c'est une espèce d'ellipse. (V.)

[3] Cette expression de *prendre un cœur*, pour signifier *prendre des sentiments*, n'est guère permise que quand on dit, *prenez un cœur nouveau*, ou bien *reprendre cœur, reprendre courage*. (V.)

[4] *Même fidélité qu'elle a gardée* est un solécisme ; il faut, *la même fidélité*, ou *cette fidélité*. (V.)

[5] On ne rompt pas plus des coups que des spectacles. (V.)

[6] *Faire un retour* est un barbarisme. (V.)

Et vous serez bientôt la première victime
Que la mère et le fils, ne pouvant m'ébranler,
Pour m'ôter mon appui se voudront immoler.
Si j'ai besoin de vous de peur qu'on me contraigne [1],
J'ai besoin que le roi, qu'elle-même vous craigne.
Retournez à l'armée, et pour me protéger
Montrez cent mille bras tout prêts à me venger.
Parlez la force en main, et hors de leur atteinte :
S'ils vous tiennent ici, tout est pour eux sans crainte [2];
Et ne vous flattez point ni sur votre grand cœur,
Ni sur l'éclat d'un nom cent et cent fois vainqueur [3];
Quelque haute valeur que puisse être la vôtre [4],
Vous n'avez en ces lieux que deux bras comme un autre [5];
Et, fussiez-vous du monde et l'amour et l'effroi,
Quiconque entre au palais porte sa tête au roi.
Je vous le dis encor, retournez à l'armée,
Ne montrez à la cour que votre renommée;

[1] Il faudrait, pour que la phrase fût exacte, la négation *ne*, qu'on ne me contraigne, En général, voici la règle : quand les Latins emploient le *ne*, nous l'employons aussi, *vereor ne cadat*, je crains qu'il ne tombe; mais, quand les Latins se servent d'*ut*, *utrùm*, nous supprimons ce *ne*, *dubito utrùm eas*, je doute que vous alliez; *opto ut vivas*, je souhaite que vous viviez. Quand *je doute* est accompagné d'une négation *je ne doute pas*, on la redouble pour exprimer la même chose; *je ne doute pas que vous ne l'aimiez*. La suppression du *ne* dans le cas où il est d'usage est une licence qui n'est permise que quand la force de l'expression la fait pardonner. (V.)—L'exactitude vouloit qu'on *ne* me contraigne; mais ce que Voltaire établit ici en principe général seroit sujet à beaucoup d'exceptions. Il nous étoit tombé sous les yeux une petite brochure très bien faite, dans laquelle on reprochoit à Voltaire quelques-unes des inexactitudes de son commentaire, et nous nous rappelons que l'on y citoit plusieurs exemples qui prouvent que ce qu'il établit ici en principe n'est rien moins que certain. Voici, entre autres, une phrase dont nous croyons nous ressouvenir, où le *ne* latin n'est pas employé, et qui n'en exige pas moins le *ne* françois dans sa traduction. *Non dubito quin me ames*, je ne doute pas que vous ne m'aimiez. L'auteur en rapportoit beaucoup d'autres qui ne nous sont plus présentes; mais les dictionnaires en fourniroient une foule d'exemples encore plus décisifs. (P.)

[2] S'ils vous tiennent ici, tout est pour eux sans crainte,

n'est pas français, et n'a de sens en aucune langue; il veut dire, *tout est sûr pour eux; ils n'ont rien à craindre; ils sont maîtres de tout; ils peuvent tout; tout les rassure*. (V.)

[3] *Un nom* n'est pas vainqueur, à moins qu'on n'exprime que la terreur seule de ce nom a tout fait; on dit alors noblement, *son nom seul a vaincu*. Il ne faut jamais se servir de ces mots inutiles, *cent et cent fois*. (V.)

[4] Ce vers est défectueux. Il est vrai qu'il n'était pas facile; mais ce sont ces mêmes difficultés qui, lorsqu'elles sont vaincues, rendent la belle poésie si supérieure à la prose. (V.)

[5] Voilà de ces vers de la basse comédie qu'on se permettait trop souvent dans le style noble. (V.)

Assurez votre sort pour assurer le mien ;
Faites que l'on vous craigne, et je ne craindrai rien.
NICOMÈDE. Retourner à l'armée ! ah ! sachez que la reine
La sème d'assassins achetés par sa haine.
Deux s'y sont découverts, que j'amène avec moi
Afin de la convaincre et détromper le roi [1].
Quoiqu'il soit son époux, il est encor mon père ;
Et quand il forcera la nature à se taire,
Trois sceptres à son trône attachés par mon bras
Parleront au lieu d'elle, et ne se tairont pas [2].
Que si notre fortune à ma perte animée
La prépare à la cour aussi bien qu'à l'armée,
Dans ce péril égal qui me suit en tous lieux,
M'envierez-vous l'honneur de mourir à vos yeux?
LAODICE. Non, je ne vous dis plus désormais que je tremble,
Mais que, s'il faut périr, nous périrons ensemble.
Armons-nous de courage, et nous ferons trembler
Ceux dont les lâchetés pensent nous accabler.
Le peuple ici vous aime, et hait ces cœurs infames ;
Et c'est être bien fort que régner sur tant d'ames.
Mais votre frère Attale adresse ici ses pas.
NICOMÈDE. Il ne m'a jamais vu ; ne me découvrez pas [3].

SCÈNE II.

LAODICE, NICOMÈDE, ATTALE.

ATTALE. Quoi ! madame, toujours un front inexorable !
Ne pourrai-je surprendre un regard favorable,
Un regard désarmé de toutes ces rigueurs,

[1] Il faut, pour l'exactitude, *et de détromper* ; mais cette licence est souvent très excusable en vers : il n'est pas permis de la prendre en prose. (V.)

[2] Toute métaphore, comme on l'a dit, pour être bonne, doit être une image qu'on puisse peindre ; mais comment peindre trois sceptres qu'un bras attache à un trône, et qui parlent ? D'ailleurs, puisque les sceptres parleront, il est clair qu'ils ne se tairont pas. Ces sortes de pléonasmes sont les plus vicieux ; ils retombent quelquefois dans ce qu'on appelle le style niais : *Hélas ! s'il n'était pas mort, il serait encore en vie.* (V.)

[3] Il serait mieux, à mon avis, que Nicomède apportât quelque raison qui fît voir qu'il ne doit pas être reconnu par son frère avant d'avoir parlé au roi. Il semble que Nicomède veuille seulement se procurer ici le plaisir d'embarrasser son frère, et que l'auteur ne songe qu'à ménager une de ces scènes théâtrales. Celle-ci est plutôt de la haute comédie que de la tragédie ; elle est attachante, et, quoiqu'elle ne produise rien dans la pièce, elle fait plaisir. (V.)

Et tel qu'il est enfin quand il gagne les cœurs?
LAODICE. Si ce front est mal propre à m'acquérir le vôtre [1],
Quand j'en aurai dessein, j'en saurai prendre un autre.
ATTALE. Vous ne l'acquerrez point, puisqu'il est tout à vous [2],
LAODICE. Je n'ai donc pas besoin d'un visage plus doux [3].
ATTALE. Conservez-le, de grace, après l'avoir su prendre.
LAODICE. C'est un bien mal acquis que j'aime mieux vous rendre [4].
ATTALE. Vous l'estimez trop peu pour le vouloir garder.
LAODICE. Je vous estime trop pour vouloir rien farder.
Votre rang et le mien ne sauroient le permettre:
Pour garder votre cœur je n'ai pas où le mettre [5];
La place est occupée [6] : et je vous l'ai tant dit,
Prince, que ce discours vous dût être interdit:
On le souffre d'abord, mais la suite importune.
ATTALE. Que celui qui l'occupe a de bonne fortune [7]!
Et que seroit heureux qui pourroit aujourd'hui [8]

[1] *Mal propre*, dans toutes ses acceptions, est absolument banni du style noble, et, par la construction, il semble que le front de Laodice soit mal propre à acquérir le front d'Attale; de plus, *prendre un front* est un barbarisme; on dit bien, *il prit un visage sévère, un front serein* ou *triste;* mais, en général, on ne peut pas dire, *prendre un front,* parcequ'on ne peut pas prendre ce qu'on a : il faut ajouter une épithète qui marque le sentiment qu'on peint sur son front, sur son visage. (V.)

[2] Ces compliments, ces dialogues de conversation ne doivent pas entrer dans la tragédie. (V.)

[3] Avoir besoin d'un visage! (V.)

[4] Laodice commence à prendre le ton de l'ironie. Corneille l'a prodiguée dans cette pièce d'un bout à l'autre. Il ne faut pas soutenir un ouvrage entier par la même figure. L'ironie par elle-même n'a rien de tragique; il faudrait au moins qu'elle fût noble : *un bien mal acquis* est comique. (V.) — L'ironie convient souvent aux passions les plus violentes. Loin d'être, comme Voltaire paroît le supposer, au-dessous du genre tragique, Homère et Virgile l'ont employée fréquemment dans l'épopée; et on la verra, dans *Nicomède*, s'approcher quelquefois du sublime. Nous ne prétendons pas cependant justifier, par cette observation, l'espèce d'ironie qu'emploie ici Laodice; elle est comique, et par conséquent déplacée. (P.)

[5] Après les beaux vers que Laodice a débités dans la scène précédente, et va débiter encore, on ne peut sans chagrin lui voir prendre si souvent le ton du bas comique. Ce vers serait à peine souffert dans une farce. (V.)

[6] *La place est occupée* ressemble trop à *la signora è impedita* des Italiens. On ne doit jamais employer de ces expressions familières qui rappellent des idées comiques : c'est alors surtout qu'on doit chercher des tours nobles. (V.)

[7] Ce vers est comique, et n'est pas français : on ne dit point, *il a bonne fortune, mauvaise fortune;* et on sait ce qu'on entend par *bonnes fortunes* dans la conversation; c'est précisément par cette raison que cette expression doit être bannie du théâtre tragique (V.)

[8] *Que serait heureux qui* n'est pas français : *Qu'ils sont heureux ceux qui peuvent aimer!* est un fort joli vers; *Que sont heureux ceux qui peuvent aimer?* est un barbarisme. Remarquez qu'un seul mot de plus ou de moins suffit pour gâter absolument les plus nobles pensées et les plus belles expressions. (V.)

Disputer cette place, et l'emporter sur lui!
NICOMÈDE. La place à l'emporter coûteroit bien des têtes,
Seigneur : ce conquérant garde bien ses conquêtes,
Et l'on ignore encor parmi ses ennemis
L'art de reprendre un fort qu'une fois il a pris.
ATTALE. Celui-ci toutefois peut s'attaquer de sorte
Que, tout vaillant qu'il est, il faudra qu'il en sorte [1].
LAODICE. Vous pourriez vous méprendre.
ATTALE. Et si le roi le veut [2]?
LAODICE. Le roi, juste et prudent, ne veut que ce qu'il peut.
ATTALE. Et que ne peut ici la grandeur souveraine?
LAODICE. Ne parlez pas si haut : s'il est roi, je suis reine;
Et vers moi tout l'effort de son autorité
N'agit que par prière et par civilité [3].
ATTALE. Non; mais agir ainsi souvent c'est beaucoup dire
Aux reines comme vous qu'on voit dans son empire :
Et, si ce n'est assez des prières d'un roi,
Rome qui m'a nourri vous parlera pour moi.
NICOMÈDE. Rome, seigneur!
ATTALE. Oui, Rome; en êtes-vous en doute?
NICOMÈDE.
Seigneur, je crains pour vous qu'un Romain vous écoute [4];
Et si Rome savoit de quels feux vous brûlez,
Bien loin de vous prêter l'appui dont vous parlez,

[1] Toutes les fois que l'on emploie un pronom dans une phrase, il se rapporte au dernier nom substantif; ainsi, dans cette phrase, *celui-ci* se rapporte au *fort*, et les deux pronoms *il* se rapportent à *celui-ci*. Le sens grammatical est, *quelque vaillant que soit ce fort, il faudra qu'il sorte* : et l'on voit assez combien ce sens est vicieux. Corneille veut dire, *quelque vaillant que soit le conquérant*; mais il ne le dit pas. (V.)

[2] On peut faire ici une réflexion. Attale parle de son amour, et des intérêts de l'état, et des secrets du roi, devant un inconnu : cela n'est pas conforme à la prudence dont Attale est souvent loué dans la pièce; mais aussi, sans ce défaut, la scène ne subsisteroit pas; et quelquefois on souffre des fautes qui amènent des beautés. (V.)

[3] *Civilité*, terme de comédie. Ce sentiment de fierté est beau dans Laodice, mais est-il bien fondé? Elle est reine d'Arménie, mais elle n'est point dans son royaume; elle est à la cour de Prusias, qui, de son aveu, est le dépositaire de *ses jeunes ans*, qui a sur elle les plus grands droits par l'ordre de son père, qui est le maître enfin, et dont les prières sont des ordres. La jeune Laodice peut, avec bienséance, n'écouter que sa fierté, et se tromper un peu par grandeur d'ame. Elle peut avoir tort dans le fond; mais il est dans son caractère d'avoir ce tort. Enfin *n'agit que par prière* peut signifier *ne doit agir que par prière*. (V.)

[4] Voyez la remarque ci-dessus. C'est encore une expression de doute, et la négation *ne* est nécessaire; *je crains qu'un Romain ne vous écoute* : mais en poésie on peut se dispenser de cette règle. (V.)

Elle s'indigneroit de voir sa créature
A l'éclat de son nom faire une telle injure,
Et vous dégraderoit peut-être dès demain
Du titre glorieux de citoyen romain.
Vous l'a-t-elle donné pour mériter sa haine
En le déshonorant par l'amour d'une reine?
Et ne savez-vous plus qu'il n'est princes ni rois
Qu'elle daigne égaler à ses moindres bourgeois [1] ?
Pour avoir tant vécu chez ces cœurs magnanimes,
Vous en avez bientôt oublié les maximes.
Reprenez un orgueil digne d'elle et de vous ;
Remplissez mieux un nom sous qui nous tremblons tous ;
Et, sans plus l'abaisser à cette ignominie
D'idolâtrer en vain la reine d'Arménie,
Songez qu'il faut du moins, pour toucher votre cœur,
La fille d'un tribun ou celle d'un préteur ;
Que Rome vous permet cette haute alliance,
Dont vous auroit exclu le défaut de naissance,
Si l'honneur souverain de son adoption
Ne vous autorisoit à tant d'ambition.
Forcez, rompez, brisez de si honteuses chaînes ;
Aux rois qu'elle méprise abandonnez les reines ;
Et concevez enfin des vœux plus élevés,
Pour mériter les biens qui vous sont réservés.

ATTALE. Si cet homme est à vous, imposez-lui silence,
Madame, et retenez une telle insolence.
Pour voir jusqu'à quel point elle pourroit aller,
J'ai forcé ma colère à le laisser parler ;
Mais je crains qu'elle échappe [2], et que, s'il continue,
Je ne m'obstine plus à tant de retenue.

NICOMÈDE. Seigneur, si j'ai raison, qu'importe à qui je sois?
Perd-elle de son prix pour emprunter ma voix?
Vous-même, amour à part, je vous en fais arbitre.

[1] *Bourgeois ;* cette expression est bannie du style noble. Elle y était admise à Rome, et l'est encore dans les républiques : le *droit de bourgeoisie*, le *titre de bourgeois*. Elle a perdu chez nous de sa dignité, peut-être parceque nous ne jouissons pas des droits qu'elle exprime. Un bourgeois, dans une république, est en général un homme capable de parvenir aux emplois ; dans un état monarchique, c'est un homme du commun. Aussi ce mot est-il ironique dans la bouche de Nicomède, et n'ôte rien à la noble fermeté de son discours. (V.)

[2] Voyez les notes ci-dessus. Il faudrait *qu'elle n'échappe*. (V.)

Ce grand nom de Romain est un précieux titre ;
Et la reine et le roi l'ont assez acheté
Pour ne se plaire pas à le voir rejeté,
Puisqu'ils se sont privés, pour ce nom d'importance [1],
Des charmantes douceurs d'élever votre enfance.
Dès l'âge de quatre ans il vous ont éloigné [2] ;
Jugez si c'est pour voir ce titre dédaigné,
Pour vous voir renoncer, par l'hymen d'une reine,
A la part qu'ils avoient à la grandeur romaine.
D'un si rare trésor l'un et l'autre jaloux...

ATTALE. Madame, encor un coup [3], cet homme est-il à vous ?
Et pour vous divertir est-il si nécessarie [4]
Que vous ne lui puissiez ordonner de se taire?

LAODICE. Puisqu'il vous a déplu vous traitant de Romain,
Je veux bien vous traiter de fils de souverain.
En cette qualité vous devez reconnoître
Qu'un prince votre aîné doit être votre maître,
Craindre de lui déplaire, et savoir que le sang
Ne vous empêche pas de différer de rang,
Lui garder le respect qu'exige sa naissance,
Et, loin de lui voler son bien en son absence [5]...

ATTALE. Si l'honneur d'être à vous est maintenant son bien,
Dites un mot, madame, et ce sera le mien;
Et si l'âge à mon rang fait quelque préjudice,
Vous en corrigerez la fatale injustice.
Mais, si je lui dois tant en fils de souverain,
Permettez qu'une fois je vous parle en Romain.
Sachez qu'il n'en est point que le ciel n'ait fait naître
Pour commander aux rois, et pour vivre sans maître [6] ;

[1] Une affaire est d'importance, un nom ne l'est pas. (V.)

[2] Ce vers est très adroit : il paraît sans artifice; et il y a beaucoup d'art à donner ainsi une raison qui empêche évidemment qu'Attale ne reconnaisse son frère. (V.)

[3] *Encore un coup;* ce terme trop familier a été employé par Racine dans *Bérénice :*

Madame, encore un coup, qu'en peut-il arriver ?

Ce sont des négligences qui étaient pardonnables. (V.)

[4] Le mot *divertir*, et même les trois vers que dit Attale, sont absolument du style comique. (V.)

[5] Le mot *voler* est bas ; on emploie, dans le style noble, *ravir*, *enlever*, *arracher*, *ôter*, *priver*, *dépouiller*, etc. (V.)

[6] Ces deux vers sont de la tragédie de *Cinna*, dans le rôle d'Émilie; mais ils conviennent bien mieux à Émilie Romaine qu'à un prince arménien. Au reste, cett

Sachez que mon amour est un noble projet
Pour éviter l'affront de me voir son sujet;
Sachez...

LAODICE. Je m'en doutois, seigneur, que ma couronne
Vous charmoit bien du moins autant que ma personne;
Mais, telle que je suis, et ma couronne et moi,
Tout est à cet aîné qui sera votre roi;
Et s'il étoit ici, peut-être en sa présence
Vous penseriez deux fois à lui faire une offense.

ATTALE. Que ne puis-je l'y voir! mon courage amoureux...

NICOMÈDE. Faites quelques souhaits qui soient moins dangereux,
Seigneur; s'il les savoit, il pourroit bien lui-même
Venir d'un tel amour venger l'objet qu'il aime.

ATTALE. Insolent! est-ce enfin le respect qui m'est dû?

NICOMÈDE. Je ne sais de nous deux, seigneur, qui l'a perdu.

ATTALE. Peux-tu bien me connoître et tenir ce langage?

NICOMÈDE. Je sais à qui je parle, et c'est mon avantage
Que n'étant point connu, prince, vous ne savez
Si je vous dois respect, ou si vous m'en devez.

ATTALE. Ah! madame, souffrez que ma juste colère...

LAODICE. Consultez-en, seigneur, la reine votre mère:
Elle entre.

SCÈNE III [1].

NICOMÈDE, ARSINOÉ, LAODICE, ATTALE, CLÉONE.

NICOMÈDE. Instruisez mieux le prince votre fils,
Madame, et dites-lui, de grace, qui je suis:
Faute de me connoître, il s'emporte, il s'égare;
Et ce désordre est mal dans une ame si rare:
J'en ai pitié.

ARSINOÉ. Seigneur, vous êtes donc ici [2]?

NICOMÈDE. Oui, madame, j'y suis, et Métrobate aussi [3].

scène est très attachante: toutes les fois que deux personnages se bravent sans se connaître, le succès de la scène est sûr. (V.)

[1] Presque toute la fin de la scène seconde et le commencement de celle-ci sont une ironie perpétuelle. (V.)

[2] C'est une naïveté qui échappe à tout le monde quand on voit quelqu'un qu'on n'attend pas. Cette familiarité et cette petite négligence doivent être bannies de la tragédie. (V.)

[3] Si Nicomède eût établi dans la première scène que ce Métrobate était un des as-

ARSINOÉ. Métrobate! ah, le traître!
NICOMÈDE. Il n'a rien dit, madame,
Qui vous doive jeter aucun trouble dans l'ame.
ARSINOÉ. Mais qui cause, seigneur, ce retour surprenant?
Et votre armée?
NICOMÈDE. Elle est sous un bon lieutenant;
Et quant à mon retour, peu de chose le presse.
J'avois ici laissé mon maître et ma maîtresse [1] :
Vous m'avez ôté l'un, vous, dis-je, ou les Romains;
Et je viens sauver l'autre et d'eux et de vos mains.
ARSINOÉ. C'est ce qui vous amène?
NICOMÈDE. Oui, madame; et j'espère
Que vous m'y servirez auprès du roi mon père.
ARSINOÉ. Je vous y servirai comme vous l'espérez.
NICOMÈDE. De votre bon vouloir nous sommes assurés.
ARSINOÉ. Il ne tiendra qu'au roi qu'aux effets je ne passe [2].
NICOMÈDE. Vous voulez à tous deux nous faire cette grace?
ARSINOÉ. Tenez-vous assuré que je n'oublierai rien.
NICOMÈDE. Je connois votre cœur, ne doutez pas du mien.
ATTALE. Madame, c'est donc là le prince Nicomède?
NICOMÈDE. Oui, c'est moi qui viens voir s'il faut que je vous cède.
ATTALE. Ah! seigneur, excusez si, vous connoissant mal [3]...
NICOMÈDE. Prince, faites-moi voir un plus digne rival [4].
Si vous aviez dessein d'attaquer cette place,
Ne vous départez point d'une si noble audace :
Mais, comme à son secours je n'amène que moi,
Ne la menacez plus de Rome ni du roi.
Je la défendrai seul; attaquez-la de même,
Avec tous les respects qu'on doit au diadème.

sassins gagés par Arsinoé, ce vers ferait un grand effet; mais il en fait moins, parce-qu'on ne connait pas encore ce Métrobate. (V.)

[1] *Maîtresse;* on permettait alors ce terme peu tragique. *Maître* et *maîtresse* semblent faire ici un jeu de mots peu noble. (V.)

[2] Souvent en ce temps-là on supprimait le *ne* quand il fallait l'employer, et on s'en servait quand il fallait l'omettre. Le second *ne* est ici un solécisme. *Il tient à vous*, c'est-à-dire *il dépend de vous que je passe, que je fasse, que je combatte*, etc. *Il ne tient qu'à vous* est la même chose qu'il *tient à vous* : donc le *ne* suivant est un solécisme. (V.)

[3] On connait mal quand on se trompe au caractère. Laodice dit à Cléopâtre : *Je vous connaissais mal*; Photin dit, *J'ai mal connu César* : mais quand on ignore quel est l'homme à qui l'on parle, alors il faut, *je ne connaissais pas*. (V.)

[4] Tout ce discours est noble, ferme, élevé : c'est là de la véritable grandeur; il n'y a ni ironie ni enflure. (V.)

Je veux bien mettre à part, avec le nom d'aîné,
Le rang de votre maître où je suis destiné;
Et nous verrons ainsi qui fait mieux un brave homme [1],
Des leçons d'Annibal, ou de celles de Rome.
Adieu; pensez-y bien, je vous laisse y rêver.

SCÈNE IV.

ARSINOÉ, ATTALE, CLÉONE.

ARSINOÉ. Quoi! tu faisois excuse à qui m'osoit braver!
ATTALE. Que ne peut point, madame, une telle surprise?
Ce prompt retour me perd, et rompt votre entreprise.
ARSINOÉ. Tu l'entends mal, Attale; il la met dans ma main [2].
Va trouver de ma part l'ambassadeur romain;
Dedans mon cabinet amène-le sans suite [3],
Et de ton heureux sort laisse-moi la conduite.
ATTALE. Mais, madame, s'il faut...
ARSINOÉ. Va, n'appréhende rien;
Et pour avancer tout hâte cet entretien.

SCÈNE V.

ARSINOÉ, CLÉONE.

CLÉONE. Vous lui cachez, madame, un dessein qui le touche!
ARSINOÉ. Je crains qu'en l'apprenant son cœur ne s'effarouche;
Je crains qu'à la vertu par les Romains instruit
De ce que je prépare il ne m'ôte le fruit,
Et ne conçoive mal qu'il n'est fourbe ni crime
Qu'un trône acquis par-là ne rende légitime [4].
CLÉONE. J'aurois cru les Romains un peu moins scrupuleux,

[1] Dans la règle, il faut, *qui font*; et *faire mieux un brave homme* n'est pas élégant. (V.)

[2] *Tu l'entends mal* est comique; et *mettre dans la main* n'est pas noble. (V.)

[3] Voyez les remarques des autres tragédies sur le mot *dedans*. (V.)

[4] Ces derniers vers sont de la conversation la plus négligée, et ce sentiment est intolérable. On retrouve le même défaut toutes les fois que Corneille fait raisonner un prince, un ministre : tous disent qu'il faut être fourbe et méchant pour régner. On a déja remarqué que jamais homme d'état ne parle ainsi. Ce défaut vient de ce qu'il est très difficile de ménager ses expressions, et de faire entendre avec art des choses qui révoltent. C'est une grande imprudence et une grande bassesse dans une reine de dire qu'il faut être fourbe et criminel pour régner. *Un trône acquis par-là* est une expression de comédie. (V.)

Et la mort d'Annibal m'eût fait mal juger d'eux.
ARSINOÉ. Ne leur impute pas une telle injustice ;
Un Romain seul l'a faite, et par mon artifice.
Rome l'eût laissé vivre, et sa légalité [1]
N'eût point forcé les lois de l'hospitalité.
Savante à ses dépens de ce qu'il savoit faire [2],
Elle le souffroit mal auprès d'un adversaire ;
Mais quoique, par ce triste et prudent souvenir,
De chez Antiochus [3] elle l'ait fait bannir,
Elle auroit vu couler sans crainte et sans envie
Chez un prince allié les restes de sa vie.
Le seul Flaminius, trop piqué de l'affront
Que son père défait lui laisse sur le front ;
Car je crois que tu sais que, quand l'aigle romaine [4]
Vit choir [5] ses légions au bord du Trasimène,
Flaminius son père en étoit général [6],
Et qu'il y tomba mort de la main d'Annibal ;
Ce fils donc, qu'a pressé la soif de la vengeance [7],
S'est aisément rendu de mon intelligence [8] :
L'espoir d'en voir l'objet [9] entre ses mains remis

[1] *Légalité* n'a jamais signifié *justice, équité, magnanimité ;* il signifie *authenticité d'une loi revêtue des formes ordinaires.* (V.)

[2] *Savante de* est un barbarisme : *savante, savait,* répétition fautive. (V.)

[3] Expression trop basse, *de chez lui, de chez nous.* (V.)

[4] Tout écrivain doit éviter ces amas de monosyllabes qui se heurtent, *car, que, quand :* mais ce qu'on doit plus éviter, c'est de dire à sa confidente ce qu'elle sait ; ce tour n'est pas assez adroit. (V.)

[5] *Choir*, expression absolument vieillie. (V.)

[6] Corneille donne ici, contre la vérité historique, l'exemple d'une licence qui, à ce que nous croyons, ne doit jamais être imitée. Le Flaminius qu'il introduit dans sa pièce n'étoit point du tout, comme il le suppose, fils du général qui fut vaincu, et qui périt à la journée de Trasimène. Ces deux Flaminius n'avoient pas même une origine commune. Celui qui combattit contre Annibal se nommoit Caius Flaminius, et sa famille étoit plébéienne ; l'autre, patricien de naissance, se nommoit Titus Quintus, et fut en effet député à la cour de Prusias, pour y demander, au nom des Romains, Annibal, qui s'étoit réfugié chez ce prince. Corneille, quoique très instruit, fut trompé, selon toute apparence, par la conformité des noms ; et ce qui nous le persuade, c'est que, lorsqu'il se permet de donner volontairement quelque atteinte à la vérité de l'histoire, il ne le dissimule jamais dans l'examen de ses pièces, et qu'il y rend compte des motifs qui ont pu l'autoriser à se donner cette licence ; mais on ne trouve rien, ni dans la préface, ni dans l'examen de *Nicomède*, qui prouve que Corneille ait cru prendre ici quelque liberté. (P.)

[7] Cacophonie qu'il faut éviter encore, *donc qu'a.* (V.)

[8] S'est aisément rendu de mon intelligence

n'est pas français ; on est en intelligence, on se rend du parti de quelqu'un. (V.)

[9] Il faut un effort pour deviner quel est cet *objet* ; c'est, par la phrase, l'objet de

A pratiqué par lui le bonheur de mon fils;
Par lui j'ai jeté Rome en haute jalousie [1]
De ce que Nicomède a conquis dans l'Asie,
Et de voir Laodice unir tous ses états,
Par l'hymen de ce prince, à ceux de Prusias :
Si bien que le sénat prenant un juste ombrage
D'un empire si grand sous un si grand courage,
Il s'en est fait nommer lui-même ambassadeur [2],
Pour rompre cet hymen, et borner sa grandeur;
Et voilà le seul point où Rome s'intéresse [3].

CLÉONE. Attale à ce dessein entreprend sa maîtresse [4] !
Mais que n'agissoit Rome avant que le retour
De cet amant si cher affermît son amour?

ARSINOÉ. Irriter un vainqueur en tête d'une armée
Prête à suivre en tous lieux sa colère allumée,
C'étoit trop hasarder; et j'ai cru pour le mieux [5]
Qu'il falloit de son fort l'attirer en ces lieux.
Métrobate l'a fait, par des terreurs paniques [6],
Feignant de lui trahir mes ordres tyranniques [7];

leur intelligence; par le sens, c'est Laodice. La première loi est d'être clair; il ne faut jamais y manquer. (V.) — Voltaire se trompe évidemment. *Objet* ne se rapporte point à Laodice, mais à *vengeance*, qui n'est pas assez loin pour jeter la moindre obscurité sur la phrase. Flaminius espéroit de voir l'*objet* de sa *vengeance* (Annibal, qui a tué son père) remis entre ses mains : tel est le sens très clair de Corneille. (P.)

[1] Par lui j'ai jeté Rome en haute jalousie

n'est pas français; on inspire de la jalousie, on la fait naître : la jalousie ne peut être haute; elle est grande, elle est violente, soupçonneuse, etc. (V.)

[2] Cet *il* se rapporte au prince Attale; mais il en est trop loin : cela rend la phrase obscure, de même que *borner sa grandeur* : il semble que ce soit la grandeur de l'hymen. Les articles, les pronoms mal placés, jettent toujours de l'embarras dans le style : c'est le plus grand inconvénient de la langue française, qui est d'ailleurs si amie de la clarté. (V.) — Autre inadvertance du même genre. Cet *il* ne peut se rapporter qu'à Flaminius, qui s'est fait nommer ambassadeur à la cour de Prusias. (P.)

[3] Pourquoi Arsinoé dit-elle tout cela à une confidente inutile? Cléopâtre, dans *Rodogune*, tombe dans le même défaut. La plupart des confidences sont froides et déplacées, à moins qu'elles ne soient nécessaires : il faut qu'un personnage paraisse avoir besoin de parler, et non pas envie de parler. (V.)

[4] On entreprend de faire quelque chose, ou bien on entreprend quelque chose; mais on n'entreprend pas quelqu'un : cela ne se pourrait dire à toute force que dans le bas comique, et encore c'est dans un autre sens; cela veut dire *attaquer, demander raison, embarrasser, faire querelle*. Ce vers n'est pas français. (V.)

[5] *Pour le mieux*, expression de comédie. (V.)

[6] *L'a fait*, et *terreurs paniques*, expressions qui n'ont rien de noble. (V.)

[7] Feignant de lui trahir mes ordres tyranniques,

est un barbarisme : il faut *de lui dévoiler, de lui déceler, de lui apprendre, de trahir mes ordres tyranniques en sa faveur*. (V.)

Et, pour l'assassiner se disant suborné,
Il l'a, graces aux dieux, doucement amené.
Il vient s'en plaindre au roi, lui demander justice;
Et sa plainte le jette au bord du précipice.
Sans prendre aucun souci de m'en justifier,
Je saurai m'en servir à me fortifier.
Tantôt en le voyant j'ai fait de l'effrayée [1],
J'ai changé de couleur, je me suis écriée :
Il a cru me surprendre, et l'a cru bien en vain,
Puisque son retour même est l'œuvre de ma main.

CLÉONE. Mais, quoi que Rome fasse, et qu'Attale prétende,
Le moyen qu'à ses yeux Laodice se rende?

ARSINOÉ. Et je n'engage aussi mon fils en cet amour
Qu'à dessein d'éblouir le roi, Rome et la cour.
Je n'en veux pas, Cléone, au sceptre d'Arménie :
Je cherche à m'assurer celui de Bithynie;
Et, si ce diadème une fois est à nous [2],
Que cette reine après se choisisse un époux.
Je ne la vais presser que pour la voir rebelle,
Que pour aigrir les cœurs de son amant et d'elle.
Le roi, que le Romain poussera vivement,
De peur d'offenser Rome agira chaudement [3];
Et ce prince, piqué d'une juste colère [4],
S'emportera sans doute, et bravera son père.
S'il est prompt et bouillant, le roi ne l'est pas moins;
Et, comme à l'échauffer j'appliquerai mes soins [5],
Pour peu qu'à de tels coups cet amant soit sensible,
Mon entreprise est sûre, et sa perte infaillible.
Voilà mon cœur ouvert [6], et tout ce qu'il prétend.

[1] Les comédiens ont corrigé, *j'ai feint d'être effrayée*; mais la chose n'est pas moins petite et moins indigne de la grandeur du tragique. (V.)

[2] Cet *une fois* est une explétive trop triviale. (V.)

[3] *Chaudement* : cet adverbe est proscrit du style noble. (V.)

[4] *Piqué d'une juste colère* n'est pas français. On est piqué d'un procédé, et animé de colère. (V.)

[5] Cette phrase et ce tour qui commencent par *comme* sont familiers à Corneille. Il n'y en a aucun exemple dans Racine. Ce tour est un peu trop prosaïque : il réussit quelquefois; mais il ne faut pas en faire un trop fréquent usage. (V.)

[6] Mais pourquoi a-t-elle ouvert son cœur à Cléone? qu'en résulte-t-il? Je sais qu'il est permis d'ouvrir son cœur; ces confidences sont pardonnées aux passions : une jeune princesse peut avouer à sa confidente des sentiments qui échappent à son

Mais dans mon cabinet Flaminius m'attend [1].
Allons, et garde bien le secret de ta reine.
CLÉONE. Vous me connoissez trop pour vous en mettre en peine [2].



ACTE SECOND.

SCÈNE I.

PRUSIAS, ARASPE.

PRUSIAS. Revenir sans mon ordre, et se montrer ici!
ARASPE. Sire, vous auriez tort d'en prendre aucun souci,
Et la haute vertu du prince Nicomède [3]
Pour ce qu'on peut en craindre est un puissant remède;
Mais tout autre que lui devroit être suspect :
Un retour si soudain manque un peu de respect [4],
Et donne lieu d'entrer en quelque défiance
Des secrètes raisons de tant d'impatience.
PRUSIAS. Je ne les vois que trop, et sa témérité
N'est qu'un pur attentat sur mon autorité :
Il n'en veut plus dépendre, et croit que ses conquêtes
Au-dessus de son bras ne laissent point de têtes [5];
Qu'il est lui seul sa règle, et que sans se trahir
Des héros tels que lui ne sauroient obéir.
ARASPE. C'est d'ordinaire ainsi que ses pareils agissent :

cœur; mais une reine politique ne doit faire part de ses projets qu'à ceux qui les doivent servir. Cette scène est froide et mal écrite. (V.)

[1] Il est clair que Flaminius attend la reine; qu'elle a les plus grands intérêts du monde de hâter son entretien avec lui. Nicomède est arrivé; il va trouver le roi; il n'y a pas un moment à perdre : cependant elle s'arrête pour détailler inutilement à Cléone des projets qui sont d'une nature à n'être confiés qu'à ceux qui doivent les seconder. Cette manière d'instruire le spectateur est sans art et sans intérêt. (V.)

[2] Cela est trop trivial, et ce vers fait trop voir l'inutilité du rôle de Cléone : c'est un très grand art de savoir intéresser les confidents à l'action. Néarque, dans *Polyeucte*, montre comment un confident peut être nécessaire. (V.)

[3] *Une haute vertu, remède pour ce qu'on en peut craindre*, n'est ni correct ni clair. (V.)

[4] *Un retour* qui *manque de respect!* (V.)

[5] *Des têtes au-dessus des bras!* Il n'était plus permis d'écrire ainsi en 1632 : mais Corneille ne châtia jamais son style; il passe pour valoir mieux par la force des idées que par l'expression : cependant observez que, toutes les fois qu'il est véritablement grand, son expression est noble et juste, et ses vers sont bons. (V.)

A suivre leur devoir leurs hauts faits se ternissent [1] ;
Et ces grands cœurs, enflés du bruit de leurs combats [2],
Souverains dans l'armée, et parmi leurs soldats,
Font du commandement une douce habitude,
Pour qui l'obéissance est un métier bien rude.

PRUSIAS. Dis tout, Araspe ; dis que le nom de sujet
Réduit toute leur gloire en un rang trop abject [3] ;
Que, bien que leur naissance au trône les destine,
Si son ordre est trop lent, leur grand cœur s'en mutine [4] ;
Qu'un père garde trop un bien qui leur est dû,
Et qui perd de son prix étant trop attendu ;
Qu'on voit naître de là mille sourdes pratiques
Dans le gros de son peuple, et dans ses domestiques [5] ;
Et que, si l'on ne va jusqu'à trancher le cours
De son règne ennuyeux, et de ses tristes jours,
Du moins une insolente et fausse obéissance,
Lui laissant un vain titre, usurpe sa puissance.

ARASPE. C'est ce que de tout autre il faudroit redouter,
Seigneur, et qu'en tout autre il faudroit arrêter.
Mais ce n'est pas pour vous un avis nécessaire ;
Le prince est vertueux, et vous êtes bon père.

PRUSIAS. Si je n'étois bon père, il seroit criminel [6] :
Il doit son innocence à l'amour paternel ;

[1] Il semble que les hauts faits suivent un devoir, et qu'ils se ternissent en le suivant : ce n'est pas parler sa langue. (V.)

[2] *Des cœurs enflés de bruit* sont aussi intolérables que *des têtes au-dessus des bras*. (V.) — Des cœurs ne sauroient être enflés de bruit : cela est vrai, si l'on prend le mot de bruit dans sa signification la plus commune ; mais ils peuvent l'être du bruit de leurs combats, c'est-à-dire de la renommée, de la gloire que ces combats leur ont acquise. (P.)

[3] Qu'est-ce que le rang d'une gloire ? On ne réduit pas *en*, on réduit *à*. Presque tout le style de cette pièce est vicieux ; la raison en est que l'auteur emploie le ton de la conversation familière, dans laquelle on se permet beaucoup d'impropriétés, et souvent des solécismes et des barbarismes. Le style de la conversation peut être admis dans une comédie héroïque ; mais il faut que ce soit la conversation des Condé, des La Rochefoucauld, des Retz, des Pascal, des Arnauld. (V.)

[4] L'ordre de qui ? de la naissance ? Cela ne fait point de sens ; et *mutine* n'est ni assez fort ni assez relevé. (V.)

[5] Ces expressions n'appartiennent qu'au style familier de la comédie. (V.)

[6] On retrouve un peu Corneille dans cette tirade, quoique la même pensée y soit répétée et retournée en plusieurs façons ; ce qui étoit un vice commun en ce temps-là. Mais à quoi bon tous ces discours ? Que veut Prusias ? Rien. Quelle résolution prend-il avec Araspe ? Aucune. Cette scène paroît peu nécessaire, ainsi que celle d'Arsinoé et de sa confidente. En général, toute scène entre un personnage principal et un confident est froide, à moins que ce personnage n'ait un secret important à confier, un grand dessein à faire réussir, une passion furieuse à développer. (V.)

C'est lui seul qui l'excuse, et qui le justifie,
Ou lui seul qui me trompe, et qui me sacrifie :
Car je dois craindre enfin que sa haute vertu
Contre l'ambition n'ait en vain combattu,
Qu'il ne force en son cœur la nature à se taire.
Qui se lasse d'un roi peut se lasser d'un père;
Mille exemples sanglants nous peuvent l'enseigner :
Il n'est rien qui ne cède à l'ardeur de régner;
Et depuis qu'une fois elle nous inquiète [1],
La nature est aveugle, et la vertu muette.
Te le dirai-je, Araspe? il m'a trop bien servi;
Augmentant mon pouvoir, il me l'a tout ravi :
Il n'est plus mon sujet qu'autant qu'il le veut être;
Et qui me fait régner en effet est mon maître.
Pour paroître à mes yeux son mérite est trop grand :
On n'aime point à voir ceux à qui l'on doit tant.
Tout ce qu'il a fait parle au moment qu'il m'approche;
Et sa seule présence est un secret reproche :
Elle me dit toujours qu'il m'a fait trois fois roi;
Que je tiens plus de lui qu'il ne tiendra de moi;
Et que, si je lui laisse un jour une couronne,
Ma tête en porte trois que sa valeur me donne.
J'en rougis dans mon ame; et ma confusion,
Qui renouvelle et croît à chaque occasion,
Sans cesse offre à mes yeux cette vue importune,
Que qui m'en donne trois peut bien m'en ôter une;
Qu'il n'a qu'à l'entreprendre, et peut tout ce qu'il veut.
Juge, Araspe, où j'en suis s'il veut tout ce qu'il peut [2].

ARASPE. Pour tout autre que lui je sais comme s'explique
La règle de la vraie et saine politique.
Aussitôt qu'un sujet s'est rendu trop puissant,
Encor qu'il soit sans crime, il n'est pas innocent:

[1] *Inquiète* n'est pas le mot propre; *depuis* est ici un solécisme : le sens est, dès qu'une fois cette passion s'est emparée de nous. (V.)

[2] Ces antithèses et ces figures de mots, comme on l'a déja remarqué, doivent être bien rares. La versification héroïque exige que les vers ne finissent point par des verbes en monosyllabes; l'harmonie en souffre; *il peut, il veut, il fait, il court*, sont des syllabes sèches et rudes : il n'en est pas de même dans les rimes féminines, *il vole, il presse, il prie*; ces mots sont plus soutenus; ils ne valent qu'une syllabe, mais on sent qu'il y en a deux qui forment une syllable longue et harmonieuse. Ces petites finesses de l'art sont à peine connues, et n'en sont pas moins importantes. (V.)

On n'attend point alors qu'il s'ose tout permettre;
C'est un crime d'état que d'en pouvoir commettre;
Et qui sait bien régner l'empêche prudemment
De mériter un juste et plus grand châtiment,
Et prévient, par un ordre à tous deux salutaire,
Ou les maux qu'il prépare, ou ceux qu'il pourroit faire.
Mais, seigneur, pour le prince, il a trop de vertu;
Je vous l'ai déja dit.

PRUSIAS. Et m'en répondras-tu?
Me seras-tu garant de ce qu'il pourra faire
Pour venger Annibal? ou pour perdre son frère?
Et le prends-tu pour homme à voir d'un œil égal
Et l'amour de son frère, et la mort d'Annibal?
Non, ne nous flattons point, il court à sa vengeance;
Il en a le prétexte, il en a la puissance;
Il est l'astre naissant qu'adorent mes états;
Il est le dieu du peuple, et celui des soldats.
Sûr de ceux-ci, sans doute il vient soulever l'autre,
Fondre avec son pouvoir sur le reste du nôtre [1]:
Mais ce peu qui m'en reste, encor que languissant,
N'est pas peut-être encor tout-à-fait impuissant.
Je veux bien toutefois agir avec adresse,
Joindre beaucoup d'honneur à bien peu de rudesse [2],
Le chasser avec gloire, et mêler doucement
Le prix de son mérite à mon ressentiment;
Mais, s'il ne m'obéit, ou s'il ose s'en plaindre,
Quoi qu'il ait fait pour moi, quoi que j'en voie à craindre,
Dussé-je voir par-là tout l'état hasardé...

ARASPE. Il vient.

SCÈNE II.

PRUSIAS, NICOMÈDE, ARASPE.

PRUSIAS. Vous voilà, prince! et qui vous a mandé?

NICOMÈDE. La seule ambition de pouvoir en personne

[1] Expressions vicieuses : on ne peut dire *l'autre* que quand on l'oppose à *l'un*; *le nôtre* ne se peut dire à la place *du mien*, à moins qu'on n'ait déja parlé au pluriel. Je le répète encore, rien n'est si difficile et si rare que de bien écrire. (V.)

[2] Tout cela est d'un style confus, obscur. *Le reste du nôtre qui n'est pas tout-à-fait impuissant*, et *bien peu de rudesse*, et *le prix d'un mérite mêlé doucement à un ressentiment!* Il n'y a pas là deux mots qui soient faits l'un pour l'autre. (V.)

Mettre à vos pieds, seigneur, encore une couronne,
De jouir de l'honneur de vos embrassements,
Et d'être le témoin de vos contentements.
Après la Cappadoce heureusement unie
Aux royaumes du Pont et de la Bithynie,
Je viens remercier et mon père et mon roi
D'avoir eu la bonté de s'y servir de moi,
D'avoir choisi mon bras pour une telle gloire [1],
Et fait tomber sur moi l'honneur de sa victoire.

PRUSIAS. Vous pouviez vous passer de mes embrassements,
Me faire par écrit de tels remerciements;
Et vous ne deviez pas envelopper d'un crime
Ce que votre victoire ajoute à votre estime [2].
Abandonner mon camp en est un capital,
Inexcusable en tous, et plus au général [3];
Et tout autre que vous, malgré cette conquête,
Revenant sans mon ordre, eût payé de sa tête.

NICOMÈDE. J'ai failli, je l'avoue, et mon cœur imprudent
A trop cru les transports d'un desir trop ardent:
L'amour que j'ai pour vous a commis cette offense,
Lui seul à mon devoir fait cette violence.
Si le bien de vous voir m'étoit moins précieux,
Je serois innocent, mais si loin de vos yeux,
Que j'aime mieux, seigneur, en perdre un peu d'estime,
Et qu'un bonheur si grand me coûte un petit crime [4],
Qui ne craindra jamais la plus sévère loi,
Si l'amour juge en vous ce qu'il a fait en moi.

PRUSIAS. La plus mauvaise excuse est assez pour un père,

[1] On ne choisit point un bras pour une gloire. (V.) — L'expression nous paroît juste. Nicomède remercie Prusias d'avoir choisi son bras pour des entreprises glorieuses dans lesquelles il s'est signalé, et qui sont véritablement de la gloire aux yeux d'un poëte. (P.)

[2] Il a promis à son confident d'avoir *bien peu de rudesse*, et il commence par dire à Nicomède la chose du monde la plus rude; il le déclare criminel d'état. *Ajoute à votre estime* n'est pas français en ce sens : l'estime où nous sommes n'est pas notre estime; on ne peut dire *votre estime*, comme on dit *votre gloire, votre vertu*. (V.)

[3] *Au général* est un solécisme; il faut *dans un général*. (V.)

[4] *Un petit crime*, cette épithète n'est pas du style de la tragédie. Le crime de Nicomède est en effet bien faible. Nicomède parle ici ironiquement à son père, comme il a parlé à son frère, car, par *ce desir trop ardent*, il entend le desir qu'il avait de voir sa maîtresse. Il n'a point du tout d'*amour* pour son père : le public n'en est pas fâché; on méprise Prusias; on aime beaucoup la hauteur d'un héros persécuté. *Petit crime, bonheur si grand*; ces contrastes affectés font un mauvais effet. (V.)

Et sous le nom d'un fils toute faute est légère.
Je ne veux voir en vous que mon unique appui :
Recevez tout l'honneur qu'on vous doit aujourd'hui.
L'ambassadeur romain me demande audience;
Il verra ce qu'en vous je prends de confiance;
Vous l'écouterez, prince, et répondrez pour moi.
Vous êtes aussi bien le véritable roi;
Je n'en suis plus que l'ombre, et l'âge ne m'en laisse
Qu'un vain titre d'honneur qu'on rend à ma vieillesse [1];
Je n'ai plus que deux jours peut-être à le garder :
L'intérêt de l'état vous doit seul regarder [2].
Prenez-en aujourd'hui la marque la plus haute [3]:
Mais gardez-vous aussi d'oublier votre faute;
Et, comme elle fait brèche au pouvoir souverain [4],
Pour la bien réparer, retournez dès demain.
Remettez en éclat la puissance absolue [5]:
Attendez-la de moi comme je l'ai reçue,
Inviolable, entière; et n'autorisez pas
De plus méchants que vous à la mettre plus bas [6].
Le peuple qui vous voit, la cour qui vous contemple,
Vous désobéiront sur votre propre exemple:
Donnez-leur-en un autre, et montrez à leurs yeux
Que nos premiers sujets obéissent le mieux.

NICOMÈDE. J'obéirai, seigneur, et plus tôt qu'on ne pense;
Mais je demande un prix de mon obéissance.
La reine d'Arménie est due à ses états.
Et j'en vois les chemins ouverts par nos combats.
Il est temps qu'en son ciel cet astre aille reluire [7]:

[1] On rend un honneur; on ne rend point un titre d'honneur. (V.)

[2] *Seul* semble dire que Prusias abdique; et il est si loin d'abdiquer, qu'il vient de menacer son fils. C'est trop se contredire. (V.)

[3] *La marque haute !* (V.)

[4] Cette expression *faire brèche* n'est plus d'usage : ce n'est pas que l'idée ne soit noble; mais en français, toutes les fois que le mot *faire* n'est pas suivi d'un article, il forme une façon de parler proverbiale trop familière. *Faire* assaut, *faire* force de voiles, *faire* de nécessité vertu, *faire* ferme, *faire* brèche, *faire* halte, etc.; toutes expressions bannies du vers héroïque. (V.)

[5] Comme on ne met rien en éclat, on n'y remet rien; on donne de l'éclat, on met en lumière, en évidence, en honneur, en son jour. (V.)

[6] Cette manière de s'exprimer n'est plus d'usage, et n'a jamais fait un bon effet. Remarquez que *bas* est un adverbe monosyllabe : ne finissez jamais un vers par *bas*, *à bas*, *plus bas*, *haut*, *plus haut*. (V.)

[7] Cette métaphore est vicieuse, en ce qu'elle suppose que cet astre de Laodice est descendu du ciel en terre. (V.)

De grace, accordez-moi l'honneur de l'y conduire.

PRUSIAS. Il n'appartient qu'à vous, et cet illustre emploi
Demande un roi lui-même, ou l'héritier d'un roi;
Mais pour la renvoyer jusqu'en son Arménie
Vous savez qu'il y faut quelque cérémonie [1].
Tandis que je ferai préparer son départ,
Vous irez dans mon camp l'attendre de ma part.

NICOMÈDE. Elle est prête à partir sans plus grand équipage [2].

PRUSIAS. Je n'ai garde à son rang de faire un tel outrage.
Mais l'ambassadeur entre, il le faut écouter;
Puis nous verrons quel ordre on y doit apporter [3].

SCÈNE III.

PRUSIAS, NICOMÈDE, FLAMINIUS, ARASPE.

FLAMINIUS. Sur le point de partir, Rome, seigneur, me mande
Que je vous fasse encor pour elle une demande.
Elle a nourri vingt ans un prince votre fils;
Et vous pouvez juger des soins qu'elle en a pris
Par les hautes vertus et les illustres marques [4]
Qui font briller en lui le sang de vos monarques.
Surtout il est instruit en l'art de bien régner :
C'est à vous de le croire, et de le témoigner.
Si vous faites état de cette nourriture [5],
Donnez ordre qu'il règne : elle vous en conjure;
Et vous offenseriez l'estime qu'elle en fait [6]

[1] Prusias veut aussi railler. Cette pièce est trop pleine de railleries et d'ironies. (V.)

[2] Ce dernier hémistiche est absolument du style de la comédie. (V.)

[3] Ce vers est trop familier : mais à quoi se rapporte cet ordre? à l'*ambassadeur*, à l'*outrage*, ou à l'*équipage*? (V.)

[4] *Illustres marques* : on a déjà plusieurs fois remarqué ce mot vague, qui n'est que pour la rime. (V.)

[5] *Nourriture* est ici pour *éducation*; et, dans ce sens, il ne se dit plus : c'est peut-être une perte pour notre langue. *Faire état* est aussi aboli. (V.)

[6] On ne fait point de l'estime; cela n'a jamais été français : on a de l'estime, on conçoit de l'estime, on sent de l'estime; et c'est précisément parcequ'on la sent qu'on ne la fait pas. Par la même raison on sent de l'amour, de l'amitié; on ne fait ni de l'amour ni de l'amitié. (V.) — On a dit long-temps, et on pourroit dire encore, du moins à ce qu'il nous semble, *je n'en fais pas beaucoup d'estime*. Mais, dit Voltaire, on ne fait pas ce que l'on sent. Ce qu'il établit en loi générale est souvent démenti par l'usage : on dit tous les jours, sans blesser la langue, *faire amitié, faire l'amour*; et l'usage, comme l'on sait, est plus impérieux que les règles. (P.)

Si vous le laissiez vivre et mourir en sujet.
Faites donc aujourd'hui que je lui puisse dire
Où vous lui destinez un souverain empire.

PRUSIAS. Les soins qu'ont pris de lui le peuple et le sénat
Ne trouveront en moi jamais un père ingrat :
Je crois que pour régner il en a les mérites [1],
Et n'en veux point douter après ce que vous dites ;
Mais vous voyez, seigneur, le prince son aîné,
Dont le bras généreux trois fois m'a couronné ;
Il ne fait que sortir encor d'une victoire ;
Et pour tant de hauts faits je lui dois quelque gloire :
Souffrez qu'il ait l'honneur de répondre pour moi [2].

NICOMÈDE. Seigneur, c'est à vous seul de faire Attale roi.

PRUSIAS. C'est votre intérêt seul que sa demande touche.

NICOMÈDE. Le vôtre toutefois m'ouvrira seul la bouche.
De quoi se mêle Rome, et d'où prend le sénat,
Vous vivant, vous régnant, ce droit sur votre état ?
Vivez, régnez, seigneur, jusqu'à la sépulture,
Et laissez faire après, ou Rome, ou la nature.

PRUSIAS. Pour de pareils amis il faut se faire effort.

NICOMÈDE. Qui partage vos biens aspire à votre mort ;
Et de pareils amis, en bonne politique...

PRUSIAS. Ah ! ne me brouillez point avec la république ;
Portez plus de respect à de tels alliés.

NICOMÈDE. Je ne puis voir sous eux les rois humiliés ;

[1] Ni ces expressions ni cette construction ne sont françaises ; *il en a les mérites pour régner !* (V.)

[2] Le roi Prusias, qui n'est déjà pas trop respectable, est peut-être encore plus avili dans cette scène, où Nicomède lui donne, en présence de l'ambassadeur de Rome, des conseils qui ressemblent souvent à des reproches. Il est même assez étonnant que connaissant la fierté de son fils, et sachant combien ce disciple d'Annibal hait les Romains, il le charge de répondre à l'ambassadeur de Rome, qu'il croit avoir grand intérêt de ménager. Prusias n'a nulle raison de répondre à l'ambassadeur par une autre bouche, et il s'expose visiblement à voir l'ambassadeur outragé par Nicomède. Il a commencé par dire à son fils : *Vous êtes criminel d'état, vous méritez d'être puni de mort* ; et il finit par lui dire : *Répondez pour moi à l'ambassadeur de Rome en ma présence ; faites le personnage de roi, tandis que je ferai celui de subalterne.* C'est au fond une scène de lazzi : passe encore si cette scène était nécessaire ; mais elle ne sert à rien. Prusias joue un avilissant rôle ; mais celui de Nicomède est noble et imposant. Ces personnages plaisent toujours à la multitude, et révoltent quelquefois les honnêtes gens. C'est toujours un problème à résoudre, si les caractères bas et faibles peuvent figurer dans une tragédie. Le parterre s'élève contre eux à une première représentation : on aime à faire tomber sur l'auteur le mépris que lui-même inspire pour le personnage ; les critiques se déchaînent : cependant ces caractères sont dans la nature ; Maxime dans *Cinna*, Félix dans *Polyeucte*.

Et, quel que soit ce fils que Rome vous renvoie,
Seigneur, je lui rendrois son présent avec joie.
S'il est si bien instruit en l'art de commander,
C'est un rare trésor qu'elle devroit garder,
Et conserver chez soi sa chère nourriture [1],
Ou pour le consulat, ou pour la dictature.

FLAMINIUS, *à Prusias.*

Seigneur, dans ce discours qui nous traite si mal,
Vous voyez un effet des leçons d'Annibal;
Ce perfide ennemi de la grandeur romaine
N'en a mis en son cœur que mépris et que haine [2].

NICOMÈDE. Non, mais il m'a surtout laissé ferme en ce point,
D'estimer beaucoup Rome, et ne la craindre point.
On me croit son disciple, et je le tiens à gloire [3];
Et quand Flaminius attaque sa mémoire,
Il doit savoir qu'un jour il me fera raison
D'avoir réduit mon maître au secours du poison,
Et n'oublier jamais qu'autrefois ce grand homme
Commença par son père [4] à triompher de Rome.

FLAMINIUS. Ah! c'est trop m'outrager!

NICOMÈDE. N'outragez plus les morts.

PRUSIAS. Et vous, ne cherchez point à former de discords;
Parlez et nettement sur ce qu'il me propose.

NICOMÈDE. Eh bien! s'il est besoin de répondre autre chose,
Attale doit régner, Rome l'a résolu;
Et puisqu'elle a partout un pouvoir absolu,
C'est aux rois d'obéir alors qu'elle commande.
Attale a le cœur grand, l'esprit grand, l'ame grande,
Et toutes les grandeurs dont se fait un grand roi [5].

[1] Cela n'est pas français; *et conserver* ne se lie pas avec *qu'elle devrait.* Nicomède a déjà parlé de bonne nourriture: *si vous faites état de cette nourriture.* (V.) — Voltaire se trompe; c'est Flaminius, et non pas Nicomède, qui a dit, au commencement de cette scène:

Si vous faites état de cette nourriture. (P.)

[2] Cela n'est pas français, *n'en mettre que mépris.* (V.)

[3] Cette manière de s'exprimer a vieilli. (V.) — Elle nous paroît mériter d'être conservée. (P.)

[4] Voyez notre remarque sur le personnage de Flaminius, scène cinquième du premier acte. Il n'est pas encore dans l'exactitude historique que ce soit par un Flaminius qu'Annibal ait commencé à triompher de Rome. La journée de Trasimène avoit été précédée par les batailles du Tésin et de la Trébie. (P.)

[5] Ces deux vers sont du nombre de ceux que les comédiens avaient corrigés: en effet, cette distinction du cœur, de l'esprit et de l'ame, cette énumération de parties

Mais c'est trop que d'en croire un Romain sur sa foi;
Par quelque grand effet voyons s'il en est digne,
S'il a cette vertu, cette valeur insigne :
Donnez-lui votre armée, et voyons ces grands coups ;
Qu'il en fasse pour lui ce que j'ai fait pour vous [1] ;
Qu'il règne avec éclat sur sa propre conquête,
Et que de sa victoire il couronne sa tête.
Je lui prête mon bras, et veux dès maintenant,
S'il daigne s'en servir, être son lieutenant.
L'exemple des Romains m'autorise à le faire [2];
Le fameux Scipion le fut bien de son frère ;
Et lorsque Antiochus fut par eux détrôné,
Sous les lois du plus jeune on vit marcher l'aîné.
Les bords de l'Hellespont, ceux de la mer Égée,
Le reste de l'Asie à nos côtés rangée [3],
Offrent une matière à son ambition...

FLAMINIUS. Rome prend tout ce reste en sa protection ;
Et vous n'y pouvez plus étendre vos conquêtes,
Sans attirer sur vous d'effroyables tempêtes.

NICOMÈDE. J'ignore sur ce point les volontés du roi :
Mais peut-être qu'un jour je dépendrai de moi ;
Et nous verrons alors l'effet de ces menaces.
Vous pouvez cependant faire munir ces places,
Préparer un obstacle à mes nouveaux desseins,
Disposer de bonne heure un secours de Romains ;
Et si Flaminius en est le capitaine [4],

faite ironiquement, est trop loin du ton de la tragédie ; et cette répétition de *grand* et *grande* est comique. (V.)

[1] On ne sait pas d'abord ce que veut dire cet *en* ; il est très inutile, et il se rapporte à *vertu*, qui est deux vers plus haut. (V.) — Ne se rapporte-t-il pas beaucoup plus naturellement à *donnez-lui votre armée*, qui n'est qu'à un vers de distance? Ne croiroit-on pas que Voltaire, au lieu d'éclaircir le texte (ce qui étoit le devoir d'un commentateur), se plaisoit au contraire à l'embrouiller? (P.)

[2] On a déja dit que cette expression ne doit jamais être admise : elle est ici vicieuse, parceque *le faire* se rapporte à *être*, et signifie à la lettre *faire son lieutenant*. (V.)

[3] Voltaire, après avoir lu dans une mauvaise édition,

Le reste de l'Asie à nos côtes rangée,

critique ce vers de la manière suivante : « On dit *ranger les côtes*, mais non *rangée aux côtes*, pour *située*; c'est un barbarisme. »

[4] Ce n'est pas le même Flaminius, mais l'insulte n'en est pas moindre. (V.) — L'ambassadeur Flaminius n'est pas, à la vérité, le fils de ce Flaminius qui combattit si malheureusement à Trasimène; et c'est ce que Voltaire auroit dû expliquer plus tôt et plus clairement : mais le spectateur le suppose avec Corneille ; et, si l'on admet la

Nous pourrons lui trouver un lac de Trasimène.

PRUSIAS. Prince, vous abusez trop tôt de ma bonté :
Le rang d'ambassadeur doit être respecté;
Et l'honneur souverain qu'ici je vous défère...

NICOMÈDE. Ou laissez-moi parler, sire, ou faites-moi taire [1].
Je ne sais point répondre autrement pour un roi
A qui dessus son trône on veut faire la loi.

PRUSIAS. Vous m'offensez moi-même en parlant de la sorte,
Et vous devez dompter l'ardeur qui vous emporte.

NICOMÈDE. Quoi! je verrai, seigneur, qu'on borne vos états,
Qu'au milieu de ma course on m'arrête le bras,
Que de vous menacer on a même l'audace,
Et je ne rendrai point menace pour menace!
Et je remercierai qui me dit hautement
Qu'il ne m'est plus permis de vaincre impunément!

PRUSIAS, *à Flaminius.*

Seigneur, vous pardonnez aux chaleurs de son âge [2];
Le temps et la raison pourront le rendre sage [3].

NICOMÈDE. La raison et le temps m'ouvrent assez les yeux,
Et l'âge ne fera que me les ouvrir mieux.
Si j'avois jusqu'ici vécu comme ce frère,
Avec une vertu qui fût imaginaire
(Car je l'appelle ainsi quand elle est sans effets;
Et l'admiration de tant d'hommes parfaits
Dont il a vu dans Rome éclater le mérite,
N'est pas grande vertu si l'on ne les imite);
Si j'avois donc vécu dans ce même repos
Qu'il a vécu dans Rome auprès de ses héros,
Elle me laisseroit la Bithynie entière,
Telle que de tous temps l'aîné la tient d'un père,
Et s'empresseroit moins à le faire régner,
Si vos armes sous moi n'avoient su rien gagner :
Mais parce qu'elle voit avec la Bithynie

supposition, l'ironie devient non seulement accablante, mais nous n'en connoissons pas dans notre langue qui ait autant de force et de noblesse. (P.)

[1] Il est clair qu'il n'y a pas de milieu; le sens est : *puisque vous m'avez fait répondre pour vous, laissez-moi parler.* (V.)

[2] *Chaleurs de son âge*, mauvais terme. (V.)

[3] C'est ce qu'on dit à un enfant mal morigéné : ce n'est pas ainsi qu'on parle à un prince qui a conquis trois royaumes; et, si ce jeune homme n'est pas sage, pourquoi Prusias l'a-t-il chargé de parler pour lui? (V.)

Par trois sceptres conquis trop de puissance unie,
Il faut la diviser ; et, dans ce beau projet,
Ce prince est trop bien né pour vivre mon sujet!
Puisqu'il peut la servir à me faire descendre [1],
Il a plus de vertu que n'en eut Alexandre :
Et je lui dois quitter, pour le mettre en mon rang [2],
Le bien de mes aïeux, ou le prix de mon sang.
Graces aux immortels, l'effort de mon courage
Et ma grandeur future ont mis Rome en ombrage :
Vous pouvez l'en guérir, seigneur, et promptement ;
Mais n'exigez d'un fils aucun consentement :
Le maître qui prit soin d'instruire ma jeunesse
Ne m'a jamais appris à faire une bassesse.

FLAMINIUS. A ce que je puis voir, vous avez combattu,
Prince, par intérêt, plutôt que par vertu.
Les plus rares exploits que vous ayez pu faire
N'ont jeté qu'un dépôt sur la tête d'un père ;
Il n'est que gardien de leur illustre prix,
Et ce n'est que pour vous que vous avez conquis,
Puisque cette grandeur à son trône attachée
Sur nul autre que vous ne peut être épanchée [3].
Certes je vous croyois un peu plus généreux ;
Quand les Romains le sont, ils ne font rien pour eux.
Scipion, dont tantôt vous vantiez le courage,
Ne vouloit point régner sur les murs de Carthage ;
Et de tout ce qu'il fit pour l'empire romain
Il n'en eut que la gloire et le nom d'Africain.
Mais on ne voit qu'à Rome une vertu si pure ;
Le reste de la terre est d'une autre nature.
Quant aux raisons d'état qui vous font concevoir
Que nous craignons en vous l'union du pouvoir,
Si vous en consultiez des têtes bien sensées,

[1] Ce vers est inintelligible : à quoi se rapporte ce *la servir ?* au dernier substantif, à la puissance de Nicomède, que Rome veut diviser. *Me faire descendre ;* il faut dire d'où l'on descend : *et monté sur le faîte, il aspire à descendre.* (V.)

[2] On ne dit point *quitter à*, on dit *quitter pour : je dois quitter pour lui*, ou *je lui dois céder, laisser, abandonner*. (V.)

[3] *Jeter un dépôt sur une tête, être garde d'un prix, une grandeur épanchée ;* toutes expressions impropres et incorrectes : de plus, ce discours de Flaminius semble un peu sophistique. L'exemple de Scipion, qui ne prit point Carthage pour lui, et qui ne le pouvait pas, ne conclut rien du tout contre un prince qui n'est pas républicain, et qui a des droits sur ses conquêtes. (V.)

Elles vous déferoient de ces belles pensées :
Par respect pour le roi je ne dis rien de plus,
Prenez quelque loisir de rêver là-dessus [1] ;
Laissez moins de fumée à vos feux militaires [2],
Et vous pourrez avoir des visions plus claires.

NICOMÈDE. Le temps pourra donner quelque décision
Si la pensée est belle ou si c'est vision [3].
Cependant...

FLAMINIUS. Cependant, si vous trouvez des charmes
A pousser plus avant la gloire de vos armes [4],
Nous ne la bornons point, mais, comme il est permis
Contre qui que ce soit de servir ses amis,
Si vous ne le savez, je veux bien vous l'apprendre,
Et vous en donne avis pour ne vous pas surprendre.
Au reste soyez sûr que vous posséderez
Tout ce qu'en votre cœur déja vous dévorez ;
Le Pont sera pour vous avec la Galatie,
Avec la Cappadoce, avec la Bithynie.
Ce bien de vos aïeux, ce prix de votre sang,
Ne mettront point Attale en votre illustre rang ;
Et, puisque leur partage est pour vous un supplice,
Rome n'a pas dessein de vous faire injustice.
Ce prince régnera sans rien prendre sur vous.
(à Prusias.)
La reine d'Arménie a besoin d'un époux :
Seigneur, l'occasion ne peut être plus belle ;
Elle vit sous vos lois, et vous disposez d'elle.

NICOMÈDE. Voilà le vrai secret de faire Attale roi,
Comme vous l'avez dit, sans rien prendre sur moi.
La pièce est délicate [5], et ceux qui l'ont tissue
A de si longs détours font une digne issue.
Je n'y réponds qu'un mot, étant sans intérêt [6].

[1] Cela est du style de madame Pernelle dans Molière. (V.)

[2] *Laisser la fumée* est inintelligible : d'ailleurs, la fumée des feux militaires est une figure trop bizarre. Le vers suivant est du bas comique. (V.)

[3] Même style et même défaut. (V.)

[4] *Pousser plus avant une gloire !* (V.) — Nicomède peut aspirer à pousser plus avant ses conquêtes, et par conséquent la gloire de ses armes. (P.)

[5] Le mot de *pièce* ne dit point là ce que l'auteur a prétendu dire ; c'est d'ailleurs une expression populaire lorsqu'elle signifie *intrigue*. (V.)

[6] Comment peut-il dire qu'il est sans intérêt, après avoir dit publiquement, au premier acte, que Laodice est sa maîtresse, qu'il n'a quitté l'armée que pour venir

Traitez cette princesse en reine comme elle est [1] :
Ne touchez point en elle aux droits du diadème;
Ou pour les maintenir je périrai moi-même.
Je vous en donne avis, et que jamais les rois,
Pour vivre en nos états, ne vivent sous nos lois;
Qu'elle seule en ces lieux d'elle-même dispose.

PRUSIAS. N'avez-vous, Nicomède, à lui dire autre chose [2]?

NICOMÈDE. Non, seigneur, si ce n'est que la reine, après tout,
Sachant ce que je puis, me pousse trop à bout [3].

PRUSIAS. Contre elle dans ma cour que peut votre insolence?

NICOMÈDE. Rien du tout, que garder ou rompre le silence.
Une seconde fois avisez, s'il vous plaît,
A traiter Laodice en reine comme elle est;
C'est moi qui vous en prie.

SCÈNE IV.

PRUSIAS, FLAMINIUS, ARASPE.

FLAMINIUS. Eh quoi! toujours obstacle?

PRUSIAS. De la part d'un amant ce n'est pas grand miracle [4].
Cet orgueilleux esprit, enflé de ses succès,
Pense bien de son cœur nous empêcher l'accès [5];
Mais il faut que chacun suive sa destinée.
L'amour entre les rois ne fait pas l'hyménée [6];

prendre sa défense? Voudrait-il cacher son amour à Flaminius, et le tromper? un tel dessein convient-il à la fierté du caractère de Nicomède? Flaminius ne doit-il pas être instruit? (V.)

[1] Il faut *comme elle l'est*, pour l'exactitude; mais *comme elle l'est* serait encore plus mauvais. (V.)

[2] Cette interrogation de Prusias, qui n'a rien dit pendant le cours de cette scène, n'a-t-elle pas quelque chose de comique? (V.)

[3] Cette expression est encore comique, ou du moins familière; Racine s'en est servi dans *Bajazet* :

. . . . Poussons à bout l'ingrat.

Mais le mot *ingrat*, qui finit la phrase, la relève. Ce sont de petites nuances qui distinguent souvent le bon du mauvais. (V.)

[4] *Toujours obstacle* n'est pas français; et *grand miracle* n'est pas noble, il est du bas comique. (V.)

[5] On ne dit point *empêcher à*; cela n'est pas français. *Il nous empêche l'accès de cette maison* : *nous* est là au datif, c'est un solécisme; il faut dire : *on nous défend l'accès de cette maison*, *on nous interdit l'accès*; *on nous défend*, *on nous empêche d'entrer*. (V.)

[6] Ce tour est impropre; il semble que les rois se marient l'un à l'autre. Ce n'est pas assez qu'on vous entende, il faut qu'on ne puisse pas vous entendre autrement. (V.)

Et les raisons d'état, plus fortes que ses nœuds,
Trouvent bien les moyens d'en éteindre les feux [1].

FLAMINIUS. Comme elle a de l'amour, elle aura du caprice [2].

PRUSIAS. Non, non ; je vous réponds, seigneur, de Laodice :
Mais enfin elle est reine, et cette qualité
Semble exiger de nous quelque civilité.
J'ai sur elle après tout une puissance entière,
Mais j'aime à la cacher sous le nom de prière.
Rendons-lui donc visite ; et, comme ambassadeur,
Proposez cet hymen vous-même à sa grandeur [3].
Je seconderai Rome, et veux vous introduire.
Puisqu'elle est en vos mains, l'amour ne vous peut nuire [4].
Allons de sa réponse à votre compliment
Prendre l'occasion de parler hautement [5].

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

PRUSIAS, FLAMINIUS, LAODICE.

PRUSIAS. Reine, puisque ce titre a pour vous tant de charmes,
Sa perte vous devroit donner quelques alarmes [6] :

[1] *Des raisons d'état plus fortes que des nœuds, qui trouvent le moyen d'éteindre les feux de ces nœuds.* Il faut renoncer à écrire quand on écrit de ce style. (V.) — Ce style sans doute est vicieux ; mais Voltaire semble prendre plaisir à l'obscurcir encore. Certainement Corneille n'a pu ni voulu dire les *feux de ces nœuds* ; il a voulu parler des feux de l'amour, qui doivent en effet s'éteindre lorsque l'amour lui-même est forcé de céder aux raisons d'état. Le mot *amour* n'est pas assez éloigné pour qu'on puisse se méprendre au sens de Corneille. (P.)

[2] Et ce vers et l'idée qu'il présente appartiennent absolument à la comédie. Ce *comme* revient presque toujours. C'est un style trop incorrect, trop négligé, trop lâche, et qu'il ne faut jamais se permettre. (V.)

[3] Il semble qu'il appelle ici la reine Laodice *sa grandeur*, comme on dit *sa majesté, son altesse.* (V.)

[4] Le pronom *elle* se rapporte à Rome, qui est le dernier nom. La construction dit, *puisque Rome est en nos mains* : et l'auteur veut dire, *puisque Laodice est en nos mains.* (V.)

[5] Ces deux vers sont trop mal construits. Le mot de *compliment* ne se peut recevoir dans la tragédie s'il n'est ennobli par une épithète : pour le mot de *civilité*, il ne doit jamais entrer dans le style héroïque. Mais ce qui ne peut jamais être ennobli, c'est le rôle de Prusias. (V.)

[6] L'auteur n'exprime pas sa pensée ; il veut dire, *vous devriez craindre de la*

Qui tranche trop du roi ne règne pas long-temps [1].
LAODICE. J'observerai, seigneur, ces avis importants ;
Et, si jamais je règne, on verra la pratique
D'une si salutaire et noble politique.
PRUSIAS. Vous vous mettez fort mal au chemin de régner [2].
LAODICE. Seigneur, si je m'égare, on peut me l'enseigner.
PRUSIAS. Vous méprisez trop Rome, et vous devriez faire [3]
Plus d'estime d'un roi qui vous tient lieu de père.
LAODICE. Vous verriez qu'à tous deux je rends ce que je doi,
Si vous vouliez mieux voir ce que c'est qu'être roi.
Recevoir ambassade en qualité de reine,
Ce seroit à vos yeux faire la souveraine,
Entreprendre sur vous, et dedans votre état
Sur votre autorité commettre un attentat [4] :
Je la refuse donc, seigneur, et me dénie
L'honneur qui ne m'est dû que dans mon Arménie.
C'est là que sur mon trône avec plus de splendeur
Je puis honorer Rome en son ambassadeur,
Faire réponse en reine, et comme le mérite
Et de qui l'on me parle, et qui m'en sollicite.
Ici c'est un métier que je n'entends pas bien [5] :
Car hors de l'Arménie enfin je ne suis rien [6] ;

perdre: mais *sa perte* signifie qu'elle l'a déja perdu ; or, une perte donne des regrets, et non des alarmes. (V.)

[1] Cette manière de s'exprimer n'appartient plus qu'au comique ; d'ailleurs un roi qui sait gouverner peut *trancher du roi* et régner long-temps. (V.)

[2] *Chemin de régner* ne peut se dire. Toutes ces façons de parler sont trop basses. (V.)

[3] *Vous devriez faire* à la fin d'un vers, et *plus d'estime* au commencement de l'autre, est ce qu'on appelle un enjambement vicieux. Cela n'est pas permis dans la poésie héroïque. Nous avons jusqu'ici négligé de remarquer cette faute : le lecteur la remarquera aisément partout où elle se trouve. Nous avons déja observé que *faire estime*, *faire plus d'estime*, n'est pas français. (V.)

[4] Ces petites discussions, ces subtilités politiques sont toujours très froides : d'ailleurs elle peut fort bien négocier avec Flaminius chez Prusias, qui lui sert de tuteur ; et en effet elle lui parle en particulier le moment d'après. (V.)

[5] Le mot *métier* ne peut être admis qu'avec une expression qui le fortifie, comme le *métier des armes*. Il est heureusement employé par Racine dans le sens le plus bas ; Athalie dit à Joas :

Laissez là cet habit, quittez ce vil métier.

On ne peut exprimer plus fortement le mépris de cette reine pour le sacerdoce des Juifs. (V.)

[6] Si elle *n'est rien* hors de l'Arménie, pourquoi dit-elle tant de fois qu'elle conserve toujours le titre et la dignité de reine, qu'on ne peut lui ravir ? Être reine et en tenir le rang, c'est être quelque chose. Corneille n'aurait-il pas mis, *hors de l'Arménie je ne puis rien ?* alors cette phrase et celles qui la suivent deviennent claires : je ne

Et ce grand nom de reine ailleurs ne m'autorise
Qu'à n'y voir point de trône à qui je sois soumise,
A vivre indépendante, et n'avoir en tous lieux [1]
Pour souverains que moi, la raison, et les dieux.

PRUSIAS. Ces dieux vos souverains, et le roi votre père,
De leur pouvoir sur vous m'on fait dépositaire;
Et vous pourrez peut-être apprendre une autre fois
Ce que c'est en tous lieux que la raison des rois.
Pour en faire l'épreuve allons en Arménie;
Je vais vous y remettre en bonne compagnie [2];
Partons; et dès demain, puisque vous le voulez,
Préparez-vous à voir vos pays désolés;
Préparez-vous à voir par toute votre terre
Ce qu'ont de plus affreux les fureurs de la guerre,
Des montagnes de morts, des rivières de sang [3].

LAODICE. Je perdrai mes états, et garderai mon rang;
Et ces vastes malheurs où mon orgueil me jette
Me feront votre esclave, et non votre sujette:
Ma vie est en vos mains, mais non ma dignité.

PRUSIAS. Nous ferons bien changer ce courage indompté;
Et quand vos yeux, frappés de toutes ces misères,
Verront Attale assis au trône de vos pères,
Alors, peut-être, alors vous le prierez en vain
Que pour y remonter il vous donne la main.

LAODICE. Si jamais jusque là votre guerre m'engage,
Je serai bien changée et d'ame et de courage [4].
Mais peut-être, seigneur, vous n'irez pas si loin:

puis rien ici, mais je n'y conserve pas moins le titre de reine, et en cette qualité je ne connais de véritables souverains que les dieux. (V.) — Elle en conserve le titre et la dignité. qu'on ne peut lui ravir, mais non le pouvoir. Il n'y a point là de contradiction. (P.)

[1] *En tous lieux* ne peut signifier que l'Arménie, car elle dit qu'elle n'est rien hors de l'Arménie. Il y a du moins là une apparence de contradiction; et *en tous lieux* est une cheville qu'il faut éviter autant qu'on le peut. (V.)

[2] C'est-à-dire accompagnée d'une armée: mais cette expression, pour vouloir être ironique, ne devient-elle pas comique? (V.)

[3] Cette scène est une suite de la conversation dans laquelle on a proposé à Laodice la main d'Attale; sans cela, ce long détail de menaces paraîtrait déplacé. Le spectateur ne voit pas comment la princesse peut les mériter; elle vient, par déférence pour le roi, de refuser la visite d'un ambassadeur; il semble que cela ne doit pas engager à dévaster son pays. De plus, le faible Prusias, qui parle tout d'un coup de *montagnes de morts* à une jeune princesse, ne ressemble-t-il pas trop à ces personnages de comédie qui tremblent devant les forts, et qui sont hardis avec les faibles? (V.)

[4] Mauvaise façon de parler: *ame* et *courage*, pléonasme. (V.)

Les dieux de ma fortune auront un peu de soin ;
Ils vous inspireront, ou trouveront un homme
Contre tant de héros que vous prêtera Rome.

PRUSIAS. Sur un présomptueux vous fondez votre appui ;
Mais il court à sa perte, et vous traîne avec lui.
Pensez-y bien, madame, et faites-vous justice,
Choisissez d'être reine, ou d'être Laodice ;
Et, pour dernier avis que vous aurez de moi,
Si vous voulez régner faites Attale roi.
Adieu [1].

SCÈNE II.

FLAMINIUS, LAODICE.

FLAMINIUS. Madame, enfin une vertu parfaite [2]...

LAODICE. Suivez le roi, seigneur, votre ambassade est faite [3] ;
Et je vous dis encor, pour ne vous point flatter,
Qu'ici je ne la dois ni la veux écouter.

FLAMINIUS. Et je vous parle aussi, dans ce péril extrême,
Moins en ambassadeur qu'en homme qui vous aime
Et qui, touché du sort que vous vous préparez,
Tâche à rompre le cours des maux où vous courez.
J'ose donc comme ami vous dire en confidence
Qu'une vertu parfaite a besoin de prudence,
Et doit considérer, pour son propre intérêt,
Et les temps où l'on vit, et les lieux où l'on est.
La grandeur de courage en une ame royale
N'est sans cette vertu qu'une vertu brutale [4],

[1] Remarquez qu'un ambassadeur de Rome, qui ne dit mot dans cette scène, y fait un personnage trop subalterne. Il faut rarement mettre sur la scène des personnages principaux sans les faire parler : c'est un défaut essentiel. Cette scène de petites bravades, de petites picoteries, de petites discussions, entre Prusias et Laodice, n'a rien de tragique ; et Flaminius, qui ne dit mot, est insupportable. (V.)

[2] Ce n'est guère que dans la passion qu'il est permis de ne pas achever sa phrase. La faute est très petite ; mais elle est si commune dans toutes nos tragédies, qu'elle mérite attention. (V.)

[3] *Votre ambassade est faite* est un peu comique. Sosie dit dans *Amphitryon* :

O juste ciel ! j'ai fait une belle ambassade !

Mais aussi c'est Sosie qui parle. (V.)

[4] Cette expression est très brutale, surtout d'un ambassadeur à une princesse. D'ailleurs ce discours de Flaminius, pour être fin et adroit, n'en est pas moins entortillé et obscur. *Une vertu brutale qu'un faux jour d'honneur jette en divorce avec le vrai bonheur, qui se livre à ce qu'elle craint ;* et *cette vertu brutale qui, après un grand soupir*, dit qu'*elle avoit droit de régner ;* tout cela est bien étrange.

Que son mérite aveugle, et qu'un faux jour d'honneur
Jette en un tel divorce avec le vrai bonheur,
Qu'elle-même se livre à ce qu'elle doit craindre,
Ne se fait admirer que pour se faire plaindre,
Que pour nous pouvoir dire, après un grand soupir,
« J'avois droit de régner, et n'ai su m'en servir. »
Vous irritez un roi dont vous voyez l'armée
Nombreuse, obéissante, à vaincre accoutumée;
Vous êtes en ses mains, vous vivez dans sa cour.

LAODICE. Je ne sais si l'honneur eut jamais un faux jour [1],
Seigneur; mais je veux bien vous répondre en amie.
Ma prudence n'est pas tout-à-fait endormie [2];
Et, sans examiner par quel destin jaloux
La grandeur de courage est si mal avec vous [3],
Je veux vous faire voir que celle que j'étale
N'est pas tant qu'il vous semble une vertu brutale;
Que, si j'ai droit au trône, elle s'en veut servir,
Et sait bien repousser qui me le veut ravir.
Je vois sur la frontière une puissante armée,
Comme vous l'avez dit, à vaincre accoutumée;
Mais par quelle conduite, et sous quel général?
Le roi, s'il s'en fait fort [4], pourroit s'en trouver mal;
Et, s'il vouloit passer de son pays au nôtre,
Je lui conseillerois de s'assurer d'une autre.
Mais je vis dans sa cour, je suis dans ses états,
Et j'ai peu de raison de ne le craindre pas.

La clarté, le naturel, doivent être les premières qualités de la diction. Quelle différence quand Néron dit à Junie, dans Racine :

Et ne préférez point à la solide gloire
Des honneurs dont César prétend vous revêtir
La gloire d'un refus sujet au repentir ! (V.)

[1] Il semble que Laodice, par ce vers, reproche à Flaminius les expressions impropres, les phrases obscures dont il s'est servi, et son galimatias, qui n'était pas le style des ambassadeurs romains. (V.) — Voltaire prodigue trop ce terme de mépris. Si Flaminius pèche par l'expression, il ne pèche pas par le fond des choses. Corneille n'est jamais pauvre d'idées. (P.)

[2] *Prudence endormie, répondre en amie*, etc., toutes ces expressions sont familières; il ne les faut jamais employer dans la vraie tragédie. (V.)

[3] La grandeur de courage est si mal avec vous,

style de conversation familière. (V.)

[4] *Se faire fort de quelque chose* ne peut être employé pour *s'en prévaloir*; il signifie, j'en réponds, je prends sur moi l'entreprise, je me flatte d'y réussir. *Se faire fort* ne peut être employé qu'en prose. Plusieurs étrangers se sont imaginé que nous n'avions qu'un langage pour la prose et pour la poésie; ils se sont bien trompés. (V.)

Seigneur, dans sa cour même, et hors de l'Arménie
La vertu trouve appui contre la tyrannie [1].
Tout son peuple a des yeux pour voir quel attentat
Font sur le bien public les maximes d'état :
Il connoît Nicomède, il connoît sa marâtre,
Il en sait, il en voit la haine opiniâtre ;
Il voit la servitude où le roi s'est soumis,
Et connoît d'autant mieux les dangereux amis [2].
Pour moi, que vous croyez au bord du précipice,
Bien loin de mépriser Attale par caprice,
J'évite les mépris qu'il recevroit de moi
S'il tenoit de ma main la qualité de roi.
Je le regarderois comme une ame commune,
Comme un homme mieux né pour une autre fortune,
Plus mon sujet qu'époux ; et le nœud conjugal
Ne le tireroit pas de ce rang inégal.
Mon peuple à mon exemple en feroit peu d'estime.
Ce seroit trop, seigneur, pour un cœur magnanime :
Mon refus lui fait grace, et, malgré ses desirs,
J'épargne à sa vertu d'éternels déplaisirs.

FLAMINIUS. Si vous me dites vrai, vous êtes ici reine [3] ;
Sur l'armée et la cour je vous vois souveraine ;
Le roi n'est qu'une idée [4], et n'a de son pouvoir

[1] Il faut, *trouve un appui*, ou *de l'appui ; trouve un secours*, *du secours*, et non *trouve secours*. (V.)

[2] Ces vers sont ingénieusement placés pour préparer la révolte qui s'élève tout d'un coup au cinquième acte : reste à savoir s'ils la préparent assez, et s'ils suffisent pour la rendre vraisemblable. Mais *un attentat que des maximes d'état font sur le bien public* forme une phrase trop incorrecte, trop irrégulière, et ce n'est pas parler sa langue. (V.)

[3] Ces malheureuses contestations, ces froides discussions politiques, qui ne mènent à rien, qui n'ont rien de tragique, rien d'intéressant, sont aujourd'hui bannies du théâtre. Flaminius et Laodice ne parlent ici que pour parler. Quelle différence entre Acomat dans *Bajazet*, et Flaminius dans *Nicomède* ! Acomat se trouve entre Bajazet et Roxane, qu'il veut réunir, entre Roxane et Atalide, entre Atalide et Bajazet ; comme il parle convenablement, noblement, prudemment à tous les trois ! et quel tragique dans tous ces intérêts ! quelle force de raisons ! quelle pureté de langage ! quels vers admirables ! mais dans *Nicomède* tout est petit, presque tout est grossier ; la diction est si vicieuse, qu'elle déparerait le fond le plus intéressant. (V.)

[4] On dit bien *n'est qu'un fantôme*, mais non pas *n'est qu'une idée* : la raison en est que *fantôme* exclut la réalité, et qu'*idée* ne l'exclut pas. (V.) — L'expression est véritablement impropre : cependant il n'est pas vrai de dire que le mot *idée* n'exclut pas souvent la réalité pour le moins autant que celui de *fantôme* : on dit très bien une fortune, un succès en idée, au lieu d'un succès et d'une fortune imaginaires. Corneille a dit lui-même très heureusement, dans *Sertorius* :

De pareils lieutenants n'ont de chefs qu'en idée ;

Que ce que par pitié vous lui laissez avoir.
Quoi ! même vous allez jusques à faire grace !
Après cela, madame, excusez mon audace ;
Souffrez que Rome enfin vous parle par ma voix :
Recevoir ambassade est encor de vos droits;
Ou, si ce nom vous choque ailleurs qu'en Arménie,
Comme simple Romain souffrez que je vous die
Qu'être allié de Rome, et s'en faire un appui,
C'est l'unique moyen de régner aujourd'hui ;
Que c'est par-là qu'on tient ses voisins en contrainte,
Ses peuples en repos, ses ennemis en crainte;
Qu'un prince est dans son trône à jamais affermi
Quand il est honoré du nom de son ami ;
Qu'Attale avec ce titre est plus roi, plus monarque
Que tous ceux dont le front ose en porter la marque ;
Et qu'enfin...

LAODICE. Il suffit ; je vois bien ce que c'est [2] :
Tous les rois ne sont rois qu'autant comme il vous plaît [1];
Mais si de leurs états Rome à son gré dispose,
Certes pour son Attale elle fait peu de chose;
Et qui tient en sa main tant de quoi lui donner
A mendier pour lui devroit moins s'obstiner.
Pour un prince si cher sa réserve m'étonne.
Que ne me l'offre-t-elle avec une couronne?
C'est trop m'importuner en faveur d'un sujet,
Moi qui tiendrois un roi pour un indigne objet,
S'il venoit par votre ordre, et si votre alliance
Souilloit entre ses mains la suprême puissance.
Ce sont des sentiments que je ne puis trahir :
Je ne veux point de rois qui sachent obéir ;
Et, puisque vous voyez mon ame tout entière,
Seigneur, ne perdez plus menace ni prière.

FLAMINIUS. Puis-je ne pas vous plaindre en cet aveuglement?
Madame, encore un coup, pensez-y mûrement;
Songez mieux ce qu'est Rome et ce qu'elle peut faire;

et Voltaire n'a pas condamné ce vers, qui est même, en quelque sorte, passé en proverbe. (P.)

[1] . . . . Il suffit : je vois bien ce que c'est,

est du style comique : c'est en général celui de la pièce. (V.)

[2] Il faut *autant que*. (V.)

Et, si vous vous aimez, craignez de lui déplaire.
Carthage étant détruite, Antiochus défait,
Rien de nos volontés ne peut troubler l'effet;
Tout fléchit sur la terre, et tout tremble sur l'onde;
Et Rome est aujourd'hui la maîtresse du monde.

LAODICE. La maîtresse du monde! Ah! vous me feriez peur
S'il ne s'en falloit pas l'Arménie et mon cœur[1],
Si le grand Annibal n'avoit qui lui succède,
S'il ne revivoit pas au prince Nicomède,
Et s'il n'avoit laissé dans de si dignes mains
L'infaillible secret de vaincre les Romains.
Un si vaillant disciple aura bien le courage
D'en mettre jusqu'au bout les leçons en usage :
L'Asie en fait l'épreuve, où trois sceptres conquis
Font voir en quelle école il en a tant appris[2].
Ce sont des coups d'essai, mais si grands que peut-être
Le Capitole a droit d'en craindre un coup de maître[3],
Et qu'il ne puisse un jour...

FLAMINIUS. Ce jour est encor loin,
Madame, et quelques-uns vous diront, au besoin,
Quels dieux du haut en bas renversent les profanes[4],

[1] Cette expression, placée ici ironiquement, dégénère peut-être trop en comique. Ce n'est pas là une bonne traduction de cet admirable passage d'Horace : *Et cuncta terrarum subacta, præter atrocem animum Catonis*. Ajoutez que *tout tremble sur l'onde* est ce qu'on appelle une cheville, malheureusement amenée par la rime, comme on l'a déja remarqué tant de fois. (V.)

[2] Le mot *école* est du style familier; mais, quand il s'agit d'un disciple d'Annibal, ces mots *disciple*, *école*, etc., acquièrent de la grandeur. Il ne faut pas répéter trop ces figures. (V.)

[3] *Coup d'essai*, *coup de maître*, figure employée dans *le Cid*, et qu'il ne faudrait pas imiter souvent. (V.)

[4] *Du haut en bas*, qui n'est mis là que pour faire le vers, ne peut être admis dans la tragédie. Les dieux et les profanes ne sont pas là non plus à leur place. Un ambassadeur ne doit pas parler en poëte ; un poëte même ne doit pas dire que son sénat est composé de dieux, que les rois sont des profanes, et que l'ombre du Capitole fit trembler Annibal. Un très grand défaut encore est ce mélange d'enflure et de familiarité : *Quelques uns vous diront au besoin quels dieux du haut en bas renversent les profanes !* Ce style est entièrement vicieux. (V.) — Où Voltaire prend-il que Flaminius veut parler du sénat de Rome, lorsqu'il dit que les dieux renversent les profanes qui osent se promettre d'asservir le Capitole? Il parle évidemment des dieux à qui le Capitole étoit dédié, de ses dieux protecteurs qui le défendirent contre les Gaulois lorsque ces barbares se croyoient déja maîtres de Rome. Par une figure hardie, et qui tient même du sublime, il suppose qu'après les journées malheureuses de Trébie et de Cannes, l'ombre seule de ce Capitole, si révéré des Romains, suffit pour effrayer Annibal, qui véritablement, malgré ses victoires, n'osa s'avancer au-delà de Capoue. (P.)

Et que, même au sortir de Trébie et de Cannes,
Son ombre épouvanta votre grand Annibal.
Mais le voici ce bras à Rome si fatal.

SCÈNE III.

NICOMÈDE, LAODICE, FLAMINIUS.

NICOMÈDE. Ou Rome a ses agents donné un pouvoir bien large,
Ou vous êtes bien long à faire votre charge [1].
FLAMINIUS. Je sais quel est mon ordre; et, si j'en sors ou non,
C'est à d'autres qu'à vous que j'en rendrai raison.
NICOMÈDE. Allez-y donc, de grace, et laissez à ma flamme
Le bonheur à son tour d'entretenir madame [2]:
Vous avez dans ce cœur fait de si grands progrès,
Et vos discours pour elle ont de si grands attraits,
Que sans de grands efforts je n'y pourrai détruire
Ce que votre harangue y vouloit introduire.
FLAMINIUS. Les malheurs où la plonge une indigne amitié
Me faisoient lui donner un conseil par pitié [3].
NICOMÈDE. Lui donner de la sorte un conseil charitable,
C'est être ambassadeur et tendre et pitoyable [4].
Vous a-t-il conseillé beaucoup de lâchetés [5],
Madame?
FLAMINIUS. Ah! c'en est trop : et vous vous emportez.

[1] Ces deux vers, que leur ridicule a rendus fameux, ont été aussi corrigés par les comédiens. Ce n'est plus ici une ironie qui peut quelquefois être ennoblie; c'est une plaisanterie basse, absolument indigne de la tragédie et de la comédie. (V.)

[2] . . . . Laissez à ma flamme
Le bonheur à son tour d'entretenir madame,

est du comique le plus négligé. (V.)

[3] Flaminius, qui se donne pour un ambassadeur prudent, ne doit pas dire qu'un homme tel que Nicomède n'est pas digne de l'amitié de Laodice. Il n'a certainement aucune espérance de brouiller ces deux amants; par conséquent sa scène avec Laodice était inutile, et il ne reste ici avec Nicomède que pour en recevoir des nasardes. Quel ambassadeur! (V.)

[4] Le mot *pitoyable* signifiait alors compatissant, aussi bien que *digne de pitié*. Cela forme une équivoque qui tourne l'ambassadeur en ridicule, et on devait retrancher *pitoyable* aussi bien que *le long et le large*. (V.)

[5] Voilà des injures aussi grossières que les railleries. Une grande partie de cette pièce est du style burlesque; mais il y a de temps en temps un air de grandeur qui impose, et surtout qui intéresse pour Nicomède; ce qui est un très grand point. Au reste, jusqu'ici la plupart des scènes ne sont que des conversations assez étrangères à l'intrigue. En général, toute scène doit être une espèce d'action qui fait voir à l'esprit quelque chose de nouveau et d'intéressant. (V.)

NICOMÈDE. Je m'emporte?
FLAMINIUS. Sachez qu'il n'est point de contrée
Où d'un ambassadeur la dignité sacrée...
NICOMÈDE. Ne nous vantez plus tant son rang et sa splendeur :
Qui fait le conseiller n'est plus ambassadeur;
Il excède sa charge, et lui-même y renonce.
Mais dites-moi, madame, a-t-il eu sa réponse ?
LAODICE. Oui, seigneur.
NICOMÈDE. Sachez donc que je ne vous prends plus
Que pour l'agent d'Attale, et pour Flaminius;
Et, si vous me fâchiez, j'ajouterois peut-être
Que pour l'empoisonneur d'Annibal, de mon maître.
Voilà tous les honneurs que vous aurez de moi :
S'ils ne vous satisfont, allez vous plaindre au roi.
FLAMINIUS. Il me fera justice, encor qu'il soit bon père;
Ou Rome à son refus se la saura bien faire.
NICOMÈDE. Allez de l'un et l'autre embrasser les genoux.
FLAMINIUS. Les effets répondront; prince, pensez à vous.

SCÈNE IV.

NICOMÈDE, LAODICE.

NICOMÈDE. Cet avis est plus propre à donner à la reine.
Ma générosité cède enfin à sa haine :
Je l'épargnois assez pour ne découvrir pas
Les infames projets de ses assassinats;
Mais enfin on m'y force, et tout son crime éclate.
J'ai fait entendre au roi Zénon et Métrobate [1];
Et, comme leur rapport a de quoi l'étonner,
Lui-même il prend le soin de les examiner.
LAODICE. Je ne sais pas, seigneur, quelle en sera la suite;
Mais je ne comprends point toute cette conduite,

[1] Voici la première fois que le spectateur entend parler de ce Zénon ; il ne sait encore quel il est : on sait seulement que Nicomède a conduit deux traîtres avec lui; mais on ignore que Zénon soit un des deux. Voilà le sujet et l'intrigue de la pièce; mais quel sujet et quelle intrigue ! deux malheureux que la reine Arsinoé a subornés pour l'accuser faussement elle-même, et pour faire retomber la calomnie sur Nicomède; il n'y a rien de si bas que cette invention : c'est pourtant là le nœud, et le reste n'est que l'accessoire. Mais on n'a point encore vu paraître cette reine Arsinoé; on n'a dit qu'un mot d'un Métrobate, et cependant on est au milieu du troisième acte. (V.) — Voltaire oublie qu'Arsinoé a eu trois scènes dans le premier acte, et que c'est elle qui finit ce même acte. La distraction est un peu forte. (P.)

Ni comme à cet éclat la reine vous contraint.
Plus elle vous doit craindre, et moins elle vous craint;
Et plus vous la pouvez accabler d'infamie,
Plus elle vous attaque en mortelle ennemie.

NICOMÈDE. Elle prévient ma plainte, et cherche adroitement
A la faire passer pour un ressentiment;
Et ce masque trompeur de fausse hardiesse
Nous déguise sa crainte, et couvre sa foiblesse.

LAODICE. Les mystères de cour souvent sont si cachés,
Que les plus clairvoyants y sont bien empêchés [1].
Lorsque vous n'étiez point ici pour me défendre,
Je n'avois contre Attale aucun combat à rendre;
Rome ne songeoit point à troubler notre amour :
Bien plus, on ne vous souffre ici que ce seul jour;
Et dans ce même jour Rome, en votre présence,
Avec chaleur pour lui presse mon alliance.
Pour moi, je ne vois goutte en ce raisonnement [2]
Qui n'attend point le temps de votre éloignement,
Et j'ai devant les yeux toujours quelque nuage
Qui m'offusque la vue, et m'y jette un ombrage.
Le roi chérit sa femme, il craint Rome; et, pour vous,
S'il ne voit vos hauts faits d'un œil un peu jaloux,
Du moins, à dire tout, je ne saurois vous taire

[1] Le mot *clairvoyants* est aujourd'hui banni du style noble; on ne dit pas non plus *être empêché à quelque chose;* cela est à peine souffert dans le comique. Rien n'est plus utile que de comparer : opposons à ces vers ceux que Junie dit à Britannicus, et qui expriment un sentiment à peu près semblable, quoique dans une circonstance différente :

> Je ne connois Néron et la cour que d'un jour;
> Mais, si je l'ose dire, hélas! dans cette cour
> Combien tout ce qu'on dit est loin de ce qu'on pense!
> Que la bouche et le cœur sont peu d'intelligence!
> Avec combien de joie on y trahit sa foi!
> Quel séjour étranger et pour vous et pour moi!

Voilà le style de la nature; ce sont là des vers : c'est ainsi qu'on doit écrire. C'est une dispute bien inutile, bien puérile, que celle qui dura si long-temps entre les gens de lettres sur le mérite de Corneille et de Racine. Qu'importe à la connaissance de l'art, aux règles de la langue, à la pureté du style, à l'élégance des vers, que l'un soit venu le premier, et soit parti de plus loin, et que l'autre ait trouvé la route aplanie? ces frivoles questions n'apprennent point comment il faut parler. Le but de ce commentaire, je ne puis trop le redire, est de tâcher de former des poëtes, et de ne laisser aucun doute sur notre langue aux étrangers. (V.)

[2] Pour moi, je ne vois goutte en ce raisonnement,

expression populaire et basse. (V.)

Qu'il est trop bon mari pour être assez bon père [1].
Voyez quel contre-temps Attale prend ici [2] !
Qui l'appelle avec nous? quel projet? quel souci [3]?
Je conçois mal, seigneur, ce qu'il faut que j'en pense;
Mais j'en romprai le coup, s'il y faut ma présence.
Je vous quitte.

SCÈNE V.

NICOMÈDE, ATTALE, LAODICE.

ATTALE. Madame, un si doux entretien
N'est plus charmant pour vous quand j'y mêle le mien?
LAODICE. Votre importunité, que j'ose dire extrême,
Me peut entretenir en un autre moi-même :
Il connoît tout mon cœur, et répondra pour moi,
Comme à Flaminius il a fait pour le roi.

SCÈNE VI.

NICOMÈDE, ATTALE.

ATTALE. Puisque c'est la chasser, seigneur, je me retire.
NICOMÈDE. Non, non; j'ai quelque chose aussi bien à vous dire [1],
Prince. J'avois mis bas, avec le nom d'aîné,
L'avantage du trône où je suis destiné;
Et voulant seul ici défendre ce que j'aime,

[1] On ne s'exprimerait pas autrement dans une comédie. Jusqu'ici on ne voit qu'une petite intrigue et de petites jalousies. Ce qui est encore bien plus du ressort de la comédie, c'est cet Attale qui vient n'ayant rien à dire, et à qui Laodice dit qu'il est importun. (V.)

[2] On ne dit point *prendre un contre-temps*; et, quand on le dirait, il ne faudrait pas se servir de ces tours trop familiers. (V.)

[3] Est-ce le contre-temps qui appelle? à quoi se rapportent *quel projet, quel souci?* quel mot que celui de *souci* en cette occasion! Elle *conçoit mal ce qu'il faut* qu'elle *pense; mais elle en rompra le coup*: est-ce le coup de ce qu'elle pense? *Rompre un coup, s'il y faut sa présence!* Il n'y a pas là un vers qui ne soit obscur, faible, vicieux, et qui ne pèche contre la langue. Elle sort en disant, *je vous quitte*, sans dire pourquoi elle quitte Nicomède. Les personnages importants doivent toujours avoir une raison d'entrer et de sortir; et, quand cette raison n'est pas assez déterminée, il faut qu'ils se gardent bien de dire, *je sors*, de peur que le spectateur, trop averti de la faute, ne dise : Pourquoi sortez-vous? (V.)— Elle en donne la raison; elle sort pour éviter Attale. (P.)

[4] Non seulement dans une tragédie on ne doit point avoir *aussi bien à dire quelque chose*, mais il faut, autant qu'on peut, dire des choses qui tiennent lieu d'action, qui nouent l'intrigue, qui augmentent la terreur, qui mènent au but : une simple bravade, dont on peut se passer, n'est pas un sujet de scène. (V.)

Je vous avois prié de l'attaquer de même,
Et de ne mêler point surtout dans vos desseins
Ni le secours du roi, ni celui des Romains [1].
Mais, ou vous n'avez pas la mémoire fort bonne,
Ou vous n'y mettez rien de ce qu'on vous ordonne [2].

ATTALE. Seigneur, vous me forcez à m'en souvenir mal,
Quand vous n'achevez pas de rendre tout égal.
Vous vous défaites bien de quelques droits d'aînesse;
Mais vous défaites-vous du cœur de la princesse,
De toutes les vertus qui vous en font aimer,
Des hautes qualités qui savent tout charmer,
De trois sceptres conquis, du gain de six batailles,
Des glorieux assauts de plus de cent murailles [3]?
Avec de tels seconds rien n'est pour vous douteux.
Rendez donc la princesse égale entre nous deux [4] :
Ne lui laissez plus voir ce long amas [5] de gloire
Qu'à pleines mains sur vous a semé la victoire;
Et faites qu'elle puisse oublier une fois
Et vos rares vertus et vos fameux exploits;
Ou contre son amour, contre votre vaillance,
Souffrez Rome et le roi dedans l'autre balance :
Le peu qu'ils ont gagné vous fait assez juger
Qu'ils n'y mettront jamais qu'un contre-poids léger.

[1] Ces deux *ni* avec *point* ne sont pas permis; les étrangers y doivent prendre garde. *Je n'ai point ni crainte ni espérance*, c'est un barbarisme de phrase; dites, *je n'ai ni crainte ni espérance*. (V.)

[2] Ces deux vers, ainsi que le dernier de cette scène, sont une ironie amère qui peut-être avilit trop le caractère d'Attale, que Corneille cependant veut rendre intéressant. Il paraît étonnant que Nicomède mette de la grandeur d'ame à injurier tout le monde, et qu'Attale, qui est brave et généreux, et qui va bientôt en donner des preuves, ait la complaisance de le souffrir. Plus on examine cette pièce, plus on trouve qu'il fallait l'intituler comédie, ainsi que *don Sanche d'Aragon*.

. . . . De ce qu'on vous ordonne,

est trop fort, et ne s'accorde pas avec le mot de *prière*. (V.)

[3] On ne se défait pas d'un gain de bataille et d'un assaut : le mot de *se défaire*, qui d'ailleurs est familier, convient à des droits d'aînesse; mais il est impropre avec des assauts et des batailles gagnées. (V.)

[4] Il fallait, *rendez le combat égal*. (V.)

[5] Quelques écrivains ont blâmé cette expression. Cependant Boileau a dit après Corneille :

Mais, fussiez-vous issu d'Hercule en droite ligne,
Si vous ne faites voir qu'une bassesse indigne,
Ce long amas d'aïeux que vous diffamez tous
Sont autant de témoins qui parlent contre vous.
Sat. V, v. 57.

NICOMÈDE. C'est n'avoir pas perdu tout votre temps à Rome,
Que vous savoir ainsi défendre en galant homme :
Vous avez de l'esprit, si vous n'avez du cœur [1].

SCÈNE VII[2].

ARSINOÉ, NICOMÈDE, ATTALE, ARASPE.

ARASPE. Seigneur, le roi vous mande.
NICOMÈDE. Il me mande?
ARASPE. Oui, seigneur.
ARSINOÉ. Prince, la calomnie est aisée à détruire.
NICOMÈDE. J'ignore à quel sujet vous m'en venez instruire,
Moi qui ne doute point de cette vérité,
Madame.
ARSINOÉ. Si jamais vous n'en aviez douté,
Prince, vous n'auriez pas, sous l'espoir qui vous flatte,
Amené de si loin Zénon et Métrobate.
NICOMÈDE. Je m'obstinois, madame, à tout dissimuler;
Mais vous m'avez forcé de les faire parler.
ARSINOÉ. La vérité les force, et mieux que vos largesses.
Ces hommes du commun tiennent mal leurs promesses [3];
Tous deux en ont plus dit qu'ils n'avoient résolu.
NICOMÈDE. J'en suis fâché pour vous, mais vous l'avez voulu.
ARSINOÉ. Je le veux bien encore, et je n'en suis fâchée
Que d'avoir vu par-là votre vertu tachée,
Et qu'il faille ajouter à vos titres d'honneur
La noble qualité de mauvais suborneur.
NICOMÈDE. Je les ai subornés contre vous à ce compte [4]?
ARSINOÉ. J'en ai le déplaisir, vous en aurez la honte.
NICOMÈDE. Et vous pensez par-là leur ôter tout crédit?
ARSINOÉ. Non, seigneur; je me tiens à ce qu'ils en ont dit.
NICOMÈDE. Qu'ont-ils dit qui vous plaise, et que vous vouliez croire?
ARSINOÉ. Deux mots de vérité qui vous comblent de gloire.

[1] Il ne doit pas traiter son frère de poltron, puisque ce frère va faire une action très belle, et que cet outrage même devrait l'empêcher de la faire. (V.)

[2] Cette scène est encore une scène inutile de picoterie et d'ironie entre Arsinoé et Nicomède. A quel propos Arsinoé vient-elle? quel est son but? Le roi mande Nicomède. Voilà une action, petite, à la vérité, mais qui peut produire quelque effet; Arsinoé n'en produit aucun. (V.)

[3] Ces mots seuls font la condamnation de la pièce; *deux hommes du commun subornés!* il y a dans cette invention de la froideur et de la bassesse. (V.)

[4] On voit assez combien ces termes populaires doivent être proscrits. (V.)

NICOMÈDE. Peut-on savoir de vous ces deux mots importants?
ARASPE. Seigneur, le roi s'ennuie, et vous tardez long-temps[1].
ARSINOÉ. Vous les saurez de lui, c'est trop le faire attendre.
NICOMÈDE. Je commence, madame, enfin à vous entendre :
Son amour conjugal, chassant le paternel,
Vous fera l'innocente, et moi le criminel.
Mais...
ARSINOÉ. Achevez, seigneur; ce mais, que veut-il dire[2]?
NICOMÈDE. Deux mots de vérité qui font que je respire.
ARSINOÉ. Peut-on savoir de vous ces deux mots importants?
NICOMÈDE. Vous les saurez du roi, je tarde trop long-temps.

SCÈNE VIII.

ARSINOÉ, ATTALE.

ARSINOÉ. Nous triomphons, Attale; et ce grand Nicomède
Voit quelle digne issue à ses fourbes succède[3].
Les deux accusateurs que lui-même a produits,
Que pour l'assassiner je dois avoir séduits,
Pour me calomnier subornés par lui-même,
N'ont su bien soutenir un si noir stratagème:
Tous deux m'ont accusée, et tous deux avoué
L'infame et lâche tour qu'un prince m'a joué.
Qu'en présence des rois les vérités sont fortes[4]!
Que pour sortir d'un cœur elles trouvent de portes[5]!

[1] *Le roi s'ennuie* n'est pas bien noble; et on est étonné peut-être qu'Araspe, un simple officier, parle d'une manière si pressante à un prince tel que Nicomède. (V.)

[2] Cette interrogation, qui ressemble au style de la comédie, n'est évidemment placée en cet endroit que pour amener les trois vers suivants, qui répondent en écho aux trois autres. On trouve fréquemment des exemples de ces répétitions; elles ne sont plus souffertes aujourd'hui. Ce *mais* est intolérable. (V.)

[3] Cette fausse accusation, ménagée par Arsinoé, n'est pas sans quelque habileté, mais elle est sans noblesse et sans tragique; et Arsinoé est plus basse encore que Prusias. Pourquoi les petits moyens déplaisent-ils, tandis que les grands crimes font tant d'effet? C'est que les uns inspirent la terreur, les autres le mépris; c'est par la même raison qu'on aime à entendre parler d'un grand conquérant plutôt que d'un voleur ordinaire. *Ce tour qu'on a joué* met le comble à ce défaut. Arsinoé n'est qu'une bourgeoise qui accuse son beau-fils d'une friponnerie, pour mieux marier son propre fils. (V.)

[4] Ce ne sont pas ces vérités qui sont fortes, c'est la présence des rois qui est supposée ici assez forte pour forcer la vérité de paraître. (V.)

[5] On a déjà dit que toute métaphore, pour être bonne, doit fournir un tableau à un

Qu'on en voit le mensonge aisément confondu!
Tous deux vouloient me perdre, et tous deux l'ont perdu.

ATTALE. Je suis ravi de voir qu'une telle imposture
Ait laissé votre gloire et plus grande et plus pure;
Mais pour l'examiner, et bien voir ce que c'est,
Si vous pouviez vous mettre un peu hors d'intérêt,
Vous ne pourriez jamais, sans un peu de scrupule,
Avoir pour deux méchants une ame si crédule.
Ces perfides tous deux se sont dits aujourd'hui
Et subornés par vous, et subornés par lui :
Contre tant de vertus, contre tant de victoires,
Doit-on quelque croyance à des ames si noires [1] ?
Qui se confesse traître est indigne de foi.

ARSINOÉ. Vous êtes généreux, Attale, et, je le voi,
Même de vos rivaux la gloire vous est chère.

ATTALE. Si je suis son rival, je suis aussi son frère;
Nous ne sommes qu'un sang [2], et ce sang dans mon cœur
A peine à le passer pour calomniateur [3].

ARSINOÉ. Et vous en avez moins à me croire assassine [4],
Moi, dont la perte est sûre à moins que sa ruine?

ATTALE. Si contre lui j'ai peine à croire ces témoins,
Quand ils vous accusoient je les croyois bien moins.
Votre vertu, madame, est au-dessus du crime.
Souffrez donc que pour lui je garde un peu d'estime :
La sienne dans la cour lui fait mille jaloux,
Dont quelqu'un a voulu le perdre auprès de vous;
Et ce lâche attentat n'est qu'un trait de l'envie
Qui s'efforce à noircir une si belle vie.
Pour moi, si par soi-même on peut juger d'autrui,

peintre * : Il est difficile de peindre des vérités qui sortent d'un cœur par plusieurs portes. On ne peut guère écrire plus mal. Il est à croire que l'auteur fit cette pièce au courant de la plume. Il avait acquis une prodigieuse facilité d'écrire, qui dégénéra enfin en impossibilité d'écrire élégamment. (V.)

[1] *Bien voir ce que c'est, devoir de la croyance contre des victoires*, le premier est trop familier, le second n'est pas exact. (V.)

[2] Je crois que cette expression peut s'admettre, quoiqu'on ne dise pas *deux sangs*. (V.)

[3] *A peine à le passer* n'est pas français; on dit dans le comique, *je le passe pour honnête homme*. (V.)

[4] Je ne sais si le mot *assassine*, pris comme substantif féminin, se peut dire; il est certain du moins qu'il n'est pas d'usage. (V.)

* Voltaire ne se lasse point de répéter cet étrange paradoxe. (P.)

Ce que je sens en moi, je le présume en lui.
Contre un si grand rival j'agis à force ouverte,
Sans blesser son honneur, sans pratiquer sa perte.
J'emprunte du secours, et le fais hautement ;
Je crois qu'il n'agit pas moins généreusement,
Qu'il n'a que les desseins où sa gloire l'invite,
Et n'oppose à mes vœux que son propre mérite.

ARSINOÉ. Vous êtes peu du monde, et savez mal la cour.

ATTALE. Est-ce autrement qu'en prince on doit traiter l'amour ?

ARSINOÉ. Vous le traitez, mon fils, et parlez en jeune homme [1].

ATTALE. Madame, je n'ai vu que des vertus à Rome.

ARSINOÉ. Le temps vous apprendra, par de nouveaux emplois,
Quelles vertus il faut à la suite des rois.
Cependant, si le prince est encor votre frère,
Souvenez-vous aussi que je suis votre mère ;
Et, malgré les soupçons que vous avez conçus,
Venez savoir du roi ce qu'il croit là-dessus.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I [2].

PRUSIAS, ARSINOÉ, ARASPE.

PRUSIAS. Faites venir le prince, Araspe.
(Araspe rentre.)
Et vous, madame,
Retenez des soupirs dont vous me percez l'ame.
Quel besoin d'accabler mon cœur de vos douleurs,
Quand vous y pouvez tout sans le secours des pleurs ?

[1] Style comique ; mais le caractère d'Attale, trop avili, commence ici à se développer, et devient intéressant. On ne peut terminer un acte plus froidement : la raison est que l'intrigue est très froide, parceque personne n'est véritablement en danger. (V.)

[2] Arsinoé joue précisément le rôle de la femme du *Malade imaginaire*, et Prusias celui du *malade* qui croit sa femme. Très souvent des scènes tragiques ont le même fond que des scènes de comédie : c'est alors qu'il faut faire les plus grands efforts pour fortifier par le style la faiblesse du sujet. On ne peut cacher entièrement le défaut, mais on l'orne, on l'embellit par le charme de la poésie : ainsi dans *Mithridate*, dans *Britannicus*, etc. (V.)

Quel besoin que ces pleurs prennent votre défense ?
Douté-je de son crime ou de votre innocence ?
Et reconnoissez-vous que tout ce qu'il m'a dit
Par quelque impression ébranle mon esprit ?

ARSINOÉ. Ah ! seigneur, est-il rien qui répare l'injure
Que fait à l'innocence un moment d'imposture ?
Et peut-on voir mensonge assez tôt avorté
Pour rendre à la vertu toute sa pureté ?
Il en reste toujours quelque indigne mémoire
Qui porte une souillure à la plus haute gloire.
Combien en votre cour est-il de médisants ?
Combien le prince a-t-il d'aveugles partisans,
Qui, sachant une fois qu'on m'a calomniée,
Croiront que votre amour m'a seul justifiée ?
Et si la moindre tache en demeure à mon nom,
Si le moindre du peuple en conserve un soupçon,
Suis-je digne de vous ? et de telles alarmes
Touchent-elles trop peu pour mériter mes larmes ?

PRUSIAS. Ah ! c'est trop de scrupule, et trop mal présumer
D'un mari qui vous aime, et qui vous doit aimer.
La gloire est plus solide après la calomnie,
Et brille d'autant mieux qu'elle s'en vit ternie.
Mais voici Nicomède, et je veux qu'aujourd'hui...

SCÈNE II.

PRUSIAS, ARSINOÉ, NICOMÈDE, ARASPE, GARDES.

ARSINOÉ. Grace, grace, seigneur, à notre unique appui !
Grace à tant de lauriers en sa main si fertiles !
Grace à ce conquérant, à ce preneur de villes !
Grace...

NICOMÈDE. De quoi, madame [1] ? est-ce d'avoir conquis
Trois sceptres, que ma perte expose à votre fils ?
D'avoir porté si loin vos armes dans l'Asie,
Que même votre Rome en a pris jalousie ?
D'avoir trop soutenu la majesté des rois ?

[1] Grace à ce conquérant, à ce preneur de villes !
Grace... — De quoi, madame ? etc.

C'est encore ici de l'ironie. Nicomède ne doit pas répondre sur le même ton, et ne faire que répéter qu'il a pris des villes. (V.)

Trop rempli votre cour du bruit de mes exploits ?
Trop du grand Annibal pratiqué les maximes ?
S'il faut grace pour moi, choisissez de mes crimes ;
Les voilà tous, madame ; et si vous y joignez
D'avoir cru des méchants par quelque autre gagnés,
D'avoir une ame ouverte, une franchise entière,
Qui, dans leur artifice, a manqué de lumière,
C'est gloire et non pas crime à qui ne voit le jour
Qu'au milieu d'une armée, et loin de votre cour,
Qui n'a que la vertu de son intelligence [1],
Et, vivant sans remords, marche sans défiance.

ARSINOÉ. Je m'en dédis, seigneur ; il n'est point criminel.
S'il m'a voulu noircir d'un opprobre éternel,
Il n'a fait qu'obéir à la haine ordinaire
Qu'imprime à ses pareils le nom de belle-mère.
De cette aversion son cœur préoccupé
M'impute tous les traits dont il se sent frappé.
Que son maître Annibal, malgré la foi publique,
S'abandonne aux fureurs d'une terreur panique [2] ;
Que ce vieillard confie et gloire et liberté
Plutôt au désespoir qu'à l'hospitalité :
Ces terreurs, ces fureurs, sont de mon artifice.
Quelque appas que lui-même il trouve en Laodice,
C'est moi qui fais qu'Attale a des yeux comme lui ;
C'est moi qui force Rome à lui servir d'appui ;
De cette seule main part tout ce qui le blesse ;
Et, pour venger ce maître et sauver sa maîtresse,
S'il a tâché, seigneur, de m'éloigner de vous,
Tout est trop excusable en un amant jaloux.
Ce foible et vain effort ne touche point mon ame.
Je sais que tout mon crime est d'être votre femme ;
Que ce nom seul l'oblige à me persécuter :
Car enfin hors de là que peut-il m'imputer [3] ?

[1] Cela veut dire, *qui ne s'entend qu'avec la vertu ;* mais cela est très mal dit : il semble qu'il n'ait d'autre vertu que l'*intelligence*. (V.)

[2] *Fureurs d'une terreur* est un contre-sens : *fureur* est le contraire de la crainte. (V.) — Nous ne prétendons pas justifier *les fureurs d'une terreur panique* : mais il n'est pas toujours vrai que la fureur soit incompatible avec la crainte. Voltaire, dans le poëme de *Fontenoi*, prête au Rhin de la fureur, quoique ce fleuve soit effrayé :

> Ce dieu même en fureur, effrayé du passage,
> Cédant à nos aïeux son onde et son rivage. (P.)

[3] *Hors de là*, c'est toujours le style de la comédie. (V.)

Ma voix, depuis dix ans qu'il commande une armée,
A-t-elle refusé d'enfler sa renommée?
Et lorsqu'il l'a fallu puissamment secourir,
Que la moindre longueur l'auroit laissé périr,
Quel autre a mieux pressé les secours nécessaires?
Qui l'a mieux dégagé de ses destins contraires?
A-t-il eu près de vous un plus soigneux agent
Pour hâter les renforts et d'hommes et d'argent?
Vous le savez, seigneur ; et pour reconnoissance,
Après l'avoir servi de toute ma puissance,
Je vois qu'il a voulu me perdre auprès de vous :
Mais tout est excusable en un amant jaloux [1] ;
Je vous l'ai déjà dit.

PRUSIAS. Ingrat! que peux-tu dire?

NICOMÈDE. Que la reine a pour moi des bontés que j'admire.
Je ne vous dirai point que ces puissants secours
Dont elle a conservé mon honneur et mes jours,
Et qu'avec tant de pompe à vos yeux elle étale,
Travailloient par ma main à la grandeur d'Attale;
Que par mon propre bras elle amassoit pour lui [2],
Et préparoit dès lors ce qu'on voit aujourd'hui.
Par quelques sentiments qu'elle aye été poussée,
J'en laisse le ciel juge, il connoit sa pensée;
Il sait pour mon salut comme elle a fait des vœux;
Il lui rendra justice, et peut-être à tous deux.
Cependant, puisque enfin l'apparence est si belle,
Elle a parlé pour moi, je dois parler pour elle,
Et pour son intérêt vous faire souvenir
Que vous laissez long-temps deux méchants à punir.
Envoyez Métrobate et Zénon au supplice.
Sa gloire attend de vous ce digne sacrifice :
Tous deux l'ont accusée; et s'ils s'en sont dédits
Pour la faire innocente et charger votre fils,

[1] Il y a de l'ironie dans ce vers, et le pauvre Prusias ne le sent pas; il ne sent rien : tranchons le mot, il joue le rôle d'un vieux père de famille imbécille. Mais, dira-t-on, cela n'est-il pas dans la nature? n'y a-t-il pas des rois qui gouvernent très mal leur famille, qui sont trompés par leurs femmes et méprisés par leurs enfants? Oui, mais il ne faut pas les mettre sur le théâtre tragique. Pourquoi? c'est qu'il ne faut pas peindre des ânes dans les batailles d'Arbelles ou de Pharsale. (V.)

[2] *Amassoit* quoi? *amasser* n'est point un verbe sans régime : partout des solécismes. (V.)

Ils n'ont rien fait pour eux, et leur mort est trop juste
Après s'être joués d'une personne auguste.
L'offense une fois faite à ceux de notre rang
Ne se répare point que par des flots de sang [1] :
On n'en fut jamais quitte ainsi pour s'en dédire.
Il faut sous les tourments que l'imposture expire ;
Ou vous exposeriez tout votre sang royal
A la légèreté d'un esprit déloyal.
L'exemple est dangereux, et hasarde nos vies
S'il met en sûreté de telles calomnies [2].

ARSINOÉ. Quoi ! seigneur, les punir de la sincérité
Qui soudain dans leur bouche a mis la vérité,
Qui vous a contre moi sa fourbe découverte,
Qui vous rend votre femme et m'arrache à ma perte !
Qui vous a retenu d'en prononcer l'arrêt ;
Et couvrir tout cela de mon seul intérêt !
C'est être trop adroit, prince, et trop bien l'entendre [3].

PRUSIAS. Laisse là Métrobate, et songe à te défendre [4].
Purge-toi d'un forfait si honteux et si bas.

NICOMÈDE. M'en purger ! moi, seigneur ! vous ne le croyez pas [5] :
Vous ne savez que trop qu'un homme de ma sorte,
Quand il se rend coupable, un peu plus haut se porte ;
Qu'il lui faut un grand crime à tenter son devoir [6],
Où sa gloire se sauve à l'ombre du pouvoir.

[1] *Point que* n'est pas français ; il faut, *ne se répare que par des flots*. (V.)

[2] L'expression propre était, *s'il laisse de telles calomnies impunies* : on ne met point la calomnie en sûreté, on l'enhardit par l'impunité. (V.)

[3] Ce ton bourgeois rend encore le rôle d'Arsinoé plus bas et plus petit. L'accusation d'un assassinat devait au moins jeter du tragique dans la pièce ; mais il y produit à peine un faible intérêt de curiosité. (V.)

[4] Ce discours est d'un prince imbécile ; c'est précisément de Métrobate qu'il s'agit. Le roi ne peut savoir la vérité qu'en fesant donner la question à ces deux misérables ; et cette vérité, qu'il néglige, lui importe infiniment. (V.)

[5] Ce vers est beau, noble, convenable au caractère et à la situation ; il fait voir tous les défauts précédents. (V.) — Ce vers est si beau, que Voltaire s'en est ressouvenu dans *OEdipe*, en faisant dire à Jocaste par Philoctète :

Qui ? moi, de tels forfaits ? moi, des assassinats !
Et que de votre époux... Vous ne le croyez pas ! (P.)

[6] *Un homme de sa sorte, qui un peu plus haut se porte, et à qui il faut un grand crime à tenter son devoir*, n'a pas un style digne de ce beau vers :

M'en purger ! moi, seigneur ! vous ne le croyez pas.

Il y a de la grandeur dans ce que dit Nicomède ; mais il faut que la grandeur et la pureté du style y répondent. (V.)

Soulever votre peuple, et jeter votre armée
Dedans les intérêts d'une reine opprimée;
Venir, le bras levé, la tirer de vos mains,
Malgré l'amour d'Attale et l'effort des Romains,
Et fondre en vos pays contre leur tyrannie
Avec tous vos soldats et toute l'Arménie;
C'est ce que pourroit faire un homme tel que moi,
S'il pouvoit se résoudre à vous manquer de foi.
La fourbe n'est le jeu que des petites ames,
Et c'est là proprement le partage des femmes [1].
Punissez donc, seigneur, Métrobate et Zénon;
Pour la reine, ou ponr moi, faites-vous-en raison.
A ce dernier moment la conscience presse;
Pour rendre compte aux dieux tout respect hnmain cesse [2];
Et ces esprits légers, approchant des abois [3],
Pourroient bien se dédire une seconde fois.

ARSINOÉ. Seigneur...

NICOMÈDE. Parlez, madame, et dites quelle cause
A leur juste supplice obstinément s'oppose;
Ou laissez-nous penser qu'aux portes du trépas
Ils auroient des remords qui ne vous plairoient pas.

ARSINOÉ. Vous voyez à quel point sa haine m'est cruelle;
Qnand je le justifie, il me fait criminelle :
Mais sans doute, seigneur, ma présence l'aigrit,
Et mon éloignement remettra son esprit;
Il rendra quelque calme à son cœur magnanime,
Et lui pourra sans doute épargner plus d'un crime.
Je ne demande point que par compassion
Vous assuriez un sceptre à ma protection [4],
Ni que, pour garantir la personne d'Attale,
Vous partagiez entre eux la puissance royale :

[1] Ce vers, quoique indirectement adressé à Arsinoé, n'est-il pas un trait un peu fort contre tout le sexe? Quoique Corneille ait pris plaisir à faire des rôles de femmes nobles, fiers et intéressants, on peut cependant remarquer qu'en général il ne les ménage pas. (V.)

[2] Ces idées sont belles et justes; elles devraient être exprimées avec plus de force et d'élégance. (V.)

Cette expression *des abois*, qui par elle-même n'est pas noble, n'est plus d'usage aujourd'hui: *un esprit léger qui approche des abois* est une impropriété trop grande. (V.)

[4] Le sens n'est pas assez clair; elle veut dire, *que ma protection assure le sceptre à mon fils*. (V.)

Si vos amis de Rome en ont pris quelque soin,
C'étoit sans mon aveu, je n'en ai pas besoin.
Je n'aime point si mal que de ne vous pas suivre [1],
Sitôt qu'entre mes bras vous cesserez de vivre;
Et sur votre tombeau mes premières douleurs
Verseront tout ensemble et mon sang et mes pleurs.

PRUSIAS. Ah! madame!

ARSINOÉ. Oui, seigneur, cette heure infortunée
Par vos derniers soupirs clora ma destinée [2];
Et, puisque ainsi jamais il ne sera mon roi,
Qu'ai-je à craindre de lui? que peut-il contre moi?
Tout ce que je demande en faveur de ce gage,
De ce fils qui déja lui donne tant d'ombrage,
C'est que chez les Romains il retourne achever
Des jours que dans leur sein vous fîtes élever;
Qu'il retourne y traîner, sans péril et sans gloire,
De votre amour pour moi l'impuissante mémoire.
Ce grand prince vous sert, et vous servira mieux
Quand il n'aura plus rien qui lui blesse les yeux:
Et n'appréhendez point Rome, ni sa vengeance;
Contre tout son pouvoir il a trop de vaillance:
Il sait tous les secrets du fameux Annibal [3],
De ce héros à Rome en tous lieux si fatal,
Que l'Asie et l'Afrique admirent l'avantage
Qu'en tire Antiochus, et qu'en reçut Carthage.
Je me retire donc afin qu'en liberté
Les tendresses du sang pressent votre bonté;
Et je ne veux plus voir ni qu'en votre présence
Un prince que j'estime indignement m'offense,
Ni que je sois forcée à vous mettre en courroux
Contre un fils si vaillant et si digne de vous.

[1] Cela n'est pas français; il fallait, *je vous aime trop pour ne vous pas suivre*; ou plutôt il ne fallait pas exprimer ce sentiment, qui est admirable quand il est vrai, et ridicule quand il est faux. (V.)

[2] *Clore, clos*, n'est absolument point d'usage dans le style tragique. L'intérêt devrait être pressant dans cette scène, et ne l'est pas: c'est que Prusias, sur qui se fixent d'abord les yeux, partagé entre une femme et un fils, ne dit rien d'intéressant; il est même encore avili: on voit que sa femme le trompe ridiculement, et que son fils le brave: on ne craint rien, au fond, pour Nicomède; on méprise le roi, on hait la reine. (V.)

[3] *Il sait tous les secrets* est une expression bien basse pour signifier, *il est l'élève du grand Annibal, il a été formé par lui dans l'art de la guerre et de la po-*

SCÈNE III.

PRUSIAS, NICOMÈDE, ARASPE.

PRUSIAS. Nicomède, en deux mots, ce désordre me fâche [1].
Quoi qu'on t'ose imputer, je ne te crois point lâche :
Mais donnons quelque chose à Rome qui se plaint,
Et tâchons d'assurer la reine qui te craint [2].
J'ai tendresse pour toi, j'ai passion pour elle [3] ;
Et je ne veux pas voir cette haine éternelle,
Ni que des sentiments que j'aime à voir durer
Ne règnent dans mon cœur que pour le déchirer.
J'y veux mettre d'accord l'amour et la nature,
Être père et mari dans cette conjoncture...
NICOMÈDE. Seigneur, voulez-vous bien vous en fier à moi?
Ne soyez l'un ni l'autre.
PRUSIAS. Et que dois-je être?
NICOMÈDE. Roi.
Reprenez hautement ce noble caractère.
Un véritable roi n'est ni mari ni père;
Il regarde son trône, et rien de plus. Régnez,
Rome vous craindra plus que vous ne la craignez [4].
Malgré cette puissance et si vaste et si grande,

litique. Arsinoé parle avec trop d'ironie, et laisse peut-être trop voir sa haine dans le temps qu'elle veut la dissimuler. (V.)

[1] Le mot *fâcher* est bien bourgeois. Ce vers comique et trivial jette du ridicule sur le caractère de Prusias, et fait trop apercevoir au spectateur que toute l'intrigue de cette tragédie n'est qu'une tracasserie. (V.)

[2] Le mot d'*assurer* n'est pas français ici; il faut *de rassurer :* on assure une vérité; on rassure une ame intimidée. (V.) — Nous avons déja opposé à cette décision de Voltaire un exemple tiré de Racine. *Esther* nous en offre un second :

O bonté qui m'assure autant qu'elle m'honore! (P.)

[3] Il faut, pour l'exactitude, *j'ai de la tendresse, j'ai de la passion :* et pour la noblesse et l'élégance, il faut un autre tour. (V.)

[4] Ce morceau sublime, jeté dans cette comédie, fait voir combien le reste est petit. Il n'y a peut-être rien de plus beau dans les meilleures pièces de Corneille. Ce vrai sublime fait sentir combien l'ampoulé doit déplaire aux esprits bien faits. Il n'y a pas un mot dans ces quatre vers qui ne soit simple et noble; rien de trop ni de trop peu; l'idée est grande, vraie, bien placée, bien exprimée. Je ne connais point dans les anciens de passage qui l'emporte sur celui-ci. Il fallait que toute la pièce fût sur ce ton héroïque. Je ne veux pas dire que tout doive tendre au sublime, car alors il n'y en aurait point; mais tout doit être noble. Nicomède insulte ici un peu son père, mais Prusias le mérite. (V.)

Vous pouvez déja voir comme elle m'appréhende,
Combien en me perdant elle espère gagner,
Parcequ'elle prévoit que je saurai régner.

PRUSIAS. Je règne donc, ingrat! puisque tu me l'ordonnes;
Choisis, ou Laodice, ou mes quatre couronnes :
Ton roi fait ce partage entre ton frère et toi;
Je ne suis plus ton père, obéis à ton roi.

NICOMÈDE. Si vous étiez aussi le roi de Laodice,
Pour l'offrir à mon choix avec quelque justice,
Je vous demanderois le loisir d'y penser :
Mais enfin pour vous plaire, et ne pas l'offenser,
J'obéirai, seigneur, sans répliques frivoles,
A vos intentions, et non à vos paroles.
A ce frère si cher transportez tous mes droits,
Et laissez Laodice en liberté du choix.
Voilà quel est le mien.

PRUSIAS. Quelle bassesse d'ame!
Quelle fureur t'aveugle en faveur d'une femme!
Tu la préfères, lâche! à ces prix glorieux
Que ta valeur unit au bien de tes aïeux!
Après cette infamie es-tu digne de vivre [1]?

NICOMÈDE. Je crois que votre exemple est glorieux à suivre :
Ne préférez-vous pas une femme à ce fils
Par qui tous ces états aux vôtres sont unis?

PRUSIAS. Me vois-tu renoncer pour elle au diadème?

NICOMÈDE. Me voyez-vous pour l'autre y renoncer moi-même?
Que cédé-je à mon frère en cédant vos états?
Ai-je droit d'y prétendre avant votre trépas?
Pardonnez-moi ce mot, il est fâcheux à dire :
Mais un monarque enfin comme un autre homme expire [2];
Et vos peuples alors, ayant besoin d'un roi,
Voudront choisir peut-être entre ce prince et moi.
Seigneur, nous n'avons pas si grande ressemblance,
Qu'il faille de bons yeux pour y voir différence;

[1] Prusias ne doit point traiter son fils de lâche, ni lui dire qu'il *est indigne de vivre après cette infamie* : il doit avoir assez d'esprit pour entendre ce que lui dit son fils, et ce que ce prince lui explique bientôt après. (V.)

[2] Quoique ce vers soit un peu prosaïque, il est si vrai, si ferme, si naturel, si convenable au caractère de Nicomède, qu'il doit plaire beaucoup, ainsi que le reste de la tirade. On aime ces vérités dures et fières, surtout quand elles sont dans la bouche d'un personnage qui les relève encore par sa situation. (V.)

Et ce vieux droit d'aînesse est souvent si puissant,
Que pour remplir un trône il rappelle un absent.
Que si leurs sentiments se règlent sur les vôtres,
Sous le joug de vos lois j'en ai bien rangé d'autres;
Et, dussent vos Romains en être encor jaloux,
Je ferai bien pour moi ce que j'ai fait pour vous.

PRUSIAS. J'y donnerai bon ordre.

NICOMÈDE. Oui, si leur artifice
De votre sang par vous se fait un sacrifice;
Autrement vos états à ce prince livrés
Ne seront en ses mains qu'autant que vous vivrez.
Ce n'est point en secret que je vous le déclare;
Je le dis à lui-même, afin qu'il s'y prépare :
Le voilà qui m'entend.

PRUSIAS. Va, sans verser mon sang,
Je saurai bien, ingrat! l'assurer en ce rang;
Et demain...

SCÈNE IV.

PRUSIAS, NICOMÈDE, ATTALE, FLAMINIUS, ARASPE, GARDES.

FLAMINIUS. Si pour moi vous êtes en colère,
Seigneur, je n'ai reçu qu'une offense légère :
Le sénat en effet pourra s'en indigner;
Mais j'ai quelques amis qui sauront le gagner [1].

PRUSIAS. Je lui ferai raison; et dès demain Attale
Recevra de ma main la puissance royale :
Je le fais roi de Pont, et mon seul héritier.
Et quant à ce rebelle, à ce courage fier,
Rome entre vous et lui jugera de l'outrage :
Je veux qu'au lieu d'Attale il lui serve d'otage;
Et pour l'y mieux conduire, il vous sera donné,
Sitôt qu'il aura vu son frère couronné [2].

NICOMÈDE. Vous m'envoirez à Rome!

[1] Autre ironie de Flaminius. (V.)

[2] Pourquoi cette idée soudaine d'envoyer Nicomède à Rome? elle paraît bizarre. Flaminius ne l'a point demandé, il n'en a jamais été question. Prusias est un peu comme les vieillards de comédie, qui prennent des résolutions outrées, quand on leur a reproché d'être trop faibles. Il est bien lâche dans sa colère de remettre son fils aîné entre les mains de Flaminius, son ennemi. (V.)

PRUSIAS. On t'y fera justice.
Va, va lui demander ta chère Laodice [1].
NICOMÈDE. J'irai, j'irai, seigneur, vous le voulez ainsi;
Et j'y serai plus roi que vous n'êtes ici.
FLAMINIUS. Rome sait vos hauts faits, et déja vous adore [2].
NICOMÈDE. Tout beau, Flaminius! je n'y suis pas encore :
La route en est mal sûre, à tout considérer :
Et qui m'y conduira pourroit bien s'égarer.
PRUSIAS. Qu'on le remène, Araspe; et redoublez sa garde.
(à Attale.)
Toi, rends graces à Rome, et sans cesse regarde
Que, comme son pouvoir est la source du tien,
En perdant son appui tu ne seras plus rien.
Vous, seigneur, excusez si, me trouvant en peine
De quelques déplaisirs que m'a fait voir la reine,
Je vais l'en consoler, et vous laisse avec lui.
Attale, encore un coup, rends grace à ton appui.

SCÈNE V.

FLAMINIUS, ATTALE.

ATTALE. Seigneur, que vous dirai-je après des avantages
Qui sont même trop grands pour les plus grands courages?
Vous n'avez point de borne, et votre affection
Passe votre promesse et mon ambition.
Je l'avouerai pourtant, le trône de mon père
Ne fait pas le bonheur que plus je considère :
Ce qui touche mon cœur, ce qui charme mes sens,
C'est Laodice acquise à mes vœux innocents.
La qualité de roi qui me rend digne d'elle...
FLAMINIUS. Ne rendra pas son cœur à vos vœux moins rebelle.
ATTALE. Seigneur, l'occasion fait un cœur différent [3].

[1] Autre ironie, qui est dans Prusias le comble de la lâcheté et de l'avilissement. (V.)

[2] Autre ironie aussi froide que le mot *vous adore* est déplacé. (V.)

[3] *Faire*, au lieu de *rendre* [*], ne se dit plus; on n'écrit point *cela vous fait heureux*, mais *cela vous rend heureux*. Cette remarque, ainsi que toutes celles purement grammaticales sont pour les étrangers principalement. Cette scène est toute de politique, et par conséquent très froide. Quand on veut de la politique, il faut lire

[*] *Rendre* ne seroit ici ni le mot propre, ni le mot convenable. (P.)

D'ailleurs, c'est l'ordre exprès de son père mourant ;
Et par son propre aveu la reine d'Arménie
Est due à l'héritier du roi de Bithynie.

FLAMINIUS. Ce n'est pas loi pour elle ; et, reine comme elle est,
Cet ordre, à bien parler, n'est que ce qui lui plaît.
Aimeroit-elle en vous l'éclat d'un diadème
Qu'on vous donne aux dépens d'un grand prince qu'elle aime ;
En vous qui la privez d'un si cher protecteur ;
En vous qui de sa chute êtes l'unique auteur?

ATTALE. Ce prince hors d'ici, seigneur, que fera-t-elle?
Qui contre Rome et nous soutiendra sa querelle?
Car j'ose me promettre encor votre secours.

FLAMINIUS. Les choses quelquefois prennent un autre cours;
Pour ne vous point flatter, je n'en veux pas répondre.

ATTALE. Ce seroit bien, seigneur, de tout point me confondre,
Et je serois moins roi qu'un objet de pitié
Si le bandeau royal m'ôtoit votre amitié.
Mais je m'alarme trop, et Rome est plus égale :
N'en avez-vous pas l'ordre?

FLAMINIUS. Oui, pour le prince Attale,
Pour un homme en son sein nourri dès le berceau ;
Mais pour le roi de Pont il faut ordre nouveau.

ATTALE. Il faut ordre nouveau ! Quoi ! se pourroit-il faire
Qu'à l'œuvre de ses mains Rome devînt contraire ;
Que ma grandeur naissante y fît quelques jaloux?

FLAMINIUS. Que présumez-vous, prince? et que me dites-vous?

ATTALE. Vous-même dites-moi comme il faut que j'explique
Cette inégalité de votre république.

FLAMINIUS. Je vais vous l'expliquer, et veux bien vous guérir
D'une erreur dangereuse où vous semblez courir.
Rome, qui vous servoit auprès de Laodice,
Pour vous donner son trône eût fait une injustice ;
Son amitié pour vous lui faisoit cette loi :
Mais par d'autres moyens elle vous a fait roi ;
Et le soin de sa gloire à présent la dispense

Tacite ; quand on veut une tragédie, il faut lire *Phèdre*. Cette politique de Flaminius est d'ailleurs trop grossière. Il dit que Rome fesait une injustice en procurant le royaume de Laodice au prince Attale, et que lui Flaminius s'était chargé de cette injustice : n'est-ce pas perdre tout son crédit? Quel ambassadeur a jamais dit, *on m'a chargé d'être un fripon ?* Ces expressions, *ce n'est pas loi pour elle, reine comme elle est, à bien parler*, etc., ne relèvent pas cette scène. (V.)

De se porter pour vous à cette violence.
Laissez donc cette reine en pleine liberté,
Et tournez vos desirs de quelque autre côté.
Rome de votre hymen prendra soin elle-même.

ATTALE. Mais s'il arrive enfin que Laodice m'aime?

FLAMINIUS. Ce seroit mettre encor Rome dans le hasard
Que l'on crût artifice ou force de sa part [1];
Cet hymen jetteroit une ombre sur sa gloire.
Prince, n'y pensez plus, si vous m'en pouvez croire.
Ou, si de mes conseils vous faites peu d'état,
N'y pensez plus du moins sans l'aveu du sénat.

ATTALE. A voir quelle froideur à tant d'amour succède,
Rome ne m'aime pas; elle hait Nicomède [2]:
Et lorsqu'à mes desirs elle a feint d'applaudir,
Elle a voulu le perdre, et non pas m'agrandir.

FLAMINIUS. Pour ne vous faire pas de réponse trop rude
Sur ce beau coup d'essai de votre ingratitude,
Suivez votre caprice, offensez vos amis;
Vous êtes souverain, et tout vous est permis:
Mais puisque enfin ce jour vous doit faire connoître
Que Rome vous a fait ce que vous allez être,
Que perdant son appui, vous ne serez plus rien,
Que le roi vous l'a dit, souvenez-vous-en bien [3].

SCÈNE VI.

ATTALE.

Attale, étoit-ce ainsi que régnoient tes ancêtres [4]?
Veux-tu le nom de roi pour avoir tant de maîtres?

[1] La plupart de tous ces vers sont des barbarismes : celui-ci en est un ; il veut dire, *ce serait exposer le sénat à passer pour un fourbe ou pour un tyran.* (V.)

[2] Ce vers excellent est fait pour servir de maxime à jamais. (V.)

[3] Tâchons d'éviter ces phrases louches et embarrassées. (V.)

[4] Dans ce monologue, qui prépare le dénouement, on aime à voir le prince Attale prendre les sentiments qui conviennent au fils d'un roi, qui va régner lui-même ; mais Flaminius lui a laissé très imprudemment voir que Rome hait Nicomède sans aimer Attale; mais si Flaminius est un peu maladroit, Attale est un peu imprudent d'abandonner tout d'un coup des protecteurs tels que les Romains, qui l'ont élevé, qui viennent de le couronner, et cela en faveur d'un prince qui l'a toujours traité avec un mépris insultant qu'on ne pardonne jamais. Rien de tout cela ne paraît ni naturel, ni bien conduit, ni intéressant; mais le monologue plaît, parcequ'il est noble. Il est toujours désagréable de voir un prince qui ne prend une résolution noble que parcequ'il s'aperçoit qu'on l'a joué, qu'on l'a méprisé : je ne sais s'il n'eût pas mieux

Ah ! ce titre à ce prix déja m'est importun :
S'il nous en faut avoir, du moins n'en ayons qu'un.
Le ciel nous l'a donné trop grand, trop magnanime,
Pour souffrir qu'aux Romains il serve de victime.
Montrons-leur hautement que nous avons des yeux,
Et d'un si rude joug affranchissons ces lieux.
Puisqu'à leurs intérêts tout ce qu'ils font s'applique,
Que leur vaine amitié cède à leur politique,
Soyons à notre tour de leur grandeur jaloux,
Et comme ils font pour eux faisons aussi pour nous [1].



ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

ARSINOÉ, ATTALE.

ARSINOÉ. J'ai prévu ce tumulte, et n'en vois rien à craindre :
Comme un moment l'allume, un moment peut l'éteindre [2],
Et, si l'obscurité laisse croître ce bruit,
Le jour dissipera les vapeurs de la nuit.
Je me fâche bien moins qu'un peuple se mutine
Que de voir que ton cœur dans son amour s'obstine,
Et, d'une indigne ardeur lâchement embrasé,
Ne rend point de mépris à qui t'a méprisé.
Venge-toi d'une ingrate, et quitte une cruelle,
A présent que le sort t'a mis au-dessus d'elle.

valu qu'il eût puisé ces nobles sentiments dans son caractère, à la vue des lâches intrigues qu'on fesait, même en sa faveur, contre son frère. (V.)

[1] Et comme ils font pour eux faisons aussi pour nous,

est encore du style comique. (V.)

[2] On n'allume pas un tumulte. Il se fait dans la ville une sédition imprévue : c'est une machine qu'il n'est plus guère permis d'employer aujourd'hui, parcequ'elle est triviale, parcequ'elle n'est pas renfermée dans l'exposition de la pièce, parceque, n'étant pas née du sujet, elle est sans art et sans mérite. Cependant, si cette sédition est sérieuse, Arsinoé et son fils perdent leur temps à raisonner sur la puissance et sur la politique de Romains. Arsinoé lui dit froidement : *Vous me ravissez d'avoir cette prudence.* Ce vers comique et les fautes de langue ne contribuent pas à embellir cette scène. (V.)

Son trône, et non ses yeux, avoit dû te charmer :
Tu vas régner sans elle ; à quel propos l'aimer ?
Porte, porte ce cœur à de plus douces chaînes.
Puisque te voilà roi, l'Asie a d'autres reines,
Qui, loin de te donner des rigueurs à souffrir [1],
T'épargneront bientôt la peine de t'offrir.

ATTALE. Mais, madame...

ARSINOÉ. Eh bien ! soit, je veux qu'elle se rende :
Prévois-tu les malheurs qu'ensuite j'appréhende ?
Sitôt que d'Arménie elle t'aura fait roi,
Elle t'engagera dans sa haine pour moi.
Mais, ô dieux ! pourra-t-elle y borner sa vengeance ?
Pourras-tu dans son lit dormir en assurance ?
Et refusera-t-elle à son ressentiment
Le fer ou le poison pour venger son amant [2] ?
Qu'est-ce qu'en sa fureur une femme n'essaie ?

ATTALE. Que de fausses raisons pour me cacher la vraie [3] !
Rome, qui n'aime pas à voir un puissant roi,
L'a craint en Nicomède, et le craindroit en moi.
Je ne dois plus prétendre à l'hymen d'une reine,
Si je ne veux déplaire à notre souveraine ;
Et puisque la fâcher ce seroit me trahir,
Afin qu'elle me souffre, il vaut mieux obéir.
Je sais par quels moyens sa sagesse profonde
S'achemine à grands pas à l'empire du monde.
Aussitôt qu'un état devient un peu trop grand,
Sa chute doit guérir l'ombrage qu'elle en prend [4].
C'est blesser les Romains que faire une conquête,
Que mettre trop de bras sous une seule tête [5] ;
Et leur guerre est trop juste après cet attentat

[1] On ne donne point des rigueurs comme on donne des faveurs ; cela n'est pas français, parceque cela n'est admis dans aucune langue. (V.) — Corneille ne dit pas que Laodice donne des rigueurs à Attale, mais qu'elle lui en donne à souffrir ; expression qui a un tout autre sens, et que l'usage autorisoit alors. (P.)

[2] Quelle idée ! pourquoi lui dire que sa femme l'empoisonnera ou l'assassinera ? (V.)

[3] Ce n'est pas elle qui cache la vraie raison ; ce qu'il dit à sa mère ne doit être dit qu'à Flaminius : ce n'est pas assurément sa mère qui craint qu'Attale ne soit trop puissant. (V.)

[4] On ne guérit point un ombrage : cette expression est impropre. (V.)

[5] *Mettre des bras sous une tête !* (V.)

Que fait sur leur grandeur un tel crime d'état [1].
Eux, qui pour gouverner sont les premiers des hommes,
Veulent que sous leur ordre on soit ce que nous sommes,
Veulent sur tous les rois un si haut ascendant
Que leur empire seul demeure indépendant.
Je les connois, madame, et j'ai vu cet ombrage
Détruire Antiochus, et renverser Carthage [2].
De peur de choir comme eux, je veux bien m'abaisser,
Et cède à des raisons que je ne puis forcer [3].
D'autant plus justement mon impuissance y cède,
Que je vois qu'en leurs mains on livre Nicomède.
Un si grand ennemi leur répond de ma foi;
C'est un lion tout prêt à déchaîner sur moi.

ARSINOÉ. C'est de quoi je voulois vous faire confidence :
Mais vous me ravissez d'avoir cette prudence.
Le temps pourra changer; cependant prenez soin
D'assurer des jaloux dont vous avez besoin [4].

SCÈNE II [5].

FLAMINIUS, ARSINOÉ, ATTALE.

ARSINOÉ. Seigneur, c'est remporter une haute victoire
Que de rendre un amant capable de me croire :
J'ai su le ramener aux termes du devoir,
Et sur lui la raison a repris son pouvoir.

FLAMINIUS. Madame, voyez donc si vous serez capable
De rendre également ce peuple raisonnable.
Le mal croît; il est temps d'agir de votre part,
Ou, quand vous le voudrez, vous le voudrez trop tard.
Ne vous figurez plus que ce soit le confondre

[1] *Un attentat qu'un crime d'état fait sur une grandeur*, c'est à la fois un solécisme et un barbarisme. (V.)

[2] *Un ombrage qui a détruit Carthage!* (V.)

[3] *Des raisons qu'on ne peut forcer*, c'est un barbarisme. (V.)

[4] *Assurer des jaloux* ne s'entend point. Quelque sens qu'on donne à cette phrase, elle est inintelligible. (V.)

[5] Cette scène paraît jeter un peu de ridicule sur la reine. Flaminius vient l'avertir, elle et son fils, qu'il n'est pas sage de parler de toute autre chose que d'une sédition qui est à craindre, et lui cite de vieux exemples de l'histoire de Rome; au lieu de s'adresser au roi, il vient parler à sa femme : c'est traiter ce roi en vieillard de comédie qui n'est pas le maître chez lui. (V.)

Que de le laisser faire, et ne lui point répondre [1].
Rome autrefois a vu de ces émotions,
Sans embrasser jamais vos résolutions.
Quand il falloit calmer toute une populace,
Le sénat n'épargnoit promesse ni menace,
Et rappeloit par-là son escadron mutin
Et du mont Quirinal et du mont Aventin,
Dont il l'auroit vu faire une horrible descente,
S'il eût traité long-temps sa fureur d'impuissante,
Et l'eût abandonnée à sa confusion,
Comme vous semblez faire en cette occasion.

ARSINOÉ. Après ce grand exemple en vain on délibère :
Ce qu'a fait le sénat montre ce qu'il faut faire ;
Et le roi... Mais il vient.

SCÈNE III.

PRUSIAS, ARSINOÉ, FLAMINIUS, ATTALE.

PRUSIAS. Je ne puis plus douter
Seigneur, d'où vient le mal que je vois éclater :
Ces mutins ont pour chefs les gens de Laodice [2].

FLAMINIUS. J'en avois soupçonné déja son artifice.

ATTALE. Ainsi votre tendresse et vos soins sont payés [3] !

FLAMINIUS. Seigneur, il faut agir ; et, si vous m'en croyez...

[1] *Laisser faire le peuple*, expression trop triviale. *Ne point répondre au peuple*, expression impropre. *L'escadron mutin qu'on aurait abandonné à sa confusion* n'est pas meilleur. (V.)

[2] Mais que veut Laodice? sauver son amant? c'est le perdre : il n'est point libre ; il est en la puissance du roi. Laodice, en fesant révolter le peuple en sa faveur, le rend décidément criminel, et expose sa vie et la sienne, surtout dans une cour tyrannique dont elle a dit : *Quiconque entre au palais porte sa tête au roi.* On pardonnerait cette action violente et peu réfléchie à une amante emportée par sa passion, à une Hermione; mais ce n'est pas ainsi que Corneille a peint Laodice. *Les mutins n'entendent plus raison*, dit La Bruyère, *dénouement vulgaire de tragédie.* Ce dénouement n'était pas encore vulgaire du temps de Corneille ; il ne l'avait employé que dans *Héraclius*. On ne conseillerait pas d'employer ce moyen, qui serait trop grossier, s'il n'était relevé par de grandes beautés. (V.)

[3] C'est ici une ironie d'Attale ; il a dessein de sauver Nicomède. (V.)

SCÈNE IV[1].

PRUSIAS, ARSINOÉ, FLAMINIUS, ATTALE, CLÉONE.

CLÉONE. Tout est perdu, madame, à moins d'un prompt remède :
Tout le peuple à grands cris demande Nicomède;
Il commence lui-même à se faire raison,
Et vient de déchirer Métrobate et Zénon.

ARSINOÉ. Il n'est donc plus à craindre, il a pris ses victimes :
Sa fureur sur leur sang va consumer ses crimes;
Elle s'applaudira de cet illustre effet,
Et croira Nicomède amplement satisfait.

FLAMINIUS. Si ce désordre étoit sans chefs et sans conduite,
Je voudrois, comme vous, en craindre moins la suite;
Le peuple par leur mort pourroit s'être adouci;
Mais un dessein formé ne tombe pas ainsi[2] :
Il suit toujours son but jusqu'à ce qu'il l'emporte[3];
Le premier sang versé rend sa fureur plus forte;
Il l'amorce, il l'acharne, il en éteint l'horreur,
Et ne lui laisse plus ni pitié ni terreur.

SCÈNE V.

PRUSIAS, FLAMINIUS, ARSINOÉ, ATTALE, CLÉONE, ARASPE.

ARASPE. Seigneur, de tous côtés le peuple vient en foule;
De moment en moment votre garde s'écoule;
Et, suivant les discours qu'ici même j'entends,

[1] C'est une règle invariable que, quand on introduit des personnages chargés d'un secret important, il faut que ce secret soit révélé : le public s'y attend; on doit, dans tous les cas, lui tenir ce qu'on lui a promis. Arsinoé a été menacée de la délation de ces prisonniers; Arsinoé a fait accroire au roi que Nicomède les a subornés : cet éclaircissement est la chose la plus importante, et il ne se fait point. C'est peut-être mal dénouer cette intrigue que de faire massacrer ces deux hommes par le peuple. (V.)

[2] Flaminius presse toujours d'agir; cependant le roi, la reine, et le prince Attale, restent dans la plus grande tranquillité. Cette inaction est extraordinaire, surtout de la part de la reine, dont le caractère est remuant : n'a-t-elle pas tort d'être tranquille, et de ne pas craindre qu'on la traite comme Métrobate et Zénon? Le peuple ne les a déchirés que parcequ'il les a crus apostés par elle; si on a tué ses complices, elle doit trembler pour elle-même. Il est beau de présenter au public une reine intrépide, mais il faut qu'elle soit assez éclairée pour connaître son danger. (V.)

[3] On n'emporte point un but, on n'éteint point une horreur : toujours des termes impropres et sans justesse. (V.)

Je n'en puis plus répondre.

PRUSIAS. Allons, allons le rendre,
Ce précieux objet d'une amitié si tendre.
Obéissons, madame, à ce peuple sans foi,
Qui, las de m'obéir, en veut faire son roi;
Et du haut d'un balcon, pour calmer la tempête,
Sur ses nouveaux sujets faisons voler sa tête.

ATTALE. Ah, seigneur!

PRUSIAS. C'est ainsi qu'il lui sera rendu :
A qui le cherche ainsi, c'est ainsi qu'il est dû.

ATTALE. Ah! seigneur, c'est tout perdre, et livrer à sa rage
Tout ce qui de plus près touche votre courage[1];
Et j'ose dire ici que votre majesté
Aura peine elle-même à trouver sûreté.

PRUSIAS. Il faut donc se résoudre à tout ce qu'il m'ordonne,
Lui rendre Nicomède avecque ma couronne :
Je n'ai point d'autre choix; et, s'il est le plus fort,
Je dois à son idole ou mon sceptre ou la mort.

FLAMINIUS. Seigneur, quand ce dessein auroit quelque justice,
Est-ce à vous d'ordonner que ce prince périsse?
Quel pouvoir sur ses jours vous demeure permis?
C'est l'otage de Rome, et non plus votre fils[2] :
Je dois m'en souvenir quand son père l'oublie.
C'est attenter sur nous qu'ordonner de sa vie;
J'en dois compte au sénat, et n'y puis consentir.
Ma galère est au port toute prête à partir;
Le palais y répond par la porte secrète :
Si vous le voulez perdre, agréez ma retraite;
Souffrez que mon départ fasse connoitre à tous
Que Rome a des conseils plus justes et plus doux;
Et ne l'exposez pas à ce honteux outrage
De voir à ses yeux même immoler son otage.

ARSINOÉ. Me croirez-vous, seigneur, et puis-je m'expliquer?

PRUSIAS. Ah! rien de votre part ne sauroit me choquer[3];

[1] Expression vicieuse (V.)

[2] Tout ce discours de Flaminius est une conséquence de son caractère artificieux parfaitement soutenu : mais remarquez que jamais des raisonnements politiques ne font un grand effet dans un cinquième acte, où tout doit être action ou sentiment, où la terreur et la pitié doivent s'emparer de tous les cœurs. (V.)

[3] On sent assez que cette manière de parler est trop familière. Je passe plusieurs termes déja observés ailleurs. (V.)

Parlez.

ARSINOÉ. Le ciel m'inspire un dessein dont j'espère
Et satisfaire Rome et ne vous pas déplaire.
S'il est prêt à partir, il peut en ce moment
Enlever avec lui son otage aisément :
Cette porte secrète ici nous favorise.
Mais, pour faciliter d'autant mieux l'entreprise,
Montrez-vous à ce peuple, et, flattant son courroux,
Amusez-le du moins à débattre avec vous [1] ;
Faites-lui perdre temps, tandis qu'en assurance
La galère s'éloigne avec son espérance.
S'il force le palais, et ne l'y trouve plus,
Vous ferez comme lui le surpris, le confus [2] ;
Vous accuserez Rome, et promettrez vengeance
Sur quiconque sera de son intelligence.
Vous envoierez après, sitôt qu'il sera jour,
Et vous lui donnerez l'espoir d'un prompt retour,
Où mille empêchements que vous ferez vous-même [3]
Pourront de toutes parts aider au stratagème [4].
Quelque aveugle transport qu'il témoigne aujourd'hui,
Il n'attentera rien tant qu'il craindra pour lui,
Tant qu'il présumera son effort inutile.
Ici la délivrance en paroît trop facile ;
Et s'il l'obtient, seigneur, il faut fuir vous et moi :
S'il le voit à sa tête, il en fera son roi ;
Vous le jugez vous-même.

PRUSIAS. Ah ! j'avouerai, madame,
Que le ciel a versé ce conseil dans votre ame [5].

[1] *Débattre* est nn verbe réfléchi qui n'emporte point son action avec lui : il en est ainsi de *plaindre, souvenir;* on dit, *se plaindre, se souvenir, se débattre;* mais quand *débattre* est actif il faut nn sujet, un objet, un régime; nous avons débattu ce point, cette opinion fut débattue. (V.)

[2] C'est un vers de comédie; et le conseil d'Arsinoé tient aussi un peu du comique. (V.)

[3] . . . Mille empêchements que vous ferez vous-même...

n'est ni noble ni français; on ne fait point des empêchements. (V.)

[4] Le roi et son épouse, qui, dans une situation si pressante, ont resté si long-temps paisibles, se déterminent enfin à prendre un parti : mais il paraît que le lâche conseil que donne Arsinoé est petit, indigne de la tragédie; et ses expressions, *faire le surpris, le confus, sitôt qu'il sera jour,* et *fuir vous et moi,* sont d'un style aussi lâche que le conseil. (V.)

[5] C'est là que Prusias est plus que jamais un vieillard de Molière, qui ne sait quel parti prendre, et qui trouve toujours que sa femme a raison. (V.)

Seigneur, se peut-il voir rien de mieux concerté?
FLAMINIUS. Il vous assure et vie [1], et gloire, et liberté ;
Et vous avez d'ailleurs Laodice en otage :
Mais qui perd temps ici perd tout son avantage.
PRUSIAS. Il n'en faut donc plus perdre : allons-y de ce pas.
ARSINOÉ. Ne prenez avec vous qu'Araspe et trois soldats :
Peut-être un plus grand nombre auroit quelque infidèle.
J'irai chez Laodice, et m'assurerai d'elle.
Attale, où courez-vous?
ATTALE. Je vais de mon côté
De ce peuple mutin amuser la fierté,
A votre stratagème en ajouter quelque autre [2].
ARSINOÉ. Songez que ce n'est qu'un que mon sort et le vôtre,
Que vos seuls intérêts me mettent en danger.
ATTALE. Je vais périr, madame, ou vous en dégager.
ARSINOÉ. Allez donc. J'aperçois la reine d'Arménie.

SCÈNE VI [3].

ARSINOÉ, LAODICE, CLÉONE.

ARSINOÉ. La cause de nos maux doit-elle être impunie?
LAODICE. Non, madame ; et, pour peu qu'elle ait d'ambition,
Je vous réponds déja de sa punition.
ARSINOÉ. Vous qui savez son crime, ordonnez de sa peine.
LAODICE. Un peu d'abaissement suffit pour une reine :
C'est déja trop de voir son dessein avorté.
ARSINOÉ. Dites, pour châtiment de sa témérité,
Qu'il lui faudroit du front tirer le diadème [4].
LAODICE. Parmi les généreux il n'en va pas de même ;
Ils savent oublier quand ils ont le dessus,
Et ne veulent que voir leurs ennemis confus.
ARSINOÉ. Ainsi qui peut vous croire, aisément se contente.
LAODICE. Le ciel ne m'a pas fait l'ame plus violente [5].

[1] *Il vous assure vie!* (V.)

[2] Le projet que forme sur-le-champ le prince Attale de délivrer son frère est noble, grand, et produit dans la scène un très bel effet ; mais la manière dont il l'annonce aux spectateurs ne tient-elle pas trop de la comédie? (V.)

[3] Pourquoi la reine d'Arménie vient-elle là? si elle veut qu'Arsinoé soit sa prisonnière, elle doit venir avec des gardes. (V.)

[4] *Tirer un diadème du front!* (V.)

[5] Voici encore, au cinquième acte, dans le moment où l'action est la plus vive, une scène d'ironie, mais remplie de beaux vers : Laodice, en qualité de chef de parti, au

ARSINOÉ. Soulever des sujets contre leur souverain,
Leur mettre à tous le fer et la flamme en la main,
Jusque dans le palais pousser leur insolence,
Vous appelez cela fort peu de violence?
LAODICE. Nous nous entendons mal, madame; et, je le voi,
Ce que je dis pour vous, vous l'expliquez pour moi [1].
Je suis hors de souci pour ce qui me regarde ;
Et je viens vous chercher pour vous prendre en ma garde,
Pour ne hasarder pas en vous la majesté [2]
Au manque de respect d'un grand peuple irrité.
Faites venir le roi, rappelez votre Attale;
Que je conserve en eux la dignité royale :
Ce peuple en sa fureur peut les connoître mal.
ARSINOÉ. Peut-on voir un orgueil à votre orgueil égal!
Vous, par qui seule ici tout ce désordre arrive;
Vous, qui dans ce palais vous voyez ma captive;
Vous, qui me répondrez au prix de votre sang
De tout ce qu'un tel crime attente sur mon rang,
Vous me parlez encore avec la même audace
Que si j'avois besoin de vous demander grace!
LAODICE. Vous obstiner, madame, à me parler ainsi,
C'est ne vouloir pas voir que je commande ici,
Que, quand il me plaira, vous serez ma victime.
Et ne m'imputez point ce grand désordre à crime :
Votre peuple est coupable, et dans tous vos sujets
Ces cris séditieux sont autant de forfaits;
Mais pour moi, qui suis reine, et qui, dans nos querelles,
Pour triompher de vous, vous ai fait ces rebelles,
Par le droit de la guerre il fut toujours permis
D'allumer la révolte entre ses ennemis :
M'enlever mon époux, c'est vous faire la mienne.
ARSINOÉ. Je la suis donc, madame; et, quoi qu'il en avienne,

lieu de venir braver la reine sous le frivole prétexte de la prendre sous sa protection, devrait veiller plus soigneusement à la suite de la révolte et à la sûreté du prince qu'elle appelle son époux : elle vient inutilement; elle n'a rien à dire à Arsinoé. Ces deux femmes se bravent sans savoir en quel état sont leurs affaires; mais les scènes de bravade réussissent presque toujours au théâtre. (V.)

[1] Ces méprises entre deux reines, ces équivoques semblent bien peu dignes de la tragédie. (V.)

[2] *Hasarder une majesté au manque de respect!* Encore s'il y avait *exposer!* Ce ne sont point là les *pompeux solécismes* que Boileau réprouve avec tant de raison, ce sont de très plats solécismes. (V.)

Si ce peuple une fois enfonce le palais,
C'est fait de votre vie, et je vous le promets.

LAODICE. Vous tiendrez mal parole, ou bientôt sur ma tombe
Tout le sang de vos rois servira d'hécatombe.
Mais avez-vous encor parmi votre maison
Quelque autre Métrobate, ou quelque autre Zénon?
N'appréhendez-vous point que tous vos domestiques
Ne soient déja gagnés par mes sourdes pratiques?
En savez-vous quelqu'un si prêt à se trahir,
Si las de voir le jour, que de vous obéir?
Je ne veux point régner sur votre Bithynie:
Ouvrez-moi seulement les chemins d'Arménie;
Et, pour voir tout d'un coup vos malheurs terminés,
Rendez-moi cet époux qu'en vain vous retenez.

ARSINOÉ. Sur le chemin de Rome il vous faut l'aller prendre;
Flaminius l'y mène, et pourra vous le rendre:
Mais hâtez-vous, de grace, et faites bien ramer,
Car déja sa galère a pris le large en mer [1].

LAODICE. Ah! si je le croyois!...

ARSINOÉ. N'en doutez point, madame.

LAODICE. Fuyez donc les fureurs qui saisissent mon ame:
Après le coup fatal de cette indignité,
Je n'ai plus ni respect ni générosité.
Mais plutôt demeurez pour me servir d'otage [2]
Jusqu'à ce que ma main de ses fers le dégage.
J'irai jusque dans Rome en briser les liens,
Avec tous vos sujets, avecque tous les miens;
Aussi bien Annibal nommoit une folie
De présumer la vaincre ailleurs qu'en Italie.
Je veux qu'elle me voie au cœur de ses états
Soutenir ma fureur d'un million de bras;
Et sous mon désespoir rangeant sa tyrannie [3]...

ARSINOÉ. Vous voulez donc enfin régner en Bithynie?
Et, dans cette fureur qui vous trouble aujourd'hui,
Le roi pourra souffrir que vous régniez pour lui?

[1] Ironie ou plutôt plaisanterie indigne de la noblesse tragique, ainsi que toutes celles qu'on a remarquées. (V.)

[2] Elle lui parle comme si elle était maîtresse du palais; elle devrait donc avoir des gardes. (V.)

[3] *Ranger une tyrannie sous un désespoir!* quelle phrase! quelle barbarie de langage! (V.)

LAODICE. J'y régnerai, madame, et sans lui faire injure.
Puisque le roi veut bien n'être roi qu'en peinture [1],
Que lui doit importer qui donne ici la loi,
Et qui règne pour lui des Romains ou de moi?
Mais un second otage entre mes mains se jette.

SCÈNE VII.

ARSINOÉ, LAODICE, ATTALE, CLÉONE.

ARSINOÉ. Attale, avez-vous su comme ils ont fait retraite?
ATTALE. Ah, madame!
ARSINOÉ. Parlez.
ATTALE. Tous les dieux irrités
Dans les derniers malheurs nous ont précipités.
Le prince est échappé [2].
LAODICE. Ne craignez plus, madame:
La générosité déja rentre en mon ame.
ARSINOÉ. Attale, prenez-vous plaisir à m'alarmer?
ATTALE. Ne vous flattez point tant que de le présumer.
Le malheureux Araspe [3], avec sa foible escorte,
L'avoit déja conduit à cette fausse porte;
L'ambassadeur de Rome étoit déja passé,
Quand, dans le sein d'Araspe, un poignard enfoncé
Le jette aux pieds du prince. Il s'écrie; et sa suite,
De peur d'un pareil sort prend aussitôt la fuite.
ARSINOÉ. Et qui dans cette porte a pu le poignarder?
ATTALE. Dix ou douze soldats qui sembloient la garder.
Et ce prince...
ARSINOÉ. Ah, mon fils! qu'il est partout de traîtres!
Qu'il est peu de sujets fidèles à leurs maîtres!
Mais de qui savez-vous un désastre si grand?
ATTALE. Des compagnons d'Araspe, et d'Araspe mourant.
Mais écoutez encor ce qui me désespère.
J'ai couru me ranger auprès du roi mon père;

[1] *Être roi en peinture;* cette expression est du grand nombre de celles auxquelles on reproche d'être trop familières. (V.)

[2] C'est dommage que la belle action d'Attale ne se présente ici que sous l'idée d'un mensonge et d'une supercherie: *le prince est échappé* tient encore du comique. (V.)

[3] Je pense qu'on doit rarement parler, dans un cinquième acte, de personnages qui n'ont rien fait dans la pièce. Araspe sacrifié ici n'est pas un objet assez important; et le prince qui l'a fait tuer est coupable d'une très vilaine action. (V.)

Il n'en étoit plus temps : ce monarque étonné
A ses frayeurs déja s'étoit abandonné [1],
Avoit pris un esquif pour tâcher de rejoindre
Ce Romain dont l'effroi peut-être n'est pas moindre.

SCÈNE VIII.

PRUSIAS, FLAMINIUS, ARSINOÉ, LAODICE, ATTALE, CLÉONE.

PRUSIAS. Non, non, nous revenons l'un et l'autre en ces lieux
Défendre votre gloire, ou mourir à vos yeux [2].
ARSINOÉ. Mourons, mourons, seigneur, et dérobons nos vies
A l'absolu pouvoir des fureurs ennemies ;
N'attendons pas leur ordre, et montrons-nous jaloux
De l'honneur qu'ils auroient à disposer de nous [3].
LAODICE. Ce désespoir, madame, offense un si grand homme
Plus que vous n'avez fait en l'envoyant à Rome :
Vous devez le connoître ; et, puisqu'il a ma foi,
Vous devez présumer qu'il est digne de moi.
Je le désavouerois s'il n'étoit magnanime,
S'il manquoit à remplir l'effort de mon estime [4],
S'il ne faisoit paroître un cœur toujours égal.
Mais le voici ; voyez si je le connois mal.

[1] Voilà ce pauvre bonhomme de Prusias avili plus que jamais ; il est traité tour à tour par ses deux enfants de sot et de poltron. (V.)

[2] Corneille dit lui-même, dans son Examen, qu'il avoit d'abord fini sa pièce sans faire revenir l'ambassadeur et le roi ; qu'il n'a fait ce changement que pour plaire au public, qui aime à voir à la fin d'une pièce tous les acteurs réunis : il convient que ce retour avilit encore plus le caractère de Prusias, de même que celui de Flaminius, qui se trouve dans une situation humiliante, puisqu'il semble n'être revenu que pour être témoin du triomphe de son ennemi. Cela prouve que le plan de cette tragédie était impraticable. (V.)

[3] La pensée est très mal exprimée ; il fallait dire : *Ravissons-leur en mourant la gloire d'ordonner de notre sort* ; il fallait au moins s'énoncer avec plus de clarté et de justesse. (V.)

[4] *Manquer à remplir l'effort d'une estime !* On s'indigne quand on voit la profusion de ces irrégularités, de ces termes impropres. On ne voit point cette foule de barbarismes dans les belles scènes des *Horaces* et de *Cinna*. Par quelle fatalité Corneille écrivait-il toujours avec plus d'incorrection, et dans un style plus grossier, à mesure que la langue se perfectionnait sous Louis XIV ? Plus son goût et son style devaient se perfectionner, et plus ils se corrompaient. (V.)

SCÈNE IX.

PRUSIAS, NICOMÈDE, ARSINOÉ, LAODICE, FLAMINIUS, ATTALE, CLÉONE.

NICOMÈDE. Tout est calme, seigneur ; un moment de ma vue
A soudain apaisé la populace émue.
PRUSIAS. Quoi ! me viens-tu braver jusque dans mon palais,
Rebelle ?
NICOMÈDE. C'est un nom que je n'aurai jamais.
Je ne viens point ici montrer à votre haine
Un captif insolent d'avoir brisé sa chaîne ;
Je viens en bon sujet vous rendre le repos [1],
Que d'autres intérêts troubloient mal à propos.
Non que je veuille à Rome imputer quelque crime :
Du grand art de régner elle suit la maxime ;
Et son ambassadeur ne fait que son devoir,
Quand il veut entre nous partager le pouvoir.
Mais ne permettez pas qu'elle vous y contraigne ;
Rendez-moi votre amour, afin qu'elle vous craigne ;
Pardonnez à ce peuple un peu trop de chaleur
Qu'à sa compassion a donné mon malheur ;
Pardonnez un forfait qu'il a cru nécessaire,
Et qui ne produira qu'un effet salutaire.
Faites-lui grace aussi, madame, et permettez
Que jusques au tombeau j'adore vos bontés.
Je sais par quel motif vous m'êtes si contraire :
Votre amour maternel veut voir régner mon frère ;
Et je contribuerai moi-même à ce dessein,
Si vous pouvez souffrir qu'il soit roi de ma main.
Oui, l'Asie à mon bras offre encor des conquêtes,
Et pour l'en couronner mes mains sont toutes prêtes.
Commandez seulement ; choisissez en quels lieux ;

[1] Nicomède, toujours fier et dédaigneux, bravant toujours son père, sa marâtre, et les Romains, devient généreux, et même docile, dans le moment où ils veulent le perdre, et où il se trouve leur maître. Cette grandeur d'ame réussit toujours ; mais il ne doit pas dire qu'il adore les bontés d'Arsinoé. Quant au royaume qu'il offre de conquérir au prince Attale, cette promesse ne paraît-elle pas trop romanesque ? et ne peut-on pas craindre que cette vanité ne fasse une opposition trop forte avec les discours nobles et sensés qui la précèdent ? Au reste, le retour de Nicomède dut faire grand plaisir aux spectateurs ; et je présume qu'il en eût fait davantage, si ce prince eût été dans un danger évident de perdre la vie. (V.)

Et j'en apporterai la couronne à vos yeux.
ARSINOÉ. Seigneur, faut-il si loin pousser votre victoire,
Et qu'ayant en vos mains et mes jours et ma gloire,
La haute ambition d'un si puissant vainqueur
Veuille encor triompher jusque dedans mon cœur?
Contre tant de vertu je ne puis le défendre;
Il est impatient lui-même de se rendre.
Joignez cette conquête à trois sceptres conquis,
Et je croirai gagner en vous un second fils.
PRUSIAS. Je me rends donc aussi, madame; et je veux croire
Qu'avoir un fils si grand est ma plus grande gloire [1].
Mais, parmi les douceurs qu'enfin nous recevons,
Faites-nous savoir, prince, à qui nous vous devons.
NICOMÈDE. L'auteur d'un si grand coup m'a caché son visage;
Mais il m'a demandé mon diamant pour gage [2],
Et me le doit ici rapporter dès demain.
ATTALE. Le voulez-vous, seigneur, reprendre de ma main?
NICOMÈDE. Ah! laissez-moi toujours à cette digne marque
Reconnoître en mon sang un vrai sang de monarque.
Ce n'est plus des Romains l'esclave ambitieux,
C'est le libérateur d'un sang si précieux.
Mon frère, avec mes fers vous en brisez bien d'autres,
Ceux du roi, de la reine, et les siens et les vôtres.
Mais pourquoi vous cacher en sauvant tout l'état?
ATTALE. Pour voir votre vertu dans son plus haut éclat;
Pour la voir seule agir contre notre injustice,
Sans la préoccuper par ce foible service;
Et me venger enfin ou sur vous ou sur moi,
Si j'eusse mal jugé de tout ce que je voi.
Mais, madame...
ARSINOÉ. Il suffit, voilà le stratagème
Que vous m'aviez promis pour moi contre moi-même.
(à Nicomède.)
Et j'ai l'esprit, seigneur, d'autant plus satisfait,

[1] Si Prusias n'est pas du commencement jusqu'à la fin un vieillard de comédie, j'ai tort. (V.)

[2] Attale paraît ici bien prudent, et Nicomède bien peu curieux; mais, si ce moyen n'est pas digne de la tragédie, la situation n'en est pas moins belle : il paraît seulement bien injuste et bien odieux qu'Attale ait assassiné un officier du roi son père, qui fesait son devoir : ne pouvait-il pas faire une belle action sans la souiller par cette horreur? A l'égard du diamant, je ne sais si Boileau, qui blâmait tant l'anneau royal dans Astrate, était content du diamant de Nicomède. (V.)

Que mon sang rompt le cours du mal que j'avois fait.

NICOMÈDE, *à Flaminius.*

Seigneur, à découvert, toute ame généreuse
D'avoir votre amitié doit se tenir heureuse;
Mais nous n'en voulons plus avec ces dures lois
Qu'elle jette toujours sur la tête des rois [1] :
Nous vous la demandons hors de la servitude;
Ou le nom d'ennemis nous semblera moins rude.

FLAMINIUS, *à Nicomède.* C'est de quoi le sénat pourra délibérer :
Mais cependant pour lui j'ose vous assurer,
Prince, qu'à ce défaut vous aurez son estime,
Telle que doit l'attendre un cœur si magnanime;
Et qu'il croira se faire un illustre ennemi,
S'il ne vous reçoit pas pour généreux ami.

PRUSIAS. Nous autres, réunis sous de meilleurs auspices,
Préparons à demain de justes sacrifices;
Et demandons aux dieux, nos dignes souverains,
Pour comble de bonheur l'amitié des Romains [2].

[1] *Jeter des lois sur la tête!* cette métaphore a le vice que nous avons remarqué dans les autres, de manquer de justesse, parcequ'on ne peut jeter une loi comme on jette de l'opprobre, de l'infamie, du ridicule : dans ces cas, le mot *jeter* rappelle l'idée de quelque souillure dont on peut physiquement couvrir quelqu'un; mais on ne peut couvrir un homme *d'une loi*. Je n'ai rien à dire de plus sur la pièce de *Nicomède* : il faut lire l'Examen que l'auteur lui-même en a fait. (V.) — Il nous semble que Voltaire en a bien dit assez. Ses observations, lorsqu'elles tiennent à l'art même, qu'il connoissoit très bien, sont, en général, dignes de lui. Parmi ses critiques de detail, il en est même auxquelles on ne peut méconnoître la pureté et la délicatesse de son goût; mais souvent il est sévère au point d'être injuste. Nous convenons que le style de cette pièce est trop inégal, et Voltaire n'avoit pas besoin de tant de remarques oiseuses pour le prouver : il devoit du moins avoir toujours raison, et nous avons démontré l'injustice de plusieurs de ses critiques. Mais quelque effort qu'il ait fait pour rabaisser le personnage de Nicomède, ce personnage n'en est pas moins une des conceptions qui honorent le plus le génie de Corneille. Le dénouement nous paroit aussi de la plus grande beauté; et il en est peu de plus applaudis. (P.)

[2] *Nicomède* est dans le goût de *Don Sanche d'Aragon*. Les Espagnols, comme on l'a déja dit, sont les inventeurs de ce genre, qui est une espèce de comédie héroïque. Ce n'est ni la terreur ni la pitié de la vraie tragédie; ce sont des aventures extraordinaires, des bravades, des sentiments généreux, et une intrigue dont le dénouement heureux ne coûte ni de sang aux personnages, ni de larmes aux spectateurs. L'art dramatique est une imitation de la nature, comme l'art de peindre. Il y a des sujets de peinture sublimes, il y en a de simples; la vie commune, la vie champêtre, les paysages, les grotesques même, entrent dans cet art : Raphaël a peint les horreurs de la mort, et les noces de Psyché. C'est ainsi que dans l'art dramatique on a la pastorale, la farce, la comédie, la tragédie, plus ou moins héroïque, plus ou moins terrible, plus ou moins attendrissante. Lorsqu'on rejoua, en 1756, *Nicomède*, oublié pendant plus de quatre-vingts ans, les comédiens du roi ne l'annoncèrent que sous le titre de tragi-comédie. Cette pièce est peut-être une des plus fortes preuves du génie

EXAMEN DE NICOMÈDE.

Voici une pièce d'une constitution assez extraordinaire : aussi est-ce la vingt et unième que j'ai mise sur le théâtre; et après y avoir fait ré-

de Corneille; et je ne suis pas étonné de l'affection qu'il avait pour elle. Ce genre est non seulement le moins théâtral de tous, mais le plus difficile à traiter. Il n'a point cette magie qui transporte l'ame, comme le dit si bien Horace :

Ille per extentum funem mihi posse videtur
Ire poeta, meum qui pectus inaniter angit,
Irritat, mulcet, falsis terroribus implet
Ut magus, et modo me Thebis, modo ponit Athenis.

Ce genre de tragédie ne se soutenant point par un sujet pathétique, par de grands tableaux, par les fureurs des passions, l'auteur ne peut qu'exciter un sentiment d'admiration pour le héros de la pièce. L'admiration n'émeut guère l'ame, ne la trouble point : c'est de tous les sentiments celui qui se refroidit le plus tôt. Le caractère de Nicomède avec une intrigue terrible, telle que celle de Rodogune, eût été un chef-d'œuvre. (V.) — Après *Héraclius*, le talent de Corneille commence à baisser. Il ne s'étoit pourtant écoulé que l'espace de dix ans entre cette tragédie et celle du *Cid*, et l'auteur n'en avoit encore que quarante. C'est l'âge où l'esprit est dans sa plus grande force : c'est depuis cet âge que Voltaire a fait le plus grand nombre de ses chefs-d'œuvre. Racine avoit cinquante ans quand il composa son admirable *Athalie*; et à cette même époque nous ne trouvons plus que deux ouvrages où le grand Corneille, déjà fort inférieur à lui-même dans le choix des sujets et dans la composition tragique, se retrouve encore à sa hauteur, au moins dans quelques scènes, je veux dire *Nicomède* et *Sertorius*. Il semble que l'auteur de *Nicomède* ait voulu faire voir dans cette pièce le contraste singulier de toutes celles où il avoit fait triompher la grandeur romaine : ici elle est sans cesse écrasée, et l'on diroit qu'il a voulu en faire justice. Cette singularité prouve les ressources de son talent, qui se montre encore dans le rôle de Nicomède. On aime à voir la fierté de ces tyrans du monde foulée aux pieds par un jeune héros, élève d'Annibal. Ce rôle soutient la pièce, qui d'ailleurs n'a rien de tragique. Aucun des personnages n'est jamais dans un véritable danger. C'est une intrigue domestique à la cour d'un roi vieux et foible, à qui l'on veut donner un successeur. Une belle-mère ambitieuse veut écarter Nicomède du trône, et y placer son fils Attale : les ressorts de l'intrigue sont entre les mains de deux subalternes qui ne paroissent même pas : ce sont deux faux témoins subornés par la reine, et qu'elle prétend subornés par Nicomède. Il s'agit d'un projet d'empoisonnement : mais l'accusation est si peu vraisemblable, Nicomède si puissant, si bien soutenu par ses exploits et par la faveur du peuple, et, d'un autre côté, la reine a tellement subjugué la vieillesse de Prusias, qu'il est impossible de craindre pour personne. Le dénouement est très défectueux, parcequ'il se trouve à la fin qu'Attale, méprisé par Nicomède, et traité d'homme *sans cœur*, fait une action de générosité très éclatante, et que tout-à-coup Nicomède lui est redevable de la vie, sans que l'on comprenne bien comment cette vie a été en péril. Joignez à ces défauts la foiblesse et l'avilissement extrême de Prusias, et l'on conviendra que Voltaire a raison quand il dit que l'auteur auroit dû appeler cet ouvrage *comédie héroïque*, et non pas *tragédie*. (La H.) — *Nicomède* n'est pas, comme le dit Voltaire, dans le goût de *Don Sanche d'Aragon*. Don Sanche n'est qu'un personnage de pure fantaisie, un aventurier, ou, si l'on veut, un héros de roman; et Nicomède, Prusias, Attale, Flaminius, sont des personnages historiques. Observez d'ailleurs avec quel art Corneille, par un choix heureux de circonstances, a su prêter à son sujet tout l'éclat dont il étoit susceptible. C'est chez Prusias même, père de Nicomède, qu'Annibal, se méfiant avec raison de la foiblesse de ce prince, venoit d'éviter, par une mort volontaire, l'affront d'être livré aux Romains; et non seulement Corneille ne manque pas d'enrichir son sujet de ce trait

citer quarante mille vers, il est bien malaisé de trouver quelque chose de nouveau, sans s'écarter un peu du grand chemin, et se mettre au hasard de s'égarer. La tendresse et les passions, qui doivent être l'ame des tragédies, n'ont aucune part en celle-ci ; la grandeur de courage y règne seule, et regarde son malheur d'un œil si dédaigneux, qu'il n'en sauroit arracher une plainte. Elle y est combattue par la politique, et n'oppose à ses artifices qu'une prudence généreuse, qui marche à visage découvert, qui prévoit le péril sans s'émouvoir, et qui ne veut point d'autre appui que celui de sa vertu et de l'amour qu'elle imprime dans les cœurs de tous les peuples.

L'histoire qui m'a prêté de quoi la faire paroître en ce haut degré est tirée du trente-quatrième livre de Justin. J'ai ôté de ma scène l'horreur de sa catastrophe, où le fils fait assassiner son père qui lui en avoit

d'histoire, et de prêter, si nous l'osons dire, à sa pièce l'appui du grand nom d'Annibal, mais il suppose que Nicomède avoit été l'élève de ce héros dans l'art de la guerre, et l'héritier de toute sa haine contre les Romains. Observez encore que jamais Corneille n'a peint avec plus de vérité que dans cette pièce la politique insidieuse de ces mêmes Romains, et la tyrannie qu'ils exerçoient sur les rois; et jugez si l'intrigue romanesque de *Don Sanche d'Aragon* peut être comparée à ces grands objets. Il faut avouer cependant que trop de familiarités et de négligences dans le style de *Nicomède* ne permettent pas de mettre cette pièce au rang des chefs-d'œuvre de Corneille ; mais nous ne la regardons pas moins comme une de ses plus étonnantes productions. On a dit de la *Bérénice* de Racine, que c'étoit une de ses plus foibles tragédies, ou même que ce n'étoit point une tragédie ; mais que Racine pourtant étoit seul capable de faire un si bel ouvrage. Nous croyons qu'à beaucoup d'égards on en pourroit dire autant de *Nicomède*. Quel autre, en effet, que Corneille eût osé concevoir le projet d'une tragédie qui ne seroit soutenue par aucune de ces passions sans lesquelles on auroit cru que la tragédie ne pouvoit exister? Lui-même reconnoit qu'elles n'ont aucune part dans cette pièce; et véritablement il l'a fondée tout entière sur le sentiment d'admiration que doit inspirer un grand homme qui n'oppose à tous les malheurs dont il est menacé qu'un courage inébranlable, et une fierté qui ne se dément jamais. Tel est, en effet, d'un bout à l'autre de la pièce, le caractère de Nicomède. Dédaignant de se plaindre, et ne pouvant s'abaisser un moment à la dissimulation, il ne sait combattre ses persécuteurs que par l'excès de son mépris. C'est en s'armant contre eux de l'ironie la plus accablante qu'il parvient souvent à les déconcerter, sans épargner même la foiblesse de son propre père. Ce qu'on n'a point encore osé tenter en comédie, le caractère du railleur, Corneille a su le rendre héroïque dans la tragédie. Nous le répétons, cette prodigieuse difficulté ne pouvoit être vaincue que par son génie; et Voltaire, en disant que cette pièce est dans le goût de *Don Sanche d'Aragon*, quelque éloge qu'il en fasse ensuite, semble n'avoir senti que foiblement ce qu'elle a de vraiment admirable. Elle se soutiendra avec éclat au théâtre, tant qu'il restera des acteurs qui réuniront, comme le célèbre Le Kain, à une grande supériorité d'intelligence et de talent, assez de noblesse pour rendre dans toute sa dignité le beau personnage de Nicomède. Voltaire dit qu'après avoir été oubliée pendant plus de quatre-vingts ans, cette pièce ne reparut qu'en 1756, et que les comédiens n'osèrent lui donner que le titre de tragi-comédie. Il devoit ajouter qu'elle reparut d'une manière si brillante, que bientôt on ne lui donna plus sur les affiches que le titre de tragédie, titre que Corneille lui avoit donné dans son origine, et qu'elle porte en effet dans toutes les éditions. Il est vrai qu'elle est du nombre de ces pièces qui ne peuvent se passer du talent d'un très grand acteur, et qui doivent, par conséquent, disparoître assez fréquemment du théâtre. (P.)

voulu faire autant, et n'ai donné ni à Prusias ni à Nicomède aucun dessein de parricide. J'ai fait ce dernier amoureux de Laodice, reine d'Arménie, afin que l'union d'une couronne voisine à la sienne donnât plus d'ombrage aux Romains, et leur fît prendre plus de soin d'y mettre un obstacle de leur part. J'ai approché de cette histoire celle de la mort d'Annibal, qui arriva un peu auparavant chez ce même roi, et dont le nom n'est pas un petit ornement à mon ouvrage. J'en ai fait Nicomède disciple, pour lui prêter plus de valeur et plus de fierté contre les Romains : et, prenant l'occasion de l'ambassade où Flaminius fut envoyé par eux vers ce roi leur allié pour demander qu'on remît entre leurs mains ce vieil ennemi de leur grandeur, je l'ai chargé d'une commission secrète de traverser ce mariage, qui leur devoit donner de la jalousie. J'ai fait que, pour gagner l'esprit de la reine, qui, suivant l'ordinaire des secondes femmes, avoit tout pouvoir sur celui de son vieux mari, il lui ramène un de ses fils, que mon auteur m'apprend avoir été nourri à Rome. Cela fait deux effets ; car, d'un côté, il obtient la perte d'Annibal par le moyen de cette mère ambitieuse ; et, de l'autre, il oppose à Nicomède un rival appuyé de toute la faveur des Romains, jaloux de sa gloire et de sa grandeur naissante.

Les assassins qui découvrirent à ce prince les sanglants desseins de son père m'ont donné jour à d'autres artifices pour le faire tomber dans les embûches que sa belle-mère lui avoit préparées ; et pour la fin, je l'ai réduite en sorte que tous mes personnages y agissent avec générosité, et que les uns rendant ce qu'ils doivent à la vertu, et les autres demeurant dans la fermeté de leur devoir, laissent un exemple assez illustre et une conclusion assez agréable.

La représentation n'en a point déplu, et ce ne sont pas les moindres vers qui soient partis de ma main. Mon principal but a été de peindre la politique des Romains au-dehors, et comme ils agissoient impérieusement avec les rois leurs alliés, leurs maximes pour les empêcher de s'accroître, et les soins qu'ils prenoient de traverser leur grandeur quand elle commençoit à leur devenir suspecte à force de s'augmenter et de se rendre considérable par de nouvelles conquêtes. C'est le caractère que j'ai donné à leur république en la personne de son ambassadeur Flaminius, à qui j'oppose un prince intrépide, qui voit sa perte assurée sans s'ébranler, et qui brave l'orgueilleuse masse de leur puissance, lors même qu'il en est accablé. Ce héros de ma façon sort un peu des règles de la tragédie, en ce qu'il ne cherche point à faire pitié par l'excès de ses infortunes : mais le succès a montré que la fermeté des grands cœurs, qui n'excite que de l'admiration dans l'ame du spectateur, est quelquefois aussi agréable que la compassion que notre art nous ordonne d'y produire par la représentation de leurs malheurs. Il en fait naître toutefois quelqu'une, mais elle ne va pas jusqu'à tirer des larmes. Son effet se borne à mettre les auditeurs dans les intérêts

de ce prince, et à leur faire former des souhaits pour ses prospérités.

Dans l'admiration qu'on a pour sa vertu, je trouve une manière de purger les passions, dont n'a point parlé Aristote, et qui est peut-être plus sûre que celle qu'il prescrit à la tragédie par le moyen de la pitié et de la crainte. L'amour qu'elle nous donne pour cette vertu que nous admirons, nous imprime de la haine pour le vice contraire. La grandeur de courage de Nicomède nous laisse une aversion de la pusillanimité; et la généreuse reconnoissance d'Héraclius qui expose sa vie pour Martian, à qui il est redevable de la sienne, nous jette dans l'horreur de l'ingratitude.

Je ne veux point dissimuler que cette pièce est une de celles pour qui j'ai le plus d'amitié. Aussi n'y remarquerai-je que ce défaut de la fin qui va trop vite, comme je l'ai dit ailleurs, et où l'on peut même trouver quelque inégalité de mœurs en Prusias et Flaminius, qui, après avoir pris la fuite sur la mer, s'avisent tout d'un coup de rappeler leur courage, et viennent se ranger auprès de la reine Arsinoé, pour mourir avec elle en la défendant. Flaminius y demeure en assez méchante posture, voyant réunir toute la famille royale, malgré les soins qu'il avoit pris de la diviser, et les instructions qu'il en avoit apportées de Rome. Il s'y voit enlever par Nicomède les affections de cette reine et du prince Attale, qu'il avoit choisis pour instruments à traverser sa grandeur, et semble n'être revenu que pour être témoin du triomphe qu'il remporte sur lui. D'abord, j'avois fini la pièce sans les faire revenir, et m'étois contenté de faire témoigner par Nicomède à sa belle-mère grand déplaisir de ce que la fuite du roi ne lui permettoit pas de lui rendre ses obéissances.

Cela ne démentoit point l'effet historique, puisqu'il laissoit sa mort en incertitude; mais le goût des spectateurs, que nous avons accoutumés à voir rassembler tous nos personnages à la conclusion de cette sorte de poëmes, fut cause de ce changement, où je me résolus, pour leur donner plus de satisfaction, bien qu'avec moins de régularité.

FIN DE NICOMÈDE.

PERTHARITE,

ROI DES LOMBARDS,

TRAGÉDIE. — 1653.

AU LECTEUR.

La mauvaise réception que le public a faite à cet ouvrage m'avertit qu'il est temps que je sonne la retraite, et que des préceptes de mon Horace je ne songe plus à pratiquer que celui-ci :

Solve senescentem mature sanus equum, ne
Peccet ad extremum ridendus et ilia ducat.

Il vaut mieux que je prenne congé de moi-même que d'attendre qu'on me le donne tout-à-fait ; et il est juste qu'après vingt années de travail je commence à m'apercevoir que je deviens trop vieux pour être encore à la mode. J'en remporte cette satisfaction, que je laisse le théâtre françois en meilleur état que je l'ai retrouvé, et du côté de l'art, et du côté des mœurs : les grands génies qui lui ont prêté leurs veilles, de mon temps, y ont beaucoup contribué ; et je me flatte jusqu'à penser que mes soins n'y ont pas nui : il en viendra de plus heureux après nous qui le mettront à sa perfection, et achèveront de l'épurer ; je le souhaite de tout mon cœur. Cependant agréez que je joigne ce malheureux poëme aux vingt et un qui l'ont précédé avec plus d'éclat ; ce sera la dernière importunité que je vous ferai de cette nature : non que j'en fasse une résolution si forte qu'elle ne se puisse rompre ; mais il y a grande apparence que j'en demeurerai là. Je ne vous dirai rien pour la justification de *Pertharite ;* ce n'est pas ma coutume de m'opposer au jugement du public : mais vous ne serez pas fâché que je vous fasse voir à mon ordinaire les originaux dont j'ai tiré cet événement, afin que vous puissiez séparer le faux d'avec le vrai, et les embellissements de nos feintes d'avec la pureté de l'histoire. Celui qui l'a écrite le premier a été Paul, diacre, à la fin de son quatrième livre, et au commencement du cinquième *des Gestes des Lombards;* et, pour n'y mêler rien du mien, je vous en donne la traduction fidèle qu'en a faite Antoine du Verdier dans ses diverses leçons : j'y ajoute un mot d'Erycius Puteanus, pour quelques circonstances en quoi ils diffèrent, et je le laisse en latin de peur de corrompre la beauté de son langage par la foiblesse de mes expressions. Flavius Blondus, dans son *Histoire de la Décadence*

de l'Empire romain, parle encore de Pertharite; mais comme il le fait chasser de son royaume étant encore enfant, sans nommer Rodelinde qu'à la fin de sa vie, je n'ai pas cru qu'il fût à propos de vous produire un témoin qui ne dit rien de ce que je traite.

ANTOINE DU VERDIER.

LIVRE IV DE SES DIVERSES LEÇONS, CHAP. XII.

Pertharite fut fils d'Aripert, roi des Lombards, lequel, après la mort du père, régna à Milan; et Gondebert, son frère, à Pavie: et étant survenue quelque noise et querelle entre les deux frères, Gondebert envoya Garibalde, duc de Turin, par-devers Grimoald, comte de Bénévent, capitaine généreux, le priant de le vouloir secourir contre Pertharite, avec promesse de lui donner une sienne sœur en mariage. Mais Garibalde, usant de trahison envers son seigneur, persuada à Grimoald d'y venir pour occuper le royaume, qui, par la discorde des frères, étoit en fort mauvais état, et prochain de sa ruine. Ce qu'entendant, Grimoald se dépouilla de sa comté de Bénévent, de laquelle il fit comte son fils, et, avec le plus de force qu'il put assembler, se mit en chemin pour aller à Pavie, et par toutes les cités où il passa s'acquit plusieurs amis pour s'en aider à prendre le royaume. Étant arrivé à Pavie, et parlé qu'il eut à Gondebert, il le tua par l'intelligence et moyen de Garibalde, et occupa le royaume. Pertharite, entendant ces nouvelles, abandonna Rodelinde sa femme et un sien petit-fils, lesquels Grimoald confina à Bénévent, et s'enfuit et retira vers Cacan, roi des Avarriens ou Huns. Grimoald ayant confirmé et établi son royaume à Pavie, entendant que Pertharite s'étoit sauvé vers Cacan, lui envoya ambassadeurs pour lui faire entendre que s'il gardoit Pertharite en son royaume, il ne jouiroit plus de la paix qu'il avoit eue avec les Lombards, et qu'il auroit un roi pour ennemi. Suivant laquelle ambassade, le roi des Avarriens appela en secret Pertharite, lui disant qu'il allât la part où il voudroit, afin que par lui les Avarriens ne tombassent en l'inimitié des Lombards: ce qu'ayant entendu, Pertharite s'en retournant en Italie, vint trouver Grimoald, soy fiant en sa clémence; et, comme il fut près de la ville de Lodi, il envoya devant un sien gentilhomme nommé Unulphe, auquel il se fioit grandement, pour advertir Grimoald de sa venue. Unulphe, se présentant au nouveau roi, lui donna avis comme Pertharite avoit recours à sa bonté, à laquelle il se venoit librement soumettre, s'il lui plaisoit l'accepter. Quoi entendant, Grimoald lui promit et jura de ne faire aucun déplaisir à son maître, lequel pouvoit venir sûrement, quand il voudroit, sur sa foi. Unulphe ayant rapporté telle réponse à son seigneur Pertharite, iceluy vint se

présenter devant Grimoald, et se prosterner à ses pieds, lequel le reçut gracieusement, et le baisa. Quoi fait, Pertharite lui dit : « Je vous suis « serviteur ; et, sachant que vous êtes très chrétien et ami de piété, « bien que je pusse vivre entre les païens, néanmoins, me confiant en « votre douceur et débonnaireté, me suis venu rendre à vos pieds. » Lors Grimoald, usant de ses serments accoutumés, lui promit, disant : « Par celui qui m'a fait naitre, puisque vous avez recours à ma foi, « vous ne souffrirez mal aucun en chose qui soit, et donnerai ordre que « vous pourrez honnêtement vivre. » Ce dit, lui ayant fait donner un bon logis, commanda qu'il fût entretenu selon sa qualité, et que toutes choses à lui nécessaires lui fussent abondamment baillées. Or, comme Pertharite eut prins congé du roi, et se fut retiré en son logis, advint que soudain les citoyens de Pavie à grandes troupes accoururent pour le voir et saluer, comme l'ayant auparavant connu et honoré. Mais voici de combien peut nuire une mauvaise langue. Quelques flatteurs et malins, ayant pris garde aux caresses faites par le peuple à Pertharite, vinrent trouver Grimoald, et lui firent entendre que si bientôt il ne faisoit tuer Pertharite, il étoit en branle de perdre le royaume et la vie, lui assurant qu'à cette fin tous ceux de la ville lui faisoient la cour. Grimoald, homme facile à croire, et bien souvent trop de léger, s'étonna aucunement ; et, atteint de défiance, ayant mis en oubli sa promesse, s'enflamma subitement de colère, et dès lors jura la mort de l'innocent Pertharite, commençant à prendre avis en soi par quel moyen et en quelle sorte il lui pourroit le lendemain ôter la vie, pour ce que lors étoit trop tard ; et à ce soir lui envoya diverses sortes de viandes, et vins des plus friands en grande abondance pour le faire enivrer, afin que par trop boire et manger, et étant enseveli en vin et à dormir, il ne pût penser aucunement à son salut : mais un gentilhomme qui avoit jadis été serviteur du père de Pertharite, qui lui portoit de la viande de la part du roi, baissant la tête sous la table, comme s'il lui eût voulu faire la révérence et embrasser le genouil, lui fit savoir secrètement que Grimoald avoit delibéré de le faire mourir; dont Pertharite commanda à l'instant à son échanson qu'il ne lui versât autre breuvage durant le repas qu'un peu d'eau dans sa coupe d'argent. Tellement qu'étant Pertharite invité par les courtisans, qui lui présentoient les viandes de diverses sortes, de faire brindes, et ne laisser rien dans sa coupe pour l'amour du roi ; lui, pour l'honneur et révérence de Grimoald, promettoit de la vider du tout, et toutefois ce n'étoit qu'eau qu'il buvoit. Les gentilshommes et serviteurs rapportèrent à Grimoald comme Pertharite haussoit le gobelet, et buvoit à sa bonne grace démesurément : de quoi se réjouissant, Grimoald dit en riant : « Cet yvrongne boive son saoul seule-« ment, car demain il rendra le vin mêlé avec son sang. » Le soir même il envoya ses gardes entourer la maison de Pertharite, afin qu'il ne s'en pût fuir; lequel, après qu'il eut soupé, et que tous furent sortis de la

chambre, lui demeuré seul avec Unulphe, et le page qui avoit accoutumé le vêtir, lesquels étoient les deux plus fidèles serviteurs qu'il eût, leur découvrit comme Grimoald avoit entrepris de le faire mourir : pour à quoi obvier, Unulphe lui chargea sur les épaules les couvertes d'un lit, une coutre, et une peau d'ours qui lui couvroit le dos et le visage; et comme si c'eût été quelque rustique ou faquin, commença de grande affection à le chasser à grands coups de bâton hors de la chambre, et lui faire plusieurs outrages et vilainies, tellement que chassé, et ainsi battu, il se laissoit choir souvent en terre : ce que voyant les gardes de Grimoald qui étoient en sentinelle à l'entour de la maison, demandèrent à Unulphe que c'étoit : « C'est, répondit-il, un maraud de valet que j'ai, qui, outre mon commandement, m'avoit dressé mon « lit en la chambre de cet yvrongne Pertharite, lequel est tellement « rempli de vin qu'il dort comme mort; et partant, je le frappe. » Eux entendant ces paroles, les croyant véritables, se réjouirent tous, et ne pensant que Pertharite fût ce valet, lui firent place et à Unulphe, et les laissèrent aller. La même nuit Pertharite arriva en la ville d'Ast, et de là passa les monts, et vint en France. Or, comme il fut sorti, et Unulphe après, le fidèle page avoit diligemment fermé la porte après lui, et demeura seul dedans la chambre, là où le lendemain les messagers du roi vinrent pour mener Pertharite au palais; et, ayant frappé à l'huis, le page prioit d'attendre, disant : « Pour Dieu, ayez « pitié de lui, et laissez-le achever de dormir; car, étant encore lassé « du chemin, il dort de profond sommeil. » Ce que lui ayant accordé, le rapportèrent à Grimoald, lequel dit que tant mieux, et commanda que, quoi que ce fût, on y retournât, et qu'ils l'amenassent; auquel commandement les soldats revinrent heurter de plus fort à l'huis de la chambre; et le page les pria de permettre qu'il reposât encore un peu; mais ils crioient et tempêtoient de tant plus, disant : « N'aura meshuy « dormi assez cet yvrongne? » Et en même temps rompirent à coups de pied la porte, et entrés dedans cherchèrent Pertharite dans le lit; mais, ne le trouvant point, demandèrent au page où il étoit, lequel leur dit qu'il s'en étoit fui. Lors ils prindrent le page par les cheveux, et le menèrent en grande furie au palais; et comme ils furent devant le roi, dirent que Pertharite avoit fait vie, à quoi le page avoit tenu la main, dont il méritoit la mort. Grimoald demanda par ordre par quel moyen Pertharite s'étoit sauvé; et le page lui conta le fait de la sorte qu'il étoit advenu. Grimoald connoissant la fidélité de ce jeune homme, voulut qu'il fût un de ses pages, l'exhortant à lui garder cette foi qu'il avoit à Pertharite, lui promettant en outre de lui faire beaucoup de bien. Il fit venir en après Unulphe devant lui, auquel il pardonna de même, lui recommandant sa foi et sa prudence : quelques jours après, il lui demanda s'il ne vouloit pas être bientôt avec Pertharite; à quoi Unulphe, avec serment, répondit que plutôt il auroit

voulu mourir avec Pertharite que vivre en tout autre lieu en tout plaisir et délices. Le roi fit pareille demande au page, à savoir-mon s'il trouvoit meilleur de demeurer avec soi au palais que de vivre avec Pertharite en exil; mais le page lui ayant répondu comme Unulphe avoit fait, le roi, prenant en bonne part leurs paroles, et louant la foi de tous deux, commanda à Unulphe demander tout ce qu'il voudroit de sa maison, et qu'il s'en allât en toute sûreté trouver Pertharite. Il licencia et donna congé de même au page, lequel avec Unulphe, portant avec eux, par la courtoisie et libéralité du roi, ce qui leur étoit de besoin pour leur voyage, s'en allèrent en France trouver leur desiré seigneur Pertharite.

ERYCIUS PUTEANUS

HISTORIÆ BARBARICÆ, LIB. II, N° XV.

Tam tragico nuncio obstupefactus Pertharitus, ampliusque tyrannum quam fratrem timens, fugam ad Cacanum Hunnorum regem arripuit, Rodelinda uxore et filio Cuniperto Mediolam relictis : sed jam magna sui parte miser, et in carissimis pignoribus captus, cum a rege hospite rejiceretur, ad hostem redire statuit, et cujus sævitiam timuerat, clementiam experiri. Quid votis obesset? non regnum, sed incolumitas quærebatur. Etenim Pertharitus, quasi pati jam fortunæ contumeliam posset, fratre occiso, supplex esse sustinuit : et quia amplius putavit Grimoaldus, reddere vitam, quam regnum eripere, facilis fuit. Longe tamen aliud fata ordiebantur : ut nec securus esset, qui parcere voluit; nec liber à discrimine, qui salutem duntaxat pactus erat. Atque interea rex novus, destinatis nuptiis potentiam firmaturus, desponsam sibi virginem tori sceptrique sociam assumit. Et sic in familia Ariperti regium permanere nomen videbatur; quippè post filios gener diadema sumpserat. Venit igitur Ticinum Pertharitus, et, suæ oblitus appellationis, sororem reginam salutavit. Plenus mutuæ benevolentiæ hic congressus fuit, ac plane redire ad felicitatem profugus videbatur, nisi quod non imperaret. Domus et familia quasi proximam nupero splendori vitam acturo datur. Quid fit? Visendi et salutandi causa cum frequentes confluerent, partim Longobardi, partim Insubres, humanitatis regem pœnituit. Sic officia nocuere : et quia in exemplum benignitas miserantis valuit, extincta est. A populo coli, et regnum moliri, juxta habitum. Itaque, ut rex metu solveretur, secundum parricidium non exhorruit. Nuper manu, nunc imperio cruentus, morti Pertharitum destinat. Sed nihil insidiæ, nihil percussores immissi potuere : elapsus est. Amica et ingeniosa Unulphi fraude beneficium salutis stetit, qui inclusum et obsessum ursina pelle circumtegens, et tanquam pro man-



cipio pellens, cubiculo ejecit. Dolum ingesta quoque verbera vestiebant : et quia nox erat, falli satellites potuere. Facinus quemadmodum regi displicuit, ita fidei exemplum laudatum est.

PERSONNAGES.

PERTHARITE, roi des Lombards.
GRIMOALD, comte de Bénévent, ayant conquis le royaume des Lombards sur Pertharite.
GARIBALDE, duc de Turin.
UNULPHE, seigneur lombard.
RODELINDE, femme de Pertharite.
ÉDUIGE, sœur de Pertharite.
SOLDATS.

La scène est à Milan.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

RODELINDE, UNULPHE.

RODELINDE. Oui, l'honneur qu'il me rend ne fait que m'outrager.
Je vous le dis encor, rien ne peut me changer;
Ses conquêtes pour moi sont des objets de haine;
L'hommage qu'il m'en fait renouvelle ma peine;
Et, comme son amour redouble mon tourment,
Si je le hais vainqueur, je le déteste amant.
Voilà quelle je suis, et quelle je veux être,
Et ce que vous direz au comte votre maître.
UNULPHE. Dites : au roi, madame.
RODELINDE. Ah! je ne pense pas
Que de moi Grimoald exige un cœur si bas;
S'il m'aime, il doit aimer cette digne arrogance
Qui brave ma fortune et remplit ma naissance [1].
Si d'un roi malheureux et la fuite et la mort
L'assurent dans son trône à titre du plus fort,
Ce n'est point à sa veuve à traiter de monarque
Un prince qui ne l'est qu'à cette triste marque.
Qu'il ne se flatte point d'un espoir décevant :
Il est toujours pour moi comte de Bénévent,

[1] On est toujours étonné de cette foule d'impropriétés, de cet amas de phrases louches, irrégulières, incohérentes, obscures, et des mots qui ne sont point faits pour se trouver ensemble; mais on ne remarquera pas ces fautes qui reviennent à tout moment dans *Pertharite*. Cette pièce est si au-dessous des plus mauvaises de notre temps, que presque personne ne peut la lire. Les remarques sont inutiles. (V.)

Toujours l'usurpateur du sceptre de nos pères,
Et toujours, en un mot, l'auteur de mes misères.

UNULPHE. C'est ne connoître pas la source de vos maux,
Que de les imputer à ses nobles travaux;
Laissez à sa vertu le prix qu'elle mérite,
Et n'en accusez plus que votre Pertharite.
Son ambition seule...

RODELINDE. Unulphe, oubliez-vous
Que vous parlez à moi, qu'il étoit mon époux?

UNULPHE. Non : mais vous oubliez que, bien que la naissance
Donnât à son aîné la suprême puissance,
Il osa toutefois partager avec lui
Un sceptre dont son bras devoit être l'appui;
Qu'on vit alors deux rois en votre Lombardie,
Pertharite à Milan, Gundebert à Pavie,
Dont ce dernier, piqué par un tel attentat,
Voulut entre ses mains réunir son état,
Et ne put voir long-temps en celles de son frère[1]...

RODELINDE. Dites qu'il fut rebelle aux ordres de son père.
Le roi, qui connoissoit ce qu'ils valoient tous deux,
Mourant entre leurs bras, fit ce partage entre eux :
Il vit en Pertharite une ame trop royale
Pour ne lui pas laisser une fortune égale;
Et vit en Gundebert un cœur assez abject
Pour ne mériter pas son frère pour sujet.
Ce n'est pas attenter aux droits d'une couronne
Qu'en conserver la part qu'un père nous en donne;
De son dernier vouloir c'est se faire des lois,
Honorer sa mémoire, et défendre son choix.

UNULPHE. Puisque vous le voulez, j'excuse son courage;

[1] Cette exposition est très obscure : un Unulphe, un Gundebert, un Grimoald, annoncent d'ailleurs une tragédie bien lombarde. C'est une grande erreur de croire que tous ces noms barbares de Goths, de Lombards, de Francs, puissent faire sur la scène le même effet qu'Achille, Iphigénie, Andromaque, Électre, Oreste, Pyrrhus. Boileau se moque, avec raison, de celui *qui, pour son héros, va choisir Childebrand.* Les Italiens eurent grande raison, et montrèrent le bon goût qui les anima long-temps, lorsqu'ils firent renaître la tragédie au commencement du seizième siècle; ils prirent presque tous les sujets de leurs tragédies chez les Grecs. Il ne faut pas croire qu'un meurtre commis dans la rue Tiquetonne ou dans la rue Barbette, que des intrigues politiques de quelques bourgeois de Paris, qu'un prévôt des marchands, nommé Marcel, que les sieurs Aubert et Fauconnau, puissent jamais remplacer les héros de l'antiquité. Nous n'en dirons pas plus sur cette pièce : voyez seulement les endroits où Racine a taillé en diamants brillants les cailloux bruts de Corneille. (V.)

Mais condamnez du moins l'auteur de ce partage,
Dont l'amour indiscret pour des fils généreux,
Les faisant tous deux rois, les a perdus tous deux.
Ce mauvais politique avoit dû reconnoitre
Que le plus grand état ne peut souffrir qu'un maître,
Que les rois n'ont qu'un trône et qu'une majesté,
Que leurs enfants entre eux n'ont point d'égalité,
Et qu'enfin la naissance a son ordre infaillible
Qui fait de leur couronne un point indivisible.

RODELINDE. Et toutefois le ciel par les événements
Fit voir qu'il approuvoit ses justes sentiments.
Du jaloux Gundebert l'ambitieuse haine
Fondant sur Pertharite y trouva tôt sa peine.
Une bataille entre eux vidoit leur différent;
Il en sortit défait, il en sortit mourant :
Son trépas nous laissoit toute la Lombardie,
Dont il nous envioit une foible partie;
Et j'ai versé des pleurs, qui n'auroient pas coulé,
Si votre Grimoald ne s'en fût point mêlé.
Il lui promit vengeance, et sa main plus vaillante
Rendit après sa mort sa haine triomphante :
Quand nous croyions le sceptre en la nôtre affermi,
Nous changeâmes de sort en changeant d'ennemi;
Et, le voyant régner où régnoient les deux frères,
Jugez à qui je puis imputer nos misères.

UNULPHE. Excusez un amour que vos yeux ont éteint :
Son cœur pour Éduige en étoit lors atteint;
Et, pour gagner la sœur à ses desirs trop chère,
Il fallut épouser les passions du frère.
Il arma ses sujets, plus pour la conquérir,
Qu'à dessein de vous nuire ou de le secourir.
Alors qu'il arriva, Gundebert rendoit l'ame,
Et sut en ce moment abuser de sa flamme.
« Bien, dit-il, que je touche à la fin de mes jours,
« Vous n'avez pas en vain amené du secours;
« Ma mort vous va laisser ma sœur et ma querelle;
« Si vous l'osez aimer, vous combattrez pour elle. »
Il la proclame reine; et sans retardement
Les chefs et les soldats ayant prêté serment,
Il en prend d'elle un autre, et de mon prince même :

« Pour montrer à tous deux à quel point je vous aime,
« Je vous donne, dit-il, Grimoald pour époux,
« Mais à condition qu'il soit digne de vous;
« Et vous ne croirez point, ma sœur, qu'il vous mérite,
« Qu'il n'ait vengé ma mort, et détruit Pertharite,
« Qu'il n'ait conquis Milan, qu'il n'y donne la loi.
« A la main d'une reine il faut celle d'un roi. »
Voilà ce qu'il voulut, voilà ce qu'ils jurèrent,
Voilà sur quoi tous deux contre vous s'animèrent.
Non que souvent mon prince, impatient amant,
N'ait voulu prévenir l'effet de son serment :
Mais contre son amour la princesse obstinée
A toujours opposé la parole donnée;
Si bien que ne voyant autre espoir de guérir,
Il a fallu sans cesse et vaincre et conquérir.
Enfin, après deux ans, Milan par sa conquête
Lui donnoit Éduige en couronnant sa tête,
Si ce même Milan dont elle étoit le prix
N'eût fait perdre à ses yeux ce qu'ils avoient conquis.
Avec un autre sort il prit un cœur tout autre;
Vous fûtes sa captive, et le fites le vôtre;
Et la princesse alors, par un bizarre effet,
Pour l'avoir voulu roi, le perdit tout-à-fait.
Nous le vîmes quitter ses premières pensées,
N'avoir plus pour l'hymen ces ardeurs empressées,
Éviter Éduige, à peine lui parler,
Et sous divers prétexte à son tour reculer.
Ce n'est pas que long-temps il n'ait tâché d'éteindre
Un feu dont vos vertus avoient lieu de se plaindre;
Et tant que dans sa fuite a vécu votre époux,
N'étant plus à sa sœur, il n'osoit être à vous :
Mais sitôt que sa mort eut rendu légitime
Cette ardeur qui n'étoit jusque-là qu'un doux crime...

SCÈNE II.

RODELINDE, ÉDUIGE, UNULPHE.

ÉDUIGE. Madame, si j'étois d'un naturel jaloux,
Je m'inquiéterois de le voir avec vous,
Je m'imaginerois, ce qui pourroit bien être,

Que ce fidèle agent vous parle pour son maître :
Mais comme mon esprit n'est pas si peu discret
Qu'il vous veuille envier la douceur du secret,
De cette opinion j'aime mieux me défendre,
Pour mettre en votre choix celle que je dois prendre,
La régler par votre ordre, et croire avec respect
Tout ce qu'il vous plaira d'un entretien suspect.

RODELINDE. Le secret n'est pas grand qu'aisément on devine,
Et l'on peut croire alors tout ce qu'on s'imagine.
Oui, madame, son maître a de fort mauvais yeux;
Et, s'il m'en pouvoit croire, il en useroit mieux.

ÉDUIGE. Il a beau s'éblouir alors qu'il vous regarde,
Il vous échappera si vous n'y prenez garde.
Il lui faut obéir, tout amoureux qu'il est,
Et vouloir ce qu'il veut, quand et comme il lui plaît.

RODELINDE. Avez-vous reconnu par votre expérience
Qu'il faille déférer à son impatience?

ÉDUIGE. Vous ne savez que trop ce que c'est que sa foi.

RODELINDE. Autre est celle d'un comte, autre celle d'un roi;
Et, comme un nouveau rang forme une ame nouvelle,
D'un comte déloyal il fait un roi fidèle.

ÉDUIGE. Mais quelquefois, madame, avec facilité
On croit des maris morts qui sont pleins de santé;
Et, lorsqu'on se prépare aux seconds hyménées,
On voit par leur retour des veuves étonnées.

RODELINDE. Qu'avez-vous vu, madame, ou que vous a-t-on dit?

ÉDUIGE. Ce mot un peu trop tôt vous alarme l'esprit.
Je ne vous parle pas de votre Pertharite :
Mais il se pourra faire enfin qu'il ressuscite,
Qu'il rende à vos desirs leur juste possesseur;
Et c'est dont je vous donne avis en bonne sœur.

RODELINDE. N'abusez point d'un nom que votre orgueil rejette.
Si vous étiez ma sœur, vous seriez ma sujette;
Mais un sceptre vaut mieux que les titres du sang,
Et la nature cède à la splendeur du rang.

ÉDUIGE. La nouvelle vous fâche, et du moins importune
L'espoir déja formé d'une bonne fortune.
Consolez-vous, madame; il peut n'en être rien;
Et souvent on nous dit ce qu'on ne sait pas bien.

RODELINDE. Il sait mal ce qu'il dit, quiconque vous fait croire

Qu'aux feux de Grimoald je trouve quelque gloire.
Il est vaillant, il règne, et comme il faut régner;
Mais toutes ses vertus me le font dédaigner.
Je hais dans sa valeur l'effort qui le couronne;
Je hais dans sa bonté les cœurs qu'elle lui donne;
Je hais dans sa prudence un grand peuple charmé;
Je hais dans sa justice un tyran trop aimé;
Je hais ce grand secret d'assurer sa conquête,
D'attacher fortement ma couronne à sa tête;
Et le hais d'autant plus que je vois moins de jour
A détruire un vainqueur qui règne avec amour.

ÉDUIGE. Cette haine qu'en vous sa vertu même excite
Est fort ingénieuse à voir tout son mérite;
Et qui nous parle ainsi d'un objet odieux
En diroit bien du mal s'il plaisoit à ses yeux.

RODELINDE. Qui hait brutalement permet tout à sa haine;
Il s'emporte, il se jette où sa fureur l'entraîne;
Il ne veut avoir d'yeux que pour ses faux portraits:
Mais qui hait par devoir ne s'aveugle jamais;
C'est sa raison qui hait, qui, toujours équitable,
Voit en l'objet haï ce qu'il a d'estimable,
Et verroit en l'aimé ce qu'il y faut blâmer,
Si ce même devoir lui commandoit d'aimer.

ÉDUIGE. Vous en savez beaucoup.

RODELINDE. Je sais comme il faut vivre.

ÉDUIGE. Vous êtes donc, madame, un grand exemple à suivre.

RODELINDE. Pour vivre l'ame saine on n'a qu'à m'imiter.

ÉDUIGE. Et qui veut vivre aimé n'a qu'à vous en conter?

RODELINDE. J'aime en vous un soupçon qui vous sert de supplice;
S'il me fait quelque outrage, il m'en fait bien justice.

ÉDUIGE. Quoi! vous refuseriez Grimoald pour époux?

RODELINDE. Si je veux l'accepter, m'en empêcherez-vous?
Ce qui jusqu'à présent vous donne tant d'alarmes,
Sitôt qu'il me plaira, vous coûtera des larmes;
Et, quelque grand pouvoir que vous preniez sur moi,
Je n'ai qu'à dire un mot pour vous faire la loi.
N'aspirez point, madame, où je voudrai prétendre;
Tout son cœur est à moi, si je daigne le prendre:
Consolez-vous pourtant, il m'en fait l'offre en vain;
Je veux bien sa couronne, et ne veux point sa main.

Faites, si vous pouvez, revivre Pertharite,
Pour l'opposer aux feux dont votre amour s'irrite.
Produisez un fantôme, ou semez un faux bruit,
Pour remettre en vos fers un prince qui vous fuit;
J'aiderai votre feinte, et ferai mon possible
Pour tromper avec vous ce monarque invincible,
Pour renvoyer chez vous les vœux qu'on vient m'offrir,
Et n'avoir plus chez moi d'importuns à souffrir.
ÉDUIGE. Qui croit déja ce bruit un tour de mon adresse,
De son effet sans doute auroit peu d'alégresse,
Et, loin d'aider la feinte avec sincérité,
Pourroit fermer les yeux même à la vérité.
RODELINDE. Après m'avoir fait perdre époux et diadème,
C'est trop que d'attenter jusqu'à ma gloire même,
Qu'ajouter l'infamie à de si rudes coups.
Connoissez-moi, madame, et désabusez-vous.
Je ne vous cèle point qu'ayant l'ame royale,
L'amour du sceptre encor me fait votre rivale,
Et que je ne puis voir d'un cœur lâche et soumis
La sœur de mon époux déshériter mon fils.
Mais que dans mes malheurs jamais je me dispose
A les vouloir finir m'unissant à leur cause,
A remonter au trône où vont tous mes desirs,
En épousant l'auteur de tous mes déplaisirs !
Non, non, vous présumez en vain que je m'apprête
A faire de ma main sa dernière conquête;
Unulphe peut vous dire en fidèle témoin
Combien à me gagner il perd d'art et de soin.
Si, malgré la parole et donnée et reçue,
Il cessa d'être à vous au moment qu'il m'eut vue,
Aux cendres d'un mari tous mes feux réservés
Lui rendent les mépris que vous en recevez.

SCÈNE III.

GRIMOALD, RODELINDE, ÉDUIGE, GARIBALDE, UNULPHE.

RODELINE. Approche, Grimoald, et dis à ta jalouse,
A qui du moins ta foi doit le titre d'épouse,
Si, depuis que pour moi je t'ai vu soupirer,

Jamais d'un seul coup d'œil je t'ai fait espérer ;
Ou, si tu veux laisser pour éternelle gêne
A cette ambitieuse une frayeur si vaine,
Dis-moi de mon époux le déplorable sort :
Il vit, il vit encor, si j'en crois son rapport;
De ses derniers honneurs les magnifiques pompes
Ne sont qu'illusions avec quoi tu me trompes;
Et ce riche tombeau que lui fait son vainqueur
N'est qu'un appât superbe à surprendre mon cœur.
GRIMOALD. Madame, vous savez ce qu'on m'est venu dire,
Qu'allant de ville en ville et d'empire en empire
Contre Éduige et moi mendier du secours,
Auprès du roi des Huns il a fini ses jours :
Et si depuis sa mort j'ai tâché de vous rendre...
RODELINDE. Qu'elle soit vraie ou non, tu n'en dois rien attendre.
Je dois à sa mémoire, à moi-même, à son fils,
Ce que je dus aux nœuds qui nous avoient unis ;
Ce n'est qu'à le venger que tout mon cœur s'applique :
Et, puisqu'il faut enfin que tout ce cœur s'explique,
Si je puis une fois échapper de tes mains,
J'irai porter partout de si justes desseins ;
J'irai dessus ses pas au deux bouts de la terre
Chercher des ennemis à te faire la guerre :
Ou, s'il me faut languir prisonnière en ces lieux,
Mes vœux demanderont cette vengeance aux cieux,
Et ne cesseront point jusqu'à ce que leur foudre
Sur mon trône usurpé brise ta tête en poudre.
Madame, vous voyez avec quels sentiments
Je mets ce grand obstacle à vos contentements.
Adieu. Si vous pouvez, conservez ma couronne,
Et regagnez un cœur que je vous abandonne.

SCÈNE IV.

GRIMOALD, ÉDUIGE, GARIBALDE, UNULPHE.

GRIMOALD. Qu'avez-vous dit, madame, et que supposez-vous
Pour la faire douter du sort de son époux?
Depuis quand et de qui savez-vous qu'il respire?
ÉDUIGE. Ce confident si cher pourra vous le redire.
GRIMOALD. M'auriez-vous accusé d'avoir feint son trépas ?

ÉDUIGE. Ne vous alarmez point, elle ne m'en croit pas ;
Son destin est plus doux veuve que mariée,
Et de croire sa mort vous l'avez trop priée.
GRIMOALD. Mais enfin ?
ÉDUIGE. Mais enfin chacun sait ce qu'il sait ;
Et quand il sera temps nous en verrons l'effet.
Épouse-la, parjure, et fais-en une infame :
Qui ravit un état peut ravir une femme ;
L'adultère et le rapt sont du droit des tyrans.
GRIMOALD. Vous me donniez jadis des titres différents.
Quand pour vous acquérir je gagnois des batailles,
Que mon bras de Milan foudroyoit les murailles,
Que je semois partout la terreur et l'effroi,
J'étois un grand héros, j'étois un digne roi :
Mais depuis que je règne en prince magnanime,
Qui chérit la vertu, qui sait punir le crime,
Que le peuple sous moi voit ses destins meilleurs,
Je ne suis qu'un tyran, parceque j'aime ailleurs.
Ce n'est plus la valeur, ce n'est plus la naissance
Qui donne quelque droit à la toute-puissance,
C'est votre amour lui seul qui fait, des conquérants,
Suivant qu'ils sont à vous, des rois ou des tyrans.
Si ce titre odieux s'acquiert à vous déplaire,
Je n'ai qu'à vous aimer si je veux m'en défaire ;
Et ce même moment, de lâche usurpateur,
Me fera vrai monarque en vous rendant mon cœur.
ÉDUIGE. Ne prétends plus au mien après ta perfidie.
J'ai mis entre tes mains toute la Lombardie :
Mais ne t'aveugle point dans ton nouveau souci ;
Ce n'est que sous mon nom que tu règnes ici ;
Et le peuple bientôt montrera par sa haine
Qu'il n'adoroit en toi que l'amant de sa reine,
Qu'il ne respectoit qu'elle, et ne veut point d'un roi
Qui commence par elle à violer sa foi.
GRIMOALD. Si vous étiez, madame, au milieu de Pavie,
Dont vous fit reine un frère en sortant de la vie,
Ce discours, quoique même un peu hors de saison,
Pourroit avoir du moins quelque ombre de raison.
Mais ici, dans Milan, dont j'ai fait ma conquête,
Où ma seule valeur a couronné ma tête,

Au milieu d'un état où tout le peuple à moi
Ne sauroit craindre en vous que l'amour de son roi,
La menace impuissante est de mauvaise grace;
Avec tant de foiblesse il faut la voix plus basse.
J'y règne, et régnerai malgré votre courroux;
J'y fais à tous justice, et commence par vous.
ÉDUIGE. Par moi?
GRIMOALD. Par vous, madame.
ÉDUIGE. Après la foi reçue!
Après deux ans d'amour si lâchement déçue!
GRIMOALD. Dites après deux ans de haine et de mépris,
Qui de toute ma flamme ont été le seul prix.
ÉDUIGE. Appelles-tu mépris une amitié sincère?
GRIMOALD. Une amitié fidèle à la haine d'un frère,
Un long orgueil armé d'un frivole serment,
Pour s'opposer sans cesse au bonheur d'un amant.
Si vous m'aviez aimé, vous n'auriez pas eu honte
D'attacher votre sort à la valeur d'un comte:
Jusqu'à ce qu'il fût roi vous plaire à le gêner,
C'étoit vouloir vous vendre, et non pas vous donner.
Je me suis donc fait roi pour plaire à votre envie;
J'ai conquis votre cœur au péril de ma vie:
Mais alors qu'il m'est dû, je suis en liberté
De vous laisser un bien que j'ai trop acheté;
Et votre ambition est justement punie
Quand j'affranchis un roi de votre tyrannie.
Un roi doit pouvoir tout; et je ne suis pas roi,
S'il ne m'est pas permis de disposer de moi.
C'est quitter, c'est trahir les droits du diadème,
Que sur le haut d'un trône être esclave moi-même;
Et dans ce même trône où vous m'avez voulu,
Sur moi comme sur tous je dois être absolu:
C'est le prix de mon sang, souffrez que j'en dispose,
Et n'accusez que vous du mal que je vous cause.
ÉDUIGE. Pour un grand conquérant que tu te défends mal!
Et quel étrange roi tu fais de Grimoald!
Ne dis plus que ce rang veut que tu m'abandonnes,
Et que la trahison est un droit des couronnes;
Mais, si tu veux trahir, trouve du moins, ingrat,
De plus belles couleurs dans les raisons d'état.

Dis qu'un usurpateur doit amuser la haine
Des peuples mal domptés en épousant leur reine,
Leur faire présumer qu'il veut rendre à son fils
Un sceptre sur le père injustement conquis,
Qu'il ne veut gouverner que durant son enfance,
Qu'il ne veut qu'en dépôt la suprême puissance,
Qu'il ne veut autre titre en leur donnant la loi,
Que d'époux de la reine et de tuteur du roi :
Dis que sans cet hymen ta puissance t'échappe,
Qu'un vieil amour des rois la détruit et la sape;
Dis qu'un tyran qui règne en pays ennemi
N'y sauroit voir son trône autrement affermi.
De cette illusion l'apparence plausible
Rendroit ta lâcheté peut-être moins visible;
Et l'on pourroit donner à la nécessité
Ce qui n'est qu'un effet de ta légèreté.

GRIMOALD. J'embrasse un bon avis, de quelque part qu'il vienne.
Unulphe, allez trouver la reine, de la mienne,
Et tâchez par cette offre à vaincre sa rigueur.
Madame, c'est à vous que je devrai son cœur ;
Et, pour m'en revancher, je prendrai soin moi-même
De faire choix pour vous d'un mari qui vous aime,
Qui soit digne de vous, et puisse mériter
L'amour que, malgré moi, vous voulez me porter.

ÉDUIGE. Traître ! je n'en veux point que ta mort ne me donne,
Point qui n'ait par ton sang affermi ma couronne.

GRIMOALD. Vous pourrez à ce prix en trouver aisément.
Remettez la princesse à son appartement,
Duc ; et tâchez à rompre un dessein sur ma vie,
Qui me feroit trembler, si j'étois à Pavie.

ÉDUIGE. Crains-moi, crains-moi partout ; et Pavie, et Milan,
Tout lieu, tout bras est propre à punir un tyran ;
Et tu n'as point de forts où vivre en assurance,
Si de ton sang versé je suis la récompense.

GRIMOALD. Dissimulez du moins ce violent courroux :
Je deviendrois tyran, mais ce seroit pour vous.

ÉDUIGE. Va, je n'ai point le cœur assez lâche pour feindre.

GRIMOALD. Allez donc ; et craignez, si vous me faites craindre.

ACTE SECOND.

SCÈNE I [1].

ÉDUIGE, GARIBALDE.

ÉDUIGE. Je l'ai dit à mon traître, et je vous le redis,
Je me dois cette joie après de tels mépris;
Et mes ardents souhaits de voir punir son change
Assurent ma conquête à quiconque me venge.
Suivez le mouvement d'un si juste courroux,
Et sans perdre de vœux obtenez-moi de vous.
Pour gagner mon amour il faut servir ma haine;
A ce prix est le sceptre, à ce prix une reine;
Et Grimoald puni rendra digne de moi
Quiconque ose m'aimer, ou se veut faire roi.
GARIBALDE. Mettre à ce prix vos feux et votre diadème,

[1] Il me paraît prouvé que Racine a puisé toute l'ordonnance de sa tragédie d'*Andromaque* dans ce second acte de *Pertharite*. Dès la première scène, vous voyez Éduige qui est avec son Garibalde précisément dans la même situation qu'Hermione avec Oreste: elle est abandonnée par un Grimoald, comme Hermione par Pyrrhus; et si Grimoald aime sa prisonnière Rodelinde, Pyrrhus aime Andromaque sa captive. Vous voyez qu'Éduige dit à Garibalde les mêmes choses qu'Hermione dit à Oreste: elle a des ardents souhaits de voir punir le change de Grimoald; elle assure sa conquête à son vengeur: il faut servir sa haine pour venger son amour. C'est ainsi qu'Hermione dit à Oreste:

. . . . Vengez-moi, je crois tout...
Qu'Hermione est le prix d'un tyran opprimé,
Que je te hais; enfin... que je l'aimai.

Oreste, en un autre endroit, dit à Hermione tout ce que dit ici Garibalde à Éduige:

Le cœur est pour Pyrrhus, et les vœux pour Oreste...
Et vous le haïssez! avouez-le, madame,
L'amour n'est pas un feu qu'on renferme en une ame;
Tout nous trahit: la voix, le silence, les yeux;
Et les feux mal converts n'en éclatent que mieux.

Hermione parle absolument comme Éduige, quand elle dit:

Mais cependant ce jour il épouse Andromaque...
Seigneur, je le vois bien, votre ame prévenue
Répand sur mes discours le venin qui la tue.

Enfin l'intention d'Éduige est que Garibalde la serve en détachant le parjure Grimoald de sa rivale Rodelinde; et Hermione veut qu'Oreste, en demandant Astyanax, dégage Pyrrhus de son amour pour Andromaque. Voyez avec attention la scène cinquième du second acte, vous trouverez une ressemblance non moins marquée entre Andromaque et Rodelinde. Voyez la scène cinquième et la première scène de l'acte troisième. (V.)

C'est ne connoître pas votre haine et vous-même ;
Et qui, sous cet espoir, voudroit vous obéir,
Chercheroit les moyens de se faire haïr.
Grimoald inconstant n'a plus pour vous de charmes,
Mais Grimoald puni vous coûteroit des larmes.
A cet objet sanglant l'effort de la pitié
Reprendroit tous les droits d'une vieille amitié ;
Et son crime en son sang éteint avec sa vie
Passeroit en celui qui vous auroit servie.
Quels que soient ses mépris, peignez-vous bien sa mort,
Madame, et votre cœur n'en sera pas d'accord.
Quoi qu'un amant volage excite de colère,
Son change est odieux, mais sa personne est chère ;
Et ce qu'a joint l'amour a beau se désunir,
Pour le rejoindre mieux il ne faut qu'un soupir.
Ainsi n'espérez pas que jamais on s'assure
Sur les bouillants transports qu'arrache son parjure.
Si le ressentiment de sa légèreté
Aspire à la vengeance avec sincérité.
En quelques dignes mains qu'il veuille la remettre,
Il vous faut vous donner, et non pas vous promettre,
Attacher votre sort, avec le nom d'époux,
A la valeur du bras qui s'armera pour vous.
Tant qu'on verra ce prix en quelque incertitude,
L'oseroit-on punir de son ingratitude !
Votre haine tremblante est un mauvais appui
A quiconque pour vous entreprendroit sur lui ;
Et, quelque doux espoir qu'offre cette colère,
Une plus forte haine en seroit le salaire.
Donnez-vous donc, madame, et faites qu'un vengeur
N'ait plus à redouter le désaveu du cœur.

ÉDUIGE. Que vous m'êtes cruel en faveur d'un infame
De vouloir, malgré moi, lire au fond de mon ame,
Où mon amour trahi, que j'éteins à regret,
Lui fait contre ma haine un partisan secret !
Quelques justes arrêts que ma bouche prononce,
Ce sont de vains efforts où tout mon cœur renonce.
Ce lâche malgré moi l'ose encor protéger,
Et veut mourir du coup qui m'en pourroit venger.
Vengez-moi toutefois, mais d'une autre manière ;

Pour conserver mes jours, laissez-lui la lumière.
Quelque mort que je doive à son manque de foi,
Otez-lui Rodelinde, et c'est assez pour moi ;
Faites qu'elle aime ailleurs, et punissez son crime
Par ce désespoir même où son change m'abyme.
Faites plus : s'il est vrai que je puis tout sur vous,
Ramenez cet ingrat tremblant à mes genoux,
Le repentir au cœur, les pleurs sur le visage,
De tant de lâchetés me faire un plein hommage,
Implorer le pardon qu'il ne mérite pas,
Et remettre en mes mains sa vie et son trépas.

GARIBALDE. Ajoutez-y, madame, encor qu'à vos yeux même
Cette odieuse main perce un cœur qui vous aime,
Et que l'amant fidèle au volage immolé
Expie au lieu de lui ce qu'il a violé.
L'ordre en sera moins rude, et moindre le supplice,
Que celui qu'à mes feux prescrit votre injustice :
Et le trépas en soi n'a rien de rigoureux
A l'égal de vous rendre un rival plus heureux.

ÉDUIGE. Duc, vous vous alarmez faute de me connoître ;
Mon cœur n'est pas si bas qu'il puisse aimer un traître.
Je veux qu'il se repente, et se repente en vain,
Rendre haine pour haine, et dédain pour dédain.
Je veux qu'en vain son ame, esclave de la mienne,
Me demande sa grace, et jamais ne l'obtienne,
Qu'il soupire sans fruit ; et, pour le punir mieux,
Je veux même à mon tour vous aimer à ses yeux.

GARIBALDE. Le pourrez-vous, madame, et savez-vous vos forces ?
Savez-vous de l'amour quelles sont les amorces?
Savez-vous ce qu'il peut, et qu'un visage aimé
Est toujours trop aimable à ce qu'il a charmé ?
Si vous ne m'abusez, votre cœur vous abuse.
L'inconstance jamais n'a de mauvaise excuse ;
Et, comme l'amour seul fait le ressentiment,
Le moindre repentir obtient grace à l'amant.

ÉDUIGE. Quoi qu'il puisse arriver, donnez-vous cette gloire
D'avoir sur cet ingrat rétabli ma victoire ;
Sans songer qu'à me plaire exécutez mes lois,
Et pour l'événement laissez tout à mon choix :
Souffrez qu'en liberté je l'aime ou le néglige.

L'amant est trop payé quand son service oblige;
Et quiconque en aimant aspire à d'autres prix
N'a qu'un amour servile et digne de mépris.
Le véritable amour jamais n'est mercenaire,
Il n'est jamais souillé de l'espoir du salaire,
Il ne veut que servir, et n'a point d'intérêt
Qu'il n'immole à celui de l'objet qui lui plaît.
Voyez donc Grimoald, tâchez à le réduire;
Faites-moi triompher au hasard de vous nuire;
Et, si je prends pour lui des sentiments plus doux,
Vous m'aurez faite heureuse, et c'est assez pour vous.
Je verrai par l'effort de votre obéissance
Où doit aller celui de ma reconnaissance.
Cependant, s'il est vrai que j'ai pu vous charmer,
Aimez-moi plus que vous, ou cessez de m'aimer;
C'est par-là seulement qu'on mérite Éduige.
Je veux bien qu'on espère, et non pas qu'on exige.
Je ne veux rien devoir : mais, lorsqu'on me sert bien,
On peut attendre tout de qui ne promet rien.

SCÈNE II.

GARIBALDE.

Quelle confusion ! et quelle tyrannie
M'ordonne d'espérer ce qu'elle me dénie !
Et de quelle façon est-ce écouter des vœux,
Qu'obliger un amant à travailler contre eux ?
Simple ! ne prétends pas, sur cet espoir frivole,
Que je tâche à te rendre un cœur que je te vole.
Je t'aime, mais enfin je m'aime plus que toi.
C'est moi seul qui le porte à ce manque de foi;
Auprès d'un autre objet c'est moi seul qui l'engage;
Je ne détruirai pas moi-même mon ouvrage.
Il m'a choisi pour toi, de peur qu'un autre époux
Avec trop de chaleur n'embrasse ton courroux;
Mais lui-même il se trompe en l'amant qu'il te donne.
Je t'aime, et puissamment, mais moins que la couronne;
Et mon ambition, qui tâche à te gagner,
Ne cherche en ton hymen que le droit de régner.
De tes ressentiments s'il faut que je l'obtienne,

Je saurai joindre encor cent haines à la tienne,
L'ériger en tyran par mes propres conseils,
De sa perte par lui dresser les appareils,
Mêler si bien l'adresse avec un peu d'audace,
Qu'il ne faille qu'oser pour me mettre en sa place;
Et, comme en t'épousant j'en aurai droit de toi,
Je t'épouserai lors, mais pour me faire roi.
Mais voici Grimoald.

SCÈNE III.

GRIMOALD, GARIBALDE.

GRIMOALD. Eh bien ! quelle espérance,
Duc? et qu'obtiendrons-nous de ta persévérance?
GARIBALDE. Ne me commandez plus, seigneur, de l'adorer,
Ou ne lui laissez plus aucun lieu d'espérer.
GRIMOALD. Quoi ! de tout mon pouvoir je l'avois irritée
Pour faire que ta flamme en fût mieux écoutée,
Qu'un dépit redoublé la pressant contre moi
La rendît plus facile à recevoir ta foi,
Et fît tomber ainsi par ses ardeurs nouvelles
Le dépôt de sa haine en des mains si fidèles :
Cependant son espoir à mon trône attaché
Par aucun de nos soins n'en peut être arraché !
Mais as-tu bien promis ma tête à sa vengeance?
Ne l'as-tu point offerte avecque négligence,
Avec quelque froideur qui l'ait fait soupçonner
Que tu la promettois sans la vouloir donner ?
GARIBALDE. Je n'ai rien oublié de ce qui peut séduire
Un vrai ressentiment qui voudroit vous détruire;
Mais son feu mal éteint ne se peut déguiser;
Son plus ardent courroux brûle de s'apaiser;
Et je n'obtiendrai point, seigneur, qu'elle m'écoute,
Jusqu'à ce qu'elle ait vu votre hymen hors de doute,
Et que de Rodelinde étant l'illustre époux
Vous chassiez de son cœur tout espoir d'être à vous.
GRIMOALD. Hélas! je mets en vain toute chose en usage;
Ni prières ni vœux n'ébranlent son courage.
Malgré tous mes respects je vois de jour en jour
Croître sa résistance autant que mon amour;

Et si l'offre d'Unulphe à présent ne la touche,
Si l'intérêt d'un fils ne la rend moins farouche,
Désormais je renonce à l'espoir d'amollir
Un cœur que tant d'efforts ne font qu'enorgueillir.

GARIBALDE. Non, non, seigneur, il faut que cet orgueil vous cède;
Mais un mal violent veut un pareil remède.
Montrez-vous tout ensemble amant et souverain,
Et sachez commander, si vous priez en vain.
Que sert ce grand pouvoir qui suit le diadème,
Si l'amant couronné n'en use pour soi-même?
Un roi n'est pas moins roi pour se laisser charmer,
Et doit faire obéir qui ne veut pas aimer.

GRIMOALD. Porte, porte aux tyrans tes damnables maximes;
Je hais l'art de régner qui se permet des crimes.
De quel front donnerois-je un exemple aujourd'hui
Que mes lois dès demain puniroient en autrui?
Le pouvoir absolu n'a rien de redoutable
Dont à sa conscience un roi ne soit comptable.
L'amour l'excuse mal, s'il règne injustement,
Et l'amant couronné doit n'agir qu'en amant.

GARIBALDE. Si vous n'osez forcer, du moins faites-vous craindre;
Daignez, pour être heureux, un moment vous contraindre;
Et si l'offre d'Unulphe en reçoit des mépris,
Menacez hautement de la mort de son fils.

GRIMOALD. Que par ces lâchetés j'ose me satisfaire!

GARIBALDE. Si vous n'osez parler, du moins laissez-nous faire :
Nous saurons vous servir, seigneur, et malgré vous.
Prêtez-nous seulement un moment de courroux,
Et permettez après qu'on l'explique et qu'on feigne
Ce que vous n'osez dire, et qu'il faut qu'elle craigne.
Vous désavouerez tout. Après de tels projets,
Les rois impunément dédisent leurs sujets.

GRIMOALD. Sachons ce qu'il a fait avant que de résoudre
Si je dois en tes mains laisser gronder ce foudre.

SCÈNE IV.

GRIMOALD, GARIBALDE, UNULPHE.

GRIMOALD. Que faut-il faire, Unulphe? est-il temps de mourir?
N'as-tu vu pour ton roi nul espoir de guérir?

UNULPHE. Rodelinde, seigneur, enfin plus raisonnable,
Semble avoir dépouillé cet orgueil indomptable;
Elle a reçu votre offre avec tant de douceur...
GRIMOALD. Mais l'a-t-elle acceptée? as-tu touché son cœur?
A-t-elle montré joie? en paroît-elle émue?
Peut-elle s'abaisser jusqu'à souffrir ma vue?
Qu'a-t-elle dit enfin?
UNULPHE. Beaucoup, sans dire rien.
Elle a paisiblement souffert mon entretien.
Son ame à mes discours surprise, mais tranquille...
GRIMOALD. Ah! c'est m'assassiner d'un discours inutile;
Je ne veux rien savoir de sa tranquillité;
Dis seulement un mot de sa facilité.
Quand veut-elle à son fils donner mon diadème?
UNULPHE. Elle en veut apporter la réponse elle-même.
GRIMOALD. Quoi! tu n'as su pour moi plus avant l'engager?
UNULPHE. Seigneur! c'est assez dire à qui veut bien juger;
Vous n'en sauriez avoir une preuve plus claire.
Qui demande à vous voir ne veut pas vous déplaire;
Ses refus se seroient expliqués avec moi,
Sans chercher la présence et le courroux d'un roi.
GRIMOALD. Mais touchant cet époux qu'Éduige ranime?...
UNULPHE. De ce discours en l'air elle fait peu d'estime;
L'artifice est si lourd, qu'il ne peut l'émouvoir,
Et d'une main suspecte il n'a point de pouvoir.
GARIBALDE. Éduige elle-même est mal persuadée
D'un retour dont elle aime à vous donner l'idée;
Et ce n'est qu'un faux jour qu'elle a voulu jeter
Pour lui troubler la vue, et vous inquiéter.
Mais déja Rodelinde apporte sa réponse.
GRIMOALD. Ah! j'entends mon arrêt sans qu'on me le prononce.
Je vais mourir, Unulphe, et ton zèle pour moi
T'abuse le premier, et m'abuse après toi.
UNULPHE. Espérez mieux, seigneur.
GRIMOALD. Tu le veux, et j'espère.
Mais que cette douceur va devenir amère!
Et que ce peu d'espoir où tu me viens forcer
Rendra rudes les coups dont on va me percer!

SCÈNE V.

GRIMOALD, RODELINDE, GARIBALDE, UNULPHE.

GRIMOALD. Madame, il est donc vrai que votre ame sensible
A la compassion s'est rendue accessible;
Qu'elle fait succéder dans ce cœur plus humain
La douceur à la haine et l'estime au dédain,
Et que, laissant agir une bonté cachée,
A de si longs mépris elle s'est arrachée?

RODELINDE. Ce cœur dont tu te plains, de ta plainte est surpris :
Comte, je n'eus pour toi jamais aucun mépris;
Et ma haine elle-même auroit cru faire un crime
De t'avoir dérobé ce qu'on te doit d'estime.
Quand je vois ta conduite en mes propres états
Achever sur les cœurs l'ouvrage de ton bras,
Avec ces mêmes cœurs qu'un si grand art te donne,
Je dis que la vertu règne dans ta personne;
Avec eux je te loue, et je doute avec eux
Si sous leur vrai monarque ils seroient plus heureux,
Tant ces hautes vertus qui fondent ta puissance
Réparent ce qui manque à l'heur de ta naissance!
Mais, quoi qu'on en ait vu d'admirable et de grand,
Ce que m'en dit Unulphe aujourd'hui me surprend.
Un vainqueur dans le trône, un conquérant qu'on aime,
Faisant justice à tous, se la fait à soi-même!
Se croit usurpateur sur ce trône conquis!
Et ce qu'il ôte au père, il veut le rendre au fils!
Comte, c'est un effort à dissiper la gloire
Des noms les plus fameux dont se pare l'histoire,
Et que le grand Auguste ayant osé tenter,
N'osa prendre du cœur jusqu'à l'exécuter.
Je viens donc y répondre, et de toute mon ame
Te rendre pour mon fils...

GRIMOALD. Ah! c'en est trop, madame;
Ne vous abaissez point à des remerciements :
C'est moi qui vous dois tout; et si mes sentiments...

RODELINDE. Souffre les miens, de grace, et permets que je mette
Cet effort merveilleux en sa gloire parfaite,
Et que ma propre main tâche d'en arracher

Tout ce mélange impur dont tu le veux tacher.
Car enfin cet effort est de telle nature,
Que la source en doit être à nos yeux toute pure;
La vertu doit régner dans un si grand projet,
En être seule cause, et l'honneur seul objet;
Et depuis qu'on le souille ou d'espoir de salaire,
Ou de chagrin d'amour, ou de souci de plaire,
Il part indignement d'un courage abattu
Où la passion règne, et non pas la vertu [1].
Comte, pense-s-y bien, et, pour m'avoir aimée,
N'imprime point de tache à tant de renommée;
Ne crois que ta vertu, laisse-la seule agir,
De peur qu'un tel effort ne te donne à rougir.
On publieroit de toi que les yeux d'une femme,
Plus que ta propre gloire auroient touché ton ame;
On diroit qu'un héros si grand, si renommé,
Ne seroit qu'un tyran s'il n'avoit point aimé.

GRIMOALD. Donnez-moi cette honte, et je la tiens à gloire;
Faites de vos mépris ma dernière victoire;
Et souffrez qu'on impute à ce bras trop heureux
Que votre seul amour l'a rendu généreux.
Souffrez que cet amour, par un affort si juste,

[1] Andromaque dit à Pyrrhus :

Seigneur, que faites-vous et que dira la Grèce?
Faut-il qu'un si grand cœur montre tant de faiblesse,
Et qu'un dessein si beau, si grand, si généreux,
Passe pour le transport d'un esprit amoureux!
Non, non, d'un ennemi respecter la misère,
Sauver des malheureux, rendre un fils à sa mère,
De cent peuples pour lui combattre la rigueur,
Sans me faire payer son salut de mon cœur;
Malgré moi, s'il le faut, lui donner un asile :
Seigneur, voilà des soins dignes du fils d'Achille.

On reconnait dans Racine la même idée, les mêmes nuances que dans Corneille, mais avec cette douceur, celle mollesse, cette sensibilité et cet heureux choix de mots qui portent l'attendrissement dans l'ame. Grimoald dit à Rodelinde :

Vous la craindrez peut-être en quelque autre personne.

Grimoald entend par-là le fils de Rodelinde, et il veut punir par la mort du fils les mépris de la mère; c'est ce qui se développe au troisième acte. Ainsi Pyrrhus menace toujours Andromaque d'immoler Astyanax, si elle ne se rend à ses desirs: on ne peut voir une ressemblance plus entière; mais c'est la ressemblance d'un tableau de Raphaël à une esquisse grossièrement dessinée.

Songez-y bien; il faut désormais que mon cœur,
S'il n'aime avec transport, haïsse avec fureur.
Je n'épargnerai rien dans ma juste colère,
Le fils me répondra des mépris de la mère. V.)

Ternisse le grand nom et les hauts faits d'Auguste,
Qu'il ait plus de pouvoir que ces vertus n'ont eu.
Qui n'adore que vous n'aime que la vertu.
Cet effort merveilleux est de telle nature,
Qu'il ne sauroit partir d'une source plus pure;
Et la plus noble enfin des belles passions
Ne peut faire de tache aux grandes actions.

RODELINDE. Comte, ce qu'elle jette à tes yeux de poussière
Pour voir ce que tu fais les laisse sans lumière.
A ces conditions rendre un sceptre conquis,
C'est asservir la mère en couronnant le fils;
Et, pour en bien parler, ce n'est pas tant le rendre,
Qu'au prix de mon honneur indignement le vendre.
Ta gloire en pourroit croître, et tu le veux ainsi;
Mais l'éclat de la mienne en seroit obscurci.
Quel que soit ton amour, quel que soit ton mérite,
La défaite et la mort de mon cher Pertharite,
D'un sanglant caractère ébauchant tes hauts faits,
Les peignent à mes yeux comme autant de forfaits:
Et, ne pouvant les voir que d'un œil d'ennemie,
Je n'y puis prendre part sans entière infamie.
Ce sont des sentiments que je ne puis trahir.
Je te dois estimer, mais je te dois haïr :
Je dois agir en veuve autant qu'en magnanime,
Et porter cette haine aussi loin que l'estime.

GRIMOALD. Ah! forcez-vous, de grace, à des termes plus doux
Pour des crimes qui seuls m'ont fait digne de vous;
Par eux seuls ma valeur en tête d'une armée
A des plus grands héros atteint la renommée;
Par eux seuls j'ai vaincu, par eux seuls j'ai régné,
Par eux seuls ma justice a tant de cœurs gagné,
Par eux seuls j'ai paru digne du diadème,
Par eux seuls je vous vois, par eux seuls je vous aime,
Et par eux seuls enfin mon amour tout parfait
Ose faire pour vous ce qu'on n'a jamais fait.

RODELINDE. Tu ne fais que pour toi, s'il t'en faut récompense;
Et je te dis encor que toute ta vaillance,
T'ayant fait vers moi seule à jamais criminel,
A mis entre nous deux un obstacle éternel.
Garde donc ta conquête, et me laisse ma gloire;

Respecte d'un époux et l'ombre et la mémoire :
Tu l'as chassé du trône, et non pas de mon cœur.

GRIMOALD. Unulphe, c'est donc là toute cette douceur !
C'est là comme son ame, enfin plus raisonnable,
Semble avoir dépouillé cet orgueil indomptable !

GARIBALDE. Seigneur, souvenez-vous qu'il est temps de parler.

GRIMOALD. Oui, l'affront est trop grand pour le dissimuler :
Elle en sera punie ; et, puisqu'on me méprise,
Je deviendrai tyran de qui me tyrannise ;
Et ne souffrirai plus qu'une indigne fierté
Se joue impunément de mon trop de bonté.

RODELINDE. Eh bien ! deviens tyran ; renonce à ton estime ;
Renonce au nom de juste, au nom de magnanime...

GRIMOALD. La vengeance est plus douce enfin que ces vains noms ;
S'ils me font malheureux, à quoi me sont-ils bons ?
Je me ferai justice en domptant qui me brave.
Qui ne veut point régner mérite d'être esclave.
Allez, sans irriter plus long-temps mon courroux,
Attendre ce qu'un maître ordonnera de vous.

RODELINDE. Qui ne craint point la mort craint peu quoi qu'il ordonne.

GRIMOALD. Vous la craindrez peut-être en quelque autre personne.

RODELINDE. Quoi ! tu voudrois...

GRIMOALD. Allez, et ne me pressez point ;
On vous pourra trop tôt éclaircir sur ce point.

(Rodelinde rentre.)

Voilà tous les efforts qu'enfin j'ai pu me faire.
Tout ingrate qu'elle est, je tremble à lui déplaire ;
Et ce peu que j'ai fait, suivi d'un désaveu,
Gêne autant ma vertu comme il trahit mon feu.
Achève, Garibalde ; Unulphe est trop crédule,
Il prend trop aisément un espoir ridicule :
Menace, puisque enfin c'est perdre temps qu'offrir.
Toi qui m'as trop flatté, viens m'aider à souffrir.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

GARIBALDE, RODELINDE.

GARIBALDE. Ce n'est plus seulement l'offre d'un diadème
Que vous fait pour un fils un prince qui vous aime,
Et de qui le refus ne puisse être imputé
Qu'à fermeté de haine ou magnanimité :
Il y va de sa vie, et la juste colère
Où jettent cet amant les mépris de la mère
Veut punir sur le sang de ce fils innocent
La dureté d'un cœur si peu reconnoissant.
C'est à vous d'y penser ; tout le choix qu'on vous donne,
C'est d'accepter pour lui la mort ou la couronne :
Son sort est en vos mains ; aimer ou dédaigner
Le va faire périr ou le faire régner [1].

RODELINDE. S'il me faut faire un choix d'une telle importance,
On me donnera bien le loisir que j'y pense.

GARIBALDE. Pour en délibérer vous n'avez qu'un moment,
J'en ai l'ordre pressant ; et sans retardement,

[1] Ces vers forment absolument la même situation que celle d'Andromaque. Il est évident que Racine a tiré son or de cette fange ; mais, ce que Racine n'eût jamais fait, Corneille introduisit Rodelinde proposant à Grimoald d'égorger le fils qu'elle a de son mari vaincu par ce même Grimoald ; elle prétend qu'elle l'aidera dans ce crime, et cela dans l'espérance de rendre Grimoald odieux à ses peuples. Cette seule atrocité absurde aurait suffi pour faire tomber une pièce d'ailleurs passablement faite ; mais le rôle du mari de Rodelinde est si révoltant et si ennuyeux à la fois, et tout le reste est si mal inventé, si mal conduit, et si mal écrit, qu'il est inutile de remarquer un défaut dans une pièce qui n'est remplie que de défauts. Mais, me dira-t-on, vous faites un commentaire sur Corneille, et vous remarquez ses fautes, et vous l'appelez grand homme, et vous ne le montrez que petit quand il est en concurrence avec Racine ! Je réponds qu'il est grand homme dans *Cinna*, et non dans *Pertharite* et dans ses autres mauvaises pièces ; je réponds qu'un commentaire n'est point un panégyrique, mais un examen de la vérité ; et qui ne sait pas réprouver le mauvais n'est pas digne de sentir le bon. On peut encore me dire : Vous faites ici de Racine un plagiaire qui a pillé dans Corneille les plus beaux endroits d'*Andromaque*. Point du tout ; le plagiaire est celui qui donne pour son ouvrage ce qui appartient à un autre : mais si Phidias eût fait son Jupiter Olympien de quelque statue informe d'un autre sculpteur, il aurait été créateur, et non plagiaire. Je ne ferai plus d'autre remarque sur ce malheureux *Pertharite* ; on n'a besoin de commentaire que sur les ouvrages où le bon est mêlé continuellement avec le mauvais. Il faut que ceux qui veulent se former le goût apprennent soigneusement à distinguer l'un de l'autre. (V.)

Madame, il faut résoudre, et s'expliquer sur l'heure :
Un mot est bientôt dit. Si vous voulez qu'il meure,
Prononcez-en l'arrêt, et j'en prendrai la loi
Pour faire exécuter les volontés du roi.

RODELINDE. Un mot est bientôt dit : mais dans un tel martyre
On n'a pas bientôt vu quel mot c'est qu'il faut dire ;
Et le choix qu'on m'ordonne est pour moi si fatal,
Qu'à mes yeux des deux parts le supplice est égal.
Puisqu'il faut obéir, fais-moi venir ton maître.

GARIBALDE. Quel choix avez-vous fait?

RODELINDE. Je lui ferai connoître
Que si...

GARIBALDE. C'est avec moi qu'il vous faut achever :
Il est las désormais de s'entendre braver ;
Et si je ne lui porte une entière assurance
Que vos desirs enfin suivent son espérance,
Sa vue est un honneur qui vous est défendu.

RODELINDE. Que me dis-tu, perfide? ai-je bien entendu?
Tu crains donc qu'une femme à force de se plaindre
Ne sauve une vertu que tu tâches d'éteindre,
Ne remette un héros au rang de ses pareils,
Dont tu veux l'arracher par tes lâches conseils?
Oui, je l'épouserai, ce trop aveugle maître,
Tout cruel, tout tyran que tu le forces d'être :
Va, cours l'en assurer; mais pense-s-y deux fois.
Crains-moi, crains son amour, s'il accepte mon choix.
Je puis beaucoup sur lui ; j'y pourrai davantage,
Et régnerai peut-être après cet esclavage.

GARIBALDE. Vous régnerez, madame, et je serai ravi
De mourir glorieux pour l'avoir bien servi.

RODELINDE. Va, je lui ferai voir que de pareils services
Sont dignes seulement des plus cruels supplices,
Et que de tous les maux dont les rois sont auteurs
Ils s'en doivent venger sur de tels serviteurs.
Tu peux en attendant lui donner cette joie,
Que pour gagner mon cœur il a trouvé la voie,
Que ton zèle insolent et ton mauvais destin
A son amour barbare en ouvrent le chemin.
Dis-lui, puisqu'il le faut, qu'à l'hymen je m'apprête ;
Mais fuis-nous, s'il s'achève, et tremble pour ta tête.

GARIBALDE. Je veux bien à ce prix vous donner un grand roi.
RODELINDE. Qu'à ce prix donc il vienne, et m'apporte sa foi.

SCÈNE II.

RODELINDE, ÉDUIGE.

ÉDUIGE. Votre félicité sera mal assurée
Dessus un fondement de si peu de durée.
Vous avez toutefois de si puissants appas...
RODELINDE. Je sais quelques secrets que vous ne savez pas;
Et si j'ai moins que vous d'attraits et de mérite,
J'ai des moyens plus sûrs d'empêcher qu'on me quitte.
ÉDUIGE. Mon exemple...
RODELINDE. Souffrez que je n'en craigne rien,
Et par votre malheur ne jugez pas du mien.
Chacun à ses périls peut suivre sa fortune,
Et j'ai quelques soucis que l'exemple importune.
ÉDUIGE. Ce n'est pas mon dessein de vous importuner.
RODELINDE. Ce n'est pas mon dessein aussi de vous gêner;
Mais votre jalousie un peu trop inquiète
Se donne malgré moi cette gêne secrète.
ÉDUIGE. Je ne suis point jalouse, et l'infidélité...
RODELINDE. Eh bien! soit jalousie ou curiosité,
Depuis quand sommes-nous en telle intelligence
Que tout mon cœur vous doive entière confidence?
ÉDUIGE. Je n'en prétends aucune, et c'est assez pour moi
D'avoir bien entendu comme il accepte un roi.
RODELINDE. On n'entend pas toujours ce qu'on croit bien entendre.
ÉDUIGE. De vrai, dans un discours difficile à comprendre
Je ne devine point, et n'en ai pas l'esprit;
Mais l'esprit n'a que faire où l'oreille suffit.
RODELINDE. Il faudroit que l'oreille entendît la pensée.
ÉDUIGE. J'entends assez la vôtre : on vous aura forcée;
On vous aura fait peur, ou de la mort d'un fils,
Ou de ce qu'un tyran se croit être permis;
Et l'on fera courir quelque mauvaise excuse
Dont la cour s'éblouisse et le peuple s'abuse.
Mais cependant ce cœur que vous m'abandonniez...
RODELINDE. Il n'est pas temps encor que vous vous en plaigniez :
Comme il m'a fait des lois, j'ai des lois à lui faire.

ÉDUIGE. Il les acceptera pour ne vous pas déplaire;
Prenez-en sa parole, il sait bien la garder.

RODELINDE. Pour remonter au trône on peut tout hasarder.
Laissez-m'en, quoi qu'il fasse, ou la gloire ou la honte,
Puisque ce n'est qu'à moi que j'en dois rendre compte.
Si votre cœur souffroit ce que souffre le mien,
Vous ne vous plairiez pas en un tel entretien;
Et votre ame à ce prix voyant un diadème
Voudroit en liberté se consulter soi-même.

ÉDUIGE. Je demande pardon si je vous fais souffrir,
Et vais me retirer pour ne vous plus aigrir.

RODELINDE. Allez, et demeurez dans cette erreur confuse;
Vous ne méritez pas que je vous désabuse.

ÉDUIGE. Ce cher amant sans moi vous entretiendra mieux,
Et je n'ai plus besoin du rapport de mes yeux.

SCÈNE III.

GRIMOALD, RODELINDE, GARIBALDE.

RODELINDE. Je me rends, Grimoald, mais non pas à la force :
Le titre que tu prends m'est une douce amorce,
Et s'empare si bien de mon affection,
Qu'elle ne veut de toi qu'une condition.
Si je n'ai pu t'aimer et juste et magnanime,
Quand tu deviens tyran je t'aime dans le crime;
Et pour moi ton hymen est un souverain bien,
S'il rend ton nom infame aussi bien que le mien.

GRIMOALD. Que j'aimerai, madame, une telle infamie
Qui vous fera cesser d'être mon ennemie!
Achevez, achevez, et sachons à quel prix
Je puis mettre une borne à de si longs mépris :
Je ne veux qu'une grace, et disposez du reste.
Je crains pour Garibalde une haine funeste,
Je la crains pour Unulphe : à cela près, parlez.

RODELINDE. Va, porte cette crainte à des cœurs ravalés;
Je ne m'abaisse point aux foiblesses des femmes
Jusques à me venger de ces petites ames.
Si leurs mauvais conseils me forcent de régner,
Je les en dois haïr, et sais les dédaigner.
Le ciel, qui punit tout, choisira pour leur peine
Quelques moyens plus bas que cette illustre haine.

Qu'ils vivent cependant, et que leur lâcheté
A l'ombre d'un tyrau trouve sa sûreté.
Ce que je veux de toi porte le caractère
D'une vertu plus haute et digne de te plaire.
Tes offres n'ont point eu d'exemple jusqu'ici,
Et ce que je demande est sans exemple aussi :
Mais je veux qu'il te donne une marque infaillible
Que l'intérêt d'un fils ne me rend point sensible,
Que je veux être à toi sans le considérer,
Sans regarder en lui que craindre ou qu'espérer.

GRIMOALD. Madame, achevez donc de m'accabler de joie.
Par quels heureux moyens faut-il que je vous croie?
Expliquez-vous, de grace, et j'atteste les cieux
Que tout suivra sur l'heure un bien si précieux.

RODELINDE. Après un tel serment j'obéis et m'explique.
Je veux donc d'un tyran un acte tyrannique;
Puisqu'il en veut le nom, qu'il le soit tout-à-fait;
Que toute sa vertu meure en un grand forfait,
Qu'il renonce à jamais aux glorieuses marques
Qui le mettoient au rang des plus dignes monarques;
Et pour le voir méchant, lâche, impie, inhumain,
Je veux voir ce fils même immolé de sa main.

GRIMOALD. Juste ciel!

RODELINDE. Que veux-tu pour marque plus certaine
Que l'intérêt d'un fils n'amollit point ma haine,
Que je me donne à toi sans le considérer,
Sans regarder en lui que craindre ou qu'espérer?
Tu trembles! tu pâlis! il semble que tu n'oses
Toi-même exécuter ce que tu me proposes!
S'il te faut du secours, je n'y recule pas,
Et veux bien te prêter l'exemple de mon bras.
Fais, fais venir ce fils, qu'avec toi je l'immole.
Dégage ton serment, je tiendrai ma parole.
Il faut bien que le crime unisse à l'avenir
Ce que trop de vertus empêchoit de s'unir.
Qui tranche du tyran doit se résoudre à l'être.
Pour remplir ce grand nom as-tu besoin d'un maître?
Et faut-il qu'une mère, aux dépens de son sang,
T'apprenne à mériter cet effroyable rang?
N'en souffre pas la honte, et prends toute la gloire

Que cet illustre effort attache à ta mémoire.
Fais voir à tes flatteurs, qui te font trop oser,
Que tu sais mieux que moi l'art de tyranniser;
Et, par une action aux seuls tyrans permise,
Deviens le vrai tyran de qui te tyrannise.
A ce prix je me donne, à ce prix je me rends;
Ou, si tu l'aimes mieux, à ce prix je me vends,
Et consens à ce prix que ton amour m'obtienne,
Puisqu'il souille ta gloire aussi bien que la mienne.

GRIMOALD. Garibalde, est-ce là ce que tu m'avois dit?

GARIBALDE. Avec votre jalouse elle a changé d'esprit,
Et je l'avois laissée à l'hymen toute prête,
Sans que son déplaisir menaçât que ma tête.
Mais ses fureurs enfin ne sont qu'illusion,
Pour vous donner, seigneur, quelque confusion;
Ne vous étonnez point, vous l'en verrez dédire.

GRIMOALD. Vous l'ordonnez, madame, et je dois y souscrire :
J'en ferai ma victime, et ne suis point jaloux
De vous voir sur ce fils porter les premiers coups.
Quelque honneur qui par-là s'attache à ma mémoire,
Je veux bien avec vous en partager la gloire,
Et que tout l'avenir ait de quoi m'accuser
D'avoir appris de vous l'art de tyranniser.
Vous devriez pourtant régler mieux ce courage,
N'en pousser point l'effort jusqu'aux bords de la rage,
Ne lui permettre rien qui sentît la fureur,
Et le faire admirer sans en donner d'horreur.
Faire la furieuse et la désespérée,
Paroître avec éclat mère dénaturée,
Sortir hors de vous-même, et montrer à grand bruit
A quelle extrémité mon amour vous réduit,
C'est mettre avec trop d'art la douleur en parade;
Qui fait le plus de bruit n'est pas le plus malade :
Les plus grands déplaisirs sont les moins éclatants;
Et l'on sait qu'un grand cœur se possède en tout temps.
Vous le savez, madame, et que les grandes ames
Ne s'abaissent jamais aux foiblesses des femmes,
Ne s'aveuglent jamais ainsi hors de saison;
Que leur désespoir même agit avec raison,
Et que...

RODELINDE. C'en est assez : sois-moi juge équitable,
Et dis-moi si le mien agit en raisonnable,
Si je parle en aveugle, ou si j'ai de bons yeux.
Tu veux rendre à mon fils le bien de ses aïeux,
Et toute ta vertu jusque-là t'abandonne,
Que tu mets en mon choix sa mort ou ta couronne!
Quand j'aurai satisfait tes vœux désespérés,
Dois-je croire ses jours beaucoup plus assurés?
Cet[1] offre, ou, si tu veux, ce don du diadème
N'est, à le bien nommer, qu'un foible stratagème.
Faire un roi d'un enfant pour être son tuteur,
C'est quitter pour ce nom celui d'usurpateur:
C'est choisir pour régner un favorable titre;
C'est du sceptre et de lui te faire seul arbitre,
Et mettre sur le trône un fantôme pour roi,
Jusques au premier fils qui te naîtra de moi,
Jusqu'à ce qu'on nous craigne, et que le temps arrive
De remettre en ses mains la puissance effective.
Qui veut bien l'immoler à son affection
L'immoleroit sans peine à son ambition.
On se lasse bientôt de l'amour d'une femme,
Mais la soif de régner règne toujours sur l'ame;
Et, comme la grandeur a d'éternels appas,
L'Italie est sujette à de soudains trépas.
Il est des moyens sourds pour lever un obstacle,
Et faire un nouveau roi sans bruit et sans miracle:
Quitte pour te forcer à deux ou trois soupirs,
Et peindre alors ton front d'un peu de déplaisirs.
La porte à ma vengeance en seroit moins ouverte:
Je perdrois avec lui tout le fruit de sa perte.
Puisqu'il faut qu'il périsse, il vaut mieux tôt que tard;
Que sa mort soit un crime, et non pas un hasard;
Que cette ombre innocente à toute heure m'anime,
Me demande à toute heure une grande victime;
Que ce jeune monarque, immolé de ta main,
Te rende abominable à tout le genre humain;
Qu'il t'excite partout des haines immortelles;
Que de tous tes sujets il fasse des rebelles.
Je t'épouserai lors, et m'y viens d'obliger,

[1] Le genre du mot *offre* étoit encore incertain.

Pour mieux servir ma haine, et pour mieux me venger,
Pour moins perdre de vœux contre ta barbarie,
Pour être à tous moments maîtresse de ta vie,
Pour avoir l'accès libre à pousser ma fureur,
Et mieux choisir la place à te percer le cœur.
Voilà mon désespoir, voilà ses justes causes :
A ces conditions prends ma main si tu l'oses.

GRIMOALD. Oui, je la prends, madame, et veux auparavant...

SCÈNE IV.

PERTHARITE, GRIMOALD, RODELINDE, GARIBALDE, UNULPHE.

UNULPHE. Que faites-vous, seigneur? Pertharite est vivant;
Ce n'est plus un bruit sourd, le voilà qu'on l'amène :
Des chasseurs l'ont surpris dans la forêt prochaine,
Où, caché dans un fort, il attendoit la nuit.

GRIMOALD. Je vois trop clairement quelle main le produit.

RODELINDE. Est-ce donc vous, seigneur? et les bruits infidèles
N'ont-ils semé de vous que de fausses nouvelles?

PERTHARITE. Oui, cet époux si cher à vos chastes desirs,
Qui vous a tant coûté de pleurs et de soupirs...

GRIMOALD. Va, fantôme insolent, retrouver qui t'envoie,
Et ne te mêle point d'attenter à ma joie.
Il est encore ici des supplices pour toi,
Si tu viens y montrer la vaine ombre d'un roi.
Pertharite n'est plus.

PERTHARITE. Pertharite respire,
Il te parle, il te voit régner dans son empire.
Que ton ambition ne s'effarouche pas
Jusqu'à me supposer toi-même un faux trépas :
Il est honteux de feindre où l'on peut toutes choses.
Je suis mort, si tu veux : je suis mort, si tu l'oses,
Si toute ta vertu peut demeurer d'accord
Que le droit de régner me rend digne de mort.
Je ne viens point ici par de noirs artifices
De mon cruel destin forcer les injustices,
Pousser des assassins contre tant de valeur,
Et t'immoler en lâche à mon trop de malheur.
Puisque le sort trahit ce droit de ma naissance

Jusqu'à te faire un don de ma toute-puissance,
Règne sur mes états que le ciel t'a soumis;
Peut-être un autre temps me rendra des amis.
Use mieux cependant de la faveur céleste;
Ne me dérobe pas le seul bien qui me reste,
Un bien où je te suis un obstacle éternel,
Et dont le seul desir est pour toi criminel.
Rodelinde n'est pas du droit de ta conquête :
Il faut pour être à toi qu'il m'en coûte la tête;
Puisqu'on m'a découvert, elle dépend de toi;
Prends-la comme tyran, ou l'attaque en vrai roi.
J'en garde hors du trône encor les caractères,
Et ton bras t'a saisi de celui de mes pères.
Je veux bien qu'il supplée au défaut de ton sang,
Pour mettre entre nous deux égalité de rang.
Si Rodelinde enfin tient ton ame charmée,
Pour voir qui la mérite il ne faut point d'armée.
Je suis roi; je suis seul, j'en suis maître, et tu peux
Par un illustre effort faire place à tes vœux.

GRIMOALD. L'artifice grossier n'a rien qui m'épouvante.
Éduige à fourber n'est pas assez savante;
Quelque adresse qu'elle aye, elle t'a mal instruit,
Et d'un si haut dessein elle a fait trop de bruit.
Elle en fait avorter l'effet par la menace,
Et ne te produit plus que de mauvaise grace.

PERTHARITE. Quoi! je passe à tes yeux pour un homme attitré?

GRIMOALD. Tu l'avoueras toi-même ou de force ou de gré.
Il faut plus de secret alors qu'on veut surprendre;
Et l'on ne surprend point quand on se fait attendre.

PERTHARITE. Parlez, parlez, madame; et faites voir à tous
Que vous avez des yeux pour connoître un époux.

GRIMOALD. Tu veux qu'en ta faveur j'écoute ta complice!
Eh bien! parlez, madame; achevez l'artifice.
Est-ce là votre époux?

RODELINDE. Toi qui veux en douter,
Par quelle illusion m'oses-tu consulter?
Si tu démens tes yeux, croiras-tu mon suffrage?
Et ne peux-tu sans moi connoître son visage?
Tu l'as vu tant de fois au milieu des combats,
Montrer, à tes périls, ce que pesoit son bras,

Et, l'épée à la main, disputer en personne,
Contre tout ton bonheur, sa vie et sa couronne!
Si tu cherches un aide à traiter d'imposteur
Un roi qui t'a fermé la porte de mon cœur,
Consulte Garibalde, il tremble à voir son maître:
Qui l'osa bien trahir l'osera méconnoître;
Et tu peux recevoir de son mortel effroi
L'assurance qu'enfin tu n'attends pas de moi.
Un service si haut veut une ame plus basse;
Et tu sais...

GRIMOALD. Oui, je sais jusqu'où va votre audace.
Sous l'espoir de jouir de ma perplexité,
Vous cherchez à me voir l'esprit inquiété;
Et ces discours en l'air que l'orgueil vous inspire
Veulent persuader ce que vous n'osez dire,
Brouiller la populace, et lui faire après vous
En un fourbe impudent respecter votre époux.
Poussez donc jusqu'au bout, devenez plus hardie;
Dites-nous hautement...

RODELINDE. Que veux-tu que je die?
Il ne peut être ici que ce que tu voudras.
Tes flatteurs en croiront ce que tu résoudras.
Je n'ai pas pour t'instruire assez de complaisance;
Et, puisque son malheur l'a mis en ta puissance,
Je sais ce que je dois, si tu ne me le rends.
Achève de te mettre au rang des vrais tyrans.

SCÈNE V.

GRIMOALD, PERTHARITE, GARIBALDE, UNULPHE.

GRIMOALD. Que cet événement de nouveau m'embarrasse!
GARIBALDE. Pour un fourbe chez vous la pitié trouve place!
GRIMOALD. Non, l'échafaud bientôt m'en fera la raison.
Que ton appartement lui serve de prison;
Je te le donne en garde, Unulphe.

PERTHARITE. Prince, écoute:
Mille et mille témoins te mettront hors de doute;
Tout Milan, tout Pavie...

GRIMOALD. Allez, sans constester,

Vous aurez tout loisir de vous faire écouter.
(à Garibalde.)
Toi, va voir Éduige, et jette dans son ame
Un si flatteur espoir du retour de ma flamme,
Qu'elle-même, déja s'assurant de ma foi,
Te nomme l'imposteur qu'elle déguise en roi.

SCÈNE VI.

GARIBALDE.

Quel revers imprévu ! quel éclat de tonnerre
Jette en moins d'un moment tout mon repos par terre !
Ce funeste retour, malgré tout mon projet,
Va rendre Grimoald à son premier objet ;
Et, s'il traite ce prince en héros magnanime,
N'ayant plus de tyran, je n'ai plus de victime,
Je n'ai rien à venger, et ne puis le trahir
S'il m'ôte les moyens de le faire haïr.
N'importe toutefois, ne perdons pas courage;
Forçons notre fortune à changer de visage ;
Obstinons Grimoald, par maxime d'état,
A le croire imposteur, ou craindre un attentat ;
Accablons son esprit de terreurs chimériques
Pour lui faire embrasser des conseils tyranniques ;
De son trop de vertu sachons le dégager,
Et perdons Pertharite afin de le venger.
Peut-être qu'Éduige, à regret plus sévère,
N'osera l'accepter teint du sang de son frère,
Et que l'effet suivra notre prétention
Du côté de l'amour et de l'ambition.
Tâchons, quoi qu'il en soit, d'en achever l'ouvrage ;
Et pour régner un jour mettons tout en usage.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

GRIMOALD, GARIBALDE.

GARIBALDE. Je ne m'en dédis point, seigneur; ce prompt retour
N'est qu'une illusion qu'on fait à votre amour.
Je ne l'ai vu que trop aux discours d'Éduige;
Comme sensiblement votre change l'afflige,
Et qu'avec le feu roi ce fourbe a du rapport,
Sa flamme au désespoir fait ce dernier effort.
Rodelinde, comme elle, aime à vous mettre en peine:
L'une sert son amour, et l'autre sert sa haine;
Ce que l'une produit, l'autre ose l'avouer;
Et leur inimitié s'accorde à vous jouer.
L'imposteur cependant, quoi qu'on lui donne à feindre,
Le soutient d'autant mieux, qu'il ne voit rien à craindre.
Car, soit que ses discours puissent vous émouvoir
Jusqu'à rendre Éduige à son premier pouvoir,
Soit que, malgré sa fourbe et vaine et languissante,
Rodelinde sur vous reste toute-puissante,
A l'une ou l'autre enfin votre ame à l'abandon
Ne lui pourra jamais refuser ce pardon.

GRIMOALD. Tu dis vrai, Garibalde; et déja je le donne
A qui voudra des deux partager ma couronne.
Non que j'espère encore amollir ce rocher
Que ni respect ni vœux n'ont jamais su toucher:
Si j'aimai Rodelinde, et si pour n'aimer qu'elle
Mon ame à qui m'aimoit s'est rendue infidèle;
Si d'éternels dédains, si d'éternels ennuis,
Les bravades, la haine, et le trouble où je suis,
Ont été jusqu'ici toute la récompense
De cet amour parjure où mon cœur se dispense,
Il est temps désormais que, par un juste effort,
J'affranchisse mon cœur de cet indigne sort.
Prenons l'occasion que nous fait Éduige;
Aimons cette imposture où son amour l'oblige.
Elle plaint un ingrat de tant de maux soufferts,

Et lui prête la main pour le tirer des fers.
Aimons, encore un coup, aimons son artifice,
Aimons-en le secours, et rendons-lui justice.
Soit qu'elle en veuille au trône ou n'en veuille qu'à moi,
Qu'elle aime Grimoald ou qu'elle aime le roi,
Qu'elle ait beaucoup d'amour ou beaucoup de courage,
Je dois tout à la main qui rompt mon esclavage.
Toi qui ne la servois qu'afin de m'obéir,
Qui tâchois par mon ordre à m'en faire haïr,
Duc, ne t'y force plus, et rends-moi ma parole;
Que je rende à ses feux tout ce que je leur vole,
Et que je puisse ainsi d'une même action
Récompenser sa flamme ou son ambition.

GARIBALDE. Je vous la rends, seigneur; mais enfin prenez garde
A quels nouveaux périls cet effort vous hasarde,
Et si ce n'est point croire un peu trop promptement
L'impétueux transport d'un premier mouvement.
L'imposteur impuni passera pour monarque;
Tout le peuple en prendra votre bonté pour marque;
Et, comme il est ardent après la nouveauté,
Il s'imaginera son rang seul respecté.
Je sais bien qu'aussitôt votre haute vaillance
De ce peuple mutin domptera l'insolence.
Mais tenez-vous fort sûr ce que vous prétendez
Du côté d'Éduige, à qui vous vous rendez?
J'ai pénétré, seigneur, jusqu'au fond de son ame,
Où je n'ai vu pour vous aucun reste de flamme;
Sa haine seule agit, et cherche à vous ôter
Ce que tous vos desirs s'efforcent d'emporter.
Elle veut, il est vrai, vous rappeler vers elle,
Mais pour faire à son tour l'ingrate et la cruelle,
Pour vous traiter de lâche, et vous rendre soudain
Parjure pour parjure, et dédain pour dédain.
Elle veut que votre ame, esclave de la sienne,
Lui demande sa grace, et jamais ne l'obtienne.
Ce sont ses mots exprès; et, pour vous punir mieux,
Elle me veut aimer, et m'aimer à vos yeux:
Elle me l'a promis.

SCÈNE II.

GRIMOALD, GARIBALDE, ÉDUIGE.

ÉDUIGE. Je te l'ai promis, traître!
Oui, je te l'ai promis, et l'aurois fait peut-être,
Si ton ame, attachée à mes commandements,
Eût pu dans ton amour suivre mes sentiments.
J'avois mis mes secrets en bonne confidence!
Vois par-là, Grimoald, quelle est ton imprudence;
Et juge, par les miens lâchement déclarés,
Comme les tiens sur lui peuvent être assurés.
Qui trahit sa maîtresse aisément fait connoître
Que sans aucun scrupule il trahiroit son maître;
Et que, des deux côtés laissant flotter sa foi,
Son cœur n'aime en effet ni son maître ni moi.
Il a son but à part; Grimoald, prends-y garde;
Quelque dessein qu'il ait, c'est toi seul qu'il regarde.
Examine ce cœur, juges-en comme il faut.
Qui m'aime et me trahit aspire encor plus haut.
GARIBALDE. Vous le voyez, seigneur, avec quelle injustice
On me fait criminel quand je vous rends service.
Mais de quoi n'est capable un malheureux amant
Que la peur de vous perdre agite incessamment,
Madame? Vous voulez que le roi vous adore,
Et pour l'en empêcher je ferois plus encore.
Je ne m'en défends point, et mon esprit jaloux
Cherche tous les moyens de l'éloigner de vous.
Je ne vous saurois voir entre les bras d'un autre;
Mon amour, si c'est crime, a l'exemple du vôtre.
Que ne faites-vous point pour obliger le roi
A quitter Rodelinde, et vous rendre sa foi?
Est-il rien en ces lieux que n'ait mis en usage
L'excès de votre ardeur ou de votre courage?
Pour être tout à vous, j'ai fait tous mes efforts;
Mais je n'ai point encor fait revivre les morts:
J'ai dit des vérités dont votre cœur murmure;
Mais je n'ai point été jusques à l'imposture;
Et je n'ai point poussé des sentiments si beaux
Jusqu'à faire sortir les ombres des tombeaux.

Ce n'est point mon amour qui produit Pertharite;
Ma flamme ignore encor cet art qui ressuscite;
Et je ne vois en elle enfin rien à blâmer,
Sinon que je trahis, si c'est trahir qu'aimer.

ÉDUIGE. De quel front et de quoi cet insolent m'accuse!

GRIMOALD. D'un mauvais artifice et d'une foible ruse.
Votre dessein, madame, étoit mal concerté.
On ne m'a point surpris quand on s'est présenté:
Vous m'aviez préparé vous-même à m'en défendre;
Et, me l'ayant promis, j'avois lieu de l'attendre.
Consolez-vous pourtant, il a fait son effet:
Je suis à vous, madame, et j'y suis tout-à-fait.
Si je vous ai trahie, et si mon cœur volage
Vous a volé long-temps un légitime hommage,
Si pour un autre objet le vôtre en fut banni,
Les maux que j'ai soufferts m'en ont assez puni.
Je recouvre la vue, et reconnois mon crime:
A mes feux rallumés ce cœur s'offre en victime:
Oui, princesse, et pour être à vous jusqu'au trépas,
Il demande un pardon qu'il ne mérite pas.
Votre propre bonté qui vous en sollicite
Obtient déja celui de ce faux Pertharite.
Un si grand attentat blesse la majesté;
Mais s'il est criminel, je l'ai moi-même été.
Faites grace, et j'en fais; oubliez, et j'oublie.
Il reste seulement que lui-même il publie,
Par un aveu sincère, et sans rien déguiser,
Que pour me rendre à vous il vouloit m'abuser,
Qu'il n'empruntoit ce nom que par votre ordre même.
Madame, assurez-vous par-là mon diadème,
Et ne permettez pas que cette illusion
Aux mutins contre nous prête d'occasion.
Faites donc qu'il l'avoue, et que ma grace offerte,
Tout imposteur qu'il est le dérobe à sa perte;
Et délivrez par-là de ces troubles soudains
Le sceptre qu'avec moi je remets en vos mains.

ÉDUIGE. J'avois eu jusqu'ici ce respect pour ta gloire
Qu'en te nommant tyran j'avois peine à me croire;
Je me tenois suspecte, et sentois que mon feu
Faisoit de ce reproche un secret désaveu:

Mais tu lèves le masque, et m'ôtes de scrupule ;
Je ne puis plus garder ce respect ridicule ;
Et je vois clairement, le masque étant levé,
Que jamais on n'a vu tyran plus achevé.
Tu fais adroitement le doux et le sévère,
Afin que la sœur t'aide à massacrer le frère :
Tu fais plus, et tu veux qu'en trahissant son sort
Lui-même il se condamne et se livre à la mort :
Comme s'il pouvoit être amoureux de la vie
Jusqu'à la racheter par une ignominie,
Ou qu'un frivole espoir de te revoir à moi
Me pût rendre perfide et lâche comme toi.
Aime-moi, si tu veux, déloyal; mais n'espère
Aucun secours de moi pour t'immoler mon frère.
Si je te menaçois tantôt de son retour,
Si j'en donnois l'alarme à ton nouvel amour,
C'étoient discours en l'air inventés par ma flamme
Pour brouiller ton esprit et celui de sa femme.
J'avois peine à te perdre, et parlois au hasard
Pour te perdre du moins quelques moments plus tard,
Et, quand par ce retour il a su nous surprendre,
Le ciel m'a plus rendu que je n'osois attendre.

GRIMOALD. Madame...

ÉDUIGE. Tu perds temps, je n'écoute plus rien,
Et j'attends ton arrêt pour résoudre le mien.
Agis, si tu le veux, en vainqueur magnanime;
Agis comme tyran, et prends cette victime :
Je suivrai ton exemple, et sur tes actions
Je réglerai ma haine ou mes affections.
Il suffit à présent que je te désabuse
Pour payer ton amour ou pour punir ta ruse.
Adieu.

SCÈNE III.

GRIMOALD, GARIBALDE, UNULPHE.

GRIMOALD. Que veut Unulphe?

UNULPHE. Il est de mon devoir
De vous dire, seigneur, que chacun le vient voir.
J'ai permis à fort peu de lui rendre visite ;

Mais tous l'ont reconnu pour le vrai Pertharite :
Le peuple même parle, et déja sourdement
On entend des discours semés confusément...

GARIBALDE. Voyez en quels périls vous jette l'imposture !
Le peuple déja parle, et sourdement murmure ;
Le feu va s'allumer si vous ne l'éteignez.
Pour perdre un imposteur qu'est-ce que vous craignez ?
La haine d'Éduige, elle qui ne prépare
A vos submissions qu'une fierté barbare,
Elle que vos mépris ayant mise en fureur
Rendent opiniâtre à vous mettre en erreur,
Elle qui n'a plus soif que de votre ruine,
Elle dont la main seule en conduit la machine ?
De semblables malheurs se doivent dédaigner,
Et la vertu timide est mal propre à régner.
Épousez Rodelinde, et, malgré son fantôme,
Assurez-vous l'état, et calmez le royaume ;
Et, livrant l'imposteur à ses mauvais destins,
Otez dès aujourd'hui tout prétexte aux mutins.

GRIMOALD. Oui, je te croirai, duc ; et dès demain sa tête
Abattue à mes pieds calmera la tempête.
Qu'on le fasse venir, et qu'on mande avec lui
Celle qui de sa fourbe est le second appui,
La reine qui me brave, et qui par grandeur d'ame
Semble avoir quelque gêne à se nommer sa femme.

GARIBALDE. Ses pleurs vous toucheront.

GRIMOALD. Je suis armé contre eux.

GARIBALDE. L'amour vous séduira.

GRIMOALD. Je n'en crains point les feux ;
Ils ont peu de pouvoir quand l'ame est résolue.

GARIBALDE. Agissez donc, seigneur, de puissance absolue ;
Soutenez votre sceptre avec l'autorité
Qu'imprime au front des rois leur propre majesté.
Un roi doit pouvoir tout, et ne sait pas bien l'être
Quand au fond de son cœur il souffre un autre maître.

SCÈNE IV.

GRIMOALD, PERTHARITE, RODELINDE, GARIBALDE, UNULPHE.

GRIMOALD. Viens, fourbe, viens, méchant, éprouver ma bonté,
Et ne la réduis pas à la sévérité.
Je veux te faire grace : avoue et me confesse
D'un si hardi dessein qui t'a fourni l'adresse,
Qui des deux l'a formé, qui t'a le mieux instruit;
Tu m'entends : et surtout fais cesser ce faux bruit:
Détrompe mes sujets, ta prison est ouverte;
Sinon, prépare-toi dès demain à ta perte :
N'y force pas ton prince; et, sans plus t'obstiner,
Mérite le pardon qu'il cherche à te donner.

PERTHARITE. Que tu perds lâchement de ruse et d'artifice
Pour trouver à me perdre une ombre de justice,
Et sauver les dehors d'une adroite vertu
Dont aux yeux éblouis tu parois revêtu!
Le ciel te livre exprès une grande victime,
Pour voir si tu peux être et juste et magnanime :
Mais il ne t'abandonne après tout que son sang;
Tu ne lui peux ôter ni son nom ni son rang.
Je mourrai comme roi né pour le diadème;
Et bientôt mes sujets, détrompés par toi-même,
Connoîtront par ma mort qu'ils n'adorent en toi
Que de fausses couleurs qui te peignent en roi.
Hâte donc cette mort, elle t'est nécessaire ;
Car puisque enfin tu veux la vérité sincère,
Tout ce qu'entre tes mains je forme de souhaits,
C'est d'affranchir bientôt ces malheureux sujets.
Crains-moi si je t'échappe ; et sois sûr de ta perte
Si par ton mauvais sort la prison m'est ouverte.
Mon peuple aura des yeux pour connoître son roi,
Et mettra différence entre un tyran et moi :
Il n'a point de fureur que soudain je n'excite.
Voilà dedans tes fers l'espoir de Pertharite ;
Voilà des vérités qu'il ne peut déguiser,
Et l'aveu qu'il te faut pour te désabuser.

RODELINDE. Veux-tu pour t'éclaircir de plus illustres marques ?

Veux-tu mieux voir le sang de nos premiers monarques?
Ce grand cœur...
GRIMOALD. Oui, madame, il est fort bien instruit
A montrer de l'orgueil, et fourber à grand bruit.
Mais si par son aveu la fourbe reconnue
Ne détrompe aujourd'hui la populace émue,
Qu'il prépare sa tête, et vous-même en ce lieu
Ne pensez qu'à lui dire un éternel adieu.
Laissons-les seuls, Unulphe, et demeure à la porte :
Qu'avant que je l'ordonne aucun n'entre ni sorte.

SCÈNE V.

PERTHARITE, RODELINDE.

PERTHARITE. Madame, vous voyez où l'amour m'a conduit.
J'ai su que de ma mort il couroit un faux bruit,
Des desirs du tyran j'ai su la violence;
J'en ai craint sur ce bruit la dernière insolence;
Et n'ai pu faire moins que de tout exposer
Pour vous revoir encore et vous désabuser.
J'ai laissé hasarder à cette digne envie
Les restes languissants d'une importune vie,
A qui l'ennui mortel d'être éloigné de vous
Sembloit à tous moments porter les derniers coups.
Car, je vous l'avouerai, dans l'état déplorable
Où m'abime du sort la haine impitoyable,
Où tous mes alliés me refusent leurs bras,
Mon plus cuisant chagrin est de ne vous voir pas.
Je bénis mon destin, quelques maux qu'il m'envoie,
Puisqu'il peut consentir à ce moment de joie;
Et, bien qu'il ose encor de nouveau me trahir,
En un moment si doux je ne le puis haïr.
RODELINDE. C'étoit donc peu, seigneur, pour mon ame affligée,
De toute la misère où je me vois plongée;
C'étoit peu des rigueurs de ma captivité,
Sans celle où votre amour vous a précipité:
Et pour dernier outrage où son excès m'expose,
Il faut vous voir mourir et m'en savoir la cause!
Je ne vous dirai point que ce moment m'est doux;
Il met à trop haut prix ce qu'il me rend de vous,

Et votre souvenir m'auroit bien su défendre
De tout ce qu'un tyran auroit osé prétendre.
N'attendez point de moi de soupirs ni de pleurs ;
Ce sont amusement de légères douleurs.
L'amour que j'ai pour vous hait ces molles bassesses
Où d'un sexe craintif descendent les foiblesses ;
Et contre vos malheurs j'ai trop su m'affermir,
Pour ne dédaigner pas l'usage de gémir.
D'un déplaisir si grand la noble violence
Se résout tout entière en ardeur de vengeance,
Et, méprisant l'éclat, porte tout son effort
A sauver votre vie, ou venger votre mort.
Je ferai l'un ou l'autre, ou périrai moi-même.

PERTHARITE. Aimez plutôt, madame, un vainqueur qui vous aime.
Vous avez assez fait pour moi, pour votre honneur ;
Il est temps de tourner du côté du bonheur,
De ne plus embrasser des destins trop sévères,
Et de laisser finir mes jours et vos misères.
Le ciel, qui vous destine à régner en ces lieux,
M'accorde au moins le bien de mourir à vos yeux.
J'aime à lui voir briser une importune chaîne
De qui les nœuds rompus vous font heureuse reine ;
Et sous votre destin je veux bien succomber,
Pour remettre en vos mains ce que j'en fis tomber.

RODELINDE. Est-ce là donc, seigneur, la digne récompense
De ce que pour votre ombre on m'a vu de constance?
Quand je vous ai cru mort, et qu'un si grand vainqueur,
Sa conquête à mes pieds, m'a demandé mon cœur,
Quand toute autre en ma place eût peut-être fait gloire
De cet hommage entier de toute sa victoire...

PERTHARITE. Je sais que vous avez dignement combattu :
Le ciel va couronner aussi votre vertu ;
Il va vous affranchir de cette inquiétude
Que pouvoit de ma mort former l'incertitude,
Et vous mettre sans trouble en pleine liberté
De monter au plus haut de la félicité.

RODELINDE. Que dis-tu, cher époux?

PERTHARITE. Que je vois sans murmure
Naître votre bonheur de ma triste aventure.
L'amour me ramenoit sans pouvoir rien pour vous

Que vous envelopper dans l'exil d'un époux,
Vous dérober sans bruit à cette ardeur infame
Où s'opposent ma vie et le nom de ma femme.
Pour changer avec gloire il vous faut mon trépas;
Et, s'il vous fait régner, je ne le perdrai pas.
Après tant de malheurs que mon amour vous cause,
Il est temps que ma mort vous serve à quelque chose,
Et qu'un victorieux à vos pieds abattu
Cesse de renoncer à toute sa vertu.
D'un conquérant si grand et d'un héros si rare
Vous faites trop long-temps un tyran, un barbare;
Il l'est, mais seulement pour vaincre vos refus.
Soyez à lui, madame, il ne le sera plus;
Et je tiendrai ma vie heureusement perdue,
Puisque...

RODELINDE. N'achève point un discours qui me tue,
Et ne me force point à mourir de douleur,
Avant qu'avoir pu rompre ou venger ton malheur.
Moi qui l'ai dédaigné dans son char de victoire,
Couronné de vertus encor plus que de gloire,
Magnanime, vaillant, juste, bon, généreux,
Pour m'attacher à l'ombre, au nom d'un malheureux,
Je pourrois à ta vue, aux dépens de ta vie,
Épouser d'un tyran l'horreur et l'infamie,
Et trahir mon honneur, ma naissance, mon rang,
Pour baiser une main fumante de ton sang!
Ah! tu me connois mieux, cher époux.

PERTHARITE. Non, madame,
Il ne faut point souffrir ce scrupule en votre ame.
Quand ces devoirs communs ont d'importunes lois,
La majesté du trône en dispense les rois;
Leur gloire est au-dessus des règles ordinaires,
Et cet honneur n'est beau que pour les cœurs vulgaires.
Sitôt qu'un roi vaincu tombe aux mains du vainqueur,
Il a trop mérité la dernière rigueur.
Ma mort pour Grimoald ne peut avoir de crime:
Le soin de s'affermir lui rend tout légitime.
Quand j'aurai dans ses fers cessé de respirer,
Donnez-lui votre main sans rien considérer;
Épargnez les efforts d'une impuissante haine.

Et permettez au ciel de vous faire encor reine.
RODELINDE. Épargnez-moi, seigneur, ce cruel sentiment,
Vous qui savez...

SCÈNE VI.

PERTHARITE, RODELINDE, UNULPHE.

UNULPHE. Madame, achevez promptement :
Le roi, de plus en plus se rendant intraitable,
Mande vers lui ce prince, ou faux, ou véritable.
PERTHARITE. Adieu, puisqu'il le faut; et croyez qu'un époux
A tous les sentiments qu'il doit avoir de vous.
Il voit tout votre amour et tout votre mérite;
Et, mourant sans regret, à regret il vous quitte.
RODELINDE. Adieu, puisqu'on m'y force; et recevez ma foi
Que l'on me verra digne et de vous et de moi.
PERTHARITE. Ne vous exposez point au même précipice.
RODELINDE. Le ciel hait les tyrans, et nous fera justice.
PERTHARITE. Hélas! s'il étoit juste, il vous auroit donné
Un plus puissant monarque, ou moins infortuné.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

ÉDUIGE, UNULPHE.

ÉDUIGE. Quoi! Grimoald s'obstine à perdre ainsi mon frère!
D'imposture et de fourbe il traite sa misère!
Et, feignant de me rendre et son cœur et sa foi,
Il n'a point d'yeux pour lui ni d'oreilles pour moi!
UNULPHE. Madame, n'accusez que le duc qui l'obsède :
Le mal, s'il en est cru, deviendra sans remède;
Et si le roi suivoit ses conseils violents,
Vous n'en verriez déja que des effets sanglants.
ÉDUIGE. Jadis pour Grimoald il quitta Pertharite;
Et, s'il le laisse vivre, il craint ce qu'il mérite.
UNULPHE. Ajoutez qu'il vous aime, et veut par tous moyens

Rattacher ce vainqueur à ses derniers liens;
Que Rodelinde à lui, par amour ou par force,
Assure entre vous deux un éternel divorce;
Et, s'il peut une fois jusque-là l'irriter,
Par force ou par amour il croit vous emporter.
Mais vous n'avez, madame, aucun sujet de crainte;
Ce héros est à vous sans réserve et sans feinte,
Et...

ÉDUIGE. S'il quitte sans feinte un objet si chéri,
Sans doute au fond de l'ame il connoit son mari.
Mais s'il le connoissoit, en dépit de ce traître,
Qui pourroit l'empêcher de le faire paroître?

UNULPHE. Sur le trône conquis il craint quelque attentat,
Et ne le méconnoît que par raison d'état.
C'est un aveuglement qu'il a cru nécessaire;
Et comme Garibalde animoit sa colère,
De ses mauvais conseils sans cesse combattu,
Il donnoit lieu de craindre enfin pour sa vertu.
Mais, madame, il n'est plus en état de le croire.
Je n'ai pu voir long-temps ce péril pour sa gloire.
Quelque fruit que le duc espère en recueillir,
Je viens d'ôter au roi les moyens de faillir.
Pertharite, en un mot, n'est plus en sa puissance.
Mais ne présumez pas que j'aie eu l'imprudence
De laisser à sa fuite un libre et plein pouvoir
De se montrer au peuple et d'oser l'émouvoir.
Pour fuir en sûreté je lui prête main-forte,
Ou plutôt je lui donne une fidèle escorte,
Qui, sous cette couleur de lui servir d'appui,
Le met hors du royaume, et me répond de lui.
J'empêche ainsi le duc d'achever son ouvrage,
Et j'en donne à mon roi ma tête pour otage.
Votre bonté, madame, en prendra quelque soin.

ÉDUIGE. Oui, je serai pour toi criminelle au besoin;
Je prendrai, s'il le faut, sur moi toute la faute.

UNULPHE. Ou je connois fort mal une vertu si haute,
Ou, s'il revient à soi, lui-même tout ravi
M'avouera le premier que je l'ai bien servi.

SCÈNE II.

GRIMOALD, ÉDUIGE, UNULPHE.

GRIMOALD. Que voulez-vous enfin, madame, que j'espère ?
Qu'ordonnez-vous de moi?
ÉDUIGE. Que fais-tu de mon frère?
Qu'ordonnes-tu de lui ? prononce ton arrêt.
GRIMOALD. Toujours d'un imposteur prendrez-vous l'intérêt?
ÉDUIGE. Veux-tu suivre toujours le conseil tyrannique
D'un traître qui te livre à la haine publique?
GRIMOALD. Qu'en faveur de ce fourbe à tort vous m'accusez !
Je vous offre sa grace, et vous la refusez!
ÉDUIGE. Cette offre est un supplice aux princes qu'on opprime;
Il ne faut point de grace à qui se voit sans crime;
Et tes yeux, malgré toi, ne te font que trop voir
Que c'est à lui d'en faire, et non d'en recevoir.
Ne t'obstine donc plus à t'aveugler toi-même :
Sois tel que je t'aimois, si tu veux que je t'aime;
Sois tel que tu parus quand tu conquis Milan :
J'aime encor son vainqueur, mais non pas son tyran.
Rends-toi cette vertu pleine, haute, sincère,
Qui t'affermit si bien au trône de mon frère;
Rends-lui du moins son nom, si tu me rends ton cœur.
Qui peut feindre pour lui peut feindre pour la sœur ;
Et tu ne vois en moi qu'une amante incrédule
Quand je vois qu'avec lui ton ame dissimule.
Quitte, quitte en vrai roi les vertus des tyrans,
Et ne me cache plus un cœur que tu me rends.
GRIMOALD. Lisez-y donc vous-même ; il est à vous, madame ;
Vous en voyez le trouble aussi bien que la flamme.
Sans plus me demander ce que vous connoissez,
De grace, croyez-en tout ce que vous pensez.
C'est redoubler ensemble et mes maux et ma honte
Que de forcer ma bouche à vous en rendre compte.
Quand je n'aurois point d'yeux, chacun en a pour moi.
Garibalde lui seul a méconnu son roi;
Et, par un intérêt qu'aisément je devine,
Ce lâche, tant qu'il peut, par ma main l'assassine.
Mais que plutôt le ciel me foudroie à vos yeux
Que je songe à répandre un sang si précieux!

Madame, cependant mettez-vous en ma place :
Si je le reconnois, que faut-il que j'en fasse?
Le tenir dans les fers avec le nom de roi,
C'est soulever pour lui ses peuples contre moi.
Le mettre en liberté c'est le mettre à leur tête,
Et moi-même hâter l'orage qui s'apprête.
Puis-je m'assurer d'eux et souffrir son retour?
Puis-je occuper son trône et le voir dans ma cour?
Un roi, quoique vaincu, garde son caractère;
Aux fidèles sujets sa vue est toujours chère;
Au moment qu'il paroît, les plus grands conquérants,
Pour vertueux qu'ils soient, ne sont que des tyrans;
Et dans le fond des cœurs sa présence fait naître
Un mouvement secret qui les rend à leur maître.
Ainsi mon mauvais sort a de quoi me punir
Et de le délivrer et de le retenir.
Je vois dans mes prisons sa personne enfermée
Plus à craindre pour moi qu'en tête d'une armée.
Là, mon bras animé de toute ma valeur
Chercheroit avec gloire à lui percer le cœur :
Mais ici, sans défense, hélas ! qu'en puis-je faire?
Si je pense régner, sa mort m'est nécessaire :
Mais soudain ma vertu s'arme si bien pour lui
Qu'en mille bataillons il auroit moins d'appui.
Pour conserver sa vie et m'assurer l'empire
Je fais ce que je puis à le faire dédire;
Des plus cruels tyrans j'emprunte le courroux
Pour tirer cet aveu de la reine ou de vous :
Mais partout je perds temps, partout même constance
Rend à tous mes efforts pareille résistance.
Encor s'il ne falloit qu'éteindre ou dédaigner
En des troubles si grands la douceur de régner,
Et que, pour vous aimer et ne vous point déplaire,
Ce grand titre de roi ne fût pas nécessaire,
Je me vaincrois moi-même, et, lui rendant l'état,
Je mettrois ma vertu dans son plus haut éclat;
Mais je vous perds, madame, en quittant la couronne;
Puisqu'il vous faut un roi, c'est vous que j'abandonne;
Et dans ce cœur à vous par vos yeux combattu
Tout mon amour s'oppose à toute ma vertu.

Vous pour qui je m'aveugle avec tant de lumières,
Si vous êtes sensible encore à mes prières,
Daignez servir de guide à mon aveuglement,
Et faites le destin d'un frère et d'un amant.
Mon amour de tous deux vous fait la souveraine :
Ordonnez-en vous-même, et prononcez en reine.
Je périrai content, et tout me sera doux,
Pourvu que vous croyiez que je suis tout à vous.

ÉDUIGE. Que tu me connois mal, si tu connois mon frère !
Tu crois donc qu'à ce point la couronne m'est chère,
Que j'ose mépriser un comte généreux
Pour m'attacher au sort d'un tyran trop heureux?
Aime-moi si tu veux, mais crois-moi magnanime ;
Avec tout cet amour garde-moi ton estime,
Crois-moi quelque tendresse encor pour mon vrai sang,
Qu'une haute vertu me plaît mieux qu'un haut rang,
Et que vers Gundebert je crois ton serment quitte
Quand tu n'aurois qu'un jour régné pour Pertharite.
Milan qui l'a vu fuir, et t'a nommé son roi,
De la haine d'un mort a dégagé ma foi.
A présent je suis libre, et comme vraie amante
Je secours malgré toi ta vertu chancelante,
Et dérobe mon frère à ta soif de régner
Avant que tout ton cœur s'en soit laissé gagner.
Oui, j'ai brisé ses fers, j'ai corrompu ses gardes,
J'ai mis en sûreté tout ce que tu hasardes:
Il fuit, et tu n'as plus à traiter d'imposteur
De tes troubles secrets le redoutable auteur.
Il fuit, et tu n'as plus à craindre de tempête.
Secourant ta vertu, j'assure ta conquête ;
Et les soins que j'ai pris... Mais la reine survient.

SCÈNE III.

GRIMOALD, RODELINDE, ÉDUIGE, UNULPHE.

GRIMOALD, *à Rodelinde.*

Que tardez-vous, madame? et quel soin vous retient?
Suivez de votre époux le nom, l'image, ou l'ombre;
De ceux qui m'ont trahi croissez l'indigne nombre;
Et délivrez mes yeux, trop aisés à charmer,
Du péril de vous voir et de vous trop aimer.

Suivez; votre captif ne vous tient plus captive.
RODELINDE. Rends-le-moi donc, tyran, afin que je le suive.
A quelle indigne feinte oses-tu recourir,
De m'ouvrir sa prison quand tu l'as fait mourir!
Lâche! présumes-tu qu'un faux bruit de sa fuite
Cache de tes fureurs la barbare conduite?
Crois-tu qu'on n'ait point d'yeux pour voir ce que tu fais,
Et jusque dans ton cœur découvrir tes forfaits?
ÉDUIGE. Madame...
RODELINDE. Eh bien! madame, êtes-vous sa complice?
Vous chargez-vous pour lui de toute l'injustice?
Et sa main qu'il vous tend vous plaît-elle à ce prix?
ÉDUIGE. Vous la vouliez tantôt teinte du sang d'un fils,
Et je puis l'accepter teinte du sang d'un frère
Si je veux être sœur comme vous étiez mère.
RODELINDE. Ne me reprochez point une juste fureur
Où des feux d'un tyran me réduisoit l'horreur;
Et, puisque de sa foi vous êtes ressaisie,
Faites cesser l'aigreur de votre jalousie.
ÉDUIGE. Ne me reprochez point des sentiments jaloux,
Quand je hais les tyrans autant ou plus que vous.
RODELINDE. Vous pouvez les haïr quand Grimoald vous aime!
ÉDUIGE. J'aime en lui sa vertu plus que son diadème;
Et, voyant quels motifs le font encore agir,
Je ne vois rien en lui qui me fasse rougir.
RODELINDE, *à Grimoald.*
Rougis-en donc toi seul, toi qui caches ton crime,
Qui, t'immolant un roi, dérobes ta victime,
Et d'un grand ennemi déguisant tout le sort,
Le fais fourbe en sa vie et fuir après sa mort.
De tes fausses vertus les brillantes pratiques
N'élevoient que pour toi ces tombeaux magnifiques;
C'étoient de vains éclats de générosité
Pour rehausser ta gloire avec impunité.
Tu n'accablois son nom de tant d'honneurs funèbres
Que pour ensevelir sa mort dans les ténèbres,
Et lui tendre avec pompe un piége illustre et beau,
Pour le priver un jour des honneurs du tombeau.
Saoule-toi de son sang; mais rends-moi ce qui reste,
Attendant ma vengeance, ou le courroux céleste,

Que je puisse...

GRIMOALD, *à Eduige*. Ah ! madame, où me réduisez-vous
Pour un fourbe qu'elle aime à nommer son époux?
Votre pitié ne sert qu'à me couvrir de honte,
Si, quand vous me l'ôtez, il m'en faut rendre compte,
Et si la cruauté de mon triste destin
De ce que vous sauvez me nomme l'assassin.

UNULPHE. Seigneur, je crois savoir la route qu'il a prise;
Et si sa majesté veut que je l'y conduise,
Au péril de ma tête, en moins d'une heure ou deux,
Je m'offre de la rendre à l'objet de ses vœux.
Allons, allons, madame, et souffrez que je tâche...

RODELINDE, *à Unulphe*.

O d'un lâche tyran ministre encor plus lâche,
Qui, sous un faux semblant d'un peu d'humanité,
Penses contre mes pleurs faire sa sûreté!
Que ne dis-tu plutôt que ses justes alarmes
Aux yeux des bons sujets veulent cacher mes larmes,
Qu'il lui faut me bannir, de crainte que mes cris
Du peuple et de la cour n'émeuvent les esprits?
Traître! si tu n'étois de son intelligence,
Pourroit-il refuser ta tête à sa vengeance?
Que devient, Grimoald, que devient ton courroux?
Tes ordres en sa garde avoient mis mon époux;
Il a brisé ses fers, il sait où va sa fuite;
Si je le veux rejoindre, il s'offre à ma conduite,
Et, quand son sang devroit te répondre du sien,
Il te voit, il te parle, et n'appréhende rien!

GRIMOALD, *à Rodelinde*.

Quand ce qu'il fait pour vous hasarderoit ma vie,
Je ne puis le punir de vous avoir servie.
Si j'avois cependant quelque peur que vos cris
De la cour et du peuple émussent les esprits,
Sans vous prier de fuir pour finir mes alarmes,
J'aurois trop de moyens de leur cacher vos larmes.
Mais vous êtes, madame, en pleine liberté;
Vous pouvez faire agir toute votre fierté,
Porter dans tous les cœurs ce qui règne en votre ame:
Le vainqueur du mari ne peut craindre la femme.
Mais que veut ce soldat?

SCÈNE IV.

GRIMOALD, RODELINDE, ÉDUIGE, UNULPHE, SOLDATS.

SOLDAT. Vous avertir, seigneur,
D'un grand malheur ensemble et d'un rare bonheur.
Garibalde n'est plus, et l'imposteur infame
Qui tranche ici du roi lui vient d'arracher l'ame ;
Mais ce même imposteur est en votre pouvoir.

GRIMOALD. Que dis-tu, malheureux ?

SOLDAT. Ce que vous allez voir.

GRIMOALD. O ciel! en quel état ma fortune est réduite,
S'il ne m'est pas permis de jouir de sa fuite !
Faut-il que de nouveau mon cœur embarrassé
Ne puisse... Mais dis-nous comment tout s'est passé.

SOLDAT. Le duc, ayant appris quelles intelligences
Déroboient un tel fourbe à vos justes vengeances,
L'attendoit à main-forte, et, lui fermant le pas,
« A lui seul, nous dit-il; mais ne le blessons pas.
« Réservons tout son sang aux rigueurs des supplices
« Et laissons par pitié fuir ses lâches complices. »
Ceux qui le conduisoient, du grand nombre étonnés,
Et par mes compagnons soudain environnés,
Acceptent la plupart ce qu'on leur facilite,
Et s'écartent sans bruit de ce faux Pertharite.
Lui, que l'ordre reçu nous forçoit d'épargner
Jusqu'à baisser l'épée, et le trop dédaigner,
S'ouvre en son désespoir parmi nous un passage,
Jusque sur notre chef pousse toute sa rage,
Et lui plonge trois fois un poignard dans le sein
Avant qu'aucun de nous ait pu voir son dessein.
Nos bras étoient levés pour l'en punir sur l'heure;
Mais le duc par nos mains ne consent pas qu'il meure;
Et son dernier soupir est un ordre nouveau
De garder tout son sang à celle d'un bourreau.
Ainsi ce fugitif retombe dans sa chaîne,
Et vous pouvez, seigneur, ordonner de sa peine :
Le voici.

GRIMOALD. Quel combat pour la seconde fois !

SCÈNE V.

PERTHARITE, GRIMOALD, RODELINDE, ÉDUIGE, UNULPHE, SOLDATS.

PERTHARITE. Tu me revois, tyran qui méconnois les rois;
Et j'ai payé pour toi d'un si rare service
Celui qui rend ma tête à ta fausse justice.
Pleure, pleure ce bras qui t'a si bien servi;
Pleure ce bon sujet que le mien t'a ravi.
Hâte-toi de venger ce ministre fidèle;
C'est toi qu'à sa vengeance en mourant il appelle.
Signale ton amour, et parois aujourd'hui,
S'il fut digne de toi, plus digne encor de lui.
Mais cesse désormais de traiter d'imposture
Les traits que sur mon front imprime la nature.
Milan m'a vu passer, et partout en passant
J'ai vu couler ses pleurs pour son prince impuissant;
Tu lui déguiserois en vain ta tyrannie;
Pousses-en jusqu'au bout l'insolente manie;
Et, quoi que ta fureur te prescrive pour moi,
Ordonne de mes jours comme de ceux d'un roi.
GRIMOALD. Oui, tu l'es en effet, et j'ai su te connoître
Dès le premier moment que je t'ai vu paroître.
Si j'ai fermé les yeux, si j'ai voulu gauchir,
Des maximes d'état j'ai voulu t'affranchir,
Et ne voir pas ma gloire indignement trahie
Par la nécessité de m'immoler ta vie.
De cet aveuglement les soins mystérieux
Empruntoient les dehors d'un tyran furieux,
Et forçoient ma vertu d'en souffrir l'artifice,
Pour t'arracher ton nom par l'effroi du supplice.
Mais mon dessein n'étoit que de t'intimider,
Ou d'obliger quelqu'un à te faire évader.
Unulphe a bien compris, en serviteur fidèle,
Ce que ma violence attendoit de son zèle;
Mais un traître pressé par d'autres intérêts
A rompu tout l'effet de mes desirs secrets.
Ta main, graces au ciel, nous en a fait justice.

Cependant ton retour m'est un nouveau supplice.
Car enfin que veux-tu que je fasse de toi?
Puis-je porter ton sceptre, et te traiter de roi?
Ton peuple qui t'aimoit pourra-t-il te connoître,
Et souffrir à tes yeux les lois d'un autre maître?
Toi-même pourras-tu, sans entreprendre rien,
Me voir jusqu'au trépas possesseur de ton bien?
Pourras-tu négliger l'occasion offerte,
Et refuser ta main ou ton ordre à ma perte?
Si tu n'étois qu'un lâche, on auroit quelque espoir
Qu'enfin tu pourrois vivre, et ne rien émouvoir :
Mais qui me croit tyran, et hautement me brave,
Quelque foible qu'il soit, n'a point le cœur d'esclave,
Et montre une grande ame au-dessus du malheur,
Qui manque de fortune, et non pas de valeur.
Je vois donc malgré moi ma victoire asservie
A te rendre le sceptre, ou prendre encor ta vie :
Et plus l'ambition trouble ce grand effort,
Plus ceux de ma vertu me refusent ta mort.
Mais c'est trop retenir ma vertu prisonnière;
Je lui dois comme à toi liberté tout entière;
Et mon ambition a beau s'en indigner,
Cette vertu triomphe, et tu t'en vas régner.
Milan, revois ton prince, et reprends ton vrai maître
Qu'en vain pour t'aveugler j'ai voulu méconnoître :
Et vous que d'imposteur à regret j'ai traité...

PERTHARITE. Ah! c'est porter trop loin la générosité.
Rendez-moi Rodelinde, et gardez ma couronne,
Que pour sa liberté sans regret j'abandonne.
Avec ce cher objet tout destin m'est trop doux.

GRIMOALD. Rodelinde, et Milan, et mon cœur, sont à vous;
Et je vous remettrois toute la Lombardie,
Si comme dans Milan je régnois dans Pavie.
Mais vous n'ignorez pas, seigneur, que le feu roi
En fit reine Éduige; et, lui donnant ma foi,
Je promis...

ÉDUIGE, *à Grimoald.*

Si ta foi t'oblige à la défendre,
Ton exemple m'oblige encor plus à la rendre;

Et je mériterois un nouveau changement,
Si mon cœur n'égaloit celui de mon amant.

PERTHARITE, *à Eduige.*

Son exemple, ma sœur, en vain vous y convie.
Avec ce grand héros je vous laisse Pavie;
Et me croirois moi-même aujourd'hui malheureux,
Si je voyois sans sceptre un bras si généreux.

RODELINDE, *à Grimoald.*

Pardonnez si ma haine a trop cru l'apparence.
Je présumois beaucoup de votre violence;
Mais je n'aurois osé, seigneur, en présumer
Que vous m'eussiez forcée enfin à vous aimer.

GRIMOALD, *à Rodelinde.*

Vous m'avez outragé sans me faire injustice.

RODELINDE. Qu'une amitié si ferme aujourd'hui nous unisse,
Que l'un et l'autre état en admire les nœuds,
Et doute avec raison qui règne de vous deux.

PERTHARITE. Pour en faire admirer la chaîne fortunée,
Allons mettre en éclat cette grande journée,
Et montrer à ce peuple, heureusement surpris,
Que des hautes vertus la gloire est le seul prix[1].

[1] Cette pièce, comme on sait, fut malheureuse; elle ne put être représentée qu'une fois : le public fut juste. Corneille, à la fin de l'*Examen*, dit que les sentiments en sont *assez vifs et nobles, et les vers assez bien tournés*. Le respect pour la vérité, toujours plus fort que le respect pour Corneille, oblige d'avouer que les sentiments sont outrés ou foibles, et rarement nobles; et que les vers, loin d'être bien tournés, sont presque tous d'une prose comique rimée. Dès la seconde scène Éduige dit à Rodelinde :

Je ne vous parle pas de votre Pertharite :
Mais il se pourra faire enfin qu'il ressuscite,
Qu'il rende à vos desirs leur juste possesseur;
Et c'est dont je vous donne avis en bonne sœur.
. . . .
Vous êtes donc, madame, un grand exemple à suivre. —
Pour vivre l'ame saine on n'a qu'à m'imiter. —
Et qui veut vivre heureux n'a qu'à vous en conter.

Les noms seuls des héros de cette pièce révoltent : c'est une Éduige, un Grimoald, un Unulphe. L'auteur de *Childebrand* ne choisit pas plus mal son sujet et son héros. Il est peut-être utile pour l'avancement de l'esprit humain, et pour celui de l'art théâtral, de rechercher comment Corneille, qui devait s'élever toujours après ses belles pièces, qui connaissait le théâtre, c'est-à-dire le cœur humain, qui était plein de la lecture des anciens, et dont l'expérience devait avoir fortifié le génie, tomba pourtant si bas, qu'on ne peut supporter ni la conduite, ni les sentiments, ni la diction de plusieurs de ses dernières pièces. N'est-ce point qu'ayant acquis un grand

EXAMEN DE PERTHARITE.

Le succès de cette tragédie a été si malheureux, que, pour m'épargner le chagrin de m'en souvenir, je n'en dirai presque rien. Le sujet est écrit par Paul Diacre, aux quatrième et cinquième livres *des Gestes des Lombards;* et, depuis lui, par Erycius Puteanus, au second livre de son *Histoire des Invasions de l'Italie par les Barbares.* Ce qui l'a fait avorter au théâtre a été l'événement extraordinaire qui me l'avoit fait choisir : on n'y a pu supporter qu'un roi dépouillé de son royaume, après avoir fait tout son possible pour y rentrer, se voyant sans forces et sans amis, en cède à son vainqueur les droits inutiles, afin de retirer sa femme prisonnière de ses mains; tant les vertus de bon mari sont peu à la mode! On n'y a pas aimé la surprise avec laquelle Pertharite se présente au troisième acte, quoique le bruit de son retour soit épandu dès le premier, ni que Grimoald reporte toutes ses affections à Éduige, sitôt qu'il a reconnu que la vie de Pertharite, qu'il avoit cru mort jusque-là, le mettoit dans l'impossibilité de réussir auprès de Rodelinde. J'ai parlé ailleurs de l'inégalité de l'emploi des

nom, et ne possédant pas une fortune digne de son mérite, il fut forcé souvent de travailler avec trop de hâte? *Conatibus obstat res angusta domi.* Peut-être n'avait-il pas d'ami éclairé et sévère : il avait contracté une malheureuse habitude de se permettre tout, et de parler mal sa langue; il ne savait pas, comme Racine, sacrifier de beaux vers, et des scènes entières. Les pièces précédentes de *Nicomède* et de *Don Sanche d'Aragon* n'avaient pas eu un brillant succès; cette décadence devait l'avertir de faire de nouveaux efforts; mais il se reposait sur sa réputation; sa gloire nuisait à son génie; il se voyait sans rival, on ne citait que lui, on ne connaissait que lui. Il lui arriva la même chose qu'à Lulli, qui, ayant excellé dans la musique de déclamation, à l'aide de l'inimitable Quinault, fut très faible, et se négligea souvent dans presque tout le reste; manquant de rival, comme Corneille, il ne fit point d'efforts pour se surpasser lui-même : ses contemporains ne connaissaient pas sa faiblesse, il a fallu que longtemps après il soit venu un homme supérieur, pour que les Français, qui ne jugent des arts que par comparaison, sentissent combien la plupart des airs détachés et des symphonies de Lulli ont de faiblesse. Ce serait à regret que j'imprimerais la pièce de *Pertharite*, si je ne croyais y avoir découvert [*] le germe de la belle tragédie d'*Andromaque.* Serait-il possible que ce *Pertharite* fût en quelque façon le père de la tragédie pathétique, élégante et forte d'*Andromaque?* pièce admirable, à quelques scènes de coquetterie près, dont le vice même est déguisé par le charme d'une poésie parfaite, et par l'usage le plus heureux qu'on ait jamais fait de la langue française. L'excellent Racine donna son *Andromaque* en 1668, neuf[**] ans après *Pertharite.* Le lecteur peut consulter le commentaire qu'on trouvera dans le second acte; il y trouvera toute la disposition de la tragédie d'*Andromaque*, et même la plupart des sentiments que Racine a mis en œuvre avec tant de supériorité; il verra comment d'un sujet manqué, et qui paraît très mauvais, on peut tirer les plus grandes beautés, quand on sait les mettre à leur place. (V.)

[*] L'abbé Desfontaines avait déjà fait cette remarque en 1730.

[**] *Pertharite* fut représenté pour la première fois en 1653, et non en 1659, comme l'a cru Voltaire.

personnages, qui donne à Rodelinde le premier rang dans les trois premiers actes, et la réduit au second et au troisième dans les deux derniers. J'ajoute ici, malgré sa disgrace, que les sentiments en sont assez vifs et nobles, les vers assez bien tournés, et que la façon dont le sujet s'explique dans la première scène ne manque pas d'artifice.

FIN DE PERTHARITE.

OEDIPE,

TRAGÉDIE. — 1659.

VERS

PRÉSENTÉS A MONSEIGNEUR

LE PROCUREUR-GÉNÉRAL FOUQUET,

SURINTENDANT DES FINANCES[1].

Laisse aller ton essor jusqu'à ce grand génie[2]
Qui te rappelle au jour dont les ans t'ont bannie,
Muse, et n'oppose plus un silence obstiné
A l'ordre surprenant que sa main t'a donné.
De ton âge importun la timide foiblesse[3]
A trop et trop longtemps déguisé ta paresse,
Et fourni de couleurs à la raison d'état
Qui mutine ton cœur contre le siècle ingrat[4].
L'ennui de voir toujours ses louanges frivoles
Rendre à tes longs travaux paroles pour paroles[5],
Et le stérile honneur d'un éloge impuissant[6]
Terminer son accueil le plus reconnoissant;

[1] Imprimés à la tête de l'*OEdipe; Paris*, 1657, in-12. Ce fut M. Fouquet qui engagea Corneille à faire cette tragédie. « Si le public, dit ce grand poëte, a reçu quel- « que satisfaction de ce poëme, et s'il en reçoit encore de ceux de cette nature et de « ma façon qui pourront le suivre, c'est à lui qu'il en doit imputer le tout, puisque « sans ses commandements, je n'aurois jamais fait l'*OEdipe*. » (Dans l'avis au lecteur qui est à la tête de la tragédie de l'édition que j'ai indiquée au commencement de cette note.) (V.)

[2] Ce grand génie n'était pas Nicolas Fouquet; c'était Pierre Corneille, malgré *Pertharite*, et malgré quelques pièces assez faibles, et malgré *Œdipe* même. (V.)

[3] Il avait cinquante-six ans; c'était l'âge où Milton fesait son poëme épique. (V.)

[4] Il eût dû dire que le peu de justice qu'on lui avait rendu l'avait dégoûté: *Ploravere suis non respondere favorem speratum meritis*; mais le dégoût d'un poëte n'est pas une raison d'état. (V.)

[5] Il se plaint qu'ayant trafiqué de la parole, on ne lui a donné que des louanges. Boileau a dit bien plus noblement:

Apollon ne promet qu'un nom et des lauriers, etc. (V.)

[6] Il se plaint que les éloges du public n'ont pas contribué à sa fortune. « Mais à « présent que le grand Fouquet, héros magnanime, répand l'éclat de sa propre bonté « sur l'endurcissement de l'oisiveté de l'auteur, il lui serait honteux d'affermir son « silence contre cette douce violence. » Que dire sur de tels vers? plaindre la faiblesse de l'esprit humain, et admirer les beaux morceaux de *Cinna*. (V.)

Ce légitime ennui qu'au fond de l'ame excite
L'excusable fierté d'un peu de vrai mérite,
Par un juste dégoût ou par ressentiment,
Lui pouvoit de tes vers envier l'agrément :
Mais aujourd'hui qu'on voit un héros magnanime
Témoigner pour ton nom une tout autre estime,
Et répandre l'éclat de sa propre bonté
Sur l'endurcissement de ton oisiveté,
Il te seroit honteux d'affermir tõn silence
Contre une si pressante et douce violence ;
Et tu ferois un crime à lui dissimuler
Que ce qu'il fait pour toi te condamne à parler.
  Oui, généreux appui de tout notre Parnasse,
Tu me rends ma vigueur lorsque tu me fais grace ;
Et je veux bien apprendre à tout notre avenir
Que tes regards bénins ont su me rajeunir [1].
Je m'élève sans crainte avec de si bons guides :
Depuis que je t'ai vu, je ne vois plus mes rides ;
Et, plein d'une plus claire et noble vision,
Je prends mes cheveux gris pour cette illusion.
Je sens le même feu, je sens la même audace,
Qui fit plaindre le Cid, qui fit combattre Horace ;
Et je me trouve encor la main qui crayonna
L'ame du grand Pompée et l'esprit de Cinna.
Choisis-moi seulement quelque nom dans l'histoire
Pour qui tu veuilles place au temple de la Gloire,
Quelque nom favori [2] qu'il te plaise arracher
A la nuit de la tombe, aux cendres du bûcher.
Soit qu'il faille ternir ceux d'Énée et d'Achille
Par un noble attentat sur Homère et Virgile,
Soit qu'il faille obscurcir p r un dernier effort
Ceux que j'ai sur la scène affranchis de la mort ;
Tu me verras le même, et je te ferai dire,
Si jamais pleinement ta grande ame m'inspire,
Que dix lustres et plus n'ont pas tout emporté
Cet assemblage heureux de force et de clarté,
Ces prestiges secrets de l'aimable imposture
Qu'à l'envi m'ont prêtés et l'art et la nature.
  N'attends pas toutefois que j'ose m'enhardir [3]

[1] On est fâché des *regards bénins*, et de la *claire vision*, et que, dans le temps qu'il fait de si étranges vers, il dise qu'il se sent encore la main qui crayonna l'ame du grand Pompée. (V.)

[2] Il eût fallu que ces noms favoris eussent été célébrés par des vers tels que ceux des *Horaces* et de *Cinna*. (V.)

[3] On est bien plus fâché encore qu'un homme tel que Corneille n'ose s'enhardir

Ou jusqu'à te dépeindre, ou jusqu'à t'applaudir :
Ce seroit présumer que d'une seule vue
J'aurois vu de ton cœur la plus vaste étendue;
Qu'un moment suffiroit à mes débiles yeux
Pour démêler en toi ces dons brillants des cieux
De qui l'inépuisable et perçante lumière,
Sitôt que tu parois, fait baisser la paupière.
J'ai déja vu beaucoup en ce moment heureux,
Je t'ai vu magnanime, affable, généreux,
Et, ce qu'on voit à peine après dix ans d'excuses,
Je t'ai vu tout d'un coup libéral pour les muses.
Mais, pour te voir entier, il faudroit un loisir
Que tes délassements daignassent me choisir,
C'est lors que je verrois la saine politique
Soutenir par tes soins la fortune publique,
Ton zèle infatigable à servir ton grand roi,
Ta force et ta prudence à régir ton emploi;
C'est lors que je verrois ton courage intrépide
Unir la vigilance à la vertu solide;
Je verrois cet illustre et haut discernement
Qui te met au-dessus de tant d'accablement,
Et tout ce dont l'aspect d'un astre salutaire
Pour le bonheur des lis t'a fait dépositaire.
Jusque-là ne crains pas que je gâte un portrait
Dont je ne puis encor tracer qu'un premier trait;
Je dois être témoin de toutes ces merveilles
Avant que d'en permettre une ébauche à mes veilles;
Et ce flatteur espoir fera tous mes plaisirs,
Jusqu'à ce que l'effet succède à mes desirs.
Hâte-toi cependant de rendre un vol sublime
Au génie amorti que ta bonté ranime,
Et dont l'impatience attend pour se borner
Tout ce que tes faveurs lui voudront ordonner.

jusqu'à applaudir un autre homme, et que la *plus vaste étendue* du cœur d'un procureur général de Paris *ne puisse être vue d'une seule vue*. Il eût mieux valu, à mon avis, pour l'auteur de *Cinna*, vivre à Rouen avec du pain bis et de la gloire, que de recevoir de l'argent d'un sujet du roi, et de lui faire de si mauvais vers pour son argent. On ne peut trop exhorter les hommes de génie à ne jamais prostituer ainsi leurs talents. On n'est pas toujours le maître de sa fortune, mais on l'est toujours de faire respecter sa médiocrité, et même sa pauvreté. (V.) — Il eût mieux valu ne pas conserver ces vers, qui laisseroient peu de chose à regretter, que de les accompagner d'un commentaire si dur. On voit que l'adversité réduisit quelquefois Corneille à l'adulation; et sans doute il eût été plus noble de savoir souffrir : mais Voltaire, qui n'avoit pas l'excuse du malheur, n'a-t-il pas souvent prodigué d'indignes éloges à des idoles de cour qui n'avoient pas le mérite de M. Fouquet? (P.)

AU LECTEUR.

Ce n'est pas sans raison que je fais marcher ces vers à la tête de l'*Œdipe*, puisqu'ils sont cause que je vous donne l'*Œdipe*. Ce fut par eux que je tâchai de témoigner à M. le procureur-général quelque sentiment de reconnoissance pour une faveur signalée que j'en venois de recevoir; et, bien qu'ils fussent remplis de cette présomption si naturelle à ceux de notre métier, qui manquent rarement d'amour-propre, il me fit cette nouvelle grâce d'accepter les offres qu'ils lui faisoient de ma part, et de me proposer trois sujets pour le théâtre, dont il me laissa le choix. Chacun sait que ce grand ministre n'est pas moins le surintendant des belles-lettres que des finances, que sa maison est aussi ouverte aux gens d'esprit qu'aux gens d'affaires; et que, soit à Paris, soit à la campagne, c'est dans les bibliothèques qu'on attend ces précieux moments qu'il dérobe aux occupations qui l'accablent, pour en gratifier ceux qui ont quelque talent d'écrire avec succès. Ces vérités sont connues de tout le monde; mais tout le monde ne sait pas que sa bonté s'est étendue jusqu'à ressusciter les muses ensevelies dans un long silence, et qui étoient comme mortes au monde, puisque le monde les avoit oubliées. C'est donc à moi à le publier après qu'il a daigné m'y faire revivre si avantageusement. Non que de là j'ose prendre l'occasion de faire ses éloges : nos dernières années ont produit peu de livres considérables, ou pour la profondeur de la doctrine, ou pour la pompe et la netteté de l'expression, ou pour les agréments et la justesse de l'art, dont les auteurs ne se soient mis sous une protection si glorieuse, et ne lui aient rendu les hommages que nous devons tous à ce concert éclatant et merveilleux de rares qualités et de vertus extraordinaires qui laissent une admiration continuelle à ceux qui ont le bonheur de l'approcher. Les téméraires efforts que j'y pourrois faire après eux ne serviroient qu'à montrer combien je suis au-dessous d'eux : la matière est inépuisable, mais nos esprits sont bornés; et, au lieu de travailler à la gloire de mon protecteur, je ne travaillerois qu'à ma honte. Je me contenterai de vous dire simplement que si le public a reçu quelque satisfaction de ce poëme, et s'il en reçoit encore de ceux de cette nature et de ma façon qui pourront le suivre, c'est à lui qu'il en doit imputer le tout, puisque sans ses commandements je n'aurois jamais fait l'*Œdipe*, et que cette tragédie a plu assez au roi pour me faire recevoir de véritables et solides marques de son approbation; je veux dire ses libéralités, que j'ose nommer des ordres tacites, mais pressants, de consacrer aux divertissements de sa majesté ce que l'âge et les vieux travaux m'ont laissé d'esprit et de vigueur.

Au reste, je ne vous dissimulerai point qu'après avoir arrêté mon choix sur ce sujet, dans la confiance que j'aurois pour moi les suffrages

de tous les savants, qui l'ont regardé comme le chef-d'œuvre de l'antiquité, et que les pensées de ces grands génies qui l'ont traité en grec et en latin me faciliteroient les moyens d'en venir à bout assez tôt pour le faire représenter dans le carnaval, je n'ai pas laissé de trembler quand je l'ai envisagé de près, et un peu plus à loisir que je n'avois fait en le choisissant. J'ai reconnu que ce qui avoit passé pour miraculeux dans ces siècles éloignés pourroit sembler horrible au nôtre, et que cette éloquente et curieuse description [1] de la manière dont ce malheureux prince se crève les yeux, et le spectacle de ces mêmes yeux crevés dont le sang lui distille sur le visage, qui occupe tout le cinquième acte chez ces incomparables originaux, feroit soulever la délicatesse de nos dames, qui composent la plus belle partie de notre auditoire, et dont le dégoût attire aisément la censure de ceux qui les accompagnent; et qu'enfin l'amour n'ayant point de part dans ce sujet, ni les femmes d'emploi, il étoit dénué des principaux ornements qui nous gagnent d'ordinaire la voix publique. J'ai tâché de remédier à ces désordres au moins mal que j'ai pu, en épargnant d'un côté à mes auditeurs ce dangereux spectacle, et y ajoutant de l'autre l'heureux épisode des amours de Thésée et de Dircé, que je fais fille de Laïus, et seule héritière de sa couronne, supposé que son frère, qu'on avoit exposé aux bêtes sauvages, en eût été dévoré comme on le croyoit; j'ai retranché le nombre des oracles, qui pouvoit être importun, et donner trop de jour à OEdipe pour se connoître; j'ai rendu la réponse de Laïus, évoqué par Tirésie, assez obscure dans sa clarté pour faire un nouveau nœud, et qui peut être n'est pas moins beau que celui de nos anciens; j'ai cherché même des raisons pour justifier ce qu'Aristote

[1] *Cette éloquente description* réussirait sans doute beaucoup, si elle était de ce style mâle et terrible, et en même temps pur et exact, qui caractérise Sophocle. Je ne sais même si, aujourd'hui que la scène est libre et dégagée de tout ce qui la défigurait, on ne pourrait pas faire Œdipe tout sanglant, comme il parut sur le théâtre d'Athènes. La disposition des lumières, Œdipe ne paraissant que dans l'enfoncement, pour ne pas trop offenser les yeux, beaucoup de pathétique dans l'acteur, et peu de déclamation dans l'auteur, les cris de Jocaste et les douleurs de tous les Thébains, pourraient former un spectacle admirable. Les magnifiques tableaux dont Sophocle a orné son *OEdipe* feraient sans doute le même effet que les autres parties du poëme firent dans Athènes: mais, du temps de Corneille, nos jeux de paume étroits, dans lesquels on représentait ses pièces, les vêtements ridicules des acteurs, la décoration aussi mal entendue que ces vêtements, excluaient la magnificence d'un spectacle véritable, et réduisaient la tragédie à de simples conversations, que Corneille anima quelquefois par le feu de son génie. (V.) — Cette remarque de Voltaire prouve combien l'expérience avoit fortifié son génie: elle fait regretter que, dans son *OEdipe*, si supérieur à celui de Corneille, il n'eût pas osé tenter ce magnifique spectacle; mais alors tout s'opposoit sur nos théâtres à ces beautés fortement tragiques; et c'en etoit bien assez pour la gloire de Voltaire que d'avoir lutté avec tant de succès contre Corneille, dans ce premier essai de sa jeunesse. Il faut être juste, et convenir que cet essai de Voltaire fut un phénomène, et qu'indépendamment du mérite du style, la première scène du quatrième acte de son *OEdipe* étoit, elle seule, infiniment supérieure à toute la pièce de Corneille. (P.)

y trouve sans raison, et qu'il excuse en ce qu'il arrive au commencement de la fable; et j'ai fait en sorte qu'Œdipe, encore qu'il se souvienne d'avoir combattu trois hommes au lieu même où fut tué Laïus, et dans le même temps de sa mort, bien loin de s'en croire l'auteur, la croit avoir vengée sur trois brigands à qui le bruit commun l'attribue. Cela m'a fait perdre l'avantage que je m'étois promis de n'être souvent que le traducteur de ces grands hommes qui m'ont précédé. Comme j'ai pris une autre route que la leur, il m'a été impossible de me rencontrer avec eux; mais, en récompense, j'ai eu le bonheur de faire avouer à la plupart de mes auditeurs que je n'ai fait aucune pièce de théâtre où il se trouve tant d'art qu'en celle-ci, bien que ce ne soit qu'un ouvrage de deux mois[1], que l'impatience françoise m'a fait précipiter, par un juste empressement d'exécuter les ordres favorables que j'avois reçus.

PERSONNAGES.

OEDIPE, roi de Thèbes, fils et mari de Jocaste.
THÉSÉE, prince d'Athènes, et amant de Dircé.
JOCASTE, reine de Thèbes, femme et mère d'OEdipe.
DIRCÉ, princesse de Thèbes, fille de Laïus et de Jocaste, sœur d'Œdipe et amante de Thésée.
CLÉANTE, DYMAS, } confidents d'OEdipe.
PHORBAS, vieillard thébain.
IPHICRATE, vieillard de Corinthe.
NÉRINE, dame d'honneur de la reine.
MÉGARE, fille d'honneur de Dircé.
PAGE[2].

La scène est à Thèbes.

[1] Il eût bien mieux valu que c'eût été l'ouvrage de deux ans, et qu'il ne fût resté presque rien de ce qui fut fait en deux mois.

> Travaillez à loisir, quelque ordre qui vous presse,
> Et ne vous piquez pas d'une folle vitesse.

Il semble que Fouquet ait commandé à Corneille une tragédie pour lui être rendue dans deux mois, comme on commande un habit à un tailleur, ou une table à un menuisier. N'oublions pas ici de faire sentir une grande vérité: Fouquet n'est plus connu aujourd'hui que par un malheur éclatant, et qui même n'a été célèbre que parceque tout le fut dans le siècle de Louis XIV. L'auteur de *Cinna*, au contraire, sera connu à jamais de toutes les nations, et le sera même malgré ses dernières pièces et malgré ses vers à Fouquet, et j'ose dire encore malgré *OEdipe*. C'est une chose étrange que le difficile et concis La Bruyère, dans son *Parallèle de Corneille et de Racine*, ait dit *les Horaces* et *Œdipe*; mais il dit aussi *Phèdre* et *Pénélope*. Voilà comme l'or et le plomb sont confondus souvent. On disait Mignard et Le Brun: le temps seul apprécie, et souvent ce temps est long. (V.)

[2] A la cour des princes grecs, il y avoit des officiers, des hérauts, des soldats: mais ils n'avoient pour les servir que des esclaves, et ne connoissoient point les pages. Rotrou, dans son *Antigone*, avoit donné à Corneille cet exemple que Racine a suivi dans sa *Thébaïde*. (GEOFFROY.)

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

THÉSÉE, DIRCÉ.

THÉSÉE. N'écoutez plus, madame, une pitié cruelle,
Qui d'un fidèle amant vous feroit un rebelle :
La gloire d'obéir n'a rien qui me soit doux
Lorsque vous m'ordonnez de m'éloigner de vous[1].
Quelque ravage affreux qu'étale ici la peste,
L'absence aux vrais amants est encor plus funeste[2];
Et d'un si grand péril l'image s'offre en vain,
Quand ce péril douteux épargne un mal certain[3].
DIRCÉ. Le trouvez-vous douteux quand toute votre suite
Par cet affreux ravage à Phædime est réduite,
De qui même le front déja pâle et glacé
Porte empreint le trépas dont il est menacé?
Seigneur, toutes ces morts dont il vous environne
Sont des avis pressants que de grace il vous donne;
Et tant lever le bras avant que de frapper,
C'est vous dire assez haut qu'il est temps d'échapper.
THÉSÉE. Je le vois comme vous; mais alors qu'il m'assiége,
Vous laisse-t-il, madame, un plus grand privilége?
Ce palais par la peste est-il plus respecté?
Et l'air auprès du trône est-il moins infecté?
DIRCÉ. Ah! seigneur, quand l'amour tient une ame alarmée,
Il l'attache aux périls de la personne aimée[4].

[1] Jamais la malheureuse habitude de tous les auteurs français de mettre sur le théâtre des conversations amoureuses, et de rimer les phrases des romans, n'a paru plus condamnable que quand elle force Corneille à débuter, dans la tragédie d'*Œdipe*, par faire dire à Thésée qu'il est *un fidèle amant*, mais qu'il sera un rebelle aux ordres de sa maitresse, si elle lui ordonne de se séparer d'elle. (V.)

[2] On ne revient point de sa surprise à cette absence qui est, pour les vrais amants, pire que la peste : on ne peut concevoir ni comment Corneille a fait ces vers, ni comment il n'eut point d'amis pour les lui faire rayer, ni comment les comédiens osèrent les dire. (V.)

[3] Ce *péril douteux*, c'est la peste; *ce mal certain*, c'est l'absence de l'objet aimé. (V.)

[4] C'est assez qu'on débite de ces maximes d'amour pour bannir tout intérêt d'un ouvrage. Cette scène est une contestation entre deux amants qui ressemble aux conversations de Clélie. Rien ne serait plus froid même dans un sujet galant, à plus

Je vois aux pieds du roi chaque jour des mourants;
J'y vois tomber du ciel les oiseaux expirants;
Je me vois exposée à ces vastes misères;
J'y vois mes sœurs, la reine, et les princes mes frères;
Je sais qu'en ce moment je puis les perdre tous :
Et mon cœur toutefois ne tremble que pour vous,
Tant de cette frayeur les profondes atteintes
Repoussent fortement toutes les autres craintes!

THÉSÉE. Souffrez donc que l'amour me fasse même loi,
Que je tremble pour vous quand vous tremblez pour moi;
Et ne m'imposez pas cette indigne foiblesse
De craindre autres périls que ceux de ma princesse :
J'aurois en ma faveur le courage bien bas,
Si je fuyois des maux que vous ne fuyez pas.
Votre exemple est pour moi la seule règle à suivre :
Éviter vos périls c'est vouloir vous survivre;
Je n'ai que cette honte à craindre sous les cieux.
Ici je puis mourir, mais mourir à vos yeux;
Et si, malgré la mort de tous côtés errante,
Le destin me réserve à vous y voir mourante,
Mon bras sur moi du moins enfoncera les coups
Qu'aura son insolence élevés jusqu'à vous,
Et saura me soustraire à cette ignominie
De souffrir après vous quelques moments de vie,
Qui, dans le triste état où le ciel nous réduit,
Seroient de mon départ l'infame et le seul fruit.

DIRCÉ. Quoi! Dircé par sa mort deviendroit criminelle
Jusqu'à forcer Thésée à mourir après elle!
Et ce cœur intrépide au milieu du danger
Se défendroit si mal d'un malheur si léger!

forte raison dans le sujet le plus terrible de l'antiquité. Y a-t-il une plus forte preuve de la nécessité où étaient les auteurs d'introduire toujours l'amour dans leurs pièces, que cet épisode de Thésée et de Dircé, dont Corneille même a le malheur de s'applaudir dans son *Examen d'Œdipe?* Encore si, au lieu d'un amour galant et raisonneur, il eût peint une passion aussi funeste que la désolation où Thèbes était plongée, si cette passion eût été théâtrale, si elle avait été liée au sujet! mais un amour qui n'est imaginé que pour remplir le vide d'un ouvrage trop long n'est pas supportable. Racine même y aurait échoué avec ses vers élégants : comment donc put-on supporter une si plate galanterie débitée en si mauvais vers? et comment reconnaître la même nation qui, ayant applaudi aux morceaux admirables du *Cid*, d'*Horace*, de *Cinna* et de *Polyeucte*, n'avait pu souffrir ni *Pertharite*, ni *Théodore?* (V.)

M'immoler une vie à tous si précieuse,
Ce seroit rendre à tous ma mémoire odieuse,
Et par toute la Grèce animer trop d'horreur
Contre une ombre chérie avec tant de fureur.
Ces infames brigands dont vous l'avez purgée,
Ces ennemis publics dont vous l'avez vengée,
Après votre trépas à l'envi renaissants,
Pilleroient sans frayeur les peuples impuissants;
Et chacun maudiroit, en les voyant paroître,
La cause d'une mort qui les feroit renaître.
  Oserai-je, seigneur, vous dire hautement
Qu'un tel excès d'amour n'est pas d'un tel amant[1]?
S'il est vertu pour nous que le ciel n'a formées
Que pour le doux emploi d'aimer et d'être aimées,
Il faut qu'en vos pareils les belles passions
Ne soient que l'ornement des grandes actions.
Ces hauts emportements qu'un beau feu leur inspire
Doivent les élever, et non pas les détruire;
Et, quelque désespoir que leur cause un trépas,
Leur vertu seule a droit de faire agir leurs bras.
Ces bras, que craint le crime à l'égal du tonnerre,
Sont des dons que le ciel fait à toute la terre;
Et l'univers en eux perd un trop grand secours,
Pour souffrir que l'amour soit maître de leurs jours.
  Faites voir, si je meurs, une entière tendresse;
Mais vivez après moi pour toute notre Grèce,
Et laissez à l'amour conserver par pitié
De ce tout désuni la plus digne moitié;
Vivez pour faire vivre en tous lieux ma mémoire,
Pour porter en tous lieux vos soupirs et ma gloire,
Et faire partout dire : « Un si vaillant héros
« Au malheur de Dircé donne encor des sanglots;
« Il en garde en son ame encor toute l'image,
« Et rend à sa chère ombre encor ce triste hommage. »
Cet espoir est le seul dont j'aime à me flatter,

[1] Jugez quel effet ferait aujourd'hui au théâtre une princesse inutile dissertant sur l'amour, et voulant prouver en forme que ce qui serait vertu dans une femme ne le serait pas dans un homme. Je ne parle pas du style et des fautes contre la langue, et de *l'horreur animée par toute la Grèce*, et *des hauts emportements qu'un beau feu inspire*; ce galimatias froid et boursouflé est assez condamné aujourd'hui. (V.)

Et l'unique douceur que je veux emporter.

THÉSÉE. Ah ! madame, vos yeux combattent vos maximes [1] ;
Si j'en crois leur pouvoir, vos conseils sont des crimes.
Je ne vous ferai point ce reproche odieux
Que, si vous aimiez bien, vous conseilleriez mieux :
Je dirai seulement qu'auprès de ma princesse
Aux seuls devoirs d'amant un héros s'intéresse,
Et que, de l'univers fût-il le seul appui,
Aimant un tel objet, il ne doit rien qu'à lui.
Mais ne contestons point, et sauvons l'un et l'autre;
L'hymen justifiera ma retraite et la vôtre.
Le roi me pourroit-il en refuser l'aveu,
Si vous en avouez l'audace de mon feu?
Pourroit-il s'opposer à cette illustre envie
D'assurer sur un trône une si belle vie,
Et ne point consentir que des destins meilleurs
Vous exilent d'ici pour commander ailleurs?

DIRCÉ. Le roi, tout roi qu'il est, seigneur, n'est pas mon maître;
Et le sang de Laïus, dont j'eus l'honneur de naître,
Dispense trop mon cœur de recevoir la loi
D'un trône que sa mort n'a dû laisser qu'à moi.
Mais comme enfin le peuple, et l'hymen de ma mère,
Ont mis entre ses mains le sceptre de mon père,
Et qu'en ayant ici toute l'autorité
Je ne puis rien pour vous contre sa volonté,
Pourra-t-il trouver bon qu'on parle d'hyménée
Au milieu d'une ville à périr condamnée,
Où le courroux du ciel, changeant l'air en poison,
Donne lieu de trembler pour toute sa maison;

MÉGARE.
(elle lui parle à l'oreille.)

Madame.

DIRCÉ. Adieu, seigneur : la reine, qui m'appelle,
M'oblige à vous quitter pour me rendre auprès d'elle;
Et d'ailleurs le roi vient.

THÉSÉE. Que ferai-je?

[1] Et que dirons-nous de ce Thésée, qui lui répond galamment que ses yeux combattent ses maximes, que si elle aimait bien elle conseillerait mieux, et *qu'auprès de sa princesse aux seuls devoirs d'amant un héros s'intéresse ?* Disons la vérité, cela ne serait pas supporté aujourd'hui dans le plus plat de nos romans. (V.)

DIRCÉ. Parlez.

Je ne puis plus vouloir que ce que vous voulez.

SCÈNE II.

OEDIPE, THÉSÉE, CLÉANTE.

OEDIPE. Au milieu des malheurs que le ciel nous envoie,
Prince, nous croiriez-vous capables d'une joie,
Et que, nous voyant tous sur les bords du tombeau,
Nous puissions d'un hymen allumer le flambeau?
C'est choquer la raison peut-être et la nature :
Mais mon ame en secret s'en forme un doux augure,
Que Delphes, dont j'attends réponse en ce moment,
M'envoira de nos maux le plein soulagement.

THÉSÉE. Seigneur, si j'avois cru que parmi tant de larmes
La douceur d'un hymen pût avoir quelques charmes,
Que vous en eussiez pu supporter le dessein,
Je vous aurois fait voir un beau feu dans mon sein[1],
Et tâché d'obtenir cet aveu favorable

[1] Thésée qui fait voir *un beau feu dans son sein*, et qui s'appelle *amant misérable ;* Œdipe qui devine qu'un intérêt d'amour retient Thésée au milieu de la peste ; l'offre d'une fille, la demande d'une autre fille, l'aveu qu'Antigone est *parfaite*, Ismène *admirable*, et que Dircé *n'a rien de comparable ;* en un mot, ce style d'un froid comique, qui revient toujours, ces ironies, ces dissertations sur l'amour galant, tant de petitesses grossières dans un sujet si sublime, font voir évidemment que la rouille de notre barbarie n'était pas encore enlevée, malgré tous les efforts que Corneille avait faits dans les belles scènes de *Cinna* et d'*Horace*. Le sujet d'*OEdipe* demandait le style d'*Athalie ;* et celui dont Corneille s'est servi n'est pas, à beaucoup près, aussi noble que celui du *Misanthrope*. Cependant Corneille avait montré, dans plusieurs scènes de *Pompée*, qu'il savait orner ses vers de toute la magnificence de la poésie. Le sujet d'*OEdipe* n'est pas moins poétique que celui de *Pompée ;* pourquoi donc le langage est-il dans *OEdipe* si opposé au sujet? Corneille s'était trop accoutumé à ce style familier, à ce ton de dissertation. Tous ses personnages, dans presque tous ses ouvrages, raisonnent sur l'amour et sur la politique. C'est non seulement l'opposé de la tragédie, mais de toute poésie : car la poésie n'est guère que peinture, sentiment et imagination. Les raisonnements sont nécessaires dans une tragédie, quand on délibère sur un grand intérêt d'état; il faut seulement qu'alors celui qui raisonne ne tienne point du sophiste ; mais des raisonnements sur l'amour sont partout hors de saison. L'abbé d'Aubignac écrivit contre l'*OEdipe* de Corneille ; il y reprend plusieurs fautes avec lesquelles une pièce pourrait être admirable, fautes de bienséance, duplicité d'action, violation des règles. D'Aubignac n'en savait pas assez pour voir que la principale faute est d'être froid dans un sujet intéressant, et rampant dans un sujet sublime. Cette scène, dans laquelle il n'est question que de savoir si Thésée épousera Antigone qui est parfaite, ou Ismène qui est admirable, ou Dircé qui n'a rien de comparable, est une vraie scène de comédie, mais de comédie très froide. Je ne relève pas les fautes contre la langue; elles sont en trop grand nombre. (V.)

Qui peut faire un heureux d'un amant misérable.
OEDIPE. Je l'avois bien jugé qu'un intérêt d'amour
Fermoit ici vos yeux aux périls de ma cour :
Mais je croirois me faire à moi-même un outrage,
Si je vous obligeois d'y tarder davantage,
Et si trop de lenteur à seconder vos feux
Hasardoit plus long-temps un cœur si généreux.
Le mien sera ravi que de si nobles chaînes
Unissent les états de Thèbes et d'Athènes.
Vous n'avez qu'à parler, vos vœux sont exaucés :
Nommez ce cher objet, grand prince, et c'est assez.
Un gendre tel que vous m'est plus qu'un nouveau trône ;
Et vous pouvez choisir d'Ismène ou d'Antigone;
Car je n'ose penser que le fils d'un grand roi,
Un si fameux héros, aime ailleurs que chez moi,
Et qu'il veuille en ma cour, au mépris de mes filles,
Honorer de sa main de communes familles.
THÉSÉE. Seigneur, il est tout vrai, j'aime en votre palais ;
Chez vous est la beauté qui fait tous mes souhaits :
Vous l'aimez à l'égal d'Antigone et d'Ismène :
Elle tient même rang chez vous et chez la reine :
En un mot, c'est leur sœur, la princesse Dircé,
Dont les yeux...
OEDIPE. Quoi ! ses yeux, prince, vous ont blessé !
Je suis fâché pour vous que la reine sa mère
Ait su vous prévenir pour un fils de son frère.
Ma parole est donnée, et je n'y puis plus rien ;
Mais je crois qu'après tout ses sœurs la valent bien.
THÉSÉE. Antigone est parfaite, Ismène est admirable ;
Dircé, si vous voulez, n'a rien de comparable;
Elles sont l'une et l'autre un chef-d'œuvre des cieux :
Mais où le cœur est pris on charme en vain les yeux.
Si vous avez aimé, vous avez su connoître
Que l'amour de son choix veut être le seul maître ;
Que, s'il ne choisit pas toujours le plus parfait,
Il attache du moins les cœurs au choix qu'il fait;
Et qu'entre cent beautés dignes de notre hommage
Celle qu'il nous choisit plaît toujours davantage.
Ce n'est pas offenser deux si charmantes sœurs,
Que voir en leur aînée aussi quelques douceurs.

J'avouerai, s'il le faut, que c'est un pur caprice,
Un pur aveuglement qui leur fait injustice;
Mais ce seroit trahir tout ce que je leur doi,
Que leur promettre un cœur quand il n'est plus à moi.

OEDIPE. Mais c'est m'offenser, moi, prince, que de prétendre
A des honneurs plus hauts que le nom de mon gendre.
Je veux toutefois être encor de vos amis;
Mais ne demandez plus un bien que j'ai promis.
Je vous l'ai déja dit que pour cet hyménée
Aux vœux du prince Æmon ma parole est donnée;
Vous avez attendu trop tard à m'en parler,
Et je vous offre assez de quoi vous consoler.
La parole des rois doit être inviolable.

THÉSÉE. Elle est toujours sacrée et toujours adorable;
Mais ils ne sont jamais esclaves de leur voix,
Et le plus puissant roi doit quelque chose aux rois.
Retirer sa parole à leur juste prière,
C'est honorer en eux son propre caractère;
Et si le prince Æmon ose encor vous parler,
Vous lui pouvez offrir de quoi se consoler.

OEDIPE. Quoi! prince, quand les dieux tiennent en main leur foudre,
Qu'ils ont le bras levé pour nous réduire en poudre,
J'oserai violer un serment solennel,
Dont j'ai pris à témoin leur pouvoir éternel?

THÉSÉE. C'est pour un grand monarque un peu bien du scrupule.

OEDIPE. C'est en votre faveur être un peu bien crédule
De présumer qu'un roi, pour contenter vos yeux,
Veuille pour ennemis les hommes et les dieux.

THÉSÉE. Je n'ai qu'un mot à dire après un si grand zèle :
Quand vous donnez Dircé, Dircé se donne-t-elle?

OEDIPE. Elle sait son devoir.

THÉSÉE. Savez-vous quel il est?

OEDIPE. L'auroit-elle réglé suivant votre intérêt?
A me désobéir l'auriez-vous résolue?

THÉSÉE. Non, je respecte trop la puissance absolue;
Mais, lorsque vous voudrez sans elle en disposer,
N'aura-t-elle aucun droit, seigneur, de s'excuser?

OEDIPE. Le temps vous fera voir ce que c'est qu'une excuse.

THÉSÉE. Le temps me fera voir jusques où je m'abuse;
Et ce sera lui seul qui saura m'éclaircir

De ce que pour Æmon vous ferez réussir.
Je porte peu d'envie à sa bonne fortune;
Mais je commence à voir que je vous importune.
Adieu. Faites, seigneur, de grace, un juste choix;
Et, si vous êtes roi, considérez les rois.

SCÈNE III.

OEDIPE, CLÉANTE.

OEDIPE. Si je suis roi, Cléante! et que me croit-il être?
Cet amant de Dircé déja me parle en maître!
Vois, vois ce qu'il feroit s'il étoit son époux.
CLÉANTE. Seigneur, vous avez lieu d'en être un peu jaloux.
Cette princesse est fière; et, comme sa naissance
Croit avoir quelque droit à la toute-puissance,
Tout est au-dessous d'elle à moins que de régner,
Et sans doute qu'Æmon s'en verra dédaigner.
OEDIPE. Le sang a peu de droits dans le sexe imbécile [1];
Mais c'est un grand prétexte à troubler une ville;
Et lorsqu'un tel orgueil se fait un fort appui,
Le roi le plus puissant doit tout craindre de lui.
Toi qui, né dans Argos, et nourri dans Mycènes,
Peux être mal instruit de nos secrètes haines,
Vois-les jusqu'en leur source, et juge entre elle et moi
Si je règne sans titre, et si j'agis en roi.
On t'a parlé du sphinx, dont l'énigme funeste
Ouvrit plus de tombeaux que n'en ouvre la peste [2].
Ce monstre à voix humaine, aigle, femme et lion [3],
Se campoit fièrement sur le mont Cythéron,

[1] Que veut dire *le sang a peu de droit dans le sexe imbécile?* c'est une injure très déplacée et très grossière, fort mal exprimée. L'auteur entend-il que les femmes ont peu de droits au trône? entend-il que le sang a peu de pouvoir sur leurs cœurs? (V.)

[2] Œdipe raconte l'histoire du sphinx à un confident qui doit en être instruit; c'est un défaut très commun et très difficile à éviter. Ce récit a de la force et des beautés: on l'écoutait avec plaisir, parceque tout ce qui forme un tableau plaît toujours plus que les contestations qui ne sont pas sublimes, et que l'amour qui n'est pas attendrissant. (V.)

[3] Ce même vers est dans l'*OEdipe* de Voltaire; il appartenoit au sujet: d'ailleurs, avec un talent qui s'annonçoit d'une manière si brillante, Voltaire pouvoit bien se permettre l'emprunt de quelques vers; c'étoit même une espèce d'hommage qu'il rendoit à Corneille. (P.)

D'où chaque jour ici devoit fondre sa rage,
A moins qu'on éclaircît un si sombre nuage.
Ne porter qu'un faux jour dans son obscurité,
C'étoit de ce prodige enfler la cruauté;
Et les membres épars des mauvais interprètes
Ne laissoient dans ces murs que des bouches muettes.
Mais, comme aux grands périls le salaire enhardit,
Le peuple offre le sceptre, et la reine son lit;
De cent cruelles morts cette offre est tôt suivie :
J'arrive, je l'apprends, j'y hasarde ma vie.
Au pied du roc affreux semé d'os blanchissants,
Je demande l'énigme et j'en cherche le sens;
Et, ce qu'aucun mortel n'avoit encor pu faire,
J'en dévoile l'image et perce le mystère.
Le monstre, furieux de se voir entendu,
Venge aussitôt sur lui tant de sang répandu,
Du roc s'élance en bas, et s'écrase lui-même.
La reine tint parole, et j'eus le diadème.
Dircé fournissoit lors à peine un lustre entier,
Et me vit sur le trône avec un œil altier.
J'en vis frémir son cœur, j'en vis couler ses larmes;
J'en pris pour l'avenir dès-lors quelques alarmes :
Et, si l'âge en secret a pu la révolter,
Vois ce que mon départ n'en doit point redouter.
La mort du roi mon père à Corinthe m'appelle;
J'en attends aujourd'hui la funeste nouvelle;
Et je hasarde tout à quitter les Thébains
Sans mettre ce dépôt en de fidèles mains.
Æmon seroit pour moi digne de la princesse;
S'il a de la naissance, il a quelque foiblesse;
Et le peuple du moins pourroit se partager,
Si dans quelque attentat il osoit l'engager :
Mais un prince voisin, tel que tu vois Thésée,
Feroit de ma couronne une conquête aisée,
Si d'un pareil hymen le dangereux lien
Armoit pour lui son peuple et soulevoit le mien.
Athènes est trop proche, et, durant une absence,
L'occasion qui flatte anime l'espérance;
Et, quand tous mes sujets me garderoient leur foi,
Désolés comme ils sont, que pourroient-ils pour moi?

La reine a pris le soin d'en parler à sa fille.
Æmon est de son sang, et chef de sa famille;
Et l'amour d'une mère a souvent plus d'effet
Que n'ont... Mais la voici, sachons ce qu'elle a fait.

SCÈNE IV [1].

OEDIPE, JOCASTE, CLÉANTE, NÉRINE.

JOCASTE. J'ai perdu temps, seigneur; et cette ame embrasée
Met trop de différence entre Æmon et Thésée.
Aussi je l'avouerai, bien que l'un soit mon sang,
Leur mérite diffère encor plus que leur rang;
Et l'on a peu d'éclat auprès d'une personne
Qui joint à de hauts faits celui d'une couronne.
OEDIPE. Thésée est donc, madame, un dangereux rival?
JOCASTE. Æmon est fort à plaindre, ou je devine mal.
J'ai tout mis en usage auprès de la princesse,
Conseil, autorité, reproche, amour, tendresse;
J'en ai tiré des pleurs, arraché des soupirs,
Et n'ai pu de son cœur ébranler les desirs.
J'ai poussé le dépit de m'en voir séparée
Jusques à la nommer fille dénaturée.
« Le sang royal n'a point ces bas attachements
« Qui font les déplaisirs de ces éloignements,
« Et les ames, dit-elle, au trône destinées,
« Ne doivent aux parents que les jeunes années. »
OEDIPE. Et ces mots ont soudain calmé votre courroux?
JOCASTE. Pour les justifier elle ne veut que vous.
Votre exemple lui prête une preuve assez claire
Que le trône est plus doux que le sein d'une mère.
Pour régner en ces lieux vous avez tout quitté.
OEDIPE. Mon exemple et sa faute ont peu d'égalité.
C'est loin de ses parents qu'un homme apprend à vivre.
Hercule m'a donné ce grand exemple à suivre;
Et c'est pour l'imiter que par tous nos climats
J'ai cherché comme lui la gloire et les combats.
Mais, bien que la pudeur par des ordres contraires

[1] Jocaste raisonne sur l'amour de Dircé, sur lequel Thésée n'a déjà raisonné que trop : elle dit que Dircé est amante à bon titre, et princesse avisée. Prenez cette scène isolée, on ne devinera jamais que c'est là le sujet d'*OEdipe*. (V.)

Attache de plus près les filles à leurs mères,
La vôtre aime une audace où vous la soutenez.

JOCASTE. Je la condamnerai, si vous la condamnez;
Mais, à parler sans fard, si j'étois en sa place,
J'en userois comme elle et j'aurois même audace.
Et vous-même, seigneur, après tout, dites-moi,
La condamneriez-vous si vous n'étiez son roi?

OEDIPE. Si je condamne en roi son amour ou sa haine,
Vous devez comme moi les condamner en reine.

JOCASTE. Je suis reine, seigneur, mais je suis mère aussi:
Aux miens, comme à l'état, je dois quelque souci.
Je sépare Dircé de la cause publique;
Je vois qu'ainsi que vous elle a sa politique:
Comme vous agissez en monarque prudent,
Elle agit de sa part en cœur indépendant,
En amante à bon titre, en princesse avisée,
Qui mérite ce trône où l'appelle Thésée.
Je ne puis vous flatter, et croirois vous trahir
Si je vous promettois qu'elle pût obéir.

OEDIPE. Pourroit-on mieux défendre un esprit si rebelle?

JOCASTE. Parlons-en comme il faut; nous nous aimons plus qu'elle;
Et c'est trop nous aimer que voir d'un œil jaloux
Qu'elle nous rend le change, et s'aime plus que nous.
Un peu trop de lumière à nos desirs s'oppose.
Peut-être avec le temps nous pourrions quelque chose:
Mais n'espérons jamais qu'on change en moins d'un jour,
Quand la raison soutient le parti de l'amour.

OEDIPE. Souscrivons donc, madame, à tout ce qu'elle ordonne;
Couronnons cet amour de ma propre couronne;
Cédons de bonne grace, et d'un esprit content
Remettons à Dircé tout ce qu'elle prétend.
A mon ambition Corinthe peut suffire,
Et pour les plus grands cœurs c'est assez d'un empire.
Mais vous souvenez-vous que vous avez deux fils
Que le courroux du ciel a fait naître ennemis,
Et qu'il vous en faut craindre un exemple barbare,
A moins que pour régner leur destin les sépare?

JOCASTE. Je ne vois rien encor fort à craindre pour eux:
Dircé les aime en sœur, Thésée est généreux;
Et, si pour un grand cœur c'est assez d'un empire,

A son ambition Athènes doit suffire.

OEDIPE. Vous mettez une borne à cette ambition!

JOCASTE. J'en prends, quoi qu'il en soit, peu d'appréhension;
Et Thèbes et Corinthe ont des bras comme Athènes.
Mais nous touchons peut-être à la fin de nos peines :
Dymas est de retour, et Delphes a parlé.

OEDIPE. Que son visage montre un esprit désolé!

SCÈNE V [1].

OEDIPE, JOCASTE, DYMAS, CLÉANTE, NÉRINE.

OEDIPE. Eh bien! quand verrons-nous finir notre infortune?
Qu'apportez-vous, Dymas? quelle réponse?

DYMAS. Aucune.

OEDIPE. Quoi! les dieux sont muets?

DYMAS. Ils sont muets et sourds.
Nous avons par trois fois imploré leur secours,
Par trois fois redoublé nos vœux et nos offrandes;
Ils n'ont pas daigné même écouter nos demandes.
A peine parlions-nous, qu'un murmure confus
Sortant du fond de l'antre expliquoit leur refus;
Et cent voix tout-à-coup, sans être articulées,
Dans une nuit subite à nos soupirs mêlées,
Faisoient avec horreur soudain connoître à tous
Qu'ils n'avoient plus ni d'yeux ni d'oreilles pour nous.

OEDIPE. Ah, madame!

JOCASTE. Ah! seigneur, que marque un tel silence?

OEDIPE. Que pourroit-il marquer qu'une juste vengeance?
Les dieux, qui tôt ou tard savent se ressentir,
Dédaignent de répondre à qui les fait mentir.
Ce fils dont ils avoient prédit les aventures,
Exposé par votre ordre, a trompé leurs augures;
Et ce sang innocent, et ces dieux irrités,
Se vengent maintenant de vos impiétés.

[1] Cette scène paraît la plus mauvaise de toutes, parcequ'elle détruit le grand intérêt de la pièce; et cet intérêt est détruit, parceque le malheur et le danger public dont il s'agit ne sont présentés qu'en épisode, et comme une affaire presque oubliée; c'est qu'il n'a été question jusqu'ici que du mariage de Dircé; c'est qu'au lieu de ce tableau si grand et si touchant de Sophocle, c'est un confident qui vient apporter froidement des nouvelles; c'est qu'Œdipe cherche une raison du courroux du ciel, laquelle n'est pas la vraie raison; c'est qu'enfin, dans ce premier acte de tragédie, il n'y a pas quatre vers tragiques, pas quatre vers bien faits. (V.)

JOCASTE. Devions-nous l'exposer à son destin funeste,
Pour le voir parricide et pour le voir inceste?
Et des crimes si noirs, étouffés au berceau,
Auroient-ils su pour moi faire un crime nouveau?
Non, non, de tant de maux Thèbes n'est assiégée
Que pour la mort du roi que l'on n'a pas vengée;
Son ombre incessamment me frappe encor les yeux;
Je l'entends murmurer à toute heure, en tous lieux,
Et se plaindre en mon cœur de cette ignominie
Qu'imprime à son grand nom cette mort impunie.
OEDIPE. Pourrions-nous en punir des brigands inconnus,
Que peut-être jamais en ces lieux on n'a vus?
Si vous m'avez dit vrai, peut-être ai-je moi-même
Sur trois de ces brigands vengé le diadème;
Au lieu même, au temps même, attaqué seul par trois,
J'en laissai deux sans vie, et mis l'autre aux abois.
Mais ne négligeons rien, et du royaume sombre
Faisons par Tirésie évoquer sa grande ombre.
Puisque le ciel se tait, consultons les enfers:
Sachons à qui de nous sont dus les maux soufferts;
Sachons-en, s'il se peut, la cause et le remède.
Allons tout de ce pas réclamer tous son aide.
J'irai revoir Corinthe avec moins de souci,
Si je laisse plein calme et pleine joie ici.

ACTE SECOND.

SCÈNE I[1].

OEDIPE, DIRCÉ, CLÉANTE, MÉGARE.

OEDIPE. Je ne le cèle point, cette hauteur m'étonne.
Æmon a du mérite, on chérit sa personne;

[1] Toutes les fois que, dans un sujet pathétique et terrible, fondé sur ce que la religion a de plus auguste et de plus effrayant, vous introduisez un intérêt d'état, cet intérêt, si puissant ailleurs, devient alors petit et faible. Si, au milieu d'un intérêt d'état, d'une conspiration, ou d'une grande intrigue politique qui attache l'ame (supposé qu'une intrigue politique puisse attacher), si, dis-je, vous faites entrer la terreur et le sublime tiré de la religion ou de la fable dans ces sujets, ce sublime déplacé perd toute sa grandeur, et n'est plus qu'une froide déclamation. Il ne faut jamais détour-

Il est prince ; et de plus étant offert par moi...
DIRCÉ. Je vous ai déja dit, seigneur, qu'il n'est pas roi.
OEDIPE. Son hymen toutefois ne vous fait point descendre :
S'il n'est pas dans le trône, il a droit d'y prétendre;
Et, comme il est sorti de même sang que vous,
Je crois vous faire honneur d'en faire votre époux.
DIRCÉ. Vous pouvez donc sans honte en faire votre gendre;
Mes sœurs en l'épousant n'auront point à descendre;
Mais pour moi, vous savez qu'il est ailleurs des rois,
Et même en votre cour, dont je puis faire choix.
OEDIPE. Vous le pouvez, madame, et n'en voudrez pas faire
Sans en prendre mon ordre et celui d'une mère.
DIRCÉ. Pour la reine, il est vrai qu'en cette qualité
Le sang peut lui devoir quelque civilité [1];
Je m'en suis acquittée, et ne puis bien comprendre,
Étant ce que je suis, quel ordre je dois prendre.
OEDIPE. Celui qu'un vrai devoir prend des fronts couronnés,
Lorsqu'on tient auprès d'eux le rang que vous tenez.
Je pense être ici roi.
DIRCÉ. Je sais ce que vous êtes :
Mais, si vous me comptez au rang de vos sujettes,
Je ne sais si celui qu'on vous a pu donner
Vous asservit un front qu'on a dû couronner.
Seigneur, quoi qu'il en soit, j'ai fait choix de Thésée ;
Je me suis à ce choix moi-même autorisée.
J'ai pris l'occasion que m'ont faite les dieux
De fuir l'aspect d'un trône où vous blessez mes yeux,
Et de vous épargner cet importun ombrage
Qu'à des rois comme vous peut donner mon visage.

ner l'esprit du but principal. Si vous traitez *Iphigénie*, ou *Électre*, ou *Pélops*, n'y mêlez point de petite intrigue de cour. Si votre sujet est un intérêt d'état, un droit au trône disputé, une conjuration découverte, n'allez pas y mêler les dieux, les autels, les oracles, les sacrifices, les prophéties : *non erat his locus*. S'agit-il de la guerre et de la paix, raisonnez. S'agit-il de ces horribles infortunes que la destinée ou la vengeance céleste envoient sur la terre, effrayez, touchez, pénétrez. Peignez-vous un amour malheureux, faites répandre des larmes. Ici Dircé brave Œdipe, et l'avilit ; défaut trop ordinaire de toutes nos anciennes tragédies, dans lesquelles on voit presque toujours des femmes parler arrogamment à ceux dont elles dépendent, et traiter les empereurs, les rois, les vainqueurs, comme des domestiques dont on serait mécontent. Cette longue scène ne finit que par un petit souvenir du sujet de la pièce : *mais il faut aller voir ce qu'a fait Tirésie*. Ce n'est donc que par occasion qu'on dit un mot de la seule chose dont on aurait dû parler. (V.)

[1] Cette princesse est un peu mal apprise. (V.)

OEDIPE. Le choix d'un si grand prince est bien digne de vous,
Et je l'estime trop pour en être jaloux ;
Mais le peuple au milieu des colères célestes
Aime encor de Laïus les adorables restes,
Et ne pourra souffrir qu'on lui vienne arracher
Ces gages d'un grand roi qu'il tint jadis si cher.
DIRCÉ. De l'air dont jusqu'ici ce peuple m'a traitée,
Je dois craindre fort peu de m'en voir regrettée.
S'il eût eu pour son roi quelque ombre d'amitié,
Si mon sexe ou mon âge eût ému sa pitié,
Il n'auroit jamais eu cette lâche foiblesse
De livrer en vos mains l'état et sa princesse,
Et me verra toujours éloigner sans regret,
Puisque c'est l'affranchir d'un reproche secret.
OEDIPE. Quel reproche secret lui fait votre présence?
Et quel crime a commis cette reconnoissance
Qui, par un sentiment et juste relevé,
L'a consacré lui-même à qui l'a conservé [1] ?
Si vous aviez du sphinx vu le sanglant ravage...
DIRCÉ. Je puis dire, seigneur, que j'ai vu davantage :
J'ai vu ce peuple ingrat que l'énigme surprit
Vous payer assez bien d'avoir eu de l'esprit [2].
Il pouvoit toutefois avec quelque justice
Prendre sur lui le prix d'un si rare service :
Mais, quoiqu'il ait osé vous payer de mon bien,
En vous faisant son roi, vous a-t-il fait le mien?
En se donnant à vous, eut-il droit de me vendre?
OEDIPE. Ah! c'est trop me forcer, madame, à vous entendre.
La jalouse fierté qui vous enfle le cœur
Me regarde toujours comme un usurpateur ;
Vous voulez ignorer cette juste maxime,
Que le dernier besoin peut faire un roi sans crime,
Qu'un peuple sans défense, et réduit aux abois...
DIRCÉ. Le peuple est trop heureux quand il meurt pour ses rois [3].

[1] La reconnaissance qui n'a point commis de crime, et qui, par un sentiment et juste et relevé, a consacré le peuple lui-même à qui a conservé le peuple! (V.)

[2] Elle a vu plus que la mort de tout un peuple, elle a vu un homme élu roi pour avoir eu de l'esprit! (V.)

[3] *Trop heureux!* ah, madame, la maxime est un peu violente. Il paraît, à votre humeur, que le peuple a très bien fait de ne vous pas choisir pour reine. (V.)

Mais, seigneur, la matière est un peu délicate.
Vous pouvez vous flatter, peut-être je me flatte.
Sans rien approfondir, parlons à cœur ouvert.
Vous régnez en ma place, et les dieux l'ont souffert :
Je dis plus, ils vous ont saisi de ma couronne.
Je n'en murmure point, comme eux je vous la donne;
J'oublierai qu'à moi seule ils devoient la garder :
Mais, si vous attentez jusqu'à me commander,
Jusqu'à prendre sur moi quelque pouvoir de maître,
Je me souviendrai lors de ce que je dois être;
Et, si je ne le suis pour vous faire la loi,
Je le serai du moins pour me choisir un roi.
Après cela, seigneur, je n'ai rien à vous dire ;
J'ai fait choix de Thésée, et ce mot doit suffire.

OEDIPE. Et je veux à mon tour, madame, à cœur ouvert,
Vous apprendre en deux mots que ce grand choix vous perd,
Qu'il vous remplit le cœur d'une attente frivole,
Qu'au prince Æmon pour vous j'ai donné ma parole,
Que je perdrai le sceptre, ou saurai la tenir.
Puissent, si je la romps, tous les dieux m'en punir !
Puisse de plus de maux m'accabler leur colère
Qu'Apollon n'en prédit jadis pour votre frère [1] !

DIRCÉ. N'insultez point au sort d'un enfant malheureux,
Et faites des serments qui soient plus généreux.
On ne sait pas toujours ce qu'un serment hasarde ;
Et vous ne voyez pas ce que le ciel vous garde.

OEDIPE. On se hasarde à tout quand un serment est fait.

DIRCÉ. Ce n'est pas de vous seul que dépend son effet.

OEDIPE. Je suis roi, je puis tout.

DIRCÉ. Je puis fort peu de chose ;
Mais enfin de mon cœur moi seule je dispose,
Et jamais sur ce cœur on n'avancera rien
Qu'en me donnant un sceptre, ou me rendant le mien.

OEDIPE Il est quelques moyens de vous faire dédire.

DIRCÉ. Il en est de braver le plus injuste empire;
Et, de quoi qu'on menace en de tels différents,
Qui ne craint point la mort ne craint point les tyrans [2].

[1] Quoique cette imprécation soit peu naturelle, et amenée de trop loin, cependant elle fait effet, elle est tragique; elle ramène, du moins pour un moment, au sujet de la pièce, et montre qu'il ne fallait jamais le perdre de vue. (V.)

[2] Le mot de *tyran* est ici très mal placé : car si Œdipe ne mérite pas ce titre, Dircé

Ce mot m'est échappé, je n'en fais point d'excuse;
J'en ferai, si le temps m'apprend que je m'abuse.
Rendez-vous cependant maître de tout mon sort;
Mais n'offrez à mon choix que Thésée ou la mort.
OEDIPE. On pourra vous guérir de cette frénésie.
Mais il faut aller voir ce qu'a fait Tirésie :
Nous saurons au retour encor vos volontés.
DIRCÉ. Allez savoir de lui ce que vous méritez.

SCÈNE II.

DIRCÉ, MÉGARE.

DIRCÉ. Mégare, que dis-tu de cette violence [1] ?
Après s'être emparé des droits de ma naissance,
Sa haine opiniâtre à croître mes malheurs
M'ose encore envier ce qui me vient d'ailleurs.
Elle empêche le ciel de m'être enfin propice,
De réparer vers moi ce qu'il eut d'injustice,
Et veut lier les mains au destin adouci
Qui m'offre en d'autres lieux ce qu'on me vole ici.
MÉGARE. Madame, je ne sais ce que je dois vous dire.
La raison vous anime, et l'amour vous inspire :
Mais je crains qu'il n'éclate un peu plus qu'il ne faut,
Et que cette raison ne parle un peu trop haut.
Je crains qu'elle n'irrite un peu trop la colère
D'un roi qui jusqu'ici vous a traitée en père,
Et qui vous a rendu tant de preuves d'amour,
Qu'il espère de vous quelque chose à son tour.
DIRCÉ. S'il a cru m'éblouir par de fausses caresses,
J'ai vu sa politique en former les tendresses [2] ;
Et ces amusements de ma captivité

n'est qu'une impertinente; et s'il la mérite, plus de compassion pour ses malheurs; la pitié et la crainte, les deux pivots de la tragédie, ne subsistent plus. Corneille a souvent oublié ces deux ressorts du théâtre tragique. Il a mis à la place des conversations dans lesquelles on trouve souvent des idées fortes, mais qui ne vont point au cœur. (V.)

[1] Mégare n'a rien à dire de cette violence, sinon que Dircé est un personnage très étranger et très insipide dans cette tragédie. (V.)

[2] *Sa politique, politique nouvelle, politique partout.* Je n'insiste pas sur le comique de cette répétition et de ce tour; mais il faut remarquer que toute femme passionnée qui parle politique est toujours très froide, et que l'amour de Dircé, dans de telles circonstances, est plus froid encore. (V.)

Ne me font rien devoir à qui m'a tout ôté.

MÉGARE. Vous voyez que d'Æmon il a pris la querelle,
Qu'il l'estime, chérit.

DIRCÉ. Politique nouvelle.

MÉGARE. Mais comment pour Thésée en viendrez-vous à bout?
Il le méprise, hait.

DIRCÉ. Politique partout.
Si la flamme d'Æmon en est favorisée,
Ce n'est pas qu'il l'estime, ou méprise Thésée;
C'est qu'il craint dans son cœur que le droit souverain
(Car enfin il m'est dû) ne tombe en bonne main.
Comme il connoît le mien, sa peur de me voir reine
Dispense à mes amants sa faveur ou sa haine,
Et traiteroit ce prince ainsi que ce héros,
S'il portoit la couronne ou de Sparte ou d'Argos.

MÉGARE. Si vous en jugez bien, que vous êtes à plaindre!

DIRCÉ. Il fera de l'éclat, il voudra me contraindre;
Mais, quoi qu'il me prépare à souffrir dans sa cour,
Il éteindra ma vie avant que mon amour.

MÉGARE. Espérons que le ciel vous rendra plus heureuse.
Cependant je vous trouve assez peu curieuse:
Tout le peuple, accablé de mortelles douleurs,
Court voir ce que Laïus dira de nos malheurs;
Et vous ne suivez point le roi chez Tirésie
Pour savoir ce qu'en juge une ombre si chérie?

DIRCÉ. J'ai tant d'autres sujets de me plaindre de lui,
Que je fermois les yeux à ce nouvel ennui.
Il auroit fait trop peu de menacer la fille;
Il faut qu'il soit tyran de toute la famille,
Qu'il porte sa fureur jusqu'aux ames sans corps,
Et trouble insolemment jusqu'aux cendres des morts.
Mais ces mânes sacrés qu'il arrache au silence
Se vengeront sur lui de cette violence;
Et les dieux des enfers, justement irrités,
Puniront l'attentat des ses impiétés.

MÉGARE. Nous ne savons pas bien comme agit l'autre monde;
Il n'est point d'œil perçant dans cette nuit profonde;
Et, quand les dieux vengeurs laissent tomber leur bras,
Il tombe assez souvent sur qui n'y pense pas.

DIRCÉ. Dût leur décret fatal me choisir pour victime,

Si j'ai part au courroux, je n'en veux point au crime.
Je veux m'offrir sans tache à leur bras tout puissant,
Et n'avoir à verser que du sang innocent.

SCÈNE III.

DIRCÉ, NÉRINE, MÉGARE.

NÉRINE. Ah, madame! il en faut de la même innocence
Pour apaiser du ciel l'implacable vengeance;
Il faut une victime et pure et d'un tel rang,
Que chacun la voudroit racheter de son sang.
DIRCÉ. Nérine, que dis-tu? seroit-ce bien la reine?
Le ciel feroit-il choix d'Antigone, ou d'Ismène?
Voudroit-il Étéocle, ou Polynice, ou moi?
Car tu me dis assez que ce n'est pas le roi;
Et, si le ciel demande une victime pure,
Appréhender pour lui, c'est lui faire une injure [1].
Seroit-ce enfin Thésée? Hélas! si c'étoit lui...
Mais nomme, et dit quel sang le ciel veut aujourd'hui.
NÉRINE. L'ombre du grand Laïus, qui lui sert d'interprète,
De honte ou de dépit sur ce nom est muette;
Je n'ose vous nommer ce qu'elle nous a tu:
Mais préparez, madame, une haute vertu,
Prêtez à ce récit une ame généreuse,
Et vous-même jugez si la chose est douteuse.
DIRCÉ Ah! ce sera Thésée, ou la reine.

[1] Ce vers seul suffirait pour faire un grand tort à la pièce, pour en bannir tout l'intérêt. Il ne faut jamais tâcher de rendre odieux un personnage qui doit attirer sur lui la compassion; c'est manquer à la première règle. J'avertis encore que je ne remarque point, dans cette pièce, les fautes de langage; elles sont à peu près les mêmes que dans les pièces précédentes. Corneille n'écrivit presque jamais purement. La langue française ne se perfectionna que lorsque Corneille, ayant déja donné plusieurs pièces, s'était formé un style dont il ne pouvait plus se défaire. Mais voici une observation plus importante. Dircé se croit destinée pour victime, elle se prépare généreusement à mourir; c'est une situation très belle, très touchante par elle-même: pourquoi ne fait-elle nul effet? pourquoi ennuie-t-elle? c'est qu'elle n'est point préparée, c'est que Dircé a déja révolté les spectateurs par son caractère, c'est qu'enfin on sent bien que ce péril n'est pas véritable. (V.) — Voltaire oublie que la langue française se perfectionna par les beaux vers du *Cid*, des *Horaces*, de *Cinna*, de *Pompée* et de *Polyeucte*, et qu'ainsi ce fut à Corneille lui-même qu'elle fut redevable de ses succès. Il y a plus loin, en effet, du style de ce grand poëte à celui de ses prédécesseurs, que de son style à celui de Pascal, de Boileau et de Racine, qui achevèrent de perfectionner la langue de manière qu'elle semble n'avoir plus rien à acquérir, et qu'ils en resteront toujours les plus parfaits modèles. (P.)

NÉRINE. Écoutez,
Et tâchez d'y trouver quelques obscurités.
Tirésie a longtemps perdu ses sacrifices
Sans trouver ni les dieux ni les ombres propices;
Et celle de Laïus évoqué par son nom
S'obstinoit au silence aussi bien qu'Apollon.
Mais la reine en la place à peine est arrivée,
Qu'une épaisse vapeur s'est du temple élevée,
D'où cette ombre aussitôt sortant jusqu'en plein jour
A surpris tous les yeux du peuple et de la cour.
L'impérieux orgueil de son regard sévère
Sur son visage pâle avoit peint la colère;
Tout menaçoit en elle; et des restes de sang
Par un prodige affreux lui dégouttoient du flanc.
A ce terrible aspect la reine s'est troublée,
La frayeur a couru dans toute l'assemblée;
Et de vos deux amants j'ai vu les cœurs glacés
A ces funestes mots que l'ombre a prononcés:
« Un grand crime impuni cause votre misère:
« Par le sang de ma race il se doit effacer;
« Mais, à moins que de le verser,
« Le ciel ne se peut satisfaire;
« Et la fin de vos maux ne se fera point voir
« Que mon sang n'ait fait son devoir. »
Ces mots dans tous les cœurs redoublent les alarmes;
L'ombre, qui disparoît, laisse la reine en larmes,
Thésée au désespoir, Æmon tout hors de lui;
Le roi même arrivant partage leur ennui;
Et d'une voix commune ils refusent une aide
Qui fait trouver le mal plus doux que le remède.
DIRCÉ. Peut-être craignent-ils que mon cœur révolté
Ne leur refuse un sang qu'ils n'ont pas mérité;
Mais ma flamme à la mort m'avoit trop résolue
Pour ne pas y courir quand les dieux l'ont voulue.
Tu m'as fait sans raison concevoir de l'effroi;
Je n'ai point dû trembler, s'ils ne veulent que moi.
Ils m'ouvrent une porte à sortir d'esclavage,
Que tient trop précieuse un généreux courage;
Mourir pour sa patrie est un sort plein d'appas
Pour quiconque à des fers préfère le trépas.

Admire, peuple ingrat, qui m'as déshéritée,
Quelle vengeance en prend ta princesse irritée,
Et connois dans la fin de tes longs déplaisirs
Ta véritable reine à ses derniers soupirs.
Vois comme à tes malheurs je suis tout asservie.
L'un m'a coûté mon trône, et l'autre veut ma vie.
Tu t'es sauvé du sphinx aux dépens de mon rang,
Sauve-toi de la peste aux dépens de mon sang.
Mais après avoir vu dans la fin de ta peine
Que pour toi le trépas semble doux à ta reine,
Fais-toi de son exemple une adorable loi :
Il est encor plus doux de mourir pour son roi.

MÉGARE. Madame, auroit-on cru que cette ombre d'un père,
D'un roi dont vous tenez la mémoire si chère,
Dans votre injuste perte eût pris tant d'intérêt
Qu'elle vînt elle-même en prononcer l'arrêt?

DIRCÉ. N'appelle point injuste un trépas légitime :
Si j'ai causé sa mort, puis-je vivre sans crime?

NÉRINE. Vous, madame?

DIRCÉ. Oui, Nérine ; et tu l'as pu savoir.
L'amour qu'il me portoit eut sur lui tel pouvoir,
Qu'il voulut sur mon sort faire parler l'oracle;
Mais, comme à ce dessein la reine mit obstacle,
De peur que cette voix des destins ennemis
Ne fût aussi funeste à la fille qu'au fils,
Il se déroba d'elle, ou plutôt prit la fuite,
Sans vouloir que Phorbas et Nicandre pour suite.
Hélas! sur le chemin il fut assassiné[1].
Ainsi se vit pour moi son destin terminé;
Ainsi j'en fus la cause.

MÉGARE. Oui, mais trop innocente
Pour vous faire un supplice où la raison consente;
Et jamais des tyrans les plus barbares lois...

DIRCÉ. Mégare, tu sais mal ce que l'on doit aux rois.
Un sang si précieux ne sauroit se répandre

[1] Voilà une raison bien forcée, bien peu naturelle, et par conséquent nullement intéressante. Dircé suppose qu'elle a causé la mort de son père, parcequ'il fut tué en allant consulter l'oracle par amitié pour elle. Jusqu'à présent, elle n'en a point encore parlé : elle invente tout d'un coup cette fausse raison pour faire parade d'un sentiment filial et héroïque. Ce sentiment n'est point du tout touchant, parcequ'elle n'a été occupée jusqu'ici qu'à dire des injures à Œdipe. (V.)

Qu'à l'innocente cause on n'ait droit de s'en prendre;
Et, de quelque façon que finisse leur sort,
On n'est point innocent quand on cause leur mort.
C'est ce crime impuni qui demande un supplice,
C'est par-là que mon père a part au sacrifice,
C'est ainsi qu'un trépas qui me comble d'honneur
Assure sa vengeance et fait votre bonheur,
Et que tout l'avenir chérira la mémoire
D'un châtiment si juste où brille tant de gloire.

SCÈNE IV [1].

THÉSÉE, DIRCÉ, MÉGARE, NÉRINE.

DIRCÉ. Mais que vois-je! Ah, seigneur! quels que soient vos ennuis,
Que venez-vous me dire en l'état où je suis?
THÉSÉE. Je viens prendre de vous l'ordre qu'il me faut suivre;
Mourir, s'il faut mourir, et vivre, s'il faut vivre.
DIRCÉ. Ne perdez point d'efforts à m'arrêter au jour;
Laissez faire l'honneur.
THÉSÉE. Laissez agir l'amour.
DIRCÉ. Vivez, prince, vivez.
THÉSÉE. Vivez donc, ma princesse.
DIRCÉ. Ne me ravalez point jusqu'à cette bassesse.
Retarder mon trépas, c'est faire tout périr:
Tout meurt si je ne meurs.
THÉSÉE. Laissez-moi donc mourir.

[1] Cette scène devrait encore échauffer le spectateur, et elle le glace. Rien de plus attendrissant que deux amants dont l'un va mourir; rien de plus insipide, quand l'auteur n'a pas eu l'art de rendre ses personnages aimables et intéressants. Dircé a pris tout d'un coup la résolution de mourir sur un oracle équivoque,

Et la fin de vos maux ne se fera point voir
« Que mon sang n'ait fait son devoir; »

et il semble qu'elle ne veut mourir que par vanité: elle avait débité plus haut cette maxime atroce et ridicule,

Un peuple est trop heureux quand il meurt pour ses rois;

et elle dit le moment d'après:

Ne perdez point d'efforts à m'arrêter au jour...
Ne me ravalez point jusqu'à cette bassesse...
Les exemples abjects de ces petites ames
Reglent-ils de leurs rois les glorieuses trames?

Quels vers! quel langage! et la scène dégénère en une longue dissertation: *quæstio in utramque partem*, s'il faut mourir ou non. (V.)

DIRCÉ. Hélas! qu'osez-vous dire?
THÉSÉE. Hélas! qu'allez-vous faire?
DIRCÉ. Finir les maux publics, obéir à mon père,
Sauver tous mes sujets.
THÉSÉE. Par quelle injuste loi
Faut-il les sauver tous pour ne perdre que moi,
Eux dont le cœur ingrat porte les justes peines
D'un rebelle mépris qu'ils ont fait de vos chaînes,
Qui dans les mains d'un autre ont mis tout votre bien!
DIRCÉ. Leur devoir violé doit-il rompre le mien?
Les exemples abjects de ces petites ames
Règlent-ils de leurs rois les glorieuses trames?
Et quel fruit un grand cœur pourroit-il recueillir
A recevoir du peuple un exemple à faillir?
Non, non; s'il m'en faut un, je ne veux que le vôtre;
L'amour que j'ai pour vous n'en reçoit aucun autre.
Pour le bonheur public n'avez-vous pas toujours
Prodigué votre sang et hasardé vos jours?
Quand vous avez défait le Minotaure en Crète,
Quand vous avez puni Damaste et Périphète,
Sinnis, Phæa, Scirron, que faisiez-vous, seigneur,
Que chercher à périr pour le commun bonheur?
Souffrez que pour la gloire une chaleur égale
D'une amante aujourd'hui vous fasse une rivale.
Le ciel offre à mon bras par où me signaler;
S'il ne sait pas combattre, il saura m'immoler:
Et, si cette chaleur ne m'a point abusée,
Je deviendrai par là digne du grand Thésée.
Mon sort en ce point seul du vôtre est différent,
Que je ne puis sauver mon peuple qu'en mourant,
Et qu'au salut du vôtre un bras si nécessaire
A chaque jour pour lui d'autres combats à faire.
THÉSÉE. J'en ai fait et beaucoup, et d'assez généreux:
Mais celui-ci, madame, est le plus dangereux.
J'ai fait trembler partout, et devant vous je tremble.
L'amant et le héros s'accordent mal ensemble:
Mais enfin après vous tous deux veulent courir:
Le héros ne peut vivre où l'amant doit mourir;
La fermeté de l'un par l'autre est épuisée;
Et, si Dircé n'est plus, il n'est plus de Thésée.

DIRCÉ. Hélas ! c'est maintenant, c'est lorsque je vous voi,
Que ce même combat est dangereux pour moi.
Ma vertu la plus forte à votre aspect chancelle ;
Tout mon cœur applaudit à sa flamme rebelle ;
Et l'honneur, qui charmoit ses plus noirs déplaisirs,
N'est plus que le tyran de mes plus chers desirs.
Allez, prince; et du moins par pitié de ma gloire
Gardez-vous d'achever une indigne victoire;
Et si jamais l'honneur a su vous animer...

THÉSÉE. Hélas ! à votre aspect je ne sais plus qu'aimer.

DIRCÉ. Par un pressentiment j'ai déja su vous dire
Ce que ma mort sur vous se réserve d'empire :
Votre bras de la Grèce est le plus ferme appui :
Vivez pour le public, comme je meurs pour lui.

THÉSÉE. Périsse l'univers, pourvu que Dircé vive !
Périsse le jour même avant qu'elle s'en prive !
Que m'importe la perte ou le salut de tous?
Ai-je rien à sauver, rien à perdre que vous?
Si votre amour, madame, étoit encor le même,
Si vous saviez encor aimer comme on vous aime...

DIRCÉ. Ah! faites moins d'outrage à ce cœur affligé
Que pressent les douleurs où vous l'avez plongé.
Laissez vivre du peuple un pitoyable reste
Aux dépens d'un moment que m'a laissé la peste,
Qui peut-être à vos yeux viendra trancher mes jours,
Si mon sang répandu ne lui tranche le cours.
Laissez-moi me flatter de cette triste joie
Que si je ne mourois vous en seriez la proie,
Et que ce sang aimé, que répandront mes mains,
Sera versé pour vous plus que pour les Thébains.
Des dieux mal obéis la majesté suprême
Pourroit en ce moment s'en venger sur vous-même;
Et j'aurois cette honte, en ce funeste sort,
D'avoir prêté mon crime à faire votre mort.

THÉSÉE. Et ce cœur généreux me condamne à la honte
De voir que ma princesse en amour me surmonte,
Et de n'obéir pas à cette aimable loi
De mourir avec vous quand vous mourez pour moi!
Pour moi, comme pour vous, soyez plus magnanime;
Voyez mieux qu'il y va même de votre estime,

Que le choix d'un amant si peu digne de vous
Souilleroit cet honneur qui vous semble si doux,
Et que de ma princesse on diroit d'âge en âge
Qu'elle eut de mauvais yeux pour un si grand courage.

DIRCÉ. Mais, seigneur, je vous sauve en courant au trépas;
Et mourant avec moi vous ne me sauvez pas.

THÉSÉE. La gloire de ma mort n'en deviendra pas moindre;
Si ce n'est vous sauver, ce sera vous rejoindre:
Séparer deux amants, c'est tous deux les punir;
Et dans le tombeau même il est doux de s'unir.

DIRCÉ. Que vous m'êtes cruel de jeter dans mon ame
Un si honteux désordre avec des traits de flamme!
Adieu, prince; vivez, je vous l'ordonne ainsi:
La gloire de ma mort est trop douteuse ici;
Et je hasarde trop une si noble envie
A voir l'unique objet pour qui j'aime la vie.

THÉSÉE. Vous fuyez, ma princesse! et votre adieu fatal...

DIRCÉ. Prince, il est temps de fuir quand on se défend mal.
Vivez, encore un coup; c'est moi qui vous l'ordonne.

THÉSÉE. Le véritable amour ne prend loi de personne;
Et, si ce fier honneur s'obstine à nous trahir,
Je renonce, madame, à vous plus obéir.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

DIRCÉ.

Impitoyable soif de gloire [1],
Dont l'aveugle et noble transport
Me fait précipiter ma mort
Pour faire vivre ma mémoire,

[1] Ces stances de Dircé sont bien différentes de celles de *Polyeucte*: il n'y a que de l'esprit, et encore de l'esprit alambiqué. Si Dircé était dans un véritable danger, ces épigrammes déplacées ne toucheraient personne. Jugez quel effet elles doivent produire quand on voit évidemment que Dircé, à laquelle personne ne s'intéresse, ne court aucun risque. (V.)

Arrête pour quelques moments
Les impétueux sentiments
De cette inexorable envie,
Et souffre qu'en ce triste et favorable jour,
Avant que te donner ma vie,
Je donne un soupir à l'amour.

Ne crains pas qu'une ardeur si belle
Ose te disputer un cœur
Qui de ton illustre rigueur
Est l'esclave le plus fidèle.
Ce regard tremblant et confus,
Qu'attire un bien qu'il n'attend plus,
N'empêche pas qu'il ne se dompte.
Il est vrai qu'il murmure et se dompte à regret ;
Mais s'il m'en faut rougir de honte,
Je n'en rougirai qu'en secret.

L'éclat de cette renommée
Qu'assure un si brillant trépas
Perd la moitié de ses appas
Quand on aime et qu'ou est aimée.
L'honneur en monarque absolu
Soutient ce qu'il a résolu
Contre les assauts qu'on te livre.
Il est beau de mourir pour en suivre les lois ;
Mais il est assez doux de vivre
Quand l'amour a fait un beau choix.

Toi qui faisois toute la joie
Dont sa flamme osoit me flatter,
Prince, que j'ai peine à quitter,
A quelques honneurs qu'on m'envoie,
Accepte ce foible retour
Que vers toi d'un si juste amour
Fait la douloureuse tendresse.
Sur les bords de la tombe où tu me vois courir,
Je crains les maux que je te laisse,
Quand je fais gloire de mourir.

J'en fais gloire, mais je me cache
Un comble affreux de déplaisir ;
Je fais taire tous mes desirs ;
Mon cœur à soi-même s'arrache.
Cher prince, dans un tel aveu,
Si tu peux voir quel est mon feu,
Vois combien il se violente.
Je meurs l'esprit content, l'honneur m'en fait la loi ;
Mais j'aurois vécu plus contente,
Si j'avois pu vivre pour toi.

SCÈNE II.

JOCASTE, DIRCÉ.

DIRCÉ. Tout est-il prêt, madame, et votre Tirésie
Attend-il aux autels la victime choisie ?
JOCASTE. Non, ma fille ; et du moins nous aurons quelques jours
A demander au ciel un plus heureux secours.
On prépare à demain exprès d'autres victimes.
Le peuple ne vaut pas que vous payiez ses crimes ;
Il aime mieux périr qu'être ainsi conservé :
Et le roi même, encor que vous l'ayez bravé,
Sensible à vos malheurs autant qu'à ma prière,
Vous offre sur ce point liberté tout entière.
DIRCÉ. C'est assez vainement qu'il m'offre un si grand bien,
Quand le ciel ne veut pas que je lui doive rien ;
Et ce n'est pas à lui de mettre des obstacles
Aux ordres souverains que donnent ses oracles.
JOCASTE. L'oracle n'a rien dit.
DIRCÉ. Mais mon père a parlé ;
L'ordre de nos destins par lui s'est révélé :
Et des morts de son rang les ombres immortelles
Servent souvent aux dieux de truchements fidèles[1].
JOCASTE. Laissez la chose en doute et du moins hésitez
Tant qu'on ait par leur bouche appris leurs volontés.

[1] C'est toujours le même défaut d'intérêt et de chaleur qui règne dans toutes ces scènes. C'est une chose bien singulière que l'obstination de Dircé à vouloir mourir de sang-froid, sans nécessité, et par vanité : Mon père a parlé obscurément, mais un *mort de son rang* est un truchement des dieux. Cela ressemble à cette dame qui disait que Dieu y regarde à deux fois quand il s'agit de damner une femme de qualité. (V.)

DIRCÉ. Exiger qu'avec nous ils s'expliquent eux-mêmes,
C'est trop nous asservir ces majestés suprêmes.
JOCASTE. Ma fille, il est toujours assez tôt de mourir.
DIRCÉ. Madame, il n'est jamais trop tôt de secourir;
Et, pour un mal si grand qui réclame notre aide,
Il n'est point de trop sûr ni de trop prompt remède.
Plus nous le différons, plus ce mal devient grand.
J'assassine tous ceux que la peste surprend;
Aucun n'en peut mourir qui ne me laisse un crime:
Je viens d'étouffer seule et Sostrate et Phædime;
Et durant ce refus des remèdes offerts,
La parque se prévaut des moments que je perds.
Hélas! si sa fureur dans ces pertes publiques
Enveloppoit Thésée après ses domestiques!
Si nos retardements...
JOCASTE. Vivez pour lui, Dircé;
Ne lui dérobez point un cœur si bien placé.
Avec tant de courage ayez quelque tendresse;
Agissez en amante aussi bien qu'en princesse[1].
Vous avez liberté tout entière en ces lieux:
Le roi n'y prend pas garde, et je ferme les yeux.
C'est vous en dire assez: l'amour est un doux maître;
Et, quand son choix est beau, son ardeur doit paroître.
DIRCÉ. Je n'ose demander si de pareils avis
Portent des sentiments que vous ayez suivis[2].
Votre second hymen put avoir d'autres causes:
Mais j'oserai vous dire, à bien juger des choses,
Que pour avoir reçu la vie en votre flanc
J'y dois avoir sucé fort peu de votre sang.
Celui du grand Laïus, dont je m'y suis formée,
Trouve bien qu'il est doux d'aimer et d'être aimée;
Mais il ne peut trouver qu'on soit digne du jour
Quand aux soins de sa gloire on préfère l'amour.

[1] Jocaste conseille à Dircé de s'enfuir avec Thésée, et de s'aller marier où elle voudra: elle ajoute que l'amour est un doux maître. Le conseil n'est pas mauvais en temps de peste; mais cela tient un peu trop de la farce. (V.)

[2] La réponse de Dircé est d'une insolence révoltante; *des avis qui portent des sentiments*, *bien juger des choses*, du *sang sucé dans un flanc*, et toutes ces expressions vicieuses, sont de faibles défauts en comparaison de cette indécence intolérable avec laquelle cette Dircé parle à sa mère. Toute cette scène est aussi odieuse et aussi mal faite qu'inutile. (V.)

Je sais sur les grands cœurs ce qu'il se fait d'empire ;
J'avoue, et hautement, que le mien en soupire :
Mais quoi qu'un si beau choix puisse avoir de douceurs,
Je garde un autre exemple aux princesses mes sœurs.

JOCASTE. Je souffre tout de vous en l'état où vous êtes.
Si vous ne savez pas même ce que vous faites,
Le chagrin inquiet du trouble où je vous voi
Vous peut faire oublier que vous parlez à moi.
Mais quittez ces dehors d'une vertu sévère,
Et souvenez-vous mieux que je suis votre mère.

DIRCÉ. Ce chagrin inquiet, pour se justifier,
N'a qu'à prendre chez vous l'exemple d'oublier.
Quand vous mîtes le sceptre en une autre famille,
Vous souvint-il assez que j'étois votre fille?

JOCASTE. Vous n'étiez qu'un enfant.

DIRCÉ. J'avois déjà des yeux,
Et sentois dans mon cœur le sang de mes aïeux;
C'étoit ce même sang dont vous m'avez fait naître
Qui s'indignoit dès-lors qu'on lui donnât un maître,
Et que vers soi Laïus aime mieux rappeler
Que de voir qu'à vos yeux on l'ose ravaler.
Il oppose ma mort à l'indigne hyménée
Où par raison d'état il me voit destinée;
Il la fait glorieuse, et je meurs plus pour moi
Que pour ces malheureux qui se sont fait un roi.
Le ciel en ma faveur prend ce cher interprète,
Pour m'épargner l'affront de vivre encor sujette;
Et, s'il a quelque foudre, il saura le garder
Pour qui m'a fait des lois où j'ai dû commander.

JOCASTE. Souffrez qu'à ses éclairs votre orgueil se dissipe.
Ce foudre vous menace un peu plutôt qu'OEdipe:
Et le roi n'a pas lieu d'en redouter les coups,
Quand parmi tout son peuple ils n'ont choisi que vous.

DIRCÉ. Madame, il se peut faire encor qu'il me prévienne.
S'il sait ma destinée, il ignore la sienne,
Le ciel pourra venger ses ordres retardés.
Craignez ce changement que vous lui demandez.
Souvent on l'entend mal quand on le croit entendre;
L'oracle le plus clair se fait le moins comprendre.
Moi-même je le dis sans comprendre pourquoi;

Et ce discours en l'air m'échappe malgré moi.
Pardonnez cependant à cette humeur hautaine :
Je veux parler en fille, et je m'explique en reine.
Vous qui l'êtes encor, vous savez ce que c'est,
Et jusqu'où nous emporte un si haut intérêt.
Si je n'en ai le rang, j'en garde la teinture.
Le trône a d'autres droits que ceux de la nature.
J'en parle trop peut-être alors qu'il faut mourir.
Hâtons-nous d'empêcher ce peuple de périr;
Et, sans considérer quel fut vers moi son crime,
Puisque le ciel le veut, donnons-lui sa victime.

JOCASTE. Demain ce juste ciel pourra s'expliquer mieux.
Cependant vous laissez bien du trouble en ces lieux;
Et si votre vertu pouvoit croire mes larmes,
Vous nous épargneriez cent mortelles alarmes.

DIRCÉ. Dussent avec vos pleurs tous vos Thébains s'unir,
Ce que n'a pu l'amour, rien ne doit l'obtenir.

SCÈNE III[1].

OEDIPE, JOCASTE, DIRCÉ.

DIRCÉ. A quel propos, seigneur, voulez-vous qu'on diffère,
Qu'on dédaigne un remède à tous si salutaire?
Chaque instant que je vis vous enlève un sujet,
Et l'état s'affoiblit par l'affront qu'on me fait.
Cette ombre de pitié n'est qu'un comble d'envie.
Vous m'avez envié le bonheur de ma vie;
Et je vous vois par-là jaloux de tout mon sort,
Jusques à m'envier la gloire de ma mort.

OEDIPE. Qu'on perd de temps, madame, alors qu'on vous fait grace!

DIRCÉ. Le ciel m'en a trop fait pour souffrir qu'on m'en fasse.

[1] Cette scène est encore aussi glaçante, aussi inutile, aussi mal écrite que toutes les précédentes. On parle toujours mal quand on n'a rien à dire. Presque toutes nos tragédies sont trop longues : le public voulait, pour ses dix sous, avoir un spectacle de deux heures; et il y avait trop souvent une heure et demie d'ennui. Ce n'était pas des archontes qui donnaient des jeux aux peuples d'Athènes; ce n'était pas des édiles qui assemblaient le peuple romain; c'était une société d'histrions qui, moyennant quelque argent qu'ils donnaient au clerc d'un lieutenant-civil, obtenaient la permission de jouer dans un jeu de paume; les décorations étaient peintes par un barbouilleur, les habits fournis par un fripier. Le parterre voulait des épisodes d'amour; et celle qui jouait les amoureuses voulait absolument un rôle. Ce n'est pas ainsi que l'*Œdipe* de Sophocle fut représenté sur le théâtre d'Athènes. (V.)

JOCASTE. Faut-il voir votre esprit obstinément aigri,
Quand ce qu'on fait pour vous doit l'avoir attendri?
DIRCÉ. Fait-il voir son envie à mes vœux opposée,
Quand il ne s'agit plus d'Æmon ni de Thésée?
OEDIPE. Il s'agit de répandre un sang si précieux,
Qu'il faut un second ordre et plus exprès des dieux.
DIRCÉ. Doutez-vous qu'à mourir je ne sois toute prête,
Quand les dieux par mon père ont demandé ma tête?
OEDIPE. Je vous connois, madame, et je n'ai point douté
De cet illustre excès de générosité;
Mais la chose, après tout, n'est pas encor si claire,
Que cet ordre nouveau ne nous soit nécessaire.
DIRCÉ. Quoi! mon père tantôt parloit obscurément?
OEDIPE. Je n'en ai rien connu que depuis un moment.
C'est un autre que vous peut-être qu'il menace.
DIRCÉ. Si l'on ne m'a trompée, il n'en veut qu'à sa race.
OEDIPE. Je sais qu'on vous a fait un fidèle rapport:
Mais vous pourriez mourir et perdre votre mort;
Et la reine sans doute étoit bien inspirée,
Alors que par ses pleurs elle l'a différée.
JOCASTE. Je ne reçois qu'en trouble un si confus espoir.
OEDIPE. Ce trouble augmentera peut-être avant ce soir.
JOCASTE. Vous avancez des mots que je ne puis comprendre.
OEDIPE. Vous vous plaindrez fort peu de ne les point entendre;
Nous devons bientôt voir le mystère éclairci.
Madame, cependant vous êtes libre ici;
La reine vous l'a dit, ou vous a dû le dire;
Et, si vous m'entendez, ce mot vous doit suffire.
DIRCÉ. Quelque secret motif qui vous aye excité
A ce tardif excès de générosité,
Je n'emporterai point de Thèbes dans Athènes
La colère des dieux et l'amas de leurs haines,
Qui pour premier objet pourroient choisir l'époux
Pour qui j'aurois osé mériter leur courroux.
Vous leur faites demain offrir un sacrifice?
OEDIPE. J'en espère pour vous un destin plus propice.
DIRCÉ. J'y trouverai ma place, et ferai mon devoir.
Quant au reste, seigneur, je n'en veux rien savoir:
J'y prends si peu de part, que, sans m'en mettre en peine,
Je vous laisse expliquer votre énigme à la reine.

Mon cœur doit être las d'avoir tant combattu,
Et fuit un piége adroit qu'on tend à sa vertu.

SCÈNE IV [1].

JOCASTE, OEDIPE, SUITE.

OEDIPE. Madame, quand des dieux la réponse funeste,
De peur d'un parricide, et de peur d'un inceste,
Sur le mont Cythéron fit exposer ce fils
Pour qui tant de forfaits avoient été prédits,
Sûtes-vous faire choix d'un ministre fidèle?
JOCASTE. Aucun pour le feu roi n'a montré plus de zèle,
Et, quand par des voleurs il fut assassiné,
Ce digne favori l'avoit accompagné.
Par lui seul on a su cette noire aventure;
On le trouva percé d'une large blessure,
Si baigné dans son sang, et si près de mourir,
Qu'il fallut une année et plus pour l'en guérir.
OEDIPE. Est-il mort?
JOCASTE. Non, seigneur; la perte de son maître
Fut cause qu'en la cour il cessa de paroître:
Mais il respire encore, assez vieil et cassé;
Et Mégare, sa fille, est auprès de Dircé.
OEDIPE. Où fait-il sa demeure?
JOCASTE. Au pied de cette roche
Que de ces tristes murs nous voyons la plus proche.
OEDIPE. Tâchez de lui parler.
JOCASTE. J'y vais tout de ce pas.
Qu'on me prépare un char pour aller chez Phorbas.
Son dégoût de la cour pourroit sur un message
S'excuser par caprice, et prétexter son âge.
Dans une heure au plus tard je saurai vous revoir.
Mais que dois-je lui dire, et qu'en faut-il savoir?
OEDIPE. Un bruit court depuis peu qu'il vous a mal servie [2],

[1] C'est ici que commence la pièce. Le spectateur est remué dès les premiers vers que dit Œdipe. Cela seul fait voir combien d'Aubignac était mauvais juge de l'art dont il donna des règles. Il soutient que le sujet d'*OEdipe* ne peut intéresser, et dès les premiers vers où ce sujet est traité, il intéresse, malgré le froid de tout ce qui précède. (V.)

[2] Œdipe devrait donc en avoir déjà parlé au premier acte: il ne devait donc pas

Que ce fils qu'on croit mort est encor plein de vie.
L'oracle de Laïus par-là devient douteux,
Et tout ce qu'il a dit peut s'étendre sur deux.

JOCASTE. Seigneur, ou sur ce bruit je suis fort abusée,
Ou ce n'est qu'un effet de l'amour de Thésée.
Pour sauver ce qu'il aime et vous embarrasser,
Jusques à votre oreille il l'aura fait passer :
Mais Phorbas aisément convaincra d'imposture
Quiconque ose à sa foi faire une telle injure.

OEDIPE. L'innocence de l'âge aura pu l'émouvoir.

JOCASTE. Je l'ai toujours connu ferme dans son devoir ;
Mais, si déja ce bruit vous met en jalousie,
Vous pouvez consulter le devin Tirésie,
Publier sa réponse, et traiter d'imposteur
De cette illusion le téméraire auteur.

OEDIPE. Je viens de le quitter, et de là vient ce trouble [1]
Qu'en mon cœur alarmé chaque moment redouble.
« Ce prince, m'a-t-il dit, respire en votre cour ;
« Vous pourrez le connoître avant la fin du jour ;
« Mais il pourra vous perdre en se faisant connoître.
« Puisse-t-il ignorer quel sang lui donne l'être ! »
Voilà ce qu'il m'a dit d'un ton si plein d'effroi,
Qu'il l'a fait rejaillir jusqu'en l'ame d'un roi.
Ce fils, qui devoit être inceste et parricide,
Doit avoir un cœur lâche, un courage perfide ;
Et, par un sentiment facile à deviner,
Il ne se cache ici que pour m'assassiner :

dire, dans ce premier acte, que c'était le sang innocent de cet enfant qui était la cause des malheurs de Thèbes. (V.)

[1] Quelle différence entre ce froid récit de la consultation et les terribles prédictions que fait Tirésie dans Sophocle ! Pourquoi n'a-t-on pu faire paraître ce Tirésie sur le théâtre de Paris? J'ose croire que si on avait eu, du temps de Corneille, un théâtre tel que nous l'avons depuis peu d'années, grace à la générosité éclairée de M. le comte de Lauraguais, le grand Corneille n'eût pas hésité à produire Tirésie sur la scène, à imiter le dialogue admirable de Sophocle : on eût connu alors la raison pour laquelle les arrêts des dieux veulent qu'Œdipe se prive lui-même de la vue, c'est qu'il a reproché à l'interprète des dieux son aveuglement. Je sais bien qu'à la farce dite *italienne* on représenterait Tirésie habillé en Quinze-vingts, une tasse à la main, et que cela divertirait la populace ; mais ceux *quibus est equus, et pater, et res*, applaudiraient à une belle imitation de Sophocle. Si ce sujet n'a jamais été traité parmi nous comme il a dû l'être, accusons-en, encore une fois, la construction malheureuse de nos théâtres, autant que notre habitude méprisable d'introduire toujours une intrigue d'amour, ou plutôt de galanterie, dans les sujets qui excluent tout amour. (V.)

C'est par-là qu'il aspire à devenir monarque,
Et vous le connoîtrez bientôt à cette marque.
Quoi qu'il en soit, madame, allez trouver Phorbas;
Tirez-en, s'il se peut, les clartés qu'on n'a pas.
Tâchez en même temps de voir aussi Thésée;
Dites-lui qu'il peut faire une conquête aisée,
Qu'il ose pour Dircé, que je n'en verrai rien.
J'admire un changement si confus que le mien :
Tantôt dans leur hymen je croyois voir ma perte,
J'allois pour l'empêcher jusqu'à la force ouverte;
Et, sans savoir pourquoi, je voudrois que tous deux
Fussent, loin de ma vue, au comble de leurs vœux,
Que les emportements d'une ardeur mutuelle
M'eussent débarrassé de son amant et d'elle.
Bien que de leur vertu rien ne me soit suspect,
Je ne sais quelle horreur me trouble à leur aspect;
Ma raison la repousse, et ne m'en peut défendre;
Moi-même en cet état je ne puis me comprendre;
Et l'énigme [1] du sphinx fut moins obscur pour moi,
Que le fond de mon cœur ne l'est dans cet effroi :
Plus je le considère, et plus je m'en irrite.
Mais ce prince paroît, souffrez que je l'évite;
Et, si vous vous sentez l'esprit moins interdit,
Agissez avec lui comme je vous ai dit.

SCÈNE V[2].

JOCASTE, THÉSÉE.

JOCASTE. Prince, que faites-vous? quelle pitié craintive,
Quel faux respect des dieux tient votre flamme oisive?
Avez-vous oublié comme il faut secourir?
THÉSÉE. Dircé n'est plus, madame, en état de périr;

[1] Ce mot est aujourd'hui féminin.

[2] Cette scène de Jocaste et de Thésée détruit l'intérêt qu'Œdipe commençait d'inspirer. Le spectateur voit trop bien que Thésée n'est pas le fils de Jocaste; on connaît trop l'histoire de Thésée, on aperçoit trop aisément l'inutilité de cet artifice. De plus, il faut bien observer qu'une méprise est toujours insipide au théâtre, quand ce n'est qu'une méprise, quand elle n'amène pas une catastrophe attendrissante. Thésée se croit le fils de Jocaste, et cela, dit-il, *sans en avoir la preuve manifeste*. Cela ne produit pas le plus petit événement. Thésée s'est trompé, et voilà tout. Cette aventure ressemble (s'il est permis d'employer une telle comparaison) à Arlequin qui se dit curé de Domfront, et qui en est quitte pour dire : *Je croyois l'être*. (V.)

Le ciel vous rend un fils ; et ce n'est qu'à ce prince
Qu'est dû le triste honneur de sauver sa province.
JOCASTE. C'est trop vous assurer sur l'éclat d'un faux bruit.
THÉSÉE. C'est une vérité dont je suis mieux instruit.
JOCASTE. Vous le connoissez donc?
THÉSÉE. A l'égal de moi-même.
JOCASTE. De quand?
THÉSÉE. De ce moment.
JOCASTE. Et vous l'aimez?
THÉSÉE. Je l'aime
Jusqu'à mourir du coup dont il sera percé.
JOCASTE. Mais cette amitié cède à l'amour de Dircé?
THÉSÉE. Hélas ! cette princesse à mes desirs si chère
En un fidèle amant trouve un malheureux frère,
Qui mourroit de douleur d'avoir changé de sort,
N'étoit le prompt secours d'une plus digne mort,
Et qu'assez tôt connu pour mourir au lieu d'elle
Ce frère malheureux meurt en amant fidèle.
JOCASTE. Quoi ! vous seriez mon fils?
THÉSÉE. Et celui de Laïus.
JOCASTE. Qui vous a pu le dire?
THÉSÉE. Un témoin qui n'est plus,
Phædime, qu'à mes yeux vient de ravir la peste :
Non qu'il m'en ait donné la preuve manifeste;
Mais Phorbas, ce vieillard qui m'exposa jadis,
Répondra mieux que lui de ce que je vous dis,
Et vous éclaircira touchant une aventure
Dont je n'ai pu tirer qu'une lumière obscure.
Ce peu qu'en ont pour moi les soupirs d'un mourant
Du grand droit de régner seroit mauvais garant.
Mais ne permettez pas que le roi me soupçonne,
Comme si ma naissance ébranloit sa couronne;
Quelque honneur, quelques droits qu'elle ait pu m'acquérir,
Je ne viens disputer que celui de mourir.
JOCASTE. Je ne sais si Phorbas avouera votre histoire;
Mais, qu'il l'avoue ou non, j'aurai peine à vous croire.
Avec votre mourant Tirésie est d'accord,
A ce que dit le roi, que mon fils n'est point mort :
C'est déja quelque chose; et toutefois mon ame
Aime à tenir suspecte une si belle flamme.

Je ne sens point pour vous l'émotion du sang,
Je vous trouve en mon cœur toujours en même rang;
J'ai peine à voir un fils où j'ai cru voir un gendre;
La nature avec vous refuse de s'entendre,
Et me dit en secret, sur votre emportement,
Qu'il a bien peu d'un frère, et beaucoup d'un amant:
Qu'un frère a pour des sœurs une ardeur plus remise,
A moins que sous ce titre un amant se déguise,
Et qu'il cherche en mourant la gloire et la douceur
D'arracher à la mort ce qu'il nomme sa sœur.

THÉSÉE. Que vous connoissez mal ce que peut la nature!
Quand d'un parfait amour elle a pris la teinture,
Et que le désespoir d'un illustre projet
Se joint aux déplaisirs d'en voir périr l'objet,
Il est doux de mourir pour une sœur si chère.
Je l'aimois en amant, je l'aime encore en frère:
C'est sous un autre nom le même empressement;
Je ne l'aime pas moins, mais je l'aime autrement.
L'ardeur sur la vertu fortement établie
Par ces retours du sang ne peut être affoiblie;
Et ce sang qui prêtoit sa tendresse à l'amour
A droit d'en emprunter les forces à son tour.

JOCASTE. Eh bien! soyez mon fils, puisque vous voulez l'être;
Mais donnez-moi la marque où je le dois connoître.
Vous n'êtes point ce fils, si vous n'êtes méchant;
Le ciel sur sa naissance imprima ce penchant:
J'en vois quelque partie en ce desir inceste;
Mais, pour ne plus douter, vous chargez-vous du reste?
Êtes-vous l'assassin et d'un père et d'un roi?

THÉSÉE. Ah, madame! ce mot me fait pâlir d'effroi.

JOCASTE. C'étoit là de mon fils la noire destinée;
Sa vie à ces forfaits par le ciel condamnée
N'a pu se dégager de cet astre ennemi,
Ni de son ascendant s'échapper à demi.
Si ce fils vit encore, il a tué son père;
C'en est l'indubitable et le seul caractère;
Et le ciel, qui prit soin de nous en avertir,
L'a dit trop hautement pour se voir démentir.
Sa mort seule pouvoit le dérober au crime.
Prince, renoncez donc à toute votre estime;

Dites que vos vertus sont crimes déguisés;
Recevez tout le sort que vous vous imposez;
Et pour remplir un nom dont vous êtes avide
Acceptez ceux d'inceste et de fils parricide.
J'en croirai ces témoins que le ciel m'a prescrits,
Et ne vous puis donner mon aveu qu'à ce prix.

THÉSÉE. Quoi! la nécessité des vertus et des vices[1]
D'un astre impérieux doit suivre les caprices,
Et Delphes, malgré nous, conduit nos actions
Au plus bizarre effet de ses prédictions.
L'ame est donc tout esclave : une loi souveraine
Vers le bien ou le mal incessamment l'entraîne;
Et nous ne recevons ni crainte ni desir
De cette liberté qui n'a rien à choisir,
Attachés sans relâche à cet ordre sublime,
Vertueux sans mérite, et vicieux sans crime.
Qu'on massacre les rois, qu'on brise les autels,
C'est la faute des dieux, et non pas des mortels :
De toute la vertu sur la terre épandue,
Tout le prix à ces dieux, toute la gloire est due;
Ils agissent en nous quand nous pensons agir;
Alors qu'on délibère on ne fait qu'obéir;
Et notre volonté n'aime, hait, cherche, évite,
Que suivant que d'en haut leur bras la précipite[2].
D'un tel aveuglement daignez me dispenser.
Le ciel, juste à punir, juste à récompenser,
Pour rendre aux actions leur peine ou leur salaire,
Doit nous offrir son aide, et puis nous laisser faire.

[1] Ce morceau contribua beaucoup au succès de la pièce. Les disputes sur le libre arbitre agitaient alors les esprits. Cette tirade de Thésée, belle par elle-même, acquit un nouveau prix par les querelles du temps; et plus d'un amateur la sait encore par cœur. Il y a dans ce beau morceau quelques expressions impropres et vicieuses, comme *une nécessité de vertus et de vices qui suit les caprices d'un astre impérieux*, *un bras qui précipite d'en haut une volonté*, *rendre aux actions leur peine*, *enfoncer un œil dans un abyme*; mais le beau prédomine. Ce couplet même n'est pas une déclamation étrangère au sujet; au contraire, des réflexions sur la fatalité ne peuvent être mieux placées que dans l'histoire d'Œdipe. Il est vrai que Thésée condamne ici les dieux qui ont prédestiné Œdipe au parricide et à l'inceste. Il y aurait de plus belles choses à dire pour l'opinion contraire à celle de Thésée : les idées de la toute-puissance divine, l'inflexibilité du destin, le portrait de la faiblesse des vils mortels, auraient fourni des images fortes et terribles. Il y en a quelques unes dans Sophocle. (V.)

[2] Racine, dans *Les Frères ennemis*, acte III, scène II, a imité cette déclamation contre la fatalité; mais il y est resté inférieur à Corneille.

N'enfonçons toutefois ni votre œil ni le mien
Dans ce profond abyme où nous ne voyons rien :
Delphes a pu vous faire une fausse réponse;
L'argent put inspirer la voix qui les prononce;
Cet organe des dieux peut se laisser gagner
A ceux que ma naissance éloignoit de régner;
Et par tous les climats on n'a que trop d'exemples
Qu'il est ainsi qu'ailleurs des méchants dans les temples.
Du moins puis-je assurer que dans tous mes combats
Je n'ai jamais souffert de seconds que mon bras;
Que je n'ai jamais vu ces lieux de la Phocide
Où fut par des brigands commis ce parricide;
Que la fatalité des plus pressants malheurs
Ne m'auroit pu réduire à suivre des voleurs;
Que j'en ai trop puni pour en croître le nombre...

JOCASTE. Mais Laïus a parlé, vous en avez vu l'ombre :
De l'oracle avec elle on voit tant de rapport,
Qu'on ne peut qu'à ce fils en imputer la mort;
Et c'est le dire assez qu'ordonner qu'on efface
Un grand crime impuni par le sang de sa race.
Attendons toutefois ce qu'en dira Phorbas;
Autre que lui n'a vu ce malheureux trépas;
Et de ce témoin seul dépend la connoissance
Et de ce parricide et de votre naissance.
Si vous êtes coupable, évitez-en les yeux;
Et, de peur d'en rougir, prenez d'autres aïeux.

THÉSÉE. Je le verrai, madame, et sans inquiétude.
Ma naissance confuse a quelque incertitude;
Mais, pour ce parricide, il est plus que certain
Que ce ne fut jamais un crime de ma main.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I[1].

THÉSÉE, DIRCÉ, MÉGARE.

DIRCÉ. Oui, déja sur ce bruit l'amour m'avoit flattée;

[1] Tout retombe ici dans la langueur. Ce n'est plus ce Thésée qui croyait être le fils

Mon ame avec plaisir s'étoit inquiétée;
Et ce jaloux honneur qui ne consentoit pas
Qu'un frère me ravît un glorieux trépas,
Après cette douceur fièrement refusée,
Ne me refusoit point de vivre pour Thésée,
Et laissoit doucement corrompre sa fierté
A l'espoir renaissant de ma perplexité.
Mais si je vois en vous ce déplorable frère,
Quelle faveur du ciel voulez-vous que j'espère,
S'il n'est pas en sa main de m'arrêter au jour
Sans faire soulever et l'honneur et l'amour?
S'il dédaigne mon sang, il accepte le vôtre;
Et, si quelque miracle épargne l'un et l'autre,
Pourra-t-il détacher de mon sort le plus doux
L'amertume de vivre, et n'être point à vous?

THÉSÉE. Le ciel choisit souvent de secrètes conduites
Qu'on ne peut démêler qu'après de longues suites;
Et de mon sort douteux l'obscur événement
Ne défend pas l'espoir d'un second changement.
Je chéris ce premier qui vous est salutaire.
Je ne puis en amant ce que je puis en frère;
J'en garderai le nom tant qu'il faudra mourir :
Mais, si jamais d'ailleurs on peut vous secourir,
Peut-être que le ciel me faisant mieux connoître,
Sitôt que vous vivrez, je cesserai de l'être;
Car je n'aspire point à calmer son courroux,
Et ne veux ni mourir ni vivre que pour vous.

DIRCÉ. Cet amour mal éteint sied mal au cœur d'un frère :
Où le sang doit parler, c'est à lui de se taire;
Et, sitôt que sans crime il ne peut plus durer,

de Laïus; il avoue que tout cela n'est qu'un stratagème. Ces malheureuses finesses détournent l'esprit de l'objet principal; on ne s'intéresse plus à rien : les grandes idées du salut public, de la découverte du meurtrier de Laïus, de la destinée d'Œdipe, des crimes involontaires auxquels il ne peut échapper, sont toutes dissipées; à peine a-t-il attiré sur lui l'attention; il ne peut plus se ressaisir du cœur des spectateurs, qui l'ont oublié. Corneille a voulu intriguer ce qu'il fallait laisser dans sa simplicité majestueuse : tout est perdu dès ce moment; et Thésée n'est plus qu'un personnage intrigant, qu'un valet de comédie qui a imaginé un très plat mensonge pour tirer la pièce en longueur. Il est très inutile de remarquer toutes les fautes de diction, et le style obscur et entortillé de toutes ces scènes, où Thésée joue un si froid et si avilissant personnage. Nous avons déja vu que toutes les scènes qui pèchent par le fond pèchent aussi par le style. (V.)

Pour ses feux les plus vifs il est temps d'expirer.

THÉSÉE. Laissez-lui conserver ces ardeurs empressées
Qui vous faisoient l'objet de toutes mes pensées.
J'ai mêmes yeux encore, et vous mêmes appas :
Si mon sort est douteux, mon souhait ne l'est pas.
Mon cœur n'écoute point ce que le sang veut dire;
C'est d'amour qu'il gémit, c'est d'amour qu'il soupire;
Et, pour pouvoir sans crime en goûter la douceur,
Il se révolte exprès contre le nom de sœur.
De mes plus chers desirs ce partisan sincère
En faveur de l'amant tyrannise le frère,
Et partage à tous deux le digne empressement
De mourir comme frère et vivre comme amant.

DIRCÉ. O du sang de Laïus preuves trop manifestes!
Le ciel, vous destinant à des flammes incestes,
A su de votre esprit déraciner l'horreur
Que doit faire à l'amour le sacré nom de sœur :
Mais si sa flamme y garde une place usurpée,
Dircé dans votre erreur n'est point enveloppée;
Elle se défend mieux de ce trouble intestin;
Et, si c'est votre sort, ce n'est pas son destin.
Non qu'enfin sa vertu vous regarde en coupable;
Puisque le ciel vous force, il vous rend excusable;
Et l'amour pour les sens est un si doux poison,
Qu'on ne peut pas toujours écouter la raison.
Moi-même, en qui l'honneur n'accepte aucune grace,
J'aime en ce douteux sort tout ce qui m'embarrasse;
Je ne sais quoi m'y plaît qui n'ose s'exprimer,
Et ce confus mélange a de quoi me charmer.
Je n'aime plus qu'en sœur, et malgré moi j'espère.
Ah! prince, s'il se peut, ne soyez point mon frère,
Et laissez-moi mourir avec les sentiments
Que la gloire permet aux illustres amants.

THÉSÉE. Je vous ai déja dit, princesse, que peut-être,
Sitôt que vous vivrez, je cesserai de l'être :
Faut-il que je m'explique? et toute votre ardeur
Ne peut-elle sans moi lire au fond de mon cœur?
Puisqu'il est tout à vous, pénétrez-y, madame;
Vous verrez que sans crime il conserve sa flamme.
Si je suis descendu jusqu'à vous abuser,

Un juste désespoir m'auroit fait plus oser ;
Et l'amour, pour défendre une si chère vie,
Peut faire vanité d'un peu de tromperie.
J'en ai tiré ce fruit, que ce nom décevant
A fait connoître ici que ce prince est vivant.
Phorbas l'a confessé; Tirésie a lui-même
Appuyé de sa voix cet heureux stratagème;
C'est par lui qu'on a su qu'il respire en ces lieux.
Souffrez donc qu'un moment je trompe encor leurs yeux;
Et, puisque dans ce jour ce frère doit paroître,
Jusqu'à ce qu'on l'ait vu permettez-moi de l'être.

DIRCÉ. Je pardonne un abus que l'amour a formé,
Et rien ne peut déplaire alors qu'on est aimé.
Mais hasardiez-vous tant sans aucune lumière?

THÉSÉE. Mégare m'avoit dit le secret de son père;
Il m'a valu l'honneur de m'exposer pour tous;
Mais je n'en abusois que pour mourir pour vous.
Le succès a passé cette triste espérance;
Ma flamme en vos périls ne voit plus d'apparence.
Si l'on peut à l'oracle ajouter quelque foi,
Ce fils a de sa main versé le sang du roi;
Et son ombre, en parlant de punir un grand crime,
Dit assez que c'est lui qu'elle veut pour victime.

DIRCÉ. Prince, quoi qu'il en soit, n'empêchez plus ma mort,
Si par le sacrifice on n'éclaircit mon sort.
La reine, qui paroît, fait que je me retire;
Sachant ce que je sais, j'aurois peur d'en trop dire;
Et, comme enfin ma gloire a d'autres intérêts,
Vous saurez mieux sans moi ménager vos secrets :
Mais, puisque vous voulez que mon espoir revive,
Ne tenez pas long-temps la vérité captive.

SCÈNE II[1].

JOCASTE, THÉSÉE, NÉRINE.

JOCASTE. Prince, j'ai vu Phorbas; et tout ce qu'il m'a dit
A ce que vous croyez peut donner du crédit.

[1] Il semble qu'alors on se fit un mérite de s'écarter de la noble simplicité des anciens, et surtout de leur pathétique. Jocaste vient ici conter froidement une histoire, sans faire paraître aucune de ces terribles inquiétudes qui devaient l'agiter : elle parle

Un passant inconnu, touché de cette enfance
Dont un astre envieux condamnoit la naissance,
Sur le mont Cythéron reçut de lui mon fils,
Sans qu'il lui demandât son nom ni son pays,
De crainte qu'à son tour il ne conçût l'envie
D'apprendre dans quel sang il conservoit la vie.
Il l'a revu depuis, et presque tous les ans,
Dans le temple d'Élide offrir quelques présents.
Ainsi chacun des deux connoît l'autre au visage,
Sans s'être l'un à l'autre expliqués davantage.
Il a bien su de lui que ce fils conservé
Respire encor le jour dans un rang élevé :
Mais je demande en vain qu'à mes yeux il le montre,
A moins que ce vieillard avec lui se rencontre.
Si Phædime après lui vous eut en son pouvoir,
De cet inconnu même il put vous recevoir,
Et, voyant à Trézène une mère affligée
De la perte du fils qu'elle avoit eu d'Ægée,
Vous offrir en sa place, elle vous accepter.
Tout ce qui sur ce point pourroit faire douter,
C'est qu'il vous a souffert dans une flamme inceste,
Et n'a parlé de rien qu'en mourant de la peste.
Mais d'ailleurs Tirésie a dit que dans ce jour
Nous pourrons voir ce prince, et qu'il vit dans la cour.
Quelques moments après on vous a vu paroître ;
Ainsi vous pouvez l'être, et pouvez ne pas l'être.
Passons outre. A Phorbas ajouteriez-vous foi ?
S'il n'a pas vu mon fils, il vit la mort du roi ;
Il connoît l'assassin, voulez-vous qu'il vous voie ?

THÉSÉE. Je le verrai, madame, et l'attends avec joie,
Sûr, comme je l'ai dit, qu'il n'est point de malheurs
Qui m'eussent pu réduire à suivre des voleurs.

JOCASTE. Ne vous assurez point sur cette conjecture,
Et souffrez qu'elle cède à la vérité pure.
Honteux qu'un homme seul eût triomphé de trois,

d'un passant inconnu qui se chargea d'élever son fils, sans demander qui était cet enfant, et sans vouloir le savoir : un Phædime savait qui était cet enfant, mais il est mort de la peste ; *ainsi*, dit-elle, *vous pouvez l'être, et ne le pas être :* tout cela est discuté, comme s'il s'agissait d'un procès ; nulle tendresse de mère, nulle crainte, nul retour sur soi-même. Il ne faut pas s'étonner si on ne peut plus jouer cette pièce. (V.)

Qu'il en eût tué deux, et mis l'autre aux abois,
Phorbas nous supposa ce qu'il nous en fit croire,
Et parla de brigands pour sauver quelque gloire.
Il me vient d'avouer sa foiblesse à genoux.
« D'un bras seul, m'a-t-il dit, partirent tous les coups,
« Un bras seul à tous trois nous ferma le passage,
« Et d'une seule main ce grand crime est l'ouvrage. »

THÉSÉE. Le crime n'est pas grand s'il fut seul contre trois.
Mais jamais sans forfait on ne se prend aux rois;
Et, fussent-ils cachés sous un habit champêtre,
Leur propre majesté les doit faire connoître.
L'assassin de Laïus est digne du trépas[1],
Bien que, seul contre trois, il ne le connût pas.
Pour moi, je l'avouerai que jamais ma vaillance
A mon bras contre trois n'a commis ma défense.
L'œil de votre Phorbas aura beau me chercher,
Jamais dans la Phocide on ne m'a vu marcher :
Qu'il vienne; à ses regards sans crainte je m'expose;
Et c'est un imposteur s'il vous dit autre chose.

JOCASTE. Faites entrer Phorbas. Prince, pensez-y bien.

THÉSÉE. S'il est homme d'honneur, je n'en dois craindre rien.

JOCASTE. Vous voudrez, mais trop tard, en éviter la vue.

THÉSÉE. Qu'il vienne, il tarde trop, cette lenteur me tue;
Et, si je le pouvois sans perdre le respect,
Je me plaindrois un peu de me voir trop suspect.

SCÈNE III.

JOCASTE, THÉSÉE, PHORBAS, NÉRINE.

JOCASTE. Laissez-moi lui parler, et prêtez-nous silence.
Phorbas, envisagez ce prince en ma présence :
Le reconnoissez-vous?

[1] Quoique le théâtre permette quelquefois un peu d'exagération, je ne crois pas que de telles maximes soient approuvées des gens sensés : comment peut-on reconnaître un monarque sous l'habit d'un paysan? Le Gascon qui a écrit les *Mémoires du duc de Guise, prisonnier à Naples*, dit que *les princes ont quelque chose entre les deux yeux qui les distingue des autres hommes*. Cela est bon pour un Gascon; mais ce qui n'est bon pour personne, c'est d'assurer qu'on est digne de mort quand on se défend contre trois hommes dont l'un, par hasard, se trouve un roi : cette maxime paraît plus cruelle que raisonnable. Qu'on se souvienne que Montgomeri ne fut pas seulement mis en prison pour avoir tué malheureusement Henri II, son maître, dans un tournoi. (V.)

PHORBAS. Je crois vous avoir dit
Que je ne l'ai point vu depuis qu'on le perdit,
Madame : un si long temps laisse mal reconnoître
Un prince qui pour lors ne faisoit que de naître;
Et, si je vois en lui l'effet de mon secours,
Je n'y puis voir les traits d'un enfant de deux jours.

JOCASTE. Je sais, ainsi que vous, que les traits de l'enfance
N'ont avec ceux d'un homme aucune ressemblance;
Mais comme ce héros, s'il est sorti de moi,
Doit avoir de sa main versé le sang du roi,
Seize ans n'ont pas changé tellement son visage,
Que vous n'en conserviez quelque imparfaite image.

PHORBAS. Hélas! j'en garde encor si bien le souvenir,
Que je l'aurai présent durant tout l'avenir.
Si pour connoître un fils il vous faut cette marque,
Ce prince n'est point né de notre grand monarque.
Mais désabusez-vous, et sachez que sa mort
Ne fut jamais d'un fils le parricide effort.

JOCASTE. Et de qui donc, Phorbas? Avez-vous connoissance
Du nom du meurtrier? Savez-vous sa naissance?

PHORBAS. Et, de plus, sa demeure et son rang. Est-ce assez?

JOCASTE. Je saurai le punir si vous le connoissez.
Pourrez-vous le convaincre?

PHORBAS. Et par sa propre bouche.

JOCASTE. A nos yeux?

PHORBAS. A vos yeux. Mais peut-être il vous touche,
Peut-être y prendrez-vous un peu trop d'intérêt
Pour m'en croire aisément quand j'aurai dit qui c'est.

THÉSÉE. Ne nous déguisez rien, parlez en assurance;
Que le fils de Laïus en hâte la vengeance.

JOCASTE. Il n'est pas assuré, prince, que ce soit vous,
Comme il l'est que Laïus fut jadis mon époux;
Et d'ailleurs, si le ciel vous choisit pour victime,
Vous me devez laisser à punir ce grand crime.

THÉSÉE. Avant que de mourir, un fils peut le venger.

PHORBAS. Si vous l'êtes ou non, je ne le puis juger;
Mais je sais que Thésée est si digne de l'être,
Qu'au seul nom qu'il en prend je l'accepte pour maître.
Seigneur, vengez un père, ou ne soutenez plus
Que nous voyons en vous le vrai sang de Laïus.

JOCASTE. Phorbas, nommez ce traître, et nous tirez de doute;
Et j'atteste à vos yeux le ciel, qui nous écoute,
Que pour cet assassin il n'est point de tourments
Qui puissent satisfaire à mes ressentiments.
PHORBAS. Mais, si je vous nommois quelque personne chère,
Æmon votre neveu, Créon votre seul frère,
Ou le prince Lycus, ou le roi votre époux,
Me pourriez-vous en croire, ou garder ce courroux [1]?
JOCASTE. De ceux que vous nommez je sais trop l'innocence.
PHORBAS. Peut-être qu'un des quatre a fait plus qu'il ne pense;
Et j'ai lieu de juger qu'un trop cuisant ennui...
JOCASTE. Voici le roi qui vient; dites tout devant lui.

SCÈNE IV [2].

OEDIPE, JOCASTE, THÉSÉE, PHORBAS, SUITE.

OEDIPE. Si vous trouvez un fils dans le prince Thésée,
Mon ame en son effroi s'étoit bien abusée :
Il ne choisira point de chemin criminel
Quand il voudra rentrer au trône paternel,
Madame; et ce sera du moins à force ouverte
Qu'un si vaillant guerrier entreprendra ma perte.
Mais dessus ce vieillard plus je porte les yeux,
Plus je crois l'avoir vu jadis en d'autres lieux :
Ses rides me font peine à le bien reconnoître.
Ne m'as-tu jamais vu?
PHORBAS. Seigneur, cela peut être.
OEDIPE. Il y pourroit avoir entre quinze et vingt ans.
PHORBAS. J'ai de confus rapports d'environ même temps.
OEDIPE. Environ ce temps-là fis-tu quelque voyage?
PHORBAS. Oui, seigneur, en Phocide; et là, dans un passage...

[1] Ce tour que prend Phorbas suffirait pour ôter à la pièce tout son tragique. Il semble que Phorbas fasse une plaisanterie : *Si je vous nommais quelqu'un à qui vous vous intéressez, que diriez-vous?* C'est là le discours d'un homme qui raille, qui veut embarrasser ceux auxquels il parle; et rien n'est plus indécent dans un subalterne. (V.)

[2] Il n'y a pas moyen de déguiser la vérité : cette scène, qui est si tragique dans Sophocle, est tout le contraire dans l'auteur français : non seulement le langage est bas, *il y pourrait avoir entre quinze et vingt ans*, *c'est un de mes brigands*, *ce furent brigands*, un des suivants de Laïus qui était *louche*, Laïus *chauve sur le devant et mêlé sur le derrière*; mais le discours de Thésée, et une espèce de défi entre Œdipe et Thésée, achèvent de tout gâter. (V.)

ŒDIPE. Ah ! je te reconnois, ou je suis fort trompé.
C'est un de mes brigands à la mort échappé,
Madame, et vous pouvez lui choisir des supplices ;
S'il n'a tué Laïus, il fnt nn des complices.
JOCASTE. C'est un de vos brigands ! Ah ! que me dites vous !
ŒDIPE. Je le laissai pour mort, et tont percé de coups.
PHORBAS. Quoi ! vous m'auriez blessé? moi, seigneur?
ŒDIPE. Oui, perfide.
Tu fis, pour ton malheur, ma rencontre en Phocide,
Et tu fus un des trois que je sus arrêter
Dans ce passage étroit qu'il fallut disputer :
Tu marchois le troisième ; en faut-il davantage?
PHORBAS. Si de mes compagnons vous peigniez le visage,
Je n'aurois rien à dire, et ne pourrois nier.
ŒDIPE. Seize ans, à ton avis, m'ont fait les oublier !
Ne le présume pas : une action si belle
En laisse au fond de l'ame une idée immortelle ;
Et, si dans un combat on ne perd point de temps
A bien examiner les traits des combattants,
Après que celui-ci m'eut tout couvert de gloire,
Je sus tout à loisir contempler ma victoire.
Mais tu nieras encore, et n'y connoîtras rien.
PHORBAS. Je serai convaincu, si vous les peignez bien :
Les deux qne je suivis sont connus de la reine.
ŒDIPE. Madame, jugez donc si sa défense est vaine.
Le premier de ces trois qne mon bras sut punir
A peine méritoit un léger sonvenir :
Petit de taille, noir, le regard un peu louche,
Le front cicatrisé, la mine assez farouche ;
Mais homme, à dire vrai, de si peu de vertu,
Que dès le premier coup je le vis abattu.
Le second, je l'avoue, avoit un grand courage,
Bien qu'il parût déja dans le penchant de l'âge :
Le front assez ouvert, l'œil perçant, le teint frais ;
On en peut voir en moi la taille et quelques traits ;
Chauve sur le devant, mêlé sur le derrière,
Le port majestueux, et la démarche fière.
Il se défendit bien, et me blessa deux fois ;
Et tout mon cœur s'émut de le voir aux abois.
Vous pâlissez, madame !

JOCASTE. Ah! seigneur, puis-je apprendre
Que vous ayez tué Laïus après Nicandre,
Que vous ayez blessé Phorbas de votre main
Sans en frémir d'horreur, sans en pâlir soudain!
OEDIPE. Quoi! c'est là ce Phorbas qui vit tuer son maître?
JOCASTE. Vos yeux, après seize ans, l'ont trop su reconnoître;
Et ses deux compagnons, que vous avez dépeints,
De Nicandre et du roi portent les traits empreints.
OEDIPE. Mais ce furent brigands, dont le bras...
JOCASTE. C'est un conte
Dont Phorbas au retour voulut cacher sa honte.
Une main seule, hélas! fit ces funestes coups,
Et, par votre rapport, ils partirent de vous.
PHORBAS. J'en fus presque sans vie un peu plus d'une année.
Avant ma guérison on vit votre hyménée.
Je guéris; et mon cœur, en secret mutiné
De connoître quel roi vous nous aviez donné,
S'imposa cet exil dans un séjour champêtre,
Attendant que le ciel me fit un autre maître.
THÉSÉE. Seigneur, je suis le frère ou l'amant de Dircé;
Et son père ou le mien, de votre main percé...
OEDIPE. Prince, je vous entends, il faut venger ce père;
Et ma perte à l'état semble être nécessaire,
Puisque de nos malheurs la fin ne se peut voir
Si le sang de Laïus ne remplit son devoir.
C'est ce que Tirésie avoit voulu me dire.
Mais ce reste du jour souffrez que je respire.
Le plus sévère honneur ne sauroit murmurer
De ce peu de momen's que j'ose différer;
Et ce coup surprenant permet à votre haine
De faire cette grace aux larmes de la reine.
THÉSÉE. Nous nous verrons demain, seigneur, et résoudrons...
OEDIPE. Quand il en sera temps, prince, nous répondrons;
Et s'il faut, après tout, qu'un grand crime s'efface
Par le sang que Laïus a transmis à sa race,
Peut-être aurez-vous peine à reprendre son rang,
Qu'il ne vous ait coûté quelque peu de ce sang.
THÉSÉE. Demain chacun de nous fera sa destinée.

SCÈNE V[1].

OEDIPE, JOCASTE, SUITE.

JOCASTE. Que de maux nous promet cette triste journée!
J'y dois voir ou ma fille ou mon fils s'immoler,
Tout le sang de ce fils de votre main couler,
Ou de la sienne enfin le vôtre se répandre;
Et, ce qu'oracle aucun n'a fait encore attendre,
Rien ne m'affranchira de voir sans cesse en vous,
Sans cesse en un mari l'assassin d'un époux.
Puis-je plaindre à ce mort la lumière ravie,
Sans haïr le vivant, sans détester ma vie?
Puis-je de ce vivant plaindre l'aveugle sort,
Sans détester ma vie, et sans trahir le mort?
OEDIPE. Madame, votre haine est pour moi légitime;
Et cet aveugle sort m'a fait vers vous un crime,
Dont ce prince demain me punira pour vous,
Ou mon bras vengera ce fils et cet époux;
Et, m'offrant pour victime à votre inquiétude,
Il vous affranchira de toute ingratitude.
Alors sans balancer vous plaindrez tous les deux,
Vous verrez sans rougir alors vos derniers feux,
Et permettrez sans honte à vos douleurs pressantes
Pour Laïus et pour moi des larmes innocentes.
JOCASTE. Ah! seigneur, quelque bras qui puisse vous punir,
Il n'effacera rien dedans mon souvenir:
Je vous verrai toujours sa couronne à la tête
De sa place en mon lit faire votre conquête;
Je me verrai toujours vous placer en son rang,
Et baiser votre main fumante de son sang.
Mon ombre même un jour dans les royaumes sombres
Ne recevra des dieux pour bourreaux que vos ombres;
Et, sa confusion l'offrant à toutes deux,

[1] La scène précédente, qui devait porter l'effroi et la douleur dans l'ame, étant très froide, porte sa glace sur celle-ci, qui, par elle-même, est aussi froide que l'autre. Œdipe, au lieu de se livrer à sa douleur et à l'horreur de son état, prodigue des antithèses sur *le vivant* et *sur le mort;* Jocaste raisonne, au lieu d'être accablée. Quelle est la source d'un si grand défaut? c'est qu'en effet le caractère de Corneille le portait à la dissertation; c'est qu'il avait le talent de nouer une intrigue adroite, mais non intéressante: il abandonna trop souvent le pathétique, qui doit être l'ame de la tragédie. Je ne parle pas du style; il n'est pas tolérable. (V.)

Elle aura pour tourments tout ce qui fit mes feux.
Oracles décevants, qu'osiez-vous me prédire !
Si sur notre avenir vos dieux ont quelque empire,
Quelle indigne pitié divise leur courroux !
Ce qu'elle épargne au fils retombe sur l'époux ;
Et, comme si leur haine, impuissante, ou timide,
N'osoit le faire ensemble inceste et parricide,
Elle partage à deux un sort si peu commun,
Afin de me donner deux coupables pour un !

OEDIPE. O partage inégal de ce courroux céleste !
Je suis le parricide, et ce fils est l'inceste.
Mais mon crime est entier, et le sien imparfait ;
Le sien n'est qu'en desirs, et le mien en effet.
Ainsi, quelques raisons qui puissent me défendre,
La veuve de Laïus ne sauroit les entendre ;
Et les plus beaux exploits passent pour trahisons,
Alors qu'il faut du sang, et non pas des raisons.

JOCASTE. Ah! je n'en vois que trop qui me déchirent l'ame.
La veuve de Laïus est toujours votre femme,
Et n'oppose que trop, pour vous justifier,
A la moitié du mort celle du meurtrier.
Pour toute autre que moi votre erreur est sans crime ;
Toute autre admireroit votre bras magnanime ;
Et toute autre, réduite à punir votre erreur,
La puniroit du moins sans trouble et sans horreur.
Mais, hélas ! mon devoir aux deux partis m'attache ;
Nul espoir d'aucun d'eux, nul effort ne m'arrache ;
Et je trouve toujours dans mon esprit confus
Et tout ce que je suis et tout ce que je fus.
Je vous dois de l'amour, je vous dois de la haine :
L'un et l'autre me plaît, l'un et l'autre me gêne ;
Et mon cœur, qui doit tout, et ne voit rien permis,
Souffre tout à la fois deux tyrans ennemis.
La haine auroit l'appui d'un serment qui me lie ;
Mais je le romps exprès pour en être punie ;
Et, pour finir des maux qu'on ne peut soulager,
J'aime à donner aux dieux un parjure à venger.
C'est votre foudre, ô ciel, qu'à mon secours j'appelle :
OEdipe est innocent, je me fais criminelle ;
Par un juste supplice osez me désunir

De la nécessité d'aimer et de punir.
OEDIPE. Quoi! vous ne voyez pas que sa fausse justice
Ne sait plus ce que c'est que d'un juste supplice,
Et que, par un désordre à confondre nos sens,
Son injuste rigueur n'en veut qu'aux innocents?
Après avoir choisi ma main pour ce grand crime,
C'est le sang de Laïus qu'il choisit pour victime;
Et le bizarre éclat de son discernement
Sépare le forfait d'avec le châtiment.
C'est un sujet nouveau d'une haine implacable
De voir sur votre sang la peine du coupable;
Et les dieux vous en font une éternelle loi,
S'ils punissent en lui ce qu'ils ont fait par moi.
Voyez comme les fils de Jocaste et d'OEdipe
D'une si juste haine ont tous deux le principe :
A voir leurs actions, à voir leur entretien,
L'un n'est que votre sang, l'autre n'est que le mien,
Et leur antipathie inspire à leur colère
Des préludes secrets de ce qu'il vous faut faire.
JOCASTE. Pourrez-vous me haïr jusqu'à cette rigueur
De souhaiter pour vous même haine en mon cœur!
OEDIPE. Toujours de vos vertus j'adorerai les charmes,
Pour ne haïr qu'en moi la source de vos larmes.
JOCASTE. Et je me forcerai toujours à vous blâmer,
Pour ne haïr qu'en moi ce qui vous fit m'aimer.
Mais finissons, de grace, un discours qui me tue :
L'assassin de Laïus doit me blesser la vue;
Et, malgré ce courroux par sa mort allumé,
Je sens qu'OEdipe enfin sera toujours aimé.
OEDIPE. Que fera cet amour?
JOCASTE. Ce qu'il doit à la haine.
OEDIPE. Qu'osera ce devoir?
JOCASTE. Croître toujours ma peine.
OEDIPE. Faudra-t-il pour jamais me bannir de vos yeux?
JOCASTE. Peut-être que demain nous le saurons des dieux.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I[1].

OEDIPE, DYMAS.

DYMAS. Seigneur, il est trop vrai que le peuple murmure,
Qu'il rejette sur vous sa funeste aventure,
Et que de tous côtés on n'entend que mutins
Qui vous nomment l'auteur de leurs mauvais destins.
« D'un devin suborné les infames prestiges
« De l'ombre, disent-ils, ont fait tous les prodiges :
« L'or mouvoit ce fantôme ; et, pour perdre Dircé,
« Vos présents lui dictoient ce qu'il a prononcé. »
Tant ils conçoivent mal qu'un si grand roi consente
A venger son trépas sur sa race innocente,
Qu'il assure son sceptre, aux dépens de son sang,
A ce bras impuni qui lui perça le flanc,
Et que, par cet injuste et cruel sacrifice,
Lui-même de sa mort il se fasse justice!

OEDIPE. Ils ont quelque raison de tenir pour suspect
Tout ce qui s'est montré tantôt à leur aspect ;
Et je n'ose blâmer cette horreur que leur donne
L'assassin de leur roi qui porte sa couronne.
Moi-même au fond du cœur, de même horreur frappé,
Je veux fuir le remords de son trône occupé ;
Et je dois cette grace à l'amour de la reine,
D'épargner ma présence aux devoirs de sa haine,
Puisque de notre hymen les liens mal tissus

[1] Quel est le lecteur qui ne sente pas combien ce terrible sujet est affaibli dans toutes les scènes? J'avoue que la diction vicieuse, obscure, sans chaleur, sans pathétique, contribue beaucoup aux vices de la pièce ; mais la malheureuse intrigue de Thésée et de Dircé, introduite pour remplir les vides, est ce qui tue la pièce. Peut-on souffrir que, dans des moments destinés à la plus grande terreur, Œdipe parle froidement de se battre en duel demain avec Thésée? Un duel chez des Grecs! et dans le sujet d'*Œdipe!* et ce qu'il y a de pis, c'est qu'Œdipe, qui se voit l'auteur de la désolation de Thèbes, et le meurtrier de Laïus, Thésée, qui doit craindre que le reste de l'oracle ne soit accompli, Thésée, qui doit être saisi d'horreur et l'inspirer, s'occupent tous deux de la crainte d'un soulèvement de ces pauvres pestiférés qui pourraient bien devenir mutins. Si vous ne frappez pas le cœur du spectateur par des coups toujours redoublés au même endroit, ce cœur vous échappe. Si vous mêlez plusieurs intérêts ensemble, il n'y a plus d'intérêt. (V.)

Par ces mêmes devoirs semblent être rompus.
Je vais donc à Corinthe achever mon supplice.
Mais ce n'est pas au peuple à se faire justice :
L'ordre que tient le ciel à lui choisir des rois
Ne lui permet jamais d'examiner son choix,
Et le devoir aveugle y doit toujours souscrire
Jusqu'à ce que d'en haut on veuille s'en dédire.
Pour chercher mon repos, je veux bien me bannir;
Mais, s'il me bannissoit, je saurois l'en punir;
Ou, si je succombois sous sa troupe mutine,
Je saurois l'accabler du moins sous ma ruine.

DYMAS. Seigneur, jusques ici ses plus grands déplaisirs
Pour armes contre vous n'ont pris que des soupirs;
Et cet abattement que lui cause la peste
Ne souffre à son murmure aucun dessein funeste.
Mais il faut redouter que Thésée et Dircé
N'osent pousser plus loin ce qu'il a commencé.
Phorbas même est à craindre, et pourroit le réduire
Jusqu'à se vouloir mettre en état de vous nuire.

OEDIPE. Thésée a trop de cœur pour une trahison;
Et d'ailleurs j'ai promis de lui faire raison.
Pour Dircé, son orgueil dédaignera sans doute
L'appui tumultueux que ton zèle redoute.
Phorbas est plus à craindre, étant moins généreux;
Mais il nous est aisé de nous assurer d'eux.
Fais-les venir tous trois, que je lise en leur ame
S'ils prêtcroient la main à quelque sourde trame.
Commence par Phorbas : je saurai démêler
Quels desseins...

PAGE. Un vieillard demande à vous parler.
Il se dit de Corinthe, et presse.

OEDIPE. Il vient me faire
Le funeste rapport du trépas de mon père;
Préparons nos soupirs à ce triste récit.
Qu'il entre. Cependant fais ce que je t'ai dit.

SCÈNE II[1].

OEDIPE, IPHICRATE, SUITE.

OEDIPE. Eh bien! Polybe est mort?
IPHICRATE. Oui, seigneur,
OEDIPE. Mais vous-même
Venir me consoler de ce malheur suprême!
Vous, qui, chef du conseil, devriez maintenant,
Attendant mon retour, être mon lieutenant!
Vous, à qui tant de soin d'élever mon enfance
Ont acquis justement toute ma confiance!
Ce voyage me trouble autant qu'il me surprend.

IPHICRATE. Le roi Polybe est mort; ce malheur est bien grand:
Mais comme enfin, seigneur, il est suivi d'un pire,
Pour l'apprendre de moi faites qu'on se retire.

Œdipe fait un signe de tête à sa suite, qui l'oblige à se retirer.

OEDIPE. Ce jour est donc pour moi le grand jour des malheurs,
Puisque vous apportez un comble à mes douleurs[2].
J'ai tué le feu roi jadis sans le connoître:
Son fils, qu'on croyoit mort, vient ici de renaître;
Son peuple mutiné me voit avec horreur;
Sa veuve mon épouse en est dans la fureur.
Le chagrin accablant qui me dévore l'ame
Me fait abandonner et peuple, et sceptre, et femme,
Pour remettre à Corinthe un esprit éperdu;
Et par d'autres malheurs je m'y vois attendu!

IPHICRATE. Seigneur, il faut ici faire tête à l'orage;
Il faut faire ici ferme, et montrer du courage.
Le repos à Corinthe en effet seroit doux;

[1] Ces scènes sont beaucoup plus intéressantes que les autres, parcequ'elles sont uniquement prises du sujet: on n'y disserte point; on n'y cherche point à étaler des raisons et des traits ingénieux; tout est naturel; mais il y manque ces grands mouvements de terreur et de pitié qu'on attend d'une si affreuse situation. Cette tragédie pèche par toutes les choses qu'on y a introduites, et par celles qui lui manquent. (V.)

[2] Je n'examine point si on apporte *un comble à la douleur*, s'il est bien de dire que son épouse *est dans la fureur*: je dis que je retrouve le véritable esprit de la tragédie dans cette scène d'Iphicrate, où l'on ne dit rien qui ne soit nécessaire à la pièce, dans cette simplicité éloignée de la fatigante dissertation, dans cet art théâtral et naturel qui fait naître successivement tous les malheurs d'Œdipe les uns des autres. Voilà la vraie tragédie; le reste est du verbiage: mais comment faire cinq actes sans verbiage? (V.)

Mais il n'est plus de sceptre à Corinthe pour vous.
OEDIPE. Quoi! l'on s'est emparé de celui de mon père?
IPHICRATE. Seigneur, on n'a rien fait que ce qu'on a dû faire;
Et votre amour en moi ne voit plus qu'un banni,
De son amour pour vous trop doucement puni.
OEDIPE. Quel énigme!
IPHICRATE. Apprenez avec quelle justice
Ce roi vous a dû rendre un si mauvais office.
Vous n'étiez point son fils.
OEDIPE. Dieux! qu'entends-je?
IPHICRATE. A regret
Ses remords en mourant ont rompu le secret.
Il vous gardoit encore une amitié fort tendre:
Mais le compte qu'aux dieux la mort force de rendre
A porté dans son cœur un si pressant effroi,
Qu'il a remis Corinthe aux mains de son vrai roi.
OEDIPE. Je ne suis point son fils! et qui suis-je, Iphicrate?
IPHICRATE. Un enfant exposé, dont le mérite éclate,
Et de qui par pitié j'ai dérobé les jours
Aux ongles des lions, aux griffes des vautours.
OEDIPE. Et qui m'a fait passer pour le fils de ce prince?
IPHICRATE. Le manque d'héritiers ébranloit sa province.
Les trois que lui donna le conjugal amour
Perdirent en naissant la lumière du jour;
Et la mort du dernier me fit prendre l'audace
De vous offrir au roi, qui vous mit en sa place.
Ce que l'on se promit de ce fils supposé
Réunit sous ses lois son état divisé;
Mais, comme cet abus finit avec sa vie,
Sa mort de mon supplice auroit été suivie,
S'il n'eût donné cet ordre à son dernier moment
Qu'un juste et prompt exil fût mon seul châtiment.
OEDIPE. Ce revers seroit dur pour quelque ame commune;
Mais je me fis toujours maître de ma fortune;
Et, puisqu'elle a repris l'avantage du sang,
Je ne dois plus qu'à moi tout ce que j'eus de rang.
Mais n'as-tu point appris de qui j'ai reçu l'être?
IPHICRATE. Seigneur, je ne puis seul vous le faire connoître.
Vous fûtes exposé jadis par un Thébain
Dont la compassion vous remit en ma main,

Et qui, sans m'éclaircir touchant votre naissance,
Me chargea seulement d'éloigner votre enfance.
J'en connois le visage, et l'ai revu souvent
Sans nous être tous deux expliqués plus avant :
Je lui dis qu'en éclat j'avois mis votre vie,
Et lui cachai toujours mon nom et ma patrie,
De crainte, en les sachant, que son zèle indiscret
Ne vînt mal à propos troubler notre secret.
Mais, comme de sa part il connoît mon visage,
Si je le trouve ici, nous saurons davantage.

OEDIPE. Je serois donc Thébain à ce compte [1] ?

IPHICRATE. Oui, seigneur.

OEDIPE. Je ne sais si je dois le tenir à bonheur;
Mon cœur, qui se soulève, en forme un noir augure
Sur l'éclaircissement de ma triste aventure.
Où me reçutes-vous?

IPHICRATE. Sur le mont Cythéron.

OEDIPE. Ah! que vous me frappez par ce funeste nom!
Le temps, le lieu, l'oracle, et l'âge de la reine,
Tout semble concerté pour me mettre à la gêne.
Dieux! seroit-il possible? Approchez-vous, Phorbas.

SCÈNE III.

OEDIPE, IPHICRATE, PHORBAS.

IPHICRATE. Seigneur, voilà celui qui vous mit en mes bras;
Permettez qu'à vos yeux je montre un peu de joie.
Se peut-il faire, ami, qu'encor je te revoie!

PHORBAS. Que j'ai lieu de bénir ton retour fortuné!
Qu'as-tu fait de l'enfant que je t'avois donné?
Le généreux Thésée a fait gloire de l'être;
Mais sa preuve est obscure, et tu dois le connoître;
Parle.

IPHICRATE. Ce n'est point lui mais il vit en ces lieux.

PHORBAS. Nomme-le donc, de grace.

[1] Ne prenons point garde à *ce compte*; ce n'est qu'une expression triviale qui ne diminue rien de l'intérêt de cette situation : un mot familier et même bas, quand il est naturel, est moins répréhensible cent fois que toutes ces pensées alambiquées, ces dissertations froides, ces raisonnements fatigants, et souvent faux, qui ont gâté quelquefois les plus belles scènes de l'auteur. (V.)

IPHICRATE. Il est devant tes yeux.

PHORBAS. Je ne vois que le roi.

IPHICRATE. C'est lui-même.

PHORBAS. Lui-même !

IPHICRATE. Oui : le secret n'est plus d'une importance extrême ;
Tout Corinthe le sait. Nomme-lui ses parents.

PHORBAS. En fussions-nous tous trois à jamais ignorants !

IPHICRATE. Seigneur, lui seul enfin peut dire qui vous êtes.

OEDIPE. Hélas ! je le vois trop ; et vos craintes secrètes,
Qui vous ont empêchés de vous entr'éclaircir,
Loin de tromper l'oracle, ont fait tout réussir [1].
Voyez où m'a plongé votre fausse prudence :
Vous cachiez ma retraite, il cachoit ma naissance :
Vos dangereux secrets, par un commun accord,
M'ont livré tout entier aux rigueurs de mon sort.
Ce sont eux qui m'ont fait l'assassin de mon père,
Ce sont eux qui m'ont fait le mari de ma mère.
D'une indigne pitié le fatal contre-temps
Confond dans mes vertus ces forfaits éclatants :
Elle fait voir en moi, par un mélange infame,
Le frère de mes fils et le fils de ma femme.
Le ciel l'avoit prédit, vous avez achevé ;
Et vous avez tout fait quand vous m'avez sauvé.

PHORBAS. Oui, seigneur, j'ai tout fait, sauvant votre personne ;
M'en punissent les dieux si je me le pardonne !

SCÈNE IV.

OEDIPE, IPHICRATE.

OEDIPE. Que n'obéissois-tu, perfide, à mes parents,
Qui se faisoient pour moi d'équitables tyrans ?
Que ne lui disois-tu ma naissance et l'oracle,
Afin qu'à mes destins il pût mettre un obstacle ?
Car, Iphicrate, en vain j'accuserois ta foi ;
Tu fus dans ces destins aveugle comme moi ;

[1] Ici l'art manque ; Œdipe exerce trop tôt son autre art de deviner les énigmes. Plus de surprise, plus de terreur, plus d'horreur. L'auteur retombe dans ses malheureuses dissertations, *voyez où m'a plongé votre fausse prudence*, etc. Il est d'autant plus inexcusable, qu'il avait devant les yeux Sophocle, qui a traité ce morceau en maître. (V.)

Et tu ne m'abusois que pour ceindre ma tête
D'un bandeau dont par-là tu faisois ma conquête.
IPHICRATE. Seigneur, comme Phorbas avoit mal obéi,
Que l'ordre de son roi par-là se vit trahi,
Il avoit lieu de craindre, en me disant le reste,
Que son crime par moi devenu manifeste...
OEDIPE. Cesse de l'excuser : que m'importe en effet
S'il est coupable ou non de tout ce que j'ai fait?
En ai-je moins de trouble, ou moins d'horreur en l'ame?

SCÈNE V[1].

OEDIPE, DIRCÉ, IPHICRATE.

OEDIPE. Votre frère est connu ; le savez-vous, madame?

[1] Le spectateur qui était ému cesse ici de l'être. Œdipe, qui raisonne avec Dircé de l'amour de cette princesse pour Thésée, fait oublier ses malheurs; il rompt le fil de l'intérêt. Dircé est si étrangère à l'aventure d'Œdipe, que, toutes les fois qu'elle paraît, elle fait beaucoup plus de tort à la pièce que l'*infante* n'en fait à la tragédie du *Cid*, et Livie à *Cinna*; car on peut retrancher Livie et l'*infante*, et on ne peut retrancher Dircé et Thésée, qui sont malheureusement des acteurs principaux. Il reste une réflexion à faire sur la tragédie d'*OEdipe*. C'est, sans contredit, le chef-d'œuvre de l'antiquité, quoique avec de grands défauts. Toutes les nations éclairées se sont réunies à l'admirer, en convenant des fautes de Sophocle. Pourquoi ce sujet n'a-t-il pu être traité avec un plein succès chez aucune de ces nations? ce n'est pas certainement qu'il ne soit très tragique. Quelques personnes ont prétendu qu'on ne peut s'intéresser aux crimes involontaires d'Œdipe, et que son châtiment révolte plus qu'il ne touche : cette opinion est démentie par l'expérience; car tout ce qui a été imité de Sophocle, quoique très faiblement, dans l'*OEdipe*, a toujours réussi parmi nous; et tout ce qu'on a mêlé d'étranger à ce sujet a été condamné. Il faut donc conclure qu'il fallait traiter *OEdipe* dans toute la simplicité grecque. Pourquoi ne l'avons-nous pas fait? c'est que nos pièces en cinq actes, dénuées de chœurs, ne peuvent être conduites jusqu'au dernier acte sans des secours étrangers au sujet; nous les chargeons d'épisodes, et nous les étouffons : cela s'appelle du remplissage. J'ai déja dit qu'on veut une tragédie qui dure deux heures; il faudrait qu'elle durât moins, et qu'elle fût meilleure. C'est le comble du ridicule de parler d'amour dans *OEdipe*, dans *Électre*, dans *Mérope*. Lorsqu'en 1718 il fut question de représenter le seul *OEdipe* qui soit resté depuis au théâtre, les comédiens exigèrent quelques scènes où l'amour ne fût pas oublié; et l'auteur gâta et avilit ce beau sujet par le froid ressouvenir d'un amour insipide entre Philoctète et Jocaste. L'actrice qui représentait Dircé, dans l'*OEdipe* de Corneille, dit au nouvel auteur : « C'est moi « qui joue l'amoureuse; et si on ne me donne un rôle, la pièce ne sera pas jouée. » A ces paroles, *je joue l'amoureuse dans OEdipe*, deux étrangers du bon ton éclatèrent de rire : mais il fallut en passer par ce que les acteurs exigeaient; il fallut s'asservir à l'abus le plus méprisable; et si l'auteur, indigné de cet abus auquel il cédait, n'avait pas mis dans sa tragédie le moins de conversations amoureuses qu'il put, s'il avait prononcé le mot d'amour dans les trois derniers actes, la pièce ne mériterait pas d'être représentée. Il y a bien des manières de parvenir au froid et à l'insipide. La Motte, l'un des plus ingénieux auteurs que nous ayons, y est arrivé par une autre route, par une versification lâche, par l'introduction de deux grands enfants d'Œdipe

DIRCÉ. Oui, seigneur, et Phorbas m'a tout dit en deux mots.
OEDIPE. Votre amour pour Thésée est dans un plein repos.
Vous n'appréhendez plus que le titre de frère
S'oppose à cette ardeur qui vous étoit si chère :
Cette assurance entière a de quoi vous ravir,
Ou plutôt votre haine a de quoi s'assouvir.
Quand le ciel de mon sort l'auroit faite l'arbitre,
Elle ne m'eût choisi rien de pis que ce titre.
DIRCÉ. Ah ! seigneur, pour Æmon j'ai su mal obéir ;
Mais je n'ai point été jusques à vous haïr.
La fierté de mon cœur, qui me traitoit de reine,
Vous cédoit en ces lieux la couronne sans peine ;
Et cette ambition que me prêtoit l'amour
Ne cherchoit qu'à régner dans un autre séjour.
Cent fois de mon orgueil l'éclat le plus farouche
Aux termes odieux a refusé ma bouche :
Pour vous nommer tyran il falloit cent efforts ;
Ce mot ne m'a jamais échappé sans remords.
D'un sang respectueux la puissance inconnue
A mes soulèvements mêloit la retenue ;
Et cet usurpateur dont j'abhorrois la loi,
S'il m'eût donné Thésée, eût eu le nom de roi.
OEDIPE. C'étoit ce même sang dont la pitié secrète
De l'ombre de Laïus me faisoit l'interprète.
Il ne pouvoit souffrir qu'un mot mal entendu
Détournât sur ma sœur un sort qui m'étoit dû,
Et que votre innocence immolée à mon crime
Se fît de nos malheurs l'inutile victime.
DIRCÉ. Quel crime avez-vous fait que d'être malheureux ?
OEDIPE. Mon souvenir n'est plein que d'exploits généreux ;
Cependant je me trouve inceste et parricide,
Sans avoir fait un pas que sur les pas d'Alcide,
Ni recherché partout que lois à maintenir,
Que monstres à détruire, et méchants à punir.

sur la scène, par la soustraction entière de la terreur et de la pitié. (V.) — Voltaire ne parle ici de son *OEdipe* que pour convenir des fautes qu'il a été forcé d'y laisser ; et, en jugeant celui de Corneille, c'est tout ce qu'il pouvoit en dire avec bienséance. Il étoit difficile qu'après avoir traité, dans sa jeunesse, le même sujet d'une manière très supérieure, il ne fût pas tenté d'être sévère dans ses remarques : cependant il eût été plus noble de n'y pas mêler d'indécentes railleries. On doit avouer qu'il a peu fait d'observations dans son commentaire qui prouvent mieux la grande connoissance qu'il avoit de l'art dramatique et des effets du théâtre. (P.)

Aux crimes malgré moi l'ordre du ciel m'attache ;
Pour m'y faire tomber à moi-même il me cache ;
Il offre, en m'aveuglant sur ce qu'il a prédit,
Mon père à mon épée, et ma mère à mon lit.
Hélas ! qu'il est bien vrai qu'en vain on s'imagine
Dérober notre vie à ce qu'il nous destine !
Les soins de l'éviter font courir au devant,
Et l'adresse à le fuir y plonge plus avant.
Mais si les dieux m'ont fait la vie abominable,
Ils m'en font par pitié la sortie honorable,
Puisque enfin leur faveur mêlée à leur courroux
Me condamne à mourir pour le salut de tous,
Et qu'en ce même temps qu'il faudroit que ma vie
Des crimes qu'ils m'ont fait traînât l'ignominie,
L'éclat de ces vertus que je ne tiens pas d'eux
Reçoit pour récompense un trépas glorieux.

DIRCÉ. Ce trépas glorieux comme vous me regarde ;
Le juste choix du ciel peut-être me le garde :
Il fit tout votre crime ; et le malheur du roi
Ne vous rend pas, seigneur, plus coupable que moi.
D'un voyage fatal qui seul causa sa perte
Je fus l'occasion ; elle vous fut offerte :
Votre bras contre trois disputa le chemin ;
Mais ce n'étoit qu'un bras qu'empruntoit le destin,
Puisque votre vertu qui servit sa colère
Ne put voir en Laïus ni de roi ni de père.
Ainsi j'espère encor que demain par son choix
Le ciel épargnera le plus grand de nos rois.
L'intérêt des Thébains et de votre famille
Tournera son courroux sur l'orgueil d'une fille
Qui n'a rien que l'état doive considérer,
Et qui contre son roi n'a fait que murmurer.

OEDIPE. Vous voulez que le ciel, pour montrer à la terre
Qu'on peut innocemment mériter le tonnerre,
Me laisse de sa haine étaler en ces lieux
L'exemple le plus noir et le plus odieux !
Non, non ; vous le verrez demain au sacrifice
Par le choix que j'attends couvrir son injustice,
Et par la peine due à son propre forfait
Désavouer ma main de tout ce qu'elle a fait.

SCÈNE VI.

OEDIPE, THÉSÉE, DIRCÉ, IPHICRATE.

OEDIPE. Est-ce encor votre bras qui doit venger son père [1] ?
Son amant en a-t-il plus de droit que son frère,
Prince ?
THÉSÉE. Je vous en plains, et ne puis concevoir,
Seigneur...
OEDIPE. La vérité ne se fait que trop voir.
Mais nous pourrons demain être tous deux à plaindre,
Si le ciel fait le choix qu'il nous faut tous deux craindre.
S'il me choisit, ma sœur, donnez-lui votre foi :
Je vous en prie en frère, et vous l'ordonne en roi.
Vous, seigneur, si Dircé garde encor sur votre ame
L'empire que lui fit une si belle flamme,
Prenez soin d'apaiser les discords de mes fils,
Qui par les nœuds du sang vous deviendront unis.
Vous voyez où des dieux nous a réduits la haine.
Adieu : laissez-moi seul en consoler la reine ;
Et ne m'enviez pas un secret entretien,
Pour affermir son cœur sur l'exemple du mien.

SCÈNE VII.

THÉSÉE, DIRCÉ.

DIRCÉ. Parmi de tels malheurs que sa constance est rare !
Il ne s'emporte point contre un sort si barbare ;
La surprenante horreur de cet accablement
Ne coûte à sa grande ame aucun égarement ;
Et sa haute vertu, toujours inébranlable,
Le soutient au-dessus de tout ce qui l'accable.
THÉSÉE. Souvent, avant le coup qui doit nous accabler,
La nuit qui l'enveloppe a de quoi nous troubler ;
L'obscur pressentiment d'une injuste disgrace

[1] Thésée et Dircé viennent achever de répandre leur glace sur cette fin, qui devait être si touchante et si terrible. Œdipe appelle Dircé sa sœur comme si de rien n'était; il lui parle *de l'empire qu'une belle flamme lui fit sur une ame ; il va en consoler la reine* : tout se passe en civilités, et Dircé reste à disserter avec Thésée ; et, pour comble, l'auteur se félicite, dans sa préface, de *l'heureux épisode* de Thésée et de Dircé. Plaignons la faiblesse de l'esprit humain. (V.)

Combat avec effroi sa confuse menace :
Mais, quand ce coup tombé vient d'épuiser le sort
Jusqu'à n'en pouvoir craindre un plus barbare effort,
Ce trouble se dissipe, et cette ame innocente,
Qui brave impunément la fortune impuissante,
Regarde avec dédain ce qu'elle a combattu,
Et se rend tout entière à toute sa vertu.

SCÈNE VIII.

THÉSÉE, DIRCÉ, NÉRINE.

NÉRINE. Madame...
DIRCÉ. Que veux-tu, Nérine?
NÉRINE. Hélas! la reine...
DIRCÉ. Que fait-elle?
NÉRINE. Elle est morte; et l'excès de sa peine,
Par un prompt désespoir...
DIRCÉ. Jusques où portez-vous,
Impitoyables dieux, votre injuste courroux!
THÉSÉE. Quoi! même aux yeux du roi son désespoir la tue?
Ce monarque n'a pu...
NÉRINE. Le roi ne l'a point vue,
Et quant à son trépas, ses pressantes douleurs
L'ont cru devoir sur l'heure à de si grands malheurs.
Phorbas l'a commencé, sa main a fait le reste.
DIRCÉ. Quoi! Phorbas...
NÉRINE. Oui, Phorbas, par son récit funeste,
Et par son propre exemple, a su l'assassiner.
Ce malheureux vieillard n'a pu se pardonner;
Il s'est jeté d'abord aux genoux de la reine,
Où, détestant l'effet de sa prudence vaine,
« Si j'ai sauvé ce fils pour être votre époux,
« Et voir le roi son père expirer sous ses coups,
« A-t-il dit, la pitié qui me fit le ministre
« De tout ce que le ciel eut pour vous de sinistre,
« Fait place au désespoir d'avoir si mal servi,
« Pour venger sur mon sang votre ordre mal suivi.
« L'inceste où malgré vous tous deux je vous abyme
« Recevra de ma main sa première victime;
« J'en dois le sacrifice à l'innocente erreur

« Qui vous rend l'un pour l'autre un objet plein d'horreur. »
Cet arrêt qu'à nos yeux lui-même il se prononce
Est suivi d'un poignard qu'en ses flancs il enfonce [1].
La reine, à ce malheur si peu prémédité,
Semble le recevoir avec stupidité.
L'excès de sa douleur la fait croire insensible;
Rien n'échappe au-dehors qui la rende visible ;
Et tous ses sentiments enfermés dans son cœur
Ramassent en secret leur dernière vigueur.
Nous autres cependant, autour d'elle rangées,
Stupides ainsi qu'elle, ainsi qu'elle affligées,
Nous n'osons rien permettre à nos fiers déplaisirs,
Et nos pleurs par respect attendent ses soupirs.
Mais enfin tout-à-coup, sans changer de visage,
Du mort qu'elle contemple elle imite la rage,
Se saisit du poignard, et de sa propre main
A nos yeux comme lui s'en traverse le sein.
On diroit que du ciel l'implacable colère
Nous arrête les bras pour lui laisser tout faire.
Elle tombe, elle expire avec ces derniers mots :
« Allez dire à Dircé qu'elle vive en repos,
« Que de ces lieux maudits en hâte elle s'exile;
« Athènes a pour elle un glorieux asile,
« Si toutefois Thésée est assez généreux
« Pour n'avoir point d'horreur d'un sang si malheureux. »

THÉSÉE. Ah ! ce doute m'outrage; et si jamais vos charmes...

DIRCÉ. Seigneur, il n'est saison que de verser des larmes.
La reine, en expirant, a donc pris soin de moi!
Mais tu ne me dis point ce qu'elle a dit du roi?

NÉRINE. Son ame en s'envolant, jalouse de sa gloire,
Craignoit d'en emporter la honteuse mémoire;
Et, n'osant le nommer son fils ni son époux,
Sa dernière tendresse a toute été pour vous.

DIRCÉ. Et je puis vivre encore après l'avoir perdue!

[1] Outre les nombreuses imitations que cette pièce a fournies à l'*Œdipe* de Voltaire, ces deux vers se trouvent encore presque mot à mot dans *la Henriade*. L'auteur les a placés dans la description de la famine de Paris, à la fin du récit de l'action épouvantable de cette infortunée qui, au milieu des horreurs qui l'environnent, oublie un instant qu'elle est mère.

SCÈNE IX.

THÉSÉE, DIRCÉ, CLÉANTE, DYMAS, NÉRINE.

(Cléante sort d'un côté, et Dymas de l'autre, environ quatre vers après Cléante.)

CLÉANTE. La santé dans ces murs tout d'un coup répandue
Fait crier au miracle et bénir hautement
La bonté de nos dieux d'un si prompt changement.
Tous ces mourants, madame, à qui déja la peste
Ne laissoit qu'un soupir, qu'un seul moment de reste,
En cet heureux moment rappelés des abois,
Rendent graces au ciel d'une commune voix ;
Et l'on ne comprend point quel remède il applique
A rétablir sitôt l'alégresse publique.

DIRCÉ. Que m'importe qu'il montre un visage plus doux,
Quand il fait des malheurs qui ne sont que pour nous?
Avez-vous vu le roi, Dymas?

DYMAS. Hélas! princesse,
On ne doit qu'à son sang la publique alégresse.
Ce n'est plus que pour lui qu'il faut verser des pleurs :
Ses crimes inconnus avoient fait nos malheurs ;
Et sa vertu souillée à peine s'est punie,
Qu'aussitôt de ces lieux la peste s'est bannie.

THÉSÉE. L'effort de son courage a su nous éblouir :
D'un si grand désespoir il cherchoit à jouir,
Et de sa fermeté n'empruntoit les miracles
Que pour mieux éviter toutes sortes d'obstacles.

DIRCÉ. Il s'est rendu par-là maître de tout son sort.
Mais achève, Dymas, le récit de sa mort ;
Achève d'accabler une ame désolée.

DYMAS. Il n'est point mort, madame; et la sienne, ébranlée
Par les confus remords d'un innocent forfait,
Attend l'ordre des dieux pour sortir tout-à-fait.

DIRCÉ. Que nous disois-tu donc?

DYMAS. Ce que j'ose encor dire,
Qu'il vit et ne vit plus, qu'il est mort et respire;
Et que son sort douteux, qui seul reste à pleurer,
Des morts et des vivants semble le séparer [1].
J'étois auprès de lui sans aucunes alarmes ;
Son cœur sembloit calmé, je le voyois sans armes,

[1] Voilà encore un vers que Voltaire a conservé dans son *Œdipe*. (P.)

Quand soudain, attachant ses deux mains sur ses yeux :
« Prévenons, a-t-il dit, l'injustice des dieux ;
« Commençons à mourir avant qu'ils nous l'ordonnent ;
« Qu'ainsi que mes forfaits mes supplices étonnent.
« Ne voyons plus le ciel après sa cruauté :
« Pour nous venger de lui dédaignons sa clarté ;
« Refusons-lui nos yeux, et gardons quelque vie
« Qui montre encore à tous quelle est sa tyrannie. »
Là, ses yeux arrachés par ses barbares mains
Font distiller un sang qui rend l'ame aux Thébains.
Ce sang si précieux touche à peine la terre,
Que le courroux du ciel ne leur fait plus la guerre ;
Et trois mourants guéris au milieu du palais
De sa part tout d'un coup nous annoncent la paix.
Cléante vous a dit que par toute la ville...

THÉSÉE. Cessons de nous gêner d'une crainte inutile.
A force de malheurs le ciel fait assez voir
Que le sang de Laïus a rempli son devoir :
Son ombre est satisfaite ; et ce malheureux crime
Ne laisse plus douter du choix de sa victime.

DIRCÉ. Un autre ordre demain peut nous être donné.
Allons voir cependant ce prince infortuné,
Pleurer auprès de lui notre destin funeste,
Et remettons aux dieux à disposer du reste.

—

DÉCLARATION DE VOLTAIRE.

Mon respect pour l'auteur des admirables morceaux du *Cid*, de *Cinna*, et de tant de chefs-d'œuvre, mon amitié constante pour l'unique héritière du nom de ce grand homme, ne m'ont pas empêché de voir et de dire la vérité, quand j'ai examiné son *OEdipe* et ses autres pièces indignes de lui ; et je crois avoir prouvé tout ce que j'ai dit. Le souvenir même que j'ai fait autrefois une tragédie d'*OEdipe* ne m'a point retenu. Je ne me suis point cru égal à Corneille : je me suis mis hors d'intérêt ; je n'ai eu devant les yeux que l'intérêt du public, l'instruction des jeunes auteurs, l'amour du vrai, qui l'emporte dans mon esprit sur toutes les autres considérations. Mon admiration sincère pour le beau est égale à ma haine pour le mauvais. Je ne connais ni l'envie, ni l'esprit de parti : je n'ai jamais songé qu'à la perfection de l'art, et je dirai hardiment la vérité en tout genre jusqu'au dernier moment de ma vie.

EXAMEN D'OEDIPE.

La mauvaise fortune de *Pertharite* m'avoit assez dégoûté du théâtre pour m'obliger à faire retraite, et à m'imposer un silence que je gar-

derois encore si M. le procureur-général Fouquet me l'eût permis. Comme il n'étoit pas moins surintendant des belles-lettres que des finances, je ne pus me défendre des ordres qu'il daigna me donner de mettre sur notre scène un des trois sujets qu'il me proposa. Il m'en laissa le choix, et je m'arrêtai à celui-ci, dont le bonheur me vengea bien de la déroute de l'autre, puisque le roi s'en satisfit assez pour me faire recevoir des marques solides de son approbation par ses libéralités, que je pris pour des commandements tacites de consacrer aux divertissements de sa majesté ce que l'âge et les vieux travaux m'avoient laissé d'esprit et de vigueur.

Je ne déguiserai point qu'après avoir fait le choix de ce sujet, sur cette confiance que j'aurois pour moi les suffrages de tous les savants, qui le regardent encore comme le chef-d'œuvre de l'antiquité, et que les pensées de Sophocle et de Sénèque, qui l'ont traité en leurs langues, me faciliteroient les moyens d'en venir à bout, je tremblai quand je l'envisageai de près : je reconnus que ce qui avoit passé pour merveilleux en leurs siècles pourroit sembler horrible au nôtre : que cette éloquente et sérieuse description de la manière dont ce malheureux prince se crève les yeux, qui occupe tout leur cinquième acte, ferait soulever la délicatesse de nos dames, dont le dégoût attire aisément celui du reste de l'auditoire; et qu'enfin l'amour n'ayant point de part en cette tragédie, elle étoit dénuée des principaux agréments qui sont en possession de gagner la voix publique.

Ces considérations m'ont fait cacher aux yeux un si dangereux spectacle, et introduire l'heureux épisode de Thésée et de Dircé. J'ai retranché le nombre des oracles qui pouvoit être importun, et donner à Œdipe trop de soupçon de sa naissance. J'ai rendu la réponse de Laïus, évoqué par Tirésie, assez obscure dans sa clarté apparente pour en faire une fausse application à cette princesse; j'ai rectifié ce qu'Aristote y trouve sans raison, et qu'il n'excuse que parcequ'il arrive avant le commencement de la pièce; et j'ai fait en sorte qu'Œdipe, loin de se croire l'auteur de la mort du roi son prédécesseur, s'imagine l'avoir vengé sur trois brigands, à qui le bruit commun l'attribue; et ce n'est pas un petit artifice qu'il s'en convainque lui-même lorsqu'il en veut convraincre Phorbas.

Ces changements m'ont fait perdre l'avantage que je m'étois promis, de n'être souvent que le traducteur de ces grands génies qui m'ont précédé. La différente route que j'ai prise m'a empêché de me rencontrer avec eux, et de me parer de leur travail; mais, en récompense, j'ai eu le bonheur de faire avouer qu'il n'est point sorti de pièce de ma main où il se trouve tant d'art qu'en celle-ci. On m'y a fait deux objections : l'une, que Dircé, au troisième acte, manque de respect envers sa mère; ce qui ne peut être une faute de théâtre, puisque nous ne sommes pas obligés de rendre parfaits ceux que nous y faisons voir;

outre que cette princesse considère encore tellement ces devoirs de la nature, que, bien qu'elle ait lieu de regarder cette mère comme une personne qui s'est emparée d'un trône qui lui appartient, elle lui demande pardon de cette échappée, et la condamne aussi bien que les plus rigoureux de mes juges. L'autre objection regarde la guérison publique, sitôt qu'Œdipe s'est puni. La narration s'en fait par Cléante et par Dymas, et l'on veut qu'il eût pu suffire de l'un des deux pour la faire : à quoi je réponds que ce miracle s'étant fait tout d'un coup, un seul homme n'en pouvoit savoir assez tôt tout l'effet, et qu'il a fallu donner à l'un le récit de ce qui s'étoit passé dans la ville, et à l'autre, de ce qu'il avoit vu dans le palais. Je trouve plus à dire à Dircé, qui les écoute, et devroit avoir couru auprès de sa mère sitôt qu'on lui en a dit la mort; mais on peut répondre que si les devoirs de la nature nous appellent auprès de nos parents quand ils meurent, nous nous retirons d'ordinaire d'auprès d'eux quand ils sont morts, afin de nous épargner ce funeste spectacle, et qu'ainsi Dircé a pu n'avoir aucun empressement de voir sa mère, à qui son secours ne pouvoit plus être utile, puisqu'elle étoit morte, outre que, si elle y eût couru, Thésée l'auroit suivie, et il ne me seroit demeuré personne pour entendre ces récits. C'est une incommodité de la représentation qui doit faire souffrir quelque manquement à l'exacte vraisemblance. Les anciens avoient leurs chœurs qui ne sortoient point du théâtre, et étoient toujours prêts d'écouter tout ce qu'on leur vouloit apprendre; mais cette facilité étoit compensée par tant d'autres importunités de leur part, que nous ne devons point nous repentir du retranchement que nous en avons fait [1].

[1] Observez que, dans cet Examen, Corneille s'applaudit beaucoup de l'heureux épisode de Thésée et de Dircé, et que cet épisode est précisément ce qu'il y a de plus défectueux dans sa pièce. (P.)

FIN D'ŒDIPE.

LA CONQUÊTE

DE

LA TOISON D'OR,

TRAGÉDIE. — 1661.

ARGUMENT

DE LA CONQUÊTE DE LA TOISON D'OR,

TRAGÉDIE,

Représentée par la troupe royale du Marais, chez M. le marquis de Sourdéac[1]*, en son château de Neubourg, pour réjouissance publique du mariage du roi*[2]*, et de la paix avec l'Espagne, et ensuite sur le théâtre royal du Marais.*

L'antiquité n'a rien fait passer jusqu'à nous qui soit si généralement connu que le voyage des Argonautes; mais, comme les historiens qui en ont voulu démêler la vérité d'avec la fable qui l'enveloppe ne s'accordent pas en tout, et que les poëtes qui l'ont embelli de leurs fictions n'ont pas pris la même route, j'ai cru que, pour en faciliter l'intelligence entière, il étoit à propos d'avertir le lecteur de quelques particularités où je me suis attaché, qui peut-être ne sont pas connues de tout le monde. Elles sont pour la plupart tirées de Valérius Flaccus, qui en a fait un poëme épique en latin, et de qui, entre autres choses, j'ai emprunté la métamorphose de Junon en Chalciope.

Phryxus étoit fils d'Athamas, roi de Thèbes, et de Néphélé, qu'il répudia pour épouser Ino. Cette seconde femme persécuta si bien ce jeune prince, qu'il fut obligé de s'enfuir sur un mouton dont la laine étoit d'or, que sa mère lui donna après l'avoir reçu de Mercure : il le

[1] On se souviendra longtemps de la magnificence avec laquelle ce marquis donna une grande fête dans son château de Neubourg, en réjouissance de l'heureux mariage de sa majesté, et de la paix qu'il lui avoit plu donner à ses peuples. La tragédie de *la Toison d'Or*, mêlée de musique et de superbes spectacles, fut faite exprès pour cela. Il fit venir au Neubourg les comédiens du Marais, qui l'y représentèrent plusieurs fois en présence de plus de soixante des plus considérables personnes de la province, qui furent logées dans le château, et régalées pendant plus de huit jours, avec toute la propreté et l'abondance imaginables. Cela se fit au commencement de l'hiver de l'année 1660; et ensuite M. le marquis de Sourdéac donna aux comédiens toutes les machines et toutes les décorations qui avoient servi à ce grand spectacle, qui attira tout Paris, chacun y ayant couru longtemps en foule. (DE VISÉ.)

[2] Louis XIV épousa, le 9 juin 1661, à Saint-Jean-de-Luz, Marie-Thérèse, fille aînée de Philippe IV.

sacrifia à Mars, sitôt qu'il fut abordé à Colchos, et lui en appendit la dépouille dans une forêt qui lui étoit consacrée. Aætes, fils du Soleil, et roi de cette province, lui donna pour femme Chalciope, sa fille aînée, dont il eut quatre fils, et mourut quelque temps après. Son ombre apparut ensuite à ce monarque, et lui révéla que le destin de son état dépendoit de cette toison; qu'en même temps qu'il la perdroit, il perdroit aussi son royaume; et qu'il étoit résolu dans le ciel que Médée, son autre fille, auroit un époux étranger. Cette prédiction fit deux effets. D'un côté, Aætes, pour conserver cette toison, qu'il voyoit si nécessaire à sa propre conservation, voulut en rendre la conquête impossible par le moyen des charmes de Circé sa sœur, et de Médée sa fille. Ces deux savantes magiciennes firent en sorte qu'on ne pouvoit s'en rendre maître qu'après avoir dompté deux taureaux dont l'haleine étoit toute de feu, et leur avoir fait labourer le champ de Mars, où ensuite il falloit semer des dents de serpents, dont naissoient aussitôt autant de gens d'armes, qui tous ensemble attaquoient le téméraire qui se hasardoit à une si dangereuse entreprise; et, pour dernier péril, il falloit combattre un dragon qui ne dormoit jamais, et qui étoit le plus fidèle et le plus redoutable gardien de ce trésor. D'autre côté, les rois voisins, jaloux de la grandeur d'Aætes, s'armèrent pour cette conquête, et, entre autres, Persès, son frère, roi de la Chersonèse Taurique, et fils du Soleil, comme lui. Comme il s'appuya du secours des Scythes, Aætes emprunta celui de Styrus, roi d'Albanie, à qui il promit Médée, pour satisfaire à l'ordre qu'il croyoit en avoir reçu du ciel par cette ombre de Phryxus : ils donnoient bataille, et la victoire penchoit du côté de Persès, lorsque Jason arriva suivi de ses Argonautes, dont la valeur la fit tourner du parti contraire; et en moins d'un mois ces héros firent emporter[1] tant d'avantages au roi de Colchos sur ses ennemis, qu'ils furent contraints de prendre la fuite et d'abandonner leur camp. C'est ici que commence la pièce; mais, avant que d'en venir au détail, il faut dire un mot de Jason, et du dessein qui l'amenoit à Colchos.

Il étoit fils d'Æson, roi de Thessalie, sur qui Pélias, son frère, avoit usurpé le royaume. Ce tyran étoit fils de Neptune et de Tyro, fille de Salmonée, qui épousa ensuite Chrétéus, père d'Æson, que je viens de nommer. Cette usurpation, lui donnant la défiance ordinaire à ceux de sa sorte, lui rendit suspect le courage de Jason, son neveu, et légitime héritier de ce royaume. Un oracle qu'il reçut le confirma dans ses soupçons, si bien que, pour l'éloigner, ou plutôt pour le perdre, il lui commanda d'aller conquérir la toison d'or, dans la croyance que ce prince y périroit, et le laisseroit, par sa mort, paisible possesseur de l'état dont il s'étoit emparé. Jason, par le conseil de Pallas, fit bâtir pour ce fameux voyage le navire Argo, où s'embarquèrent avec lui

[1] *Remporter* serait aujourd'hui le mot propre.

quarante des plus vaillants de toute la Grèce. Orphée fut du nombre, avec Zéthès et Calaïs, fils du vent Borée et d'Orithie, princesse de Thrace, qui étoient nés avec des ailes, comme leur père, et qui, par ce moyen, délivrèrent Phinée, en passant, des harpies qui fondoient sur ses viandes sitôt que sa table étoit servie, et leur donnèrent la chasse par le milieu de l'air. Ces héros, durant leur voyage, reçurent beaucoup de faveurs de Junon et de Pallas, et prirent terre à Lemnos, dont étoit reine Hypsipile, et où ils tardèrent deux ans, pendant lesquels Jason fit l'amour à cette reine, et lui donna parole de l'épouser à son retour; ce qui ne l'empêcha pas de s'attacher auprès de Médée, et de lui faire les mêmes protestations sitôt qu'il fut arrivé à Colchos, et qu'il eut vu le besoin qu'il en avoit. Ce nouvel amour lui réussit si heureusement, qu'il eut d'elle des charmes pour surmonter tous les périls, et enlever la toison d'or malgré le dragon qui la gardoit, et qu'elle assoupit. Un auteur que cite le mythologiste Noël Le Comte, et qu'il appelle Denys le Mylésien, dit qu'elle lui porta la toison jusque dans son navire; et c'est sur son rapport que je me suis autorisé à changer la fin ordinaire de cette fable, pour la rendre plus surprenante et plus merveilleuse. Je l'aurois été assez par la liberté qu'en donne la poésie en de pareilles rencontres; mais j'ai cru en avoir encore plus de droit en marchant sur les pas d'un autre, que si j'avois inventé ce changement.

PERSONNAGES DU PROLOGUE.

LA FRANCE.
LA VICTOIRE.
MARS.
LA PAIX.
L'HYMÉNÉE.
LA DISCORDE.
L'ENVIE.
QUATRE AMOURS.

PERSONNAGES DE LA TRAGÉDIE.

JUPITER.
JUNON.
PALLAS.
IRIS.
L'AMOUR.
LE SOLEIL.
AÆTES, roi de Colchos, fils du Soleil.
ABSYRTE, fils d'Aætes.
CHALCIOPE, fille d'Aætes, veuve de Phryxus.
MÉDÉE, fille d'Aætes, amante de Jason.
HYPSIPILE, reine de Lemnos.
JASON, prince de Thessalie, chef des Argonautes.
PÉLÉE, IPHITE, ORPHÉE, Argonautes.
ZÉTHÈS, CALAIS, Argonautes ailés, fils de Borée et d'Orithie.
GLAUQUE, dieu marin.
DEUX TRITONS.
DEUX SIRÈNES.
QUATRE VENTS.

La scène est à Colchos.

PROLOGUE.

L'heureux mariage de Sa Majesté, et la paix qu'il lui a plu donner à ses peuples, ayant été les motifs de la réjouissance publique pour laquelle cette tra-

[1] Les prologues d'*Andromède* et de *la Toison d'Or*, où Louis XIV était loué, servirent ensuite de modèle à tous les prologues de Quinault, et ce fut une coutume indispensable de faire l'éloge du roi à la tête de tous les opéra, comme dans les dis-

gédie a été préparée, non seulement il étoit juste qu'ils servissent de sujet au prologue qui la précède, mais il étoit même absolument impossible d'en choisir une plus illustre matière.

L'ouverture du théâtre fait voir un pays ruiné par les guerres, et terminé dans son enfoncement par une ville qui n'en est pas mieux traitée; ce qui marque le pitoyable état où la France étoit réduite avant cette faveur du ciel, qu'elle a si longtemps souhaitée, et dont la bonté de son généreux monarque la fait jouir à présent.

SCÈNE I.

LA FRANCE, LA VICTOIRE.

LA FRANCE. Doux charme des héros, immortelle Victoire,
Ame de leur vaillance, et source de leur gloire,
Vous qu'on fait si volage, et qu'on voit toutefois
Si constante à me suivre, et si ferme en ce choix,
Ne vous offensez pas si j'arrose de larmes
Cette illustre union qu'ont avec vous mes armes,
Et si vos faveurs même obstinent mes soupirs
A pousser vers la Paix mes plus ardents desirs.
Vous faites qu'on m'estime aux deux bouts de la terre,
Vous faites qu'on m'y craint : mais il vous faut la guerre;
Et quand je vois quel prix me coûtent vos lauriers,
J'en vois avec chagrin couronner mes guerriers.

LA VICTOIRE. Je ne me repens point, incomparable France,
De vous avoir suivie avec tant de constance;
Je vous prépare encor mêmes attachements :
Mais j'attendois de vous d'autres remerciements.
Vous lassez-vous de moi qui vous comble de gloire,
De moi qui de vos fils assure la mémoire,

cours à l'Académie française. Il y a de grandes beautés dans le prologue de *la Toison d'Or*; ces vers surtout, que dit la France personnifiée, plurent à tout le monde :

> A vaincre tant de fois mes forces s'affoiblissent :
> L'état est florissant, mais les peuples gémissent;
> Leurs membres décharnés courbent sous mes hauts faits,
> Et la gloire du trône accable les sujets.

Longtemps après, il arriva, sur la fin du règne de Louis XIV, que cette pièce ayant disparu du théâtre, et n'étant lue tout au plus que par un petit nombre de gens de lettres, un de nos poëtes *, dans une pièce nouvelle, mit ces quatre vers dans la bouche d'un de ses personnages : ils furent défendus par la police. C'est une chose singulière qu'ayant été bien reçus en 1660, ils déplurent trente ans après, et qu'après avoir été regardés comme la noble expression d'une vérité importante, ils furent pris dans un autre auteur pour un trait de satire : ils ne devaient être regardés que comme un plagiat. (V.)

* Campistron, dans *Andronic*.

Qui fais marcher partout l'effroi devant leurs pas?
LA FRANCE. Ah! Victoire, pour fils n'ai-je que des soldats?
La gloire qui les couvre, à moi-même funeste,
Sous mes plus beaux succès fait trembler tout le reste;
Ils ne vont aux combats que pour me protéger,
Et n'en sortent vainqueurs que pour me ravager.
S'ils renversent des murs, s'ils gagnent des batailles,
Ils prennent droit par-là de ronger mes entrailles;
Leur retour me punit de mon trop de bonheur,
Et mes bras triomphants me déchirent le cœur.
A vaincre tant de fois mes forces s'affoiblissent :
L'état est florissant, mais les peuples gémissent;
Leurs membres décharnés courbent sous mes hauts faits,
Et la gloire du trône accable les sujets.
Voyez autour de moi que de tristes spectacles!
Voilà ce qu'en mon sein enfantent vos miracles.
Quelque encens que je doive à cette fermeté
Qui vous fait en tous lieux marcher à mon côté,
Je me lasse de voir mes villes désolées,
Mes habitants pillés, mes campagnes brûlées :
Mon roi, que vous rendez le plus puissant des rois,
En goûte moins le fruit de ses propres exploits;
Du même œil dont il voit ses plus nobles conquêtes,
Il voit ce qu'il leur faut sacrifier de têtes;
De ce glorieux trône où brille sa vertu,
Il tend sa main auguste à son peuple abattu;
Et, comme à tous moments la commune misère
Rappelle en son grand cœur les tendresses de père,
Ce cœur se laisse vaincre aux vœux que j'ai formés
Pour faire respirer ce que vous opprimez.
LA VICTOIRE. France, j'opprime donc ce que je favorise!
A ce nouveau reproche excusez ma surprise :
J'avois cru jusqu'ici qu'à vos seuls ennemis
Ces termes odieux pouvoient être permis,
Qu'eux seuls de ma conduite avoient droit de se plaindre.
LA FRANCE. Vos dons sont à chérir, mais leur suite est à craindre.
Pour faire deux héros ils font cent malheureux :
Et ce dehors brillant que mon nom reçoit d'eux
M'éclaire à voir les maux qu'à ma gloire il attache,
Le sang dont il m'épuise, et les nerfs qu'il m'arrache.

LA VICTOIRE. Je n'ose condamner de si justes ennuis,
Quand je vois quels malheurs malgré moi je produis;
Mais ce dieu dont la main m'a chez vous affermie,
Vous pardonnera-t-il d'aimer son ennemie?
Le voilà qui paroît, c'est lui-même, c'est Mars,
Qui vous lance du ciel de farouches regards;
Il menace, il descend : apaisez sa colère
Par le prompt désaveu d'un souhait téméraire.

Le ciel s'ouvre, et fait voir Mars en posture menaçante, un pied en l'air, et l'autre porté sur son étoile. Il descend ainsi à un des côtés du théâtre, qu'il traverse en parlant; et, sitôt qu'il a parlé, il remonte au même lieu dont il est parti.

SCÈNE II.

MARS, LA FRANCE, LA VICTOIRE.

MARS. France ingrate, tu veux la paix!
Et pour toute reconnoissance
D'avoir en tant de lieux étendu ta puissance,
Tu murmures de mes bienfaits!
Encore un lustre ou deux, et sous tes destinées
Ton état n'auroit eu pour bornes que ton choix;
Et tu devois tenir pour assuré présage,
Voyant toute l'Europe apprendre ton langage,
Que toute cette Europe alloit prendre tes lois.

Tu renonces à cette gloire,
La Paix a pour toi plus d'appas!
Et tu dédaignes la Victoire
Que j'ai de ma main propre attachée à tes pas!
Vois dans quels fers sous moi la Discorde et l'Envie
Tiennent cette Paix asservie.
La Victoire t'a dit comme on peut m'apaiser;
J'en veux bien faire encor ta compagne éternelle;
Mais sache que je la rappelle,
Si tu manques d'en bien user.

Avant que de disparoître, ce dieu, en colère contre la France, lui fait voir la Paix, qu'elle demande avec tant d'ardeur, prisonnière dans son palais, entre les mains de la Discorde et de l'Envie, qu'il lui a données pour gardes. Ce palais a pour colonnes des canons, qui ont pour bases des mortiers, et des boulets pour chapiteaux; le tout accompagné, pour ornement, de trompettes, de tambours, et autres instruments de guerre entrelacés ensemble, et découpés à jour, qui font comme un second rang de colonnes. Le lambris est composé de trophées d'armes, et de tout ce qui peut désigner et embellir la demeure de ce dieu des batailles.

SCÈNE III.

LA PAIX, LA DISCORDE, L'ENVIE, LA FRANCE, LA VICTOIRE.

LA PAIX. En vain à tes soupirs il est inexorable;
Un dieu plus fort que lui me va rejoindre à toi;
Et tu devras bientôt ce succès adorable
A cette reine incomparable [1]
Dont les soins et l'exemple ont formé ton grand roi.
Ses tendresses de sœur, ses tendresses de mère,
Peuvent tout sur un fils, peuvent tout sur un frère.
Bénis, France, bénis ce pouvoir fortuné;
Bénis le choix qu'il fait d'une reine comme elle :
Cent rois en sortiront, dont la gloire immortelle
Fera trembler sous toi l'univers étonné,
Et dans tout l'avenir sur leur front couronné
Portera l'image fidèle
De celui qu'elle t'a donné.

Ce dieu dont le pouvoir suprême
Étouffe d'un coup d'œil les plus vieux différents,
Ce dieu par qui l'amour plaît à la vertu même,
Et qui borne souvent l'espoir des conquérants,
Le blond et pompeux Hyménée
Prépare en ta faveur l'éclatante journée
Où sa main doit briser mes fers.
Ces monstres insolents dont je suis prisonnière,
Prisonniers à leur tour au fond de leurs enfers,
Ne pourront mêler d'ombre à sa vive lumière.
A tes cantons les plus déserts
Je rendrai leur beauté première;
Et dans les doux torrents d'une alégresse entière
Tu verras s'abymer tes maux les plus amers.

Tu vois comme déja ces deux autres puissances
Que Mars sembloit plonger en d'immortels discords
Ont, malgré ses fureurs, assemblé sur tes bords
Les sublimes intelligences

[1] Anne d'Autriche, mère de Louis XIV, sœur de Philippe IV.

Qui de leurs grands états meuvent les vastes corps.
Les surprenantes harmonies
De ces miraculeux génies
Savent tout balancer, savent tout soutenir :
Leur prudence étoit due à cet illustre ouvrage;
Et jamais on n'eût pu fournir
Aux intérêts divers de la Seine et du Tage,
Ni zèle plus savant en l'art de réunir,
Ni savoir mieux instruit du commun avantage.

Par ces organes seuls ces dignes potentats
Se font eux-mêmes leurs arbitres ;
Aux conquêtes par eux ils donnent d'autres titres,
Et des bornes à leurs états.
Ce dieu même qu'attend ma longue impatience
N'a droit de m'affranchir que par leur conférence ;
Sans elle son pouvoir seroit mal reconnu.
Mais enfin je le vois, leur accord me l'envoie.
France, ouvre ton cœur à la joie;
Et vous, monstres, fuyez ; ce grand jour est venu.

L'Hyménée paroît couronné de fleurs, portant en sa main droite un dard semé de lis et de roses, et en la gauche le portrait de la reine peint sur son boucllier.

SCÈNE IV.

L'HYMÉNÉE, LA PAIX, LA DISCORDE, L'ENVIE, LA FRANCE, LA VICTOIRE.

LA DISCORDE. En vain tu le veux croire, orgueilleuse captive :
Pourrions-nous fuir le secours qui t'arrive?
L'ENVIE. Pourrions-nous craindre un dieu qui contre nos fureurs
Ne prend pour armes que des fleurs?
L'HYMÉNÉE. Oui, monstres, oui, craignez cette main vengeresse :
Mais craignez encor plus cette grande princesse
Pour qui je viens allumer mon flambeau :
Pourriez-vous soutenir les traits de son visage ?
Fuyez, monstres, à son image;
Fuyez; et que l'enfer, qui fut votre berceau,
Vous serve à jamais de tombeau.
Et vous, noirs instruments d'un indigne esclavage,
Tombez, fers odieux, à ce divin aspect,

Et, pour lui rendre un prompt hommage,
Anéantissez-vous de honte ou de respect.

Il présente ce portrait aux yeux de la Discorde et de l'Envie, qui trébuchent aussitôt aux enfers; et ensuite il le présente aux chaînes qui tiennent la Paix prisonnière, lesquelles tombent et se brisent tout à l'heure.

LA PAIX. Dieu des sacrés plaisirs, vous venez de me rendre
Un bien dont les dieux même ont lieu d'être jaloux;
Mais ce n'est pas assez, il est temps de descendre,
Et de remplir les vœux qu'en terre on fait pour nous.

L'HYMÉNÉE. Il en est temps, déesse, et c'est trop faire attendre
Les effets d'un espoir si doux.
Vous donc, mes ministres fidèles,
Venez, Amours, et prêtez-nous vos ailes.

Quatre Amours descendent du ciel, deux de chaque côté, et s'attachent à l'Hyménée et à la Paix pour les apporter en terre.

LA FRANCE. Peuple, fais voir ta joie à ces divinités
Qui vont tarir le cours de tes calamités.

CHŒUR DE MUSIQUE.

L'Hyménée, la Paix, et les quatre Amours descendent cependant qu'il chante.

Descends, Hymen, et ramène sur terre
Les délices avec la paix;
Descends, objet divin de nos plus doux souhaits,
Et par tes feux éteins ceux de la guerre.

Après que l'Hyménée et la Paix sont descendus, les quatre Amours remontent au ciel, premièrement de droit fil tous quatre ensemble, et puis se séparant deux à deux et croisant leur vol; en sorte que ceux qui sont au côté droit se retirent à gauche dans les nues, et ceux qui sont à gauche se perdent dans celles du côté droit.

SCÈNE V.

L'HYMÉNÉE, LA PAIX, LA FRANCE, LA VICTOIRE.

LA FRANCE, *à la Paix*. Adorable souhait des peuples gémissants,
Féconde sûreté des travaux innocents,
Infatigable appui du pouvoir légitime,
Qui dissipez le trouble, et détruisez le crime,
Protectrice des arts, mère des beaux loisirs,
Est-ce une illusion qui flatte mes desirs?
Puis-je en croire mes yeux, et dans chaque province
De votre heureux retour faire bénir mon prince?

LA PAIX. France, apprends que lui-même il aime à le devoir

A ces yeux dont tu vo.s le souverain pouvoir.
Par un effort d'amour réponds à leurs miracles;
Fais éclater ta joie en de pompeux spectacles.
Ton théâtre a souvent d'assez riches couleurs
Pour n'avoir pas besoin d'emprunter rien ailleurs.
Ose donc, et fais voir que ta reconnoissance...

LA FRANCE. De grace, voyez mieux quelle est mon impuissance:
Est-il effort humain qui jamais ait tiré
Des spectacles pompeux d'un sein si déchiré?
Il faudroit que vos soins par le cours des années...

L'HYMÉNÉE. Ces traits divins n'ont pas des forces si bornées.
Mes roses et mes lis par eux en un moment
A ces lieux désolés vont servir d'ornement.
Promets, et tu verras l'effet de ma parole.

LA FRANCE. J'entreprendrai beaucoup; mais ce qui m'en console,
C'est que sous votre aveu...

L'HYMÉNÉE. Va, n'appréhende rien;
Nous serons à l'envi nous-mêmes ton soutien.
Porte sur ton théâtre une chaleur si belle,
Que des plus heureux temps l'éclat s'y renouvelle :
Nous en partagerons la gloire et le souci.

LA VICTOIRE. Cependant la Victoire est inutile ici;
Puisque la Paix y règne, il faut qu'elle s'exile.

LA PAIX. Non, Victoire; avec moi tu n'es pas inutile.
Si la France en repos n'a plus où t'employer,
Du moins à ses amis elle peut t'envoyer.
D'ailleurs mon plus grand calme aime l'inquiétude
Des combats de prudence, et des combats d'étude;
Il ouvre un champ plus large à ces guerres d'esprits :
Tous les peuples sans cesse en disputent le prix;
Et, comme il fait monter à la plus haute gloire,
Il est bon que la France ait toujours la Victoire.
Fais-lui donc cette grace, et prends part comme nous
A ce qu'auront d'heureux des spectacles si doux.

LA VICTOIRE. J'y consens, et m'arrête aux rives de la Seine,
Pour rendre un long hommage à l'une et l'autre reine,
Pour y prendre à jamais les ordres de son roi.
Puissé-je en obtenir, pour mon premier emploi,
Ceux d'aller jusqu'aux bouts de ce vaste hémisphère
Arborer les drapeaux de son généreux frère,

D'aller d'un si grand prince, en mille et mille lieux,
Égaler le grand nom au nom de ses aïeux,
Le conduire au delà de leurs fameuses traces,
Faire un appui de Mars du favori des Graces,
Et sous d'autres climats couronner ses hauts faits
Des lauriers qu'en ceux-ci lui dérobe la Paix!

L'HYMÉNÉE. Tu vas voir davantage, et les dieux, qui m'ordonnent
Qu'attendant tes lauriers mes myrtes le couronnent,
Lui vont donner un prix de toute autre valeur
Que ceux que tu promets avec tant de chaleur.
Cette illustre conquête a pour lui plus de charmes
Que celles que tu veux assurer à ses armes;
Et son œil, éclairé par mon sacré flambeau,
Ne voit point de trophée ou si noble ou si beau.
Ainsi, France, à l'envi l'Espagne et l'Angleterre
Aiment à t'enrichir quand tu finis la guerre;
Et la Paix, qui succède à ses tristes efforts,
Te livre par ma main les plus rares trésors.

LA PAIX. Allons sans plus tarder mettre ordre à tes spectacles;
Et, pour les commencer par de nouveaux miracles,
Toi que rend tout puissant ce chef-d'œuvre des cieux,
Hymen, fais lui changer la face de ces lieux.

L'HYMÉNÉE, *seul.* Naissez à cet aspect, fontaines, fleurs, bocages;
Chassez de ces débris les funestes images,
Et formez des jardins tels qu'avec quatre mots
Le grand art de Médée en fit naître à Colchos[1],

Tout le théâtre se change en un jardin magnifique à la vue du portrait de la reine, que l'Hyménée lui présente.

[1] De même que les opéra de Quinault fesaient oublier *Andromède* et *la Toison d'Or*, ses prologues fesaient oublier aussi ceux de Corneille. Les uns et les autres sont composés de personnages ou allégoriques ou tirés de l'ancienne fable; c'est Mars et Vénus, c'est la Victoire et la Paix. Le seul moyen de faire supporter ces êtres fantastiques est de les faire peu parler, et de soutenir leurs vains discours par une belle musique et par l'appareil du spectacle. La France et la Victoire, qui raisonnent ensemble, qui s'appelent toutes deux par leurs noms, qui récitent de longues tirades, et qui poussent des arguments, sont de vraies amplifications de collége. Le prologue d'*Amadis* est un modèle en ce genre : ce sont les personnages mêmes de la pièce qui paraissent dans ce prologue, et qui se réveillent à la lueur des éclairs et au bruit du tonnerre; et, dans tous les prologues de Quinault, les couplets sont courts et harmonieux. (V.)

ACTE PREMIER.

Ce grand jardin, qui en fait la scène, est composé de trois rangs de cyprès, à côté desquels on voit alternativement en chaque châssis des statues de marbre blanc à l'antique, qui versent de gros jets d'eau dans de grands bassins, soutenus par des tritons qui leur servent de piédestal, ou trois vases qui portent, l'un des orangers, et les deux autres diverses fleurs en confusion, chantournées et découpées à jour. Les ornements de ces vases et de ces bassins sont rehaussés d'or, et ces statues portent sur leurs têtes des corbeilles d'or treillissées et remplies de pareilles fleurs. Le théâtre est fermé par une grande arcade de verdure, ornée de festons de fleurs, avec une grande corbeille d'or sur le milieu, qui en est remplie comme les autres. Quatre autres arcades qui la suivent composent avec elle un berceau qui laisse voir plus loin un autre jardin de cyprès entremêlés avec quantité d'autres statues à l'antique; et la perspective du fond borne la vue par un parterre encore plus éloigné, au milieu duquel s'élève une fontaine avec divers autres jets d'eau, qui ne font pas le moindre agrément de ce spectacle.

SCÈNE I[1].

CHALCIOPE, MÉDÉE.

MÉDÉE. Parmi ces grands sujets d'alégresse publique,
Vous portez sur le front un air mélancolique;

[1] L'histoire de la toison d'or est bien moins fabuleuse et moins frivole qu'on ne pense: c'est de toutes les époques de l'ancienne Grèce la plus brillante et la plus constatée. Il s'agissait d'ouvrir un commerce de la Grèce aux extrémités de la mer Noire: ce commerce consistait principalement en fourrures; et c'est de là qu'est venue la fable de la toison. Le voyage des Argonautes servit à faire connaître aux Grecs le ciel et la terre. Chiron, qui était de cette expédition, observa que l'équinoxe du printemps était au milieu de la constellation du Bélier; et cette observation, faite il y a environ quatre mille trois cents années, fut la base sur laquelle on s'est fondé depuis pour constater l'étonnante révolution de vingt-cinq mille neuf cents années que l'axe de la terre fait autour du pôle. Les habitants de Colchos, voisins d'une peuplade de Huns, étaient des barbares, comme ils le sont encore aujourd'hui. Leurs femmes ont toujours eu de la beauté: il est très vraisemblable que les Argonautes enlevèrent quelques Mingréliennes, puisque nous avons vu de nos jours un homme envoyé à Tornéo pour mesurer un degré du méridien* enlever une fille de ce pays-là. L'enlèvement de Médée fut la source de toutes les aventures attribuées à cette femme, qui probablement ne méritait pas d'être connue. Elle passa pour une magicienne. Cette prétendue magie était l'usage de quelques poisons qu'on prétend être assez communs dans la Mingrélie. Il est à croire que ces malheureux secrets furent une des sources de cette croyance à la magie qui a inondé la terre dans tous les temps. L'autre source fut la fourberie; les hommes ayant été toujours divisés en deux classes, celle des charlatans et celle des sots. Le premier qui employa des herbes au hasard, pour guérir une maladie que la nature guérit toute seule, voulut faire croire qu'il en savait plus que les autres; et on le crut: bientôt tout fut prestige et miracle. C'étoit la coutume de tous les Grecs et de tous les peuples, excepté peut-être des Chinois, de tourner toute l'histoire en fable; la poésie seule célébrait les grands évé-

* *Maupertuis.*

Votre humeur paroît sombre; et vous semblez, ma sœur,
Murmurer en secret contre notre bonheur.
La veuve de Phryxus et la fille d'Aæte
Plaint-elle de Persès la honte et la défaite?
Vous faut-il consoler de ces illustres coups
Qui partent d'un héros parent de votre époux?
Et le vaillant Jason pourroit-il vous déplaire
Alors que dans son trône il rétablit mon père?

CHALCIOPE. Vous m'offensez, ma sœur; celles de notre rang
Ne savent point trahir leur pays ni leur sang;
Et j'ai vu les combats de Persès et d'Aæte
Toujours avec des yeux de fille et de sujette.
Si mon front porte empreints quelques troubles secrets,
Sachez que je n'en ai que pour vos intérêts.

nements : on voulait les orner, et on les défigurait. L'expédition des Argonautes fut chantée en vers; et quoiqu'elle méritât d'être célèbre par le fond, qui était très vrai et très utile, elle ne fut connue que par des mensonges poétiques. La partie fabuleuse de cette histoire semble beaucoup plus convenable à l'opéra qu'à la tragédie : une toison d'or gardée par des taureaux qui jetteot des flammes, et par un grand dragon; ces taureaux attachés à une charrue de diamant; les dents du dragon qui font naître des hommes armés, toutes ces imaginations ne ressemblent guère à la vraie tragédie, qui, après tout, doit être la peinture fidèle des mœurs. Aussi Corneille voulut en faire une espèce d'opéra, ou du moins une pièce à machines, avec un peu de musique. C'était ainsi qu'il en avait usé en traitant le sujet d'*Andromède*. Les opéra français ne parurent qu'en 1671, et *la Toison d'Or* est de 1660 : cependant un an avant la représentation de la pièce de Corneille, c'est-à-dire en 1659, on avait exécuté à Issy, chez le cardinal Mazarin, une pastorale en musique; mais il n'y avait que peu de scènes, nulles machines, point de danses, et l'opéra s'établit ensuite en réunissant tous ces avantages. Il y a plus de machines et de changements de décoration dans *la Toison d'Or* que de musique; on y fait seulement chanter les Sirènes dans un endroit, et Orphée dans un autre : mais il n'y avait point dans ce temps-là de musicien capable de faire des airs qui répondissent à l'idée qu'on s'est faite du chant d'Orphée et des Sirènes. La mélodie, jusqu'à Lulli, ne consista que dans un chant froid, traînant et lugubre, ou dans quelques vaudevilles, tels que les airs de nos noëls; et l'harmonie n'était qu'un contre-point assez grossier. En général, les tragédies dans lesquelles la musique interrompt la déclamation font rarement un grand effet, parce que l'une étouffe l'autre. Si la pièce est intéressante, on est fâché de voir cet intérêt détruit par des instruments qui détournent toute l'attention; si la musique est belle, l'oreille du spectateur retombe avec peine et avec dégoût de cette harmonie au récit simple. Il n'en était pas de même chez les anciens, dont la déclamation, appelée *mélopée*, était une espèce de chant; le passage de cette mélopée à la symphonie des chœurs n'étonnait point l'oreille, et ne la rebutait pas. Ce qui surprit le plus dans la représentation de *la Toison d'Or*, ce fut la nouveauté des machines et des décorations, auxquelles on n'était point accoutumé. Un marquis de Sourdéac, grand mécanicien, et passionné pour les spectacles, fit représenter la pièce, en 1660, dans le château de Neubourg en Normandie, avec beaucoup de magnificence. C'est ce même marquis de Sourdéac à qui on dut depuis en France l'établissement de l'opéra : il s'y ruina entièrement, et mourut pauvre et malheureux, pour avoir trop aimé les arts. (V.)

J'aime autant que je dois cette haute victoire;
Je veux bien que Jason en ait toute la gloire :
Mais, à tout dire enfin, je crains que ce vainqueur
N'en étende les droits jusque sur votre cœur.
Je sais que sa brigade à peine descendue,
Rétablit à nos yeux la bataille perdue,
Que Persès triomphoit, que Styrus étoit mort,
Styrus que pour époux vous envoyoit le sort.
Jason de tant de maux borna soudain la course;
Il en dompta la force, il en tarit la source :
Mais avouez aussi qu'un héros si charmant
Vous console bientôt de la mort d'un amant.
L'éclat qu'a répandu le bonheur de ses armes
A vos yeux éblouis ne permet plus de larmes :
Il sait les détourner des horreurs d'un cercueil;
Et la peur d'être ingrate étouffe votre deuil.
Non que je blâme en vous quelques soins de lui plaire,
Tant que la guerre ici l'a rendu nécessaire;
Mais je ne voudrois pas que cet empressement
D'un soin étudié fît un attachement.
Car enfin, aujourd'hui que la guerre est finie,
Votre facilité se trouveroit punie;
Et son départ subit ne vous laisseroit plus
Qu'un cœur embarrassé de soucis superflus.

MÉDÉE. La remontrance est douce, obligeante, civile;
Mais, à parler sans feinte, elle est fort inutile :
Si je n'ai point d'amour, je n'y prends point de part;
Et si j'aime Jason, l'avis vient un peu tard.
Quoi qu'il en soit, ma sœur, nommeriez-vous un crime
Un vertueux amour qui suivroit tant d'estime?
Alors que ses hauts faits lui gagnent tous les cœurs,
Faut-il que ses soupirs excitent mes rigueurs,
Que contre ses exploits moi seule je m'irrite,
Et fonde mes dédains sur son trop de mérite?
Mais, s'il m'en doit bientôt coûter un repentir,
D'où pouvez-vous savoir qu'il soit prêt à partir?

CHALCIOPE. Je le sais de mes fils, qu'une ardeur de jeunesse
Emporte malgré moi jusqu'à le suivre en Grèce,
Pour voir en ces beaux lieux la source de leur sang,
Et de Phryxus leur père y reprendre le rang.

Déja tous ces héros au départ se disposent;
Ils ont peine à souffrir que leurs bras se reposent;
Comme la gloire à tous fait leur plus cher souci,
N'ayant plus à combattre, ils n'en ont plus ici;
Ils brûlent d'en chercher dessus quelque autre rive,
Tant leur valeur rougit sitôt qu'elle est oisive.
Jason veut seulement une grace du roi.

MÉDÉE. Cette grace, ma sœur, n'est sans doute que moi.
Ce n'est plus avec vous qu'il faut que je déguise.
Du chef de ces héros j'asservis la franchise;
De tout ce qu'il a fait de grand, de glorieux,
Il rend un plein hommage au pouvoir de mes yeux :
Il a vaincu Persès, il a servi mon père,
Il a sauvé l'état, sans chercher qu'à me plaire.
Vous l'avez vu, peut-être, et vos yeux sont témoins
De combien chaque jour il y donne de soins,
Avec combien d'ardeur...

CHALCIOPE. Oui, je l'ai vu moi-même
Que pour plaire à vos yeux il prend un soin extrême :
Mais je n'ai pas moins vu combien il vous est doux
De vous montrer sensible aux soins qu'il prend pour vous.
Je vous vois chaque jour avec inquiétude
Chercher ou sa présence ou quelque solitude,
Et dans ces grands jardins sans cesse repasser
Le souvenir des traits qui vous ont su blesser.
En un mot, vous l'aimez, et ce que j'appréhende...

MÉDÉE. Je suis prête à l'aimer, si le roi le commande;
Mais jusque-là, ma sœur, je ne fais que souffrir
Les soupirs et les vœux qu'il prend soin de m'offrir.

CHALCIOPE. Quittez ce faux devoir dont l'ombre vous amuse.
Vous irez plus avant si le roi le refuse;
Et, quoi que votre erreur vous fasse présumer,
Vous obéirez mal s'il vous défend d'aimer.
Je sais... Mais le voici que le prince accompagne.

SCÈNE II.

AÆTES, ABSYRTE, CHALCIOPE, MÉDÉE.

AÆTES. Enfin nos ennemis nous cèdent la campagne,
Et des Scythes défaits le camp abandonné

Nous est de leur déroute un gage fortuné,
Un fidèle témoin d'une victoire entière :
Mais, comme la fortune est souvent journalière,
Il en faut redouter de funestes retours,
Ou se mettre en état de triompher toujours.
Vous savez de quel poids et de quelle importance
De ce peu d'étrangers s'est fait voir l'assistance.
Quarante, qui l'eût cru ! quarante à leur abord
D'une armée abattue ont relevé le sort,
Du côté des vaincus rappelé la victoire,
Et fait d'un jour fatal un jour brillant de gloire.
Depuis cet heureux jour que n'ont point fait leurs bras !
Leur chef nous a paru le démon des combats ;
Et trois fois sa valeur d'un noble effet suivie
Au péril de son sang a dégagé ma vie.
Que ne lui dois-je point ! et que ne dois-je à tous !
Ah ! si nous les pouvions arrêter parmi nous,
Que ma couronne alors se verroit assurée !
Qu'il faudroit craindre peu pour la toison dorée,
Ce trésor où les dieux attachent nos destins,
Et que veulent ravir tant de jaloux voisins !
N'y peux-tu rien, Médée, et n'as-tu point de charmes
Qui fixent en ces lieux le bonheur de leurs armes?
N'est-il herbes, parfums, ni chants mystérieux,
Qui puissent nous unir ces bras victorieux?
ABSYRTE. Seigneur, il est en vous d'avoir cet avantage :
Le charme qu'il y faut est tout sur son visage.
Jason l'aime, et je crois que l'offre de son cœur
N'en seroit pas reçue avec trop de rigueur.
Un favorable aveu pour ce digne hyménée
Rendroit ici sa course heureusement bornée ;
Son exemple auroit force et feroit qu'à l'envi
Tous voudroient imiter le chef qu'ils ont suivi.
Tous sauroient comme lui, pour faire une maîtresse,
Perdre le souvenir des beautés de leur Grèce ;
Et tous ainsi que lui permettroient à l'amour
D'obstiner des héros à grossir votre cour.
ÆTES. Le refus d'un tel heur auroit trop d'injustice.
Puis-je d'un moindre prix payer un tel service?
Le ciel qui veut pour elle un époux étranger,

Sous un plus digne joug ne sauroit l'engager.
Oui, j'y consens, Absyrte, et tiendrai même à grace
Que du roi d'Albanie il remplisse la place,
Que la mort de Styrus permette à votre sœur
L'incomparable choix d'un si grand successeur.
Ma fille, si jamais les droits de la naissance...

CHALCIOPE. Seigneur, je vous réponds de son obéissance;
Mais je ne réponds pas que vous trouviez les Grecs
Dans la même pensée et les mêmes respects.
Je les connois un peu, veuve d'un de leurs princes:
Ils ont aversion pour toutes nos provinces;
Et leur pays natal leur imprime un amour
Qui partout les rappelle et presse leur retour.
Ainsi n'espérez pas qu'il soit des hyménées
Qui puissent à la vôtre unir leurs destinées.
Ils les accepteront, si leur sort rigoureux
A fait de leur patrie un lieu mal sûr pour eux;
Mais, le péril passé, leur soudaine retraite
Vous fera bientôt voir que rien ne les arrête,
Et qu'il n'est point de nœud qui les puisse obliger
A vivre sous les lois d'un monarque étranger.
Bien que Phryxus m'aimât avec quelque tendresse,
Je l'ai vu mille fois soupirer pour sa Grèce;
Et, quelque illustre rang qu'il tînt dans vos états,
S'il eût eu l'accès libre en ces heureux climats,
Malgré ces beaux dehors d'une ardeur empressée,
Il m'eût fallu l'y suivre, ou m'en voir délaissée.
Il semble après sa mort qu'il revive en ses fils;
Comme ils ont même sang, ils ont mêmes esprits :
La Grèce en leur idée est un séjour céleste,
Un lieu seul digne d'eux. Par-là jugez du reste.

ÆTES. Faites-les-moi venir, que de leur propre voix
J'apprenne les raisons de cet injuste choix.
Et quant à ces guerriers que nos dieux tutélaires
Au salut de l'état rendent si nécessaires,
Si pour les obliger à vivre mes sujets
Il n'est point dans ma cour d'assez dignes objets;
Si ce nom sur leur front jette tant d'infamie,
Que leur gloire en devienne implacable ennemie,
Subornons cette gloire, et voyons dès demain

Ce que pourra sur eux le nom de souverain.
Le trône a ses liens ainsi que l'hyménée ;
Et, quand ce double nœud tient une ame enchaînée,
Quand l'ambition marche au secours de l'amour,
Elle étouffe aisément tous ces soins du retour.
Elle triomphera de cette idolâtrie
Que tous ces grands guerriers gardent pour leur patrie.
Leur Grèce a des climats et plus doux et meilleurs;
Mais commander ici vaut bien servir ailleurs.
Partageons avec eux l'éclat d'une couronne
Que la bonté du ciel par leurs mains nous redonne :
D'un bien qu'ils ont sauvé je leur dois quelque part ;
Je le perdois sans eux, sans eux il court hasard ;
Et c'est toujours prudence, en un péril funeste,
D'offrir une moitié pour conserver le reste.

ABSYRTE. Vous les connoissez mal ; ils sont trop généreux
Pour vous vendre à ce prix le besoin qu'on a d'eux.
Après ce grand secours, ce seroit pour salaire
Prendre une part du vol qu'on tâchoit à vous faire,
Vous piller un peu moins sous couleur d'amitié,
Et vous laisser enfin ce reste par pitié.
C'est là, seigneur, c'est là cette haute infamie
Dont vous verriez leur gloire implacable ennemie.
Le trône a des splendeurs dont les yeux éblouis
Peuvent réduire une ame à l'oubli du pays ;
Mais aussi la Scythie ouverte à nos conquêtes
Offre assez de matière à couronner leurs têtes.
Qu'ils règnent, mais par nous, et sur nos ennemis :
C'est là qu'il faut trouver un sceptre à nos amis ;
Et lors d'un sacré nœud l'inviolable étreinte
Tirera notre appui d'où partoit notre crainte ;
Et l'hymen unira par des liens plus doux
Des rois sauvés par eux à des rois faits par nous.

AÆTES. Vous regardez trop tôt comme votre héritage
Un trône dont en vain vous craignez le partage.
J'ai d'autres yeux, Absyrte, et vois un peu plus loin.
Je veux bien réserver ce remède au besoin,
Ne faire point cette offre à moins que nécessaire ;
Mais, s'il y faut venir, rien ne m'en peut distraire.
Les voici, parlons-leur ; et, pour les arrêter,

Ne leur refusons rien qu'ils daignent souhaiter.

SCÈNE III.

AÆTES, ABSYRTE, MÉDÉE, JASON, PÉLÉE, IPHITE, ORPHÉE, ARGONAUTES.

AÆTES. Guerriers par qui mon sort devient digne d'envie,
Héros à qui je dois et le sceptre et la vie,
Après tant de bienfaits et d'un si haut éclat,
Voulez-vous me laisser la honte d'être ingrat?
Je ne vous fais point d'offre; et dans ces lieux sauvages
Je ne découvre rien digne de vos courages:
Mais si dans mes états, mais si dans mon palais
Quelque chose avoit pu mériter vos souhaits,
Le choix qu'en auroit fait cette valeur extrême
Lui donneroit un prix qu'il n'a pas de lui-même;
Et je croirois devoir à ce précieux choix
L'heur de vous rendre un peu de ce que je vous dois.
JASON. Si nos bras, animés par vos destins propices,
Vous ont rendu, seigneur, quelques foibles services,
Et s'il en est encor, après un sort si doux,
Que vos commandements puissent vouloir de nous,
Vous avez en vos mains un trop digne salaire,
Et pour ce qu'on a fait, et pour ce qu'on peut faire;
Et s'il nous est permis de vous le demander...
AÆTES. Attendez tout d'un roi qui veut tout accorder.
J'en jure le dieu Mars, et le Soleil mon père;
Et me puisse à vos yeux accabler leur colère,
Si mes serments pour vous n'ont de si prompts effets,
Que vos vœux dès ce jour se verront satisfaits!
JASON. Seigneur, j'ose vous dire, après cette promesse,
Que vous voyez la fleur des princes de la Grèce,
Qui vous demandent tous d'une commune voix
Un trésor qui jadis fut celui de ses rois,
La toison d'or, seigneur, que Phryxus, votre gendre,
Phryxus, notre parent...
AÆTES. Ah! que viens-je d'entendre!
MÉDÉE. Ah, perfide!
JASON. A ce mot vous paroissez surpris!
Notre peu de secours se met à trop haut prix:

Mais enfin, je l'avoue, un si précieux gage
Est l'unique motif de tout notre voyage.
Telle est la dure loi que nous font nos tyrans,
Que lui seul peut nous rendre au sein de nos parents;
Et telle est leur rigueur, que, sans cette conquête,
Le retour au pays nous coûteroit la tête.

AÆTES. Ah! si vous ne pouvez y rentrer autrement,
Dure, dure à jamais votre bannissement!
Prince, tel est mon sort, que la toison ravie
Me doit coûter le sceptre, et peut-être la vie.
De sa perte dépend celle de tout l'état;
En former un desir c'est faire un attentat;
Et, si jusqu'à l'effet vous pouvez le réduire,
Vous ne m'avez sauvé que pour mieux me détruire.

JASON. Qui vous l'a dit, seigneur? quel tyrannique effroi
Fait cette illusion aux destins d'un grand roi?

AÆTES. Votre Phryxus lui-même a servi d'interprète
A ces ordres des dieux dont l'effet m'inquiète.
Son ombre en mots exprès nous les a fait savoir.

JASON. A des fantômes vains donnez moins de pouvoir.
Une ombre est toujours ombre, et des nuits éternelles
Il ne sort point de jours qui ne soient infidèles:
Ce n'est point à l'enfer à disposer des rois;
Et les ordres du ciel n'empruntent point sa voix.
Mais vos bontés par-là cherchent à faire grace
Au trop d'ambition dont vous voyez l'audace;
Et c'est pour colorer un trop juste refus
Que vous faites parler cette ombre de Phryxus.

AÆTES. Quoi! de mon noir destin la triste certitude
Ne seroit qu'un prétexte à mon ingratitude?
Et quand je vous dois tout, je voudrois essayer
Un mauvais artifice à ne vous rien payer?
Quoi que vous en croyiez, quoi que vous puissiez dire,
Pour vous désabuser partageons mon empire.
Cette offre peut-elle être un refus coloré?
Et répond-elle mal à ce que j'ai juré?

JASON. D'autres l'accepteroient avec pleine alégresse;
Mais elle n'ouvre pas les chemins de la Grèce;
Et ces héros, sortis ou des dieux ou des rois,
Ne sont pas mes sujets pour vivre sous mes lois.

C'est à l'heur du retour que leur courage aspire,
Et non pas à l'honnenr de me faire un empire.
AÆTES. Rien ne peut donc changer ce rigonreux desir?
JASON. Seigneur, nous n'avons pas le pouvoir de choisir.
Ce n'est que perdre temps qu'en parler davantage;
Et vous savez à quoi le serment vous engage.
AÆTES. Téméraire serment que me fait une loi
Dangereuse pour vous, ou funeste ponr moi!
La toison est à vous, si vous pouvez la prendre;
Car ce n'est pas de moi qu'il vous la faut attendre.
Comme votre Phryxus l'a consacrée à Mars,
Ce dieu même lui fait d'effroyables remparts,
Contre qui tout l'effort de la valeur humaine
Ne peut être suivi que d'une mort certaine;
Il faut pour l'emporter quelque chose au-dessus.
J'ouvrirai la carrière, et ne puis rien de plus.
Il y va de ma vie ou de mon diadème;
Mais je tremble pour vous autant que pour moi-même.
Je croirois faire un crime à vous le déguiser;
Il est en votre choix d'en bien ou mal user.
Ma parole est donnée, il faut que je la tienne;
Mais votre perte est sûre à moins que de la mienne.
Adieu : pensez-y bien. Toi, ma fille, dis-lui
A quels affreux périls il se livre aujourd'hui.

SCÈNE IV.

MÉDÉE, JASON, ARGONAUTES.

MÉDÉE. Ces périls sont légers.
JASON. Ah! divine princesse!
MÉDÉE. Il n'y faut que du cœur, des forces, de l'adresse :
Vous en avez, Jason; mais peut-être, après tout,
Ce que vous en avez n'en viendra pas à bout.
JASON. Madame, si jamais...
MÉDÉE. Ne dis rien, téméraire.
Tu ne savois que trop quel choix pouvoit me plaire.
Celui de la toison m'a fait voir tes mépris :
Tu la veux, tu l'auras; mais apprends à quel prix.
Pour voir cette dépouille au dieu Mars consacrée,
A tous dans sa forêt il permet libre entrée;

Mais pour la conquérir qui s'ose hasarder
Trouve un affreux dragon commis à la garder;
Rien n'échappe à sa vue, et le sommeil sans force
Fait avec sa paupière un éternel divorce :
Le combat contre lui ne te sera permis
Qu'après deux fiers taureaux par ta valeur soumis :
Leurs yeux sont tout de flamme, et leur brûlante haleine
D'un long embrasement couvre toute la plaine.
Va leur faire souffrir le joug et l'aiguillon,
Ouvrir du champ de Mars le funeste sillon;
C'est ce qu'il te faut faire, et dans ce champ horrible
Jeter une semence encore plus terrible,
Qui soudain produira des escadrons armés
Contre la même main qui les aura semés;
Tous, sitôt qu'ils naîtront, en voudront à ta vie :
Je vais moi-même à tous redoubler leur furie.
Juge par-là, Jason, de la gloire où tu cours;
Et cherche où tu pourras des bras et du secours.

SCÈNE V.

JASON, PÉLÉE, IPHITE, ORPHÉE, ARGONAUTES.

JASON. Amis, voilà l'effet de votre impatience.
Si j'avois eu sur vous un peu plus de croyance,
L'amour m'auroit livré ce précieux dépôt;
Et vous l'avez perdu pour le vouloir trop tôt.
PÉLÉE. L'amour vous est bien doux; et votre espoir tranquille
Qui vous fit consumer deux ans chez Hypsipile,
En consumeroit quatre avec plus de raison
A cajoler Médée, et gagner la toison.
Après que nos exploits l'ont si bien méritée,
Un mot seul, un souhait dût l'avoir emportée;
Mais, puisqu'on la refuse au service rendu,
Il faut avoir de force un bien qui nous est dû.
JASON. De Médée en courroux dissipez donc les charmes;
Combattez ce dragon, ces taureaux, ces gens d'armes.
IPHITE. Les dieux nous ont sauvés de mille autres dangers,
Et sont les mêmes dieux en ces bords étrangers.
Pallas nous a conduits, et Junon de nos têtes
A parmi tant de mers écarté les tempêtes.

Ces grands secours unis auront leur plein effet,
Et ne laisseront point leur ouvrage imparfait.
Voyez si je m'abuse, amis, quand je l'espère;
Regardez de Junon briller la messagère :
Iris nous vient du ciel dire ses volontés.
En attendant son ordre adorons ses bontés.
Prends ton luth, cher Orphée, et montre à la déesse
Combien ce doux espoir charme notre tristesse.

SCÈNE VI.

IRIS, *sur l'arc-en-ciel*; JUNON ET PALLAS, *chacune dans son char;* JASON, ORPHÉE, ARGONAUTES.

ORPHÉE, *chante.*

Femme et sœur du maître des dieux,
De qui le seul regard fait nos destins propices,
Nous as-tu jusqu'ici guidés sous tes auspices
Pour nous voir périr en ces lieux?
Contre des bras mortels tout ce qu'ont pu nos armes,
Nous l'avons fait dans les combats :
Contre les monstres et les charmes
C'est à toi maintenant de nous prêter ton bras.

IRIS.

Princes, ne perdez pas courage;
Les deux mêmes divinités
Qui vous ont garantis sur les flots irrités
Prennent votre défense en ce climat sauvage.
(Ici Junon et Pallas se montrent dans leurs chars.)
Les voici toutes deux, qui de leurs propres voix
Vous apprendront sous quelles lois
Le destin vous promet cette illustre conquête;
Elles sauront vous la faciliter :
Écoutez leurs conseils, et tenez l'ame prête
A les exécuter.

JUNON.

Tous vos bras et toutes vos armes
Ne peuvent rien contre les charmes
Que Médée en fureur verse sur la toison :
L'amour seul aujourd'hui peut faire ce miracle;
Et dragon ni taureaux ne vous feront obstacle,

Pourvu qu'elle s'apaise en faveur de Jason.
Prête à descendre en terre afin de l'y réduire,
J'ai pris et le visage et l'habit de sa sœur.
Rien ne vous peut servir si vous n'avez son cœur,
Et si vous le gagnez, rien ne vous sauroit nuire.

PALLAS.

Pour vous secourir en ces lieux
Junon change de forme et va descendre en terre;
Et pour vous protéger Pallas remonte aux cieux,
Où Mars et quelques autres dieux
Vont presser contre vous le maître du tonnerre.
Le Soleil, de son fils embrassant l'intérêt,
Voudra faire changer l'arrêt
Qui vous laisse espérer la toison demandée;
Mais quoi qu'il puisse faire, assurez-vous qu'enfin
L'amour fera votre destin,
Et vous donnera tout s'il vous donne Médée.

Ici, tout d'un temps, Iris disparoît; Pallas remonte au ciel, et Junon descend en terre, en traversant toutes deux le théâtre, et faisant croiser leurs chars.

JASON. Eh bien! si mes conseils...

PÉLÉE. N'en parlons plus, Jason;
Cet oracle l'emporte, et vous aviez raison.
Aimez, le ciel l'ordonne, et c'est l'unique voie
Qu'après tant de travaux il ouvre à notre joie.
N'y perdons point de temps, et sans plus de séjour
Allons sacrifier au tout puissant Amour.

ACTE SECOND.

La rivière du Phase et le paysage qu'elle traverse succèdent à ce grand jardin, qui disparoît tout d'un coup. On voit tomber de gros torrents des rochers qui servent de rivage à ce fleuve; et l'éloignement qui borne la vue présente aux yeux divers coteaux dont cette campagne est enfermée.

SCÈNE I.

JASON; JUNON, *sous le visage de Chalciope.*

JUNON. Nous pouvons à l'écart, sur ces rives du Phase,
Parler en sûreté du feu qui vous embrase.

Souvent votre Médée y vient prendre le frais,
Et pour y mieux rêver s'échappe du palais.
Il faut venir à bout de cette humeur altière;
De sa sœur tout exprès j'ai pris l'image entière;
Mon visage a même air, ma voix a même ton;
Vous m'en voyez la taille, et l'habit, et le nom;
Et je la cache à tous sous un épais nuage,
De peur que son abord ne trouble mon ouvrage.
Sous ces déguisements j'ai déja rétabli
Presque en toute sa force un amour affoibli.
L'horreur de vos périls, que redoublent les charmes,
Dans cette ame inquiète excite mille alarmes :
Elle blâme déja son trop d'emportement.
C'est à vous d'achever un si doux changement :
Un soupir poussé juste, ensuite d'une excuse,
Perce un cœur bien avant quand lui-même il s'accuse,
Et qu'un secret retour le force à ressentir
De sa fureur trop prompte un tendre repentir.

JASON. Déesse, quel encens...

JUNON. Traitez-moi de princesse,
Jason, et laissez là l'encens et la déesse.
Quand vous serez en Grèce il y faudra penser;
Mais ici vos devoirs s'en doivent dispenser :
Par ce respect suprême ils m'y feroient connoître.
Laissez-y-moi passer pour ce que je feins d'être,
Jusqu'à ce que le cœur de Médée adouci...

JASON. Madame, puisqu'il faut ne vous nommer qu'ainsi,
Vos ordres me seront des lois inviolables;
J'aurai pour les remplir des soins infatigables;
Et mon amour plus fort...

JUNON. Je sais que vous aimez,
Que Médée a des traits dont vos sens sont charmés;
Mais cette passion est-elle en vous si forte
Qu'à tous autres objets elle ferme la porte?
Ne souffre-t-elle plus l'image du passé?
Le portrait d'Hypsipile est-il tout effacé?

JASON. Ah!

JUNON. Vous en soupirez!

JASON. Un reste de tendresse
M'échappe encore au nom d'une belle princesse :

Mais comme assez souvent la distance des lieux
Affoiblit dans le cœur ce qu'elle cache aux yeux,
Les charmes de Médée ont aisément la gloire
D'abattre dans le mien l'effet de sa mémoire.

JUNON. Peut-être elle n'est pas si loin que vous pensez.
Ses vœux de vous attendre enfin se sont lassés,
Et n'ont pu résister à cette impatience
Dont tous les vrais amants ont trop d'expérience.
L'ardeur de vous revoir l'a hasardée aux flots;
Elle a pris après vous la route de Colchos :
Et moi, pour empêcher que sa flamme importune
Ne rompît sur ces bords toute votre fortune,
J'ai soulevé les vents, qui, brisant son vaisseau,
Dans les flots mutinés ont ouvert son tombeau.

JASON. Hélas!

JUNON. N'en craignez point une funeste issue;
Dans son propre palais Neptune l'a reçue.
Comme il craint pour Pélie, à qui votre retour
Doit coûter la couronne, et peut-être le jour,
Il va tâcher d'y mettre un obstacle par elle,
Et vous la renvoiera, plus pompeuse et plus belle,
Rattacher votre cœur à des liens si doux,
Ou du moins exciter des sentiments jaloux
Qui vous rendent Médée à tel point inflexible,
Que le pouvoir du charme en demeure invincible,
Et que vous périssiez en le voulant forcer,
Ou qu'à votre conquête il faille renoncer.
Dès son premier abord une soudaine flamme
D'Absyrte à ses beautés livrera toute l'ame;
L'Amour me l'a promis : vous l'en verrez charmé;
Mais vous serez sans doute encor le plus aimé.
Il faut donc prévenir ce dieu qui l'a sauvée,
Emporter la toison avant son arrivée.
Votre amante paroît; agissez en amant
Qui veut en effet vaincre, et vaincre promptement.

SCÈNE II.

JUNON, MÉDÉE, JASON.

MÉDÉE. Que faites-vous, ma sœur, avec ce téméraire?
Quand son orgueil m'outrage, a-t-il de quoi vous plaire?
Et vous a-t-il réduite à lui servir d'appui,
Vous qui parliez tantôt, et si haut, contre lui?

JUNON. Je suis toujours sincère; et dans l'idolâtrie
Qu'en tous ces héros grecs je vois pour leur patrie,
Si votre cœur étoit encore à se donner,
Je ferois mes efforts à vous en détourner;
Je vous dirois encor ce que j'ai su vous dire.
Mais l'amour sur tous deux a déja trop d'empire;
Il vous aime, et je vois qu'avec les mêmes traits...

MÉDÉE. Que dites-vous, ma sœur? il ne m'aima jamais.
A quelque complaisance il a pu se contraindre;
Mais s'il feignit d'aimer, il a cessé de feindre,
Et me l'a bien fait voir en demandant au roi,
En ma présence même, un autre prix que moi.

JUNON. Ne condamnons personne avant que de l'entendre.
Savez-vous les raisons dont il se peut défendre?
Il m'en a dit quelqu'une, et je ne puis nier,
Non pas qu'elle suffise à le justifier,
Il est trop criminel, mais que du moins son crime
N'est pas du tout si noir qu'il l'est dans votre estime;
Et si vous la saviez, peut-être à votre tour
Vous trouveriez moins lieu d'accuser son amour.

MÉDÉE. Quoi! ce lâche tantôt ne m'a pas regardée;
Il n'a montré qu'orgueil, que mépris pour Médée;
Et je pourrois encor l'entendre discourir!

JASON. Le discours siéroit mal à qui cherche à mourir.
J'ai mérité la mort si j'ai pu vous déplaire.
Mais cessez contre moi d'armer votre colère:
Vos taureaux, vos dragons, sont ici superflus;
Dites-moi seulement que vous ne m'aimez plus:
Ces deux mots suffiront pour réduire en poussière...

MÉDÉE. Va, quand il me plaira, j'en sais bien la manière;
Et si ma bouche encor m'en fulmine l'arrêt,
Rends graces à ma sœur qui prend ton intérêt.

Par quel art, par quel charme, as-tu pu la séduire,
Elle qui ne cherchoit tantôt qu'à te détruire?
D'où vient que mon cœur même à demi révolté
Semble vouloir s'entendre avec ta lâcheté,
Et, de tes actions favorable interprète,
Ne te peint à mes yeux que tel qu'il te souhaite?
Par quelle illusion lui fais-tu cette loi?
Serois-tu dans mon art plus grand maître que moi?
Tu mets dans tous mes sens le trouble et le divorce :
Je veux ne t'aimer plus, et n'en ai pas la force.
Achève d'éblouir un si juste courroux
Qu'offusquent malgré moi des sentiments trop doux :
Car enfin, et ma sœur l'a bien pu reconnoître,
Tout violent qu'il est, l'amour seul l'a fait naître;
Il va jusqu'à la haine, et toutefois, hélas!
Je te haïrois peu, si je ne t'aimois pas.
Mais parle, et si tu peux, montre quelque innocence.

JASON. Je renonce, madame, à toute autre défense.
Si vous m'aimez encore, et si l'amour en vous
Fait naître cette haine, anime ce courroux;
Puisque de tous les deux sa flamme est triomphante,
Le courroux est propice et la haine obligeante.
Oui, puisque cet amour vous parle encor pour moi,
Il ne vous permet pas de douter de ma foi,
Et pour vous faire voir mon innocence entière
Il éclaire vos yeux de toute sa lumière;
De ses rayons divins le vif discernement
Du chef de ces héros sépare votre amant.
Ces princes, qui pour vous ont exposé leur vie,
Sans qui votre province alloit être asservie,
Eux qui de vos destins rompant le cours fatal,
Tout mes égaux qu'ils sont, m'ont fait leur général;
Eux qui de leurs exploits, eux qui de leur victoire,
Ont répandu sur moi la plus brillante gloire;
Eux tous ont par ma voix demandé la toison :
C'étoient eux qui parloient, ce n'étoit pas Jason.
Il ne vouloit que vous : mais pouvoit-il dédire
Ces guerriers dont le bras a sauvé votre empire,
Et, par une bassesse indigne de son rang,
Demander pour lui seul tout le prix de leur sang?

Pouvois-je les trahir, moi, qui de leurs suffrages
De ce rang où je suis tiens tous les avantages?
Pouvois-je avec honneur à ce qu'il a d'éclat
Joindre le nom de lâche et le titre d'ingrat?
Auriez-vous pu m'aimer couvert de cette honte?

JUNON. Ma sœur, dites le vrai, n'étiez-vous point trop prompte?
Qu'a-t-il fait qu'un cœur noble et vraiment généreux...

MÉDÉE. Ma sœur, je le voulois seulement amoureux.
En qui sauroit aimer seroit-ce donc un crime,
Pour montrer plus d'amour, de perdre un peu d'estime?
Et malgré les douceurs d'un espoir si charmant,
Faut-il que le héros fasse taire l'amant?
Quel que soit ce devoir, ou ce noble caprice,
Tu me devois, Jason, en faire un sacrifice.
Peut-être j'aurois pu t'en entendre blâmer,
Mais non pas t'en haïr, non pas t'en moins aimer.
Tout oblige en amour, quand l'amour est en cause.

JUNON. Voyez à quoi pour vous cet amour la dispose.
N'abusez point, Jason, des bontés de ma sœur,
Qui semble se résoudre à vous rendre son cœur;
Et laissez à vos Grecs, au péril de leur vie,
Chercher cette toison si chère à leur envie.

JASON. Quoi! les abandonner en ce pas dangereux!

MÉDÉE. N'as-tu point assez fait d'avoir parlé pour eux?

JASON. Je suis leur chef, madame; et pour cette conquête
Mon honneur me condamne à marcher à leur tête:
J'y dois périr comme eux, s'il leur faut y périr;
Et bientôt à leur tête on m'y verroit courir,
Si j'aimois assez mal pour essayer mes armes
A forcer des périls qu'ont préparés vos charmes,
Et si le moindre espoir de vaincre malgré vous
N'étoit un attentat contre votre courroux.
Oui, ce que nos destins m'ordonnent que j'obtienne,
Je le veux de vos mains, et non pas de la mienne.
Si ce trésor par vous ne m'est point accordé,
Mon bras me punira d'avoir trop demandé;
Et mon sang à vos yeux, sur ce triste rivage,
De vos justes refus étalera l'ouvrage.
Vous m'en verrez, madame, accepter la rigueur,
Votre nom en la bouche et votre image au cœur,

Et mon dernier soupir, par un pur sacrifice,
Sauver toute ma gloire et vous rendre justice.
Quel heur de pouvoir dire en terminant mon sort :
« Un respect amoureux a seul causé ma mort » !
Quel heur de voir ma mort charger la renommée
De tout ce digne excès dont vous êtes aimée,
Et dans tout l'avenir...

MÉDÉE. Va, ne me dis plus rien ;
Je ferai mon devoir comme tu fais le tien.
L'honneur doit m'être cher, si la gloire t'est chère :
Je ne trahirai point mon pays et mon père ;
Le destin de l'état dépend de la toison,
Et je commence enfin à connoître Jason.
Ces paniques terreurs pour ta gloire flétrie
Nous déguisent en vain l'amour de ta patrie ;
L'impatiente ardeur d'en voir le doux climat
Sous ces fausses couleurs ne fait que trop d'éclat.
Mais, s'il faut la toison pour t'en ouvrir l'entrée,
Va traîner ton exil de contrée en contrée ;
Et ne présume pas, pour te voir trop aimé,
Abuser en tyran de mon cœur enflammé.
Puisque le tien s'obstine à braver ma colère,
Que tu me fais des lois, à moi qui t'en dois faire,
Je reprends cette foi que tu crains d'accepter,
Et préviens un ingrat qui cherche à me quitter.

JASON. Moi, vous quitter, madame ! ah ! que c'est mal connoître
Le pouvoir du beau feu que vos yeux ont fait naître !
Que nos héros en Grèce emportent leur butin,
Jason auprès de vous attache son destin.
Donnez-leur la toison qu'ils ont presque achetée ;
Ou si leur sang versé l'a trop peu méritée,
Joignez-y tout le mien, et laissez-moi l'honneur
De leur voir de ma main tenir tout leur bonheur.
Que si le souvenir de vous avoir servie
Me réserve pour vous quelque reste de vie,
Soit qu'il faille à Colchos borner notre séjour,
Soit qu'il vous plaise ailleurs éprouver mon amour,
Sous les climats brûlants, sous les zones glacées,
Les routes me plairont que vous m'aurez tracées ;
J'y baiserai partout les marques de vos pas.

Point pour moi de patrie où vous ne serez pas;
Point pour moi...
MÉDÉE. Quoi! Jason, tu pourrois pour Médée
Étouffer de ta Grèce et l'amour et l'idée?
JASON. Je le pourrai, madame, et de plus...

SCÈNE III.

ABSYRTE, JUNON, JASON, MÉDÉE.

ABSYRTE. Ah! mes sœurs,
Quel miracle nouveau va ravir tous nos cœurs!
Sur ce fleuve mes yeux ont vu de cette roche
Comme un trône flottant qui de nos bords s'approche.
Quatre monstres marins courbent sous ce fardeau;
Quatre nains emplumés le soutiennent sur l'eau;
Et, découpant les airs par un battement d'ailes,
Lui servent de rameurs et de guides fidèles.
Sur cet amas brillant de nacre et de coral[1],
Qui sillonne les flots de ce mouvant cristal,
L'opale étincelante à la perle mêlée
Renvoie un jour pompeux vers la voûte étoilée.
Les nymphes de la mer, les tritons, tout autour,
Semblent au dieu caché faire à l'envi leur cour;
Et sur ces flots heureux, qui tressaillent de joie,
Par mille bonds divers ils lui tracent la voie.
Voyez du fond des eaux s'élever à nos yeux,
Par un commun accord, ces moites demi-dieux.
Puissent-ils sur ces bords arrêter ce miracle!
Admirez avec moi ce merveilleux spectacle.
Le voilà qui les suit, voyez-le s'avancer.
JASON, *à Junon*. Ah! madame.
JUNON. Voyez sans vous embarrasser.

Ici l'on voit sortir du milieu du Phase le dieu Glauque avec deux tritons et deux sirènes qui chantent, cependant qu'une grande conque de nacre, semée de branches de coral et de pierres précieuses, portée par quatre dauphins, et soutenue par quatre vents en l'air, vient insensiblement s'arrêter au milieu de ce même fleuve. Tandis qu'elles chantent, le devant de cette conque merveilleuse fond dans l'eau, et laisse voir la reine Hypsipile assise comme dans un trône; et soudain Glauque commande aux vents de s'envoler, aux tritons et aux sirènes de disparoître, et au fleuve de retirer une partie de ses eaux pour laisser prendre terre à Hypsipile. Les

[1] C'est ainsi qu'on écrivit d'abord le mot *corail*, formé de κοράλλιον, *corallium*.

tritons, le fleuve, les vents et les sirènes obéissent, et Glauque se perd lui-même au fond de l'eau sitôt qu'il a parlé ; ensuite de quoi Absyrle donne la main à Hypsipile pour sortir de cette conque, qui s'abyme aussitôt dans le fleuve.

SCÈNE IV.

ABSYRTE, JUNON, MÉDÉE, JASON, GLAUQUE, SIRÈNES, TRITONS, HYPSIPILE.

CHANT DES SIRÈNES.

Telle Vénus sortit du sein de l'onde
Pour faire régner dans le monde
Les jeux et les plaisirs, les graces et l'amour;
Telle tous les matins l'Aurore
Sur le sein émaillé de Flore
Verse la rosée et le jour.

Objet divin, qui vas de ce rivage
Bannir ce qu'il a de sauvage,
Pour y faire régner les graces et l'amour;
Telle et plus adorable encore
Que n'est Vénus, que n'est l'Aurore,
Tu vas y faire un nouveau jour.

ABSYRTE. Quelle beauté, mes sœurs, dans ce trône enfermée,
De son premier coup d'œil a mon ame charmée?
Quel cœur pourroit tenir contre de tels appas?
HYPSIPILE. Juste ciel, il me voit, et ne s'avance pas!
GLAUQUE. Allez, Tritons, allez, Sirènes;
Allez, Vents, et rompez vos chaines;
Neptune est satisfait,
Et l'ordre qu'il vous donne a son entier effet.
Jason, vois les bontés de ce même Neptune,
Qui, pour achever ta fortune,
A sauvé du naufrage, et renvoie à tes vœux
La princesse qui seule est digne de ta flamme :
A son aspect rallume tous tes feux;
Et, pour répondre aux siens, rends-lui toute ton ame.
Et toi, qui jusques à Colchos
Dois à tant de beautés un assuré passage,
Fleuve, pour un moment retire un peu tes flots,
Et laisse approcher ton rivage.

ABSYRTE, *à Hypsipile.*

Princesse, en qui du ciel les merveilleux efforts
Se sont plu d'animer ses plus rares trésors,
Souffrez qu'au nom du roi dont je tiens la naissance
Je vous offre en ces lieux une entière puissance :
Régnez dans ses états, régnez dans son palais ;
Et pour premier hommage à vos divins attraits ..

HYPSIPILE. Faites moins d'honneur, prince, à mon peu de mérite :
Je ne cherche en ces lieux qu'un ingrat qui m'évite.
Au lieu de m'aborder, Jason, vous pâlissez !
Dites-moi pour le moins si vous me connoissez.

JASON. Je sais bien qu'à Lemnos vous étiez Hypsipile ;
Mais ici...

HYPSIPILE. Qui vous rend de la sorte immobile ?
Ne suis-je plus la même arrivant à Colchos?

JASON. Oui; mais je n'y suis plus le même qu'à Lemnos.

HYPSIPILE. Dieux ! que viens-je d'ouïr?

JASON. J'ai d'autres yeux, madame :
Voyez cette princesse, elle a toute mon ame;
Et pour vous épargner les discours superflus,
Ici je ne connois et ne vois rien de plus.

HYPSIPILE. O faveurs de Neptune, où m'avez-vous conduite?
Et s'il commence ainsi, quelle sera la suite?

MÉDÉE. Non, non, madame, non, je ne veux rien d'autrui.
Reprenez votre amant, je vous laisse avec lui.
(à Jason.)
Ne m'offre plus un cœur dont une autre est maîtresse,
Volage; et reçois mieux cette grande princesse.
Adieux. Des yeux si beaux valent bien la toison.

JASON, *à Junon.* Ah! madame, voyez qu'avec peu de raison...

JUNON. Suivez sans perdre temps, je saurai vous rejoindre.
Madame, on vous trahit; mais votre heur n'est pas moindre.
Mon frère qui s'apprête à vous conduire au roi,
N'a pas moins de mérite, et tiendra mieux sa foi.
Si je le connois bien, vous avez qui vous venge;
Et si vous m'en croyez, vous gagnerez au change.
Je vous laisse en résoudre, et prends quelques moments
Pour rétablir le calme entre ces deux amants.

SCÈNE V.

ABSYRTE, HYPSIPILE.

ABSYRTE. Madame, si j'osois, dans le trouble où vous êtes,
Montrer à vos beaux yeux des peines plus secrètes;
Si j'osois faire voir à ces divins tyrans
Ce qu'ont déja soumis de si doux conquérants,
Je mettrois à vos pieds le trône et la couronne
Où le ciel me destine, et que le sang me donne.
Mais puisque vos douleurs font taire mes desirs,
Ne vous offensez pas du moins de mes soupirs;
Et tant que le respect m'imposera silence,
Expliquez-vous pour eux toute leur violence.

HYPSIPILE. Prince, que voulez-vous d'un cœur préoccupé
Sur qui domine encor l'ingrat qui l'a trompé?
Si c'est à mon amour une peine cruelle,
Où je cherche un amant de voir un infidèle,
C'est un nouveau supplice à mes tristes appas
De faire une conquête où je n'en cherche pas.
Non que je vous méprise, et que votre personne
N'eût de quoi me toucher plus que votre couronne;
Le ciel me donne un sceptre en des climats plus doux,
Et de tous vos états je ne voudrois que vous.
Mais ne vous flattez point sur ces marques d'estime
Qu'en mon cœur, tel qu'il est, votre présence imprime;
Quand l'univers entier vous connoitroit pour roi,
Que pourrois-je pour vous, si je ne suis à moi?

ABSYRTE. Vous y serez, madame, et pourrez toute chose:
Le change de Jason déja vous y dispose,
Et, pour peu qu'il soutienne encor cette rigueur,
Le dépit, malgré vous, vous rendra votre cœur.
D'un si volage amant que pourriez-vous attendre?

HYPSIPILE. L'inconstance me l'ôte, elle peut me le rendre.

ABSYRTE. Quoi! vous pourriez l'aimer, s'il rentroit sous vos lois
En devenant perfide une seconde fois?

HYPSIPILE. Prince, vous savez mal combien charme un courage
Le plus frivole espoir de reprendre un volage,
De le voir, malgré lui dans nos fers retombé,
Échapper à l'objet qui nous l'a dérobé,

Et sur une rivale et confuse et trompée
Ressaisir avec gloire une place usurpée.
Si le ciel en courroux m'en refuse l'honneur,
Du moins je servirai d'obstacle à son bonheur.
Cependant éteignez une flamme inutile :
Aimez en d'autres lieux, et plaignez Hypsipile;
Et, s'il vous reste encor quelque bonté pour moi,
Aidez contre un ingrat ma plainte auprès du roi.

ABSYRTE. Votre plainte, madame, auroit pour toute issue
Un nouveau déplaisir de la voir mal reçue.
Le roi le veut pour gendre, et ma sœur pour époux.

HYPSIPILE. Il me rendra justice, un roi la doit à tous;
Et qui la sacrifie aux tendresses de père
Est d'un pouvoir si saint mauvais dépositaire.

ABSYRTE. A quelle rude épreuve engagez-vous ma foi,
De me forcer d'agir contre ma sœur et moi!
Mais n'importe, le temps et quelque heureux service
Pourront à mon amour vous rendre plus propice..
Tandis, souvenez-vous que jusqu'à se trahir
Ce prince malheureux cherche à vous obéir.

ACTE TROISIÈME.

Nos théâtres n'ont encore rien fait paroître de si brillant que le palais du roi Aætes, qui sert de décoration à cet acte. On y voit de chaque côté deux rangs de colonnes de jaspe torses, et environnées de pampres d'or à grands feuillages, chantournées, et découpées à jour, au milieu desquelles sont des statues d'or à l'antique, de grandeur naturelle. Les frises, les festons, les corniches et les chapiteaux sont pareillement d'or, et portent pour finissement des vases de porcelaine d'où sortent de gros bouquets de fleurs aussi au naturel. Les bases et les piédestaux sont enrichis de basses-tailles, où sont peintes diverses fables de l'antiquité. Un grand portique doré, soutenu par quatre autres colonnes dans le même ordre, fait la face du théâtre, et est suivi de cinq ou six autres de même manière, qui forment, par le moyen de ces colonnes, comme cinq galeries, où la vue s'enfonçant découvre ce même jardin de cyprès qui a paru au premier acte.

SCÈNE I.

AÆTES, JASON.

AÆTES. Je vous devois assez pour vous donner Médée,
Jason; et si tantôt vous l'aviez demandée,
Si vous m'aviez parlé comme vous me parlez,

Vous auriez obtenu le bien que vous voulez.
Mais en est-il saison au jour d'une conquête
Qui doit faire tomber mon trône ou votre tête?
Et vous puis-je accepter pour gendre, et vous chérir,
S'il vous faut, dans une heure, ou me perdre, ou périr?
Prétendre à la toison par l'hymen de ma fille,
C'est pour m'assassiner s'unir à ma famille;
Et si vous abusez de ce que j'ai promis,
Vous êtes le plus grand de tous mes ennemis.
Je ne m'en puis dédire, et le serment me lie.
Mais si tant de périls vous laissent quelque vie,
Après avoir perdu ce roi que vous bravez,
Allez porter vos vœux à qui vous les devez :
Hypsipile vous aime, elle est reine, elle est belle;
Fuyez notre vengeance, et régnez avec elle.

JASON. Quoi! parler de vengeance, et d'un œil de courroux
Voir l'immuable ardeur de m'attacher à vous!
Vous présumer perdu sur la foi d'un scrupule
Qu'embrasse aveuglément votre ame trop crédule;
Comme si sur la peau d'un chétif animal
Le ciel avoit écrit tout votre sort fatal!
Ce que l'ombre a prédit, si vous daignez l'entendre,
Ne met aucun obstacle aux prières d'un gendre.
Me donner la princesse, et pour dot la toison,
Ce n'est que l'assurer dedans votre maison,
Puisque par les doux nœuds de ce bonheur suprême
Je deviendrai soudain une part de vous-même,
Et que ce même bras qui vous a pu sauver
Sera toujours armé pour vous la conserver.

AÆTES. Vous prenez un peu tard une mauvaise adresse.
Nos esprits sont plus lourds que ceux de votre Grèce :
Mais j'ai d'assez bons yeux, dans un si juste effroi,
Pour démêler sans peine un gendre d'avec moi.
Je sais que l'union d'un époux à ma fille
De mon sang et du sien forme une autre famille;
Et que si de moi-même elle fait quelque part,
Cette part de moi-même a ses destins à part.
Ce que l'ombre a prédit se fait assez entendre.
Cessez de vous forcer à devenir mon gendre;
Ce seroit un honneur qui ne vous plairoit pas,

Puisque la toison seule a pour vous des appas,
Et que si mon malheur vous l'avoit accordée,
Vous n'auriez jamais fait aucuns vœux pour Médée.

JASON. C'est faire trop d'outrage à mon cœur enflammé.
Dès l'abord je la vis, dès l'abord je l'aimai ;
Et mon amour n'est pas un amour politique
Que le besoin colore, et que la crainte explique.
Mais n'ayant que moi-même à vous parler pour moi,
Je n'osois espérer d'être écouté d'un roi,
Ni que sur ma parole il me crût de naissance
A porter mes desirs jusqu'à son alliance.
Maintenant qu'une reine a fait voir que mon sang
N'est pas fort au-dessous de cet illustre rang ;
Qu'un refus de son sceptre après votre victoire
Montre qu'on peut m'aimer sans hasarder sa gloire,
J'ose, un peu moins timide, offrir, avec ma foi,
Ce que veut une reine, à la fille d'un roi.

ÆTES. Et cette même reine est un exemple illustre
Qui met tous vos hauts faits en leur plus digne lustre.
L'état où la réduit votre fidélité
Nous instruit hautement de cette vérité,
Que ma fille avec vous seroit fort assurée
Sur les gages douteux d'une foi parjurée.
Ce trône refusé dont vous faites le vain
Nous doit donner à tous horreur de votre main.
Il ne faut pas ainsi se jouer des couronnes ;
On doit toujours respect au sceptre, à nos personnes.
Mépriser cette reine en présence d'un roi,
C'est manquer de prudence aussi bien que de foi.
Le ciel nous unit tous en ce grand caractère :
Je ne puis être roi sans être aussi son frère ;
Et si vous étiez né mon sujet ou mon fils,
J'aurois déja puni l'orgueil d'un tel mépris :
Mais l'unique pouvoir que sur vous je puis prendre,
C'est de vous ordonner de la voir, de l'entendre.
La voilà : pensez bien que tel est votre sort,
Que vous n'avez qu'un choix, Hypsipile, ou la mort.
Car, à vous en parler avec pleine franchise,
Ma perte dépend bien de la toison conquise ;
Mais je ne dois pas craindre en ces périls nouveaux

Que votre vie échappe aux feux de nos taureaux.

SCÈNE II.

AÆTES, HYPSIPILE, JASON.

AÆTES. Madame, j'ai parlé ; mais toutes mes paroles
Ne sont auprès de lui que des discours frivoles.
C'est à vous d'essayer ce que pourront vos yeux ;
Comme ils ont plus de force, ils réussiront mieux.
Arrachez-lui du sein cette funeste envie
Qui dans ce même jour lui va coûter la vie :
Je vous devrai beaucoup si vous touchez son cœur
Jusques à le sauver de sa propre fureur :
Devant ce que je dois au secours de ses armes,
Rompre son mauvais sort, c'est épargner nos larmes.

SCÈNE III.

HYPSIPILE, JASON.

HYPSIPILE. Eh bien! Jason, la mort a-t-elle de tels biens,
Qu'elle soit plus aimable à vos yeux que les miens?
Et sa douceur pour vous seroit-elle moins pure
Si vous n'y joigniez l'heur de mourir en parjure?
Oui, ce glorieux titre est si doux à porter,
Que de tout votre sang il le faut acheter.
Le mépris qui succède à l'amitié passée
D'une seule douleur m'auroit trop peu blessée :
Pour mieux punir ce cœur d'avoir su vous chérir,
Il faut vous voir ensemble et changer et périr ;
Il faut que le tourment d'être trop tôt vengée
Se mêle aux déplaisirs de me voir outragée ;
Que l'amour, au dépit ne cédant qu'à moitié,
Sitôt qu'il est banni, rentre par la pitié ;
Et que ce même feu, que je devrois éteindre,
M'oblige à vous haïr, et me force à vous plaindre.
Je ne t'empêche pas, volage, de changer ;
Mais du moins, en changeant, laisse-moi me venger :
C'est être trop cruel, c'est trop croître l'offense
Que m'ôter à la fois ton cœur et ma vengeance :
Le supplice où tu cours la va trop tôt finir.
Ce n'est pas me venger, ce n'est que te punir;

Et toute sa rigueur n'a rien qui me soulage,
S'il n'est de mon souhait et le choix et l'ouvrage.
Hélas! si tu pouvois le laisser à mon choix,
Ton supplice, il seroit de rentrer sous mes lois,
De m'attacher à toi d'une chaîne plus forte,
Et de prendre en ta main le sceptre que je porte.
Tu n'as qu'à dire un mot, ton crime est effacé :
J'ai déja, si tu veux, oublié le passé.
Mais qu'inutilement je me montre si bonne
Quand tu cours à la mort de peur qu'on te pardonne!
Quoi! tu ne réponds rien, et mes plaintes en l'air
N'ont rien d'assez puissant pour te faire parler?

JASON. Que voulez-vous, madame, ici que je vous die?
Je ne connois que trop quelle est ma perfidie;
Et l'état où je suis ne sauroit consentir
Que j'en fasse une excuse, ou montre un repentir :
Après ce que j'ai fait, après ce qui se passe,
Tout ce que je dirois auroit mauvaise grace.
Laissez dans le silence un coupable obstiné,
Qui se plaît dans son crime, et n'en est point gêné.

HYPSIPILE. Parle toutefois, parle, et non plus pour me plaire,
Mais pour rendre la force à ma juste colère;
Parle, pour m'arracher ces tendres sentiments
Que l'amour enracine aux cœurs des vrais amants;
Repasse mes bontés et tes ingratitudes;
Joins-y, si tu le peux, des coups encor plus rudes :
Ce sera m'obliger, ce sera m'obéir.
Je te devrai beaucoup, si je te puis haïr,
Et si de tes forfaits la peinture étendue
Ne laisse plus flotter ma haine suspendue.

JASON. Que dirai-je, après tout, que ce que vous savez?
Madame rendez-vous ce que vous vous devez.
Il n'est pas glorieux pour une grande reine
De montrer de l'amour, et de voir de la haine;
Et le sexe et le rang se doivent souvenir
Qu'il leur sied bien d'attendre, et non de prévenir,
Et que c'est profaner la dignité suprême,
Que de lui laisser dire : On me trahit, et j'aime.

HYPSIPILE. Je le puis dire, ingrat, sans blesser mon devoir;
C'est mon époux en toi que le ciel me fait voir,

Du moins si la parole et reçue et donnée
A des nœuds assez forts pour faire un hyménée.
Ressouviens-t'en, volage, et des chastes douceurs
Qu'un mutuel amour répandit dans nos cœurs.
Je te laissai partir afin que ta conquête
Remît sous mon empire une plus digne tête,
Et qu'une reine eût droit d'honorer de son choix
Un héros que son bras eût fait égal aux rois.
J'attendois ton retour pour pouvoir avec gloire
Récompenser ta flamme, et payer ta victoire ;
Et quand jusques ici je t'apporte ma foi,
Je trouve en arrivant que tu n'es plus à moi !
Hélas! je ne craignois que tes beautés de Grèce;
Et je vois qu'une Scythe a rompu ta promesse,
Et qu'un climat barbare a des traits assez doux
Pour m'avoir de mes bras enlevé mon époux !
Mais, dis-moi, ta Médée est-elle si parfaite !
Ce que cherche Jason vaut-il ce qu'il rejette?
Malgré ton cœur changé, j'en fais juges tes yeux.
Tu soupires en vain, il faut t'expliquer mieux :
Ce soupir échappé me dit bien quelque chose ;
Toute autre l'entendroit, mais sans toi je ne l'ose.
Parle donc et sans feinte, où porte-t-il ta foi?
Va-t-il vers ma rivale, ou revient-il vers moi ?
JASON. Osez autant qu'une autre; entendez-le, madame,
Ce soupir qui vers vous pousse toute mon ame;
Et concevez par-là jusqu'où vont mes malheurs,
De soupirer pour vous, et de prétendre ailleurs.
Il me faut la toison, il y va de la vie
De tous ces demi-dieux que brûle même envie;
Il y va de ma gloire, et j'ai beau soupirer,
Sous cette tyrannie il me faut expirer.
J'en perds tout mon bonheur, j'en perds toute ma joie;
Mais pour sortir d'ici je n'ai que cette voie;
Et le même intérêt qui vous fit consentir,
Malgré tout votre amour, à me laisser partir,
Le même me dérobe ici votre couronne :
Pour faire ma conquête, il faut que je me donne,
Que pour l'objet aimé j'affecte des mépris,
Que je m'offre en esclave, et me vende à ce prix ;

Voilà ce que mon cœur vous dit quand il soupire.
Ne me condamnez plus, madame, à le redire.
Si vous m'aimez encor, de pareils entretiens
Peuvent aigrir vos maux et redoublent les miens ;
Et cet aveu d'un crime où le destin m'attache
Grossit l'indignité des remords que je cache.
Pour me les épargner, vous voyez qu'en ces lieux
Je fuis votre présence, et j'évite vos yeux.
L'amour vous montre aux miens toujours charmante et belle;
Chaque moment allume une flamme nouvelle;
Mais ce qui de mon cœur fait les plus chers desirs,
De mon change forcé fait tous les déplaisirs;
Et dans l'affreux supplice où me tient votre vue,
Chaque coup d'œil me perce, et chaque instant me tue.
Vos bontés n'ont pour moi que des traits rigoureux :
Plus je me vois aimé, plus je suis malheureux :
Plus vous me faites voir d'amour et de mérite,
Plus vous haussez le prix des trésors que je quitte;
Et l'excès de ma perte allume une fureur
Qui me donne moi-même à moi-même en horreur.
Laissez-moi m'affranchir de la secrète rage
D'être en dépit de moi déloyal et volage;
Et puisqu'ici le ciel vous offre un autre époux
D'un rang pareil au vôtre, et plus digne de vous,
Ne vous obstinez point à gêner une vie
Que de tant de malheurs vous voyez poursuivie;
Oubliez un ingrat qui jusques au trépas,
Tout ingrat qu'il paroit, ne vous oubliera pas.
Apprenez à quitter un lâche qui vous quitte.

HYPSIPILE. Tu te confesses lâche, et veux que je t'imite ;
Et quand tu fais effort pour te justifier [1],
Tu veux que je t'oublie, et ne peux m'oublier!
Je vois ton artifice et ce que tu médites ;
Tu veux me conserver alors que tu me quittes;
Et par les attentats d'un flatteur entretien
Me dérober ton cœur, et retenir le mien :

[1] On trouve à peu près la même idée dans la *Phèdre* de Racine :

Tu te feins criminel pour te justifier.
Acte IV, sc. II.

Tu veux que je te perde, et que je te regrette,
Que j'approuve en pleurant la perte que j'ai faite,
Que je t'estime et t'aime avec ta lâcheté,
Et me prenne de tout à la fatalité.
Le ciel l'ordonne ainsi; ton change est légitime;
Ton innocence est sûre au milieu de ton crime;
Et quand tes trahisons pressent leur noir effet,
Ta gloire, ton devoir, ton destin a tout fait.
Reprends, reprends, Jason, tes premières rudesses;
Leur coup m'est bien plus doux que tes fausses tendresses:
Tes remords impuissants aigrissent mes douleurs:
Ne me rends point ton cœur, quand tu te vends ailleurs.
D'un cœur qu'on ne voit pas l'offre est lâche et barbare
Quand de tout ce qu'on voit un autre objet s'empare,
Et c'est faire un hommage et ridicule et vain
De présenter le cœur et retirer la main.

JASON. L'un et l'autre est à vous, si...

HYPSIPILE. N'achève pas, traître;
Ce que tu veux cacher se feroit trop paroître:
Un véritable amour ne parle point ainsi.

JASON. Trouvez donc les moyens de nous tirer d'ici.
La toison emportée, il agira, madame,
Ce véritable amour qui vous donne mon ame;
Sinon... Mais, dieux! que vois-je? O ciel, je suis perdu,
Si j'ai tant de malheur qu'elle m'aye entendu.

SCÈNE IV.

MÉDÉE, HYPSIPILE.

MÉDÉE. Vous l'avez vu, madame? êtes-vous satisfaite?

HYPSIPILE. Vous en pouvez juger par sa prompte retraite.

MÉDÉE. Elle marque le trouble où son cœur est réduit;
Mais j'ignore, après tout, s'il vous quitte, ou me fuit.

HYPSIPILE. Vous pouvez donc, madame, ignorer quelque chose?

MÉDÉE. Je sais que s'il me fuit vous en êtes la cause.

HYPSIPILE. Moi, je n'en sais pas tant; mais j'avoue entre nous
Que, s'il faut qu'il me quitte, il a besoin de vous.

MÉDÉE. Ce que vous en pensez me donne peu d'alarmes.

HYPSIPILE. Je n'ai que des attraits, et vous avez des charmes.

MÉDÉE. C'est beaucoup en amour que de savoir charmer.

HYPSIPILE. Et c'est beaucoup aussi que de se faire aimer.
MÉDÉE. Si vous en avez l'art, j'ai celui d'y contraindre.
HYPSIPILE. A faute d'être aimée on peut se faire craindre.
MÉDÉE. Il vous aima jadis?
HYPSIPILE. Peut-être il m'aime encor,
Moins que vous toutefois, ou que la toison d'or.
MÉDÉE. Du moins, quand je voudrai flatter son espérance
Il saura de nous deux faire la différence.
HYPSIPILE. J'en vois la différence assez grande à Colchos;
Mais elle seroit autre et plus grande à Lemnos.
Les lieux aident au choix; et peut-être qu'en Grèce
Quelque troisième objet surprendroit sa tendresse.
MÉDÉE. J'appréhende assez peu qu'il me manque de foi.
HYPSIPILE. Vous êtes plus adroite et plus belle que moi.
Tant qu'il aura des yeux vous n'avez rien à craindre.
MÉDÉE. J'allume peu de feux qu'une autre puisse éteindre;
Et puisqu'il me promet un cœur ferme et constant...
HYPSIPILE. Autrefois à Lemnos il m'en promit autant.
MÉDÉE. D'un amant qui s'en va de quoi sert la parole?
HYPSIPILE. A montrer qu'on vous peut voler ce qu'on me vole.
Ces beaux feux qu'en mon île il n'osoit démentir...
MÉDÉE. Eurent un peu de tort de le laisser partir.
HYPSIPILE. Comme vous en aurez, si jamais ce volage
Porte à quelque autre objet ce qu'il vous rend d'hommage.
MÉDÉE. Les captifs mal gardés ont droit de nous quitter.
HYPSIPILE. J'avois quelque mérite, et n'ai pu l'arrêter.
MÉDÉE. J'en ai peu, mais enfin s'il fait plus que le vôtre?
HYPSIPILE. Vous aurez lieu de croire en valoir bien une autre;
Mais prenez moins d'appui sur un cœur usurpé;
Il peut vous échapper puisqu'il m'est échappé.
MÉDÉE. Votre esprit n'est rempli que de mauvais augures.
HYPSIPILE. On peut sur le passé former ses conjectures.
MÉDÉE. Le passé mal conduit n'est qu'un miroir trompeur,
Où l'œil bien éclairé ne fonde espoir ni peur.
HYPSIPILE. Si j'ai conçu pour vous des craintes mal fondées...
MÉDÉE. Laissons faire Jason, et gardons nos idées.
HYPSIPILE. Avec sincérité je dois vous avouer
Que j'ai quelque sujet encor de m'en louer.
MÉDÉE. Avec sincérité je dois aussi vous dire
Qu'assez malaisément on sort de mon empire;

Et que, quand jusqu'à moi j'ai permis d'aspirer,
On ne s'abaisse plus à vous considérer.
Profitez des avis que ma pitié vous donne.

HYPSIPILE. A vous dire le vrai, cette hauteur m'étonne.
Je suis reine, madame, et les fronts couronnés...

MÉDÉE. Et moi je suis Médée, et vous m'importunez.

HYPSIPILE. Cet indigne mépris que de mon rang vous faites...

MÉDÉE. Connoissez-moi, madame, et voyez où vous êtes.
Si Jason pour vos yeux ose encor soupirer,
Il peut chercher des bras à vous en retirer.
Adieu. Souvenez-vous, au lieu de vous en plaindre,
Qu'à faute d'être aimée on peut se faire craindre.

Ce palais doré se change en un palais d'horreur sitôt que Médée a dit le premier de ces cinq derniers vers, et qu'elle a donné un coup de baguette. Tout ce qu'il y a d'épouvantable en la nature y sert de termes. L'éléphant, le rhinocéros, le lion, l'once, les tigres, les léopards, les panthères, les dragons, les serpents, tous avec leurs antipathies à leurs pieds, y lancent des regards menaçants. Une grotte obscure borne la vue, au travers de laquelle l'œil ne laisse pas de découvrir un éloignement merveilleux que fait la perspective. Quatre monstres ailés et quatre rampants enferment Hypsipile, et semblent prêts à la dévorer.

SCÈNE V.

HYPSIPILE.

Que vois-je? où suis-je? ô dieux! quels abymes ouverts
Exhalent jusqu'à moi les vapeurs des enfers!
Que d'yeux étincelants sous d'horribles paupières
Mêlent au jour qui fuit d'effroyables lumières!
O toi, qui crois par-là te faire redouter,
Si tu l'as espéré, cesse de t'en flatter.
Tu perds de ton grand art la force ou l'imposture,
A t'armer contre moi de toute la nature.
L'amour au désespoir ne peut craindre la mort :
Dans un pareil naufrage elle ouvre un heureux port.
Hâtez, monstres, hâtez votre approche fatale.
Mais immoler ainsi ma vie à ma rivale!
Cette honte est pour moi pire que le trépas.
Je ne veux plus mourir, monstres, n'avancez pas.

UNE VOIX, *derrière le théâtre.*

Monstres, n'avancez pas, une reine l'ordonne;
Respectez ses appas;

Suivez les lois qu'elle vous donne :
Monstres, n'avancez pas.

(Les monstres s'arrêtent sitôt que cette voix chante.)

HYPSIPILE. Quel favorable écho, pendant que je soupire,
Répète mes frayeurs avec un tel empire?
Et d'où vient que, frappés par ces divins accents,
Ces monstres tout-à-coup deviennent impuissants?

LA VOIX. C'est l'amour qui fait ce miracle,
Et veut plus faire en ta faveur;
N'y mets donc point d'obstacle;
Aime qui t'aime, et donne cœur pour cœur.

HYPSIPILE. Quel prodige nouveau ! cet amas de nuages
Vient-il dessus ma tête éclater en orages ?
Vous qui nous gouvernez, dieux, quel est votre but?
M'annoncez-vous par-là ma perte ou mon salut?
Le nuage descend, il s'arrête, il s'entr'ouvre ;
Et je vois... Mais, ô dieux, qu'est-ce que j'y découvre?
Seroit-ce bien le prince?

Un nuage descend jusqu'à terre, et, s'y séparant en deux moitiés qui se perdent chacune de son côté, il laisse sur le théâtre le prince Absyrte.

SCÈNE VI.

ABSYRTE, HYPSIPILE.

ABSYRTE. Oui, madame, c'est lui
Dont l'amour vous apporte un ferme et sûr appui;
Le même qui, pour vous courant à son supplice,
Contre un ingrat trop cher a demandé justice,
Le même vient encor dissiper votre peur.
J'ai parlé contre moi, j'agis contre ma sœur;
Et, sitôt que je vois quelque espoir de vous plaire,
Je ne me connois plus, je cesse d'être frère.
Monstres, disparoissez; fuyez de ces beaux yeux
Que vous avez en vain obsédés en ces lieux.

(Tous les monstres s'envolent ou fondent sous terre, et Absyrte continue.)

Et vous, divin objet, n'en ayez plus d'alarmes ;
Pour détruire le reste il faudroit d'autres charmes :
Contre ceux qu'on pressoit de vous faire périr,
Je n'avois que les airs par où vous secourir :

Et d'un art tout puissant les forces inconnues
Ne me laissoient ouvert que le milieu des nues :
Mais le mien, quoique moindre, a pleine autorité
De nous faire sortir d'un séjour enchanté.
Allons, madame.

HYPSIPILE. Allons, prince trop magnanime,
Prince digne en effet de toute mon estime.

ABSYRTE. N'aurez-vous rien de plus pour des vœux si constants?
Et ne pourrai-je...

HYPSIPILE. Allons, et laissez faire au temps.

ACTE QUATRIÈME.

Ce théâtre horrible fait place à un plus agréable : c'est le désert où Médée a de coutume[1] de se retirer pour faire ses enchantements. Il est tout de rochers qui laissent sortir de leurs fentes quelques filaments d'herbes rampantes et quelques arbres moitié verts et moitié secs; ces rochers sont d'une pierre blanche et luisante; de sorte que, comme l'autre théâtre étoit fort chargé d'ombres, le changement subit de l'une à l'autre fait qu'il semble qu'on passe de la nuit au jour.

SCÈNE I.

ABSYRTE, MÉDÉE.

MÉDÉE. Qui donne cette audace à votre inquiétude,
Prince, de me troubler jusqu'en ma solitude?
Avez-vous oublié que dans ces tristes lieux
Je ne souffre que moi, les ombres, et les dieux,
Et qu'étant par mon art consacrés au silence,
Aucun ne peut sans crime y mêler sa présence?

ABSYRTE. De vos bontés, ma sœur, c'est sans doute abuser;
Mais l'ardeur d'un amant a droit de tout oser.
C'est elle qui m'amène en ces lieux solitaires,
Où votre art fait agir ses plus secrets mystères,
Vous demander un charme à détacher un cœur,
A dérober une ame à son premier vainqueur.

MÉDÉE. Hélas! cet art, mon frère, impuissant sur les ames,
Ne sait que c'est d'éteindre ou d'allumer des flammes;

[1] On disoit alors *avoir de coutume* avec la préposition. (Voy. NICOT, *Trésor de la langue françoise*, au mot *Coutume*.)

Et s'il a sur le reste un absolu pouvoir,
Loin de charmer les cœurs, il n'y sauroit rien voir.
Mais n'avancez-vous rien sur celui d'Hypsipile?
Son péril, son effroi vous est-il inutile?
Après ce stratagème entre nous concerté,
Elle vous croit devoir et vie et liberté;
Et son ingratitude au dernier point éclate,
Si d'une ombre d'espoir cet effroi ne vous flatte.

ABSYRTE. Elle croit qu'en votre art aussi savant que vous,
Je prends plaisir pour elle à rabattre vos coups;
Et, sans rien soupçonner de tout notre artifice,
Elle doit tout, dit-elle, à ce rare service:
Mais, à moins toutefois que de perdre l'espoir,
Du côté de l'amour rien ne peut l'émouvoir.

MÉDÉE. L'espoir qu'elle conserve aura peu de durée,
Puisque Jason en veut à la toison dorée,
Et qu'à la conquérir faire le moindre effort
C'est se livrer soi-même et courir à la mort.
Oui, mon frère, prenez un esprit plus tranquille,
Si la mort d'un rival vous assure Hypsipile;
Et croyez...

ABSYRTE. Ah! ma sœur, ce seroit me trahir
Que de perdre Jason sans le faire haïr.
L'ame de cette reine, à la douleur ouverte,
A toute la famille imputeroit sa perte,
Et m'envelopperoit dans le juste courroux
Qu'elle auroit pour le roi, qu'elle prendroit pour vous.
Faites donc qu'il vous aime, afin qu'on le haïsse.
Qu'on regarde sa mort comme un digne supplice.
Non que je la souhaite; il s'est vu trop aimé
Pour n'en présumer pas votre esprit alarmé;
Je ne veux pas non plus chercher jusqu'en votre ame
Les sentiments qu'y laissent une si belle flamme:
Arrêtez seulement ce héros sous vos lois,
Et disposez sans moi du reste à votre choix.
S'il doit mourir, qu'il meure en amant infidèle;
S'il doit vivre, qu'il vive en esclave rebelle;
Et qu'on n'aye aucun lieu dans l'un ni l'autre sort,
Ni de l'aimer vivant, ni de le plaindre mort.
C'est ce que je demande à cette amitié pure

Qu'avec le jour pour moi vous donna la nature.
MÉDÉE. Puis-je m'en faire aimer sans l'aimer à mon tour,
Et pour un cœur sans foi me souffrir de l'amour?
Puis-je l'aimer, mon frère, au moment qu'il n'aspire
Qu'à ce trésor fatal dont dépend votre empire?
Ou si par nos taureaux il se fait déchirer,
Voulez-vous que je l'aime, afin de le pleurer?
ABSYRTE. Aimez ou n'aimez pas, il suffit qu'il vous aime;
Et quant à ces périls pour notre diadème,
Je ne suis pas de ceux dont le crédule esprit
S'attache avec scrupule à ce qu'on leur prédit.
Je sais qu'on n'entend point de telles prophéties
Qu'après que par l'effet elles sont éclaircies;
Et que, quoi qu'il en soit, le sceptre de Lemnos
A de quoi réparer la perte de Colchos.
Ces climats désolés où même la nature
Ne tient que de votre art ce qu'elle a de verdure,
Où nos plus beaux jardins n'ont ni roses ni lis
Dont par votre savoir ils ne soient embellis,
Sont-ils à comparer à ces charmantes îles
Où nos maux trouveroient de glorieux asiles?
Tomber à bas d'un trône est un sort rigoureux;
Mais quitter l'un pour l'autre est un échange heureux.
MÉDÉE. Un amant tel que vous, pour gagner ce qu'il aime,
Changeroit sans remords d'air et de diadème...
Comme j'ai d'autres yeux, j'ai d'autres sentiments,
Et ne me règle pas sur vos attachements.
Envoyez-moi ma sœur, que je puisse avec elle
Pourvoir au doux succès d'une flamme si belle.
Ménagez cependant un si cher intérêt:
Faites effort à plaire autant comme on vous plaît.
Pour Jason, je saurai de sorte m'y conduire,
Que, soit qu'il vive ou meure, il ne pourra vous nuire.
Allez sans perdre temps, et laissez-moi rêver
Aux beaux commencements que je veux achever.

SCÈNE II.

MÉDÉE.

Tranquille et vaste solitude,

Qu'à votre calme heureux j'ose en vain recourir!
Et que la rêverie est mal propre à guérir
D'une peine qui plaît la flatteuse habitude!
J'en viens soupirer seule au pied de vos rochers;
Et j'y porte avec moi dans mes vœux les plus chers
Mes ennemis les plus à craindre :
Plus je crois les dompter, plus je leur obéis;
Ma flamme s'en redouble; et plus je veux l'éteindre,
Plus moi-même je m'y trahis.

C'est en vain que tout alarmée
J'envisage à quels maux s'expose un inconstant :
L'amour tremble à regret dans mon esprit flottant;
Et, timide à l'aimer, je meurs d'en être aimée.
Ainsi j'adore et crains son manquement de foi;
Je m'offre et me refuse à ce que je prévoi :
Son change me plaît et m'étonne.
Dans l'espoir le plus doux j'ai tout à soupçonner;
Et, bien que tout mon cœur obstinément se donne,
Ma raison n'ose me donner.

Silence, raison importune;
Est-il temps de parler quand mon cœur s'est donné?
Du bien que tu lui veux ce lâche est si gêné,
Que ton meilleur avis lui tient lieu d'infortune.
Ce que tu mets d'obstacle à ses desirs mutins
Anime leur révolte et le livre aux destins
Contre qui tu prends sa défense :
Ton effort odieux ne sert qu'à les hâter;
Et ton cruel secours lui porte par avance
Tous les maux qu'il doit redouter.

Parle toutefois pour sa gloire;
Donne encor quelques lois à qui te fait la loi;
Tyrannise un tyran qui triomphe de toi,
Et par un faux trophée usurpe sa victoire.
S'il est vrai que l'amour te vole tout mon cœur,
Exile de mes yeux cet insolent vainqueur,
Dérobe-lui tout mon visage;
Et, si mon ame cède à mes feux trop ardents,

Sauve tout le dehors du honteux esclavage
Qui t'enlève tout le dedans.

SCÈNE III.

JUNON, MÉDÉE.

MÉDÉE. L'avez-vous vu, ma sœur, cet amant infidèle?
Que répond-il aux pleurs d'une reine si belle?
Souffre-t-il par pitié qu'ils en fassent un roi?
A-t-il encor le front de vous parler de moi?
Croit-il qu'un tel exemple ait su si peu m'instruire,
Qu'il lui laisse encor lieu de me pouvoir séduire?
JUNON. Modérez ces chaleurs de votre esprit jaloux;
Prenez des sentiments plus justes et plus doux;
Et sans vous emporter souffrez que je vous die...
MÉDÉE. Qu'il pense m'acquérir par cette perfidie?
Et que ce qu'il fait voir de tendresse et d'amour,
Si j'ose l'accepter, m'en garde une à mon tour?
Un volage, ma sœur, a beau faire et beau dire,
On peut toujours douter pour qui son cœur soupire;
Sa flamme à tous moments peut prendre un autre cours,
Et qui change une fois peut changer tous les jours.
Vous, qui vous préparez à prendre sa défense,
Savez-vous, après tout, s'il m'aime ou s'il m'offense?
Lisez-vous dans son cœur pour voir ce qui s'y fait,
Et si j'ai de ses feux l'apparence ou l'effet?
JUNON. Quoi! vous vous offensez d'Hypsipile quittée!
D'Hypsipile pour vous à vos yeux maltraitée!
Vous, son plus cher objet! vous de qui hautement
En sa présence même il s'est nommé l'amant!
C'est mal vous acquitter de la reconnoissance
Qu'une autre croiroit due à cette préférence.
Voyez mieux qu'un héros si grand, si renommé,
Auroit peu fait pour vous, s'il n'avoit rien aimé.
En ces tristes climats qui n'ont que vous d'aimable,
Où rien ne s'offre aux yeux qui vous soit comparable,
Un cœur qu'un autre objet ne peut vous disputer
Vous porte peu de gloire à se laisser dompter.
Mais Hypsipile est belle, et joint au diadème
Un amour assez fort pour mériter qu'on l'aime;

Et quand, malgré son trône, et malgré sa beauté,
Et malgré son amour, vous l'avez emporté,
Que ne devez-vous point à l'illustre victoire
Dont ce choix obligeant vous assure la gloire?
Peut-il de vos attraits faire mieux voir le prix,
Que par le don d'un cœur qu'Hypsipile avoit pris?
Pouvez-vous sans chagrin refuser un hommage
Qu'une autre lui demande avec tant d'avantage?
Pouvez-vous d'un tel don faire si peu d'état,
Sans vouloir être ingrate, et l'être avec éclat?
Si c'est votre dessein, en faisant la cruelle,
D'obliger ce héros à retourner vers elle,
Vous en pourrez avoir un succès assez prompt;
Sinon...

MÉDÉE. Plutôt la mort qu'un si honteux affront.
Je ne souffrirai point qu'Hypsipile me brave,
Et m'enlève ce cœur que j'ai vu mon esclave.
Je voudrois avec vous en vain le déguiser;
Quand je l'ai vu pour moi tantôt la mépriser,
Qu'à ses yeux, sans nous mettre un moment en balance,
Il m'a si hautement donné la préférence,
J'ai senti des transports que mon esprit discret
Par un soudain adieu n'a cachés qu'à regret.
Je ne croirai jamais qu'il soit douceur égale
A celle de se voir immoler sa rivale,
Qu'il soit pareille joie; et je mourrois, ma sœur,
S'il falloit qu'à son tour elle eût même douceur.

JUNON. Quoi! pour vous cette honte est un malheur extrême?
Ah! vous l'aimez encor!

MÉDÉE. Non; mais je veux qu'il m'aime.
Je veux, pour éviter un si mortel ennui,
Le conserver à moi, sans me donner à lui,
L'arrêter sous mes lois, jusqu'à ce qu'Hypsipile
Lui rende de son cœur la conquête inutile,
Et que le prince Absyrte ayant reçu sa foi,
L'ait mise hors d'état de triompher de moi.
Lors, par un juste exil punissant l'infidèle,
Je n'aurai plus de peur qu'il me traite comme elle;
Et je saurai sur lui nous venger toutes deux,
Sitôt qu'il n'aura plus à qui porter ses vœux.

JUNON. Vous vous promettez plus que vous ne voudrez faire,
Et vous n'en croirez pas toute cette colère.
MÉDÉE. Je ferai plus encor que je ne me promets,
Si vous pouvez, ma sœur, quitter ses intérêts.
JUNON. Quelque chers qu'ils me soient, je veux bien m'y contraindre;
Et, pour mieux vous ôter tout sujet de me craindre,
Le voilà qui paroît, je vous laisse avec lui.
Vous me rappellerez s'il a besoin d'appui.

SCÈNE IV.

JASON, MÉDÉE.

MÉDÉE. Êtes-vous prêt, Jason, d'entrer dans la carrière?
Faut-il du champ de Mars vous ouvrir la barrière,
Vous donner nos taureaux pour tracer des sillons
D'où naîtront contre vous de soudains bataillons?
Pour dompter ces taureaux et vaincre ces gens d'armes,
Avez-vous d'Hypsipile emprunté quelques charmes?
Je ne demande point quel est votre souci:
Mais, si vous la cherchez, elle n'est pas ici;
Et, tandis qu'en ces lieux vous perdez votre peine,
Mon frère vous pourroit enlever cette reine.
Jason, prenez-y garde, il faut moins s'éloigner
D'un objet qu'un rival s'efforce de gagner,
Et prêter un peu moins les faveurs de l'absence
A ce qui peut entre eux naître d'intelligence.
Mais j'ai tort, je l'avoue, et je raisonne mal;
Vous êtes trop aimé pour craindre un tel rival;
Vous n'avez qu'à paroître, et, sans autre artifice,
Un coup d'œil détruira ce qu'il rend de service.
JASON. Qu'un si cruel reproche à mon cœur seroit doux
S'il avoit pu partir d'un sentiment jaloux,
Et si par cette injuste et douteuse colère
Je pouvois m'assurer de ne vous pas déplaire!
Sans raison toutefois j'ose m'en défier;
Il ne me faut que vous pour me justifier.
Vous avez trop bien vu l'effet de vos mérites
Pour garder un soupçon de ce que vous me dites;
Et du change nouveau que vous me supposez
Vous me défendez mieux que vous ne m'accusez.

Si vous avez pour moi vu l'amour d'Hypsipile,
Vous n'avez pas moins vu sa constance inutile;
Que ses plus doux attraits, pour qui j'avois brûlé,
N'ont rien que mon amour ne vous aye immolé;
Que toute sa beauté rehausse votre gloire;
Et que son sceptre même enfle votre victoire :
Ce sont des vérités que vous vous dites mieux,
Et j'ai tort de parler où vous avez des yeux.

MÉDÉE. Oui, j'ai des yeux, ingrat, meilleurs que tu ne penses,
Et vois jusqu'en ton cœur tes fausses préférences.
Hypsipile à ma vue a reçu des mépris;
Mais, quand je n'y suis plus, qu'est-ce que tu lui dis?
Explique, explique encor ce soupir tout de flamme
Qui vers ce cher objet poussoit toute ton ame,
Et fais-moi concevoir jusqu'où vont tes malheurs
De soupirer pour elle et de prétendre ailleurs.
Redis-moi les raisons dont tu l'as apaisée,
Dont jusqu'à me braver tu l'as autorisée,
Qu'il te faut la toison pour revoir tes parents,
Qu'à ce prix je te plais, qu'à ce prix tu te vends.
Je tenois cher le don d'une amour si parfaite;
Mais, puisque tu te vends, va chercher qui t'achète,
Perfide, et porte ailleurs cette vénale foi
Qu'obtiendroit ma rivale à même prix que moi.
Il est, il est encor des ames toutes prêtes
A recevoir mes lois et grossir mes conquêtes;
Il est encor des rois dont je fais le desir;
Et, si parmi tes Grecs il me plaît de choisir,
Il en est d'attachés à ma seule personne,
Qui n'ont jamais su l'art d'être à qui plus leur donne,
Qui, trop contents d'un cœur dont tu fais peu de cas,
Méritent la toison qu'ils ne demandent pas,
Et que pour toi mon ame, hélas! trop enflammée,
Auroit pu te donner, si tu m'avois aimée.

JASON. Ah! si le pur amour peut mériter ce don,
A qui peut-il, madame, être dû qu'à Jason?
Ce refus surprenant que vous m'avez vu faire,
D'une vénale ardeur n'est pas le caractère.
Le trône qu'à vos yeux j'ai traité de mépris
En seroit pour tout autre un assez digne prix;

Et rejeter pour vous l'offre d'un diadème,
Si ce n'est vous aimer, j'ignore comme on aime.
Je ne me défends point d'une civilité
Que du bandeau royal vouloit la majesté.
Abandonnant pour vous une reine si belle,
J'ai poussé par pitié quelques soupirs vers elle :
J'ai voulu qu'elle eût lieu de se dire en secret
Que je change par force et la quitte à regret;
Que, satisfaite ainsi de son propre mérite,
Elle se consolât de tout ce qui l'irrite;
Et que l'appât flatteur de cette illusion
La vengeât un moment de sa confusion.
Mais quel crime ont commis ces compliments frivoles?
Des paroles enfin ne sont que des paroles;
Et quiconque possède un cœur comme le mien
Doit se mettre au-dessus d'un pareil entretien.
Je n'examine point, après votre menace,
Quelle foule d'amants brigue chez vous ma place.
Cent rois, si vous voulez, vous consacrent leurs vœux,
Je le crois; mais aussi je suis roi si je veux;
Et je n'avance rien touchant le diadème
Dont il faille chercher de témoins que vous-même.
Si par le choix d'un roi vous pouvez me punir,
Je puis vous imiter, je puis vous prévenir;
Et si je me bannis par-là de ma patrie,
Un exil couronné peut faire aimer la vie.
Mille autres en ma place, au lieu de s'alarmer...

MÉDÉE. Eh bien ! je t'aimerai, s'il ne faut que t'aimer :
Malgré tous ces héros, malgré tous ces monarques,
Qui m'ont de leur amour donné d'illustres marques,
Malgré tout ce qu'ils ont et de cœur et de foi,
Je te préfère à tous, si tu ne veux que moi.
Fais voir, en renonçant à ta chère patrie,
Qu'un exil avec moi peut faire aimer la vie;
Ose prendre à ce prix le nom de mon époux.

JASON. Oui, madame, à ce prix tout exil m'est trop doux;
Mais je veux être aimé, je veux pouvoir le croire;
Et vous ne m'aimez pas, si vous n'aimez ma gloire;
L'ordre de mon destin l'attache à la toison,
C'est d'elle que dépend tout l'honneur de Jason.

Ah! si le ciel l'eût mise au pouvoir d'Hypsipile,
Que j'en aurois trouvé la conquête facile!
Ma passion, pour vous, a beau l'abandonner,
Elle m'offre encor tout ce qu'elle peut donner;
Malgré mon inconstance elle aime sans réserve.

MÉDÉE. Et moi, je n'aime point, à moins que je te serve?
Cherche un autre prétexte à lui rendre ta foi;
J'aurai soin de ta gloire aussi bien que de toi.
Si ce noble intérêt te donne tant d'alarmes,
Tiens, voilà de quoi vaincre et taureaux et gens d'armes;
Laisse à tes compagnons combattre le dragon,
Ils veulent comme toi leur part à la toison;
Et comme ainsi qu'à toi la gloire leur est chère,
Ils ne sont pas ici pour te regarder faire.
Zéthès et Calaïs, ces héros emplumés,
Qu'aux routes des oiseaux leur naissance a formés,
Y préparent déja leurs ailes enhardies
D'avoir pour coup d'essai triomphé des harpies;
Orphée avec ses chants se promet le bonheur
D'assoupir...

JASON. Ah! madame, ils auront tout l'honneur
Ou du moins j'aurai part moi-même à leur défaite,
Si je laisse comme eux la conquête imparfaite:
Il me la faut entière; et je veux vous devoir...

MÉDÉE. Va, laisse quelque chose, ingrat, en mon pouvoir;
J'en ai déja trop fait pour une ame infidèle.
Adieu. Je vois ma sœur; délibère avec elle:
Et songe qu'après tout ce cœur que je te rends,
S'il accepte un vainqueur, ne veut point de tyrans;
Que s'il aime ses fers, il hait tout esclavage;
Qu'on perd souvent l'acquis à vouloir davantage;
Qu'il faut subir la loi de qui peut obliger,
Et que qui veut un don ne doit pas l'exiger.
Je ne te dis plus rien: va rejoindre Hypsipile,
Va reprendre auprès d'elle un destin plus tranquille;
Ou si tu peux, volage, encor la dédaigner,
Choisis en d'autres lieux qui te fasse régner.
Je n'ai pour t'acheter sceptres ni diadèmes,
Mais telle que je suis crains-moi, si tu ne m'aimes.

SCÈNE V.

JUNON, JASON, L'AMOUR.

L'Amour est dans le ciel de Vénus.

JUNON. A bien examiner l'éclat de ce grand bruit,
Hypsipile vous sert plus qu'elle ne vous nuit.
Ce n'est pas qu'après tout ce courroux ne m'étonne;
Médée à sa fureur un peu trop s'abandonne.
L'Amour tient assez mal ce qu'il m'avoit promis,
Et peut-être avez-vous trop de dieux ennemis.
Tous veulent à l'envi faire la destinée
Dont se doit signaler cette grande journée;
Tous se sont assemblés exprès chez Jupiter
Pour en résoudre l'ordre, ou pour le contester;
Et je vous plains, si ceux qui daignoient vous défendre
Au plus nombreux parti sont forcés de se rendre.
Le ciel s'ouvre, et pourra nous donner quelque jour :
C'est celui de Vénus, j'y vois encor l'Amour;
Et puisqu'il n'en est pas, toute cette assemblée
Par sa rébellion pourra se voir troublée.
Il veut parler à nous; écoutez quel appui
Le trouble où je vous vois peut espérer de lui.

Le ciel s'ouvre, et fait voir le palais de Vénus, composé de termes à face humaine et revêtus de gaze d'or, qui lui servent de colonnes : le lambris n'en est pas moins riche. L'Amour y paroît seul; et sitôt qu'il a parlé il s'élance en l'air, et traverse le théâtre en volant, non pas d'un côté à l'autre, comme se font les vols ordinaires, mais d'un bout à l'autre, en tirant vers les spectateurs; ce qui n'a point encore été pratiqué en France de cette manière.

L'AMOUR. Cessez de m'accuser, soupçonneuse déesse;
Je sais tenir promesse :
C'est en vain que les dieux s'assemblent chez leur roi;
Je vais bien leur faire connoître
Que je suis quand je veux leur véritable maître,
Et que de ce grand jour le destin est à moi.
Toi, si tu sais aimer, ne crains rien de funeste,
Obéis à Médée, et j'aurai soin du reste.

JUNON. Ces favorables mots vous ont rendu le cœur.

JASON. Mon espoir abattu reprend d'eux sa vigueur.
Allons, déesse, allons; et, sûrs de l'entreprise,
Reportons à Médée une ame plus soumise.

JUNON. Allons, je veux encor seconder vos projets,
Sans remonter au ciel qu'après leurs pleins effets.

ACTE CINQUIÈME.

Ce dernier spectacle présente à la vne une forêt épaisse, composée de divers arbres entrelacés ensemble, et si touffus qu'il est aisé de juger que le respect qu'on porte au dieu Mars, à qui elle est consacrée, fait qu'on n'ose en couper aucunes branches, ni même brosser au travers : les trophées d'armes appendus au haut de la plupart de ces arbres marquent encore plus particulièrement qu'elle appartient à ce dieu. La toison d'or est sur le plus élevé, qu'on voit seul de son rang au milieu de cette forêt; et la perspective du fond fait paroître en éloignement la rivière du Phase, avec le navire Argo, qui semble n'attendre plus que Jason et sa conquête pour partir.

SCÈNE I.

ABSYRTE, HYPSIPILE.

ABSYRTE. Voilà ce prix fameux où votre ingrat aspire,
Ce gage où les destins attachent notre empire,
Cette toison enfin, dont Mars est si jaloux :
Chacun impunément la peut voir comme nous;
Ce monstrueux dragon, dont les fureurs la gardent,
Semble exprès se cacher aux yeux qui la regardent;
Il laisse agir sans crainte un curieux desir,
Et ne fond que sur ceux qui s'en veulent saisir.
Lors, d'un cri qui suffit à punir tout leur crime,
Sous leur pied téméraire il ouvre un noir abyme,
A moins qu'on n'ait déja mis au joug nos taureaux,
Et fait mordre la terre aux escadrons nouveaux
Que des dents d'un serpent la semence animée
Doit opposer sur l'heure à qui l'aura semée;
Sa voix perdant alors cet effroyable éclat,
Contre les ravisseurs le réduit au combat.
Telles furent les lois que Circé par ses charmes
Sut faire à ce dragon, aux taureaux, aux gens d'armes;
Circé, sœur de mon père, et fille du Soleil,
Circé, de qui ma sœur tient cet art sans pareil
Dont tantôt à vous perdre eût abusé sa rage,
Si ce peu que du ciel j'en eus pour mon partage,
Et que je vous consacre aussi bien que mes jours,
Par le milieu des airs n'eût porté du secours.

HYPSIPILE. Je n'oublierai jamais que sa jalouse envie
Se fût sans vos bontés sacrifié ma vie ;
Et, pour dire encor plus, ce penser m'est si doux,
Que si j'étois à moi je voudrois être à vous.
Mais un reste d'amour retient dans l'impuissance
Ces sentiments d'estime et de reconnoissance.
J'ai peine, je l'avoue, à me le pardonner ;
Mais enfin je dois tout, et n'ai rien à donner.
Ce qu'à vos yeux surpris Jason m'a fait d'outrage
N'a pas encor rompu cette foi qui m'engage ;
Et, malgré les mépris qu'il en montre aujourd'hui,
Tant qu'il peut être à moi je suis encore à lui.
Mon espoir chancelant dans mon ame inquiète
Ne veut pas lui prêter l'exemple qu'il souhaite,
Ni que cet infidèle ait de quoi se vanter
Qu'il ne se donne ailleurs qu'afin de m'imiter.
Pour changer avec gloire il faut qu'il me prévienne,
Que sa foi violée ait dégagé la mienne,
Et que l'hymen ait joint au mépris qu'il en fait
D'un entier changement l'irrévocable effet.
Alors, par son parjure à moi-même rendue,
Mes sentiments d'estime auront plus d'étendue ;
Et, dans la liberté de faire un second choix,
Je saurai mieux penser à ce que je vous dois.

ABSYRTE. Je ne sais si ma sœur voudra prendre assurance
Sur des serments trompeurs que rompt son inconstance :
Mais je suis sûr qu'à moins qu'elle rompe son sort,
Ce que feroit l'hymen vous l'aurez par sa mort.
Il combat nos taureaux ; et telle est leur furie,
Qu'il faut qu'il y périsse, ou lui doive la vie.

HYPSIPILE. Il combat vos taureaux ! Ah ! que me dites-vous?

ABSYRTE. Qu'il n'en peut plus sortir que mort, ou son époux.

HYPSIPILE. Ah ! prince, votre sœur peut croire encor qu'il m'aime,
Et sur ce faux soupçon se venger elle-même.
Pour bien rompre le coup d'un malheur si pressant
Peut-être que son art n'est pas assez puissant :
De grace, en ma faveur joignez-y tout le vôtre ;
Et si.....

ABSYRTE. Quoi ! vous voulez qu'il vive pour une autre?

HYPSIPILE. Oui, qu'il vive, et laissons tout le reste au hasard.

ABSYRTE. Ah ! reine, en votre cœur il garde trop de part ;
Et, s'il faut vous parler avec une ame ouverte,
Vous montrez trop d'amour pour empêcher sa perte.
Votre rivale et moi nous en sommes d'accord :
A moins que vous m'aimiez, votre Jason est mort.
Ma sœur n'a pas pour vous un sentiment si tendre,
Qu'elle aime à le sauver afin de vous le rendre ;
Et je ne suis pas homme à servir mon rival,
Quand vous rendez pour moi mon secours si fatal.
Je ne le vois que trop, pour prix de mes services
Vous destinez mon ame à de nouveaux supplices.
C'est m'immoler à lui que de le secourir ;
Et lui sauver le jour, c'est me faire périr.
Puisqu'il faut qu'un des deux cesse aujourd'hui de vivre,
Je vais hâter sa perte, où lui-même il se livre :
Je veux bien qu'on l'impute à mon dépit jaloux ;
Mais vous, qui m'y forcez, ne l'imputez qu'à vous.

HYPSIPILE. Ce reste d'intérêt que je prends en sa vie
Donne trop d'aigreur, prince, à votre jalousie.
Ce qu'on a bien aimé, l'on ne peut le haïr
Jusqu'à le vouloir perdre, ou jusqu'à le trahir.
Ce vif ressentiment qu'excite l'inconstance
N'emporte pas toujours jusques à la vengeance ;
Et quand même on la cherche, il arrive souvent
Qu'on plaint mort un ingrat qu'on détestoit vivant.
Quand je me défendois sur la foi qui m'engage,
Je voulois à vos feux épargner cet ombrage ;
Mais puisque le péril a fait parler l'amour,
Je veux bien qu'il éclate et se montre en plein jour.
Oui, j'aime encor Jason, et l'aimerai sans doute
Jusqu'à l'hymen fatal que ma flamme redoute.
Je regarde son cœur encor comme mon bien,
Et donnerois encor tout mon sang pour le sien.
Vous m'aimez, et j'en suis assez persuadée
Pour me donner à vous s'il se donne à Médée :
Mais si, par jalousie, ou par raison d'état,
Vous le laissez tous deux périr dans ce combat,
N'attendez rien de moi que ce qu'ose la rage
Quand elle est une fois maîtresse d'un courage,
Que les pleines fureurs d'un désespoir d'amour.

Vous me faites trembler, tremblez à votre tour;
Prenez soin de sa vie, ou perdez cette reine;
Et si je crains sa mort, craignez aussi ma haine.

SCÈNE II.

AÆTES, ABSYRTE, HYPSIPILE.

AÆTES. Ah! madame, est-ce là cette fidélité
Que vous gardez aux droits de l'hospitalité?
Quand pour vous je m'oppose aux destins de ma fille,
A l'espoir de mon fils, aux vœux de ma famille;
Quand je presse un héros de vous rendre sa foi,
Vous prêtez à son bras des charmes contre moi;
De sa témérité vous vous faites complice
Pour renverser un trône où je vous fais justice;
Comme si c'étoit peu de posséder Jason
Si pour don nuptial il n'avoit la toison;
Et que sa foi vous fût indignement offerte,
A moins que son destin éclatât par ma perte!

HYPSIPILE. Je ne sais pas, seigneur, à quel point vous réduit
Cette témérité de l'ingrat qui me fuit:
Mais je sais que mon cœur ne joint à son envie
Qu'un timide souhait en faveur de sa vie;
Et que si je savois ce grand art de charmer,
Je ne m'en servirois que pour m'en faire aimer.

AÆTES. Ah! je n'ai que trop cru vos plaintes ajustées
A des illusions entre vous concertées;
Et les dehors trompeurs d'un dédain préparé
N'ont que trop ébloui mon œil mal éclairé.
Oui, trop d'ardeur pour vous, et trop peu de lumière,
M'ont conduit en aveugle à ma ruine entière.
Ce pompeux appareil que souteno ient les vents,
Ces tritons tout autour rangés comme suivants,
Montroient bien qu'en ces lieux vous n'étiez abordée
Que par un art plus fort que celui de Médée.
D'un naufrage affecté l'histoire sans raison
Déguisoit le secours amené pour Jason;
Et vos pleurs ne sembloient m'en demander vengeance
Que pour mieux faire place à votre intelligence.

HYPSIPILE. Que ne sont vos soupçons autant de vérités!
Et que ne puis-je ici ce que vous m'imputez!

ABSYRTE. Qu'a fait Jason, seigneur, et quel mal vous menace,
Quand nous voyons encor la toison en sa place?
ÆTES. Nos taureaux sont domptés, nos gens d'armes défaits,
Absyrte; après cela crains les derniers effets.
ABSYRTE. Quoi! son bras...
ÆTES. Oui, son bras secondé par ses charmes
A dompté nos taureaux, et défait nos gens d'armes;
Juge si le dragon pourra faire plus qu'eux!
Ils ont poussé d'abord de gros torrents de feux;
Ils l'ont enveloppé d'une épaisse fumée,
Dont sur toute la plaine une nuit s'est formée;
Mais, après ce nuage en l'air évaporé,
On les a vus au joug, et le champ labouré:
Lui, sans aucun effroi, comme maître paisible,
Jetoit dans les sillons cette semence horrible
D'où s'élève aussitôt un escadron armé,
Par qui de tous côtés il se trouve enfermé.
Tous n'en veulent qu'à lui, mais son ame plus fière
Ne daigne contre eux tous s'armer que de poussière.
A peine il la répand, qu'une commune erreur
D'eux tous, l'un contre l'autre, anime la fureur;
Ils s'entr'immolent tous au commun adversaire;
Tous pensent le percer quand ils percent leur frère:
Leur sang partout regorge, et Jason au milieu
Reçoit ce sacrifice en posture d'un dieu:
Et la terre, en courroux de n'avoir pu lui nuire,
Rengloutit l'escadron qu'elle vient de produire.
On va bientôt, madame, achever à vos yeux
Ce qu'ébauche par-là votre abord en ces lieux.
Soit Jason, soit Orphée, ou les fils de Borée,
Ou par eux ou par lui ma perte est assurée;
Et l'on va faire hommage à votre heureux secours
Du destin de mon sceptre et de mes tristes jours.
HYPSIPILE. Connoissez mieux, seigneur, la main qui vous offense;
Et lorsque je perds tout, laissez-moi l'innocence.
L'ingrat qui me trahit est secouru d'ailleurs.
Ce n'est que de chez vous que partent vos malheurs,
Chez vous en est la source, et Médée elle-même
Rompt son art par son art, pour plaire à ce qu'elle aime.
ABSYRTE. Ne l'en accusez point, elle hait trop Jason.

De sa haine, seigneur, vous savez la raison :
La toison préférée aigrit trop son courage
Pour craindre qu'il en tienne un si grand avantage ;
Et, si contre son art ce prince a réussi,
C'est qu'on le sait en Grèce autant ou plus qu'ici.

AÆTES. Ah ! que tu connois mal jusqu'à quelle manie
D'un amour déréglé passe la tyrannie !
Il n'est rang, ni pays, ni père, ni pudeur,
Qu'épargne de ses feux l'impérieuse ardeur.
Jason plut à Médée, et peut encor lui plaire.
Peut-être es-tu toi-même ennemi de ton père,
Et consens que ta sœur, par ce présent fatal,
S'assure d'un amant qui seroit ton rival.
Tout mon sang révolté trahit mon espérance :
Je trouve ma ruine où fut mon assurance ;
Le destin ne me perd que par l'ordre des miens ;
Et mon trône est brisé par ses propres soutiens.

ABSYRTE. Quoi ! seigneur, vous croiriez qu'une action si noire...

AÆTES. Je sais ce qu'il faut craindre, et non ce qu'il faut croire.
Dans cette obscurité tout me devient suspect.
L'amour aux droits du sang garde peu de respect :
Ce même amour d'ailleurs peut forcer cette reine
A répondre à nos soins par des effets de haine ;
Et Jason peut avoir lui-même en ce grand art
Des secrets dont le ciel ne nous fit point de part.
Ainsi, dans les rigueurs de mon sort déplorable,
Tout peut être innocent, tout peut être coupable :
Je ne cherche qu'en vain à qui les imputer ;
Et, ne discernant rien, j'ai tout à redouter.

HYPSIPILE. La vérité, seigneur, se va faire connoître :
A travers ces rameaux je vois venir mon traître.

SCÈNE III.

AÆTES, ABSYRTE, HYPSIPILE, JASON, ORPHÉE, ZÉTHÈS, CALAÏS.

HYPSIPILE. Parlez, parlez, Jason ; dites sans feinte au roi
Qui vous seconde ici de Médée ou de moi ;
Dites, est-ce elle, ou moi, qui contre lui conspire ?
Est-ce pour elle, ou moi, que votre cœur soupire ?

JASON. La demande est, madame, un peu hors de saison;
Je vous y répondrai quand j'aurai la toison.
Seigneur, sans différer permettez que j'achève;
La gloire où je prétends ne souffre point de trêve;
Elle veut que du ciel je presse le secours,
Et ce qu'il m'en promet ne descend pas toujours.
AÆTES. Hâtez à votre gré ce secours de descendre :
Mais encore une fois gardez de vous méprendre.
JASON. Par ce qu'ont vu vos yeux jugez ce que je puis.
Tout me paroît facile en l'état où je suis;
Et, si la force enfin répond mal au courage,
Il en est parmi nous qui peuvent davantage.
Souffrez donc que l'ardeur dont je me sens brûler...

SCÈNE IV.

AÆTES, ABSYRTE, HYPSIPILE, MÉDÉE, JASON, ORPHÉE, ZÉTHÈS, CALAÏS.

MÉDÉE, *sur le dragon, élevée en l'air à la hauteur d'un homme.*
Arrête, déloyal, et laisse-moi parler,
Que je rende un plein lustre à ma gloire ternie
Par l'outrageux éclat que fait la calomnie.
Qui vous l'a dit, madame, et sur quoi fondez-vous
Ces dignes visions de votre esprit jaloux?
Si Jason entre nous met quelque différence
Qui flatte malgré moi sa crédule espérance,
Faut-il sur votre exemple aussitôt présumer
Qu'on en peut être aimée et ne le pas aimer?
Connoissez mieux Médée, et croyez-la trop vaine
Pour vouloir d'un captif marqué d'une autre chaîne.
Je ne puis empêcher qu'il vous manque de foi,
Mais je vaux bien un cœur qui n'ait aimé que moi;
Et j'aurai soutenu des revers bien funestes
Avant que je me daigne enrichir de vos restes.
HYPSIPILE. Puissiez-vous conserver ces nobles sentiments!
MÉDÉE. N'en croyez plus, seigneur, que les événements.
Ce ne sont plus ici ces taureaux, ces gens d'armes
Contre qui son audace a pu trouver des charmes;
Ce n'est point le dragon dont il est menacé;
C'est Médée elle-même, et tout l'art de Circé.

Fidèle gardien des destins de ton maître,
Arbre, que tout exprès mon charme avoit fait naître,
Tu nous défendrois mal contre ceux de Jason;
Retourne en ton néant, et rend-moi la toison.

Elle prend la toison en sa main, et la met sur le col du dragon. L'arbre où elle étoit suspendue disparoît, et se retire derrière le théâtre; après quoi Médée continue en parlant à Jason.

Ce n'est qu'avec le jour qu'elle peut m'être ôtée.
Viens donc, viens, téméraire, elle est à ta portée;
Viens teindre de mon sang cet or qui t'est si cher,
Qu'à travers tant de mers on te force à chercher.
Approche, il n'est plus temps que l'amour te retienne :
Viens m'arracher la vie, ou m'apporter la tienne;
Et, sans perdre un moment en de vains entretiens,
Voyons qui peut le plus de tes dieux, ou des miens.

AÆTES. A ce digne courroux je reconnois ma fille;
C'est mon sang : dans ses yeux, c'est son aïeul qui brille;
C'est le Soleil mon père. Avancez donc, Jason,
Et sur cette ennemie emportez la toison.

JASON. Seigneur, contre ses yeux qui voudroit se défendre?
Il ne faut point combattre où l'on aime à se rendre.
Oui, madame, à vos pieds je mets les armes bas,
J'en fais un prompt hommage à vos divins appas,
Et renonce avec joie à ma plus haute gloire,
S'il faut par ce combat acheter la victoire.
Je l'abandonne, Orphée, aux charmes de ta voix,
Qui traîne les rochers, qui fait marcher les bois;
Assoupis le dragon, enchante la princesse.
Et vous, héros ailés, ménagez votre adresse;
Si pour cette conquête il vous reste du cœur,
Tournez sur le dragon toute votre vigueur.
Je vais dans le navire attendre une défaite,
Qui vous fera bientôt imiter ma retraite.

ZÉTHÈS. Montrez plus d'espérance, et souvenez-vous mieux
Que nous avons dompté des monstres à vos yeux.

SCÈNE V.

AÆTES, ABSYRTE, HYPSIPILE, MÉDÉE, ZÉTHÈS, CALAÏS, ORPHÉE.

CALAÏS. Élevons-nous, mon frère, au-dessus des nuages.
Du sang dont nous sortons prenons les avantages.
Surtout obéissons aux ordres de Jason :
Respectons la princesse, et donnons au dragon.

(Ici Zéthès et Calaïs s'élèvent au plus haut des nuages en croisant leur vol.)

MÉDÉE, *en s'élevant aussi.*
Donnez où vous pourrez, ce vain respect m'outrage.
Du sang dont vous sortez prenez tout l'avantage.
Je vais voler moi-même au devant de vos coups,
Et n'avois que Jason à craindre parmi vous.
Et toi, de qui la voix inspire l'ame aux arbres,
Enchaîne les lions, et déplace les marbres;
D'un pouvoir si divin fais un meilleur emploi,
N'en détruis point la force à l'essayer sur moi.
Mais je n'en parle ainsi que de peur que ses charmes
Ne prêtent un miracle à l'effort de leurs armes.
Ne m'en crois pas, Orphée, et prends l'occasion
De partager leur gloire ou leur confusion.

ORPHÉE *chante.*
Hâtez-vous, enfants de Borée,
Demi-dieux, hâtez-vous,
Et faites voir qu'en tous lieux, contre tous,
A vos exploits la victoire assurée
Suit l'effort de vos moindres coups.

MÉDÉE, *voyant qu'aucun des deux ne descend pour la combattre.*
Vos demi-dieux, Orphée, ont peine à vous entendre :
Ils ont volé si haut qu'ils n'en peuvent descendre;
De ce nuage épais sachez les dégager,
Et pratiquez mieux l'art de les encourager.

ORPHÉE.

Il chante ce second couplet cependant que Zéthès et Calaïs fondent l'un après l'autre sur le dragon, et le combattent au milieu de l'air. Ils se relèvent aussitôt qu'ils ont tâché de lui donner une atteinte, et tournent face en même temps pour reve-

nir à la charge. Médée est au milieu des deux, qui pare leurs coups, et fait tourner le dragon vers l'un et vers l'autre, suivant qu'ils se présentent.

Combattez, race d'Orythie,
Demi-dieux, combattez,
Et faites voir que vos bras indomptés
Se font partout une heureuse sortie
Des périls les plus redoutés.

ZÉTHÈS. Fuyons, sans plus tarder, la vapeur infernale
Que ce dragon affreux de son gosier exhale;
La valeur ne peut rien contre un air empesté.
Fais comme nous, Orphée, et fuis de ton côté.

(Zéthès, Calaïs et Orphée s'enfuient.)

MÉDÉE. Allez, vaillants guerriers, envoyez-moi Pélée,
Mopse, Iphite, Échion, Eurydamas, Oilée,
Et tout ce reste enfin pour qui votre Jason
Avec tant de chaleur demandoit la toison.
Aucun d'eux ne paroît! ces ames intrépides
Règlent sur mes vaincus leurs démarches timides;
Et, malgré leur ardeur pour un exploit si beau,
Leur effroi les renferme au fond de leur vaisseau.
Ne laissons pas ainsi la victoire imparfaite;
Par le milieu des airs courons à leur défaite;
Et nous-mêmes portons à leur témérité
Jusque dans ce vaisseau ce qu'elle a mérité.

(Médée s'élève encore plus haut sur le dragon.)

ÆETES. Que fais-tu? la toison ainsi que toi s'envole!
Ah, perfide! est-ce ainsi que tu me tiens parole,
Toi qui me promettois, même aux yeux de Jason,
Qu'on t'ôteroit le jour avant que la toison?

MÉDÉE, *en s'envolant.*

Encor tout de nouveau je vous en fais promesse,
Et vais vous la garder au milieu de la Grèce.
Du pays et du sang l'amour rompt les liens,
Et les dieux de Jason sont plus forts que les miens.
Ma sœur avec ses fils m'attend dans le navire;
Je la suis, et ne fais que ce qu'elle m'inspire;
De toutes deux madame ici vous tiendra lieu.
Consolez-vous, seigneur, et pour jamais adieu.

(Elle s'envole avec la toison.)

SCÈNE VI.

AÆTES, ABSYRTE, HYPSIPILE, JUNON.

AÆTES. Ah, madame! ah, mon fils! ah, sort inexorable!
Est-il sur terre un père, un roi plus déplorable?
Mes filles toutes deux contre moi se ranger!
Toutes deux à ma perte à l'envi s'engager!

JUNON, *dans son char.*

On vous abuse, Aæte; et Médée elle-même,
Dans l'amour qui la force à suivre ce qu'elle aime,
S'abuse comme vous.
Chalciope n'a point de part en cet ouvrage;
Dans un coin du jardin sous un épais nuage
Je l'enveloppe encor d'un sommeil assez doux,
Cependant qu'en sa place ayant pris son visage,
Dans l'esprit de sa sœur j'ai porté les grands coups
Qui donnent à Jason ce dernier avantage.
Junon a tout fait seule; et je remonte aux cieux
Presser le souverain des dieux
D'approuver ce qu'il m'a plu faire.
Mettez votre esprit en repos;
Si le destin vous est contraire,
Lemnos peut réparer la perte de Colchos.

(Junon remonte au ciel dans ce même char.)

AÆTES. Qu'ai-je fait, que le ciel contre moi s'intéresse
Jusqu'à faire descendre en terre une déesse?

ABSYRTE. La désavouerez-vous, madame, et votre cœur
Dédira-t-il sa voix qui parle en ma faveur?

AÆTES. Absyrte, il n'est plus temps de parler de ta flamme.
Qu'as-tu pour mériter quelque part en son ame?
Et que lui peut offrir ton ridicule espoir,
Qu'un sceptre qui m'échappe, un trône prêt à choir?
Ne songeons qu'à punir le traître et sa complice.
Nous aurons dieux pour dieux à nous faire justice;
Et déja le Soleil, pour nous prêter secours,
Fait ouvrir son palais, et détourne son cours.

Le ciel s'ouvre, et fait paroître le palais du Soleil, où l'on le voit dans son char tout brillant de lumière s'avancer vers les spectateurs, et, sortant de ce palais, s'élever en haut pour parler à Jupiter, dont le palais s'ouvre aussi quelques moments après.

ce maître des dieux y paroît sur son trône, avec Junon à son côté. Ces trois théâtres, qu'on voit tout à la fois, font un spectacle tout-à-fait agréable et majestueux. La sombre verdure de la forêt épaisse, qui occupe le premier, relève d'autant plus la clarté des deux autres, par l'opposition de ses ombres. Le palais du Soleil, qui fait le second, a ses colonnes toutes d'oripeau, et son lambris doré, avec divers grands feuillages à l'arabesque. Le rejaillissement des lumières qui portent sur ces dorures produit un jour merveilleux, qu'augmente celui qui sort du trône de Jupiter, qui n'a pas moins d'ornements. Ses marches ont aux deux bouts et au milieu des aigles d'or, entre lesquelles[1] on voit peintes en basse-taille toutes les amours de ce dieu. Les deux côtés font voir chacun un rang de piliers enrichis de diverses pierres précieuses, environnées chacune d'un cercle ou d'un carré d'or. Au haut de ces piliers sont d'autres grandes aigles d'or qui soutiennent de leur bec le plafond de ce palais, composé de riches étoffes de diverses couleurs, qui font comme autant de courtines, dont les aigles laissent pendre les bouts en forme d'écharpe. Jupiter a une autre grande aigle à ses pieds, qui porte son foudre; et Junon est à sa gauche, avec un paon aussi à ses pieds, de grandeur et de couleur naturelle.

SCÈNE VII.

LE SOLEIL, JUPITER, JUNON, AÆTES, HYPSIPILE, ABSYRTE.

AÆTES. Ame de l'univers, auteur de ma naissance,
Dont nous voyons partout éclater la puissance,
Souffriras-tu qu'un roi qui tient de toi le jour
Soit lâchement trahi par un indigne amour?
A ces Grecs vagabonds refuse ta lumière,
De leurs climats chéris détourne ta carrière,
N'éclaire point leur fuite après qu'ils m'ont détruit,
Et répands sur leur route une éternelle nuit.
Fais plus: montre-toi père; et, pour venger ta race,
Donne-moi tes chevaux à conduire en ta place;
Prête-moi de tes feux l'éclat étincelant,
Que j'embrase leur Grèce avec ton char brûlant;
Que, d'un de tes rayons lançant sur eux le foudre,
Je les réduise en cendre, et leur butin en poudre;
Et que par mon courroux leur pays désolé
Ait horreur à jamais du bras qui m'a volé.
Je vois que tu m'entends, et ce coup d'œil m'annonce
Que ta bonté m'apprête une heureuse réponse.
Parle donc, et fais voir aux destins ennemis
De quelle ardeur tu prends les intérêts d'un fils.

[1] Le mot *aigle* fut d'abord du féminin, comme en latin. Il prit ensuite les deux genres, qu'il a conservés, mais dans des significations différentes. Aujourd'hui *aigle*, oiseau, est toujours masculin.

LE SOLEIL. Je plains ton infortune, et ne puis davantage :
Un noir destin s'oppose à tes justes desseins ;
Et, depuis Phaéton, ce brillant attelage
Ne peut passer en d'autres mains ;
Sous un ordre éternel qui gouverne ma route,
Je dispense en esclave et les nuits et les jours.
Mais enfin ton père t'écoute,
Et joint ses vœux aux tiens pour un plus fort secours.
(Ici s'ouvre le ciel de Jupiter, et le Soleil continue en lui adressant sa parole.)
Maître absolu des destinées,
Change leurs dures lois en faveur de mon sang,
Et laisse-lui garder son rang
Parmi les têtes couronnées.
C'est toi qui règles les états,
C'est toi qui départs les couronnes;
Et quand le sort jaloux met un monarque à bas,
Il détruit ton ouvrage, et fait des attentats
Qui dérobent ce que tu donnes.
JUNON. Je ne mets point d'obstacle à de si justes vœux :
Mais laissez ma puissance entière ;
Et si l'ordre du sort se rompt à sa prière,
D'un hymen que j'ai fait ne rompez pas les nœuds.
Comme je ne veux point détruire son Aæte,
Ne détruisez pas mes héros :
Assurez à ses jours gloire, sceptre, repos,
Assurez-lui tous les biens qu'il souhaite ;
Mais de la même main assurez à Jason
Médée et la toison.
JUPITER. Des arrêts du destin l'ordre est invariable ;
Rien ne sauroit le rompre en faveur de ton fils,
Soleil ; et ce trésor surpris
Lui rend de ses états la perte inévitable.
Mais la même légèreté
Qui donne Jason à Médée
Servira de supplice à l'infidélité
Où pour lui contre un père elle s'est hasardée.
Persès dans la Scythie arme un bras souverain ;
Sitôt qu'il paroîtra, quittez ces lieux, Aæte,
Et, par une prompte retraite,
Épargnez tout le sang qui couleroit en vain.

De Lemnos faites votre asile ;
Le ciel veut qu'Hypsipile
Réponde aux vœux d'Absyrte, et qu'un sceptre dotal
Adoucisse le cours d'un peu de temps fatal.
Car enfin de votre perfide
Doit sortir un Médus qui vous doit rétablir :
A rentrer dans Colchos il sera votre guide ;
Et mille grands exploits qui doivent l'ennoblir
Feront de tous vos maux les assurés remèdes,
Et donneront naissance à l'empire des Mèdes.

(Le palais de Jupiter et celui du Soleil se referment.)

LE SOLEIL. Ne vous permettez plus d'inutiles soupirs,
Puisque le ciel répare et venge votre perte,
Et qu'une autre couronne offerte
Ne peut plus vous souffrir de justes déplaisirs.
Adieu. J'ai trop long-temps détourné ma carrière,
Et trop perdu pour vous en ces lieux de moments
Qui devoient ailleurs ma lumière.
Allez, heureux amants,
Pour qui Jupiter montre une faveur entière;
Hâtez-vous d'obéir à ses commandements.

(Il disparoit en baissant, comme pour fondre dans la mer.)

HYPSIPILE. J'obéis avec joie à tout ce qu'il m'ordonne.
Un prince si bien né vaut mieux qu'une couronne.
Sitôt que je le vis, il en eut mon aveu,
Et ma foi pour Jason nuisoit seule à son feu;
Mais à présent, seigneur, cette foi dégagée...

ÆTES. Ah, madame! ma perte est déja trop vengée ;
Et vous faites trop voir comme un cœur généreux
Se plaît à relever un destin malheureux.
Allons ensemble, allons, sous de si doux auspices,
Préparer à demain de pompeux sacrifices,
Et par nos vœux unis répondre au doux espoir
Que daigne un dieu si grand nous faire concevoir [1].

[1] On ne supporterait pas aujourd'hui la tragédie de *la Toison d'Or*, telle que Corneille l'a traitée; on ne souffrirait pas *Junon sous la figure de Chalciope*, parlant et agissant comme une femme ordinaire, donnant à Jason des conseils de confidente, et lui disant :

C'est à vous d'achever un si doux changement ;
Un soupir poussé juste, en suite d'une excuse,

EXAMEN
DE LA CONQUÊTE DE LA TOISON D'OR.

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

(Comme l'Argument placé en tête de la pièce.)

C'est avec un fondement semblable que j'ai introduit Absyrte en âge d'homme, bien que la commune opinion n'en fasse qu'un enfant, que Médée déchira par morceaux. Ovide et Sénèque le disent; mais Apollonius Rhodius le fait son aîné; et si nous voulons l'en croire,

Perce un cœur bien avant, quand lui-même il s'accuse.
JASON *lui répond.*
Déesse, quel encens...
JUNON.
Traitez-moi de princesse,
Jason, et laissez là l'encens et la déesse.

C'est dans cette tragédie qu'on retrouve encore ce goût des pointes et des jeux de mots qui était à la mode dans presque toutes les cours, et qui mêlait quelquefois du ridicule à la politesse introduite par la mère de Louis XIV, et par les hôtels de Longueville, de La Rochefoucauld et de Rambouillet; c'est ce mauvais goût justement frondé par Boileau dans ces vers :

Toutefois à la cour les turlupins restèrent,
Insipides plaisants, bouffons infortunés,
D'un jeu de mots grossier partisans surannés.

Il nous apprend que la tragédie elle-même fut infectée de ce défaut :

Le madrigal d'abord en fut enveloppé;
La tragédie en fit ses plus chères délices.

Ce dernier vers exagère un peu trop *. Il y a, en effet, quelques jeux de mots dans Corneille, mais ils sont rares : le plus remarquable est celui d'Hypsipile, qui, dans la quatrième scène du troisième acte, dit à Médée sa rivale, en faisant allusion à sa magie :

Je n'ai que des attraits, et vous avez des charmes.

Médée lui répond :

C'est beaucoup en amour que de savoir charmer.

Médée se livre encore au goût des pointes dans son monologue, où elle s'adresse à la Raison contre l'Amour, en lui disant :

Donne encor quelques lois à qui te fait la loi;
Tyrannise un tyran qui triomphe de toi,
Et par un faux trophée usurpe sa victoire....
Sauve tout le dehors d'un honteux esclavage
Qui t'enlève tout le dedans.

Le style de *la Toison d'Or* est fort au-dessous de celui d'*OEdipe :* il n'y a aucun trait brillant qu'on y puisse remarquer. (V.)

* Il n'y a point ici d'exagération : le reproche de Boileau s'adresse aux prédécesseurs et aux contemporains de Corneille, plutôt qu'à Corneille lui-même.

Aætes l'avoit eu d'Astérodie avant qu'il épousât la mère de cette princesse, qu'il nomme Idye, fille de l'Océan; il dit, de plus, qu'après la fuite des Argonautes, la vieillesse d'Aætes ne lui permettant pas de les poursuivre, ce prince monta sur mer, et les joignit autour d'une île située à l'embouchure du Danube, et qu'il appelle Peucé. Ce fut là que Médée, se voyant perdue avec tous ses Grecs, qu'elle voyoit trop foibles pour lui résister, feignit de les vouloir trahir; et ayant attiré ce frère trop crédule à conférer avec elle de nuit dans le temple de Diane, elle le fit tomber dans une embuscade de Jason, où il fut tué. Valérius Flaccus dit les mêmes choses d'Absyrte que cet auteur grec; et c'est sur l'autorité de l'un et de l'autre que je me suis enhardi à quitter l'opinion commune, après l'avoir suivie quand j'ai mis Médée sur le théâtre. C'est me contredire moi-même en quelque sorte : mais Sénèque, dont je l'ai tirée, m'en donne l'exemple, lorsqu'après avoir fait mourir Jocaste dans l'*Œdipe*, il la fait revivre dans *la Thébaïde*, pour se trouver au milieu de ses deux fils comme ils sont prêts de commencer le funeste duel où ils s'entre-tuent; si toutefois ces deux pièces sont véritablement du même auteur.

FIN DE LA TOISON D'OR.

SERTORIUS,

TRAGÉDIE. — 1662.

AU LECTEUR.

Ne cherchez point dans cette tragédie les agréments qui sont en possession de faire réussir au théâtre les poëmes de cette nature : vous n'y trouverez ni tendresse d'amour, ni emportements de passions, ni descriptions pompeuses, ni narrations pathétiques. Je puis dire toutefois qu'elle n'a point déplu, et que la dignité des noms illustres, la grandeur de leurs intérêts, et la nouveauté de quelques caractères, ont suppléé au manque de ces graces. Le sujet est simple, et du nombre de ces événements connus, où il ne nous est pas permis de rien changer qu'autant que la nécessité indispensable de les réduire dans la règle nous force d'en resserrer les temps et les lieux. Comme il ne m'a fourni aucunes femmes, j'ai été obligé de recourir à l'invention pour en introduire deux, assez compatibles l'une et l'autre avec les vérités historiques à qui je me suis attaché. L'une a vécu de ce temps-là ; c'est la première femme de Pompée, qu'il répudia pour entrer dans l'alliance de Sylla, par le mariage d'Æmilie, fille de sa femme. Ce divorce est constant par le rapport de tous ceux qui ont écrit la vie de Pompée ; mais aucun d'eux ne nous apprend ce que devint cette malheureuse, qu'ils appellent tous Antistie, à la réserve d'un Espagnol, évêque de Gironne, qui lui donne le nom d'Aristie, que j'ai préféré, comme plus doux à l'oreille. Leur silence m'ayant laissé liberté entière de lui faire un refuge, j'ai cru ne lui en pouvoir choisir un avec plus de vraisemblance que chez les ennemis de ceux qui l'avoient outragée : cette retraite en a d'autant plus, qu'elle produit un effet véritable par les lettres des principaux de Rome que je lui fais porter à Sertorius, et que Perpenna remit entre les mains de Pompée, qui en usa comme je le marque. L'autre femme est une pure idée de mon esprit, mais qui ne laisse pas d'avoir aussi quelque fondement dans l'histoire. Elle nous apprend que les Lusitaniens appelèrent Sertorius d'Afrique pour être leur chef contre le parti de Sylla ; mais elle ne nous dit point s'ils étoient en république, ou sous une monarchie. Il n'y a donc rien qui répugne à leur donner une reine ; et je ne la pouvois faire sortir d'un rang plus considérable que celui de Viriatus, dont je lui fais porter le nom, le plus grand homme que l'Espagne ait opposé aux Romains, et le dernier qui leur ait fait tête dans ces provinces avant Sertorius. Il n'étoit pas roi en effet, mais il en avoit toute l'autorité ; et les préteurs et consuls que Rome envoya

pour le combattre, et qu'il défit souvent, l'estimèrent assez pour faire des traités de paix avec lui comme avec un souverain et juste ennemi. Sa mort arriva soixante et huit ans avant celle que je traite; de sorte qu'il auroit pu être aïeul ou bisaïeul de cette reine que je fais parler ici.

Il fut défait par le consul Q. Servilius, et non par Brutus, comme je l'ai fait dire à cette princesse, sur la foi de cet évêque espagnol que je viens de citer, et qui m'a jeté dans l'erreur après lui. Elle est aisée à corriger par le changement d'un mot dans ce vers unique qui en parle, et qu'il faut rétablir ainsi :

Et de Servilius l'astre prédominant [1].

Je sais bien que Sylla, dont je parle tant dans ce poëme, étoit mort six ans avant Sertorius; mais, à le prendre à la rigueur, il est permis de presser les temps pour faire l'unité de jour; et, pourvu qu'il n'y aye point d'impossibilité formelle, je puis faire arriver en six jours, voire en six heures, ce qui s'est passé en six ans. Cela posé, rien n'empêche que Sylla ne meure avant Sertorius, sans rien détruire de ce que je dis ici, puisqu'il a pu mourir depuis qu'Arcas est parti de Rome pour apporter la nouvelle de la démission de sa dictature; ce qu'il fait en même temps que Sertorius est assassiné. Je dis de plus que, bien que nous devions être assez scrupuleux observateurs de l'ordre des temps, néanmoins, pourvu que ceux que nous faisons parler se soient connus, et ayent eu ensemble quelques intérêts à démêler, nous ne sommes pas obligés à nous attacher si précisément à la durée de leur vie. Sylla étoit mort quand Sertorius fut tué, mais il pouvoit vivre encore sans miracle; et l'auditeur, qui communément n'a qu'une teinture superficielle de l'histoire, s'offense rarement d'une pareille prolongation qui ne sort point de la vraisemblance. Je ne voudrois pas toutefois faire une règle générale de cette licence, sans y mettre quelque distinction. La mort de Sylla n'apporta aucun changement aux affaires de Sertorius en Espagne, et lui fut de si peu d'importance, qu'il est malaisé, en lisant la vie de ce héros chez Plutarque, de remarquer lequel des deux est mort le premier, si l'on n'en est instruit d'ailleurs. Autre chose est de celles qui renversent les états, détruisent les partis, et donnent une autre face aux affaires, comme a été celle de Pompée, qui feroit révolter tout l'auditoire contre un auteur, s'il avoit l'impudence de la mettre après celle de César. D'ailleurs, il falloit colorer et excuser en quelque sorte la guerre que Pompée et les autres chefs romains continuoient contre Sertorius; car il est assez malaisé de comprendre pourquoi l'on s'y obstinoit, après que la république sembloit être rétablie par la démission volontaire et la mort de son tyran. Sans doute que son esprit de souveraineté qu'il avoit fait revivre dans Rome n'y étoit pas mort avec lui,

[1] Après une semblable remarque, nous avons dû nous étonner de retrouver la première leçon dans les éditions de 1682 et 1692.

et que Pompée et beaucoup d'autres, aspirant dans l'ame à prendre sa place, craignoient que Sertorius ne leur y fût un puissant obstacle, ou par l'amour qu'il avoit toujours pour sa patrie, ou par la grandeur de sa réputation et le mérite de ses actions, qui lui eussent fait donner la préférence, si ce grand ébranlement de la république l'eût mise en état de ne se pouvoir passer de maître. Pour ne pas déshonorer Pompée par cette jalousie secrète de son ambition, qui semoit dès lors ce qu'on a vu depuis éclater si hautement, et qui peut-être étoit le véritable motif de cette guerre, je me suis persuadé qu'il étoit plus à propos de faire vivre Sylla, afin d'en attribuer l'injustice à la violence de sa domination. Cela m'a servi de plus à arrêter l'effet de ce puissant amour que je lui fais conserver pour son Aristie, avec qui il n'eût pu se défendre de renouer, s'il n'eût eu rien à craindre du côté de Sylla, dont le nom odieux, mais illustre, donne un grand poids aux raisonnements de la politique, qui fait l'ame de toute cette tragédie.

Le même Pompée semble s'écarter un peu de la prudence d'un général d'armée, lorsque, sur la foi de Sertorius, il vient conférer avec lui dans une ville dont le chef du parti contraire est maître absolu; mais c'est une confiance de généreux à généreux, et de Romain à Romain, qui lui donne quelque droit de ne craindre aucune supercherie de la part d'un si grand homme. Ce n'est pas que je ne veuille bien accorder aux critiques qu'il n'a pas assez pourvu à sa propre sûreté; mais il m'étoit impossible de garder l'unité de lieu sans lui faire faire cette échappée, qu'il faut imputer à l'incommodité de la règle, plus qu'à moi, qui l'ai bien vue. Si vous ne voulez la pardonner à l'impatience qu'il avoit de voir sa femme, dont je le fais encore si passionné, et à la peur qu'elle ne prît un autre mari, faute de savoir ses intentions pour elle, vous le pardonnerez au plaisir qu'on a pris à cette conférence, que quelques uns des premiers dans la cour et pour la naissance et pour l'esprit ont estimée autant qu'une pièce entière. Vous n'en serez pas désavoué par Aristote, qui souffre qu'on mette quelquefois des choses sans raison sur le théâtre, quand il y a apparence qu'elles seront bien reçues, et qu'on a lieu d'espérer que les avantages que le poëme en tirera[1] pourront mériter cette grace.

PERSONNAGES.

SERTORIUS, général du parti de Marius en Espagne.
PERPENNA, lieutenant de Sertorius.
AUFIDE, tribun de l'armée de Sertorius.
POMPÉE, général du parti de Sylla.
ARISTIE, femme de Pompée.
VIRIATE, reine de Lusitanie, à présent Portugal.
THAMIRE, dame d'honneur de Viriate.
CELSUS, tribun du parti de Pompée.
ARCAS, affranchi d'Arislius, frère d'Aristie.

La scène est à Nertobrige, ville d'Aragon, conquise par Sertorius, à présent Catalayud.

[1] *Retirera* seroit aujourd'hui le mot propre.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I[1].

PERPENNA, AUFIDE.

PERPENNA. D'où me vient ce désordre, Aufide? et que veut dire
Que mon cœur sur mes vœux garde si peu d'empire[2]?
L'horreur que, malgré moi, me fait la trahison[3]

[1] On doit être plus scrupuleux sur *Sertorius* que sur les quatre ou cinq pièces précédentes, parceque celle-ci vaut mieux. Cette première scène paraît intéressante; les remords d'un homme qui veut assassiner son général font d'abord impression. (V.)

[2] L'abbé d'Aubignac, malgré l'aveuglement de sa haine pour Corneille, a raison de reprendre ces expressions, *que veut dire qu'un cœur garde peu d'empire sur des vœux ?* Il traite ces vers de *galimatias ;* mais il devrait ajouter que cette manière de parler, *que veut dire* au lieu de *pourquoi, est-il possible, comment se peut-il,* etc., était d'usage avant Corneille. Malherbe dit, en parlant du mariage de Louis XIII avec l'infante d'Espagne :

Son Louis soupire
Après ses appas.
Que veut-elle dire
De ne venir pas?

Cette ridicule stance de Malherbe n'excuse pas Corneille, mais elle fait voir combien il a fallu de temps pour épurer la langue, pour la rendre toujours naturelle et toujours noble, pour s'élever au-dessus du langage du peuple, sans être guindé. (V.)

[3] L'horreur que, malgré moi, me fait la trahison
Contre tout mon espoir révolte ma raison.

Le premier vers est bien; le second semble pouvoir passer à l'aide des autres, mais il ne peut soutenir l'examen. On voit d'abord que le mot *raison* n'est pas le mot propre : un crime révolte le cœur, l'humanité, la vertu ; un système faux et dangereux révolte la raison. Cette raison ne peut être révoltée contre *tout un espoir.* Le mot de *tout* mis avec *espoir* est inutile et faible; et cela seul suffirait pour défigurer le plus beau vers. Examinez encore cette phrase, et vous verrez que le sens en est faux. *L'horreur que me fait la trahison révolte ma raison contre mon espoir* signifie précisément empêche ma raison d'espérer; mais que Perpenna ait des remords ou non, que l'action qu'il médite lui paraisse pardonnable ou horrible, cela n'empêchera pas la raison de Perpenna d'espérer la place de Sertorius. Si l'on examinait ainsi tous les vers, on en trouverait beaucoup plus qu'on ne pense de défectueux, et chargés de mots impropres. Que le lecteur applique cette remarque à tous les vers qui lui feront de la peine, qu'il tourne le vers en prose, qu'il voie si les paroles de cette prose sont précises, si le sens est clair, s'il est vrai, s'il n'y a rien de trop ni de trop peu; et qu'il soit sûr que tout vers qui n'a pas la netteté et la précision de la prose la plus exacte ne vaut rien. Les vers, pour être bons, doivent avoir tout le mérite d'une prose parfaite, en s'élevant au-dessus d'elle par le rhythme, la cadence, la mélodie, et par la sage hardiesse des figures. (V.)— Si Voltaire eût voulu se rappeler que la poésie et la prose sont deux langues essentiellement différentes, il eût bientôt reconnu combien était insoutenable le paradoxe qu'il avance à la fin de l'avant-der-

Contre tout mon espoir révolte ma raison[1];
Et de cette grandeur sur le crime fondée,
Dont jusqu'à ce moment m'a trop flatté l'idée,
L'image tout affreuse, au point d'exécuter,
Ne trouve plus en moi de bras à lui prêter.
En vain l'ambition, qui presse mon courage,
D'un faux brillant d'honneur pare son noir ouvrage;
En vain, pour me soumettre à ses lâches efforts,
Mon ame a secoué le joug de cent remords :
Cette ame, d'avec soi tout à coup divisée[2],
Reprend de ce remords la chaîne mal brisée;
Et de Sertorius le surprenant bonheur
Arrête une main prête à lui percer le cœur.

AUFIDE. Quel honteux contre-temps de vertu délicate[3]

nière phrase, et c'est ce qu'il eût encore mieux senti, s'il eût fait l'essai de sa méthode, non sur de mauvais vers, qu'il pouvoit très bien juger sans se donner la peine de les mettre en prose, mais sur des vers généralement reconnus pour beaux, et tirés de nos meilleurs poëtes. Alors il eût vu que ces vers, ainsi décomposés, n'auroient produit souvent qu'une prose très bizarre, sans qu'on pût leur en faire un sujet de reproche, ni rien en conclure à leur désavantage. Veut-on s'en assurer par une expérience? Que l'on choisisse, dans le récit de la mort d'Hippolyte, quelques vers du style le plus élevé, tels que ceux-ci, par exemple :

Cependant, sur le dos de la plaine liquide,
S'élève à gros bouillons une montagne humide, etc.

et qu'on essaie de les mettre en prose sans rien changer aux expressions, cette prose ne paroîtroit-elle pas fort étrange? Que l'on tâche de soumettre à la construction vulgaire ces vers de Racine :

Ce dieu, depuis long-temps votre unique refuge,
Que deviendra l'effet de ses prédictions?

ou ces autres vers empruntés du même poëte :

Captive, toujours triste, importune à moi-même.
Pouvez-vous souhaiter qu'Andromaque vous aime?

bientôt on en reconnoîtra l'impossibilité. C'est ce que démontreroit une foule d'autres exemples; et Voltaire lui-même pourroit en fournir un grand nombre. D'après cela, conçoit-on qu'il puisse établir en principe que des vers, pour être bons, doivent avoir la précision de la prose la plus exacte? De quelle précision veut-il donc parler? en est-il qui puisse égaler celle d'un vers bien fait? Voltaire a donc manifestement confondu et les idées et les genres, en proposant pour modèle aux poëtes la précision de la prose, tandis qu'au contraire ce seroit à celle de la poésie que la prose devroit tâcher quelquefois de s'élever. (P.)

[1] Une raison révoltée contre un espoir, une image qui ne trouve point de bras à lui prêter, au point d'exécuter, méritent le même reproche que l'abbé d'Aubignac fait aux premiers vers; et *exécuter* ne peut être employé comme un verbe neutre. (V.)

[2] *Divisée d'avec soi* est une faute contre la langue; on est séparé de quelque chose, mais non pas divisé de quelque chose. Cette première scène est déja intéressante. (V.)

[3] Ce vers n'est pas français. Un contre-temps de vertu est impropre; et comment

S'oppose au beau succès de l'espoir qui vous flatte?
Et depuis quand, seigneur, la soif du premier rang
Craint-elle de répandre un peu de mauvais sang?
Avez-vous oublié cette grande maxime,
Que la guerre civile est le règne du crime;
Et qu'aux lieux où le crime a plein droit de régner,
L'innocence timide est seule à dédaigner?
L'honneur et la vertu sont des noms ridicules[1] :
Marius ni Carbon n'eurent point de scrupules;
Jamais Sylla, jamais...

PERPENNA. Sylla ni Marius
N'ont jamais épargné le sang de leurs vaincus[2];
Tour à tour la victoire, autour d'eux en furie,
A poussé leur courroux jusqu'à la barbarie;
Tour à tour le carnage et les proscriptions
Ont sacrifié Rome à leurs dissensions[3] :

un contre-temps peut-il être honteux? *Le beau succès*, et *le crime qui a plein droit de régner*, révoltent le lecteur. (V.)

[1] Cette maxime abominable est ici exprimée assez ridiculement. Nous avons déja remarqué, dans la première scène de *la Mort de Pompée*, qu'il ne faut jamais étaler ces dogmes du crime; que ces sentences triviales, qui enseignent la scélératesse, ressemblent trop à des lieux communs d'un rhéteur qui ne connait pas le monde. Non seulement de telles maximes ne doivent jamais être débitées, mais jamais personne ne les a prononcées, même en fesant un crime, ou en le conseillant. C'est manquer aux lois de l'honnêteté publique et aux règles de l'art; c'est ne pas connaitre les hommes, que de proposer le crime comme crime. Voyez avec quelle adresse le scélérat Narcisse presse Néron de faire empoisonner Britannicus : il se garde bien de révolter Néron par l'étalage odieux de ces horribles lieux communs, qu'un empereur doit être empoisonneur et parricide, dès qu'il y va de son intérêt; il échauffe la colère de Néron par degrés, et le dispose petit à petit à se défaire de son frère, sans que Néron s'aperçoive même de l'adresse de Narcisse; et, si ce Narcisse avait un grand intérêt à la mort de Britannicus, la scène en serait incomparablement meilleure. Voyez encore comme Acomat, dans la tragédie de *Bajazet*, s'exprime, en ne conseillant qu'un simple manquement de parole à une femme ambitieuse et criminelle :

Et d'un trône si saint la moitié n'est fondée
Que sur la foi promise et rarement gardée.
Je m'emporte, seigneur...

Il corrige la dureté de cette maxime par ce mot si naturel et si adroit, *je m'emporte*. Le reste de cette première scène est beau et bien écrit. On ne peut, ce me semble, y reprendre qu'une seule chose, c'est qu'on ne sait point que c'est Perpenna qui parle; le spectateur ne peut le deviner. Ce défaut vient en partie de la mauvaise habitude où nous avons toujours été d'appeler nos personnages de tragédie, *seigneurs*. C'est un nom que les Romains ne se donnèrent jamais. Les autres nations sont en cela plus sages que nous. Shakespeare et Addison appellent César, Brutus, Caton, par leurs noms propres. (V.)

[2] On ne dit point mon vaincu, comme on dit mon esclave, mon ennemi. (V.)

[3] *Le carnage qui a sacrifié Rome aux dissensions*, quelle incorrection! quelle impropriété! et que ce défaut revient souvent! (V.)

Mais leurs sanglants discords qui nous donnent des maîtres
Ont fait des meurtriers, et n'ont point fait de traîtres;
Leurs plus vastes fureurs jamais n'ont consenti
Qu'aucun versât le sang de son propre parti;
Et dans l'un ni dans l'autre aucun n'a pris l'audace
D'assassiner son chef pour monter en sa place.

AUFIDE. Vous y renoncez donc, et n'êtes plus jaloux [1]
De suivre les drapeaux d'un chef moindre que vous?
Ah! s'il faut obéir, ne faisons plus la guerre;
Prenons le même joug qu'a pris toute la terre.
Pourquoi tant de périls? pourquoi tant de combats?
Si nous voulons servir, Sylla nous tend les bras.
C'est mal vivre en Romain que prendre loi d'un homme:
Mais, tyran pour tyran, il vaut mieux vivre à Rome.

PERPENNA. Vois mieux ce que tu dis quand tu parles ainsi.
Du moins la liberté respire encore ici.
De notre république, à Rome anéantie,
On y voit refleurir la plus noble partie;
Et cet asile, ouvert aux illustres proscrits,
Réunit du sénat le précieux débris.
Par lui Sertorius gouverne ces provinces,
Leur impose tribut, fait des lois à leurs princes [2],
Maintient de nos Romains le reste indépendant:
Mais comme tout parti demande un commandant,
Ce bonheur imprévu qui partout l'accompagne,
Ce nom qu'il s'est acquis chez les peuples d'Espagne...

AUFIDE. Ah! c'est ce nom acquis avec trop de bonheur
Qui rompt votre fortune, et vous ravit l'honneur:
Vous n'en sauriez douter, pour peu qu'il vous souvienne
Du jour que votre armée alla joindre la sienne.
Lors...

PERPENNA. N'envenime point le cuisant souvenir
Que le commandement devoit m'appartenir.
Je le passois en nombre aussi bien qu'en noblesse;
Il succomboit sans moi sous sa propre foiblesse:
Mais, sitôt qu'il parut, je vis en moins de rien

[1] Ce couplet du confident est beaucoup plus beau que tout ce que dit le principal personnage. Ce n'est point un défaut qu'Aufide parle bien; mais c'en est un grand que Perpenna, principal personnage, ne parle pas si bien que lui. (V.)

[2] Par un caprice de langue, on dit faire la loi à quelqu'un, et non pas faire des lois à quelqu'un. (V.)

Tout mon camp déserté pour repeupler le sien;
Je vis par mes soldats mes aigles arrachées
Pour se ranger sous lui voler vers ses tranchées;
Et, pour en colorer l'emportement honteux,
Je les suivis de rage, et m'y rangeai comme eux.
L'impérieuse aigreur de l'âpre jalousie
Dont en secret dès-lors mon ame fut saisie
Grossit de jour en jour sous une passion[1]
Qui tyrannise encor plus que l'ambition :
J'adore Viriate [2]; et cette grande reine,
Des Lusitaniens l'illustre souveraine,
Pourroit par son hymen me rendre sur les siens
Ce pouvoir absolu qu'il m'ôte sur les miens.
Mais elle-même, hélas! de ce grand nom charmée,
S'attache au bruit heureux que fait sa renommée;
Cependant qu'insensible à ce qu'elle a d'appas
Il me dérobe un cœur qu'il ne demande pas.
De son astre opposé telle est la violence[3],
Qu'il me vole partout, même sans qu'il y pense,
Et que, toutes les fois qu'il m'enlève mon bien,
Son nom fait tout pour lui sans qu'il en sache rien.
Je sais qu'il peut aimer, et nous cacher sa flamme :
Mais je veux sur ce point lui découvrir mon ame;
Et, s'il peut me céder ce trône où je prétends,
J'immolerai ma haine à mes desirs contents[4];

[1] Une aigreur s'envenime, devient plus cuisante, se tourne en haine, en fureur; mais une aigreur qui grossit sous une passion n'est pas tolérable. (V.)

[2] Après avoir entendu les discours d'un conjuré romain qui doit assassiner son général ce jour même, on est bien étonné de lui entendre dire tout d'un coup, *j'adore Viriate*. Il n'y a que la malheureuse habitude de voir toujours des héros amoureux sur le théâtre, comme dans les romans, qui ait pu faire supporter un si étrange contraste. Quand on représente un héros enivré de la passion furieuse et tragique de l'amour, il faut qu'il en parle d'abord : son cœur est plein ; son secret doit échapper avec violence : il ne doit pas dire en passant, *j'adore*; le spectateur n'en croira rien. Vous parlez d'abord politique, et après vous parlez d'amour. Si on a dit, *non bene conveniunt, nec eadem in sede morantur majestas et amor*, on en doit dire autant de l'amour et de la politique; l'une fait tort à l'autre; aussi ne s'intéresse-t-on point du tout à la passion prétendue de Perpenna pour la reine de Lusitanie. (V.)

[3] Un astre, dans les anciens préjugés reçus, a de la puissance, de l'influence, de l'ascendant ; mais on n'a jamais attribué de la violence à un astre. (V.) — Si dans les anciens préjugés un astre a non seulement de la puissance, mais une influence prédominante, un ascendant irrésistible, pourquoi ne pourroit-on pas lui attribuer de la violence? (P.)

[4] *Contents* est de trop, et n'est là que pour la rime. C'est un défaut trop commun. (V.)

Et je n'envierai plus le rang dont il s'empare,
S'il m'en assure autant chez ce peuple barbare,
Qui, formé par nos soins, instruit de notre main,
Sous notre discipline est devenu romain.

AUFIDE. Lorsqu'on fait des projets d'une telle importance,
Les intérêts d'amour entrent-ils en balance?
Et, si ces intérêts vous sont enfin si doux,
Viriate, lui mort, n'est-elle pas à vous?

PERPENNA. Oui; mais de cette mort la suite m'embarrasse[1].
Aurai-je sa fortune aussi bien que sa place?
Ceux dont il a gagné la croyance et l'appui
Prendront-ils même joie à m'obéir qu'à lui[2]?
Et, pour venger sa trame indignement coupée,
N'arboreront-ils point l'étendard de Pompée?

AUFIDE. C'est trop craindre, et trop tard; c'est dans votre festin
Que ce soir par votre ordre on tranche son destin.
La trève a dispersé l'armée à la campagne,
Et vous en commandez ce qui nous accompagne.
L'occasion nous rit dans un si grand dessein;
Mais tel bras n'est à nous que jusques à demain.
Si vous rompez le coup, prévenez les indices.
Perdez Sertorius, ou perdez vos complices.
Craignez ce qu'il faut craindre : il en est parmi nous
Qui pourroient bien avoir mêmes remords que vous;
Et si vous différez... Mais le tyran arrive.
Tâchez d'en obtenir l'objet qui vous captive;
Et je prierai les dieux que dans cet entretien
Vous ayez assez d'heur pour n'en obtenir rien.

SCÈNE II.

SERTORIUS, PERPENNA.

SERTORIUS. Apprenez un dessein qui me vient de surprendre.
Dans deux heures Pompée en ce lieu doit se rendre :
Il veut sur nos débats conférer avec moi,
Et pour toute assurance il ne prend que ma foi.

PERPENNA. La parole suffit entre les grands courages.
D'un homme tel que vous la foi vaut cent otages;
Je n'en suis point surpris : mais ce qui me surprend,

[1] *M'embarrasse*, terme de comédie. (V.)

[2] C'est bien pis. Par quelle fatalité, à mesure que la langue se polissait, Corneille mettait-il toujours plus de barbarismes dans ses vers? (V.)

C'est de voir que Pompée ait pris le nom de Grand,
Pour faire encore au vôtre entière déférence[1],
Sans vouloir de lieu neutre à cette conférence.
C'est avoir beaucoup fait que d'avoir jusque-là
Fait descendre l'orgueil des héros de Sylla.

SERTORIUS. S'il est plus fort que nous, ce n'est plus en Espagne,
Où nous forçons les siens de quitter la campagne[2],
Et de se retrancher dans l'empire douteux
Que lui souffre à regret une province ou deux,
Qu'à sa fortune lasse il craint que je n'enlève,
Sitôt que le printemps aura fini la trève.
C'est l'heureuse union de vos drapeaux aux miens
Qui fait ces beaux succès qu'à toute heure j'obtiens;
C'est à vous que je dois ce que j'ai de puissance :
Attendez tout aussi de ma reconnoissance.
Je reviens à Pompée, et pense deviner
Quels motifs jusqu'ici peuvent nous l'amener.
Comme il trouve avec nous peu de gloire à prétendre,
Et qu'au lieu d'attaquer il a peine à défendre[3],
Il voudroit qu'un accord, avantageux ou non,
L'affranchît d'un emploi qui ternit ce grand nom;
Et chatouillé d'ailleurs par l'espoir qui le flatte,
De faire avec plus d'heur la guerre à Mithridate,
Il brûle d'être à Rome, afin d'en recevoir
Du maître qu'il s'y donne et l'ordre et le pouvoir.

PERPENNA. J'aurois cru qu'Aristie ici réfugiée,
Que, forcé par ce maître, il a répudiée,
Par un reste d'amour l'attirât en ces lieux
Sous une autre couleur lui faire ses adieux[4];

[1] *Faire déférence* est un solécisme. On montre, on a de la déférence; on ne fait point déférence comme on fait hommage. (V.)

[2] *Quitter la campagne* est une de ces expressions triviales qui ne doivent jamais entrer dans le tragique. Scarron, voulant obtenir le rappel de son père, conseiller au parlement, exilé dans une petite terre, dit au cardinal de Richelieu :

Si vous avez fait quitter la campagne
Au roi tanné qui commande en Espagne,
Mon père, hélas ! qui vous crie merci,
La quittera, si vous voulez, aussi. (V.)

[3] C'est un solécisme; il faut, *il a peine à se défendre*. Ce verbe n'est neutre que quand il signifie *prohiber, empêcher; je défends qu'on prenne les armes, je défends qu'on marche de ce côté*, etc. (V.)

[4] Cela n'est pas français; c'est un barbarisme de phrase : on vient faire, on engage, on invite à faire, on attire quelqu'un dans une ville pour y faire ses adieux; mais *attirer faire* est un solécisme intolérable. De plus, toutes ces expressions et ces tours

Car de son cher tyran l'injustice fut telle,
Qu'il ne lui permit pas de prendre congé d'elle.

SERTORIUS. Cela peut être encore; ils s'aimoient chèrement :
Mais il pourroit ici trouver du changement.
L'affront pique à tel point le grand cœur d'Aristie,
Que, sa première flamme en haine convertie,
Elle cherche bien moins un asile chez nous
Que la gloire d'y prendre un plus illustre époux.
C'est ainsi qu'elle parle, et m'offre l'assistance
De ce que Rome encore a de gens d'importance [1],
Dont les uns ses parents, les autres ses amis,
Si je veux l'épouser, ont pour moi tout promis.
Leurs lettres en font foi, qu'elle me vient de rendre [2].
Voyez avec loisir ce que j'en dois attendre;
Je veux bien m'en remettre à votre sentiment.

PERPENNA. Pourriez-vous bien, seigneur, balancer un moment,
A moins d'une secrète et forte antipathie
Qui vous montre un supplice en l'hymen d'Aristie?
Voyant ce que pour dot Rome lui veut donner,
Vous n'avez aucun lieu de rien examiner.

SERTORIUS. Il faut donc, Perpenna, vous faire confidence
Et de ce que je crains, et de ce que je pense.
J'aime ailleurs [3]. A mon âge il sied si mal d'aimer [4],

sont de la prose trop négligée et trop embrouillée. *J'aurais cru qu'Aristie l'attirât* est un solécisme; il faut l'*attirerait*, à l'imparfait, parceque la chose est positive : j'aurais cru que vous étiez amis, je ne savais pas que vous fussiez amis; je pensais que vous aviez été amis, j'espérais que vous seriez amis. (V.) — Voltaire, dans *Nanine*, s'est permis un solécisme à peu près pareil :

En s'épousant, ils crurent qu'ils s'aimèrent.

Il faut *qu'ils s'aimoient*, ou *qu'ils s'aimeroient*. Ce solécisme n'excuse pas celui de Corneille; mais il étonne, parcequ'on ne peut pas l'imputer au temps où Voltaire écrivoit. (P.)

[1] *Gens d'importance*, expression populaire et triviale, que la prose et la poésie réprouvent également. (V.)

[2] Cela n'est pas français; il faut, *leurs lettres, qu'elle vient de me rendre, en font foi*. Toute cette conversation est d'un style trop familier, trop négligé. (V.)

[3] Un tel amour est si froid qu'il ne fallait pas en prononcer le nom. *J'aime ailleurs* est d'un jeune galant de comédie : ce n'est pas là Sertorius. Cette passion de l'amour est si différente de toutes les autres, qu'elle ne peut jamais occuper la seconde place; il faut qu'elle soit tragique, ou qu'elle ne se montre pas. Elle est tout-à-fait étrangère dans cette scène où il ne s'agit que d'intérêts d'état; mais on était si accoutumé aux intrigues d'amour sur le théâtre, que le vieux Sertorius même prononce ce mot qui sied si mal dans sa bouche. Il dit, *J'aime ailleurs*, comme s'il était absolument nécessaire à la tragédie que le héros aimât en un endroit ou en un autre. Ces mots *j'aime ailleurs* sont du style de la comédie. (V.)

[4] *A mon âge* est encore comique, et *il sied si mal d'aimer* l'est davantage. Il

Que je le cache même à qui m'a su charmer [1] :
Mais, tel que je puis être, on m'aime, ou, pour mieux dire,
La reine Viriate à mon hymen aspire;
Elle veut que ce choix de son ambition
De son peuple avec nous commence l'union,
Et qu'ensuite à l'envi mille autres hyménées
De nos deux nations l'une à l'autre enchaînées
Mêlent si bien le sang et l'intérêt commun,
Qu'ils réduisent bientôt les deux peuples en un [2].
C'est ce qu'elle prétend pour digne récompense
De nous avoir servis avec cette constance
Qui n'épargne ni biens ni sang de ses sujets
Pour affermir ici nos généreux projets :
Non qu'elle me l'ait dit, ou quelque autre pour elle ;
Mais j'en vois chaque jour quelque marque fidèle ;
Et comme ce dessein n'est plus pour moi douteux,
Je ne puis l'ignorer qu'autant que je le veux.
Je crains donc de l'aigrir si j'épouse Aristie,
Et que de ses sujets la meilleure partie,
Pour venger ce mépris, et servir son courroux,
Ne tourne obstinément ses armes contre nous.
Auprès d'un tel malheur pour nous irréparable;
Ce qu'on promet pour l'autre est peu considérable ;
Et, sous un faux espoir de nous mieux établir,
Ce renfort accepté pourroit nous affoiblir [3].

semble qu'on examine ici, comme dans *Clélie*, s'il sied à un vieillard d'aimer ou de n'aimer pas. Ce n'est point ainsi que les héros de la tragédie doivent penser et parler. Si vous voulez un modèle de ces vieux personnages auxquels on propose une jeune princesse par un intérêt de politique, prenez-le dans l'Acomat de l'admirable et sage Racine :

Voudrois-tu qu'à mon âge
Je fisse de l'amour le vil apprentissage ?
Qu'un cœur qu'ont endurci la fatigue et les ans
Suivît d'un vain plaisir les conseils imprudents?

C'est là penser et parler comme il faut. Racine dit toujours ce qu'il doit dire dans la position où il met ses personnages, et le dit de la manière la plus noble, et à la fois la plus simple, la plus élégante. Corneille, surtout dans ses dernières pièces, débite trop souvent des pensées ou fausses, ou mal placées, ou exprimées en solécismes, ou en termes bas, pires que des solécismes ; mais aussi il étincelle de temps en temps de beautés sublimes. (V.)

[1] Sertorius que Viriate a su charmer ! ce n'est pas là Horace ou Curiace. (V.)

[2] Mauvaise expression. *En un* finissant un vers choque l'oreille, et réduire *deux en un* choque la langue. (V.)

[3] Observez comme ce style est confus, embarrassé, négligé, comme il pèche con-

Voilà ce qui retient mon esprit en balance.
Je n'ai pour Aristie aucune répugnance ;
Et la reine à tel point n'asservit pas mon cœur,
Qu'il ne fasse encor tout pour le commun bonheur.

PERPENNA. Cette crainte, seigneur, dont votre ame est gênée
Ne doit pas d'un moment retarder l'hyménée.
Viriate, il est vrai, pourra s'en émouvoir ;
Mais que sert la colère où manque le pouvoir ?
Malgré sa jalousie et ses vaines menaces,
N'êtes-vous pas toujours le maître des ses places ?
Les siens, dont vous craignez le vif ressentiment,
Ont-ils dans votre armée aucun commandement ?
Des plus nobles d'entre eux, et des plus grands courages
N'avez-vous pas les fils dans Osca pour otages [1] !
Tous leurs chefs sont Romains; et leurs propres soldats,
Dispersés dans nos rangs, ont fait tant de combats [2],
Que la vieille amitié qui les attache aux nôtres
Leur fait aimer nos lois et n'en vouloir point d'autres.
Pourquoi donc tant les craindre, et pourquoi refuser...

SERTORIUS. Vous-même, Perpenna, pourquoi tant déguiser ?
Je vois ce qu'on m'a dit : vous aimez Viriate [3] ;
Et votre amour caché dans vos raisons éclate.
Mais les raisonnements sont ici superflus :
Dites que vous l'aimez, et je ne l'aime plus [4].

tre la langue. *Auprès d'un tel malheur irréparable pour nous, ce qu'on promet pour l'autre est peu considérable* : quel est cet *autre* ? c'est Aristie ; mais il faut le deviner; et quel est ce *renfort* ? est-ce le *renfort* du mariage d'Aristie ? Serait-il permis de s'exprimer ainsi en prose? et quand une telle prose est en rimes, en est-elle meilleure? (V.)

[1] On ne peut dire, vous avez pour otages les fils des plus *grands courages*. Que la malheureuse nécessité de rimer entraîne d'impropriétés, d'inutilités, de termes louches, de fautes contre la langue! mais qu'il est beau de vaincre tous ces obstacles, et qu'on les surmonte rarement ! (V.)

[2] Expression du peuple de province, *faire des combats*, *faire une maladie*. (V.)

[3] Vers de comédie. Il semble que ce soit Damis ou Éraste qui parle, et c'est le vieux Sertorius ! (V.)

[4] Si Sertorius a le ridicule d'aimer à son âge, il ne doit pas céder tout d'un coup sa maîtresse: s'il n'aime pas, il ne doit pas dire qu'il aime. Dans l'une et l'autre supposition le vers est trop comique. Voilà où conduit cette malheureuse coutume de vouloir toujours parler d'amour, de ne point traiter cette passion comme elle doit l'être. Comment a-t-on pu oublier que Virgile dans l'*Énéide* ne l'a peinte que funeste ? On ne peut trop redire que l'amour sur le théâtre doit être armé du poignard de Melpomène, ou être banni de la scène. Il est vrai que le Mithridate de Racine est amoureux aussi, et que de plus il a le ridicule d'être le rival de deux jeunes

Parlez : je vous dois tant, que ma reconnoissance
Ne peut être sans honte un moment en balance.

PERPENNA. L'aveu que vous voulez à mon cœur est si doux,
Que j'ose...

SERTORIUS. C'est assez : je parlerai pour vous.

PERPENNA. Ah ! seigneur, c'en est trop ; et...

SERTORIUS. Point de repartie :
Tous mes vœux sont déja du côté d'Aristie ;
Et je l'épouserai pourvu qu'en même jour
La reine se résolve à payer votre amour [1] :
Car, quoi que vous disiez, je dois craindre sa haine,
Et fuirois à ce prix cette illustre Romaine [2].
La voici : laissez-moi ménager son esprit ;
Et voyez cependant de quel air on m'écrit [3].

SCÈNE III.

SERTORIUS, ARISTIE.

ARISTIE [4]. Ne vous offensez pas si dans mon infortune
Ma foiblesse me force à vous être importune ;
Non pas pour mon hymen : les suites d'un tel choix

princes ses fils. Mithridate est au fond aussi fade, aussi héros de roman, aussi condamnable que Sertorius ; mais il s'exprime si noblement, il se reproche sa faiblesse en si beaux vers ; Monime est un personnage si décent, si aimable, si intéressant, qu'on est tenté d'excuser dans la tragédie de *Mithridate* l'impertinente coutume de ne fonder les tragédies françaises que sur une jalousie d'amour. (V.) — Ce jugement, si favorable à Racine, n'est pas, comme on pourroit le croire, l'effet d'une aveugle prévention. Il est bien vrai que son style enchanteur fait disparoître toutes ses fautes ; et voilà ce que ne peuvent s'imaginer certains écrivains assez malheureux pour n'avoir aucune idée de l'art d'écrire. (P.)

[1] Voilà donc ce vieux Sertorius qui a deux maîtresses, et qui en cède une à son lieutenant. Il forme une partie carrée de Perpenna avec Viriate, et d'Aristie avec Sertorius. Et on a reproché à Racine d'avoir toujours traité l'amour ! mais qu'il l'a traité différemment ! (V.)

[2] *A ce prix* n'est pas juste ; la haine de Viriate n'est pas un prix : il veut dire, *je fuirais cette illustre Romaine, si son hymen me privait des secours de Viriate.* (V.)

[3] Cela est trop comique. (V.)

[4] Ce premier couplet d'Aristie n'a pas toute la netteté qui est absolument nécessaire au dialogue ; *l'un et l'autre qui ont sa raison d'état contre sa retraite, Pompée qui veut se ressaisir par la violence d'un bien qu'il ne peut voir ailleurs sans déplaisir.* Ces phrases n'ont pas l'élégance et le naturel que les vers demandent. Mais le plus grand défaut, ce me semble, c'est qu'Aristie ne lie point une intrigue tragique ; elle ne sait ce qu'elle veut ; elle est délaissée par son mari ; elle est indécise ; elle n'est ni assez animée par la vengeance, ni assez puissante pour se venger, ni assez touchée, ni assez héroïque. (V.)

Méritent qu'on y pense un peu plus d'une fois ;
Mais vous pouvez, seigneur, joindre à mes espérances
Contre un péril nouveau nouvelles assurances [1].
J'apprends qu'un infidèle, autrefois mon époux,
Vient jusque dans ces murs conférer avec vous :
L'ordre de son tyran, et sa flamme inquiète,
Me pourront envier l'honneur de ma retraite :
L'un en prévoit la suite, et l'autre en craint l'éclat ;
Et tous les deux contre elle ont leur raison d'état.
Je vous demande donc sûreté tout entière,
Contre la violence et contre la prière,
Si par l'une ou par l'autre il veut se ressaisir
De ce qu'il ne peut voir ailleurs sans déplaisir.

SERTORIUS. Il en a lieu, madame ; un si rare mérite
Semble croître de prix quand par force on le quitte ;
Mais vous avez ici sûreté contre tous,
Pourvu que vous puissiez en trouver contre vous,
Et que contre un ingrat dont l'amour fut si tendre,
Lorsqu'il vous parlera, vous sachiez vous défendre.
On a peine à haïr ce qu'on a bien aimé,
Et le feu mal éteint est bientôt rallumé.

ARISTIE. L'ingrat, par son divorce en faveur d'Æmilie,
M'a livrée au mépris de toute l'Italie.
Vous savez à quel point mon courage est blessé :
Mais s'il se dédisoit d'un outrage forcé [2],
S'il chassoit Æmilie et me rendoit ma place,
J'aurois peine, seigneur, à lui refuser grace ;
Et, tant que je serai maîtresse de ma foi,
Je me dois toute à lui, s'il revient tout à moi.

SERTORIUS. En vain donc je me flatte ; en vain j'ose, madame,
Promettre à mon espoir quelque part en votre ame :
Pompée en est encor l'unique souverain.
Tous vos ressentiments n'offrent que votre main ;
Et, quand par ses refus j'aurai droit d'y prétendre,
Le cœur, toujours à lui, ne voudra pas se rendre.

[1] Ces phrases barbares, et le reste du discours d'Aristie, ne sont pas assurément tragiques; mais ce qui est contre l'esprit de la vraie tragédie, contre la décence aussi bien que contre la vérité de l'histoire, c'est une femme de Pompée qui s'en va en Aragon pour prier un vieux soldat révolté de l'épouser. (V.)

[2] Le mot *dédire* semble petit et peu convenable. Peut-être *s'il se repentait* serait mieux placé. On ne se dédit point d'un outrage. (V.)

ARISTIE. Qu'importe de mon cœur, si je sais mon devoir,
Et si mon hyménée enfle votre pouvoir ?
Vous ravaleriez-vous jusques à la bassesse [1]
D'exiger de ce cœur des marques de tendresse,
Et de les préférer à ce qu'il fait d'effort
Pour braver mon tyran et relever mon sort ?
Laissons, seigneur, laissons pour les petites ames
Ce commerce rampant de soupirs et de flammes [2];
Et ne nous unissons que pour mieux soutenir
La liberté que Rome est prête à voir finir.
Unissons ma vengeance à votre politique,
Pour sauver des abois toute la république [3]:
L'hymen seul peut unir des intérêts si grands.
Je sais que c'est beaucoup que ce que je prétends;
Mais, dans ce dur exil que mon tyran m'impose,
Le rebut de Pompée est encor quelque chose;
Et j'ai des sentiments trop nobles ou trop vains
Pour le porter ailleurs qu'au plus grand des Romains.

SERTORIUS. Ce nom ne m'est pas dû, je suis...

ARISTIE. Ce que vous faites
Montre à tout l'univers, seigneur, ce que vous êtes;
Mais quand même ce nom sembleroit trop pour vous,
Du moins mon infidèle est d'un rang au-dessous :
Il sert dans son parti, vous commandez au vôtre;
Vous êtes chef de l'un, et lui sujet dans l'autre;
Et son divorce enfin, qui m'arrache sa foi,
L'y laisse par Sylla plus opprimé que moi,
Si votre hymen m'élève à la grandeur sublime [4]

[1] *Ravaler* ne se dit plus. (V.)

[2] L'abbé d'Aubignac condamne durement ce *commerce rampant*, et je crois qu'il a raison; mais le foud de l'idée esl beau. Aristie et Sertorius pensent el s'expriment noblement; et il serait à souhaiter qu'il y eûl plus de force, plus de lragique dans le rôle de la femme de Pompée. (V.)

[3] On n'a jamais dû dire *sauver des abois*, parceque *abois* signifie les derniers soupirs, el qu'on ne sauve point d'nn soupir; on sauve d'un péril, et on lire d'une extrémité; on rappelle des portes de la mort; on ne sauve point des *abois*. Au resle, ce mot *abois* est pris des cris des chiens qui aboient autour d'un cerf forcé avant de se jeler sur lui. (V.)

[4] *Grandeur sublime* n'est pins d'usage : ce terme, *sublime*, ne s'emploie que pour exprimer les choses qui élèveut l'ame; une pensée sublime, un discours sublime. Cependaul pourquoi ne pas appeler de ce nom tout ce qui est élevé ? On doit, ce me semble, accorder à la poésie pins de liberté qu'ou ne lui en donne. C'esl surtout aux bous auleurs qu'il appartienl de ressusciter des lermes abolis, en les plaçanl avantageusement. Mais aussi remarquons que *rang sublime* vaut bien mieux que *grandeur*

Tandis qu'en l'esclavage un autre hymen l'abyme [1].
Mais, seigneur, je m'emporte, et l'excès d'un tel heur
Me fait vous en parler avec trop de chaleur.
Tout mon bien est encor dedans l'incertitude [2] :
Je n'en conçois l'espoir qu'avec inquiétude ;
Et je craindrai toujours d'avoir trop prétendu,
Tant que de cet espoir vous m'ayez répondu [3].
Vous me pouvez d'un mot assurer ou confondre.

SERTORIUS. Mais, madame, après tout, que puis-je vous répondre?
De quoi vous assurer, si vous-même parlez
Sans être sûre encor de ce que vous voulez?
De votre illustre hymen je sais les avantages ;
J'adore les grands noms que j'en ai pour otages,
Et vois que leur secours, nous rehaussant le bras,
Auroit bientôt jeté la tyrannie à bas [4] :
Mais cette attente aussi pourroit se voir trompée
Dans l'offre d'une main qui se garde à Pompée,
Et qui n'étale ici la grandeur d'un tel bien
Que pour me tout promettre et ne me donner rien.

ARISTIE. Si vous vouliez ma main par choix de ma personne,
Je vous dirois, seigneur : « Prenez; je vous la donne [5] ;

sublime: pourquoi? c'est que *sublime* joint avec *rang* est une épithète nécessaire ; *sublime* apprend que ce rang est élevé; mais *sublime* est inutile avec *grandeur*. Ne vous servez jamais d'épithètes que quand elles ajouteront beaucoup à la chose. (V.)

[1] Le mot d'*abyme* ne convient point à l'esclavage. Pourquoi dit-on, *abymé dans la douleur, dans la tristesse*, etc.? c'est qu'on y peut ajouter l'épithète de *profonde;* mais un esclavage n'est point profond ; on ne saurait y être abymé. Il y a une infinité d'expressions louches, qui font peine au lecteur ; on en sent rarement la raison, on ne la cherche pas même ; mais il y en a toujours une, et ceux qui veulent se former le style doivent la chercher. (V.)

[2] Il semble que son bien consiste à être incertaine. Quand on dit, *tout mon bien est dans l'espérance*, on entend que le bonheur consiste à espérer. L'auteur veut dire, *tout mon bien est incertain*. (V.)

[3] On ne répond point d'un espoir, on répond d'une personne, d'un événement. *Tant que* n'est pas ici français en ce sens. (V.)

[4] Des noms pour *otages*, des secours qui *rehaussent le bras*, et qui jettent la tyrannie *à bas*, sont des expressions trop impropres, trop triviales ; ce style est trop obscur et trop négligé. Un secours qui rehausse le bras n'est ni élégant ni noble ; la tyrannie jetée à bas n'est pas meilleure. Voyez si jamais Racine a jeté la tyrannie à bas. Quoi! dans une scène entre la femme de Pompée et un général romain il n'y a pas quatre vers supérieurement écrits! (V.)

[5] Il semble qu'Aristie ne doit point dire à Sertorius, *Si vous m'aimiez, je vous épouserais*. Ce n'est point du tout son intention, de faire des coquetteries à ce vieux général ; elle ne veut que se venger de Pompée. Il est vrai que ces mariages politiques ne peuvent faire aucun effet au théâtre ; ce sont des intrigues, mais non pas des intrigues tragiques. Le cœur veut être remué, et tout ce qui n'est que politique est plutôt fait pour être lu dans l'histoire que pour être représenté dans la tragédie. Plus

« Quoi que veuille Pompée, il le voudra trop tard. »
Mais, comme en cet hymen l'amour n'a point de part,
Qu'il n'est qu'un pur effet de noble politique,
Souffrez que je vous die, afin que je m'explique,
Que, quand j'aurois pour dot un million de bras,
Je vous donne encor plus en ne l'achevant pas.
Si je réduis Pompée à chasser Æmilie,
Peut-il, Sylla régnant, regarder l'Italie?
Ira-t-il se livrer à son juste courroux?
Non, non; si je le gagne, il faut qu'il vienne à vous.
Ainsi par mon hymen vous avez assurance
Que mille vrais Romains prendront votre défense :
Mais, si j'en romps l'accord pour lui rendre mes vœux,
Vous aurez ces Romains et Pompée avec eux;
Vous aurez ses amis par ce nouveau divorce;
Vous aurez du tyran la principale force,
Son armée, ou du moins ses plus braves soldats,
Qui de leur général voudront suivre les pas;
Vous marcherez vers Rome à communes enseignes.
Il sera temps alors, Sylla, que tu me craignes.
Tremble, et crois voir bientôt trébucher ta fierté,
Si je puis t'enlever ce que tu m'as ôté.
Pour faire de Pompée un gendre de ta femme,
Tu l'as fait un parjure, un méchant, un infame [1] :
Mais, s'il me laisse encor quelques droits sur son cœur,
Il reprendra sa foi, sa vertu, son honneur;
Pour rentrer dans mes fers il brisera tes chaînes;

j'examine les pièces de Corneille, et plus je suis surpris qu'après le prodigieux succès du *Cid* il ait presque toujours renoncé à émouvoir. Je ne peux m'empêcher de dire ici que, quand je pris la résolution de commenter les tragédies de Corneille, un homme qui honore sa haute naissance par les talents les plus distingués m'écrivit, *Vous prenez donc Tacite et Tite-Live pour des poëtes tragiques?* En effet, *Sertorius* et toutes les pièces suivantes sont plutôt des dialogues sur la politique, et des pensées dans le goût et non dans le style de Tacite, que des pièces de théâtre : il faut bien distinguer les intérêts d'état et les intérêts du cœur. Tout ce qui n'est point fait pour remuer fortement l'ame n'est pas du genre de la tragédie : le plus grand défaut est d'être froid. (V.) — Si ces pensées, sans être du style de Tacite, sont cependant, comme Voltaire le reconnoît, dans le goût de Tacite, il ne falloit pas dire que les plus méprisables écrivains de l'autre siècle n'avoient rien écrit *de si ridicule et de si plat* que les dernières pièces de Corneille : car ces écrivains ne pensoient pas mieux qu'ils ne s'exprimoient; et, à leur égard, Corneille demeure toujours à une distance incommensurable. (P.)

[1] On ne doit jamais donner le nom d'infame à Pompée; et surtout Aristie, qui l'aime encore, ne doit point le nommer ainsi. (V.)

Et nous t'accablerons sous nos communes haines.
J'abuse trop, seigneur, d'un précieux loisir :
Voilà vos intérêts ; c'est à vous de choisir.
Si votre amour trop prompt veut borner sa conquête,
Je vous le dis encor, ma main est toute prête [1].
Je vous laisse y penser : surtout souvenez-vous
Que ma gloire en ces lieux me demande un époux ;
Qu'elle ne peut souffrir que ma fuite m'y range,
En captive de guerre, au péril d'un échange,
Qu'elle veut un grand homme à recevoir ma foi [2],
Qu'après vous et Pompée il n'en est point pour moi,
Et que...

SERTORIUS. Vous le verrez, et saurez sa pensée.

ARISTIE. Adieu, seigneur : j'y suis la plus intéressée,
Et j'y vais préparer mon reste de pouvoir [3].

SERTORIUS. Moi, je vais donner l'ordre à le bien recevoir [4].
Dieux, souffrez qu'à mon tour avec vous je m'explique [5].
Que c'est un sort cruel d'aimer par politique !
Et que ses intérêts sont d'étranges malheurs,
S'ils font donner la main quand le cœur est ailleurs !

[1] L'amour de Sertorius n'est ni prompt ni lent ; car en effet il n'en a point du tout, quoiqu'il ait dit qu'il est amoureux, pour être au ton du théâtre. Il faut avouer que les anciens Romains auraient été bien étonnés d'entendre reprocher à Sertorius un amour trop prompt. (V.)

[2] Ce vers n'est pas français, c'est un barbarisme : on dit bien, *Il est homme à recevoir sa foi*, et encore ce n'est que dans le style familier. Il y a dans *Polyeucte*, *Vous n'êtes pas homme à la violenter* ; mais *un grand homme à faire quelque chose* ne se peut dire. *Souvenez-vous qu'elle veut un grand homme* est beau, mais *un grand homme à recevoir une foi* ne forme point un sens ; *vouloir à* est encore plus vicieux. (V.)

[3] On ne prépare point un pouvoir. Elle veut dire qu'elle va se préparer à regagner Pompée, ce qui n'est pas bien flatteur pour Sertorius. (V.)

[4] C'est ainsi qu'on pourrait finir une scène de comédie. Rien n'est plus difficile que de terminer heureusement une scène de politique. (V.)

[5] On ne doit, ce me semble, s'adresser aux dieux que dans le malheur ou dans la passion : c'est là qu'on peut dire, *nec deus intersit nisi dignus* ; mais qu'il *s'explique* avec les dieux comme avec quelqu'un à qui il parlerait d'affaire !... Le mot *s'expliquer* n'est pas le mot propre. Et que dit-il aux dieux ? *que c'est un sort cruel que d'aimer par politique, et que les intérêts de ce sort cruel sont des malheurs étranges, s'ils font donner la main quand le cœur est ailleurs.* C'est en effet la situation où Sertorius et Aristie se trouvent : mais on ne plaint nullement un vieux soldat dont le cœur est ailleurs. Il y a dans cet acte de beaux vers et de belles pensées ; mais tout est affaibli par le peu d'intérêt qu'on prend à la prétendue passion du héros et aux offres que lui fait Aristie, et surtout par le mauvais style. (V.)

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

VIRIATE, THAMIRE.

VIRIATE. Thamire, il faut parler, l'occasion nous presse :
Rome jusqu'en ces murs m'envoie une maîtresse;
Et l'exil d'Aristie, enveloppé d'ennuis,
Est prêt à l'emporter sur tout ce que je suis.
En vain de mes regards l'ingénieux langage
Pour découvrir mon cœur a tout mis en usage[1];
En vain par le mépris des vœux de tous nos rois
J'ai cru faire éclater l'orgueil d'un autre choix[2]:
Le seul pour qui je tâche à le rendre visible[3],
Ou n'ose en rien connoître, ou demeure insensible,
Et laisse à ma pudeur des sentiments confus,
Que l'amour-propre obstine à douter du refus[4].
Épargne-m'en la honte, et prends soin de lui dire,
A ce héros si cher... Tu le connois, Thamire;
Car d'où pourroit mon trône attendre un ferme appui?
Et pour qui mépriser tous nos rois, que pour lui[5]?
Sertorius, lui seul digne de Viriate,
Mérite que pour lui tout mon amour éclate.
Fais-lui, fais-lui savoir le glorieux dessein
De m'affermir au trône en lui donnant la main :

[1] Un exil qui est prêt à l'emporter sur tout ce qu'est Viriate, expressions un peu trop négligées et trop impropres. Une grande reine, une héroïne ne doit pas dire, ce me semble, qu'elle a employé l'*ingénieux langage de ses regards*. (V.)

[2] J'ai cru faire éclater l'orgueil d'un autre choix

n'est pas une expression propre ; ce choix n'est pas orgueilleux. (V.)

[3] Est-ce son cœur? est-ce l'orgueil de son choix qu'elle tâche à rendre visible? (V.)

[4] Il ne faut jamais parler de sa pudeur ; mais il faut encore moins *laisser à sa pudeur des sentiments confus, que l'amour-propre obstine à douter du refus*, parceque c'est un galimatias ridicule. (V.)

[5] Cet embarras, cette crainte de nommer celui qu'elle aime, pourraient convenir à une jeune personne timide, et semblent peu faits pour une femme politique. Mais, *et pour qui mépriser tous nos rois, que pour lui?* est un vers digne de Corneille. Il faudrait, pour que ce vers fît son effet, qu'il fût pour un jeune héros aimable, et non pas pour un vieux soldat de fortune. (V.)

Dis-lui... Mais j'aurois tort d'instruire ton adresse[1],
Moi qui connois ton zèle à servir ta princesse.

THAMIRE. Madame, en ce héros tout est illustre et grand;
Mais, à parler sans fard, votre amour me surprend.
Il est assez nouveau qu'un homme de son âge
Ait des charmes si forts pour un jeune courage,
Et que d'un front ridé les replis jaunissants
Trouvent l'heureux secret de captiver les sens[2].

VIRIATE. Ce ne sont pas les sens que mon amour consulte :
Il hait des passions l'impétueux tumulte;
Et son feu que j'attache aux soins de ma grandeur
Dédaigne tout mélange avec leur folle ardeur.
J'aime en Sertorius ce grand art de la guerre
Qui soutient un banni contre toute la terre;
J'aime en lui ces cheveux tout couverts de lauriers,
Ce front qui fait trembler les plus braves guerriers,
Ce bras qui semble avoir la victoire en partage.
L'amour de la vertu n'a jamais d'yeux pour l'âge :
Le mérite a toujours des charmes éclatants;

[1] Peut-être le mot d'*adresse* est-il plus propre au comique qu'au tragique dans cette occasion. (V.)

[2] *Des charmes si forts pour un jeune courage, des replis jaunissants d'un front qui trouvent le secret de captiver les sens.* Discours de soubrette, sans doute, plutôt que de la confidente d'une reine; mais discours qui rendent Viriate un personnage intolérable à quiconque a un peu de goût. Ces replis jaunissants, et cette pudeur de Viriate, et ce héros si cher que Thamire connait, font un étrange contraste. Rien n'est plus indigne de la tragédie. La réplique de Viriate me paraît admirable. Je ne voudrais pourtant pas qu'une reine parlât des *sens.* Racine, qu'on regarde si mal à propos comme le premier qui ait parlé d'amour, mais qui est le seul qui en ait bien parlé, ne s'est jamais servi de ces mots, *les sens*. Voyez la première scène de *Pulchérie*. (V.) — Peu de personnes avoient observé cette délicatesse de Racine; et véritablement il s'est interdit, même dans la tragédie de *Phèdre*, l'usage de ce mot, que son sujet sembloit amener si naturellement. C'est une difficulté qui n'étoit pas aisée à vaincre, et que pourtant il a surmontée dans tout le rôle de Phèdre qui est un des chefs-d'œuvre de notre théâtre. Mais, parceque Racine s'est interdit cette expression, il y auroit trop de rigueur à la condamner dans ces beaux vers de Viriate. Voltaire, dans *Œdipe*, a fait dire à Jocaste :

Tu sais qu'à mon devoir tout entière attachée
J'étouffai de mes sens la révolte cachée.

Elle ajoute, à quelques vers de distance, dans la même scène :

Ce n'était point, Égine, un feu tumultueux,
De mes sens enchantés enfant impétueux.

et personne ne s'en est scandalisé. Il ne faut rien outrer, même en matière de bienséance. (P.)

Et quiconque peut tout est aimable en tout temps[1].

THAMIRE. Mais, madame, nos rois, dont l'amour vous irrite,
N'ont-ils tous ni vertu, ni pouvoir, ni mérite?
Et dans votre parti se peut-il qu'aucun d'eux
N'ait signalé son nom par des exploits fameux?
Celui des Turdétans, celui des Celtibères,
Soutiendroient-ils si mal le sceptre de vos pères?...

VIRIATE. Contre des rois comme eux j'aimerois leur soutien;
Mais contre des Romains tout leur pouvoir n'est rien.
Rome seule aujourd'hui peut résister à Rome :
Il faut pour la braver qu'elle nous prête un homme[2],
Et que son propre sang en faveur de ces lieux
Balance les destins, et partage les dieux[3].
Depuis qu'elle a daigné protéger nos provinces,
Et de son amitié faire honneur à leurs princes[4],
Sous un si haut appui nos rois humiliés
N'ont été que sujets sous le nom d'alliés;
Et ce qu'ils ont osé contre leur servitude
N'en a rendu le joug que plus fort et plus rude.
Qu'a fait Mandonius, qu'a fait Indibilis,
Qu'y plonger plus avant leurs trônes avilis,
Et voir leur fier amas de puissance et de gloire
Brisé contre l'écueil d'une seule victoire?
Le grand Viriatus, de qui je tiens le jour,
D'un sort plus favorable eut un pareil retour[5].
Il défit trois préteurs, il gagna dix batailles,

[1] Ces sentiments de Viriate sont les seuls qu'elle aurait dû exprimer. Il ne fallait pas les affaiblir par cette *pudeur* et *ce héros si cher*. (V.)

[2] C'est dommage qu'un aussi mauvais vers suive ce vers si beau :

Rome seule aujourd'hui peut résister à Rome.

C'est presque toujours la rime qui amène les vers faibles, inutiles et rampants, avant ou après les beaux vers. On en a fait souvent la remarque. Cet inconvénient attaché à la rime a fait naître plus d'une fois la proposition de la bannir; mais il est plus beau de vaincre une difficulté que de s'en défaire. La rime est nécessaire à la poésie française par la nature de notre langue, et est consacrée à jamais par les ouvrages de nos grands hommes. (V.)

[3] *Balance*, etc., est un très beau vers; mais celui qui le précède est mauvais. *Le propre sang de Rome en faveur de ces lieux!* (V.)

[4] *Faire honneur de son amitié* n'est pas le mot propre. (V.)

[5] On dit bien en général *un retour du sort*, et encore mieux *un revers du sort*, mais non pas *un retour d'un sort favorable*, pour exprimer une disgrace; au contraire, *un retour d'un sort favorable* signifie une nouvelle faveur de la fortune après quelque disgrace passagère.

Il repoussa l'assaut de plus de cent murailles[1];
Et de Servilius l'astre prédominant[2]
Dissipa tout d'un coup ce bonheur étonnant.
Ce grand roi fut défait, il en perdit la vie,
Et laissoit sa couronne à jamais asservie,
Si pour briser les fers de son peuple captif
Rome n'eût envoyé ce noble fugitif.
Depuis que son courage à nos destins préside,
Un bonheur si constant de nos armes décide,
Que deux lustres de guerre assurent nos climats
Contre ces souverains de tant de potentats,
Et leur laissent à peine, au bout de dix années,
Pour se couvrir de nous l'ombre des Pyrénées.
Nos rois, sans ce héros, l'un de l'autre jaloux,
Du plus heureux sans cesse auroient rompu les coups[3];
Jamais ils n'auroient pu choisir entre eux un maître.

THAMIRE. Mais consentiront-ils qu'un Romain puisse l'être?

VIRIATE. Il n'en prend pas le titre, et les traite d'égal :
Mais, Thamire, après tout, il est leur général;
Ils combattent sous lui, sous son ordre ils s'unissent;
Et tous ces rois de nom[4] en effet obéissent,
Tandis que de leur rang l'inutile fierté
S'applaudit d'une vaine et fausse égalité.

THAMIRE. Je n'ose vous rien dire après cet avantage,
Et voudrois comme vous faire grace à son âge;
Mais enfin ce héros, sujet au cours des ans,
A trop long-temps vaincu pour vaincre encor long-temps;
Et sa mort...

VIRIATE. Jouissons, en dépit de l'envie,
Des restes glorieux de son illustre vie :

[1] *Gagner des batailles, repousser l'assaut de plus de cent murailles.* Voilà de ces vers communs et faibles qu'on doit soigneusement s'interdire. On voit trop que *murailles* n'est là que pour rimer à *batailles.* (V.)

[2] VAR.

Et du consul Brutus l'astre prédominant.

(Voyez la préface de Corneille.)

[3] *Rompre les coups du plus heureux; avoir l'ombre d'une montagne pour se couvrir, un bonheur qui décide des armes,* tout cela est impropre, irrégulier, obscur. (V.)

[4] Racine s'est approprié cette belle expression dans *Mithridate :*

Reine long-temps de nom, mais en effet captive,

dit Monime en parlant d'elle-même. (P.)

Sa mort me laissera pour ma protection
La splendeur de son ombre et l'éclat de son nom[1].
Sur ces deux grands appuis ma couronne affermie
Ne redoutera point de puissance ennemie;
Ils feront plus pour moi que ne feroient cent rois.
Mais nous en parlerons encor quelque autre fois.
Je l'aperçois qui vient.

SCÈNE II.

SERTORIUS, VIRIATE, THAMIRE.

SERTORIUS. Que direz-vous, madame,
Du dessein téméraire où s'échappe mon ame[2]?
N'est-ce point oublier ce qu'on vous doit d'honneur
Que demander à voir le fond de votre cœur?
VIRIATE. Il est si peu fermé, que chacun y peut lire,
Seigneur, peut-être plus que je ne puis vous dire;
Pour voir ce qui s'y passe, il ne faut que des yeux.
SERTORIUS. J'ai besoin toutefois qu'il s'explique un peu mieux.
Tous vos rois à l'envi briguent votre hyménée;
Et comme vos bontés font notre destinée,
Par ces mêmes bontés j'ose vous conjurer,
En faisant ce grand choix, de nous considérer.
Si vous prenez un prince inconstant, infidèle,
Ou qui pour le parti n'ait pas assez de zèle,
Jugez en quel état nous nous verrons réduits,
Si je pourrai long-temps encor ce que je puis,
Si mon bras...
VIRIATE. Vous formez des craintes que j'admire.
J'ai mis tous mes états si bien sous votre empire,
Que quand il me plaira faire choix d'un époux,
Quelque projet qu'il fasse, il dépendra de vous.
Mais, pour vous mieux ôter cette frivole crainte,
Choisissez-le vous-même, et parlez-moi sans feinte :

[1] Ces figures outrées ne réussissent plus. Le mot d'*ombre* est trop le contraire de *splendeur;* il n'est pas permis non plus à une femme telle que Viriate de dire que l'ombre d'un général mort protégera plus l'Espagne que ne feraient cent rois : ces exagérations ne seraient pas même tolérées dans une ode. Le vrai doit régner partout, et surtout dans la tragédie. La splendeur d'une ombre a quelque chose de si contradictoire, que cette expression dégénère en pure plaisanterie. (V.)

[2] Une ame ne s'échappe point à un dessein. (V.)

Pour qui de tous ces rois êtes-vous sans soupçon [1] ?
A qui d'eux pouvez-vous confier ce grand nom?

SERTORIUS. Je voudrois faire un choix qui pût aussi vous plaire;
Mais, à ce froid accueil que je vous vois leur faire,
Il semble que pour tous sans aucun intérêt...

VIRIATE. C'est peut-être, seigneur, qu'aucun d'eux ne me plaît,
Et que de leur haut rang la pompe la plus vaine
S'efface au seul aspect de la grandeur romaine.

SERTORIUS. Si donc je vous offrois pour époux un Romain?

VIRIATE. Pourrois-je refuser un don de votre main?

SERTORIUS. J'ose après cet aveu vous faire offre d'un homme
Digne d'être avoué de l'ancienne Rome.
Il en a la naissance, il en a le grand cœur [2],
Il est couvert de gloire, il est plein de valeur;
De toute votre Espagne il a gagné l'estime,
Libéral, intrépide, affable, magnanime;
Enfin c'est Perpenna sur qui vous emportez...

VIRIATE. J'attendois votre nom après ces qualités;
Les éloges brillants que vous daignez y joindre
Ne me permettoient pas d'espérer rien de moindre :
Mais certes le détour est un peu surprenant.
Vous donnez une reine à votre lieutenant!
Si vos Romains ainsi choisissent des maîtresses,
A vos derniers tribuns il faudra des princesses [3].

SERTORIUS. Madame...

VIRIATE. Parlons net sur le choix d'un époux.
Êtes-vous trop pour moi? suis-je trop peu pour vous?
C'est m'offrir, et ce mot peut blesser les oreilles :

[1] C'est un barbarisme de phrase. On soupçonne quelqu'un, on a des soupçons; on jette des soupçons sur lui; on n'a pas des soupçons pour quelqu'un, comme on a de l'estime, de l'amitié, de la haine pour quelqu'un. Il est vraisemblable que c'est une faute ancienne des imprimeurs, et qu'on doit lire, *sur qui de tous ces rois êtes-vous sans soupçon ?* (V.)

[2] Cette phrase signifie *il a la naissance de Rome, il a le grand cœur de Rome.* On sent bien que l'auteur veut dire *il est né Romain, il a la valeur d'un Romain;* mais il ne suffit pas qu'on puisse l'entendre, il faut qu'on ne puisse pas l'entendre autrement. (V.)

[3] Cette réponse est fort belle, elle doit toujours faire un grand effet. Les vers suivants semblent l'affoiblir. *Parlons net* sent un peu trop le dialogue de comédie; et le mot de *maîtresse* n'a jamais été employé par Racine dans ses bonnes pièces. (V.) — On le trouve dans *Bajazet*, dans *Britannicus*, dans *Mithridate*, et par conséquent dans les bonnes pièces de Racine. Voltaire lui-même l'a employé plus d'une fois dans *Zaïre*. (P.)

Mais un pareil amour sied bien à mes pareilles[1] :
Et je veux bien, seigneur, qu'on sache désormais
Que j'ai d'assez bons yeux pour voir ce que je fais.
Je le dis donc tout haut, afin que l'on m'entende[2] :
Je veux bien un Romain, mais je veux qu'il commande ;
Et ne trouverois pas vos rois à dédaigner,
N'étoit qu'ils savent mieux obéir que régner.
Mais, si de leur puissance ils vous laissent l'arbitre[3],
Leur foiblesse du moins en conserve le titre :
Ainsi ce noble orgueil qui vous préfère à tous
En préfère le moindre à tout autre qu'à vous[4] ;
Car enfin, pour remplir l'honneur de ma naissance[5],
Il me faudroit un roi de titre et de puissance[6] :
Mais, comme il n'en est plus, je pense m'en devoir
Ou le pouvoir sans nom, ou le nom sans pouvoir.

SERTORIUS. J'adore ce grand cœur qui rend ce qu'il doit rendre
Aux illustres aïeux dont on vous voit descendre[7].
A de moindres pensers son orgueil abaissé
Ne soutiendroit pas bien ce qu'ils vous ont laissé.
Mais puisque, pour remplir la dignité royale,

[1] Un amour qui sied bien ou qui sied mal ne peut se dire ; il semble qu'on parle d'un ajustement. On doit éviter le mot de *mes pareilles*, il est plus bourgeois que noble. (V.)

[2] Viriate n'élève pas ici la voix ; elle parle devant sa confidente, qui connait ses sentiments : ainsi ce vers n'est qu'un vers de comédie, qui ne devait pas avoir place dans une scène noble. (V.)

[3] Être *arbitre des rois* se dit très bien, parcequ'en effet des rois peuvent choisir ou recevoir un arbitre. On est l'arbitre des lois, parceque souvent les lois sont opposées l'une à l'autre, l'arbilre des états qui ont des prétentions, mais non pas l'arbitre de la puissance ; encore moins a-t-on le titre de sa puissance. (V.)

[4] Elle veut dire *préfère le moindre* des rois à tout autre Romaiu que vous. (V.)

[5] On soutient l'honneur de sa naissance, on remplit les devoirs de sa naissance, mais on ne remplit point un honneur. Encore une fois, rien n'est si rare que le mot propre. (V.)

[6] On dit bien *un roi de nom* ; par exemple, Jacques II fut roi de nom, et Guillaume resla roi en effet ; mais on ne dit point *roi de titre* : on dit encore moins *roi de puissance* ; cela n'est pas français. Toutes ces expressions sont des barbarismes de phrase ; mais le sens est fort beau, et tous les sentiments de Viriate ont de la dignité. *Je pense m'en devoir ou le pouvoir sans nom, ou le nom sans pouvoir*. Voilà de ces jenx de mots qu'il faut soig.eusement éviter ; et si on se permet cette licence, il faut du moins s'exprimer avec netteté et correctement. *Se devoir le pouvoir d'un roi sans nom* est un barbarisme et une construction très vicieuse. (V.)

[7] Cette expression ne paraît pas juste ; on ne voit personne descendre de ses aïeux. Racine dit, dans *Iphigénie* :

Le sang de ces héros dont tu me fais descendre ;

mais non pas, *le sang dont on me voit descendre*. (V.)

Votre haute naissance en demande une égale,
Perpenna parmi nous est le seul dont le sang
Ne mêleroit point d'ombre à la splendeur du rang [1];
Il descend de nos rois et de ceux d'Étrurie.
Pour moi, qu'un sang moins noble a transmis à la vie,
Je n'ose m'éblouir d'un peu de nom fameux [2],
Jusqu'à déshonorer le trône par mes vœux [3],
Cessez de m'estimer jusqu'à lui faire injure :
Je ne veux que le nom de votre créature [4];
Un si glorieux titre a de quoi me ravir [5];
Il m'a fait triompher en voulant vous servir [6];
Et malgré tout le peu que le ciel m'a fait naître [7]...

VIRIATE. Si vous prenez ce titre, agissez moins en maître,
Ou m'apprenez du moins, seigneur, par quelle loi
Vous n'osez m'accepter, et disposez de moi.
Accordez le respect que mon trône vous donne [8]
Avec cet attentat sur ma propre personne.
Voir toute mon estime, et n'en pas mieux user,
C'en est un qu'aucun art ne sauroit déguiser.
Ne m'honorez donc plus jusqu'à me faire injure;
Puisque vous le voulez, soyez ma créature;
Et, me laissant en reine ordonner de vos vœux,

[1] Qu'est-ce qu'un sang qui ne mêlerait point d'ombre à une splendeur? On ne peut trop redire que toute métaphore doit être juste et faire une image vraie. (V.)

[2] Le mot de *peu* ne convient point à un nom ; un peu de gloire, un peu de renommée, de réputation, de puissance, se dit dans toutes les langues, et *un peu de nom*, dans aucune. Il y a une grammaire commune à toutes les nations, qui ne permet pas que les adverbes de quantité se joignent à des choses qui n'ont pas de quantité. On peut avoir plus ou moins de gloire ou de puissance, mais non pas plus ou moins de nom. (V.)

[3] Il est étrange que Corneille fasse parler ainsi un Romain, après avoir dit ailleurs, *pour être plus qu'un roi, tu te crois quelque chose*, et après avoir répété si souvent cette exagération prodigieuse, qu'*il n'y a point de bourgeois de Rome qui ne soit au-dessus de tous les rois*. Ces manières si différentes d'envisager la même chose font bien voir que l'archevêque Fénelon et le marquis de Vauvenargues avaient raison de dire que Corneille atteignit rarement le véritable but de la tragédie, et que trop souvent, au lieu d'émouvoir, il exagérait ou il dissertait. (V.)

[4] *Créature* : ce mot dans notre langue n'est employé que pour les subalternes qui doivent leur fortune à leurs patrons, et semble ne pas convenir à Sertorius. (V.)

[5] Ce titre n'est point *glorieux;* il n'a point *de quoi ravir*. Ce mot *ravir* est trop familier. (V.)

[6] Par la construction de la phrase, c'est le glorieux titre qui a voulu servir Viriate. (V.)

[7] *Tout le peu* est une contradiction dans les termes; les mots de *peu* et de *tout* s'excluent l'un l'autre. (V.)

[8] On ne donne point du respect, on l'impose, on l'imprime, on l'inspire, etc. (V.)

Portez-les jusqu'à moi, parceque je le veux.
Pour votre Perpenna, que sa haute naissance
N'affranchit point encor de votre obéissance,
Fût-il du sang des dieux aussi bien que des rois,
Ne lui promettez plus la gloire de mon choix.
Rome n'attache point le grade à la noblesse.
Votre grand Marius naquit dans la bassesse;
Et c'est pourtant le seul que le peuple romain
Ait jusques à sept fois choisi pour souverain.
Ainsi pour estimer chacun a sa manière [1] :
Au sang d'un Espagnol je ferois grace entière [2];
Mais parmi vos Romains je prends peu garde au sang,
Quand j'y vois la vertu prendre le plus haut rang.
Vous, si vous haïssez comme eux le nom de reine,
Regardez-moi, seigneur, comme dame romaine [3] :
Le droit de bourgeoisie à nos peuples donné
Ne perd rien de son prix sur un front couronné.
Sous ce titre adoptif, étant ce que vous êtes,
Je pense bien valoir une de mes sujettes;
Et, si quelque Romaine a causé vos refus,
Je suis tout ce qu'elle est, et reine encor de plus.
Peut-être la pitié d'une illustre misère...

SERTORIUS. Je vous entends, madame, et, pour ne vous rien taire,
J'avouerai qu'Aristie...

VIRIATE. Elle nous a tout dit;
Je sais ce qu'elle espère et ce qu'on vous écrit.
Sans y perdre de temps, ouvrez votre pensée.

SERTORIUS. Au seul bien de la cause elle est intéressée :

[1] Ainsi pour estimer chacun a sa manière,

est trop familier, et *sa manière pour estimer* est aussi bas que peu français. (V.)

[2] Au sang d'un Espagnol je ferois grâce entière,

ne dit point ce qu'elle veut dire; elle entend que ce serait faire une grace à un Espagnol que de l'épouser. *Faire grace entière*, c'est ne point pardonner à demi. (V.)

[3] Elle ne doit point dire à Sertorius qu'il peut haïr le trône, après que Sertorius lui a dit qu'il déshonorerait le trône, s'il osait aspirer à elle. Tous ces raisonnements sur le trône semblent trop se contredire; tantôt le trône de Viriate dépend de Sertorius, tantôt Sertorius est au-dessous du trône, tantôt il hait le trône, tantôt Viriate veut faire respecter son trône; mais quand même il y aurait de la justesse dans ces dissertations, il y aurait toujours trop de froideur. Presque tous ces raisonnements sont faux: ils auraient besoin du style le plus élégant et le plus noble pour être tolérés; mais malheureusement le style est guindé, obscur, souvent bas, et hérissé de solécismes et de barbarismes. (V.) — Voltaire affecte toujours d'oublier le temps où Corneille écrivoit. (P.)

Mais puisque, pour ôter l'Espagne à nos tyrans,
Nous prenons, vous et moi, des chemins différents,
De grace, examinez le commun avantage,
Et jugez ce que doit un généreux courage.
Je trahirois, madame, et vous et vos états,
De voir un tel secours, et ne l'accepter pas [1] :
Mais ce même secours deviendroit notre perte,
S'il nous ôtoit la main que vous m'avez offerte,
Et qu'un destin jaloux de nos communs desseins
Jetât ce grand dépôt en de mauvaises mains [2].
Je tiens Sylla perdu, si vous laissez unie
A ce puissant renfort votre Lusitanie.
Mais vous pouvez enfin dépendre d'un époux,
Et le seul Perpenna peut m'assurer de vous.
Voyez ce qu'il a fait; je lui dois tant, madame,
Qu'une juste prière en faveur de sa flamme...

VIRIATE. Si vous lui devez tant, ne me devez-vous rien?
Et lui faut-il payer vos dettes de mon bien?
Après que ma couronne a garanti vos têtes [3],
Ne mérité-je point de part en vos conquêtes?
Ne vous ai-je servi que pour servir toujours,
Et m'assurer des fers par mon propre secours?
Ne vous y trompez pas : si Perpenna m'épouse,
Du pouvoir souverain je deviendrai jalouse,
Et le rendrai moi-même assez entreprenant
Pour ne vous pas laisser un roi pour lieutenant.
Je vous avouerai plus : à qui que je me donne,
Je voudrai hautement soutenir ma couronne;
Et c'est ce qui me force à vous considérer,
De peur de perdre tout, s'il nous faut séparer.
Je ne vois que vous seul qui des mers aux montagnes
Sous un même étendard puisse unir nos Espagnes :
Mais ce que je propose en est le seul moyen;
Et, quoi qu'ait fait pour vous ce cher concitoyen,
S'il vous a secouru contre la tyrannie,

[1] *Je trahirois de voir* est un solécisme. (V.)

[2] On ne *jette* point un *dépôt*, c'est un barbarisme; il faut, *remît ce grand dépôt*. (V.)

[3] Que veut dire une couronne qui garantit des têtes? Il fallait au moins dire de quoi elle les garantit; on garantit un traité, une possession, un héritage; mais une couronne ne garantit point une tête. (V.)

Il en est bien payé d'avoir sauvé sa vie[1].
Les malheurs du parti l'accabloient à tel point,
Qu'il se voyoit perdu, s'il ne vous eût pas joint;
Et même, si j'en veux croire la renommée,
Ses troupes, malgré lui, grossirent votre armée.
Rome offre un grand secours, du moins on vous l'écrit;
Mais, s'armât-elle toute en faveur d'un proscrit,
Quand nous sommes aux bords d'une pleine victoire[2],
Quel besoin avons-nous d'en partager la gloire?
Encore une campagne, et nos seuls escadrons
Aux aigles de Sylla font repasser les monts.
Et ces derniers venus auront droit de nous dire
Qu'ils auront en ces lieux établi notre empire!
Soyons d'un tel honneur l'un et l'autre jaloux;
Et quand nous pouvons tout, ne devons rien qu'à nous.

SERTORIUS. L'espoir le mieux fondé n'a jamais trop de forces[3].
Le plus heureux destin surprend par les divorces[4];
Du trop de confiance il aime à se venger[5];
Et dans un grand dessein rien n'est à négliger.
Devons-nous exposer à tant d'incertitude
L'esclavage de Rome et notre servitude[6],
De peur de partager avec d'autres Romains
Un honneur où le ciel veut peut-être leurs mains?
Notre gloire, il est vrai, deviendra sans seconde,
Si nous faisons sans eux la liberté du monde;
Mais si quelque malheur suit tant d'heureux combats,

[1] C'est un barbarisme et un contre-sens. On est payé en recevant une récompense, on est payé par une récompense; mais on n'est point payé de recevoir une récompense; il fallait : *Il fut assez payé, vous sauvâtes sa vie*, ou quelque chose de semblable. (V.)

[2] La victoire n'a point de bords; on touche à la victoire, on est près de la remporter, de la saisir, mais on n'est point à ses bords. Cela ne peut se dire dans aucune langue, parceque dans toutes les langues les métaphores doivent être justes. (V.)

[3] On ne peut dire *les forces d'un espoir;* aucune langue ne peut admettre ce mot, parceque les forces ne peuvent pas être dans un espoir. C'est un barbarisme. (V.)

[4] Un destin n'a point de divorces; il a des vicissitudes, des changements, des revers: et alors ce n'est pas l'heureux destin qui surprend. Cette expression est un barbarisme. (V.)

[5] Ce destin qui aime à se venger est une idée poétique qui n'a rien de vrai. Pourquoi aimerait-il à se venger de la confiance qu'on a en lui? Est-ce ainsi que doit raisonner un grand capitaine, un homme d'état? (V.)

[6] Ce n'est point l'esclavage qu'on expose ainsi à l'incertitude des événements; au contraire, c'est la liberté de Rome et celle de l'Espagne, pour laquelle Sertorius et Viriate combattent, et qu'on exposerait. (V.)

Quels reproches cruels ne nous ferons-nous pas!
D'ailleurs, considérez que Perpenna vous aime,
Qu'il est ou qu'il se croit digne du diadème,
Qu'il peut ici beaucoup; qu'il s'est vu de tout temps
Qu'en gouvernant le mieux on fait des mécontents;
Que, piqué du mépris, il osera peut-être...

VIRIATE. Tranchez le mot, seigneur : je vous ai fait mon maître,
Et je dois obéir malgré mon sentiment;
C'est à quoi se réduit tout ce raisonnement.
Faites, faites entrer ce héros d'importance[1],
Que je fasse un essai de mon obéissance;
Et si vous le craignez, craignez autant du moins
Un long et vain regret d'avoir prêté vos soins[2].

SERTORIUS. Madame, croiriez-vous...

VIRIATE. Ce mot vous doit suffire :
J'entends ce qu'on me dit, et ce qu'on me veut dire.
Allez, faites-lui place, et ne présumez pas...

SERTORIUS. Je parle pour un autre, et toutefois, hélas[3]!
Si vous saviez...

VIRIATE. Seigneur, que faut-il que je sache?
Et quel est le secret que ce soupir me cache?

SERTORIUS. Ce soupir redoublé[4]...

[1] Faites, faites entrer ce héros d'importance,

est un peu trop comique. L'auteur a déja dit *des gens d'importance*: il n'est pas permis d'écrire d'un style si trivial, surtout après avoir écrit de si belles choses. (V.)

[2] Il faudrait achever la phrase. *Prêter vos soins* n'a pas un sens complet; on doit dire à qui on les a prêtés. De plus, on ne prête point de soins, on ne prête que les choses qu'on peut retirer. Quand les soins sont une fois donnés, on peut en refuser de nouveaux. Il n'en est pas de même du mot *appui*, *secours*; on prête son *appui*, son *secours*, son *bras*, son *armée*, etc., parcequ'on peut les retirer, les reprendre. Ce style est très vicieux. (V.)

[3] Cet *hélas* dans la bouche de Sertorius est trop déplacé; il ne convient ni à son caractère, ni à son âge, ni à la scène politique et raisonnée qui vient de se passer entre Viriate et lui. (V.)

[4] Ce *soupir redoublé* achève de dégrader Sertorius.

Qu'Achille aime autrement que Tyrcis et Philène.

Un vieux capitaine romain qui fait remarquer ses soupirs à sa maîtresse est au-dessous de Tyrcis; car Tyrcis soupirera sans le dire, et ce sera sa maîtresse qui s'en apercevra. Qu'un amant passionné soit attendri, ému, troublé, qu'il soupire; mais qu'il ne dise pas : Voyez comme je suis attendri, comme je suis ému, comme je suis touché, comme je soupire. Cette pusillanimité dans laquelle Corneille fait tomber Sertorius et Viriate est une preuve bien manifeste de ce que nous avons dit tant de fois, que l'amour s'était emparé du théâtre très long-temps avant Racine; qu'il n'y avait aucune pièce où cette passion n'entrât, et c'était presque toujours mal à propos. Encore une fois, l'amour n'a jamais bien été traité que dans les scènes du *Cid*, imitées

VIRIATE. N'achevez point ; allez :
Je vous obéirai plus que vous ne voulez.

SCÈNE III.

VIRIATE, THAMIRE.

THAMIRE. Sa dureté m'étonne, et je ne puis, madame[1]...
VIRIATE. L'apparence t'abuse ; il m'aime au fond de l'ame[2].
THAMIRE. Quoi! quand pour un rival il s'obstine au refus[3]...
VIRIATE. Il veut que je l'amuse[4], et ne veut rien de plus.
THAMIRE. Vous avez des clartés que mon insuffisance...
VIRIATE. Parlons à ce rival ; le voilà qui s'avance.

SCÈNE IV.

VIRIATE, PERPENNA, AUFIDE, THAMIRE.

VIRIATE. Vous m'aimez, Perpenna ; Sertorius le dit :
Je crois sur sa parole, et lui dois tout crédit[5].

de Guillem de Castro, jusqu'à l'*Andromaque* de Racine : je dis l'*Andromaque ;* car, dans *la Thébaïde* et dans l'*Alexandre,* on sent que Racine suit la mauvaise route que Corneille avait tracée ; c'est l'unique raison peut-être pour laquelle ces deux pièces n'intéressent point du tout. (V.)

[1] Il est assez difficile de comprendre comment Thamire peut parler de dureté après ces hélas et ces soupirs. (V.)

[2] Rien n'est assurément moins tragique qu'une femme qui dit qu'un homme l'aime. C'est de la comédie froide. (V.)

[3] *Quoi quand* forme une cacophonie désagréable. (V.)

[4] Viriate, dans cet hémistiche comique, ne dit point ce qu'elle doit dire : sa vanité lui persuade qu'elle est aimée, et que Sertorius sacrifie son amour à l'amitié ; ce n'est pas là un amusement. Il faut convenir que rien n'est plus éloigné du caractère de la tragédie. (V.)

[5] Il fallait dire, *je le crois.* Corneille a bien employé le mot *je crois* sans régime dans *Polyeucte, je vois, je suis, je crois, je suis désabusée ;* mais c'est dans un autre sens. Pauline veut dire *j'ai la foi ;* mais Viriate n'a point la foi. *Et lui dois tout crédit ;* ce terme est impropre et n'est pas noble. *Crédit* ne signifie point *confiance.* Racine s'est servi plus noblement de ce mot dans un autre sens, quand il fait dire à Agrippine :

Je vois mes honneurs croître, et tomber mon crédit.

Crédit alors signifie *autorité, puissance, considération.* (V.) — *Crédit* peut signifier *confiance,* témoin ces vers du *Menteur,* qui sont passés en proverbe :

DORANTE.
Je disois vérité.
CLITON.
Quand un menteur la dit,
En passant par sa bouche elle perd son crédit.

c'est-à-dire elle perd son autorité, elle n'obtient plus de confiance. (P.)

Je sais donc votre amour; mais tirez-moi de peine :
Par où prétendez-vous mériter une reine,
A quel titre lui plaire, et par quel charme un jour
Obliger sa couronne à payer votre amour[1] ?

PERPENNA. Par de sincères vœux, par d'assidus services,
Par de profonds respects, par d'humbles sacrifices ;
Et si quelques effets peuvent justifier...

VIRIATE. Eh bien ! qu'êtes-vous prêt de lui sacrifier?

PERPENNA. Tous mes soins, tout mon sang, mon courage, ma vie[2].

VIRIATE. Pourriez-vous la servir dans une jalousie[3] ?

PERPENNA. Ah, madame !..

VIRIATE. A ce mot en vain le cœur vous bat ;
Elle n'est pas d'amour, elle n'est que d'état.
J'ai de l'ambition, et mon orgueil de reine
Ne peut voir sans chagrin une autre souveraine,
Qui, sur mon propre trône à mes yeux s'élevant,
Jusque dans mes états prenne le pas devant[4].
Sertorius y règne : si dans tout notre empire
Il dispense des lois où j'ai voulu souscrire,
Je ne m'en repens point, il en a bien usé;
Je rends graces au ciel qui l'a favorisé.
Mais, pour vous dire enfin de quoi je suis jalouse,
Quel rang puis-je garder auprès de son épouse ?
Aristie y prétend, et l'offre qu'elle fait,
Ou que l'on fait pour elle, en assure l'effet[5].
Délivrez nos climats de cette vagabonde,

[1] On n'oblige point une couronne à payer ; et payer un amour ! (V.)

[2] On peut sacrifier son sang et sa vie, ce qui est la même chose : mais sacrifier son courage ! qu'est-ce que cela veut dire? on emploie son courage, ses soins; on sacrifie sa vie. (V.)

[3] *Dans une jalousie; le cœur vous bat; un orgueil de reine* : ce n'est pas là le style noble ; et cette idée de se *faire servir dans une jalousie* est non seulement du comique, mais du comique insipide, ce n'est pas là le φόβος καὶ ἔλεος, *la terreur et la pitié*. Voilà une plaisante intrigue tragique que de savoir qui de deux femmes passera la première à une porte. (V.)

[4] *Prenne le pas devant* ne se dit plus, et présente une petite idée. Voilà de ces choses qu'il faut ennoblir par l'expression. Racine dit :

Je ceignis la tiare, et marchai son égal.

Prendre le pas devant est une mauvaise façon de parler, qui n'est pas même pardonnable aux gazettes. (V.)

[5] Il faut éviter ces expressions prosaïques et négligées : celle-ci n'est ni noble n exacte. Une offre n'assure point un effet ; une offre est acceptée ou dédaignée ; le mot d'*effet* ne s'applique qu'aux desseins et aux causes, aux menaces, aux prières. (V.)

Qui vient par son exil troubler un autre monde;
Et forcez-la sans bruit d'honorer d'autres lieux
De cet illustre objet qui me blesse les yeux.
Assez d'autres états lui prêteront asile.

PERPENNA. Quoi que vous m'ordonniez, tout me sera facile :
Mais quand Sertorius ne l'épousera pas,
Un autre hymen vous met dans le même embarras [1].
Et qu'importe, après tout, d'une autre ou d'Aristie,
Si...

VIRIATE. Rompons, Perpenna, rompons cette partie;
Donnons ordre au présent; et quant à l'avenir,
Suivant l'occasion nous saurons y fournir.
Le temps est un grand maître, il règle bien des choses.
Enfin je suis jalouse, et vous en dis les causes.
Voulez-vous me servir?

PERPENNA. Si je le veux? j'y cours,
Madame, et meurs déjà d'y consacrer mes jours [2].
Mais pourrai-je espérer que ce foible service
Attirera sur moi quelque regard propice,
Que le cœur attendri fera suivre...

VIRIATE. Arrêtez,
Vous porteriez trop loin des vœux précipités.
Sans doute un tel service aura droit de me plaire ;
Mais laissez-moi, de grace, arbitre du salaire :
Je ne suis point ingrate, et sais ce que je dois;
Et c'est vous dire assez pour la première fois.
Adieu.

SCÈNE V.

PERPENNA, AUFIDE.

AUFIDE. Vous le voyez, seigneur, comme on vous joue.
Tout son cœur est ailleurs ; Sertorius l'avoue,
Et fait auprès de vous l'officieux rival [3],
Cependant que la reine...

[1] Perpenna n'a aucune raison de parler d'un autre hymen de Sertorius, puisqu'il n'en est point question dans la piece : et quel style de comédie! *un hymen qui met dans l'embarras*. (V.)

[2] Il fallait, *et je meurs;* mais cette façon de parler est du style de la comédie ; encore ne dit-on pas même, *je meurs d'aller, je meurs de servir*, mais *je meurs d'envie d'aller, de servir;* et cela ne se dit que dans la conversation familière. (V.)

[3] Encore une fois, style de coméd.e. (V.)

PERPENNA. Ah! n'en juge point mal.
A lui rendre service elle m'ouvre une voie
Que tout mon cœur embrasse avec excès de joie [1].

AUFIDE. Vous ne voyez donc pas que son esprit jaloux
Ne cherche à se servir de vous que contre vous,
Et que, rompant le cours d'une flamme nouvelle [2],
Vous forcez ce rival à retourner vers elle ?

PERPENNA. N'importe, servons-la, méritons son amour;
La force et la vengeance agiront à leur tour.
Hasardons quelques jours sur l'espoir qui nous flatte,
Dussions-nous pour tout fruit ne faire qu'une ingrate.

AUFIDE. Mais, seigneur...

PERPENNA. Épargnons les discours superflus;
Songeons à la servir, et ne contestons plus :
Cet unique souci tient mon ame occupée.
Cependant de nos murs on découvre Pompée;
Tu sais qu'on me l'a dit : allons le recevoir,
Puisque Sertorius m'impose ce devoir [3].

[1] *Embrasser avec excès de joie une voie à rendre service;* on ne peut écrire avec plus d'impropriété. C'est un amas de barbarismes. (V.)

[2] *Rompre le cours d'une flamme*, autre barbarisme. (V.)

[3] Dans cette scène Perpenna paraît généreux; il n'est plus question de l'assassinat de Sertorius, qui fait le sujet du drame. C'est d'ordinaire un grand défaut dans une pièce, soit tragique, soit comique, qu'un personnage paraisse sans rappeler les premiers sentiments et les premiers desseins qu'il a d'abord annoncés; c'est rompre l'unité de dessein qui doit régner dans tout l'ouvrage. Nous sommes entrés dans presque tous les détails de ces deux premiers actes, pour montrer aux commençants combien il est difficile de bien écrire en vers, pour éviter le reproche qu'on nous a fait de n'en avoir pas assez dit, et pour répondre au reproche ridicule que quelques gens de parti, très mal instruits, nous ont fait d'en avoir trop dit. Nous ne pouvons assez répéter que nous cherchons uniquement la vérité, et qu'aucune cabale ne nous a jamais intimidés. Nous reprenons quatre fois plus de fautes dans cette édition * que dans les précédentes, parceque des gens qui ne savent pas le français ont eu le ridicule d'imprimer qu'il ne fallait pas s'apercevoir de ces fautes. (V.)

* L'in-4. de 1774.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I[1].

SERTORIUS, POMPÉE, SUITE.

SERTORIUS. Seigneur, qui des mortels eût jamais osé croire
Que la trève à tel point dût rehausser ma gloire[2];
Qu'un nom à qui la guerre a fait trop applaudir
Dans l'ombre de la paix trouvât à s'agrandir[3]?

[1] Cette scène, ou plutôt la seconde, dont celle-ci n'est que le commencement, fit le succès de *Sertorius*, et elle aura toujours une grande réputation. S'il y a quelques défauts dans le style, ces défauts n'ôtent rien à la noblesse des sentiments, à la politique, aux bienséances de toute espèce, qui font un chef-d'œuvre de cette conversation. Elle n'est pas tragique, j'en conviens; elle n'est que politique. La pièce de *Sertorius* n'a rien de la chaleur et du pathétique de la vraie tragédie, comme Corneille l'avoue dans son examen; mais cette scène de Sertorius et de Pompée, prise à part, est un grand modèle. Il n'y a, je crois, que deux autres exemples sur le théâtre de ces conférences entre de grands hommes, qui méritent d'être remarquées. La première, dans *Shakespeare*, entre Cassius et Brutus; elle est dans un goût un peu différent de celui de Corneille. Brutus reproche à Cassius *that he hath an itching palm*; ce qui signifie précisément que Cassius se fait graisser la patte. Cassius répond qu'il aimerait mieux être un chien, et aboyer à la lune, que de se faire donner des pots-de-vin. Il y a d'ailleurs des choses vives et animées, mais ce ton de la halle n'est pas tout-à-fait celui de la scène tragique; ce n'est pas celui du sage Addison. La seconde conférence est dans l'*Alexandre* de Racine, entre Porus, Éphestion, et Taxile. Si Éphestion était un personnage principal, et si la tragédie était intéressante, cette conférence pourrait encore plaire beaucoup au théâtre, même après celle de Sertorius et de Pompée. Le mal est que ces scènes ne sont pas absolument nécessaires à la pièce. Sertorius même dit au quatrième acte :

. . . . Quel bruit fait par la ville
De Pompée et de moi l'entrevue inutile?

Ces scènes donnent rarement au spectateur d'autre plaisir que celui de voir de grands hommes conférer ensemble. (V.)

[2] Certainement Sertorius n'a jamais dit à Pompée, *quel homme aurait jamais osé croire que ma gloire pût être augmentée?* On ne parle point ainsi de soi-même; la bienséance n'est pas observée dans les expressions : le fond de la pensée est que la visite de Pompée est le plus grand honneur qu'il ait jamais reçu; mais il ne doit pas commencer par parler de sa gloire, et par dire que jamais mortel n'eût osé croire que cette gloire pût augmenter; ces vers peuvent paraître une fanfaronnade plutôt qu'un compliment. Il eût été plus court, plus naturel, plus décent, de supprimer ces vers, et de dire avec une noble simplicité, *Seigneur, je doute encor si ma vue est trompée*, etc. (V.)

[3] Comment est-ce qu'un nom trouve quelque chose? Sertorius veut dire qu'il n'a jamais reçu tant d'honneurs; mais un nom ne s'agrandit pas, et il ne fallait pas qu'il commençât une conversation polie et modeste par dire que la guerre a fait applaudir à son nom. Ce n'est pas au nom qu'on applaudit, c'est à la personne, aux actions. (V.) — Le nom d'un homme célèbre s'agrandit dès que sa réputation peut s'accroître. Le

Certes, je doute encor si ma vue est trompée,
Alors que dans ces murs je vois le grand Pompée;
Et quand il lui plaira, je saurai quel bonheur
Comble Sertorius d'un tel excès d'honneur.

POMPÉE. Deux raisons. Mais, seigneur, faites qu'on se retire [1],
Afin qu'en liberté je puisse vous les dire.
L'inimitié qui règne entre nos deux partis
N'y rend pas de l'honneur tous les droits amortis [2].
Comme le vrai mérite a ses prérogatives [3],
Qui prennent le dessus des haines les plus vives,
L'estime et le respect sont de justes tributs
Qu'aux plus fiers ennemis arrachent les vertus;
Et c'est ce que vient rendre à la haute vaillance [4]
Dont je ne fais ici que trop d'expérience
L'ardeur de voir de près un si fameux héros,
Sans lui voir en la main piques ni javelots [5],
Et le front désarmé de ce regard terrible [6]
Qui dans nos escadrons guide un bras invincible.
Je suis jeune et guerrier, et tant de fois vainqueur,
Que mon trop de fortune a pu m'enfler le cœur;

nom de Voltaire, déja très célèbre par *Zaïre*, *Alzire*, *Brutus*, s'agrandit encore par *Mahomet*. Il n'y a rien là que de très simple. (P.)

[1] Pompée ne doit pas demander qu'on se retire pour pouvoir dire en liberté à Sertorius qu'il l'estime. On peut faire un compliment en public, et faire ensuite retirer les assistants : cela même eût fait un bon effet au théâtre. (V.)

[2] Cet *amortissement des droits*, ces *prérogatives du vrai mérite*, gâtent un peu ce commencement du discours de Pompée. *Prérogatives* n'est pas le mot propre; et des *prérogatives qui prennent le dessus des haines!* rien n'est moins élégant. Quand même ces deux vers seraient bons, ils pècheraient en ce qu'ils sont inutiles; ils affaibliraient ces deux beaux vers si nobles et si simples :

L'estime et le respect sont les justes tributs
Qu'aux cœurs même ennemis arrachent les vertus.

Rien de trop, voilà la grande règle. (V.)

[3] Cette phrase, ce *comme*, ne conviennent pas à Pompée. Cela sent trop son rhéteur. Ce tour est trop apprêté, cette expression trop prosaïque. Le défaut est petit; mais il faut remarquer tout dans un dialogue aussi important que celui de Pompée et de Sertorius. (V.)

[4] Ce *rendre* se rapporte à *tribut*; mais on ne rend point un tribut, on rend justice, on rend hommage; on paie un tribut. (V.)

[5] Il serait à desirer que Corneille eût autrement tourné ce vers. *Voir piques* n'est pas français. (V.) — La phrase est françoise, mais *voir piques* n'est point agréable. (P.)

[6] *Le front désarmé* se rapporte à *sans voir*; de sorte que la véritable construction est, *sans lui voir le front désarmé*; ce qui est précisément le contraire de ce qu'il entend. Il reste à savoir si un général doit parler à un autre général de son regard terrible. (V.)

Mais, et ce franc aveu sied bien aux grands courages [1],
J'apprends plus contre vous par mes désavantages
Que les plus beaux succès qu'ailleurs j'aye emportés [2]
Ne m'ont encore appris par mes prospérités.
Je vois ce qu'il faut faire, à voir ce que vous faites [3]:
Les siéges, les assauts, les savantes retraites,
Bien camper, bien choisir à chacun son emploi,
Votre exemple est partout une étude pour moi.
Ah! si je vous pouvois rendre à la république,
Que je croirois lui faire un présent magnifique!
Et que j'irois, seigneur, à Rome avec plaisir,
Puisque la trève enfin m'en donne le loisir,
Si j'y pouvois porter quelque foible espérance
D'y conclure un accord d'une telle importance!
Près de l'heureux Sylla ne puis-je rien pour vous?
Et près de vous, seigneur, ne puis-je rien pour tous?

SERTORIUS. Vous me pourriez sans doute épargner quelque peine,
Si vous vouliez avoir l'ame toute romaine:
Mais, avant que d'entrer en ces difficultés,
Souffrez que je réponde à vos civilités [4].
Vous ne me donnez rien par cette haute estime
Que vous n'ayez déja dans le degré sublime [5].
La victoire attachée à vos premiers exploits,
Un triomphe avant l'âge où le souffrent nos lois,
Avant la dignité qui permet d'y prétendre,
Font trop voir quels respects l'univers vous doit rendre.
Si dans l'occasion je ménage un peu mieux
L'assiette du pays et la faveur des lieux [6],

[1] C'est ce qu'on doit dire de Pompée, mais c'est ce que Pompée ne doit pas dire de lui : c'est une parenthèse du poëte. Jamais un général d'armée ne se vante ainsi, et ne s'appelle *grand courage*. Il ne faut jamais faire parler les hommes autrement qu'ils ne parleraient eux-mêmes : c'est une règle générale qu'on ne peut trop répéter. (V.)

[2] On emporte une place, on remporte un avantage, on a un succès ; on n'emporte point un succès. C'est un barbarisme. (V.)

[3] *Je vois à voir*, répétition qu'il faut éviter. (V.)

[4] Il eût été mieux que Sertorius eût répondu aux civilités de Pompée sans le dire ; cela donne à son discours un air apprêté et contraint. Il annonce qu'il veut faire un compliment ; un tel compliment doit être sans appareil, afin qu'il paraisse plus naturel et plus vrai. On n'a pas besoin de faire retirer les assistants pour faire un compliment. (V.)

[5] *Degré sublime*, expression faible et impropre employée pour la rime. (V.)

[6] Je ne peux m'empêcher de remarquer ici qu'on trouve dans plusieurs livres, et

Si mon expérience en prend quelque avantage[1],
Le grand art de la guerre attend quelquefois l'âge ;
Le temps y fait beaucoup; et de mes actions
S'il vous a plu tirer quelques instructions,
Mes exemples un jour ayant fait place aux vôtres,
Ce que je vous apprends, vous l'apprendrez à d'autres;
Et ceux qu'aura ma mort saisis de mon emploi
S'instruiront contre vous, comme vous contre moi.
Quant à l'heureux Sylla, je n'ai rien à vous dire.
Je vous ai montré l'art d'affoiblir son empire;
Et, si je puis jamais y joindre des leçons
Dignes de vous apprendre à repasser les monts,
Je suivrai d'assez près votre illustre retraite
Pour traiter avec lui sans besoin d'interprète,
Et sur les bords du Tibre, une pique à la main [1],
Lui demander raison pour le peuple romain.

POMPÉE. De si hautes leçons, seigneur, sont difficiles,
Et pourroient vous donner quelques soins inutiles,
Si vous faisiez dessein de me les expliquer,
Jusqu'à m'avoir appris à les bien pratiquer [2].

surtout dans l'*Histoire du Théâtre*, que le vicomte de Turenne, à la représentation de *Sertorius*, s'écria : *Où donc Corneille a-t-il pu apprendre l'art de la guerre?* Ce conte est ridicule. Corneille eût très mal fait d'entrer dans les détails de cet art ; il fait dire en général à Sertorius ce que ce Romain devait peut-être se passer de dire, qu'il sait mieux se prévaloir du terrain que Pompée. Il n'y a pas là de quoi étonner un Turenne. Les généraux de Charles-Quint et de François I[er] pouvaient, en effet, s'étonner que Machiavel, secrétaire de Florence, donnât des règles excellentes de tactique, et enseignât à disposer les bataillons comme on les range aujourd'hui; c'est alors qu'on pouvait dire : *Où Machiavel a-t-il appris l'art de la guerre?* Mais si le vicomte de Turenne en avait dit autant sur un ou deux vers de Corneille, qui n'enseignent point la tactique, et qui ne doivent point l'enseigner, il aurait dit une puérilité dont il était incapable. On pouvait plus justement dire que Corneille parlait supérieurement de politique. La preuve en est dans ces vers :

Lorsque deux factions divisent un empire, etc.

Elle est encore plus dans *Cinna*. Nous sommes inondés depuis peu de livres sur le gouvernement. Des hommes obscurs, incapables de se gouverner eux-mêmes, et ne connaissant ni le monde, ni la cour, ni les affaires, se sont avisés d'instruire les rois et les ministres, et même de les injurier. Y a-t-il un seul de ces livres, je n'en excepte pas un, qui approche de loin de la délibération d'Auguste dans *Cinna*, et de la conversation de Sertorius et de Pompée? C'est là que Corneille est bien grand; et la comparaison qu'on peut faire de ces morceaux avec tous nos fatras de prose sur la politique le rend encore plus grand, et est le plus bel éloge de la poésie. (V.)

[1] On se servait encore de piques en France lorsqu'on représenta *Sertorius*, et cette expression était plus noble qu'aujourd'hui. (V.)

[2] Ce vers n'a pas un sens net. On ne sait si l'intention de l'auteur est, si vous voulez m'expliquer mes leçons jusqu'à ce que vous m'appprissiez à les mettre en prati-

SERTORIUS. Aussi me pourriez-vous épargner quelque peine,
Si vous vouliez avoir l'ame toute romaine ;
Je vous l'ai déja dit.
POMPÉE. Ce discours rebattu
Lasseroit une austère et farouche vertu.
Pour moi, qui vous honore assez pour me contraindre
A fuir obstinément tout sujet de m'en plaindre,
Je ne veux rien comprendre en ces obscurités.
SERTORIUS. Je sais qu'on n'aime point de telles vérités :
Mais, seigneur, étant seuls, je parle avec franchise ;
Bannissant les témoins, vous me l'avez permise ;
Et je garde avec vous la même liberté
Que si votre Sylla n'avoit jamais été.
Est-ce être tout Romain qu'être chef d'une guerre [1]
Qui veut tenir aux fers les maîtres de la terre ?
Ce nom, sans vous et lui, nous seroit encor dû.
C'est par lui, c'est par vous, que nous l'avons perdu.
C'est vous qui sous le joug traînez des cœurs si braves [2];
Ils étoient plus que rois, ils sont moindres qu'esclaves ;
Et la gloire qui suit vos plus nobles travaux
Ne fait qu'approfondir l'abyme de leurs maux :
Leur misère est le fruit de votre illustre peine :
Et vous pensez avoir l'ame toute romaine !
Vous avez hérité ce nom de vos aïeux ;
Mais, s'il vous étoit cher, vous le rempliriez mieux.
POMPÉE. Je crois le bien remplir quand tout mon cœur s'applique
Aux soins de rétablir un jour la république :
Mais vous jugez, seigneur, de l'ame par le bras ;
Et souvent l'un paroit ce que l'autre n'est pas [3].
Lorsque deux factions divisent un empire,

que ; mais *faire dessein de les expliquer jusqu'à m'avoir appris* est un contresens en toute langue. *Faire dessein* est un barbarisme. (V.)

[1] On est chef de parti, on n'est pas chef d'une guerre. Le mot est trop impropre. (V.)

[2] *Traîner des cœurs* peut se dire. Racine a dit :

Charmant, jeune, traînant tous les cœurs après soi.

Mais cet *après soi* ou *après lui* est absolument nécessaire.

Entraînant après lui tous les cœurs des soldats. (V.)

[3] Ces expressions sont trop négligées : et comment un bras peut-il paraître différent d'une ame ? La plupart des fautes de langage sont au fond des défauts de justesse. (V.)

Chacun suit au hasard la meilleure ou la pire,
Suivant l'occasion ou la nécessité
Qui l'emporte vers l'un ou vers l'autre côté.
Le plus juste parti, difficile à connoître,
Nous laisse en liberté de nous choisir un maître;
Mais, quand ce choix est fait, on ne s'en dédit plus.
J'ai servi sous Sylla du temps de Marius,
Et servirai sous lui tant qu'un destin funeste
De nos divisions soutiendra quelque reste [1].
Comme je ne vois pas dans le fond de son cœur,
J'ignore quels projets peut former son bonheur [2]:
S'il les pousse trop loin, moi-même je l'en blâme;
Je lui prête mon bras sans engager mon ame;
Je m'abandonne au cours de sa félicité,
Tandis que tous mes vœux sont pour la liberté;
Et c'est ce qui me force à garder une place
Qu'usurperoient sans moi l'injustice et l'audace,
Afin que, Sylla mort, ce dangereux pouvoir
Ne tombe qu'en des mains qui sachent leur devoir [3].
Enfin je sais mon but, et vous savez le vôtre.

SERTORIUS. Mais cependant, seigneur, vous servez comme un autre;
Et nous, qui jugeons tout sur la foi de nos yeux,
Et laissons le dedans à pénétrer aux dieux,
Nous craignons votre exemple, et doutons si dans Rome
Il n'instruit point le peuple à prendre loi d'un homme;
Et si votre valeur, sous le pouvoir d'autrui,
Ne sème point pour vous lorsqu'elle agit pour lui.
Comme je vous estime, il m'est aisé de croire
Que de la liberté vous feriez votre gloire,

[1] *Soutiendra* n'est pas le mot propre; on entretient un reste de divisions, on les fomente, etc.; on soutient un parti, une cause, une prétention : mais c'est un très léger défaut dans un aussi beau discours que celui de Pompée.

Lorsque deux factions divisent un empire,
Chacun suit au hasard la meilleure ou la pire....
Mais, quand ce choix est fait, on ne s'en dédit plus, etc.

Quelle vérité dans ces vers! et quelle force dans leur simplicité! point d'épithète, rien de superflu; c'est la raison en vers. (V.)

[2] *Un bonheur qui forme des projets* est trop impropre. (V.)

[3] On peut animer tout dans la poésie; mais, dans une conférence sans passion, les métaphores outrées ne peuvent avoir lieu : peut-être cette expression porte encore plus l'empreinte d'une négligence qui échappe que d'une figure qu'on recherche. (V.)

Que votre ame en secret lui donne tous ses vœux ;
Mais, si je m'en rapporte aux esprits soupçonneux,
Vous aidez aux Romains à faire essai d'un maître,
Sous ce flatteur espoir qu'un jour vous pourrez l'être.
La main qui les opprime, et que vous soutenez,
Les accoutume au joug que vous leur destinez ;
Et, doutant s'ils voudront se faire à l'esclavage,
Aux périls de Sylla vous tâtez leur courage [1].

POMPÉE. Le temps détrompera ceux qui parlent ainsi ;
Mais justifiera-t-il ce que l'on voit ici ?
Permettez qu'à mon tour je parle avec franchise ;
Votre exemple à la fois m'instruit et m'autorise :
Je juge, comme vous, sur la foi de mes yeux,
Et laisse le dedans à pénétrer aux dieux.
Ne vit-on pas ici sous les ordres d'un homme ?
N'y commandez-vous pas comme Sylla dans Rome ?
Du nom de dictateur, du nom de général,
Qu'importe, si des deux le pouvoir est égal ?
Les titres différents ne font rien à la chose ;
Vous imposez des lois ainsi qu'il en impose ;
Et, s'il est périlleux de s'en faire haïr,
Il ne seroit pas sûr de vous désobéir.
Pour moi, si quelque jour je suis ce que vous êtes,
J'en userai peut-être alors comme vous faites :
Jusque là...

SERTORIUS. Vous pourriez en douter jusque là,
Et me faire un peu moins ressembler à Sylla.
Si je commande ici, le sénat me l'ordonne.
Mes ordres n'ont encore assassiné personne.
Je n'ai pour ennemis que ceux du bien commun ;
Je leur fais bonne guerre, et n'en proscris pas un.
C'est un asile ouvert que mon pouvoir suprême ;
Et, si l'on m'obéit, ce n'est qu'autant qu'on m'aime.

[1] Ce mot *tâter*, qui par lui-même est familier, et même ignoble, fait ici un très bel effet ; car, comme on l'a déja remarqué, il n'y a guère de mot qui, étant heureusement placé, ne puisse contribuer au sublime. Ce discours de Sertorius est un des plus beaux morceaux de Corneille ; et le reste de la scène en est digne, à quelques négligences près. Ces vers :

Et votre empire en est d'autant plus dangereux. etc.
Rome n'est plus dans Rome, elle est toute où je suis, etc.

sont égaux aux plus beaux vers de *Cinna* et des *Horaces*. (V.)

POMPÉE. Et votre empire en est d'autant plus dangereux,
Qu'il rend de vos vertus les peuples amoureux,
Qu'en assujétissant vous avez l'art de plaire,
Qu'on croit n'être en vos fers qu'esclave volontaire,
Et que la liberté trouvera peu de jour
A détruire un pouvoir que fait régner l'amour.
Ainsi parlent, seigneur, les ames soupçonneuses.
Mais n'examinons point ces questions fâcheuses,
Ni si c'est un sénat qu'un amas de bannis,
Que cet asile ouvert sous vous a réunis.
Une seconde fois, n'est-il aucune voie
Par où je puisse à Rome emporter quelque joie?
Elle seroit extrême à trouver les moyens
De rendre un si grand homme à ses concitoyens.
Il est doux de revoir les murs de la patrie :
C'est elle par ma voix, seigneur, qui vous en prie;
C'est Rome...

SERTORIUS. Le séjour de votre potentat,
Qui n'a que ses fureurs pour maximes d'état[1] ?
Je n'appelle plus Rome un enclos de murailles
Que ses proscriptions comblent de funérailles;
Ces murs, dont le destin fut autrefois si beau,
N'en sont que la prison, ou plutôt le tombeau :
Mais, pour revivre ailleurs dans sa première force,
Avec les faux Romains elle a fait plein divorce;
Et, comme autour de moi j'ai tous ses vrais appuis,
Rome n'est plus dans Rome, elle toute où je suis.
Parlons pourtant d'accord. Je ne sais qu'une voie
Qui puisse avec honneur nous donner cette joie.
Unissons-nous ensemble, et le tyran est bas :
Rome à ce grand dessein ouvrira tous ses bras.
Ainsi nous ferons voir l'amour de la patrie,

[1] Voilà encore un des plus beaux endroits de Corneille : il y a de la force, de la grandeur, de la vérité, et même il est supérieurement écrit, à quelques négligences, à quelques familiarités près; comme *le tyran est bas*, *donner cette joie*, *ouvrir tous ses bras*. Mais quand une expression familière et commune est bien placée et fait un contraste, alors elle tient presque du sublime ; tel est ce vers:

Je n'appelle plus Rome un enclos de murailles.

Cet mot *enclos*, qui ailleurs est si commun et même bas, s'ennoblit ici, et fait un très beau contraste avec ce vers admirable :

Rome n'est plus dans Rome, elle est toute où je suis. (V.)

Pour qui vont les grands cœurs jusqu'à l'idolâtrie ;
Et nous épargnerons ces flots de sang romain
Que versent tous les ans votre bras et ma main.

POMPÉE. Ce projet, qui pour vous est tout brillant de gloire,
N'auroit-il rien pour moi d'une action trop noire?
Moi qui commande ailleurs, puis-je servir sous vous ?

SERTORIUS. Du droit de commander je ne suis point jaloux ;
Je ne l'ai qu'en dépôt, et je vous l'abandonne,
Non jusqu'à vous servir de ma seule personne ;
Je prétends un peu plus : mais dans cette union
De votre lieutenant m'envieriez-vous le nom?

POMPÉE. De pareils lieutenants n'ont des chefs qu'en idée ;
Leur nom retient pour eux l'autorité cédée ;
Ils n'en quittent que l'ombre; et l'on ne sait que c'est [1]
De suivre ou d'obéir que suivant qu'il leur plaît.
Je sais une autre voie, et plus noble et plus sûre.
Sylla, si vous voulez, quitte sa dictature ;
Et déja de lui-même il s'en seroit démis,
S'il voyoit qu'en ces lieux il n'eût plus d'ennemis.
Mettez les armes bas, je réponds de l'issue,
J'en donne ma parole après l'avoir reçue.
Si vous êtes Romain, prenez l'occasion.

SERTORIUS. Je ne m'éblouis point de cette illusion.
Je connois le tyran, j'en vois le stratagème ;
Quoi qu'il semble promettre, il est toujours lui-même.
Vous qu'à sa défiance il a sacrifié
Jusques à vous forcer d'être son allié [2]...

POMPÉE. Hélas ! ce mot me tue, et, je le dis sans feinte,
C'est l'unique sujet qu'il m'a donné de plainte.
J'aimois mon Aristie, il m'en vient d'arracher [3] ;
Mon cœur frémit encore à me le reprocher :
Vers tant de biens perdus sans cesse il me rappelle ;

[1] Il faut éviter ces expressions triviales *que c'est*, qui n'est pas français, et *ce que c'est*, qui, étant plus régulier, est dur à l'oreille et du style de conversation. (V.)

[2] Cette transition ne me paraît pas assez ménagée. Je crois que Sertorius devait, dans l'énumération des cruautés de Sylla, compter celle d'avoir forcé Pompée à répudier sa femme. (V.)

[3] *J'aimais mon Aristie* est faible, trivial, et comique. (V.) — J'aimois mon Aristie ne nous paroît ni trivial, ni comique surtout; nous n'y voyons qu'une expression simple ou naïve, qui, employée à propos, ne seroit pas déplacée dans le sujet le plus noble. Il y a loin du naïf, du familier même, au trivial; et ce qui n'est que simple n'est pas toujours comique. (P.)

Et je vous rends, seigneur, mille graces pour elle,
A vous, à ce grand cœur dont la compassion
Daigne ici l'honorer de sa protection.

SERTORIUS. Protéger hautement les vertus malheureuses,
C'est le moindre devoir des ames généreuses [1] :
Aussi fais-je encor plus, je lui donne un époux.

POMPÉE. Un époux! dieux! qu'entends-je! Et qui, seigneur?

SERTORIUS. Moi.

POMPÉE. Vous?
Seigneur, toute son ame est à moi dès l'enfance :
N'imitez point Sylla par cette violence;
Mes maux sont assez grands, sans y joindre celui
De voir tout ce que j'aime entre les bras d'autrui.

SERTORIUS. Tout est encore à vous. Venez, venez, madame,
Faire voir quel pouvoir j'usurpe sur votre ame,
Et montrer, s'il se peut, à tout le genre humain
La force qu'on vous fait pour me donner la main [2].

POMPÉE. C'est elle-même, ô ciel!

SERTORIUS. Je vous laisse avec elle,
Et sais que tout son cœur vous est encor fidèle.
Reprenez votre bien; ou ne vous plaignez plus,
Si j'ose m'enrichir, seigneur, de vos refus.

[1] Sertorius ne doit point dire *qu'il est une ame généreuse* : il doit le laisser entendre : c'est le défaut de tous les héros de Corneille de se vanter toujours. (V.)

[2] *La force qu'on vous fait* est un barbarisme : on dit *prendre à force, faire forces de rames, de voiles, céder à la force, employer la force* : mais non *faire force à quelqu'un*. Le terme propre est *faire violence* ou *forcer*. Remarquons ici que le grand Pompée est présenté sous un aspect bien défavorable; c'est l'aventure la plus honteuse de sa vie : il a répudié Antistia, qu'il aimait, et a épousé Æmilia, la petite-fille de Sylla, pour faire sa cour à ce tyran : cette bassesse était d'autant plus honteuse, qu'Æmilie était grosse de son premier mari quand Pompée l'épousa par un double divorce. Pompée avoue ici sa honte à Sertorius et à sa première femme : il ne paraît que comme un esclave de Sylla, qui craint de déplaire à son maître; dans cette position, quelque chose qu'il dise ou qu'il fasse, il est impossible de s'intéresser à lui. On prend un intérêt médiocre à Sertorius amoureux. Viriate est peut-être le premier personnage de la pièce; mais quiconque n'étalera que de la politique n'excitera jamais les grands mouvements, qui sont l'ame de la tragédie. Il est dit, dans le *Boléana*, que Boileau n'aimait pas cette fameuse conférence de Sertorius et de Pompée. On prétend que Boileau disait que cette scène n'était ni dans la raison, ni dans la nature, et qu'il était ridicule que Pompée vînt redemander sa femme à Sertorius, tandis qu'il en avait une autre de la main de Sylla. J'avoue que l'objet de cette conférence peut être critiqué; mais j'ai bien de la peine à croire que Boileau ne fût pas content des morceaux adroits et sublimes de cette scène; il savait trop bien que le goût consiste à savoir admirer les beautés au milieu des défauts. (V.) — Le *Boléana* est un livre assez méprisé, qui n'a jamais eu d'autorité chez les littérateurs instruits. (P.)

SCÈNE II [1].

POMPÉE, ARISTIE.

POMPÉE. Me dit-on vrai, madame, et seroit-il possible...
ARISTIE. Oui, seigneur, il est vrai que j'ai le cœur sensible;
Suivant qu'on m'aime ou hait, j'aime ou hais à mon tour [2],
Et ma gloire soutient ma haine et mon amour.
Mais, si de mon amour elle est la souveraine,
Elle n'est pas toujours maîtresse de ma haine;
Je ne la suis pas même; et je hais quelquefois
Et moins que je ne veux, et moins que je ne dois.
POMPÉE. Cette haine a pour moi toute son étendue,
Madame, et la pitié ne l'a point suspendue;
La générosité n'a pu la modérer.
ARISTIE. Vous ne voyez donc pas qu'elle a peine à durer?
Mon feu, qui n'est éteint que parcequ'il doit l'être,
Cherche en dépit de moi le vôtre pour renaître [3];
Et je sens qu'à vos yeux mon courroux chancelant
Trébuche, perd sa force, et meurt en vous parlant.
M'aimeriez-vous encor, seigneur?
POMPÉE. Si je vous aime [4]!
Demandez si je vis, ou si je suis moi-même.
Votre amour est ma vie, et ma vie est à vous.
ARISTIE. Sortez de mon esprit, ressentiments jaloux:
Noirs enfants du dépit, ennemis de ma gloire,
Tristes ressentiments, je ne veux plus vous croire.

[1] Après une scène de politique, il n'est guère possible que jamais une scène de tendresse puisse réussir. Le cœur veut être mené par degrés; il ne peut passer rapidement d'un sujet à un autre: et toutes les fois qu'on promène ainsi le spectateur d'objets en objets, tout intérêt cesse. C'est une des raisons qui empêchent presque toutes les tragédies de Corneille d'être touchantes. Il paraît qu'il a senti ce défaut, puisque Sertorius et Pompée ont parlé d'Aristie à la fin de la scène précédente, mais ils n'en ont parlé que par occasion. (V.)

[2] Ce vers et les suivants sont un peu du haut comique, et ôtent à la femme de Pompée toute sa dignité. (V.)

[3] Ce *feu* qui cherche *le feu* de Pompée, ce courroux qui *trébuche;* en un mot, cette scène entre un mari et une femme ne passerait pas aujourd'hui. (V.)

[4] Ce qui fait en partie que cette scène est froide, c'est précisément cette chaleur que Pompée essaie de mettre dans sa réponse à sa femme. S'il est vrai qu'il l'aime si tendrement, il joue le rôle d'un lâche de l'avoir répudiée par crainte de Sylla; et Pompée ainsi avili ne peut plus intéresser les spectateurs, comme on vient de le faire voir. Aristie plaît encore moins, en ne paraissant que pour dire à Pompée qu'elle prendra un autre mari, s'il ne veut pas d'elle. Ce sont là des intérêts qui n'ont rien de grand ni d'attendrissant. (V.)

Quoi qu'on m'ait fait d'outrage, il ne m'en souvient plus.
Plus de nouvel hymen, plus de Sertorius [1];
Je suis au grand Pompée; et puisqu'il m'aime encore,
Puisqu'il me rend son cœur, de nouveau je l'adore.
Plus de Sertorius. Mais, seigneur, répondez;
Faites parler ce cœur qu'enfin vous me rendez.
Plus de Sertorius. Hélas! quoi que je die,
Vous ne me dites point, seigneur, Plus d'Æmilie [2].
Rentrez dans mon esprit, jaloux ressentiments,
Fiers enfants de l'honneur, nobles emportements;
C'est vous que je veux croire; et Pompée infidèle
Ne sauroit plus souffrir que ma haine chancelle;
Il l'affermit pour moi. Venez, Sertorius,
Il me rend toute à vous par ce muet refus.
Donnons ce grand témoin à ce grand hyménée;
Son ame toute ailleurs n'en sera point gênée:
Il le verra sans peine, et cette dureté
Passera chez Sylla pour magnanimité.

POMPÉE. Ce qu'il vous fait d'injure également m'outrage;
Mais enfin je vous aime, et ne puis davantage [3].
Vous, si jamais ma flamme eut pour vous quelque appas,
Plaignez-vous, haïssez, mais ne vous donnez pas;
Demeurez en état d'être toujours ma femme,
Gardez jusqu'au tombeau l'empire de mon ame.
Sylla n'a que son temps, il est vieil et cassé;
Son règne passera, s'il n'est déja passé;
Ce grand pouvoir lui pèse, il s'apprête à le rendre;
Comme à Sertorius, je veux bien vous l'apprendre.
Ne vous jetez donc point, madame, en d'autres bras [4];

[1] Il n'y a personne qui puisse souffrir cet apprêt, ces refrains, ces jeux d'esprit compassés. Cela ressemble un peu à ces anciennes pièces de poésie nommées chants royaux, ballades, virelais; amusements que jamais ni les Grecs ni les Romains ne connurent, excepté dans les vers phaleuques, qui étaient une espèce de poésie molle et efféminée, où les refrains étaient admis, et quelquefois aussi dans l'églogue :

Ducite ab urbe domum, mea carmina, ducite Daphnim. (V.)

[2] Cela serait à sa place dans une pastorale; mais dans une tragédie!... (V.)

[3] *Ce qu'il fait d'injure* est un barbarisme; mais *je vous aime, et ne puis davantage*, déshonore entièrement Pompée. Le vainqueur de Mithridate ne devait pas s'avilir jusque-là. (V.)

[4] Corneille a été trop souvent un peintre trop exact des mœurs de l'antiquité. La scène, dans *Sertorius*, entre Pompée et Aristie est admirable pour un homme qui sait se transporter au temps de Pompée; mais elle ne paroit pas vraisemblable au

Plaignez-vous, haïssez, mais ne vous donnez pas :
Si vous voulez ma main, n'engagez point la vôtre.

ARISTIE. Mais quoi ! n'êtes-vous pas entre les bras d'une autre ?

POMPÉE. Non, puisqu'il vous en faut confier le secret,
Æmilie à Sylla n'obéit qu'à regret.
Des bras d'un autre époux ce tyran qui l'arrache
Ne rompt point dans son cœur le saint nœud qui l'attache ;
Elle porte en ses flancs le fruit de cet amour [1],
Que bientôt chez moi-même elle va mettre au jour ;
Et, dans ce triste état, sa main qu'il m'a donnée
N'a fait que l'éblouir par un feint hyménée,
Tandis que, tout entière à son cher Glabrion,
Elle paroît ma femme, et n'en a que le nom.

ARISTIE. Et ce nom seul est tout pour celles de ma sorte.
Rendez-le-moi, seigneur, ce grand nom qu'elle porte [2].
J'aimai votre tendresse et vos empressements :
Mais je suis au-dessus de ces attachements ;
Et tout me sera doux, si ma trame coupée
Me rend à mes aïeux en femme de Pompée,
Et que sur mon tombeau ce grand titre gravé
Montre à tout l'avenir que je l'ai conservé.
J'en fais toute ma gloire et toutes mes délices ;
Un moment de sa perte a pour moi des supplices.

plus grand nombre des spectateurs, qui ne peuvent comprendre qu'un mari dise à sa femme :

Non, ne vous jetez point, madame, en d'autres bras.
. . . .

Pompée, pour prouver à son ancienne épouse que la nouvelle qu'il vient de prendre reste toujours attachée à son premier époux, s'exprime ainsi :

Elle porte en ses flancs. . . . . . .

A ces mots, qui étonnent un spectateur peu instruit des mœurs romaines, Aristie fait cette réponse non moins étonnante pour lui :

Rendez-le-moi, seigneur...............

Pour sentir la beauté de cette réponse, il faudroit presque être un ancien Romain. Le tableau est ressemblant, mais il l'est trop : il est des occasions où une ressemblance exacte ne convient pas. (L. RACINE.)

[1] Ce détail domestique, cette confidence de Pompée, qu'il ne couche point avec sa nouvelle femme, et qu'elle est grosse d'un autre, sont au-dessous de la comédie. De telles naïvetés qui succèdent à la belle scène de l'entrevue de Pompée et de Sertorius justifient ce que Molière disait de Corneille, qu'il y avait un lutin qui tantôt lui faisait ses vers admirables, et tantôt le laissait travailler lui-même. (V.)

[2] C'est le lutin qui fit ce vers-là ; mais ce n'est pas lui qui fit *pour celles de ma sorte :*

Et ce nom seul est tout pour celles de ma sorte. (V.)



Vengez-moi de Sylla, qui me l'ôte aujourd'hui,
Ou souffrez qu'on me venge et de vous et de lui ;
Qu'un autre hymen me rende un titre qui l'égale ;
Qu'il me relève autant que Sylla me ravale :
Non que je puisse aimer aucun autre que vous ;
Mais pour venger ma gloire il me faut un époux [1],
Il m'en faut un illustre, et dont la renommée...

POMPÉE. Ah ! ne vous lassez point d'aimer et d'être aimée [2].
Peut-être touchons-nous au moment desiré
Qui saura réunir ce qu'on a séparé.
Ayez plus de courage et moins d'impatience [3] ;
Souffrez que Sylla meure, ou quitte sa puissance...

ARISTIE. J'attendrai de sa mort ou de son repentir
Qu'à me rendre l'honneur vous daigniez consentir ?
Et je verrai toujours votre cœur plein de glace,
Mon tyran impuni, ma rivale en ma place,
Jusqu'à ce qu'il renonce au pouvoir absolu,
Après l'avoir gardé tant qu'il l'aura voulu ?

POMPÉE. Mais tant qu'il pourra tout, que pourrai-je, madame [4] ?

ARISTIE. Suivre en tous lieux, seigneur, l'exil de votre femme [5],
La ramener chez vous avec vos légions,
Et rendre un heureux calme à nos divisions [6].
Que ne pourrez-vous point en tête d'une armée,
Partout, hors de l'Espagne, à vaincre accoutumée !

[1] Une femme qui dit que, pour la venger, il lui faut un mari, dit une étrange chose. Corneille l'a bien senti en relevant cet aveu par ces mots, *il m'en faut un illustre ;* et ce n'est peut-être pas encore assez. (V.)

[2] Ah ! ne vous lassez point d'aimer et d'être aimée,

est un vers d'églogue ; et entre un mari et une femme, il est au-dessous de l'églogue. (V.)

[3] C'est, au contraire, c'est Aristie qui doit dire à Pompée, *ayez plus de courage :* c'est lui seul qui en manque ici. (V.)

[4] Ce vers humilie trop Pompée. Il y a des hommes qu'il ne faut jamais faire voir petits. (V.)

[5] On ne suit point un exil, on suit une exilée. (V.)

[6] On rend le calme à un peuple agité et divisé, on ne rend point le calme à une division ; cela est impropre, et forme un contre-sens : on fait succéder le calme au trouble, à l'orage ; l'union, la concorde, à la division. Corneille, dans ses vingt dernières pièces *, ne se sert presque jamais du mot propre, ne parle presque jamais français, et surtout n'est jamais intéressant : et cela, tandis que la langue se perfectionnait sous la plume de tant de beaux génies du grand siècle ; tandis que Racine parlait au cœur avec tant de chaleur, de noblesse, d'élégance, et dans un langage si pur. (V.)

* Exagération impardonnable. Ce n'est point là juger Corneille, c'est le diffamer. (P.)

Et quand Sertorius sera joint avec vous,
Que pourra le tyran? qu'osera son courroux?

POMPÉE. Ce n'est pas s'affranchir qu'un moment le paroître [1],
Ni secouer le joug que de changer de maître.
Sertorius pour vous est un illustre appui;
Mais en faire le mien, c'est me ranger sous lui;
Joindre nos étendards, c'est grossir son empire.
Perpenna qui l'a joint saura que vous en dire [2].
Je sers : mais jusqu'ici l'ordre vient de si loin,
Qu'avant qu'on le reçoive il n'en est plus besoin;
Et ce peu que j'y rends de vaine déférence,
Jaloux du vrai pouvoir, ne sert qu'en apparence [3].
Je crois n'avoir plus même à servir qu'un moment;
Et, quand Sylla prépare un si doux changement,
Pouvez-vous m'ordonner de me bannir de Rome,
Pour la remettre au joug sous les lois d'un autre homme;
Moi qui ne suis jaloux de mon autorité
Que pour lui rendre un jour toute sa liberté?
Non, non, si vous m'aimez comme j'aime à le croire,
Vous saurez accorder votre amour et ma gloire,
Céder avec prudence au temps prêt à changer,
Et ne me perdre pas au lieu de vous venger.

ARISTIE. Si vous m'avez aimée, et qu'il vous en souvienne,
Vous mettrez votre gloire à me rendre la mienne.
Mais il est temps qu'un mot termine ces débats.
Me voulez-vous, seigneur? ne me voulez-vous pas [4]?
Parlez : que votre choix règle ma destinée.
Suis-je encore à l'époux à qui l'on m'a donnée?
Suis-je à Sertorius? C'est assez consulté :
Rendez-moi mes liens, ou pleine liberté...

POMPÉE. Je le vois bien, madame, il faut rompre la trêve,
Pour briser en vainqueur cet hymen, s'il s'achève;
Et vous savez si peu l'art de vous secourir,

[1] Pour que ce vers fût français, il faudrait *ce n'est pas être affranchi que le paraître*. (V.)

[2] Ce vers familier, et la dissertation politique de Pompée avec sa femme, augmentent les défauts de cette scène. Le principal vice est dans le sujet; et je crois qu'il était impossible de mettre de la chaleur dans cette pièce. (V.)

[3] *Le peu de déférence qui est jaloux du pouvoir, et qui sert en apparence*, est un galimatias qui n'est pas français. (V.)

[4] C'est un vers de comédie qui avilit tout; et ce vers est le précis de toute la scène. (V.)

Que, pour vous en instruire, il faut vous conquérir.
ARISTIE. Sertorius sait vaincre et garder ses conquêtes.
POMPÉE. La vôtre à la garder coûtera bien des têtes [1];
Comme elle fermera la porte à tout accord,
Rien ne la peut jamais assurer que ma mort.
Oui, j'en jure les dieux, s'il faut qu'il vous obtienne,
Rien ne peut empêcher sa perte que la mienne;
Et peut-être tous deux, l'un par l'autre percés,
Nous vous ferons connoître à quoi vous nous forcez.
ARISTIE. Je ne suis pas, seigneur, d'une telle importance.
D'autres soins éteindront cette ardeur de vengeance;
Ceux de vous agrandir vous porteront ailleurs,
Où vous pourrez trouver quelques destins meilleurs;
Ceux de servir Sylla, d'aimer son Æmilie,
D'imprimer du respect à toute l'Italie,
De rendre à votre Rome un jour sa liberté,
Sauront tourner vos pas de quelque autre côté.
Surtout ce privilége acquis aux grandes ames,
De changer à leur gré de maris et de femmes,
Mérite qu'on l'étale aux bouts de l'univers,
Pour en donner l'exemple à cent climats divers.
POMPÉE. Ah! c'en est trop, madame, et de nouveau je jure [2]...
ARISTIE. Seigneur, les vérités font-elles quelque injure?
POMPÉE. Vous oubliez trop tôt que je suis votre époux.
ARISTIE. Ah! si ce nom vous plaît, je suis encore à vous.
Voilà ma main, seigneur.
POMPÉE. Gardez-la-moi, madame.
ARISTIE. Tandis que vous avez à Rome une autre femme?
Que par un autre hymen vous me déshonorez?
Me punissent les dieux que vous avez jurés,
Si, passé ce moment, et hors de votre vue,
Je vous garde une foi que vous avez rompue [3]!
POMPÉE. Qu'allez-vous faire? hélas!
ARISTIE. Ce que vous m'enseignez.

[1] *La vôtre*, etc., est un vers de *Nicomède*, qui est bien plus à sa place dans *Nicomède* qu'ici, parcequ'il sied mieux à Nicomède de braver son frère qu'à Pompée de braver sa femme. (V.)

[2] Ce vers fait bien connaître à quel point cette scène de politique amoureuse était difficile à faire. Quand on répète ce qu'on a déja dit, c'est une preuve qu'on n'a rien à dire. (V.)

[3] Il faudrait au moins qu'elle fût sûre d'épouser Sertorius pour parler ainsi. (V.)

POMPÉE. Éteindre un tel amour [1] !

ARISTIE. Vous-même l'éteignez.

POMPÉE. La victoire aura droit de le faire renaître.

ARISTIE. Si ma haine est trop foible, elle la fera croître.

POMPÉE. Pourrez-vous me haïr?

ARISTIE. J'en fais tous mes souhaits.

POMPÉE. Adieu donc pour deux jours.

ARISTIE. Adieu pour tout jamais [2] !

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I [3].

SERTORIUS, THAMIRE.

SERTORIUS. Pourrai-je voir la reine?

THAMIRE. Attendant qu'elle vienne,
Elle m'a commandé que je vous entretienne,
Et veut demeurer seule encor quelques moments.

SERTORIUS. Ne m'apprendrez-vous point où vont ses sentiments,
Ce que doit Perpenna concevoir d'espérance?

THAMIRE. Elle ne m'en fait pas beaucoup de confidence;

[1] Si Pompée est en effet si amoureux, il n'a pas dû se séparer d'Aristie; et s'il n'a pas une passion violente, tout ce qu'il dit de cet amour refroidit au lieu d'échauffer. (V.)

[2] *Pour jamais* est bien plus fort que *pour tout jamais*. Ce dialogue pressé, rapide, coupé, est souvent, dans Corneille, d'une grande beauté. Il ferait beaucoup d'effet entre deux amants; il n'en fait point entre un mari et une femme qui ne sont pas dans une situation assez douloureuse. Il était impossible de faire d'un tel sujet une véritable tragédie. Les demi-passions ne réussissent jamais à la longue; et les intérêts politiques peuvent tout au plus produire quelques beaux vers qu'on aime à citer. La seule scène de Sertorius et de Pompée suffisait alors à une nation qui sortait des guerres civiles. On n'avait rien d'aucun auteur qu'on pût comparer à ce morceau sublime, et on pardonnait à tout le reste en faveur de ces beautés qui n'appartenaient, dans le monde entier, qu'à Corneille. (V.)

[3] Cette scène de Sertorius avec une confidente a quelque chose de comique. Les scènes avec les subalternes sont d'ordinaire très froides dans la tragédie, à moins que ces personnages secondaires n'apportent des nouvelles intéressantes, ou qu'ils ne donnent lieu à des explications plus intéressantes encore. Mais ici Sertorius demande simplement des nouvelles; il veut savoir *où vont* les sentiments de Viriate, quoique des sentiments n'aillent point. Thamire semble un peu le railler, en lui disant que Perpenna, offert par lui, *fléchira* le dédain de la reine; et Sertorius répond qu'il a pour elle un *violent* respect. Cela n'est pas fort tragique. (V.)

Mais j'ose présumer qu'offert de votre main
Il aura peu de peine à fléchir son dédain.
Vous pouvez tout sur elle.
SERTORIUS. Ah ! j'y puis peu de chose,
Si jusqu'à l'accepter mon malheur la dispose ;
Ou, pour en parler mieux, j'y puis trop, et trop peu.
THAMIRE. Elle croit fort vous plaire en secondant son feu.
SERTORIUS. Me plaire ?
THAMIRE. Oui : mais, seigneur, d'où vient cette surprise ?
Et de quoi s'inquiète un cœur qui la méprise ?
SERTORIUS. N'appelez point mépris un violent respect
Que sur mes plus doux vœux fait régner son aspect.
THAMIRE. Il est peu de respects qui ressemblent au vôtre,
S'il ne sait que trouver des raisons pour un autre ;
Et je préférerois un peu d'emportement
Aux plus humbles devoirs d'un tel accablement [1].
SERTORIUS. Il n'en est rien parti capable de me nuire,
Qu'un soupir échappé ne dût soudain détruire :
Mais la reine, sensible à de nouveaux desirs,
Entendoit mes raisons, et non pas mes soupirs.
THAMIRE. Seigneur, quand un Romain, quand un héros soupire,
Nous n'entendons pas bien ce qu'un soupir veut dire ;
Et je vous servirois de meilleur truchement,
Si vous vous expliquiez un peu plus clairement.
Je sais qu'en ce climat, que vous nommez barbare,
L'amour par un soupir quelquefois se déclare ;
Mais la gloire, qui fait toutes vos passions,
Vous met trop au-dessus de ces impressions ;
De tels desirs, trop bas pour les grands cœurs de Rome...
SERTORIUS. Ah ! pour être Romain, je n'en suis pas moins homme [2] :
J'aime, et peut-être plus qu'on n'a jamais aimé [3] ;

[1] Avouons que Sertorius et cette suivante débitent un étrange galimatias de comédie. Ce violent *respect* que l'aspect de Viriate fait régner sur les plus doux vœux de Sertorius, ce peu de *respects* qui ressemblent aux *respects* de Sertorius, ce *respect* qui ne sait que trouver des raisons pour un autre, et cette suivante qui préférerait *un peu d'emportement aux plus humbles devoirs d'un accablement !* enfin l'autre qui lui réplique qu'*il n'en est rien parti capable de lui nuire, et qu'un soupir échappé ne pût détruire !* Ce n'est pas le lutin qui a fait de tels vers. (V.)

[2] Ce vers a quelque chose de comique ; aussi est-il excellent dans la bouche du Tartuffe, qui dit :

Ah ! pour être dévot, je n'en suis pas moins homme.

Mais il n'est pas permis à Sertorius de parler comme le Tartuffe. (V.)

[3] Ce vers prouve encore que ceux qui ont dit que Corneille dédaignait de faire

Malgré mon âge et moi, mon cœur s'est enflammé.
J'ai cru pouvoir me vaincre, et toute mon adresse
Dans mes plus grands efforts m'a fait voir ma foiblesse;
Ceux de la politique, et ceux de l'amitié,
M'ont mis en un état à me faire pitié.
Le souvenir m'en tue, et ma vie incertaine
Dépend d'un peu d'espoir que j'attends de la reine.
Si toutefois...

THAMIRE. Seigneur, elle a de la bonté;
Mais je vois son esprit fortement irrité;
Et, si vous m'ordonnez de vous parler sans feindre,
Vous pouvez espérer, mais vous avez à craindre.
N'y perdez point de temps, et ne négligez rien;
C'est peut-être un dessein mal ferme que le sien.
La voici. Profitez des avis qu'on vous donne,
Et gardez-vous surtout qu'elle ne m'en soupçonne [1].

SCÈNE II [2].

VIRIATE, SERTORIUS, THAMIRE.

VIRIATE. On m'a dit qu'Aristie a manqué son projet,
Et que Pompée échappe à cet illustre objet.

parler d'amour ses héros se sont bien trompés. Ce vers est d'autant plus déplacé dans la bouche de Sertorius, qu'il n'a rien dit jusqu'ici qui puisse faire croire qu'il ait une grande passion. Rien ne déplaît plus au théâtre que les expressions fortes d'un sentiment faible; plus on cherche alors à attacher, et moins on attache. Et qu'est-ce qu'une reine qui est sensible à de nouveaux desirs, et qui entend des raisons et non pas des soupirs? Et cette suivante qui n'entend pas bien ce qu'un soupir veut dire, et qui serait un meilleur truchement? Non, jamais on n'a rien mis de plus mauvais sur la scène tragique. On dira tant qu'on voudra que cette critique est dure; je dois et je veux la publier, parceque je déteste le mauvais autant que j'idolâtre le bon. (V.)

[1] *Profitez de mes avis, mais ne me nommez pas*; discours de soubrette ridicule. A quoi sert cette froide scène de comédie? Mais il faut remplir son acte, mais il faut donner à un parterre, souvent ignorant, grossier et tumultueux, trois cents vers pour les cinq sous qu'on payait alors. Non, il faut bien plutôt ne donner que deux cents beaux vers par acte que trois cents mauvais. Il ne faut point prostituer ainsi l'art de la poésie. Il est honteux qu'il y ait en France un parterre où les spectateurs sont debout, pressés, gênés, nécessairement tumultueux; peut-être c'est encore un mal qu'on donne des spectacles tous les jours; s'ils étaient plus rares, ils pourraient devenir meilleurs:

Voluptates commendat rarior usus. (V.)

[2] Cette scène remplie d'ironie et de coquetterie semble bien peu convenable à Sertorius et à Viriate. Les vers en paraissent aussi contraints que les sentiments. Mais quand on voit ensuite Sertorius qui dit qu'il aime *malgré ses cheveux gris*, et

Seroit-il vrai, seigneur ?

SERTORIUS. Il est trop vrai, madame ;

Mais, bien qu'il l'abandonne, il l'adore dans l'ame,
Et rompra, m'a-t-il dit, la trève dès demain,
S'il voit qu'elle s'apprête à me donner la main.

VIRIATE. Vous vous alarmez peu d'une telle menace?

SERTORIUS. Ce n'est pas en effet ce qui plus m'embarrasse.
Mais vous, pour Perpenna qu'avez-vous résolu?

VIRIATE. D'obéir sans remise au pouvoir absolu [1];
Et si d'une offre en l'air votre ame encor frappée
Veut bien s'embarrasser du rebut de Pompée,
Il ne tiendra qu'à vous que dès demain tous deux
De l'un et l'autre hymen nous n'assurions les nœuds;
Dût se rompre la trève, et dût la jalousie
Jusqu'au dernier éclat pousser sa frénésie.

SERTORIUS. Vous pourrez dès demain...

VIRIATE. Dès ce même moment.

Ce n'est pas obéir qu'obéir lentement;
Et quand l'obéissance a de l'exactitude [2],

qu'il a cru qu'il ne lui en coûterait *que deux ou trois soupirs*, Sertorius paraît trop petit. Viriate d'ailleurs lui dit à peu près les mêmes choses qu'Aristie a dites à Pompée. L'une dit : *Me voulez-vous? ne me voulez-vous pas?* l'autre dit : *M'aimez-vous?* L'une veut que Pompée lui rende sa main; l'autre, que Sertorius lui donne sa main. Pompée a parlé politique à sa femme; Sertorius parle politique à sa maîtresse. Viriate lui dit : *Vous savez que l'amour n'est pas ce qui me presse.* L'un et l'autre s'épuisent en raisonnements. Enfin Viriate finit cette scène en disant :

> Je suis reine; et qui sait porter une couronne,
> Quand il a prononcé, n'aime point qu'on raisonne.

C'est parler à Sertorius, dont elle dépend, comme si elle parlait à son domestique; et ce *n'aime point qu'on raisonne* est d'un comique qui n'est pas supportable. La fierté est ridicule quand elle n'est pas à sa place. (V.)

[1] *Obéir sans remise, une offre en l'air, assurer des nœuds, une frénésie poussée au dernier éclat.* Quels vers! quelles expressions! Et de petits écoliers oseront me reprocher d'être trop sévère. (V.) — Ces écoliers dont Voltaire parle avec indignation, et qu'il eût affligés davantage en n'en parlant pas, étoient les écrivains à la semaine, qui, lorsque cet ouvrage parut, s'érigèrent tous en vengeurs de Corneille, moins par zèle pour sa mémoire, que pour outrager Voltaire. Aucun d'eux n'eût été capable de faire une seule des excellentes remarques dispersées dans ce commentaire; mais ils relevèrent avec arrogance celles où Voltaire a pu se tromper, tandis qu'ils se récrioient d'admiration même sur les défauts les plus évidents de Corneille. Si l'on en croyoit ces critiques, *Théodore, Pertharite, Attila* même étoient des ouvrages où le génie de ce grand homme se montroit encore tout entier, et très supérieurs aux meilleures tragédies de Voltaire, qui ne les avoit décriés que par jalousie. Tel étoit le zèle de ces messieurs pour la gloire d'un mort qu'ils auroient outragé pendant sa vie. Mais d'où venoit leur emportement contre Voltaire? Du sentiment de leur médiocrité, qui les avertissoit de son mépris. (P.)

[2] *Une obéissance qui a de l'exactitude!* (V.)

Elle voit que sa gloire est dans la promptitude.
SERTORIUS. Mes prières pouvoient souffrir quelques refus.
VIRIATE. Je les prendrai toujours pour ordres absolus.
Qui peut ce qui lui plaît commande alors qu'il prie.
D'ailleurs Perpenna m'aime avec idolâtrie :
Tant d'amour, tant de rois d'où son sang est venu,
Le pouvoir souverain dont il est soutenu,
Valent bien tous ensemble un trône imaginaire
Qui ne peut subsister que par l'heur de vous plaire.
SERTORIUS. Je n'ai donc qu'à mourir en faveur de ce choix[1] :
J'en ai reçu la loi de votre propre voix ;
C'est un ordre absolu qu'il est temps que j'entende.
Pour aimer un Romain, vous voulez qu'il commande ;
Et comme Perpenna ne le peut sans ma mort,
Pour remplir votre trône il lui faut tout mon sort.
Lui donner votre main, c'est m'ordonner, madame,
De lui céder ma place au camp et dans votre ame.
Il est, il est trop juste, après un tel bonheur,
Qu'il l'ait dans notre armée, ainsi qu'en votre cœur.
J'obéis sans murmure, et veux bien que ma vie...
VIRIATE. Avant que par cet ordre elle vous soit ravie,
Puis-je me plaindre à vous d'un retour inégal
Qui tient moins d'un ami qu'il ne fait d'un rival[2]?
Vous trouvez ma faveur et trop prompte et trop pleine !
L'hymen où je m'apprête est pour vous une gêne !
Vous m'en parlez enfin comme si vous m'aimiez[3].
SERTORIUS. Souffrez, après ce mot, que je meure à vos pieds[4].
J'y veux bien immoler tout mon bonheur au vôtre :
Mais je ne puis vous voir entre les bras d'un autre ;

[1] Il n'y a guère dans toutes ces scènes d'expression qui soit juste ; mais le pis est que les sentiments sont encore moins naturels. Un vieux factieux tel que Sertorius doit-il dire à une femme qu'*il mourra en faveur du choix qu'elle fera d'un autre ?* (V.)

[2] Ce n'est pas parler français, c'est coudre ensemble, pour rimer, des paroles qui ne signifient rien ; car que peut signifier *un retour inégal ?* Que d'obscurités! que de barbarismes entassés ! et quelle froideur ! (V.)

[3] Il n'y a point de vers plus comique. (V.)

[4] Jamais le ridicule excessif des intrigues amoureuses de nos héros de théâtre n'a paru plus sensiblement que dans ce couplet où ce vieux militaire, ce vieux conjuré, veut mourir d'amour aux pieds de sa Viriate qu'il n'aime guère. Il s'en est défendu *à voir ses cheveux gris ;* mais sa passion ne s'est pas *vue alentie*, quoiqu'il se fût figuré que de tels déplaisirs ne lui coûteraient que deux ou trois soupirs : il envisageait l'*estime de chef magnanime.* (V.)

Et c'est assez vous dire à quelle extrémité
Me réduit mon amour que j'ai mal écouté.
Bien qu'un si digne objet le rendît excusable,
J'ai cru honteux d'aimer quand on n'est plus aimable;
J'ai voulu m'en défendre à voir mes cheveux gris,
Et me suis répondu long-temps de vos mépris.
Mais j'ai vu dans votre ame ensuite une autre idée,
Sur qui mon espérance aussitôt s'est fondée;
Et je me suis promis bien plus qu'à tous vos rois,
Quand j'ai vu que l'amour n'en feroit point le choix.
J'allois me déclarer sans l'offre d'Aristie :
Non que ma passion s'en soit vue alentie;
Mais je n'ai point douté qu'il ne fût d'un grand cœur
De tout sacrifier pour le commun bonheur.
L'amour de Perpenna s'est joint à ces pensées;
Vous avez vu le reste, et mes raisons forcées.
Je m'étois figuré que de tels déplaisirs
Pourroient ne me coûter que deux ou trois soupirs;
Et, pour m'en consoler, j'envisageois l'estime
Et d'ami généreux et de chef magnanime:
Mais, près d'un coup fatal, je sens par mes ennuis
Que je me promettois bien plus que je ne puis.
Je me rends donc, madame; ordonnez de ma vie :
Encor tout de nouveau je vous la sacrifie.
Aimez-vous Perpenna ?

VIRIATE. Je sais vous obéir,
Mais je ne sais que c'est d'aimer ni de haïr [1];
Et la part que tantôt vous aviez dans mon ame
Fut un don de ma gloire, et non pas de ma flamme.
Je n'en ai point pour lui, je n'en eus point pour vous;
Je ne veux point d'amant, mais je veux un époux,
Mais je veux un héros, qui par son hyménée
Sache élever si haut le trône où je suis née,
Qu'il puisse de l'Espagne être l'heureux soutien,
Et laisser de vrais rois de mon sang et du sien.

[1] Aristie a dit à Pompée : *Suivant qu'on m'aime ou hait, j'aime ou hais à mon tour*; et Viriate dit à Sertorius qu'*elle ne sait que c'est d'aimer ni de haïr*. Dès qu'elle ne sait que c'est ou ce que c'est, elle n'a qu'un intérêt de politique, par conséquent elle est froide. Cependant elle dit, le moment d'après, *m'aimez-vous ?* Ne devrait-elle pas lui dire : *L'amour n'est pas fait pour nous, l'intérêt de l'état, le vôtre, celui de ma grandeur, doivent présider à notre hyménée ?* (V.)

Je le trouvois en vous, n'eût été la bassesse
Qui pour ce cher rival contre moi s'intéresse,
Et dont, quand je vous mets au-dessus de cent rois,
Une répudiée a mérité le choix.
Je l'oublierai pourtant, et veux vous faire grace.
M'aimez-vous ?

SERTORIUS. Oserai-je en prendre encor l'audace ?

VIRIATE Prenez-la, j'y consens, seigneur; et dès demain,
Au lieu de Perpenna, donnez-moi votre main.

SERTORIUS. Que se tiendroit heureux un amour moins sincère
Qui n'auroit autre but que de se satisfaire [1],
Et qui se rempliroit de sa félicité
Sans prendre aucun souci de votre dignité !
Mais quand vous oubliez ce que j'ai pu vous dire,
Puis-je oublier les soins d'agrandir votre empire;
Que votre grand projet est celui de régner?

VIRIATE. Seigneur, vous faire grace, est-ce m'en éloigner?

SERTORIUS. Ah ! madame, est-il temps que cette grace éclate ?

VIRIATE. C'est cet éclat, seigneur, que cherche Viriate.

SERTORIUS. Nous perdons tout, madame, à le précipiter.
L'amour de Perpenna le fera révolter;
Souffrez qu'un peu de temps doucement le ménage,
Qu'auprès d'un autre objet un autre amour l'engage :
Des amis d'Aristie assurons le secours
A force de promettre, en différant toujours.
Détruire tout l'espoir qui les tient en haleine,
C'est les perdre, c'est mettre un jaloux hors de peine,
Dont l'esprit ébranlé ne se doit pas guérir
De cette impression qui peut nous l'acquérir.
Pourrions-nous venger Rome après de telles pertes?
Pourrions-nous l'affranchir des misères souffertes?
Et de ses intérêts un si haut abandon...

VIRIATE. Et que m'importe à moi si Rome souffre ou non [2] ?
Quand j'aurai de ses maux effacé l'infamie,
J'en obtiendrai pour fruit le nom de son amie!

[1] *Autre but que de se satisfaire* donne une idée qui est un peu comique, et qui assurément ne convient pas à la tragédie. (V.)

[2] Voilà enfin des sentiments dignes d'une reine et d'une ennemie de Rome. Voilà des vers qui seraient dignes de l'entrevue de Pompée et de Sertorius, avec un peu de correction. Si tout le rôle de Viriate était de cette force, la pièce serait au rang des chefs-d'œuvre. (V.)

Je vous verrai consul m'en apporter les lois,
Et m'abaisser vous-même au rang des autres rois!
Si vous m'aimez, seigneur, nos mers et nos montagnes
Doivent borner vos vœux, ainsi que nos Espagnes :
Nous pouvons nous y faire un assez beau destin,
Sans chercher d'autre gloire au pied de l'Aventin.
Affranchissons le Tage, et laissons faire au Tibre.
La liberté n'est rien quand tout le monde est libre;
Mais il est beau de l'être, et voir tout l'univers
Soupirer sous le joug, et gémir dans les fers;
Il est beau d'étaler cette prérogative
Aux yeux du Rhône esclave et de Rome captive;
Et de voir envier aux peuples abattus
Ce respect que le sort garde pour les vertus.
Quant au grand Perpenna, s'il est si redoutable,
Remettez-moi le soin de le rendre traitable :
Je sais l'art d'empêcher les grands cœurs de faillir.

SERTORIUS. Mais quel fruit pensez-vous en pouvoir recueillir?
Je le sais comme vous, et vois quelles tempêtes
Cet ordre surprenant formera sur nos têtes [1].
Ne cherchons point, madame, à faire des mutins,
Et ne nous brouillons point avec nos bons destins.
Rome nous donnera sans eux assez de peine,
Avant que de souscrire à l'hymen d'une reine;
Et nous n'en fléchirons jamais la dureté,
A moins qu'elle nous doive et gloire et liberté.

VIRIATE. Je vous avouerai plus, seigneur : loin d'y souscrire,
Elle en prendra pour vous une haine où j'aspire [2],
Un courroux implacable, un orgueil endurci;
Et c'est par où je veux vous arrêter ici.
Qu'ai-je à faire dans Rome? et pourquoi, je vous prie...

SERTORIUS. Mais nos Romains, madame, aiment tous leur patrie;
Et de tous leurs travaux l'unique et doux espoir,
C'est de vaincre bientôt assez pour la revoir [3].

[1] *Un ordre surprenant qui forme des tempêtes sur des têtes !* (V.)

[2] *Prendre une haine! aspirer à une haine ! un orgueil endurci ! et c'est par-là qu'on veut l'arrêter ici !* (V.)

[3] *Vaincre assez pour revoir Rome !* (V.) — Ce n'étoit, en effet, que par des victoires réitérées que les compagnons de Sertorius pouvoient se flatter de revoir leur patrie; et nous ne voyons pas ce que Voltaire peut reprocher à cette expression. (V.)

VIRIATE. Pour les enchaîner tous sur les rives du Tage,
Nous n'avons qu'à laisser Rome dans l'esclavage :
Ils aimeront à vivre et sous vous et sous moi,
Tant qu'ils n'auront qu'un choix d'un tyran ou d'un roi.
SERTORIUS. Ils ont pour l'un et l'autre une pareille haine,
Et n'obéiront point au mari d'une reine.
VIRIATE. Qu'ils aillent donc chercher des climats à leur choix,
Où le gouvernement n'ait ni tyrans ni rois.
Nos Espagnols, formés à votre art militaire,
Achèveront sans eux ce qui nous reste à faire.
La perte de Sylla n'est pas ce que je veux;
Rome attire encor moins la fierté de mes vœux [1] :
L'hymen où je prétends ne peut trouver d'amorces
Au milieu d'une ville où règnent les divorces,
Et du haut de mon trône on ne voit point d'attraits
Où l'on n'est roi qu'un an, pour n'être rien après.
Enfin, pour achever, j'ai fait pour vous plus qu'elle :
Elle vous a banni, j'ai pris votre querelle;
Je conserve des jours qu'elle veut vous ravir.
Prenez le diadème, et laissez-la servir.
Il est beau de tenter des choses inouïes,
Dût-on voir par l'effet ses volontés trahies.
Pour moi, d'un grand Romain je veux faire un grand roi;
Vous, s'il y faut périr, périssez avec moi :
C'est gloire de se perdre en servant ce qu'on aime.
SERTORIUS. Mais porter dès l'abord les choses à l'extrême,
Madame, et sans besoin faire des mécontents !
Soyons heureux plus tard pour l'être plus long-temps.
Une victoire ou deux jointes à quelque adresse...
VIRIATE. Vous savez que l'amour n'est pas ce qui me presse [2],
Seigneur. Mais, après tout, il faut le confesser,
Tant de précaution commence à me lasser.
Je suis reine; et qui sait porter une couronne,
Quand il a prononcé, n'aime point qu'on raisonne.
Je vais penser à moi, vous penserez à vous.

[1] *Attirer la fierté des vœux ;* c'est encore une de ces expressions impropres et sans justesse. *Un hymen qui ne peut trouver d'amorces au milieu d'une ville ! des attraits où l'on n'est roi qu'un an !* Quand on examine de près cette foule innombrable de fautes, on est effrayé. (V.)

[2] Nous avons déjà remarqué ce vers. (*Voyez le commencement de cette scène.*) (V.)

SERTORIUS. Ah ! si vous écoutez cet injuste courroux...
VIRIATE. Je n'en ai point, seigneur; mais mon inquiétude
Ne veut plus dans mon sort aucune incertitude :
Vous me direz demain où je dois l'arrêter.
Cependant je vous laisse avec qui consulter.

SCÈNE III [1].

SERTORIUS, PERPENNA, AUFIDE.

PERPENNA, *à Aufide.* Dieux ! qui peut faire ainsi disparoître la reine?
AUFIDE, *à Perpenna.* Lui-même a quelque chose en l'ame qui le gêne,
Seigneur; et notre abord le rend tout interdit.
SERTORIUS. De Pompée en ces lieux savez-vous ce qu'on dit ?
L'avez-vous mis fort loin au-delà de la porte?
PERPENNA. Comme assez près des murs il avoit son escorte,
Je me suis dispensé de le mettre plus loin.
Mais de votre secours, seigneur, j'ai grand besoin.
Tout son visage montre une fierté si haute...
SERTORIUS. Nous n'avons rien conclu, mais ce n'est pas ma faute;
Et vous savez...
PERPENNA. Je sais qu'en de pareils débats...
SERTORIUS. Je n'ai point cru devoir mettre les armes bas;
Il n'est pas encor temps.
PERPENNA. Continuez, de grace;
Il n'est pas encor temps que l'amitié se lasse.
SERTORIUS. Votre intérêt m'arrête autant comme le mien :
Si je m'en trouvois mal, vous ne seriez pas bien.
PERPENNA. De vrai, sans votre appui je serois fort à plaindre;
Mais je ne vois pour vous aucun sujet de craindre.
SERTORIUS. Je serois le premier dont on seroit jaloux;
Mais ensuite le sort pourroit tomber sur vous.
Le tyran après moi vous craint plus qu'aucun autre,
Et ma tête abattue ébranleroit la vôtre.

[1] Cette scène paraît encore moins digne de la tragédie que les précédentes. Perpenna et Sertorius ne s'entendent point : l'un dit, *Je parlais de Sylla*; l'autre, *Je parlais de la reine*. Ces petites méprises ne sont permises que dans la comédie. Il est vrai que cette scène est toute comique : *Quelque chose qui le gêne. Savez-vous ce qu'on dit? L'avez-vous mis fort loin au delà de la porte? Je me suis dispensé de le mener plus loin. Nous n'avons rien conclu, mais ce n'est pas ma faute. Si je m'en trouvais mal, vous ne seriez pas bien...* Tout le reste est écrit de ce style. (V.)

Nous ferons bien tous deux d'attendre plus d'un an.
PERPENNA. Que parlez-vous, seigneur, de tête et de tyran ?
SERTORIUS. Je parle de Sylla, vous le devez connoître.
PERPENNA. Et je parlois des feux que la reine a fait naître.
SERTORIUS. Nos esprits étoient donc également distraits ;
Tout le mien s'attachoit aux périls de la paix ;
Et je vous demandois quel bruit fait par la ville [1]
De Pompée et de moi l'entretien inutile.
Vous le saurez, Aufide?
AUFIDE. A ne rien déguiser,
Seigneur, ceux de sa suite en ont su mal user [2];
J'en crains parmi le peuple un insolent murmure :
Ils ont dit que Sylla quitte sa dictature,
Que vous seul refusez les douceurs de la paix,
Et voulez une guerre à ne finir jamais.
Déja de nos soldats l'ame préoccupée
Montre un peu trop de joie à parler de Pompée,
Et si l'erreur s'épand jusqu'en nos garnisons,
Elle y pourra semer de dangereux poisons.
SERTORIUS. Nous en romprons le coup avant qu'elle grossisse,
Et ferons par nos soins avorter l'artifice.
D'autres plus grands périls le ciel m'a garanti.
PERPENNA. Ne ferions-nous point mieux d'accepter le parti,
Seigneur? Trouvez-vous l'offre ou honteuse ou mal sûre?
SERTORIUS. Sylla peut en effet quitter sa dictature;

[1] *Quel bruit fait par la ville* est du style de la comédie, comme on le sent assez. Mais ce que Sertorius fait trop sentir, c'est qu'en effet la conférence qu'il a eue avec Pompée n'a rien produit dans la pièce. Ce n'est, comme on l'a déja dit, qu'une belle conversation dont il ne résulte rien, un beau dialogue de politique. Si cette entrevue avait fait naître la conspiration de Perpenna, ou quelque autre intrigue intéressante et terrible, elle eût été une beauté tragique, au lieu qu'elle n'est qu'une beauté de dialogue. Remarquez que cette tragédie est un tissu de conversations souvent très embrouillées, jusqu'à ce que le héros de la pièce soit assassiné. De là naît la froideur qui produit l'ennui. (V.)

[2] *Les gens de la suite de Pompée qui en ont su mal user; le coup d'une erreur qu'on veut rompre avant qu'elle grossisse; une pourpre qui agit; l'erreur qui s'épand jusqu'en nos garnisons; des gens comme vous deux et moi; Sylla qui prend cette mesure de rendre l'impunité fort sûre; la reine qui est d'une humeur si fière* : ce sont là des expressions peu convenables et bien vicieuses; mais le plus grand vice, encore une fois, c'est le manque d'intérêt; et ce manque d'intérêt vient principalement de ce qu'il n'y a dans la pièce que des demi-desseins, des demi-passions et des demi-volontés. Sertorius conseille à Perpenna d'épouser la reine des Ilergètes, *qui rendra ses volontés bien plus tôt satisfaites* ; après quoi il lui dit qu'il ira souper chez lui. Assurément il n'y a rien là de tragique. (V.)

Mais il peut faire aussi des consuls à son choix,
De qui la pourpre esclave[1] agira sous ses lois;
Et, quand nous n'en craindrons aucuns ordres sinistres,
Nous périrons par ceux de ses lâches ministres.
Croyez-moi, pour des gens comme vous deux et moi[2],
Rien n'est si dangereux que trop de bonne foi.
Sylla par politique a pris cette mesure[3]
De montrer aux soldats l'impunité fort sûre;
Mais pour Cinna, Carbon, le jeune Marius,
Il a voulu leur tête, et les a tous perdus.
Pour moi, que tout mon camp sur ce bruit m'abandonne,
Qu'il ne reste pour moi que ma seule personne,
Je me perdrai plutôt dans quelque affreux climat,
Qu'aller, tant qu'il vivra, briguer le consulat.
Vous...

PERPENNA. Ce n'est pas, seigneur, ce qui me tient en peine
Exclus du consulat par l'hymen d'une reine,
Du moins si vos bontés m'obtiennent ce bonheur,
Je n'attends plus de Rome aucun degré d'honneur;
Et, banni pour jamais dans la Lusitanie,
J'y crois en sûreté les restes de ma vie.

SERTORIUS. Oui; mais je ne vois pas encor de sûreté
A ce que vous et moi nous avions concerté.
Vous savez que la reine est d'une humeur si fière...
Mais peut-être le temps la rendra moins altière.
Adieu : dispensez-moi de parler là-dessus.

PERPENNA. Parlez, seigneur : mes vœux sont-ils si mal reçus?
Est-ce en vain que je l'aime, en vain que je soupire?

SERTORIUS. Sa retraite a plus dit que je ne puis vous dire.

PERPENNA. Elle m'a dit beaucoup : mais, seigneur, achevez,
Et ne me cachez point ce que vous en savez.

[1] *La pourpre esclave* est une de ces expressions de génie dont on ne trouve d'exemples que chez les poëtes vraiment inspirés; elle eût mérité que Voltaire en fît la remarque. (P.)

[2] *Des gens comme vous deux!* (V.)

[3] Un homme d'état prend des mesures; un ouvrier, un maçon, un tailleur, un cordonnier, prennent une mesure. (V.)— Parmi les mesures que prend un homme d'état pour arriver à son but, ne peut-il pas en être une sur laquelle il compte beaucoup plus que sur les autres? Alors ne diroit-il pas très bien, *au singulier*, j'ai pris cette mesure, parcequ'elle m'a paru devoir me conduire infailliblement au succès? On dit, il est vrai, d'un tailleur et d'un cordonnier, qu'*ils prennent mesure*, mais non qu'*ils prennent une mesure*. La différence paroît très petite, mais n'en est pas moins réelle. (P.)

Ne m'auriez-vous rempli que d'un espoir frivole?

SERTORIUS. Non, je vous l'ai cédée, et vous tiendrai parole.
Je l'aime, et vous la donne encor malgré mon feu;
Mais je crains que ce don n'ait jamais son aveu,
Qu'il n'attire sur nous d'impitoyables haines.
Que vous dirai-je enfin? L'Espagne a d'autres reines;
Et vous pourriez vous faire un destin bien plus doux,
Si vous faisiez pour moi ce que je fais pour vous.
Celle des Vacéens, celle des Ilergètes [1],
Rendroient vos volontés bien plus tôt satisfaites;
La reine avec chaleur sauroit vous y servir.

PERPENNA. Vous me l'avez promise, et me l'allez ravir!

SERTORIUS. Que sert que je promette et que je vous la donne,
Quand son ambition l'attache à ma personne?
Vous savez les raisons de cet attachement,
Je vous en ai tantôt parlé confidemment;
Je vous en fais encor la même confidence.
Faites à votre amour un peu de violence;
J'ai triomphé du mien, j'y suis encor tout prêt :
Mais, s'il faut du parti ménager l'intérêt,
Faut-il pousser à bout une reine obstinée,
Qui veut faire à son choix toute sa destinée,
Et de qui le secours, depuis plus de dix ans,
Nous a mieux soutenus que tous nos partisans?

PERPENNA. La trouvez-vous, seigneur, en état de vous nuire?

SERTORIUS. Non, elle ne peut pas tout-à-fait nous détruire :
Mais, si vous m'enchaînez à ce que j'ai promis,
Dès demain elle traite avec nos ennemis.
Leur camp n'est que trop proche; ici chacun murmure;
Jugez ce qu'il faut craindre en cette conjoncture.
Voyez quel prompt remède on y peut apporter,
Et quel fruit nous aurons de la violenter [2].

PERPENNA. C'est à moi de me vaincre, et la raison l'ordonne :
Mais d'un si grand dessein tout mon cœur qui frissonne...

SERTORIUS. Ne vous contraignez point; dût m'en coûter le jour,
Je tiendrai ma promesse en dépit de l'amour.

[1] On ne s'attendait ni à la reine des Vacéens, ni à celle des Ilergètes. Rien n'est plus froid que de pareilles propositions; et, dans une tragédie, le froid est encore plus insupportable que le comique déplacé et que les fautes de langage. (V.)

[2] *Un fruit de violenter* est un barbarisme et un solécisme. (V.)

PERPENNA. Si vos promesses n'ont l'aveu de Viriate...
SERTORIUS. Je ne puis de sa part rien dire qui vous flatte.
PERPENNA. Je dois donc me contraindre, et j'y suis résolu.
Oui, sur tous mes desirs je me rends absolu;
J'en veux, à votre exemple, être aujourd'hui le maître;
Et, malgré cet amour que j'ai laissé trop croître,
Vous direz à la reine...
SERTORIUS. Eh bien ! je lui dirai?
PERPENNA. Rien, seigneur, rien encor ; demain j'y penserai.
Toutefois la colère où s'emporte son ame
Pourroit dès cette nuit commencer quelque trame.
Vous lui direz, seigneur, tout ce que vous voudrez ;
Et je suivrai l'avis que pour moi vous prendrez.
SERTORIUS. Je vous admire et plains.
PERPENNA. Que j'ai l'ame accablée!
SERTORIUS. Je partage les maux dont je la vois comblée.
Adieu : j'entre un moment pour calmer son chagrin,
Et me rendrai chez vous à l'heure du festin [1].

SCÈNE IV.

PERPENNA, AUFIDE.

AUFIDE. Ce maître si chéri fait pour vous des merveilles [2] ;
Votre flamme en reçoit des faveurs sans pareilles !
Son nom seul, malgré lui, vous avoit tout volé,
Et la reine se rend sitôt qu'il a parlé.
Quels services faut-il que votre espoir hasarde,
Afin de mériter l'amour qu'elle vous garde [3]?
Et dans quel temps, seigneur, purgerez-vous ces lieux
De cet illustre objet qui lui blesse les yeux?
Elle n'est point ingrate ; et les lois qu'elle impose,
Pour se faire obéir promettent peu de chose ;
Mais on n'a qu'à laisser le salaire à son choix,
Et courir sans scrupule exécuter ses lois.
Vous ne me dites rien ? Apprenez-moi, de grace,

[1] La scène commence par un général de l'armée romaine, qui dit qu'il a reconduit le grand Pompée jusqu'à la porte, et finit par un autre général qui dit : *Allons souper!* (V.)
[2] Du comique encore, et de l'ironie, et dans un subalterne! (V.)
[3] *Des services qu'un espoir hasarde*, et *un amour qu'on garde!* (V.)

Comment vous résolvez que le festin se passe?
Dissimulerez-vous ce manquement de foi?
Et voulez-vous...

PERPENNA. Allons en résoudre chez moi [1].

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I[2].

ARISTIE, VIRIATE.

ARISTIE. Oui, madame, j'en suis comme vous ennemie.
Vous aimez les grandeurs, et je hais l'infamie.
Je cherche à me venger, vous, à vous établir;
Mais vous pourrez me perdre, et moi, vous affoiblir,
Si le cœur mieux ouvert ne met d'intelligence
Votre établissement avecque ma vengeance.
On m'a volé Pompée; et moi pour le braver,
Cet ingrat que sa foi n'ose me conserver,
Je cherche un autre époux qui le passe, ou l'égale :
Mais je n'ai pas dessein d'être votre rivale,
Et n'ai point dû prévoir, ni que vers un Romain
Une reine jamais daignât pencher sa main,
Ni qu'un héros, dont l'ame a paru si romaine,
Démentît ce grand nom par l'hymen d'une reine.
J'ai cru dans sa naissance et votre dignité

[1] Il peut aussi bien se résoudre dans l'endroit où il parle. (V.)

[2] Que veulent Aristie et Viriate? qu'ont-elles à se dire? Elles se parlent pour se parler : c'est une dame qui rend visite à une autre, elles font la conversation; et cela est si vrai, que Viriate répète à la femme de Pompée tout ce qu'elle a déja dit de Sertorius. La règle est qu'aucun personnage ne doit paraître sur la scène sans nécessité : ce n'est pas encore assez, il faut que cette nécessité soit intéressante. Ces dialogues inutiles sont ce qu'on appelle du remplissage. Il est presque impossible de faire une tragédie exempte de ce défaut. L'usage a voulu que les actes eussent une longueur à peu près égale. Le public, encore grossier, se croyait trompé s'il n'avait pas deux heures de spectacle pour son argent. Les chœurs des anciens étaient absolument ignorés, et, dans ces malheureux jeux de paume, où de mauvais farceur étaient accoutumés à déclamer les farces de Hardi et de Garnier, le bourgeois de Paris exigeait pour ses cinq sous qu'on déclamât pendant deux heures. Cette loi a prévalu depuis que nous sommes sortis de la barbarie où nous étions plongés. On ne peut trop s'élever contre ce ridicule usage. (V.)

Pareille aversion et contraire fierté.
Cependant on me dit qu'il consent l'hyménée,
Et qu'en vain il s'oppose au choix de la journée,
Puisque, si dès demain il n'a tout son éclat,
Vous allez du parti séparer votre état.
Comme je n'ai pour but que d'en grossir les forces,
J'aurois grand déplaisir d'y causer des divorces,
Et de servir Sylla mieux que tous ses amis,
Quand je lui veux partout faire des ennemis.
Parlez donc : quelque espoir que vous m'ayez vu prendre,
Si vous y prétendez, je cesse d'y prétendre.
Un reste d'autre espoir, et plus juste, et plus doux,
Saura voir sans chagrin Sertorius à vous.
Mon cœur veut à toute heure immoler à Pompée
Tous les ressentiments de ma place usurpée;
Et, comme son amour eut peine à me trahir,
J'ai voulu me venger, et n'ai pu le haïr.
Ne me déguisez rien, non plus que je déguise.

VIRIATE. Viriate à son tour vous doit même franchise,
Madame; et d'ailleurs même on vous en a trop dit,
Pour vous dissimuler ce que j'ai dans l'esprit.
J'ai fait venir exprès Sertorius d'Afrique
Pour sauver mes états d'un pouvoir tyrannique;
Et mes voisins domptés m'apprenoient que sans lui
Nos rois contre Sylla n'étoient qu'un vain appui.
Avec un seul vaisseau ce grand héros prit terre [1];
Avec mes sujets seuls il commença la guerre :
Je mis entre ses mains mes places et mes ports,
Et je lui confiai mon sceptre et mes trésors.
Dès l'abord il sut vaincre, et j'ai vu la victoire
Enfler de jour en jour sa puissance et sa gloire.
Nos rois lassés du joug, et vos persécutés,
Avec tant de chaleur l'ont joint de tous côtés,
Qu'enfin il a poussé nos armes fortunées
Jusques à vous réduire au pied des Pyrénées.
Mais, après l'avoir mis au point où je le voi,
Je ne puis voir que lui qui soit digne de moi;

[1] Ces particularités ont déja été annoncées dès le premier acte. Viriate fait, au cinquième, une nouvelle exposition. Rien ne fait mieux voir qu'elle n'a rien à dire : point de passion, point d'intrigue dans Viriate, nul changement d'état. (V.)

Et, regardant sa gloire ainsi que mon ouvrage,
Je périrai plutôt qu'une autre la partage.
Mes sujets valent bien que j'aime à leur donner
Des monarques d'un sang qui sache gouverner,
Qui sache faire tête à vos tyrans du monde,
Et rendre notre Espagne en lauriers si féconde,
Qu'on voie un jour le Pô redouter ses efforts,
Et le Tibre lui-même en trembler pour ses bords.

ARISTIE. Votre dessein est grand ; mais à quoi qu'il aspire...

VIRIATE. Il m'a dit les raisons que vous me voulez dire.
Je sais qu'il seroit bon de taire et différer
Ce glorieux hymen qu'il me fait espérer :
Mais la paix qu'aujourd'hui l'on offre à ce grand homme
Ouvre trop les chemins et les portes de Rome.
Je vois que, s'il y rentre, il est perdu pour moi,
Et je l'en veux bannir par le don de ma foi.
Si je hasarde trop de m'être déclarée,
J'aime mieux ce péril que ma perte assurée ;
Et, si tous vos proscrits osent s'en désunir,
Nos bons destins sans eux pourront nous soutenir.
Mes peuples aguerris sous votre discipline
N'auront jamais au cœur de Rome qui domine ;
Et ce sont des Romains dont l'unique souci
Est de combattre, vaincre, et triompher ici.
Tant qu'ils verront marcher ce héros à leur tête,
Ils iront sans frayeur de conquête en conquête.
Un exemple si grand dignement soutenu
Saura... Mais que nous veut ce Romain inconnu [1]?

[1] Comme Pompée et Sertorius ont eu un entretien qui n'a rien produit, Aristie et Viriate ont ici un entretien non moins inutile, mais plus froid. Viriate conte à Aristie l'histoire de Sertorius, qu'elle a déja contée à d'autres dans les actes précédents. Les fautes principales de langage sont, *daigner pencher sa main*, pour dire *abaisser sa main*; *consent l'hyménée*, au lieu de *consent à l'hyménée*; *s'il n'a tout son éclat*, pour *s'il ne s'effectue pas*; *un reste d'autre espoir*; *la paix qui ouvre trop les portes de Rome*; *Rome qui domine au cœur*; *l'ordre qu'un grand effet demande, et qui arrête Pompée à le donner.*

Si le terme est impropre et le tour vicieux,
En vain vous m'étalez une scène savante.

Mais ici la scène n'est point savante, et les termes sont très impropres, les tours sont très vicieux. (V.)

SCÈNE II.

ARISTIE, VIRIATE, ARCAS.

ARISTIE. Madame, c'est Arcas, l'affranchi de mon frère ;
Sa venue en ces lieux cache quelque mystère.
Parle, Arcas, et dis-nous...
ARCAS. Ces lettres mieux que moi
Vous diront un succès qu'à peine encor je croi [1].
ARISTIE *lit*. « Chère sœur, pour ta joie il est temps que tu saches
« Que nos maux et les tiens vont finir en effet.
« Sylla marche en public sans faisceaux et sans haches,
« Prêt à rendre raison de tout ce qu'il a fait.
« Il s'est en plein sénat démis de sa puissance;
« Et si vers toi Pompée a le moindre penchant,
« Le ciel vient de briser sa nouvelle alliance,
« Et la triste Æmilie est morte en accouchant.
« Sylla même consent, pour calmer tant de haines,
« Qu'un feu qui fut si beau rentre en sa dignité,
« Et que l'hymen te rende à tes premières chaînes,
« En même temps qu'à Rome il rend sa liberté.
« QUINTUS ARISTIUS. »
Le ciel s'est donc lassé de m'être impitoyable!
Ce bonheur comme à toi me paroît incroyable.
Cours au camp de Pompée, et dis-lui, cher Arcas...
ARCAS. Il a cette nouvelle, et revient sur ses pas.
De la part de Sylla chargé de lui remettre
Sur ce grand changement une pareille lettre,
A deux milles d'ici j'ai su le rencontrer [2].

[1] La nouvelle, arrivée de Rome, que Sylla quitte la dictature, qu'Émilie est morte en accouchant, et que Pompée peut reprendre sa femme, n'a rien qui soit digne de la tragédie ; elle avilit le grand Pompée, qui n'ose se marier et se remarier qu'avec la permission de Sylla : de plus, cette nouvelle n'est qu'un événement qui ne naît point de l'intrigue et du fond du sujet. Ce n'est pas comme dans *Bajazet :*

Viens, j'ai reçu cet ordre, il faut l'intimider. (V.)

— La nouvelle de l'abdication de Sylla n'est rien moins qu'indifférente dans la pièce, telle que l'auteur l'a conçue. Cette nouvelle pouvoit changer les destinées du monde. (P.)

[2] Ce *j'ai su* fait entendre qu'il y avait beaucoup de peine, beaucoup d'art et de savoir-faire à rencontrer Pompée : *j'ai su vaincre et régner*, parceque ce sont deux choses très difficiles.

J'ai su, par une longue et pénible industrie,
Des plus mortels venins prévenir la furie...

ARISTIE. Quel amour, quelle joie a-t-il daigné montrer?
Que dit-il? que fait-il?
ARCAS. Par votre expérience
Vous pouvez bien juger de son impatience;
Mais, rappelé vers vous par un transport d'amour
Qui ne lui permet pas d'achever son retour,
L'ordre que pour son camp ce grand effet demande
L'arrête à le donner, attendant qu'il s'y rende [1].
Il me suivra de près, et m'a fait avancer
Pour vous dire un miracle où vous n'osiez penser.
ARISTIE. Vous avez lieu d'en prendre une alégresse égale,
Madame; vous voilà sans crainte et sans rivale.
VIRIATE. Je n'en ai plus en vous, et je n'en puis douter;
Mais il m'en reste une autre, et plus à redouter,
Rome, que ce héros aime plus que lui-même,
Et qu'il préféreroit sans doute au diadème,
Si contre cet amour...

SCÈNE III [2].

VIRIATE, ARISTIE, THAMIRE, ARCAS.

THAMIRE. Ah, madame!
VIRIATE. Qu'as-tu,
Thamire? et d'où te vient ce visage abattu [3]?

J'ai su lui préparer des craintes et des veilles...
J'ai prévu ses complots, je sais les prévenir.

Le mot *savoir* est bien placé dans tous ces exemples : il indique la peine qu'on a prise. Mais *j'ai su rencontrer un homme en chemin* est ridicule. Tous les mauvais poëtes ont imité cette faute. (V.)

[1] Tout ce couplet est confus, obscur, inintelligible; tournez-le en prose : *Son transport d'amour qui le rappelle ne lui permet pas d'achever son retour, et l'ordre que ce grand effet demande pour son camp l'arrête à le donner, attendant qu'il se rende à ce camp.* Un pareil langage est-il supportable? Il est triste d'être forcé de relever des fautes si considérables et si fréquentes. Un domestique qui apporte une lettre et des nouvelles qui n'ont rien de surprenant, rien de tragique, est absolument une chose indigne du théâtre. Aristie, qui n'a produit dans la pièce aucun événement, apprend par un exprès que la seconde femme de Pompée est *morte en couches.* Arcas dit qu'il a rendu une pareille lettre à Pompée, qu'il a rencontré à deux milles de la ville. Ce ne sont pas là certainement les péripéties, les catastrophes que demande Aristote; c'est un fait historique altéré mis en dialogues. (V.)

[2] L'assassinat de Sertorius qui devait faire un grand effet n'en fait aucun; la raison en est que ce qui n'est point préparé avec terreur n'en peut point causer : le spectateur y prend d'autant moins d'intérêt que Viriate elle-même ne s'en occupe presque pas; elle ne songe qu'à elle; elle dit qu'on *veut disposer d'elle et de son trône.* (V.)

[3] *Qu'as-tu? d'où te vient ce visage? cet illustre bras!* (V.)

Que nous disent tes pleurs?
THAMIRE. Que vous êtes perdue,
Que cet illustre bras qui vous a défendue...
VIRIATE. Sertorius?
THAMIRE. Hélas! ce grand Sertorius...
VIRIATE. N'achèveras-tu point?
THAMIRE. Madame, il ne vit plus.
VIRIATE. Il ne vit plus, ô ciel! Qui te l'a dit, Thamire?
THAMIRE. Ses assassins font gloire eux-mêmes de le dire;
Ces tigres, dont la rage, au milieu du festin,
Par l'ordre d'un perfide a tranché son destin,
Tout couverts de son sang, courent parmi la ville
Émouvoir les soldats et le peuple imbécile;
Et Perpenna par eux proclamé général
Ne vous fait que trop voir d'où part ce coup fatal.
VIRIATE. Il m'en fait voir ensemble et l'auteur et la cause.
Par cet assassinat c'est de moi qu'on dispose;
C'est mon trône, c'est moi qu'on prétend conquérir;
Et c'est mon juste choix qui seul l'a fait périr.
Madame, après sa perte, et parmi ces alarmes,
N'attendez point de moi de soupirs ni de larmes [1];
Ce sont amusements que dédaigne aisément
Le prompt et noble orgueil d'un vif ressentiment [2]:
Qui pleure l'affoiblit; qui soupire l'exhale.
Il faut plus de fierté dans une ame royale;
Et ma douleur, soumise aux soins de le venger...
ARISTIE. Mais vous vous aveuglez au milieu du danger:
Songez à fuir, madame.
THAMIRE. Il n'est plus temps; Aufide,
Des portes du palais saisi pour ce perfide,
En fait votre prison, et lui répond de vous.
Il vient; dissimulez un si juste courroux;
Et jusqu'à ce qu'un temps plus favorable arrive [3],

[1] Il semble que l'auteur, refroidi lui-même dans cette scène, fait répéter à Viriate les mêmes vers et les mêmes choses que dit Cornélie en tenant l'urne de Pompée, à cela près que les vers de Cornélie sont très touchants, et que ceux de Viriate languissent. (V.)

[2] *Ce sont amusements* est comique; et *le prompt et noble orgueil* n'a point de sens. On n'a jamais dit, *un prompt orgueil*, et assurément ce n'est pas un sentiment d'orgueil qu'on doit éprouver quand on apprend l'assassinat de son amant. (V.)

[3] J'ai dit souvent qu'on doit soigneusement éviter ce concours de syllabes qui of-

Daignez vous souvenir que vous êtes captive.

VIRIATE. Je sais ce que je suis, et le serai toujours,
N'eussé-je que le ciel et moi pour mon secours.

SCÈNE IV.

PERPENNA, ARISTIE, VIRIATE, THAMIRE, ARCAS.

PERPENNA, *à Viriate.* Sertorius est mort ; cessez d'être jalouse,
Madame, du haut rang qu'auroit pris son épouse,
Et n'appréhendez plus, comme de son vivant,
Qu'en vos propres états elle ait le pas devant [1].
Si l'espoir d'Aristie a fait ombrage au vôtre,
Je puis vous assurer et d'elle et de tout autre,
Et que ce coup heureux saura vous maintenir [2]
Et contre le présent et contre l'avenir.
C'étoit un grand guerrier, mais dont le sang ni l'âge
Ne pouvoient avec vous faire un digne assemblage ;
Et malgré ces défauts, ce qui vous en plaisoit,
C'étoit sa dignité qui vous tyrannisoit.
Le nom de général vous le rendoit aimable ;
A vos rois, à moi-même il étoit préférable ;
Vous vous éblouissiez du titre et de l'emploi :

fensent l'oreille, *jusqu'à ce que.* Cela paraît une minutie : ce n'en est point une : ce défaut répété forme un style trop barbare. J'ai lu dans une tragédie :

Nous l'attendrons tous trois jusqu'à ce qu'il se montre,
Parce que les proscrits s'en vont à sa rencontre. (V.)

[1] C'est une chose également révoltante et froide que l'ironie avec laquelle cet assassin vient répéter à Viriate ce qu'elle lui avait dit au second acte, qu'elle craignait qu'Aristie ne prît *le pas devant.* Il vient se proposer avec des *qualités* où Viriate trouvera *de quoi mériter une reine.* Son bras l'a dégagée d'un *choix abject.* Enfin il fait entendre à la reine qu'il est plus jeune que Sertorius. Il n'y a point de connaisseur qui ne se rebute à cette lecture ; le seul fruit qu'on en puisse retirer, c'est que jamais on ne doit mettre un grand crime sur la scène, qu'on ne fasse frémir le spectateur ; que c'est là où il faut porter le trouble et l'effroi dans l'ame, et que tout ce qui n'émeut point est indigne de la scène tragique. C'est une règle puisée dans la nature, qu'il ne faut point parler d'amour quand on vient de commettre un crime horrible, moins par amour que par ambition. Comment ce froid amour d'un scélérat pourrait-il produire quelque intérêt ? Que le forcené Ladislas, emporté par sa passion, teint du sang de son rival, se jette aux pieds de sa maîtresse, ou est ému d'horreur et de pitié. Oreste fait un effet admirable dans *Andromaque*, quand il paraît devant Hermione qui l'a forcé d'assassiner Pyrrhus. Point de grands crimes sans de grandes passions qui fassent pleurer pour le criminel même. C'est là la vraie tragédie. (V.)

[2] *Un coup qui saura la maintenir !* Voilà encore ce mot de *savoir* aussi mal placé que dans les scènes précédentes. (V.)

Et je viens vous offrir et l'un et l'autre en moi,
Avec des qualités où votre âme hautaine
Trouvera mieux de quoi mériter une reine.
Un Romain qui commande et sort du sang des rois
(Je laisse l'âge à part) peut espérer son choix,
Surtout quand d'un affront son amour l'a vengée,
Et que d'un choix abject son bras l'a dégagée.

ARISTIE. Après t'être immolé chez toi ton général,
Toi, que faisoit trembler l'ombre d'un tel rival,
Lâche, tu viens ici braver encor des femmes [1],
Vanter insolemment tes détestables flammes,
T'emparer d'une reine en son propre palais,
Et demander sa main pour prix de tes forfaits!
Crains les dieux, scélérat; crains les dieux, ou Pompée;
Crains leur haine, ou son bras, leur foudre, ou son épée,
Et, quelque noir orgueil qui te puisse aveugler,
Apprends qu'il m'aime encore, et commence à trembler.
Tu le verras, méchant, plus tôt que tu ne penses;
Attends, attends de lui tes dignes récompenses.

PERPENNA. S'il en croit votre ardeur, je suis sûr du trépas;
Mais peut-être, madame, il ne l'en croira pas;
Et quand il me verra commander une armée
Contre lui tant de fois à vaincre accoutumée,
Il se rendra facile à conclure une paix
Qui faisoit dès tantôt ses plus ardents souhaits.
J'ai même entre mes mains un assez bon otage,
Pour faire mes traités avec quelque avantage.
Cependant vous pourriez, pour votre heur et le mien,
Ne parler pas si haut à qui ne vous dit rien [2].
Ces menaces en l'air vous donnent trop de peine.
Après ce que j'ai fait, laissez faire la reine;
Et, sans blâmer des vœux qui ne vont point à vous,
Songez à regagner le cœur de votre époux.

VIRIATE. Oui, madame, en effet c'est à moi de répondre,
Et mon silence ingrat a droit de me confondre [3].

[1] Pourquoi Aristie ne fait-elle aucun effet? c'est qu'elle est de trop dans cette scène. (V.)

[2] Ce sont des vers de Jodelet; *et je ne vous dis rien*, après lui avoir parlé assez longtemps, e t encore plus comique. (V.)

[3] Le *silence ingrat* de Viriate! *cette ingrate de fièvre!* joignez à cela de *hauts remerciements*. (V.)

Ce généreux exploit, ces nobles sentiments,
Méritent de ma part de hauts remerciements :
Les différer encor, c'est lui faire injustice.
Il m'a rendu sans doute un signalé service ;
Mais il n'en sait encor la grandeur qu'à demi.
Le grand Sertorius fut son parfait ami.
Apprenez-le, seigneur (car je me persuade
Que nous devons ce titre à votre nouveau grade ;
Et pour le peu de temps qu'il pourra vous durer,
Il me coûtera peu de vous le déférer) ;
Sachez donc que pour vous il osa me déplaire,
Ce héros ; qu'il osa mériter ma colère ;
Que malgré son amour, que malgré mon courroux,
Il a fait tous efforts pour me donner à vous ;
Et qu'à moins qu'il vous plût lui rendre sa parole,
Tout mon dessein n'étoit qu'une atteinte [1] frivole ;
Qu'il s'obstinoit pour vous au refus de ma main.

ARISTIE. Et tu peux lui plonger un poignard dans le sein !
Et ton bras...

VIRIATE. Permettez, madame, que j'estime
La grandeur de l'amour par la grandeur du crime.
Chez lui-même, à sa table, au milieu d'un festin,
D'un si parfait ami devenir l'assassin,
Et de son général se faire un sacrifice,
Lorsque son amitié lui rend un tel service ;
Renoncer à la gloire, accepter pour jamais
L'infamie, et l'horreur qui suit les grands forfaits ;
Jusqu'en mon cabinet porter sa violence,
Pour obtenir ma main m'y tenir sans défense ;
Tout cela d'autant plus fait voir ce que je doi
A cet excès d'amour qu'il daigne avoir pour moi ;
Tout cela montre une ame au dernier point charmée :
Il seroit moins coupable à m'avoir moins aimée ;
Et comme je n'ai point les sentiments ingrats,
Je lui veux conseiller de ne m'épouser pas.
Ce seroit en son lit mettre son ennemie,

[1] La dernière édition donnée par Pierre Corneille (1682), et celle publiée par Thomas Corneille, son frère (1692), portent *atteinte*. Cependant Voltaire, et après lui tous les éditeurs modernes, ont mis *attente*, qui rend la phrase inintelligible, et qui, dans l'édition originale (1662), doit être regardé comme une faute d'impression.

Pour être à tous moments maîtresse de sa vie;
Et je me résoudrois à cet excès d'honneur,
Pour mieux choisir la place à lui percer le cœur [1].
Seigneur, voilà l'effet de ma reconnoissance.
Du reste, ma personne est en votre puissance :
Vous êtes maître ici; commandez, disposez,
Et recevez enfin ma main si vous l'osez.

PERPENNA. Moi! si je l'oserai? Vos conseils magnanimes
Pouvoient perdre moins d'art à m'étaler mes crimes [2] :
J'en connois mieux que vous toute l'énormité,
Et pour la bien connoître ils m'ont assez coûté.
On ne s'attache point sans un remords bien rude
A tant de perfidie et tant d'ingratitude :
Pour vous je l'ai dompté, pour vous je l'ai détruit;
J'en ai l'ignominie, et j'en aurai le fruit.
Menacez mes forfaits et proscrivez ma tête,
De ces mêmes forfaits vous serez la conquête;
Et n'eût tout mon bonheur que deux jours à durer,
Vous n'avez dès demain qu'à vous y préparer.
J'accepte votre haine, et l'ai bien méritée;
J'en ai prévu la suite, et j'en sais la portée.
Mon triomphe...

SCÈNE V.

PERPENNA, ARISTIE, VIRIATE, AUFIDE, ARCAS, THAMIRE.

AUFIDE. Seigneur, Pompée est arrivé,
Nos soldats mutinés, le peuple soulevé [3].

[1] Rodelinde dit dans *Pertharite :*

Pour mieux choisir la place à te percer le cœur.
. . . .
A ces conditions, prends ma main si tu l'oses.

Mais ces vers ne font aucune impression ni dans *Pertharite*, ni dans *Sertorius*, parceque les personnages qui les prononcent n'ont pas d'assez fortes passions. On est quelquefois étonné que le même vers, le même hémistiche, fasse un très grand effet dans un endroit, et soit à peine remarqué dans un autre. La situation en est cause : aussi on appelle vers de *situation* ceux qui par eux-mêmes n'ayant rien de sublime le deviennent par les circonstances où ils sont placés. (V.)

[2] Dès qu'on fait sentir qu'il y a de l'art dans une scène, cette scène ne peut plus toucher le cœur. (V.)

[3] Ceci est une aventure nouvelle qui n'est pas assez préparée. Pompée pouvait venir ou ne venir pas le même jour; les soldats pouvaient ne se pas mutiner : ces accidents ne tiennent point au nœud de la pièce. Toute catastrophe qui n'est pas tirée de l'intrigue est un défaut de l'art, et ne peut émouvoir le spectateur. (V.)

La porte s'est ouverte à son nom, à son ombre.
Nous n'avons point d'amis qui ne cèdent au nombre :
Antoine et Manlius déchirés par morceaux,
Tout morts et tout sanglants, ont encor des bourreaux.
On cherche avec chaleur le reste des complices,
Que lui-même il destine à de pareils supplices.
Je défendois mon poste, il l'a soudain forcé,
Et de sa propre main vous me voyez percé ;
Maître absolu de tout, il change ici la garde.
Pensez à vous, je meurs ; la suite vous regarde.

ARISTIE. Pour quelle heure, seigneur, faut-il se préparer [1]
A ce rare bonheur qu'il vient vous assurer ?
Avez-vous en vos mains un assez bon otage,
Pour faire vos traités avec grand avantage?

PERPENNA. C'est prendre en ma faveur un peu trop de souci,
Madame ; et j'ai de quoi le satisfaire ici.

SCÈNE VI.

POMPÉE, PERPENNA, VIRIATE, ARISTIE, CELSUS, ARCAS, THAMIRE.

PERPENNA. Seigneur, vous aurez su ce que je viens de faire.
Je vous ai de la paix immolé l'adversaire,
L'amant de votre femme, et ce rival fameux
Qui s'opposoit partout au succès de vos vœux.
Je vous rends Aristie, et finis cette crainte [2]
Dont votre ame tantôt se montroit trop atteinte ;
Et je vous affranchis de ce jaloux ennui
Qui ne pouvoit la voir entre les bras d'autrui.
Je fais plus : je vous livre une fière ennemie,
Avec tout son orgueil et sa Lusitanie [3] ;
Je vous en ai fait maître, et de tous ces Romains

[1] Aristie répète ici les mêmes choses que lui a dites Perpenna dans la scène précédente. On a déja observé que l'ironie doit rarement être employée dans le tragique ; mais dans un moment qui doit inspirer le trouble et la terreur, elle est un défaut capital. Aristie ne fait ici qu'un rôle inutile et peu digne de la femme de Pompée. On a tué Sertorius qu'elle n'aimait point; elle se trouve dans les mains de Perpenna; elle ne sert qu'à faire remarquer combien elle a fait un voyage inutile en Espagne. (V.)

[2] *Finir une crainte!* (V.)

[3] Comme si cet orgueil était un effet appartenant à Viriate. (V.) — Voilà une remarque bien peu digne de Voltaire. (P.)

Que déja leur bonheur a remis en vos mains.
Comme en un grand dessein, et qui veut promptitude,
On ne s'explique pas avec la multitude :
Je n'ai point cru, seigneur, devoir apprendre à tous
Celui d'aller demain me rendre auprès de vous ;
Mais j'en porte sur moi d'assurés témoignages.
Ces lettres de ma foi vous seront de bons gages ;
Et vous reconnoîtrez, par leurs perfides traits,
Combien Rome pour vous a d'ennemis secrets [1],
Qui tous, pour Aristie enflammés de vengeance [2],
Avec Sertorius étoient d'intelligence.
Lisez.

(Il lui donne les lettres qu'Aristie avoit apportées de Rome à Sertorius.)

ARISTIE. Quoi, scélérat! quoi, lâche! oses-tu bien...
PERPENNA. Madame, il est ici votre maître et le mien [3] ;
Il faut en sa présence un peu de modestie,
Et si je vous oblige à quelque repartie,
La faire sans aigreur, sans outrages mêlés,
Et ne point oublier devant qui vous parlez.
Vous voyez là, seigneur, deux illustres rivales,
Que cette perte anime à des haines égales.
Jusques au dernier point elles m'ont outragé ;
Mais, puisque je vous vois, je suis assez vengé.
Je vous regarde aussi comme un dieu tutélaire ;
Et ne puis... Mais, ô dieux ! seigneur, qu'allez-vous faire ?

POMPÉE, *après avoir brûlé les lettres sans les lire.*

Montrer d'un tel secret ce que je veux savoir [4].
Si vous m'aviez connu, vous l'auriez su prévoir.
Rome en deux factions trop long-temps partagée
N'y sera point pour moi de nouveau replongée ;

[1] *Des ennemis pour quelqu'un*, c'est un solécisme et un barbarisme. (V.)

[2] *Enflammés de vengeance pour*, même faute. (V.)

[3] Quand même la situation serait intéressante, théâtrale et terrible, elle ne pourrait émouvoir, parceque Perpenna n'est là qu'un misérable, qu'un vil délateur, et qu'on ne peut jouer un rôle plus bas et plus lâche. (V.)

[4] Cette action de brûler des lettres est belle dans l'histoire, et fait un mauvais effet dans une tragédie. On apporte une bougie, autrefois on apportait une chandelle. (V.) — Qu'on apporte une bougie ou une chandelle pour brûler ces lettres, cela prouve seulement que le service du théâtre s'est fait longtemps avec une indécence révoltante; mais l'action de Pompée n'en est pas moins belle. Chénier, dans sa tragédie de *Philippe second*, a fait un emploi très heureux d'un moyen à peu près semblable. Don Carlos brûle des papiers qu'on veut lui arracher, et qui compromettroient des citoyens fidèles à qui l'on fait un crime de réclamer les droits de leur patrie. (P.)

Et quand Sylla lui rend sa gloire et son bonheur,
Je n'y remettrai point le carnage et l'horreur[1]
Oyez, Celsus.

(Il lui parle à l'oreille.)

Surtout empêchez qu'il ne nomme
Aucun des ennemis qu'elle m'a faits à Rome.

(à Perpenna.)

Vous, suivez ce tribun; j'ai quelques intérêts
Qui demandent ici des entretiens secrets.

PERPENNA. Seigneur, se pourroit-il qu'après un tel service...

POMPÉE. J'en connois l'importance, et lui rendrai justice.
Allez.

PERPENNA. Mais cependant leur haine...

POMPÉE. C'est assez.
Je suis maître, je parle, allez, obéissez[2].

[1] On ne remet point le carnage dans une ville, comme on y remet la paix. *Le carnage et l'horreur*, termes vagues et usés qu'il faut éviter. Aujourd'hui, tous nos mauvais versificateurs emploient le carnage et l'horreur à la fin d'un vers, comme les armes et les alarmes pour rimer. (V.)

[2] Le froid qui règne dans ce dénouement vient principalement du rôle bas et méprisable que joue Perpenna. Il est assez lâche pour venir accuser la femme de Pompée d'avoir voulu faire des ennemis à son mari dans le temps de son divorce, et assez imbécile pour croire que Pompée lui en saura gré dans le temps qu'il reprend sa femme. Un défaut non moins grand, c'est que cette accusation contre Aristie est un faible épisode auquel on ne s'attend point. C'est une belle chose dans l'histoire que Pompée brûle les lettres sans les lire; mais ce n'est point du tout une chose tragique : ce qui arrive dans un cinquième acte, sans avoir été préparé dans les premiers, ne fait jamais une impression violente. Ces lettres sont une chose absolument étrangère à la pièce. Ajoutez à tous ces défauts contre l'art du théâtre que le supplice d'un criminel, et surtout d'un criminel méprisable, ne produit jamais aucun mouvement dans l'ame; le spectateur ne craint ni n'espère. Il n'y a point d'exemple d'un dénouement pareil qui ait remué l'ame, et il n'y en aura point. Aristote avait bien raison et connaissait bien le cœur humain, quand il disait que le simple châtiment d'un coupable ne pouvait être un sujet propre au théâtre. Encore une fois, le cœur veut être ému; et, quand on ne le trouble pas, on manque à la première loi de la tragédie. Viriate parle noblement à Pompée; mais des compliments finissent toujours une tragédie froidement. Toutes ces vérités sont dures, je l'avoue; mais à qui dures? à un homme qui n'est plus? Quel bien lui ferai-je en le flattant? quel mal, en disant vrai? Ai-je entrepris un vain panégyrique ou un ouvrage utile? Ce n'est pas pour lui que je réfléchis, et que j'écris ce que m'ont appris cinquante ans d'expérience, c'est pour les auteurs et pour les lecteurs. Quiconque ne connaît pas les défauts est incapable de connaître les beautés; et je répète ce que j'ai dit dans l'examen de presque toutes ces pièces, que la vérité est préférable à Corneille, et qu'il ne faut pas tromper les vivants par respect pour les morts. Je ne suis pas même retenu par la crainte de me voir soupçonné de sentir un plaisir secret à rabaisser un grand homme, dans la vaine idée de m'égaler à lui en l'avilissant : je me crois trop au-dessous de lui. Je dirai seulement ici que je parlerais avec plus de hardiesse et de force si je ne m'étais pas exercé quelquefois dans l'art de Corneille. J'ai dit ma pensée avec l'honnête liberté dont j'ai fait profession toute ma vie; et je sens si vivement ce que le père du théâtre a de

SCÈNE VII.

POMPÉE, VIRIATE, ARISTIE, THAMIRE, ARCAS.

POMPÉE. Ne vous offensez pas d'ouïr parler en maître,
Grande reine; ce n'est que pour punir un traître.
Criminel envers vous d'avoir trop écouté
L'insolence où montoit sa noire lâcheté,
J'ai cru devoir sur lui prendre ce haut empire,
Pour me justifier avant que vous rien dire :
Mais je n'abuse point d'un si facile accès,
Et je n'ai jamais su dérober mes succès.
Quelque appui que son crime aujourd'hui vous enlève,
Je vous offre la paix, et ne romps point la trêve;
Et ceux de nos Romains qui sont auprès de vous
Peuvent y demeurer sans craindre mon courroux.
Si de quelque péril je vous ai garantie,
Je ne veux pour tout prix enlever qu'Aristie,
A qui devant vos yeux, enfin maître de moi,
Je rapporte avec joie et ma main et ma foi.
Je ne dis rien du cœur, il tint toujours pour elle.

ARISTIE. Le mien savoit vous rendre une ardeur mutuelle;
Et, pour mieux recevoir ce don renouvelé,
Il oubliera, seigneur, qu'on me l'avoit volé.

VIRIATE. Moi, j'accepte la paix que vous m'avez offerte;
C'est tout ce que je puis, seigneur, après ma perte;
Elle est irréparable : et, comme je ne vois
Ni chefs dignes de vous, ni rois dignes de moi,
Je renonce à la guerre ainsi qu'à l'hyménée [1];
Mais j'aime encor l'honneur du trône où je suis née.
D'une juste amitié je sais garder les lois,
Et ne sais point régner comme règnent nos rois.
S'il faut que sous votre ordre ainsi qu'eux je domine,
Je m'ensevelirai sous ma propre ruine :
Mais, si je puis régner sans honte et sans époux,
Je ne veux d'héritiers que votre Rome, ou vous;
Vous choisirez, seigneur; ou, si votre alliance

sublime, qu'il m'est permis plus qu'à personne de montrer en quoi il n'est pas imitable. (V.)

[1] Cette tirade de Viriate est très à sa place, pleine de raison et de noblesse. (V.)

Ne peut voir mes états sous ma seule puissance,
Vous n'avez qu'à garder cette place en vos mains,
Et je m'y tiens déja captive des Romains.

POMPÉE. Madame, vous avez l'ame trop généreuse
Pour n'en pas obtenir une paix glorieuse;
Et l'on verra chez eux mon pouvoir abattu,
Ou j'y ferai toujours honorer la vertu[1].

[1] Après tant de tragédies peu dignes de Corneille, en voici une où vous retrouvez souvent l'auteur de *Cinna* ; elle mérite plus d'attention et de remarques que les autres. L'entrevue de Pompée et de Sertorius eut le succès qu'elle méritait ; et ce succès réveilla tous ses ennemis. Le plus implacable était alors l'abbé d'Aubignac, homme célèbre en son temps, et que sa *Pratique du Théâtre*, toute médiocre qu'elle est, fesait regarder comme un législateur en littérature. Cet abbé qui avait été longtemps prédicateur, s'était acquis beaucoup de crédit dans les plus grandes maisons de Paris. Il était bien douloureux sans doute à l'auteur de *Cinna* de voir un prédicateur et un homme de lettres considérable écrire à madame la duchesse de Retz, à l'abri d'un privilége du roi, des choses qui auraient flétri un homme moins connu et moins estimé que Corneille. « Vous êtes poëte, et poëte de théâtre, dit-il à « ce grand homme dans sa quatrième dissertation adressée à madame de Retz ; vous « êtes abandonné à une vile dépendance des histrions : votre commerce ordinaire « n'est qu'avec leurs portiers; vos amis ne sont que des libraires du Palais. Il faudrait « avoir perdu le sens, aussi bien que vous, pour être en mauvaise humeur du gain « que vous pouvez tirer de vos veilles et de vos empressements auprès des histrions « et des libraires. Il vous arrive assez souvent, lorsqu'on vous loue, que vous n'êtes « plus affamé de gloire, mais d'argent... Défaites-vous, monsieur de Corneille, de ces « mauvaises façons de parler, qui sont encore plus mauvaises que vos vers..... J'avois « cru, comme plusieurs, que vous étiez le poëte de la critique de l'École des femmes, « et que Licidas étoit un nom déguisé comme celui de M. de Corneille ; car vous êtes, « sans doute, le marquis de Mascarille, qui piaille toujours, qui ricane toujours, qui « parle toujours, et ne dit jamais rien qui vaille, etc. » Ces horribles platitudes trouvalent alors des protecteurs, parceque Corneille était vivant. Jamais les Zoïle, les Gacon, les Fréron, n'ont vomi de plus grandes indignités. Il attaqua Corneille sur sa famille, sur sa personne ; il examina jusqu'à sa voix, sa démarche, toutes ses actions, toute sa conduite dans son domestique ; et dans ces torrents d'injures il fut secondé par les mauvais auteurs, ce que l'on croira sans peine. J'épargne à la délicatesse des honnêtes gens *, et à des yeux accoutumés à ne lire que ce qui peut instruire et plaire, toutes ces personnalités, toutes ces calomnies que répandirent contre ce grand homme ces faiseurs de brochures et de feuilles qui déshonorent la nation, et que l'appât du plus léger et du plus vil gain engage encore plus que l'envie à décrier tout ce qui peut faire honneur à leur pays, à insulter le mérite et la vertu, à vomir imposture sur imposture, dans le vain espoir que quelqu'un de leurs mensonges pourra venir enfin aux oreilles des hommes en place, et servir à perdre ceux qu'ils ne peuvent rabaisser. On alla jusqu'à lui imputer des vers qu'il n'avait point faits ; ressource ordinaire de la basse envie, mais ressource inutile ; car ceux qui ont assez de lâcheté pour faire courir un ouvrage sous le nom d'un grand homme n'ayant jamais assez de génie pour l'imiter, l'imposture est bientôt reconnue. Mais enfin rien ne put obscurcir la gloire de Corneille, la seule chose presque qui lui restât. Le public de tous les temps et de toutes les nations, toujours juste à la longue, ne juge les grands hommes que par leurs bons ouvrages, et non par ce qu'ils ont fait de médiocre ou de mauvais. Les belles scènes du *Cid*, les admirables morceaux des *Horaces*, les beautés nobles et sages de

* Ne pouvoit il pas leur épargner aussi les sottises de d'Aubignac, en se dispensant de les reproduire? (P.)

SCÈNE VIII.

POMPÉE, ARISTIE, VIRIATE, CELSUS, ARCAS, THAMIRE.

POMPÉE. En est-ce fait, Celsus?
CELSUS. Oui, seigneur; le perfide
A vu plus de cent bras punir son parricide;
Et livré par votre ordre à ce peuple irrité,
Sans rien dire...
POMPÉE. Il suffit, Rome est en sûreté;
Et ceux qu'à me haïr j'avois trop su contraindre,
N'y craignant rien de moi, n'y donnent rien à craindre.
(à Viriate.)
Vous, madame, agréez pour notre grand héros

Cinna, le sublime de Corneille, les rôles de Sévère et de Pauline, le cinquième acte de *Rodogune*, la conférence de Sertorius et de Pompée; tant de beaux morceaux, tous produits dans un temps où l'on sortait à peine de la barbarie, assureront à Corneille une place parmi les plus grands hommes jusqu'à la dernière postérité. Ainsi l'excellent Racine a triomphé des injustes dégoûts de madame de Sévigné, des farces de Subligni, des méprisables critiques de Visé, des cabales des Boyer et des Pradon; ainsi Molière se soutiendra toujours, et sera le père de la vraie comédie, quoique ses pièces ne soient pas suivies comme autrefois par la foule; ainsi les charmants opéra de Quinault feront toujours les délices de quiconque est sensible à la douce harmonie de la poésie, au naturel et à la vérité de l'expression, aux graces faciles du style, quoique ces mêmes opéra aient toujours été en butte aux satires de Boileau, son ennemi personnel, et quoiqu'on les représente moins souvent qu'autrefois. Il est des chefs-d'œuvre de Corneille qu'on joue rarement; il y en a, je crois, deux raisons : la première, c'est que notre nation n'est plus ce qu'elle était du temps des *Horaces* et de *Cinna* : les premiers de l'état alors, soit dans l'épée, soit dans la robe, soit dans l'église, se fesaient un honneur, ainsi que le sénat de Rome, d'assister à un spectacle où l'on trouvait une instruction et un plaisir si noble. Quels furent les premiers auditeurs de Corneille? un Condé, un Turenne, un cardinal de Retz, un duc de La Rochefoucauld, un Molé, un Lamoignon, des évêques gens de lettres, pour lesquels il y avait toujours un banc particulier à la cour, aussi bien que pour messieurs de l'Académie : le prédicateur venait y apprendre l'éloquence et l'art de prononcer; ce fut l'école de Bossuet; l'homme destiné aux premiers emplois de la robe venait s'instruire à parler dignement. Aujourd'hui, qui fréquente nos spectacles? un certain nombre de jeunes gens et de jeunes femmes. La seconde raison est qu'on a rarement des acteurs dignes de représenter *Cinna* et *les Horaces*. On n'encourage peut-être pas assez cette profession, qui demande de l'esprit, de l'éducation, une connaissance assez grande de la langue, et tous les talents extérieurs de l'art oratoire. Mais quand il se trouve des artistes qui réunissent tous ces mérites, c'est alors que Corneille paraît dans toute sa grandeur. Mon admiration pour ce rare génie ne m'empêchera point de suivre ici le devoir que je me suis prescrit, de marquer avec autant de franchise que d'impartialité ce qui me paraît défectueux, aussi bien que ce qui me semble sublime. Autant les injures des d'Aubignac et de ceux qui leur ressemblent sont méprisables, autant on doit aimer un examen réfléchi, dans lequel on respecte toujours la vérité que l'on cherche, le goût des connaisseurs qu'on a consultés, et l'auteur illustre que l'on commente. La critique s'exerce sur l'ouvrage, et non sur la personne : elle ne doit ménager aucun défaut, si elle veut être utile. (V.)

Que ses mânes vengés goûtent un plein repos.
Allons donner votre ordre à des pompes funèbres [1]
A l'égal de son nom illustres et célèbres,
Et dresser un tombeau, témoin de son malheur,
Qui le soit de sa gloire et de notre douleur.

[1] *Donner un ordre à des pompes !* et, qui pis est, *notre ordre !* (V.) — Les éditions données par Corneille portent *votre ordre*, et non *notre ordre*, comme Voltaire paroît l'avoir lu dans quelque édition peu correcte.

N. B. La Préface tient lieu d'Examen dans les éditions de 1682 et 1692.

Voyez, ci-après, une lettre sur Sertorius, adressée par Corneille à l'abbé de Pure, le 3 novembre 1661.

FIN DE SERTORIUS.





TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.



